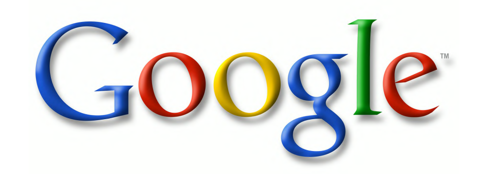
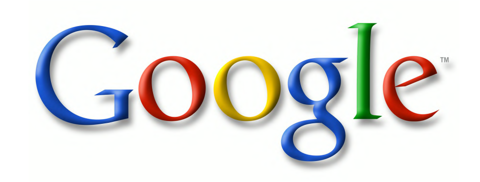

Google


Google

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME VINGTIÈME.

—

Geoffrin. — Goerres.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Vingtième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC LVII.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

G

GEOFFRIN (*Marie-Thérèse* née Rodet, dame), née à Paris, en 1699, morte dans la même ville, en 1777. A l'âge de quatorze ans, elle épousa un riche bourgeois, nommé Geoffrin, dont la nullité, mise plus tard en évidence par le contraste de la sagacité de sa femme, donna lieu à beaucoup de plaisanteries. Il avait eu cependant le mérite de savoir amasser ou conserver une fortune très-considérable, qui permit dans la suite à sa fille de devenir marquise de La Ferté-Imbault et à sa femme de conquérir une haute position, non pas seulement dans le grand monde parisien, mais dans le grand monde européen. Mme Geoffrin était parvenue au moins à la maturité de l'âge lorsqu'elle s'occupa de *se créer un salon*. En ce siècle de *bureaux d'esprit*, ainsi s'appelaient alors les sociétés littéraires, la *création* d'un salon était une affaire sérieuse, une entreprise difficile, dont la réussite faisait la gloire d'une femme. Mme Geoffrin avait reçu peu ou point d'éducation; mais l'habitude de réfléchir, contractée dès sa première jeunesse, et une remarquable finesse d'intelligence, suppléaient à ce qui lui manquait du côté de l'instruction. Ce fut du vivant de son mari qu'elle commença à se former une société des personnages éminents à divers titres. Les lettres, les sciences, les arts, la philosophie, la beauté, l'esprit, et même la noblesse de naissance étaient représentés chez elle par les plus grands noms de la France, tels que Diderot, Mairan, D'Alembert, Marmontel, Raynal, Vernet, Bouchardon, Vanloo, Latour, Soufflot, Saint-Lambert, Thomas, d'Holbach, le vicomte de Caylus, la comtesse d'Egmont, Mlle Lespinasse, la marquise de Duras, Mme de Brionne, et bien d'autres. Toutefois, cette belle compagnie n'aurait pas suffi à faire passer à la postérité le nom roturier de Geoffrin, si la femme, pleine de bonté, de sens et de raison, qui le portait n'avait possédé une grande fortune et n'en eût disposé avec une munificence de prince. Aussi la traitait-on de virtuose, quoiqu'elle n'eût point de talents, mais seulement le goût des beaux-arts; et les étrangers de distinction croyaient, disent les mémoires du temps, « n'avoir rien vu en France s'ils ne s'étaient fait présenter chez Mme Geoffrin ». Ce fut ainsi que le comte de Creutz, Horace Walpole, Hume, Gibbon, devinrent ses amis.

Mme Geoffrin disait d'elle-même qu'elle avait l'humeur *donnante*. En effet, on la voit donnant sans cesse, à tout propos, sous toutes sortes de prétextes, aux plus riches comme aux plus pauvres, aux plus orgueilleux comme aux plus humbles. Un jour, elle apprend que le jeune comte Stanislas Poniatowski, qui pendant son séjour à Paris allait fréquemment et familièrement chez elle, vient d'être mis en prison à la requête de ses créanciers : aussitôt elle paye les dettes du seigneur polonais. Un matin, ses gens lui racontent que la laitière qui débite son lait à la porte de sa maison a perdu une de ses vaches : Mme Geoffrin lui en donne deux, l'une pour réparer la perte qu'elle a faite, l'autre pour la consoler du chagrin qu'elle a eu. Une autre fois, Bouchardon, le fameux sculpteur, lui envoie deux beaux vases de marbre qu'elle lui avait commandés; en les examinant, Mme Geoffrin s'aperçoit qu'un des couvercles est cassé. Elle mande les ouvriers qui ont apporté ces vases; deux seulement se présentent devant elle. « Hélas, madame, disent-ils, celui de nos camarades à qui cet accident est arrivé n'ose pas paraître devant vous... Si le maître a connaissance de sa maladresse, il le renverra, et le pauvre homme a une femme et quatre enfants! » — « Allons, allons, répond Mme Geoffrin, *voilà qui est bien*. » C'était sa phrase favorite; dans sa bouche elle signifiait : « Cela suffit... c'est assez. » Puis Mme Geoffrin en-

voie un de ses gens à l'atelier dire à l'ouvrier que M. Bouchardon ne sera pas instruit de l'accident, et lui fait remettre douze livres pour le dédommager de la frayeur qu'il a éprouvée. Ses deux camarades reçurent aussi quelques pièces d'argent, en récompense de leur bonne conduite à son égard. A une époque plus avancée de sa vie, Mme Geoffrin étant reçue au palais impérial de Vienne par Marie-Thérèse, remarqua dans son oratoire, garni de beaux tableaux, une place vide, et demanda à Sa Majesté la permission de remplir cette lacune. L'impératrice ayant accédé à sa demande, Mme Geoffrin, de retour à Paris, lui envoya une *Vierge* de Carlo Maratto. Elle reçut de Marie-Thérèse un magnifique service de porcelaine de Saxe. Ces échanges de cadeaux entre une souveraine et une bourgeoise ne sont pas communs.

Ce furent surtout les gens de lettres, et plus particulièrement encore, parmi ceux-ci, les encyclopédistes, qui ressentirent les effets de sa libéralité. C'étaient des cadeaux d'ameublements complets, des contrats de rentes viagères, des dons inattendus de sommes considérables d'argent, et des présents annuels, faits à époques fixes, véritables présents d'amitié qui consistaient ordinairement en objets sans valeur positive, et d'un choix bizarre, tels que, par exemple, la calotte de velours qu'elle donnait à chacun de ses convives du mercredi. Mme Geoffrin avait classé les habitués de son salon en trois catégories, les gens de lettres, auxquels elle joignait les savants... : c'étaient les convives du mercredi ; les artistes, peintres, sculpteurs ou architectes, qui avaient leur couvert mis tous les lundis à la table de Mme Geoffrin (on ne voit pas qu'elle accueillît les musiciens) ; enfin, les gens du monde, c'est-à-dire des hommes et des femmes de la haute noblesse et les étrangers de marque... : ils composaient la société du soir. Quelques-uns restaient à souper, bien que chez Mme Geoffrin ce repas fût, au contraire du dîner, simple jusqu'à la frugalité. « Un poulet, une omelette, des épinards, voilà tout, » dit Marmontel, qui avait le privilége de se mêler, quand cela lui plaisait, à la catégorie des artistes et à celle des gens du monde. Cette coutume de diviser, nous allons dire de *parquer* sa société, devait nuire à l'agrément des réunions qui avaient lieu chez Mme Geoffrin. Mais si ces divers groupes, qui se reformaient régulièrement aux mêmes jours et aux mêmes heures dans son salon, se fussent parfois rencontrés ensemble, il en serait résulté une variété et une animation qui n'étaient probablement pas du goût de la maîtresse de la maison. Très-simple dans sa toilette et dans ses manières, méthodique dans les actes ordinaires de la vie, Mme Geoffrin n'aimait pas l'imprévu ; une société très-nombreuse, une conversation très-diversifiée lui eussent occasionné plus de fatigue que d'amusement, et puis elle voulait pour ses causeries un auditoire restreint, bien discipliné, qui la laissât toujours placer au moment opportun ses observations fines et les anecdotes piquantes, qu'elle disait d'ailleurs très-bien. En cela, Mme Geoffrin usait incontestablement du droit de toute maîtresse de maison de se former une société à sa convenance ; son unique tort était d'oublier que la domination d'une femme dans son salon doit s'exercer sans se faire sentir. Marmontel, un peu moins indulgent que ses commensaux Morellet, D'Alembert et Thomas, qui étaient, ainsi que Mlle Lespinasse, sur la liste des *pensionnés* de Mme Geoffrin, Marmontel laisse percer sa désapprobation de l'absolutisme doucereux avec lequel elle gouvernait ses familiers, tantôt retenant un interlocuteur en deçà de la limite qu'elle posait arbitrairement à toute discussion politique, littéraire ou philosophique, tantôt s'ingérant dans les affaires de ses amis pour avoir le plaisir de les régenter, de les gronder, et se donner ensuite la satisfaction de les servir, soit de sa bourse, soit de son crédit. Tout en prêchant d'exemple la libéralité, elle aiguillonnait par ses paroles ceux de ses amis opulents dont la générosité se montrait paresseuse. « Il faut.. », disait-elle à Fontenelle quand elle voulait le forcer à sortir de ses habitudes de personnalité pour pratiquer la bienfaisance ; et Fontenelle lui obéissait. En 1766, Voltaire ayant écrit à Mme Geoffrin pour la prier d'intéresser le roi de Pologne au sort des Sirven, elle obtint de Stanislas Poniatowski un don de deux cents ducats pour ces victimes de l'intolérance religieuse. La lettre suivante, dont le roi accompagna la remise de cette somme à Mme Geoffrin, témoigne des sentiments d'affection qu'il lui avait voués.

« J'ai cru voir dans la lettre que Voltaire vous écrit la Raison qui s'adresse à l'Amitié en faveur de la Justice. Quand je ferai une statue de l'Amitié, je lui donnerai vos traits ; cette divinité est *mère* de la Bienfaisance : vous êtes la mienne depuis longtemps, et votre *fils* ne vous refuserait pas, quand même ce que Voltaire me demande ne m'honorerait pas autant ».

Mme Geoffrin se trouvait en ce moment à la cour de Varsovie. Elle s'y était rendue, aux instantes sollicitations du prince qui l'appelait *sa mère*, en souvenir de la sollicitude toute maternelle dont elle lui avait donné des preuves, pendant son séjour en France. C'était la première fois que Mme Geoffrin s'absentait de Paris, et elle avait alors soixante-sept ans. La réputation dont cette femme singulière jouissait dans toute l'Europe, en sa qualité de protectrice et de bienfaitrice des gens de lettres et des philosophes, l'ayant précédée sur la longue route qu'elle avait eu à parcourir, elle s'était vue accueillie en tous lieux avec des honneurs infinis. A Paris, les détails de ce voyage alimentèrent pendant longtemps les conversations à la ville et à la cour. L'empereur d'Allemagne, curieux

de voir cette Française célèbre, était allé à sa rencontre, incognito... A Vienne, elle avait dîné avec l'impératrice reine... Presque toute la noblesse polonaise s'était trouvée sur sa route, venant au-devant de l'amie de leur souverain, à une assez grande distance de Varsovie. Stanislas avait fait préparer une maison exactement semblable à celle qu'elle occupait à Paris, de manière que Mme Geoffrin pût s'imaginer, en y entrant, se retrouver dans la sienne. Enfin, on assurait que cette dame, vivement pressée par l'impératrice de Russie d'aller à Saint-Pétersbourg, se rendrait à cette flatteuse invitation avant de retourner en France; néanmoins, elle n'en fit rien. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'émulation des plus orgueilleux potentats étrangers à combler de marques de considération une bourgeoise parisienne, c'est que celle-ci n'eut jamais accès à la cour de Versailles; à la vérité, les encyclopédistes, dont l'intimité avec Mme Geoffrin avait beaucoup contribué à sa renommée, étaient eux-mêmes bien plus en faveur auprès des gouvernements étrangers qu'auprès du leur.

La bonté et la bienfaisance de Mme Geoffrin ne l'ont pas mise à l'abri de quelques critiques plus ou moins justes. Marmontel a écrit qu'elle manquait de sensibilité; mais ce jugement nous paraît un peu sévère, d'autant plus que l'auteur de *Bélisaire* se dément tout aussitôt lui-même par le récit d'une charmante scène d'attendrissement à laquelle donna lieu sa sortie de la Bastille, et qui témoigne de l'affectueuse sympathie que Mme Geoffrin avait pour ses amis. Au reste, si le reproche que lui adresse Marmontel manque de justesse, la faute en est peut-être à une certaine inconséquence d'idées dont Mme Geoffrin, en dépit de son esprit de méthode et de calcul, n'était pas complétement exempte. Ainsi, elle fit preuve d'une extrême délicatesse de cœur lorsqu'elle dit, à propos de sa laitière, qui lui fournissait de mauvaise crême : « Je ne puis la quitter : « je lui ai donné deux vaches. » A ses yeux, le bienfait enchaînait le bienfaiteur; et pourtant cette même femme, si remplie de tact, avait accoutumé ses convives, pour la plupart ses obligés, à subir sa volonté despotique, à peine déguisée par cet euphémisme : « Voilà qui est bien. » Cette phrase, consacrée par elle à imposer silence, suffisait effectivement pour arrêter une dissertation qui lui semblait trop osée ou un dialogue qu'elle trouvait trop vif. Une autre anomalie à remarquer dans le caractère de Mme Geoffrin, c'est l'indifférence qu'elle montra pour le souvenir *d'outre-tombe* de Mairan. Ce savant lui avait légué sa collection de morceaux d'histoire naturelle et sa bibliothèque, composée de livres rares; elle voulait les faire vendre en détail et *à l'encan*. Heureusement un prince d'Allemagne se présenta pour les acquérir en totalité, et « sauva ainsi à Mme Geoffrin, dit un de ses contemporains, le déshonneur d'avilir le don de l'estime et de l'amitié, que son opulence la mettait en état de conserver en entier ». Otons ces légères ombres au portrait de Mme Geoffrin, et nous ne verrons plus en elle qu'un inappréciable assemblage de bonté, d'indulgence et de générosité.

La célébrité expose ceux qui l'ont acquise, de quelque manière que ce soit, à l'envie et à la satire. Dans une comédie intitulée *Les Philosophes*, Palissot chercha à ridiculiser Mme Geoffrin; mais elle fut surtout blessée par la publication des *Lettres familières* de Montesquieu, dans lesquelles se trouvaient des passages défavorables à son caractère; le crédit dont elle jouissait et l'argent qu'elle répandait firent supprimer ces passages. Ses liaisons avec les philosophes ne l'empêchaient pas d'être au fond un peu dévote; Mme de La Ferté-Imbault, qui l'était tout à fait, s'efforçait depuis longtemps de détacher sa mère de leur société, lorsque, en 1776, Mme Geoffrin eut une attaque d'apoplexie. Profitant de l'état d'affaiblissement moral et physique dans lequel elle resta depuis lors, sa fille, de concert avec son directeur, fit fermer sa porte aux encyclopédistes. Néanmoins, pendant un an qu'elle vécut encore, Mme Geoffrin continua de donner à ses anciens protégés des marques d'amitié et de souvenir. Camille LEBRUN.

Marmontel, *Mémoires*. — Grimm et Diderot, *Correspondance*. — D'Alembert, Morellet et Thomas, *Éloge de* Mme Geoffrin. — Bachaumont, *Mémoires secrets*.

I. GEOFFROI *ducs d'Anjou.*

* **GEOFFROI Ier**, surnommé *Grise Gonelle*, comte d'Anjou, mort en 987, fils de Foulques le Bon, à qui il succéda, en 958. Sa vie est une légende, où il apparaît adroit à chevaucher comme à combattre. Un chroniqueur raconte l'exploit du comte contre un géant allemand, dont il envoya la tête au roi de France, qui lui donna en échange, dit-on, la charge de grand-sénéchal. Il est probable pourtant qu'il dut cet honneur, revendiqué plus tard à titre d'héritage par Foulques Nerra, moins à un exploit particulier qu'à son dévouement constant pour le duc de France, qui allait devenir roi. Il débutait ses chartes par cette formule : « Geoffroi, par la grâce de Dieu et la faveur du seigneur Hugues et aussi de ma mère Gerberge, comte d'Anjou. » Voici les principaux traits de son histoire : Il enleva Loudun au comte de Poitiers, le vainquit aux Roches dans une bataille, et le poursuivit jusqu'à Mirebeau. Il défit aussi les Bretons, qui étaient venus à Angers avec une armée de brigands, dont les chefs étaient les deux fils d'Isoan. Il alla ensuite avec le duc Hugues assiéger Marson, où le prit la maladie dont il mourut. D'autres chroniques racontent autrement sa guerre contre les Bretons, et prétendent qu'attaqué par Conan le Tort, comte de Rennes, il fut vaincu dans la plaine de Conquereux. Il en resta un proverbe : « C'est comme à Conquereux, où le tort l'emporte sur le droit. »

Geoffroi, au retour d'un voyage à Rome vers le pape Jean XII, fonda la collégiale de Loches; vers la fin de son règne, il réforma l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, en remplaçant les chanoines licencieux par des moines de Saint-Benoît. Son corps, transporté à Tours, fut enterré dans l'église de Saint-Martin. Célestin PORT.

D. Bouquet, t. X, p. 204. — Marchegay et Salmon, *Chroniques d'Anjou*, recueil publié par la Société de l'Histoire de France.

GEOFFROI II, dit *Martel*, né à Angers, le 14 octobre 1006, ou, suivant une charte de Saint-Aubin, 1007, mort le 14 novembre 1060. En dépit de Foulques Nerra, son père, il avait épousé, le 1er janvier 1031, Agnès de Bourgogne, veuve de Guillaume le Grand, comte de Poitou. A l'instigation de sa femme, sans doute, il revendiqua, à titre d'héritage, la Saintonge, que Guillaume V refusa de lui abandonner. Celui-ci, vaincu à Saint-Joun de Marnes près Moncontour (septembre 1034) et fait prisonnier, n'obtient sa liberté qu'en cédant tous ses droits, et meurt trois jours après sa délivrance (1037). Foulques Nerra, en partant pour son second pèlerinage (1035), laissa à son fils, ainsi aguerri, l'administration de tous ses États; mais, au retour, il lui fallut les reconquérir sur Geoffroi, qui ne voulait point consentir à s'en dépouiller. Vaincu par la force des armes, par l'intervention aussi des gens d'église, le jeune prince dut, dit-on, se présenter devant le comte, le front courbé, une selle sur le dos, dans toute l'humiliation de la défaite. Foulques, usant des droits du vainqueur, lui place un pied sur la tête, et s'écrie : « Enfin, te voilà donc dompté. » « Oui, répond Geoffroi, mais par mon père. » Le départ de Foulques pour son troisième pèlerinage, interrompu par la mort, lui rend bientôt le pouvoir perdu; Geoffroi l'inaugure en battant à Mauzé (10 mars 1039) Eudes, comte de Poitiers, qui reste parmi les morts. Il sert ensuite dans plusieurs expéditions le roi de France Henri Ier, et reçoit en don, pour récompense, la ville de Tours, dont Thibaut III refusait l'hommage (1043); il ne s'agissait plus que de la conquérir. Il est arrêté un an sous les murs de la ville; mais à l'approche de Thibaut, suivi d'une armée nombreuse, Geoffroi lève le siége, atteint son adversaire dans les champs de Saint-Martin-le-Beau (*de Bello*) (21 août 1044). Thibaut vaincu est fait prisonnier, enfermé à Loches, puis à Angers, et réduit pour obtenir sa liberté, que le vainqueur refuse de lui rendre, à céder Tours, Langeais, Chinon, l'île Bouchard, Château-Renaud, Saint-Aignan, toute la partie de la Touraine que Geoffroi n'avait pas reçue dans son héritage, et à prêter entre les mains du vainqueur quinze serments, assisté comme témoins et garants, de quarante chevaliers vavasseurs et de vingt barons ayant châteaux. Entre autres engagements, il prit celui de ne construire aucune forteresse à moins de sept lieues des frontières de l'Anjou. Ardent et menant tout avec fougue, Geoffroi eut encore à batailler avec Haimery, vicomte de Thouars, Guillaume de Normandie, qui allait conquérir l'Angleterre, Hugues, comte du Maine, qui était sorti de sa fidélité; les chroniques ne donnent sur ces guerres que des indications confuses et contradictoires. Alliant, comme tous les princes de son temps, une piété fervente à l'ardeur guerrière, Geoffroi fut le fondateur de l'abbaye de La Trinité de Vendôme et du prieuré de Lesvière à Angers. La nuit qui précéda sa mort, déposant tout souci du monde et des affaires, il prit l'habit de moine de Saint-Nicolas, pour être enseveli, suivant l'usage du temps, dans l'abbaye que son père avait fondée, et que lui-même avait enrichie. On voyait encore au dix-septième siècle, sur les murailles du cloître de ce monastère, l'image de Geoffroi Martel, représenté le teint basané, les cheveux courts, noirs et crépus, la face pleine, le regard fier et hautain. Cette peinture a été gravée pour l'ouvrage inédit de Claude Menard, dont les cuivres sont conservés au musée d'Angers. Le tombeau du comte, élevé de deux ou trois pieds dans l'enclos de la grande église, à gauche du grand autel, fut jusqu'en 1648 le but d'une procession annuelle que conduisaient les chanoines de Saint-Laud, par lui installés dans le château; et l'anniversaire de sa mort resta toujours une fête que ne cessèrent de célébrer les moines de Saint-Nicolas.

Un passage du cartulaire du Ronceray d'Angers apprend que Geoffroi Martel eut successivement quatre femmes, « ou plutôt, dit la charte, quatre concubines, Agnès, puis Grécie, ensuite Adèle, fille du comte Eudes, puis de nouveau Grécie, enfin Adélaïde d'Allemagne ». Geoffroi mourut sans enfants. C. P.

Art de vérifier les dates. — Raoul Glaber, *Chroniq. d'Anjou*, l. V. — D'Auteuil, *Hist. des Ministres d'État*, p. 76.

GEOFFROI III. *Voy.* FOULQUES RÉCHIN.

GEOFFROI IV, duc d'Anjou, dit *le Bel*, ou plus souvent *Plantagenet*, de l'habitude qu'il avait de porter à son casque une branche de genêt, comte d'Anjou, fils de Foulques le jeune, né le 24 août 1113, mort au château du Loir, le 7 septembre 1150. Il avait sept ans quand son père, avant son départ pour son premier voyage de Jérusalem, le consacra sur l'autel de Saint-Julien (1120). En 1127 il fut fiancé à Rouen avec Mathilde, fille d'Henri Ier d'Angleterre, veuve de l'empereur d'Allemagne Henri V, et le même jour il devint chevalier. En 1129 il célébra ses noces au Mans, et fut reçu en triomphe à Angers. Son père partit la même année pour s'établir à Jérusalem, et lui laissa le gouvernement. Geoffroi prit les armes contre Gui IV, comte de Laval, qui s'apprêtait à se soulever, et ne lui accorda la paix qu'après avoir brûlé et réduit ses citadelles; il en fit de même pour le comte de Thouars, qui se rendit et n'obtint son pardon qu'après avoir détruit sa tour; le vicomte de Parthenai, sans l'attendre, demanda la paix, et l'obtint. En 1130 ce fut le

tour du seigneur de Blaison : Blaison brûlé, Mirabeau, après quarante jours de siége, se rendit, et reçut bonne garnison; il en fit de même de l'île Bouchard, et se retourna de là contre Lisiard de Sablé, dont il saccagea les domaines, s'empara de La Suze; mais il rendit tout le pays conquis au fils du vaincu, Robert, son ami d'enfance. A la mort de l'archevêque de Tours, Hildebert, il chassa les chanoines, et imposa son candidat (1131). Dès qu'il apprit la candidature d'Henri Ier, son beau-père, il envoya en Normandie Mathilde, sa femme, pour prendre possession du pays; puis, la suivant sans retard, il s'empara du pays de Séez, d'Argentan, de Domfront; il fut rappelé en Anjou par la révolte de Robert de Sablé, tourna contre lui son armée (1136), prit Briolay, La Suze, et y mit garnison. La même année, s'apercevant que les évêques de Normandie lui sont hostiles, et ne pouvant obtenir serment de fidélité de Hugues, évêque du Mans, il l'expulsa de son évêché, et pilla ses greniers; mais au bout de neuf mois il se réconcilia, en réparant les dommages; puis, vers le mois de septembre, traversant la Sarthe, il envahit de nouveau la Normandie, emporta en trois jours Carrouges, occupa Écouché, abandonné et brûlé par ses habitants, donna deux fois l'assaut à Montreuil; repoussé deux fois, il se retourna sur Moutier-Hubert, dont il s'empara. Le jour de la Saint-Michel, il attaqua Lisieux, qu'il trouvait vide de soldats, se porta sur le Sap, qu'il emporta d'assaut; mais il fut blessé au pied droit, et arrêta là son expédition. Après treize jours de guerre, quand sa femme Mathilde lui amena des forces considérables, il reconduisit en Anjou ses soldats, porté sur une litière, et en revenant fut pillé par ses troupes, révoltées. Au commencement de mai 1137, il envahit une troisième fois la Normandie, saccagea Hiesmes, incendia La Basoche, mais échoua devant Caen; il fit alors une trêve de deux ans avec le roi Étienne d'Angleterre; mais, sans en attendre l'expiration, il envahit de nouveau la Normandie (juin 1138), gagna Robert, comte de Glocester, et, grâce à lui, s'introduisit dans Caen et dans Bayeux; il fut forcé de se replier bientôt devant l'approche de Galerant, comte de Mellent, perdit dix-huit jours à assiéger inutilement Falaise, l'abandonna, y revint encore, et pendant trois semaines en ravagea les alentours. A la fin de l'année, il fut de retour à Argentan, et assista le jour de Noël, comme sénéchal, au couronnement du roi Louis VII, à Bourges. Le 22 septembre 1139, il envoya sa femme Mathilde en Angleterre; à la première nouvelle que le roi Étienne était vaincu et fait prisonnier, Geoffroi passa en Normandie, et adressa de là des députés aux grands du pays pour qu'ils le reconnussent sans guerre; Rotrou II, comte de Mortagne, fut le seul qui voulût y consentir; les autres seigneurs, réunis, déférèrent le duché de Normandie et le trône d'Angleterre à Thibaut de Blois « sur le renom, disent les chroniques, d'insolence et de parcimonie des Angevins ». Mais Thibaut abandonna le duché et le trône, à la seule condition que Tours lui fût rendue et qu'Étienne soit mis en liberté avec la possession de ses biens héréditaires. Geoffroi, voyant le nombre de ses adversaires diminué, gagna Verneuil, puis Nonancourt; l'évêque lui livra Lisieux; Falaise, Mortagne, Pontorson, Carentan ouvrirent leurs portes; Avranches, Saint-Lo, Coutances, toute la Normandie fut bientôt à lui. Le 19 janvier 1144, Geoffroi fut reçu avec pompe dans l'église Notre-Dame de Rouen. En 1145 les barons angevins se révoltèrent de nouveau, Robert de Sablé, le premier de tous, qui poussa Hélie, frère de Geoffroi, à réclamer le comté du Maine; Geoffroi fit Hélie prisonnier à Tours; puis, après avoir construit Châteauneuf-sur-Sarthe comme une menace et comme un rempart, il entra sur les terres de Robert, l'assiégea et le força à implorer la paix; les autres barons négocièrent avec lui (1146). En 1147 Geoffroi prit la croix, et accompagna le roi Louis VII à la Terre Sainte. A peine le comte fut-il de retour que, provoqué à deux fois par Girault II Bellai, seigneur de Montreuil en Anjou, il passa la Loire, ruina en deux jours Doué, détruisit Blaison, prit Girault dans Montreuil et l'enferma au château de Saumur. Le roi Louis VII réclama sa mise en liberté, l'Église se joignit à lui; Geoffroi, excommunié par le pape, consentit à entrer en conférence sur les confins de France et de Normandie, mais refusa l'absolution qu'on lui offrait pour des fautes qu'il ne reconnaissait pas. En revenant à Angers, il se baigna imprudemment dans le Loir, tomba malade, et mourut. Il fut enterré au Mans, dans l'église de Saint-Julien.

Geoffroi était compatissant, généreux, aimé du populaire pour sa mine ouverte et avenante, comme celle d'Henri IV. Il y a dans l'histoire de ces deux princes une légende qui leur est commune, et qui gagne à être racontée, par l'imagination naïve des chroniqueurs du treizième siècle. Geoffroi, chassant dans la forêt de Loches, s'égare; dans le bois se rencontre un charbonnier, qui, sans le connaître, s'offre à lui montrer la route, et monte gaiement en croupe. Chemin faisant, on cause : « Que dit-on du comte? Le petit peuple est-il heureux! — Le comte est bon; le peuple souffre; c'est la faute des officiers du comte, qui n'en sait rien. » On entre en ville dans cet équipage; les prévôts sont mandés, punis; le charbonnier reçoit cinq cents sous et est anobli. Sans doute le pauvre peuple s'en ressentit peu; mais ces sortes d'histoires abondent dans la vie de Plantagenet.

Le musée du Mans possède un portrait précieux sur cuivre émaillé de Geoffroi. Il tient une épée nue de la main droite, de l'autre un écu ou plutôt une targe qui lui couvre les épaules, et descend en pointe jusqu'aux pieds. Le casque ou espèce de bonnet phrygien dont Geoffroi est coiffé se termine en pointe recourbée sur

le devant et porte aussi un léopard d'or. Ce curieux portrait était attaché sur le premier pilier à droite de la nef dans la cathédrale du Mans, d'où il fut arraché lors de la révolution. Lenoir, dans son *Musée des Monuments français*, a fait graver un dessin (t. VII, p. 83), regardé par lui comme l'original qui servit à l'exécution de ce portrait émaillé. Célestin Port.

Chroniques d'Anjou. — D. Bouquet, t. XII. — Commission archéologique d'Angers : *Nouvelles*, n° 17. — Orderic Vital, *Gesta Episcop. Cenomannensium*.

II. Geoffroi *ducs de Bretagne.*

Geoffroi Ier, duc de Bretagne, mort en 1008. Il était fils de Conan Ier ou le Tort, et d'Hermengarde, fille de Geoffroi, comte d'Anjou. Conan Ier, quoi qu'on puisse dire, peut à bon droit être considéré comme le fondateur de la seconde dynastie bretonne, et ne porta pourtant d'autre titre que celui de comte de Rennes. Son fils, à son avénement, en 992, prit celui de duc de Bretagne. Afin de venger la mort de son père, il commença par contraindre Judicael, comte de Nantes, à se détacher de Foulques Nerra, comte d'Anjou, et à le reconnaître, lui Geoffroi, pour suzerain et chef universel de la nation bretonne. En vue de se fortifier par une alliance puissante, il demanda et obtint, en 1004, la main d'Hedwige ou Havoise, fille aînée, selon les uns, sœur, d'après d'autres, de Richard, duc de Normandie, lequel, de son côté, épousa Judith, sœur de Geoffroi. Judicael ayant été assassiné l'année suivante, Geoffroi voulut ravir la ville de Nantes à Budic, fils et successeur de ce malheureux prince; mais, bien qu'il eût des intelligences avec l'évêque et qu'il comptât sur l'appui de son beau-frère, il échoua devant l'opposition des habitants, qui préférèrent se placer sous la protection du comte d'Anjou. Geoffroi n'en resta pas moins l'allié fidèle du duc de Normandie, et même de son successeur, Richard II, qu'il secourut dans une guerre contre le comte de Chartres et dans une expédition destinée à repousser des pirates suèves et noriques qui firent une descente près de Cancale et s'avancèrent jusqu'à Dol, qu'ils brûlèrent après en avoir massacré tous les habitants. Geoffroi, considérant ce désastre comme une punition de l'injuste guerre qu'il avait faite à Budic, voulut apaiser sa conscience par des concessions et des dons au clergé ainsi que par une visite au tombeau des saints Apôtres. Il revenait, en 1008, de ce pèlerinage lorsque, traversant un village, un faucon au poing, il reçut à la tête une pierre lancée par une femme irritée, de ce que l'oiseau avait étranglé une de ses poules. Geoffroi succomba deux jours après à sa blessure. Son corps fut transporté à Rennes, où il fut inhumé. Il laissa de son mariage avec Havoise, Alain V, qui lui succéda; Eudes, vicomte de Porhoët, qui gouverna la Bretagne après la mort de son aîné; une fille nommée Adélaïs, morte en 1067, abbesse de Saint-Georges de Rennes, et un troisième fils, Even Linzoel, que l'on croit n'avoir pas été un enfant légitime. P. Levot.

D'Argentré, Dom Lobineau, Dom Morice, etc., *Histoires de Bretagne*.

Geoffroi II, duc de Bretagne, né en 1158, mort à Paris, le 19 août 1186, était le troisième fils de Henri II, roi d'Angleterre, et d'Éléonore de Guienne, épouse divorcée de Louis le Jeune, roi de France, et fut couronné comme duc de Bretagne dans l'église de Rennes, en 1169, comme époux de Constance, fille du pusillanime Conan IV. Ce dernier vivait encore (il ne mourut qu'en 1171), mais il était tombé dans un tel état d'abjection que, confiné dans son comté de Guingamp, il ne mit aucune opposition à un acte qui consommait ainsi l'usurpation étrangère. Les accords entre les deux jeunes fiancés dataient de l'année 1166; mais Geoffroi n'avait alors que huit ans, et Constance, quatre ou cinq au plus. L'âge des époux fut donc un obstacle à leur union; d'autres empêchements furent ensuite suscités par le pape, qui ne consentit qu'en 1182 à son accomplissement, les futurs conjoints étant parents au troisième degré. Jusque là Henri gouverna au nom de son fils. Quelques actes nous prouvent cependant que le titre et l'autorité de duchesse étaient conservés à l'héritière légitime du duché. Dans l'un, où il s'agit d'un arrangement relatif au prieuré de Latran, Geoffroi énonce que Constance, sa femme, comtesse de Bretagne, à qui ce comté appartenait par droit héréditaire, et qui le lui avait transmis en l'épousant, approuve cet arrangement. Dans un autre acte, on voit Constance, qui s'intitule duchesse de Bretagne et comtesse de Richemond, faire une donation à l'abbaye de Bon-Repos pour le repos de son âme et de celle du comte Conan, son père. Ainsi, Constance prenait ou recevait tantôt le titre de comtesse, tantôt celui de duchesse de Bretagne. Il en était de même de son mari.

Dès qu'il put gouverner lui-même, Geoffroi, dont la vie ne fut qu'une alternative continuelle de discordes et de réconciliations avec son père, s'identifia tellement avec les intérêts de la Bretagne qu'il éveilla la jalousie et le courroux de Henri II, lequel n'avait voulu en faire que son lieutenant. Fort de l'appui de Philippe-Auguste, qu'il venait de secourir dans une expédition contre le comte de Sancerre, le duc de Bourgogne, la comtesse de Champagne et le comte de Flandre, Geoffroi ne tint aucun compte des injonctions du roi d'Angleterre. Certain qu'il trouverait dans le mécontentement des seigneurs d'Aquitaine un appui qui assurerait sa propre indépendance, il réussit à s'en faire des alliés dans une assemblée où il les avait réunis sous prétexte de les réconcilier avec son père. Maître du château de Limoges, il y reçut Henri II avec une joie apparente; mais il n'en fit pas moins tirer des flèches sur lui lorsqu'il entra dans la ville. Profitant de la confiance et de l'indolence

de son père, qu'il amusait par une feinte soumission, il ravagea l'Aquitaine, et le brava jusqu'à s'emparer sous ses propres yeux du trésor du monastère de Saint-Martial de Limoges, ainsi que de tout l'or et l'argent qui ornaient la châsse du saint. Henri, sorti de son assoupissement, envoya en Bretagne (1183) une armée composée d'Anglais, de Normands et de ces condottieri qui, sous le nom de *routiers* ou de *brabançons*, se sont acquis une affreuse célébrité par leur férocité et leurs rapines. Ces soudards ayant pris Rennes, Geoffroi accourut en toute hâte, les assiégea à son tour, et les força à se rendre à discrétion, après qu'il eut brûlé une partie de la ville et de l'abbaye de Saint-Georges. Il fit éprouver le même sort au château de Bécherel, appartenant à Rolland de Dinan; puis il revint trouver son père, fit sa paix avec lui, ainsi qu'avec son frère Richard, et les accompagna en Angleterre (1184). Ce fut l'année suivante que Geoffroi réunit à Rennes les barons de Bretagne dans une assemblée dont la mémoire s'est conservée sous le nom d'*Assise du comte Geoffroi*. Jusque alors les terres seigneuriales s'étaient partagées, au décès du possesseur, entre tous les mâles de la famille. Par la division indéfinie des propriétés, la noblesse était déjà fort appauvrie, et la puissance de la féodalité était minée par sa base. Pour remédier à ce double inconvénient, il fut décidé dans l'assemblée de 1185 qu'à l'avenir la totalité de l'héritage noble serait recueillie par l'aîné, sous la seule condition qu'il ferait à ses cadets un sort convenable.

Geoffroi, projetant une nouvelle guerre contre son père, qui lui avait refusé le comté d'Anjou, vint trouver Philippe-Auguste. Le monarque français n'eut garde de s'interposer entre le père et le fils; au contraire, il excita ce dernier. La réception brillante dont Geoffroi fut l'objet lui devint fatale. Renversé et foulé aux pieds des chevaux dans un tournoi donné en son honneur, il fut emporté presque sans vie du milieu de l'arène, et mourut ainsi à l'âge de vingt-huit ans, regretté de la noblesse, dont il avait affermi et étendu les droits, et du clergé, envers lequel il s'était montré si libéral qu'un de ses dons s'était élevé à 4,000 marcs d'argent. Son corps fut le premier qu'on inhuma dans l'église de Notre-Dame. Il laissa de son mariage avec Constance une fille nommée Éléonore, âgée de deux ans, qui fut accordée au fils de Léopold, duc d'Autriche, que Jean sans Terre retint longtemps prisonnière et qu'il renferma ensuite dans le monastère de Cerf, à Bristol, où elle mourut, en 1241. La duchesse Constance était enceinte lors de la mort de Geoffroi; elle accoucha à Nantes, le 30 avril 1187, de l'infortuné Arthur I[er].

P. Levot.

D'Argentré, dom Lobineau, dom Morice, *Histoires de Bretagne*.

III. Geoffroi *divers*.

Geoffroi, abbé de Vendôme, *Geoffridus Vindocinensis*, cardinal français, né à Angers, dans la seconde moitié du onzième siècle, mort dans la même ville, le 26 mars 1132. Gilles Ménage nous présente Geoffroi comme petit-fils de Robert le Bourguignon, seigneur de Craon. Cette origine est douteuse. Il paraît toutefois certain que la famille de Geoffroi était une des plus considérables de l'Anjou. Placé dès ses plus jeunes ans dans le monastère de La Trinité de Vendôme, il s'y fit remarquer assez par la fermeté de son caractère et l'étendue de ses connaissances pour être élevé tout d'un coup du simple noviciat à la dignité abbatiale, le 21 août 1093. Ce fut le célèbre Ives de Chartres qui l'ordonna. L'année même de son ordination, il se rendit à Rome. Cette ville se partageait alors entre deux factions. La majorité des suffrages était pour Urbain II; cependant les partisans de son compétiteur, Guibert, occupaient le palais de Latran et la tour Prescentia. Geoffroi, qui possédait, il paraît, de grands biens, fournit à Urbain l'argent nécessaire pour recouvrer le domaine de saint Pierre, et en reconnaissance d'un si grand service, Urbain le fit cardinal au titre de Sainte-Prisque, dignité déjà conférée par Alexandre II aux abbés de Vendôme. Geoffroi revint ensuite en France, où il fut reçu, malgré sa jeunesse, comme un personnage considérable. La faveur du saint-siége ne le recommandait pas moins aux princes temporels qu'aux princes spirituels, et il n'était pas homme à dédaigner les avantages que pouvait lui procurer un tel crédit.

Ombrageux, hautain, naturellement enclin à la domination, il se mêla de toutes les affaires, de celles-là même qui le regardaient le moins, et prétendit toutes les résoudre suivant ses affections ou ses haines, ne supportant chez ses adversaires aucune liberté de contradiction. Ne parvenait-il pas à les soumettre par l'autorité de ses conseils ou de ses remontrances, aussitôt il écrivait à Rome, et demandait une sentence du juge suprême. Personne de son temps n'a porté plus de dénonciations devant le tribunal apostolique, et la cour romaine ayant toujours eu pour lui de grandes faiblesses, personne, par une conséquence naturelle, ne fut de son temps plus ultramontain que lui. En 1094 nous le voyons à l'assemblée de Saumur parmi les prélats chargés par le pape d'absoudre Foulques d'Anjou. En 1095 il assiste au concile de Clermont. Urbain II, qui l'aimait, dit-on, comme on aime un fils, vint passer huit jours à Vendôme, au mois de février de l'année 1096, et lui confirma les priviléges de son monastère. En 1097 on le voit au concile de Saintes. La même année, comme il était en contestation avec Geoffroi de Preuilly, Yves de Chartres dut intervenir pour les amener à s'entendre.

Ce fut surtout dans l'élection de Reinaud de Martigné, évêque d'Angers, que Geoffroi de Vendôme se montra tout entier avec l'énergie de son caractère, avec l'emportement de son zèle pour

telle ou telle cause. Le siége d'Angers était vacant, et Geoffroi de Martigné, noble angevin, ambitionnait la succession de Geoffroi de Mayenne. Cette affaire ne regardait aucunement l'abbé de Vendôme, puisque l'abbaye de Vendôme était dans le diocèse de Chartres. Mais il y avait des opposants à la candidature de Reinaud; et ceux-ci, pour se concilier la cour de Rome, écrivent à Geoffroi, le suppliant de venir à Angers le 30 juin 1101 et d'assister aux délibérations secrètes de leur comité électoral. Sur cette invitation, il se hâte d'accourir. L'élection fut un véritable tumulte. Ami de Reinaud, Marbode, évêque de Rennes, était venu pour l'appuyer, et c'était un patron puissant. Étienne, doyen de l'église d'Angers, qui était le chef des ennemis de Reinaud, fait arrêter le docte et vénérable Marbode, et le retient en prison tant que durent les opérations électorales. Geoffroi, de son côté, excite, entraîne dans son parti Bernard, abbé de Saint-Serge, Guillaume, abbé de Saint-Florent. Cependant, le scrutin est favorable à Reinaud de Martigné. Aussitôt Geoffroi écrit à Rome, censure amèrement les mœurs de l'élu, l'accuse de fraude, de violence; et ne pouvant gagner cette cause, il profère des imprécations contre tout le monde. Nous renvoyons à ses lettres le lecteur curieux de connaître de quels excès était capable l'orgueil blessé de Geoffroi.

Urbain II étant mort, Palcal II ne se montre pas moins bienveillant pour l'abbé de Vendôme : il fait même, en 1107, durant un voyage en France, un assez long séjour auprès de Geoffroi. Vers ce temps, il lui porte plainte contre l'évêque de Chartres. Quelques années après, il ose davantage. Assiégé dans la ville de Rome par l'empereur, Pascal, sous le coup de la plus pressante contrainte et pour épargner le sang des Romains, lui avait accordé les investitures. On devine que rien ne pouvait émouvoir Geoffroi au même degré que cette question des investitures. Il écrit donc à Pascal « qu'il a déshonoré par une lâcheté la chaire apostolique, qu'il l'a souillée par la consécration d'une hérésie. Produit-on des excuses, il n'y en a point de recevables. Non, jamais il ne peut être nécessaire de trahir la cause de Dieu même; jamais surtout une semblable nécessité ne peut être alléguée pour justifier un pape, héritier direct du plus glorieux des martyrs. »

En 1115 Geoffroi est en querelle avec l'abbé de Saint-Aubin d'Angers; en 1117 il poursuit le comte de Vendôme, et le réduit à venir pieds nus demander sa grâce devant le principal autel de l'église abbatiale. Voilà comment Geoffroi donnait à Pascal une leçon de conduite, après lui avoir fait de dures remontrances. Il tenait pour cette maxime : que jamais les puissances de l'Église ne doivent céder aux puissances du siècle; et dans toutes les occasions il l'observait avec rigueur. Cette âpreté ne pouvait convenir à tout le monde. S'il y a des gens qui ne savent pas assez transiger avec les circonstances, il y en a d'autres qui leur accordent tout avec trop de facilité. Ceux-ci murmuraient contre la fougue du Vendômois, qui suscitait chaque jour quelque question nouvelle et troublait ainsi leur repos. Les murmures furent même plus d'une fois portés à Rome par des personnages considérables dans l'Église et dans l'État; mais ils ne purent inquiéter Geoffroi ni l'arrêter. Ses Lettres nous rendent témoignage de sa constance. Il est en effet persuadé qu'il ne peut avoir d'autres censeurs que des ennemis avoués ou secrets de la cause apostolique, et il le déclare sans détour. Il va même quelquefois, dans sa véhémence, jusqu'à traiter un archevêque, Raoul, archevêque de Tours, comme le plus vicieux et le plus vil des hommes, et jusqu'à suspecter la vertu de Robert d'Arbrisselles. On a compté qu'il fit douze fois environ le voyage de Rome. Nous ne contestons pas qu'il ait souvent entrepris un si long et si périlleux voyage en des vues désintéressées; il avait assez à cœur les affaires de la cour romaine pour ne pas s'épargner lorsqu'il s'agissait de la servir; cependant, il est aussi prouvé que durant son séjour auprès des papes Urbain, Pascal et Callixte, il ne négligea pas de leur parler de ses propres affaires. Elles le passionnaient trop pour qu'il pût les oublier. Autant, d'ailleurs, que cela lui était possible, il voulait traiter directement avec les papes : pour un abbé si fier de ses priviléges, c'était s'abaisser que de communiquer avec un simple légat, et il ne le faisait pas volontiers. Le légat Umbald l'appelant en 1126 au concile d'Orléans, il lui répondit qu'un abbé de Vendôme, vassal du saint-siége, obéissait aux ordres d'un pape et n'entendait pas ceux d'un évêque ou de quelque autre mandataire apostolique.

Tel fut Geoffroi abbé de Vendôme, un des hommes les plus remuants et les plus occupés de son siècle. On n'admettra pas sans examen les jugements qu'il a portés sur ses contemporains. On s'accordera toutefois à reconnaître que c'était un homme doué de brillantes qualités, et qui aurait certes mérité d'occuper les plus hauts siéges de l'Église, s'il avait eu l'humeur moins impérieuse et moins chagrine. Aussi, malgré ses défauts, exerça-t-il beaucoup d'influence dans tous les conseils de son temps. Nous avons parlé de son crédit auprès des papes : les rois eux-mêmes témoignèrent plus d'une fois beaucoup de déférence pour son autorité; Louis le Gros le chargea de terminer un différend qu'il avait avec Foulques Rechin, comte d'Anjou.

Ses écrits ont été recueillis et publiés en 1610, par le P. Sirmond. Cette collection nous offre cinq livres de *Lettres*, seize opuscules sur divers sujets dogmatiques, des hymnes et des sermons. La matière que Geoffroi traite le plus souvent, dans ses opuscules, est celle des investitures. Aucune ne le touchait davantage. Enfin, on compte parmi les ouvrages inédits de Geof-

froi de Vendôme un *Commentaire sur les Psaumes*, qui nous est signalé par B. Montfaucon parmi les manuscrits de Saint-Germain-des-Prés. Son style, qui ne manque pas d'éclat, a trop d'âpreté. Cependant, si nous le critiquons sous ce rapport, c'est simplement au point de vue littéraire; car nous reconnaissons volontiers que cette âpreté même prête aujourd'hui quelque intérêt à des questions désormais épuisées.

B. HAURÉAU.

Gallia christiana, t. VIII, col. 1368. — *Hist. littér. de la France*, t. XI, p. 117. — Ménage, *Hist. de Sablé*, prem. part., livre III, p. 106. — A. Duchesne, *Hist des Card. français.* — Frizon, *Gallia purpurata.* — Sirmond, *Vita Geoffridi, Operibus ejus præfixa.*

GEOFFROI BABION, écrivain ecclésiastique français, vivait au commencement du douzième siècle. Il fut un des plus célèbres *scolastiques* ou maîtres professeurs de l'école d'Angers. Il succéda dans cette dignité à Marbode, ordonné évêque de Rennes en 1096. On ne sait rien de sa vie, sinon que sous sa direction l'école d'Angers était florissante et qu'il vivait encore en 1110. On n'a pas de raison pour admettre avec Pits que Geoffroi était Anglais. On a de lui : un *Traité sur la Puissance royale*, inédit; — un *Recueil de Sermons*, manuscrit. L'*Histoire littéraire* lui attribue un *Commentaire sur saint Matthieu*, conservé à l'abbaye de Cîteaux avec cette inscription : *Gaufridi Babuini super Matthæum.*

Pits, *Scriptores Angl.*, p. 840. — *Histoire littéraire de la France*, t. IX, p. 520.

***GEOFFROI** ou *Étienne* DE LANDAFF, écrivain ecclésiastique anglo-normand, vivait dans la première moitié du douzième siècle. Il était frère d'Urbain qui fut nommé évêque de Landaff en 1107. Son ouvrage le plus connu est une *Vie de saint Teliavus* ou *Teilo;* on croit qu'il compila aussi, sur la demande de son frère, le *Registre de l'église de Landaff.* La *Vie de saint Teliavus* a été insérée dans l'*Anglia sacra* de Wharton, *pars secunda;* Londres, 1691, in-fol.; — Le *Registre* a été publié séparément, sous le titre suivant : *The Liber Landavensis, Llyfr Teilo, or the ancient register of the cathedral church of Llandaff, from mss. in the libraries of Hengwrt, and of Jesus College Oxford; with an englisch translation and explanatory notes, by the rev. W. J. Rees, for the Welsh Mss. Society;* Llandovery, 1840, in-8°.

Wright, *Biographia Britannica liter.*, t. II.

***GEOFFROI** *Coup de Cerf* (*Collum Cervi*), prélat français, né dans la seconde moitié du onzième siècle, mort le 27 mai 1143. Il embrassa la vie religieuse, et fut successivement prieur de Saint-Nicaise de Reims, abbé de Saint-Thierri près de la même ville, et abbé de Saint-Médard de Soissons. Lorsque Abélard fut relégué dans cette abbaye, Geoffroi le combla de bons traitements. L'illustre philosophe, touché de procédés auxquels ne l'avaient pas habitué les ecclésiastiques de son temps, en a fait passer le souvenir à la postérité. Geoffroi ranima l'amour et la culture des lettres dans les couvents de l'ordre de Saint-Benoît, tout en prêchant le rétablissement de la discipline monastique. En 1131, il fut élu évêque de Châlons, sur la demande de saint Bernard, son ami. Neuf ans après, il assista au concile de Sens, et, malgré son inclination pour Abélard, il ne put s'empêcher d'adhérer au jugement que cette assemblée porta contre lui. On a de Geoffroi trois lettres, dont la première a été insérée dans la *Bibliotheca Cluniacensis*, de Duchesne, p. 720; la seconde dans le *Spicilegium* de D'Achery, la troisième dans les *Miscellanea* de Baluze; — des sermons, restés manuscrits; — six chartes, dont quatre sont insérées dans la *Gallia christiana*, t. X, *inst.* 167-173; une dans l'*Histoire de Lorraine*, par D. Calmet, t. IV, part. II, p. 298; la sixième dans l'édit. du *Penitentiale* de saint Théodore, par Petit, t. II, p. 673.

Gallia christiana nova, t. IX, p. 186. — Mabillon, *Annales*, t. VI, App., p. 680. — *Histoire littér. de la France*, t. XII, p. 185.

***GEOFFROI** *de Saint-Alban*, auteur dramatique normand, mort en 1146. Il fit ses études à l'université de Paris. Richard, abbé de Saint-Alban, le fit venir en Angleterre, et lui confia la direction de l'école de Dunstable. Là il composa une pièce de sainte Catherine (*ludum S. Catharinæ*). Cette pièce, sans doute écrite en latin, fut jouée par ses écoliers. L'auteur emprunta des chapes au sacristain de Saint-Alban pour habiller ses acteurs. C'est la première fois qu'il est fait mention d'une représentation dramatique en Angleterre. En 1119 Geoffroi fut élu abbé de Saint-Alban.

Matthieu Paris, *Vit. Abbat.*, p. 56. — Warton, *History of English Poetry.*, vol. I, p. 112.

***GEOFFROI** ou **GODEFROI**, écrivain ecclésiastique du douzième siècle; il fut chanoine de l'abbaye de Saint-Victor à Paris, mais on manque de renseignements sur sa vie. Seulement il nous apprend lui-même qu'avant de se retirer dans un cloître il avait longtemps enseigné les lettres et la philosophie. On le regarde comme étant le même personnage qu'un sous-prieur de Sainte-Barbe, du même nom, et dont il reste cinquante-deux lettres publiées par D. Martène (*Anecdota*, t. I, col. 494-555). Divers ouvrages du chanoine de Saint-Victor existent en manuscrit à la Bibliothèque impériale; ce sont des sermons; un livre intitulé *Microcosmus*, où l'homme est considéré comme le monde en raccourci; une composition partie en prose rimée, partie en vers élégiaques, intitulée *Fons Philosophiæ;* un *Éloge de saint Augustin*, etc.

Oudin, *De Scriptor. ecclesiast.*, t. II, col. 1866. — *Hist. litt. de la France*, t. XV, p. 69.

***GEOFFROI DE LÈVES**, prélat français, né dans la seconde moitié du onzième siècle, mort le 24 janvier 1149. Après la mort d'Yves, évêque de Chartres, le chapitre de cette église élut Geoffroi pour le remplacer. Le comte Thibault, indigné de cette élection, pour laquelle il n'a-

vait pas été consulté, chassa de la ville le nouvel évêque, et fit piller les maisons des chanoines qui lui avaient donné leur voix. Robert d'Arbrisselles apaisa le comte, et Geoffroi, paisible possesseur de son évêché, fut sacré à Rome, par Pascal II, en 1116. Il assista à plusieurs conciles, et se distingua par son éloquence. Il eut une contestation avec Geoffroi, abbé de Vendôme, relativement aux priviléges de cette abbaye. Une longue correspondance fut échangée entre les deux prélats; il en reste douze lettres de Geoffroi de Vendôme et une de Geoffroi de Lèves dans laquelle il reconnait la validité des priviléges de l'abbaye de Vendôme, et en ajoute d'autres de sa propre autorité. Si l'on en croit Abélard, l'évêque de Chartres fut le seul qui au concile de Soissons de l'an 1121, sans prendre ouvertement sa défense, n'approuva pas la rigueur dont il était l'objet. Cependant, vingt ans plus tard il signa la condamnation de ce philosophe. En 1127 il accompagna à Rome Étienne de Senlis, évêque de Paris, et en 1132 il reçut l'autorité de légat. Il eut en cette qualité à combattre dans l'Aquitaine les partisans de l'antipape Anaclet, et, avec l'aide de saint Bernard, il parvint à ramener à l'obéissance du pape Innocent le duc Guillaume, que l'évêque d'Angoulême avait entraîné dans le schisme. En 1137 il accompagna Louis le Jeune, qui allait à Bordeaux épouser Eléonore de Guienne. Il reçut encore du saint-siége diverses missions pour l'extirpation du schisme et de l'hérésie, et se conduisit toujours d'une manière irréprochable dans l'exercice de ses fonctions. C'est le témoignage que lui rend saint Bernard. On a de lui quelques lettres et des chartes recueillies dans la *Gallia christiana*.

Gallia christiana, t. VIII. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIII.

GEOFFROI RUDEL, troubadour gascon, né à Blaye (Gironde), dans le douzième siècle, et mort à Tripoli de Syrie. Voici ce qu'en dit Hugues de Saint-Cyr, troubadour et biographe du treizième siècle : « Geoffroi était un gentilhomme, ayant le titre de *prince de Blaye*. Il devint amoureux de la comtesse de Tripoli, sans la connaître, par le grand bien qu'en disaient les pèlerins arrivant d'Antioche et sur l'éloge de sa courtoisie. Il fit de bons vers et de bons airs en son honneur, mais dans un pauvre style. Résolu de la voir, il se croisa, et s'embarqua pour se rendre auprès d'elle. Pendant la traversée, il fut atteint d'une si grave maladie qu'on le crut mort. On le conduisit cependant à Tripoli, et on l'y déposa dans une maison. La comtesse en ayant été instruite, se rendit auprès de lui, et le prit dans ses bras. Tout mourant qu'il était, Geoffroi comprit ce qui se passait, et la joie qu'il en ressentit lui rendit un instant la vue, l'ouïe et l'odorat. Il loua Dieu de l'avoir laissé vivre jusqu'à ce moment, et expira dans les bras de la comtesse. Elle le fit honorablement enterrer dans la maison du Temple de Tripoli, et le même jour, de douleur, elle se fit religieuse. » Ce récit, sans date, sans détails sur les personnages mis en scène, sans précision sur l'événement, dont on ne trouve aucune trace ailleurs que dans quelques autres troubadours, a entraîné les modernes dans des conjectures bien diverses, accompagnées d'explications plus ou moins probables; voici ce qu'on a dit à ce sujet :

L'aventure rapportée plus haut peut s'appliquer à quatre femmes qui toutes portèrent le titre de comtesse de Tripoli : 1° à Hodierne, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem, sœur d'Alix, femme de Boémond II, prince d'Antioche, et femme de Raimond Ier, comte de Tripoli, restée veuve à trente ou trente-deux ans; 2° à Melissende, fille d'Hodierne et de Raimond Ier, qui d'abord fiancée à Manuel Comnène, empereur de Constantinople, fut ensuite refusée par lui, et porta, selon l'usage du temps, le titre de comtesse de Tripoli; 3° à Esquive, dame de Tibériade et veuve de Gauthier, prince de Galilée, qui, ayant épousé Raimond II en secondes noces, resta veuve en 1187, à l'âge d'environ trente à trente-cinq ans; 4° à Alix, fille de Rupin, prince d'Arménie, femme de Raimond III, mort fort jeune, en 1200, et qui par conséquent devait être elle-même dans toute la fraîcheur de l'âge au moment de son veuvage. S'il s'agit d'Hodierne, comme Raimond Ier mourut en 1151, laissant son successeur, Raimond II, âgé de douze ans, il faut croire que Rudel dut entreprendre son voyage vers 1158, époque où Raimond II, arrivé à l'âge d'homme, put se passer de sa mère, qui lui avait servi de tutrice et qui avait alors de trente-huit à quarante ans. Si l'aventure se rapporte à Melissende, fille de Raimond Ier et d'Hodierne, Geoffroi ne se mit en mer pour aller la voir, qu'après 1162, époque où elle fut refusée par Manuel Comnène, attendu qu'elle ne dut acquérir de la célébrité qu'après ce refus et une expédition entreprise, par son frère, pour la venger des mépris de l'empereur. Serait-il question d'Esquive? Dans ce cas, le prince de Blaye n'aurait entrepris son voyage qu'après 1187. Enfin, il ne serait allé mourir à Tripoli qu'après 1200 si l'objet de sa passion eût été Alix. De toutes manières donc Geoffroi Rudel de Blaye ne vivait au plus tôt que dans la seconde moitié du douzième siècle et au plus tard que dans les premières années du treizième. L'idée d'en faire le plus ancien des troubadours, empruntée à Nostradamus, n'est par conséquent pas admissible. Si maintenant il est permis d'établir une conjecture, nous dirons que nous n'hésitons pas à regarder comme la véritable héroïne du drame romanesque rapporté par Hugues de Saint-Cyr Melissende, dont la mésaventure ne manqua pas de faire du bruit, et qu'on décora sans doute, comme à plaisir, de tous les charmes de son sexe, pour donner plus d'éclat à la brutalité de Manuel Comnène et exciter da-

vantage l'admiration en faveur de celle qu'il avait dédaignée. L'auteur de la généalogie des sires et princes de Blaye, qui les fait descendre des vicomtes de Limoges, ou qui du moins considère ces vicomtes comme leurs auteurs présumés, a cru pouvoir attribuer cette aventure à un Geoffroi Rudel, fils de Geoffroi Rudel Ier, qui n'aurait jamais été prince titulaire de Blaye. On trouve des chansons de Geoffroi Rudel dans les manuscrits 3204 et 3205 du Vatican et dans les recueils (inédits) des poëtes provençaux de la bibliothèque Laurentiane à Florence. Une des chansons que Geoffroi Rudel avait faites en France pour la comtesse de Tripoli a été publiée dans le *Parnasse occitanien* de M. de Rochegude, p. 19, et dans le *Choix des Poésies originales des Troubadours* de Raynouard, t. V, p. 165.

L. Dessalles, archiviste de la Dordogne.

Nostradamus, *Hist. de Prov.*, 23 — Crescimbeni, 11. — Bastero, 84 et 119. — Millot, *Hist. des Troub.*, t. I, p. 88. — Papon, t. II, p. 444. — *Hist. litt.*, t. XIV, p. 589.

GEOFFROI, prieur du Vigeois, chroniqueur français du douzième siècle, né à Clermont d'Excideuil (Périgord), vers 1140, mort vers la fin du douzième siècle. Il fut élevé à Limoges, y reçut la consécration monacale en 1159, fut ordonné prêtre à Bénévent, abbaye de la Marche du Limousin, en 1167, par Géraud, évêque de Cahors, et nommé prieur du Vigeois, dans le bas Limousin, le 14 juin 1178. Comme on ne trouve de détails sur sa vie que dans sa chronique, il est nécessaire de dire quelques mots de cet ouvrage important pour l'histoire du Périgord et du Limousin. Il se divise en deux parties, et commence par un prologue. La première partie comprend 74 chapitres, la deuxième 28. En voici le début: « Disposé à transmettre à la postérité l'histoire des choses accomplies, j'ai cru devoir remonter jusqu'au temps de Robert, et m'étendre jusqu'à l'époque où Frédéric (Barbe-Rousse) soumit les Lombards. » Il termine le 22e chapitre de la 1re partie comme il suit : « Moi, Geoffroi, j'ai écrit ces choses l'année de l'incarnation de Notre-Seigneur 1183, la troisième du règne de Philippe fils de Louis (VII), époque où commença une très-forte guerre dans le Limousin, entre Henri II, roi d'Angleterre, et son fils, Henri le jeune, mort cette même année, le jour de la fête de saint Barnabé, apôtre. Il y avait alors cinq ans que j'étais prieur du Vigeois. » Il était donc âgé de quarante-et-un à quarante-deux ans quand il écrivait. Sa chronique ne dépasse pas les premiers mois de 1184; aussi ne savons-nous plus rien de lui à partir de cette époque. On ignore donc la date précise de sa mort; mais une circonstance de son travail, l'intention manifestée par lui, dans le 64e chap. de la 1re partie, d'écrire un *Livre des Miracles de saint Pardoux*, livre qu'il n'a pas composé, autorise à croire qu'il ne vécut pas longtemps après 1184.

Comme écrivain, le prieur du Vigeois ne brille ni pour la finesse de la pensée ni par l'élégance du style; mais sa Chronique est remplie de faits et de détails historiques que l'on chercherait vainement ailleurs.

L. Dessalles, archiviste de la Dordogne.

Le Père Labbe, *Bibliotheca nova Manuscriptorum*, t. II, p. 279. — *Hist. litt.*, t. XIV, p. 337.

* **GEOFFROI** *le Gros*, hagiographe français, vivait dans la première moitié du douzième siècle. Il fut formé à la vie religieuse par dom Bernard, fondateur de l'abbaye et congrégation de Tiron, fit profession entre ses mains, et fut un de ses derniers disciples. Après la mort de dom Bernard, qui fut béatifié, Geoffroi écrivit son histoire et la dédia à Geoffroi, évêque de Chartres. Cet ouvrage semble avoir été composé entre 1137 et 1148. On ne connaît pas d'autre production de Geoffroi le Gros, et on ne sait rien de sa vie. « L'Histoire de la vie du B. Bernard, dit dom Clément, est une des mieux écrites et des plus avérées du douzième siècle. L'auteur y fait profession de ne rien avancer que ce qu'il a vu lui-même ou ce qu'il tient de témoins non suspects. Il rapporte très-peu de miracles, et s'applique à montrer dans la préface qu'on ne doit pas faire dépendre le mérite des saints de cette sorte de preuves. Il aurait bien fait d'être également sobre sur les révélations. Parmi celles qu'il attribue au saint, il en est quelques-unes qui paraissent un peu tenir à l'imagination. On peut encore lui reprocher d'avoir mis trop souvent le diable de la partie dans des contre-temps que rien n'empêche d'expliquer naturellement. » La *Vie* du B. Bernard fut publiée pour la première fois, avec des observations et des cartes, par Souchet, chanoine de Chartres; Paris, 1649, in-4°. On la trouve aussi dans les Bollandistes, 14 avril, p. 221.

Dom Clément, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XII, p. 163. — Roullier, *État de la Propriété dans le grand Perche* (Nogentais, 31 octobre au 7 novembre 1841).

GEOFFROI *de Monmouth*, historien anglais, né vers 1100, mort en 1154. On croit qu'il naquit dans la ville dont il porte le nom, et qu'il fut moine dans l'abbaye de bénédictins qui y était établie. Il devint plus tard archidiacre de l'église de Monmouth. Il eut pour protecteurs Robert, comte de Glocester, fils naturel du roi Henri Ier, et Alexandre, évêque de Lincoln, tous deux célèbres par les encouragements qu'ils donnaient aux hommes instruits. Un de ses amis, Walter Calenius, archidiacre d'Oxford, rapporta de la Bretagne quelques livres écrits dans la langue de ce pays, et contenant les histoires ou plutôt les légendes qui avaient cours parmi les Bretons. Il pria Geoffroi de les traduire en latin. Celui-ci y consentit; mais avant d'avoir achevé ce travail il le suspendit pour traduire, sur la demande d'Alexandre de Lincoln, les *Prophéties de Merlin*. Il revint ensuite à sa première traduction, la termina, et y inséra les *Prophéties de Merlin*, qui forment le septième livre de l'*Histoire des Bretons*. La manière dont il parle d'Alexandre, dans le prologue de ce septième

livre, prouve que ce prélat avait cessé de vivre lorsque parut l'*Histoire des Bretons*, et l'on sait qu'il mourut au mois d'août 1147; comme, d'un autre côté, cet ouvrage est dédié au comte Robert, mort à la fin du mois d'octobre de la même année, c'est entre ces deux dates, c'est-à-dire dans l'automne de 1147, qu'il faut placer la publication de l'*Histoire des Bretons*. Geoffroi dut probablement au succès de cet ouvrage d'être élevé à l'évêché de Saint-Asaph, au mois de février 1152. Il ne jouit pas longtemps de cette dignité, car on n'a aucun motif de rejeter l'assertion de Wharton, qui le fait mourir deux ans plus tard. L'*Histoire des Bretons*, principalement consacrée aux aventures d'Arthur, valut à Geoffroi le surnom de *Galfridus Arturus*. Cet ouvrage n'est qu'un tissu de fables, soit que Geoffroi ait voulu tromper ses lecteurs, soit qu'il ait été abusé par sa propre crédulité; il a donné pour de l'histoire la généalogie mythique des héros bretons, jusqu'au plus grand de ces héros fabuleux, Arthur. Les éléments dont se compose sa compilation appartiennent exclusivement à la Bretagne continentale. On n'en trouve pas de traces en Angleterre avant la conquête normande, qui amena dans ce pays un grand nombre de Bretons. Les légendes recueillies par Geoffroi de Monmouth semblent même n'avoir d'abord rencontré aucune croyance parmi les Bretons du pays de Galles, et Guillaume de Neubourg, historien presque contemporain, les regarde comme des fables impudentes. Malgré cette protestation sévère, l'intérêt poétique des traditions que contenait cet ouvrage lui assura une immense popularité. Il fut traduit en anglo-normand, en anglais, et même en gallois, et chaque traducteur ajouta à l'original ses propres inventions ou d'autres légendes populaires. Enfin, un siècle après sa publication, le roman de Geoffroi de Monmouth fut généralement adopté par tous ceux qui écrivirent sur l'histoire d'Angleterre, et pendant plus de quatre cents ans il se trouva à peine quelques personnes pour en contester la véracité.

Nous avons déjà dit que les *Prophéties* de Merlin formaient d'abord un ouvrage distinct de l'*Histoire des Bretons*. On le trouve ainsi séparément dans d'anciens manuscrits. Alain de Lille en fit au treizième siècle l'objet d'un savant commentaire, qui contient de bons renseignements sur l'histoire d'Angleterre. On a attribué à Geoffroi, mais sans motif suffisant, une autre *Vie de Merlin*, en vers latins. On lui a attribué avec moins de raison encore un *Compendium de corpore Christi et sacramento Eucharistiæ*, qui est l'ouvrage de Geoffroi d'Auxerre. Quant à quelques autres prétendus ouvrages de Geoffroi de Monmouth, cités par Bale, ils semblent n'avoir jamais existé que dans l'imagination de ce dernier. L'*Histoire des Bretons* et les *Prophéties de Merlin*, soit réunies, soit séparées, ont eu plusieurs éditions; en voici la liste : *Britanniæ utriusque regum et principum Origo et Gesta insignia, ab Galfrido Monemutensi, ex antiquissimis britannici sermonis monumentis, in latinum sermonem traducta*, publiés par Badius Ascensius, chez Ivon Cavellati; Paris, 1508, 1517, in-4°; — *Galfridi Monumetensis Britanniæ regum Historiæ;* dans le recueil des *Rerum Britannicarum, id est Angliæ, Scotiæ, vicinarumque insularum ac regionum, Scriptores vetustiores ac præcipui;* chez Commelin, Heidelberg, 1587, in-fol., p. 1-92; — *Prophetia Anglicana Merlini Ambrosii, Britanni, ex incubo olim (ut hominum fama est) ante annos mille ducentos circiter in Anglia nati, Vaticinia et Prædictiones; a Galfredo Monumetensi latine conversa ; una cum septem libris explanationum..... Alani de Insulis*, etc.; Francfort, 1603, 1608, in-8°; — *Gaufridi Arthuri Monemuthensis, archidiaconi, postea vero episcopi Asaphensis, De Vita et Vaticiniis Merlini Calidonii Carmen heroicum*, publié par W.-H. Black, pour le Roxburgh-Club; Londres, 1830, in-4°; — *Galfridi de Monemuta Vita Merlini ; Vie de Merlin attribuée à Geoffroy de Monmouth, suivie des Prophéties de ce barde, tirées du IVe livre de l'Histoire des Bretons;* publiées d'après les manuscrits de Londres, par Francisque Michel et Thomas Wright; Paris, 1837, in-8° ; — *Galfridi Monumetensis Historia Britonum, nunc primum in Anglia, ex novem codicibus manuscriptis, edita ab* J.-A. Giles; Oxford, 1848, in-8°; — *L'Histoire* de Geoffroi de Monmouth a été traduite en anglais par Aaron Thompson qui dans une longue préface a essayé d'en établir l'authenticité; Londres, 1718, in-8°. M. J.-A. Giles a donné de cette traduction une édition revue et corrigée; Londres, 1842, in-8°.

Henry Wharton, *De Episcopis Assavens.*, p. 305-306. — Guillaume de Newbury, *De Rebus Anglicis Proam.* — Wright, *Biographia Britannica liter.*, t. II.

* **GEOFFROI** *du Loroux*, prélat français, né au Loroux (*Loratorium*), bourg de la Touraine, vers la fin du onzième siècle, mort à Bordeaux, le 18 juillet 1158. Il se distingua de bonne heure par son savoir en théologie, et l'on croit qu'il enseigna publiquement cette science à Poitiers. En 1131 saint Bernard lui écrivit pour l'engager à prendre hautement le parti d'Innocent II contre Anaclet. En 1136 il fut élu archevêque de Bordeaux, et l'année suivante il bénit le mariage de Louis le Jeune et d'Éléonore de Guienne. Lié d'amitié avec Gilbert de La Porrée, évêque de Poitiers, il essaya de le préserver au concile de Reims, en 1148, des censures ecclésiastiques. Deux ans auparavant, il avait présidé, en qualité de légat du saint-siége, le concile de Beaugency où fut prononcé le divorce de Louis le Jeune et d'Éléonore. En 1154 il se rendit à Poitiers, pour célébrer les obsèques de Gilbert; c'est le dernier acte de sa vie qui soit connu. Il ne reste de Geoffroi que cinq lettres, adressées à Suger et recueillies par

Duchesne, *Scriptores*, t. IV, p. 500-506, 521, 542, 546. Oudin lui attribue des sermons, restés manuscrits, et un commentaire sur les cinquante premiers psaumes de David qui paraît appartenir à Geoffroi de Vendôme.

Gallia christiana nova, t II, col. 811. — *Histoire littéraire de la France*, t. XII. — Oudin, *Comm. de Script. eccl.*

GEOFFROI GAIMAR, poëte anglo-normand, vivait vers le milieu du douzième siècle. Nous ne savons rien sur sa vie, sinon qu'il était attaché à la maison de Constance, femme de Ralph Fitz-Gilbert, et qu'il composa à sa requête une *Histoire d'Angleterre* en vers anglo-normands. Divers passages de ce poëme prouvent qu'il fut écrit entre 1147 et 1151. Il contient la première traduction des *Rois bretons* de Geoffroi de Monmouth; mais cette traduction ne forme qu'une partie de l'œuvre de Geoffroi Gaimar, qui versifia aussi la période anglo-saxonne et poussa son poëme jusqu'au règne de Henri Ier. La portion de l'ouvrage de Gaimar, traduite de Geoffroi de Monmouth, fut si complétement éclipsée par la version de Robert Wace, qu'on cessa de la transcrire et qu'elle est aujourd'hui perdue. Quant à la partie relative aux Anglo-Saxons, on la trouve dans quatre manuscrits, comme continuation du *Brut* de Wace. Le poëme de Geoffroi Gaimar a de l'intérêt, à cause des traditions et des légendes qu'il contient; le style en est plus agréable que celui de Wace. Cet ouvrage n'a jamais été publié dans son ensemble, mais il a paru par fragments, sous les titres suivants : *The ancient English Romance of Havelok the Dane; accompagnied by the french text : with an introduction, notes and glossary;* par Frédérick Madden; Londres, 1828, in-4°. Cette histoire d'Havelok est empruntée à Geoffroi; — *Chroniques Anglo-Normandes; recueil d'extraits et d'écrits relatifs à l'Histoire de Normandie et d'Angleterre pendant le onzième et le douzième siècle*, publiées par Francisque Michel, Rouen, 1835, in-8°, t. Ier; ce volume contient la dernière partie de l'*Histoire* de Gaimar, celle qui commence à la conquête normande. Quant à la partie du même ouvrage antérieure à la conquête, on la trouve sous le titre de *L'Estorie des Engles solum la translation maistre Geffrei Gaimar*, dans la *Collection of Historians edited by order of the Record Commission*, vol. I, p. 764-829.

Histoire littéraire de la France, t. XIII, p. 63. — Wright, *Biographia Britannica liter.*, t. II.

GEOFFROI *de Vinsauf* (*Galfridus de Vinosalvo*), poëte latin du douzième siècle, d'origine anglaise. Sa vie est presque entièrement inconnue; on sait seulement que, né en Angleterre, il résida pendant quelque temps en Italie, où il semble avoir joui de la faveur du pape Innocent III. Un écrivain du commencement du quinzième siècle, Jean de Bamborough, qui écrivit un *argument* à la *Nova Poetria* de Geoffroi, donne à entendre que celui-ci se rendit à Rome avec une mission du roi Richard Ier. Gale l'a identifié, sans motif suffisant, avec Gautier de Coutances. Geoffroi de Vinsauf est connu par un *Art poétique*, en vers latins, qui porte généralement le titre de *Nova Poetria*. La popularité de ce poëme dans les siècles qui suivirent sa publication est attestée par le grand nombre de manuscrits qui nous en restent. C'est pourtant un ouvrage ennuyeux, mal écrit, et qui n'offrirait aucun intérêt s'il ne servait à faire comprendre le style des écrivains latins du treizième siècle, qui le prirent pour règle et pour guide. La *Nova Poetria*, dédiée au pape Innocent, commence par un éloge exagéré de ce pontife; elle contient ensuite des règles générales pour la composition poétique. L'auteur recommande aux écrivains de méditer fortement sur leur sujet avant de mettre la main à l'œuvre. Les vers suivants, où il développe cette sage prescription, peuvent donner une idée de ces préceptes et de son style :

Si quis habet fundare domum, non currat ad actum
Impetuosa manus; intrinseca linea cordis
Præmittitur opus, seriemque sub ordine certo
Interior præscribit homo, totamque figurat
Ante manus cordis, quam corporis et status ejus,
Et prius archetypus quam sensilis. Ipsa poesis
Spectat in hoc speculo; quæ lex sit danda poetis :
Non manus ad calamum præceps, non lingua sit ardens
Ad verbum : . . . .
. . . . . Opus totum prudens in pectoris arcem
Contrahe, sitque prius in pectore quam sit in ore.

Tout le poëme est écrit dans ce style bizarre et incorrect. Il se termine par trois épilogues : le premier est un nouveau panégyrique ou plutôt une apothéose du pape Innocent; le second épilogue est adressé à l'empereur d'Allemagne : le poëte lui demande de mettre en liberté le roi Richard; le troisième épilogue est adressé à un Guillaume, peut-être Guillaume de Longchamp. Les anciens bibliographes ont fait autant de poëmes séparés de ces épilogues et de quelques autres parties de la *Nova Poetria*. Ils ont aussi attribué à Geoffroi un poëme contre la corruption de l'Église, imprimé par Flach Illyricus, sous ce titre : *Gaufredus, De Statu Curiæ Romanæ et de ejus ironica recommandatione;* mais plusieurs passages de cet ouvrage prouvent qu'il a été écrit vers le milieu du treizième siècle. Leland a trouvé le nom de *Galfridus Vinesave* inscrit sur la dernière page d'un traité *De Rebus Ethicis*, qui paraît être seulement une copie du poëme bien connu sous le titre de *Florilegus*. Gale a publié, sous le nom de Geoffroi de Vinsauf, l'*Itinerarium Ricardi Anglorum regis in Terram Sanctam*, qui semble appartenir au chanoine Richard. La *Poetria nova* de Geoffroi de Vinsauf a été publiée par Polycarpe Leyser, dans son *Historia Poetarum et Poematum Medii Ævi Decem, post annum a nato Christo CCCC seculorum;* Hale, 1721, in-8°; elle fut réimprimée à part, sous le titre de *Galfridi de Vinosalvo Ars poetica, ante quingentos annos conscripta;* Helmstædt, 1724, in-8°.

Gale, *Hist. Anglic. Scriptores*. — Oudin, *Com. de Script. eccl.* — Cave, *Histor. lit.* — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*. — Selden, *Hist. Anglic. Scriptores Decem*. — Mabillon, *Analecta*, t IV. — Leland, *Comment. de Script. Britannicis*. — Wright, *Biographia Britannica lit.*, t. II.

* **GEOFFROI** *de Péronne*, théologien français, du douzième siècle. Il fut une des vingt-neuf personnes recommandables par leur naissance, leur jeunesse et leur instruction, que saint Bernard, dans son voyage en Flandre, vers 1146, décida à embrasser la vie religieuse à Clairvaux. Geoffroi devint plus tard prieur de cette abbaye, et refusa l'évêché de Tournay. Il vivait encore en 1171. On a de lui un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, divisé en 6 livres. On l'a attribué quelquefois à Geoffroi d'Auxerre, qui semble simplement l'avoir augmenté et continué.

S. Bernardi Vita, lib. IV, c. 8. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIV, p. 488.

* **GEOFFROI FULCHIER** ou **FOUCHER**, procureur de l'ordre des Templiers à Jérusalem, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Ce qu'on sait de sa vie est peu important. Après avoir été procureur de la maison du Temple à Jérusalem, il devint probablement procureur général de l'ordre. En 1168, il accompagna Luques, archevêque de Césarée, dans son ambassade vers le calife d'Égypte. Il vivait encore en 1179. On a de lui trois lettres, adressées à Louis le Jeune, en 1162 et 1163. Elles ont pour objet les malheurs d'Antioche et de Jérusalem, et sont intéressantes pour l'histoire des croisades. Elles ont été recueillies par Duchesne : *Scriptores Hist. Franc.*, t. IV, p. 695, 701, 702, et par Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 1179.

Histoire littéraire de la France, t. XIV, p. 80.

GEOFFROI *d'Auxerre*, théologien et hagiographe français, né à Auxerre, vers 1120, mort dans les premières années du treizième siècle. Il étudia sous Abélard, et il était encore à l'université de Paris lorsque saint Bernard ayant prêché sur la conversion des clercs (*de conversione ad clericos*), il fut si touché qu'à l'instant même il se décida à suivre le saint dans l'abbaye de Clairvaux. Cette conversion eut lieu en 1140, l'année même de la condamnation d'Abélard par le concile de Sens. Pendant les treize années qui suivirent, Geoffroi d'Auxerre fut le principal secrétaire de saint Bernard et le compagnon de ses voyages. Après la mort du saint, il conserva une haute influence sur l'abbaye de Clairvaux et il en fut élu abbé en 1161 ou 1162. Ses religieux, mécontents de la pieuse sévérité de son gouvernement, demandèrent sa déposition au pape Alexandre III, qui était à Sens. Geoffroi, averti de leurs plaintes, se démit de sa place, et se retira à Cîteaux. En 1167, Gilbert, abbé de ce monastère, le chargea d'aller en Italie travailler à la réconciliation du pape et de l'empereur Frédéric. Geoffroi revint sans avoir réussi. L'année suivante, on le voit, en Normandie, occupé à rétablir la paix entre Henri II, roi d'Angleterre, et l'archevêque de Cantorbery. Henri, charmé de ses conseils, pria les abbés de son ordre de le laisser auprès de lui. Geoffroi fut ensuite et successivement abbé de Fosse-Neuve en 1170, et de Haute-Combe en 1176. On sait qu'en 1188 il ne gouvernait plus ce monastère; mais le reste de sa vie est tout à fait inconnu, et l'on n'a point de motif pour admettre avec Oudin qu'elle se prolongea jusqu'en 1215. Il recueillit et mit en ordre les lettres de saint Bernard, et ses propres écrits ont été insérés dans les œuvres de ce saint. On a de lui une relation en forme de lettre du voyage de saint Bernard dans le Languedoc et des miracles qu'il opéra pour prouver sa mission contre les hérétiques (*Bernard. Opp.*, t. II, col. 1192); — Une relation du voyage de saint Bernard en Allemagne pour y prêcher la croisade (*ibid.*, *col.* 1181); — Une lettre à Henri, cardinal, évêque d'Albano, sur le concile de Reims où furent condamnées les erreurs de Gilbert de La Porrée (*ibid.*, *col.* 1319); — Traité contre les erreurs de Gilbert de La Porrée (*ibid.*, 1338); — Une Vie de saint Bernard (*ibid.*, *col.* 1115, et dans les Bollandistes au 20 août); — Une lettre à Eskil, archevêque de Lunden en Danemark, sur saint Bernard, dans les *Miscel.* de Baluze, t. V, p. 453; — Un panégyrique de saint Bernard (*Bern. Opp.*, t. II, col. 1309-1318); — *Gaufridi abbatis Declamationes de colloquio Simonis cum Jesu, ex S. Bernardi sermonibus collectæ* (*ibid.*, *col.* 283); — Vie de Pierre, archevêque de Tarentaise, dans les Bollandistes, au 8 mai. Oudin attribue à Geoffroi d'Auxerre un livre contre Abélard, mais il ne désigne pas clairement ce traité, qui est peut-être le même que le *Compendium Gaufredi de corpore Christi et sacramento Eucharistiæ*, traité manuscrit dirigé contre Abélard, et qui semble en effet appartenir à Geoffroi d'Auxerre.

Oudin, *De Scriptor. eccles.*, t II. — *Histoire littér. de la France*, t. XIV, p. 430.

GEOFFROI *d'Eu*, prélat français, né à Eu, vers la fin du douzième siècle, mort à Amiens, le 25 novembre 1236. Il fit ses études à l'université de Paris, où il prit d'abord le grade de docteur en théologie, puis celui de docteur en médecine, profession qui n'était pas alors incompatible avec l'état ecclésiastique. Il fut nommé chanoine de l'église d'Amiens, et élevé quelques années plus tard, en 1222, au siége épiscopal de cette ville. Les divers actes de son épiscopat sont peu remarquables, et il n'a laissé aucun ouvrage; mais il protégea le célèbre architecte Robert de Luzarches, et fit continuer la cathédrale d'Amiens, qui fut achevée en 1288.

Gallia christiana, t. X, p 1188. — D'Achery, *Spicilegium*, t. XII, p. 84. — *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII.

* **GEOFFROI** *de Bar* (*Gaufridus de Barro*), prélat français, né dans la première partie du treizième siècle, mort à Rome, le 21 août 1283. Docteur en théologie, chanoine, archidiacre et, depuis 1273, doyen de l'église de Paris, il fut

nommé cardinal par le pape Martin IV, le 23 mars 1281. On a de lui : une *lettre* écrite au chapitre de Notre-Dame, et relative à la lutte de ce chapitre contre l'université. Hémeré l'a publiée dans son livre *De Academia Parisiensi*, p. 80 ; — Une autre *lettre*, par laquelle il transmet à la maison des pauvres étudiants fondée par Robert Sorbon un legs qui lui avait été fait par Robert ; on la trouve dans les *Observations* jointes par Du Cange à son édition de Joinville.

Gallia christiana, t. VII. — Du Boulay, *Hist. Univers. Paris.*, t. III. — Crévier, *Hist. de l'Univ.*, t. III. — *Histoire littér. de la France*, XXI, 890.

* **GEOFFROI** *de Coldingham*, historien ecclésiastique anglo-normand, vivait au commencement du treizième siècle. Moine à Durham, il obtint une place de sacristain dans le prieuré de Coldingham en Écosse. On a de lui une courte histoire de l'église de Durham de 1152 à 1214. Cet ouvrage fut d'abord publié par Wharton ; M. Raine en a donné une édition plus complète, dans ses *Historiæ Dunelmensis Scriptores tres* ; 1839, in-8°.

Wharton, *Anglia sacra*, vol. I, p. 718.

* **GEOFFROI LE TORT** ou **DE TORT**, jurisconsulte français, né en Syrie, vivait au milieu du treizième siècle. Il alla s'établir dans l'île de Chypre, où se trouvait un fief dont le roi Henri Ier le Gros lui avait conféré l'investiture. Nommé chambellan du royaume, il fut chargé, en 1232 et 1233, de deux missions importantes, l'une auprès de l'empereur Frédéric II, l'autre auprès de la cour pontificale. Geoffroi le Tort avait composé un traité de la législation en vigueur dans le royaume de Jérusalem, et un abrégé du livre de Jean d'Ibelin sur le même sujet. Ces deux ouvrages sont en partie détruits ; il en reste deux fragments, qui ont été imprimés dans l'édition des *Assises de Jérusalem* par le comte Beugnot, t. I, p. 435-450. E. BEAUVOIS.

Beugnot, *Assises de Jérusalem*, t. I, p. 435 ; Introd. p. 64-65. — *Hist littér. de France*, t. XXI, p. 437-440.

GEOFFROI *de Beaulieu*, hagiographe français, né vers le commencement du treizième siècle, mort vers 1274. On sait par son surnom qu'il était né à Beaulieu, mais on ignore dans laquelle des nombreuses localités de France qui portent ce nom. Il entra dans l'ordre des Dominicains. Pendant plus de vingt ans il remplit auprès de Louis IX les fonctions d'aumônier, de confesseur, de conseiller intime. Il l'accompagna à la croisade de 1248, partagea sa captivité, le suivit à Saint-Jean-d'Acre, et revint avec lui en France en 1254. Il fit aussi partie de la croisade de 1270, et assista aux derniers moments de Louis IX. De retour en France, il écrivit, par l'ordre du pape Grégoire X, une vie du saint roi. Geoffroi n'est point un historien politique, c'est un pieux hagiographe, qui se borne à recueillir les pratiques pieuses, les prières, les confessions, les austérités du monarque ; enfin tous les actes de piété et de charité qui lui méritèrent le titre de saint. Cette vie n'en a pas moins un touchant intérêt. On en trouve un abrégé dans les *Acta Sanctorum* de Surius. Claude Menard la publia pour la première fois, Paris, 1617, in-4°, comme appendice de l'ouvrage de Joinville. La seconde édition parut en 1649, dans les *Hist. Franc. Scriptores* de Duchesne, t. V, p. 444-465 ; la troisième est comprise dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, août, t. V ; enfin, il en a paru une quatrième, beaucoup plus correcte que les précédentes, dans le grand *Recueil des Historiens de France*, publié par l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, t. XX.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædic.*, I, 270. — *Histoire littér. de la France*, t. XIX, 234.

* **GEOFFROI** *de Collon* ou *Courlon*, chroniqueur français, mort après 1295. Tout ce que l'on sait de Geoffroi de Collon se réduit à ces lignes de Jean Liron : « Geoffroi de Collon, moine de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, près de Sens, a vécu dans le treizième siècle, ou le commencement du suivant. Il a laissé deux ouvrages. Le premier regarde les reliques des saints qui sont conservées dans son monastère. Le second est une chronique des actions des archevêques de Sens. » Aucun de ces ouvrages n'a été publié ; le premier est probablement perdu, le second, le seul qui d'après son titre ait quelque importance, existe en manuscrit dans la bibliothèque de Sens ; M. Le Clerc en a donné une longue analyse. Geoffroi a placé en tête de sa chronique cinq listes : la première des archevêques de Sens ; la seconde, des rois de France, en commençant par Priam, Frigus, Francis, Torchot, Marcomir, prédécesseurs de Pharamond ; la troisième, des papes ; l'auteur n'oublie pas la papesse Jeanne, qu'il place entre Léon IV et Benoît III. Vient ensuite la liste des abbés de Saint-Pierre-le-Vif. La cinquième et dernière liste comprend les empereurs depuis Octave jusqu'à Frédéric II. La chronique, compilée surtout d'après des documents monastiques, ne prend de l'intérêt que vers la fin, lorsque Geoffroi parle de choses dont il a été témoin ; partout ailleurs c'est une énumération sèche et inexacte, qu'anime seulement le ton dur et parfois violent du traducteur.

Victor Le Clerc, dans l'*Hist. litt. de la France*, t. XXI.

GEOFFROI. *Voy.* GALFRID, GODEFROI et GEOFFROY.

GEOFFROI DE VILLE-HARDOUIN. *Voy.* VILLE-HARDOIUN.

GEOFFROI DE WATERFORD. *Voy.* JOFROI.

GEOFFROY (*Étienne-François*), dit *l'aîné*, médecin français, né à Paris, le 13 février 1672, mort le 5 janvier 1731. Il était fils d'un apothicaire. Plein d'ardeur pour l'étude des sciences, il tenait chez son père des conférences régulières, auxquelles assistaient Cassini, Duverney, Homberg et d'autres savants de l'époque, et qui parurent si utiles qu'elles devinrent le modèle des conférences de physique qui s'établirent dans les colléges. La botanique et la chimie furent surtout

les sciences que le jeune Geoffroy cultivait plus particulièrement; dans ses loisirs, il y joignait l'étude de la mécanique. A vingt ans, il fut envoyé à Montpellier pour y suivre les cours; il parcourut ensuite les parties méridionales et occidentales de la France. Le comte de Tallard, ambassadeur extraordinaire en Angleterre, l'emmena ensuite avec lui, et lui confia le soin de sa santé, quoiqu'il n'eût pas encore le titre de médecin. Il s'acquit bientôt l'estime des savants de ce pays, et fut appelé à faire partie de la Société royale de Londres. L'année suivante l'Académie des Sciences de Paris l'admettait aussi au nombre de ses membres. Après avoir visité la Hollande, il accompagna, en 1700, l'abbé de Louvois en Italie, comme médecin et comme ami. A son retour en France, destiné par son père à la carrière pharmaceutique, il passa l'examen, et fit même son *chef-d'œuvre*, suivant l'usage de l'époque; mais, entraîné par son goût, il renonça à cette profession, se livra avec une nouvelle ardeur aux études médicales, et obtint le doctorat en 1704. Toutefois, il resta encore pendant dix ans sans exercer l'art de guérir, pensant qu'on devait avant tout acquérir par l'observation et l'étude une expérience et des connaissances qui dirigent plus sûrement le praticien. En 1707 Fagon le chargea de remplir à sa place la chaire de chimie au Jardin du Roi, et deux ans après, Tournefort étant venu à mourir, il lui succéda au Collége de France dans la chaire de médecine et de pharmacie. En 1726, il fut élu doyen de la Faculté de Médecine de Paris. On a de lui les ouvrages suivants : *An medicus philosophus mechano-chymicus?* 1704, in-4°; — *An a vermibus hominum ortus, interitus?* 1704, in-4°; — *An humanis primordia vermis?* 1704, in-4°. Cette thèse ayant excité la curiosité des dames, Nicolas Andry en fit une traduction française, intitulée : *Si l'homme a commencé par être ver;* 1705, in-12; — *Tractatus de Materia medica, sive de medicamentorum simplicium historia, virtute detecta et usu*, édité par Chardon de Courcelles; Paris, 1741, 3 vol. in-8°. Le premier volume traite des minéraux, les deux derniers des végétaux et de la botanique; le règne animal manquait et le règne végétal lui-même, disposé dans l'ordre alphabétique, s'arrêtait à la *mélisse*. L'éditeur a joint au premier volume une partie des thèses et quelques autres opuscules de Geoffroy ainsi que son éloge par Fontenelle. Cette pharmacologie a été traduite en français sous le titre : *Traité de la Matière médicale ou de l'histoire des vertus, du choix et de l'usage des remèdes simples*, par Ant. Bergier, 1743, 7 vol. in-12; le traducteur, aidé de Bernard de Jussieu, a complété la partie des végétaux, 1750, 3 vol. in-12. Armand de Nobleville et Salerne ont ensuite rédigé la partie zoologique, qui parut en 1750-1757, 6 vol. in-12. Enfin, on doit à Jean Goulin une table alphabétique générale, 1770, un vol. in-12 : de sorte que l'ouvrage primitif et ses suppléments forment 17 volumes, auxquels on peut ajouter les *Figures des Plantes en usage dans la médecine, d'après la Matière médicale de Geoffroy*, par Garsault (*voir* ce nom); 1764, 4 vol. in-8°. Le *Traité de Matière médicale* de Geoffroy a eu un succès européen; il a été traduit en anglais, en allemand, en italien; mais il est bien déchu de sa réputation : on y chercherait vainement des données positives sur la manière d'agir des agents médicinaux, dont on n'appréciait autrefois les propriétés que d'après les règles vagues d'un aveugle empirisme. Geoffroy est aussi l'auteur de plusieurs mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des Sciences. Les principaux sont : *Observations sur les dissolutions et sur les fermentations que l'on peut appeler froides, parce qu'elles sont accompagnées du refroidissement des liquides dans lesquels elles se passent;* 1700; — *Extrait des descriptions que Pisons et Marc Gervais ont données du* caa apia *et confrontation des racines de caa apia et d'ypecacuahna, tant gris que brun, avec leur description, par laquelle on voit suffisamment la différence du caa apia à l'ypecacuahna;* 1700; — *Examen des eaux de Vichy et de Bourbon-L'Archambault;* 1702; — *Détail de la manière dont se fait l'alun de roche en Italie et en Angleterre;* 1702; — *Manière de recomposer le soufre commun par la réunion de ses principes, et d'en composer de nouveau par le mélange de semblables substances; avec quelques conjectures sur la composition des métaux;* 1704; — *Problème de chimie : Trouver des cendres qui ne contiennent aucunes parcelles de fer;* 1705; — *Analyse chimique de l'éponge de la moyenne espèce;* 1706; — *Observ. anatomiques;* ibid.; — *Éclaircissements sur la production artificielle du fer et sur la composition des autres métaux;* 1707; — *Observ. sur les analyses du corail et de quelques autres plantes précieuses, faites par M. le comte Marsigli;* 1708; — *Expériences sur les métaux faites avec le verre ardent du Palais-Royal;* 1709; — *Observations sur le vitriol et sur le fer;* 1715; — *Du changement des sels acides en sels alcalis volatils urineux;* 1717; — *Des différents rapports observés en chimie entre différentes substances;* 1718; — *Moyen facile d'arrêter les vapeurs nuisibles qui s'élèvent des dissolutions métalliques;* 1719; — *Éclaircissements sur les tables insérées dans les* Mémoires de 1718, *concernant les rapports observés entre différentes substances;* 1720; — *Des supercheries concernant la pierre philosophale;* 1722; — *Observation sur la préparation du bleu de Prusse;* 1723; — *Nouvelles observ. sur la préparation du bleu de Prusse;* 1725. Pour bien faire con-

maître Geoffroy aîné, nous emprunterons à M. Ferd. Hoefer les lignes suivantes : « Un travail capital, auquel le nom de Geoffroy restera éternellement attaché, c'est sa *Table des différents rapports observés en chimie entre différentes substances*. C'est là qu'on trouve pour la première fois nettement énoncée cette loi fondamentale : « Toutes les fois que deux substances ayant quelque tendance à se combiner « l'une avec l'autre se trouvent unies ensemble, « et qu'il en survient une troisième qui ait plus « d'affinité avec l'une des deux, elle s'y unit en « faisant lâcher prise à l'autre. » C'est sur cette loi qu'il établit la classification des acides, des alcalis, des terres absorbantes et des substances métalliques.

« Tout en combattant avec force les jongleries de certains alchimistes, Geoffroi s'attachait à prouver que le fer qu'on trouve dans les cendres des matières organiques est le produit d'une génération particulière, et qu'on peut non-seulement faire du fer, mais encore tous les autres métaux, les composer ou les décomposer, en réunissant ou en séparant les éléments dont ils sont formés. Voici comment il raisonnait : « La « matière n'a rien d'absolument indestructible, si « ce n'est l'étendue et l'impénétrabilité ; tout ce « qu'elle présente de variable à nos sens ne con« siste que dans des modifications moléculaires. »

Guyot de Fère.

Fontenelle, *Éloge de Geoffroi*, en tête du 1er vol. du *Traité de Matière médicale*. — *Mémoires de l'Académie des Sciences*, années 1700-1728. — F. Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. II, p. 378.

GEOFFROY (*Claude-Joseph*), dit *le jeune*, chimiste français, frère du précédent, né à Paris, en 1685, mort le 9 mars 1752. Il se destina d'abord à la pharmacie, et suivit non-seulement les cours de botanique de Tournefort, mais encore ceux des plus célèbres anatomistes de son temps; il parcourut, en 1704 et 1705, les provinces méridionales de la France en étudiant partout, avec les plantes, les autres productions de la nature. Il avait un cabinet rempli d'un grand nombre de végétaux, de coquilles, de coraux, de minéraux, etc., et il s'était formé, dans une maison qu'il avait à Bercy, un jardin de plantes curieuses et médicinales. L'Académie des Sciences, qui l'avait admis dans son sein en 1705, a reçu de ce savant soixante-quatre mémoires, depuis 1707 jusqu'à 1751. Les principaux sont : *Observations sur les huiles essentielles, avec quelques conjectures sur la cause des couleurs des feuilles et des fleurs des plantes ;* 1707. « Il faut, disait l'auteur, qu'il y ait dans la combinaison de ces principes quelque différence qui occasionne celle qu'on remarque surtout dans la couleur et l'odeur des différentes plantes. Et, continue M. Ferd. Hoefer, Geoffroy jeune cherchait ce résultat dans la manière dont l'huile essentielle se trouve mêlée avec les autres principes; il observa que celle du thym, combinée en diverses proportions avec les acides et les alcalis, donnait à peu près toutes les nuances de couleur qu'on observe dans les plantes. Il découvrit que les huiles essentielles ne se trouvent pas répandues dans toute la substance de la plante, mais qu'elles sont contenues dans des vésicules particulières affectées à certaines parties du végétal. Dans ses recherches sur les huiles essentielles, il affirme que ces huiles sont des composées d'acide, de phlegme, d'un peu de terre et de beaucoup de matière inflammable; il entreprit d'en faire une artificielle au moyen de l'esprit de vin et de l'acide vitriolique. A propos des huiles grasses, il remarque qu'un gros de savon blanc, dissous dans trois onces d'esprit de vin, acquiert, sans perdre sa transparence, la propriété de se congeler à un froid très-médiocre » ; — *Observations sur le nostoch, qui prouvent que c'est véritablement une plante ;* 1708 ; — *Observ. sur le besoard et sur les autres matières qui en approchent*, en II parties ; 1710, 1712 ; — *Sur la structure et l'usage des principales parties des fleurs ;* 1712 ; — *Des différents degrés de chaleur que l'esprit de vin communique à l'eau par son mélange ;* 1713 ; — *Sur la gomme laque et sur les autres matières animales qui fournissent la teinture de pourpre ;* 1714 ; — *Sur l'huile d'aspic ;* 1715 ; — *Méthode pour connaître et déterminer aussitôt la qualité des liqueurs spiritueuses qui portent le nom d'eau-de-vie et d'esprit de vin ;* 1718 ; — *Sur la nature et la composition du sel ammoniac*, en II parties ; 1720 et 1723 ; — *Sur les huiles essentielles et sur les différentes manières de les extraire et de les rectifier*, en II parties ; 1721, 1728 ; — *Nouvel examen des eaux de Passy, avec une méthode pour les imiter*, etc.; 1724 ; — *Sur un métal qui résulte de l'alliance du cuivre et du zinc ;* 1723 ; — *Différents moyens d'enflammer non-seulement les huiles essentielles, mais même les huiles naturelles, par les esprits acides ;* 1726 ; — *Sur le mélange de quelques huiles essentielles avec l'esprit de vin ;* 1727 ; — *Suite d'observations sur les huiles essentielles, leurs altérations, et la manière de rectifier celles de certains fruits, avec un Examen des changements qui arrivent à l'huile d'anis ;* 1728 ; — *Examen chimique des viandes qu'on emploie ordinairement dans les bouillons, pour connaître la quantité d'extrait qu'elles fournissent et déterminer ce que chaque bouillon contient de suc nourrissant ;* 1729 ; — *Nouvelles expériences sur le borax, avec un moyen facile de faire le sel sédatif et d'avoir un sel de Glauber par la même opération ;* 1732 : on doit à l'auteur d'avoir démontré que la base du sel marin est une des parties constituantes du borax ; — *Mémoire sur l'éméticité de l'ammoniac, sur le tartre émétique et le kermès naturel*, en IV parties ; 1734-36 ; — *Moyen de congeler l'esprit de vin et de donner aux huiles grasses quelques-*

uns des caractères d'une huile essentielle; 1741; — *Moyen de volatiliser l'huile de vitriol, de la faire paraître sous la forme d'une huile essentielle et de la rendre ensuite à son premier état*; 1742; — *Différents moyens de rendre le bleu de Prusse le plus solide à l'air et plus facile à préparer*; 1743; — *Sur la terre de l'alun, manière de la convertir en vitriol*, etc.; 1744; — *Sur la formation artificielle du silex et sur quelques propriétés de la chaux vive*; 1746; — *Description du petit nain nommé Nicolas Ferry*; 1746: ce nain était celui connu sous le nom de *Bébé*, dont on voit au cabinet de l'École de Médecine, à Paris, la statue en cire revêtue des habits qu'il portait.

GEOFFROY (N.), fils de *Claude-Joseph*, mort le 18 juin 1753, a publié une *Analyse du Bismuth*, de laquelle résulterait une analogie entre le plomb et le bismuth. Ce mémoire a été inséré dans le *Recueil de l'Académie des Sciences*, année 1753.

Ferd. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 380. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Quérard, *La France littéraire*. — *Mém. de l'Acad. des Sciences*, année 1707 à 1746.

GEOFFROY (*Étienne-Louis*), médecin français, fils d'Étienne-François, né à Paris, en 1725, mort à Chartreuve, près de Soissons (Aisne), en août 1810. Il s'est distingué surtout par ses travaux de zoologie. Il fut reçu docteur en 1748, et, après une longue carrière honorablement parcourue, ne pouvant supporter les scènes sanglantes qui désolaient la capitale pendant la tourmente révolutionnaire, il se retira à Chartreuve, près de Soissons, et y finit ses jours, après avoir été maire de sa commune, membre du jury médical du département et membre correspondant de l'Institut. Ses ouvrages sont: *An aer præcipuum digestionis instrumentum?* 1748, in-4°; — *An in empyematis operatione scalpelum acu triangulari præstantius*; 1758, in-4°; — *Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique*; 1762, 2 vol. in-4°; 2e éd. 1799, 2 v. in-4°, avec 22 pl., et sur papier grand raisin en 4 vol. petit in-folio. La 1re édit. est anonyme; il en fut fait une contrefaçon en 1764, avec des figures moins correctes. Dans sa méthode de classification, l'auteur a rangé les insectes d'après la présence ou l'absence, le nombre, la forme et la texture des ailes, en combinant ces dernières avec le nombre des articles des tarses. Fourcroy, sous le titre d'*Entomologia Parisiensis*, 1785, 2 vol. in-8°, a donné un abrégé de ce travail, en y ajoutant les noms spécifiques que Geoffroy avait négligés; — *Traité sommaire des Coquilles qui se trouvent aux environs de Paris*; 1767, in-12. Ce travail n'est qu'un fragment d'un plus vaste que méditait l'auteur; ce qui le rend surtout remarquable, c'est la tentative de classer les coquilles d'après les animaux qui les habitent; — *Dissertations sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*; 1778, in-8°. Cet opuscule important montre combien l'anatomie comparée peut fournir de matériaux utiles à la physiologie; on y remarque surtout la description de l'organe auditif des poissons. L'auteur avait déjà traité ce sujet dans un mémoire imprimé dans le tome II du *Recueil des Savants étrangers*; — *Hygiene, sive ars sanitatem conservandi, poema*; 1771. L'auteur y donne, dans des vers élégants, d'excellents préceptes d'hygiène; ce poëme fut traduit en français par de Launois, 1774, in-8°; — *Sur les bandages propres à retenir les hernies*; 1778, in-8°; inséré aussi, en deux parties, dans le *Recueil des Savants étrangers, de l'Académie des Sciences*, t. IX, 1780; — *Manuel de Médecine élémentaire, auquel on a joint quelques formules des chirurgiens et des personnes charitables qui se dévouent au service des malades dans les campagnes*; 1801, 2 vol. in-8°: ouvrage peu digne de son auteur. Enfin, Geoffroy a donné quelques notices dans le *Recueil de la Société de Médecine* et dans *La Médecine éclairée*, de Fourcroy.

GUYOT DE FÈRE.

Desessarts, *Les Siècles litt. de la France*. — *Dictionn. des Sciences médicales*, partie biographique. — Ferd. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 381. — Quérard, *La France littéraire*.

GEOFFROY (*Jean-Baptiste*), littérateur français, né à Charolles, en 1706, mort à Semur (Bourgogne), le 20 septembre 1782. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et professa avec distinction, pendant plusieurs années, la rhétorique au collége Louis-le-Grand. « Après la destruction de sa société, dit Chaudon, il fut estimé des ennemis même de cette compagnie; et les meilleures maisons de la capitale lui furent ouvertes, comme à un homme d'un esprit orné, d'un caractère doux, d'un commerce sûr. Il eut autant d'amis que de disciples. » On a de lui: *Gallis ob regem ex morbo restitutum extemporalis Gratulatio*; Paris, 1744, in-4°; — *Quo loco inter cives vir litteratus habendus sit*; Paris, 1756, in-4°; — *Exercices en forme de plaidoyers, par les rhétoriciens du collége Louis-le-Grand*; Paris, 1759, in-12; — *Oraison funèbre du dauphin*; 1766, in-4°; — *Sermons, Discours et Instructions ecclésiastiques*; Lyon, 1788, 4 vol. in-12. Le P. Geoffroy est encore auteur de divers écrits de circonstance en latin et en français, tels que *De Amore Patriæ*; 1744; — *De Ludovico Belgico* (1748); — *De Pace* (1749); — *In augustissimas Delphini Nuptias* (1745 ou 1747); — *In restitutam Delphino valetudinem* (1752); — *Vers français sur la convalescence du dauphin* (1752). Il fit aussi représenter au collége une tragédie intitulée: *Basilide*, et *Le Misanthrope*, comédie. Chaudon lui attribue, probablement à tort: *Le Songe de Scipion*; la *Lettre politique de Quintus*; et les *Paradoxes de Cicéron*, trad. nouvelle, avec des remarques et le latin en regard; 1752, in-12.

Chaudon, *Dict. histor.* — Courtépée, *Descript. histor.*

et typogr. du Duché de Bourgogne. — Barbier, *Examen critique des Diction. hist.*

GEOFFROY (*Julien-Louis*), critique français, connu avant 1789 sous le nom d'*abbé Geoffroy*, né à Rennes, en 1743, mort à Paris, le 26 janvier 1814. Il fit dans cette ville, au collége des jésuites, de fort bonnes études, qu'il vint terminer à Paris, au collége Louis-le-Grand. Ses brillants et rapides progrès fixèrent l'attention de ses professeurs, habiles, comme tous les chefs de leur société, à se recruter dans les écoles pour assurer et perpétuer, par l'enseignement public, leur suprématie. Mais la destruction des Jésuites en France (1762 et 1764), qui fut suivie de l'abolition de leur ordre par Clément XIV (1773), avait laissé Geoffroy sans ressources et sans appui. Agé de vingt ans, il prit le petit collet, et fut admis au collége Montaigu en qualité de *maître de quartier*, titre qu'on donnait aux répétiteurs remplissant les humbles fonctions de maître d'études. Le jeune abbé se trouva mal à l'aise sur ce plus bas échelon de l'enseignement : il fit des démarches, et fut recommandé au riche financier Boutin, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Destinés à vivre dans le monde, leur précepteur les accompagnait souvent au spectacle. Il se passionna pour l'art dramatique, et composa une tragédie, *Caton*, qui, quoique reçue par les comédiens, n'a jamais été représentée, mais qui lui valut ses entrées au Théâtre-Français. Geoffroy oublia bientôt sa tragédie, et il eût désiré que les ennemis qu'il se fit dans la suite l'oubliassent aussi. Mais ils lui jouèrent le mauvais tour de citer comme tirés de sa pièce des vers ridicules qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes, et l'un d'eux (on croit que ce fut le chevalier de Cubières) imagina de composer une mauvaise tragédie, *Caton*, en cinq actes et en vers, qu'il fit imprimer sous le nom de l'abbé Geoffroy, en 1804. Ce dernier n'osait pour se venger, publier son œuvre, car elle était plus détestable peut-être encore que la *Médée* de cet autre fameux critique appelé par Voltaire l'*inclément Clément* (*voyez* ce nom). C'est un fait d'histoire littéraire singulier que les deux aristarques qui se sont le plus acharnés contre les tragédies de Voltaire, l'un dans plusieurs volumes in-8°, sous le titre de *Commentaires*, l'autre dans plusieurs centaines de feuilletons, aient si complétement réussi à prouver qu'ils étaient tout à fait incapables de faire passablement bien ce qu'ils trouvaient si mal fait par un autre.

L'*Éloge de Charles V* ayant été mis au concours par l'Académie Française, Geoffroy voulut disputer le prix. Il ne fut pas plus heureux dans cette carrière qu'il ne l'avait été dans celle du théâtre, et un critique plus célèbre que lui, La Harpe, fut son vainqueur. Mais La Harpe paya cher ce triomphe : le vaincu, devenu journaliste, ne cessa de le poursuivre, jusqu'à la fin de sa carrière, de son ardente inimitié. Geoffroy eut plus de succès dans la dispute des palmes universitaires (pour le meilleur discours latin), et il en remporta trois (1773-75). Il ne tarda pas à être nommé professeur de rhétorique au collége de Navarre, et bientôt après il quitta cette chaire pour celle du collége Mazarin. Après la mort de Fréron (1776), ses derniers collaborateurs dans la rédaction de l'*Année littéraire*, qu'il avait fondée en 1754, l'abbé Royou, l'abbé Grosier et Fréron fils, offrirent à Geoffroy, qui l'accepta, de coopérer à la rédaction de ce journal, et il y travailla pendant quinze ans, jusqu'en 1792, époque où ce recueil cessa de paraître, après une publication d'environ 290 volumes in-12 (*voy.* FRÉRON). Les critiques passionnées de Geoffroy lui avaient suscité des ennemis. Un plaisant s'avisa, dans une épigramme, de loger le disciple de Fréron rue *Geoffroy-l'Asnier*; le journaliste répondit (et ce sont peut-être les seuls vers qu'on connaisse de lui) :

> Oui, je suis un *ânier* sans doute,
> Et je le prouve à coups de fouet,
> Que j'applique à chaque baudet
> Que je rencontre sur la route.

Tandis que Geoffroy travaillait à l'*Année littéraire*, il entreprit avec l'abbé Royou, en 1781, la rédaction d'un nouvel écrit périodique, qui parut sous le titre de *Journal de Monsieur*, et il la continua jusque vers 1788, époque où cessa de paraître ce recueil (formant six vol. in-12), auquel le prince ami des lettres qui fut depuis Louis XVIII avait permis et désiré peut-être que, par une nouveauté jusque alors sans exemple, le nom d'un fils de France fût attaché. La révolution vint bientôt changer en haines politiques les querelles littéraires. L'abbé Royou et son frère, auteur de *Phocion*, Montjoie et Geoffroy entreprirent de défendre, contre les idées nouvelles, la vieille monarchie et les abus qui l'avaient perdue. Ils commencèrent à publier, le 1er juin 1790, une feuille quotidienne in-4°, dite *L'Ami du Roi*, et qui justifia bien mal son titre en cherchant à retenir trop en arrière l'opinion que bientôt d'autres égarèrent en la poussant trop en avant. Ce serait aujourd'hui une question de savoir si *L'Ami du Roi* de Geoffroy et Royou ne fit pas plus de mal à Louis XVI que *L'Ami du Peuple* de Marat. Les rédacteurs ultra-royalistes s'étaient divisés dans la manière d'entendre et d'appliquer leurs principes conservateurs; ils se séparèrent : Montjoie publia un second *Ami du Roi*. Bientôt la librairie Crapart en fit paraître un troisième; ces trois feuilles disparurent après le 10 août 1792. Geoffroy dut songer alors à sauver sa tête, et, quittant l'habit clérical pour prendre l'habit villageois, il s'éloigna du foyer de la révolution à la hâte, et se réfugia à quelques lieues de Paris, dans un hameau où, dit plaisamment un de ses biographes, « pour ne pas perdre « l'habitude de régenter, il se fit maître d'école ». L'habile professeur de rhétorique, devenu simple abécédaire, ne revint dans la capitale qu'après le 18 brumaire (1799). Mais encore effrayé, em-

barrassé de sa position, il se vit réduit à porter sa férule chez un maître de pension dans un des quartiers les plus obscurs de Paris.

Ce fut de ce modeste asile qu'il sortit pour rentrer dans la carrière du journalisme. Son ancien collaborateur l'abbé Grosier et Serieys se réunirent à lui (1800) pour entreprendre la résurrection de l'*Année littéraire*. Mais ce journal ne pouvait plus revivre ; il se traînait sans lecteurs, sans abonnés, et il s'arrêta (1801) à la publication du septième volume.

Geoffroy réussit beaucoup mieux dans le *Journal des Débats*, où M. Bertin le chargea de la critique dramatique. Quoiqu'il ne signât pas ses feuilletons, et qu'il eût pour collaborateurs des critiques éclairés et d'ingénieux écrivains, lesquels ne donnaient d'autre garantie à leurs articles que des lettres alphabétiques qui n'étaient même pas les initiales de leurs noms, l'abbé Geoffroy fut d'abord et longtemps signalé comme le grand et presque le seul auteur du journal. Une circonstance vint encore accréditer et propager cette erreur : le caissier des *Débats* s'appelait aussi *Geoffroy ;* les abonnés confondaient souvent le directeur du matériel avec le rédacteur du feuilleton, et c'est à ce dernier que, du fond des départements, ils adressaient, avec leur argent, les demandes de souscription ou de renouvellement.

Geoffroy, croyant deviner dans le nouveau chef de l'État des tendances de réaction contre la philosophie du dix-huitième siècle, se mit à recommencer ses agressions contre le patriarche de cette école ; il alla même jusqu'à déclarer que *Zaïre* était l'ouvrage d'un *charlatan*, que la tragédie de *Mahomet* était *ennuyeuse*, etc., etc. Il attaqua avec de comiques fureurs les auteurs dramatiques vivants qui, tels que Chénier et d'autres encore, n'avaient point applaudi aux grands événements du 18 brumaire. On se jetait sur les feuilletons de Geoffroy comme sur un aliment nécessaire à la vie de chaque jour. L'opinion était ainsi détournée de la politique, et, à l'exemple d'Alcibiade, le chef de l'État laissa un libre cours à de plaisantes extravagances qui servaient son ambition.

Geoffroy s'était fait beaucoup d'ennemis ; et tandis qu'il luttait tous les jours contre eux sans dignité, mais non sans courage, il croyait prudent de mêler souvent dans ses feuilletons l'éloge du consul ou de l'empereur à ses ingénieuses pasquinades contre les philosophes, les auteurs et les comédiens. Un de ses plus spirituels collaborateurs n'a pu s'empêcher, après avoir trouvé dans ses jugements littéraires de l'*exagération* et des *critiques injustes*, de convenir qu'en lisant ses feuilletons « on était *mécontent*, mais non pas ennuyé ; » et il ajoute, en blâmant les *flatteries* et les *adulations sans grâce*, *sans esprit et sans mesure* qu'il prodiguait à Napoléon, que « son esprit l'abandonna presque toujours dans ces occasions ».

On a reproché à Geoffroy de s'être cupidement mêlé à des intrigues de coulisses, d'avoir trafiqué de l'éloge et de la critique, et d'avoir plus d'une fois vendu jusqu'à son silence. Il envenima la querelle élevée entre M[lles] Georges et Duchesnois, il éleva Lafon contre La Rive, et plus tard contre Talma. On sait que, poussé à bout, ce dernier se précipita un jour dans sa loge, et qu'une rapide imposition de mains devint le sujet d'un des plus curieux feuilletons du journaliste.

Après la mort de Geoffroy, on fit cette épigramme dialoguée :

Nous venons de perdre Geoffroy.
— Il est mort ? — Ce soir on l'inhume.
— De quel mal ? — *Je ne sais.* — *Je le devine, moi*
L'imprudent, par mégarde, aura sucé sa plume !

Ce n'est pas seulement à l'*Année littéraire*, à *l'Ami du Roi*, au *Journal des Débats* et *de l'Empire* que Geoffroy attacha son nom : il fut aussi, à diverses époques, l'un des coopérateurs de *La Quotidienne*, qui paraissait sous le Directoire, du *Bulletin de l'Europe*, du *Véridique*, du *Courrier universel*, et du *Journal des Défenseurs de la Patrie*. L'esprit politique de tous ces journaux n'était pas le même, mais Geoffroy sut se faire tout à tous.

Il avait publié, en 1800, une traduction des *Idylles de Théocrite*, faite pendant qu'il était maître d'école dans un village ; mais le chalumeau et les chansons pastorales convenaient peu au caustique rédacteur de l'*Année littéraire*. Le disciple de Fréron était un mauvais Tityre, un singulier Corydon ; cette version du plus naïf et du plus naturel des poëtes grecs n'a laissé aucune trace dans la littérature. On peut en dire autant du *Commentaire* de Geoffroy *sur les Œuvres de Racine*. M. de Féletz avoue que cet ouvrage fut composé avec « trop de précipitation et qu'il y a trop de remarques minutieuses ». Ce ne fut qu'une spéculation mercantile du fameux critique ; et c'est ce qu'on peut dire aussi de son *Commentaire sur les Œuvres de Racine fils*. Une *Vie polémique de Voltaire*, publiée avec la lettre initiale du nom de Geoffroy, dut paraître une œuvre digne de sa haine ; mais ce n'était que la reproduction d'un libelle de l'abbé Sabatier de Castres, qui avait été publié sous le titre de *Tableau philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire*, dès 1771, in-8°. L'étonnante renommée qu'avaient eue les feuilletons du *Journal des Débats* fit croire à un libraire, auteur et éditeur, qu'un choix de ces feuilletons aurait un grand succès : il en publia donc 5 gros vol. in-8° (1819-1820). Mais les temps étaient changés. Les orgies littéraires ont rarement un lendemain, et de toutes celles de l'abbé Geoffroy il ne reste que le souvenir du bruit et du scandale de leur publicité. [VILLENAVE, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Contemporains.* — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi.*

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (*Étienne*), célèbre naturaliste français, né à Étampes (Seine-et-Oise), le 15 avril 1772, mort à Paris, le 19 juin 1844. Il appartenait à une famille honorable, mais peu fortunée, qui de Troyes était venue s'établir à Étampes. Une autre branche de la même famille avait, dans le dix-huitième siècle, donné trois membres à l'Académie des Sciences. Son père, Jean-Gérard Geoffroy, procureur, et depuis magistrat à Étampes, le destina à l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, le jeune Geoffroy obtint une bourse au collége de Navarre, et quelque temps après, vers 1788, un des canonicats du chapitre de Sainte-Croix d'Étampes et un bénéfice. Ces faveurs présageaient à Geoffroy Saint-Hilaire un avancement rapide dans la carrière ecclésiastique; mais il se sentait entraîné vers les sciences naturelles par un goût irrésistible, que les leçons de physique expérimentale de Brisson avaient contribué à développer. Au sortir du collége, il demanda à son père la permission de rester à Paris, pour suivre les cours du Collége de France et du Jardin des Plantes. Gérard Geoffroy y consentit, mais à condition que le jeune homme ferait en même temps son droit. Geoffroy Saint-Hilaire essaya en effet de cette nouvelle carrière, et vers la fin de 1790 il était bachelier en droit. Il n'alla pas plus loin, et chercha dans la médecine une étude plus appropriée à ses goûts, mais à laquelle il ne devait pas être plus fidèle. Il était alors pensionnaire au collége du Cardinal-Lemoine. Lhomond et Haüy, qui professaient dans cet établissement, admirent le jeune étudiant dans leur intimité. Daubenton, dont il suivait les cours au Jardin des Plantes, ne tarda pas à le distinguer entre ses auditeurs, l'invita à venir le voir, le chargea de travaux relatifs à son cours, et bientôt lui confia la détermination de quelques objets de la collection du Jardin des Plantes. Mais au moment où Geoffroy se livrait à l'étude de la minéralogie sous les auspices d'Haüy et de Daubenton, de terribles événements vinrent profondément troubler son existence. Tous ses maîtres du collége Lemoine, désignés à la persécution par leur qualité de prêtres, furent arrêtés le 13 août 1792. Grâce aux démarches les plus actives, Geoffroy obtint dès le lendemain la liberté d'Haüy. Lhomond fut aussi délivré par un de ses anciens élèves; mais les autres professeurs périrent dans les massacres de septembre. Ils étaient détenus dans la prison de Saint-Firmin, voisine de l'habitation de Geoffroy; celui-ci parvint à y pénétrer le 2 septembre, sous le déguisement d'un commissaire des prisons, et fit part à ses anciens maîtres des moyens qu'il avait préparés pour assurer leur évasion. « Non, répondit l'un d'eux, l'abbé de Keranran; non! nous ne quitterons pas nos frères. Notre délivrance rendrait leur perte plus certaine! » Ce sublime refus désola Geoffroy sans le décourager. « Dès que la nuit fut venue, il se rendit avec une échelle à Saint-Firmin, à un angle de mur qu'il avait, le matin même, afin de tout prévoir, indiqué à l'abbé de Keranran et à ses compagnons. Il passa plus de huit heures, sans que personne se montrât. Enfin, un prêtre parut, et fut bientôt mis hors de la fatale enceinte. Plusieurs autres lui succédèrent. L'un d'eux, en franchissant le mur avec trop de précipitation, fit une chute, et se blessa le pied. Geoffroy Saint-Hilaire le prit dans ses bras, et le porta dans un chantier voisin. Puis il courut de nouveau au poste que son dévouement lui avait assigné, et d'autres ecclésiastiques s'échappèrent encore. Douze victimes avaient été arrachées à la mort, lorsqu'un coup de fusil fut tiré du jardin sur Geoffroy Saint-Hilaire, et atteignit ses vêtements. Il était alors sur le haut du mur, et tout entier à ses généreuses préoccupations, il ne s'apercevait pas que le soleil était levé! Il lui fallut donc descendre et rentrer chez lui, à la fois heureux et désespéré. Il venait de sauver douze vénérables prêtres; mais il ne devait plus revoir la plupart de ses chers maîtres : au pieux rendez-vous convenu entre le libérateur et les victimes, le libérateur seul s'était rendu (1) »! Épuisé par des secousses si violentes, Geoffroy se rendit en toute hâte à Étampes, où il tomba dangereusement malade. L'air de la campagne lui rendit la santé, et plusieurs lettres de Haüy lui apportèrent des témoignages de l'amitié reconnaissante de ses deux maîtres les plus chers. « Votre lettre, lui écrivait Haüy, le 6 octobre 1792, m'a été remise lorsque j'étais sur le point de sortir de dîner; c'était un dessert bien délicat, dont j'ai fait part sur-le-champ à M. Lhomond; nous n'avons jamais été si gais à table, si ce n'est quand vous étiez notre vis-à-vis... Le rétablissement de votre santé exige que vous écartiez toute occupation sérieuse. Laissez là les problèmes sur les cristaux et tous ces rhomboïdes et dodécaèdres hérissés d'angles et de formules algébriques; attachez-vous aux plantes qui se présentent sous un air bien plus gracieux et parlent un langage plus intelligible. Un cours de botanique est de l'hygiène toute pure. » Au mois de novembre 1792, Geoffroy Saint-Hilaire vint reprendre ses études à Paris, et dès le mois de mars 1793, sur la demande de Daubenton, et sur la présentation de Bernardin de Saint-Pierre, alors intendant du Jardin des Plantes, il fut nommé sous-garde et sous-démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle, place laissée vacante par la démission de Lacépède. Lors de la réorganisation du Jardin des Plantes sous le nom de Muséum d'Histoire naturelle, au mois de juin 1793 (*voy.* Lakanal), il fut appelé à une des douze chaires nouvellement créées, et partagea avec Lamarck l'enseignement de la zoologie. Geoffroy Saint-Hilaire a lui-même exposé ce qu'il avait fait pour les progrès de cet enseignement, où tout

(1) Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *Vie et Travaux d'Ét. Geoffroy Saint-Hilaire*, p. 17.

était à créer. « Quand je commençai à diriger mes recherches vers l'histoire naturelle des animaux, cette science n'était point encouragée à Paris; on n'en avait jamais fait la matière d'un enseignement, et je ne m'attendais pas que je serais bientôt chargé de la traiter le premier dans un cours public. Établi en l'an II professeur de l'histoire naturelle des mammifères et de celle des oiseaux, je devins aussi, dans le Muséum, administrateur des collections de ce genre. On sait qu'alors on comptait à peine quelques quadrupèdes dans la collection nationale. Mon devoir me prescrivait de chercher à en augmenter le nombre. J'entrai en correspondance avec les principaux naturalistes de l'Europe; je fus puissamment secondé par leur zèle, et la collection des quadrupèdes vivipares ou des mammifères est maintenant le plus riche dépôt de ce genre qui existe. J'ai également beaucoup enrichi la collection des oiseaux. Enfin, j'ai rendu ces collections utiles aux jeunes naturalistes en déterminant rigoureusement les animaux confiés à mon administration. » Geoffroy Saint-Hilaire ouvrit son cours le 6 mai 1794, et le 1er décembre de la même année il lut à la Société d'Histoire naturelle un mémoire *Sur l'Aye-aye*. Ce premier ouvrage était surtout remarquable par un long préambule, resté inédit, où l'auteur, examinant les idées de Bonnet sur l'échelle des êtres, attaquait une théorie bien peu différente de celle qu'il adopta plus tard lui-même. En même temps qu'il débutait avec éclat dans la carrière scientifique, il en ouvrait l'entrée à un homme qui devait en reculer les limites. L'agronome Tessier, un de ses maîtres les plus chers, réfugié en Normandie, y rencontra G. Cuvier (*voy.* ce nom), alors jeune et ignoré. Il reconnut aussitôt en lui un mérite supérieur, et l'annonça à ses amis de Paris. Bientôt, sous les auspices de Tessier, une correspondance s'établit entre Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier, et lorsque celui-ci vint s'établir à Paris, au commencement de 1795, il trouva en Geoffroy l'hôte le plus cordial et le protecteur le plus chaleureux. Les deux amis composèrent en commun cinq mémoires, dont celui qui a pour titre : *Sur la classification des mammifères*, 1795, contient l'idée de la *subordination des caractères*, qui fut la base du système zoologique de Cuvier. Dans le mémoire publié, en 1796, par Geoffroy seul (*Histoire des Makis, ou singes de Madagascar*), on trouve l'idée de l'*unité de composition*, principe auquel l'auteur devait plus tard ramener toute l'anatomie comparée. Ainsi dans ces œuvres communes de deux savants unis par une amitié fraternelle, on pouvait déjà discerner la divergence d'esprit et de méthode qui devait les conduire aux deux systèmes les plus opposés. Mais le moment n'était pas venu où cet antagonisme pouvait se produire d'une manière utile pour la science. « Pour que l'anatomie philosophique pût être créée, il fallait logiquement que l'anatomie comparée eût été renouvelée; il fallait que l'œuvre de Cuvier, comme elle avait été préparée par l'œuvre de Daubenton, rendît possible celle de Geoffroy Saint-Hilaire. Et lorsqu'au commencement de 1798 Berthollet vint trouver Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire pour leur offrir d'accompagner Bonaparte dans une lointaine expédition, chacun des deux amis fit précisément ce que lui prescrivait son véritable intérêt et celui de la science : Cuvier refusa; Geoffroy Saint-Hilaire accepta (1). » Le 19 mai 1798 il quitta Toulon avec l'expédition qui faisait voile pour l'Égypte, et dans les premiers jours de juillet il débarqua à Alexandrie. Il s'établit d'abord à Rosette avec les autres membres de la commission scientifique, et explora le Delta. Il fut ensuite appelé au Caire pour faire partie de la commission de sept membres destinée à organiser l'Institut d'Égypte. Sa jeunesse et son zèle scientifique firent de lui un des membres les plus actifs de cette société, qui rendit tant de services aux sciences et à l'archéologie. Il fit successivement trois voyages dans le Delta, dans la haute Égypte et à la mer Rouge. L'hiver de 1798 à 1799 fut consacré à la première de ces grandes excursions, et l'automne de 1799 à un voyage jusqu'au delà des cataractes du Nil. Un mois après son retour, il se rendit à Suez, et commença une collection des poissons de la mer Rouge.

Les événements qui suivirent le départ de Bonaparte et amenèrent l'évacuation de l'Égypte par les Français forcèrent les savants de s'enfermer dans Alexandrie au mois d'avril 1801. Là, au milieu des préoccupations et des dangers du siége, Geoffroy Saint-Hilaire poursuivit ses travaux scientifiques et fit ses belles recherches sur les poissons électriques du Nil, le malaptérure et la torpille. Enfin, au moment de quitter l'Égypte, il parvint, par son énergie, à sauver les richesses scientifiques que la capitulation du 31 août abandonnait aux Anglais. Le général Hutchinson, malgré les instances des savants, exigeait que la capitulation fût strictement exécutée, et Hamilton était venu de sa part annoncer à Geoffroy Saint-Hilaire et à ses collègues que toute démarche nouvelle serait inutile. « Ce fut alors que, par un élan courageux, par une inspiration énergique, Geoffroy Saint-Hilaire sauva une partie que tout le monde considérait comme perdue. » « Non, s'écria-t-il, nous n'obéirons pas. Votre armée n'entre que dans deux jours dans la place. Eh bien, d'ici là le sacrifice sera consommé : nous brûlerons nous-mêmes nos richesses. Vous disposerez ensuite de nos personnes comme bon vous semblera. » Ainsi les rôles étaient renversés, les vaincus menaçaient : Hamilton, pâle, silencieux, semblait frappé de stupeur. « Oui, nous le ferons, s'écria Geoffroy Saint-Hilaire. C'est à de la célébrité que vous visez. Eh bien, comptez sur les souvenirs de l'histoire : vous aurez aussi brûlé une bibliothèque d'Alexandrie. »

(1) I. Geof. St.-Hil., *id.*, p. 73

Ces paroles, rapportées à Hutchinson, le décidèrent à revenir sur ses ordres, et l'article 16 de la capitulation fut annulé. Geoffroy Saint-Hilaire partit pour la France au mois de septembre 1801, et revit le Muséum dans les derniers jours de janvier 1802, rapportant de magnifiques collections zoologiques et zootomiques. Tout en s'occupant de les classer, il en prépara la description pour le grand ouvrage consacré à l'expédition d'Égypte, et il commença la série de monographies qui servirent de point de départ et de pièces justificatives à son système de philosophie naturelle. Il posait déjà sa célèbre théorie de l'unité de composition dans des mémoires qui, à part même la nouveauté et l'élévation des idées, contenaient, selon les expressions de Cuvier « des faits très-curieux et généralement nouveaux, et ajoutaient beaucoup aux connaissances des naturalistes et des anatomistes sur l'organisation intérieure des poissons ». Ces mémoires ouvrirent à leur auteur les portes de l'Académie des Sciences, le 14 septembre 1807. Quelques mois après, en mars 1808, il fut chargé d'une mission scientifique dans le Portugal, que l'armée française sous les ordres de Junot occupait depuis le mois de novembre 1807. Il traversa l'Espagne soulevée contre l'invasion française, courut les plus grands dangers, et fut retenu prisonnier pendant plusieurs jours à Merida. En Portugal il retrouva en Junot un ancien compagnon d'Égypte, qui le reçut à bras ouverts et lui fournit tous les moyens d'exécuter sa mission. Il s'en acquitta avec son zèle ordinaire, et y apporta les plus grands ménagements pour le peuple vaincu, qui pouvait craindre d'être dépouillé. S'il emporta du Portugal plusieurs caisses d'échantillons minéralogiques, de plantes, d'animaux brésiliens, il enrichit le Musée de Lisbonne d'une précieuse série de minéraux apportés de Paris, et mit de l'ordre dans des collections qui n'avaient été jusque là qu'un inutile objet de curiosité. Il se fit le protecteur des savants et des gens de lettres. Son humanité et son désintéressement furent les arguments qu'il fit valoir pour conserver ses collections lorsque les Anglais en demandèrent la remise après la convention de Cintra; il les rapporta en France, et quand toutes les nations reprirent ce que les Français leur avaient enlevé, le Portugal seul ne réclama rien. De retour à Paris, vers la fin de 1808, il fut l'année suivante nommé professeur de zoologie à la Faculté des Sciences de Paris, et vers la fin de 1809 il commença cet enseignement qui devait avoir une si grande influence sur ses auditeurs et sur lui-même. « Peut-être la science, dit M. Dumas, enregistrerait-elle de grandes découvertes de moins parmi celles qui font sa gloire, si la création de la Faculté des Sciences ne fût venue ouvrir à Geoffroy un nouveau théâtre pour un enseignement plus général et plus élevé. Dès ce moment sa pensée, soutenue par l'attention respectueuse d'élèves distingués, distingués surtout par leurs études philosophiques, s'élança plus libre dans les champs de l'abstraction, et parvint à fixer ces lois de l'organisation auxquelles son nom demeurera toujours attaché et qu'il avait dès longtemps aperçues. Jusque alors la philosophie anatomique, telle qu'il l'a conçue, n'existait pas; c'est avec nous, c'est pour nous qu'il a fondé cet enseignement, s'essayant chaque année à vaincre des difficultés nouvelles, se fortifiant dans ses convictions par de nouvelles épreuves, se confirmant dans ses doctrines par leur succès même auprès de la jeunesse. » Une grave et longue maladie en 1812, les désastres de la France en 1813 et 1814 interrompirent ses travaux scientifiques. En 1815 il fut nommé représentant par les électeurs d'Étampes, et remplit honorablement un mandat auquel la seconde restauration vint bientôt mettre fin. Rendu à la science, il exposa son système dans un ouvrage intitulé *Philosophie anatomique*, dont le premier volume, qui traite des organes respiratoires et du squelette des vertébrés, parut en 1818. Le second volume, consacré à des recherches sur les monstruosités humaines, fut publié en 1822. Ce qui domine dans ces deux volumes, c'est le principe d'unité de composition. Ce principe n'était pas tout à fait nouveau dans la science. Sans remonter jusqu'à Aristote, qui l'avait entrevu, sans s'arrêter à Belon, qui avait comparé, en 1555, le squelette d'un oiseau à celui de l'homme, on trouve dans l'*Optique* de Newton ces deux passages : « Uniformitas illa quæ est in corporibus animalium »; « Similiter posita omnia in omnibus fere animalibus. » Buffon avait dit dans l'article *Ane :* « Il existe un dessein primitif et général qu'on pourrait suivre très-longtemps.... En créant les animaux, l'Être-Suprême n'a voulu employer qu'une idée, et la varier en même temps de toutes les manières.... » et dans le *Discours sur les Singes:* « Ce plan, toujours le même, toujours suivi de l'homme aux singes, du singe aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacés, aux oiseaux, aux poissons, aux reptiles; ce plan, dis-je, bien suivi par l'esprit humain, est un exemplaire fidèle de la nature vivante, et la vue la plus simple et la plus générale sous laquelle on puisse la considérer. » Vicq-d'Azyr n'avait pas été moins explicite. Mais des vues même profondes ne constituent pas une théorie; c'était à Geoffroy Saint-Hilaire qu'était réservée la gloire de la créer. Jusqu'à lui les naturalistes particulièrement versés dans l'anatomie de l'homme, ne suivant que les formes, et dans chaque nouvelle forme croyant voir un nouvel organe, avaient multiplié les détails à l'infini, sans arriver à la découverte d'une loi générale. « Le premier pas à faire pour s'élever au type idéal de l'être vertébré, dit M. Flourens, était donc de se dégager de toute idée préconçue en faveur de l'anatomie humaine; c'était le seul moyen d'envisager les organes dans leurs conditions les

plus générales, et d'exclure de leur détermination absolue les considérations de forme, de volume et d'usage, toujours relatives et individuelles. Geoffroy se convainquit ainsi que les identités ne pouvaient porter que sur les relations, parce qu'elles sont la seule généralité constante, et détermina enfin en quoi consiste réellement le genre de ressemblance qui lie tous les animaux vertébrés. Il eut alors un guide immuable au milieu de toutes les métamorphoses, et capable de lui démasquer les rapports sous les déguisements les plus bizarres : il l'appela le *principe des connexions*. La nécessité absolue de ce principe (car un organe est plutôt anéanti que transposé) lui en confirma bientôt la vérité. Ainsi toutes les fois que deux parties se ressemblent par leurs relations et leurs dépendances, elles sont analogues. Grâce à ce principe, Geoffroy a pu s'élever avec certitude à cette proposition fondamentale, que les matériaux trouvés dans une famille existent dans toutes les autres, et proclamer loi de la nature l'*unité de composition organique*. Voilà ce qu'il embrasse sous le nom de *théorie des analogues*, théorie réduite jusque ici à un vague pressentiment, et susceptible désormais d'une application sévère à la science positive. » Dans le second volume de sa *Philosophie anatomique*, Geoffroy étendit l'application de son grand principe à toute une série d'êtres qui par leur nature même semblaient échapper aux lois de la science; nous parlons des *monstres*. La tératologie n'avait guère été jusqu'à lui qu'un objet de curiosité; même après les grands travaux de Meckel, elle n'avait pas acquis la certitude d'une science. Dans sa *Philosophie anatomique*, et par les mémoires subséquents dans lesquels il développa son système, Geoffroy établit qu'il n'y a pas de *monstres* au vrai sens du mot, c'est-à-dire des anomalies originelles, préexistant aux développements de l'être, qu'il n'y a que des anomalies secondaires dues à des causes accidentelles. Tout ce qu'on a appelé inexactement *monstruosité*, et qu'il serait mieux de nommer développement anormal ou incomplet, s'explique par deux grands principes, le principe de l'*arrêt de développement*, et le principe de l'*attraction des parties similaires*. Là encore se manifeste l'unité de composition et les grandes lois qui en découlent.

Jusque là Geoffroy Saint-Hilaire n'avait pas rencontré de contradicteurs. Le principe de l'unité de composition restreint aux animaux vertébrés était incontestable; mais lorsqu'il voulut l'étendre jusqu'aux invertébrés, il rencontra un vigoureux adversaire dans Cuvier, qui avait consacré sa vie à grouper dans des classes essentiellement distinctes les animaux que Geoffroy s'efforçait de ramener à l'unité. Dès 1820 il avait voulu faire rentrer dans son type général les animaux articulés, et Cuvier avait laissé échapper des paroles d'impatience et d'improbation. En 1830 il voulut y faire rentrer les mollusques, et la lutte, depuis longtemps latente, éclata. L'Académie des Sciences en fut naturellement le théâtre. « Jamais controverse plus vive, dit M. Flourens, ne divisa deux adversaires plus résolus, plus fermes, munis de plus de ressources pour un combat depuis longtemps prévu, et, si je puis ainsi dire, plus savamment préparés à ne pas s'entendre. De l'Académie, de la France, l'émotion s'étendit dans tous les pays où l'on pense sur de tels sujets. On aurait pu se croire revenu à ces temps antiques où les sectes philosophiques, en s'agitant, remuaient le monde. Le monde se partagea. Les penseurs austères et réguliers, ceux qui sont plus touchés de la marche sévère et précise des sciences que de leurs élans rapides, prirent parti pour Cuvier. Les esprits hardis se rangèrent du côté de Geoffroy. Du fond de l'Allemagne, le vieux Gœthe applaudissait à cette lutte. »

Eckermann raconte qu'il rencontra Gœthe dans les premiers jours d'août 1830, et que le poëte lui dit : « Eh bien! que pensez-vous de ce grand événement? Le volcan a fait irruption : tout est en flammes, et désormais il ne s'agit plus d'un débat à huis clos! » — « C'est une terrible histoire, » répondit Eckermann en pensant à la révolution qui venait de renverser Charles X; mais dans les circonstances que nous savons et avec un tel ministère, pouvait-on ne pas s'attendre à ce que tout cela finirait par l'expulsion de la famille royale? » — « Il paraît que nous ne nous entendons pas, mon bon, répliqua Gœthe Je ne parle pas de ces gens-là, il s'agit pour moi de tout autre chose; je parle du débat entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, débat si important pour la science, et qui vient d'éclater en pleine Académie. La chose est d'une très-haute importance, et vous ne sauriez vous faire une idée de ce que j'éprouvai à la nouvelle de la séance du 19 juillet. Nous avons pour toujours en Geoffroy Saint-Hilaire un allié puissant. La manière synthétique d'envisager la nature, introduite par lui en France, ne peut plus rétrograder (1). » — Encore sous l'émotion de la séance de l'Académie, Gœthe consacra aux *Principes de la Philosophie zoologique* de Geoffroy un article plein de sympathie. Deux ans plus tard il revint sur le même sujet (2), et les dernières lignes écrites par lui furent consacrées à cette lutte mémorable, qui occupa aussi les dernières pensées de Cuvier. L'objet qui agitait ces grandes intelligences n'était point une simple question d'histoire naturelle, c'était une idée qui domine toute la science, parce qu'il s'agit de la méthode la plus propre à nous conduire à la connaissance des êtres. Pour Cuvier la classification des êtres est le but auquel la science doit tendre avant tout.

(1) Eckermann, *Gespræche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*; Magdebourg, 1848.

(2) Les deux articles de Gœthe ont été recueillis dans les *OEuvres d'histoire naturelle* de Gœthe, traduites par M. Martins.

Et comme la classification ne peut reposer que sur les faits fournis par l'observation, c'est à cette observation définitive que Cuvier ramène sans cesse la science. Geoffroy Saint-Hilaire, au contraire, veut que « l'établissement des faits soit suivi de toutes leurs conséquences scientifiques ». « Autrement, ajoute-t-il, quel fruit retirer de ces matériaux ! Vraie déception, s'ils sont inutiles, si on ne les assemble et ne les utilise dans un édifice. La vie des sciences a des périodes comme la vie humaine; elles se sont d'abord traînées dans une pénible enfance; elles brillent maintenant des jours de la jeunesse. Qui voudrait leur interdire ceux de la virilité? L'anatomie fut longtemps descriptive et particulière; rien ne l'arrêtera dans sa tendance pour devenir générale et philosophique (1) ». Cuvier déclarait que « chaque être a été créé en vue des circonstances au milieu desquelles il vit, chaque organe en raison de la fonction qu'il est appelé à remplir ». Suivant Geoffroy Saint-Hilaire, cette idée intervertit complétement l'ordre des choses; c'est l'effet pris pour la cause. Soutenir que les organes sont créés pour être adaptés aux milieux dans lesquels l'animal est destiné à vivre, dire que la disposition et la structure d'un organe sont en raison de la fonction qu'il a à remplir, c'est vouloir faire revivre cette doctrine des causes finales, qui se pose en confidente de la Providence, et qui énerve la science sans aucun profit pour la philosophie ou la religion. La vérité est dans une doctrine toute contraire. Les organes sont tels parce que, à cause des circonstances dans lesquelles l'animal vit, ces organes ne peuvent être autrement. Geoffroy admettait la puissance modificatrice des milieux, et il soutenait la mutabilité des espèces, contre l'opinion de Cuvier, partisan de l'immutabilité.

Dans cette grande controverse, engagée en 1830, reprise en 1832, et terminée seulement par la mort d'un des deux savants, Geoffroy Saint-Hilaire parut plus d'une fois vaincu par le génie vigoureux et l'admirable talent d'exposition de Cuvier; mais en définitive il ne céda pas, et sur les points essentiels le temps ne lui a pas donné tort. M. Dumas a dit : « Cette unité de composition, cette unité de type qui sert de base pour classer tous les faits de l'anatomie comparée, la science des végétaux s'en est emparée, et a su l'entourer des démonstrations les plus convaincantes. Elle pénètre maintenant dans les sciences chimiques, et y prépare peut-être une révolution dans les idées. » M. Flourens a résumé ainsi l'œuvre scientifique de Geoffroy Saint-Hilaire. « Après les vues générales et supérieures était venue l'étude des détails. Les faits n'étaient plus que des faits. La moisson des grandes idées semblait épuisée. Alors un génie nouveau s'élève : original, hardi, d'une pénétration infinie. Il remue toute la science et la ranime. Il rajeunit le fait par l'idée. A l'observation exacte il mêle la conjecture. Il ose : il franchit les bornes connues, et par delà ces bornes il pose une science nouvelle, à laquelle il donne quelque chose de ce qu'il avait en lui-même de plus essentiellement propre et de plus marqué : de son audace, de son goût pour les combinaisons abstraites et hardies, de ses lumières vives et imprévues. La gloire de Geoffroy sera d'avoir fondé la science profonde de la nature intime des êtres. »

(1) *Principes de Philosophie zoologique*, p. 188.

La révolution de Juillet qui survint au milieu du débat, et à laquelle Geoffroy Saint-Hilaire applaudit, fut pour lui une nouvelle occasion de signaler son humanité. Dès le premier jour de la révolution, l'archevêque de Paris, M. de Quelen, dont les jours étaient menacés, se retira à l'hospice de la Pitié. Geoffroy, qui demeurait dans le voisinage, instruit des dangers que courait le prélat, lui fit accepter un asile dans son logement du Jardin des Plantes. M. de Quelin n'en sortit que le 14 août, lorsque la tranquillité était rétablie. Après la mort de Cuvier, tout en proclamant hautement le génie de son antagoniste, Geoffroy reprit à un autre point de vue les recherches du grand naturaliste sur les ossements fossiles et sur les révolutions du globe. On l'accusa d'attenter à la gloire de Cuvier. Profondément blessé d'une imputation aussi injuste, il renonça à des travaux qui l'exposaient à de telles calomnies. « Le mieux, je le sens, écrivait-il à ce sujet, ce serait d'avoir le courage ou la sagesse de ne tenir aucun compte de ces obstacles. Oui, peut-être. Mais il s'agissait ici d'une gloire française, du premier zoologiste de notre âge ! » Et il ajoutait : « C'est à la postérité, si elle daigne s'occuper des luttes de cet âge, de faire leur part à mes adversaires et à moi; j'ai le corps inclinant vers la tombe : je n'attendrai point longtemps ! » Au mois de juillet 1840, il fut frappé de cécité, et quelques mois après, de paralysie. Il supporta les infirmités de la vieillesse avec une résignation inaltérable, et il garda jusqu'au dernier moment la sérénité d'un homme de bien et d'un grand esprit initié aux lois de la Providence. Selon les belles paroles de M. Edgar Quinet, « il s'approcha en souriant de la vérité sans voile, et il descendit sans rien craindre dans l'éternelle science ».

Voici la liste des ouvrages de Geoffroy Saint-Hilaire : *Catalogue des Mammifères du Muséum national d'Histoire naturelle;* 1813, in-8°, non entièrement achevé; — *Philosophie anatomique : Des organes respiratoires, sous le rapport de la détermination et de l'identité de leurs pièces osseuses;* Paris, 1818, in-8°, avec un atlas in-4°; — *Philosophie anatomique : Des Monstruosités humaines;* Paris, 1822, in-8°, avec atlas in-4°; — *Système dentaire des Mammifères et des Oiseaux, sous le point de vue de la composition et de la détermination de chaque sorte de ses parties*,

embrassant, sous de nouveaux rapports, *les principaux faits de l'organisation humaine chez l'homme*; (première partie), 1824, in-8°; — *Sur la Girafe*; Paris, 1827, in-8°; — *Sur le Principe de l'Unité de Composition organique*; Paris, 1828, in-8°; — *Cours de l'Histoire naturelle des Mammifères, partie comprenant quelques vues préliminaires de philosophie naturelle et l'histoire naturelle des singes, des makis, des chauves-souris et de la taupe*; Paris, 1829, in-8°; — *Principes de Philosophie zoologique, discutés en* 1830 *au sein de l'Académie royale des Sciences*; Paris, 1830, in-8°; — *Recherches sur de grands Sauriens trouvés à l'état fossile vers les confins maritimes de la basse Normandie, attribués d'abord au crocodile, puis déterminés sous les noms de* Teleosaurus *et de* Steneosaurus; Paris, 1831, in-4°; — *Fragments sur la structure et les usages des glandes mammaires des cétacés*; Paris, 1834, in-8°; — *Études progressives d'un Naturaliste pendant les années* 1834 *et* 1835, faisant suite à ses publications dans les 42 volumes des *Mémoires et Annales du Muséum*; Paris, 1835, in-4°; — *Fragments biographiques*, précédés d'*Études sur la vie, les ouvrages et les doctrines de Buffon*; Paris, 1838, in-8°. Ce volume renferme, avec un travail fort étendu sur Buffon, des notices ou des discours sur Daubenton, Thouin, Lacépède, Pinel, Lamarck, Cuvier, Sérullat, Meyranx et Latreille. Les notices sur Thouin, Lacépède, Pinel, Lamarck et Cuvier avaient été publiées sous le titre de *Fragments biographiques*; Paris, 1832, in-8°; — *Notions synthétiques, historiques et physiologiques de Philosophie naturelle*; Paris, 1838, in-8°. Outre les ouvrages que nous venons d'énumérer, Geoffroy Saint-Hilaire est l'un des auteurs de ceux qui suivent : *La Ménagerie du Muséum d'Histoire naturelle* (avec Lacépède et Cuvier); Paris, 1801-1803, in-fol.; 1804-1812, 2 vol. in-12; — *Description de l'Égypte par la Commission des Sciences*; Paris, 1808-1829, 10 vol. in-fol.; 1821-1830, 24 vol. in-8°. Geoffroy a fourni pour ce grand ouvrage : *Histoire naturelle des Poissons du Nil* (t. XXIV de l'éd. in-8°); *Description des Reptiles qui se trouvent en Égypte* (id.); *Description des Crocodiles d'Égypte* (id.); *Description des Mammifères qui se trouvent en Égypte* (t. XXIII); — *Histoire naturelle des Mammifères*, avec Frédéric Cuvier; Paris, 1820-1842, 4 vol. grand in-fol. On a encore de Geoffroy un très-grand nombre de mémoires et d'articles dans *La Décade philosophique*, *Le Magasin encyclopédique*, le *Bulletin philomatique*, *La Décade égyptienne*, les *Annales du Muséum*, les *Annales des Sciences naturelles*, la *Revue encyclopédique*, les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, etc., etc. Une liste complète de tous ces travaux pourrait seule donner une idée de la prodigieuse activité intellectuelle de Geoffroy Saint-Hilaire; mais les bornes de cet article ne nous permettent d'indiquer que les principaux, savoir : *Sur l'Aye-aye*; dans la *Décade philosophique* (1794); — *Sur une nouvelle classification des mammifères*, avec Cuvier; dans le *Magasin enc.*, t. I; — *Classification des singes et des orangs-outangs*, avec Cuvier (ibid., III); — *Sur les rapports naturels des makis et description des nouvelles espèces* (ibid., t. VII); — *Sur les animaux à bourse* (ibid., t. IX); — *Sur les prolongements frontaux des animaux ruminants* (*Mém. de la Société d'Hist. nat. de Paris*); — *Sur l'anatomie comparée des organes électriques de la raie torpille, du gymnote étourdissant, et du silure trembleur* (*Annales du Muséum*, t. I); — Deux mémoires *Sur les poissons, où l'on compare les pièces osseuses de leurs nageoires avec les os de l'extrémité antérieure des autres animaux à vertèbres* (ibid., t. IX et X); — *Détermination des pièces qui composent le crâne des crocodiles* (ibid.); — *Considérations sur les pièces de la tête osseuse des animaux vertébrés, et particulièrement sur celle du crâne des oiseaux* (ibid.); — *Note sur les objets d'histoire naturelle recueillis en Portugal par M. G. S.-H.* (ibid., XII); — *Nouvelle espèce d'oiseaux voisine du* corvus nudus *et du* corvus calvus, *et établissement des genres* cephalopterus, gymnodorus, et gymnocephalus (t. XIII); — *Cariama de Marcgrawe* (ibid., id.); — *Sur les tortues molles, nouveau genre, sous le nom de* trionyx, *et sur la formation des carapaces* (t. XIV); — *Description des roussettes et des céphalotes, deux nouveaux genres de la famille des chauves-souris* (t. XV). — *Sur les phyllostomes et les megadermes* (id.); — *Sur les espèces des genres musaraigne et mygale* (t. XVII); — *Tableau des quadrumanes* (t. XIX); — *Sur les rhinolophes* (t. XX); — *Sur les glandes odoriférantes des musaraignes* (*Mém. du Mus. d'Hist. nat.*, t. I); — *Sur les glossophages* (t. IV); — *Sur un squelette chez les insectes, dont toutes les pièces, identiques entre elles, sont de plus ramenées à leurs correspondantes des os du squelette des animaux supérieurs* (*Journ. comp. du Dict. des Sc. méd.*); — *Sur quelques règles fondamentales en hist. nat.* (ibid.); — *Considérations d'où sont déduites des règles pour l'observation des monstres et pour leur classification* (*Ann. gén. des Sc. phys.*, 1821); — *Sur le système dentaire des oiseaux* (ibid.); — *Sur plusieurs déformations du crâne de l'homme*, suivi d'un *Essai de classification des monstres acéphales* (*Mém. du M. d'Hist. nat.*, t. VII); *Considérations gén. sur la vertèbre* (ib., t. IX); — *Sur les organes sexuels des animaux à grande respiration et à circulation* (ibid.);

— *Sur une nouvelle détermination de quelques pièces mobiles chez la carpe, ayant été considérées comme les parties analogues des osselets de l'oreille; et sur la nécessité de conserver les noms de ces osselets aux pièces de l'opercule* (ib., t. XI); — *De l'aile operculaire ou auriculaire des poissons considérée comme principal pivot sur lequel doit rouler toute recherche de détermination des pièces composant le crâne des animaux, suivi de tableaux synoptiques donnant le nombre et expliquant la composition de ces pièces* (ibid.); — *Sur quelques objections et remarques concernant l'aile operculaire ou auriculaire des poissons* (ib., t. XII); — *Sur de nouveaux anencéphales humains, confirmant, par l'autorité de leurs faits d'organisation, la dernière théorie sur les monstres* (ibid.); — *Sur les déviations organiques provoquées et observées dans un établissement d'incubations artificielles* (t. XIII); — *Sur deux espèces d'animaux nommés* trochilus *et* bdella *par Hérodote* (t. XV); — *Dans quels degrés de rapports organiques et de parenté sont les animaux dits antédiluviens et les animaux des âges historiques* (t. XVII); — *Essai pour servir à la détermination de quelques animaux sculptés dans l'ancienne Grèce et introduits dans un monument historique enfoui durant les désastres du troisième siècle* — (*Nouv. Ann. du M. d'Hist. naturelle*, t. I); — *Sur le degré d'influence du monde ambiant pour modifier les formes animales* (*M. de l'Ac. des Sc.*, t. XII); — *Vues générales sur la lactation des cétacés* (*Rev. enc.*, t. LX); — *Si les êtres de la création antédiluvienne sont ou non la souche des formes animales et végétales présentement répandues à la surface de la terre* (*Comptes-rendus de l'Acad. des Sciences*, t. II); — *Sur la singularité et la haute portée en philosophie naturelle de l'existence d'une espèce de singe trouvé à l'état fossile dans le midi de la France* (ibid., t. V); — *Des changements à la surface de la terre qui paraissent dépendre originairement et nécessairement de la variation des milieux ambiants* (ibid., t. V); — *De la nécessité d'embrasser dans une pensée unitaire les plus subtiles manifestations de la psychologie et de la physiologie, et sur les difficultés de la solution de ce problème* (ibid., t. IV); — *De la théorie des analogues* (ibid., t. IV); — *Sur les ossements humains provenant des cavernes de Liége et sur les modifications produites dans le pelage des chevaux par un séjour prolongé dans les profondeurs des mines* (ibid., t. VII); — *D'un nouvel argument de physique interstellaire* (ibid., t. IX); — *Des réflexions de M. F. Hoefer sur les théories scientifiques* (*Hermès*, 17 septembre, 1836), notice publiée à l'occasion d'un article de M. F. Hoefer, qui s'attachait à démontrer que l'*unité de composition organique* est un de ces principes généraux qui se reproduisent à toutes les époques sous des formes différentes : dans l'antiquité c'était les doctrines d'Aristote et de Platon, au moyen âge elle s'appelait *nominalisme et réalisme;* enfin, de nos jours le même antagonisme s'est reflété dans la polémique de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire. On trouve le résumé de cette discussion, qui eut lieu en 1836, entre Geoffroy Saint-Hilaire et Ferd. Hoefer, dans Achille Comte, *Histoire naturelle*, t. III.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *Vie, Travaux et Doctrine scientifique d'Ét. Geoffroy Saint-Hilaire.* — Flourens, *Éloge historique d'Ét. Geoffroy Saint-Hilaire* — Pariset, dans l'*Histoire des Membres de l'Acad. royale de Médecine*, t. II. — *Discours* de MM. Serres et Dumas aux funérailles de Geoffroy Saint-Hilaire; dans le *Moniteur*, 1844, p. 1888. — F. Hoefer, dans la *Nouvelle Revue encyclopédique*.

* **GEOFFROY SAINT-HILAIRE** (*Isidore*), zoologiste français, fils du précédent, est né à Paris, au Jardin des Plantes, le 16 décembre 1805. Il fit de bonnes études, et montra d'abord beaucoup de goût pour les mathématiques. Au sortir du lycée, il s'occupa assidûment d'histoire naturelle, tout en suivant les cours de médecine. En 1824 il fut attaché comme aide-naturaliste à la chaire de son père, et reçut le grade de docteur en médecine le 8 septembre 1829; sa thèse avait pour titre : *Propositions sur la monstruosité considérée chez l'homme et chez les animaux.* C'est ainsi qu'il inaugurait la série de travaux qu'il devait exécuter plus tard pour élargir la voie que son père avait tracée aux recherches tératologiques, et qui conduisit M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire à publier, de 1832 à 1837, son important ouvrage intitulé : *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux, ouvrage comprenant des recherches sur les caractères, la classification, l'influence physiologique et pathologique, les rapports généraux, les lois et causes des monstruosités, des variétés et des vices de conformation; ou Traité de Tératologie*; 3 vol. in-8°, avec atlas de 20 pl. Dès 1830 il entra dans l'enseignement : il fit au Muséum la seconde partie du cours d'ornithologie comme suppléant de son père. Ce cours fut interrompu au moment de la révolution de Juillet : sa dernière leçon, le 28 juillet, ne put s'achever, parce qu'une fusillade venait de s'engager près du Jardin des Plantes, dans la rue qui porte aujourd'hui le nom de *Geoffroy Saint-Hilaire.* Les trois années suivantes il enseigna la zoologie à l'Athénée royal, et la tératologie à l'École pratique; le 15 avril 1833 il fut élu, en remplacement de Latreille, membre de l'Académie des Sciences. En 1837 il fut appelé à suppléer son père à la Sorbonne, et contribua activement à l'organisation de la faculté des sciences de Bordeaux, créée sous le ministère de Salvandy. Puis il devint successivement inspecteur de l'académie de Paris (en 1840), professeur au

Muséum (par suite de la démission de son père), inspecteur général de l'université (en 1844), et membre du conseil royal de l'instruction publique (en 1845). Après la mort de Blainville, il obtint, en 1850, la chaire de zoologie, que celui-ci avait occupée à la faculté des sciences, et il se démit des fonctions d'inspecteur général, qu'il exerçait comme adjoint ou comme titulaire depuis deux ans, pour consacrer ses loisirs à la publication d'un ouvrage très-important (*Histoire naturelle générale des Règnes organiques;* 1852-1857, 4 demi-volumes, in-4°); cet ouvrage, le premier qui ait été consacré à l'ensemble de l'histoire naturelle générale, se composera de cinq volumes. En même temps il se livre avec un zèle intelligent à l'histoire de la science et à des travaux de zoologie appliquée. Parmi ces derniers, il faut signaler l'organisation de la Société d'Acclimatation et la question de la viande de cheval. « Il y a, dit M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire avec autant de raison que d'autorité, il y a des millions de Français qui ne mangent pas de viande; et chaque mois des millions de kilogr. de bonne viande sont livrés à l'industrie pour des usages secondaires, ou même jetés à la voirie! »

Outre les travaux mentionnés, on a de lui : *Sur la Classification par séries parallèles;* 1829 et 1832; — *Essais de Zoologie générale, ou mémoires et notices sur la zoologie générale;* Paris, 1840, in-8°, avec planches; — *Vie, Travaux et Doctrine scientifique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire;* in-8°; ibid., 1847, in-12; — *Notice sur Lakanal;* — *Reptiles et Poissons*, suite au travail de Geoffroy Saint-Hilaire père, dans le grand ouvrage sur l'Égypte; — Mémoires de zoologie spéciale, d'anatomie comparée, de paléontologie, etc., sur les *mammifères; les lois des variations de la taille chez l'homme et les animaux; les caractères ornithologiques; la rotule du coude de la chauve-souris; canaux péritonéaux des reptiles; absence des circonvolutions cérébrales chez les ouistitis et autres singes, l'épiornis*, etc.; dans les *Annales du Muséum*, les *Mémoires des Savants étrangers*, les *Comptes-rendus de l'Académie*, le *Dict. des Sciences naturelles* et d'autres recueils scientifiques; — *Rapport général sur les questions relatives à la domestication et à la naturalisation des animaux utiles*, adressé, sur sa demande, au ministre de l'agriculture et du commerce; Paris, 1849, in-4°; — *Domestication et naturalisation des Animaux utiles;* Paris, 1854, in-12; — *Lettres sur les substances alimentaires et particulièrement sur la viande de cheval;* Paris, 1856, in-12. E. M.

Documents particuliers.

GEOFFROY CHÂTEAU (*Marc-Antoine*), officier français, oncle du précédent, né à Étampes, le 18 août 1774, mort à Augsbourg, le 23 février 1806. Employé dans l'arme du génie, Geoffroy Château fut nommé lieutenant à l'armée de Sambre-et-Meuse, le 1er vendémiaire an III (1795); devenu capitaine en 1796, il fit partie de l'expédition d'Égypte. Il s'embarqua sur *L'Alceste* avec son frère Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, et se distingua comme commandant du génie de la division Regnier à la prise de l'île de Gozze, au débarquement d'Alexandrie, aux batailles de Chébréiss, des Pyramides, d'Aboukir et d'Héliopolis. Dans le commandement qui lui fut confié de la province de Belhéys, il fixa sur lui l'attention du général en chef Bonaparte; il créa à Salahieh les fortifications qui le défendent encore. Une insurrection ayant éclaté dans cette province, Geoffroy Château, malade de la peste, et retenu au lit par les médecins qui le menacent de la mort, se lève, et leur dit : « J'y songerai. » A la tête des cent hommes de la garnison, il court à cheval de place en place, de village en village, rétablit l'ordre, et comprime la révolte. Ces violentes fatigues amenèrent des transpirations, et il fut sauvé. Nommé chef de bataillon du génie, il devint sous-directeur des fortifications à Givet. Appelé successivement à l'armée d'Angleterre, puis à l'armée d'Allemagne, il succomba après la bataille d'Austerlitz, épuisé par la fatigue d'une reconnaissance militaire qu'il avait faite sur les bords du Danube.

L'empereur Napoléon avait distingué ce savant officier; il avait songé à se l'attacher comme aide de camp de l'arme du génie, et en 1807 il rappela cette pensée au général Bertrand, camarade et ami du commandant de Salahieh, par ces mots de regret : « Si Geoffroy était là! »

Geoffroy Château a laissé deux fils, qui furent adoptés par l'empereur, dans un décret du 6 mai 1806. L'aîné, *Louis-Napoléon* GEOFFROY CHATEAU, juge au tribunal civil de Paris, né à Étampes, le 11 mai 1803, a publié : NAPOLÉON APOCRYPHE, *Histoire de la conquête du monde*, trois éditions, 1re, in-8°, 1837; 2e, in-12, 1841; 3e, 1852, in-4°, à deux colonnes; — *La Farce de maître Pierre* PATHELIN, nouvelle édition, précédée *d'un recueil de monuments de l'ancienne langue française, depuis son origine jusqu'à l'an* 1500; Paris, 1853, in-12. — Son second fils *Hippolyte-Napoléon*, juge à Bernay, a participé à une édition du *Formulaire général de la Procédure civile;* Paris, 1832, 2 vol. in-8°.

Le portrait de leur père se trouve dans l'*Histoire scientifique et littéraire de l'expédition d'Égypte.*

Fastes de la Légion d'Honneur; 5 vol. in-8°. — *Biographie de Seine-et-Oise*, par H. D. de Saint-Antoine; 2 v. in-8°. — *Histoire militaire et scientifique de l'Expédition d'Égypte;* 10 vol. in-8°, atlas.

GEOFROI. *Voy.* GEOFFROI et GODEFROI.

GEORG (*Jean-Michel*), érudit et administrateur allemand, d'origine bohémienne, né à Bischofsgrün, le 20 septembre 1740, mort le 14 juin 1796. Son père, simple ouvrier, lui fit donner une éducation convenable, et sa mère, Jeanne-Catherine Blechsmidt, digne et modeste

femme, s'appliqua à lui former le cœur. On voulut d'abord le faire entrer en qualité d'expéditionnaire chez un fonctionnaire de Baireuth ; mais son écriture le fit refuser. La protection du recteur Longolius et du pasteur Kürzdorfer lui valut son admission dans le gymnase de Hof. Ses progrès furent rapides, quoiqu'il eût souvent à souffrir de nombreuses privations. Harcelé par des créanciers, pour une somme peu importante, cinq florins, il résolut de renoncer à l'étude, qui le laissait dans le dénûment. En conséquence il s'enrôla dans un régiment de hussards, et employa le prix de son engagement à payer ses dettes. Il quitta alors la ville de Hof, emportant son auteur de prédilection, Cornelius Nepos. Tout d'abord il s'acquitta avec ponctualité de son devoir de soldat ; mais se voyant ensuite, au mépris des termes de son engagement, transféré dans un régiment d'infanterie, il prit une de ces résolutions qu'inspire l'ardeur de la jeunesse, et déserta. Le 4 mai 1759, il revint à Bischofsgrün, sa ville natale. Après avoir rempli pendant quelque temps un emploi dans une usine du voisinage, Georg alla continuer ses études à l'université d'Erlangen (octobre 1763). Il les continua à Leipzig en 1765 ; et pour atteindre son but, une haute instruction, il se soumettait à toutes les privations, à tel point qu'il se réduisait au pain et à l'eau, ne mangeant quelques mets chauds et ne buvant de la bière que le dimanche. Des leçons particulières qu'il donna à quelques jeunes nobles lui procurèrent enfin quelque aisance. A Iéna, où il se rendit ensuite, il étudia presque simultanément le droit et la médecine. En 1768 il devint professeur de philosophie et de mathématiques à Baireuth. Cette position lui paraissant insuffisante, il résolut d'exercer en même temps la profession d'avocat. L'examen qu'il dut subir à cette occasion n'avait rien de trop solennel : il eut lieu dans la chambre d'un conseiller délégué *ad hoc*, avec accompagnement d'une bouteille de vin. Le 24 septembre 1768 Georg fut nommé avocat du tribunal de régence. Bientôt il eut une si nombreuse clientèle, qu'il compta jusqu'à cent procès en litispendance et dans lesquels il était consulté. Le 16 mars 1769 il ouvrit son cours comme professeur par une leçon sur les rapports qui existent entre les mathématiques et la physique. Au mois de septembre 1771, il fut nommé avocat du tribunal de la cour (*Hofgericht*). Après avoir rempli diverses fonctions intermédiaires, il devint enfin en 1782 conseiller et en 1792 directeur de régence. Georg laissa de nombreux manuscrits. Parmi ses ouvrages imprimés les principaux sont : *Dissertatio philosophica de muneribus publicis secundum juris naturæ principia gratis et sine remuneratione obeundis* ; Baireuth, 1770, in-4° ; — *De Principio publico democratiæ* ; ibid., 1770, in-fol. ; — *De Pactis* ; 1772, in-fol. ; — *Kurzer Entwurf der alten Geschichte des Baireuthischen Hofgerichts* (Esquisse de l'histoire ancienne du tribunal de Baireuth) ; ibid., 1774, in-4°.

Weidlich, *Biog. Nachricht von jetzleb. Rechtsgel.* — Meyer, *Nachrichten von anspachischen und baireuthischen Schriftstellern.*

GEORGEL (*Jean-François*), ecclésiastique et diplomate français, né à Bruyères (Lorraine), le 19 janvier 1731, mort dans la même ville, le 14 novembre 1813. Il était issu de parents pauvres, qui néanmoins pourvurent à son instruction classique. Élève des jésuites, il entra dans leur ordre, enseigna avec quelque succès la rhétorique et les mathématiques, dans les colléges de Pont-à-Mousson, de Dijon et de Strasbourg, ville où le prince Louis de Rohan, coadjuteur de l'évêque, et depuis cardinal, fit sa connaissance et se l'attacha. Huit années plus tard, Rohan, nommé ambassadeur à Vienne, demanda la secrétairerie d'ambassade pour l'abbé Georgel, qui lui rendit d'éminents services. En 1774, la position diplomatique du prince fut arrêtée ; bientôt il devint grand-aumônier de France et évêque de Strasbourg. Rohan nomma Georgel vicaire général, et le chargea de tous les soins administratifs du diocèse. Au milieu de ces travaux éclata la scandaleuse affaire du collier (*voy.* Marie-Antoinette, reine de France, et Rohan [*Louis*, cardinal de]). Arrêté en 1785, le cardinal fit venir aussitôt Georgel, comme le seul capable de l'aider, et le conjura d'écrire sa défense. Georgel s'acquitta de cette tâche si délicate de manière à ménager les augustes personnages qui se trouvaient compromis, et ne recula devant aucune menace, devant aucune puissance. Exilé à Mortagne (Perche), le 10 mars 1786, il n'en poursuivit pas avec moins de zèle la justification du prince, qui fut acquitté. Quant à Georgel, l'ingratitude oublieuse de celui à qui il avait rendu de si grands services devint sa récompense, et il se retira dans la ville de Bruyères, d'où l'arrachèrent les événements de 1793. Déporté en Suisse, il alla s'établir à Fribourg (Brisgau), et s'occupa de la rédaction de ses *Mémoires* jusqu'au moment où le grand-prieur de Malte, qui résidait à Histersheim, le pria d'assister aux délibérations de la langue d'Allemagne, de rédiger les instructions destinées aux députés qu'on allait envoyer au czar Paul Ier et de les accompagner. Georgel y consentit non sans peine, partit de Fribourg en 1799, mais eut hâte de regagner la France quand il vit l'ordre rétabli. Le ministre des cultes lui offrit un évêché, qu'il refusa, aimant mieux le vicariat général des Vosges, que lui offrait M. d'Osmond, évêque de Nancy, et l'habitation paisible de la petite ville de Bruyères, où il passait les loisirs que lui laissait l'exercice de ses fonctions. Georgel n'a publié que des *Mémoires* et des *Mandements*, parmi lesquels on cite une *Réponse* aux *Mémoires sur les rangs et les honneurs de la cour*, où M. de Gilart, conservant l'anonyme, attaquait avec violence M. de Soubise ; Paris,

1771, in-8°. Il laissa manuscrite la matière de six volumes de mémoires qu'un de ses neveux, ancien avocat de la cour impériale de Trèves, a publiés sous le titre suivant : *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de la fin du dix-huitième siècle, depuis 1760 jusqu'à 1810, par un contemporain impartial*; Paris, 1817 ou 1820, 6 vol. in-8°; et, par extrait, *Voyage à Saint-Pétersbourg*, en 1799-1800; Paris, 1816, in-8°. Ce neveu de l'abbé Georgel portait le même nom que lui, et avait vu le jour dans les Vosges. Il passait pour un légiste profond et un littérateur instruit. Avant d'habiter la ville de Trèves, qu'il n'a quittée qu'en 1814, il exerçait à Saint-Dié (Vosges) les fonctions de défenseur officieux. On a de lui un opuscule sur l'aménagement des forêts, des *Mémoires* et des *Défenses* pour divers procès et quelques *poésies* éparses dans plusieurs recueils. Émile Bégin.

Documents particuliers. — Quérard, *La France littéraire.*

GEORGES, nom (d'origine greco-byzantine, Γεώργιος, *laboureur*), commun à un grand nombre de personnages, divisés en 1° *Georges* saints; 2° *Georges*, souverains, par ordre alphabétique de pays; 3° *Georges* écrivains byzantins et autres savants d'Europe, par ordre chronologique.

I. Georges *saints*.

GEORGES (Saint), surnommé *Mthatsmidel* (abbé de Mtha-Tsminda), saint géorgien, né en Thrialet, vers 1014, mort vers 1072. Il fut dès l'âge de sept ans destiné à l'état monastique. Emmené à Constantinople par les Grecs, qui l'avaient fait prisonnier en 1021, il y fit un séjour de douze ans, et s'y instruisit à fond des sciences et de la langue des Grecs. De retour en Géorgie, il entra dans un monastère, d'où il sortit secrètement pour se rendre en pèlerinage à Jérusalem. Lorsqu'il eut visité les lieux saints, il retourna à son monastère, qu'il quitta de nouveau pour aller continuer, au mont Athos, les travaux de saint Euthyme. Durant les sept ans qu'il y passa, il traduisit une grande partie de la Bible en langue géorgienne. Tout le reste de sa vie fut employé à des occupations analogues : il composa une vie de saint Euthyme, quelques traités théologiques ou liturgiques, et traduisit un grand nombre d'ouvrages des Pères grecs. Le nombre de ses écrits monte à vingt-trois. Ils étaient si estimés que tous les couvents en possédaient des exemplaires. Vers 1051, il devint abbé du couvent géorgien du mont Athos, appelé Mtha-Tsminda, qu'il répara avec les fonds que lui fournit l'empereur Constantin Monomaque. Le roi Bagrat IV lui offrit l'évêché de Dchgon-Did (aujourd'hui Martwil en Mingrélie), place à laquelle étaient attachées les fonctions de premier ministre et de dispensateur des grâces royales. Mais le saint homme préféra l'humilité aux grandeurs du monde; il abandonna même la place d'abbé, et se retira au monastère de la Montagne-Noire, dans le Taurus. En 1069, le roi Bagrat le pria de diriger l'éducation morale et religieuse de son fils Georges II. Saint Georges ne put refuser cet honneur : il retourna dans sa patrie, et travailla de tout son pouvoir à réformer les mœurs du clergé, auprès duquel il jouissait d'une grande influence. Lorsqu'il sentit sa mort approcher, il se mit en route pour le couvent du mont Athos, où il désirait terminer ses jours; mais son cadavre seul arriva à cette destination : il avait rendu l'âme pendant le voyage. Sa fête est célébrée le 28 ou le 30 juin. E. Beauvois.

Hist. de Géorgie, trad. par M. Brosset, p. 324-336, 337-341. — *Recueil des Actes de l'Acad. imper. des Sciences de Saint-Petersbourg*, 1837, p. 125.

GEORGES (Saint). *Voy.* Georges de Cappadoce.

II. Georges *souverains*.

A. Georges *d'Anhalt*.

* **GEORGES I**, duc d'Anhalt-Dessau, mort le 21 septembre 1474. Il était le second fils du comte Sigismond Ier et de Brigitta, fille de Gebhard XVIII, prince de Querfurt. D'après quelques historiens, il fut sous la tutelle de son oncle jusqu'en 1413. Son père avait été pendant longtemps en guerre avec Magdebourg pour la principauté de Zerbst, dont la possession lui fut garantie en 1415 par un traité d'alliance. En 1422 Georges demanda vainement à l'empereur la dignité de grand électeur; elle fut accordée à Frédéric de Saxe, surnommé le Belliqueux. Les États de Georges s'agrandirent, en 1468, par l'héritage qu'il fit du duché d'Anhalt-Bernburg. Il éleva aussi des prétentions sur les principautés de Beskow et Sterkow; mais ces principautés furent incorporées à la seigneurie ecclésiastique de Cotbus, laquelle revint plus tard au grand-électeur de Brandebourg. La résidence de Georges, la ville de Dessau, fut réduite en cendres le 19 août 1467. Le château et les archives de l'État devinrent la proie des flammes. Georges abdiqua en 1470, et mourut quatre ans après. Il laissa un grand nombre d'enfants, dont plusieurs lui succédèrent.

Siegfried Weiss.

Beckman, *Geschichte des Fürstenthums Anhalt.*

GEORGES II, dit *le Fort*, duc d'Anhalt, mort le 25 avril 1509, sixième fils du précédent. Il était renommé à cause de sa force corporelle. On raconte qu'il étrangla un Italien qui était venu s'annoncer à Dessau comme un lutteur habile. Une autre fois il tua à coups de poing un ours qu'il rencontra, dit-on, sur les bords de l'Elbe. Pour diminuer les dépenses excessives de sa cour, il entra au service de l'électeur de Brandebourg, qui le nomma, en 1498, gouverneur du duché de Posen. Il prit peu de part aux affaires de son pays, et séjourna principalement à l'étranger.

S. W.

Beckman, tom. VIII, p. 125.

B. Georges *d'Angleterre*.

GEORGES Ier LOUIS, roi de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, né à Osnabrück, le 28 mai

1660 (1), mort dans la même ville, le 22 juin 1727. Il était fils aîné d'Ernest-Auguste, premier électeur de Hanovre, auquel il succéda au même titre et sous les noms de Georges-Louis, en 1698. Sa mère, la princesse Sophie, était petite-fille de Jacques Ier Stuart, roi d'Angleterre. Marié en 1682 à sa cousine Sophie-Dorothée, fille du duc de Brunswick-Zell, il hérita de ce prince, en 1705, du duché de Lünebourg-Zell, et le réunit à son électorat. A la mort de la reine Anne, en 1714, et succédant aux droits de sa mère, la princesse Sophie, décédée le 8 juin de la même année, il fut appelé au trône d'Angleterre en vertu de l'acte du parlement en date de l'année 1701, qui limitait aux seuls princes et princesses de la ligne protestante le droit de succession à la couronne. Georges ayant annoncé son acceptation, les communes lui votèrent immédiatement une liste civile égale à celle dont la reine avait joui; en même temps elles promirent une prime de 100,000 liv. à celui qui arrêterait le prétendant dans un lieu quelconque du territoire anglais. Après avoir confié l'administration de ses États d'Allemagne à un conseil présidé par le prince Ernest, son frère, Georges se rendit à La Haye, d'où il arriva à Greenwich, sous l'escorte d'une escadre anglo-hollandaise. Tout d'abord il accorda une confiance exclusive aux whigs, dont l'opposition aux jacobites et aux tories lui avait ouvert le chemin du trône. En quoi il se montrait fidèle à cette maxime qu'il avait presque toujours à la bouche : « N'abandonnons jamais nos amis; rendons justice à tous, ne craignons personne »; tandis qu'on disait des Stuarts qu'ils avaient adopté cette maxime, absolument contraire : « Ménageons nos ennemis pour nous les attacher; ne faisons rien pour nos amis, de qui nous n'avons rien à craindre. » Et l'on sait que cette politique leur réussit fort peu. Le couronnement du nouveau roi eut lieu à Westminster, le 20 octobre 1714. Les chambres se réunirent le 17 mars suivant; quatre jours après, le roi se rendit au parlement, et y fit lire par le chancelier un discours où il proclamait ses sympathies pour le parti whig. Cette politique ne réussit point d'abord au sein des masses : des troubles éclatèrent, et on alla jusqu'à brûler sur la place de Punthfield l'effigie du roi Guillaume. On sévit contre les agitateurs, et peut-être le prétendant eût-il réussi à reconquérir la royauté s'il avait su profiter de l'occasion, qu'il tenta, mais trop tard, de ressaisir. Poursuivi de près par le duc d'Argyle, il s'embarqua sur un vaisseau français avec quelques seigneurs, parmi lesquels le comte de Mar, qui venait de soutenir la cause royaliste. Il fit voile vers la Norvège, et redescendit à Gravelines.

Les deux parlements d'Irlande et d'Angleterre rivalisèrent de dévouement envers le roi Georges et de rigueurs envers ses ennemis. Des condamnations, parmi lesquelles celles du comte de Derwentwater, de Nithesdale, de Gurnwarth et de Winthoun, enfin des lords Nairn, Widdrington et Kennir, suivirent bientôt. Pour mieux s'assurer la continuation de leur influence, les whigs firent déclarer le parlement septennal, de triennal qu'il était. Débarrassé de ses ennemis, le roi fit alors le premier des voyages qu'il entreprit depuis en Allemagne. Il s'agissait pour lui de prévenir les effets du ressentiment causé à Charles XII par suite de l'annexion des duchés de Brême et de Verden à l'électorat de Hanovre. Un bill nouveau leva l'empêchement légal opposé au départ du roi par le bill de limitation des droits de la couronne. Avant de partir, Georges nomma *gardien* du royaume le prince de Galles; il ne lui conféra point la régence, parce qu'il avait conçu contre son fils un éloignement qui dura presque toute sa vie. Cet éloignement s'explique par la haine du roi Georges pour Sophie de Zell, sa femme et mère du prince. On sait que l'ayant soupçonnée infidèle (*voy. Sophie* DE ZELL et KÖNIGSMARK), il la fit détenir pendant trente-deux ans au château d'Alden, d'où elle ne sortit plus.

Arrivé en Allemagne, Georges fit de vains efforts pour entrer en arrangement avec le roi de Suède, qui ne voulut entendre à rien, s'il n'obtenait la restitution des duchés. En revanche, le roi d'Angleterre réussit à conclure avec la France et les états généraux de Hollande le traité dit de la *triple alliance* (janvier 1717). A son retour en Angleterre, Georges trouva le ministère en dissolution : lord Townshend venait de donner sa démission, bientôt suivie de la retraite de Robert Walpole. Le nouveau cabinet se composa de Stanhope et du comte de Sunderland. Les premiers effets du traité conclu avec la France furent l'assistance donnée par cette puissance à l'Angleterre, lorsque les intrigues d'Alberoni lui suscitèrent une guerre avec l'Espagne. L'accession de l'empereur (août 1710) fit appeler *quadruple alliance* la précédente, qui ne comprenait que trois puissances. Les hostilités qui éclatèrent alors furent signalées par la victoire de l'amiral Georges Byng (depuis lord Torrington) sur la flotte espagnole, près de la côte de Sicile (31 juillet 1718). Une autre et non moins mémorable défaite attendait l'armée espagnole qui débarqua en Écosse, et à laquelle se joignirent les highlanders jacobites, soutenus par les lords Maréchal (Keith) et Seaforth. Le traité de Stockholm, conclu en 1719 (20 novembre), mit fin au conflit avec la Suède, et avant la fin de la même année le renvoi d'Alberoni rétablit la bonne intelligence avec l'Espagne. Un nouveau changement de ministère et la réconciliation (au moins apparente) du roi avec le prince de Galles ramenèrent aux affaires Robert Walpole, qui était attaché au fils du roi.

C'est à cette époque que vient se placer la catastrophe financière de la *Compagnie du Sud*,

(1) On a remarqué que Georges naquit le jour même de la rentrée de Charles II à Londres.

dont la naissance, la formation et la fin rappellent les péripéties d'une autre compagnie célèbre, celle de Law, en France. Dans l'origine (1720), il s'agissait du rachat de toutes les dettes de l'État; la compagnie s'en était chargée. Ses offres l'avaient emporté sur la concurrence de la Banque d'Angleterre. Elle paya sept millions et demi le droit exclusif de racheter des créances pour lesquelles le gouvernement payait sept et huit pour cent d'intérêt. En vain Robert Walpole s'était-il opposé à la concession de ce privilége; en vain avait-il conjuré les communes de limiter la hausse des fonds et leur valeur totale, tout avait échoué devant la fièvre de spéculation qui s'était emparée des esprits. Des valeurs fictives prirent la place du numéraire, et ce qui avait eu lieu en France se réalisa en Angleterre : des milliers de familles trouvèrent la ruine dans ces opérations (1), qui ne profitèrent qu'à quelques fripons.

La prudence et l'habileté de Walpole, unies en cette occasion à la fermeté d'une partie du parlement, rétablirent peu à peu l'ordre dans les finances du pays, compromises par ces funestes opérations. Les communes votèrent le prélèvement d'une somme de sept millions, qui, versée au trésor sur le capital de 13,300,000 livres, fonds primitif de la compagnie, devait être employée à opérer la liquidation de la dette nationale.

En venant prononcer la clôture de la session (10 août), le roi fit allusion aux désastres de la Compagnie du Sud; il déplora les malheurs publics, et exprima sa vive indignation contre les coupables. Cette déclaration du roi était d'autant plus nécessaire qu'on l'avait soupçonné lui-même de n'être pas resté tout à fait étranger aux manœuvres des agents de la Compagnie du Sud.

Au dehors les négociations tendaient à la cessation de la guerre. Le 11 juin la paix avec l'Espagne fut signée à Madrid. En même temps Georges ménagea un accommodement entre la Russie et la Suède. Enfin, il conclut personnellement, malgré le mécontentement de l'Espagne, un traité avec les puissances barbaresques. Le 17 mai 1723, le roi se rendit de nouveau dans ses États d'Allemagne, après avoir nommé un conseil de régence, dont son fils était encore exclu. Craignant d'être inquiété par l'empereur, à cause de l'acquisition des duchés de Brême et de Verden, Georges s'occupa de resserrer son alliance avec la France; le traité de Hanovre (1725) amena ce résultat. Cependant, les hostilités éclatèrent de nouveau entre l'Angleterre et l'Espagne. Cette dernière puissance assiégea Gibraltar en février 1726; en même temps une flotte anglaise se rendait aux Indes orientales sous le commandement de l'amiral Hosier pour bloquer dans les ports les galions espagnols. Soit incapacité de cet officier, soit négligence, l'expédition fut désastreuse. Hosier perdit par la maladie une grande partie de ses matelots; un autre fléau vint se joindre à la mortalité : les vers rongèrent la carcasse des vaisseaux qui furent menacés d'une entière destruction.

L'émotion produite en Angleterre par la nouvelle de ces tristes événements contribua à disposer le gouvernement à accueillir de nouvelles ouvertures de paix. Les articles préliminaires à une pacification générale furent signés à Paris, le 31 mai 1727. Après la nomination d'une régence, d'où le prince de Galles était pour la troisième fois exclu, le roi s'embarqua de Greenwich (3 juin); il passa en Hollande trois jours après, et huit jours plus tard il succomba à Osnabrück, à une apoplexie, occasionnée, dit-on, par une indigestion de melon. — Georges avait un caractère froid et sérieux; il dut ses succès à l'activité de son esprit négociateur, souple et persévérant. « Depuis son avénement au trône de la Grande-Bretagne, dit Lingard, il n'eut plus qu'une idée fixe : assurer contre l'empereur, le Danemark, la Suède, la Prusse, contre le premier surtout, ses États de Hanovre, et les duchés de Brême et de Verden, qu'il y avait ajoutés, et il atteignit ce but. »

Lingard, *Hist. of Engl.* — *Penny Cycl.*

GEORGES II AUGUSTE, roi de la Grande-Bretagne, né à Hanovre, le 30 octobre 1683, mort le 25 octobre 1760, fils du précédent. Le 22 août 1705, il épousa Wilhelmine-Caroline, fille de Jean-Frédéric, margrave de Brandebourg-Anspach. Le 9 novembre 1706 il fut créé pair d'Angleterre, au titre de duc de Cambridge. Toutefois, il ne se rendit dans la Grande-Bretagne qu'à l'avénement de son père au trône de ce pays. Pendant la guerre de 1701 contre la France, il combattit avec son père dans l'armée des alliés; il se distingua surtout au combat d'Oude-

(1) Ce qui se passa alors dans la Grande-Bretagne ne ressemblait pas seulement à la fureur de jeu qui s'était emparée des Parisiens au temps de Law; on y voit la reproduction de la fièvre d'agiotage qui a signalé ces derniers temps. « Un esprit de vertige, dit Lingard, s'était emparé de toutes les têtes; une seule idée semblait conduire vers un but unique tous les habitants de la Grande-Bretagne. Distinction de parti, de mœurs, de sexe, d'âge, de fortune, de religion même, tout s'était effacé dans la soif d'or qui dévorait tous les cœurs. Les avenues de la Bourse étaient couvertes d'hommes de toutes les classes, employés, ecclésiastiques anglicans et non-conformistes, médecins, avocats, négociants, whigs, tories, hommes et femmes, jeunes et vieux. Toutes les professions étaient négligées, il n'y avait plus que des agioteurs. De tous côtés on voyait surgir des compagnies de commerce, des associations pour toutes sortes d'entreprises, exploitations des terres, des carrières, des mines, constructions de maisons à Londres, à Westminster, à York! Une centaine de projets de ce genre furent jetés dans le public; on calcula que les sommes qui devaient être mises en mouvement par ces divers projets monteraient à plus de 300 millions de livres, ce qui excéderait la valeur de toutes les terres de la Grande-Bretagne... Plusieurs de ces compagnies s'étaient même formées sous les auspices des plus grands seigneurs de l'Angleterre : le prince de Galles n'avait pas dédaigné de se placer à la tête de celle qui avait pour objet l'exploitation du cuivre du pays de Galles. Tous les faiseurs de projets promettaient d'ouvrir les sources du Pactole; mais c'était presque toujours par des moyens si chimériques, si dénués de sens, qu'on ne peut concevoir comment ils ont trouvé tant de dupes. » On serait tenté de croire que c'est une histoire d'hier que Lingard vient de raconter.

narde (11 juillet 1708). A la mort de la reine Anne, il accompagna son père en Angleterre, et fut déclaré prince de Galles dans le premier conseil privé tenu par Georges Ier, le 22 septembre 1714. Le 5 mai 1715 il fut nommé grand-maître de l'artillerie, et l'année suivante, pendant l'absence du roi, qui s'était rendu en Hanovre, il eut le titre de *gardien* du royaume. C'est en 1717, lors de la naissance d'un de ses fils, que commença la mésintelligence entre lui et le roi Georges Ier. Il n'était encore que prince de Galles, et le roi avait donné pour parrain au nouveau-né le duc de Newcastle, au lieu de conférer cet honneur au duc d'York, comme le désirait le prince de Galles. Mais le motif plus sérieux de l'antipathie mutuelle entre le roi et son fils, c'était le traitement cruel que le premier faisait subir à la malheureuse mère du jeune prince (*voy.* Georges Ier). Même depuis la réconciliation qui eut lieu entre eux, il y eut toujours une froideur évidente. C'est le 10 juin 1727 que le nouveau roi succéda à son père. Après quelque hésitation, et d'après le conseil de la reine Caroline, sa femme, il maintint Walpole à la tête des affaires. Ce ministre avait toujours entretenu des relations avec Caroline; il la gagna définitivement en lui faisant allouer un douaire de 100,000 liv. Elle dominait entièrement son mari, tout en évitant soigneusement de ne jamais le lui faire sentir. Les tories, qui se croyaient sûrs d'arriver au pouvoir par leurs rapports avec la maîtresse du roi, M^ss Howard, furent complétement évincés. Le premier acte important du nouveau règne, ce fut la conclusion de la paix avec l'Espagne, au moyen du traité de Séville (9 novembre 1729). Par les efforts de Walpole, cette paix dura dix ans. Elle était très-favorable au commerce anglais; car la marine espagnole, toute déchue qu'elle était, lui faisait encore des torts immenses en temps de guerre. La paix donc avait été conclue sans la participation de l'empereur; grâce aux démarches de Georges, Charles VI accéda au traité. Le repos de l'Europe était le projet favori de Walpole, et le roi entrait alors entièrement dans les vues de son ministre. A cette époque en effet commença le long règne des whigs; ils étaient parvenus à ruiner le pouvoir menaçant que les bourgs pourris donnaient aux tories, à force de corruption. Ce moyen était dans les mœurs; cela n'excuse pas Walpole d'en avoir fait un système, mais on peut dire à sa décharge qu'il usa de la corruption pour faire admettre des mœurs utiles au pays. Le roi le laissait faire; mais la prospérité de l'Angleterre n'avait pour lui d'intérêt qu'en ce que les communes lui accordaient de plus grandes sommes lorsque le pays florissait. La plus grande partie de cet argent était distribuée par Georges à ses alliés d'Allemagne. Sa préoccupation était de se maintenir à tout prix dans la possession de son électorat de Hanovre; il suivit en cela constamment les errements de son père. Tous les ans il se rendait dans ses principautés d'Allemagne, où il se délassait de l'ennui qu'avait pour lui la cour de Londres.

En 1737 commença la brouille entre le roi et son fils le prince de Galles, Frédéric-Louis. Ce dernier avait été blessé de ce que son père l'avait empêché d'épouser une princesse de Prusse, qu'il affectionnait beaucoup. Georges détestait du fond de l'âme la maison de Hohen-Zollern. Il fit épouser à son fils une princesse de Saxe-Gotha, dont la beauté et les qualités gagnèrent entièrement le jeune prince. La concorde allait se rétablir; mais l'opposition, qui s'était groupée autour de ce dernier, parvint à envenimer de nouveau les rapports entre le roi et son fils. Les hommes qui la composaient étaient généralement doués de grandes capacités; leur esprit était très-cultivé, tandis que celui de Walpole l'était à peine. C'est par les séductions de leur conversation brillante qu'ils s'étaient concilié l'affection du prince, lequel, tout à l'opposé de son père, avait un goût marqué pour les sciences et les lettres. Ils proposèrent donc aux chambres d'augmenter de 50,000 liv. st. l'apanage du prince de Galles. Persuadé que son fils emploierait cet argent à se faire des partisans, le roi fit rejeter le projet. Le prince fut même exilé du palais de Saint-James. Peu de temps après la reine vint à mourir. Elle fut vivement regrettée des Anglais : ils reconnaissaient en elle le bon génie du roi. Jusque ici elle avait retenu son mari d'employer les ressources de l'Angleterre pour les besoins de ses possessions allemandes; mais après la mort de Caroline, Georges s'engagea de plus en plus dans les complications de la politique de l'Empire, entraînant avec lui l'Angleterre, sans s'inquiéter beaucoup du mécontentement de ses sujets. Auparavant du moins il se trouva d'accord avec la volonté de la nation anglaise en faisant déclarer la guerre à l'Espagne en 1739, à cause des vexations de tous genres par lesquelles cette puissance entravait le commerce anglais. Walpole maintint la paix tant qu'il put; la pression de l'opinion publique devint formidable : Walpole résistait encore, mais le roi lui força la main. Le ministre avait eu raison; car cette guerre mit bientôt l'Angleterre dans de grands embarras. La prise de Porto-Bello par l'amiral Vernon fut un brillant fait d'armes; mais elle n'eut aucun résultat. L'expédition contre Carthagène, entreprise par le même amiral avec des moyens formidables, échoua misérablement. A la mort de l'empereur Charles VI (octobre 1740), la guerre, de particulière qu'elle était, devint générale. La Grande-Bretagne soutint la pragmatique sanction aux termes de laquelle les États autrichiens devaient passer sous la domination de Marie-Thérèse, fille de l'empereur défunt, pendant que la France et l'Espagne soutenaient les prétentions de l'électeur de Bavière, Charles-Albert, bientôt élu empereur sous le nom de Charles VII.

Vers cette époque eut lieu la retraite de Walpole du pouvoir (1742). Il fut créé comte d'Orford, et, quoique retiré de fait du ministère, il resta le conseiller intime du roi. Chose étrange! les successeurs de Robert Walpole continuèrent sa politique. Parmi les nouveaux ministres, Carteret conquit bientôt toute la faveur du roi. Il était le seul qui sût parler l'allemand; or, le roi n'eut jamais qu'une connaissance très-imparfaite de la langue anglaise. De plus, Carteret se fit le champion de la politique exclusivement hanovrienne, que le roi ne perdait pas de vue. D'énormes subsides furent accordés à plusieurs princes allemands pour les engager à maintenir la pragmatique sanction, laquelle n'intéressait en rien l'Angleterre. L'irritation du public fut quelque peu calmée par la victoire remportée par le roi sur le maréchal de Noailles à Dettingen, le 26 juin 1743. La bataille avait commencé sous les auspices les plus défavorables pour les Anglais. Le roi inspira du courage à ses troupes par son rare sang-froid; il sut profiter à l'instant de l'imprudence du duc de Grammont, qui attaqua l'armée anglaise contre les ordres du maréchal de Noailles. Le roi paya plusieurs fois de sa personne, et joignit à sa réputation de bravoure celle d'un habile capitaine; mais il gâta quelque peu la renommée qu'il acquit dans cette journée, en parlant par trop de ses exploits. Ce succès n'apaisa que momentanément les murmures de la nation. Le parlement même se préparait à improuver la ligne suivie par Georges et Carteret. Mais lorsque la France, après la mort du pacifique cardinal Fleury, songea à profiter de ces discordes pour remettre le prétendant sur le trône de ses aïeux, les plus fougueux ennemis du ministre, Pitt en tête, cessèrent toute opposition, et accordèrent tout ce qu'on demanda, afin de maintenir la maison de Hanovre. La masse de la nation resta bien plus froide : elle attendit sans s'émouvoir le débarquement du jeune Charles-Édouard, que le cardinal de Tencin fit soutenir par une flotte considérable. Une violente tempête fit manquer l'expédition. « Si la mer n'avait pas alors été de notre côté, dit avec justesse lord Mahon, les Stuarts ne pouvaient pas ne pas réussir. » Carteret entra à cette époque à la chambre haute sous le nom de lord Grenville; les frères Pelham profitèrent de cette circonstance pour l'éloigner du ministère, malgré la résistance du roi. L'administration resta dans leurs mains pendant dix années consécutives; ils surent s'entourer des hommes les plus capables de toutes les fractions du parti whig.

Dans l'année même de la défaite des alliés à Fontenoy (30 avril 1745), on vit éclater en Écosse une nouvelle rébellion jacobite : Dunkeld, Perth, Dundee, Édimbourg et Carlisle tombèrent au pouvoir des insurgés, et le prétendant Charles-Édouard put atteindre Derby, à 35 lieues de Londres, avant de rencontrer un obstacle sérieux sur sa route. Mais il fut entièrement défait à Culloden (16 avril 1746) par le duc de Cumberland, second fils du roi. Si, au lieu de passer des revues et de donner des bals à Édimbourg, le prétendant avait marché sur Londres avant que les troupes auxiliaires envoyées par la Hollande ne fussent arrivées, la situation de Georges serait devenue très-embarrassée. Aussi se vengea-t-il cruellement de la frayeur qu'il avait éprouvée : des supplices atroces furent infligés aux rebelles et même aux curieux qui s'étaient trouvés mêlés aux révoltés par simple étourderie.

Enfin, le traité d'Aix-la-Chapelle (avril 1748) fit cesser la guerre. On ne vit pas sans déplaisir la restitution du cap Breton à la France; en revanche Madras, pris par la flotte française en 1746, retourna à l'Angleterre. La mort du ministre Henri Pelham (6 mars 1754) amena de nouvelles complications. Fox, père du célèbre orateur, et Pitt se disputèrent sa succession. Le premier l'emporta pendant quelque temps; il fut nommé secrétaire d'État sous le duc de Newcastle. La guerre avec la France venait de recommencer, à cause de la lutte à outrance dans laquelle étaient entrés en Amérique les colons des deux nations. Au début, les Anglais éprouvèrent une suite de revers. La perte de Minorque les exaspéra. Pitt tonnait contre l'incurie des ministres; son éloquence transportait la nation. Le roi dut se résigner à se mettre à la tête des affaires à la fin de l'année 1756 et suivre la volonté despotique du futur lord Chatham.

Dès lors la guerre fut poussée avec une remarquable vigueur. Au mois de janvier un traité d'alliance avait déjà été conclu avec la Prusse, pour résister à la ligue de la France et de l'Autriche, à laquelle la Russie se joignit bientôt après. Les nécessités politiques avaient forcé Georges de mettre de côté son antipathie contre Frédéric le Grand. En Allemagne, en 1758, l'ennemi fut chassé de Brême et de Verden, dont il s'était emparé l'année précédente; bientôt après le Sénégal, la Gorée et d'autres possessions de la France sur la côte d'Afrique furent prises; enfin, en 1759, la victoire de Minden, remportée par le prince Ferdinand de Brunswick, rejeta les Français au delà du Rhin. Une foule d'avantages obtenus contre les flottes françaises portèrent un coup terrible à la puissance maritime de la France. La victoire du 15 septembre 1759, dite des côtes d'Abraham, acheva la conquête du Canada; dans les Indes orientales, Clive avait reconquis Calcutta (janvier 1757); il avait pris Chandernagor (14 mars, même année). Le 23 juin, par suite de la mémorable bataille de Plassy, le souverain (*subohdar*) du Bengale était forcé de se soumettre. Enfin, Clive employa tous ses moyens, toute son énergie à chasser les Français de leurs possessions de l'Inde. Vers cette époque, le roi avait d'assez fréquentes indispositions, attribuées à son âge (soixante-dix-sept ans). On espérait le voir vivre plus longtemps, quand on apprit dans Londres sa mort, causée, dit-on, par la rupture subite du ventricule droit du cœur.

Georges II était de petite taille; il avait des cheveux d'un blond roux, le nez retroussé, les yeux gros et saillants. Il était vif et colère jusqu'à l'emportement; mais il s'apaisait facilement. Un de ses contemporains, lord Harvey, disait de Georges II qu'il n'avait ni grands vices ni grandes vertus. Il aimait les femmes, mais par-dessus tout il tenait à l'argent. Il était infatué de l'étiquette minutieuse des cours allemandes de cette époque. Passer des revues était un de ses plus grands plaisirs. L'exactitude devenait chez lui une manie. A ces travers se joignait un grand défaut: Georges n'accorda d'encouragement ni aux arts ni aux lettres. Le Musée britannique fut, il est vrai, fondé sous son règne; mais il était composé en majeure partie de collections données par des particuliers. Si Georges ne fut pas un grand roi, son règne fut prospère. Georges II est sans contredit celui des quatre Georges que l'histoire doit mettre au premier rang, peut-être par cela même qu'il eut toujours la conscience de sa médiocrité. S'il n'affectionnait pas les Anglais, au moins n'entravait-il pas les efforts de ceux qui travaillaient à la puissance et à la prospérité de la Grande-Bretagne. E. G.

Lingard, *Hist. of Engl.* — Harvey, *Memoirs of the Reign of George II*; éd. Croker; Londres, 1848.

GEORGES III (*Guillaume-Frédéric*), roi de la Grande-Bretagne, fils de Frédéric-Louis, prince de Galles, et de la princesse Augusta, fille de Frédéric II, duc de Saxe-Gotha, naquit le 4 juin 1738, et mourut le 29 janvier 1820. Sa naissance excita une joie générale; il était en effet le premier prince de la maison de Hanovre né sur le sol anglais. Son père l'éleva avec soin, mais dans une retraite complète, étant au plus mal avec la cour. Après la mort du prince Frédéric-Louis, qui eut lieu le 20 mars 1751, l'isolement du jeune Georges augmenta encore, quoiqu'il fût devenu l'héritier présomptif de la couronne. Sa mère était détestée de Georges II; mais elle sut garder la direction de l'éducation du jeune prince, malgré le roi, malgré les intrigues des whigs. Elle lui inculqua de sévères principes religieux : c'est à son influence qu'on doit attribuer en grande partie la tenue presque puritaine de la cour pendant le règne de Georges III. Elle alla jusqu'à interdire à son fils la société des jeunes gentilshommes de son âge, selon elle trop pervertis. Ce genre d'éducation, excellent pour un simple particulier, était détestable pour le souverain d'une nation libre. L'esprit de Georges y prit ce caractère d'étroitesse qui se faisait sentir dans ses actes; ses vertus privées ne servirent qu'à lui donner la plus haute opinion de lui-même. Ses précepteurs étaient très-souvent changés; ils ne parvinrent pas à enseigner à leur élève une orthographe parfaite. Sa mère avait sur la dignité souveraine de la couronne les idées des cours allemandes : pour elle la royauté était une propriété personnelle, et non une magistrature suprême. Elle ne manqua pas de faire remarquer à son fils la dépendance dans laquelle Georges II se trouvait vis-à-vis de ses ministres; on l'entendait lui répéter sans cesse « *Be king* » (Sois roi). Georges fut docile à ces exhortations; pendant toute sa vie il chercha, avec la ténacité opiniâtre qui lui était propre, à augmenter la puissance de la royauté. Le jour même de son avénement au trône (25 octobre 1760) Georges III convoqua les pairs, les membres du conseil privé, enfin les officiers de la couronne, pour leur annoncer qu'il les confirmait dans leurs offices; en même temps il déclara la résolution de mener à bonne fin la guerre, dispendieuse, il est vrai, mais juste, dans laquelle le pays se trouvait engagé avec la France. A l'ouverture des deux chambres, il renouvela sa déclaration. Peu de jours après le couronnement, on apprit que le siége de Gœttingue venait d'être levé par les alliés et qu'à la suite de cet échec les troupes, réduites par tous les maux et les suites naturelles de la guerre, étaient entrées en quartiers d'hiver. L'armée et la nation furent mécontentes de cet état de choses. Les communes continuèrent de se montrer dévouées au ministère; elles allouèrent au roi une liste civile de 800,000 liv. net, et convertirent aussi les revenus permanents de la couronne en une somme qui devait être l'objet d'un vote annuel. A la fin de la même année, la dette nationale s'élevait au delà de 90 millions et demi. L'un des premiers actes du parlement de 1761 fut l'allocation d'une somme de 300,000 livres, destinée à indemniser les colonies américaines des pertes éprouvées durant la guerre. Un autre acte important, adopté sur la proposition du nouveau roi, fut la dispense pour les juges de faire renouveler leur commission à chaque changement de règne, ce qui leur assurait une sorte d'inamovibilité. Une taxe de trois shillings, imposée sur chaque barrique de bière, faillit faire perdre à Georges le commencement de popularité que les mesures précédentes lui avaient acquis. Le roi réalisa alors (mars 1761) le désir qu'il avait depuis longtemps d'élever lord Bute, son gouverneur, au ministère; il y parvint au moyen d'une grosse pension et de la survivance des gouvernements des cinq ports, qu'il fit accepter au comte de Holderness, secrétaire d'État. Lord Bute était modeste dans ses prétentions; son jugement était sain. Il n'avait aucun des vices des favoris, bien qu'il en gardât constamment l'impopularité. Une guerre avec l'Espagne devenait de nouveau inévitable; Pitt n'ayant pas réussi auprès de ses collègues du ministère à les faire consentir à prendre l'initiative des hostilités, donna sa démission. La guerre commença au mois de janvier 1762. Devenu premier ministre en juin de la même année, lord Bute commença par des négociations, puis il fit signer à Fontainebleau (3 novembre) les préliminaires d'un traité de paix entre la France et la Grande-Bretagne. Enfin, le 10 février 1763, fut conclu le traité dit *de Paris*, entre l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal. Aux termes

de ce traité, l'Angleterre était maintenue dans la possession du Canada, obtenait de l'Espagne la Floride et recouvrait Minorque. En revanche elle abandonnait la Havane, Belle-Isle et tous les établissements enlevés à la France dans les Indes orientales. C'est en vain qu'on essaya d'exciter l'opinion contre ce traité, qui fut généralement approuvé. Néanmoins, le ministère était faible, et lord Bute donna peu après sa démission, par des motifs qui n'ont jamais été suffisamment expliqués. Bute fut remplacé au ministère par Georges Grenville. Le roi savait que ce dernier était porté aux mesures arbitraires, et crut avoir rencontré l'homme qui lui convenait. Mais il se trouva que Grenville était un honnête homme, d'un caractère impérieux, qui revendiquait pour l'État une force d'action exorbitante, et ne voulait en aucun cas la prépondérance de la cour. Son manque de vues supérieures lui fit commettre des fautes graves, mais on ne peut l'accuser de servilité : plusieurs fois il humilia profondément le roi. Dès le début de cette administration (1764) éclata la mémorable opposition de Wilkes (*voy.* ce nom), auteur du n° 45 du *North-Briton*, et déclaré libelliste rebelle par une décision de la chambre des communes. Wilkes lui-même fut déchu de son titre de membre du parlement. Cet incident, qui laissait éclater un commencement d'opposition, et remarquable surtout en ce que le peuple de Londres avait pris parti pour l'auteur, causa une longue sensation.

Un fait plus grave et plus mémorable allait se produire, celui de la prétention de la métropole à retirer un revenu direct des colonies d'Amérique. Georges avait l'intention d'établir d'abord en Amérique son pouvoir d'une manière sinon despotique, au moins très-étendue, pour peser ensuite avec plus de force sur les affaires de l'Angleterre. C'est lui qui suggéra à Grenville l'idée de lever un droit d'entrée sur les marchandises importées aux colonies; il prétendait que les charges du peuple anglais seraient par là considérablement allégées. Ce calcul était erroné; car cette taxe, plus vexatoire qu'onéreuse, rapportait fort peu au trésor. Grenville en ayant fait ressortir les inconvénients, le roi répliqua que si son ministre ne se sentait pas le courage de proposer et de soutenir la mesure, il trouverait d'autres personnes moins timides. Entre sa position et ses convictions, Grenville n'hésita plus; il inséra (avril 1764) la proposition de Georges parmi plusieurs autres tendant à l'accroissement des revenus de l'État. La guerre et l'indépendance américaines sortirent du projet ainsi mis en avant. Jusque alors les Américains avaient sans se plaindre payé des taxes indirectes sur les marchandises importées ou exportées; mais quand on voulut leur imposer des taxes directes, ce fut une explosion universelle de mécontentement.

C'est de la Nouvelle-Angleterre que partit le signal de la résistance. Les habitants de cette contrée entraînèrent ceux des provinces méridionales à refuser absolument tous les objets de luxe venant de la métropole. Presque en même temps les tribus sauvages du Canada, anciennes alliées des Français, après s'être confédérées entre elles, envahirent et dévastèrent les établissements anglais. Les colons furent massacrés ou faits prisonniers. Craignant pour les provinces du nord, le général Amherst envoya William Johnson, bien connu des sauvages, négocier avec eux. Johnson déploya tant de zèle et d'activité qu'il amena une prompte pacification. La cause des Américains anglais se recruta bientôt de plusieurs milliers d'artisans que la misère exilait de la métropole.

Pendant que les affaires du dehors se compliquaient, le roi éprouva les premières atteintes de la maladie mentale à laquelle il fut en proie si souvent depuis, et qui l'accompagna jusqu'au tombeau. Lorsqu'il eut recouvré la santé, il témoigna le désir de voir présenter un bill autorisant la reine ou quelque autre membre de la famille royale à tenir les rênes du gouvernement pendant la minorité de son successeur. L'auteur véritable de cette proposition était lord Bute. Les ministres essayèrent en vain de faire écarter du conseil de régence la princesse douairière de Galles. Cet échec et l'embarras croissant des affaires d'Amérique les portèrent à donner leur démission. Le 10 juillet 1765 un nouveau cabinet fut formé, sous la présidence du marquis de Rockingham. Le premier acte de cette administration modeste et libérale fut, après de longues hésitations, le retrait du bill du timbre. Il était trop tard; l'agitation américaine, un instant ralentie, devait bientôt se transformer en révolution. Mal appuyé par le parlement, miné par des intrigues de cour, le ministère Rockingham fit bientôt place à une nouvelle administration. Devenu membre de la chambre des lords, sous le nom de comte Chatham, Pitt fut chargé de la formation d'un autre ministère. Il s'entoura de gens presque tous incapables et étrangers les uns aux autres. Il aurait fallu toute son activité pour animer ce ministère incohérent; et justement alors un accès de goutte l'empêcha pendant plus d'un an de se mêler des affaires en quoi que ce fût. Il était réservé à un membre de cette administration, au chancelier de l'échiquier, Charles Towshend, de raviver la brûlante question d'Amérique. Après avoir successivement soutenu le bill du timbre (1766) et voté pour la révocation du même bill l'année suivante, il déclara formellement, en juin 1767, que les colons devaient être taxés. L'Amérique résista encore; mais un bill déclara suspendu le pouvoir législatif de l'assemblée coloniale. L'auteur de cette recrudescence de la question américaine, Charles Towshend, mourut presque immédiatement après (4 septembre 1767). Il fut remplacé à l'échiquier par lord North. Le ministère tout entier se recomposa, sous la présidence du duc de

Grafton, homme de plaisirs, sans capacité, qui dut user de toutes les ressources de la corruption pour se maintenir. Au jugement de l'auteur anonyme des *Lettres de Junius*, « ce ministère se composait des déserteurs de tous les partis. » Mais le 28 janvier 1770 le duc de Grafton résigna ses fonctions, et fut remplacé par le même lord North, qui devint premier lord de la trésorerie. Ce ministre eut d'abord une louable préoccupation, celle de résoudre d'une manière pacifique la question d'Amérique. Le 1er mars il proposa un bill tendant à rapporter les taxes de 1767, moins la partie de ce bill relative à l'impôt du thé. On ne voyait pas ou l'on feignait de ne pas voir que les Américains étaient résolus à repousser le droit d'imposer plutôt que l'impôt lui-même. La réserve concernant l'impôt du thé amena la guerre avec les colonies et leur séparation complète de la métropole. Alors se produisit aussi un incident qui fut bientôt pacifié; il s'agissait de savoir à qui appartiendraient les îles Falkland, que se disputaient les deux gouvernements anglais et espagnol.

C'est à cette époque que Burke flétrit dans un de ses chefs-d'œuvre (*Pensées sur le mécontentement actuel*) les menées occultes par lesquelles le roi avait constamment essayé sinon de violer la constitution, au moins d'en dénaturer entièrement l'esprit. Georges était parvenu à recruter un parti dévoué à lui seul; on l'appelait celui des *amis du roi*. Leur coterie, ne pouvant gouverner ouvertement, tenait le ministère à la merci du roi, le paralysait entièrement, et lui imposait des complaisances contraires aux principes de la liberté britannique.

Le parlement, clos le 8 mai 1771, fut signalé par la prétention, couronnée de succès, qu'élevaient les journaux de reproduire les débats des chambres. La même année vit se réaliser au sein de la famille royale des événements d'un autre genre.

Le duc de Cumberland, troisième frère du roi, ayant épousé miss Horton, fille de lord Irnham et veuve de Christophe Horton, Georges III fit défendre aux époux de se présenter à la cour. Cette défense n'empêcha point le second frère du roi, le duc de Glocester, de proclamer quelques mois plus tard son mariage avec la comtesse douairière de Waldegrave (fille d'Édouard Walpole). Ces deux épisodes matrimoniaux motivèrent le célèbre bill aux termes duquel il est interdit aux descendants de Georges (en exceptant toutefois les princesses mariées à l'étranger) de contracter mariage avant vingt-cinq ans sans le consentement du roi, et passé cet âge sans le consentement du parlement.

En 1773 éclatèrent en Amérique les troubles occasionnés par l'impôt du thé. Au mois de décembre la populace de Boston détruisit toute une cargaison de thé. Cependant, il se passa encore quelque temps avant qu'on ne songeât à vider la querelle par les armes. Le combat de Lexington (19 avril 1775) et la bataille de Bunkers Hill (16 juin, même année) furent les premières hostilités. Jusque là les colons n'avaient point songé à se séparer définitivement de la métropole. Le 4 juillet 1776 marqua le point de départ d'une ère nouvelle : l'Amérique proclama son indépendance. L'année suivante la cause américaine se recruta d'un grand nombre d'officiers français, qui venaient lui prêter un chevaleresque concours. La reddition de Saratoga et la défaite de Burgoyne (16 octobre 1777) furent le plus décisif de tous les échecs de la Grande-Bretagne. Le 6 février 1778 les Américains conclurent avec la France un traité aux termes duquel leur indépendance était reconnue par Louis XVI. En 1779 l'Espagne embrassa également la cause américaine; enfin, en 1780 ce fut le tour de la Hollande. La neutralité armée, proclamée dans la même année par les puissances du nord de l'Europe, par la Russie, le Danemark, la Suède et bientôt par la Prusse et l'empereur, pouvait être considérée comme une manière indirecte de reconnaître le droit des Américains. Cependant, il n'y est de la part de ces puissances d'autre motif avoué que de réprimer les violations continuelles de pavillon que commettaient imprudemment les marins anglais.

A l'intérieur, cette même année fut signalée en Angleterre par une insurrection des habitants de Londres. Le bill qui rendait aux catholiques la jouissance de certains droits civils fut la cause de ces troubles. Pendant plusieurs jours la capitale fut en quelque sorte livrée aux mutins, qui s'attaquèrent surtout aux édifices consacrés à la religion romaine. De graves excès furent commis, parce que, comme il arrive d'ordinaire, les émeutiers s'étaient recrutés d'un grand nombre de malfaiteurs qu'ils avaient arrachés aux prisons. Convoqués par le roi et délibérant sous sa présidence, les membres du conseil privé ne surent d'abord que décider. « Eh quoi! s'écria le roi, n'est-il donc aucun moyen d'arrêter ce désordre? — Je n'en vois qu'un seul, répondit le procureur général, c'est d'autoriser les troupes à agir sans la permission ou la présence du magistrat. » C'était violer la constitution, si respectée en Angleterre; aussi tous les membres du conseil hésitèrent. « Eh bien, reprit le roi, je prends sur moi la responsabilité »; et il signa. Aussitôt le procureur général donna l'ordre, et la troupe put agir; les mutins furent repoussés, dispersés, et leur chef, Gordon, fut incarcéré. On maintint aux communes le bill qui avait servi de prétexte aux troubles. Cependant, la guerre d'Amérique se prolongeait. Le manque de troupes et d'argent paralysait les opérations du généralissime américain, Washington, et peut-être les Anglais auraient-ils remporté de plus nombreux succès si en cette année 1780 ils n'eussent trop divisé leurs forces. La face des choses avait aussi changé dans les Indes orientales, par suite des

succès d'Hyder-Ali. Bientôt après (19 octobre 1781), la soumission de lord Cornwallis à York-town termina de fait la guerre avec les États-Unis; mais la paix restait encore à conclure.

Le 20 mars 1782, lord North et ses collègues résignèrent leurs fonctions; un nouveau cabinet se forma, sous la présidence du marquis de Rockingham. La mort de cet homme d'État, survenue trois mois après, rendit nécessaire la composition d'une nouvelle administration. La nomination de lord Shelburne au poste de premier lord de la trésorerie éloigna Fox et ses amis. Alors Pitt fut appelé aux fonctions de chancelier de l'échiquier, en remplacement de Georges Cavendish. Ce même lord Shelburne eut, dit-on, depuis assez d'influence pour faire consentir Georges III à l'émancipation des États-Unis. Les préliminaires de cette paix mémorable furent signés à Paris, le 30 novembre 1782, et ratifiés le 3 septembre 1783. L'indépendance des colonies américaines fut seulement reconnue par le traité définitif signé à Versailles entre la France, l'Espagne et l'Amérique. C'est ainsi que la couronne britannique perdit un de ses plus beaux fleurons.

Dès le 1er décembre 1782 le roi avait fait part aux chambres de la signature des articles provisoires de la paix avec les États-Unis. L'année suivante il avait dit à M. Adams, chargé d'affaires d'Amérique à Londres : « J'ai été le dernier de mon royaume à reconnaître l'indépendance américaine; maintenant qu'elle est établie, je serai le dernier à la violer. »

Mais le cabinet de lord Shelburne était tombé peu de temps après les signatures des préliminaires de paix (mars 1783). La coalition, dont Fox et lord North faisaient partie, vint occuper le ministère, sous la direction du duc de Portland. Les affaires de l'Inde attendaient alors une solution; les débats auxquels elles donnèrent lieu dans le parlement anglais et les ambitions qu'elles excitèrent remplissent une grande page dans l'histoire de la Grande-Bretagne. La discussion, féconde en incidents inhérents aux pays constitutionnels, se concentra entre le projet d'administration pour l'Inde, présenté par Fox, devenu le ministre et le conseiller du roi Georges, et celui de Pitt, qui siégeait dans l'opposition. Fox voulait déléguer à des commissaires spéciaux l'administration des affaires de la Compagnie des Indes orientales, dont les finances étaient en désordre et qui se trouvait dans l'impossibilité de gouverner les territoires en sa possession. Le nombre des commissaires eût été de sept, nommés par un bill et inamovibles : c'était rendre ces fonctionnaires en quelque sorte indépendants de la couronne d'Angleterre. « Que le bill passe, disait lord Camden à la chambre des lords, et bientôt nous verrons le roi d'Angleterre et le roi du Bengale se disputer la supériorité dans le parlement britannique. » On démontra à Georges III que le bill ne tendait à rien de moins qu'à limiter sa prérogative. Ce prince se prononça contre le bill, et intervint ouvertement pour le faire rejeter par la chambre des lords. Il en résulta un changement de ministère; les sceaux furent repris à lord North et à Fox, et lord Temple fut chargé de signifier aux autres ministres leur destitution. Après ce procédé, offensant pour les communes comme pour les ministres, Georges se crut enfin roi; mais il venait de se donner un maître : Pitt fut mis à la tête de la nouvelle administration (décembre 1783). Il avait alors vingt-quatre ans : il rencontra la plus vive opposition dans la chambre des communes. Son bill relatif à l'administration de l'Inde fut rejeté (mars 1784). Ce premier échec lui fit prononcer hardiment la dissolution de la chambre, qui lui était ouvertement hostile. Le pays était las des luttes stériles des partis, dans lesquelles, faute de questions fondamentales, l'intérêt et la rancune décidaient tout. Les élections furent entièrement défavorables aux whigs. La chambre nouvelle adopta le bill que la précédente avait repoussé. Suivant ces dispositions, un bureau composé de commissaires nommés par le roi et révocables, siégeant à Londres, devait diriger les affaires de l'Inde. Des pouvoirs très-étendus furent accordés au gouverneur général de ce conseil suprême, et tous les droits de surveillance et de suzeraineté furent maintenus à la couronne. C'est à cette époque (1783) que se place un incident mémorable comme point de départ des efforts tentés depuis pour la répression de la traite des noirs. Les quakers de Londres présentèrent à la chambre des communes une pétition afin que l'importation des nègres fût absolument interdite. Une autre décision généreuse et réparatrice fut adoptée à la même époque : sur la proposition du député Dundas, il fut déclaré que l'on rendrait leurs biens aux héritiers des familles écossaises atteintes par les confiscations qui suivirent les troubles de 1715 et de 1745.

Pendant qu'en Angleterre les esprits tendaient à se pacifier, l'Irlande présentait des symptômes alarmants. On s'y plaignait des entraves imposées au commerce et à l'industrie. Bientôt 50,000 Irlandais armés parurent décidés à obtenir par la force le redressement de ces griefs. Craignant un soulèvement analogue à celui de l'Amérique, le parlement anglais consentit à reconnaître enfin la complète indépendance du parlement irlandais; en même temps on accorda au commerce de ce pays de nouveaux et plus nombreux débouchés : il fut permis aux Irlandais d'exporter leurs étoffes de laine et d'échanger leurs produits avec les colonies anglaises d'Amérique, les Indes occidentales et l'Afrique. L'année 1787 fut marquée par la ratification parlementaire accordée au traité de commerce conclu entre la France et l'Angleterre. En même temps Pitt proposa un projet de consolidation des droits dans les trois grandes branches du revenu public, les douanes, l'accise et le timbre. Le 26 février il exposa son plan devant les communes, et proposa d'a-

bord d'une manière générale l'abolition de tous les droits de douane, d'accise et de timbre et leur remplacement par d'autres impôts. Cette fois l'opposition elle-même se prononça en faveur des plans du ministre. Au dehors l'Angleterre proposa à la Hollande, agitée par des troubles intérieurs, sa médiation, qui fut refusée.

La question de la traite des noirs revint en 1788 devant le parlement. Sur la proposition d'un membre, M. Dolben, on adopta un bill destiné à régler le mode de transport des esclaves sur les vaisseaux anglais et à forcer les capitaines aux précautions nécessaires pour prévenir la mortalité. Pitt lui-même fit ajouter au bill des clauses qui témoignaient de son humanité. C'est donc du règne de Georges III que datent les premières mesures destinées à réprimer et éteindre l'odieux trafic des noirs.

Au mois de novembre 1788, le roi éprouva de nouveau les atteintes de la cruelle maladie qui devait si souvent troubler le cours de son règne. C'est alors que Fox (voy. ce nom) soutint que la régence appartenait de droit au prince de Galles. Cette doctrine fut combattue par Pitt : « Les rois et les princes, dit-il, tiennent leurs droits du peuple, et le peuple seul, par ses représentants, peut rendre une décision dans les cas non réglés spécialement par la constitution. » En conséquence le ministre soutenait que la régence devait être déférée au prince par les chambres, et il fit une proposition conçue d'après ce principe. Pitt prétendait aussi limiter extrêmement le pouvoir du régent; il en agissait ainsi parce qu'il savait le prince de Galles très-porté pour Fox. Les débats sur le projet ministériel duraient encore quand Pitt reçut, écrite de la main du roi, une lettre qui lui annonçait le rétablissement de sa santé. Il y était dit que sa majesté renouvelait avec bonheur les rapports longtemps interrompus entre elle et son ministre.

Vint enfin l'année 1789, qui fit entrer l'Angleterre comme le reste de l'Europe dans une phase nouvelle, inséparable des destinées de la révolution française. Alors s'éleva entre les deux grands orateurs de l'Angleterre (Fox et Burke) ce débat mémorable où l'un témoigna toutes ses sympathies, l'autre toute son antipathie pour le grand mouvement national qui venait d'éclater en France. Il en résulta des propositions de réforme qui furent présentées et soutenues avec assez d'ardeur par divers membres du parlement; mais elles ne devaient pas si tôt triompher des lenteurs habituelles de la législature britannique. Toutefois, le gouvernement anglais, moins enthousiaste du nouvel ordre de choses qui commençait en France, demanda au parlement (22 mars 1791) l'augmentation des forces maritimes; mais cette proposition ne fut pas d'abord accueillie. Vers la même époque, on adopta un bill ayant pour objet la formation à Sierra-Leone d'un établissement destiné à l'introduction du christianisme en Afrique. Éclairé par l'expérience si récente de la guerre d'Amérique, le ministère vint proposer au parlement de doter le Canada d'une organisation libérale : il déclara renoncer au droit d'imposer des taxes sur la colonie, se réservant seulement celui de régler le commerce extérieur. C'est à cette occasion qu'eut lieu la rupture définitive entre Fox et Burke, le premier ne trouvant pas la proposition ministérielle assez libérale, l'autre se sentant offensé de l'allusion que faisait Fox aux doctrines contenues dans son récent ouvrage.

Relativement à la marche des événements en France, Georges III et son gouvernement tinrent d'abord la plus prudente conduite. Sollicité d'entrer dans la ligue des autres puissances contre le gouvernement français, le roi refusa catégoriquement. Mais après le 10 août 1792 il donna ordre à son ambassadeur de quitter Paris, tout en lui enjoignant de déclarer que son gouvernement entendait garder la plus stricte neutralité. Toutefois, Georges ne vit pas sans inquiétude l'appel fait aux autres peuples par la nation française. Dans son discours d'ouverture du 13 décembre 1792, il donna à entendre qu'il lui serait difficile de rester neutre en présence des dispositions menaçantes de la France. Cependant, des efforts pour maintenir des rapports d'amitié avec la Grande-Bretagne étaient tentés par le gouvernement français. Tel fut l'objet du voyage de Maret et de Chauvelin en Angleterre : ces deux négociateurs demandaient la libre navigation de l'Escaut. Le cabinet anglais vit dans cette demande une agression contre la Hollande, en sorte qu'elle échoua, et l'envoyé Chauvelin, ayant reçu de nouvelles lettres de créance, le roi ne voulut pas les voir; il refusa même de recevoir l'agent français. Pitt s'était entendu avec le roi pour couper court aux sympathies que trouvait en Angleterre la révolution française. Elles prenaient en effet déjà une extension menaçante pour la constitution du royaume. Pitt raviva habilement l'ancienne jalousie des Anglais contre la France, en leur tenant constamment sous les yeux les progrès des armées de la république. Les instincts de cupidité furent aussi réveillés par lui; et dès qu'il eut montré aux Anglais la perspective de s'emparer des colonies françaises en dédommagement de la perte de l'Amérique, la guerre devint populaire.

La mort du roi Louis XVI motiva de la part de Georges III le renvoi immédiat de Chauvelin, qui reçut l'ordre de quitter sous huit jours la Grande-Bretagne. A son tour la Convention nationale déclara la guerre à la Grande-Bretagne, puis à l'Espagne. La première de ces puissances se coalisa successivement avec la Sardaigne les rois d'Espagne et de Prusse, enfin avec l'empereur François et le Portugal. Elle conclut des traités de subsides avec Hesse-Cassel, Bade, Hesse-Darmstadt, enfin avec le Hanovre considéré comme électorat. Il existait déjà un traité d'al-

liance avec la Hollande. La première démonstration du gouvernement britannique fut un envoi de troupes en Hollande sous la conduite du duc d'York (1793); le prince de Saxe-Cobourg et le duc d'York prirent Valenciennes et Condé. Mais les troupes anglaises échouèrent dans leur attaque sur Dunkerque. Toulon tombé aux mains de lord Hood, fut repris par les Français. En 1794 lord Howe défit la flotte républicaine, et bientôt les Anglais s'emparèrent de l'île de Corse. Les Français perdirent encore (1795) La Martinique, Sainte-Lucie, La Guadeloupe. D'autre part les Hollandais chassèrent le stathouder, et, secondés par la France, constituèrent la république batave. De leur côté, les Anglais s'emparèrent du cap de Bonne-Espérance, de Ceylan et d'autres possessions hollandaises dans les Indes orientales. Enfin, la paix fut conclue entre la France et la Prusse d'abord (5 avril 1795), puis avec l'Espagne (25 juillet même année). En 1796, l'Angleterre dut abandonner l'île de Corse, et le 5 octobre de la même année l'Espagne, sous la pression du gouvernement français, déclara la guerre à la Grande-Bretagne.

A l'intérieur l'opposition tenta longtemps, mais en vain, de ramener le cabinet et le parlement à des dispositions pacifiques. Fox surtout ne manqua point de faire ressortir les énormes dépenses occasionnées par la guerre et les échecs essuyés sur le continent. Mais le ministère Pitt l'emporta encore sur l'opposition. C'est vers cette époque que la chambre des communes reçut communication officielle du mariage du prince de Galles avec Caroline, fille du duc de Brunswick. En annonçant ce mariage, le roi demandait pour le prince un apanage sur lequel serait prélevée une somme applicable au payement des dettes de son fils, dont le chiffre s'élevait à 600,000 livres.

Cependant, les idées françaises étaient loin d'être en défaveur en Angleterre; de plus, la masse de la population penchait vers la paix. La presse, de son côté, se prononçait contre la guerre. La fermentation des esprits devint même si grande que les ministres convoquèrent le parlement dès le mois d'octobre 1795. Comme on savait que le roi ouvrirait la session en personne, des groupes nombreux stationnèrent près du lieu des séances; à peine la voiture de Georges eut-elle paru qu'elle fut entourée aux cris mille fois répétés : *Du pain et la paix! le renvoi de Pitt!* parfois accompagnés de cet autre cri : *Point de roi! à bas Georges!* Des pierres furent lancées contre la voiture; une balle même la traversa.

Le roi montra en cette occasion beaucoup de sang-froid : « Je viens d'être tiré au blanc », dit-il, au chancelier en entrant dans la chambre des lords. Puis il prononça son discours sans témoigner d'autre émotion. Au retour il fut encore l'objet de démonstrations menaçantes. Les mêmes cris se firent entendre. La courageuse attitude d'un Irlandais, nommé Bedingfield, qui s'élança au-devant de la multitude, sauva le roi, qui se montra le lendemain à Covent-Garden avec trois de ses filles et y fut reçu par des acclamations enthousiastes. Ce n'était pas la première fois qu'on cherchait à attenter à la vie de Georges; dès 1777 il avait été en butte à plusieurs tentatives d'assassinat. Il les fit toujours expliquer par la folie. Sur la proposition de Pitt et Grenville, appuyée en cette occasion par Canning, le parlement adopta, pour un temps limité il est vrai, deux bills tendant à garantir le roi contre ses ennemis personnels et le gouvernement contre toute tentative de révolte. Malgré les efforts des partisans de la guerre, parmi lesquels Burke, qui venait de publier sa brochure intitulée : *Lettre sur une paix régicide*, dont le titre fait assez connaître la pensée, le parti opposé devait l'emporter. On doit reconnaître que les circonstances lui donnaient raison : il suffit de rappeler les succès des Français en Italie, les traités de paix et d'alliance imposés aux rois d'Espagne, de Naples et de Sardaigne, l'épuisement de l'Autriche après deux campagnes, la constitution de la Hollande en république, enfin, et par-dessus tout, les dépenses énormes que supportait la Grande-Bretagne pour soutenir la guerre. La banque avait suspendu ses payements; une émeute, qui aurait pu avoir des suites incalculables, venait d'éclater parmi les équipages de la flotte, et n'avait été réprimée que par l'énergie de lord Allan Gardner (*voy.* ce nom) et du conseil d'amirauté. Sous l'empire de cette grave situation, lord Malmesbury fut envoyé à Paris, où il arriva le 22 octobre 1796, avec le titre de plénipotentiaire. Mais sa mission fut de courte durée : ses exigences étaient trop grandes pour que le gouvernement français pût y souscrire. En effet, outre la mutuelle restitution des conquêtes, contre l'offre de rendre les colonies françaises des Indes orientales et des Antilles, il demandait que la France évacuât l'Italie, la Belgique, etc. Le Directoire répondit que l'honneur de la république ne permettait pas d'accepter de semblables conditions, et lord Malmesbury reçut l'ordre de quitter sous deux jours le territoire français.

L'expédition de Hoche sur les côtes d'Irlande, rendue nulle par les vents contraires, mit un nouvel obstacle à la paix. Bientôt après les Français dévastèrent Terre-Neuve, et le Directoire obligea ses alliés à fermer leurs ports au commerce anglais. Il en résulta qu'à l'exception du Portugal, des villes hanséatiques et des places qui en dépendaient, toutes les cités maritimes depuis les bouches de l'Elbe jusqu'à l'Adriatique demeurèrent fermées au commerce anglais. Le 6 octobre 1796, lors de l'ouverture du parlement, tout en déclarant qu'il n'avait rien négligé pour arriver à la paix, le roi demanda et obtint des communes de nouveaux sacrifices : 15,000 hommes pour la marine, recrutement des régiments, augmen-

tation des milices, enfin deux emprunts de 18 millions de livres chacun, y compris un prêt de 3 millions à l'empereur d'Autriche; le tout indépendamment des impôts ordinaires ou extraordinaires déjà établis. Ces allocations ne furent pas accordées sans les protestations des représentants de l'opposition, tels que Fox et Erskine.

En 1797 les Anglais eurent de nombreux avantages : la flotte espagnole fut défaite au cap Saint-Vincent par John Jervis (14 février); La Trinité, Porto-Rico et Ténériffe furent enlevés coup sur coup; le 11 octobre enfin lord Duncan remporta une victoire complète sur la flotte hollandaise à Camperdown. La paix ayant été négociée entre la France et l'Autriche, le cabinet anglais se décida à entamer de nouvelles négociations avec le gouvernement français. En effet, si la Grande-Bretagne comptait de nombreux succès maritimes, à son tour la France l'emportait sur le continent. Partout les armes victorieuses du général Bonaparte avaient eu raison de la coalition que soldait l'Angleterre. La Russie ne s'était pas encore prononcée, et l'on pouvait craindre que les efforts de la France, de l'Espagne et de la Hollande réunies, ne se tournassent contre l'Angleterre. C'est ce qui explique les propositions de paix émanées du gouvernement britannique. Le Directoire y accéda, et la ville de Lille fut choisie pour les conférences. Ce fut encore lord Malmesbury qui s'y rendit au nom de l'Angleterre (juillet 1797). Il suffit de rappeler les propositions réciproques des deux gouvernements pour comprendre qu'elles ne durent pas aboutir. Le gouvernement anglais demandait la cession par l'Espagne de l'île de La Trinité; la cession par la Hollande du cap de Bonne-Espérance, de Cochin et de ses possessions dans l'île de Ceylan; enfin, d'indemniser le prince d'Orange de la perte des Provinces-Unies. De son côté la France demandait, ce qui en soi avait moins d'importance : l'abandon par le roi d'Angleterre du titre de roi de France; la restitution des vaisseaux emmenés de Toulon et une indemnité pour ceux qui avaient été détruits; la radiation de l'hypothèque de l'Angleterre sur les Pays-Bas, pour les prêts par elle faits à l'empereur; enfin, la restitution de tout ce qui avait été pris à la Hollande et à l'Espagne. De part et d'autre, les plénipotentiaires se séparèrent presque immédiatement à la suite de ces ouvertures.

La conclusion de la paix entre la France et l'Autriche accrut les dangers de l'Angleterre. Outre une invasion à redouter, le gouvernement anglais ne pouvait se dissimuler le progrès des idées françaises et de l'esprit de révolte en Écosse et surtout en Irlande. Il fallut en venir à la force dans le premier de ces pays, et la situation allait devenir plus grave encore en Irlande. Pour parer à toutes ces difficultés, le ministère proposa et fit adopter un plan de finances ayant pour objet de pourvoir aux besoins de l'année, s'élevant à 25 millions de liv. sterl. et d'amener ce résultat sans augmenter la dette. Dans ce système, la banque devait continuer de refuser de payer en numéraire; on prélevait six millions et demi sur le produit non employé du fonds d'amortissement, sur des billets de l'échiquier, enfin sur les créances non hypothéquées; on triplait les taxes personnelles jusqu'à concurrence du dixième du revenu; enfin, on admettait les contributions volontaires. A lui seul le roi Georges souscrivit pour 20,000 liv. sterl. D'autres mesures de précaution et de défense nationale furent adoptées. Un bill autorisa le rachat de la taxe foncière, afin d'absorber une quantité considérable de fonds publics et de convertir en garanties territoriales une portion de la dette. Un autre bill appela sous les drapeaux une partie de la milice supplémentaire; enfin, une nouvelle suspension de l'*Habeas corpus* fut demandée.

Alors éclata l'insurrection irlandaise (1798), que la supériorité numérique des troupes anglaises et la trahison firent échouer. Le gouvernement du roi Georges eut le tort de se montrer impitoyable après la victoire : les cours martiales, les cours de justice et les bourreaux ne cessèrent point de fonctionner. Enfin, le marquis de Cornwallis, envoyé en Irlande avec le titre de vice-roi, adopta une autre politique, dont le résultat fut le rétablissement du calme malgré la tentative d'invasion du général Français Humbert (*voy.* ce nom). L'insurrection irlandaise fit périr plus de trente mille hommes; elle tendait moins à l'émancipation des catholiques qu'à la séparation avec la Grande-Bretagne.

A l'extérieur, un événement mémorable eut lieu vers la même époque : Nelson trouva enfin la flotte française commandée par Brueys en vue d'Alexandrie. Le combat engagé le 2 août 1798 ne cessa que le lendemain, après une lutte presque sans exemple, signalée de part et d'autre par des prodiges de valeur et terminée par la victoire de la marine anglaise. Ce fut dans presque toute l'Europe une recrudescence d'hostilités contre la France. Une nouvelle coalition se forma contre elle; elle se composait de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Russie, de Naples et de la Turquie (1799).

Pendant qu'il armait ainsi l'Europe contre la France, le gouvernement du roi Georges préparait le grand acte de la réunion de l'Irlande à la Grande-Bretagne. Le 22 janvier 1799 un message royal proposa cette réunion à la chambre des communes, comme le plus sûr moyen de prévenir les desseins des malveillants qui méditaient la séparation des deux pays, et d'ailleurs comme devant augmenter les ressources de la Grande-Bretagne. Quelque temps après le parlement anglais donnait sa sanction à la fusion légale des deux pays : il fut décidé qu'ils ne formeraient désormais qu'un seul État, sous le nom de *Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*. Cette mesure privait ce dernier pays

de son indépendance. Par compensation, l'Angleterre devait au moins songer à faire pardonner cette violation de droits acquis par des améliorations réelles; on sait comment elle s'en est acquittée.

Au dehors la seconde coalition, celle qui devait amener, suivant l'expression du roi Georges (disc. au parl., 12 juillet 1799) la *délivrance* de l'Europe, n'eut guère plus de succès que la première, et l'armée que le gouvernement anglais envoya en Hollande pour y rétablir la maison d'Orange, battue par les Français, fut bientôt obligée d'évacuer le pays (octobre 1799). Les armes anglaises étaient plus heureuses aux Indes orientales; le 4 mai 1799, Tippoo-Saïb, l'allié de la France, avait été défait et tué; sa capitale, Seringapatam, était tombée au pouvoir de sir David Baird; par suite de cette victoire, les possessions anglaises s'accrurent d'une partie des États de ce prince. Au mois d'août, les Anglais prirent Surinam sur les Hollandais, qui déjà avaient perdu dans le cours de l'année leurs navires de guerre. Là ne s'arrêtèrent point les succès maritimes des Anglais. L'année suivante (1800) ils s'emparèrent de Minorque et de l'île de Malte.

En opérant la réunion de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, un homme d'État de la valeur de Pitt devait vouloir consolider son œuvre par l'émancipation des catholiques de l'Angleterre. Cette fois il se trouva en face des scrupules du roi, qui prétendit que le serment du couronnement ne lui permettait pas de donner sa sanction à une mesure qui mettait l'Église anglicane en danger. « Je suis, disait le roi à quelques lords qui cherchaient à ébranler sa résolution, je suis de ceux qui respectent un serment. Je me sens la force de descendre de mon trône et de me retirer dans une chaumière, même à placer ma tête sur le billot, si mon peuple le désire; mais je ne me sens point la force de violer un serment que j'ai solennellement prêté lors de mon couronnement. » Devant cette résistance inébranlable, Pitt déclara qu'il croyait devoir renoncer au ministère; la plupart de ses collègues, parmi lesquels lord Grenville, firent la même déclaration. Ils furent remplacés (mars 1801) par le ministère Addington (lord Sidmouth).

Dans l'intervalle, les relations extérieures avaient également pris une autre face; l'alliance avec la Russie avait été rompue, et cette puissance avait contracté avec la Suède et le Danemark un nouveau traité de neutralité armée. Un incident assez significatif se produisit au mois de janvier 1801: le roi Georges renonça à s'intituler désormais *roi de France*: à dater du 1er janvier de cette année, il se fit appeler *Georgius III, Dei gratia Britanniarum rex, fidei defensor*. Au dehors, dès le commencement de l'année, le gouvernement britannique se proposa deux buts: de faire évacuer l'Égypte et de dissoudre la ligue du Nord. En conséquence deux escadres se dirigèrent l'une vers la rade d'Alexandrie, l'autre vers la Baltique. La première, commandée par sir Ralph Abercromby, débarqua au commencement de février sur la plage d'Aboukir pendant qu'une armée turque s'avançait vers le Caire par la rive droite du Nil. Pressée par Hutchinson, qui avait remplacé Abercromby, Alexandrie se rendit le 2 septembre; l'autre escadre, commandée par Hyde Parker et en réalité par Nelson, son lieutenant, déjà illustre, passa le Sund en longeant la côte de la Suède, bombarda Copenhague, et détruisit en partie la flotte danoise. Cette expédition fut suivie d'un armistice. A son retour de Copenhague, Nelson fut chargé d'aller bombarder et détruire, s'il se pouvait, la flottille française de Boulogne; mais cette fois il fut repoussé. Une tentative contre l'île d'Elbe ne fut pas plus heureuse. Les Français obligèrent à se rembarquer, après des pertes assez sensibles, les trois mille hommes débarqués sur cette île. Le 5 juillet sir James Saumarez échoua de même dans son attaque contre trois vaisseaux de ligne français et une frégate mouillés dans la rade d'Algésiras. Ces échecs et ces succès balancés facilitèrent les négociations pour la paix. Peut-être eussent-elles atteint plus tôt un résultat satisfaisant si Bonaparte n'eût demandé qu'on réprimât la presse anglaise. Il lui fut répondu que toucher à la liberté de la presse en Angleterre était chose impossible, et que tenter de le faire ce serait exposer l'État à de sérieux dangers. Néanmoins, le grand obstacle à la pacification, l'évacuation de l'Égypte ayant eu lieu, les préliminaires en furent posés dès le 1er octobre 1801, et le 25 mars suivant le traité d'Amiens fut signé.

Lors de l'ouverture des chambres, le roi annonça la conclusion de la paix, qu'il qualifiait d'avantageuse et satisfaisante pour l'honneur britannique. Une importante discussion s'éleva ensuite sur les dettes de la liste civile, dont le chiffre s'élevait à 990,000 liv. sterl. Puis on discuta les conditions du traité avec la France. Grenville et Windham attaquèrent avec violence ce traité; Grenville blâma particulièrement la cession de Malte, du Cap, de Minorque et de l'île d'Elbe. Cette violente attaque du traité fut suivie de la dissolution de la chambre des communes, parvenue près du terme de ses pouvoirs (29 juin 1802). Tout annonçait du reste que la paix serait de courte durée. On voyait avec déplaisir que le premier consul ne perdait pas de temps pour agrandir le territoire de la France; qu'il se hâtait d'y annexer l'île d'Elbe; qu'il s'intitulait médiateur de la Confédération suisse et président de la République Cisalpine; qu'il obtenait de l'Espagne la Louisiane et le duché de Parme; enfin, qu'il érigeait le Piémont en département français. Il résulta de ces dispositions que lorsque Bonaparte voulut réoccuper La Guadeloupe et recouvrer Saint-Domingue, l'amiral Mitchell reçut l'ordre de surveiller les mouvements de l'expédition française, commandée par le général Leclerc. De son côté, le premier consul tardait à envoyer à Londres

son ambassadeur, Andréossy, ce qui témoignait de quelque froideur. Ces symptômes d'une nouvelle et prochaine rupture furent signalés par le roi dans le discours d'ouverture du parlement (16 nov. 1802). Il insista surtout sur « les empiétements qui menaçaient l'intérêt général de l'Europe ». Dans la chambre des communes, l'opposition renchérit sur ce texte : Windham et Canning, en particulier, dénoncèrent à l'opinion ce qu'ils appelaient « l'insatiable ambition de Napoléon ». Le ministère sonda les dispositions de la Russie et de l'Autriche au sujet de la question suisse et des empiétements en Hollande; mais cette fois il trouva ces puissances peu disposées à entrer dans ses vues. A son tour le premier consul réclama l'évacuation de Malte : à quoi le gouvernement du roi Georges répondit que la France étendait trop son territoire et menaçait l'Égypte. Le 8 mars un message royal dénonçait au parlement les préparatifs de guerre que faisait la France, et concluait qu'il était temps d'aviser à la défense du pays. Le parlement autorisa en effet l'organisation des milices, et vota une addition de 10,000 marins à l'effectif existant. On proposa, dit-on, à Bonaparte de laisser Malte aux Anglais. « Laisser Malte aux Anglais! répondit-il; j'aimerais mieux les voir dans un faubourg de Paris. » Une nouvelle proposition fut encore faite par l'ambassadeur anglais, celle d'abandonner Malte contre la cession de l'île de Lampéduse par le roi de Naples, puisqu'il fallait bien à l'Angleterre une station dans la Méditerranée. Toutes ces négociations échouèrent. Le 16 mai 1803 un nouveau message royal annonça que la guerre était déclarée, et l'on peut ajouter qu'elle dura presque sans interruption jusqu'à la chute du grand adversaire du gouvernement britannique.

On croyait presque sérieusement en Angleterre à une invasion française, et les projets de défense abondèrent. Le prince de Galles ayant écrit au roi son père pour lui demander un grade digne de sa naissance, il lui fut répondu que si l'ennemi effectuait une descente il trouverait sans doute l'occasion de se dévouer à la tête de son régiment, mais qu'il ne devait pas songer à se faire un nom dans la carrière des armes. L'occupation du Hanovre par les Français fut l'un des premiers résultats du retour des hostilités; de leur côté, les Anglais bloquèrent les bouches du Weser et de l'Elbe. En Amérique, ils prirent Tabago et Sainte-Lucie, les établissements hollandais d'Essequibo et Demerary, les rochers de Saint-Pierre et Miquelon; enfin, ils secoururent les nègres révoltés de Saint-Domingue, et réduisirent l'armée française à capituler et à se constituer prisonnière. Sur les côtes de France sir James Saumarez bombardait Granville, et le capitaine Owen traitait de même la ville de Dieppe. Presque en même temps l'Irlande devint (25 juil. 1803) le théâtre d'une insurrection, bientôt comprimée. Au commencement de l'année 1804 le roi eut un nouvel accès de la maladie (espèce de démence) dont il avait deux fois déjà éprouvé les atteintes; mais cet accès dura peu. Quelque temps après, se voyant abandonné par une partie du parlement et attaqué d'une manière assez sournoise par Pitt, qui voulait rentrer au pouvoir, le ministère Addington se démit de ses fonctions. Un message royal en date du 12 mai 1804 annonça la retraite des ministres et le retour de Pitt aux affaires. Le roi refusa de comprendre Fox dans la nouvelle administration.

Devenu empereur, Napoléon, tranquille au dedans, songea plus que jamais à avoir raison de l'Angleterre. Il commença par demander aux puissances du Nord liguées avec lui de fermer leurs ports à la marine anglaise; il échoua d'abord dans ce dessein. La Suède et la Russie se déclarèrent hautement pour l'Angleterre. L'empereur Alexandre se rendit même à Ratisbonne pour y entraîner par son exemple les princes allemands; mais la plupart n'osèrent se prononcer contre Napoléon. On prit l'initiative en ce qui concernait l'Espagne, avec laquelle on était en paix, et le 1er octobre 1804 le gouvernement britannique donna ordre au capitaine Moore d'aller croiser devant Cadix et d'intercepter tout vaisseau de guerre espagnol. Cet ordre fut trop fidèlement exécuté. On s'attaqua ensuite à Boulogne et à Cadix, et l'on employa contre ces deux places des moyens que n'autorisaient point les lois ordinaires de la guerre; par exemple des brûlots, des catamarans (1). A Boulogne les Français s'aperçurent à temps de ces attaques de l'ennemi. Napoléon se plaignit avec raison à tous les souverains de cette violation du droit des gens. Néanmoins, il offrit à George III, par une lettre écrite de sa main et en l'appelant « Monsieur mon frère », de rétablir la paix. Le roi fit répondre que le souverain de la Grande-Bretagne ne communiquait jamais avec les autres potentats que par l'intermédiaire de ses ministres, et lord Mulgrave, chargé des affaires étrangères, écrivit à Talleyrand que le roi son maître ne pouvait conclure la paix qu'avec l'assentiment de ses alliés. Au mois d'avril 1805 l'Angleterre conclut avec la Russie un traité d'alliance auquel accéda au mois d'août l'Autriche et au mois d'octobre la Suède. Quant à la Prusse, elle trouva plus prudent de garder la neutralité. Les résultats désastreux de cette nouvelle coalition ont retenti dans l'histoire; on se rappelle la capitulation du général autrichien Mack devant Ulm (17 octobre), l'entrée de Napoléon dans Vienne (16 novembre), enfin par-dessus tout la grande journée d'Austerlitz (2 décembre), dont le résultat fut la paix de Presbourg (26 décembre 1805). Pendant que ces faits mémorables se passaient sur le continent, les Anglais remportaient, près du cap Trafalgar (21 octobre 1805), une

(1) On donne ce nom à des bâtiments chargés de poudre et de matières combustibles. (*Voy.* CONGRÈVE et COCHRANE.)

victoire navale qu'ils payèrent de la perte de leur plus illustre marin, Horace Nelson.

Bientôt après (23 janvier 1806) l'Angleterre vit mourir son plus grand homme d'État, Pitt. Fox lui succéda, et en arrivant aux affaires il se proposa sérieusement de faire conclure la paix; mais ne voulant traiter qu'à des conditions avantageuses, et qui ne coutassent rien à sa nation, il échoua dans ce dessein. Le 11 juin le gouvernement britannique déclara la guerre à la Prusse, parce qu'elle avait accepté de Napoléon le Hanovre et les États allemands du roi d'Angleterre. Napoléon lui-même détrônait les Bourbons de Naples, et donnait leur couronne à son frère Joseph; il créait roi de Hollande son frère Louis; enfin, il remaniait la constitution germanique et se déclarait protecteur de la Confédération du Rhin. L'empereur François renonça alors à la couronne impériale d'Allemagne, et ne conserva que le titre d'empereur d'Autriche, qu'il avait pris dès 1804.

Le parlement de 1806 eut à discuter une proposition qui s'éloignait de ces grandes préoccupations continentales; il s'agissait de l'abolition de la traite des noirs. Il fut décidé qu'à partir du 1[er] janvier 1807 toute exportation d'esclaves des colonies anglaises serait prohibée. Un autre bill, rendu sur la proposition de Fox lui-même, défendit d'augmenter le nombre des vaisseaux destinés à ce trafic. Un dernier bill, voté à une immense majorité, décida qu'à dater du 1[er] mai de la même année aucun navire ne pourrait sortir des ports de la Grande-Bretagne pour aller prendre des esclaves et qu'à dater du même jour et du même mois de l'année 1808 il ne serait plus transporté d'esclaves aux colonies.

L'émancipation des catholiques, de nouveau mise en avant et soutenue après la mort de Fox, par son successeur Grenville, échoua encore, par suite des répugnances du roi, qui, suivant son usage, motiva son refus sur le serment du couronnement. Un nouveau ministère, présidé par le duc de Portland, succéda au cabinet Grenville (mars 1807). Le rapprochement de Napoléon et d'Alexandre laissait en quelque sorte dans l'isolement le gouvernement du roi Georges. L'empereur Alexandre avait, il est vrai, offert sa médiation entre la France et l'Angleterre; mais dans un article secret du traité de Tilsitt, il s'engageait à faire cause commune avec la France si la Grande-Bretagne refusait la paix et la reconnaissance de la liberté des mers. Il était stipulé en outre qu'on inviterait les cours de Stockholm, de Copenhague et de Lisbonne à accéder au traité. On savait en Angleterre que le Danemark n'avait ni la force ni la volonté de résister à Napoléon. En conséquence on résolut de frapper ce grand coup du bombardement de Copenhague qui eut un si long retentissement en Europe (*voy.* GAMBIER). L'année précédente le gouvernement britannique avait entrepris une autre expédition d'une extrême gravité. Il avait envoyé une flotte dans le Levant avec ordre de forcer le passage des Dardanelles, de bombarder Constantinople si le divan ne se soumettait à certaines conditions, celles entre autres de remettre à l'Angleterre ses vaisseaux et de renoncer à l'alliance de la France. Encouragé par le représentant de la France en Turquie, le sultan résista; Constantinople fut mis en état de défense. Cependant les vaisseaux anglais repassèrent les Dardanelles, et la flotte turque resta intacte. En même temps on dirigea contre l'Égypte une autre expédition, qui ne procura à l'Angleterre qu'un mince avantage : Alexandrie se rendit sans combattre; mais à Rosette les Anglais échouèrent avec perte. Enfin, le chef de l'expédition, le général Fraser, se décida à évacuer le pays.

En Amérique, la campagne des Anglais ne fut pas plus heureuse. Après s'être emparés, au commencement de février 1807, de la ville et du fort de Montevideo, ils tentèrent de prendre Buenos-Ayres; mais ils laissèrent dans cette entreprise 3,000 morts et 4,000 prisonniers. Il fallut ensuite évacuer Montevideo. La guerre d'Espagne ouvrit au gouvernement du roi Georges une sphère d'activité plus conforme aux droits de l'humanité. C'est à cette époque, et pour opérer une diversion favorable à l'Autriche, que l'Angleterre dirigea une flotte considérable vers l'île de Walcheren. L'entreprise, conduite par lord Chatham, eut d'abord du succès; le 14 août 1809 Flessingue dut capituler. Mais une fièvre contagieuse décima devant Anvers l'armée anglaise, dont les débris retournèrent à grand'peine en Angleterre, vers la fin de l'année. Cette expédition plongea dans le deuil un grand nombre de familles et coûta à l'État plus de 20,000,000 liv. sterl. En revanche, pour amuser le peuple de Londres, le ministère donna de grandes fêtes à l'occasion du cinquantième anniversaire du règne de Georges III.

Une nouvelle et dernière rechute du roi, causée, dit-on, par la perte de sa fille, la princesse Amélie, qu'il aimait tendrement, motiva une convocation extraordinaire du parlement au mois de juillet 1810. Les médecins ayant déclaré qu'il ne recouvrerait plus la santé, le parlement déféra la régence au prince de Galles. Georges vécut dans cet état de démence pendant dix ans. Les événements qui s'accomplirent durant ce laps de temps appartiennent dès lors à son successeur, Georges IV durant sa régence (*voy.* l'art. ci-après).

Par les événements comme par la durée, le règne de Georges III fut un des plus remarquables de l'histoire de la Grande-Bretagne. Un seul de ces événements, tels que la réunion de l'Irlande à l'Angleterre, l'annexion du Canada, la séparation de l'Amérique, la longue et opiniâtre lutte contre le plus grand capitaine des temps modernes, eût suffi à illustrer la vie d'un souverain ordinaire. A aucune époque non plus on ne vit se produire une plus brillante réunion

de talents parlementaires; il suffit de rappeler des noms tels que Chatham, Pitt, Fox, Burke, Canning. La presse ne fut pas au-dessous des circonstances; Wilkes et l'auteur inconnu des *Lettres de Junius*, enfin Burke lui-même en témoignent. Le règne de Georges III fut encore marqué par de grandes explorations lointaines, auxquelles des hommes tels que Byron, Wallis, Carteret, Cook, Mulgrave, etc., attachèrent leurs noms. Mais il ne faut pas oublier que par sa répugnance instinctive contre toute réforme, par son esprit de domination absolue, par son opiniâtreté sans lumières, Georges III aurait pu devenir un roi dangereux pour la constitution britannique, si l'intermittence de sa maladie mentale ne l'avait empêché de poursuivre régulièrement ses desseins.

Ainsi qu'il s'en vantait souvent lui-même, Georges voulait être avant tout l'homme du pays sur lequel il était destiné à régner. « Je suis né Anglais, disait-il, j'ai été élevé comme un Anglais et je suis fier d'être appelé Anglais. » (Discours d'ouverture du parlement, 18 novembre 1760.) Il eut du reste les mœurs et les habitudes du peuple qu'il gouvernait. Il était attaché à la famille et plaçait tout son bonheur dans la vie intérieure (1). Le luxe était entièrement banni de la cour, ce qui contrastait singulièrement avec les mœurs dispendieuses de cette époque; aussi, loin de louer le roi de sa simplicité, on lui reprochait une avarice sordide dans un déluge de caricatures, goûtées par le public. Si le roi Georges prêtait à la raillerie, c'était par sa manière brusque de faire une suite de questions, sans attendre la réponse à aucune, ainsi que par le manque de netteté dans ses paroles. Par écrit, au contraire, il exprimait ses idées avec beaucoup de précision. Il était grand de taille et bien fait; son teint indiquait la santé. Il aimait particulièrement le plaisir de la chasse, et en même temps il mangeait de préférence des légumes. Pour mieux suivre le régime alimentaire qu'il avait adopté, il prenait généralement ses repas tout seul. Sa dévotion était sincère, parfois minutieuse. Rarement il pardonnait un écart sur ce chapitre; c'est ainsi que le poëte lauréat Pye s'étant permis, dans une ode composée à l'occasion du nouvel an, de s'adresser directement à l'Être suprême, le roi le fit sévèrement admonester par le grand chambellan. Georges avait le sentiment des beaux-arts; il aimait particulièrement la musique, et se montra grand admirateur du compositeur Hændel. On raconte qu'assistant un jour à la représentation de la pièce de Dryden intitulée *Alexander's Feast*, dont Hændel avait composé la musique, et entendant déclamer ces deux vers :

The princes applaud with a furious joy,
And the king seized a flambeau with zeal to destroy,

il se leva lui-même plein d'enthousiasme, roula le libretto en manière de bâton de chef d'orchestre, et s'écria en français : « Bravo! bravo! encore! encore! » La peinture trouva également un protecteur en lui. Il se montra généreux envers Benjamin West; peut-être moins à l'égard de Reynolds, qui cependant, lors de la publication de ses mémoires comme président de l'Académie royale de Peinture, rappela avec reconnaissance que c'était à Georges que l'on devait la fondation de cet établissement. Le roi s'occupait aussi beaucoup des sciences utiles, et les protégeait. Il publia lui-même un petit traité sur l'exploitation des métairies, ouvrage assez estimé des agronomes. Quant aux lettres, sauf quelques pensions accordées sans beaucoup de discernement à un petit nombre d'auteurs, elles ne furent guère plus encouragées sous Georges III que sous son grand-père. Le goût littéraire de Georges était des moins éclairés; selon lui la moitié de Shakespeare ne serait que du radotage. Il faut lire dans les *Mémoires* de Mme d'Arblay (Miss Burney) jusqu'à quel point le roi aussi bien que la reine manquaient de culture intellectuelle. V. R.

Macferlane, *Hist. of the Reign of George III*, 1760-1796. — Adolphus, *Hist. of Engl. from the accession of king George III*, to 1783. — Lingard, *Hist. of Engl.* — Thiers, *Hist. de la Rév. fr.* — Le même, *Hist. du Consulat et de l'Empire.* — Villemain, *Tabl. de la Litt. fr. au dix-huitième siècle*, t. IV. — *Georgiana, or Anecdotes of King George III*; 1820. — *George the Third, his court and family*; 2 vol., 1820. — Brown, *Memoirs of George III*; 1820. — Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*, t. II.

GEORGES IV (*Auguste-Frédéric*), roi d'Angleterre, fils aîné du précédent, né le 12 août 1762, mort à Windsor, le 26 juin 1830. Cinq jours après sa naissance, il fut créé prince de Galles. Une éducation assez sévère, et confiée à des hommes de mérite, tels que lord Holderness, le docteur Markham, et plus tard le docteur Hurd, développa les heureuses qualités physiques et intellectuelles dont la nature avait doué ce prince. Une instruction classique assez étendue et la connaissance de plusieurs langues modernes formèrent la base de cette éducation, qui eut cependant deux graves défauts. D'abord on interdit au prince jusqu'aux plus légers amusements, ce qui devait bientôt le pousser aux excès; ensuite on évita systématiquement de lui donner la moindre teinture des connaissances nécessaires au gouvernement d'un grand peuple: aussi n'eut-il jamais de principes arrêtés en politique. Le prince fut déclaré majeur le 1er janvier

(1) On trouve à ce sujet dans les lettres d'une contemporaine du roi Georges (Mistress Delanys) des détails intéressants: « J'ai souvent passé, dit-elle, des soirées dans la *Queen's Lodge*, où l'on n'admettait que de rares visiteurs. La famille y est assise autour d'une table ronde, couverte de livres, d'ouvrages de femme, de crayons, de plumes. La reine est assez bonne pour me placer à côté d'elle et m'accorder un de ces entretiens instructifs, spirituels qui sont dans son caractère. Le reste de la famille dessine, tricote, etc. Le plus jeune des enfants, la princesse Amélie, prend sa part de la joie intérieure; parfois elle s'assied sur une de ses sœurs aînées, ou bien elle joue sur le tapis avec le roi son père.., tandis que, dans une pièce voisine, se tient l'orchestre particulier, lequel, de huit à dix heures, joue des pièces désignées à l'avance par le roi; d'ordinaire ce sont des morceaux de Hændel. »

1781. Les grâces de sa personne, les agréments d'un esprit cultivé, la magnificence de ses goûts se réunissaient pour en faire l'un des plus brillants cavaliers de l'Angleterre; aussi devint-il bientôt, au milieu de la révolution que subissaient alors les mœurs anglaises, le type du bon ton et l'arbitre suprême de la mode (*fashion*). Il se prit d'une affection très-vive pour son oncle le duc de Cumberland, bon homme, mais faible et grand dépensier, lequel le premier entraîna Georges vers les plaisirs immodérés. Cependant, la parcimonie du roi son père gênait les inclinations du prince; les whigs, qui, de leur côté, n'aimaient pas Georges III, à cause de ses tendances despotiques, s'emparèrent de l'héritier de la couronne; l'intérêt commun cimenta cette alliance. Les chefs de l'opposition, les Fox, les Sheridan, les Burke, les Erskine devinrent les amis et les commensaux du prince de Galles. Fox, qui avait un goût raffiné pour toutes les élégances de la vie, devint l'organisateur des fêtes brillantes dans lesquelles le prince imitait avec bonheur les voluptueux banquets de l'antiquité. Scheridan égayait ces réunions par son esprit étincelant; ses principes immoraux n'en eurent que plus de prise sur le prince. De plus ce dernier eut bientôt autour de lui non-seulement les hommes les plus distingués de l'Angleterre, mais une foule d'intrigants de bas étage, qui flattèrent de toutes manières ses penchants pour les excès. Recherché, caressé de toutes parts, Georges profita des facilités d'une position brillante pour se livrer à ses passions avec toute la fougue d'une jeunesse longtemps comprimée. Une actrice renommée par ses attraits, et dont il avait admiré le talent dans le rôle de Perdita du *Winter's Tale* de Shakspeare, mistress Robinson, avait reçu ses premiers hommages; Charles Fox fut un des principaux négociateurs de cette liaison, qui, affichée avec éclat, fut rompue bientôt après. De nombreuses galanteries continuèrent à distraire son oisiveté, jusqu'au moment où les charmes de la veuve Fitz-Herbert, dont il disait lui-même qu'elle était belle, avenante et de riche nature (*fair, fat, and forty*), captivèrent ses affections d'une manière plus sérieuse. Cette dame, qui appartenait à une grande famille catholique d'Irlande, et qui avait sept ans de plus que lui, eut résister à l'homme réputé le plus séduisant de son époque. Dominé par la violence de sa passion, le prince dut céder, et épousa secrètement mistress Fitz-Herbert. Le bruit ne tarda pas à s'en répandre. Quoique cet hymen clandestin fût légalement frappé de nullité, puisqu'il était contraire à l'acte du parlement qui ne permettait pas aux princes de la famille royale de se marier avant l'âge de vingt-cinq ans sans le consentement du roi (*voy.* Georges III), on appréhenda que ce ne fût plus tard un prétexte de troubles dans l'État, le mariage du prince héréditaire avec une catholique étant, d'après les statuts du royaume, un motif d'exclusion du trône. On apprit presque en même temps que les prodigalités du prince de Galles avaient mis le désordre dans ses affaires. Il avait, dans les trois années écoulées depuis sa majorité, dépensé près d'un demi-million sterling (12,500,000 fr.). Son crédit étant épuisé, il dut s'adresser au roi, qui refusa de venir à son secours. Dans un moment de dépit, le prince fit vendre ses équipages et réforma sa maison; mais ce système d'économie ne lui convenait pas plus qu'à ses amis, et les salons de Carlton-House se rouvrirent bientôt aux fêtes accoutumées. Cependant, l'état des affaires du prince avait été soumis aux communes, et, après des débats passablement scandaleux, dans lesquels ses intérêts furent vivement défendus par les principaux orateurs de l'opposition (1), une somme de 161,000 liv. sterling (4,025,000 fr.) et une autre de 20,000 liv. pour l'achèvement de Carlton-House furent votées, c'est-à-dire arrachées au peuple, pour payer les dettes et les maîtresses d'un débauché. Le prince de Galles reçut cette aumône, mais ne comprit pas ce qu'il y avait d'humiliant dans une pareille leçon. Déjà abruti par l'égoïsme et la sensualité, il n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur sa carrière de dissipations. Un jeu effrené, la table, les femmes, de sales orgies, des excès de tous genres, absorbèrent ses revenus et dévorèrent de nouveau toutes ses ressources. Un seul trait donnera la mesure de la dégradation dans laquelle il était tombé : accusé, l'on peut même dire convaincu de fraude, à l'occasion d'une course de chevaux dans laquelle il était intéressé, l'héritier du trône dut, devant la clameur publique, se retirer honteusement de Newmarket. Tant de scandales avaient détruit la confiance de la nation, et lorsque la question de régence fut soulevée au parlement, en 1789, un parti très-nombreux s'opposa à la nomination du prince de Galles. Bientôt après le prince cessa entièrement, pendant plusieurs années, de se mêler des affaires publiques, pour lesquelles il n'avait jamais eu beaucoup de goût.

Cependant, on espérait encore qu'un mariage régulier amènerait dans son existence un changement qui pourrait influer sur sa conduite. Le roi lui-même engagea son fils à céder à ce qui paraissait être le désir de la nation. Ce fut l'objet d'une négociation, dont la condition première fut une nouvelle liquidation de ses dettes, qui s'élevaient au chiffre énorme de 642,890 livres sterling (plus de 16 millions de fr.), et une augmentation considérable de son revenu. Le prince accepta le mariage comme moyen de libération pécuniaire, et, sans égard à son union avec mistress Fitz-Herbert, il épousa, le 5 avril 1795, sa cousine Caroline-Amélie-Élisabeth de Brunswick. Cette princesse put bientôt apprécier son époux; car la première nuit de ses noces

(1) « Si vous voulez le luxe d'une monarchie, disait Fox, il faut savoir aussi en supporter les frais. »

le prince, ivre, dormit étendu sur le tapis, devant la cheminée. Une union commencée sous de tels auspices devait être et ne fut en effet qu'une source de trouble et de division dans la famille royale. Après la naissance de la princesse Charlotte, en 1796, il y eut rupture ouverte et séparation entre les époux. Au milieu de ces querelles domestiques, Georges III prit hautement le parti de sa belle-fille outragée; la conduite vraiment odieuse de son fils révoltait ce vertueux monarque. Aussi, lorsqu'en 1803 le prince, qui n'était que colonel de dragons, tandis que ses frères étaient généraux et que le duc d'York avait même commandé en chef, renouvela ses instances pour obtenir un grade qui fût plus en rapport avec sa position politique, le roi s'y refusa d'une manière péremptoire. La demande et la réponse furent rendues publiques. Seulement Georges III fit observer à son fils que si les Français envahissaient quelque jour l'Angleterre, le prince de Galles trouverait naturellement l'occasion de se signaler. Il est vrai que le prince se dédommagea plus tard de ce refus en acceptant le titre de feldmaréchal des armées russes et Autrichiennes.

Georges III ayant éprouvé une rechute vers la fin de 1810, un nouveau bill, du 7 février 1811, donna la régence au prince de Galles, qui se trouva investi de tous les pouvoirs royaux, lorsque certaines restrictions imposées par cet acte eurent été levées l'année suivante. Toutes les espérances que les whigs avaient pu fonder sur leur intimité avec Georges furent cruellement déçues; il abandonna ses anciens amis pour accepter sans réserve les hommes et les doctrines du parti aristocratique : les tories restèrent en pleine possession du gouvernement.

En 1813, au moment où s'engageait de la manière la plus terrible la grande lutte de l'Europe contre la France, le régent, laissant à d'autres les dangers de la guerre et les honneurs de la victoire, était absorbé tout entier dans des plaisirs devenus pour lui des besoins. Des millions étaient prodigués pour satisfaire de monstrueux caprices et pour construire ce palais de Brighton, qui n'est lui-même qu'une vaste débauche de goût. On connaît la lettre que Napoléon vaincu écrivit, en 1815, *au plus généreux* de ses ennemis. S'il eût mieux connu l'homme à qui il s'adressait, il se serait sans doute épargné une démarche qui ne pouvait avoir aucun résultat (1).

L'enivrement du triomphe fit bientôt place, en Angleterre, au mécontentement produit par la stagnation du commerce; il fallut comprimer les émeutes par la force, et le régent, allant ouvrir le parlement en 1817, fut assailli, dans le parc de Saint-James, par les vociférations d'une multitude exaspérée : plusieurs balles brisèrent les glaces de sa voiture. On ne pouvait cependant pas imputer à Georges le mauvais état des affaires; une quantité d'industries enfantées par une guerre de vingt-trois ans étant venues à chômer, les taxes énormes nécessitées par l'accroissement démesuré de la dette pesèrent alors sans contrepoids sur le peuple; plusieurs disettes vinrent encore accroître la misère. Les troubles durèrent plusieurs années, et en 1819 l'armée dut pour les réprimer être augmentée de plus de 10,000 hommes.

Georges III étant mort, le régent monta sur le trône, le 29 janvier 1820; la cérémonie de son couronnement eut lieu l'année suivante, avec un faste conforme à ses goûts et qui semblait insulter à la détresse nationale. Nous avons parlé dans l'article CAROLINE *de Brunswick* du scandaleux procès de la reine, qui était venue réclamer hautement ses droits comme femme de Georges IV. Ce fut pendant son voyage en Irlande que le roi reçut la nouvelle, agréable pour lui, de la mort de cette princesse. Ce pays le reçut avec des acclamations unanimes. Le peuple s'imaginait que Georges, voyant de ses propres yeux la détresse de l'Irlande, chercherait à y remédier; mais il n'y songea même pas. Bientôt après éclatèrent des révoltes sanglantes sur tous les points de ce malheureux pays. Vers la fin de l'année, Georges se rendit dans son royaume de Hanovre, lequel depuis soixante ans n'avait vu ses souverains. Le roi eut à cette époque des discussions pénibles avec son pupille, le duc Charles de Brunswick, terminées en faveur de Georges par la diète de Francfort en 1829. Ce fut pendant un voyage qu'il fit en Écosse, en 1822, qu'il apprit le suicide de son ministre Castlereagh (*voy.* LONDONDERRY), l'un des plus ardents promoteurs de toutes les mesures violentes et impopulaires de la régence. Vers cette époque la paix fit enfin sentir une heureuse influence sur la prospérité du commerce. Les capitaux affluèrent de tous côtés; mais ils amenèrent des spéculations insensées, qui finirent en 1825 par d'énormes faillites.

Les dernières années du règne de Georges IV n'offrent de bien remarquable que le court ministère de Canning, les réformes commerciales de Huskisson (*voy.* ces noms), les victoires remportées sur les Birmans, dans les Indes orientales (1825), et l'émancipation des catholiques, en avril 1829 (*voy.* WELLINGTON). Depuis 1822 le roi avait repris son genre de vie retirée, dans une société d'intimes. Il ne se montra plus nulle part; son plaisir favori, celui de surveiller la construction de ses palais, l'absorba entièrement. Cette manière de vivre fut regardée comme marquant du dédain pour la nation; il se nuisit par là dans les sentiments du public plus que par ses folles prodigalités, plus que par ses procédés envers Caroline. Usé par les débauches, en proie aux douleurs de la goutte, le roi n'était soutenu que par la force de sa constitution. Une maladie incurable, une anévrisme du cœur détermina sa

(1) Il faut reconnaître aussi que, d'après la constitution britannique, le prince ne pouvait à lui seul, sans l'assentiment du parlement, répondre à l'appel suprême de Napoléon.

mort. « Ceci est la fin », dit-il, après une crise et en se laissant tomber entre les bras d'un médecin. Malgré son respect traditionnel pour la royauté, l'Angleterre, lasse d'un joug sans gloire et sans moralité, vit descendre les restes de ce monarque dans les caveaux de la chapelle de Saint-Georges avec le même sentiment d'indifférence et de mépris qui avait accompagné en France les funérailles de Louis XV.

Georges IV a eu ses panégyristes; mais l'inexorable histoire dira que la vie de ce prince n'offre rien qui puisse racheter ses vices et réhabiliter sa mémoire, et qu'appelé par d'heureuses dispositions naturelles à être l'ornement du trône, et par le hasard de la naissance à présider aux destinées d'un des plus puissants empires de la terre, il se montra indigne de la haute position que la fortune lui avait assignée. Georges III par son système rigoureux d'éducation, les premiers amis de Georges par leurs conseils, portent devant l'histoire la responsabilité d'avoir contribué à gâter les brillantes qualités qu'il avait reçues en naissant. Enfin, il ne faut pas oublier que ce monarque encouragea constamment, avec le goût sûr qui le caractérisait, les arts et les lettres. C'est à lui que l'Angleterre doit la fondation de la *Royal Society for Literature*. Il a aussi beaucoup contribué à de nombreux embellissements de la ville de Londres. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

The English Cycl. — Charlotte Bury, *Diary illustrative of the times of George IV, interspersed with original letters from the late queen Caroline.* — Wallace, *Memoirs of the Life and Reign of George IV*; Londres, 1832. — *Georgian Æra.* — Mackintosh, *Hist. of Engl.* — Cobbett, *Hist. of George IV.* — Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire.* — *Mémorial de Sainte-Hélène.* — Lloyd, *George IV, Memoirs of his life*; Londres, 1830.

GEORGES, duc de Clarence, aîné des frères d'Édouard IV, roi d'Angleterre, né en 1449, mort en 1478. Avec le titre de duc de Clarence, il avait reçu un revenu proportionné à son rang; on lui avait donné en outre la dignité de lieutenant en Irlande; mais trop jeune encore pour remplir ces charges, il les avait déléguées au comte de Worcester. De ce moment aussi date sa mésintelligence avec le roi. Mécontent de l'influence des Wydeville ou Woodville, il s'absentait souvent, et recherchait la société du comte de Warwick, dont il aimait la fille Isabelle. Malgré les remontrances du roi son frère, et même sans son consentement, il épousa cette jeune personne. Le mariage fut célébré dans l'église Saint-Nicolas, à Calais (11 juillet 1469), par l'archevêque d'York, oncle d'Isabelle. Par une fâcheuse coïncidence, un soulèvement, occasionné par la demande d'une redevance d'une certaine quantité de mesures de blé, éclatait dans l'Yorkshire. Georges débarqua en Angleterre au moment où les troupes royales, en marche contre les insurgés, venaient d'essuyer une défaite. Il trouva Édouard à Olney, et se justifia d'une manière assez équivoque des soupçons que le roi avait conçus contre lui dans cette circonstance. En effet des royalistes, tels que Rivers et John Wydville, étant tombés aux mains des vainqueurs, avaient été exécutés au nom et peut-être par ordre de Warwick et de Georges. Le roi fut obligé de se contenter des explications de son frère. Celui-ci, par suite sans doute des promesses qu'il avait faites à Édouard, put retourner à Londres. Georges et Warwick renouvelèrent devant un conseil de pairs, réuni à cet effet, leurs justifications; le roi accorda une amnistie générale aux insurgés du Yorkshire. En ce qui concernait Georges et Warwick en particulier, Édouard leur accorda le pardon de toutes les offenses par eux commises avant la fête de Noël. Mais, suivant les mœurs de l'époque, ce n'était qu'une réconciliation apparente, comme en témoigne un incident assez bizarre. Invité par l'archevêque d'York à assister avec Georges et Warwick à une fête qui devait être célébrée à Moor, dans le Yorkshire, Édouard se lavait les mains au moment de se mettre à table pour le souper, quand John Ratcliffe, depuis lord Fitz-Walter, lui dit à l'oreille que cent hommes armés étaient cachés dans le château pour le surprendre et l'emprisonner. Sans se donner le temps de s'informer si ce rapport est véridique, Édouard court vers la porte, monte à cheval et galope vers Windsor. Ce départ, aussi subit qu'étrange, ranima les inimitiés; de nouvelles conférences furent tenues au château de Baynard, sous la médiation de Cécile, duchesse d'York, mère d'Édouard, et une deuxième réconciliation, aussi peu durable, eut lieu. Une nouvelle insurrection éclata dans le Lincolnshire: elle avait pour cause les exactions exercées sur les habitants par les officiers royaux et pour chef un nommé Robert Welles. Georges et Warwick, auxquels le roi venait d'ordonner de lever des troupes pour son service, remplirent infidèlement ce mandat. Ils écrivirent même à Robert Welles de tenir bon, et lui promirent un prompt envoi de secours. Puis, après la défaite de cet insurgé, il déclara qu'il n'avait pris les armes que pour favoriser les desseins de Lancastre et de Warwick; qu'il s'agissait de placer le premier sur le trône; que ces deux seigneurs avaient encouragé les insurgés, etc. Le roi envoya un *garter-king at-arms* (roi d'armes de la Jarretière) sommer son frère et Warwick de comparaître devant lui et de se justifier des crimes qui leur étaient imputés. En même temps il ôta au duc de Clarence la lieutenance d'Irlande pour la donner au comte de Worcester. Enfin, son frère et Warwick n'ayant point comparu dans le délai fixé, il les déclara traîtres, et promit des récompenses à ceux qui les livreraient. Les deux proscrits se réfugièrent en France, où Warwick, entrant dans la politique de Louis XI, promit à Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, de rendre à ce prince la couronne qu'il lui avait ravie. Égaré par la haine, le duc de Clarence sanctionna cet arrangement, qui ne tendait à rien de moins qu'à la destruction de sa propre mai-

son. Il ne tarda pas à se repentir de cet acte imprudent. Une dame attachée à la personne de la duchesse sa femme, et à qui Édouard permit de rejoindre cette princesse, fut secrètement chargée de parler à Georges; elle lui représenta combien il était peu naturel qu'il combattît contre son frère. Georges fit répondre au roi qu'à l'occasion il se montrerait parent affectionné et sujet loyal. Il ne réalisa pas ses promesses; au contraire, il concourut avec Warwick à détrôner momentanément Édouard au profit d'Henri VI. Dans l'acte du parlement qui déférait la couronne à Henri et à ses descendants mâles, il était stipulé qu'à leur défaut elle passerait au duc de Clarence et à ses enfants. Georges et Warwick furent nommés protecteurs du royaume durant la minorité du prince de Galles. La défection du premier et celle de l'archevêque d'York, ainsi que le concours du duc de Bourgogne, dont Édouard était allé implorer l'aide, amenèrent le retour de ce prince. Warwick resta fidèle à Henri; et lorsque Georges, honteux du rôle qu'il jouait, lui envoya un message pour offrir sa médiation: « Va dire à ton maître, répondit-il, que Warwick, fidèle à sa parole, est un autre homme que le faux et parjure duc de Clarence. » Warwick en appela en effet à son épée; le sort des batailles se prononça contre la cause qu'il avait embrassée, et lui-même fut tué dans l'action (14 avril). Après une courte réconciliation, Georges se brouilla de nouveau avec son frère par suite d'un acte de retrait qui le privait de plusieurs domaines. Se jugeant lésé, il se retira de la cour; rarement il apparaissait à la table du roi, et au conseil il gardait un dédaigneux silence. Ayant perdu sa femme, empoisonnée, dit-on, par une servante, le roi sollicita la main de Marie, fille du duc de Bourgogne. Jaloux de ce projet d'alliance, Georges conçut contre son frère un redoublement de haine. Un gentilhomme de sa maison ayant été exécuté comme coupable d'un de ces crimes qui n'avaient de fondement que dans la magie, superstition de l'époque, Georges essaya de démontrer l'innocence de cette victime; à cette nouvelle le roi témoigna tout son mécontentement. Il revint hâtivement de Windsor à Londres, fit venir le duc, et après lui avoir reproché d'insulter à la justice, il l'envoya à la Tour, en présence du maire et des sheriffs. Le 16 janvier 1478, Georges comparut à la barre de la chambre des lords sous l'accusation de haute trahison. Aucun des membres présents n'osa le défendre. Le roi conduisit lui-même la procédure; il produisit des témoins, rappela les bienfaits dont il avait comblé son frère, les terres qu'il lui avait données et l'ingratitude qu'il avait recueillie en échange. Toutefois, il lui avait pardonné, tandis que Georges avait répondu à tant de clémence en méditant de renverser du trône son roi et ses neveux. N'avait-il pas chargé ses serviteurs de répandre le bruit que Burdett (celui-là même qui avait été condamné) était innocent du crime pour lequel il avait subi la mort; que le roi lui-même était magicien et conséquemment indigne de régner sur un peuple chrétien; qu'enfin lui, Édouard, était bâtard et n'avait aucun droit à la couronne? A tous ces griefs le roi en ajoutait d'autres, non moins graves. Georges fit, à ce qu'il paraît, une réponse pleine d'aigreur, mais que l'histoire n'a point conservée. Ces accusations firent sans doute impression sur les pairs; Georges fut reconnu coupable, et le duc de Buckingham, nommé grand-sénéchal pour cette occasion spéciale, prononça contre lui la sentence de mort (7 février). A son tour la chambre des communes demanda au roi la prompte exécution de la sentence. Édouard ne voulut pas que cette exécution fût publique. Le duc resta à la Tour, et huit jours après on apprit qu'il venait de mourir; on ignore son genre de mort: il n'est pas prouvé, comme on l'a si longtemps prétendu, qu'il ait été noyé dans un tonneau de Malvoisie.

Lingard, *Hist. of Engl.*, II.

GEORGES, prince de Danemark, fils de Frédéric III, naquit en 1653 et mourut en 1708. Il soutint avec son frère Christian V la guerre contre Charles XI, roi de Suède. Le 28 juillet 1683, il épousa la princesse Anne, fille du duc d'York, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II. Plus tard il embrassa le parti de Guillaume d'Orange, qui devenu roi le récompensa de son concours par le titre de duc de Cumberland. Il eut de la princesse Anne, qui monta sur le trône à la mort du roi Guillaume, treize enfants, qui tous moururent en bas âge. Il ne prit aucune part au gouvernement du royaume; seulement, il fut créé par la reine lord grand-amiral. Les Danois habitants de Londres lui durent la construction d'une église dans le quartier Wapping et la liberté d'y célébrer dans leur langue le service divin. On se souvient aussi en Danemark des encouragements donnés par le prince Georges à la culture des arbres fruitiers plantés aux environs de Wordinsborg, dans l'île de Zélande.

Lingard, *Hist. of Engl.*

C. Georges *d'Arménie*.

GEORGES Ier, patriarche d'Arménie, succéda en 792 de l'ère chrét. à Salomon (Soghomon). Il mourut en 795. Son successeur fut Joseph II.

Tchamtchian, *Hist. d'Arménie*, t. II. p. 426.

GEORGES II (*Kéorkh*), patriarche d'Arménie, né à Karnhi, mort en 897 de J.-C. Élevé dans le palais patriarcal, il fut élu patriarche en 876, après la mort de Zacharie III. C'était un homme prudent et habile, qui gouvernait bien son église. Il signa avec les principaux seigneurs la pétition adressée au khalife pour le prier de donner le titre de roi au prince pagratide Achod, gouverneur d'Arménie. Envoyé en ambassade par Sempad, successeur d'Achod, auprès d'Afschin, général arabe, qui venait d'envahir l'Arménie, il fut retenu captif, et ne recouvra sa liberté qu'a-

près la conclusion de la paix et moyennant une rançon. Georges est auteur d'une lettre adressée à Jean, patriarche syrien, où il expose les rites de l'Église arménienne. Son successeur fut Machdots II *Elivardzetsi*. E. B.

Tchamtchian, *Hist. d'Arménie*, t. II. — Sukias Somal, *Quadro della Storia di Armenia*.

GEORGES III, né à Lorhi, occupa le siége patriarcal d'Arménie de 1071 à 1073. Lorsque Grégoire II eut abdiqué pour se retirer à la montagne Noire dans le Taurus, Georges, qui avait été son secrétaire, fut élu patriarche. Irrité de ce qu'un grand nombre de prêtres s'adressaient encore à Grégoire II comme au véritable patriarche, il traita avec la plus grande sévérité ceux qui niaient la régularité de son élection. Déposé par un concile en 1073, il se retira à Tarse, où il termina ses jours peu de temps après. Grégoire II reprit la place qu'avait occupée Georges III pendant deux ans. E. B.

Tchamtchian, *Hist. d'Arménie*, t. II, p. 994-998. — Sukias Somal, *Quadro della Stor. di Arm.*

D. GEORGES *de Géorgie* (1).

GEORGES Ier, fils de Bagrat III, né en 996 de J.-C., mort en 1027. A la mort de son père, en 1014, il se trouva maître du royaume de Géorgie, qui à cette époque s'étendait jusqu'au delà du Caucase et touchait à la mer Noire. Sa capitale était Kouthathis. Il régnait depuis peu de temps, lorsque les fils de Kakig Ier, roi d'Arménie, vinrent à se disputer la possession du trône, resté vacant. Georges embrassa le parti de Hovhannès Sempad, l'héritier légitime; mais son intervention ne procura pas un triomphe complet à son allié. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut le partage du royaume entre ces deux compétiteurs. Il eut bientôt à soutenir une nouvelle guerre, dans laquelle Hovhannès lui servit d'auxiliaire. Son refus de payer le tribut pour certaines provinces qui relevaient de l'empire d'Orient, et qu'il administrait avec le titre de *curopalate*, fut le motif de cette guerre. L'empereur Basile II entra en Géorgie, brûla plusieurs villes et remporta une victoire signalée, près du lac Balugatsis, le 11 novembre 1022. Dans l'impossibilité d'atteindre le roi de Géorgie, qui avait cherché refuge dans les gorges du Caucase, il retourna à Trébizonde pour y passer l'hiver, et l'année suivante fut occupée à soumettre quelques rebelles d'Asie. Les garnisons qu'il avait laissées en Géorgie furent expulsées pendant son absence; mais lorsqu'il se fut débarrassé de ses ennemis, il rentra dans les États de Georges, qui demanda la paix. Le roi de Géorgie céda quatorze forteresses, les provinces qui avaient donné lieu à la guerre, et livra en otage, pour trois ans, son fils aîné, Bagrat. Il n'obtint en retour que quelques villages. Bagrat IV lui succéda, en 1027. E. B.

Histoire de Géorgie, publiée et traduite par M. Brosset; Saint-Pétersbourg, 1849, in-4°, part. I. — Saint-Martin, *Mém. hist. et geogr. sur l'Arménie*, t. I. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, t. I. — Tchamtchian, *Hist. d'Arménie*, t. II.

GEORGES II, roi de Géorgie, succéda à son père Bagrat IV, en 1072, et mourut en 1089 de J.-C. Avant son avénement, pendant le séjour de Bagrat à Constantinople (1050), il avait occupé le trône, sous la tutelle de son gouverneur, Libarid, et de sa tante, Gourandokht. Son règne fut troublé par plusieurs révoltes des grands. L'un d'eux, Ivané, fils de Libarid, trahit sa patrie en même temps que son souverain; il se fit l'auxiliaire de Melik-Schah, sultan seldjoucide de Perse, qui était entré en Géorgie en 1086. Mais Georges triompha de ses ennemis extérieurs aussi bien que de ses ennemis intérieurs; il expulsa de son royaume le corps de quarante-huit mille hommes que Melik-Schah avait chargé d'y tenir garnison, et reprit aux Grecs les places dont ils s'étaient rendus maîtres et notamment celle de Kars. Mais cette ville ne resta pas longtemps en sa possession; car elle tomba entre les mains d'une tribu turque, qui brûla Kouthathis et força le roi à s'enfuir dans les montagnes. Les malheureux habitants ne jouirent de quelque repos que pendant l'hiver; car l'été ramena les envahisseurs, dont la présence empêcha toute espèce de culture. La plus grande misère régnait en Géorgie; à ces malheurs se joignirent des calamités physiques, des éboulements de montagnes, des tremblements de terre, qui firent périr un grand nombre de personnes. Georges, contraint d'aller implorer la paix, se rendit à Ispahan. Le sultan lui fit l'accueil le plus favorable, et promit de faire cesser les incursions de ses sujets. Georges reçut l'investiture du Cakhet et du Héreth à condition de payer tribut pour tout son royaume. Lors de son départ, il fut placé à la tête du corps d'armée destiné à le mettre en possession de ses nouveaux États; mais il n'eut pas la patience d'en attendre la conquête : tandis que ses troupes assiégeaient la citadelle de Véjan, il retourna en Géorgie pour s'y livrer au plaisir de la chasse. Il eut pour successeur son fils David II, le Réparateur. E. B.

Hist. de Géorgie, p. 344-345.

GEORGES III, fils de Démétrius II et petit-fils de David II, usurpa le trône de Géorgie, en 1156, et le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1184. Temna, fils de David III et petit-fils de Démétrius II, était encore enfant lors de la mort de son père. Georges, à la faveur de cette circonstance, saisit le pouvoir royal, et le conserva même après que son neveu fut en âge de gouverner par lui-même. En représailles des incursions que les musulmans faisaient sur son territoire, il entra dans la province de Schiras en 1161, s'empara de la ville d'Ané, possession de l'émir Phadloun, et s'avança jusque dans les États de l'atabek Ildeghiz et de Mihran-Schah-

(1) Le royaume de Géorgie se composait de trois parties principales, la Mingrélie, à l'ouest, le Cakhet, à l'est, et le Karthli, au centre. Lorsque deux ou plusieurs souverains régnaient simultanément, celui qui possédait le Karthli était seul considéré comme le continuateur de la série des rois de Géorgie.

Armen, roi de Klath et de Manazguerd. Le nombre des captifs qu'il ramena de cette expédition était si considérable, qu'un esclave se vendait à Tiflis pour une écuelle de bois. Georges, au comble de la prospérité, ne songea plus qu'à vivre dans les réjouissances et à se livrer au plaisir de la chasse. Mais la révolte des musulmans d'Ani le tira de son indolence; il marcha contre cette ville, en soumit les rebelles, et s'y enferma avec sept mille hommes, lorsque Mihran-Schah vint en faire le siége, à la tête de 80,000 hommes. Malgré la disproportion du nombre, les Géorgiens défirent l'armée ennemie, qui fut réduite à se retirer. L'atabek Ildeghiz, désireux de se venger de Georges, qui s'était emparé de Tovin, en 1162, et y avait fait 10,000 prisonniers, s'allia avec le Schah-Armen, et marcha contre la Géorgie avec une armée de 50,000 hommes. Il brûla plusieurs villes, et ne fit grâce de la vie à aucun des chrétiens qui tombèrent en son pouvoir. Vaincu dans une grande bataille et expulsé du territoire géorgien, il y rentra l'année suivante avec le sultan seldjoucide Alp-Arslan (1163). Les deux alliés s'approchèrent d'Ani, qu'ils tinrent bloquée pendant trente jours : malgré la supériorité numérique de leur armée, ils ne purent reprendre la ville, et durent se contenter d'en ravager les environs. Georges ne fut pas toujours aussi heureux. Vaincu à la bataille de Nakhitcheran, il demanda la paix. Elle lui fut accordée, en 1165, à condition qu'il rendrait Ani à son ancien maître. Quoiqu'il eût conservé sur Ani le droit de suzeraineté, il eut tant de regrets de ne plus compter cette ville au nombre de ses possessions immédiates, qu'il la reprit, en 1173. Ildeghiz et le sultan Alp-Arslan vinrent en faire le siége; mais les chrétiens, qui redoutaient la vengeance des musulmans, se défendirent avec tant de vigueur, que les assiégeants furent obligés de lever le siége. Georges fit une nouvelle invasion dans l'Adherbaidjan, en 1176; mais il fut repoussé par les fils d'Ildeghiz. Bientôt il eut assez à faire que de se défendre contre ses propres sujets. Le généralissime Iwané Orpelian avait, conjointement avec Georges III, promis à David III de faire sacrer le jeune Temna; mais il avait, comme les autres seigneurs, accepté les honneurs et reconnu l'autorité de l'usurpateur. Il ne conçut de scrupules de son parjure que lorsque Georges lui eut donné des sujets de mécontentement. Comme Temna était alors en âge de régner, il forma le projet de le placer sur le trône de son père. Aidé d'un grand nombre de seigneurs, il alla investir Tiflis, où Georges s'était réfugié. Mais comme le siége traînait en longueur, Georges eut le temps de recevoir des secours du Kiptchak et de gagner à sa cause plusieurs des révoltés. Il repoussa Iwané, qui se retira avec Temna dans la place forte de Lorhi. Temna, désespérant du triomphe de sa cause, sortit secrètement de la ville, et vint se mettre entre les mains de son oncle. Iwané, n'ayant plus de motif de continuer la guerre, fit sa soumission, en 1177, après s'être fait promettre une amnistie pour lui et les siens. Cependant, s'il en faut croire Étienne Orpelian, qui sur ce point se trouve en complète contradiction avec l'annaliste géorgien, Iwané Orpelian et tous les membres présents de sa famille furent massacrés, leur nom aboli et leurs biens confisqués. Quant à Temna, il aurait eu les yeux crevés. Georges laissa la couronne à sa fille Thamar, qu'il avait associée au trône dès l'an 1178. E. B.

Hist. de Géorgie, p. 382-401. — M. Brosset, *Additions à l'Histoire de Géorgie*. — Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*, t. III, p. 79, 80, 147, 148. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, II. — Defrémery, *Fragments de géogr. et d'historiens arabes et persans inédits relatifs aux anciens peuples du Caucase* (dans le *Journal Asiatique*, 1849).

GEORGES IV, surnommé *Lacha* (lippu), né en 1194, régna de 1201 à 1212, selon Wakhoucht, ou de 1212 à 1223 d'après les calculs de M. Brosset. Il était fils du prince pagratide David Soslan, second mari de la reine Thamar, qui l'associa au trône, en 1207. Plusieurs villes de l'Arménie possédées par des musulmans lui payaient tribut. Dans les premières années de son règne, il fut obligé de prendre les armes pour remettre dans la sujétion les habitants de Gandjah, qui s'étaient révoltés et faisaient des incursions en Géorgie. Après avoir heureusement terminé cette expédition, il rentra à Tiflis, et s'y livra à tous les genres de débauches. Il chassa les ministres qui sous le règne de sa mère avaient si sagement administré le royaume. Le *catholicos* (patriarche) et les grands abandonnèrent la cour, où l'on ne voyait que désordre. Georges ne voulut jamais consentir à se marier; mais il vivait avec une femme mariée, dont il eut un fils qui, après bien des traverses, régna, sous le nom de David V. Un jour qu'il était ivre, des soldats lui crevèrent l'œil droit, après avoir assouvi sur sa royale personne leurs ignobles penchants. La fin de son règne fut troublée par les attaques des Mongols. Il leur livra bataille en 1221, à la tête de 90,000 hommes. Complétement battu, il fut réduit à chercher un refuge dans les montagnes. Les Mongols ne tirèrent pas avantage de cette victoire; ils quittèrent la Géorgie, sans en tenter la conquête, qui présentait trop de difficultés. Lorsque Georges fut rentré dans sa capitale, il retourna à ses anciennes habitudes. Sur le point de mourir, il confia la régence à sa sœur Rousoudan, car son fils David était encore trop jeune pour régner par lui-même. E. B.

Hist. de Géorgie, p. 481, 487, 481-485, 492-495.

GEORGES V, surnommé *Brtsqinwalé* (le Brillant), fils de Démétrius II et petit-fils de David V, né vers 1286, occupa le trône de Géorgie de 1299 à 1301 et de 1308 à 1340, époque de sa mort. Il reçut le titre de roi (1299) lorsque son frère David VI eut été détrôné par Ghazan, ilkhan des Mongols de Perse et suzerain de la Géorgie; mais son autorité ne s'étendait pas au delà des murs de Tiflis. Ce vain titre lui fut même

retiré en 1301, et donné à son frère Wakhtang III, après la mort duquel (1308) il fut rétabli sur le trône et régna conjointement avec son neveu Georges VI. Georges V combattit avec vaillance dans les rangs des Mongols, et après la mort d'Oldjaïtou, arrivée en 1316, il s'empressa d'aller rendre hommage au nouvel ilkhan Abou-Saïd, qui en 1318 le reconnut comme unique roi de Géorgie. Il imposa la paix aux Osses, qui auparavant se permettaient de fréquentes incursions en Géorgie. Le massacre qu'il fit faire des gouverneurs et des nobles turbulents assura à l'intérieur la tranquillité du royaume. En 1330, il s'empara de l'Iméreth, où les seigneurs étaient en révolte contre leur roi Bagrat, enfant en bas âge. Par ces conquêtes, les possessions héréditaires de Georges se trouvèrent augmentées de plusieurs provinces, dont les unes touchaient à la mer Noire, les autres à la mer Caspienne. Lors des guerres civiles qui suivirent la mort d'Oldjaïtou, il réussit à se rendre indépendant des Mongols et à déjouer toutes les tentatives qu'ils firent pour le replacer au rang des tributaires de l'empire. Les entreprises du sultan Orkhan sur la province de Clardjeth furent également infructueuses. Georges donna aussi ses soins aux affaires intérieures; il tint un concile où les anciennes lois ecclésiastiques furent remises en vigueur, et promulgua un code, composé de 66 articles, qui forme la cinquième partie du code géorgien de la Bibliothèque impériale de Paris. Son fils David VII lui succéda. E. B.

Hist. de Géorgie, p. 602-608, 623-625, 640-643. — Wakhoucht, *Dates*, etc., p. 14. — C. d'Obsson, *Hist. des Mongols*.

GEORGES VI, surnommé *Mtziré* (le Petit), fils de David VI et petit-fils de David V, né vers 1308, porta le titre de roi de Géorgie de 1308 à 1318. Il fut placé d'abord sous la tutelle, puis sous la suzeraineté de son oncle Georges V (1318). On ignore l'époque de sa mort.

Hist. de Géorgie, p. 640-649. — Wakhoucht, *Dates*, etc., p. 14.

GEORGES VII, fils de Bagrat V et petit-fils de David VII, roi de Géorgie, succéda à son père, en 1395, et mourut en 1407. En 1393, il délivra son père, qui était captif des Mongols et que Tamerlan avait placé à la tête de 12,000 cavaliers, chargés de contraindre les Géorgiens à embrasser l'islamisme. Tamerlan, irrité de ce que Georges avait refusé de lui rendre hommage, ravagea ses États et le vainquit, en 1396. Quatre ans plus tard, il fit une nouvelle invasion en Géorgie, se rendit maître de vingt-deux forteresses et de Tiflis, dont les habitants furent passés au fil de l'épée et les murailles rasées. Georges, qui s'était refugié dans les montagnes, n'avait rien à redouter par lui-même de la fureur du conquérant mongol; mais le désir de faire cesser les souffrances et la misère de ses sujets le poussa à demander la paix. Tamerlan se montra disposé à mettre fin aux hostilités; mais il voulut auparavant tirer vengeance des mauvais traitements que les chrétiens faisaient endurer aux musulmans établis en Géorgie. Les provinces de Clardjeth, d'Aragwi et de Saathabago furent de nouveau le théâtre de ses sanglants exploits, en 1401. Moyennant la promesse de servir comme auxiliaire dans les armées mongoles, Georges obtint une paix, qui ne fut pas de longue durée, car au bout de quelque temps son suzerain voulut le forcer à se faire musulman. Le refus du roi fut suivi d'une nouvelle invasion des Mongols, qui prirent la forteresse de Birthwis ou Cortène, au sud-ouest de Tiflis (1403), et se retirèrent avec un immense butin. Ce fut la dernière expédition qu'ils exécutèrent contre ce malheureux pays. Lorsque Georges fut rentré dans sa capitale, il réussit à rendre quelque prospérité à son peuple. Selon Wakhoucht, il périt en 1407, dans une bataille où ses troupes furent taillées en pièces par les Turcs. Son frère Constantin II lui succéda.

E. B.

Hist. de Géorgie, p. 652 et suiv. — Wakhoucht, *Dates*, p. 17. — Tchamtchian, *Hist. d'Arménie*, III, p. 428. — J. de Hammer, *Hist. de l'Emp. Ottoman*, t. I, p. 55, 78.

GEORGES VIII. L'annaliste géorgien dont M. Brosset publie le texte et la traduction donne pour successeur à Georges VII un certain David VIII, son frère, qui aurait laissé le trône à son fils Georges VIII. Ce Georges serait mort en 1413, après un règne de courte durée, et aurait eu pour successeur son fils, Alexandre II. Quoique ce personnage n'ait probablement pas eu d'existence, et quoiqu'il soit rejeté par le prince Wakhoucht, qui a composé une histoire critique de Géorgie, on a dû en faire mention, parce que l'erreur de l'annaliste a été partagée par les rois postérieurs, dont le dernier se considérait comme le treizième du nom de Georges.

E. B.

Hist. de Géorgie, trad. par M. Brosset, p. 678.

GEORGES IX (1), roi de Géorgie, fils d'Alexandre II et petit-fils de Georges VII, succéda à son frère Wakhtang IV, en 1447, et mourut en 1469 de J.-C. Il soumit le Chirwan, qui s'était révolté; mais il ne fut pas aussi heureux contre son fils Bagrat, *éristhaw* (gouverneur) d'Iméreth, qui en 1462 commença à lui disputer la couronne. Bagrat déclara indépendants les grands feudataires qui suivaient son parti, et s'empara de Kouthathis, capitale du Karthli. Ouzoun Hasan, prince turcoman, profita de l'état de faiblesse où était tombé le royaume de Géorgie pour y faire des incursions; en 1463 il défit les troupes de Georges, qui deux ans plus tard fut

(1) L'annaliste géorgien expose différemment la généalogie de Georges IX, et donne sur l'histoire de son règne les détails suivants : Alexandre II, fils de Georges VIII, se retira dans un monastère, en 1442, après avoir divisé son royaume en trois parties; son fils aîné, Wakhtang IV, obtint le Karthli, Démétrius III l'Iméreth, et Georges le Cakheth. Les trois frères occupèrent successivement le trône. Georges IX, qui, en 1453, avait usurpé la couronne sur son neveu Constantin, fils de Démétrius III, fut lui-même renversé du trône par son oncle Bagrat VI, et dépossédé même de sa portion héréditaire, le Cakhet.

fait prisonnier par l'atabek Quouarquaré. Le fils de ce dernier, l'atabek Bahadour, rendit la liberté au roi en 1466, et l'aida à recouvrer le Karthli et le Cakheth. Bagrat se maintint en Iméreth jusqu'à ce que la mort de son père le laissa maître de tout le royaume. E. B.

Hist. de Géorgie, p. 676 et suiv. — Wakhoucht, *Dates*, dans les *Matériaux pour servir à l'hist. de Géorgie*, trad. par M. Brosset (Extrait des *Mém. de l'Acad. des Sciences de Saint-Pétersbourg*, VIe série, t. V, *sc. polit.*, hist., etc., p. 18, 19. — *Chronique géorgienne*; dans les *Matériaux*, etc., p. 88. — Brosset, *Rapports sur un Voyage archéologique dans la Géorgie et l'Arménie*; Saint-Pétersb., 1849-1851, 3 vol. in-8°, rapp. IV, p. 20.

GEORGES X, roi de Karthli, fils de Constantin III, monta sur le trône en 1525, lorsque son frère David VIII eut abdiqué pour embrasser l'état monastique. Après quelques années de règne, Georges suivit l'exemple de son prédécesseur, en 1534, et laissa le trône à son neveu Louarsab Ier, fils de David VII. E. B.

Wakhoucht, *Dates*, p. 25. — Brosset, *Rapports sur un Voy. archéolog. en Géorgie*, rap. IV, p. 28.

GEORGES XI, roi de Karthli, monta sur le trône en 1600, après que son père Simon Ier avait été fait prisonnier par les Turcs et enfermé au château des Sept-Tours. En 1602 il suivit, au siége d'Érivan, son suzerain le roi de Perse Schah-Abbas. Le tzar Boris Godounoff, qui désirait marier son fils Fédor et sa fille Xénia avec une princesse et un prince géorgiens, chargea son ambassadeur Tatischeff du choix des futurs membres de sa famille. Tatischeff, à défaut du prince de Cakhet Théimouraz, qui était en Perse, demanda à Georges la main de sa fille Hélène et celle de son neveu Khosdro. Le roi de Géorgie se prêta très-volontiers à ces projets, et se reconnut vassal du tzar de Moscovie. Mais sa mort, arrivée en 1603, mit fin à ces négociations. Quelques historiens prétendent qu'il fut empoisonné par ordre de Schah-Abbas. Selon d'autres, il serait mort des suites de de la piqûre d'une abeille cachée dans un rayon de miel qu'il porta à sa bouche. Il eut pour successeur son fils Louarsab II. E. B.

Wakhoucht, *Dates*, p. 34-36. — *Chronique géorgienne*, p. 81, 84, 86. — Karamsin, *Hist. de Russie*, trad. par de Divoff, t. XI, p. 85 et suiv. — J. de Hammer, *Hist. de l'Emp. Ottoman*, l. XLII.

GEORGES XII, fils de Wakhtang IV, partagea avec son frère Artchil le royaume de Géorgie, en 1676, obtint le Karthli et mourut en 1709. Monté sur le trône avec l'assentiment de son suzerain, le schah de Perse, il régna d'abord en paix; mais s'étant rendu coupable du meurtre de plusieurs gouverneurs soumis au schah, il fut déposé en 1688. Sa couronne et ses biens furent transférés à Héraclius Ier, fils de Théimouraz Ier, roi du Cakheth. Quoique appuyé d'une armée persane, le nouveau roi ne put facilement se mettre en possession du Karthli. Néanmoins, après diverses péripéties de revers et de succès, il finit par expulser définitivement son adversaire, qui passa en Iméreth (1696), et de là se rendit en Perse, où, depuis 1692, régnait Hoséin-Schah. Georges se fit musulman, et adopta le nom de *Gourghin-Khan*. Par l'influence de sa sœur, qui était femme de Hoséin, il se fit donner le titre de *wali* ou gouverneur de Géorgie. Mais il ne rentra jamais dans ce pays, et fut nommé gouverneur de Kerman, puis de Candahar. Chargé de faire rentrer dans le devoir les Afghans, qui venaient de se révolter, il usa de mesures rigoureuses, qui maintinrent l'ordre parmi les rebelles, durant tout le temps de son administration. Les Afghans, exaspérés par la dureté du régime qui leur était imposé, assassinèrent Georges au milieu de son propre camp. E. B.

Wakhoucht, *Dates*, p. 42-46. — *Chronique Géorgienne*, p. 147-150. — [Peissonel], *Essai sur les Troubles en Géorgie*, p. 44-55.

GEORGES XIII, dernier roi de Géorgie, succéda à son père, Héraclius II, en 1798, et mourut en 1800, dans un âge avancé. Du vivant de son père, il s'était fait une certaine réputation par l'habileté et la valeur qu'il avait déployées comme gouverneur des districts de Bourtchalo et de Somkhet. Quoique ces provinces touchassent à la Perse, il avait su les mettre à l'abri des incursions de ses redoutables voisins. Il ne fut pas aussi heureux comme roi que comme prince royal. Peu de temps après son avénement, les Lesghis et les Turcs attaquèrent simultanément la Géorgie. Les premiers furent repoussés par le prince Jean, les seconds par le prince David, qui défit l'armée turque, la poursuivit jusqu'en vue de Kars, et obtint une paix avantageuse. Les khans d'Érivan et de Gandjah, intimidés par ce succès, s'empressèrent de s'acquitter du tribut auquel ils étaient soumis. Georges néanmoins jugea à propos de se mettre sous la protection d'une grande nation, et, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, il appela à son aide l'empereur de Russie. Paul Ier lui envoya deux régiments, qui, réunis à des troupes indigènes, formèrent un corps d'armée placé sous le commandement du prince Jean. Les Lesghis furent vaincus sur les bords du fleuve Yori en Cakheth et forcés de mettre fin à leurs incursions. Après la mort de Georges, le trône échut à son fils David, qui céda ses droits à l'empereur Alexandre, et reçut en retour le titre de lieutenant général. E. B.

Mémoires relatifs à l'hist. et à la langue géorgienne, composés ou trad. par M. Brosset jeune; Paris, 1833, in-8°, part. II. — Rabbe, *Biogr. des Contemp.* supp.

E. GEORGES *de Russie*.

GEORGES Ier (*Jury*), *Wladimirowitch*, dit *Dolgorouki* ou *Longue-Main*, grand-duc de Kiew, régna de 1155 à 1157. Cinquième fils du célèbre Wladimir Monomaque, il reçut en apanage, après la mort de son père, les provinces de Suzdal et de Rostow. Ses frères eurent, au même titre, diverses provinces de la Russie, à l'exception de l'aîné, Mstislas, qui hérita du trône grand-ducal. Mstislas mourut en 1132. Georges fut presque continuellement en guerre avec ses frères et ses autres parents. Ces luttes, où le succès favorisa tour à tour l'un et l'autre parti,

furent interrompues sous le frère du grand-duc Wsewolod, nommé Izaslas, qui, ayant été vaincu, fit la paix ; il voulut même abdiquer ; mais comme Georges, prétextant l'intention de céder la couronne à son frère aîné Wiatcheslas, hésitait à exécuter les conditions du traité, les choses rentèrent dans leur ancien état. Aussi Georges n'entra-t-il à Kiew qu'en 1155, après la mort d'Izaslas et de Wiatcheslas. On attribue à ce prince la fondation de Moscou, qui eut lieu un peu avant cette époque. Proclamé grand-duc, Georges commença par apanager ses cinq fils, et conclut une alliance avec les sauvages Polovziens, ses anciens amis. Mais ce qui le préoccupait le plus, c'était la guerre avec Mstislas, fils d'Izaslas, qui avait chassé de la Volhynie son allié Vladimir Mstislawitch, et la révolte des Novgorodiens contre un de ses propres fils. Plusieurs princes hostiles au nouveau grand-duc profitèrent de ces troubles pour se liguer contre lui. Il mourut subitement, en 1157. Peu de temps après son élévation, il avait obtenu à Constantinople la déposition du métropolitain Clément, élu par l'ordre d'Izaslas, et qui fut remplacé par un Grec d'origine, nommé Constantin. Insouciant, quoique ambitieux, ce prince laissa quelques souvenirs de lui dans ses États : il avait propagé la religion et doté plusieurs églises, bâti Moscou et d'autres villes, établi des routes à travers des steppes et des forêts. Mais n'ayant aucune des vertus propres à la famille des Monomaques, il fut loin d'être populaire. Aussi, après sa mort, les Kiéviens pillèrent sa maison de campagne et ne voulurent pas que son corps reposât à côté de celui de Wladimir Monomaque ; il fut enterré dans le monastère du Sauveur, à Berestevo. N. KUBALSKI.

Karamzin, *Histoire de l'Empire de Russie*, traduite du russe par P. de Divoff; Paris, 1819. 2e vol. — Ersch et Grüber, *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften*; Leipzig, 1818, 1re section.

GEORGES II (*Wsévolodowitch*), grand-duc de Russie, mort en 1238. Ce prince succéda à Constantin, grand-prince de Vladimir et de Suzdal, peu de temps avant la bataille célèbre de la Kalka, où les Russes furent mis en déroute par les Tatars ou Mongols, entrés en Europe pour la première fois. Après avoir fait la paix avec les Bulgares qui habitaient les rives du Volga, il apprit par les princes de la Russie méridionale la marche des Tatars, et envoya contre eux son neveu Vasilko, avec les troupes de Rostoff; mais à la nouvelle du désastre éprouvé par ses parents, Vasilko rebroussa chemin. Bien que les vainqueurs se fussent retirés après leur victoire, la suite du règne de Georges II n'en fut pas moins malheureuse pour le grand-duché, que vinrent désoler tour à tour les fléaux du ciel et les guerres civiles et étrangères. En effet, après une grande sécheresse, qui fut des plus funestes à la Russie, éclata la révolte des Novgorodiens ; et à peine cette révolte fut-elle apaisée que les Lithuaniens envahirent Novgorod, Smolensk et Polotsk : ils ne furent repoussés qu'après avoir dévasté ces villes (1226). D'un autre côté, les Novgorodiens, ayant fait irruption en Finlande, y commirent plusieurs actes de cruauté qui donnèrent lieu à de sanglantes représailles. Les Finlandais ravagèrent les environs d'Olonetz, et massacrèrent tous leurs prisonniers. Tandis que la famine, la peste et les discordes intestines désolaient le nord de la Russie, le midi était le théâtre de guerres acharnées entre les divers princes et leurs alliés, Hongrois, Polonais, et ces sauvages Polovziens dont les invasions étaient si redoutées. Nous devons surtout mentionner les guerres suscitées par Daniel, prince de Halitch. Ce prince, après avoir poussé ses incursions jusqu'au fond de la Pologne, finit par être défait par les Tchernigoviens et les Polovziens, qui, sous la conduite d'Izaslaf, petit-fils d'Igor Seversky, s'emparèrent de Kiew. Ils ne tardèrent pas à en être chassés par Vladimir ; mais celui-ci fut obligé de céder la ville à Jaroslas, frère du grand-duc Georges. Bientôt, après avoir soumis les Mordviens et les Bulgares, Georges eut de nouveau à s'opposer aux Tatars, qui, sous la conduite de Bati, venaient d'envahir la principauté de Rezan. Cette fois les Tatars ne demandaient aux Russes que de se soumettre comme tributaires ; mais leur demande ayant été rejetée, ils s'avancèrent jusqu'à Kolomna. Là eut lieu une bataille malheureuse pour les Russes, sous les ordres de Vsevolod, fils du grand-duc. L'ennemi s'empara de Moscou, en égorgea tous les habitants, et fit prisonnier Vladimir, second fils de Georges. Bientôt le duché de Suzdal et la ville de Vladimir eurent le sort de Moscou ; à Vladimir, la femme, les filles et les parents du grand-duc périrent dans les flammes. Enfin, après avoir dévasté encore plusieurs autres villes, les vainqueurs, étant arrivés sur le Site, y trouvèrent l'armée russe, commandée par Georges. Celui-ci, suivi de son frère Swiatoslas et de ses neveux, se jeta sur l'ennemi ; ils se battirent en désespérés, mais succombèrent sous le nombre. Georges tomba dans la mêlée, et le prince Vasilko, fait prisonnier, fut égorgé après l'action (1238). Les restes mortels de ces deux princes furent retrouvés, et reçurent une sépulture honorable, d'abord dans l'église de Notre-Dame à Rostow, puis à Vladimir. L'histoire tient compte à Georges II d'avoir restauré et doté plusieurs églises et couvents, ainsi que du bien qu'il fit aux indigents ; mais elle lui reproche sa résistance tardive aux Tatars et les malheurs qui en furent la conséquence inévitable. N. KUBALSKI.

Karamzin, *Histoire de l'Empire de Russie*, traduite par P. de Divoff; Paris, 1819, 2e vol. — Ersch et Grüber, *Allgemeine Encyclopädie*.

GEORGES DANIÉLOWITCH, grand-duc de Russie (1319-1328). Il n'était encore que prince de Moscou, lorsqu'il disputa le trône du grand-duché et la principauté de Novgorod à son oncle et prédécesseur Michel de Twer. Il s'empara de la province de Rezan, et fit périr Constantin, qui en était le prince. Ce fut une époque malheureuse

pour la Russie, alors asservie par les Tatars ou Mongols, et obligée de payer, comme vassale, un tribu aux khans. L'élection de Michel ayant été approuvée par le khan Usbeck, Georges fut sommé de comparaître devant ce dernier pour se justifier. A force de prévenances et de présents, il sut si bien le captiver qu'Usbeck le proclama chef des princes russes et lui donna sa propre sœur en mariage. Revenu en Russie avec une armée mongole, Georges marcha contre Twer pour défaire son ennemi. Michel proposa vainement un arrangement : Georges ne lui répondit qu'en ravageant ses provinces jusqu'aux rives du Volga. Enfin, les deux armées s'étant rencontrées dans les environs de Twer, celle de Georges, unie aux Tatars et aux Mordviens, fut mise en pleine déroute. Georges s'étant enfui à Novgorod, les habitants de cette ville prirent son parti, et envoyèrent leurs troupes contre celles de Michel. Celui-ci, pour éviter l'effusion du sang, s'en rapporta à la décision du khan; il rendit la liberté à tous les prisonniers, et envoya auprès d'Usbeck son fils Constantin; Georges y vint également. Bientôt Michel, sur les instances de son rival, fut forcé de se présenter lui-même, et périt d'une manière tragique. Alors Georges, confirmé dans son pouvoir par le khan, revint à Vladimir. Il combattit ensuite les Suédois, et en même temps s'arma contre les fils de Michel, dont l'un, Dmitri, cherchait, avec l'appui d'Usbeck, à monter sur le trone grand-ducal. Après avoir fait la paix avec les Suédois et s'être assuré de la fidélité des Novgorodiens, Georges se rendit au sein de la horde; mais à peine arrivé, il se trouva en présence de Dmitri, qui, saisi d'horreur à sa vue, lui plongea son épée dans le cœur. Ainsi périt ce prince dont la politique ambitieuse produisit tant de crimes et de malheurs. Cependant ses sujets le regrettèrent, et son meurtre fut vengé par le khan des Tatars, qui fit mourir Dmitri. N. K.

Karamzin, *Histoire de l'Empire de Russie*, trad. de P. de Divoff; Paris, 1819, 4e vol. — Ersch et Grüber, *Allgemeine Encyclopädie*, etc.

F. Georges *de Servie*.

Georges (*Kara* ou *Czerni* [Georges le Noir]), le libérateur de la Servie, né vers 1765, à Vyschevtzi, village du district de Kragoujévatz, en Servie, mis à mort le 27 juillet 1817, à Roumélié, près de Semendria. La première partie de la vie de Georges, jusqu'à la grande insurrection servienne, n'est connue que par des récits populaires, qui, recueillis longtemps après les événements, tiennent plus de la légende que de l'histoire; nous les résumerons sans en garantir l'exactitude. Dès sa première jeunesse, il s'établit dans le haut pays, au pied du mont Topolo, avec Pétroni, son père. En 1787, lorsque la guerre de la Russie contre les Turcs et l'annonce d'une invasion des Autrichiens firent naître en Servie des idées d'indépendance, il résolut de passer la Save et de prendre du service dans l'armée autrichienne. Il emmena avec lui son père, ne voulant pas le laisser à la merci des Turcs; et comme le vieillard refusait de le suivre au delà de la Save, il le tua d'un coup de pistolet; puis il alla rejoindre les Autrichiens. Peu après il rentra avec eux en Servie. Il était alors sergent; mais son caractère sauvage se pliant mal à la discipline, il se brouilla avec ses chefs, se jeta dans les montagnes, et se fit *héidouk*. On nommait ainsi des bandits à la fois insurgés et voleurs de grands chemins, très-populaires parmi les populations chrétiennes de la Servie, parce qu'ils ne pillaient que les mahométans. Bientôt, fatigué de la vie de bandit, il obtint de rentrer en grâce auprès de son colonel, et le suivit sur le territoire autrichien. On lui donna l'emploi d'inspecteur des forêts du monastère de Krouschédole. Au bout de quelque temps, sous l'administration conciliante et humaine du pacha Hadji-Moustapha, il put sans danger retourner à Topolo, où il s'enrichit par le commerce des porcs. Sa fortune, considérable pour le pays, sa force physique, son énergie de caractère, quelque savoir militaire, acquis au service de l'Autriche, lui valurent une grande influence sur les habitants de son district, qui s'habituèrent à le regarder comme leur chef. La Servie était alors au pouvoir des janissaires, qui avaient tué le pacha Hadji et dépouillé les spahis turcs, anciens suzerains de la principauté. Le sultan Sélim, sollicité à la fois par les spahis et par les chrétiens ou *raïas* serviens, menaça les janissaires d'une punition terrible s'ils ne rendaient pas la Servie à ses anciens maîtres. Les janissaires, persuadés que Selim voulait soulever contre eux les raïas, résolurent de prévenir l'insurrection en égorgeant tous les chefs serviens. Cet atroce projet reçut un commencement d'exécution au mois de février 1804. Mais beaucoup de chefs, prévenus à temps, purent gagner les montagnes. De ce nombre était Czerni Georges. Il se réfugia dans la région boisée de la Schoumadia, où il rencontra deux chefs énergiques, Janko Katitsch et Vasso Tscharapitch. Tous trois donnèrent le signal de l'insurrection. Ils furent bientôt rejoints par de vaillants héidouks, parmi lesquels on remarquait Glavasch et Véliko, l'Achille de la Servie. Le soulèvement s'étendit rapidement, et les janissaires furent réduits à s'enfermer dans les places fortes. Les insurgés sentirent le besoin de se donner un chef, et leur choix tomba sur Czerni Georges. Celui-ci refusa d'abord. « Je ne sais pas gouverner, dit-il. — Nous vous conseillerons, répondirent les *knièses* (chefs). — Mais je suis violent, et au lieu de raisonner, j'ordonnerai aussitôt la mort. — Soit, lui répliqua-t-on; dans les circonstances actuelles, il faut de la sévérité. » Vaincu par ces raisons, Czerni Georges accepta le commandement, et il en fit un vigoureux usage. Pendant qu'il mettait le siége devant Belgrade, ses lieutenants enlevèrent Schabaz, Pocharévatz et Smédérévo. Loin de blâmer la ré-

volte, Sélim l'approuva, et ordonna à Békir, pacha de Bosnie, d'aller au secours des insurgés. Cette intervention mit un terme à la résistance des janissaires. Leurs chefs s'enfuirent, mais ils furent arrêtés par l'ordre de Békir, et livrés à Milenko, qui les fit tuer, et apporta leurs têtes dans le camp des Serviens. Les Turcs croyaient tout terminé : Békir invita les Serviens à retourner à leurs charrues et à leurs troupeaux. Mais les vainqueurs étaient peu disposés à reprendre leur ancien joug. Békir, qui n'avait pas assez de forces pour les y contraindre, laissa des troupes dans la citadelle de Belgrade, et rentra en Bosnie. Les Serviens, abandonnés à eux-mêmes, envoyèrent, au mois d'août 1804, trois députés à Saint-Pétersbourg pour réclamer l'intervention de la Russie. Cette ambassade revint au mois de février 1805. Le gouvernement russe recommandait aux Serviens de présenter d'abord leur requête à Constantinople, et promettait de l'appuyer. Les Serviens envoyèrent en effet à Constantinople, au mois de mai 1805, une députation chargée de demander que toutes les forteresses fussent occupées par les Serviens et de réclamer une indemnité de deux millions de piastres. En même temps Czerni Georges poussa la guerre avec vigueur, et s'empara dans le midi de la Servie de quelques places restées au pouvoir des janissaires. Sélim accueillit mal les députés serviens, les fit arrêter, et ordonna à Hafis, pacha de Nisa, de désarmer les raïas. Le pacha envahit la Servie pour exécuter cet ordre; mais ayant rencontré Czerni Georges à la tête de dix mille hommes, il se hâta de rentrer à Nisa. Cette campagne dessina nettement la situation : il était manifeste que Sélim ne voyait plus dans les Serviens des exécuteurs de ses ordres, mais des rebelles : une rigoureuse répression était imminente; Czerni Georges se prépara à la résistance. Dès le printemps de 1806, la Servie fut envahie à l'ouest par Békir, pacha de Bosnie, au sud par Ibrahim, pacha de Scutari. Malgré l'extrême infériorité de ses forces, Czerni Georges ne désespéra pas du succès. Il commença par faire égorger les knièses coupables de sympathies pour les Turcs; puis, laissant à son lieutenant Dobroniatz le soin de contenir le pacha de Scutari, il marcha contre les Bosniaques, qu'il battit complétement, au mois d'août 1806. Il revint ensuite sur Ibrahim, qui demanda aussitôt à traiter. La victoire des Serviens avait rendu la négociation facile. Dès la fin d'octobre, le divan leur accorda la libre propriété de leur territoire, et le droit de se gouverner comme ils l'entendraient, avec la seule réserve qu'un *muhasil* résiderait à Belgrade avec cent cinquante Turcs, et que les Serviens payeraient un tribut annuel de 1,800 bourses (1,350,000 fr.). Ce traité consacrait l'indépendance de la Servie, sous la suzeraineté de la Porte; mais le divan, soit faiblesse, soit mauvaise foi, ne le fit pas exécuter. Les Turcs refusèrent d'ouvrir aux Serviens les portes de Belgrade et de Schabaz; il fallut conquérir ces deux forteresses. Le 12 décembre 1806, Belgrade fut pris d'assaut. Les derniers janissaires, réfugiés dans la citadelle, se rendirent peu après, et malgré une capitulation qui leur promettait la vie sauve, ils furent égorgés. Cette exécution fut le signal d'un massacre général des Turcs de Belgrade. Les mêmes scènes d'horreur se renouvelèrent à la prise de Schabaz, en février 1807; Czerni Georges n'ordonna point ces atroces représailles, mais il ne fit rien pour les empêcher. Au mois de juin, Oussiza, la dernière place restée au pouvoir des Turcs, se rendit. Les Serviens, devenus maîtres chez eux, n'eurent plus qu'à s'organiser. Czerni-Georges, resté chef, rencontra une violente opposition chez les généraux de l'insurrection, qui visaient à l'indépendance, et chez les knièses, qui formaient un sénat assez récalcitrant. Son autorité, d'abord précaire, grandit peu à peu. Mais avant d'exposer les actes de son gouvernement, nous donnerons une esquisse de son caractère et de sa personne d'après l'historien Ranke, qui lui-même n'a fait que résumer les documents originaux. « Czerni Georges ne pouvait se comparer à personne. Il restait quelquefois des jours entiers sans prononcer une parole, et se rongeant les ongles. Lui adressait-on la parole, il détournait la tête sans répondre. Le vin lui déliait la langue, et dans ses moments de bonne humeur on l'a vu danser le kolo. Il méprisait le luxe et l'éclat. Au plus haut point de sa fortune, il continuait à porter ses vieux pantalons bleus, sa pelisse usée et son bonnet noir. Pendant qu'il exerçait le pouvoir suprême, sa fille allait puiser de l'eau à la fontaine, comme les autres filles du village. Cependant il était sensible à l'attrait de l'or. A Topolo on l'aurait pris pour un simple paysan. Il abattait les arbres de la forêt, ou détournait un ruisseau pour alimenter un moulin. Il labourait la terre; un jour, en mettant un cercle à un tonneau, il salit les décorations qu'il avait reçues de la Russie. Mais devant l'ennemi le héros se révélait. A son aspect les Serviens reprenaient courage et les Turcs tremblaient. On le reconnaissait aisément à sa taille haute et mince, à ses larges épaules, à sa figure longue, partagée par une large cicatrice, à ses cheveux noirs, à son nez fortement accentué, à ses yeux enfoncés et étincelants. Il aimait les formes judiciaires, quoiqu'il ne sût pas écrire. Mais s'il voyait qu'on laissât traîner les affaires en longueur, sa justice frappait d'une manière terrible. Son frère unique, dans l'espoir de l'impunité, ayant fait violence à une jeune fille, il le fit pendre, et défendit à sa mère de le pleurer. Quoique, dans la vie ordinaire, il fût bienveillant, il ne se possédait pas dans la colère. Il tua de sa main le knièse Théodosi, à qui il devait son élévation. Revenu à lui-même, il pleurait et maudissait ses fureurs. Il savait pardonner et oublier les injures. » Ce sauvage héros eut à lutter contre les forces, encore redoutables, des

Turcs et contre des dissensions intestines, sans cesse renaissantes. Il n'aimait pas la Russie; ce fut un motif pour que les chefs militaires et le sénat fissent appel à cette puissance, qui leur envoya le conseiller d'État Rodofinikin. Lorsque la guerre éclata de nouveau, en 1809, entre les Turcs et les Russes, les Serviens, alliés de ces derniers, y prirent une part active. Czerni Georges conçut le hardi projet de soulever la Bosnie contre les Turcs et de réunir dans un État indépendant toutes les provinces de l'ancienne Servie. Il franchit les montagnes près de Simiza pour se mettre en communication avec les Monténégrins, battit les Turcs, et mit le siége devant Novibazar, place qui commandait les communications de la Roumélie et de la Bosnie. Il allait s'en rendre maître et peut-être conquérir l'Herzégovine lorsqu'il reçut la nouvelle que ses lieutenants, divisés et mécontents, avaient été vaincus près de Nissa, et que les Turcs envahissaient la Servie. Il courut de ce côté, mais il ne put réparer le mal, et l'intervention des Russes, qui passèrent le Danube au mois d'août 1809, sauva seule la Servie. Les généraux vaincus rejetèrent sur Czerni Georges la responsabilité de leur défaite, l'accusèrent d'avoir appelé trop tard les Russes et demandèrent sa déposition. Il parvint à se maintenir à force d'énergie et d'habileté, et en se réconciliant avec les Russes. La campagne de 1810 fut heureuse, et les Serviens avec le secours de leurs alliés repoussèrent deux armées turques; mais l'hiver ramena les dissensions. Czerni Georges triompha encore une fois du mauvais vouloir des knièses, et fit décréter une constitution qui lui accordait un pouvoir presque absolu. Ses rivaux se soumirent ou furent bannis. Il semblait alors si solidement établi que le divan lui fit des propositions de paix. Il eut la loyauté de ne pas vouloir traiter sans ses alliés, et déclara qu'il se soumettrait à ce qui serait convenu entre les deux grandes puissances belligérantes. Cette confiance fut cruellement punie. La Russie, pressée de conclure la paix, ne stipula en faveur des Serviens, par le traité de Bucharest, au mois de mai 1812, que des garanties illusoires, et les livra à la merci des Turcs. Czerni Georges, accablé par cet abandon inattendu, ne montra pas son ancienne vigueur. Il ne sut point mettre à profit, pour préparer la défense, l'année qui s'écoula entre la paix de Bucharest et la reprise des hostilités. Il essaya de négocier : il consentait à livrer ses forteresses; il demandait seulement qu'on laissât aux Serviens leurs armes et que les spahis et les janissaires ne fussent pas rétablis dans le pays. Ces propositions furent rejetées, et les Turcs entrèrent en Servie au mois de juin 1813. Véliko les contint quelque temps devant Négotin; mais il fut tué d'un coup de canon, et sa mort décida du sort de la Servie. Czerni Georges ne parut qu'une seule fois à la tête de l'armée, et ce fut pour laisser les Turcs passer la Morava sous ses yeux. Le lendemain, 3 octobre 1813, il s'embarqua sur le Danube, et se réfugia sur le territoire autrichien. Sa fuite fut le signal de la dissolution de l'armée servienne. Les Turcs entrèrent sans résistance dans Sémédérévo et dans Belgrade, et furent bientôt maîtres de toute la principauté. Czerni Georges s'était retiré avec ses trésors, d'abord à Semlim, puis à Chotzim dans la Bessarabie. De ce lieu de réfuge, il suivit avec attention les révolutions de la Servie. Il vit ce pays, d'abord accablé, se relever peu à peu et recouvrer une sorte d'indépendance sous la conduite de Milosch Obrenowitch (*voy.* ce nom). Il fut pris alors du désir de reparaître sur le théâtre de ses anciens exploits et de ressaisir le pouvoir. C'était le moment où les hétairistes grecs tramaient un vaste complot contre les Turcs. Czerni Georges entra dans leurs projets. On lui assurait d'ailleurs que les Serviens désiraient son retour. Il suivit secrètement un des membres de l'hétairie qui se rendait aux bains de Mehadia. De là il passa en Servie. Il se rendit à Sémédérévo, chez un de ses anciens lieutenants, Vouitza, et il se mit en rapport avec Milosch, en le pressant de donner aussitôt le signal de la guerre contre les Turcs. Milosch jugeait cette levée de boucliers inopportune, et il redoutait dans Czerni Georges un rival qui le supplanterait. Il se hâta donc de prévenir de son arrivée Brechetat, pacha de Belgrade. Celui-ci demanda aussitôt à Milosch la tête de l'ancien chef servien. Milosch transmit cet ordre à Vouitza, qui se hâta de l'exécuter. Czerni Georges, surpris dans son sommeil, fut égorgé; on porta sa tête au pacha, qui l'envoya à Constantinople, où elle fut exposée à la porte du sérail. Telle fut la fin de cet héroïque rebelle, qui aux qualités d'un général et d'un chef d'État joignait les défauts ordinaires des chefs barbares, l'avidité et la cruauté. Sa carrière militaire, commencée avec éclat, se termina par une fuite trop prompte; son administration ne fut exempte ni de faiblesse ni de violence; mais malgré les justes reproches qu'on peut lui adresser, il n'en est pas moins regardé comme le libérateur de la Servie, et il a laissé un nom cher à ses compatriotes. Son fils, Alexandre Georgewitch, est depuis 1844 prince de la Servie (1). Léo JOUBERT.

(1) Après avoir raconté sur les documents nationaux fidèlement résumés par Ranke la vie de Czerni Georges, nous ne rappellerions même pas la singulière fable qui le fait naître à Nancy, en Lorraine, si cette fable n'avait été reproduite dans la *Biographie Michaud*. L'auteur de cet article, inexact d'un bout à l'autre, prétend que Georges s'engagea dans l'armée française en 91 ou 92, à l'âge de quinze ou seize ans; ce qui place sa naissance en 1776; et il se fonde sur un acte de baptême trouvé dans les registres de la paroisse de Saint-Sébastien à Nancy. Or, voici cet acte de baptême, que le rédacteur a négligé de produire :

Extrait du registre contenant les actes de baptême de la paroisse Saint-Sébastien de Nancy, de janvier 1727 à avril 1730, folio 216, recto, aujourd'hui déposé aux archives de l'hôtel de ville de Nancy.

« Henry, fils légitime de Cæsar Georges, tailleur d'habits, et de Barbe Hnin, son épouse, est né le vingt-quatrième

Ranke, *Die Serbische Revolution*. — Vouk Stephanowitch, *Chants populaires des Serviens* (traduits par Mme Élisa Volart), t. Ier, p. 87-112; t. II, p. 200-252. — Chopin, *Provinces danubiennes* (dans l'*Univers pittoresque*), p. 293-374.

---

‡ **GEORGES**, roi de Tonga (Océanie), né vers le commencement de ce siècle. Il règne sur une population presque complétement soumise au christianisme, grâce aux efforts du révérend Walter Lawry. Les améliorations successives qui se sont manifestées depuis quelques années dans la métropole des îles océaniennes sont dues principalement à ce chef, qui a été baptisé sous le nom des derniers souverains de l'Angleterre et qui prend le titre de roi. Il est doué d'une force prodigieuse unie à une rare énergie morale. Son ancien compétiteur Finau, descendant probablement du chef intelligent et brave que Mariner trouva établi dans l'archipel des Amis, a été vaincu complétement par lui. Georges se livre sans relâche à la prédication, et lorsqu'il monte en chaire il ne paraît que revêtu du costume européen, costume entièrement noir, qui lui donnerait complétement l'aspect d'un ministre de l'Évangile, si ses mains, privées toutes deux du petit doigt, n'attestaient qu'il a jadis sacrifié aux idoles. F. D.

Renseignements particuliers.

III. **GEORGES** *écrivains byzantins et autres.*

GEORGES (Γέωργιος, *Georgius*), nom d'un grand nombre de personnages mentionnés dans les historiens byzantins. Nous en renverrons une partie à leurs surnoms, et parmi les autres nous ne citerons que les plus importants. On trouvera une nomenclature très-étendue des Georges dans Allatius, *Diatriba de Georgiis*, insérée dans la *Bibliotheca Græca* de Fabricius, t. XII, et dans Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

***GEORGES** *de Laodicée*, un des chefs du parti arien ou semi-arien dans les querelles ecclésiastiques du quatrième siècle. Né à Alexandrie, il était prêtre de cette ville avant le concile de Nicée en 325. Ses opinions, suspectes d'arianisme, le firent déposer. Il se rendit en Syrie, où il devint évêque de Laodicée. Il assista en cette qualité au concile d'Antioche en 329 ou 330, et à celui de Tyr en 335. Il fit défaut au concile de Sardique en 347, et fut en son absence déposé et excommunié; mais cette sentence ne reçut pas d'exécution. Sous le règne de Constance, il fut en faveur, et prit part à des actes importants, entre autres à l'élévation de Meletius à l'évêché d'Antioche. On ne connaît aucun fait de la vie de Georges postérieur à la mort de Constance, en 361. Georges avait étudié la philosophie. On cite de lui plusieurs ouvrages savoir : *Lettres à Alexandre, évêque d'Alexandrie;* — Ἐγκώμιον εἰς Εὐσέβιον τὸν Ἐμισηνόν (*Encomium Eusebii Emiseni;* — un traité, aujourd'hui perdu, contre les Manichéens.

Athanase, *Apol. contra Arian.*, c. 36, 48, 49; *Hist. Arian. ad monachos*, c. 4, 17; *Apol. de fuga sua*, c. 26; *Epist. ad Episcop. Ægypt. et Libyæ*, c. 7; *De Synodis*, c. 17. — Socrates, *Hist. Eccl.*, I, 24; II, 9, 10. — Sozomène, *Hist. Eccl.*, III, 6; IV, 13. — Théodoret, *Hist. Eccl.*, II, 9. 31; V, 7. — Philostorge, *Hist. Eccl.*, VIII, 17. — Tillemont, *Mémoires*, vol. VIII, IX.

GEORGES *de Cappadoce*, fameux hérétique et intrus sur le siége patriarcal d'Alexandrie, tué vers la fin de l'année 361. Ammien le fait naître à Épiphanie, en Cilicie, tandis que tous les autres témoignages le désignent comme Cappadocien. Son père était foulon. Si l'on en croit saint Grégoire de Nazianze, dont le récit, passionné et plein d'invectives, ne mérite peut-être pas une entière confiance, Georges vécut en se faisant le parasite des riches. Il obtint une place dans les fournitures de l'armée; mais ses friponneries le firent destituer, et il dut encore s'estimer heureux d'en être quitte à ce prix. Il erra alors de ville en ville, de province en province, et finit par s'établir à Alexandrie. Ayant, on ne sait comment, obtenu la faveur des eunuques, qui avaient tant d'influence à la cour de Constance II, il fut nommé receveur des impôts à Constantinople, et il réalisa rapidement une grande fortune. Jusque là il n'est question dans la vie de Georges ni de christianisme ni surtout de fonctions ecclésiastiques; cependant, on le voit tout à coup placé sur le siége patriarcal d'Alexandrie par le concile d'Antioche, en 354. Le parti arien, ouvertement soutenu par Constance, avait chassé saint Athanase et l'avait remplacé par un nommé Grégoire; puis, mécontent de la tiédeur de ce nouveau patriarche, il en avait demandé un autre, plus énergique. La cour de Constantinople jeta les yeux sur Georges, que recommandaient sans doute son habileté à faire rentrer les impôts et son esprit exempt de scru-

jour du mois d'aoust de l'année mil sept cent vingt-huit, et a été baptizé le vingt-cinquième des dits mois et an. Il a eu pour parein le sieur Henri Le Gros, mtre (maître) des coches de Luneville, et pour mareinne Marie Perin qui ont signez. — *Signé* Henry Le Gros. — Marie Perin. »

Il résulte de cet acte que Georges aurait eu à l'époque de son engagement militaire soixante-et-un ans, bel âge pour un conscrit, et quatre-vingt-neuf ans à l'époque de sa mort, lorsqu'on sait, au contraire, qu'il mourut à un âge peu avancé, à cinquante-cinq ans tout au plus. Ces impossibilités chronologiques nous dispensent d'une plus longue réfutation. Indiquons seulement comment s'est formée cette fable ridicule. Henri Georges, dont nous avons cité plus haut l'acte de baptême, quitta la France en 1768. On ignore ce qu'il devint. Il laissait au pays une fille, Marie-Anne Georges, qui épousa le sieur Claude Roullot. En 1824, les époux Roullot, établis à Voisey (Haute-Marne), apprenant par les journaux, ou par quelque autre publication, la mort de Czerni Georges, et trompés par la ressemblance des noms, crurent reconnaître dans le chef décapité le Henri Georges disparu depuis près de soixante ans. Ils s'adressèrent, le 4 juillet 1824, à l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg pour obtenir l'acte de décès de Czerni ou Henri Georges. Leur demande, transmise à l'ambassade de France à Constantinople, eut pour résultat un acte de notoriété, en date du 8 octobre 1824, constatant qu'on avait vu exposée à la porte du sérail du grand-seigneur, au mois d'août 1817, la tête du nommé Czerni Georges, chef de l'insurrection des Serviens, major général au service de Russie et chevalier de Sainte-Anne. La démarche des époux Roullot n'eut pas d'autre résultat; mais elle donna naissance à une fable que certains écrivains ont admise, faute de remonter aux documents sur lesquels elle s'appuyait, et qui n'aurait jamais dû trouver place dans un livre sérieux.

païens. Le comte Héraclius fut dépêché à Alexandrie pour rallier à la nomination de Georges tout ce qui restait de païens dans cette ville, en leur promettant que leur culte serait libre. Constance écrivit lui-même aux Alexandrins pour leur recommander Georges. Les ariens et les orthodoxes, unis pour détruire les païens, se déchiraient entre eux avec fureur. Georges, porté au patriarcat par le parti arien, ne pouvait s'empêcher de persécuter les deux autres partis. Il commença par les orthodoxes. Vexations, exils, supplices même, il n'y épargna rien. Les orthodoxes, exaspérés, se révoltèrent, forcèrent Georges de s'enfuir à Constantinople, et reprirent les églises qui leur avaient été enlevées, Mais Georges revint bientôt, et, soutenu par Artémius, général des troupes d'Égypte, il redoubla de tyrannie. En même temps qu'il poussait à bout les adhérents de saint Athanase, il n'épargnait rien de ce qui pouvait le rendre odieux au peuple alexandrin tout entier. Il s'était fait l'instrument de la rapacité du fisc impérial, et comme récompense il réclamait le monopole du nitre, du papyrus, etc., etc. Son faste et son arrogance achevaient de lui aliéner les esprits. La cause immédiate de sa chute fut sa persécution des païens. Il empêchait leurs sacrifices et la célébration de leurs fêtes. Secondé par Artémius et ses troupes, il renversait leurs autels, enlevait à main armée leurs statues et tous les ornements de leurs temples. A son retour de la cour de Constance, passant avec un nombreux cortége devant un temple magnifique, Georges s'écria ; « Jusqu'à quand laisserons-nous subsister ce sépulcre? » Les païens n'oublièrent pas ce mot. Dès que Julien fut sur le trône, ils commencèrent par attaquer Artémius, et le dénoncèrent à l'empereur comme le soutien et l'exécuteur de toutes les violences de Georges. Julien ordonna à Artémius de venir le trouver à Antioche. Peu après son arrivée, Artémius eut la tête tranchée. L'Église grecque l'honore comme un de ses plus célèbres martyrs. A la nouvelle de la mort d'Artémius, les païens se précipitèrent sur une église où Georges présidait un synode, l'en arrachèrent et l'accablèrent de coups. Ils l'auraient mis en pièces si les magistrats ne l'eussent tiré de leurs mains et enfermé dans une prison, sous prétexte de le réserver à un supplice légal. La populace ne se contenta pas de cette promesse; elle revint à la charge quelques jours plus tard, força les portes de la prison, et après avoir torturé de toutes les manières le patriarche, elle le plaça (mort ou vivant, on l'ignore) sur un chameau, et le promena par toute la ville. Elle mit ensuite le cadavre en lambeaux, le brûla et jeta les cendres dans la mer, de peur que les chrétiens ne les recueillissent et ne les honorassent comme des reliques de martyr. Julien se montra d'abord extrêmement irrité de cette violence; mais il se laissa fléchir par les prières de son oncle, le comte Julien, qui avait été gouverneur d'Alexandrie. Il laissa les richesses de Georges à ceux qui les avaient pillées, mais il réclama sa bibliothèque, qui, malgré l'ignorance dont Athanase accuse le patriarche intrus, était nombreuse et bien choisie. La vie de Georges a été écrite par ses ennemis : ceux-ci l'ont naturellement accusé de tous les crimes. Sans accepter toujours comme des vérités les invectives de saint Grégoire et de saint Athanase, il faut cependant reconnaître que beaucoup de leurs accusations sont fondées, et que Georges, violent persécuteur des païens et des orthodoxes, mérita la haine des uns et des autres. Quoi qu'il en soit, d'après une curieuse conjecture de Gibbon, ce Georges serait, par un étrange hasard de l'imagination populaire, devenu un saint du calendrier romain et le patron de l'Angleterre. Cette identification de saint Georges avec l'évêque d'Alexandrie a soulevé des objections, dont aucune ne paraît décisive. Saint Georges fut canonisé, en 494 ou 496, par le pape Gélase; mais ses *Actes* furent déclarés apocryphes. Ceux qui sont insérés dans les *Acta Sanctorum*, avec un long *Commentarius prævius* de Papebrocke, ont été traduits du grec. Saint Georges y paraît comme un soldat cappadocien, qui souffre le martyre sous Dioclétien. Son grand antagoniste est le magicien Athanase, qui finit cependant par se convertir et par être martyrisé à son tour. Dans une légende postérieure figure un dragon qui rôde autour d'un lac large comme une mer, près de la ville de Silène en Libye. Une ancienne peinture qui se voyait à Rhodes le représente à cheval tuant un crocodile. De pareilles notions n'offrent pour ainsi dire aucune prise à la critique historique, et il faut se contenter de dire, avec les PP. Richard et Giraud, que « saint Georges est beaucoup plus connu par la célébrité de son culte que par la certitude de son histoire ». Saint Georges était désigné parmi les Grecs comme Τροπαιοφόρος, ou le *Victorieux*. Il fut, dit-on, un des saints qui assistèrent les premiers croisés. On le révérait en Angleterre dès la période anglo-saxonne. Sous les Normands et les premiers Plantagenets, sa réputation s'accrut, et sous Édouard III, ou peut-être plus tôt, il fut regardé comme le saint patron de l'Angleterre. L. J.

Ammien Marcellin, XXII, 11. — Grégoire de Nazianze, *Oratio*, XXI. — Épiphane, *Adversus Hæres*. — Saint Athanase, *Historia Arianorum ad monachos*, c. 51, 75; *De Synodis*, c. 12, 37; *Epistola ad Episcopos Ægypti et Libyæ*, c. 7; *Apolog. de Fuga sua*, c. 6, 7; *Ad Imperat. Constantium Apolog.*, c. 30; *Petitio ad Imper. Jovian.* — Socrate, *Hist. Eccl.*, II, 14, 28; III, 2-4. — Sozomène, *Hist. Eccl.*, III, 7; IV, 10; V, 7. — Théodoret, *Hist. Eccl.*, II, 14. — Philostorge, *Hist. Eccl.* (dans Photius), VII, 2; *Vita Athanasii*, dans Photius, *Bibl.*, cod. 258. — Papebrocke, *Acta Sanctorum*, 23 avril. — Gibbon, *Decline and Fall of Roman Empire*, ch. 21, 23. — Heylyn, *History of saint George*. — Rottiers, *Monuments de Rhodes*; Bruxelles, 1830, in-4°, et in-fol. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.* — Paschius, *Conflictus historicus de B. Georgio martyre*. — J.-C. Neu, *Dissertatio de equite S. Georgio*. — John Milner, *Historical and critical Inquiry into the existence and character of S. George*. — Thomas Lowick, *History of the Live and Martyrdom of St. George*.

* **GEORGE CHŒROBOSCUS** (Γεώργιος Χοιροβοσκός), grammairien grec, vivait vers la fin du sixième siècle de l'ère chrétienne. Il composa divers ouvrages de grammaire et de rhétorique, dont un seul a été publié, savoir : *De Figuris poeticis, oratoriis et theologicis* (Περὶ τρόπων τῶν κατὰ ποιητικὴν καὶ θεολογικὴν χρῆσιν), publié avec une traduction latine et une dissertation de Proclus *Sur l'instinct divin et poétique*, par Morel ; Paris, 1615, in-12. Les autres traités de Georges Chœroboscus existent en manuscrit dans les diverses bibliothèques de l'Europe. Georges était prêtre, et les manuscrits le désignent souvent sous les noms de Georges le grammairien et de Georges diacre.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, VI, p. 338-341.

* **GEORGES** *d'Alexandrie*, écrivain ecclésiastique, vivait au commencement du septième siècle. On a de lui une *Vie de saint Chrysostome*, souvent réimprimée (quelquefois avec la traduction latine de Godfroy Tillmann), dans les éditions des ouvrages de ce saint. Photius parle de cette *Vie*, mais il déclare ne savoir rien de certain sur l'auteur. On l'attribue avec assez de vraisemblance à Georges évêque catholique ou patriarche d'Alexandrie de 616 à 630. La vie de saint Chrysostome, qui n'occupe pas moins de cent pages in-fol., abonde en détails oiseux. L'auteur déclare l'avoir rédigée sur les écrits de Palladius et de Socrate, ainsi que d'après les récits des prêtres pleins de foi et de pieux laïques. Oudin attribue, sans aucun fondement, au même écrivain la *Chronique Pascale*.

Photius, *Bibl.*, cod. 96. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VII, p. 451 ; vol. VIII, p. 457 ; vol. X, p. 210, 707. — Cave, *Hist. lit.*, vol. I.

GEORGES DE SYRACUSE, poëte byzantin, vivait vers le milieu du septième siècle de l'ère chrétienne. Il étudia la littérature grecque à Constantinople, et devint, dit-on, un savant et élégant écrivain. Il était évêque de Constantinople vers 663. On lui attribue quelques hymnes des *Menæa* ou services pour les fêtes des saints dans l'Église grecque. Il écrivit aussi des *Troparia*, ou hymnes pour les fêtes de la Nativité et de l'Épiphanie.

Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. X, p. 629.

* **GEORGES BURAPHUS** (Βούραφος), patrice byzantin, vivait au commencement du huitième siècle de l'ère chrétienne. Il était comte du *Thema Obsequium*, qui contenait les parties de la Mysie et de la Bithynie adjacentes à la Propontide. Se trouvant en Thrace pour défendre cette province contre les incursions des Bulgares, il prit, de concert avec le patrice Théodore Myacius, la résolution de détrôner l'empereur Philippique ou Bardane. Il envoya à Constantinople un de ses officiers nommé Rufus avec quelques soldats. Rufus profita du désordre d'une fête pour se saisir de Philippique et lui faire crever les yeux. Georges lui-même et ses principaux complices éprouvèrent peu après un sort pareil de la part d'Artémius ou Anastase II, successeur de Philippique.

Nicéphore Constantin, *De Rebus post Mauric. gestis*, p 55, édit. de Bonn. — Théophane, *Chronog.*, vol. I, p. 587, 588, édit. de Bonn.

GEORGES LE SYNCELLE, appelé aussi *l'Abbé* ou *le Moine*, chroniqueur byzantin, vivait dans la dernière partie du huitième siècle ou au commencement du neuvième. Il dut son prénom aux fonctions de *syncelle*, ou de secrétaire particulier, qu'il remplit auprès de Tarasius, patriarche de Constantinople, mort en 806. Théophane, son ami, le représente comme « un homme de talent et de savoir, particulièrement versé dans la chronologie et dans les sujets historiques. Il mourut dans la foi orthodoxe, sans avoir complété son principal ouvrage (aujourd'hui nous n'en connaissons pas d'autre de lui), et il confia à Théophane le soin de le terminer ». On a de lui une *Chronographie* ou *Chronique*, dont voici le titre complet : Ἐκλογὴ Χρονογραφίας συνταγεῖσα ὑπὸ Γεωργίου μοναχοῦ συγκέλλου γεγονότος Ταρασίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως, ἀπὸ Ἀδὰμ μέχρι Διοκλητιανοῦ (Chronographie choisie, mise en ordre par Georges, syncelle de Constantinople, d'Adam à Dioclétien). L'auteur nous apprend qu'il avait l'intention de pousser son travail jusqu'à 800 ; mais, comme nous l'avons déjà dit, il en fut empêché par la mort, et ne dépassa pas l'avénement de Dioclétien. Cette chronique est contenue dans les diverses éditions des écrivains byzantins. Georges a souvent transcrit littéralement une partie considérable de la *Chronique* d'Eusèbe. La *Chronographia* de Théophane, qui s'étend de 285 à 813, peut être regardée comme la continuation et le complément de celle du Syncelle. La *Chronographie* du Syncelle a été publiée en 1829, par Guill. Dindorf, dans la collection de Bonn, où elle occupe, avec la courte *Chronographie* de Nicéphore, deux volumes in-8°.

Théophane, *Proœmium ad Chronog.* — Cédrène, *Compend.*, sub. init. — Fabricius, *Bibliot. Græca*, vol. VII, p. 457. — Cave, *Hist. lit.*, vol. I, p. 641.

GEORGES PISIDÈS, ou le *Pisidien* (1), poëte et chroniqueur byzantin, vivait dans la première moitié du neuvième siècle. Il était, comme son nom l'indique, Pisidien de naissance. Il fut contemporain de l'empereur Héraclius, qui régna de 610 à 641, et du patriarche Sergius, qui occupa le siége de Constantinople de 610 à 639. Les manuscrits lui donnent les titres de diacre, de Χαρτοφύλαξ (archiviste), de Σκευοφύλαξ (gardien des vases sacrés), de la grande église, c'est-à-dire de Sainte-Sophie de Constantinople. Nicéphore Calliste l'appelle Ρεφερενδάριος (référendaire), dignité distincte des précédentes. On ignore si Georges eut toutes ces places à la fois ou s'il les occupa successivement. On croit qu'il accom-

(1) Presque tous les manuscrits donnent ce nom au génitif et sous les formes très-diverses de Πισσίδου, Πισίδου, Πισιδίου, Πησίδου, Πησίδη, Πισσίδους, Πισίδους. En latin, on l'écrit *Pisides* ou *Pisida*.

pagna l'empereur Héraclius dans sa première expédition contre les Perses. Il semble aussi avoir joui de la faveur de l'empereur et de celle de Sergius. Voilà tout ce qu'on sait de lui. C'est par erreur, et en le confondant avec un autre Georges, qu'on a fait de Pisidès un évêque de Nicomédie. On a de lui : Εἰς τὴν κατὰ Περσῶν Ἐκστρατείαν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως, ἀκροάσεις τρεῖς (*De Expeditione Heraclii imperatoris contra Persas, libri tres*). Cet ouvrage, mentionné par Suidas, paraît être la plus ancienne composition de Pisidès. Les trois livres sont écrits en trimètres ïambiques, et contiennent 1098 vers. C'est le récit de la première expédition d'Héraclius contre les Perses. L'auteur, qui paraît l'avoir écrite peu après l'événement, et en avoir été témoin oculaire, accable des louanges les plus exagérées la piété et la valeur d'Héraclius; — Πόλεμος ἀβαρικός ou Ἀβαρικά (*Bellum Avaricum* ou *Avarica*) (1). Ce poëme, en 541 vers trimètres ïambiques, est consacré au récit de l'attaque inutile que firent les Avares contre Constantinople, pendant que l'armée persane occupait Chalcédoine en face de cette ville; — Ἀκάθιστος ὕμνος, hymne composé à l'occasion de cette même défaite des Avares. Foggini l'attribue à Georges Pisidès avec assez de vraisemblance, mais sans aucune preuve; — Εἰς τὴν ἁγίαν τοῦ Χριστοῦ, τοῦ Θεοῦ ἡμῶν, ἀνάστασιν (*In sanctam Jesu-Christi, Dei nostri, Resurrectionem*). Ce poëme, composé de 129 vers trimètres ïambiques, et dans lequel Georges exhorte Flavius Constantin, fils d'Héraclius, à imiter l'exemple de son père, doit avoir été écrit vers 627; — Εἰς Ἡράκλειον τὸν βασιλέα (*De Heraclio imperatore*), ordinairement cité sous le titre de Ἡρακλιάς (*Heraclias*), ou Ἡρακλιάδος Ἀκροάσεις δύω ἤτοι εἰς τὴν τέλειαν πτῶσιν Χοσρόου βασιλέως Περσῶν (*sive de extremo Chosroæ Persarum regis excidio*); mais ce sous-titre n'indique pas exactement le sujet du poëme consacré à une revue rapide des exploits d'Héraclius, et dans lequel la catastrophe de Chosroès n'est touchée qu'en passant. On croit qu'il fut écrit lorsqu'on apprit à Constantinople, vers la fin de 628, la mort de ce monarque; — Ἑξαήμερον ἤτοι Κοσμουργία (*Opus sex dierum, seu Mundi opificium*). Ce poëme consiste en 1910 vers trimètres ïambiques dans l'édition de Foggini, qui a rétabli quelques vers omis dans les éditions précédentes. On croit que cet ouvrage est venu mutilé jusqu'à nous, parce que Suidas prétend qu'il se composait de 3,000 vers. Mais peut-être y a-t-il erreur dans le passage de Suidas, et faut-il lire εἰς ἔπη δισχίλια, au lieu de τρισχίλια. Ce poëme ne paraît pas incomplet; on croit qu'il fut composé vers 329; — Εἰς τὸν μάταιον βίον (*De Vanitate Vitæ*). Cet ouvrage contient 262 vers ïambiques; on ne sait à quelle époque il appartient; — Κατὰ Σευήρου, ou Κατὰ δυσσεβοῦς Σευήρου Ἀντιοχείας (*Contra impium Severum Antiochiæ*), poëme en 731 vers ïambiques; — Ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον Ἀναστάσιον μάρτυρα (*Encomium in sanctum Anastasium martyrem*) (1), en prose; — Εἰς τὸν ἐν Βλαχέρναις ναόν (*In templum Deiparæ Constantinopoli, in Blachernis situm*), court poëme en vers ïambiques. On ne connaît de Georges que ces ouvrages; mais on sait qu'il en avait composé d'autres, par les citations répandues dans la *Chronographie* de Théophane, le *Lexicon* de Suidas, le *Compendium* de Cédrène, l'*Historia ecclesiastica* de Nicéphore Calliste et les *Commentaires* d'Isaac Tzetzès.

On a attribué à Georges Pisidès plusieurs ouvrages, tels que le *Chronicon Pascale*, le *De Gestis Imperatorum Constantinopolitanorum*, la *Sphæra Empedoclis*, en 168 vers. La versification de Georges est correcte et élégante. Les vers durs sont en petit nombre. Les derniers écrivains byzantins l'admiraient beaucoup, le comparaient souvent et même le préféraient à Euripide. Sans aller jusque là, il faut reconnaître que Georges ne manque pas d'élégance et même d'élévation, et qu'il fut en somme le meilleur poëte de son temps. L'*Hexaemeron* et le *De Vanitate Vitæ* furent publiés avec une traduction latine, par Fred. Morel; Paris, 1584, in-4°. L'*Hexaemeron* fut aussi publié par Brunellus, comme un ouvrage de saint Cyrille d'Alexandrie, avec quelques poëmes de saint Grégoire de Nazianze et d'autres pièces; Rome, 1590, in-8°. Ces deux ouvrages ont été recueillis dans les diverses *Bibliothèques des Pères*. Le *De Expeditione imperatoris Heraclii contra Persas*, le *Bellum Avaricum*, le *Hymnus Acathistus*, le *In sanctam Jesu-Christi D. N. Resurrectionem*, l'*Heraclias*, le *Hexaemeron*, le *De Vanitate Vitæ*, le *Contra Severum*, l'*Encomium in sanctum Anastasium Martyrem* ont été publiés avec une savante préface, une traduction latine et des notes par Joseph Maria Foggini, dans la *Corporis Historiæ Byzantinæ nova Appendix*; Rome, 1777, in-fol.; — Le *De Expeditione contra Persas*, le *Bellum Avaricum* et l'*Heraclias* ont été donnés par Bekker dans la *Collection byzantine* de Bonn. Le petit poëme *In templum Deiparæ* fut placé par Du Cange dans les notes de son Zonaras. Banduri l'imprima avec une traduction latine dans les notes de son *Imperium Orientale*, t. VII, p. 177, et Fabricius

(1) Le titre complet est : Εἰς τὴν γενομένην ἔφοδον τῶν βαρβάρων καὶ εἰς τὴν αὐτῶν ἀστοχίαν ἤτοι ἔκθεσις τοῦ γενομένου πολέμου εἰς τὸ τεῖχος τῆς Κωνσταντίνου πολεως μεταξὺ Ἀβάρων καὶ τῶν Πολίτων. (*De Invasione facta a barbaris ac de frustrato eorum consilio, sive expositio belli quod gestum est ad mænia Constantinopoleos inter Abares et cives.*

(1) Le titre complet est : Βίος καὶ πολιτεία καὶ ἄθλησις τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου ὁσίου μαρτυρος Ἀναστασίου τοῦ μαρτυρήσαντος ἐν Πέρσιδι (*Vita, institutum et certamen sancti gloriosi et venerabilis martyris Anastasii, qui in Perside martyrium passus est*).

l'inséra avec une traduction latine dans sa *Bibliotheca Græca*, t. VII, p. 615.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. I, p. 185 : vol. VII, p. 460, 472, etc. — Cave, *Historia litteraria*, vol. I, p. 533. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* GEORGES *l'Hamartole* (Ἁμαρτωλός), ou *le Pécheur*, chroniqueur byzantin, vivait vers le milieu du neuvième siècle. On a de lui une *Chronique* qui s'étend depuis la création jusqu'au règne de Michel III, fils de Théophile et de Théodora. Des extraits de cette *Chronique* ont été donnés par Allatius, Pétau, Rader, Gretzer et par Hody, dans sa dissertation mise en tête du *Chronicon* de Malala.

Il ne faut pas confondre Georges l'Hamartole avec d'autres Georges qui ont aussi écrit des chroniques, tels que Georges Cédrène, Georges Syncelle, Georges de Nicomédie, Georges le Moine. La *Chronique* d'Hamartole a été souvent copiée par Georges Cédrène, Théophane, Michel Glycas.

Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. VII, p. 468, 635.

* GEORGES PÉGANE (Πηγάνης), général byzantin, vivait dans la seconde moitié du neuvième siècle de l'ère chrétienne. Commandant du *Thema Obsequium*, il fut le principal complice de Symbatius, lorsque celui-ci se révolta, en 866, contre Basile, qui venait d'être appelé par Michel III à partager le pouvoir suprême. Georges et Symbatius ravagèrent les environs de Constantinople. Ils se défendaient d'être des rebelles, et professaient un grand respect pour Michel. Se voyant abandonnés par leurs soldats, ils s'enfuirent. Georges se réfugia à Cotyæum, une des villes de son gouvernement. Il ne tarda pas à être pris par les soldats de Basile. Conduit à Constantinople, il eut le nez coupé et les yeux crevés, et fut enfermé dans sa maison, avec défense, sous peine de vie, d'en jamais sortir. Basile, devenu seul empereur, pardonna à Georges, et le rétablit dans ses premiers honneurs.

Théophane, *Chronog.*, liv. V; *De Basili Macedone*, c. 19. — Siméon Magister, *De Michaele et Theodora*, c. 44. — Georges le Moine, *De Michaele et Theodora*, c. 36.

* GEORGES *de Nicomédie*, théologien byzantin, vivait dans la seconde moitié du neuvième siècle. Il était chartophylax ou archiviste de la grande église de Constantinople. Il fut l'ami et le correspondant de Photius, et devint archevêque de Nicomédie. Plusieurs homélies de lui et trois *Idiomela* (hymnes) se trouvent dans le *Novum Auctarium* de Combefis, vol. Ier. Combefis a confondu à tort leur auteur avec Georges Pisidès. Parmi les ouvrages inédits de Georges, on cite une *Chronique*; mais il est difficile de la distinguer des *Chroniques* attribuées aux autres Georges.

Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. VIII, p. 439; vol. X, p. 214. — Cave, *Hist. litt.*, vol. II, p. 63.

* GEORGES *de Cypre*, appelé plus tard GRÉGOIRE, patriarche de Constantinople, né dans la première partie du treizième siècle, mort en 1290. Il occupait la place de protapostolaire à Constantinople lors de l'avénement d'Andronic Paléologue l'ancien, en 1282. C'était un homme de savoir et d'éloquence, et, d'après Nicéphore Grégoras, il fit revivre le dialecte attique, depuis longtemps tombé en désuétude. Sous le règne de Michel Paléologue, père d'Andronic, il s'était montré favorable à l'union de l'Église grecque et de l'Église latine, union que Michel avait beaucoup à cœur. Mais l'avénement d'Andronic, qui était opposé à cette union, modifia ses sentiments. A la mort du patriarche Joseph, Andronic décida que Georges, quoique laïque, serait appelé au siége vacant. Aux dissensions qui agitaient l'Église grecque touchant la *procession* du Saint-Esprit, s'était joint le schisme causé par la déposition d'Arsenius, patriarche de Constantinople, en 1266. L'empereur, qui désirait vivement mettre fin à ces troubles, pensa peut-être qu'un laïque en viendrait plus facilement à bout qu'un théologien. Georges, après avoir passé rapidement par les degrés successifs de moine, lecteur, diacre et prêtre, fut sacré patriarche au mois d'avril 1283, et prit le nom de Grégoire. Les Arméniens refusèrent de le reconnaître, et en appelèrent au jugement de Dieu. L'empereur y consentit. On convint que les Arméniens écriraient sur un papier les raisons de leur conduite, que les Joséphistes (partisans du patriarche décédé et de son successeur) en feraient autant, et que les deux écrits seraient livrés aux flammes en même temps. Le parti dont l'écrit ne serait pas brûlé aurait gain de cause. Les deux écrits furent consumés, et les Arméniens, dans le premier moment de trouble, consentirent à recevoir la communion des mains du patriarche. Mais ils se repentirent bientôt de leur soumission, et Grégoire les excommunia. Il poursuivit sévèrement les adhérents de Jean Beccus ou Vecus, ex-patriarche et partisan zélé de l'union avec l'Église latine. Cette dernière opinion, paraissant particulièrement dangereuse à Grégoire, il la réfuta dans un livre qui, soumis à l'empereur et aux principaux membres du clergé, obtint leur assentiment. Ce livre souleva tant de réclamations, que Grégoire, dégoûté de sa position ou peut-être forcé de l'abandonner, se démit de la dignité de patriarche, en 1289, et se retira dans un monastère. Il mourut l'année suivante, et sa mort fut attribuée au chagrin. On a de lui : Ἔκθεσις τοῦ τόμου τῆς πίστεως, κατὰ τοῦ Βέκκου (*Expositio fidei adversus Beccum*). C'est l'ouvrage qui amena son abdication; — Ὁμολογία (*Confessio fidei*) : c'est une apologie de l'ouvrage précédent; — Ἀπολογία πρὸς τὴν κατὰ τοῦ τόμου μέμψιν ἰσχυροτάτη (*Responsio validissima ad Expositionis censuram*); — Πιττάκιον, lettre à l'empereur Andronic pour se plaindre des torts qu'on a eus envers lui. Ces quatre pièces se trouvent dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, p. 942-961, éd. de Paris; — Ἐγκώμιον εἰς τὴν θάλασσαν (*Encomium Maris*),

publié par Bonaventura Vulcanius, avec un poëme de Paul le Silentiaire; Leyde, 1591, in-8°; — *Proverbia*, par ordre alphabétique, joints à l'édition des *Proverbia* de Michael Apostolius par Pantinus; Leyde, 1619, in-8°; — Λόγος εἰς τὸν ἅγιον καὶ μεγαλομάρτυρα καὶ τροπαιοφόρον Γεώργιον (*Oratio in honorem sancti Georgii Magni, martyris ac victoris*). Cet éloge de saint Georges de Cappadoce est imprimé dans les *Acta Sanctorum*, avril, vol. II. Une traduction latine est donnée dans le corps du volume, p. 123-131, et l'original grec se trouve dans l'*Appendix*, p. XXV-XXXIV; — *Sententiæ*; Cologne, 1536, in-8°. Cet ouvrage, mentionné par Fabricius, paraît être une réimpression des *Proverbia*; — *Encomium Georgii, logothetæ Acropolitæ*; on trouve un extrait de cet éloge en tête de l'édition du *Chronicon* d'Acropolite, par Théodore Dousa; Leyde, 1614, in-8°; — *Vita Georgii Cypri*. Cette autobiographie de Georges de Cypre fut publiée par le dominicain J.-F. Bernard de Rubeis, avec une traduction latine, des notes et des dissertations; Venise, 1763, in-4°.

Pachymère, *De Mich. Palæol.*, V, 12; *De Androm. Palæolog.*, I, 8, 14, 22, 34-37; II, 1, 11. — Nicéphore Grégoras, *Hist. Rom.*, V, 2; VI, 1-4. — Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. VIII, p. 57. — Cave, *Hist. littér.*, vol. II, p. 329. — Oudin, *Comment. de Script. Eccles.*, vol. III, p. 558-564.

* **GEORGES LECAPÈNE**, grammairien byzantin, vivait vers le milieu du quatorzième siècle. Il était moine en Thessalie. Il écrivit sur la grammaire et la rhétorique. On lui attribue un traité Περὶ συντάξεως τῶν ῥημάτων (*De Constructione Verborum*), imprimé à Florence, 1515, 1520, et à Venise par André d'Assola, 1525, avec la grammaire grecque de Théodore Gaza. Allatius revendique cet ouvrage pour Michel, syncelle de Jérusalem. Il reste de Georges Lecapène quelques ouvrages manuscrits, parmi lesquels on cite : une *Grammaire*, ou plutôt un *Lexique des mots attiques*, par ordre alphabétique; — une *Exposition de l'Enchiridion d'Épictète*; — Un traité *Sur les figures d'Homère*; — une *Histoire*; — un *Poëme* en vers iambiques; — plusieurs *Lettres*. Il avait fait aussi un choix des *Lettres* de Libanius.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VI, p. 191, 297, 343; vol. VIII, p. 78.

* **GEORGES AMYRUTZA** ou **AMYRUTZÈS**, écrivain ecclésiastique, né à Trébizonde, vers le commencement du quinzième siècle, mort vers 1465. Il était en faveur auprès de Jean II Paléologue, empereur de Constantinople, et il l'accompagna au concile de Florence en 1439. De retour à Trébizonde, il remplit auprès de David, dernier empereur de cette ville, les fonctions de logothète et de protovestiaire. Après la prise de Trébizonde par les Turcs, en 1461, il jouit de la faveur du sultan Mahomet II, et obtint une place importante dans le sérail. Il embrassa le mahométisme ainsi que ses enfants. Il mourut subitement en plaidant, et sa mort parut aux chrétiens une juste punition de son apostasie. Il écrivit *Ad Demetrium Nauplii ducem, De iis quæ contigerunt in synodo Florentina*. Cet opuscule était dirigé contre la réunion des deux Églises; Allatius en a donné des extraits dans son traité *De Consensu utriusque Ecclesiæ*. On cite aussi de lui deux autres ouvrages, qui existent peut-être encore en manuscrits; en voici les titres : *Dialogus de fide in Christo cum rege Turcarum*; *Epistola ad Bessarion cardinalem*.

Géry, *Appendix* à l'*Hist. littér.* de Cave. — Bayle, *Dictionn. hist. et crit.*, au mot *Amyrutzès*.

* **GEORGES DIERETA** (Διαιρέτης), moine d'Alexandrie, d'une date incertaine. Il composa des Σχόλια εἰς τὸ περὶ Εὑρέσεως Ἑρμογένους (*Commentarius ad Hermogenis libros de Inventione*), publiées par Walz dans ses *Rhetores Græci*; Stuttgard et Tubingue, 1834, vol. VI, p. 504, etc.

Smith, *Dictionn. of Greek and Roman Biog.*

* **GEORGES** *le Péripatéticien* ou **GRÉGOIRE** *Anéponyme*, philosophe byzantin, d'une époque incertaine. Fabricius parle de deux ouvrages publiés par Jo. Vœgelinus, Augsbourg, 1600, in-8°; l'un intitulé : *Epitome Organi Aristotelici*, par Grégoire Anéponyme (c'est-à-dire sans surnom), et l'autre *Compendium Philosophiæ*, par Georges Anéponyme. Ces deux écrits paraissent n'être qu'un seul et même ouvrage, qu'il faut sans doute aussi identifier avec l'*Epitome Philosophiæ* qu'Allatius mentionne comme existant en manuscrit, et qu'il attribue à Georges le Moine. Une traduction latine du même ouvrage, par Laurent Valla, parut à Bâle, 1542, in-8°. Dans cette traduction l'original grec est attribué à Nicéphore Blemmyda.

Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. III, p. 220, 494; XI, 680; XII, p. 120.

* **GEORGES** *l'Hagiopolite* ou *de Jérusalem*, écrivain mystique byzantin, d'une époque incertaine. Il composa un traité sur les êtres incorporels, Λόγος ἐγκωμιαστικὸς εἰς τοὺς ἀσωμάτους. Allatius, qui a donné des extraits de cet ouvrage, le condamne, comme contenant des nouveautés et des blasphèmes au sujet des anges et de leur ministère.

Fabricius, *Bibliot. Græca*, vol. VI, p. 340, 341.

* **GEORGES** *le Moine*, chroniqueur byzantin, d'une époque incertaine. Beaucoup de manuscrits portent le nom de Georges *le Moine*, mais cette désignation vague a pu appartenir à tant d'auteurs qu'il est impossible d'établir leur identité. Nous nous contenterons d'indiquer quelques-uns des opuscules que les manuscrits donnent sous le nom de Georges le Moine; ce sont les *Scholia in divisione Rhetoricæ*; — *Epitome Philosophiæ*; — Βίοι τῶν νέων βασιλέων (*Vitæ recentium Imperatorum*) : cet ouvrage est un abrégé de la *Chronographie* de Syncelle; il s'étend depuis le règne de Léon l'Arménien jusqu'à la mort de Romain Lecapène (813-948); il a été publié dans les collections des écrivains

byzantins. La meilleure édition est celle de Bekker; Bonn, 1838, in-8°.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VII, p. 688; vol. XI, p. 620.

* **GEORGES** *de Mitylène*, hagiographe byzantin, d'une époque incertaine. On a sous son nom une homélie *In Salutiferam D. N. Jesu-Christi Passionem*, publiée dans le t. II du *De Cruce* de Gretser; — *Davidis et Symeonis, confessorum et martyrum, Officium, et eorundem vita ac historia*, en manuscrit.

Fabricius, *Bibliot. Græca*, vol. XI, p. 628.

GEORGES *de Trébizonde* (Τραπεζούντιος), célèbre philologue et traducteur byzantin, né le 4 avril 1396, dans l'île de Crète, d'une famille originaire de Trébizonde, mort à Rome, en 1485 ou 1486. Il se rendit en Italie vers 1428, sur l'invitation de Francesco Barbaro, noble vénitien, et remplaça François Philelphe dans la chaire de langue grecque à Venise. Il obtint du sénat le droit de cité dans cette ville. Lui-même nous apprend qu'il étudia (à Padoue, d'après Papadopoli) le latin sous Victorinus de Feltre, qui fut aussi le maître de Théodore Gaza. Peu d'années après, il quitta Venise, essaya inutilement de s'établir comme professeur dans diverses villes, et finit par obtenir à Rome la chaire de philosophie et de belles-lettres, avec un salaire du gouvernement pontifical. Ses leçons furent suivies par des étudiants venus des diverses parties de l'Italie et de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne. L'année de son établissement à Rome (la date de 1430 donnée par Papadopoli étant inexacte) n'est pas bien connue, mais on peut assurer que son arrivée est antérieure au concile de Florence en 1439. Il était déjà célèbre en Italie en 1437 lorsqu'il écrivit à l'empereur Jean II pour l'exhorter à dédaigner les promesses du concile de Bâle et à attendre le concile qui devait se rassembler à Ferrare. Hody prétend qu'il fut secrétaire des deux papes Eugène IV et Nicolas V; d'après d'autres témoignages, il obtint cette place de Nicolas V vers 1450. Pendant plusieurs années, il n'eut pas d'égal ni même de rival dans ses fonctions de professeur de grec et de traducteur des auteurs de cette langue; mais l'arrivée de plusieurs philologues byzantins que Nicolas fit venir à Rome, la supériorité de la traduction des *Problemata* d'Aristote par Théodore Gaza sur celle que Georges avait faite du même ouvrage, et les attaques de Laurent Valla lui firent perdre sa prééminence. Valla releva vivement les attaques dirigées par Georges contre Quintilien, et cette polémique dégénéra en une violente querelle personnelle. Le Florentin Pogge eut aussi une dispute avec Georges, qui le souffleta devant les autres secrétaires du pape. Un duel à coups de poing s'engagea entre ces deux savants personnages, d'humeur également querelleuse. Une pareille scène n'était pas propre à relever le crédit déjà ébranlé de Georges. Depuis 1450 il avait cessé d'enseigner, peut-être à cause de ses nouvelles fonctions de secrétaire pontifical. Sa principale occupation consistait à traduire des auteurs grecs; mais pressé d'avoir terminé ce travail pour en recevoir le prix, il le fit très-négligemment, rendant fort mal le sens, tronquant des passages et omettant des pages tout entières. Cette manière de procéder lui fit perdre la faveur de Nicolas V. Lui-même prétend qu'il fut disgracié pour n'avoir pas voulu laisser paraître sous le nom des autres ses traductions de certains philosophes grecs et Pères de l'Église. Il se rendit à Naples, où Alfonse le Magnanime lui donna une pension suffisante. Les bons offices de son ami François Philelphe l'ayant réconcilié avec le pape, il revint à Rome vers 1453. En 1465 il visita son île natale, et se rendit de là à Constantinople. A son retour il fut en grand danger de périr dans une tempête. Il fit le vœu s'il en réchappait d'écrire la vie d'André de Chios, qui venait de souffrir le martyre à Constantinople. Il accomplit son vœu deux ans plus tard. Dans sa vieillesse il fut privé de ses facultés intellectuelles, et tomba en enfance. Il ne lui resta rien de ses connaissances littéraires; on dit qu'il oublia jusqu'à son nom. Quelques biographes attribuent cette triste déchéance au désespoir qu'il éprouva en se voyant mal récompensé de ses travaux. Au rapport de Boissard, ayant reçu du pape la somme illusoire de cent ducats, il jeta l'argent dans le Tibre en disant : « Periere labores, pereat et eorum ingrata merces ». On raconte quelque chose de tout pareil sur Théodore Gaza, et ce récit dans les deux cas pourrait bien être une fiction. Le fils de Georges, *André de Trébizonde*, dans sa dédicace à Sixte IV de la traduction de l'*Almageste*, prétend que la fin de son père fut hâtée par un puissant ennemi, mais il ne dit pas quel était cet ennemi. Si la fin de Georges fut hâtée, elle ne fut pas prématurée, car il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans environ. Georges de Trébizonde laissa un fils, qui du vivant de son père écrivit contre Théodore Gaza; il ne se fit d'ailleurs remarquer par aucun talent. Une fille d'André épousa le poëte romain Faustus Magdalena, qui fut tué dans le sac de Rome par les troupes de Charles-Quint. Presque tous les historiens s'accordent à nous donner la plus fâcheuse idée du caractère de Georges. Ils le représentent comme trompeur, vain, envieux. Les disputes que Georges ne cessa d'avoir avec les principaux érudits de son temps confirment ces témoignages défavorables.

Les productions de Georges de Trébizonde sont nombreuses. On peut les diviser en trois séries : ouvrages originaux en grec; originaux en latin; traductions du grec en latin. Beaucoup de ces ouvrages sont restés manuscrits; nous ne mentionnerons que ceux qui ont été imprimés; en voici la liste : 1° OUVRAGES ORIGINAUX, en grec : Πρὸς τὸν ὑψηλότατον καὶ θειότατον Βασιλέα Ῥωμαίων Ἰωάννην τὸν Παλαιολόγον (*Epistola ad*

excelsissimumque regem Romanorum Joannem Palæologum), joint par Pontanus, avec une version latine, à ses traductions latines de Théophylacte, Simocatta et de Phranza; Ingolstadt, 1604, in-4°; — Πρὸς Ἰωάννην τὸν Κουβοκλήσιον, περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ Ἁγίου Πνεύματος (*Ad Joannem Cuboclesium, De Processione Spiritus Sancti*); — Περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ Ἁγίου Πνεύματος καὶ περὶ τῆς μιᾶς ἁγίας καθολικῆς Ἐκκλησίας, τοῖς ἐν Κρήτῃ θείοις ἀνδράσι ἱερομονάχοις τε καὶ ἱερεῦσι (*De Processione Spiritus Sancti, et de una sancta catholica Ecclesia, divinis hominibus qui in Creta insula hieronomachis et sacerdotibus*): ces deux traités ont été publiés, avec une traduction latine, dans la *Græcia orthodoxa* d'Allatius; Rome, 1652, vol. I, p. 469-582; — 2° Ouvrages originaux, en latin, *Rhetorica*, libri V; Venise, in-fol., sans date (vers 1470); — *De Octo Partibus Orationis, ex Prisciano compendium*; Milan, 1472, in-4°; le même ouvrage paraît avoir été imprimé à Augsbourg, 1537, in-8°, sous le titre de *De Octo Partibus Orationis Compendium*; — *De Artificio Ciceronianæ Orationis pro Q. Ligario*, imprimé avec d'autres commentaires sur les discours de Cicéron; Venise, 1477, in-fol.; — *Commentarius in Philippica Ciceronis*; Venise, in-4° (sans date): souvent réimprimé; — *Dialectica*; Strasbourg, 1509, in-4°. Douze éditions de ce petit ouvrage furent publiées entre 1509 et 1536; — *Comparationes philosophorum Platonis et Aristotelis*; Venise, 1523, in-8°. Cet ouvrage, plein d'absurdes invectives contre Platon, et où l'on chercherait vainement du bon sens, de la bonne foi et du savoir, circula manuscrit longtemps avant d'être imprimé, et causa une des plus violentes polémiques littéraires qui aient signalé la renaissance des lettres. Bessarion le réfuta dans son traité intitulé: *Adversus Calumniatorem Platonis, libri quinque*; Rome, 1469, in-fol.; — *De Antisciis, in quorum rationem fata sua rejicit; cur astrologorum judicia plerumque falluntur*; ces deux opuscules furent imprimés avec Omar, *De Nativitatibus*; Venise, 1525, in-8°; — *Expositio in illud: « Si illum volo manere donec veniam »*; Bâle, 1543, in-8°: réimprimé dans les *Orthodoxographa*, Bâle, 1555, 1569, et dans la *Bibliotheca Patrum*, Paris, 1576, t. VI; — *In Claudii Ptolemæi centum sententias seu centiloquium commentarius*, avec le traité de Jean Pontanus; — *Quatenus credendum sit astrologis*; Cologne, 1544, in-8°; — *Acta beati Andreæ Chii*: imprimés dans le *De probatis Sanctorum Vitis*, de Surius, mai 29, Cologne, 1618, in-fol., et dans les *Acta Sanctorum* de Bollandus, mai, t. VII, p. 184, etc.; — 3° Traductions: *Eusebius Pamphilus, De Præparatione Evangelica, a Giorgio Trapezuntio traductus*; Venise, 1470, in-fol. Dans cette traduction le quinzième livre tout entier a été omis; cependant elle obtint beaucoup de réputation, puisqu'il en fut fait neuf ou dix éditions dans le quinzième siècle; — *Joannes Chrysostomus, Super Matthæum*; Cologne, 1487, in-fol. Il existe du même ouvrage une autre édition, sans indication de lieu, de temps, mais que l'on croit avoir été donnée par Mentelius, Strasbourg, de 1473 à 1476. Cette traduction n'est pas entièrement neuve; pour quelques homélies, Georges n'a fait que revoir l'ancienne version d'Anianus; — *Rhetoricorum Aristotelis ad Theodecten Libri tres*; Paris, 1530, in-8°, et (avec les autres ouvrages d'Aristote) Bâle, 1538; — *Opus insigne beati patris Cyrilli, patriarchæ Alexandriæ, in Evangelium Joannis*; Paris, 1508, in-fol. Des douze livres de cet ouvrage Georges n'a traduit que les quatre premiers et les quatre derniers; le reste est de l'éditeur, Jodocus Clichtoveus; — *Joannis Chrysostomi De laudibus et excellentia sancti Pauli Homiliæ quatuor, per Georg. Trapezuntium e græco traductæ*; Leipzig, 1510, in-fol.; — *Præclarum Opus Cyrilli Alex. qui Thesaurus nuncupatur*; Paris, 1513, in-fol.; — *Almagesti Ptolemæi Libri XIII*; Venise, 1515, in-fol.; — *Sancti Gregorii Nysseni De Vitæ Perfectione, sive vita Moysis*; Vienne, 1517, in-4°; — *Sancti Basilii Magni Adversus Apologiam Eunomii Antirrheticus, libri V*; imprimé en partie dans les *Acta Concilii Florentini*, Rome, 1526, in-fol., et en entier dans diverses éditions de saint Basile; — *Historia Sanctorum Barlaam et Josaphat*, avec les œuvres de Jean Damascène; Bâle, 1548, in-fol. Les traductions de Georges de Trébizonde sont peu estimées. Outre les fautes résultant d'un travail trop hâté, on y trouve des omissions, des additions, des infidélités de toutes espèces. Parmi ses traductions restées manuscrites on cite plusieurs ouvrages d'Aristote, tels que *Problemata, Physica, De Anima, De Animalibus, De Generatione et Corruptione*; le *De Legibus* et le *Parmenides* de Platon.

Paul Jove, *Elogia*. — Boissard, *Icones Virorum illustrium, pars I*, p. 183. — Cave, *Hist. litt.*, vol. II, *Appendix*, par Gery et Wharton, p. 149. — Hody, *De Græcis illustribus linguæ græcæ Instauratoribus*. — Bœrner, *De doctis Hominibus Græcis litterarum græcarum in Italia instauratoribus*. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. III, p. 102, 242; vol. VII, p. 344; vol. VIII, p. 76, 552, 571; vol. IX, p. 22, 102, 404; vol. XI, p. 397; vol. XII, p. 70. — Panzer, *Annales typographici*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XIV et XX.

GEORGES ACROPOLITA. *Voy.* Acropolite.

GEORGES CEDRENUS. *Voy.* Cedrène.

GEORGES CHRYSOCOCCES. *Voy.* Chrysococcès.

GEORGES CHUMNUS. *Voy.* Chumnus.

GEORGES CODINUS. *Voy.* Codin.

GEORGES MANIACES. *Voy.* Maniacès.

GEORGES PACHYMÈRE. *Voy.* Pachymère.

GEORGES PARDUS. *Voy.* Pardus.

GEORGES PHORBENUS. *Voy.* Phorbenus.

GEORGES PHRANZA. *Voy.* Phranza.

GEORGES XIPHILIN. *Voy.* Xiphilin.

GEORGES ZEGABENUS. *Voy.* ZÉCABÈNE.

GEORGES (*Djourdjis-ben-Djabril*), aïeul de Gabriel (*voy.* ce nom), médecin syro-nestorien, né à Djoudisabour (Khousistan), mort en 154 de l'hégire (771 de J.-C.). Il était chef des médecins de l'hôpital du lieu de sa naissance, lorsqu'il fut appelé à Baghdad, en 148 (766), pour traiter le khalife Mansour, que ses médecins ordinaires n'avaient pu guérir. Georges, qui craignait que son absence ne nuisît à la prospérité de l'hôpital, refusa d'abord d'obéir à cet ordre. Il finit pourtant par se rendre auprès du royal malade, qui lui dut le rétablissement de sa santé. Quoique Mansour lui fît un traitement considérable, le comblât d'honneurs et lui donnât de nombreux témoignages d'affection, Georges ne pouvait oublier sa patrie. Son désir d'y retourner devint plus vif lorsque, au bout de cinq ans, il fut lui-même atteint d'une grave maladie. Dans de telles circonstances, le khalife se laissa toucher par les instantes prières de son médecin, et lui permit de partir pour Djoudisabour, après lui avoir fait remettre dix mille pièces d'or. Georges ne put se résoudre à envoyer en sa place son fils Bakhtischou, qu'il avait laissé à la tête de l'hôpital; mais il mit auprès du khalife un de ses élèves, qui fut plus tard condamné à mort, comme coupable de trahison. Georges, qui fut alors rappelé, n'était plus en état d'exercer son art, parce qu'il venait de tomber du haut d'une terrasse. Cette chute le rendit infirme et le conduisit au tombeau peu de temps après. Il s'était fait remplacer par Ibrahim, un de ses élèves, qui mérita l'affection du khalife et la conserva jusqu'à sa mort. Georges traduisit en arabe, par ordre de Mansour, un grand nombre d'ouvrages grecs. Il écrivit en syriaque une collection de médecins, dont Honain, fils d'Ishac, a donné une traduction arabe. E. BEAUVOIS.

Fragments de l'Hist. des Médecins de Ibn abi-Osaibiah; trad. en franç. par M. Sanguinetti, dans le *Journ. Asiatique*, 1855, II, p. 131-80. — *Tarikh-al-Hokama* (*Hist. des Savants*), attrib. à Djemal ed-Din Ibn al-Cofti. — Abou'l-Faradj, *Historia Dynastiarum*, édit. Pococke, p. 143, 148. — Wustenfeld, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*, n° 26. — De Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, t. III, p. 270.

GEORGES (*Dominique*), théologien français, né à Curri, près de Longwi (Lorraine), en 1613, mort le 8 novembre 1693. Son père et sa mère consacrèrent la plus grande partie de leur fortune à des œuvres de charité. Après leur mort, il se retira chez son frère aîné, curé de Wuxen, dans le diocèse de Toul. Il fit sa philosophie à l'université de Louvain, sa théologie au collége des jésuites de Pont-à-Mousson, entra dans les ordres, et fut nommé en 1637 curé de Circourt. Quelque temps après, il se démit de sa cure, se rendit à Paris, et se fit recevoir dans la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. M. de La Place, abbé du Val-Richer, voulant introduire dans son abbaye les moines réformés de Cîteaux, persuada à Georges d'entrer dans l'ordre des Cisterciens. Celui-ci fit profession à l'âge de quarante ans, et fut pourvu de l'abbaye du Val-Richer. En 1664, il fut député, avec l'abbé de la Trape, pour aller solliciter à Rome la réforme générale de l'ordre de Cîteaux. Au retour de Rome, il établit cette réforme dans son abbaye du Val-Richer. « Il se réduisit, dit Moréri, à ne point manger de poisson, et à ne point boire de vin. La plupart des religieux voulurent suivre sa manière de vivre; mais les maladies et même la mort de quelques-uns les obligèrent de modérer cette trop grande austérité. » L'abbé Georges mourut dans un âge avancé.

Buffier, *Vie de l'abbé Dominique Georges*. — Moréri, *Grand Dictionnaire hist.*

* **GEORGES** (*Léger-Joseph*), mathématicien français, né à Nancy, en 1787. Après avoir été longtemps professeur de classes élémentaires au collége de Neufchâteau, il devint professeur au lycée de Nancy, puis secrétaire du rectorat de la même ville. On a de lui : *Éléments d'Arithmétique*; Neufchâteau, 1811; réimprimés plusieurs fois; — *Développement des premiers Éléments d'Algèbre*; 1811, 1814, 1815, in-8°; — *Recueil de Problèmes numériques relatifs aux équations des deux premiers degrés*; Neufchâteau, 1815, et Nancy, 1840, in-8°; — *Traité de la Sphère*, précédé de l'*Exposition du véritable Système du Monde*; Neufchâteau, 1817, in-8°, refondu dans les *Leçons d'Astronomie physique*; Nancy, 1839; — *Essai de Géométrie pratique*; Neufchâteau, 1821, in-8°, avec pl. gr.; — *Art de lever et laver les plans*, etc.; Nancy et Paris, 1828, in-8°; — *Cours d'Arithmétique théorique et pratique*; Nancy, 1828, in-8°; — *Géométrie pratique, à l'usage des artistes*; Nancy, 1828, in-8°, réimprimée plusieurs fois; — *Cours de Physique générale appliquée aux arts*; Nancy, 1833, in-8°; — *Leçons d'Astronomie physique ou de cosmographie élémentaire*; Nancy, 1833, in-8°; réimprimées plusieurs fois; — *Notions élémentaires de Physique*; Nancy, 1839, in-8°; — *Histoire de la France sous les deux premières races*; Nancy, 1840-1841, in-8°. Émile BÉGIN.

Michel, *Biogr. de Lorraine*, p. 194-195. — Quérard, *La France litt.*, t. III, p. 322-323. — Bourquelot et Louandre, *La Litt. franç. contemp.*, t. IV, p. 68-69.

GEORGES CADOUDAL. *Voy.* CADOUDAL.

GEORGES SAND. *Voy.* SAND.

* **GEORGES** (...), ecclésiastique du diocèse de Metz, mort vers 1848. Il était vicaire de la paroisse Saint-Eucaire de cette ville en 1788, époque où il composa une facétie intitulée : *Histoire véritable de Vernier, maître tripier du Champé, notable, et désigné pour être échevin de la paroisse Saint-Eucaire*; dialogue patois-messin et français, à cinq personnages; Metz, 1844, in-8°. L'auteur joue lui-même un rôle dans cet opuscule, qui fut édité par les soins de M. Lecouteulx, mais très-incorrectement. L'abbé Georges, devenu grand-chantre de la cathédrale de Nancy, est mort dans cette ville, à un âge très-avancé. Émile BÉGIN.

Préface de l'*Histoire véritable de Fernier*, par E.-J. L. — *La Littérature française contemporaine*, t. IV, 69.

* **GEORGES** (*Frédéric-Charles-Joseph*), grand-duc de Mecklembourg-Strelitz, troisième fils de Charles-Louis-Frédéric, né à Hanovre, le 12 août 1779. Il succéda à son père le 6 novembre 1816. Après avoir étudié à l'université de Rostock jusqu'en 1799, il passa quelques années à la cour de Prusse, dans la société de ses sœurs, la reine Louise et la princesse Frédérique, depuis reine de Hanovre. En 1802 il se rendit en Italie, où il séjourna jusqu'en 1804. Après la bataille d'Iéna, il vint à Paris, pour y négocier son accession à la Confédération du Rhin. Il assista au congrès de Vienne en 1814, et en 1815 il vint en Angleterre avec sa sœur, la princesse Frédérique. Devenu grand-duc, il s'appliqua à introduire dans le pays des institutions utiles, favorisa l'instruction populaire, et protégea particulièrement l'agriculture.

Conversations-Lexikon.

* **GEORGES WEYMER** (Mlle *Marguerite*), actrice française, née vers 1786 ou 87. Fille d'un chef d'orchestre et de la soubrette de la troupe alors attachée au théâtre d'Amiens, Mlle Georges, élevée par ses parents pour l'art dramatique, joua dès l'âge de douze ans quelques rôles tragiques sur ce théâtre. Dans une de ses tournées de province, Mlle Raucourt eut occasion de l'entendre : elle lui trouva des dispositions, fut frappée de la beauté majestueuse qui déjà s'annonçait chez elle, et jugea que ce serait là, comme elle le disait elle-même dans un style moins pompeux que celui de ses rôles, *un bel outil de tragédie*. D'après sa recommandation, le ministre de l'intérieur fournit à la jeune actrice les moyens de venir se former à Paris en recevant les leçons du Conservatoire et surtout celles de sa protectrice. Mme Louis Bonaparte (qui devint plus tard la reine Hortense) prit également intérêt à l'élève de Mlle Raucourt; et quoique les débuts de Mlle Duchesnois vinssent d'être couronnés du plus éclatant succès, on leur fit succéder immédiatement celui de Mlle Georges, qui eut lieu le 29 novembre 1802, dans le rôle de Clytemnestre. Un cri d'admiration s'éleva de toutes parts à l'aspect de cette figure si belle, de ces formes si pures et si correctes, de cette taille si noble et si imposante, malgré la jeunesse de la débutante. Avec de tels avantages, elle ne pouvait qu'être bien accueillie par un parterre français. Dès ce premier moment, toutefois, les habitués de notre première scène, moins impressionnables par la beauté physique, trouvèrent dans le jeu de la nouvelle reine plus d'intelligence et d'imitation que d'âme et de chaleur. Didon, Sémiramis et quelques autres rôles où elle se montra successivement ne firent que les confirmer dans cette opinion.

Cependant, cet emploi n'exigeant pas une sensibilité aussi vraie, aussi expansive que celui des *princesses*, les qualités que Mlle Georges y apportait pouvaient suffire pour l'y faire applaudir et même distinguer. Malheureusement d'imprudents amis lui persuadèrent qu'elle pouvait aborder aussi les rôles dans lesquels Mlle Duchesnois avait excité un véritable enthousiasme, et même celui de Phèdre, auquel elle avait donné un inimitable cachet. Cette prétention de se poser en rivale d'une actrice déjà placée au rang des premières tragédiennes souleva contre la débutante les nombreux partisans de l'autre, parmi lesquels on comptait surtout des gens de lettres et des artistes; elle les rendit même parfois injustes envers Mlle Georges, à laquelle ils ne voulurent reconnaître aucun talent. Des scènes violentes et tumultueuses eurent lieu à l'occasion de cette concurrence, dans laquelle le fameux critique Geoffroy avait pris parti pour la beauté. La réception des deux actrices dans la troupe du Théâtre-Français et une ligne de séparation mieux tracée entre les rôles de leur compétence terminèrent enfin ces débats.

On vit néanmoins avec peine Mlle Georges, enivrée des adulations de Geoffroy et des admirateurs de ses charmes, faire peu de progrès dans son art. En 1808, au moment même où un rôle venait de lui être confié dans la tragédie d'*Artaxerce*, elle quitta Paris à l'improviste, et se rendit d'abord à Vienne (1), où elle fit des lectures de déclamation, puis à Pétersbourg, où elle joua pendant plusieurs années. En 1812 elle joua à Dresde et à Erfurt, en présence de Napoléon et de ce parterre de rois et de princes qui se réunissaient pour offrir leurs hommages à l'empereur des Français avant son départ pour la fatale expédition de Russie. Là, parvenue à tout l'éclat de sa beauté, ne trouvant point d'émule, elle pouvait paraître aisément, comme on l'avait dit d'une autre actrice tragique, *une reine parmi des comédiens;* Mlle Georges obtint des hommages flatteurs et des succès incontestés. Elle éprouvait toutefois le désir de rentrer dans sa patrie et dans sa première position; dès 1813 la belle émigrée obtint son pardon et sa réintégration.

A cette époque de sa carrière dramatique, Mlle Georges fit des progrès véritables, secondés par les leçons de Talma; il est juste de dire que l'art suppléa chez elle, du moins en partie, à ce feu sacré qu'elle n'a point reçu de la nature. Elle fut justement regrettée lorsqu'en 1816 une nouvelle disparition qu'elle avait faite motiva son exclusion de la Comédie-Française. Après quelques années pendant lesquelles elle donna des représentations à l'étranger et jusque sur les

(1) Suivant le *Dictionnaire de la Conversation*, « les véritables motifs de cette fugue n'ont jamais été bien connus, et l'anecdote suivant laquelle ce serait l'empereur lui-même qui l'aurait chassée de France, pour la punir d'une bien involontaire indiscrétion, commise dans une de ces liaisons passagères qu'explique le caprice du maître et que justifiait la beauté exceptionnelle de l'actrice, ne paraît rien moins que prouvée ».

moindres théâtres de département, Paris la revit avec plaisir sur la scène de l'Odéon. Elle y créa avec succès plusieurs rôles marquants, entre autres la *Jeanne d'Arc* de Soumet et l'Agrippine de *La Fête de Néron*; elle se fit aussi remarquer dans deux drames qui demandaient de la force et de l'énergie, *Christine à Fontainebleau* et *La Maréchale d'Ancre*.

Lorsque ce second Théâtre-Français fut fermé en 1830, Mlle Georges consentit à partager la fortune de M. Harel; elle entraîna une partie de la troupe de l'Odéon à celle de la Porte Saint-Martin; elle-même vint apporter à ce théâtre son talent, et attira la foule pendant de fructueuses périodes. Elle y créa les rôles de Marguerite de Bourgogne dans *La Tour de Nesle*, de *Lucrèce Borgia*, d'Isabeau de Bavière dans *Perinet Leclerc*, etc., etc., et y fit briller les qualités distinctives de son talent: une belle tenue en scène lui assurait les applaudissements du parterre. Cependant sa diction avait reçu une fâcheuse influence, et de l'âge et de l'exagération qu'elle avait été forcée de donner à son jeu dans ses longues excursions à l'étranger et sur les scènes de province.

Mlle Georges ne restera jamais dans les fastes du théâtre comme une actrice de génie, de création; mais on la remplacera difficilement dans les rôles de *reine*; Mérope, Clytemnestre, Agrippine, etc., attendent encore une pareille interprète. [OURRY, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, avec addit.]

Biographie des Contemporains. — Dict. de la Convers.

GEORGET (*Jean*), peintre et acteur français, né vers 1760, mort à Paris, en 1823. Il étudia la peinture chez David, et s'adonna ensuite à la miniature. Il finit par quitter le pinceau pour débuter avec sa femme au Théâtre Feydeau. Huit ans après il abandonna le théâtre, et entra à la manufacture de Sèvres comme peintre sur porcelaine. Plusieurs de ses produits parurent aux expositions des manufactures royales. A celle de 1820, il avait mis une copie du tableau de Gros représentant *François Ier et Charles-Quint visitant la basilique de Saint-Denis*. C'était la première fois qu'on tentait de reproduire sur porcelaine, et dans une certaine dimension, un tableau contenant un grand nombre de figures sur des plans très-différents. S'il ne put vaincre toutes les difficultés d'un tel travail, il réussit du moins à produire une fort belle copie. A l'exposition de 1823, on vit de lui, outre une collection de portraits de musiciens célèbres servant d'ornements aux pièces principales d'un service de déjeûner, une admirable copie de *La Femme hydropique* de Gérard Dow, aussi grande que l'original (2 pieds 6 pouces 6 lignes de hauteur sur 2 pieds de largeur). Cette copie, ouvrage de plusieurs années, rend l'effet général avec une extrême fidélité; la finesse des tons et la délicatesse du pinceau y sont remarquables; les accessoires surtout sont peints avec une grande adresse. La maison du roi n'ayant pas voulu payer ce morceau le prix qu'en demandait l'artiste, il fut vendu à l'étranger. GUYOT DE FÈRE.

Documents partic. — Revue encycloped., tomes VI et XVII.

GEORGET (*Jean-Étienne*), médecin français, né le 9 avril 1795, au bourg de Vernou (et non Vernon), près de Tours, mort à Paris, le 14 mai 1828. Fils d'un cultivateur, il apprit presque seul les connaissances nécessaires pour étudier la médecine, et il vint à Paris, où il se distingua dans les divers concours des écoles et des hôpitaux : il fut reçu élève interne d'abord à Saint-Louis, puis à la Salpétrière, et remporta un prix fondé par Esquirol sur une question ayant pour objet de déterminer les lésions organiques qui existent dans la folie. En 1819, il fut reçu docteur, sur une thèse remarquable où il traitait des causes de la folie. Attaché au service des femmes atteintes d'aliénation mentale, à la Salpétrière; vivant, pour ainsi dire, au milieu de douze cents malades, il avait porté toute son attention sur la folie, sur le cerveau, sur le système nerveux; et réunissant, en 1820, toutes ses observations les mieux constatées et celles qu'Esquirol avait recueillies depuis plus de vingt ans, il publia une *Théorie de la Folie*. Avant lui, Pinel, Esquirol et des savants étrangers, dans leurs recherches sur l'aliénation mentale, s'étaient contentés d'observer les phénomènes sans remonter à leur source, de décrire les faits sans les rattacher à une cause productrice. Georget eut surtout en vue de déterminer d'une manière précise le siége de cette affection, de rechercher si elle est idiopathique ou sympathique, enfin d'indiquer les moyens de traitement les plus avantageux, et il arriva à ce résultat : « Que la folie est une affection du cerveau, qu'elle est idiopathique, que la nature de l'altération organique est inconnue ; » etc. Un an était à peine écoulé depuis l'apparition de cet important travail, que déjà il en publiait un non moins remarquable, sa *Physiologie du Système nerveux et particulièrement du Cerveau*. Voici comment son maître, Esquirol, caractérisa ce nouvel ouvrage : « L'auteur met en œuvre toutes les « forces de son imagination, toutes les puis- « sances de sa logique pour fixer les conditions « matérielles de la pensée; il analyse avec la « plus grande habileté les actes cérébraux et « leurs rapports mystérieux avec les autres or- « ganes; il apprécie ces actes à leur état normal « et détermine le mode d'action des agents mo- « dificateurs qui produisent leurs désordres et « particulièrement la folie. » Nous ajouterons que ce traité, plein de recherches, d'idées neuves, de conséquences hardies qui le firent accueillir avec enthousiasme, laisse cependant à désirer un classement plus méthodique des diverses parties qui le composent, et que les tendances matérialistes de cet ouvrage et du pré-

cédent soulevèrent aussi de vives critiques. Du reste, Georget modifia son système dans quelques articles qu'il donna au *Dictionnaire de Médecine* sur la folie et le système nerveux; et lorsqu'il sentit les atteintes de la mort qui devait l'enlever si prématurément à la science, il rétracta ses opinions philosophiques dans un testament qu'il recommanda de lire publiquement à ses funérailles. Georget avait été membre de l'Académie de Médecine.

Voici la liste de ses ouvrages : *De la Folie: considérations sur cette maladie, son siége et ses symptômes, la nature et le mode d'action de ses causes, sa marche et sa terminaison, la différence qui la distingue du délire aigu, les moyens de traitement qui lui conviennent; suivies de Recherches cadavériques;* 1820, in-8°. Le chapitre consacré au siége et aux symptômes et celui sur les causes de la folie avaient été l'objet de sa dissertation inaugurale; dans le dernier, qui traite de l'ouverture des corps, il reproduisait le mémoire qui avait remporté le prix fondé par Esquirol; — *Physiologie du Système nerveux et spécialement du Cerveau; recherches sur les maladies nerveuses en général, et en particulier sur le siége, la nature et le traitement de l'hystérie, de l'hypocondrie, de l'épilepsie et de l'asthme convulsif;* 1821, 2 vol. in-8°; — *De la Folie*, extr. du *Dictionn. de Médecine;* 1823, in-8°; — *De l'Hypochondrie et de l'Hystérie;* 1824, in-8° : extrait du même ouvrage; — *Des Névroses;* extr. du même ouvrage, in-8°; — *Examen médical des procès des nommés Léger, Feldtmann, Lecouffé, Jean-Pierre, et Papavoine, dans lesquels l'aliénation mentale a été alléguée comme moyen de défense*, etc.; 1825, in-8°; — *Discussion médico-légale sur la folie ou aliénation mentale, suivie de l'examen du procès criminel d'Henriette Cornier et de plusieurs autres procès dans lesquels cette maladie a été alléguée comme moyen de défense;* 1826, in-8°; — En 1828 l'auteur a donné une nouvelle dissertation sur le même sujet in-8°. Dans ces opuscules, il appuie par des faits et des raisonnements spéciaux l'opinion depuis longtemps avancée par Pinel que l'instinct sanguinaire peut se manifester accidentellement chez l'homme le plus honnête, et le porter irrésistiblement aux plus terribles excès sans motifs raisonnables; — *Des Maladies mentales considérées dans leurs rapports avec la législation civile;* 1827, in-8°. — Georget a donné au *Dictionnaire de Médecine* les articles : *Ataxie, Catalepsie, Cauchemar, Céphalalgie, Encéphale, Idiotisme, Liberté morale.* Enfin, il a été depuis 1823 jusqu'à sa mort le rédacteur principal des *Archives générales de Médecine.*

GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Dictionnaire biographique portatif*, Suppl. — *Introductions* du *Traité de la Folie* et de la *Physiologie du Système nerveux.*

GEORGI (*Christian-Sigismond*), théologien allemand, né à Luckau, en 1702, mort à Wittemberg, le 6 septembre 1771. Il devint professeur titulaire de philosophie en 1736, et de théologie en 1743. Il s'occupa particulièrement de la critique des livres saints. Ses principaux ouvrages sont : *De Ebraismis dictioni N. T. immerito affectis;* Wittemberg, 1726-1727; — *De Puritate Græcorum Novi Testamenti fontium attica, a forismis, Bœotismis atque poetismis aliena;* Wittemberg, 1731, in-4°; — *Vindiciæ Novi Testamenti ab Ebraismis*, etc.; Francfort, 1732, in-4°; — *Hiero criticus Novi Testamenti, sive de stylo Novi Testamenti, libri tres;* Wittemberg, 1733; — *De Corruptione canonis sacri impossibili;* Wittemberg, 1742, in-4°; — *De Testimonio Joannis-Baptismi, Jesum esse Christum, publico;* Wittemberg, 1742, in-4°; — *De Fuga, Reditu et Baptismo Christi;* 1743, in-4°; — *De Magis ad Jesum ejusdem stella deductis;* Wittemberg, 1744, in-4°; — *De Divinitate Christi*, etc.; Wittemberg, 1745; — *Apparatus philologico-theologicus ad Evangelia*, etc.; Leipzig, 1745-1747, in-4°.

Rathlef, *Gesch. der jetzleb. Gelehrt.* — Dessen, *Neues gel. Europa.*

GEORGI. *Voy.* GIORGI.

* **GEORGIDES** ou **GEORGIDIOS** (*Jean*), auteur grec, qui vivait au quatorzième siècle. On ne possède nul détail sur son compte; il a laissé, sous le titre de Γνωμολογικόν, un recueil rangé par ordre alphabétique et formé de passages empruntés à des auteurs chrétiens et profanes. Cette compilation a été placée par M. Boissonade en tête de ses *Anecdota;* Paris, 1829 (t. I, p. 1-108). G. B.

Coraï, *Proleg. ad* Ἄτακτα, (1828-1835, 5 vol. in-8°), t. II.

GEORGIEWITCH (*Barthélemy*), voyageur hongrois, né au commencement du seizième siècle, mort à Rome, en 1560. A peine sorti de l'enfance, il fut enlevé par les Turcs qui avaient envahi son pays. Vendu ensuite à plusieurs reprises, comme esclave, il fut employé aux plus pénibles travaux. En Roumélie le jeune Georgiewitch trouva le moyen de s'évader; mais on le reprit sur les bords de la mer de Marmara, et son maître, chez qui on le reconduisit, lui infligea une punition sévère. Enfin, après treize ans de captivité, il parvint à se sauver de nouveau. Cette fois, il traversa l'Asie Mineure, et alla se réfugier en Palestine, d'où il put regagner l'Europe et sa patrie. On n'a pas d'autres détails sur sa vie, si ce n'est la controverse qu'il eut avec un Turc et son voyage à Rome. La première fut provoquée à Warasdin, en Hongrie, par un derviche qui manifesta publiquement son désir d'avoir avec les chrétiens une conférence sur les matières religieuses. Aucun ecclésiastique n'osant entrer en lice, Georgiewitch se présenta, seul, engagea contre le musulman une controverse animée, d'où il sortit vainqueur. Peu de temps après

il se rendit à Rome, où il mourut. a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Epitomen de Turcarum Ritu, Moribus et Cæremoniis;* Paris, 1545, in-12; — *Disputatio de Fide christiana*, etc.; Vienne, 1547; — *De Afflictione Captivorum sub Turco tributa viventium;* Worms, 1545, in-8°, avec fig.

Georgiewitch traduisit aussi du persan un ouvrage en quelque sorte prophétique, qui parut sous le titre: *Prognome seu Presagium Mahometanorum, primum de christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitu;* Bâle, 1851, in-8°. N. Kubalski.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GEORGILLAS (*Emanuel*), écrivain grec, né à Rhodes, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle; il reste de lui quelques ouvrages en vers, un entre autres dont Bélisaire est le héros; demeurés inédits, ils ne sont connus que par quelques citations. G. B.

Henrichsen, *Ueber de sogenannten politischen Verse bei d. Griechen*, p. 121.

* **GEORGIO** (*Francesco* di), architecte italien, né à Sienne. Il bâtit, vers 1480, le palais des ducs d'Urbin, et il écrivit un ouvrage sur l'*Architettura civile e militare*, dont il n'a été imprimé que deux fragments, l'un dans les *Lettere Sanesi*, t. III, p. 106, et un autre, relatif à la construction des mines, dans la *Miscellanea* de Baluze, t. III, p. 113, édition de Lucques. G. B.

Tiraboschi, *Storia della Letter. Ital.*, t. XIV, p. 340.

GEORGISCH (*Pierre*), jurisconsulte allemand, né en 1698, mort le 7 avril 1746. Il remplit diverses fonctions, celles, entre autres, de conseiller aulique et d'archiviste à Dresde, où il mourut. On a de lui: *Corpus Juris Germanici antiqui, quo continentur leges Francorum*, etc.; Halle, 1738, gr. in-4°; — *Versuch einer Einleitung zur Roemischen Historie und Geographie;* ibid., 1732, in-4°; — *Regesta chronologico-diplomatica*, etc.; Francfort et Leipzig, 1740-1744, 4 vol. in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GEORGIUS. *Voy.* Georges, Giorgi et Zorzi.

* **GERA** (*Jacopo di Nicolò*), peintre de l'école florentine, travaillait à Pise au dix-huitième siècle. On connaît de lui dans l'église S.-Matteo de cette ville une *Madone* portant cette inscription: *Jacopo di Nicolò dipintore detto Gera mi depinse.*

Morrona, *Pisa illustrata*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **GERÆUS** (Γήραιος), poëte grec de Cyrène, d'une époque incertaine. On ne connaît de lui qu'une épigramme sur Aratus.

Jacobs, *Anthol. Græca*, vol. XIII, p. 897.

GERALDI. *Voy.* Géraud.

GERALDINI (*Alessandro*), prélat napolitain, premier évêque d'Hispaniola (depuis Saint-Domingue et aujourd'hui Haïti), né en 1455, à Amelia (Ombrie), mort à Hispaniola, en 1525. Il appartenait à une famille noble, et se mit au service de l'Espagne. Il fit ses premières armes contre les Portugais, et entra dans la maison de la reine de Castille Isabelle la Catholique, en qualité d'échanson. Antonio Geraldini ayant été envoyé en mission auprès de François II, duc de Bretagne, Alessandro accompagna son frère, et resta en France jusqu'en septembre 1488. A son retour en Espagne, il s'engagea dans les ordres, fut nommé précepteur des princesses royales, et appuya vigoureusement dans le conseil royal la présentation du projet de Christophe Colomb (1) qui faisait présager la découverte d'un Nouveau Monde. Son opinion décida même de l'aide qui fut accordée au grand navigateur. Geraldini fut ensuite chargé de plusieurs missions diplomatiques. Envoyé en Angleterre près de Henri VIII, il ne put réussir à opérer la réconciliation de Catherine d'Aragon avec son époux; il quitta la cour de Londres, et se retira à celle de Marguerite, gouvernante des Pays-Bas. Il obtint d'abord l'évêché de Volterra, puis celui de Monte Cervino (1494). Il fut nommé en 1520 à l'évêché de Hispaniola, qui n'était même pas encore entièrement soumise par les Espagnols. Il se rendit immédiatement dans son nouveau diocèse, où il déploya jusqu'à sa mort un zèle véritablement évangélique.

On a de Geraldini: *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas Alexandri Geraldini Amerini, episcopi civitatis S. Dominici apud Indos occidentales, apostolicis, imperialibus, et regiis legationibus functi, opus antiquitates, ritus, mores et religiones populorum Æthiopiæ, Africæ, Atlantici Oceani Indicarumque regionum complectens; nunc primum edidit Onuphrius Geraldinus de Catenaccis J. U. D. autoris abnepos;* Rome, 1631, in-12. Cet ouvrage est dédié au pape Clément VIII, et est divisé en seize livres; il contient le voyage de Geraldini le long des côtes de l'Afrique, son passage à Hispaniola et la description de cette île. Quoique entremêlée d'épisodes qui prouvent dans l'auteur un grand amour du merveilleux et une bonne foi bien naïve, cette relation contient des détails très-curieux sur les côtes de l'Afrique jusqu'au Sénégal et surtout sur Hispaniola, dont la population caraïbe commençait déjà à disparaître. On a en outre de Geraldini plusieurs ouvrages de théologie, la *Vie de Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre*, en vers hexamètres, des traités de politique et d'éducation, des *Lettres*, des prédications contre les Turcs, des poésies sacrées et profanes, etc. Dans une de ses lettres, datée de 1523, il annonce l'envoi en Europe de divers objets curieux, entre autres de deux coqs d'Inde, ce qui prouve l'origine américaine de ce genre de gallinacés.

Alfred de Lacaze.

Herrera, *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y tierra firme del mar Oceano.*

(1) Voy. Colomb (*Christophe*).

dec. III, lib. IV, cap. 5. — Don Bartolomeo de Las-Cases, *Historia general de Indias*. — Beckmann, *Litteratur der Reisebeschreibungen*, II, p. 813. — Zeno, *Dissertazioni Vossiane*, t. II, p. 831.

GERALDINI (*Antonio*), poëte italien, frère du précédent, naquit à Amelia (Ombrie), en 1457, et mourut en 1488. Il se rendit fort jeune à Rome, où il se distingua par son talent de faire des vers latins; à vingt-deux ans, il eut l'honneur d'être couronné publiquement au Capitole. Le pape Innocent VIII le protégeait spécialement; il le choisit pour son protonotaire, et il lui confia en Espagne une importante mission diplomatique. Une carrière brillante s'ouvrait devant Geraldini; sa mort l'empêcha de la parcourir. On a de lui des *Eclogæ, seu carmen bucolicum;* Rome, 1485; Phoris, 1507, in-4°; des *Bucolica sacra;* Rome, 1486, et quelques autres écrits oubliés. G. B.

Vossius, *De Historicis latinis*, p. 612; — *Giornale de' Letter. d'Italia*, t. XXII, p. 360, et XXIV, p. 230. — Lancetti, *Memorie dei Poeti laureati*, p. 191.

GERAMB (*Ferdinand* DE), procureur général de l'ordre des Trappistes, né à Lyon, le 17 avril 1772, mort à Rome, le 15 mars 1848. On n'est pas certain de son origine; les uns le rattachent à une ancienne et noble famille de Hongrie; selon d'autres son père était un tapissier de La Guillotière (Rhône), qui, étant allé chercher fortune à l'étranger, se serait fixé à Vienne, et, après avoir décoré un appartement du palais de l'empereur d'Autriche, aurait été pourvu d'un titre de noblesse. Après un voyage qu'il fit à Rome à dix-sept ans, de Geramb entra dans la carrière des armes. « En quelques années il atteignit aux grades les plus élevés. Vers 1804, il commandait en qualité de colonel un corps franc. Environ deux ans après, il devint chambellan et chevalier de Malte. Quand la paix de Tilsitt fut signée, il sollicita auprès de Ferdinand d'Espagne pour obtenir un poste dans l'armée de ce monarque. On le nomma lieutenant général; puis il passa en Angleterre, dans le but de former une légion étrangère et de venir ensuite au secours de l'Espagne. Traqué pour dettes dans une maison de campagne près de Londres, il soutint pendant quinze jours un siége en règle contre les constables et les sheriffs du pays. A sa porte flottait un drapeau portant cette devise : *My house is my castle*. Déporté et jeté sur les côtes du Danemark, Napoléon le réclama, et il fut incarcéré au donjon de Vincennes en 1812. Transféré à La Force, il y rencontra le célèbre abbé de Boulogne, le secrétaire du cardinal Paccao, etc. C'est alors que des pensées religieuses préparèrent sa conversion. Dès qu'il fut mis en liberté, après l'entrée des alliés à Paris, il ne songea qu'à accomplir le voyage de Jérusalem. En passant à Lyon, il rencontra dom Eugène, abbé de la Trappe de Westphalie, qui avait l'intention d'établir son institut en France. Il changea dès lors de projet, et se rendit à l'abbaye de Darfeld, où il resta une année. De là il vint au Port-du-Salut, près de Laval, où il fut reçu religieux de la Trappe, en prenant le nom de frère Marie-Joseph. Chargé par le P. abbé de faire une quête pour l'agrandissement de l'église du monastère, il parcourut les villes environnantes; ses qualités d'homme du monde et son talent de musicien le servirent merveilleusement dans cette mission. En 1827, il passa dans une autre maison de l'ordre, située près de Mulhouse; et quand, l'année suivante, parurent les fameuses ordonnances contre les Jésuites, de Geramb publia une protestation, qui eut un grand retentissement et que tous les journaux reproduisirent. Lors de la révolution de 1830, il dut évacuer le territoire, parce qu'il fut interdit à tout religieux non français de rester en France en cette qualité. Il se rendit à la célèbre abbaye de Saint-Bernard, dans le canton de Lucerne. Le voyage de Jérusalem qu'il avait tant désiré faire, il le réalisa en 1831. En revenant de son pèlerinage, il écrivit à F. de Lamennais pour le prier de faire avec lui le voyage de Rome, afin d'aller se jeter aux pieds du souverain pontife. On sait quel succès eut cette exhortation. De Geramb avait l'âme ardente et l'esprit ascétique, ainsi que ses écrits en témoignent. Il a été bien caractérisé par ces paroles de M. de Cheverus : « J'ai vu un baril de poudre sous un capuchon. » On a de lui : *Aspirations aux sacrées plaies de Notre Seigneur;* 1826, in-18; 1827, in-18; — *Au Tombeau de mon Sauveur;* 1829, in-18; — *Lettres à Eugène sur l'Eucharistie;* 1827, in-12; — *Lettre à monseigneur l'évêque de***; 1827, in-4°; — *Litanies pour une bonne mort;* 1828, in-16; — Les mêmes, en allemand; Strasbourg, 1828; — *L'unique chose nécessaire, ou réflexions, pensées et prières pour mourir saintement;* 1829, in-18; — *Marie au pied de la croix, ou prière à Notre-Dame des sept douleurs;* 1841, in-8°; — *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï;* 3 vol. in-12, 1844; — *Une journée consacrée à Marie;* 1836, in-18; — *Voyage de la Trappe à Rome;* 1844, in-12. A. RISPAL.

Biographie du Clergé contemporain. — *Renseignements particuliers.*

GERANDO (*Joseph-Marie*, baron DE), homme d'État et écrivain français, naquit à Lyon, le 29 février 1772, d'une famille originaire d'Italie, et mourut à Paris, le 10 novembre 1842. Il fit ses études au collége de l'Oratoire de Lyon, et se proposait de suivre la carrière ecclésiastique, contre le vœu de sa famille; mais il y renonça en apprenant les persécutions dont les prêtres étaient l'objet et qu'un de ses anciens camarades, étudiant du séminaire de Saint-Magloire, à Paris, avait été une des victimes des massacres de septembre. Bientôt sa ville natale fut assiégée par les troupes de la Convention; il se mit dans les rangs de ses défenseurs, et se distingua par sa bravoure. Dans la déroute d'une colonne expéditionnaire, il fut fait prisonnier (1793); il allait

être aussitôt fusillé, quand un officier républicain, touché de sa jeunesse et de sa résolution, le couvrit de son corps et lui sauva la vie. Quelques jours après, il fut livré à une commission militaire, et allait être condamné à mort : un des membres, en votant avec force en sa faveur, réussit à le soustraire au supplice. Il chercha alors son salut dans les rangs de l'armée; mais, par une sorte de fatalité, son régiment fut envoyé en garnison à Lyon; il y fut reconnu, dénoncé, obligé de fuir. Il passa en Savoie, où il retrouva Camille Jordan, son ancien condisciple; du jour de leur commun malheur naquit entre eux la plus solide amitié. Cependant, ils furent obligés de se séparer; Camille Jordan passa en Angleterre, de Gerando à Naples, chez un banquier ami de ses parents. L'amnistie des Lyonnais émigrés ayant été proclamée, de Gerando, alors âgé de vingt-deux ans, revint en France. Il suivit à Paris Camille Jordan, nommé membre du Conseil des Cinq Cents (1797). Le coup d'État du 18 fructidor vint frapper Jordan, qui fut inscrit sur les tables de déportation dressées par le Directoire. De Gerando l'entraina dans une retraite provisoire, l'accompagna dans sa fuite, et ne le quitta que lorsqu'il l'eut conduit à Tubingen et mis à l'abri des persécutions. Il prit ensuite du service dans l'armée française, et il était soldat au 6ᵉ régiment de chasseurs à cheval, à Colmar, lorsqu'en parcourant un journal, il apprit que l'Institut venait de mettre au concours cette question : « Déterminer quelle est l'influence des « signes sur la formation des idées. » Aussitôt il écrit un mémoire; il l'envoie, et en 1799 l'Institut décernait le prix au jeune soldat, en exprimant le vœu que l'auteur fût appelé à Paris. Un congé illimité lui fut accordé, et après le 18 brumaire Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, lui ouvrit la carrière administrative en le nommant un des membres du conseil des arts et du commerce. Bientôt il fut nommé associé de la classe des Sciences morales et politique de l'Institut, qui exista jusqu'en 1803. Le jeune lauréat, profitant de ses loisirs, s'occupa de donner un plus grand développement à son mémoire couronné, qui, sous le titre : *Des Signes et de l'Art de penser*, devint un traité complet de logique et de métaphysique. A cet ouvrage succédèrent bientôt celui sur la *Génération des Connaissances humaines* et son *Histoire des Systèmes philosophiques*, qui lui valurent, en 1804, l'admission à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. En même temps, M. de Champagny, appelé au ministère de l'intérieur, se l'attacha comme secrétaire général du ministère, fonctions dans lesquelles il montra une grande activité, jointe à une rare intelligence des affaires administratives. Devenu nécessaire, il fut emmené par Champagny à Milan, quand l'empereur alla y prendre possession de la couronne d'Italie. Bientôt après il accompagna ce ministre à Gênes pour opérer la réunion de la République Ligurienne à la France. Au commencement de 1806 Champagny reçut de l'empereur l'ordre de préparer un tableau général de la situation de l'empire, tableau qui devait être présenté au corps législatif. Le ministre confia à son secrétaire général le soin de réunir et de disposer les éléments de ce grand travail, pour lequel très-peu de temps était donné; et craignant de ne pas répondre suffisamment aux explications qui lui seraient demandées, lorsqu'il fut appelé à le soumettre à l'empereur, il se fit accompagner aux Tuileries par de Gerando, qui pendant deux longues heures fut pressé de questions par Napoléon, et sut répondre toujours avec la netteté et la précision qu'exigeait l'empereur. Le lendemain il était nommé maître des requêtes. La Toscane venait d'être réunie à la France; de Gerando reçut l'ordre de partir pour Florence comme membre de la junte d'organisation. L'année suivante (1809) il fut un des cinq membres de la consulte chargée de prendre possession des États du pape que l'empereur avait aussi réunis à la France, et d'y organiser le système administratif impérial. Dans le partage des attributions, de Gerando se réserva l'administration intérieure, le commerce et l'instruction publique. Il fit des règlements sanitaires, ouvrit une enquête sur les moyens d'assainir les marais Pontins, encouragea l'agriculture, rendit les routes solides et sûres, améliora le régime des hôpitaux, restaura avec splendeur les antiques monuments, fonda à Pérouse une université, etc. Revenu à Paris en 1811, il crut de son devoir, dans une audience que lui donna Napoléon, de lui dévoiler les fautes commises dans les États romains; l'empereur rompit brusquement l'entretien, et de Gerando se retira en s'attendant à une disgrâce; au milieu de la nuit un message lui arriva : c'était sa nomination de membre du conseil d'État. De Gerando fut aussi nommé baron avec 25,000 fr. de rente et officier de la Légion d'Honneur. L'année suivante il fut appelé au poste ingrat et périlleux d'intendant de la haute Catalogne, réunie à la France. Il s'efforça de réparer les maux causés à cette province par une guerre longue et cruelle; mais ses efforts échouèrent, et il se décida à solliciter son rappel, qu'il obtint en 1813. Il fut maintenu au conseil d'État par Louis XVIII. Pendant les Cent Jours, quoiqu'il n'ait point signé la déclaration du 25 mars 1815, par laquelle l'empereur était relevé de l'abdication, Napoléon ne lui ôta point son titre de conseiller d'État et le nomma commissaire impérial dans les départements de l'est. A la rentrée du roi, de Gerando reprit sa place au conseil d'État, et la conserva jusqu'à la fin de sa vie. Attaché successivement au comité de législation et à celui du contentieux, il devint vice-président de l'un et de l'autre. Il contribua à faire prévaloir sur les instincts du gouvernement une jurisprudence qui, en calmant les alarmes des acquéreurs de biens nationaux, délivra la Restauration de la plus redoutable inimitié. Sur son

instigation, une chaire de droit public et administratif ayant été créée en 1819 pour les facultés de droit, il fut nommé à celle de Paris. En 1820 le roi le nomma commandeur de la Légion d'Honneur; mais en 1821, le gouvernement ayant pris ombrage de quelques-unes des opinions par lui émises dans son cours de droit administratif, il lui fallut s'abstenir de le continuer. Il ne reparut dans sa chaire que sept ans plus tard. Son mérite fut particulièrement apprécié sous Louis-Philippe. En 1832, lors de la reconstitution de l'Académie des Sciences morales et politiques, de Gerando fut appelé à en faire partie, et le 3 octobre 1837 il fut nommé membre de la chambre des pairs, où il avait paru déjà plusieurs fois comme commissaire du roi. Il prit une part active aux travaux des commissions et aux débats de la tribune de cette chambre. De Gerando se fit aussi une grande réputation de philanthropie, et par ses écrits et par ses travaux comme membre d'institutions de bienfaisance. Il était administrateur de l'hospice des Quinze-Vingts et de l'Institution des Sourds-Muets, vice-président du conseil de santé; il a créé la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale; il a été un des propagateurs de la méthode d'enseignement mutuel. Il était membre des conseils de presque toutes les écoles de bienfaisance, un des membres les plus actifs de la Société de la Morale chrétienne, de la Société pour l'instruction élémentaire, de la Société des Méthodes, etc. Vers la fin de sa vie, il fit un voyage en Allemagne et en Suisse, dans l'unique but d'y étudier le régime des hospices et des établissements de charité, afin d'améliorer ceux de la France. Voici la liste de ses ouvrages : *Des Signes et de l'Art de penser considérés dans leurs rapports naturels*; 1800, 4 vol. in-8° : c'est le développement du mémoire couronné par l'Institut; — *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*; 1801, in-4° : ce mémoire fut adressé au capitaine Baudin et à ses compagnons de voyage; — *Vie du général Caffarelli Dufalga*; 1801, in-8°; — *De la Génération des Connaissances humaines*; 1802, in-8° : ce mémoire a obtenu le prix de l'Acad. des Sciences de Berlin; — *Histoire complète des Systèmes de Philosophie considérés relativement aux principes des connaissances humaines*; 1803, 3 vol. in-8°; 2e édit., 1822, 4 vol. in-8°; 3e édit., 1847-1848, 4 vol. in-8° : l'auteur s'y montre le disciple de l'école sensualiste; — *Éloge de Dumarsais*; 1805, in-8° : a remporté le prix proposé par la 2e classe de l'Institut en 1804; — *Lectures populaires : proposition relative à la composition et au choix d'ouvrages destinés aux lectures du peuple, soumise au conseil d'administration de la Société élémentaire dans sa séance du 27 mai* 1818; 1819, in-8°; — *Programme d'un cours de droit public positif et administratif fait à la Faculté de Droit de Paris pour les années* 1819 *et* 1820; 1820, in-8°; — *De la Procédure administrative*; 1822, in-8° (extr. de *La Thémis*); — *De la coopération des jeunes gens aux établissements d'humanité*; 1823, in-8°; — *Tableau des sociétés et institutions religieuses, charitables et de bien public de la ville de Londres*, trad. du *Charity Almanach* et des ouvrages de A. Highmore; 1823, in-12; — *Du Perfectionnement moral, ou de l'éducation de soi-même*; 1824, 1826, 1832, 2 vol. in-8° : l'Académie Française a décerné en 1825 le prix Montyon à cet ouvrage; — *Discours de Camille Jordan*, 1826, in-8°, avec l'*Éloge* du même par Ballanche; — *Éloge du duc Matthieu de Montmorency*; 1826, in-8°; — *Le Visiteur du Pauvre*, ouvrage couronné en 1820 par l'Acad. de Lyon et en 1821 par l'Acad. Française, qui décerna à l'auteur le prix Montyon; 1826-1827, in-8°; — *De l'Éducation des Sourds-Muets de naissance*; 1827, 2 vol. in-8°; — *Institutes du Droit administratif français, ou éléments du code administratif réunis et mis en ordre*; 1829 et 1845, 4 vol. in-8°. Cette dernière édition a été achevée par M. Boulatignier; — *Cours normal des Institutions judiciaires, ou des directions relatives à l'éducation physique, morale et intellectuelle dans les écoles primaires*; 2e édit., 1839, in-12, adopté par le conseil général de l'instruction publ.; — *De la Bienfaisance publique*; 1839, 4 vol. in-8°. Ce livre, un peu diffus, contient un historique incomplet des établissements de bienfaisance et des divers systèmes formulés par les philanthropes pour le soulagement des classes pauvres; la composition de l'administration des services de l'assistance publique chez les divers peuples; la statistique des institutions de charité en France et les vues de l'auteur sur les réformes qui seraient nécessaires; — *Des Progrès de l'Industrie dans leurs rapports avec le bien-être physique et moral de la classe ouvrière*, mémoire couronné par la Société Industrielle de Mulhouse; 1841 et 1845, in-8°; — *Comptes-rendus des travaux de la Société pour l'Instruction élémentaire*; *Rapports à cette société*; — *Mémoire sur l'influence de l'esprit de méditation sur les lettres*; dans les *Mém. de l'Acad. de Turin*; — Notices dans les *Archives littéraires de l'Europe*, dans la *Revue encyclopédique*, dans le *Journal Asiatique*, dans le *Dictionn. technologique*, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*; etc.

GUYOT DE FÈRE.

Encyclop. des Gens du Monde. — *Éloge* prononcé par M. le comte Beugnot à la Chambre des Pairs, 2 février 1844. — *Éloge*, par Bayle-Mouillard. — *Essai sur sa vie et ses travaux*, par Mlle Oct. Morel.

* **GÉRARD** (Saint), évêque de Toul, né en 935, d'une famille patricienne, mort le 22 avril 994. Il entra fort jeune dans le chapitre de Saint-Pierre de Cologne, sa ville natale, pour y faire ses études, et à l'âge de vingt-huit ans il fut élevé des fonctions de cellerier, qu'il exerçait au sein de cette

communauté, sur le siége épiscopal de Toul. Sacré à Trèves en 963, intronisé la même année, il donna l'exemple de la vie la plus austère, la plus charitable et la plus studieuse. Les clercs qu'il nourrissait en grand nombre dans son palais épiscopal étaient obligés de lui faire des lectures jour et nuit, et il s'occupait de leur instruction avec une sollicitude qu'on rencontre rarement chez les prélats de cette époque. Doué du talent de la prédication, il parcourait son diocèse, ainsi que les provinces voisines, semant la parole de Dieu et répandant des aumônes considérables au milieu de populations appauvries par les guerres ou décimées par la peste. Malgré les instances de l'empereur Othon II, qui désirait l'avoir auprès de lui, il séjournait le moins possible à la cour impériale; mais il visita Rome, accompagné de douze personnes qui cheminèrent à pied, processionnellement, depuis Toul jusqu'au tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul, objet principal de leur dévotion. Saint Gérard, qui avait chargé depuis longtemps son frère Ancelin d'administrer la justice, afin de n'être point distrait des fonctions épiscopales, trouva, en revenant de Rome, la noblesse ameutée contre le pouvoir épiscopal. « Elle murmurait hautement, dit le « P. Benoît, sur ce que le saint voulait rendre « justice aux pauvres, et sur ce qu'il empêchait « que les riches ne les opprimassent par leur au- « torité. » Deux hommes puissants, Odelric et Richard, ayant soulevé la bourgeoisie, vinrent attaquer l'évêque jusque dans la maison qu'il occupait au village de Manoncourt; il montra la plus grande fermeté, et triompha de l'émeute. Ses règlements administratifs, marqués au coin de la sagesse la plus libérale, ont servi de base, en quelques points, au code de police du Toulois, et la *Règle* qu'il fit pour les chanoines leur laissa non-seulement liberté d'élection des officiers du chapitre, mais encore liberté de disposer de leurs biens comme ils le voudraient, et affranchissement de toute redevance envers l'évêque. On lui doit la fondation de l'église cathédrale de Toul, les consécrations de plusieurs églises collégiales et d'immenses aumônes. Frappé d'apoplexie, à l'âge de cinquante-neuf ans, et après trente-et-une années d'épiscopat, il fut inhumé avec pompe dans le chœur de sa cathédrale. On le canonisa cinquante-sept années plus tard, et le pape Léon IX procéda, le 22 octobre 1051, à la cérémonie de translation des reliques du saint.

Émile Bégin.

Vadric, *Hist. manusc. de saint Gérard*, déd. à saint Léon IX. — Le P. Benoît, *Hist. de Toul*, p. 311-327. — D. Calmet, *Hist. de Lorr.* et *Bibl. lorr.*

* **Gérard** (Saint), né à Staves, dans le comté de Namur, vers la fin du neuvième siècle, mort à Brogne, le 3 octobre 959. Il appartenait à la famille des ducs de basse Austrasie, et il suivit d'abord le parti des armes; mais en 917, touché de la vie édifiante des moines de Saint-Denis, il fit profession dans leur monastère. Il y passa onze ans. Au bout de ce temps, il retourna dans son pays, et y fonda l'abbaye de Brogne. Dans ce couvent, comme dans tous ceux qu'il fut appelé à diriger, il fit régner la plus exacte discipline religieuse. On le regarde comme le restaurateur de l'ordre de Saint-Benoît.

Dom Mabillon, *Annales*. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 3 oct.

Gérard (Saint), né dans les États Vénitiens, mort le 24 septembre 1047. Il entra dès l'enfance dans un monastère. Il partit avec la permission de ses supérieurs pour aller à Jérusalem visiter le saint sépulcre, et passa par la Hongrie, où le roi saint Étienne, touché de sa piété, lui donna l'évêché de Chonad. Il se distingua par son zèle apostolique et ses austérités. Après la mort de saint Étienne, il fut exposé à de grandes persécutions, qui ne finirent qu'avec sa vie : il fut assassiné par l'ordre d'un seigneur du pays. Le martyrologe romain le qualifie d'apôtre de Hongrie.

Surius, *Vitæ Sanctorum*. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 24 septembre.

Gérard (Le bienheureux), frère aîné de saint Bernard, mort le 13 juin 1138. Il suivit son frère d'abord à Cîteaux, puis à Clairvaux, où il fit profession, et fut chargé de l'office de cellerier. Au milieu des occupations de cet emploi dissipant, il conserva toujours l'esprit de silence, de prière et de recueillement. Saint Bernard le consultait en tout. S'il faut en croire le saint lui-même, c'étaient les yeux de Gérard qui le conduisaient; c'était lui qui le relevait dans l'accablement, qui partageait ou soulageait toutes ses peines, qui prenait toute la fatigue pour lui laisser le repos. Le nom du bienheureux Gérard n'est pas dans le martyrologe romain, mais il est dans celui des Bénédictins.

Saint Bernard, *Serm.* 26. — Le Nain, *Histoire de Cîteaux*, t. IV. — Baillet, *Vies des Saints*, t. II, 13 juin.

Gérard, comte d'Alsace et premier duc héréditaire de Lorraine, né en 1024, mort en 1070. Il descendait de Gontran le riche (comte d'Argaw vers 950), tige de la maison d'Autriche. Il fut créé duc de Lorraine dans la même diète de Worms, en 1048, où son cousin Brunon, évêque de Toul, fut élu pape, sous le nom de Léon IX. Son élévation excita la jalousie de Godefroy le Barbu, duc de basse Lorraine qui, s'étant saisi de sa personne, le retint prisonnier pendant un an. Il obtint la liberté par l'entremise de Léon IX. Comme la plupart des princes de son temps, Gérard eut continuellement à guerroyer, soit contre ses voisins, soit contre ses vassaux. Il mourut à Remiremont, et on soupçonna ses ennemis de l'avoir empoisonné. De Hadwige ou Hatvide, fille d'Albert II, comte de Namur, et petite-fille, par Ermengarde, sa mère, de Charles, frère de Lothaire, roi de France, il laissa trois fils et une fille. Thierri, l'aîné de ses fils, lui succéda. Gérard fut la souche des ducs de Lorraine qui au dix-huitième siècle montèrent sur le trône d'Autriche.

Thierry, *La véritable Origine de la Maison de Lor-*

raine et d'Autriche. — Dom Calmet, *Abrégé de l'histoire de Lorraine.* — Wilhem, *Histoire abrégée des Ducs de Lorraine* (Nancy, 1735, in-8°).

GÉRARD (Le Bienheureux), surnommé *Tum*, *Tunc*, *Tenque* et *Thom*, fondateur de l'ordre de Malte, né vers 1040, mort vers 1121. Suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, son surnom provient d'une méprise singulière, œuvre de quelques historiens qui, ayant lu dans les anciennes chroniques *Gerardus tum* et *Gerardus tunc* firent de l'adverbe latin un nom de famille. Quelques érudits modernes ont changé ces surnoms en ceux de *Thom*, *Tom* et de *Tenque*. La même confusion règne sur le lieu de naissance de Gérard. Suivant le P. Sebastiano Paoli, il était natif d'Amalfi, au royaume de Naples. Bouche le fait naître à Saint-Geniez en Provence (aujourd'hui Martigues); enfin, Antonio Paoli lui assigne pour lieu de naissance le château d'Avesnes (Hainaut), dont son père aurait été châtelain en même temps que seigneur de Leuze. L'histoire de Gérard se ressent de ces contradictions. Selon les uns, il se livra au commerce, vint à Jérusalem, et là, subitement touché par la grâce divine, entra dans un couvent fondé pour le service religieux des saints lieux. Cet établissement avait été, dit-on, fondé en 1050, par l'initiative de quelques négociants d'Amalfi, et, avec la permission de Bomenzor, soudan d'Égypte et de Syrie, le service en fut d'abord fait par des moines, bénédictins selon les uns, augustins selon les autres. Gérard en devint le supérieur; il réunit de nombreuses aumônes, et fonda un hôpital pour ses co-religionnaires. Selon Antonio Paoli et Albert d'Aix, Gérard (d'Avesnes), était en otage dans la ville d'Assur (*Arsid*) en Palestine, tandis qu'elle était assiégée par Godefroy de Bouillon, après la conquête de Jérusalem. Les musulmans le lièrent sur une croix, qu'ils dressèrent sur leurs murailles, et l'exposèrent aux traits des assaillants. Les chroniques ne disent pas combien de temps Gérard resta dans cette position; mais la place ayant capitulé l'année suivante (1100), il fut remis encore vivant aux siens, affaibli et estropié pour toujours. Gérard reprit la direction de l'hôpital de Jérusalem, qu'il gouverna jusqu'à sa mort, sous les titres de *gardien* et de *prévôt*. L'ordre de Saint-Jean, sous l'administration de Gérard, se propagea rapidement, et fit des acquisitions considérables, par les libéralités des seigneurs croisés et de leurs familles. Cependant ce ne fut que le 15 février 1113 que Pascal II approuva et confirma l'établissement de l'Hôpital de Jérusalem, aux desservants duquel il donne le titre de *Fratribus Hospitalibus S. Joannis in Hierosolima*; il les exempte en même temps de la dîme des biens qu'ils possèdent comme biens ecclésiastiques en Terre Sainte, et statue qu'à la mort de Gérard il ne lui sera donné d'autre successeur que celui élu par le commun des frères; il ordonne que les hôpitaux de la communauté de Saint-Jean, déjà établis à Saint-Gilles, à Asti, à Pise, à Bari, à Otrante, à Tarente et à Messine, seront soumis à Gérard *comme les membres à leur chef*. Cette bulle fut renouvelée par Calixte II (mai 1120). Gérard mourut peu après. Si l'on en croit les auteurs provençaux, il fut inhumé dans la commanderie de Manosque.

Guillaume de Tyr, liv. XVIII, p. 988-988. — Catel, *Mém. de Languedoc*, p. 879. — Sebastiano Paoli, *Codice diplomatico del sacro Ordine militare Gerosolimitano, oggi di Malta*. — Antonio Paoli, *Dell' origine ed instituto del sacro militar Ordine di S.-Giovam-Battista Gerosolimitano, detto poi di Rodi, oggi di Malta*; Rome, 1781, in-4°. — Bosio, *Histoire de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem*. — Noberat, *Priviléges de l'Ordre de Malte*. — Albert d'Aix, *Chronicon Hierosolymitanum*, hist. de la première croisade, insérée dans la collect. Bongars et trad. par Guizot. — Michaud, *Histoire des Croisades*. — Michaux aîné, d'Avesnes, *Chronologie historique des Seigneurs d'Avesnes*. — Le Beau, *Histoire d'Avesnes*.

GÉRARD *de Crémone* (*Cremonensis* ou *Carmonensis*), traducteur italien, né à Crémone, en 1114, mort dans la même ville, en 1187. Sa nationalité a été longtemps incertaine. L'Espagne la disputait à l'Italie, et Carmona en Andalousie revendiquait l'honneur de l'avoir vu naître. Cette prétention, acceptée par Fabricius, longuement défendue par Nicolas Antonio, n'était point fondée, et le doute n'est pas même permis depuis la publication de la *Chronique* de Pipini. Celui-ci nous apprend que Gérard naquit en Lombardie, sur le territoire de Crémone. Dès sa jeunesse il s'appliqua à l'étude de la philosophie, c'est-à-dire des diverses sciences que l'on comprenait alors sous ce nom général. L'enseignement de ses maîtres italiens ne le satisfit point, et lui inspira le désir d'aller chercher des connaissances plus étendues et plus précises auprès des Maures d'Espagne, dépositaires et interprètes de l'héritage scientifique des anciens. Il se rendit à Tolède, apprit l'arabe, et traduisit de cette langue en latin beaucoup d'ouvrages sur l'astronomie, les mathématiques, la médecine. D'après Pipini, le nombre des traductions de Gérard s'élève à soixante-seize, parmi lesquelles on remarque celle d'Avicenne et celle de l'*Almageste* de Ptolémée. Ce chroniqueur ne nous apprend rien de plus sur Gérard de Crémone, sinon qu'il revint dans sa patrie et qu'il y mourut, à l'âge de soixante-treize ans. Un manuscrit du Vatican (n° 2392) contient un éloge de Gérard de Crémone, en prose latine, et qui n'ajoute rien aux renseignements de Pipini, une petite pièce de vers latins en son honneur, et une liste de soixante-treize traductions de lui. Mais il faut remarquer que quatre de ces traductions sont indiquées deux fois, ce qui en réduit le nombre à soixante-neuf, et que l'auteur anonyme de ce catalogue a identifié, comme semble l'avoir déjà fait Pipini, Gérard de Crémone et Gérard de Sabbionetta, qui vivait dans le siècle suivant, et attribué à un seul les ouvrages des deux. Cette confusion, accréditée par Prosper Marchand, a été maintenue par Jourdain dans la *Biographie* des frères Michaud. M. Boncompagni a dis-

tingué les deux Gérard, et noté les ouvrages que l'on peut avec quelque certitude attribuer à chacun d'eux. Parmi les traductions qui appartiennent à Gérard de Crémone, nous citerons celles qui ont été imprimées, ou qui existent en manuscrit, ou dont on connait les titres par des témoignages positifs. Gérard a traduit de l'arabe en latin : un *Traité d'Astronomie* en neuf livres, composé par Giaber-ben-Afflah de Séville. Cette traduction fut imprimée avec l'*Instrumentum* de *Petrus Apianus* (Bienewitz), sous ce titre : *Instrumentum primi mobilis...... Gebri, filii Affla Hispalensis.... libri IX de Astronomia, ante aliquot secula arabice scripti, et per Girardum Cremonensem latinitate donati...;* Nuremberg, 1583, in-fol.; — traduction du grand ouvrage de Ptolémée connu sous le nom de Μαθηματικὴ σύνταξις, Μεγάλη σύνταξις, *Almageste*. Cette version, dans laquelle le traducteur a conservé un grand nombre de mots arabes, dont il ignorait sans doute les équivalents latins, fut imprimée à Venise, 1515, in-f., par les soins de Pierre Lichtenstein, sans nom d'auteur. Le passage de Pipini cité plus haut et les témoignages de plusieurs manuscrits ne permettent guère de douter qu'elle ne soit de Gérard de Crémone; — trad. du *Traité dés Crépuscules* d'Alhazen, publiée pour la première fois à la suite du traité de *Petrus Nonius*, sur le même sujet : *Petri Nonii Salaciensis De Crepusculis liber unus.... Allacen, Arabis vetustissimi, De Causis Crepusculorum liber unus, a Gerardo Cremonensi jam olim latinitate donatus...;* Lisbonne, 1541, in-4° ; réimprimé par les soins de Fred. Risner, avec le *Traité d'Optique* ou *de Perspective* (*Opticæ Thesaurus* d'Alhazen), dont la traduction, d'après Jourdain, appartient aussi à Gérard, Bâle, 1572, in-fol., et avec le traité de *Petrus Nonius*, *De Arte Navigandi....* et divers autres opuscules scientifiques ; Coïmbre, 1573, in-fol.; — trad. d'un *Traité* (anonyme) *d'Algèbre*. Cette traduction qui existe en man. (n° 4606) au Vatican, a été publiée par M. Boncompagni, dans son savant mémoire : *Della Vita e delle Opere de Gherardo Cremonese e di Gherardo da Sabbionetta;* Rome, 1851, in-fol.; elle prouve que l'algèbre numérique a été introduite dans l'Europe chrétienne par les traducteurs du douzième siècle, et confirme sur ce point les recherches de M. Chasles; — Trad. du *Traité* d'Abou-Beker *sur la mesure des surfaces et des volumes des corps*. Cette traduction se trouve, avec quelques variantes de titre, dans trois manuscrits de la Bibliothèque imp. (ancien fonds ms. lat., n° 7266, n° 7377; supp. lat. n° 49). D'après M. Chasles, « cette traduction, par Gérard de Crémone, d'un ouvrage de géométrie où il est fait de nombreuses applications des règles de l'algèbre, suffirait pour prouver que cette science était déjà connue, ou du moins que l'auteur lui-même l'avait déjà enseignée dans une traduction antérieure; car il semble qu'il n'aurait pas écrit pour être inintelligible. Cette pièce était précédée, soit dans l'original arabe, soit dans l'autographe de Gérard, d'un traité spécial d'algèbre, auquel on renvoie souvent le lecteur, et qui se trouve indiqué de la sorte : *Fac secundum quod tibi præcessit in Aliabra.... in questione quinta Aliebræ.... in questione sexta Aliebræ et Almuchabalæ.* Une note marginale, dans le manuscrit 7266, nous apprend que ce traité d'*Aliabra*, c'est-à-dire d'*Algèbre*, était d'un auteur nommé Sayd ; la voici : *Librum præcedit illum et dicitur Saydi Aliebra, de quo frequenter hic facit mentionem*. Il est à croire que ce traité de Sayd avait déjà été traduit, peut-être par Gérard lui-même, avant le livre de géométrie. » On trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale (an. f. lat., n° 7377) un traité d'Algèbre qui selon M. Chasles est peut-être cette *Aliebra* de Sayd, traduite par Gérard ; le même savant n'est pas éloigné de lui attribuer un traité d'arithmétique qui se trouve dans la bibliothèque Bodleyenne (f. Digby, 61), sous le titre de : *Algorismus magistri Gerardi in integris et minutiis ;* — traduction des *Canons* d'Arzachel *sur les tables astronomiques de Tolède* (manus. Ottobon., n° 1826 de la bibliothèque Vaticane; n° 3453 de la bibliothèque Barberine) ; — trad. des *Éléments d'Astronomie d'Al Fargani* ou *Al Fergani*, célèbre astronome arabe, très-connu sous le nom d'Alfragan (manuscrit de la Bibliothèque impériale, an. f. lat., n° 7400) ; — trad. du *Traité d'Astrologie judiciaire* d'Abdelazyz, astronome arabe, surnommé *Alchibizius* et *Alkabit* (dans la bibliothèque bodleyenne, f. Digby, n° 47) : le même manuscrit contient un *Liber omnium Spherarum cœli et compositionis tabularum, translatus a Ma. G., Cremonense, de arabico in latinum in Toleto*. Gérard construisit quelques tables astronomiques dans lesquelles il enseigne le moyen de trouver les années de l'ère chrétienne, et des ères des Persans, des Grecs et des Arabes ; donne les hauteurs des constellations pour Crémone, pour Tolède et pour d'autres villes, et détermine les latitudes de Crémone et de Tolède. On trouve des détails sur ces tables dans les notes de F. P. Bayer sur la *Bibliotheca Hispana vetus* de Nic. Antonio; — trad. du traité d'Al Farabi, *De Scientiis* (Bibliothèque imp., suppl. lat. n° 49); — trad. des quinze livres de la *Géométrie* d'Euclide (d'après le catal. du Vatican); — *Theodosii De Spheris Tractatus III* (ibid.); — *Milei* (Menelai) *Tractatus III* (ibid.); — trad. du *Traité de Géométrie* des trois fils de Musa ben-Schaker (Mohammed, Ahmed et Hassan), sous le titre de *Liber trium fratrum, tractatus I* (ibid.); — Trad. de quatre traités d'Alchind ou Alkindi: *De Aspectibus, tract. I; De quinque Essentiis; De Sopno et Visione; De Gradibus, tract. I.* (ibid.) L. J.

Pipini, *Cronica ;* dans Muratori, *Script. Rer. Ital.*, t. IX.

- Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana vetus*, t. II. — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, t. III, 33. — Jourdain, *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*. — Libri, *Histoire des Sciences mathématiques en Italie*, t. I. — M. Chasles, *Aperçu hist. sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*; et dans les *Comptes-rendus de l'Acad. des Sciences*, t. XIII, p. 506. — Boncompagni, *Della Vita e delle Opere di Gherardo Crem. e di Gherardo da Sabbionetta*.

GÉRARD *de Sabbionetta*, astronome et médecin italien, né à Sabbionetta, petit bourg près de Crémone, vivait dans le treizième siècle. Il a été souvent confondu avec le précédent, dont il était le compatriote et peut-être le fils. Les témoignages que nous avons sur lui sont assez nombreux, mais ils sont peu explicites; cependant, ils permettent de le distinguer de son homonyme le traducteur de Ptolémée. Dès le treizième siècle Guido Bonatti parle de lui comme d'un contemporain. Biondo Flavio, mort en 1463, a écrit dans son *Italia illustrata* : « Crémone eut aussi Gérard de Sablonetta, excellent médecin et astronome, qui, connaissant les lettres chaldéennes, grecques et latines, traduisit de l'arabe en latin les livres d'Avicenne et de Rasis ou Almansor. » Raphael de Volaterra (*Comment. urbanorum XXXVIII libri*) confirme ce témoignage sans y rien ajouter; mais Marc Jérôme Vida (*Cremonensium Orationes tres*), Giulio Faroldo (*Annali Veneti*), Lodovico Cavitelli (*Cremonenses Annales*), Ghilini (*Teatro d'huomini letterati*), et les PP. Mauro Sarti et Mauro Fattorini (*De claris Archigymnasii Bononiensis professoribus, a sæculo XI usque ad sæculum XIV*), donnent sur Gérard de Sablonetta ou de Sabbionetta des détails biographiques. Nous citerons d'abord le passage de Ghilini, en supprimant quelques éloges hyperboliques. « Gérard Sabbioneda, Crémonais, qui fut très-savant en philosophie et en astrologie et bien instruit des plus excellentes langues, exerça dans sa patrie la médecine avec éclat, et en même temps s'adonna aux agréables études des belles-lettres..... Tous ceux qui s'appliquent à l'art de guérir ne lui sont pas peu obligés pour avoir traduit de l'arabe en latin Rasi, Avicenne et Almansor, les trois principaux auteurs de la médecine... On a aussi de lui quelques compositions touchant l'astrologie.... Il mourut dans sa patrie. » Voici maintenant le passage des PP. M. Sarti et M. Fattorini, beaucoup moins favorable à Gérard : « Il y avait à Bologne en l'an 1220 un autre maître Gérard de Crémone, dont il est fait mention dans les tables des *Archives* des moines de Saint-Étienne, maintenant du sénat de Bologne. Mais on ne sait quelle science il enseignait. Dans le même siècle fut célèbre un autre Gérard de Crémone, appelé aussi de Sablonetta, soit qu'il fût né au bourg de Sablonette, sur le territoire de Crémone, soit qu'il en fût originaire. Il professait l'art très-vain de l'astrologie, et il prit place parmi les meilleurs astrologues de son temps. Il vendait ses sornettes à Eccelin de Romano, à Ubert Pelavicino, et à d'autres grands qui le consultaient. Il existe encore de lui des *Réponses* dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, sous ce titre : *Judicia magistri Gerardi de Sabloneta, Cremonensis, super multis quæstionibus naturalibus, ac annorum Mundi revolutionibus* (1). Beaucoup de ces *Réponses* sont faites pour Pelavicino, dont ce diseur de riens se déclare le dévoué serviteur. Il ne professe pas une moindre servilité à l'égard d'Eccelin, homme très-impur et tyran très-scélérat. Ces *Réponses* de Gérard ont été écrites au milieu du treizième siècle, ce qui nous apprend à quelle époque il vivait; et peut-être est-il le même que maître Gérard qui vivait à Bologne en 1220. Il est loué par Guido Bonatti, qui surpassa les autres professeurs d'astrologie judiciaire de son temps. » Si à ces faits nous ajoutons, d'après Giulio Faroldo, que Gérard traduisit Avicenne par l'ordre de l'empereur Frédéric II, nous aurons épuisé les principaux renseignements qui existent sur lui. Ils suffisent pour le distinguer de Gérard de Crémone, et pour faire rejeter l'assertion de Cavitelli, qui le place vers 1453. Il nous reste à indiquer quelles sont parmi les soixante-neuf traductions attribuées à Gérard de Crémone (*voy.* ce nom) celles qui appartiennent à Gérard de Sabbionetta, en y joignant ses ouvrages connus d'ailleurs. Le plus remarquable est une *Theorica Planetarum*; Ferrare (par Andreas Gallus), 1472, in-4°. Cette édition, fort rare, est d'autant plus recherchée qu'elle est une des premières impressions faites dans la ville de Ferrare. A partir de cette époque, la *Theorica* de Gérard fut souvent réimprimée à la suite de la *Sphæra* de Sacrobosco; Bologne, chez Domin. de Lapis, 1477, in-4°; Venise, par Franc. Renner de Hailbrun, 1478, in-4°; Venise (par Adam de Rotwil), 1478, in-4°; — Bologne, 1480, in-4°; on la trouve dans le recueil de traités astronomiques publié sous le titre de *Sphera*, Venise, janvier, 1518, juin, 1518, in-fol. (dans cette seconde édition Gérard de Sab. est appelé par erreur Jean de Crémone), et de *Spheræ Tractatus*, Venise, 1531, in-fol. Ces nombreuses éditions attestent le succès de la *Theorica Planetarum*; il en existe une traduction italienne dans un manuscrit de la bibliothèque Laurentiane à Florence (*Codici Rediani*, n° 19). Un médecin juif, Giuda ben Samuel, surnommé Astruc Salom, traduisit la *Theorica* du latin en hébreu. Cette traduction se trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale (fonds de l'Oratoire, n° 157 hébreu). Jean de Muller, plus connu sous le nom de Regiomontanus, célèbre astronome du quinzième siècle, voyant le grand succès de la *Theorica*, et le jugeant tout à fait immérité, attaqua très-vivement cet ouvrage, dans un opus-

(1) *Ms.* de la bibliot. du Vatican, n° 4088.

cule intitulé : *Disputationes contra Cremonensia in planetarum theoricas deliramenta*. Les autres ouvrages de Gérard de Sabbionetta sont : *Practica* ou *Praxis Planetarum*, traité qui diffère probablement de la *Theorica*; mais dont on ne connaît ni édition ni manuscrit ; — *Geomantiæ astronomicæ Libellus*, imprimé dans le premier volume d'un recueil des *Œuvres* de Corneille Agrippa ; Lyon, sans date, 2 vol. in-8°. Ce traité a été traduit en français, par un certain de Salerne, sous le titre de : *Géomancie astronomique de Girard de Crémone pour sçavoir les choses passées, les présentes et les futures*; Paris, 1615, in-8° ; souvent réimprimé ; — *Canon*, traduction du traité de médecine ou *Canon* d'Avicenne ; elle parut pour la première fois in-fol., sans indication de lieu ni date (probablement à Strasbourg, chez J. Mentelin) ; elle fut réimprimée, Venise, 1500, in-4°, revue et corrigée par André Alpagus ; Venise, 1595, 2 v. in-fol. : Huet a jugé assez sévèrement cette version. « Gérard, dit-il, s'est servi d'un style rude et inculte ; et il n'a pas eu à sa disposition des manuscrits assez corrects ; dans bien des occasions, il s'est entièrement trompé sur le véritable sens de l'auteur, à cause de son ignorance de l'art médical et de la langue grecque, dans laquelle les Arabes puisèrent leurs doctrines ; il faut le louer cependant d'avoir rendu fidèlement ce qu'il comprenait » ; — *Abu-Ali ben-David Compendium Razis* (Abrégé de Razi par Abu-Ali ben-David) ; — *Almansorius Abu-Becri Razis* (traité de médecine d'Abubèkre Razis intitulé *Almansorius*) ; ces traductions parurent à Lyon (*Rhasis Opera parva*), 1510, in-8°, et à Venise (*Ad Almansorem Libri decem*), 1510, in-fol. ; elles ont été réimprimées sous le titre de *Opera Abu-Becri Rhasis* ; Bâle, 1544 ; — *Joannis Serapionis Practica, sive breviarium medicum* ; Venise, 1497, in-fol. ; — *Liber Albengnesis philosophi de Virtute Medicinarum et Ciborum* ; Strasbourg, 1531, in-fol. ; — *Joannis Damasceni Serapionis Libri VII Therapeutices* ; Bâle, 1529, in-fol. ; — *Albucasem, chirurgi, Methodus medendi* ; Bâle, 1541, in-fol. ; — *Isaac, De Definitionibus* ; dans la bibliothèque bodleyenne ; — *Geberi Libri novem de Astronomia* ; Nuremberg, 1533, in-fol. ; — *Galeni Ars parva* ; *commentarii anonymi Arabis*, in *Prognostica Hippocratis*. N. Antonio dit que cette traduction a été imprimée, mais il n'indique ni la date ni le lieu d'impression. L. J.

Arisi, *Cremona literata*. — Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. IV. — Boncompagni, *Della Vita e delle Opere di Gherardo Crem. e di Gherardo da Sabbionetta*.

* **GÉRARD** *de Douay*, troisième fils de Wautur III, châtelain de Douay, vivait au treizième siècle. Il fut prêtre et chanoine de l'église de Senlis et évêque de Châlons-sur-Marne. Il se trouva à Douay le 17 octobre 1206, avec les évêques d'Arras et de Tournay, pour la translation du corps de saint Amé, que les trois évêques portèrent sur leurs épaules depuis l'église Saint-Amé de Douay jusqu'à un monticule situé dans la banlieue de la ville sur le chemin d'Arras. C'est un des bienfaiteurs de l'abbaye de Cheminon, qu'il dota d'un bon nombre de manuscrits. Il se démit de son évêché en 1215, et se retira à l'abbaye de Toussaint, près Châlons, où il mourut, quelques années après. Z. PIÉRART.

Duthillœul, *Galerie douaisienne*. — *Gallia christiana*, t. IX et X. — Anselme, *Hist. générale de la maison de France*, t. II, p. 312.

* **GÉRARD** *de Valenciennes*, trouvère du treizième siècle, auteur de chansons en langue romane. Ses manuscrits existent encore. Z. P.

Archives du nord de la France et du midi de la Belgique. — *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, 578.

* **GÉRARD** *de Liége*, dominicain, né vers 1220, mort vers 1270. Il eut part à l'établissement de la Fête-Dieu, et laissa divers ouvrages de piété. Un de ses écrits, *De Doctrina Cordis*, obtint une vogue qu'attestent un grand nombre de manuscrits ; il a été imprimé plusieurs fois, et traduit en français par W. Caoult ; Douay, 1601 ; Lyon, 1608. Des *Sermons*, un traité *De Testamento Christi*, et d'autres productions de ce religieux sont demeurées dans l'oubli. G. B.

Andreas, *Bibliotheca Belgica*, p. 278. — Quétif et Échard, *Script. Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 248. — Oudin, *De Scriptor. ecclesiasticis*, III, 580. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 130.

GÉRARD *de Saint-Quentin*, théologien du treizième siècle, a été signalé par d'anciens auteurs comme un moine laborieux et instruit ; il composa des relations de miracles opérés par des saints ; il écrivit des chants d'église, et raconta la translation des reliques cédées à saint Louis par l'empereur de Constantinople. Ces ouvrages sont perdus ou restés inédits. G. B.

Henri de Gand, *De Scriptor. eccles.* — Trithème, *De Scriptor. eccles.* — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 124.

* **GÉRARD** *d'Anvers*, théologien qui vivait en France vers l'an 1270 ; on manque de détails sur sa vie. Il dédia au pape Grégoire X un ouvrage intitulé *Biblia tabulata*, dont le manuscrit était conservé dans la bibliothèque publique d'Utrecht.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I, p. 344. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 428.

GÉRARD *de Zutphen* ou *de Zerbolt*, écrivain ascétique néerlandais, disciple de Gérard Groot, né en 1367, mort en 1398. Il fut élève de la congrégation des Frères de la Vie commune. Il laissa deux traités : *De Reformatione Virium Animæ* ; — *De Spiritualibus Ascensionibus*, qui ont été imprimés à Paris en 1492, à Cologne en 1579, et dans la *Bibliothèque des Pères*, Cologne, 1618.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs eccles. du quatorzième siècle*.

GÉRARD *de Vercel* (*Gerardus Vercellanus*), philologue français, né à Vercel (Bour-

gogne), vers 1480, mort à Paris, en 1544. Sa vie est peu connue. On croit qu'il enseigna le latin à l'université de Paris, et l'on sait qu'il fut correcteur dans l'imprimerie du célèbre typographe Badius Ascensius. Il soigna plusieurs des éditions classiques publiées par cet imprimeur, entre autres celles de Tite-Live, Paris, 1513, in-fol.; de Lucain, ibid., 1514, in-fol.; de Sénèque le Tragique, ibid., 1514, in-fol. On a encore de lui deux petites pièces de vers latins : l'une, contre les mauvais imprimeurs, dans les *Annales typographiques* de Maittaire; l'autre, une *Épitaphe* de Louise de Savoie, mère de François Ier, dans la *Descriptio Galliæ* de Gilbert Cousin, Bâle, 1550, in-8°.

Maittaire, *Annales typographici*, II, 90. — Gilbert Cousin, *Opera*, I, p. 380.

GÉRARD (*Charles*), helléniste français, né à Bourges, vivait en 1549. Il était docteur régent en la faculté de droit de cette ville, et s'occupa spécialement de cultiver le grec. Il a laissé : *Institutions de la Langue Grecque*; 1541-1544, — traduction en latin du *Plutus d'Aristophane*, avec *Commentaire*; 1549, in-4°. H. B.

Ménage, *L'Anti-Baillet*. — Catherinot, *Opuscules*.

GÉRARD (*Balthazar*), assassin de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, né en 1558, à Vuillafans, en Franche-Comté, mis à mort à Delft, le 15 juillet 1584. Au mois d'avril 1584, un certain François Guion vint s'établir à Delft, où résidait le prince d'Orange. Il se disait né à Besançon et fils d'un protestant exécuté pour cause de religion. Il s'introduisit auprès du prince en lui offrant des blancs seings du comte de Mansfeld, commandant des troupes espagnoles dans les Pays-Bas. Le prince le chargea de porter une partie des blancs seings au maréchal de Biron, général de l'armée française. A son retour, Guion, qui affectait le plus grand zèle pour la cause protestante, obtint de Guillaume quelque argent, qu'il employa aussitôt à acheter deux pistolets. Le lendemain, 10 juillet, il se rendit à l'hôtel du prince sous prétexte de demander un passe-port, et, enveloppé dans son manteau, il attendit sur le grand escalier. Au moment où Guillaume sortait de table et remontait dans ses appartements, Guion s'avança vers lui, tira de dessous son manteau un pistolet chargé de trois balles, et fit feu à bout portant. Guillaume tomba mortellement blessé. L'assassin prit la fuite; mais il fut arrêté au moment où il se disposait à sauter au bas du rempart de la ville auquel l'hôtel du prince était adossé. Interrogé par les officiers de justice, l'assassin déclara se nommer Balthazar Gérard. D'après ses aveux, il avait depuis six ans conçu l'idée de tuer le prince. Dès le mois de février 1582, après la publication du manifeste de Philippe II contre Guillaume de Nassau, il s'était dirigé vers les Pays-Bas pour accomplir son dessein. Arrivé à Luxembourg, il s'y était arrêté en apprenant la tentative d'assassinat faite sur le prince par Jaureguy; puis, informé que Guillaume survivait à sa blessure, il résolut d'exécuter ce que Jaureguy avait tenté. Il fit part de son projet à un jésuite de Trèves, qui lui conseilla d'en donner connaissance au duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas. En conséquence il écrivit au duc de Parme, qui l'adressa à un de ses conseillers; celui-ci l'engagea à persister dans son dessein. Le père Gery, gardien des Cordeliers de Tournay, auquel il avoua son projet, ne l'en détourna pas. Gérard partit pour le mettre à exécution, et nous avons dit comment il y réussit. Il termina sa déclaration en disant que si le prince se trouvait à mille lieues, il irait le chercher à travers tous les obstacles pour pouvoir l'achever. Appliqué à la question extraordinaire, il répéta les aveux qu'il avait déjà faits de vive voix et par écrit. Le 14 juillet il fut condamné à avoir la main droite enfermée et brûlée dans un étau de fer rouge, les bras, les jambes et les cuisses calcinés par des tenailles ardentes, le ventre ouvert, le cœur arraché, la tête tranchée, et placée au bout d'une pique, le corps coupé en quatre parties, pour être pendues à des potences au-dessus des quatre principales portes de la ville. Quand il eut entendu cette sentence, Gérard découvrit sa poitrine, meurtrie par la torture, et, faisant allusion à la Passion de Jésus-Christ, il s'écria : « Ecce homo ». Le lendemain il subit son arrêt, sans pousser un cri, sans donner le moindre signe de douleur. Ainsi finit ce sinistre fanatique que le jésuite Feller appelle « l'exécuteur d'un arrêt prononcé par un roi légitime contre un sujet rebelle ». Ce roi légitime, Philippe II, anoblit la famille de Gérard, et l'exempta de la taille à perpétuité. Beaucoup de théologiens, entre autres Estius ou Hessels van Est, comblèrent l'assassin d'éloges et le placèrent au nombre des martyrs. L'évêque d'Anvers, Torrentius ou van der Beken, fit presque son apothéose dans une ode latine intitulée : *In laudem Balthasaris Gerardi, fortissimi tyrannicidæ*. Enfin, on publia à sa louange des volumes entiers, dont voici les titres : *Le glorieux et triomphant Martyre de Balthazar Gérard, advenu en la ville de Delft*; Douay, 1584, in-12; — *Balt. Gherardi, Borgondi, principe e costanza per haver ammazzatto il morte d'Orange*; Rome, 1584, in-8°; — *Muse Toscane di diversi nobilissimi ingegni per Ghèrardo, Borgogno*; Bergame, 1594, in-8°.

J.-F. Le Petit, *La grande Chronique ancienne et moderne de Hollande*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GÉRARD DE SAINT-AMAND. *Voy.* SAINT-AMAND.

GÉRARD (*Philippe-Louis*, abbé), littérateur français, né à Paris, en 1737, mort dans la même ville, le 24 avril 1813. Il appartenait à une famille peu aisée. Dès son enfance il faillit devenir victime d'un enlèvement entrepris par des mendiants vagabonds. Il fit ses études chez les jésuites au collége Louis-le-Grand, et cependant en sortit avec un goût désordonné par les plaisirs

mondains et un pyrrhonisme très-prononcé. Après une jeunesse fort orageuse, assailli par la gêne et la maladie, désillusionné sur toutes les affections humaines, il se mit sous la conduite de l'abbé Legros, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, et, par ses conseils, entra au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il y reçut le sous-diaconat, et accompagna à Malte le bailli de Fleury. Il se fit ordonner prêtre, revint à Paris, où, après avoir été pendant quelque temps vicaire de Saint-Méry, il fut nommé chanoine de Saint-Louis-du-Louvre. Resté étranger à la politique, l'abbé Gérard échappa aux persécutions, et passa la dernière partie de sa vie dans une douce retraite. On a de lui : *Le Comte de Valmont, ou les Égarements de la raison* (anonyme), Paris, 1774, 3 vol. in-8° ; réimprimé avec le nom de l'auteur en 1775 et depuis lors très-souvent; la quatorzième édition date de 1823, 6 vol. L'auteur raconte dans ce livre les événements de sa jeunesse et son retour à la raison. « C'est, dit Desessarts, un livre qui respire la vertu et les bonnes mœurs; l'auteur lui a donné la forme épistolaire. Chacune des lettres est accompagnée de notes; les unes développent et confirment les choses de raisonnement; les autres offrent des traits d'histoire et des anecdotes piquantes. L'auteur y montre les écarts d'un jeune homme entraîné, par ses passions et par des sociétés pernicieuses, dans un drame très-bien conçu et très-bien écrit. » Ce sont ces qualités qui expliquent le succès immense de l'œuvre de l'abbé Gérard; — *Théorie du Bonheur;* Paris, 1801, in-8°. Mise à la suite et réimprimée avec *Le Comte de Valmont*, elle offre, dans un style correct et naturel, la manière de se conduire dans les circonstances les plus importantes de la vie, et des réflexions ingénieuses sur les principaux points de la morale; — *Les Leçons de l'Histoire, ou lettres d'un père à son fils sur les sujets intéressants de l'histoire universelle;* Paris, 1787-1806; séparément l'*Histoire des peuples qui ont joué les plus grands rôles de l'époque retracée;* — *L'Esprit du Christianisme,* précédé d'un *Précis de ses preuves* et suivi d'un *Plan de Conduite* et de quelques *Poésies chrétiennes et morales;* Paris, 1801, in-12, 1803 et 1823, in-18; — *Essai sur les vrais Principes, relativement à nos connaissances les plus importantes* (posthume); Paris, 1826, 3 vol. in-8° et in-12, avec portrait et facsimilé; — *Études de la Langue Française, de la Rhétorique et de la Philosophie;* 3 vol. in-8°; — *Leçons de la Nature, ou l'histoire naturelle, la physique et la chimie présentées à l'esprit et au cœur* (de Cousin-Despréaux), avec *Notes;* Paris et Lyon, 1802, 1817, 1823 et 1827, 4 vol. in-12; — *Mélanges intéressants, ou choix de pensées morales et maximes* précédées des *Mémoires de la vie de l'auteur;* Paris, 1820, in-12; — *Sermons;* Lyon, 1816, 4 vol. in-12; augmentés de *Prônes inédits;* Paris, 1828, 6 vol. in-12. Les sermons sont ainsi divisés : *Vie de l'auteur*, 1 vol.; *Avent*, 1 vol.; *Carême*, 2 vol.; *Mystères*, 1 vol. Suivant A.-A. Barbier, rien n'est moins authentique que ces sermons; — *De l'Éducation des Filles*, traité réuni à celui de Fénelon sur le même sujet, et précédé de *Considérations sur l'Éducation des Femmes* et de *Notices historiques*, par Henrion; Paris, 1828, in-18; et dans la *Bibliothèque des Familles chrétiennes*. C'est à tort qu'on attribue à Philippe Gérard les *Infortunes de la marquise de Ben***, ou la vertu malheureuse;* Paris, 1789, 3 vol. in-12. Ce roman est de Bette d'Étienville. A. Jadin.

A. Barbier, *Bibliothèque d'un Homme de Goût*, t. V, p. 291. — Desessarts, *Les Siècles littéraires*. — *Galerie historique des Contemporains.*

*GÉRARD (*Michel*), homme politique français, né en 1737, à Saint-Martin-de-Rennes, mort le 7 décembre 1815, à Tuel, commune de Montgermont. Il exerçait la profession de cultivateur, qu'une honnête aisance lui permettait de pratiquer sur une échelle convenable, lorsque les électeurs du canton de Pont-Saint-Martin-de-Rennes le choisirent pour leur représentant à l'Assemblée nationale de 1789. Il y conserva le costume des paysans de la Bretagne. Le *père Gérard* (c'est ainsi que le nommait l'assemblée) avait de la droiture, du bon sens et de l'esprit naturel, mais peu d'instruction. « Que puis-je, écrivait-il, faire au milieu d'une foule d'avocats et de petits praticiens qui croient tout savoir, qui se regardent comme membres du haut tiers, quoique la majeure partie d'entre eux ne possèdent pas un pouce de terre sous le soleil, et qui ne peuvent que gagner à la subversion totale de la France. » Une autre fois, un de ses collègues lui demandait ce qu'il pensait de tout ce qui se passait autour de lui : « Je pense, répondit-il, qu'il y a beaucoup de coquins parmi nous. » La première fois qu'il monta à la tribune, ce fut le 12 décembre 1789, pour demander la suppression des droits de bétail en Bretagne. Le 1er mars 1790 il vota pour l'abolition de toutes les banalités. Le 17 juin il demanda l'augmentation du traitement des curés de campagne, et le 22 il fit décréter que tous les membres absents, ou qui s'absenteraient, seraient privés de leur traitement. « Je demande, dit-il, dans la séance du 7 novembre, que puisque l'Assemblée nationale ne veut pas avancer la constitution, elle ne soit pas payée passé cette année. » Cette motion, applaudie par le côté droit, fut écartée, sur les observations de Le Chapelier et de Charles de Lameth. Lors de la révision de la constitution, Gérard vota pour que nul ne fût électeur qu'à la condition de payer une imposition équivalant à quarante journées de travail. La session terminée, il revint habiter Tuel, où il vécut éloigné de toute fonction publique. Collot d'Herbois s'est servi du nom de Gérard pour

publier un ouvrage où il prête au cultivateur breton, dans des entretiens avec d'autres habitants de la campagne, un langage et des principes qui contrastent d'une façon bien singulière avec les discours et les actes ultérieurs du fameux conventionnel, sur lequel cette ingénieuse et piquante publication attira favorablement l'attention publique. Cet ouvrage, couronné en 1791, par le club des Jacobins, sur le rapport de Dussaulx, Condorcet, Grégoire, Polverel, Clavière et Lanthenas, est intitulé : *Almanach du père Gérard pour* 1792; Paris, 1792, in-12, fig. Il a été publié en divers formats et aussi sous le titre d'*Étrennes aux Amis de la Constitution française, ou entretiens du père Gérard avec ses concitoyens*; 1792. P. Levot.

Documents inédits.

Gerard (*Alexandre*), théologien protestant, né à Garioch (comté d'Aberdeen), le 22 février 1728, mort à Aberdeen, le 22 février 1795. Il fit ses premières études à l'école d'Aberdeen, et entra ensuite au collége Marechal, où, après avoir donné quatre ans au grec et au latin, il s'occupa de théologie. En 1750 il fut choisi pour suppléant de David Fordyce, professeur de philosophie au collége Marechal, et il lui succéda deux ans plus tard. Son enseignement comprenait la philosophie morale et la logique. Gerard faisait partie d'une société littéraire avec Blackwell, Gregory, Reid, Campbell, Beattie, et dont les membres se réunissaient dans les soirées d'hiver pour se communiquer leurs idées et traiter certains sujets de philosophie et de littérature. Il résulta de ces libres conférences plusieurs ouvrages remarquables, tels que l'*Inquiry into the human Mind* de Reid, le *Comparative View* de Gregory, l'*Essay on Truth* de Beattie, la *Philosophy of Rhetoric* de Campbell, et enfin l'*Essay on Genius* de Gerard. Celui-ci fut nommé en 1760 professeur de théologie au collége Marechal, et en 1781 il passa avec le même titre au collége du Roi. Il garda cette dernière place jusqu'à sa mort. Il avait reçu depuis 1759 les ordres sacrés, et il s'acquitta avec un zèle et une prudence exemplaires des devoirs du ministère évangélique. On a de lui : *An Essay on Taste*; 1759, in-8° : cet *Essai* fut couronné par la Société philosophique d'Édimbourg ; l'auteur en donna une édition, très-augmentée, en 1780; — *Dissertations on the Genius and evidences of Christianity*; 1766, in-8°; — *An Essay on Genius*; 1774, in-8°; — deux volumes de *Sermons*, publiés en 1780 et en 1782.

Gleig, *Supplement to the Encyclopædia Britannica.*

Gérard (*Gilbert*), philosophe anglais, fils du précédent, né à Aberdeen, mort le 28 septembre 1815. Après avoir professé quelque temps la littérature grecque à Aberdeen, il succéda à son père dans la chaire de théologie. Il publia une partie des leçons d'Alexandre Gerard, sous le titre de *The pastoral Care*; 1799, in-8°. On a de lui : *Institutes of biblical Criticism*; 1808, in-8°.

Gorton, *General biographical Dictionary.*

Gerard (*James-Gilbert*), chirurgien et voyageur anglais, fils du précédent, né à Aberdeen, en 1795, mort vers la fin de mars 1835, à Sabbathou (Bengale). Après avoir fait d'excellentes études dans sa patrie, il entra comme chirurgien militaire au service de la Compagnie des Indes. Secondé par son frère P. Alexander Gerard, il entreprit une suite d'explorations dans l'Indoustan, le Thibet, les monts Himalayah et jusqu'aux rivages de la mer Caspienne. Ce fut ainsi que les deux frères employèrent les années 1818, 1820. Au commencement de juin 1821 de nouveau ils partirent de la vallée du Sutlej, et pénétrèrent dans l'Himalayah par ses parties les plus élevées, sous le 31° lat. nord. Ils constatèrent que le thermomètre, s'il s'abaissait rarement au-dessous de 3°, ne s'élevait jamais au-dessus de 4°. La neige y tombait en abondance; cependant, la végétation y était riche et fructueuse. Les frères Gerard furent obligés de retourner sur leurs pas devant l'opposition des fonctionnaires chinois, et ne purent s'avancer que jusqu'à Solak, par 32° 5' lat. nord. Après avoir vainement essayé de lutter contre la mauvaise volonté des mandarins thibétains, le 11 septembre les voyageurs regagnèrent le Sutlej. En 1832 le docteur Gerard accompagna le lieutenant Alexander Burnes dans son expédition à l'est de l'Indus. Partis le 2 janvier de Loudiana, sur les bords du Sutlej, ils traversèrent le pays des Seiks, passèrent l'Indus à Altok, pénétrèrent dans les régions montagneuses de l'Afghanistan, visitèrent le Pandjab, le Caboul et Bamian. Ils descendirent sur les bords de l'Oxus (*Djihoun* ou *Amouderia*), s'arrêtèrent à Balkh, puis à Boukhara. Ils franchirent ensuite les déserts de la Turcomanie, et le 14 septembre ils entrèrent à Meched, sur le territoire persan. Les voyageurs anglais furent parfaitement reçus par Abbas-Mirza, prince héréditaire de Perse, alors campé à Koutchan, et luttant contre les brigandages des Khiviens. Gerard quitta Burnes à cette époque, et revint dans l'Inde par Hérat, Candahar, Caboul et Peichaver. Il s'occupait de mettre en ordre ses collections et de rédiger une relation de ses voyages, lorsqu'il succomba aux suites des fatigues qu'il avait éprouvées dans ses diverses excursions. Alfred de Lacaze.

Transactions of Society of Bengale, t. XIII. — *Revue encyclopédique*, t. XXXIII, p. 410. — X. Raimond, *Inde*; dans l'*Univers pittoresque*, p. 184. — Burnes, *Travels.*

Gerard (*Alexander-P.*), officier et voyageur anglais, frère du précédent, né à Aberdeen (Écosse), vers 1795, mort le 15 décembre 1840. Il partit dès l'âge de seize ans pour les Indes, et entra au service de la Compagnie anglaise en qualité d'ingénieur. Le gouverneur du Bengale le chargea d'abord de relever les plans de la presqu'île de Malacca, puis il lui confia plusieurs missions du même genre dans

l'Himalayah et sur les frontières de la Tartarie chinoise. En 1819 Alexander Gerard était lieutenant de cipayes; il fut adjoint au capitaine Herbert (*voy.* ce nom) pour reconnaître le cours du Sutlej dans la chaîne de l'Himalayah, depuis le cantonnement de Kotgerh, dans le Népaul, jusqu'aux limites des possessions anglaises (1). Les voyageurs se mirent en marche au mois de septembre, et les premiers ils pénétrèrent dans la partie la plus élevée des montagnes. Gerard y fit de très-curieuses observations barométriques, et mesura la hauteur des principaux pics; il constata dans la partie de l'Himalayah qui confine le nord du Bengale et s'étend des sources du Gogra, du Gange, de la Djamna jusqu'à l'ouest vers les sources du Sutlej, vingt-huit pics plus élevés que le Chimboraçao; cette chaîne extraordinaire, qui s'étend sur un espace de plus de trente lieues et de vingt-cinq en largeur (2), ne renferme pas un seul plateau. Ses points les plus élevés sont le Djavahir, de 4,026 toises, le Serga-Rouenir, de 3,581, le Saint-Patrick, de 3,564, le Saint-Georges, de 3,542. Trois pics, les plus septentrionaux, ne purent être mesurés d'une manière exacte, mais semblaient ne pas avoir moins de vingt-neuf à trente mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce qui frappa Gerard fut l'irrégularité des cours d'eau, qui s'écoulent souvent dans des directions tout à fait opposées. Il constata que le Thibet, situé en partie sur le versant septentrional de l'Himalayah, offrait en moyenne une élévation de quinze mille pieds au-dessus de l'Océan. Si la vue générale de ces montagnes est imposante, quelquefois même effrayante, les voyageurs anglais trouvèrent néanmoins de riantes vallées et des pentes couvertes de la plus riche végétation; ils y cueillirent presque tous les fruits de l'Europe; le groseillier rouge et noir, le pommier, l'abricotier, la vigne surtout prospèrent dans ces régions montagneuses et fructifient avec une abondance dont on a peu d'exemples, même dans les pépinières les mieux cultivées. Les hauts pâturages de l'Himalayah étaient parsemés de toutes les fleurs alpestres; le bouleau, les pins, plusieurs espèces de saules encadraient les paysages. Dans le règne animal, l'âne et le chat sauvages, le sanglier, le chamois, peuplent seuls ces solitudes; les bêtes féroces y sont inconnues. Sur les rochers les plus élevés, Gerard trouva le daim qui produit le musc. Le froid le plus rigoureux est nécessaire à cet animal, et les quelques individus de cette espèce que le voyageur anglais put saisir périrent au bout de quelques jours dans les régions plus tempérées. Les forêts étaient remplies des volatiles qui garnissent les basses-cours européennes; les perdrix et les faisans y étaient très-nombreux et volaient au milieu des neiges. Les abeilles y étaient aussi fort communes; en un mot, l'aspect général de ces montagnes n'offrit presque rien d'asiatique aux yeux des explorateurs anglais; mais toute analogie cessait lorsqu'ils rentraient dans la zone habitée. Gerard fit la plupart de ses observations météorologiques au fort de Sabathu, élevé de 1,300 mètres au-dessus de l'Océan et à près de 31° de lat. Il resta deux années dans ce cantonnement, et y rédigea une statistique complète de la partie du Népaul qu'il avait parcourue avec Herbert. A son retour, il fut promu au grade de capitaine; et durant vingt ans il continua encore ses courageuses explorations. Sa santé ne put résister à de telles épreuves. Il dut revenir en Angleterre, et y mourut avant d'avoir pu mettre en ordre et publier les précieux documents qu'il avait recueillis au prix de sa vie. Georges Lloyd a publié en anglais un récit de la tentative faite par le capitaine Alexander Gerard pour pénétrer par Bukhur à Gorroo.

Alfred DE LACAZE.

Asiatic Researchs, etc., t. XV (Serampoor, 1825, in-8°).— Ferry, dans la *Revue encyclopédique*, t. XXXIII, p. 405-410. Le capitaine Herbert, Travels, etc.

GÉRARD (*Georges-Joseph*), archéologue belge, né le 2 avril 1734, à Bruxelles, mort dans cette ville, le 4 juin 1814. Après avoir été employé à la secrétairerie d'État de la guerre, il devint secrétaire du conseil de gouvernement, et, en 1780, auditeur à la chambre des comptes. Il allait être nommé conseiller quand la révolution brabançonne vint l'arrêter dans sa carrière. Persécuté, destitué, il ne chercha plus à prendre part aux affaires publiques, et se mit avec passion à rechercher tous les documents sur l'histoire de son pays. Fondateur de l'Académie de Bruxelles, il prit une grande part aux travaux de ce corps savant, auquel il communiqua de nombreux mémoires. On a de lui les ouvrages suivants: *Discours sur l'état des lettres dans les Pays-Bas*, en tête du premier volume des *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*; — *Recherches sur les monnaies frappées dans les Pays-Bas au nom des ducs de Bourgogne*, manuscrit; — *Mémoires sur les monnaies frappées sous Philippe le Hardi*; dans les *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, t. V; — *Description d'un enterrement fait à Tournay en 1391*; même volume; — *Notice des manuscrits et autres monuments relatifs à l'histoire de la Belgique*; extraite du *Voyage littéraire* de D. Berthod, etc.; — *Notice historique sur la vie et les ouvrages de van der Vyncht, conseiller au Conseil de Flandre*, manuscrit; imprimée par extrait dans le t. III des anciens *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*; — *Plan d'un recueil des monuments historiques des Pays-Bas*, manuscrit.

(1) Nous avons jugé convenable de renvoyer les détails de cette excursion à l'article HERBERT, ce capitaine étant le véritable chef de l'expédition.

(2) La direction générale de l'Himalayah est de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, entre 27° et 35° de lat. nord. Il commence à 72° de long. est, et se prolonge jusqu'à la haute montagne neigeuse de Gakla-Gangri, dans le Thibet, par 95° 30'. La longueur de sa chaîne est donc environ de six cents lieues.

Ce plan, communiqué à l'Académie en 1779, est analysé dans les *Nouvelles Archives historiques des Pays-Bas*, t. VI, et dans le t. VII des *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*; — *Notice historique sur le comte de Fraula*; t. V des anciens mémoires de l'Académie de Bruxelles; — *Notice sur D. Anselme Berthod*; ibid.; — *Notice historique des poëtes originaux de la Belgique qui ont fleuri avant 1500*; — *Notice sur les anciennes institutions des Pays-Bas connues sous le nom de* chambres de rhétorique; — *Remarques sur les plus célèbres musiciens avant et pendant le gouvernement de Marguerite d'Autriche*: par extrait à la suite du *Mémoire* de Laserna Santander *Sur la Bibliothèque dite de Bourgogne*; Bruxelles, 1809, in-8°; — *Observation sur un acte de Jean II, duc de Brabant*, mémoire lu à la séance de l'Académie de Bruxelles, le 2 avril 1784; — *Recherches sur le commerce de Flandre pendant les treizième et quatorzième siècles*, mémoire lu à la séance du 3 avril 1785; — *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Olivier de La Marche*, mémoire lu à la séance du 20 mars 1786; — *Mémoire sur deux passages des* Commentaires *de César qui semblent contradictoires*, manuscrit; — *Recherches historiques sur les ribauds et la charge du roi des ribauds, tant en France qu'aux Pays-Bas*, manuscrit: M. Schayes en a donné un extrait dans son *Essai sur les Coutumes des Belges*; — *Mémoire sur la querelle entre un Capucin et un Jésuite*, manuscrit; — *Recueil des inscriptions anciennes et du moyen âge qui se trouvaient dans les Pays-Bas*, manuscrit; — *Histoire critique des couvents qui se trouvaient dans la ville de Bruxelles et qui furent supprimés pendant le dix-huitième siècle*, etc., manuscrit; — *Histoire abrégée des églises paroissiales et chapelles qui se trouvaient dans la ville de Bruxelles et qui ont été en partie détruites*, etc., manuscrit; — *Tables des Chartes du Brabant*, manuscrit; — *Coutumes et usages singuliers qui ont existé et qui existent encore dans les Pays-Bas*, manuscrit; — *Recherches sur les monnaies frappées en Flandre depuis l'année* 1093 *jusqu'à* 1603, etc., manuscrit; — *Notice par ordre chonologique des monnaies frappées dans les Pays-Bas de* 1056 *jusqu'en* 1792, manuscrit; — *Description des processions singulières qui se faisaient aux Pays-Bas*, manuscrit; — *Imprimeurs belges du quinzième siècle*, manuscrit; — *Supplément à la* Bibliotheca manuscripta *de Sanderus*, manuscrit; — *Catalogue raisonné des manuscrits concernant l'histoire des Pays-Bas qui se trouvaient dans la Bibliothèque publique de Bruxelles en* 1796, manuscrit. Ces manuscrits et une foule d'extraits sont conservés à la Bibliothèque de La Haye, où le roi Guillaume, qui avait acquis toute la collection de Gérard, les a fait transporter.

GUYOT DE FÈRE.

Annuaire de l'Académie de Bruxelles, ann. 1837.

GÉRARD (*Louis*), botaniste français, né à Cotignac (Provence), le 18 avril 1733, mort dans le même bourg, le 16 novembre 1819. Il exerçait la médecine dans sa localité, et cultivait la botanique avec succès. Il fut nommé correspondant de l'Institut dès la création de ce corps savant. On a de Louis Gérard, outre plusieurs *Mémoires* publiés dans divers recueils scientifiques, *Flora Gallo-Provincialis*; Paris, 1761, in-8°. L'auteur a adopté la classification par familles naturelles indiquée par Bernard de Jussieu et Adanson.

Quérard, *La France litt.*

GÉRARD (*Rosalie*, dite DUTHÉ), fameuse courtisane, née à Paris, vers 1750, morte dans la même ville, en 1831. Dès 1767 elle faisait partie des figurantes à l'Opéra. Le duc de Durfort fut un des premiers qui la remarqua, et malgré de nombreux successeurs, il ne cessa jamais de lui être attaché. Le marquis de Genlis vint ensuite, et à partir de celui-ci la nomenclature des grands seigneurs qui tour à tour, et souvent concurremment, lui rendirent des hommages menaça de ne plus s'arrêter. La chronique scandaleuse de l'époque rapporte que la Duthé fut choisie par le propre père du duc de Chartres (depuis *Égalité*) pour donner à son fils des leçons d'un genre tout particulier. Rien n'égalait le luxe honteux étalé par cette beauté vénale. Elle parut à Longchamps le jeudi saint dans un équipage attelé de six chevaux, qui tenait le milieu de la chaussée. L'indignation publique se souleva au spectacle d'une telle impudence; la foule ne cessa de poursuivre la courtisane de ses huées, et son attelage fut contraint de rétrograder.

De 1777 à 1782 Mlle Duthé disparut tout à coup; on sut plus tard qu'elle était allée en Angleterre. Revenue en France, elle annonça des prétentions plus modestes: toutefois ses mœurs restèrent les mêmes. Lorsque vint la révolution, Mlle Duthé se hâta de franchir de nouveau le détroit. Londres la posséda jusqu'en 1816; à cette époque elle revint se fixer à Paris, dans une vaste maison, aujourd'hui démolie, qui faisait face à la rue de Choiseul. De tous les grands seigneurs qu'elle avait connus autrefois, et qui avaient survécu aux événements, elle ne retrouva de fidèle à ses souvenirs que le vieux duc de Bourbon, qui continua de la visiter jusqu'à sa mort. Mlle Duthé laissa une fortune considérable, dont elle constitua héritier le seul parent qu'elle eût, et qui était employé dans la maison de Condé. Il existe un beau portrait de cette courtisane, fait par Vanloo, à l'occasion duquel il y eut un procès, en 1839.

C'est à cette célébrité que Godard d'Aucour dédia, en 1776, la sixième édition des *Mémoires turcs*, publiés pour la première fois en 1743.

Mlle Gérard était alors la beauté à la mode; en 1833, le baron La Mothe-Langon publia, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage apocryphe, intitulé : *Galanteries d'une demoiselle du monde, ou souvenirs de Mlle Duthé*; 4 vol. in-8°. — Il parut à cette occasion, dans plusieurs journaux, une réclamation signée : *Lamy, rue Saint-Sébastien, n° 16, neveu de Mlle Duthé*, pour désavouer cette publication, au nom de Mlle Duthé. « Il serait plaisant, dit à ce propos le savant bibliographe Beuchot, que la réclamation contre les Mémoires supposés fût supposée elle-même. Or, rue Saint-Sébastien n° 16 il ne demeure personne de ce nom de Lamy. »

Edm. de Manne.

L'Espion anglais. — *Mémoires* de Bachaumont, 1838. — *Gaz. des Tribunaux*, 1839.

Gérard (Le baron *François*), célèbre peintre français, né à Rome, en 1770, mort à Paris, le 11 janvier 1836. Son père fut attaché, comme intendant, à la maison du bailli de Suffren, puis à celle du cardinal de Bernis, pendant que ce prélat remplissait les fonctions d'ambassadeur de France auprès du saint-siége. En 1780 le père de Gérard quitta Rome, revint à Paris, avec sa femme, qui était Italienne, et avec ses trois fils, et il passa au service de M. de Breteuil, ministre de la maison du roi; celui-ci fit admettre le jeune Gérard dans un petit établissement destiné à recevoir douze jeunes artistes; cet établissement, fondé par M. de Marigny, lorsqu'il était directeur général des bâtiments de Louis XV, portait le nom de *Pension du roi*. Dix-huit mois après, Gérard entra dans l'atelier du sculpteur Pajou, et deux ans plus tard il fut admis au nombre des élèves de Brenet, peintre de l'Académie. Ce fut en 1786 qu'il passa dans l'école de David. Au concours de 1789, Gérard obtint le second prix de Rome; le thème proposé par l'Académie était : *Joseph se faisant reconnaître par ses frères*, tableau aujourd'hui conservé au musée d'Angers. L'année suivante, il se présenta de nouveau dans la lice; mais la mort de son père suspendit son travail et laissa inachevé le sujet proposé : *Daniel défendant la chaste Suzanne*. Vers 1792, Gérard conduisit sa mère et ses frères à Rome; il y resta peu de temps. A son retour à Paris, il obtint un logement et un atelier au Louvre, et devint tout à coup malade, infirme, et ne marchant qu'appuyé sur des béquilles; c'était une maladie feinte, et voici pourquoi : compris dans la première réquisition que venait de décréter la Convention, Gérard devait être employé dans le génie militaire; il allait partir pour l'armée, quand David, ne voulant pas que son élève fût moissonné sur le champ de bataille, ne trouva rien de mieux que de le faire inscrire au nombre des jurés du tribunal révolutionnaire; pour se soustraire le plus souvent qu'il lui fût possible aux exigences de sa place, sans compromettre sa sûreté, il eut recours au stratagème indiqué, que les certificats des médecins venaient corroborer. Malheureusement Gérard ne put pas toujours se dispenser de siéger au tribunal révolutionnaire. A l'exposition de 1795, on admira le tableau de *Bélisaire*, aujourd'hui à Munich; il avait été exécuté en dix-huit jours (gravé par Boucher-Desnoyers). Gérard venait alors de se marier, et pour subvenir aux besoins de son jeune ménage il n'avait que le produit des dessins qu'il faisait pour le *Racine* et le *Virgile* de Pierre Didot. La même année il exécuta une fort belle esquisse : *Marius rentrant dans Rome*; elle appartient à M. Didot. *L'Amour et Psyché*, qui ne fut exposé qu'en 1808, avait été terminé dès 1796. Cette gracieuse composition a été gravée par Godefroy et lithographiée par Aubry-Lecomte. La même année Gérard fit plusieurs portraits, dont celui d'*Isabey et de sa fille* (depuis madame Cicéri), qui est au musée du Louvre. De ce moment jusqu'en 1806, époque à laquelle il mit au jour *Les trois Ages*, qui furent gravés par Raphael Morghen, il exécuta beaucoup de portraits en pied, à demi-corps et en buste, parmi lesquels nous citerons seulement : *La Revelière-Lepeaux*; — *Le général Moreau*; — *Murat*; — *Mme Murat près du berceau de son enfant*; — *Mme Letitia Bonaparte* (Madame mère); — *Mme Tallien*; — *Mme Récamier*; — *Napoléon en costume impérial* (gravé par Desnoyers); — *L'empereur Alexandre en costume impérial* (à Saint-Pétersbourg); — *Le prince de Talleyrand*; — *Louis Bonaparte, roi de Hollande, en costume de connétable de France*; — *L'impératrice Joséphine*, etc. En 1807 il exécuta *Six Amours*, pour le boudoir de Mme Tallien, devenue Mme de Chimay-Caraman. Ils ont été gravés par Potrelle. C'est en 1810 qu'il fit *La Bataille d'Austerlitz*, et tout le reste de la décoration de la salle du Conseil d'État, aux Tuileries : la bataille seule, qui a trente pieds sur treize et demi, a été gravée par Godefroy. Nous avons entendu raconter aux soirées de Gérard que Napoléon fut si satisfait de l'exactitude et de la beauté du tableau de cette célèbre bataille, qu'il envoya au salon ceux de ses officiers qui ne s'étaient point trouvés à cette affaire, en leur disant : « Allez voir comme nous étions; c'est parfait. » — *L'Ossian*, qui est en Suède, et qui a été gravé par Godefroy, parut en 1810. Dans la note des travaux de Gérard nous trouvons encore cette année dix-neuf portraits en pied, parmi lesquels : *Le roi de Saxe*; — *La reine d'Espagne*; — *La reine Hortense*; — *La reine de Suède* (à Stockholm); — *La princesse de Bade*; — *Regnault de Saint-Jean d'Angely*; — *Le roi d'Espagne*; — *La reine de Naples*; — *Le prince Borghèse*; — *Le vice-roi d'Italie*, etc. Plusieurs de ces portraits réunissent deux ou trois personnes; ce sont des compositions considérables. Dans le relevé de 1811, nous comptons encore dix portraits en pied, tout aussi considérables que les précédents; c'est : *La Comtesse Walewska*; —

La duchesse de Bassano; — Le maréchal Lannes; — Jérôme, roi de Westphalie; — Murat, à cheval; — Marie-Louise en costume impérial.

Avant son départ pour la campagne de Russie, Napoléon avait commandé à Gérard le portrait du roi de Rome : il était devant Smolensk quand il le reçut ; dans son empressement à le voir, il le fit déballer en dehors de sa tente, et M. de Beausset, préfet du palais et chambellan, qui l'avait apporté, fut chargé de l'élever pour le montrer à tout l'état-major. C'est à cette occasion que Napoléon dit tout haut à ses officiers : « Si mon fils avait quinze ans, vous ne le verriez pas ici seulement en peinture. » L'empereur avait également ordonné à Gérard les portraits en pied réunis de Marie-Louise et de son fils. Ce tableau ne fut terminé qu'en 1813 ; l'impératrice vint en personne le voir chez l'artiste. En 1814 il termina le tableau d'*Homère*, que Massard grava comme pendant au *Bélisaire*. Malheureusement Gérard détruisit ce tableau, dans l'un des jours de découragement qui obsédaient parfois ce génie, même au milieu de ses plus grands succès.

La restauration était un fait accompli ; les souverains étrangers et les hommes marquants que les événements avaient amenés en France, attirés par la brillante réputation dont Gérard jouissait, s'empressèrent de lui demander leur portrait. C'est ainsi qu'il fit deux *portraits de l'empereur Alexandre*, et ceux *du roi de Prusse, du duc de Wellington, du prince de Schwartzenberg*. Il fit encore cette même année, 1814, celui *de Louis XVIII, en costume royal;* il a été gravé par Massard. Nous retrouvons parmi ses travaux de 1815 les *portraits du prince Guillaume de Prusse, de Mme la duchesse de Sagan, du comte d'Artois, en costume de l'ordre du Saint-Esprit, du duc d'Orléans, en costume de colonel général de hussards, de Mme la duchesse d'Orléans avec le duc de Chartres*, et deux *portraits de lady Gersey*. Ce fut pendant que Gérard faisait le portrait de Louis XVIII qu'il obtint de ce monarque la commande du tableau de l'*Entrée de Henri IV à Paris*. Cette toile, qui n'a pas moins de trente pieds de longueur sur seize et demi de haut, fut terminée en 1817 ; la perspective et toute l'architecture ont été tracées par Thibault, le célèbre perspectiviste, et Toschi en a fait une gravure remarquable. Deux ans après, en 1819, Gérard, sur la commande que lui en avait faite le prince Auguste de Prusse, mettait la dernière main à son tableau de *Corinne au cap Misène:* ce tableau, que le prince de Prusse offrit à madame Récamier, l'amie de madame de Staël, et dans lequel cette dernière a été représentée, les traits embellis, dans le personnage de Corinne, a été lithographié par Aubry Lecomte ; la gravure au burin, par Prévost, a été faite d'après une répétition avec changements ordonnés par Louis XVIII pour madame du Cayla. En 1820, Gérard peignit *Mme la duchesse de Berry avec ses enfants;* puis deux fois *le duc de Berry, en costume de prince* et *en habit de chasse*; enfin, *Mademoiselle, lord Egerton* et *Mme la comtesse A. de Laborde*. Quatre grands portraits en pied datent de 1823 ; ce sont ceux *de Louis XVIII, dans son cabinet aux Tuileries* (gravé par Girard) ; *Le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie; Le comte d'Artois, en uniforme de colonel des carabiniers*, et *Le maréchal Lauriston*. La même année il fit pour l'infirmerie de Marie-Thérèse, située rue d'Enfer, l'image de *Sainte Thérèse*, qui a été gravée par Leroux. En 1824 sortit du pinceau de Gérard le tableau de *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne* (gravé par Alf. Johannot), et un an après, celui de *Daphnis et Chloé* (gravé par Richomme). La même année, 1825, il peignait le portrait en pied de *Charles X en costume royal* et celui *de Mme la comtesse du Cayla, avec ses enfants*. Après avoir fait en 1826 *Hylas et les Nymphes* pour pendant de *Daphnis*, Gérard s'occupa de payer sa dette de reconnaissance à son ancien protecteur ; il conçut et exécuta le *Tombeau de Sainte-Hélène* pour Mme la duchesse d'Orléans. Ce tombeau, porté par les quatre figures allégoriques qui dans l'origine accompagnaient la *Bataille d'Austerlitz*, a été gravé par Garnier : c'est une des meilleures estampes de l'œuvre de Gérard. C'est en 1827 que parut le tableau de *Thétis portant les armes divines à son fils* (gravé par Richomme), et en 1829 *L'Espérance* pour M. le marquis de Lansdowne, et le *Sacre de Charles X*, qui a trente pieds sur seize. Ce tableau, comme beaucoup de productions de Gérard, se trouve maintenant au Musée de Versailles.

Après la révolution de Juillet, Gérard termina, en 1831, le *Portrait du roi Louis-Philippe* (gravé par M. Henriquel-Dupont), puis un tableau de petite dimension pour lady Holland, *Napoléon dans son cabinet*. Il exécuta, en 1832, pour les galeries historiques de Versailles, quatre figures colossales représentant : *Le Courage guerrier, La Clémence, Le Génie* et *La Constance*. *La Peste de Marseille*, pour l'intendance de la santé de cette ville, qui fut lithographiée par Aubry Lecomte, parut en 1835 ; de même que le tableau du *duc d'Orléans (Louis-Philippe) acceptant la lieutenance générale qui lui est offerte par les députés présents à Paris, en* 1830 ; puis encore une composition : *La Patrie en danger* (1792). En 1836 il mit la dernière main aux quatre pendentifs du Panthéon, dont les sujets sont : *La Mort, La Patrie, La Justice* et *La Gloire*. Ces belles créations avaient été commencées en 1832. Ce sont les derniers et brillants reflets de son génie ; car, excepté le portrait historique du *général Hoche*, dont il fit hommage à la

ville de Versailles, nous ne trouvons plus rien de terminé. Depuis cette époque on a de lui une *Lucrèce*, esquisse; — *Le Christ posant pour la première fois le pied sur cette terre* et *Achille* au moment où, électrisé à la vue des armes divines que sa mère lui apporte, il quitte le deuil et appelle aux armes ses compagnons pour venger Patrocle. Mentionnons encore quelques-uns de ses portraits à mi-corps et en buste (la liste en est des plus considérables) : *Mme de Staël* (gravé par Laugier); *Mme Pasta*; *Canning; Le duc Decazes; Lamartine; Le baron Alex. de Humboldt; Darcet père; Ducis* (le poëte); *Canova* (fait par David, en 1802); *Fourcroy* (le chimiste); *Prince Kourakin; Prince de Metternich; Redouté; Corvisart; Le maréchal Ney; Mlle Mars; Mlle Georges; Talma* et *Antoine Dubois* (chirurgien). En résumé, cette longue et laborieuse carrière artistique, de quarante-deux années de travail assidu, a produit près de trente tableaux de genre historique, un nombre considérable de compositions diverses, quatre-vingt-sept portraits en pied, et au moins deux cents portraits à mi-corps et en buste, presque tous ayant un intérêt historique. Gérard fut un grand artiste, qui a changé plusieurs fois le caractère de son style; s'il s'est fait aider dans des moments de presse par Steuben, Paulin Guérin, et surtout Mlle Godefroy, ces artistes ne faisaient guère qu'ébaucher et avancer sa besogne, qu'il revoyait toujours pour y mettre le fini du maître. Gérard avait été nommé chevalier de la Légion d'Honneur à la création de l'ordre, et baron le 5 septembre 1819. Il était, en outre, membre de l'Académie des Beaux-Arts et professeur à l'École royale des Beaux-Arts. THÉNOT.

Encyclopédie biographique du dix-neuvième siècle. — François Gérard, *Panthéon français*, onzième catégorie. — Ch. Lenormand, *Essai de Biographie et de Critique*; 1847, 2e édit. — *Documents particuliers.*

GÉRARD (*Stephan-Thomas*), littérateur et administrateur français, né en février 1758, mort à Versailles, le 15 décembre 1825. Il commença sa carrière publique sous le règne de Louis XVI, et servit ensuite la république, Napoléon et Louis XVIII. Il était sous-chef au ministère des finances. On a de lui : *Étrennes impériales, contenant l'étendue et la superficie de l'empire*; Paris, 1804, in-24; — *Étrennes de la France, contenant sa situation, son étendue et sa superficie, ou précis de son origine*; Paris, 1815, in-18; — *Ode sur l'exhumation des restes de S. A. S. Monseigneur le duc d'Enghien*; Paris, 1816, in-4°; — *Chant funèbre pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI*; Paris, 1817, in-4°; — *Les Regrets*; Paris, 1823, in-4°; — *Épîtres aux Missionnaires*; Paris, 1825. in-4°. S. W.

Quérard, *La France littéraire.*

GÉRARD (*Étienne-Maurice*, comte), maréchal de France, né à Damvilliers (Lorraine), le 4 avril 1773, mort le 17 avril 1855. Enrôlé volontaire dans le 2e bataillon de la Meuse, le 1er octobre 1791, il fit les campagnes de 1792 et 1793 sous les ordres des généraux Dumouriez et Jourdan, fut nommé sous-lieutenant après la bataille de Fleurus, passa lieutenant à la 36e demi-brigade de ligne, se distingua au passage de la Roër, et obtint le grade de capitaine pour sa brillante conduite dans cette affaire. Devenu aide de camp du général Bernadotte, il le suivit dans son ambassade à Vienne, en janvier 1798, et déploya la plus grande intrépidité dans l'émeute officielle suscitée contre l'ambassade française. Sa conduite dans cette circonstance lui mérita la reconnaissance de son général et des personnes attachées à l'ambassade. Il devint successivement adjoint aux adjudants généraux, chef d'escadron le 13 juillet 1799, et colonel le 15 novembre 1800. Un décret du 10 octobre 1801 n'ayant plus permis aux généraux de division de conserver pour aide de camp un officier au-dessus du grade de chef d'escadron, Gérard dut cesser ses fonctions auprès de Bernadotte, et resta en non activité jusqu'au 20 août 1805, époque à laquelle un décret impérial le nomma adjudant-commandant et premier aide de camp de son ancien général, élevé à la dignité de maréchal de l'empire. A la bataille d'Austerlitz, il se signala dans une charge brillante contre la garde impériale russe. Général de brigade, le 13 novembre 1806, il donna les plus grandes preuves de valeur au combat de Halle. A la bataille d'Iéna, Gérard chargea la cavalerie prussienne à la tête du 4e régiment de hussards, la culbuta et lui fit un grand nombre de prisonniers. Il se fit particulièrement remarquer pendant la campagne de 1809, comme chef d'état-major du 9e corps de la grande armée, commandé par le prince de Ponte-Corvo, notamment au combat d'Erfurt, en avant du pont de Lintz et à Wagram, où il commandait la cavalerie saxonne et contribua puissamment au succès de la journée. Le lendemain de cette bataille de Wagram, l'empereur lui conféra le titre de baron de l'empire. Attaché au 9e corps de l'armée d'Espagne, du 26 juillet 1810 au 1er octobre 1811, il se distingua à la bataille de Fuentes-de-Onoro, et fut désigné par l'empereur pour faire partie de l'expédition de Russie. Il contribua à la prise de Smolensk, et prit une part brillante au combat de Walontina-Gora, où fut tué le général Gudin, qu'il remplaça avec une rare distinction dans le commandement de sa division, comme le plus ancien des généraux de brigade. Il dut cette faveur à la prière du brave Gudin; l'empereur étant venu recevoir ses derniers adieux : « Sire, dit-il à Napoléon, je vous recommande ma femme et mes enfants; j'ai encore une grâce à vous demander : c'est pour ma brave division : je supplie votre majesté d'en accorder le commandement au général Gérard. Je mourrai content de savoir mes troupes dans de si bonnes mains ». Cet éloge, qui honore à la fois l'illustre vétéran et

le jeune général, n'a pas besoin de commentaire.

Huit jours après la bataille de la Moskowa, Gérard, qui se trouvait sous les ordres du prince Eugène, reçut le grade de général de division, pour la bravoure et l'habileté qu'il avait déployées dans cette sanglante et glorieuse journée. Il soutint avec une grande énergie et beaucoup de talent la désastreuse retraite de l'armée sur Wilna, et parvint à sauver l'arrière-garde, menacée à Kowno par les cosaques de l'hetman Platoff.

En 1813, lorsque le vice-roi d'Italie eut pris le commandement de la Vistule, il confia au général Gérard une division du 11ᵉ corps qui se signala à Lützen, à Bautzen, au combat en avant de Goldberg et à l'attaque de Nieder-Au, où, après un engagement meurtrier, la division du prince de Mecklembourg se vit forcée de repasser la Katzbach. Blessé d'un coup de feu à la cuisse pendant l'action, le général Gérard ne voulut point quitter le champ de bataille et continua à diriger les mouvements du 11ᵉ corps en l'absence du maréchal Macdonald; une seconde blessure, reçue à la tête dans la journée du 18 octobre 1813 devant Leipzig, le força cette fois d'abandonner son commandement. Après la victoire de Bautzen, Napoléon, sur le compte qui lui fut rendu de la brillante conduite du général Gérard, le nomma comte de l'empire. C'est au sujet de la valeur et des talents que Gérard déploya pendant toute la durée de la campagne de Saxe, que l'empereur, l'abordant à l'un de ses levers, lui adressa ces paroles : « Si j'avais bon nombre de gens comme vous, général, je croirais nos pertes réparées et me considérerais comme au-dessus de mes affaires. » La campagne de 1814, en France, ouvrit au général Gérard une nouvelle série de succès, qui placèrent son nom parmi les plus habiles capitaines de cette époque. Avant de quitter Paris pour se mettre à la tête de son armée, Napoléon lui confia le commandement de trente-huit bataillons destinés à former le corps de réserve qui devait agir dans les plaines de la Champagne. Ce fut à la tête de ces troupes, composées de jeunes recrues, qu'il se dirigea sur Dienville (Aube) pour y former l'aile droite de la grande armée. Le 1ᵉʳ février, le général Giulay, opposé à Gérard, tente vainement de forcer le pont en avant de cette ville : il est repoussé par ces jeunes soldats, dirigés par leur digne général. Le lendemain, Gérard battait le corps de Colloredo et lui faisait 400 prisonniers. Ses manœuvres habiles devaient, à quelques jours de là, assurer le succès des victoires remportées à Nogent, à Nangis, et à Montereau-sur-Yonne. Dans ce dernier combat, au moment où un de nos canons venait d'être pris par les Wurtembergeois, Gérard met pied à terre, s'élance sur l'ennemi, l'épée à la main, le culbute, lui tue 3,000 soldats, lui prend 3 à 4,000 prisonniers et quantité de drapeaux. L'empereur ayant fait subir à l'armée une nouvelle organisation, confia au comte Gérard le commandement du 2ᵉ corps. Le 22 février, il rencontre à Mery-sur-Seine l'hetman Platoff à la tête de l'avant-garde ennemie, la disperse et parvient le soir même à Villemur, d'où il put communiquer avec le duc de Tarente; le 26, il enlève le pont de Dolencourt, défendu par la division Hardegg, qu'il poursuit la baïonnette en avant jusqu'au delà de Bar.

La première restauration se garda bien de répudier les éminents services du général Gérard. Louis XVIII le nomma grand'croix de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint-Louis. Le général reçut du ministre de la guerre la mission délicate de faire rentrer la garnison française de Hambourg, et justifia le choix du gouvernement par l'habileté avec laquelle il remplit cette tâche, toute de confiance. Le comte Gérard était inspecteur général de la 5ᵉ division militaire et désigné pour le commandement du camp de Belfort, lorsque l'on apprit à Paris le retour de Napoléon de l'île d'Elbe. L'empereur lui confia, peu de temps après, le commandement de l'armée de la Moselle, qui prit la dénomination de 4ᵉ corps de l'armée du nord, et le nomma pair de France, le 4 juin 1815. Il était le 14 à Philippeville; le 15 il franchissait la Sambre à la tête de son corps d'armée, et prenait le 16 sa part de gloire en avant de Ligny. « Le 18 juin, dit un de ses biographes, le général Gérard était dans la direction de Wavres, lorsqu'on entendit le canon du côté de la forêt de Soignes. Cette circonstance donna lieu à une réunion en conseil des commandants des divers corps. Gérard voulait que, suivant les principes généraux de la guerre, on fût droit au canon, en passant la Dyle sur le pont de Munster. » Il est aujourd'hui certain que si son avis eût prévalu, le désastre de Waterloo n'aurait pas eu lieu. Après la capitulation de Paris, le prince d'Eckmühl désigna le duc de Valmy, les généraux Gérard et Haxo pour traiter, au nom de l'armée, avec le gouvernement qui venait d'être imposé à la France. Le licenciement de l'armée de la Loire ayant été arrêté en conseil des ministres, placé sous l'influence de la politique des souverains alliés, le général Gérard se rendit à Bruxelles, où il épousa mademoiselle de Valence, petite-fille de madame de Genlis. Il resta sans emploi sous la seconde restauration, fut obligé de s'éloigner quelque temps du royaume, et ne rentra en France qu'en 1817. Élu membre de la chambre des députés en 1822 par le premier collége du département de la Seine, et par ceux de la Dordogne et de l'Oise en 1827, il y siégea jusqu'en 1830, dans les rangs de l'opposition. Le comte Gérard se dévoua sans restriction à la révolution de Juillet. Il assista à toutes les réunions des députés qui se tinrent chez Laffitte, Casimir Perrier, Audry de Puyraveau et Bérard, et prit le commandement des troupes chargées de maintenir l'ordre et la tranquillité

dans la capitale. Nommé commissaire au département de la guerre dans les premières journées de l'installation du lieutenant général du royaume, le roi Louis-Philippe lui confia, le 11 août, le portefeuille de ce ministère, qu'il ne conserva que trois mois. Réélu, vers le même temps, député par le département de l'Oise, il fut élevé, le 17 avril suivant, à la dignité de maréchal, que lui destinait l'empereur Napoléon Ier. Le comte Gérard donna à cette époque un noble exemple de désintéressement en refusant de cumuler son traitement de maréchal avec celui de ministre; il renonça également aux 25,000 francs alloués à titre de frais de premier établissement. Appelé, en 1831, au commandement en chef de l'expédition de Belgique, pour combattre l'invasion hollandaise, il dirigea avec autant d'habileté que de talent le siége de la citadelle d'Anvers, et fit capituler cette forteresse le 23 décembre 1832, après vingt-quatre jours de tranchée ouverte. Déjà une ordonnance royale du 11 octobre de cette année lui avait ouvert l'entrée de la chambre des pairs. Le maréchal Gérard reprit le portefeuille de la guerre en juillet 1834, avec le titre de président du conseil. Le 29 octobre suivant, il déposait de nouveau son portefeuille. Dans les premiers jours d'août 1835, il succéda au maréchal Mortier dans la dignité de grand-chancelier de la Légion d'Honneur, et reçut en 1838 le commandement général des gardes nationales de la Seine, fonctions qu'il conserva quelques années; en les quittant (1842), il reprit celles de grand-chancelier de la Légion d'Honneur. Le maréchal Gérard avait abandonné la vie politique depuis la révolution de 1848, lorsque la nouvelle constitution de 1852 lui fit prendre rang au sénat.

SICARD.

Victoires et Conquêtes. — Rabbe et Boisjolin, *Biographie universelle et portative des hommes vivants.* — *Biographie des Hommes du Jour* (Paris, 1835). — *Le Biographe universel* (Paris, 1841). — *Encyclopédie des Gens du Monde.* — *Biographie des Membres du Sénat* (Paris, 1852).

GÉRARD DE NERVAL (*Gérard* LABRUNIE, plus connu sous le nom de), littérateur français, né à Paris, le 21 mai 1808, mort par suicide dans la même ville, le 24 janvier 1855. Son père, qui était officier dans les armées de l'empire, ayant emmené sa femme avec lui, eut le malheur de la perdre en Silésie, d'une fièvre inflammatoire. Gérard ne connut donc pas sa mère. Il fut élevé par un oncle, à Ermenonville. Après la restauration, son père, qui avait quitté le service, s'occupa de son éducation, lui apprit l'allemand, et l'envoya au collége Charlemagne. Gérard commença sa carrière littéraire par quelques élégies qu'il qualifia de *nationales;* c'est assez dire qu'elles appartenaient à l'opposition. Il fit ensuite paraître une traduction du *Faust* de Gœthe, moitié en vers, moitié en prose, traduction que Gœthe proclama, dit-on, un véritable prodige de style. Plus tard, M. Berlioz prit les chœurs de Gérard pour son œuvre musicale intitulée : *La Damnation de Faust*. Gérard de Nerval donna encore au *Mercure de France* d'autres traductions allemandes et des morceaux de poésie remarquables. Entraîné alors dans la polémique qu'excitait la querelle des classiques et des romantiques, il prit parti pour la nouvelle école littéraire, et s'occupa aussi de théâtre. Il fit jouer une petite comédie en trois actes intitulée *Tartufe chez Molière*, et présenta à l'Odéon une comédie ayant pour titre *Le Prince des Sots*. Cette pièce, reçue par acclamation au comité de lecture, ne plut pas au directeur du théâtre, Harel, qui, ne voulant pas la jouer, engagea Gérard à composer un drame sur *Charles VI*. Gérard se mit aussitôt au travail, et six semaines après il apportait son drame tellement charpenté et compliqué qu'il était impossible de le mettre sur la scène.

Gérard revint alors à ses traductions. Au commencement de 1830, il publia une traduction de morceaux allemands et un choix des œuvres de Ronsard, puis un conte féérique intitulé *La Main de Gloire,* dans le *Cabinet de Lecture*. Il fit aussi quelques vers en l'honneur de la révolution de Juillet. Sa majorité venait de le mettre en possession de la fortune de sa mère. Une jeune fille, qu'il avait autrefois rencontrée à Ermenonville, faisait alors les délices de l'Opéra-Comique sous le nom de Jenny Colon. Éperdument épris, Gérard court chez M. Alexandre Dumas lui demander sa collaboration pour un opéra-comique dont il a tracé le plan en une nuit : *La Reine de Saba*. M. Alexandre Dumas accepte; M. Meyerbeer devait en faire la musique, mais le *maestro* s'étant brouillé quelque temps après avec M. Alexandre Dumas, rendit le libretto de *La Reine de Saba*. Gérard se mit à voyager pour tâcher d'oublier. De *La Reine de Saba* il fit plus tard le joli conte des *Nuits du Ramazan*. Après un tour en Italie, il revient à Paris, va chez son actrice, et se trouve, à ce qu'il paraît, parfaitement accueilli, quoiqu'il n'ait aucun rôle à lui offrir. Bientôt il accepta la rédaction du feuilleton des théâtres de *La Presse*, pour lequel il alternait avec M. Théophile Gautier. En quelques années son patrimoine avait été dissipé, « non comme le dissipent ordinairement les fils de famille, en orgies et en débauche, dit M. Eugène de Mirecourt, mais en acquisitions d'objets d'art, en tableaux, en vieilles porcelaines, en toutes sortes de curiosités que les marchands de bric à brac lui vendaient au poids de l'or... Le plus curieux, c'est que la multitude d'objets d'art achetés par lui à diverses époques n'a jamais reçu le moindre classement. Gérard entassait le tout pêle-mêle au fond de mansardes louées dans des quartiers souvent éloignés l'un de l'autre. Il a eu jusqu'à trois de ces mansardes pleines, et à la même époque on ne lui connaissait point de domicile. »

Gérard de Nerval avait aidé M. Alexandre Dumas dans la composition de *Piquilo*, dont

Monpou fit la musique. Gérard ne fut pas désigné comme auteur; en revanche, il fut nommé seul pour *Leo Burckart*, dû à la même collaboration. Vers cette époque Jenny Colon vint à mourir presque subitement. Égaré par cette perte, Gérard se remit à voyager, cherchant l'oubli dans les amours faciles. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne, l'Alsace, les Flandres, la Hollande, envoyant ses impressions de voyage à *L'Artiste*, *La Presse*, *La Revue des Deux Mondes*, etc.; ayant parfois le gousset garni, plus souvent vide. Un retour de fortune le poussa en Orient. Son *Voyage en Grèce* parut dans *L'Artiste;* la *Revue des Deux Mondes* imprima son *Voyage en Orient*. Revenu à Paris en 1844, il reprit l'intérim du feuilleton de *La Presse*.

Déjà, en 1841, un mal étrange s'était emparé de Gérard de Nerval. Par une nuit de carnaval, il avait été trouvé nu dans la rue. Mis dans une maison de santé, il se rétablit, mais le mal revint plusieurs fois. Dans une série de nouvelles réunies sous ce nom : *Les Illuminés*, il chercha à démontrer que le mysticisme de certains hommes et leur tendance à percer en quelque sorte le monde extérieur ne doit pas être taxé d'aliénation mentale. « C'était plaider victorieusement sa propre cause, dit M. de Mirecourt. La folie déraisonne, c'est là son caractère exclusif; or Gérard de Nerval a toujours raisonné ses plus étranges exaltations. Trois fois il a été victime de ce mal inexplicable, et trois fois il en a triomphé par la seule force de son énergie. On n'a jamais vu le fil du souvenir se briser dans son cerveau. Il a écrit pour la *Revue de Paris* l'histoire complète de ses sensations pendant la période qui a suivi sa troisième attaque, et cette œuvre est admirable de vérité, de logique et de style. » Cependant, en 1855, le lendemain du jour anniversaire de la mort de Jenny Colon, des chiffonniers, en passant par la rue de la Vieille-Lanterne (rue étroite et sombre, qui a disparu, et qui débouchait sur la place du Châtelet, la première après le quai de Gèvres, auquel elle était parallèle), aperçurent un corps suspendu aux barreaux d'une grille fermant un égout, sorte de voûte construite sous une maison borgne, et laissant passer l'eau d'un ruisseau infect qui allait se jeter dans la Seine en passant sous le quai. Un sergent de ville fut appelé : on décrocha le corps, un commissaire de police dressa procès-verbal, et ce cadavre, couvert d'habits négligés, sur lequel on ne trouva aucun papier, fut transporté à la Morgue. Il fut bien vite reconnu pour être celui de Gérard de Nerval. On se rappela alors cette phrase bouffonne et terrible de maître Gonin, dans *La Main de Gloire :* « Est-ce que vous tenez absolument à mourir d'une mort horizontale? » La Société des Gens de Lettres fit les frais des funérailles de Gérard de Nerval.

C'était, comme l'a dit M. de Mirecourt, « un naïf enfant du rêve, qui s'en allait au hasard, sans souci des réalités de l'existence, et sans chercher le pain de chaque jour. » M. Édouard Thierry caractérise ainsi le talent de Gérard : « Il lisait toujours, et s'efforçait rarement de produire; mais ce qu'il écrivait était simple et excellent, ingénieux avec le plus grand air de naturel, et spirituel sans se piquer de le paraître.... Tout cela est précis et délicat, ingénieux et sincère, toujours intéressant, toujours original, mais de cette originalité vraie et qui s'ignore, plein de ce charme funeste, et qui ne fut mauvais qu'à lui-même, l'enchantement du rêve répandu sur la vie. »

On a de Gérard de Nerval : *Napoléon et la France guerrière*, élégies nationales; Paris, 1826, in-8°; — *La Mort de Talma*, élégie nationale; Paris, 1826, in-8°; — *L'Académie, ou les membres introuvables*, comédie satirique en vers; Paris, 1826, in-8°; 2° édit., Paris, 1826, in-8°; — *Napoléon et Talma*, élégies nationales nouvelles en vers libres; Paris, 1826, in-12; — *M. Dentscourt, ou le cuisinier grand homme*, *tableau politique à propos de lentilles* (en un acte et en vers), publié sous le nom de M. Beuglant, poëte ami de Cadet-Roussel; Paris, 1826, in-32; — *La France guerrière*, élégies nationales, 1re livraison, 2e édition corrigée et augmentée de pièces nouvelles; Paris, 1827, in-8°; — *Élégies nationales et satires politiques;* Paris, 1827, in-8°; — *Faust*, tragédie de Gœthe, nouvelle traduction complète en prose et en vers; Paris, 1828, in-18; 2° édit., Paris, 1835, in-18; — Le même ouvrage, suivi du second *Faust*, et d'un choix de ballades et de poésies de Gœthe, Schiller, Bürger, Klopstock, Schubert, Kœrner, Uhland, etc.; Paris, 1840, in-18; — *Couronne poétique de Béranger;* Paris, 1828, in-32; — *Le Peuple*, ode; Paris, 1830, in-18; — *Poésies allemandes : Klopstock*, *Gœthe*, *Schiller*, *Bürger*, *morceaux choisis et traduits;* Paris, 1830, in-18; — *Nos Adieux à la Chambre des Députés de l'an* 1830, *ou Allez-vous-en, vieux mandataires; par le père Gérard*, *patriote de* 1798, *ancien décoré de la prise de la Bastille*, couplets; Paris, 1831, in-12; — *Lénore*, traduite de Bürger; Paris, 1835, in-8°; — *Piquillo*, opéra comique en trois actes, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique (en collaboration avec M. Alex. Dumas); Paris, 1837, in-8°; — *L'Alchimiste*, drame en cinq actes et en vers, représenté sur le théâtre de la Renaissance (avec M. Alex. Dumas); Paris, 1839, in-8°; — *Leo Burckart*, accompagné de mémoires et de documents inédits sur les sociétés secrètes d'Allemagne, drame en cinq actes et en prose, représenté au théâtre de la Porte-Saint-Martin (avec M. Alex. Dumas); Paris, 1839, in-8°; — *Scènes de la vie orientale* (déjà publiées dans la *Revue des Deux Mondes*); Paris, 1848-1850, 2 vol. in-8°; — *Les Monténégrins*, opéra comique en trois actes, écrit pour l'Opéra national, mais représenté sur le Théâtre de

l'Opéra-Comique en 1849 (en collaboration avec M. Alboize, musique de M. Limnander); Paris, 1849, gr. in 18; — *Le Chariot d'Enfant*, drame en vers, en cinq actes et sept tableaux, traduit du drame indien du roi Soudraka (en collaboration avec M. Méry), représenté sur le Théâtre de l'Odéon; Paris, 1850, in-18; — *Les Nuits du Ramazan* (déjà publiées dans *Le National*); Paris, 1850, in-4°; — *Les Faux Saulniers, histoire de l'abbé de Bucquoy* (feuilleton du *National*); Paris, 1851, in-4°; — *L'Imagier de Harlem, ou la découverte de l'imprimerie*, drame, légende à grand spectacle, en cinq actes et dix tableaux, en prose et en vers, représenté sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin en 1851 (en collaboration avec MM. Méry et Bernard Lopez); Paris, 1852, in-18; nouv. édit., in-16, même année; — *Contes et Facéties* (dans la *Bibliothèque elzevirienne*); Paris, 1852, in-18; — *Lorély, souvenirs d'Allemagne;* contenant : *Lorély ou Loreley; La fin du Rhin; — A Jules Janin; — Sensations d'un Voyageur enthousiaste; Souvenir de Thuringe; Scènes de la vie allemande; Leo Burckart; Rhin et Flandres;* Paris, 1852, in-18; nouv. édit., Paris, 1855, in-18; — *Les Illuminés, ou les précurseurs du socialisme;* série de nouvelles contenant : *Le Roi de Bicêtre* (Raoul Spifame); *Les Confidences de Nicolas* (Rétif de La Bretonne); *Quintus Aucler, L'Abbé de Bucquoy, Cazotte* et *Cagliostro;* Paris, 1852, in-18; — *Petits Châteaux de Bohême*, prose et poésie; souvenirs personnels (publiés par *L'Artiste* en 1852); Paris, 1853, in-18; — *Les Filles du Feu*, contenant : *Sylvie, Angélique, Jemmy, Octavie, Isis, Emilie, Corilla*, nouvelles dans lesquelles l'auteur retrace plusieurs parties de sa vie; Paris, 1854, gr. in-18; 2e édition, Paris, 1856, gr. in-18; — *Promenade autour de Paris;* dans *L'Illustration*, 1855; — *Aurélie, ou le rêve et la vie;* dans la *Revue de Paris*, janvier et février 1855; — *Misanthropie et Repentir*, drame en cinq actes en prose de Kotzebue, traduction nouvelle, jouée au Théâtre-Français, en 1855; — *La Bohême galante*, contenant : *La Main de Gloire, étude sur les poëtes du seizième siècle; Mes Prisons; Les Nuits d'Octobre; Promenades et Souvenirs; Le Théâtre contemporain*, etc.; Paris, 1856, gr. in-18; — *Le Marquis de Fayolle* (avec M. Édouard Gorges); Paris, 1856, gr. in-18; — *Voyage en Orient;* Paris, 1856, 2 vol. gr. in-18.

On doit aussi à Gérard de Nerval un *Choix de Poésies de Ronsard et de Regnier*, publié dans la *Bibliothèque choisie* de M. Laurentie; Paris, 1830, in-18. Il est un des auteurs des notices mises en tête des principales séries des *Œuvres choisies* de Gavarni (1847). Il a joint une introduction au livre de M. Turgan intitulé *Les Ballons*. Il a travaillé au *Glossaire français polyglotte;* fondé et dirigé *Le Monde dramatique* (Paris, 1835-1841, sept années en dix tomes, grand in-8°). Il a fourni des articles à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, à *L'Illustration*, au *Figaro*, au *Corsaire*, au *Mercure de France*, au *Cabinet de Lecture*, à *La Presse*, à *La France littéraire* de Charles Malo, au *Garde national*, au *Messager*, au *Commerce*, au *Constitutionnel*, etc. Il s'est caché sous les différents pseudonymes de *Beuglant, Aloysius, Fritz, Gracian, lord Pilgrim*, etc.

L. Louvet.

Eug. de Mirecourt, *Gérard de Nerval;* dans *Les Contemporains*. — Bourquelot et Alfred Maury, *La Littérature française contemporaine*. — J. Janin, *Journal des Débats* du 1er mars 1841 et du 5 février 1855.

* **GÉRARD** (*Pierre-Auguste-Florent*), jurisconsulte et historien belge, né à Bruxelles, le 29 juillet 1800. Il est docteur en droit et auditeur militaire. On a de lui : *Essai sur les causes de la révolution brabançonne;* Anvers, 1833, in-8°; — *Lettre de lady Morgan sur la Belgique;* Bruxelles, 1835, in-8°; — *Manuel de Justice militaire;* Bruxelles, 1839, gr. in-8°; — *Pièces justificatives concernant la réhabilitation du général Busen;* Bruxelles, in-8°; — *Ferdinand Rapedius de Berg, conseiller au Conseil privé de S. M. I. et R. Apostolique, ou mémoires et documents pour servir à l'histoire de la révolution brabançonne;* Bruxelles, 1842, grand in-8°; — *Décrets, Arrêts et Dispositions diverses concernant les honneurs, rangs et préséances, tant civils que militaires;* Bruxelles, 1843, in-18; — *La Barbarie franke et la Civilisation romaine, études historiques;* Bruxelles, 1844, in-8°; — *Mémoire pour les institutions contractuelles entre époux*, 2e édit.; Bruxelles, 1845, in-8°; — l'article *Liége* dans l'*Ermite en Belgique;* — avec Ch. Froment un *Voyage à la grotte de Ham*. M. Gérard a été rédacteur en chef de *La Sentinelle*, de 1823 à 1824.

Guyot de Fère.

Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Litt. contemporaine*.

* **GÉRARD** (*Jules*), dit *le Tueur de lions*, né à Pignans (Var), le 14 juin 1817. Il s'est fait une réputation spéciale comme *tueur de lions*. Engagé volontaire aux spahis, il débarqua à Bone en 1842, et deux ans plus tard il tuait son premier lion dans le cercle de Guelma. Entraîné par un irrésistible attrait vers cette chasse dangereuse, il l'a continuée jusqu'à ce jour avec une audace, une adresse et un bonheur remarquables. Chez les Arabes de la province de Constantine, son nom est béni comme celui d'un bienfaiteur, et il a conquis au loin les plus éminents suffrages des veneurs et des princes. En 1855 il avait tué son vingt-cinquième lion, et obtenu le grade de lieutenant. Il a publié cette même année le récit de ses exploits et ses études de chasse dans deux ouvrages : *La Chasse au Lion, Le Tueur de lions*. Ce dernier avait paru en feuilletons dans le *Moniteur uni-*

versel, sous ce titre : *Mémoires d'un tueur de lions*. J. D.

Documents particuliers.

GÉRARD. *Voy.* Gerhard, Géraud, Gerald, Gehrard et Gheerards.

GÉRARD DOW. *Voy.* Dow.

GERARD GROOT ou le Grand. *Voy.* Groot.

GÉRARD DE NIMÈGUE. *Voy.* Geldenhauer.

GÉRARD DE RAYNEVAL. *Voy.* Rayneval.

GERARDE (*John*), botaniste anglais, né à Nantwich (Cheshire), en 1545, mort en 1607. Il se fit recevoir chirurgien, et vint pratiquer à Londres. Entraîné par un goût naturel pour la botanique, il consacrait à cette science les instants qu'il pouvait dérober à sa profession. Il fit connaissance de lord Burleigh, l'un des amateurs les plus éclairés de son époque, et ce seigneur lui confia le soin de ses serres et de son jardin de zoologie. Gerarde rendit en peu de temps cet établissement l'un des plus curieux d'Europe. Plus tard il créa lui-même à Holborn un vaste jardin du même genre, qui contenait les plantes exotiques les plus curieuses. Il était maître de la Compagnie des Apothicaires de Londres. (*master of the Apothecarie's Company*). On a de lui : *Catalogus Arborum, fruticum, et Plantarum, tam indigenarum quam exoticarum;* Londres, 1596 et 1599, in-4°. Ce catalogue, devenu excessivement rare, contient mille trente-trois espèces; — *Herbal, or general history of plants;* Londres, 1597 et 1636, in-fol. Cet ouvrage eut un succès prodigieux, surtout à sa seconde édition, qui fut revue et corrigée par Thomas Johnson. Ce n'est au fond qu'une traduction des *Historiæ Stirpium Pemptades* de Rembert Dodoens (Anvers, 1583, in-fol.); suivant Lobel, cette traduction avait été faite par un nommé Priest, à la mort duquel Gerarde se l'appropria. Il y ajouta néanmoins un certain nombre de plantes nouvelles, empruntées aux publications des naturalistes de l'époque, et se servit des planches de l'*Herbier hollandais* de Tabernæmontanus, paru en 1588. L'œuvre de Gerarde est divisé en trois parties : la première comprend les gazons, les graminées, les joncs, les roseaux, les glaïeuls et toutes les plantes à racines bulbeuses; la seconde contient les plantes dont on fait usage en économie domestique, en médecine et dans les parterres; la troisième, les arbres, les arbrisseaux, les roses, les bruyères, les mousses, les champignons, et les plantes marines. Cet ouvrage est aujourd'hui bien dépassé. Plumier a donné le nom de *gerardia*, et non *sherardia*, à un genre de la famille des scrophulariacées.

Gorton, *General biographical Dictionary*. — *Biographie médicale.*

GÉRARDIN (*Sébastien*), naturaliste français, né à Mirecourt, le 9 mars 1751, mort à Paris, le 17 juillet 1816. Il fut successivement professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département des Vosges et attaché au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. On a de lui : *Tableau élémentaire de botanique, dans lequel toutes les parties qui constituent les végetaux sont expliquées et mises à la portée de tout le monde, où l'on trouve les systèmes de Tournefort, de Linné, et les familles naturelles de Jussieu;* Paris, 1803, in-8°; — *Tableau élémentaire d'ornithologie, ou histoire naturelle des oiseaux que l'on rencontre communément en France;* Paris, 1803, 2 vol. in-8°; — *Essai de Physiologie végétale;* Paris, 1810, 2 vol. in-8°; — *Dictionnaire raisonné de Botanique;* Paris, 1817, in-8°. Gérardin a fourni quelques articles au *Dictionnaire des Sciences naturelles.*

Desvaux, *Notice sur Gérardin*, en tête du *Dictionnaire raisonné*. — Beuchot, *Manuel du Libraire.*

* **GÉRAUD** (Saint), né à Aurillac, vers 855, mort le 3 octobre 909. Issu d'une des familles les plus puissantes de l'Auvergne, il possédait en toute suzeraineté la partie méridionale de la haute Auvergne, et ses domaines s'étendaient jusque vers le Périgord et l'Aquitaine. Ses biens, chose rare à cette époque, où la féodalité s'organisait régulièrement partout, étaient des terres allodiales, et il refusa constamment son hommage au duc d'Aquitaine. Quoique sa constitution délicate l'eût empêché de recevoir une éducation militaire et qu'il vécût la plupart du temps entouré de clercs, d'abbés et de religieux, il fut forcé néanmoins de prendre quelquefois les armes pour secourir ses vassaux, et il le fit avec succès : les invasions qu'Adhémard, comte de Rhodez, Godefroid, comte de Turenne, et plusieurs aventuriers tentèrent en Auvergne, furent toujours repoussées. Exclusivement livré à l'étude des livres saints, il refusa l'alliance de Guillaume, duc d'Aquitaine, qui lui offrait sa sœur, et songea même à se retirer dans un cloître en abandonnant tous ses biens à l'église de Rome. Gausbertus, évêque de Cahors, le détourna de ce dessein, et Géraud se résigna à ne suivre qu'en secret les règles monacales. Il fonda en 894, à Aurillac, un couvent soumis à la règle de Saint-Benoît, et tenta, mais vainement, d'édifier une cathédrale. Sa piété lui fit entreprendre de nombreux pèlerinages aux tombeaux de saint Pierre et saint Paul; il fit, dit-on, jusqu'à sept voyages à Rome, et parcourut aussi la haute Italie. Ce fut au retour d'un de ces voyages qu'il mourut, à Saint-Cirgues, près Figeac, après avoir affranchi tous ses serfs et assuré par des chartes les premières immunités de la commune d'Aurillac. Sa douceur, sa bienfaisance lui acquirent une grande renommée, et les légendes lui attribuent une foule de miracles accomplis durant sa vie et après sa mort. B. C—y.

D.-M. Marrier, *Bibliotheca Cluniacensis*, p. 68 et suiv. — *Vie de saint Geraud*, par le P. Dominique, de la Compagnie de Jésus. — *Id.*, par saint Odon, abbé de Cluny.

GÉRAUD DE VIGNEULLES (*Philippe*). *Voy.* Vigneulles.

* **GÉRAUD LE BERRUYER**, en latin *Gerardus Bututus* ou *Bientius* (*Bituricensis*), médecin français, vivait au treizième siècle. Il résidait à Paris, si l'on s'en rapporte à ce passage de la préface de son *Viatique :* « Maître Géraud, de la province du Berry, physicien, prié par ses compagnons à Paris de suppléer ce qui avait pu être négligé par ses prédécesseurs, a jugé convenable d'exposer les expériences de Salerne et de Montpellier. » Il paraît aussi avoir séjourné quelque temps à Montpellier, si toutefois il est le même que *Gerardus de Solo*, avec lequel Jean Astruc l'a confondu. Il a produit deux ouvrages qui sont, l'une une glose, l'autre une compilation de textes médicaux. Le premier, qui a été imprimé, est le *Commentum super Viatico cum textu ;* Venise, 1507, in-fol. Ce *Viatique* ou *Vade mecum* de Constantin, que Géraud commenta, est la même chose que le *Viatique* d'Isaac, médecin juif du onzième siècle. Son nom lui vient de ce qu'un moine du mont Cassin, et médecin d'origine africaine, nommé Constantin, l'avait traduit de l'arabe en latin en s'en déclarant l'auteur. C'est un cours pratique en sept livres sur toutes les maladies.— Le second ouvrage de Géraud, qui est resté manuscrit, était intitulé : *Summa medendi*, ou *Summa de modo medendi*, ou *Parva Summa magistri Gerardi*. C'est une exposition abrégée des moyens employés à cette époque pour provoquer les évacuations. H. BOYER.

Astruc, *Mém. de la Fac. de Méd. de Montpellier.* — *Hist. litt. de France*, t. XXI.

GÉRAUD (*Pierre-Hercule-Joseph-François*), archéologue français, né au Caylar, près de Lodève (Hérault), le 11 février 1812, mort le 9 mars 1844. Il a marqué sa trop courte carrière par des travaux d'érudition remarquables. Élève du collége de Rodez, quelques vers satiriques contre ses professeurs l'en firent expulser. On lui fit achever ses études au petit séminaire de Montferrand, et on le plaça ensuite chez un avoué de Clermont. Il embrassa les doctrines républicaines, composa des chansons politiques et donna des articles au *Patriote du Puy-de-Dôme*. A la fin de 1834, il vint à Paris trouver Béranger, qui avait accueilli avec bienveillance ses chansons, mais qui l'engagea à renoncer à la poésie, et le fit admettre chez un avoué de la capitale, où bientôt Géraud devint premier clerc. Il abandonna cette position pour entrer, comme secrétaire, chez M. Dureau de La Malle, membre de l'Institut, auquel sa famille l'avait recommandé. Associé aux recherches du savant académicien, il prit goût aux travaux d'érudition. En 1836 il suivit assidûment le cours préparatoire de l'École des Chartes. Son premier travail (*Paris sous Philippe le Bel*) fut accueilli par le ministre de l'instruction publique, M. Guizot, pour faire partie de la Collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France, et obtint de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une des médailles pour les travaux sur l'histoire de France. Reçu à l'École des Chartes au commencement de 1837, Géraud fut choisi six mois après par le ministre de l'instruction publique pour travailler avec M. Fréville à un recueil de documents inédits sur la guerre et l'hérésie des Albigeois ; recueil dont la direction était confiée à Fauriel. Il devint bientôt après secrétaire d'une société qui s'était formée pour l'exploration des ruines de Carthage, et il fit les divers rapports publiés sur les fouilles et les découvertes obtenues jusqu'au commencement de 1840. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'avait chargé en 1840 d'examiner les mémoires sur les antiquités nationales qu'elle possédait et dont elle se proposait de faire imprimer les meilleurs ; ce travail devait donner naissance au recueil des *Mémoires des Savants étrangers* à l'Académie ; mais il fut confié plus tard à M. Berger de Xivrey, l'Académie jugeant plus convenable d'en donner la surveillance à l'un de ses membres. En 1841, sur la demande de M. Guérard, Géraud fut chargé de concourir avec lui à la publication des *Cartulaires de l'histoire de France.* Cependant il méditait une œuvre importante : l'étude particulière qu'il avait faite des douzième et treizième siècles lui avait donné le désir d'écrire l'histoire du règne de Philippe-Auguste ; mais, atteint d'une phthisie qui fit de rapides progrès, il fut obligé d'interrompre ses travaux pour aller respirer l'air natal. Il partit, et la mort le surprit au milieu des projets qu'il faisait pour reprendre bientôt ses laborieuses recherches. Il a publié : *Paris sous Philippe le Bel, d'après les documents originaux, et particulièrement d'après un manuscrit contenant le rôle de la taille imposée sur les habitants de Paris en* 1292 ; Paris, 1837, in-4°, avec 2 pl. ; il fait partie de la *Collection des Documents inédits de l'histoire* publiés par le gouvernement. C'est un des plus importants et des plus estimés de ces documents ; l'auteur y expose ses vues sur l'histoire de Paris, dans un commentaire étendu qu'il fait suivre d'un résumé statistique propre à faire connaître le mouvement commercial et industriel de cette ville, etc. ; — *Essai sur les livres de l'antiquité, particulièrement chez les Romains*, in-4°, 1838 : a été aussi inséré par fragments dans le *Bulletin du Bibliophile*. L'auteur a jeté un jour et un intérêt tout nouveaux sur ce sujet, déjà traité avec habileté surtout par l'Allemand Schwartz, et c'est avec éloge que cet ouvrage est cité par les savants de tous les pays ; — *Chronique latine de Guillaume de Nangis, de* 1113 *à* 1300, *avec la continuation de cette Chronique de* 1300 *à* 1368, nouvelle édition, revue sur les manuscrits, annotée et publiée par la Société de l'Histoire de France, 1845 et suiv., 2 vol. gr. in-8°. Géraud a pris une part active à la fondation de la *Bibliothèque de l'École des Chartes ;* il a donné à ce recueil et au *Bulletin de la Société de l'Histoire de*

France de nombreuses notices, entre autres celles sur les *routiers*, sur *Mercadier*, sur un *Calendrier perpétuel portatif dressé en* 1381, sur une *Visite à la Bibliothèque d'Alençon*, sur le recueil des *Bollandistes*, sur *Ingelberge, femme de Philippe-Auguste*, etc. Cette dernière notice a été couronnée par l'Institut après la mort de l'auteur. Géraud a publié à Clermont et à Paris quelques chansons politiques. Enfin, il a fourni des articles de critique littéraire au journal *L'Univers religieux*. GUYOT DE FÈRE.

Biblioth. de l'École des Chartes, t. V, p. 490. — *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de France*, 10 août 1844.

* **GÉRAULD** (*Hugues*), prélat français, né au treizième siècle, supplicié en juillet 1317. Il fut d'abord chapelain du pape Clément V, qui le chargea de plusieurs affaires importantes. Il fut aussi successivement chanoine de Limoges, chantre de l'église de Périgueux, doyen de Saint-Yrieix au diocèse de Limoges et archidiacre d'Eu au diocèse de Rouen. Clément V le nomma ensuite évêque de Cahors, après en avoir reçu un présent de dix mille florins d'or (1); il fit part de cette nomination à Philippe le Bel, en lui disant « que Gérauld était un homme versé dans les belles-lettres, plein de probité et de bonnes mœurs, circonspect dans les choses tant spirituelles que temporelles, et capable de rendre des services. Nous prions, ajoutait-il, et nous engageons particulièrement votre sérénité royale d'avoir ce choix pour agréable, à cause du respect qu'elle doit au saint-siége apostolique. Avignon, 14 mars 1312. » Gérauld était évêque depuis trois ans à peine lorsqu'il fit main basse sur les biens des consuls de Cahors et l'année suivante, 1316, sur les registres de cette ville. Il avait su en outre se faire octroyer par le pape une foule de dispenses et de priviléges extraordinaires. Sous le pontificat de Jean XXII, les habitants de Cahors portèrent diverses plaintes et accusations contre lui, et Jean XXII nomma les évêques de Riez et d'Arras pour vérifier ces imputations. Le souverain pontife était alors sous l'empire de la frayeur : il croyait ses jours menacés, et disait à l'évêque de Riez et à Pierre Tessier, docteur en droit canon : « Ils ont (les ennemis de la foi) préparé des breuvages pour nous empoisonner, nous et quelques cardinaux, et n'ayant pas eu la facilité de nous les faire avaler, ils ont fait fabriquer des images de cire, sous nos noms, pour attenter à notre vie, en piquant ces images avec des enchantements magiques et des invocations des démons; mais Dieu nous a préservés et a permis que trois de ces images tombassent entre nos mains. »

Gérauld, accusé d'être entré dans l'épiscopat par brigue et par simonie, d'avoir témoigné de l'ingratitude envers le saint-siége, d'avoir usé de cruauté envers les appelants, de vexations et de spoliations envers une foule de personnes, d'avoir entretenu un commerce criminel avec les femmes, fut mis en jugement et condamné à une prison perpétuelle. Un auteur contemporain, Bernard Guidonis, ajoute que Gérauld après avoir été déposé et dépouillé de tous ses ornements pontificaux, de l'anneau, de la mitre, de la chape, du rochet, du bonnet, fut ainsi livré à la cour séculière, qui le condamna à être traîné sur la voie publique (1), écorché en quelques parties du corps, et enfin brûlé vif, pour avoir, disait la sentence, conspiré contre les jours du souverain pontife. Cette exécution eut lieu par les ordres d'Arnaud de Trianne, juge séculier et neveu de Jean XXII.

Martial AUDOIN (de Limoges).

Raynaldus, anno 1317. — Martenne, *Veterum Scriptorum*, t. V, p. 174. — Bzovius, *Num.* 16. — Duchesne, *Histoire des Cardinaux français*, t. II, p. 290. — *Gallia christiana nova*, t. I, col. 139, 140; *vetus*, t. II, p. 472. — Labbe, t. I, *Nov. Bib.*, p. 810. — Amalricus, *In Act. Rom. Pontif.* — Goffridus, *Prior Vosiencis in Chron.* — Vigor, *Hist. differ. du pape Bonif.*, p. 367, 371, 390. — Baluze, *Vit. Pap. Av.*, t. I, col. 153, 787, 1418; t. II, col. 60, 141, 175, 1166. — Lacroix, *Ep. Cahors.* — Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 92. — Ciaconius, Cornelius Zautfliet, Bernard Guidonis, Platine, *Vit. Pontif.*; ce dernier auteur commet l'erreur de faire mourir Gérauld sous le pontificat de Jean XXIII. — *De l'Estat de l'Église, avec le discours des temps*, 1568, p. 427. — Jean Le Maire, Touron, *Hist. des hom. illust. de l'Ord. de Saint-Domin.*, art. GODIEU, t. II, p. 191.

GERBAIS (*Jean*), théologien français, né en 1629, à Rupois (diocèse de Reims), mort le 14 avril 1699. Il fit ses études à l'université de Paris, et fut reçu docteur en Sorbonne en 1661. L'année suivante il obtint une chaire de professeur d'éloquence au Collége royal. Le clergé de France le chargea de travailler à l'édition des règlements du clergé touchant les réguliers avec les commentaires de Hallier. Ce travail lui valut une pension de six cents livres. D'après Dupin, Gerbais « avait l'esprit vif, le raisonnement fort, beaucoup de délicatesse et de pénétration ». On a de lui : *Ordinationes universi cleri gallicani circa regulares conditæ, primum in comitiis generalibus ann.* 1625. *Renovatæ et promulgatæ in comitiis anni* 1645; *cum commentariis Franc. Hallier*; Paris, 1665, in-4°; — *Dissertatio de causis majoribus ad caput concordatorum de causis, cum appendice quatuor monumentorum quibus Ecclesiæ gallicanæ libertas in retinenda antiqua episcopalium judiciorum forma confirmatur*; Paris, 1679, in-4°; — *Traité pacifique du Pouvoir de l'Église et des princes sur les empêchements qui subsistent aujourd'hui*; Paris, 1690, in-4°; — *Lettre d'un docteur de Sorbonne à une personne de qualité au sujet de la comédie*; Paris, 1694, in-12; — *Trois lettres d'un docteur de Sorbonne à un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, touchant le pécule*

(1) V. Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 92. — D'après la *Gallia Christiana*, ce serait au contraire Hugues Gérauld qui aurait reçu du pape Clément V un présent de dix mille florins d'or. « Porro decem millia florenorum auri a Clemente V dono habuit. »

(1) « Unco tractum, » traîné avec un croc, dit Odoricus Raynaldus.

des religieux faits curés ou évêques; Paris, 1695 et 1698, in-12; — *Lettre d'un docteur de Sorbonne à une dame de qualité touchant les dorures des habits des femmes;* Paris, 1696, in-12; — *Traite du célèbre Panorme touchant le concile de Basle,* mis en français; Paris, 1697, in-8°; — *Lettre de l'église de Liége au sujet d'un bref de Pascal II,* mis en français; Paris, 1697, in-8°.

Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres,* t. XIV.

* GERBER (*Christian*), théologien allemand, né à Gœrnitz, le 27 mars 1660, mort le 24 mars 1731. Il étudia à Zeitz et à Leipzig; puis, après avoir fait une éducation particulière à Dresde, il devint pasteur à Roth-Schœnberg en 1685 et à Liewitz en 1690. Il continua de s'occuper d'éducation et en même temps il pratiqua la médecine. Ses dernières années furent remplies par des controverses théologiques. Ses principaux ouvrages sont : *Geheimnisse des Reiches Gottes* (Les Mystères du règne de Dieu); — *Unerkannte Sünden der Welt* (Les Péchés ignorés du monde); — *Unerkannte Wohlthaten Gottes* (Bienfaits de Dieu qui sont ignorés); — *Historie der Wiedergebohrnen in Sachsen* (Histoire des Anabaptistes en Saxe); — *Theologisches Bedencken ob die Seele eines Gläubigen nach dem Abschied aus dem Leibe alsobald in die ewige Freude komme* (Méditation théologique sur la question de savoir si dès sa séparation d'avec le corps l'âme d'un croyant entre immédiatement en jouissance du bonheur éternel).

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon.*

GERBER (*Henri-Nicolas*), habile organiste allemand, né à Wenigen-Ehric, le 6 septembre 1702, et mort le 6 août 1775, à Sondershausen. Fils d'un laboureur, il apprit de bonne heure la musique, et reçut, pendant un séjour qu'il fit à Leipzig, les conseils de Jean-Sébastien Bach, qui l'avait pris en affection. En 1728, Gerber fut nommé organiste de la petite ville de Herigen et deux ans plus tard organiste de la cour du prince de Schwartzbourg, à Sondershausen. Il remplit pendant quarante ans les fonctions de cette place, dont il se démit en 1775, en faveur de son fils, et mourut bientôt après, d'une attaque d'apoplexie. Il a écrit un grand nombre de pièces d'orgue, telles que *sonates, concertos, préludes, fugues,* un *livre choral complet avec basse chiffree,* et 110 *chorals variés* comme préludes. Sa musique pour le clavecin consiste en *concertos, sonates, airs de danse, menuets de concert,* etc. Outre son talent comme organiste et comme compositeur, Gerber était très-habile dans la construction des instruments. L'orgue lui doit plusieurs améliorations.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

GERBER (*Ernest-Louis*), organiste allemand et écrivain sur la musique, fils du précédent, né à Sondershausen, le 29 septembre 1746, mort dans la même ville, le 30 juillet 1819. Son père aurait désiré qu'il embrassât l'état ecclésiastique; mais, voyant son peu de dispositions, il changea d'avis, et se décida à lui faire suivre la carrière du barreau. Dès son enfance, Gerber avait appris la musique; il profita de son séjour à Leipzig, où il avait été envoyé à l'université, en 1765, pour augmenter ses connaissances dans la théorie et la pratique de l'art. Il touchait de l'orgue et jouait du violoncelle. Son admission comme violoncelliste au théâtre et dans les concerts de Leipzig lui offrit les moyens de perfectionner son goût par les fréquentes occasions qu'il avait d'entendre la musique des maîtres exécutée par des artistes distingués. Après trois années d'études de droit, il fut à même de passer ses examens; mais lorsqu'il fallut en venir à la pratique des affaires, les formes de la procédure lui inspirèrent bientôt une telle répugnance qu'il prit le parti de retourner chez son père pour se livrer exclusivement à la musique. A son arrivée à Sondershausen, il fut chargé de donner des leçons aux fils du prince de Schwarzbourg, et en 1775 sa nomination à la place d'organiste de la cour, comme successeur de son père, lui assura une position tranquille en rapport avec ses goûts. Gerber avait écrit plusieurs morceaux de musique instrumentale qu'il avait fait graver. Malheureusement la petite ville de Sondershausen offrait peu de ressources artistiques; la difficulté qu'il éprouvait à faire exécuter convenablement ses compositions le découragea, et le décida à se renfermer dans les recherches historiques qu'il avait entreprises sur son art. Il avait conçu le projet d'un *Dictionnaire des Musiciens;* son intention n'était d'abord que de faire des additions à la partie biographique du *Lexicon* de Walter; mais à mesure que les faits vinrent se révéler à lui, son travail prit de l'extension; l'éditeur Breitkopf, en ayant pris connaissance, consentit à l'imprimer, et l'ouvrage parut sous le titre de : *Historisch-Biographisches-Lexicon der Tonkünstler, welches Nachrichten von dem Leben und Werken musikalischer Schriftsteller, berühmter Componisten, Sænger, Meister auf Instrumenten, Dilettanten, Orgel und Instrumental-Macher* (Lexique historique et biographique des Musiciens, contenant des détails sur la vie et les ouvrages d'écrivains sur la musique, de compositeurs célèbres, de chanteurs, d'instrumentistes, d'amateurs et de facteurs d'orgues et d'instruments); Leipzig, 1790-1792, 2 vol. in-8°. Au moment où le second volume paraissait, Forkel publia sa *Littérature générale de la Musique.* Gerber s'aperçut à la lecture de cet ouvrage des nombreuses erreurs et omissions qu'il avait commises dans le sien, et résolut de les réparer. Il se remit patiemment à l'œuvre, et passa quinze ans à rectifier et à compléter son travail à l'aide des immenses matériaux que lui fournirent les Histoires de la musique de Burney, du P. Martini et de Forkel,

et les livres de tous genres sur la musique dont il fit successivement l'acquisition. Enfin, après avoir éprouvé beaucoup de difficultés à trouver un éditeur qui voulût se charger d'imprimer son énorme manuscrit, le premier volume de l'ouvrage parut en 1810, sous le titre de : *Neues historisch-biographisches Lexicon der Tonkünstler, welches Nachrichten von dem Leben und Werken musikalischer Schriftsteller, berühmten Componisten*, etc. (Nouveau Lexique historique et biographique des Musiciens, contenant des détails sur la vie et les ouvrages d'écrivains sur la musique, de compositeurs célèbres, etc.); Leipzig, 1er vol., gr. in-8°, 1810; 2e vol. 1812; 3e vol. 1813; 4e vol. 1814. Ce nouveau dictionnaire, qui ne dispense pas, comme on pourrait le supposer, de recourir au premier, auquel il se réfère souvent, est surtout remarquable dans sa partie historique relative à l'Allemagne.

Outre les deux lexiques que nous venons de citer, Gerber a écrit un grand nombre d'articles dans la *Gazette musicale* de Leipzig et dans d'autres feuilles périodiques; les plus importants ont pour titre : *Elwas über den sogenannten musikalischen Styl* (Des Styles en Musique); *Alphabetisches Verzeichniss der merkwürdigsten Componisten allgemein gebräuchlicher Choralmelodien* (Catalogue général et alphabétique des Compositeurs de Mélodies chorales les plus remarquables); — *Ueber die Entstehung der Oper* (De l'Origine de l'Opéra), etc., etc.

Pieux, modeste et sincère, d'une exactitude rigoureuse dans l'accomplissement de tous ses devoirs, Gerber avait réglé son temps de telle sorte que chaque jour tout se faisait chez lui à la même heure et de la même manière. Il n'admettait pas que les passions pussent contribuer au bonheur de l'homme. « Qu'on me laisse la santé, mes livres, ma musique et mes instruments, disait-il, il ne m'en faut pas davantage pour être heureux. » Une inquiétude l'agita cependant sur la fin de sa carrière; il craignait que la précieuse collection de livres de musique et de portraits de musiciens qu'il avait réunie à force de recherches, de dépenses et de privations, ne se trouvât dispersée après sa mort. En 1815, la Société des Amis de la Musique de Vienne fit cesser sa préoccupation en lui achetant sa collection, dont elle lui laissa la jouissance. Le 30 juillet 1819, après avoir fait son modeste dîner, Gerber s'endormit, selon son habitude; mais cette fois il ne devait plus se réveiller; la mort le surprit pendant son sommeil. Il était alors âgé de soixante-treize ans.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Rochlitz, dans ses *Mélanges* pour les amis de la musique (*Für Freunde der Tonkunst*, t. II). — *Gazette musicale de Leipzig*.

* **GERBERGE**, femme de Carloman, roi d'Austrasie, Bourgogne et Provence, née en France, vers 750, morte après 773. On ignore l'extraction de cette reine; on sait seulement qu'elle était Française d'origine, par la lettre du pape Étienne III (1), quoique les frères Sainte-Marthe aient supposé, un peu au hasard, « qu'elle attouchait de parenté » au duc de Bavière. Elle fut mariée vers 768, selon le sentiment général, puisque Carloman lorsqu'il succéda, conjointement avec Charles, à son père Pepin, était déjà marié à Gerberge; ce qui reporterait ce mariage peut-être un peu avant 768. Il est question d'elle dans la lettre écrite par le pape Étienne aux deux rois des Francs, sur la fin de l'année 769. On prétend qu'elle ne vivait pas en bonne intelligence avec Hildegarde, femme de Charles, et fut cause en partie de la défection de son mari envers son aîné dans la campagne d'Aquitaine. Carloman étant mort à Samoney ou Salmoney (Monsaugeon, près de Langres), le 4 novembre 770, selon les uns, et le 4 décembre 771, selon les autres, après deux ans de règne, la veuve espérait bien que ses deux fils succéderaient à leur père; mais, selon le récit d'Eginhard, les hommes d'armes de Charles se montrèrent aussitôt dans les avenues, et tous les comtes, seigneurs, abbés et évêques coururent reconnaître le roi. Les lois de succession étaient encore incertaines, on craignait les minorités, et on avait besoin d'un chef. Il ne fut pas même fait mention des enfants, et leur oncle s'empara de tout le royaume d'Austrasie et Bourgogne. Alors la malheureuse mère, agitée de terreurs paniques, non justifiées par le caractère clément de son beau-frère, craignant ou le massacre ou la tonsure, emporte précipitamment ses fils, et se sauve en Bavière, chez le duc Tassillon. Ce prince avait plus de courage et de bonne volonté que de pouvoir : Gerberge s'en aperçoit, traverse toute l'Europe centrale, traînant toujours ses fils avec elle, et va se réfugier en Italie, à Pavie, à la cour de Didier, roi des Lombards, accompagnée d'un petit nombre de seigneurs francs. Ce prince puissant était ennemi de Charles, qui venait de lui renvoyer sa fille Désidérade, épouse répudiée. Didier reçoit Gerberge à bras ouverts; en se posant comme protecteur de la veuve et de l'orphelin, il espère à la fois gagner les seigneurs d'Autrasie et de Bourgogne pour démembrer les États de Charles et intéresser le pape à un acte de justice et de charité. Mais les seigneurs austrasiens demeurent fidèles au parti du plus fort. Le pape Adrien, plus politique que juste, refuse l'offre qui lui est faite par Didier de la restitution du patrimoine de Saint-Pierre à condition de couronner les fils de Carloman. Le roi lombard, irrité, prend les armes, et attaque les États pontificaux. Alors Charles vient au secours de son allié, et fixe la victoire par sa présence. Il assiège Vérone, où s'étaient enfermés Gerberge et

(1) Cette lettre, adressée à Charles et Carloman, est citée par le P. Labbe, *Tablettes généalogiques*, p. 21.

ses fils; la ville se rend en livrant les fugitifs (773). La reine se voit donc réduite à se soumettre. Charles, toujours clément, pardonne à ses neveux, et les renvoie en France. On dit qu'il traita avec les mêmes égards sa belle-sœur, mais prit soin de ne lui laisser aucune influence. Depuis lors elle disparait de l'histoire, et on ignore quand elle mourut. On peut supposer que ce fut en France, où Charles l'aurait gardée prudemment près de lui, à moins qu'elle n'ait voulu d'elle-même y suivre ses fils.

Plusieurs auteurs, tels que le président Fauchet, l'historien Mézeray et les généalogistes Sainte-Marthe, ont nommé par erreur cette princesse *Berthe* ou *Bertrade*. On a remarqué qu'elle se montra peu Française d'affection, si elle l'était d'origine. Elle fut mariée trois ou quatre ans, si l'on en croit le père Lecointe, qui affirme que Carloman régna plus de trois ans, malgré Eginhard, qui ne lui accorde que deux ans.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur les enfants de Gerberge et de Carloman. Pami ces derniers le père Anselme nomme *Pepin*, mort jeune, et *Siagrius*, évêque de Nice, en Provence, mort saint, en 797. Le Gendre ne cite que Siagrius, et veut que l'autre soit inconnu. Les frères Sainte-Marthe disent que Platine, dans la vie du pape Zacharie, nomme un des enfants Adalgise, et qu'un anonyme (peut-être Pontus de Thiard) a écrit que « Berthe, fille de Carloman, fut mariée, par Charlemagne, à Witikind, roi de Saxe ». Le P. Lecointe admet Pepin, qu'il fait naître à Padoue, en 770, et déclare l'autre inconnu; car il rejette Siagrius évêque de Nice, d'après la chronologie des conciles. On n'en sait pas davantage : tout se perd dans la grande figure de Charlemagne. A. DE MARTONNE.

Éginhard, *Vita Caroli Magni*. — *Annal. Franc.* — *Annal. Pith.* — *Annales Mettenses*. — *Annales Sancti Bertini*. — *Ann. antiq. de Gestis Caroli imp. versibus scripti*. — Hincmare, *Epistola ad Carolum III*. — Platina, *Vita Zacchariæ*. — Anastase, *Vita Adriani I*. — *Recueil des Historiens de France*. — P. Lecointe, *Annales ecclésiastiques*, t. V, VI, a. 768-773. — *Histoire généalogique, etc., du P. Anselme*, t. I, p. 27. — Idem des frères Sainte-Marthe, t. I, p. 227. — Mézeray, *Histoire de France*, t. I, p. 161-164. — Idem de L. Legendre, t. II de l'édition in-12, p. 26 et 155. — Mlle Celliez, *Les Reines de France*, p. 195. — M. S., *Historia Carlomani regis*, in-fol. Bib. Imp., fonds Colbert, n° 4642.

***GERBERGE**, première femme de Charles le Gros, entre 845 et 880. On donne communément pour seule femme à Charles le Gros Richarde, qui n'est cependant que la seconde. Le père Anselme met avant Richarde une reine qu'il désigne ainsi : « I. N..., fille du comte Erkanger, mariée vers 862, suivant les *Annales* de Saint-Bertin, eut pour fils Louis, mort jeune, selon la *Chronique* du moine Odoran. » Legendre se rencontre avec cet auteur, lorsqu'il désigne comme femme de Charles le Gros : « I. N.... mère de Louis, mort en bas âge. » Il s'agit évidemment de Gerberge. On l'a confondue, à cause de la ressemblance de nom, avec Engelberge, fille du duc de Spolète, femme de grand courage, et « qui pouvait, comme dit Legendre, tout sur son mari, Louis, fils de Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire, lequel Louis n'est pas Louis le Bègue, roi de France, fils de Charles le Chauve, mais Louis II, roi d'Italie et empereur après son père. »

Richarde ou Richilde ayant été couronnée avec son mari en 880, il est probable que la première femme de Charles le Gros était morte avant cette époque. Voilà les seuls renseignements que nous avons pu réunir sur ce personnage, dont aucune biographie ne fait mention. A. DE M.

Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, t. VIII et IX. — Idem d'André Duchesne, t. II et III. — *Annales de Saint-Bertin*, *Chronique* d'Odoran. — Herman Contract, *ibidem*. — Frodoard, dans le *Recueil des douze Historiens contemporains* de Pithou. — Le P. Anselme, *Histoire généalogique*, t. I, p. 46. — Legendre, *Histoire de France*, t. II. — Struve, *Syntagma Historiæ Germanicæ*. — M. S., *Historia Gentis Francorum, ab exordio regni ad Ludovicum IV*, 986, n° 1217. — *Bibl. vatic.*, ms. de la reine Christine. — *Extrait de l'histoire de France* depuis Pharamond jusqu'à Hugues Capet. Bibl. du chancelier Seguier, n° 619, puis de Saint-Germain-des-Prés et Bibl. imp.

GERBERGE, reine de France, née vers 913, morte vers 969 ou 970. Elle était de la maison de Saxe. Son père, Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, la donna en mariage à Gilbert, duc de Lorraine. En 940, ce prince, qui était en guerre avec le roi de France Louis IV, dit *d'Outre mer*, se noya en passant le Rhin, dans sa fuite après une bataille qu'il venait de perdre. Gerberge était alors à Chièvremont, place forte du pays de Liége; elle se préparait à une vigoureuse résistance, lorsque Louis, accouru à la hâte, parut devant cette forteresse. Le roi de France n'ignorait pas que la veuve de Gilbert était fort aimée des Lorrains; elle avait d'ailleurs pour la soutenir, dans sa lutte avec lui, les armes et l'influence de ses frères, Othon Ier, qui avait succédé à son père Henri, et Bruno, archevêque de Cologne. Chièvremont était une place importante, qui aurait pu tenir longtemps et que Louis désirait acquérir, s'il était possible, par une voie moins hasardeuse que celle de la guerre. Il proposa à Gerberge de l'épouser, et Gerberge accepta sans hésiter cette proposition. Devenue reine de France, elle eut de fréquentes occasions de déployer l'habileté et l'énergie dont elle avait déjà donné des preuves étant duchesse de Lorraine. Lorsque, en 947, Louis fut traîtreusement fait prisonnier par les Normands, pendant une conférence qu'il eut avec Aigrold, chef danois allié du duc Richard, pour conclure la paix avec ce prince, le roi eût peut-être achevé sa vie dans une étroite captivité, comme son père, Charles le Simple, sans les démarches infatigables et la politique adroite de la reine. Elle obtint enfin de Hugues le Grand, comte de Paris et duc de France, à l'instigation secrète duquel avait eu lieu cette perfidie, de s'entremettre pour faire relâcher le roi par les Normands. Néanmoins, Louis ne recouvra pas immédiatement sa liberté; sous des prétextes successifs, Hugues le retint

à son tour prisonnier, et ce fut seulement au bout d'un an que les efforts de Gerberge réussirent à délivrer son époux.

Louis d'Outre-mer étant mort, en 954, Gerberge veillait, avec autant de perspicacité que de zèle, sur les intérêts du jeune roi. Elle avait eu de son mariage avec Louis sept enfants, dont cinq fils; deux de ceux-ci survécurent à leur père. L'aîné, Lothaire, n'avait guère que treize ans lorsqu'il hérita de la couronne que Gerberge concourut puissamment à affermir sur sa tête, par l'assistance qu'elle trouva chez ses frères, Othon, alors empereur, Bruno, et Henri, duc de Bavière, ainsi que par l'appui que lui prêta sa sœur Hedwige auprès de Hugues le Grand, qui l'avait épousée en troisièmes noces; ce fut sans doute par ce canal que la reine demanda à ce puissant seigneur sa protection pour le jeune Lothaire. Le duc de France consentit en effet, sous la condition qu'on lui donnerait l'Aquitaine, qui appartenait au comte de Poitiers, à se poser en défenseur des droits de son neveu, au lieu de chercher à s'emparer du trône, ce qui lui eût été facile. Gerberge aurait bien voulu étendre la domination de son fils par la conquête du duché de Normandie, conquête projetée par Louis IV; ses tentatives, inutiles à cet égard, eurent cependant pour résultat une paix durable, qui fut conclue entre le roi de France et le duc de Normandie en 965. L'année suivante, Gerberge accompagna Lothaire à Cologne, où ils eurent une entrevue avec Othon, depuis peu couronné empereur. Ce fût là que se conclut, par les soins de la reine douairière, le mariage du jeune roi avec la princesse Emma, fille de Lothaire II, roi d'Italie, mort depuis quatorze ou quinze ans, et d'Adélaïde de Bourgogne, qu'Othon avait épousée en secondes noces. Depuis cette époque, Gerberge paraît ne plus avoir rempli aucun rôle sur la scène politique; tout ce que l'histoire nous apprend encore de cette princesse active, c'est qu'elle vivait au commencement de l'année 968 et qu'elle fut inhumée dans le chœur de l'abbaye de Saint-Remi, à Reims. Camille LEBRUN.

Flodoard, *Chronique*. — Dom Bouquet, t. VIII. — Sainte-Marthe, *Histoire générale de France*.

GERBERON (*Gabriel*), théologien français, né à Saint-Calais (Maine), le 12 août 1628, mort le 29 mars 1711, à l'abbaye de Saint-Denis. Dès l'âge de dix-neuf ans Gerberon était chargé de gouverner le collége de sa ville natale. Les officiers municipaux de Saint-Calais, qui confiaient à sa jeunesse un si haut emploi, s'étaient formé sans doute une opinion très-flatteuse de son mérite précoce. Cependant, une telle marque d'estime ne put le retenir près du toit paternel: à vingt ans il quittait ses parents, ses amis et son collége pour aller demander l'habit monastique aux religieux bénédictins de Saint-Melaine, à Rennes. Quelques années après, il enseignait la rhétorique au monastère de Bourgueil en Touraine, la philosophie au monastère de Saint-Denis, et il devint ensuite sous-prieur à Compiègne, puis à Saint-Benoît-sur-Loire. Alors éclatèrent ses premiers dissentiments avec les supérieurs de la congrégation de Saint-Maur. On était au plus fort des querelles provoquées par l'examen des livres de Jansenius, et les circonstances n'étaient pas favorables à ses partisans. La prudence conseillait donc de désavouer le sectaire compromis. C'est ce que firent les supérieurs de la congrégation, et ils ordonnèrent à Gerberon de suivre leur exemple. Mais il n'en fit rien, ayant le cœur trop ferme et l'esprit trop vif pour admettre de semblables tempéraments. Sur les premières plaintes portées contre lui, Gerberon fut envoyé à l'abbaye de La Coûture, au Mans, puis à Léon, à Saint-Mahé, à Saint-Gildaz de Ruis, dans les plus obscures retraites de l'ordre. Enfin, pour le mieux surveiller, on le rappela de Bretagne, et il fut confiné dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. C'est là qu'en 1669 il publia son premier ouvrage, son apologie de Rupert, abbé de Tuits. Ensuite il s'engagea si résolûment dans la controverse janséniste, que son langage fut trouvé *dur* même par le patriarche du jansénisme, Antoine Arnauld. En 1672 Gerberon quitta Saint-Germain-des-Prés pour aller habiter le monastère d'Argenteuil. En 1675 il était à Corbie. Ses véhémentes attaques avaient soulevé contre lui toute la Société de Jésus; ses imprudences l'avaient perdu dans l'esprit de ceux qui l'auraient voulu protéger contre leurs rancunes. Par les ordres du roi plusieurs archers vinrent à Corbie pour l'arrêter; mais il leur échappa, se rendit à Amiens, et de là, traversant la frontière, à Bruxelles, à Anvers, à Delft, à Rotterdam; il demeura longtemps à Rotterdam. Cependant, s'étant attiré l'inimitié de Jurieu, qui ne savait pas mieux que le P. de La Chaise pratiquer le pardon des offenses, il crut devoir quitter Rotterdam, vers 1703, et revint à Bruxelles. Il apprit alors, d'une personne indiscrète, qu'on avait résolu d'arrêter le P. Quesnel, et il s'empressa de l'avertir. Mais cette démarche acheva de le perdre. Arrêté par le grand-vicaire de l'archevêque de Malines, qui avait trois frères chez les jésuites, il fut conduit en France avec une escorte de vingt cavaliers, comme un grand criminel, et transporté dans la citadelle d'Amiens. La prison de Vincennes le reçut ensuite, suivant un ordre du ministre Colbert de Torcy, qui porte la date du 21 décembre 1706. Il n'en sortit qu'en 1710, après avoir été contraint d'abjurer ses opinions sur l'absolue gratuité du concours divin dans les œuvres de la volonté humaine. C'est une rétractation qu'il fit des lèvres, rétractation contre laquelle il eut encore le temps de protester avant de mourir.

La liste des ouvrages de Gerberon est fort étendue. Les voici, dans l'ordre où ils ont été publiés: *Apologia pro Ruperto, abbate Tuitiensi;* Paris, in-8°: c'est un livre qui traite de la présence réelle, contre les calvinistes; —

Catéchisme de la Pénitence qui conduit les pécheurs à une véritable conversion; Paris, 1672, in-12 : traduction d'un livre latin de l'abbé Raucourt ; — *Acta Marii Mercatoris, S. Augustini, Ecclesiæ doctoris, discipuli, cum notis Rigberii;* Bruxelles, 1673, in-16 : ce *Rigberius* est le pseudonyme de Gerberon, et ses notes sur Mercator sont pour la plupart jansénistes ; — *Monita salutaria B. V. Mariæ ad cultores suos indiscretos;* Gand, 1673 ; en français : *Avis salutaires de la B. V. Marie à ses dévots indiscrets;* Bruxelles, 1673, in-12 ; — *Epistola apologetica quam auctor libelli cum titulo* Monita salutaria *scripsit ad ejus censorem;* Malines, 1674, in-8° : ces divers écrits sont dirigés contre les jésuites ; — *Lettre à M. Abelly, évêque de Rhodez, touchant son livre* De l'Excellence de la sainte Vierge; 1674, in-12 : c'est le complément des précédents libelles ; — *La Fable du temps, ou un coq noir qui bat deux renards;* 1674 : apologie de l'abbé Lenoir, théologal de Séez, contre l'archevêque de Paris ; — *Le Miroir de la Piété chrétienne,* par Flore de Sainte-Foy ; Bruxelles, 1676, in-12 ; — *Le Combat des deux Clefs, ou défense du* Miroir de la Piété chrétienne ; *Durocortore,* 1678, in-12 ; — *Le Miroir sans tache, où l'on voit que les vérités que Flore enseigne dans le* Miroir de la Piété *sont très-pures,* etc. ; sous le pseudonyme de l'*abbé Valentin;* Paris, 1680, in-12 : pamphlets acerbes, qui produisirent une vive agitation dans le camp des molinistes ; — *L'Abbé commendataire,* par l'abbé de Froismont; Cologne, in-4° : cet *abbé de Froismont* est encore Gerberon, intraitable censeur de tous les abus, et conséquemment des commendes ; — *Sentiments de Criton sur l'entretien d'un religieux et d'un abbé touchant les commendes;* Cologne, 1674, in-12 ; c'est la défense de l'ouvrage précédent, qui n'avait pas, on le suppose, manqué de censeurs ; — *S. Anselmi Opera;* Paris, in-fol. : c'est la meilleure édition des œuvres du célèbre archevêque de Cantorbery ; — *Le Combat spirituel, composé en espagnol par D. Jean de Castagniza, et traduit en francais sur l'original manuscrit;* Paris, 1675, in-12 : l'auteur de cette traduction est Gerberon, suivant *l'Hist. littér. de la Congrég. de Saint-Maur;* — *Catéchisme du Jubilé et des Indulgences;* 1675, in-12 : cet opuscule a été plusieurs fois réimprimé ; — *Dissertation sur l'Angelus;* 1675, in-12 ; — *Histoire de la robe sans couture de N. S. Jésus-Christ, qui est révérée dans l'église du monastère d'Argenteuil;* Paris, 1676, in-12 : écrit fort médiocre, qui eut à cause de la matière un grand succès ; nous en connaissons huit éditions, publiées entre les années 1676 et 1745 ; — *Mémorial historique de ce qui s'est passé depuis l'année 1647 jusqu'en 1653 touchant les Cinq Propositions;* Cologne, 1676 : les jésuites sont fort maltraités dans ce pamphlet ; — *Jugement du bal et de la danse;* Paris, 1679, in-12 ; — *La Vérité catholique victorieuse;* Amsterdam, 1681, en hollandais, suivant la traduction du pasteur Brosen ; — *Deux Lettres d'Ignace du Chesne contre la* Défense du grand Catéchisme *du P. Hazart,* en hollandais ; — *Essais de la plus sûre morale,* traduction de l'ouvrage du P. Gabrielis intitulé : *Specimen Moralis christianæ ;* — *Lettre à un seigneur d'Angleterre s'il est bon d'employer les jésuites dans les Missions;* 1686 ; — *Histoire du Formulaire qu'on fait signer en France;* Cologne, 1755 ; c'est une réimpression ; — *Défense de l'Église romaine contre les calomnies des Protestants;* Cologne, 1688, 1691, in-12 : Gerberon entend prouver dans cet ouvrage que le sentiment des jansénistes sur la grâce et la liberté n'a rien de commun avec celui des calvinistes ; — *Le Reproche extravagant,* brochure apologétique en faveur du prince de Bavière nommé évêque de Liége ; — *Réflexions sur le plaidoyer de M. Talon, avocat général, touchant la bulle de N. S. P. le pape Innocent XI contre les franchises des quartiers de Rome;* Cologne, 1688, in-12 : Talon, dans son plaidoyer, avait dit un mot contre les jansénistes, c'est ce qui a soulevé Gerberon contre lui ; — *L'Église de France affligée, où l'on voit les entreprises de la cour contre les libertés de l'Église,* etc. ; par Fr. Poitevin; Cologne, 1688, in-8° : ouvrage pseudonyme de Gerberon, suivant D. Tassin ; — *La Règle des mœurs contre les fausses maximes de la morale corrompue;* Cologne, 1688, in-12 : le succès de cet ouvrage est attesté par les éditions qu'il a obtenues ; nous n'avons pas besoin de dire que, suivant Gerberon, les corrupteurs de la morale sont les jésuites ; — *Occupations intérieures pendant la Messe;* Bruxelles, 1689, in-12 ; — *Critique ou Examen des préjugés du ministre Jurieu contre l'Église romaine,* par l'abbé Richard ; Paris, 1690, in-4° ; — *Instructions courtes et nécessaires à tous les catholiques des Pays-Bas touchant la lecture de l'Écriture Sainte en langue vulgaire;* 1690 (en hollandais) ; — *La Morale relâchée fortement soutenue par M. l'archevêque de Malines;* 1691 ; — *Decretum Archiepiscopi Mechliniensis contra Scripturæ Sacræ lectionem notis illustratum;* 1691 ; — *Justification générale des plaintes que l'on avait faites contre les sentiments et la conduite de M. l'archevêque de Malines;* — *Examen de la* Réponse aux plaintes contre la conduite de M. l'archevêque de Malines. Vivement harcelé par l'opiniâtre controversiste, l'archevêque de Malines lui garda rancune ; — *Le véritable Pénitent, ou apologie de la Pénitence;* Cologne, 1692, in-12 ; — *Sanctus Anselmus per se docens;* Delft, 1692, in-16 ; — *Méditations chrétiennes sur la Providence et la miséricorde de Dieu,* par le S. de Pre-

signi; Anvers, 1692, in-12; — *Premier Entretien d'un Abbé et d'un Jésuite de Flandre sur la signature du Formulaire*; 1692; — *Second Entretien*, sur le même sujet; 1693; — *Avis politique sur le Formulaire*; 1693; — *Quæstio juris Pontificii circa decretum ab Inquisitione Romana adversus 31 propositiones latum*; Toulouse, 1693; — *Michaelis Baii Opera*; Cologne, 1696, in-4°; — *Adumbrata Ecclesiæ Romanæ veritatis de gratia Defensio, vindice Ignatio Eickenboom*; 1696 : libelle pseudonyme; — *Abælardus redivivus, in quo exhibentur mores Diatribæ Theologiæ P. Estrix, jesuitæ*. — C'est encore contre le P. Estrix qu'il publia l'écrit suivant : *S. Bernardus expostulans apud summum pontificem adversus novum Abælardum*; Gerberon fit, sur sa dénonciation, condamner le P. Estrix par la cour de Rome; — mais bientôt il fut condamné lui-même pour l'écrit suivant : *Disquisitiones duæ historicæ de prædestinatione gratuita et gratia ex se efficaci*; 1697. Le même écrit parut plus tard en français, sous ce titre : *Traité historique sur la Grâce et la Prédestination*, par l'abbé de Saint-Julien; Paris, 1699, in-12; — *Conférence de Diodore et de Théotime sur les Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe*; Paris, 1697, in-8° : c'est une défense très-médiocre des *Provinciales*; — *La véritable Lettre de M. l'abbé Le Bossu à un de ses amis touchant le livre du cardinal Sfondrate*; 1697, in-12; — *Nouvelles Remarques sur l'Ordonnance de M. l'arch. de Paris*; — *Lettre d'un Théologien à M. l'év. de Meaux touchant ses sentiments et sa conduite à l'égard de M. l'arch. de Cambray*; Toulouse, 1698, in-12; quelques-uns attribuent cette lettre à René Angevin; — *Norisius aut Jansenianus aut non Augustinianus demonstratur a Lud. Mauguin*; Rouen, 1699; — *La Confiance chrétienne*; Utrecht, 1700, in-12; — *Étrennes et Avis charitables à messieurs les inquisiteurs*, poëme; — *Remontrances charitables à M. Louis de Cicé*; Cologne, 1700, in-12; — *Histoire générale du Jansénisme*; Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12 : c'est un des ouvrages principaux de Gerberon; — *Le Chrétien désabusé*; Leyde, 1701; — *Lettres de C. Jansenius, évêque d'Ypres, et de quelques autres personnes à M. Jean du Verger de Hauranne, avec des remarques, par François du Vivier*; Cologne, 1702, in-12; — *Nouvelle Logique en français*; Bruxelles, 1702. Si considérable que soit cette liste, tous les opuscules de Gerberon n'y sont pas mentionnés; mais ceux qui y manquent sont de très-médiocre importance. Il faut cependant encore ajouter à cette liste les Œuvres inédites de ce fécond écrivain, et quelques-uns des libelles qui lui ont été attribués par ses contemporains et contestés par ses confrères, dom Lecerf et dom Tassin. B. H.

Les Aventures de Gabriel Gerberon, relation faite par Gerberon lui-même et restée manuscrite; on la trouvera dans les volumes du résidu de Saint-Germain (Biblioth. impér.) paquet 5, num. 5, art. 7. — *Histoire littér. de la Congrégation de Saint-Maur*. — *Hist. littér. du Maine*, par B. Hauréau, t. IV, p. 73.

* **GERBEROY** (*Richard* DE), évêque d'Amiens, mort en 1210. Il avait été élevé à ce siége en 1204, et dès 1192 il était doyen de cette église. Ce fut sous son épiscopat, en 1206, que la tête de saint Jean-Baptiste fut apportée de Constantinople à Amiens par un croisé nommé Wallon de Sarton. Un des contemporains de ce prélat, Richard de Fournival, lui attribue divers ouvrages, entre autres une histoire romaine et un livre *De quatuor Virtutibus et de Ave Maria*; ces écrits paraissent perdus. G. B.

Histoire littéraire de la France, XVII, 70.

GERBERT (*Martin*), baron DE HORNAU, savant prélat allemand, né le 13 août 1720, à Horb, petite ville du Wurtemberg, et mort le 13 mai 1793, au monastère de Saint-Blaise, dans la forêt Noire. Après avoir fréquenté successivement l'école d'Ehingen, en Souabe, le collége des jésuites de Fribourg en Brisgau et l'école de Klingnau, il se rendit à l'abbaye de Saint-Blaise, où il fit sa théologie et sa philosophie. Le prince abbé de Saint-Blaise ayant remarqué les heureuses dispositions du jeune Gerbert, le dirigea lui-même dans ses études avec l'intention d'en faire un jour son successeur. A l'âge de seize ans, Gerbert entra dans les ordres, et fut fait prêtre huit ans après. On le chargea d'abord d'enseigner la philosophie et la théologie, et ensuite on lui confia le soin de la bibliothèque du couvent. Ce fut alors qu'il commença ses recherches sur l'histoire ecclésiastique du moyen âge et sur l'histoire de la musique et de la liturgie. En 1760 il entreprit un voyage en France, en Allemagne et en Italie, dans le but de visiter les bibliothèques des monastères les plus célèbres et de puiser aux sources authentiques les matériaux nécessaires pour les travaux qu'il avait entrepris. Il avait conçu le projet d'une histoire de la musique d'église. A Bologne, il se lia d'amitié avec le P. Martini, qui s'occupait alors de son *Histoire générale de la Musique*. Ces deux savants hommes se communiquèrent réciproquement les richesses scientifiques qu'ils avaient amassées, et convinrent d'entretenir une correspondance pour s'éclairer mutuellement sur leurs travaux. Gerbert fut d'abord surpris de la prodigieuse quantité de livres relatifs à la musique que Martini avait ressemblés, mais il assure que depuis lors il découvrit dans les bibliothèques de l'Allemagne beaucoup d'autres ouvrages dont il donna connaissance à Martini.

Dès l'année 1762, Gerbert avait annoncé, par un prospectus imprimé, son intention d'écrire l'histoire de la musique d'église. Il s'occupa avec ardeur de ce travail, et malgré les soins de tous genres qu'exigeait l'administration de l'abbaye de Saint-Blaise, dont il avait été nommé prince abbé en 1764, le premier volume était déjà im-

primé et le second était près de l'être lorsqu'en 1768 un incendie détruisit les bâtiments de l'abbaye, l'église, la bibliothèque et une partie des matériaux que Gerbert avait réunis pour la composition de son livre. Cette perte ne le découragea point; il se remit à l'œuvre, et l'ouvrage parut en 1774, sous le titre : *De Cantu et Musica sacra, a prima Ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus; typis San-Blasianis*, 1774, 2 vol. in-4°. L'ouvrage se divise en quatre parties : la première est relative à la musique des premiers siècles de l'Église; la seconde traite de l'art au moyen âge; la troisième concerne la musique à plusieurs parties vocales ou instrumentales; la quatrième commence au quinzième siècle pour s'étendre jusque vers la fin du dix-huitième siècle. On y trouve de curieux détails sur la notation dans le moyen âge, sur l'origine de la musique mesurée et sur les instruments, particulièrement sur l'orgue.

Les recherches auxquelles Gerbert s'était livré pour la rédaction de son travail lui avaient fait découvrir une foule de traités de musique écrits depuis le troisième siècle jusqu'au quinzième, dont il avait fait faire des copies. Il les publia, au nombre de plus de quarante, sous le titre de : *Scriptores ecclesiastici de Musica sacra potissimum, ex variis Italiæ, Galliæ et Germaniæ codicibus manuscriptis collecti et nunc primum publica luce donati; typis San-Blasianis*, 1784, 3 vol. gr. in-4°. On y trouve les traités d'Alcuin, d'Aurélien de Réomé, de Remi d'Auxerre, de Notker, surnommé *Labeo*, de Huchald de Saint-Amand, de Réginon de Prum, d'Odon, abbé de Cluny, d'Adelbold, de Gui d'Arezzo, de Bernon, d'Hermann Contract, de Guillaume d'Hirschau, de Théoger de Metz, du scolastique Aribon, de Jean Cotton, de Saint-Bernard, d'Eberhardt de Frisingue, d'Engelbert d'Aimont, de Jean Ægidius, moine espagnol, de Francon de Cologne, d'Élie de Salomon, de Marchetto de Padoue, de Jean de Muris, de Jean Heek, d'Adam de Fulde, et de quelques anonymes. Ces traités sont classés par ordre chronologique; on doit regretter de n'y pas voir figurer ceux de Jérôme de Moravie, de Hothbi, de Robert de Handlo, de Walter Odington, de Philippe de Vitry, de Jean le Chartreux, d'Anselme de Parme, de Tinctoris. Mais malgré ces lacunes, la collection donnée par Gerbert n'en est pas moins l'un des plus précieux monuments élevés à l'art musical. En effet, c'est à partir de cette publication que date la bonne direction qui a été prise dans l'étude de la musique au moyen âge.

Les deux ouvrages qui viennent d'être cités ne sont pas les seuls titres littéraires de l'abbé Gerbert. Consacrant à l'étude tous les instants que ne réclamaient pas ses devoirs religieux, le savant prélat a laissé dans divers genres, d'importantes publications, dont voici les titres : *Martini Gerberti et Remigii Kleesati XXIV Offertoria solemnia in festis Domini, B. Virginis et SS., opus I*; Augsbourg, 1747, in-fol.; — *Apparatus ad eruditionem theol.*; Saint-Blaise, 1754; — *Iter Alemannicum; accedit Italicum et Gallicum*; Saint-Blaise, 1765, in-8°; — *Pinacotheca Principum Austriæ, in qua marchionum, ducum, archiducumque Austriæ utriusque sexus simulcra, statuæ, anaglypha ceteraque sculpta, cælata pictave monumenta, tabulis æneis incisa, proferuntur et commentariis illustrantur; opera et studio Marq. Herrgott, Rusten Heer et Martin Gerbert*; 1768; — *Codex epistolaris Rudolphi I, Romanorum regis, commentario illustratus; præmittuntur fasti Rudolphini; accedunt auctaria diplomatum*; Saint-Blaise, 1772, in-fol. On y trouve de curieux renseignements pour l'histoire de la maison de Habsbourg; — *Taphographia principum Austriæ, monumentorum domus Austriacæ, tomus IV et ultimus*; 1772, 2 parties in-fol. Ce livre offre un grand intérêt pour l'histoire helvétique; — *Vetus Liturgia Alemannica, disquisitionibus prævïis, notis et observationibus illustrata*; Saint-Blaise, 1776, 2 parties, gr. in-4°; — *Monumenta veteris liturgiæ Alemannicæ, ex antiquis manuscriptis codicibus, pars I*; Saint-Blaise et Ulm, 1777, et *pars II*, ibid., 1779, gr. in-4°; — *Historia Nigræ Silvæ*; 1783, 3 vol. in-4°; — *De Rudolpho suevico comite de Rhinfelden, duce, rege, deque ejus inlustri familia, ex augusta ducum Lotharingiæ prosapia, apud D. Blasii sepulta; cryptæ huic antiquæ, nova Austriacorum adjuncta*; Saint-Blaise, 1785, in-4°. Après la mort de Gerbert, trois autres ouvrages de ce savant ont encore été imprimés à l'abbaye de Saint-Blaise, ce sont : Une nouvelle édition de la *Numotheca Principum, de P. Marq. Herrgott*, contenant la première et la seconde partie du tome II des *Monumenta domus Austr.*; 1791, in-fol.; — *Observationes in Bertholdi seu Bernoldi, Constantiniensis presbyteri, Opuscula, ex ejus scriptis collectæ et illustratæ*, qui précèdent les *Monumenta res Allemannicas illustrantia*, par Uffermann, 1792, 2 vol. in-4°; — *De Sublimi in Evangilio Christi juxta divinam Verbi incarnati œconomiam*, t. III, 1793, in-8°.

Dieudonné Denne-Baron.

Gerber, *Neues historisch-biographisches Lexicon der Tonkünstler*. — De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens*. — F. Schlichtegroll, *Nécrologe*, t. II, an. 1793. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

Gerbert. *Voy.* Silvestre II, pape.

* **Gerbet** (*Olympe-Philippe*), prélat français, né en 1798. L'abbé Gerbet fut un des principaux disciples de La Mennais. Il collabora au journal *L'Avenir*; mais après que cette publication eut été censurée par Grégoire XVI, il s'empressa de se soumettre au souverain pontife. Il donna à *L'Université catholique*, revue mensuelle, fondée par M. Bonnetty, une

série d'articles de philosophie religieuse qui furent remarqués. Sa réputation d'écrivain a franchi les limites du monde religieux; on le connaît principalement depuis la publication de *Rome chrétienne*, qui renferme des pages d'une éloquence rare et une érudition très-attachante. Longtemps vicaire général de M. de Salinis, évêque d'Amiens, dont il était l'ami, l'abbé Gerbet a été nommé évêque de Perpignan le 19 décembre 1853, et sacré le 29 juin suivant. Outre l'ouvrage qui vient d'être cité, on a de lui : *Des Doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec les fondements de la théologie*; 1826, in-8°; — *Coup d'œil sur la controverse chrétienne depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours*; 1831, in-8°; — *Conférences de Philosophie catholique*; in-8°; — *Réflexions sur la chute de M. de La Mennais*; 1838, in-8°; — *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique, suivies de Vues sur le dogme de la pénitence*, 4e éd., 1852; — *Notice sur sainte Théodosie, retrouvée dans les catacombes de Rome*; cette notice s'est transformée en un livre, où se trouvent relatées les fêtes qui ont eu lieu à Amiens pour célébrer le retour des cendres de cette martyre. A. RISPAL.

Renseignements particuliers.

GERBIER (*Balthasar*), diplomate, peintre et architecte flamand, né à Anvers, en 1592, mort à Londres, en 1667. Il se rendit en Angleterre, et entra en 1615 au service du duc de Buckingham, qui l'employa d'abord comme peintre, ensuite comme agent de ses intrigues. Il accompagna ce favori de Jacques Ier et le duc de Galles dans leur excursion romanesque en Espagne. Il y fut à la fois chargé de faire le portrait de l'infante, à laquelle le jeune prince voulait plaire, et de seconder le duc, son patron, dans ses menées mystérieuses. De retour à Londres, Buckingham lui confia le soin de former pour lui une galerie de tableaux, et il réunit la première collection de chefs-d'œuvre des écoles italienne et flamande qu'ait possédée l'Angleterre. Lorsque Charles Ier monta sur le trône, Buckingham recommanda Gerbier au jeune roi comme un homme adroit, fécond en expédients et qui pouvait rendre de grands services à la diplomatie secrète. Charles Ier l'envoya à La Haye pour y négocier un traité d'alliance, et, chose étrange, c'était avec Rubens que Gerbier allait traiter; deux peintres flamands, deux Anversois allaient se rencontrer pour jeter les bases d'un acte politique qui pouvait exercer une grande influence sur les affaires de l'Europe. L'entrevue eut lieu à Delft, et Rubens, qui n'avait pas l'astuce de son collègue, fut battu par celui-ci sur le terrain diplomatique. En récompense de ce service, le roi, à son retour, conféra à Gerbier des titres de noblesse et le brevet de maître des cérémonies. Deux ans après, Gerbier se rendit à Bruxelles avec le titre officiel d'envoyé du roi d'Angleterre près de l'archiduchesse infante. Il revint à Londres après cette ambassade; mais il disparaît tout à coup, et Horace Walpole, le seul écrivain qui ait donné des indications à peu près précises sur son histoire, dit qu'on ignore ce que Gerbier est devenu depuis 1641 jusqu'en 1648, époque où on le retrouve à Paris sollicitant pour son compte et obtenant de Louis XIV un privilége qui lui permit d'établir des monts-de-piété en France. Il reçut en effet des lettres patentes pour Paris et les principales villes de France; mais n'ayant pu réaliser son projet, il reprit le chemin de l'Angleterre, qu'il trouva en pleine révolution. Il fonda alors une académie dans laquelle il donnait des leçons sur presque toutes les branches des arts et des sciences. Le peu de succès qu'il y obtint la lui fit abandonner. Il change alors de métier, et se met à écrire des pamphlets. Bientôt il part pour la Hollande; de là il se rend aux colonies, à l'âge de soixante-cinq ans, avec une femme et huit enfants. Il avait formé le projet d'y faire de grandes plantations; mais à peine arrivé à Surinam, un ordre, venu des états de Hollande, le fait arrêter par une troupe armée qui tue une de ses filles et embarque Gerbier sur un vaisseau qui le conduit à Amsterdam. Il s'en plaignit vivement aux états de Hollande, et engagea une lutte qui aurait pu lui être fatale, lorsqu'un événement inattendu changea sa position. Charles II venait d'être appelé au trône de ses pères. Gerbier se rend aussitôt à Londres, où il arrive juste à temps pour donner des dessins des arcs de triomphe élevés pour la rentrée du roi dans sa capitale. A partir de ce moment, il revint à la carrière des arts, pour n'en plus sortir. C'est à l'architecture qu'il consacra plus particulièrement ses dernières années. Il publia sur la construction des monuments quelques écrits, dans lesquels on trouve des notions curieuses sur le prix des matériaux et de la main-d'œuvre de son temps. Lorsqu'il mourut, âgé de soixante-quinze ans, il dirigeait encore la construction d'un château pour un riche lord. On a de lui quelques tableaux en miniatures, assez recherchés. GUYOT DE FÈRE.

Fétis, *Bulletin de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles*, ann. 1856.

GERBIER (*Pierre-Jean-Baptiste*), célèbre jurisconsulte français, né à Rennes, le 29 juin 1725, mort le 26 mars (1) 1788. D'une famille d'avocats distingués, il fut destiné de bonne heure à parcourir la même carrière. Confié d'abord à des savants que son père avait fait venir de Hollande à cet effet, il alla continuer ses études à Paris, au collége de Beauvais. A dix-sept ans il commença son droit; reçu avocat trois ans plus tard, il ne parut cependant au barreau qu'à vingt-huit ans. Il suivait en cela les conseils de son père, qui jugeait indispensables à la profession d'avocat certaines études complémentaires du droit proprement dit. Son début au barreau fut un triomphe, et depuis il compta les causes qu'il

(1) 20 mars, d'après diverses biographies.

eut à plaider par autant de succès. Une condescendance imprudente le porta à exercer sa profession devant la commission instituée par le chancelier Maupeou pour remplacer le parlement de Paris. Il en résulta que lors de la réinstallation de ce corps célèbre, en 1778, Gerbier fut vu d'un assez mauvais œil par les parlementaires. A la même époque, il fut en butte à l'animosité de Linguet, qui l'accusait d'être le promoteur de sa radiation du barreau. Néanmoins, Gerbier fut jusqu'à la fin de ses jours l'objet de l'estime de ses confrères. Gerbier réussissait surtout à émouvoir les juges. Parmi les causes où il déploya ce talent pathétique, on peut citer celle où il plaidait pour deux filles que leur père refusait de reconnaître. Il émut cet homme lui-même, au point de lui faire verser des larmes. Interrompant alors sa plaidoirie, il s'écria : « Jurisconsultes, retirez-vous! lois, taisez-vous! magistrats, écoutez la voix de la nature! Voyez ces larmes, et jugez! » Les autres grandes causes qu'il plaida sont restées dans la mémoire des anciens membres du barreau; telle est l'affaire des frères Lyoncy contre les jésuites, à propos des lettres de change souscrites par le P. Lavalette; telles sont encore la cause du comte de Montboissier contre sa femme, qui demandait la séparation, et celle du comte de Bussy contre la Compagnie des Indes. Son extérieur ne produisait pas moins d'effet que sa parole; il avait le visage plein de dignité, le regard vif et animé, un organe sonore et flexible, enfin une locution nette et facile. Il était moins remarquable comme écrivain que comme orateur. Il mourut pour avoir mangé d'un mets préparé dans un vase de cuivre. On a de lui, entre autres écrits : *Mémoire pour la Compagnie des Indes*; 1759, in-4°; — *Réflexions dans la cause des abbayes de Chezal-Benoist sur la nature et l'origine du droit du roi de nommer aux prélatures du royaume*; Paris, 1764, in-4°; — *Mémoire pour le sieur Hatte*, etc.; Paris, 1765, in-4°; — *Mémoire pour M. Gerbier, ancien avocat au Parlement*, etc.; dans le *Barreau français*, t. VI.

Annales du Barreau français, t. II. — De La Croix-Frainville, *Notice*. — Dupin; *Opusc. de Jurisp.* — *Doc. fournis* par M. Roullier (de Chartres).

GERBILLON (*Jean-François*), missionnaire français, né à Verdun, le 11 janvier 1634, mort à Péking, le 25 mars 1707. Il fit ses études chez les jésuites de Nancy, et s'appliqua surtout aux mathématiques. Il sollicita d'être adjoint aux missions de la Chine, et partit de France en 1685, avec cinq de ses confrères; ils abordèrent en Chine le 25 mars 1686. Les missionnaires demandèrent aussitôt une audience à l'empereur Khang-hi (surnommé *Ching-Tsou-Jin-Hoang-Ti*); ils ne l'obtinrent que difficilement; enfin Khang-hi les fit venir à Péking, et les reçut le 8 mars 1688. (Les détails de cette partie de la mission se trouvent aux articles des PP. Le Gobien et Verbiest.) L'empereur ne reconnut pas l'utilité de la prédication d'une nouvelle religion dans ses États; néanmoins, il renvoya en dernier ressort leur demande devant une assemblée composée des princes du sang et des présidents de tous les conseils chinois et tartares; ce conseil suprême, après six audiences et ayant entendu les missionnaires, se prononça pour le rétablissement des temples chrétiens et le rappel des missionnaires exilés; cependant, l'empereur refusa d'homologuer cette délibération solennelle. Il maintint les défenses formulées par le dernier empereur de la dynastie des Ming, Chin-Tsoung-Hien-Ti, « se fondant sur ce que les sectes de Fo, des Tao-sse, des Lamas, des Ha-chang n'avaient pas d'autre but que d'enseigner aux hommes la pratique du bien et l'abstention du mal; dans ce cas, un quatrième culte était donc superflu, et n'amènerait qu'une dispute de doctrine. Il considérait de plus la remise de tous les crimes par le baptême ou l'extrême-onction comme dangereuse et immorale, les plus grands scélérats pouvant attendre jusqu'au dernier moment pour se faire laver ou absoudre de leurs fautes; le mélange des hommes et des femmes dans les cérémonies chrétiennes lui semblait également scandaleux; enfin, les chrétiens, ne rendant aucun culte à la mémoire de leurs ancêtres, n'honoraient pas, selon lui, suffisamment la vertu et ne perpétuaient pas l'amour des belles actions dans la famille ». Malgré cet arrêt, Khang-hi résolut de mettre à profit les talents et le savoir des missionnaires, et, par une permission spéciale, autorisa un certain nombre d'entre eux de résider à Péking, avec le droit de pratiquer leur religion, mais non de la professer. Il retint particulièrement à sa cour les PP. Gerbillon, Pereira et Bouvet. Il leur ordonna de se rendre familiers avec les langues chinoise, mantchoue et les autres dialectes sémitiques, et en fit souvent ses conseillers intimes. Il chargea même, le 30 mai 1688, les PP. Gerbillon et Pereira d'accompagner à Nip-chou (Selinga) les envoyés chinois qui allaient déterminer avec les ambassadeurs moscovites la limite des deux empires. Les deux jésuites s'y rendirent fort utiles, mais revinrent le 6 octobre 1688 sans avoir pu conclure aucun traité. « Il est vrai, dit dom Calmet, que si leur voyage fut sans succès pour la paix, ils rapportèrent une grande connaissance des pays qu'ils avaient traversés, avec l'amitié des grands, et se servirent de cette amitié pour l'avancement de la religion chrétienne. » L'année suivante, le 13 juin, le P. Gerbillon fut adjoint à une autre ambassade chinoise; cette fois il réussit à mettre les deux puissances d'accord; il fut convenu que les Moscovites rendraient aux Chinois la ville de Yacksa (Sakhalien-Oula) sur le fleuve Amour, mais après l'avoir complétement démolie. Suivant dom Calmet, un pareil traité « lui attira de grandes louanges tant de la part des Moscovites que de celle des Chinois ». Khang-hi reconnaissant combla

ses ambassadeurs de faveurs; il fit présent de ses habits impériaux au P. Gerbillon; il le prit pour son maître de mathématiques et son médecin particulier. L'habile missionnaire ayant guéri l'empereur d'une fièvre tierce, il en obtint un édit, en date du 20 mars 1692, qui accordait aux PP. jésuites un emplacement auprès du palais impérial, afin d'y construire une maison commune et une chapelle. En même temps la signature impériale sanctionnait une déclaration du *sou-pou-taï* (premier président de la cour souveraine des rites) qui demandait le libre exercice du culte chrétien dans le Céleste Empire. En 1696, le P. Gerbillon fut de nouveau chargé de correspondre avec l'ambassadeur moscovite Isbrandt-Ides, et cette fois les conférences eurent lieu en langue italienne. Le P. Gerbillon sut encore obtenir l'assentiment de la cour céleste; il travailla alors à la conversion de Khang-hi lui-même, « mais, écrit-il, Dieu ne lui accorda pas cette grâce ». Il était depuis quelques années recteur du collége des Français en Chine et supérieur de ses confrères missionnaires lorsqu'il mourut. Jamais la position des missions catholiques dans la Chine n'avait été si florissante, et le P. Gerbillon doit certainement être considéré comme l'un des principaux apôtres de la Chine. C'était à la fois un homme instruit, actif et adroit; ses vues étaient larges : il faisait volontiers abstraction des détails pour arriver plus sûrement à son but, le triomphe du catholicisme en Chine et l'ouverture aux intérêts européens de cette vaste et riche contrée. Il fut efficacement secondé dans cette voie par le P. Gaubil (*voy.* ce nom); mais l'ambition des autres missionnaires, leur rivalité d'ordre, de pays, vint entraver puis détruire les heureux résultats obtenus par ces deux hommes intelligents. On a du P. Gerbillon : *Les Éléments de la Géométrie*, tirés d'Euclide et d'Archimède, imprimés à Péking, en langues chinoise et tartare; — *Géométrie pratique et spéculative*, imprimée au même lieu et dans les mêmes langues; — *Observations historiques sur la grande Tartarie*, imprimées par Du Halde, dans sa *Description de la Chine*, t. XXXIII; — *Relations de huit Voyages en Tartarie, faits par ordre de l'empereur de Chine*, en 1688, 1689, 1691, 1692, 1695, 1696, 1697 et 1698. Ces *Relations* séparées se trouvent dans Du Halde; elles contiennent des détails curieux sur la Tartarie et les guerres de Kang-hi contre les Éleuthes. Suivant T.-S. Bayer et Langlès, Gerbillon serait l'auteur des *Elementa Linguæ Tartaricæ*, que d'autres bibliographes attribuent au P. Couplet ou au P. Bouvet. Alfred DE LACAZE.

Gemelli, *Giro del Mondo* (Naples, 1699-1700; 6 vol. in-12). — *Lettres édifiantes*, t. XVIII. — Michault, *Mélanges historiques et philologiques*, t. I, p. 257-274. — *Histoire générale des Voyages*, t. VII et VIII. — Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — G. Pauthier, *Chine*; dans l'*Univers pittoresque*.

* GERBO (*Louis*), peintre flamand, né à Bruges, au commencement de 1761, mort à Paris, en août 1818. Nul recueil n'indique quel fut son maître et à quel âge précis il quitta sa ville natale pour venir en France; on sait toutefois qu'il fit un séjour de plusieurs années à Bruxelles et à Gand, où furent sans doute ses maîtres, et où il exécuta quelques travaux. Il habitait Paris avant 1805, y peignit depuis diverses décorations d'intérieur, aujourd'hui disparues. Son œuvre principale est une peinture religieuse demandée par la ville de Gand pour l'église Saint-Jacques; elle représente une *Sainte Famille*, généralement très-vantée.

E—D R—N.

Siret, *Dictionnaire des Peintres*; Bruxelles, 1848.

GERCKEN (*Philippe-Guillaume*), jurisconsulte allemand, né le 5 janvier 1722, mort à Worms, le 7 juin 1791. Après avoir étudié la jurisprudence, il entreprit plusieurs voyages pour augmenter la somme de ses connaissances. A son retour en Allemagne, il résida alternativement à Stendal et sur son domaine. On a de lui : *Diplomataria veteris Marchiæ Brandenburgensis*; Salzwedel, 1765-1767; — *Codex diplomaticus*; Brunswick, 1768, in-4°; — *Codex diplomaticus Brandenburgensis*; Salzwedel, 1769-1785; — *Geschichte der Slawen, besonders in Teutschland* (Histoire des Slaves, particulièrement en Allemagne); Leipzig, 1772; — Des articles, dans la *Teutsche Encyklopædie* (Encyclopédie allemande), parue à Francfort-sur-le-Mein.

Meusel, *Lexikon der vom Jahre 1750-1800 verstorbenen teutschen Schriftsteller*. — Schlichtegroll, *Nekrolog auf das Jahr* 1791.

GERDES (*Daniel*), théologien allemand, né à Brême, le 9 avril 1698, mort le 11 février 1765. Depuis 1719, il étudia la théologie à Utrecht, sous Alphen, Burmann et Lampe, et en 1722 il visita la Hollande, l'Allemagne et la Suisse. A son retour il fut nommé prédicateur à Wageningen; en 1726 et en 1735, il devint professeur de théologie à Utrecht. Ses principaux ouvrages sont : *Vesperæ Vadenses, seu diatribæ theologico-philol. de hyperbolis ex Script. S. eliminandis*; Utrecht, 1727, in-4°; — *Observationes miscellaneæ ad quædam loca SS. in quibus historia patriarcharum illustratur*; Duisbourg, 1729-1733, in-4°; — *Miscellanea Duisburgensia*, etc.; Amsterdam et Duisbourg, 1732-1736 : ce dernier ouvrage fait suite au précédent; — *Miscellanea Groningana*; Duisbourg, 1736-1745, I-IV; — *Florilegium historico-criticum librorum rariorum*, etc.; Groningue, 1740, in-8°. Cet ouvrage, publié à part, fait partie du précédent recueil; — *Compendium Theologiæ dogmaticæ*; Groningue, 1734, in-8°; — *Exercitationum academicarum*, etc., *Libri III*; Amsterdam, 1738, in-4°; — *Introductio in historiam Evangelii sæc. XVI, passim per Europam renovati*, etc.; Groningue, 1744-1752, 4 vol. in-4°; — *Scri-*

nium antiquarium, sive miscellanea Groningana nova, etc.; Brême, 1748-1765, 8 vol. in-4°. La dernière partie est posthume; — *Meletemata sacra;* Groningue, 1759, in-4°.

Hirsching, *Hist. liter. Handb.*

GERDIL (*Hyacinthe-Sigismond*), cardinal et théologien savoyard, né à Samoëns de Faucigny (Savoie), le 23 juin 1718, mort à Rome, le 12 août 1802. Son père, qui était notaire, lui fit donner une éducation soignée. Il commença ses études à Bonneville et les acheva dans les colléges des barnabites de Thonon et d'Annecy. Beaucoup d'application, une grande sagacité, la mémoire la plus heureuse, des mœurs pures et une piété vive le firent aimer de ses maîtres, qui furent heureux de l'attacher à leur congrégation. Après son noviciat, il alla suivre les cours de théologie à Bologne, où il se perfectionna dans les langues anciennes, et où il étudia en même temps les sciences physiques et mathématiques. Parmi les hommes illustres avec lesquels il se lia d'amitié dès cette époque on remarque Prosper Lambertini, alors archevêque de Bologne et depuis pape sous le nom de Benoît XIV. Ce savant prélat lui demanda des conseils et des renseignements pour son livre *Sur la Béatification et la canonisation des saints*. Les barnabites, fiers de leur jeune élève, avaient hâte de le produire. Ils le chargèrent de professer la philosophie à Macerata en 1737, puis à Casal, où il fut en même temps préfet du collége. Quelques thèses de philosophie que, pendant son séjour à Casal, il dédia au duc de Savoie, et deux volumes qu'il publia contre Locke, attirèrent l'attention de la cour de Turin. On lui confia en 1749 la chaire de philosophie dans l'université de cette ville, et cinq ans plus tard celle de théologie morale. L'archevêque de Turin l'admit dans son conseil de conscience, et les barnabites l'élurent provincial des colléges de Savoie et de Piémont. Benoît XIV, qui ne l'avait pas oublié, le désigna à Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne, comme le meilleur précepteur pour son petit-fils, le prince de Piémont, depuis Charles-Emmanuel IV. Gerdil vécut à la cour aussi modestement que dans son collége, donnant à l'étude et à la composition d'ouvrages scientifiques et religieux les loisirs que lui laissait l'éducation de son royal disciple. Une riche abbaye qui fut le prix de ses soins ne changea rien à sa manière de vivre, et il consacra à des œuvres de bienfaisance la plus grande partie de son revenu. Dans le consistoire du 26 avril 1773, Clément XIV le réserva cardinal *in petto* sous cette désignation, qui caractérisait à la fois sa réputation et sa modestie : *notus orbi, vix notus urbi*. Son élévation au cardinalat n'eut cependant lieu que sous Pie VI. Celui-ci l'appela à Rome, le fit consulteur du saint-office, évêque de Dibona, l'agrégea au sacré collége le 27 juin 1777, et le 15 décembre suivant le proclama cardinal du titre de Sainte-Cécile. Gerdil montra dans cette haute position un zèle éclairé pour les intérêts de l'Église. Élu préfet de la Propagande, membre de presque toutes les congrégations, protecteur des maronites, et chargé en cette qualité de la correction des livres orientaux, il jouissait à Rome de la plus grande considération, et dans toutes les affaires délicates il était l'oracle du saint-siége. Les événements politiques troublèrent cruellement ses dernières années. Obligé de quitter Rome lors de l'invasion française, il vendit ses livres pour subvenir aux frais du voyage; mais à son arrivée à Sienne, où le pape était détenu, il avait épuisé ses ressources, et il n'aurait pu gagner le Piémont sans l'assistance du cardinal Lorenzana et de Despuig, archevêque de Séville. Il vécut quelque temps dans son abbaye de Clusa, pauvre, persécuté, mais trouvant des consolations dans l'étude et la prière. Il se rendit au conclave convoqué à Venise après la mort de Pie VI. Les cardinaux lui firent d'abord hommage de leurs votes; cependant, comme son grand âge pouvait rendre le saint-siége prochainement vacant et nécessiter un nouveau conclave, les voix se reportèrent sur un cardinal plus jeune. Gerdil suivit le nouveau pape à Rome, et y reprit ses fonctions. Il mourut peu après, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Le pape lui fit faire de magnifiques obsèques, et le P. Fontana, général des barnabites, prononça son oraison funèbre.

Le cardinal Gerdil était membre de presque toutes les académies d'Italie, et de plusieurs sociétés littéraires de l'Europe, entre autres de la Société royale de Londres. Passionné pour l'étude, infatigable au travail, doué d'une robuste santé, il composa un grand nombre d'ouvrages français, italiens, latins, dans lesquels on admire du savoir, beaucoup de bon sens, un esprit conciliant, un sincère amour des lumières, mais où l'on chercherait vainement la profondeur et l'originalité. On a de lui : *Éclaircissements sur la notion et la divisibilité de l'étendue géométrique, en réponse à la lettre de M. Dupuis;* Turin, 1741, in-12; — *L'Immatérialité de l'âme démontrée contre Locke, et de la defense du sentiment du P. Malebranche contre ce philosophe;* Turin, 1747-48, 2 vol. in-4°. Dans cet écrit, qui est peut-être son meilleur ouvrage, Gerdil se montre le défenseur habile du spiritualisme religieux contre Locke et ses disciples, parmi lesquels il compte Voltaire et Montesquieu; — *Introduzione allo studio della religione, con la confutazione de' filosofi antichi e moderni circa l'Ente supremo, l'eternità*, etc.; Turin, 1751; — *Dissertation sur l'incompatibilité de l'attraction, et de ses differentes lois avec les phénomènes, et sur les tuyaux capillaires;* Paris, 1754, in-12; — *Traité des Combats singuliers ou des duels;* Turin, 1759, in-12; — *Recueil de Dissertations sur quelques Principes de Philosophie et de Religion;* Paris, 1760, in-12; — *Anti-Contrat*

social; La Haye, 1764, in-12; — *Anti-Emile, ou réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation, contre les principes de J.-J. Rousseau;* Turin, 1763, in-8°. Rousseau rendit justice à la modération et à la convenance de cette réfutation, tout en se plaignant que Gerdil ne l'eût pas compris; — *Sposizione de' Caratteri della vera Religione;* Turin, 1767, in-8°; traduit en français par le P. Livoi, Paris, 1770, in-8°; — *Discours sur la nature et les effets du Luxe, avec des raisonnements de M. Melon, auteur de l'*Essai politique sur le Commerce en faveur du Luxe; Turin, 1768, in-8°; — *Discours philosophiques sur l'homme considéré relativement à l'état de la nature et à l'état de la société, et sous l'empire de la loi;* Turin, 1779, in-8°; — *Discours philosophiques sur l'homme, sur la religion et ses ennemis;* Paris, 1782, in-12; — *Opuscula ad hierarchicam Ecclesiæ constitutionem spectantia;* Parme, 1789, in-8°; — *In commentarium a Justino Febronio in suam retractationem Animadversiones;* Rome, 1792, in-4°; — *In Notas nonnullarum Propositionum synodi Pistoiensis;* Rome, 1795; — *Notes sur le poëme de* La Religion *de Bernis;* Parme, 1795; — *Précis d'un cours d'instruction sur l'origine, les droits et les devoirs de l'autorité souveraine dans l'exercice des principales branches de l'administration;* Turin, 1799, in-8°. Outre ces ouvrages et beaucoup de mémoires insérés dans divers recueils, Gerdil laissa un grand nombre d'écrits inédits. On les trouve dans l'édition des *Œuvres complètes* de Gerdil: *Opere edite e inedite;* Rome, 1806-1821, 20 vol. in-4°. L'abbé Cabanès avait commencé la publication des *Œuvres choisies* du cardinal Gerdil; Paris, 1826, 2 vol. in-8°; mais cette édition, qui devait former 12 vol., n'a pas été continuée.

Grandi, *Orazione funebre del cardinale G.-S. Gerdil;* Macerata, 1802, in-4°. — Fontana, *Elogio letterario del C. G.-S. Gerdil;* Rome, 1802, in-4°, trad. en français par Pierre d'Hesmivy d'Auribeau; Rome, 1802, in-8°. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. IV.

GERDY (*Pierre-Nicolas*), chirurgien français, né à Loches (Aube), en 1797, mort à Paris, en 1856. Issu d'une famille de cultivateurs, il vint à Paris en 1813 étudier la médecine, et se présenta au concours en 1817 pour une place d'aide d'anatomie. Il échoua, et il allait renoncer à cette carrière lorsque Chaussier le fit nommer à une autre place d'aide. Dès lors Gerdy commença sa longue série de travaux sur l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la philosophie médicale, et fit un grand nombre de cours sur ces sujets variés. Nommé par concours aide au Muséum en 1820, il parvint l'année suivante à faire rétablir le concours pour le prosectorat, et en sortit victorieux; mais il avait eu à lutter contre des actes de déloyauté et de favoritisme qui déjà avaient aigri son caractère et lui avaient inspiré le mépris des hommes. Peu avant, Gerdy avait exposé ses recherches sur la structure du cœur et sur la circulation veineuse; il les fit suivre d'un important mémoire sur la *Structure de la Langue* et de l'*Essai d'Analyse des Phénomènes de la Vie*, travaux dont le temps a sanctionné les idées principales. Reçu docteur en 1823, nommé agrégé, puis chirurgien des hôpitaux en 1825, Gerdy publia de nouveaux travaux. Il faisait depuis neuf ans des cours suivis sur l'anatomie des formes, lorsqu'il se présenta pour la chaire d'anatomie à l'École des Beaux-Arts, à laquelle fut nommé Émery. Cet échec contribua encore à aigrir davantage son caractère. En 1833, Gerdy affronta le concours pour la chaire de pathologie externe, et réussit au moment où il s'y attendait le moins. A partir de cette époque il s'adonna à la chirurgie pratique. En 1837 il entra à l'Académie de Médecine. Lutteur ardent, il prit la parole dans toutes les discussions importantes de l'Académie, sur le somnambulisme, la syphilis, l'arsenic, et il trouva le temps de rédiger et de lire un grand nombre de mémoires, d'écrire de nombreux articles pour le *Dictionnaire* en 30 vol., et de publier en 1846 la *Physiologie des Sensations et de l'Intelligence*. En 1848, malgré le délabrement de sa santé, il siégea à la Constituante, mandataire du département de l'Aube, et, toujours poursuivi du désir, comme d'une idée fixe, « d'anéantir l'intrigue », il proposa de ne donner qu'au concours toutes les fonctions administratives. Rentré dans la vie privée, on le vit encore quelquefois paraître à l'hospice de La Charité et à l'Académie, mais déjà il commençait à s'éteindre. Pour beaucoup d'hommes c'est l'heure des grands projets; Gerdy commença la publication d'un traité complet de chirurgie en sept monographies; trois seulement avaient paru lorsque la phthisie l'enleva. Gerdy était un travailleur infatigable, aimant les études abstraites, dont il poussait quelquefois l'analyse jusqu'à la subtilité. Il n'a pas laissé de réputation comme praticien, ni même comme professeur; mais l'Académie gardera longtemps le souvenir des luttes auxquelles il avait pris part. Voici la liste de ses principaux travaux, par ordre chronologique: *Mémoire sur l'organisation du cœur* (*Bull. de la Faculté*, 1818); — *Mémoires sur la circulation veineuse, sur la circulation capillaire* (*Bull. de la Faculté*, 1819); — *Description d'un fœtus né à terme avec une spina bifida* (*Bull. de la Fac.*, 1819); — *Structure de la langue du bœuf* (*Archives de Méd.*, 1re série, t. VII); — *De la physiologie et de la manière de procéder à l'étude de cette science* (dans le *Journ. compl. des Sciences méd.*, t. IX); — *Essai d'Analyse des Phénomènes de la Vie;* in-8° (1823); — *Examen des notes de Magendie sur les recherches physiologiques de Bichat* (dans la *Revue méd.*, t. IX); — *Recherches, discussions et propositions d'anatomie et de physiologie*, etc. (thèse inaugurale, 1823); —

Quid medicinæ profuerunt vivorum animalium sectiones, quid disquisitiones microscopii ope institutæ (thèse de concours, 1824); — *Remarques sur les aponévroses* (*Bull*: de Férussac, 1825); — *Note sur la prononciation* (*Bull.* de Fér., 1826); — *Traité des Bandages* (1826, in-8°; réimprimé en 1837, dans le *Traité des Pansements*); — *Analyse de l'histoire de la Santé;* 1827, in-8°; — de nombreux articles dans le tome XII de l'*Encyclopédie méthodique;* — *Note sur la vision* (*Bull.* de Fér., 1828); — *Mémoire sur l'influence du froid* (*Arch. de Méd.*, sér. 1re, t. XVII); — *Mécanisme de la marche* (*Journ.* de Magendie, 1829); — *Parallèle des os et des articulations* (*Bull.* de Fér., 1829); — *Anatomie des Formes extérieures;* 1829, in-8°; — *Anatomie comparée des Formes du Corps humain;* 1830, in-8°; — *Sur les mouvements de la langue et du pharynx* (*Bull.* de Fér., t. XX); — *Thèse pour le concours de physiologie;* 1830; — *Physiologie médicale didactique et critique;* 1832, in-8°; — *Remarques sur l'accouchement par le vertex* (*Arch.*, 1832); — *Des polypes* (thèse de concours, 1833); — *Cure radicale des hernies* (*Bull.* de Férussac, t. I); — *Mémoire sur la structure des os* (dans le *Bull. clinique,* 1835); — *Sur l'état matériel des os malades* (*Arch.*, 1836); — *Traité des Bandages et des Pansements;* 1837, 2 vol. in-8°; — *Critique du système de délégation de Mayor* (dans *L'Expérience*, 1839); — *Recherches sur l'encéphale* (dans le *Journ. des Conn. médico-chirurg.*, 1838 et 1840); — *Divers travaux sur la vision* (dans *L'Expérience*, 1840 et 1841); — *Résumé des principales Recherches d'Anatomie, de Physiologie et de Chirurgie de M. Gerdy;* in-8°, 1843; — *De l'inflammation des os* (dans *L'Exp.*, 1843); — *Expériences sur la réduction des luxations de l'épaule* (dans le *Journ. de Chirurgie*, 1843); — *Recherches sur le trichiasis* (ibid., 1844); — *De la Perception sensoriale et du Jugement méthodique et raisonné* (*L'Exp.*, t. XIII et XIV); — *Physiologie philosophique des Sensations et de l'Intelligence;* 1846, in-8°; — *Formation d'un canal artificiel dans le cas d'oblitération du canal nasal* (dans le *Journ. des Conn. méd.-chirurg.*, 1846); — *Chirurgie pratique;* 3 vol. in-8°, 1851, 52 et 53. M. Wulf. Gerdy publiera bientôt un 4e volume, pour compléter les travaux originaux de son père; — *De la Périostite et de la Médullite* (*Arch.*, 1853); — *Recherches sur la carie* (dans la *Gazette*, 1854); — *Sur la nécrose* (ibid., 1854); — *Cure radicale des hernies inguinales* (*Arch. génér.*, 1855); — *Guérison des fistules à l'anus profondes par la méthode du pincement* (*Bull. de Thérapeutique,* 1855).

En laissant de côté quelques opuscules politiques, nous avons encore à signaler un grand nombre de leçons et de mémoires publiés par Beaugrand ou par Wulfranc Gerdy d'après les travaux du savant professeur, ainsi que de nombreux mémoires et discours communiqués ou prononcés à l'Académie de Médecine. Voici les titres des principaux: *Introduction de l'air dans les veines* (*Bull. de l'Acad.*, 1837 et 1838); — *Sur la Vision* (ibid., 1838); — *Sur les fonctions du système nerveux* (ibid., 1839); — *Sur les luxations congéniales* (ibid., 1839); — *Historique des travaux sur la vision* (ibid., 1840); — *Sur la vision des somnambules; Sur le magnétisme; Sur l'arsenic* (ibid., 1841); — *Grossesse extra-utérine et gastrotomie* (ibid., 1841); — *Sur le tact et les sensations cutanées* (ibid., 1842); — *Sur la ténotomie* (ibid., 1842); — *Sur le développement des facultés de l'entendement* (1842 et 43); — *La rétraction des tissus albuginés* (ibid., 1844 et 47); — *Sur l'ophthalmologie*, 1844; — *Les injections iodées*, 1846; — *L'éthérisation*, 1847; — *L'influence de la pesanteur sur les maladies chirurgicales*, 1847; — *La staphylographie*, 1848; — *Sur la syphilisation*, 1852; — *Sur la transmissibilité des accidents secondaires*, 1852; — *La surdi-mutité*, 1853; — *La philosophie médicale*, 1855.

Dr Duchaussoy.

Encyclopédie biographique du dix-neuvième siècle. — *Biog. des Hommes du Jour.* — Sachaille, *Les Médecins de Paris.* — Broca, *Éloge historique de Gerdy*, lu à la Société de Chirurgie, en 1856.

* **GEREMIA** *de Crémone*, sculpteur italien, vivait vers 1430. Élève de Brunelleschi, il travailla habilement le bronze, de compagnie avec un Esclavon, dont le nom est inconnu, et exécuta divers beaux ouvrages à Venise. E. B—n.

Vasari, *Vite.* — Cicognara, *Storia della Scultura.*

GÉRENTE (*Jean-François-Olivier*, baron de), homme politique français, né vers 1750, dans le Dauphiné, mort dans la même province, le 21 juin 1837. Il accepta les idées révolutionnaires dans ce qu'elles avaient de nécessaire, de possible, de généreux, et fut député par le département de la Drôme à la Convention en 1792. Lors du jugement de Louis XVI, il déclara ne pouvoir prononcer que comme législateur, et vota pour la détention. Le 6 juin 1793, il signa la protestation en faveur des girondins, et fut au nombre des soixante-treize députés mis en arrestation pour ce fait. Rendu à la liberté après le 9 thermidor et rappelé dans la Convention, il demanda alors qu'il fût fait justice du *terrorisme* et que l'Assemblée décrétât une fête populaire en commémoration du 9 thermidor. Le 25 pluviôse an III (13 février 1795), il prit la parole dans une discussion relative au traité de la France avec la Toscane, et rappela le droit qu'ont tous les peuples de se donner un gouvernement. Quelque temps après il fut envoyé en mission dans les départements du Gard et de l'Hérault. Il fut rappelé le 21 vendémiaire (12 octobre) suivant. Devenu membre du Conseil des Anciens, il fut élu, le 1er prairial an IV

(20 mai 1796), secrétaire de cette assemblée. Il prit plusieurs fois la parole, notamment le 17 pluviôse an IV (6 février 1796); sur les doubles élections du Lot, et le 17 floréal an V (6 mai 1797), comme rapporteur en faveur des pensions des religieux de la Belgique. Il sortit du Conseil peu après, se retira dans ses propriétés, et ne reparut plus sur la scène politique. H. LESUEUR.

Moniteur universel, années 1792 à 1797, sous la rubrique *Olivier Gérente*. — *Petite Biographie Conventionnelle*. — *Biographie moderne*, édit. de 1806. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biog. nouv. des Contemp.*

GERHARD (*Jean*), théologien allemand, né à Quedlimbourg, le 17 octobre 1582, mort le 17 août 1637. Il étudia la théologie à Iéna, puis à Marbourg. En 1606 il devint surintendant (évêque protestant) à Heldbourg. Il professa aussi la théologie à Cobourg. En 1615 Gerhard eut la surintendance générale (archevêché) de cette ville. Enfin, il termina sa laborieuse carrière par les fonctions de professeur titulaire de théologie à Iéna. Ses principaux ouvrages sont : *Loci theologici*; Iéna, 1610, 10 vol. in-8°; Tubingue, 1662-1689, 22 vol. in-4°; — *Quæstiones theologicæ*; — *Aphorismi totius Theologiæ*, etc.

Arnold, *Kirchen und Ketzer-historie*.

GERHARD (*Jean-Ernest*), fils du précédent, théologien et orientaliste allemand, né à Iéna, le 15 décembre 1621, mort dans la même ville, le 24 février 1668. Il commença ses études dans sa ville natale, et les continua à Altdorf, Helmstædt, Leipzig et Wittemberg. Il s'appliqua d'abord aux langues orientales et plus tard à la théologie. Il visita ensuite la Hollande, la France et la Suisse, pour connaître les richesses bibliographiques de ces divers pays. En même temps il fit connaissance avec plusieurs notabilités littéraires. De retour à Iéna, il y devint professeur d'histoire, puis de théologie. On a de lui : *Harmonia Linguarum orientalium*; — *Consensus et Dissensus religionum profanarum Judaismi, Samaritanismi, Muhamedismi et Paganismi*.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GERHARD (*Jean-Ernest*), fils du précédent, écrivain allemand, né à Iéna, le 19 février 1662, mort à Giessen, le 18 mars 1707. Il étudia à Iéna et à Altdorf la théologie, devint membre de la *Societas Disquirentium*, et fournit de nombreux *Mémoires* aux *Acta Eruditorum* de Leipzig. Après avoir visité la Saxe, la marche de Brandebourg, le Mecklembourg, la Poméranie, le Holstein, Lunebourg et Brunswick, il fit à Iéna des conférences théologiques, qui eurent du succès. Il fut ensuite nommé inspecteur des églises et écoles du pays de Gotha. En 1696 il fut appelé à la chaire de théologie de Giessen, et en 1698 il devint prédicateur dans la même ville. On a de lui des ouvrages de controverse peu recherchés aujourd'hui. Le plus remarquable est intitulé : *Der lutherischen und reformirten Religion Einigkeit* (L'Unité de la Religion luthérienne et réformée).

Strieder, *Hess. Gelehrtengesch.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Fischer, *Vita Gerhardi*.

GERHARD (*Charles-Abraham*), médecin allemand, né à Lerchenborn, le 26 février 1738, mort le 9 mars 1821. Il fut nommé conseiller des mines en 1779, et conseiller suprême des finances et du domaine en 1786. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de granatis Silesiæ et Bohemiæ*; Francfort, 1760, in-4°; — *Triga dissertationum physico-medicarum*; Berlin, 1763, in-8°; — *Die Bærentraube, chymisch und medicinisch betrachtet* (Le Fruit de l'arbousier [*arbutus uva ursi*] considéré chimiquement et médicalement); Berlin, 1763, in-8°; — *Anleitung zur Heilung der vornemhsten innern Krankheiten* (Guide pour la guérison des principales maladies intérieures); Berlin, 1765, in-8°; — *Materia medica*, etc.; Berlin, 1766, in-8°; — *Beytræge zur Naturgeschichte, Mineralogie und Chymie* (Mémoires sur l'Histoire naturelle, la Chimie et la Minéralogie); Berlin, 1773-1776, 2 vol. in-8°; — *Versuch einer Geschichte des Mineralreichs* (Essai d'Histoire du Règne minéral); Berlin, 1781-1782, 2 vol. in-8°; — *Grundriss eines neuen Mineralsystems* (Principes d'un nouveau Système minéral); Berlin, 1797, in-8°; — une traduction des *Opuscules* de J.-Th. Eller; Berlin, 1764, 2 vol. in-8°; — une traduction du *Voyage métallurgique* de Jars; Berlin, 1777-1785, 4 vol. in-8°.

Biog. méd. — Meusel, *Gel. Teutschland.* Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GERHARD. *Voy.* GÉRARD.

GERHARDT (*Marc-Rodolphe-Balthazar*), mathématicien allemand, né à Leipzig, le 4 mars 1735, mort à Berlin, le 30 septembre 1805. Arithméticien distingué lui-même, son père lui donna les premiers éléments de la science; plus tard il lui fit apprendre aussi le droit. Ruiné par la guerre de sept ans, il dut lui faire embrasser une autre carrière. En 1761 le jeune Gerhardt entra chez le négociant Gotzkowsky, qu'il suivit à Berlin, et en 1765 il fut employé à la banque de cette ville; ce qui lui fournit l'occasion d'entreprendre d'utiles voyages. C'est ainsi qu'il parcourut une grande partie de la Russie et presque toutes les provinces prussiennes. Il s'appliqua à la recherche de nouvelles méthodes de calcul. Ses principaux ouvrages sur cette matière sont : *Handlehrbuch der teutschen Münz-Mass-und Gewichtskunde* (Manuel de la Connaissance des Monnaies et Poids et mesures allemands); Berlin, 1788; — *Logarithmische Tafeln für Kaufleute* (Tables des Logarithmes à l'usage des négociants); ibid., 1788; — *Anleitung zur Berechnung der Wechselcourse* (Instruction pour le Calcul du cours du du Change); ibid., 1769.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GERHARDT (*Paul*), poëte et théologien allemand, né en 1607, mort en 1675. On a peu de détails sur ses premières années, qui furent trou-

blées par les ravages exercés dans son pays durant la guerre de trente ans. On sait qu'il commença tard ses études, dont le résultat ne se produisit pas non plus immédiatement. En effet il ne publia rien avant 1649, et encore eut-il recours au pseudonyme de *Jean Krüger*. Son premier ouvrage, composé de trois cantiques, est intitulé : *Geistliche Kirchen-Melodien* (Mélodies spirituelles d'église) ; Leipzig, 1655. Un de ces cantiques commençait ainsi :

Réveille-toi, mon cœur, et chante (1).

Au mois de mai 1657, Paul Gerhardt fut nommé diacre à Saint-Nicolas de Berlin. Depuis il se trouva mêlé aux querelles théologiques, si fréquentes à cette époque. Il s'est assuré une gloire plus durable par la composition de ses cantiques. Outre l'onction nécessaire à ce genre de composition, on y rencontre parfois, uni à une grande facilité, un véritable sentiment poétique. Tel est, entre autres, le cantique imité de Sirach (chap. 51). Nous n'en citerons que ce passage, où il fait allusion aux tribulations que lui attirèrent les luttes religieuses dans lesquelles il avait été enveloppé :

En tous pays,
Aussi loin que volent les nuées,
Pas un ami, pas un seul,
N'eût voulu me prêter appui.
Alors, ô mon Dieu, je pensai à ta bonté,
Cette bonté de chaque jour,
Que chaque jour tu manifestes ;
Et j'élevai cœur et âme
Vers les hauteurs où tu reposes (2).

Paul Gerhardt mourut à Lübben, où il était archidiacre. Ses chants religieux ont été publiés une première fois sous ce titre : *Pauli Gerhardi Geistliche Andachten bestehend in* 120 *Liedern*, etc. ; Berlin, 1666, in-fol. Plus tard, en 1707, Feustking a donné *Die Gesänge Paul Gerhard's nach des Autoris Manual und eigenhændigen revidirten Exemplar*, etc. (Les Chants de Paul Gerhardt, d'après un exemplaire de la main de l'auteur et revu par lui) ; Wittemberg, 1707, 1717 et 1723. L'édition la plus récente des œuvres de P. Gerhardt est celle de Wackernagel ; Stuttgard, 1849.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

* GERHARDT (*Charles-Frédéric*), chimiste français, né à Strasbourg, le 21 août 1816, mort dans cette ville, en 1856. Il commença ses études au gymnase protestant de cette ville, et les continua pendant les années 1831 et 1832 à l'École Polytechnique de Carlsruhe. Fils d'un fabricant de produits chimiques, le jeune Gerhardt dut s'appliquer particulièrement à celle des sciences qui pouvait lui donner le moyen de conserver et de développer l'héritage paternel. Après avoir écouté avec fruit les leçons du professeur de chimie Walchner, Gerhardt quitta Carlsruhe, et fut envoyé à Leipzig suivre les cours d'Erdmann. Cependant, de retour dans sa famille, il ne put se plier aux travaux de la fabrique, et s'engagea en 1835 dans un régiment de chasseurs. Trois mois plus tard il se fit remplacer, et reprit ses études scientifiques dans le laboratoire de Giessen, que dirigeait alors Liebig. En 1838, Gerhardt se rendit à Paris ; bien accueilli par MM. Dumas, Chevreul, Thénard et d'autres chimistes illustres. Il commença dès lors avec M. Auguste Cahours une série d'expériences sur les huiles essentielles. En 1844, Gerhardt fut nommé professeur à la faculté des sciences de Montpellier, et occupa sa chaire avec distinction jusqu'en 1848. A cette époque il donna sa démission, pour venir fonder à Paris, rue Monsieur-le-Prince, un laboratoire où il pût expérimenter librement et à ses risques et périls. Ce fut alors, de 1849 à 1855, qu'il publia successivement ses travaux sur les *séries homologues*, la *théorie des types*, sur les *acides anhydres* et les *amides*. En 1855 il fut nommé professeur de chimie à la faculté des sciences et à l'école supérieure de Strasbourg ; il venait d'être nommé membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, lorsqu'une mort prématurée vint le frapper. Il laissa dans un état voisin de l'indigence sa jeune femme et trois enfants. Ami et collaborateur de M. Laurent, qui devait de peu le précéder dans la tombe, M. Gerhardt a établi des théories simples, qui tout en reliant les faits connus en font prévoir un grand nombre d'autres, et conduisent d'une manière sûre à des découvertes prévues d'avance. C'est ainsi qu'en rapportant tous les oxydes et tous les acides oxygénés au type *eau*, il fait comprendre facilement la génération de ces produits, tout en établissant une classification simple, que l'esprit saisit facilement, et qui y reste profondément gravée. En ne donnant pas aux formules qui représentent la composition des corps une valeur absolue, en ne les considérant en quelque sorte que comme des compositions équivalentes, idée féconde, que développa le premier M. Chevreul, dans ses *Considérations générales sur l'Analyse organique*, et en introduisant dans la science l'idée de série, Gerhardt a placé la chimie dans des voies de progrès qui ont acquis à leur auteur un titre considérable à la reconnaissance des véritables amis de la science, et lui ont conquis une place élevée dans le monde savant. On a de lui : *Annuaire des Sciences chimiques*, etc. ; trad. du suédois de J. Berzelius ; Paris, 1839, in-18 ; — *Précis de Chimie organique ;* Paris, 1844-1845, 2 vol. in-8° ; — *Comptes-rendus mensuels des travaux chimiques de l'étranger ainsi que des laboratoires de Bordeaux et de Montpellier* (avec A. Laurent) ; Montpellier et Paris, 1845, in-8° ; — *Appendice au* Journal de Pharmacie et

(1) Wach auf, mein Herz, und singe.
(2) Es war in allen Landen.
So weit die Wolken gehn
Kein ein'zer Freund vorhanden
Der bei mir wolte stehn ;
Da dacht'ich an de Güte
Die du, Herr, äglich thust.
Und hub Herz und Gemüthe
Zur Höhe, da du ruhst.

de Médecine, *continué jusqu'en* 1848, in-8°; — *Introduction à l'Étude de la chimie*, trad. de l'allemand de Justus Liebig; — *Traité de chimie organique*, trad. du même; — *Chimie appliquée à la physiologie animale et à la pathologie*, trad. du même; — *Chimie appliquée à la physiologie végétale et à l'agriculture*, trad. du même.

Auguste Cahours, *Notice sur Charles Gerhardt*, 1er décembre 1856. — Félix Bourquelot, *La Littér. franç.*

GÉRI ou **GERY** (Saint). *Voyez* DIDIER (Saint).

GÉRICAULT (*Jean-Louis-Théodore-André*), peintre français, né à Rouen, en 1790, mort le 18 janvier 1824. Il était fils d'un avocat, et fit ses études au collége de Rouen; mais il profita peu de l'instruction universitaire. Il entra successivement dans les ateliers de Carle Vernet et de Guérin. Ses progrès furent lents; cependant, il se distinguait dans les études de chevaux. En 1812 il exposa son *Guide de la garde impériale* s'élançant au galop, et en 1814 *un cuirassier* blessé. Ces deux figures, reproduites par tous les moyens d'imitation, sont devenues populaires; elles étaient interprétées comme la personnification des armées françaises aux époques où chacune d'elles fut peinte. On ne sait pourquoi Géricault s'engagea un instant dans les mousquetaires de la maison militaire des Bourbons restaurés; mais il reprit bientôt la palette, et en 1816 il alla en Italie étudier l'art à sa source classique. Il revint en France vers 1819, et exposa le magnifique tableau nommé *Le Radeau de la Méduse* (1). L'enthousiasme et la critique accueillirent ce chef-d'œuvre avec une égale passion; ce fut alors une question d'écoles : les noms de *classiques* et de *romantiques* (depuis *réalistes*) désignèrent les deux partis; on mit en présence l'*étude de convention* et l'*étude de la nature*. Les uns se déclarèrent amis du *beau*, les autres du *vrai*. Chaque parti dépassa son but, mais sans l'atteindre, et la lutte, qui se continue, restera probablement toujours indécise. L'œuvre de Géricault présente sans doute quelques défauts, mais on ne peut y méconnaître une énergie de pinceau, une conception dramatique et une originalité qui ne sont pas les fruits de la copie, de l'enseignement d'atelier. C'est bien la création d'un homme de génie, qui se montre aussi chaud coloriste que vigoureux dessinateur. Géricault, avec son genre de talent, ne pouvait pas laisser d'élèves; d'ailleurs, sa vie fut continuellement agitée. Déjà il avait ruiné à trente-quatre ans une organisation des plus vigoureuses, lorsqu'une chute de cheval qu'il fit aux côtés de son ami Horace Vernet le conduisit au tombeau, après dix mois de souffrance. Enterré au cimetière du Père-Lachaise, son monument se fait remarquer par sa statue, sculptée en marbre par Etex : Géricault est représenté couché, et tenant encore sa palette, dont il se servit presque jusqu'à la dernière heure; sur le socle en pierre est un bas-relief en bronze de son *Naufrage de la Méduse*, et les tracés de son *Guide* et de son *Cuirassier*. Outre ces ouvrages, on cite encore de Géricault : un *Hussard chargeant*; — *Une Forge de village*; — un *Postillon faisant boire ses chevaux*; — *La Suite d'une Tempête*, terminée par M. Dedreux-Dorcy; — une *Traite de Nègres*; — *Épisode de la Peste de Barcelone*; — une *Descente de Croix*; — quelques dessins pour l'*Histoire de la vie de Napoléon*; — des *Aquarelles* et des *Croquis*, toujours fort recherchés.

A. DE LACAZE.

Soyer, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Dictionnaire de la Conversation*. — *Livret du Musée du Louvre*. — *Documents particuliers*.

(1) Cette immense toile fut vendue 6,000 francs, après la mort de Géricault.

GERICKE (*Pierre*), médecin allemand, né à Stendal, dans l'ancienne Marche, le 4 avril 1683, mort le 8 octobre 1750. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il vint en 1711 à Berlin, d'où en 1712 il se rendit à Iéna. De l'étude de la théologie, à laquelle il se livra d'abord, il passa à celle de la médecine. Il alla à cet effet à Halle en 1716; de là il se rendit à Leipzig, puis à Altdorf, où il fut reçu docteur en 1721. Il coopéra alors à une traduction de Celse par Bayer; mais, malgré leurs efforts réunis, l'ouvrage ne parut point. En 1723 Gericke devint professeur agrégé de médecine et de philosophie à Halle; en 1730 il fut nommé professeur titulaire d'anatomie, de pharmacie et de chimie à Helmstædt, et membre de l'Académie de Berlin en 1731. Enfin, il devint médecin du duc de Brunswick. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de studio novitatis in medicina*; Altdorf, 1721, in-4°; — *De studio novitatis in anatomia et physiologia*, etc.; Halle, 1724, in-4°; — *De optima medicinam docendi et discendi ratione*; Helmstædt, 1730, in-4°; — *De vulnerum renunciatione*; Helmstædt, 1731, in-4°; — *De admiranda ac miseranda machina corporis humani*; Helmstædt, 1732, in-4°; — *De venarum valvulis earumque usu*; Helmstædt, 1733, in-4°. Gericke attribue à Michel Servet la découverte des valvules des veines. En même temps il suppose que ces replis sont plutôt destinés à prévenir la trop grande extension des parois des veines qu'à empêcher le sang de rétrograder; — *De morbo miliari, alias purpura dicta*; Helmstædt, 1733, in-4°; — *Programma quo usus anatomiæ, præsertim theoreticæ, recensetur*, Helmstædt, 1735, in-4°; — *De ischuriæ causis*; Helmstædt, 1736, in-4°; — *De anatomiæ, præsertim practicæ, vero usu*; Helmstædt, 1736, in-4°; — *Abhandlung von der Heilungsgelahrtheit*, etc. (Traité de la Science thérapeutique, etc.); Wolfenbüttel, 1737, in-4°; — *De materia perlata*; Helmstædt, 1737, in-4°; — *Programma qua inspectionem cadaveris in homicidio apud Romanos olim in usu fuisse*

ostenditur; Helmstædt, 1738, in-4°; — *De circulatione sanguinis*; Helmstædt, 1739, in-4°; — *De medicina universali*; Helmstædt, 1739, in-4°; — *Fundamenta Chimiæ rationalis*; Berlin et Leipzig, 1740, in-8°; — *De cordis et vasorum ei proxime connexorum situ*; Helmstædt, 1741, in-4°; — *Dissertatio de lapide philosophorum, seu medicina universali, vera an falsa*; Helmstædt, 1742, in-4°; — *De crisibus*; Helmstædt, 1742, in-4°; — *De generatione hominis*; Helmstædt, 1744, in-4°; — *De institutis et scholis medicis in Ægypto deque medicinæ statu in Græcia ante Hippocratis tempora*; Helmstædt, 1745, in-4°; — *De medicaminibus attenuantibus*; Helmstædt, 1745, in-4°; — *De regimine, præcipue quoad calorem et frigus*; Helmstædt, 1745, in-4°; — *De viis genituræ ad ovarium et conceptione*; Helmstædt, 1746, in-4°; — *De variolis*; Helmstædt, 1746, in-4°; — *De gymnasticæ medicæ veteris inventoribus*; Helmstædt, 1748, in-4°; — *De camphoræ usu medico*; Helmstædt, 1748, in-4°; — *De scholis et institutis medicis in Ægypto et Græcia*; Helmstædt, 1748, in-4°; — *Gedanken ueber das Verfahren welches in verschieden gelehrten Tagebüchern und Wochenblættern beobachtet wird* (Pensées sur le procédé que l'on observe dans divers recueils savants du jour et dans plusieurs feuilles hebdomadaires); Helmstædt, 1749, in-4°.

Adelung, *Supplément à Jöcher*. — *Biog. méd.*

GERING (1) (*Udalricus*), célèbre imprimeur, né à Constance, mort à Paris, le 13 août 1510. Louis XI (selon d'autres, Charles VII), informé des merveilles de l'imprimerie naissante, avait envoyé, dès le mois d'octobre 1458, Nicolas Jenson, habile graveur de la monnaie de Tours, auprès de Gutenberg pour apprendre cet art et l'introduire en France. Le débit des livres imprimés à Mayence, dont Pierre Schœfer avait établi un dépôt à Paris dès cette époque, devait naturellement appeler l'attention du gouvernement et de l'université sur cette invention; l'imprimerie ne pouvait donc tarder à s'introduire dans Paris, ce grand centre de lumière. Le prieur de la Sorbonne, l'Allemand Lapierre (Jean Steinlein), né près de Constance, l'un des hommes les plus savants de son temps, et le docteur en théologie Guillaume Fichet, ami du cardinal Bessarion, s'empressèrent de faire venir d'Allemagne des élèves de l'école typographique de Mayence pour établir l'imprimerie dans la Sorbonne même. Louis XI, ami des lettres et qui avait fait rassembler par Robert Gaguin les manuscrits appartenant aux rois Charles V et Charles VI, pour en former la Bibliothèque du Louvre, dont il lui confia la garde, dut approuver et encourager ce projet.

Ulrich Gering, associé tout récemment avec Helias Helie, qui venait d'établir une imprimerie à Beromunster en Argau (canton de Lucerne), fut donc invité par Jean Lapierre, son compatriote, à venir le trouver à Paris, où il se rendit avec deux autres imprimeurs, Michel Friburger, de Colmar, et Martin Crantz, fils peut-être ou parent de Pierre Grantz ou Crantz qui figure dans le procès de Gutenberg et de Füst.

I. *Premières impressions d'Ul. Gering et de ses associés.*

Le premier livre imprimé par Gering et ses associés *in ædibus Sorbonæ* est intitulé *Gasparini Pergamensis Epistolæ*. On y lit, à la fin, ces vers en l'honneur de la ville de Paris et de l'hospitalité accordée par elle à ces imprimeurs venus de l'Allemagne :

> Ut sol lumen, sic doctrinam fundis in orbem,
> Musarum nutrix, regia Parisius.
> Hinc prope divinam tu, quam Germania novit,
> Artem scribendi suscipe, promerita.
> Primos ecce libros quos hæc industria finxit
> Francorum in terris, ædibus atque tuis;
> Michael, Udalricus, Martinusque magistri
> Hos impresserant, et facient alios.

« Protectrice des Muses, royale cité de Paris, toi qui répands la lumière des sciences dans tout l'univers comme le soleil l'éclaire de ses rayons, accueille ce nouvel art d'écrire, invention presque divine, que l'Allemagne vit naître et qui t'appartient de droit ! Voici ces livres, premiers produits créés par notre industrie sur la terre de France et dans ton palais (la Sorbonne); Maître Michel (Friburger), maître Ulrich (Gering), maître Martin (Crantz) les ont imprimés, et vont en fabriquer d'autres. »

Ce livre est sans date; mais en tête est une lettre adressée par Guillaume Fichet, docteur en théologie, à Jean de Lapierre, *prieur* de la Sorbonne. Par cette désignation de *docteur* donnée à Fichet et celle de *prieur* donnée à Lapierre la date de l'impression du livre se trouve fixée avec certitude. En effet les registres de la Sorbonne portent que Lapierre fut deux fois prieur, en 1467 et en 1470; or, la date de 1467 ne saurait s'appliquer à cette publication, attendu qu'alors Fichet n'était que recteur, et qu'il ne devint docteur qu'en 1470. Dans sa lettre à Lapierre, Fichet le félicite d'avoir fait venir de l'Allemagne les imprimeurs *ses compatriotes* pour donner à Paris des livres corrects. Cette date de 1470 est donc ainsi confirmée par la tradition et par les faits.

Les *Lettres de Phalaris*, imprimées avec le même caractère que celui de l'édition des *Épîtres de Gasparin de Bergame*, sont très-probablement de la même époque; on y lit aussi huit vers latins, composés par Erhardt Windsberg, en l'honneur des trois imprimeurs Michel Friburger, Martin Crantz et Ulrich Gering et en l'honneur de l'invention de l'imprimerie, qui propage les études.

(1) Quoique le nom de cet imprimeur se trouve aussi écrit Quering, Guerineg et Guerinch, c'est Gering que portent ses impressions. Ordinairement il se désigne sous le nom seul d'*Udalricus*, auquel il ajouta *cognomento Gering*, après le départ de ses associés Martin Crantz et Michel Friburger.

Salluste, *Florus* (1), la *Rhétorique* de Fichet, le traité *De Orthographia* de Gasparin de Bergame, le roman *De duobus Amantibus* du pape *Æneas Sylvius*, petit in-4°, et les *Lettres de Bessarion* adressées à Fichet et aux souverains pour exciter leur zèle contre les Turcs, sont aussi imprimés en 1470 ou 1471, et avec le même caractère.

Panzer, Chevillier et la plupart des bibliographes regardent l'édition de Salluste donnée par Gering comme le troisième livre qu'il ait imprimé. Ce livre est aussi sans date; mais on peut en fixer une au moyen de huit vers latins qui indiquent que cette édition dut être imprimée en 1470, puisqu'ils annoncent les préparatifs que faisait Louis XI pour la guerre qu'il déclara à Charles, duc de Bourgogne, le 3 décembre 1470 (2) :

« Le plus grand roi de la terre prépare en ce « moment ses armes et convoque ses guerriers « pour exécuter sa menace et anéantir ses anti« ques ennemis. Peuple parisien, dispose-toi aussi « maintenant, toi à qui la gloire des armes fut « toujours chère. Les hauts faits que Salluste a « si bien signalés dans son livre te serviront « d'exemple. Compte donc au nombre de tes « auxiliaires ces Allemands qui te fournissent des « armes en t'imprimant ces volumes. »

En tête de l'exemplaire de la *Rhétorique* de Fichet que possède la Bibliothèque impériale est une préface manuscrite, en forme de lettre, adressée par Fichet à Bessarion, à la fin de laquelle on lit : *Ædibus Sorbonæ scriptum impressumque, anno uno et septuagesimo quadringintesimo supra millesimum* ; ce qui fixe la date de cette impression à 1471.

Tous ces ouvrages sont imprimés avec le même caractère, dont la forme est celle d'*une écriture ronde*, un peu lourde et, comme dit Alde, *stannea manu*. Le format est petit in-4°. C'est aussi avec le même caractère qu'ont été imprimés, dans un format plus grand : *Laurentii Vallæ Elegantiæ Latini Sermonis* ; — *Ciceronis Paradoxa* ; *De Officiis* ; *De Amicitia* ; *De Senectute* ; *Somnium Scipionis*. Ces volumes grand in-4° sont également sans date, mais en tête du *De Officiis* sont deux préfaces datées de Tours, l'une de Guillaume Fichet à Jean de Lapierre, à la date de 1471 (ce qui nous donne celle de l'impression), l'autre adressée par Jean de Lapierre à Fichet. La préface de Guillaume Fichet contient un détail assez curieux. « Dernièrement, dit-il, après le discours que je prononçai devant le roi de France, par ordre du cardinal Bessarion, sur la concorde entre les princes chrétiens et la guerre contre les Turcs, il me tomba entre les mains plusieurs traités de Cicéron que des imprimeurs libraires étrangers avaient apportés à Tours. Leur lecture, au milieu de ce grand tumulte des cours, me fut bien précieuse : je les lus et relus plusieurs fois ; mais cette lecture m'eût été plus agréable si chaque ouvrage avait été plus correct et divisé par chapitres, ainsi que le sont les éditions *De l'Orateur*, de *Valère Maxime*, et de *Laurentius Valla* imprimées par vos soins (1). Ces divisions aident merveilleusement à comprendre et à retenir, et rendent la lecture facile même aux enfants. Je vous invite donc à les établir dans l'édition *Des Offices* de Cicéron, que les imprimeurs de Paris ne tarderont pas à mettre sous presse, corrigée par vos soins. » Dans sa réponse, J. de Lapierre annonce à Fichet qu'il s'est conformé à son désir, en ce qui concerne la disposition typographique, pour les *Offices* de Cicéron, auxquels il a joint trois autres traités de ce grand orateur, qui a transporté l'éloquence grecque à Rome, de même que Fichet a transporté l'éloquence latine à Paris ; il le complimente sur le succès de ses cours, l'un de théologie, professé à la Sorbonne, l'autre de philosophie, dans la rue du Fouarre, *in vico Stramineo*.

Telles sont les premières impressions exécutées par les trois associés dans la maison de Sorbonne, et toujours avec le premier caractère, qui est moins parfait que ceux des impressions postérieures. On remarquera que ces éditions sont toutes consacrées aux lettres et à la reproduction de quelques chefs-d'œuvre de l'antiquité. Plus tard les publications d'Ulrich Gering auront plus particulièrement la religion pour objet.

En 1471, Fichet s'étant rendu à Rome, où l'appelait Sixte IV, Lapierre ne tarda pas à retourner dans son pays, et vers le 25 juillet 1475 Ulrich Gering et ses associés transportèrent leur imprimerie du collége de Sorbonne dans une maison appartenant à la Sorbonne, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du *Soleil d'Or*.

En février 1474, les trois associés avaient obtenu des lettres de naturalisation de Louis XI : *pour l'exercice de leurs ars et mestiers de faire livres de plusieurs manieres d'escripture en mosle et autrement et de les vendre en nostre royaume*, y est-il dit.

Ces lettres sont conservées dans les archives impériales.

II. *Impressions exécutées avec un caractère plus gros, dont la forme se rapproche un peu de celle du gothique.*

C'est à l'époque de la translation de leur imprimerie rue Saint-Jacques que Gering et ses associés employèrent un caractère plus gros,

(1) L'édition de Florus, *editio princeps* de cet auteur, est devenue presque introuvable.

(2) Les trois états avaient été convoqués à cet effet à Tours, en avril et mai de cette année, pour citer Charles à comparaître en personne au parlement de Paris.

(1) Il résulte de cette lettre qu'une édition *De l'Orateur* de Cicéron et une de *Valère Maxime* ont été imprimées par Gering et ses associés, très-probablement avec le même caractère ; mais comme on n'en connaît aucun exemplaire, on doit conclure de ce fait et de la rareté de quelques autres impressions de Gering, qu'un grand nombre d'anciens livres imprimés lors de l'origine de l'imprimerie ont complétement disparu. Je possède l'édition de *Laurent Valla* ; elle est très-rare.

dont la forme se rapproche un peu plus de celle du gothique, mais qui est mieux gravé et mieux fondu que le premier.

L'ouvrage le plus important qui ait été exécuté avec ce caractère est la *Biblia sacra*, 2 volumes in-fol., à deux colonnes, dont l'impression est très-belle. Il n'y a point de date; mais cinq vers latins indiquent que Louis XI régnait depuis quinze ans quand Martin Crantz, Ulrich Gering, et Michel Friburger ont imprimé cette bible et l'ont mise en vente, à l'enseigne du *Soleil d'Or*; cette date est donc postérieure au 25 juillet 1475. Voici ces vers, qui font connaître aussi le changement de domicile de l'imprimerie des trois associés :

> Jam tribus Undecimus lustris Francos Ludovicus
> Rexerat; Ulricus, Martinus, itemque Michael,
> Orti Teutonia, hanc mihi composuere figuram
> Parisiis arte sua : me correctam vigilanter
> Venalem in vico Jacobi Sol Aureus offert.

Cette Bible, la première qui ait été imprimée à Paris, est devenue très-rare. Martin Crantz, Ulrich Gering et Michel Friburger se sont servis du même caractère pour les ouvrages suivants :

Roderici Zamorensis Speculum humanæ Vitæ; 1er août 1475, in-4°; — *Jacobi Magni, ordinis Eremitarum, S. Augustini Sophologium;* 1er juin 1477, grand in-4°; — *Commentarium magistri Petri de Osoma*, petit in-4°, 24 lignes à la page. Tous ces livres sont sans date.

Les vers latins placés à la fin du *Sophologium* indiquent que ce volume seul contient tout ce que mille volumes peuvent offrir qui soit digne de mémoire.

Naudé rapporte (p. 139, éd. 1713) que cet ouvrage fut dédié par les imprimeurs à Louis XI « comme une preuve et asseuré tesmoignage de leur industrie ». Cette dédicace était probablement manuscrite, puisqu'on ne la trouve point dans l'ouvrage imprimé.

III. *Impressions exécutées avec le troisième caractère, plus petit que les précédents, et qui se distingue facilement par la forme gothique de ses capitales.*

On est fâché de voir Gering céder, comme l'avait fait Jenson, au goût du temps et recourir à des formes presque gothiques pour les impressions suivantes :

Nider Manuale Confessorum, in-fol., imprimé le 1er mars 1473, per industriosos impressoriæ artis librarios atque magistros Michaelem de Columbaria (*de Colmar*), Udalricum Gering et Martinum Crantz.

Johannis Nider Præceptorium; 9 nov. 1474, grand in-fol., à deux colonnes, imprimé par M. Crantz, Ul. Gering et Mich. Friburger.

Ces deux ouvrages sont sans signatures.

Franciscus Platea, Tractatus de Usuris; petit in-fol.; M. Crantz, Ulrich Gering et Mich. Friburger; 4 janvier 1476.

C'est le premier livre imprimé qui porte des signatures au bas des pages.

Eximii sacræ theologiæ professoris, etc., *De Lepra morali;* 5 avril 1477; par M. Crantz, Ul. Gering et Mich. Friburger; avec signatures.

Angeli de Aretio Tractatus; 5 avril 1477; petit in-fol., sans signatures.

IV. *Caractère romain d'une forme se rapprochant des types de* Jenson.

Jusqu'au mois d'octobre 1477 les noms des trois associés se trouvent sur les livres qu'ils impriment; mais à partir de l'année 1478, Martin Crantz et Michel Friburger ayant quitté Paris, le nom seul de Gering paraît sur ses impressions, qui attestent dès lors un progrès remarquable. Cet imprimeur y employa deux caractères, d'une forme très-pure et se rapprochant beaucoup de celles de Jenson. Le plus fort (gros œil *cicero*) et le plus petit (œil de *petit-romain*) sont d'une coupe pareille, et la fonte en est beaucoup plus nette. Ces beaux caractères n'ont pu être gravés par Josse Bade, puisqu'il ne vint de Lyon à Paris qu'en 1499. Serait-ce Jenson, qui à la demande de Gering aurait gravé ces types? Cela expliquerait en partie l'intervention de Jenson dans l'imprimerie de Paris à son origine, intervention attestée par un grand nombre de documents (*voy.* Jenson). Ce qui est certain, c'est que ces caractères romains sont bien supérieurs à ceux qu'employaient Sweynheym et Pannartz à Rome, et Vindelin de Spire à Venise, sans parler des caractères gothiques de Mayence et de Cologne ou de ceux dont se servaient à Strasbourg Mentelin et Eggesteyn, et à plus forte raison des types presque informes dont Caxton fit usage en Angleterre.

Le *Virgile* imprimé avec le beau caractère gros œil *cicero* est un magnifique volume, format petit in-fol.; la souscription porte : *P. Virgilii Maronis, eminentissimi, volumina hæc, diligentissime castigata, una cum vita ejusdem, Parisius impressa sunt, per magistrum Udalricum Gering, anno salutis* 1478, *sept.* En tête de l'ouvrage est une préface de J. Beroalde de Bologne, adressée à son disciple J. Lefranc. Les feuillets portent des signatures.

C'est avec ce caractère et vers la même époque que Gering exécuta une nouvelle édition du *Salluste* donné par les trois associés en l'année 1470. Philippe Beroalde, dans une préface adressée à Guillaume Fichet, dit que les ingénieux artistes qui par une si précieuse invention impriment les livres ne voulant pas laisser périr les écrits de Salluste, l'ont prié d'en revoir le texte; ce qu'il a fait, mais à la hâte (1).

Alberti de Eyub Margarita poetica; 29 novembre 1478.

Commentarium magistri Petri de Osoma, 2e édition, même format que la première, 25 lignes à la page. Sur l'exemplaire de la Bibliothèque

(1) Dans cette seconde édition, sans date et postérieure de sept ou huit ans à la première, on a réimprimé les vers latins qui dans la première fixaient son apparition à l'année 1470 ; ce qui est un anachronisme pour celle-ci.

impériale la date de 1478 est écrite à la main.

Opusculum quod Speculum aureum Animæ Peccatricis editum, etc.; petit in-4°.

Epistolæ Pauli, avec une préface de saint Jérôme.

Guidonis de Monte Rocherii Manipulus Curatorum; 4 juin 1478.

Tous ces ouvrages ont des signatures.

Je me bornerai à cette indication d'ouvrages imprimés avec ce caractère gros œil *cicero*.

Désormais Gering, soit seul, soit avec Maynyal, soit avec Remboldt, se servira pour un grand nombre d'ouvrages du caractère plus petit, correspondant au *petit-romain*.

Le papier employé par Gering, seul ou avec ses divers associés, est d'une excellente qualité, bien collé, solide, mais un peu moins blanc que les beaux papiers de Rome et de Venise : il conserve encore maintenant toutes ses qualités primitives. L'encre est belle et bonne, et le tirage en général est fort égal. Les premières lettres des chapitres sont laissées en blanc, pour être coloriées à la main; il n'y a ni titre courant, ni pagination, ni réclame. Ce n'est, comme nous l'avons déjà dit, qu'aux impressions de 1476 qu'on voit pour la première fois des signatures au bas des pages. Ainsi que dans les manuscrits, les abréviations sont nombreuses au volume des *Epistolæ Gasparini*. La lettre *k* y est écrite à la main.

L'introduction de l'imprimerie à Paris, dans le sein même de l'Université, et la perfection qu'elle acquit dès l'origine me serviront d'excuse pour ces détails, plus techniques que biographiques.

Gering, qui toute sa vie montra autant de noblesse que de désintéressement, ne paraît s'être adonné à l'imprimerie que pour être utile à la science et à la religion; en effet on le voit s'empresser d'instruire dans cet art nouveau Cæsaris et Stol, deux Allemands qui établirent une seconde imprimerie à Paris dès l'année 1473. A cette école se formèrent différents imprimeurs français qui apparurent soudain à Paris, tels que Pierre Caron, qui imprima dès 1474; Pasquier Bonhomme, en 1476, etc., etc. Les progrès de l'imprimerie y furent tels que Meibomius a pu dire avec raison : « C'est en France que l'imprimerie reçut le dernier degré de perfection » : *Quod scribendi genus ut Moguntiæ in Germania inventum, ita apud Italos excultum, et in Galliis demum perfectum est.*

Le prix auquel Gering vendait ses livres était très-modique : au *Corpus Juris Canonici*, 3 vol. in-fol., qu'il imprima avec son associé Remboldt, on lit cet avis, adressé aux pauvres comme aux riches :

Ne fugite ob pretium : dives, pauperque, venite,
Hoc opus excellens venditur ære brevi.

Au mois d'avril 1480 on voit le nom de G. Maynyal accompagner celui de Gering, mais seulement pendant le cours de cette année. En 1483, au mois de novembre, son nom reparaît seul, avec l'adresse de la rue Saint-Jacques et l'enseigne du Soleil d'Or.

A la fin de 1483, Ulrich Gering quitta cette rue Saint-Jacques, et transporta son imprimerie rue de la Sorbonne, dans une maison attenant à la Sorbonne, et connue par le *Buis* qu'elle avait pour enseigne. Les docteurs la lui louèrent au prix de neuf livres par année. Gering y plaça son enseigne du Soleil d'Or, et s'associa avec un Allemand, originaire de Strasbourg, nommé Berthold Remboldt.

« Gering, dit Chevillier, étant ainsi revenu près des docteurs, s'unit avec eux d'une si étroite amitié qu'elle dura toute sa vie. Comme il ne s'était point marié, il les visitait souvent, se faisant un plaisir de converser avec eux et un honneur d'être de leur compagnie. Il leur communiquait ses projets et les conseillait sur les ouvrages qu'il se proposait d'imprimer, et dont il faisait présent à leur bibliothèque, présent précieux pour cette société, qui était *pauvre* et en prenait le titre, qu'elle tenait de son fondateur, Robert de Sorbonne : *Congregatio Pauperum Magistrorum Parisius in theologia facultate studentium.* Sur presque tous les livres manuscrits appartenant à cette congrégation on lit : *Hic liber est Pauperum Magistrorum de Sorbona.* »

L'estime et l'affection que Gering portait à la Sorbonne lui fit mettre sa bourse à la disposition de cette Compagnie, pour qu'elle y recourût au besoin. En 1493, un corps de logis où était anciennement la bibliothèque s'écroula; et comme la communauté manquait d'argent pour la rebâtir, Gering donna cinquante livres, ce qui lui fit accorder la faveur d'être reçu au nombre des hôtes de la maison, c'est-à-dire de pouvoir y loger et être admis à la table des docteurs pour y prendre ses repas. Le proviseur, Jean Luillier, alors évêque de Meaux, fit expédier à Gering des lettres d'hospitalité, après qu'il eut témoigné à ce prélat son intention de donner pareille somme pour achever le bâtiment et de faire dans la suite de plus grands dons à la maison de Sorbonne (1).

Gering avait fait durant sa vie de grandes aumônes aux pauvres, et était venu en aide aux écoliers sans fortune; après sa mort il fit héritiers de tous ses biens la communauté de la Sorbonne et celle du collége Montaigu, où son portrait, placé dans la chapelle haute, se voyait encore au temps de Chevillier; au bas de ce portrait, qui heureusement nous a été conservé par la gravure (2), sont énumérées les donations faites par Gering à ce collége (3).

(1) D'après l'acte du 21 mai 1494, passé par-devant notaire, il est accordé à Gering un bûcher, deux étages, le second et le troisième, le grenier, et de plus il lui est permis d'avoir chez lui un écolier et deux domestiques.

(2) Il est en tête de l'*Histoire de l'Imprimerie* de Lacaille, mais seulement à quelques exemplaires; M. Greswell l'a reproduit dans son ouvrage intitulé : *Parisian Typography*, et M. Taillandier dans son remarquable *Résumé hist. de l'introd. de l'Imprimerie à Paris*.

(3) Voy. Chevillier, *Origine de l'Imprimerie à Paris*, p. 89.

Par son testament, daté de 1504, il légua à la Sorbonne huit mille cinq cents livres, indépendamment du produit de la vente de l'imprimerie et des livres en magasin, ainsi que des créances à recouvrer, ce qui permit à son exécuteur testamentaire de doubler le nombre des bourses que Robert de Sorbonne avait fondées jadis et d'entretenir deux docteurs pour expliquer, le matin l'Ancien Testament, et le soir le Nouveau.

La transaction, homologuée par le parlement le 13 mai 1545, fut gravée sur une table de cuivre placée dans la chapelle de la Sorbonne.

Gering, après avoir consacré quarante ans à l'imprimerie, mourut le 23 août 1510, dans la maison de la rue de Sorbonne, très-regretté des docteurs, ses amis. On croit qu'il fut inhumé dans la chapelle du collége Montaigu, ou plutôt dans la paroisse de Saint-Cosme (1).

Un anniversaire solennel était célébré chaque année dans la chapelle de la Sorbonne, et on lisait au nécrologe du 23 août : *Obitus Ulrici Gering, civis ac typographi Parisiensis, insignis benefactoris hujus Domus, pro quo missa solemnis et duæ privatæ de Defunctis. Die præcedenti vigiliæ.*

Après sa mort, son associé Remboldt continua à imprimer sous l'enseigne du Soleil d'Or, dans une maison rue Saint-Jacques, en face de la rue Fromentel, appartenant aux docteurs de la Sorbonne.

Il est regrettable que l'anniversaire fondé par la reconnaissance des docteurs pour les services et les bienfaits que la Sorbonne a reçus de Gering soit tombé dans l'oubli. Pour les nations il est des devoirs sacrés, qui obligent et contre lesquels ni le temps ni les événements ne sauraient prescrire.

C'est seulement trois cent quarante-cinq ans après sa mort que j'ai eu l'occasion de rappeler dans une cérémonie publique, sur les lieux mêmes où fut son imprimerie, la mémoire de Gering, trop oubliée. Le 13 août 1855, à la suite de la solennité de la distribution des prix du concours général, les grands dignitaires de l'État et de l'université, l'archevêque de Paris, le préfet de la Seine et le conseil municipal de Paris, suivi du corps universitaire et des lauréats, s'étant rendus dans un pavillon élevé sur la place publique pour poser et sceller la première pierre de la reconstruction de la Sorbonne, le ministre de l'instruction publique et des cultes et le préfet de la Seine rappelèrent au peuple et aux écoliers assemblés les services rendus par la Sorbonne et sa nouvelle inauguration. Prenant la parole après eux, je prononçai ces mots :

« En me félicitant de participer, comme membre du conseil municipal de la ville de Paris, « à la cérémonie de la reconstruction de la Sorbonne, permettez-moi de rappeler, au nom de « l'imprimerie de Paris, laquelle dès son origine fit partie intégrante de l'université, que « c'est ici, *in ædibus Sorbonæ*, que parut le premier livre imprimé à Paris, et qu'Ulrich Gering, naturalisé Français par Louis XI, plein de « reconnaissance pour l'encouragement, l'hospitalité et le bienveillant accueil qu'il reçut de « la Sorbonne, où son recteur Guillaume Fichet « l'avait appelé, légua en mourant, en faveur « des élèves et des professeurs de la Sorbonne, « la moitié de sa fortune, et l'autre moitié au « collége Montaigu.

« Espérons que cet heureux accord qui régna « dès son origine entre la Sorbonne et l'imprimerie, s'il a été parfois troublé par des erreurs « réciproques, accélérera et consolidera désormais le progrès des lettres et des sciences, qui « font la dignité de l'homme dans la bonne fortune « et sa consolation dans la mauvaise (1). »

A. F.-D.

Panzer, *Annales typogr.*, t. II, IV, VII. — Maittaire, *Ann. typogr.*, t. I, p. 87 et 88; 221-228 et *passim*. — Chevillier, *Origine de l'Impr. de Paris*, 1re partie, ch. 2 et 3. — Lacaille, *Hist. de l'Impr. et de la Libr.*, liv. 1, p. 58-60. — Greswell, *Parisian Typography*, p. 5-13, 87 et suiv. — Taillandier, *Résumé histor. de l'introd. de l'Imprimerie à Paris*; 1837. — A. Firmin-Didot, *Essai sur la Typogr.* — A. Bernard, *Orig. de l'Imp.*, t. II, ch. 3, p. 297-331.

* **GERINI** (*Gerino*), peintre de l'école florentine, né à Pistoja, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut élève du Pérugin, près duquel il resta longtemps et qu'il aida dans plusieurs de ses travaux. Il adopta complétement la première manière de son maître; son coloris était satisfaisant, mais son faire sec et mesquin. Une telle manière était incompatible avec la pratique de la fresque. A Borgo-San-Sepolcro, où il passa une partie de sa vie, il avait décoré une chapelle à l'église paroissiale, une autre à Saint-Laurent, couvent de Camaldules, et une troisième sur la route d'Anghiavi, au bord du Tibre. C'est à San-Lucchese, couvent de Mineurs observantins, à peu de distance de Poggibonsi, que se trouve la meilleure fresque de Gerini, « fresque si belle, dit Fioravanti, qu'on voulut l'emporter à Florence, mais l'épaisseur de la muraille fit renoncer à cette entreprise ». Dans le réfectoire, servant aujourd'hui de magasin de bois, tout le fond est occupé par deux grandes lunettes représentant *La Multiplication des Pains*. Dans la composition de gauche on voit saint Pierre présentant à Jésus-Christ les pains qu'il bénit; le Christ est entouré des apôtres. A droite, deux apôtres distribuent le pain à la multitude; dans le fond on aperçoit la mer, couverte de vaisseaux, et la ville de Jérusalem, sur le sommet d'une montagne. Au-dessous de ces fresques on voit une *Madone* et un *Saint François*, sur un fond imitant la mosaïque, et l'inscription : *Hoc opus pinxit MDXIII Gerinus Pistoriensis*.

La patrie de Gerini a conservé quelques-uns de ses ouvrages. A San-Piero-Maggiore, un de ses tableaux, *La Vierge avec saint Pierre et*

(1) Chevillier, p. 96.

(1) Ces paroles, dit le *Moniteur*, recueillirent les marques d'assentiment unanimes du nombreux auditoire qui assistait à cette solennité.

et saint Paul, porte la date de 1509, et à Santa-Maria-dell'-Umilità, on lui attribue une belle figure de *Saint Jacques*. Une *Madone avec saint Roch, saint Jacques, plusieurs autres saints et deux anges*, portant la date de 1520, est passée du couvent de Sainte-Marie-des-Anges de Pistoia à la galerie publique de Florence. Le musée de Madrid possède une *Sainte Famille* de ce maître. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — *Catalogue de la galerie de Florence*. — Pascoli, *Vita di Pietro Perugino*.

GERLAC (*Peterssen*), ou *Gerlacus Petri*, écrivain ascétique néerlandais, né à Deventer, en Over-Yssel, en 1377, mort en 1411. Il entra fort jeune chez les chanoines réguliers de Windesheim, monastère fondé en 1387, par Florent Radewyns, et situé à trois lieues de Deventer. Il y prononça ses vœux, et quoiqu'on lui offrît des fonctions élevées, il ne voulut accepter que celle de sacristain. Une mort prématurée, causée par la gravelle, l'enleva à l'âge de trente-trois ans. « On est en droit, dit Paquot, de lui appliquer cet éloge du sage : *Consummatus est in brevi, explevit tempora multa*. Il se distingua par sa piété dans une maison où régnait toute la ferveur qui accompagne d'ordinaire une institution naissante. Sa vie fut toute de prière et de contemplation. On assure que ses confrères le virent plus d'une fois élevé de terre pendant l'office. C'est là un de ces faits que je ne prétends ni rejeter, ni adopter. » Il nous reste de lui un ouvrage, publié longtemps après sa mort, sous ce titre : *Alter Thomas de Kempis, sive ignitum cum Deo soliloquium R. D. Gerlaci Petri, Daventriensis, canonici regularis, coætanei quondam Thomæ de Kempis, etiam canonici regularis; solidas et dilucidas docens semitas totius vitæ spiritualis*; Cologne, 1616, in-24, et sous le titre de *Gerlaci Soliloquia divina*, dans le recueil intitulé *Sacra Orationis Theologia* de Pierre Poiret. Jean de Gorcum le traduisit en flamand; Bois-le-Duc, 1613 et 1621, in-12.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XVIII.

* **GERLACH** (*Jean*), surnommé *Monachus Silvensis*, historien allemand, né en 1165, en Bohême, mort en 1228. Dès l'âge de douze ans, il entra dans le monastère des Prémontrés à Selau; en 1186 il reçut la prêtrise, et en 1187 il devint abbé d'un couvent de son ordre qui venait de s'établir à Mulhausen. Il a laissé une chronique écrite en latin, et qui s'étend de l'an 1167 à l'an 1198. Elle est insérée dans le recueil de Dobner, *Monumenta Bohemica*, t. I, p. 79-129. G. B.

Pelzel, *Würdigung der alten böhmischen Geschichtschreiber*; Prague, 1830, p. 79-89. — Meinert, *Die böhmischen Geschichtschreiber*, notice insérée dans les *Wiener Jahrbücher*, t. XV, p. 65.

GERLACH (*Stephan*), voyageur et controversiste allemand, né à Knitlingen, près Maulbrunn (Souabe), le 26 décembre 1546, mort à Tubingen, le 30 janvier 1612. Il était d'une bonne famille, et fit ses études successivement à Stuttgard (1558) sous Jean Wacker; à l'abbaye de Maulbrunn, de 1560 à 1563; à Tubingen, où il s'appliqua à la théologie; enfin, à Eslingen, où il fut reçu docteur en philosophie en 1567. En 1573 il accompagna David Ungnad, ambassadeur de l'empereur Maximilien II auprès du sultan Selim II, dit *Mest* (ivrogne). Parti de Tubingen le 9 avril, il arriva à Constantinople le 6 août suivant, et y demeura jusqu'au 4 juin 1578. Il revint avec Ungnad jusqu'à Vienne, et était de retour à Tubingen le 11 décembre 1578. Il rapportait plusieurs manuscrits grecs, qu'il avait achetés pour Crusius. Le 23 novembre 1579, Gerlach se fit recevoir docteur en théologie, et épousa le lendemain Brigide Schwartz, fille d'un médecin de Stuttgard, dont il eut quatre fils et cinq filles. Il professa ensuite la théologie à Tubingen, où il devint doyen, inspecteur du collége théologique et membre du sénat académique. Il remplit longtemps ces fonctions avec succès; mais quelques années avant sa mort il fut assailli d'infirmités, et perdit la mémoire jusqu'à oublier son propre nom. Sa vie ne fut guère qu'une longue dispute contre les principaux théologiens de son temps. On a de lui : *Anti-Danæus, sive Responsio qua Lamberti Danæi figmenta et calumniæ, quas contra* Anti-Sturmium *doctoris Osiandri, in causa* de S. Cœna Domini et Majestate Christi Hominis, *impudenter evomuit*, etc.; Tubingen, 1580, in-4°. Lambert Daneau répondit à ces écrits dans son *Ad Stephanum Gerlachium et illius* Anti-Danæum *necessaria Responsio*. Gerlach répliqua aussitôt par *Hyperaspistes Anti-Danæi, de condemnatione errorum* de S. Cœna, de Majestate Christi Hominis, *adversus Danæum*; Tubingen, 1581, in-4°; — *Decertatio cum Lamberti Danæi profano milite, quam ille* Clibanarium *vocat*; Tubingen, 1583, in-4° (pour ces trois ouvrages, *voy. Lambert* DANEAU et *Luc* OSIANDER); — *Biduum Tubingense*; Tubingen, 1581, in-4°; — *Assertio Doctrinæ de Majestate divina Christi Hominis, in qua respondetur Disputationi Nestorianæ de Persona Christi, adversus orthodoxos a Joanne Busæo institutæ*; Tubingen, 1585, in-4°. Busée se défendit dans un *Apologeticus* Disputationis de Persona Christi *contra Ubiquetarios editæ, oppositus Stephano Gerlachio*; Mayence, 1588, in-4°. Gerlach revint à la charge dans : *Theses* Disputationis de Persona Christi, *ejusque ut hominis divina Majestate, adversus* Apologeticum *Joannis Busæi, ubi refutantur absurditates ab ipso vanissime oppositæ*; Tubingen, 1591, in-4°. Busée publia alors : *Responsio duplex cavillationum a Stephano Gerlachio* Apologetico *oppositarum*; Mayence, 1591, in-4°. La querelle continua, mais verbalement; — *De Deo Uno et Trino*; Tubingen, 1589, in-4°; — *De Christo Mediatore*; Tubingen, 1598, in-4°; — *Disputationes tres*

de Electione Huberianismo oppositæ; Tubingen, 1600, in-4°; — *De Discrimine Legis et Evangelii*; Tubingen, 1602, in-4°; — *De personali duarum naturarum in Christo unione et communicatione*; ibid.; — *De Justificatione Hominis coram Deo, adversus Bellarminum*; Francfort, 1603, in-4°; — *De Sacrificio Missatico*, contre le même; Tubingen, 1604, in-4°; — *De Jejunio*; ibid:; — *De præcipuis horum temporum Controversiis*; Tubingen, 1610, 2 tom. in-4°; — *Journal de l'Ambassade envoyée à la Porte par les empereurs Maximilien II et Rodolphe II*, avec une *Préface* de Tobie Wagner, petit-fils de Gerlach, et publié en allemand sous le titre de *Tagebuch*, etc.; Francfort, 1674, in-fol. Martin Crusius a inséré dans sa *Turco-Græcia* une grande quantité de détails curieux empruntés aux lettres que Gerlach, durant son voyage, adressa à Crusius lui-même, à Jacques André, Samuel Hailand, Jean Brentius, Jacques Heerbrand et ses autres amis de Tubingen.

Matthias Hafenreffer, *Oraison funèbre de Stephan Gerlach* (en allemand); Francfort, 1612, in-4°. — Melchior Adam, *Vitæ Theologorum Germanorum*. — Paul Freher, *Theatr. Virorum doctorum*, p. 364. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXVI, p. 401; t. XXVII, p. 80. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*, p. 386.

GERLACH (*Benjamin-Théophile*), érudit allemand, né à Liegnitz, le 7 juin 1698, mort le 18 juin 1756. De Breslau, où il étudia d'abord, il passa à l'université de Wittemberg. Il y fut recteur de l'école urbaine en 1728; il obtint ensuite le rectorat de Mulhausen. En 1738 il devint directeur du gymnase de Zittau, et garda ces fonctions jusqu'à sa mort. On a de lui : *De Templo portatili sinensi*; — *De* Πατριδόμανια *Eruditorum*; — de nombreuses dissertations sur des sujets divers.

Strodtmann, *Gel. Europa*. — Friderici, *Comment. de IV Gerlacis*.

* **GERLACH** (*Fred. D.*), professeur à l'université de Bâle, a publié une grande édition de *Salluste*, 1823, 3 volumes in-4°, réduite ensuite en 1 vol. in-8°, 1832 : travaux qui ont provoqué une petite polémique entre lui et M. Orelli. Il a publié de plus une édition critique de Nonius Marcellus, en 1842, avec la collaboration de M. Charles-Louis Roth; enfin, en 1846, une collection plus complète que les précédentes des fragments de Lucilius. Il a réuni ses opuscules dans un volume, intitulé *Études historiques* (1841).

Documents particuliers.

* **GERLACHE** (*Étienne-Constantin*, baron DE), magistrat belge, né à Biourge (Luxembourg), le 26 décembre 1785. Il appartient à la famille d'un maître de forges anobli par Marie-Thérèse. Après avoir terminé dans son pays ses études classiques, il fit son droit à Paris, et il était avocat à la cour de cassation et au conseil des prises lorsqu'en 1812 il se chargea de la défense d'un jeune Belge, impliqué dans la conspiration du général Malet, et qui fut acquitté. M. de Gerlache venait de publier : *Salluste, traduction nouvelle*, Paris, 1812, in-8°, travail médiocre, qui contient seulement la conjuration de Catilina. Après avoir épousé la fille d'un riche tanneur du Luxembourg, il vint se fixer à Liége, en 1818. Il y fit paraître, de 1821 à 1824, des *Mémoires adressés au roi et aux états généraux sur les changements à apporter aux tarifs du royaume, dans l'intérêt de l'agriculture, du commerce et des manufactures de la Belgique, et principalement de la province de Liége*. Il livra aussi à l'impression un *Essai sur Grétry*; Liége, 1821, in-8°; et Bruxelles, 1843, in-8°. Élu, en 1824, député de la province de Liége aux états généraux, il se plaça dans les rangs de l'opposition catholique, au grand étonnement de sa province, bien éloignée de lui croire de pareilles tendances, et du gouvernement, qui venait de le nommer conseiller à la cour supérieure de justice de Liége, et n'avait pas cru, en appuyant la candidature de ce nouveau magistrat, se donner un adversaire.

Lors de la révolution de 1830, M. de Gerlache présida d'abord le comité de constitution. Membre du congrès, il en devint président lorsque Surlet de Chokier fut nommé régent. Il présida ensuite la députation chargée d'offrir la couronne au prince Léopold de Saxe-Cobourg. En 1831 il devint président de la chambre des représentants, et reçut en cette qualité le serment exigé du roi par la constitution. L'année suivante, le roi le nomma premier président de la cour de cassation. Envoyé à Londres, en janvier 1839, avec une mission relative à l'exécution du traité des vingt-quatre articles, M. de Gerlache publia à son retour : *Quelques mots sur la question du territoire, par un ancien député*; Bruxelles, 1839, in-8°, brochure dans laquelle il soutenait l'opinion qu'en résistant au traité du 15 novembre 1831 la Belgique aurait contre elle le droit et la force.

M. de Gerlache est membre de l'Académie royale de Bruxelles, président de la commission royale d'histoire et de la commission d'examen pour les attachés de légation, et membre du conseil héraldique. Le roi lui a accordé, en 1843, le titre héréditaire de baron. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Souvenirs historiques du pays et de la principauté de Liége*; Liége, 1825, in-8°; — *Les Guerres d'Awans et de Waroux*; Liége, 1828, in-8°; — *Révolution de Liége sous Louis de Bourbon*; Bruxelles, 1831, in-8°; — *Histoire du royaume des Pays-Bas, depuis 1814 jusqu'en 1830*, etc.; Bruxelles, 1839, 2 vol. in-8°; 2e édit., ibid., 1842, 3 vol. in-8°; — *Histoire de Liége depuis César jusqu'à Maximilien de Bavière*; Bruxelles, 1843, in-8°; — *Études sur Salluste et sur les principaux Historiens de l'Antiquité, considérés comme politiques et comme écrivains*; Bruxelles, 1847, in-8° : on y trouve la seconde édition, fort améliorée, de la traduction de la

conjuration de Catilina. M. de Gerlache a inséré de nombreux travaux dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, dans le *Bulletin* de cette académie, et dans les *Mémoires de la Société d'Émulation de Liége*. E. REGNARD.

Encyclopédie des G. du Monde. — *Dict. des hommes de lettres de la Belgique*. — *Bibliographie académique*; Bruxelles, 1855, in-12. — *Documents particuliers*.

GERLAND ou **GARLAND**, théologien français, né en Lorraine, vers 1100, mort vers 1150. Il fut pourvu vers 1130 d'un canonicat et de l'emploi de scolastique dans l'église collégiale de Saint-Paul de Besançon. Il régissait en cette qualité les écoles de son chapitre. Il professa sans doute les sept arts libéraux, et on dit qu'il les possédait tous à un degré peu commun de son temps. Il se fit admirer surtout par sa manière de disputer, agréable, subtile, et intéressant vivement ceux qui l'écoutaient. Ce talent de controverse lui devint nuisible lorsqu'il l'appliqua aux matières théologiques. Il tomba dans l'hérésie de Béranger. On croit qu'il se rétracta promptement. A partir de 1148 il disparaît de l'histoire, et la date de sa mort est inconnue. Dom Rivet (*Hist. litt.*, t. VII, p. 156) a confondu à tort ce Gerland avec un autre Gerland, évêque de Girgenti. L'ouvrage le plus important de Gerland, et le seul qui ait été imprimé, est intitulé dans plusieurs manuscrits : *Candela Studii salutaris*, et dans d'autres *Candela Evangelica*. Il a été imprimé sous ce dernier titre, à Cologne, 1527, in-8°. Il manque à cette édition le prologue qui a été publié par D. Martenne dans le *Thesaurus Anecdotorum*, t. Ier. On connaît encore de Gerland deux ouvrages restés manuscrits, un *Traité du Comput ecclésiastique* (*Computus, Abacus*, ou *Tabulæ Gerlandi*), et des *Regulæ logicæ disciplinæ*.

Histoire littéraire de France, t. XII.

GERLE (*Christophe-Antoine*, dom), moine mystique français, né en Auvergne, en 1740, mort vers 1805. Sa jeunesse est restée inconnue, mais il reçut sans doute une bonne éducation, puisque, entré fort jeune dans l'ordre des Chartreux, il devint bientôt prieur de Pont-Sainte-Marie, quoique son ordre ne manquât pas à cette époque d'hommes instruits et capables de bien administrer une communauté. En 1789, dom Gerle fut élu député aux états généraux par le clergé de la sénéchaussée de Riom (1). Il fut l'un des premiers mandataires du clergé qui se rallièrent au tiers état, et le 20 juin 1789, jour de la fameuse séance du Jeu de Paume, il se distingua par sa véhémence et sa ferveur patriotique; aussi David, dans son *Serment du Jeu de Paume*, l'a-t-il placé dans un des principaux groupes de son magnifique tableau représentant cette journée mémorable. Devenu membre de l'Assemblée constituante, il proposa, le 12 décembre 1789, de déclarer que les religieux qui se plairaient dans leur état pourraient se retirer dans des monastères de leur ordre et y finir leurs jours selon leur règle particulière, en se conformant aux lois générales. Il conserva lui-même l'habit de chartreux jusqu'à la suppression des corporations religieuses. Le 12 avril 1790, il demanda que la religion catholique apostolique et romaine fût proclamée pour toujours la seule acceptée par la nation française. Cette proposition fut rejetée, comme enchaînant pour l'avenir le libre arbitre des citoyens. Le 13 juin suivant, il entretint l'Assemblée des prédictions qu'une prophétesse périgourdine, Suzanne Le Bouze, lui avait faites onze ans auparavant sur la nécessité d'une révolution générale et sur les réformes que cette crise devait entraîner. L'assemblée passa à l'ordre du jour sur ces prédictions. Après le 10 août 1792, il fut élu l'un des électeurs de Paris. Mélange bizarre de philosophisme et de superstition, il était lié depuis plusieurs années avec une vieille fille, Catherine Théos ou Théot (*voy.* ce nom), qui se prétendait *la mère de Dieu*, de qui devait sortir avant peu le Verbe divin, le Messie annoncé par les prophètes. On ne sait trop comment dom Gerle put croire aux hallucinations de cette femme; toujours est-il qu'il joua un rôle actif parmi les nouveaux révélateurs, dont le temple était situé rue de la Contrescarpe-Saint-Jacques. Il se crut lui-même prophète, et réunit facilement autour de lui un certain nombre d'adeptes, presque tous des intrigants et des sots, comme il arrive toujours dans le commencement des sociétés réformatrices. Gerle se croyait désigné dans les prophéties d'Isaïe, et il y trouvait la révolution française clairement annoncée. L'avénement du Christ, son règne terrestre et l'immortalité de ses élus en devaient être la conclusion. On a prétendu, mais il n'est ni prouvé ni vraisemblable, que Robespierre avait des relations avec ces visionnaires, et voulait se servir d'eux dans ses projets de retour à des idées religieuses et d'inauguration d'une sorte de nouveau culte. Quelques jours après le décret du 18 floréal, qui reconnaissait l'Être suprême et ordonnait la fête du 20 prairial, Vadier, organe des comités de sûreté générale et de salut public, fit à la Convention nationale un rapport dont les conclusions étaient la mise en accusation de Catherine Théos, de dom Gerle et de trois autres de leurs disciples, comme coupables de tramer une conspiration fanatique. On s'en rapporta à la malignité de ce vieillard pour donner au mysticisme de dom Gerle les couleurs sombres d'une conspiration et un vernis de ridicule qui rejaillit sur Robespierre. Les conclusions de Vadier furent adoptées, et le 27 floréal (16 mai 1794) le comité de sûreté générale fit arrêter la *mère de Dieu*, dom Gerle et quelques-uns de leurs *frères* et *sœurs* (1). Ils réclamèrent

(1) Il y remplaça, comme suppléant, le député La Bastide.

(1) « Le 27 floréal, 16 mai 1794, Dubarran, député du Gers à la Convention, membre du comité de sûreté générale,

l'appui de Robespierre, qui n'avait point approuvé leur arrestation. Dom Gerle lui écrivit plusieurs fois, pour lui faire part de ses visions, et les lui expliquer : toutes prédisaient au tribun les plus hautes destinées. Robespierre ne put pourtant faire mettre en liberté les prophètes, et peut-être même durent-ils la vie à la chute de leur protecteur. On les oublia en prison : Catherine Théos y mourut; dom Gerle y resta jusqu'au Directoire. Il prit part pendant quelque temps à la rédaction

remit à Héron et à Martin, agent principal au bureau d'exécution de ce comité, un ordre prescrivant de prendre tous les moyens convenables pour surveiller un complot de contre-révolution dirigé par dom Gerle. Héron se rendit à six heures et demie du soir au lieu du rassemblement où l'on recevait les prosélytes, que la mère de Dieu illuminait de l'abondance de ses grâces et dons. Le lendemain, à huit heures du matin, il retourna chez la mère de Dieu, accompagné de Senard, qu'il lui présenta comme un prosélyte digne d'être un de ses enfants. Elle l'accueillit...

« Successivement plusieurs frères et sœurs se sont réunis à eux; dans le nombre se trouva Jalon, qui avait présenté Héron la veille pour le faire recevoir. Ce dernier était convenu avec lui qu'il resterait dans une allée près de la porte de la chambre de la mère de Dieu pour y voir entrer dom Gerle, qu'il connaissait, et le désigner à Héron, ce qu'il exécuta avec précision. Martin entra au même instant. Il causa de l'inquiétude aux illuminés rassemblés. Bientôt Héron les rassura en leur disant qu'il était connu de lui et « digne d'être un enfant de la mère « commune; qu'il la priait de le recevoir pour leur frère ». Sur ses motions, la mère de Dieu reprit son air de gravité. Martin dit à Héron à l'oreille : « Voilà dom Gerle. » Il lui répondit qu'il le savait, et persista à demander que la mère appliquât les sept dons de Dieu à Martin; mais une des illuminées, à qui la mère dit de chanter des cantiques, retarda sa réception; les cantiques guerriers furent chantés. Dom Gerle et plusieurs frères et sœurs voulurent profiter de cet instant pour sortir du rassemblement, malgré que Héron les eût priés avec instance d'assister à la réception de Martin; mais ils persistèrent à vouloir sortir.

« Alors Héron invita Senard à prendre le devant et à se rendre à la porte de l'escalier pour les empêcher de sortir, ce qui fut exécuté à l'instant. Héron alla pour sortir de l'appartement avec les illuminés, et Senard leur dit alors : « Rentrez dans l'appartement, je vous défends de sortir. » Ils rentrèrent en présence de la mère de Dieu, et Senard resta dans l'escalier. Dom Gerle s'assied auprès de la mère de Dieu, de Martin, de Héron, prend la parole, et dit : « Frères et sœurs, il s'est glissé des faux frères « parmi nous; c'est un moment favorable pour que nos « principes soient connus. Il fallait toujours en venir là. »

« Tous les illuminés dirent : « Oui, c'est un moment heu-« reux; nous n'allons pas tarder de faire connaître nos « principes. Allons, notre maman, courage, courage! « nous avons Dieu pour guide et notre bonne mère et « toutes les armées qui sont sur la terre soumises à la « volonté de notre mère. »

« Dom Gerle reprend la parole, et dit en jetant les yeux sur Martin, sur Héron, ensuite sur la mère de Dieu :

« L'on aura beau faire exercer même des persécutions « contre nous, l'on en viendra toujours à nos principes, « qui sont destinés pour faire le bonheur de tout le genre « humain. Dieu seul gouvernera avec sa volonté suprême; « il s'est abaissé en notre mère ici présente; il est tou-« jours derrière elle, il l'a choisie pour porter sa parole « à tous les peuples de la terre. Tous ceux qui s'y oppo-« seront seront anéantis : la Convention nationale, tous « ses décrets, les lois des autres puissances même tom-« beront dans le néant. Il est temps, ajouta-t-il, que « Dieu et ceux qui le révèrent ne soient plus opprimés. » Senard entra avec la garde; l'opération commença, et fut suivie de l'arrestation de dom Gerle, Catherine Théos et de plusieurs autres illuminés (1). »

(1) *Rapport au comité de sûreté générale*, fait par Héron et Martin; signé *Héron, Senard, Martin*; écriture de Pillé. (*Inédit.*)

du *Messager du Soir*; puis, sous l'administration de Benezech, il entra dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Il en sortit dix-huit mois plus tard. Le reste de sa vie est inconnu. Un mémoire qu'il avait écrit au sujet de son arrestation a paru dans la *Revue rétrospective*, n° XI, 2e série, 30 novembre 1835. A. de L.

Collection des Mémoires relatifs à la Révolution. « Les révélations puisées dans les cartons des comités « de salut public et de sûreté générale », par Senard; Paris, 1824, in-8°. — Villatte, *Causes secrètes de la Révolution du 9 au 10 thermidor*. — *Moniteur*, tom. II, III, IV, VI et XX. — *Biographie moderne* (1806). — Thiers, *Histoire de la Révolution française.* — A. de Lamartine *Histoire des Girondins*, t. V, liv. XXII, p. 264-282. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*, t. VIII, liv. LIX, p. 247-258. — *Documents inédits*, communiqués par M. Roullier, de Chartres.

GERMAIN (Saint), évêque d'Auxerre, né dans cette ville, en 380, mort à Ravenne, le 31 juillet 448. Issu d'une famille illustre, il fit ses études à Rome, et se distingua dans le barreau de cette ville. Nommé gouverneur d'Auxerre par Honorius, il se fit tellement aimer par son intégrité, qu'après la mort de saint Amator, évêque d'Auxerre, le clergé, la noblesse et le peuple le demandèrent d'une voix unanime pour son successeur, en 418. Germain résista longtemps; mais enfin il céda, et il porta sur le siége épiscopal les vertus austères d'un anachorète et l'habileté d'un administrateur. Il fonda le monastère de Saint-Côme et de Saint-Damien. Sa charité et son zèle évangélique étaient sans bornes. Il fit deux voyages en Angleterre pour combattre les pélagiens, l'un en 429, l'autre en 446. L'année suivante il alla trouver l'empereur Valentinien III à Ravenne pour obtenir la grâce des peuples de l'Armorique, qui s'étaient révoltés. Il mourut pendant ce voyage. Son corps, transporté à Auxerre, fut brûlé par les huguenots du seizième siècle.

Surius, *Vitæ Sanctorum*. — Baillet, *Vies des Saints*, t. II, 8 juillet.

GERMAIN (Saint), évêque de Paris, né vers 496, dans le territoire d'Autun, mort le 28 mai 576. Il entra dans les ordres en 530, devint abbé du monastère de Saint-Symphorien d'Autun, et reçut bientôt le don des miracles. Il prédit la mort du roi Théodebert, et prévit qu'il serait lui-même évêque. Ces deux prédictions se réalisèrent. Dans un voyage qu'il fit à Paris, pour voir le roi Childebert, il fut élu pour remplir le siége vacant de cette église; son ordination eut lieu en 555. Deux ans après il occupa une des premières places entre les évêques qui composèrent le troisième concile de Paris. Il sut allier avec le ministère épiscopal les austérités de la vie monacale. En travaillant à son salut, il n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à celui de son peuple. Il s'occupa aussi activement des besoins temporels de ses paroissiens. Il dédia l'église du monastère de Saint-Vincent, que Childebert avait fait bâtir. En 566, il excommunia le roi Charibert pour cause d'inceste. Après la mort de ce prince, Sigebert, Chilpéric et Gontrand se partagèrent

ses États. Germain s'employa activement à maintenir la paix entre eux. Il mourut au milieu de ces pieuses occupations. Ses reliques furent déposées dans l'église du monastère de Saint-Vincent, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Germain-des-Prés. On attribue à saint Germain un traité sur l'ancienne liturgie gallicane, inséré dans le *Thesaurus Anecdot.* de dom Martène, t. V. On trouve dans l'*Histoire littéraire* une analyse de ce précieux traité. On a encore de saint Germain une fort belle lettre, écrite vers 574, à la reine Brunehaut, femme de Sigebert. Le pieux évêque presse cette reine de rétablir la concorde entre Chilpéric et Sigebert. Cette lettre a été insérée dans le recueil des *Hist. Franc. Scriptores* de Freher, t. II, p. 192-193, dans celui de Duchesne, t. I, p. 855-857, et à la fin de l'*Histoire* de Grégoire de Tours.

Fortunat, *Vita S. Germani*; dans le recueil des Bollandistes. — Baillet, *Vies des Saints*, t. II, 28 mai. — *Histoire littéraire de la France*, t. III.

* GERMAIN, patriarche de Constantinople, mort en 740. Fils du patrice Justinien, mis à mort sous Constantin IV, Pogonat, il avait été lui-même mutilé par l'ordre de cet empereur. En 715, il passa du siége archiépiscopal de Cyzique sur celui de Constantinople. Deux ans après, il négocia l'abdication de Théodose III en faveur de Léon III, l'Isaurien. Plus tard il fut engagé dans une contestation avec ce dernier, à propos du culte des images. Déjà au sujet du baptême du fils de Léon, et de l'accident qui valut au prince impérial le surnom de Copronyme, il prédit que cet enfant serait la cause de grands maux pour l'Église et la religion. Germain fit une vigoureuse opposition aux mesures iconoclastiques de Léon, et cette résistance amena sa déposition, en 730. Il eut pour successeur Anastase, adversaire déclaré du culte des images, et le parti des iconoclastes triompha. Germain fut après sa mort anathématisé, dans un concile tenu à Constantinople, en 754, sous le règne de Constantin Copronyme. Mais après la chute des iconoclastes il fut mis au nombre des saints par les Grecs et les Latins. Il nous reste de Germanus plusieurs ouvrages, savoir : Περὶ τῶν ἁγίων οἰκουμενικῶν συνόδων πόσαι εἰσι, καὶ πότε καὶ διὰ τί συνηθροίσθησαν (*Sur les saints conciles; combien il y en a; quand et pourquoi ils ont été assemblés*). Cet ouvrage parut, mais incomplet et sans nom d'auteur, avec le *Nomocanon* de Photius, publié par Christophe Justel; Paris, 1615, in-4°. On le trouve aussi dans la *Bibliotheca Canonica* de Henry Justel. Il fut donné pour la première fois complet et avec le nom de l'auteur dans les *Varia Sacra* de Le Moyne; — *Epistolæ*, trois lettres de lui, adressées à divers évêques, existent dans les *Acta* du second concile de Nicée ou septième concile général, tenu en 787; — *Homiliæ*, insérées dans la collection de Pantinus, Anvers, 1601, in-8°, dans l'*Auctarium* de Ducæus, t. II, dans le *Novum Auctarium* et dans le *Originum Rerumque Constantinopolitanarum Manipulus* de Combefis. On trouve dans les *Bibliothèques des Pères* des traductions de ces divers ouvrages. On cite encore de Germain un traité contre ceux qui falsifiaient les écrits de Grégoire de Nysse et des commentaires sur les écrits de Denys l'Aréopagite.

Théophane, *Chronog.*, vol. I, p. 330, 529-630. — Photius, *Bibliotheca*, cod. 233. — Zonaras, XIV, 20. — Fabricius, *Bibliot. Græca*, vol. VII, p. 10; vol. VIII, p. 84; vol. XI, p. 155-162. — Cave, *Hist. litter.*, vol. I, p. 621.

* GERMAIN *le jeune*, patriarche de Constantinople, né à Anaphus, sur la Propontide, dans la seconde moitié du douzième siècle, mort vers 1255. Moine de piété et de savoir, il fut élevé au patriarcat en 1222; mais comme Constantinople était alors au pouvoir des Latins, Germain, bien que compté au nombre des patriarches de cette ville, résida à Nice en Bithynie. Désireux d'amener la réunion de l'Église grecque et de l'Église latine, il écrivit au pape Grégoire IX et aux cardinaux des lettres qui se trouvent dans l'*Historia Major* de Matthieu Paris; seulement, cet historien a tort de les rapporter à 1237, au lieu de 1232, qui est leur véritable date. L'empereur Jean Ducas Vatace, favorable à l'union projetée, rassembla à Nymphæa en Bithynie, en 1233, un concile, qui ne décida rien. Après cet échec, Germain devint, dit-on, aussi ennemi de Rome qu'il en avait été l'ami auparavant. On croit qu'il fut déposé en 1240, et rétabli en 1254. Il mourut un peu avant l'élection de Théodore Lascaris II, en 1254 ou 1255. D'autres témoignages le font mourir en 1239 ou 1240. Les écrits de Germain sont nombreux; nous citerons ceux qui ont été imprimés; savoir : *Epistolæ* : outre celles contenues dans l'*Historia Major* de Matthieu Paris, il en existe deux *Ad Cyprios*, dans les *Monumenta Eccles. Græcæ*, de Cotelier, vol. I, p. 462; — *Orationes et Homiliæ* : dispersées dans les *Homiliæ sacræ* de David Hœschel, dans l'*Auctarium* de Ducæus, vol. II, dans l'*Auctarium* de Combefis, vol. I, dans la collection de Gretser, *De Cruce*, vol. II, dans les *Originum Rerumque Constantinopolitanarum* de Combefis, et dans quelques éditions de la *Bibliotheca Patrum*; — *Decreta*: trois de ces décrets ont été publiés dans le *Jus Græco-Romanum* de Leunclave, t. III, p. 232, et dans le *Jus orientale* de Bonefidius; — *Idiomelum in Festum Annunciationis*; dans l'*Auctarium* de Combefis; — *Rerum Ecclesiasticarum Theoria, ou expositio in liturgiam*, donnée en grec et en latin dans l'*Auctarium* de Ducæus, et dans les *Græciæ Ecclesiæ Monumenta* de Cotelier. Beaucoup de ses écrits sont inédits; Fabricius en a donné la liste.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XI, p. 162. — Cave *Hist. lit.*, vol. II, p. 289. — Oudin, *De Script. Eccles.*, vol. II, col. 82.

* GERMAIN, patriarche de Constantinople, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle.

D'abord évêque d'Andrinople et ami de Michel Paléologue, il fut, sur la recommandation de celui-ci, élu patriarche de Constantinople par un synode tenu en 1267. Il accepta cette place malgré lui, et il l'abandonna au bout de peu de mois, pour se retirer dans un monastère. C'était un homme fort doux et d'une moralité irréprochable. Il fut un des députés envoyés par l'empereur au concile de Lyon en 1277. Il s'y montra le partisan de la réunion des Grecs et des Latins. On ne croit pas qu'il ait laissé d'écrits, mais on lui a quelquefois attribué à tort les *Decreta* de Germain le jeune, contenus dans le *Jus Græco-Romanum* de Léunclave.

Nicéphore Gregoras, *Historia Byzantina*, IV, 5, 8. — G. Phranza, *Chronicon*, I, 2. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XI, p. 170, etc.

GERMAIN (*Dominique*), orientaliste allemand, né en Silésie, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre des Minimes, s'adonna aux langues orientales, et les enseigna dans le couvent de Saint-Pierre *in Montorio*, à Rome. On a de lui : *Fabrica overo Dizionario della Lingua volgare Arabica et Italiana, copioso de' voci et locutioni, con osservare le frase dell' una et dell' altra lingua*; Rome, 1636, in-4°; — *Fabrica Linguæ Arabicæ, cum interpretatione Latina et Italica, accommodata ad usum linguæ vulgaris et scripturalis*; Rome, 1639, in-fol.; — *D. Germani de Silesia Antitheses Fidei, arabice et latine*; Rome, 1638, in-4°.

Wadding, *Scriptores Ordinis Minorum*.

GERMAIN (Dom *Michel*), archéologue français, né à Péronne, en 1645, mort à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 23 janvier 1694. Il entra jeune chez les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, et s'appliqua avec succès aux études paléographiques. Il accompagna dom Mabillon dans ses voyages d'Allemagne et d'Italie, et l'aida beaucoup dans ses travaux. On a de lui : *Histoire de l'Abbaye royale de Notre-Dame de Soissons, de l'ordre de Saint-Benoît, divisée en quatre livres, avec les preuves*; Paris, 1677, in-4°; — *Musæum Italicum*, avec dom Mabillon; — *Commentatio de antiquis Regum Francorum Palatiis*; dans la *Diplomatique* de dom Mabillon, l. IV; — *Monasticon Gallicanum, seu historiæ monast. ordinis S. Benedicti, in compendium redactæ*, resté manuscrit. Des extraits de cet ouvrage ont été insérés dans la *Gallia Christiana*.

Dom Le Cerf, *Bibliothèque des Auteurs de la Congrégation de Saint-Maur*.

GERMAIN (*Pierre*), ciseleur français, né à Paris, en 1647, mort en 1684. Élève de Le Brun, il excella dans le dessin et la gravure. Colbert le chargea de ciseler des dessins allégoriques sur les planches d'or qui devaient servir de couverture aux livres contenant le *Recueil des Conquêtes du Roi*. Germain exécuta ce travail avec beaucoup de savoir et de finesse. On a encore de Germain des *Médailles* et des *Jetons* représentant les principaux événements du règne de Louis XIV.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*.

GERMAIN (*Thomas*), architecte, sculpteur et orfèvre, fils du précédent, né à Paris, en 1673, mort en 1748. Il alla jeune en Italie étudier les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Pendant ce voyage, il donna à Livourne les dessins d'une nouvelle église, aida Legros dans ses travaux de sculpture, exécuta à Rome pour les jésuites de magnifiques *vases sacrés* et à Florence pour le grand-duc plusieurs *bassins d'argent* ornés de bas-reliefs représentant l'*histoire des Médicis*. De retour à Paris, il construisit l'*église Saint-Louis-du-Louvre*, sur l'emplacement de celle de Saint-Thomas du Louvre, qui s'était écroulée en 1739. Cet édifice, dont il ne reste plus de trace aujourd'hui, ne fit qu'ajouter à la réputation de son auteur, surtout parce qu'il avait sacrifié au goût de son époque. E. B—N.

Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*. — Dulaure, *Histoire de Paris*.

* **GERMAIN** (***), négociant et homme politique français, descendant du précédent, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Il était orfèvre rue Saint-Denis à Paris lorsqu'il fut élu, en 1789, député du tiers état de cette capitale aux états généraux. Il s'opposa, le 8 octobre 1790, à l'émission de 30 millions de billets de la caisse d'escompte, cette émission ne devant être favorable qu'aux agioteurs, aux banquiers et nullement aux marchands. Le 5 mai 1791, il s'éleva vainement contre l'émission d'assignats de 5 livres et au-dessous, comme tendant à faire nécessairement disparaître la monnaie. Germain lui-même se livra à la spéculation, et devint l'un des directeurs de la Banque de France; il était d'une santé très-faible, et ne reparut plus sur la scène parlementaire. H. L.

Moniteur universel, an 1790, n° 282; an 1791, n° 127. — *Biographie moderne*, édit. de 1806. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

GERMAIN (*Auguste-Jean*), comte DE MONTFORT, administrateur français, fils du précédent, né à Paris, en 1786, mort le 16 avril 1821. Il descendait, selon les auteurs de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, du fameux orfèvre Germain, dont Voltaire a rendu l'habileté célèbre dans sa charmante pièce des *Vous* et des *Tu*. Il fut attaché aux bureaux du ministère de l'intérieur. En 1806, Napoléon le mit au nombre de ses chambellans, et peu après le créa comte. Auguste Germain suivit l'empereur en Espagne (1808) et en Autriche (1809) comme officier d'ordonnance. Dans cette dernière campagne, il se distingua par une belle défense du fort de Kuffstein, dans le Tyrol. Le 24 février 1812, il épousa, avec l'agrément de Napoléon, qui signa à son contrat, Mlle d'Houdetot, et en 1813 il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès du grand-duc de Würtzbourg. Rentré en France après la bataille de Leipzig, il fut nommé, le 8 janvier 1814, adjudant major dans la garde nationale de Paris. C'est en cette qualité qu'il se

prononça ostensiblement, dès le 31 mars, pour la restauration des Bourbons. Le 8 juin suivant Louis XVIII le nomma préfet de Saône-et-Loire et peu après chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'Honneur. Lors du retour de Napoléon, Germain s'efforça, autant qu'il lui fut possible, de comprimer l'esprit bonapartiste; mais il dut se retirer devant la majorité. Au second retour de Louis XVIII, Germain fut nommé préfet de Seine-et-Marne; il montra une grande énergie dans ce poste, pour réprimer le mécontentement occasionné par la cherté des grains (juin 1817). Il réussit à faire échouer la nomination de La Fayette dans son arrondissement, et il paraît avoir dû à cette circonstance son entrée à la chambre des pairs (5 mars 1819). Il y prit rang parmi les *doctrinaires*, et avec quelques-uns de ses collègues il fonda *Le Courrier*. Après la retraite de M. le duc Decazes, le comte Germain ne put conserver longtemps sa préfecture; s'étant montré défavorable aux jésuites, qui alors couvraient la France de leurs missionnaires, il dut se démettre (1820), et ne conserva qu'un rôle parlementaire. Il s'éleva contre les lois d'exception et la loi électorale présentées en 1820. Ce retour aux principes constitutionnels rendait déjà le nom du comte Germain populaire, lorsqu'une fièvre putride l'enleva à la fleur de l'âge. Le duc de Broglie prononça son éloge, le 2 mai 1821, à la chambre des pairs. H. LESUEUR.

Moniteur universel du 9 juin 1821. — *Collection des Imprimés par ordre de la Chambre des Pairs*; Paris, Didot, 1821, in-8°. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1814. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

GERMAIN *du Jura* (*Jean-François*), homme politique et administrateur français, né en 1762 ou 1763, à Censeau, près Salins, mort dans la même commune, le 22 juillet 1825. Il était avocat lors de la révolution, et se montra partisan des idées libérales. Il fut nommé membre du directoire du Jura. Le 31 mai 1793 il se déclara en faveur des girondins, et bientôt provoqua une intervention en faveur des Lyonnais, assiégés par l'armée conventionnelle. Il fut mis hors la loi, et émigra en Suisse. Il rentra en France après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), et reprit ses fonctions dans l'administration du Jura. En 1795 il devint juge au tribunal de Lons-le-Saulnier. En 1798 il fut envoyé au Conseil des Cinq Cents par le Jura, et le 4 nivôse an VIII il fut élu par le sénat conservateur membre du corps législatif; il en sortit en 1804. De retour dans ses foyers, il fit partie du conseil de préfecture du Jura, et remplit plusieurs fois, par intérim, les fonctions de préfet, notamment en 1814, lors de l'envahissement du territoire français par les armées étrangères. En octobre de cette année, le comte d'Artois (depuis Charles X), en passant à Lons-le-Saulnier, lui fit accorder la croix d'Honneur. Durant les Cent Jours J.-F. Germain fut élu par le collége électoral de son arrondissement à la chambre des représentants. Après la seconde restauration (juin 1815), il reprit ses fonctions de conseiller de préfecture, mais il fut remplacé en février 1816. Depuis lors il renonça aux fonctions administratives, et ne s'occupa plus que de fonder des établissements de bienfaisance et d'utilité publique; c'est ainsi que sa commune lui dut l'ouverture et la dotation d'une école pour les enfants des deux sexes, d'une maison de charité, etc. H. LESUEUR.

Moniteur universel, an VIII, n° 97. — *Biographie moderne*, édit. de 1804. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

GERMAIN (*Charles-Antoine-Guillaume*), homme politique et historien français, né à Narbonne, vers 1770, mort à Bièvre, près Versailles, en 1835. Son père habitait Versailles et était entrepreneur des routes de chasse du roi. Germain fut élevé par les soins d'Arthur Dillon, archevêque de Narbonne. Malgré son éducation et ses relations de famille, il devint l'un des plus ardents déclamateurs dans les réunions politiques de Versailles. Un organe sonore, une certaine éloquence, quelques élans patriotiques lui assuraient de grands succès dans ces réunions. Il mérita ainsi d'être élu au nombre des administrateurs du département de Seine-et-Oise. Il pensa cependant que son courage et son intelligence serviraient mieux la France aux frontières que dans les clubs. Il s'engagea dans un régiment de cavalerie légère, se conduisit bravement, et devint bientôt lieutenant. L'inconstance étant le fond de son caractère; il quitta l'armée, on ne sait trop comment, et revint pérorer à Paris, en 1795. Il acquit bientôt une grande influence dans le club ultra-républicain du Panthéon. Orateur infatigable, plein de saillies et d'à-propos, il attaqua sans relâche le Directoire et ses adhérents, qu'il accusait avec quelque raison « de trahir la liberté depuis qu'ils avaient bu si largement à la coupe du pouvoir ». Ami de Babeuf, il fut arrêté en 1796, et traduit en février 1797 devant la haute cour de Vendôme comme complice de la conspiration dite des *babouvistes*. Durant les débats, il se fit remarquer par son esprit en même temps que par sa véhémence : il apostropha vivement le vérificateur-expert Guillaume, qu'il accusa publiquement d'ignorance ou de mauvaise foi dans ses expertises. Il flétrit ensuite énergiquement le dénonciateur Grisel. Passant à sa propre défense, il soutint que sa correspondance avec Babeuf n'avait aucun trait à une conspiration; qu'il ne lui écrivait qu'en qualité de publiciste, et qu'il ne l'avait jamais consulté que sur le système du *bonheur commun*. Mais il échappa à Germain quelques paroles violentes, qui certainement empêchèrent son acquittement. Lorsqu'on fit lecture des pièces relatives aux accusés contumaces, il s'écria : « Nous ne périrons pas tous, et ceux de nous qui échapperont à la guillotine vengeront leurs compagnons et extermineront nos ennemis! » Au surplus, Germain avait des antécédents politiques très-fâcheux : il avouait lui-même que,

quel que fût le régime dominant, il n'avait pu passer six mois sans être emprisonné. Cette fois il fut condamné à la déportation perpétuelle; on le transféra d'abord à l'île Pelée, puis à Ham, enfin à Oleron, où il était encore en 1804. L'époque de sa mise en liberté est restée inconnue; il vint se fixer aux environs de Versailles, s'occupa d'agriculture, mais ne reparut plus sur la scène politique. Il était, lorsqu'il mourut, membre de la Société d'Agriculture de Seine-et-Oise. On a de lui : *Fastes civils de la France* depuis l'Assemblée des Notables (avec Alex. Goujon et Tissot); Paris, 1821, 3 vol. in-8°. H. LESUEUR.

Biographie moderne, édit. de 1806. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

GERMAIN (*Sophie*), mathématicienne française, née le 1er avril 1776, à Paris, morte le 17 juin 1831. Elle n'avait que treize ans lorsqu'ayant lu, dans l'*Histoire des Mathématiques* de Montucla, la mort d'Archimède, que ni la prise de Syracuse ni le glaive levé du soldat ennemi n'avaient pu distraire de ses méditations géométriques, elle conçut une vive passion pour une science qui avait produit un tel héroïsme. Alors, sans maître, sans autre guide qu'un Bezout qu'elle trouve dans la bibliothèque de son père, elle se met à faire une étude hérissée pour elle de difficultés, d'obstacles, augmentés encore par sa famille, qui ne comprenait pas un goût aussi extraordinaire pour son âge et pour son sexe. Travaillant avec ardeur, elle finit ainsi par vaincre la résistance que ses parents lui opposaient d'abord, et elle obtint le *Calcul différentiel* de Cousin. Elle parvint ensuite à se procurer des cahiers d'élèves des cours de divers professeurs. A cette époque, les professeurs, à la fin des séances, avaient l'habitude d'engager les élèves à leur présenter des observations par écrit. Mlle Germain, sous le nom d'un élève de l'École Polytechnique, fit passer les siennes à Lagrange, qui en fit l'éloge et qui, ayant fini par apprendre quel était leur véritable auteur, vint lui témoigner son étonnement, en encourageant ses efforts. L'apparition d'une jeune géomètre fit du bruit; elle ne tarda pas à voir arriver chez elle des savants, dont la conversation fut un nouvel aliment pour son esprit. Plus tard, quand parurent les *Disquisitiones arithmeticæ* de Gauss, frappée de l'originalité des vues du célèbre professeur de Gœttingue, elle y trouva une nouvelle source d'études, et elle entra en correspondance, sous le nom de l'élève de l'École Polytechnique, avec l'auteur, qui répondait toujours dans les termes les plus honorables. Cette correspondance se continuait ainsi depuis plusieurs années quand le hasard lui fit découvrir le pseudonyme. Le savant allemand n'en fut que plus empressé à continuer ses communications scientifiques à sa jeune admiratrice. Un physicien allemand, Chladni, vint à Paris répéter ses expériences curieuses sur la vibration des lames élastiques. Elles firent sensation; Napoléon, qui s'y intéressa, exprima le regret que ces expériences ne fussent point soumises à un calcul, et fit proposer à cet effet un prix extraordinaire à l'Institut. Mais les géomètres furent tous découragés par Lagrange, qui avait dit qu'il faudrait pour la solution de la question un nouveau genre d'analyse. Mlle Germain osa concevoir la possibilité du succès; elle étudia le phénomène de mille manières, y appliqua l'analyse, et en 1811 envoya au concours un mémoire où elle donnait une équation du mouvement des surfaces élastiques. Mais la manière dont elle avait appris l'analyse, en suivant son seul instinct, ne lui avait pas permis, malgré toute sa sagacité, de résoudre complétement la question. Cependant elle ouvrait le champ aux recherches, et de son mémoire même Lagrange tira l'équation exacte. L'Académie des Sciences reconnut que l'auteur, alors anonyme, avait fait preuve de beaucoup de mérite, et elle remit la question au concours pour l'année 1813. Mlle Germain, sans remporter encore le prix, fut plus heureuse. Enfin, au troisième concours, reporté à l'année 1815, elle surmonta les difficultés; l'Institut lui décerna le prix, et ce fut un événement dans la science que la découverte des lois de la vibration des surfaces élastiques, surtout quand ce grand problème de géométrie avait pour auteur une jeune femme. Mlle Germain continua, dans tout le cours de sa vie, de développer les conséquences de son travail et de le perfectionner. En 1820, à l'instigation de Fourier et de Legendre, elle publia des *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*, où elle exposait les fondements de son analyse; en 1824 elle adressait à la classe des Sciences de l'Institut un *Mémoire* (manuscrit) *sur l'emploi de l'équation dans la théorie des surfaces élastiques*, mémoire qui faisait suite à celui couronné en 1815. Enfin, en 1826, elle donna un nouveau *Mémoire sur la nature, les bornes et l'étendue de la question des mêmes surfaces*. Elle poursuivait en même temps des travaux sur la théorie des nombres; elle avait cherché à démontrer le théorème de Fermat, et si elle n'y put parvenir, elle trouva du moins de beaux théorèmes auxiliaires, qui ont mérité d'être insérés par Legendre dans le supplément de sa 2e édit. de la *Théorie des Nombres*, publiée en 1825. Mlle Germain n'avait pas borné ses études aux mathématiques : elle a laissé un grand nombre d'écrits d'histoire, de géographie, de métaphysique et sur diverses parties des sciences naturelles. Pour mieux étudier divers ouvrages, elle avait appris, seule, le latin. Voici les titres de ses publications : *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*; 1821, in-4°; — *Mémoire sur les courbures des surfaces élastiques*, inséré dans les *Annales* de Crelle; Berlin, 1821; — *Recherches sur la nature, les bornes et l'étendue de la question des surfaces élastiques*; 1826, in-4°; — *Discussion sur les prin-*

cipes de l'analyse employés dans la solution du problème des surfaces élastiques; dans les *Annales de Physique et de Chimie*, ann. 1828; — *Considérations sur l'état des sciences et des lettres aux différentes époques de leur culture*, 1833, in-8°, publiées par son neveu, M. Lherbette, député de l'Aisne. Elle avait écrit ce dernier ouvrage au milieu des douleurs d'un cancer qui mit fin à sa vie. GUYOT DE FÈRE.

Notice sur *Sophie Germain*, dans le *Journal des Débats* du 18 mai 1832.

GERMAIN. *Voy*. ROSTAING.

GERMAIN DE BRIE. *Voy*. BRIE.

GERMAN Y LLORENTE (*Bernardo*), peintre espagnol, né à Séville, en 1685, mort dans la même ville, en 1757. Il étudia la peinture sous son père, artiste très-médiocre, qui ne composait des tableaux que pour la foire de Séville et pour les pacotilles destinées à l'Amérique. Il reçut aussi les leçons de Christophe Lopez, peintre du même ordre. Mais, doué de brillantes dispositions naturelles, il surpassa bientôt ses maîtres, et attira l'attention de la cour. Il fit le portrait de l'infant don Philippe. Le roi Philippe V lui offrit le titre de peintre royal; mais Germain, d'un caractère sombre et mélancolique, ne voulut pas quitter sa retraite de Séville. L'Académie de Saint-Ferdinand le nomma un de ses membres honoraires. Il reçut le surnom de *pintor de las pastoras* (peintre des bergères), parce qu'il représenta beaucoup de vierges vêtues en bergères, assises dans les champs et entourées de brebis. « Llorente, dit Quilliet, donnait à ses têtes une telle grâce, une telle douceur et un tel relief, que beaucoup sont sorties du royaume comme étant de Murillo. » Vers la fin de sa vie, Germain, voulant donner plus de vigueur à son clair-obscur, rembrunit ses teintes à l'excès; aussi ses tableaux de cette époque sont si noirs et si confus, qu'on peut à peine en distinguer les personnages.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

GERMANICUS, titre honorifique décerné aux généraux romains vainqueurs des Germains, et accordé pour la première fois à Drusus (Claudius Nero). Quatre campagnes glorieuses dans la Germanie, qu'il parcourut jusqu'à l'Elbe (12 à 9 av. J.-C.), son canal (*fossa Drusiana*), deux ports creusés sur le Rhin, à Bonn et à Mayence, des forts élevés à l'embouchure de l'Ems, sur les bords de la Lippe et dans le pays des Cattes, l'alliance conclue avec les Frisons, sa mort, enfin, au retour de sa dernière expédition, justifient ce titre, qui demeura à sa famille. (*Voy*. DRUSUS.)

GERMANICUS (*Claudius Nero-Cæsar*), né à Rome, l'an 16 avant J.-C., mort en 19 après J.-C., fils de Drusus (Claudius Nero), et d'Antonia la jeune. Il hérita du titre de son père, qu'il mérita à son tour par ses succès en Germanie, et que l'histoire lui a particulièrement consacré. Élevé à la questure cinq ans avant l'âge légal (an 4 après J.-C.), ce fut en Dalmatie qu'il fit ses premières armes. Auguste soupçonnait Tibère de traîner la guerre en longueur pour se perpétuer dans le commandement des légions; chargé de la terminer, Germanicus, après une victoire sur les Mazéens, réduisit en peu de temps les Dalmates à demander ou à recevoir la paix; et du même coup les Pannoniens, intimidés, firent leur soumission. Une nouvelle révolte ayant éclaté l'année suivante (an 5 après J.-C.), Germanicus fut d'abord moins heureux; Baton, chef des rebelles, attirait les Romains dans des places fortes, auxquelles il mettait le feu aussitôt qu'ils s'y étaient établis. Cependant la prise de Seretium, que Tibère avait jadis inutilement assiégée, d'autres coups de main vigoureux et brillants eurent bientôt ramené la plus grande partie de la Pannonie sous la domination romaine. Mais comme la résistance désespérée de quelques villes menaçait de prolonger les hostilités, Auguste dut remettre Tibère à la tête des troupes; toutefois, ce fut encore Germanicus qui termina la campagne, par la prise d'Arduba. Chargé d'en porter la nouvelle à Auguste, il reçut le titre d'*imperator* et les insignes du triomphe en commun avec Tibère, et pour lui-même les honneurs de la préture, le droit de voter dans le sénat après les consulaires, et le privilége de briguer le consulat avant l'âge. Peu après, investi du pouvoir proconsulaire, il acompagna Tibère dans son incursion en Germanie (an 11 ap. J.-C.), et à son retour il fut nommé consul sans avoir passé par l'édilité ni même exercé les fonctions de préteur. Ces distinctions exceptionnelles n'étaient pas seulement la récompense de ses services, elles étaient aussi et surtout la consécration de son rang. Il paraît certain qu'Auguste avait songé à l'adopter au préjudice de tous ses autres héritiers; après de longues hésitations, vaincu par les larmes de Livie, il ne s'était décidé à adopter Tibère qu'à la condition expresse que celui-ci reconnaîtrait lui-même Germanicus comme successeur (an 4 ap. J.-C.); c'était, dit Tacite, pour multiplier les soutiens de sa maison, ébranlée par tant de malheurs domestiques. Mais on peut croire aussi, avec Suétone et Dion Cassius, qu'Auguste cherchait lui-même dans le crédit d'un héritier solennellement désigné un appui contre l'ambition inquiète et perfide d'un successeur qu'il n'aimait pas : peut-être est-ce dans cette pensée qu'il plaça Germanicus à la tête de huit légions stationnées sur les bords du Rhin (an 13 ap. J.-C.); c'était du moins une force considérable mise, en cas de danger personnel, entre ses mains. Quoi qu'il en soit, et que ce témoignage de confiance fût ou non une menace, il faillit devenir un péril pour Tibère à son avénement. Deux révoltes éclatèrent presque en même temps en Pannonie (Autriche) et dans la Germanie inférieure (Clèves-Berg). L'armée de Germanie que commandait Germanicus était divisée en

deux corps : celui du haut Rhin avait pour chef Silius ; celui du Bas Rhin, Cecina. Ce fut dans ce dernier corps que commença la sédition : la vingt-et-unième et la cinquième légion entraînèrent la vingtième et la première ; elles avaient été tout récemment formées d'une foule de gens du peuple de Rome, d'où elles avaient apporté l'habitude de la licence et la haine du travail. A peine le bruit de la mort d'Auguste se fut-il répandu, qu'en moins de quelques heures le désordre fut au comble. D'un bout à l'autre du camp, mille voix éclatent à la fois : le temps était venu pour les vieux soldats d'obtenir un congé moins tardif, pour les jeunes d'exiger une plus forte paye, pour tous de demander du soulagement à leurs maux et de punir la cruauté des centurions. Bientôt les rebelles se font justice eux-mêmes, et bravant l'autorité de Cecina, qui n'essayait même plus de les contenir, ils fondent l'épée à la main sur les centurions, les terrassent, les chargent de coups, les jettent enfin déchirés, mutilés, morts pour la plupart, dans le Rhin ou devant les retranchements. C'était un délire universel ; tout pouvoir était aboli, et les chefs de la rébellion se flattaient de l'espoir que Germanicus lui-même, secouant le joug, se donnerait à des légions assez fortes pour entraîner tout l'empire.

Cependant, Germanicus était en Gaule, où il réglait le cens de la province. En présence d'un mouvement si décidé, son nom seul pouvait être un danger. La mémoire de Drusus était grande auprès des Romains, et l'on croyait que s'il fût parvenu à l'empire, il eût rétabli la liberté ; les mêmes espérances s'étaient attachées à son fils ; et Germanicus n'eût-il voulu que ravir le pouvoir à Tibère, ses titres, la faveur universelle et incontestée dont jouissait sa famille, sa popularité personnelle auraient autorisé ses prétentions. Petit-fils d'Auguste par adoption, il ne tenait pas de moins près à la famille impériale par son alliance avec Agrippine, fille de Julie et d'Agrippa. Agrippine était aimée du peuple, et ses inimitiés, ses querelles avec l'impératrice Livie avaient tourné à l'avantage de ses vertus. Un contraste plus sensible encore rapprochait du jeune César, naturellement affable et ouvert, tous ceux qu'éloignaient l'air et le langage si hautain, si mystérieux de Tibère ; et Tibère ne l'ignorait pas. Aussi, tandis qu'il faisait parade devant le sénat de ses hésitations à accepter l'empire, il écrivait résolûment aux armées comme un prince déjà reconnu, dans la crainte que Germanicus, maître des légions et de tant d'auxiliaires, n'aimât mieux posséder l'empire que de l'attendre. En même temps, comme s'il eût voulu l'intéresser à son avénement, il lui envoyait le titre de proconsul par une députation du sénat. S'il faut même en croire Suétone, lorsqu'il demandait humblement au sénat de lui assigner sa part dans le gouvernement de l'empire, dont il ne pouvait supporter seul tout le fardeau, c'était pour se donner le temps de s'établir, en laissant quelque espérance à Germanicus, et la faiblesse de santé qu'il prétextait n'était qu'une feinte pour faire prendre plus facilement patience au jeune César.

Mais plus Germanicus était près du rang suprême, dit Tacite, plus il s'efforçait d'y affermir Tibère. Il le fit aussitôt reconnaître par les cités des Séquanes et des Belges, chez lesquels il se trouvait. A la nouvelle de la révolte des légions, il part en toute hâte, et les trouve hors du camp : elles venaient à sa rencontre, les yeux baissés vers la terre comme par repentir ; mais à peine fut-il entré dans l'enceinte, que des murmures confus éclatèrent. Il les convoque devant sa tente, les fait remettre en ordre, et dans une harangue émue il leur rappelle les triomphes de Tibère, ses victoires remportées dans cette même Germanie, avec ces mêmes légions ; puis il leur montre l'accord unanime de l'Italie, la fidélité des Gaules, enfin la paix et l'union régnant dans tout l'empire. Jusque là ils l'écoutaient en silence ; mais quand, arrivé à la sédition, il leur demanda ce qu'était devenue la subordination militaire, les plaintes éclatèrent de tous côtés, et au milieu du désordre quelques vétérans lui proposèrent le secours de leur bras, s'il voulait l'empire. A ces mots, comme si un crime eût souillé son honneur, Germanicus s'élance de son tribunal ; les séditieux le forcent à y remonter. Il s'écrie alors qu'il mourra plutôt que de trahir sa foi ; et, dans son désespoir, il avait tiré son épée pour s'en frapper. Ses amis lui saisirent le bras, et le retinrent de force ; puis, profitant d'un moment de repos, ils l'entraînèrent dans sa tente. On tint conseil : les mutins se préparaient à appeler le corps du haut Rhin à la révolte, pour ravager ensemble la ville des Ubiens (Cologne) et se porter de là sur les Gaules. De son côté, l'ennemi, qui n'ignorait pas la rébellion, pouvait d'un moment à l'autre reprendre les hostilités. Armer les auxiliaires contre les légions n'était pas sûr : on prit le parti de supposer des lettres de l'empereur qui promettaient aux légions le congé après vingt ans, la vétérance après seize, en restant sous les drapeaux. Mais les soldats ne se contentèrent pas de promesses ; et deux légions, la cinquième et la vingt-et-unième, forcèrent même César et ses amis à épuiser leurs bourses particulières pour acquitter les donations d'Auguste. Les troubles apaisés, Germanicus se rendit à l'armée supérieure pour recevoir son serment, et la gagna par les mêmes concessions, avant que l'esprit de révolte eût pu s'y répandre. Il était à peine de retour à l'autel des Ubiens que la députation du sénat envoyée par Tibère arriva au camp. La première et la vingtième légion, égarées par la peur et le remords, se persuadent qu'elle vient révoquer les faveurs que la sédition avait extorquées : le chef de l'ambassade, Munatius Plancus, est accusé d'être l'auteur du sénatus-consulte. Au milieu de la nuit,

ils courent à la tente de Germanicus, en brisent les portes, et réclament les enseignes. Germanicus est arraché de son lit, et contraint, pour échapper à la mort, de livrer l'étendard. Les mutins, errant ensuite par la ville, rencontrent les ambassadeurs qui allaient chercher un asile près de Germanicus, les chargent d'injures, veulent les massacrer, et poursuivent Munatius Plancus jusqu'au pied de l'aigle de la première légion qu'il tenait embrassée. A la première lueur du jour, Germanicus entre dans le camp, convoque les soldats, fait placer M. Plancus à ses côtés, leur reproche éloquemment leur coupable erreur, et après avoir étonné plutôt que calmé les esprits, renvoie les députés, sous l'escorte de la cavalerie auxiliaire, à la honte des légions. Cependant les amis de Germanicus le blâmaient de ne pas se rendre à l'armée supérieure, où il trouverait obéissance et fidélité; au moins devait-il y envoyer sa femme et ses enfants, dont la vie était à chaque instant mise en péril. Il hésita longtemps; mais enfin il consentit au départ d'Agrippine, et l'y détermina. On vit alors, dit Tacite, un déplorable spectacle : l'épouse d'un général fugitive et emportant son enfant dans ses bras; autour d'elle, les femmes éplorées qu'elle entraînait dans son exil, et avec la douleur de ce triste cortége la douleur non moins grande de ceux qui restaient. Cette fuite solennelle, les gémissements, les lamentations des femmes émurent les soldats de pitié : ils se jettent au-devant d'Agrippine, la supplient de rester, tandis que d'autres courent vers Germanicus et le conjurent de la retenir. Germanicus les réunit de nouveau, et, dans un discours tout à la fois ferme et touchant, il achève de les rendre à eux-mêmes. Aussitôt ils arrêtent les plus séditieux, les mettent à mort, croyant s'absoudre par le sang qu'ils versaient. Germanicus n'avait point donné d'ordre, mais il laissa faire : il n'y avait pas d'autre moyen d'en finir avec les séditieux, et l'odieux de ces exécutions ne pouvait retomber que sur leurs auteurs. Il n'y avait plus que la cinquième et la vingt-et-unième légion qui, retranchées à soixante milles de distance, au camp de Vetera, persistaient dans la révolte. Germanicus était résolu à employer la force, s'il le fallait, pour les réduire; mais il aima mieux laisser là aussi les soldats accomplir d'eux-mêmes les sacrifices nécessaires (*voy.* CECINA). Bientôt les légions frémissantes demandent à grands cris de marcher à l'ennemi. Germanicus s'empresse de répondre à leur ardeur; il jette un pont sur le Rhin, passe le fleuve avec douze mille légionnaires, vingt-six cohortes alliées et huit escadrons de cavalerie, dont la fidélité pendant la rébellion n'avait pas été un instant ébranlée, traverse résolûment la forêt Cesia, campe sur le rempart de Tibère, et, prévenu par des coureurs que la nuit suivante les Germains célébraient une fête solennelle, tombe à l'improviste sur le village des Marses (Westphalie), qu'il investit. Puis, pour satisfaire l'impatience de ses troupes, il les partage en quatre colonnes, qui portent le fer et la flamme sur un espace de cinquante milles, sans rencontrer de résistance : les barbares étaient à moitié endormis, désarmés ou épars. Mais ce massacre révolta les Bructères, les Tubantes et les Usipiens (Clèves-Berg et Westphalie) : ils se postèrent dans le bois par où l'armée devait faire sa retraite. Germanicus, instruit de leur dessein, prit toutes les dispositions nécessaires pour la marche et le combat, et, après une escarmouche d'arrière-garde, où la vingtième légion saisit l'occasion de venger son honneur compromis, le retour s'acheva paisiblement (an 14).

La nouvelle de ce succès causa à Tibère tout à la fois de la joie et de l'inquiétude : tant qu'avait duré la révolte, on l'avait sollicité d'aller lui-même l'apaiser, on s'était plaint de son inaction; insensible à ces murmures, Tibère n'avait pas voulu mettre au hasard le sort de l'empire et le sien, et il s'était borné, pour calmer les rumeurs, à commencer des préparatifs de départ, qui ne furent jamais achevés. Il n'en était pas moins dans la plus vive anxiété, et il apprit avec plaisir que le désordre était étouffé et réparé. Mais la gloire de Germanicus et la faveur qu'il avait acquise dans l'armée en avançant les congés et en distribuant les gratifications lui donnaient de l'ombrage. Pour atténuer les causes de cette popularité, il étendit lui-même aux armées de Franconie tous les avantages qu'avaient obtenus celles de Germanie, et, dans son rapport au sénat, il fit des services du jeune César un éloge trop exagéré pour être sincère. Cependant, et bien que la guerre durât encore, il demanda que le triomphe lui fût décerné.

Germanicus se préparait à pousser vigoureusement la guerre pendant l'été; une sécheresse rare, au mois d'avril, dans ces climats, lui permit de mettre à profit les premiers jours du printemps contre les Cattes. Il comptait sur les divisions de l'ennemi, partagé entre Ségeste et Arminius; Arminius qui soufflait la révolte parmi les Germains, Ségeste qui en avait plus d'une fois dénoncé les apprêts. Il donna à Cecina quatre légions, cinq mille auxiliaires, et les milices germaines. Il part lui-même, à la tête d'un corps non moins considérable, relève sur le mont Taunus un fort jadis établi par son père, et fond avec son armée sans bagages sur le pays des Cattes (Hesse), laissant sur ses derrières L. Apronius pour entretenir les routes et les digues. Les Cattes, surpris, se soumirent ou se dispersèrent, laissant brûler Mattium, leur capitale. Germanicus revint aussitôt vers le Rhin. Les Chérusques (Lunebourg, Brunswick et Saxe prussienne) avaient annoncé l'intention de venger les Cattes; mais l'armée de Cecina les intimida. Quant aux Marses, qui tentèrent le combat, ils furent vaincus. L'armée romaine n'avait pas encore regagné ses quartiers, quand arriva une députation

conduite par le fils de Ségeste, qui demandait des secours; il était assiégé par Arminius et les siens. Germanicus retourna sur ses pas, attaqua les assiégeants, délivra Ségeste, et fit un grand nombre de prisonniers; Ségeste fut envoyé à Rome et traité avec honneur. Cette trahison d'un frère, la douleur d'avoir perdu son épouse et son enfant captif dès le sein maternel enflammèrent Arminius d'une nouvelle ardeur. En peu de temps, il parvint par ses discours à soulever les Chérusques et toutes les nations voisines; son oncle Inguiomère fut lui-même entraîné dans la ligue. Le danger était grand : pour diviser les forces de l'ennemi, Germanicus envoya Cecina vers l'Ems par le pays des Bructères avec quarante cohortes romaines; le préfet Pedo dut conduire la cavalerie par les confins de la Frise; pour lui, il s'embarqua sur les lacs avec quatre légions, et bientôt l'infanterie, la cavalerie et la flotte se trouvèrent réunies sur le fleuve. Les Cauques (Frise) offrirent leurs secours, qui furent acceptés; les Bructères, qui dévastaient eux-mêmes leur pays, furent taillés en pièces, et L. Stertinius leur enleva l'aigle de la dix-neuvième légion, perdue avec Varus. Cependant le gros de l'armée, s'avançant jusqu'aux derniers confins des Bructères, ravageait tout le pays entre l'Ems et la Lippe. Non loin de là se trouvait la forêt de Teutobourg (dans le pays de Lippe-Detmold), où gisaient, disait-on, sans sépulture les restes de Varus et de ses légions. Germanicus fut saisi du désir de leur rendre les derniers honneurs. Précédé de Cecina, chargé de sonder les profondeurs de la forêt, et guidé par quelques soldats qui avaient jadis échappé au carnage, il parcourut, avec un sentiment de tristesse admirablement dépeint par Tacite, la plaine couverte d'ossements blanchis et d'armes brisées; un tombeau fut élevé dont il posa le premier gazon, et ce pieux devoir accompli, il se mit à la poursuite d'Arminius, qui s'enfonçait dans des lieux impraticables. Il l'atteignit enfin dans une plaine, dont il résolut de le chasser. Arminius se replia d'abord devant la cavalerie envoyée contre lui; puis tout à coup il ordonna à ses meilleures troupes, cachées dans une forêt voisine, de s'élancer en avant. Ce mouvement soudain jeta le désordre dans la cavalerie, qui se renversa sur les cohortes, et l'armée tout entière aurait été poussée dans un marais connu des Germains, si, par une manœuvre rapide et hardie, Germanicus n'eût fait avancer les légions en bataille. Ce fut alors aux ennemis de reculer, et l'on se sépara sans avantage décidé. La mauvaise saison approchait. Germanicus ramena son armée sur l'Ems, et fit embarquer ses légions sur la flotte : une partie de la cavalerie eut ordre de regagner le Rhin en côtoyant l'Océan. Tandis que Cecina disputait pied à pied aux Chérusques, habilement dirigés par Arminius, les marais des Longs-Ponts (*voy.* Cecina), et les exterminait enfin dans la plaine où il les avait attirés, derrière lui, deux autres légions, déposées à terre par Germanicus pour alléger sa flotte et confiées à Vitellius, étaient assaillies, dispersées par une affreuse tempête. Seul, Germanicus ramena saines et sauves les troupes qu'il avait conservées avec lui. Mais ce désastre sembla tourner encore à son avantage : les Gaules, l'Espagne, l'Italie lui offrirent, pour réparer ses pertes, des armes, des chevaux, de l'or : il n'accepta que des armes et des chevaux; ce fut de ses propres deniers qu'il indemnisa les soldats, et afin d'adoucir mieux encore le souvenir de leurs misères, il allait lui-même visiter les blessés et les encourageait par des paroles et des soins qui lui gagnaient les cœurs.

Cette deuxième campagne (an 15-16) n'avait pas été sans succès. Germanicus avait gagné, à la soumission de Ségeste, le titre d'*imperator*, qui lui avait été décerné sur la proposition de Tibère lui-même; mais blâmé presque en même temps de s'être attardé à rendre les derniers devoirs à l'armée de Varus, il n'ignorait pas qu'on avait encore plus mal interprété la conduite ferme et courageuse d'Agrippine au pont du Rhin (*voyez* Agrippine). Loin d'abattre son courage, cette haine, qui devenait chaque jour plus manifeste et plus vive, ne faisait qu'exciter son ardeur, et il se hâta de profiter de l'expérience qu'il avait acquise dans ces trois ans de guerre. Tant braves qu'étaient les Germains, les Romains, qui ne leur cédaient pas en courage, et qui avaient sur eux l'avantage de la discipline, ne les craignaient pas en bataille rangée : ce qui les épuisait, c'était la longueur des marches, contre-marches et retraites, à travers des ennemis toujours en éveil, au milieu des bois et des marais, dans un pays où les étés sont courts, et les hivers pluvieux. D'ailleurs, la Gaule ne pouvait plus fournir de bêtes de somme, et puis combien de fois les bagages envoyés en avant ou demeurés en arrière avaient été surpris et pillés! Avec une hardiesse et une sûreté de vue qui révèlent son génie militaire, Germanicus résolut de se transporter par mer au cœur du pays : la campagne pourrait ainsi commencer plus tôt; les légions ne seraient pas retardées par les bagages, et l'armée remontant les fleuves, arriverait toute fraîche, hommes et chevaux, devant l'ennemi. Tout entier à ce projet, il fait aussitôt construire une flotte de mille vaisseaux, dont les formes diverses répondaient au plan de l'expédition. (*Voir* le détail dans Tacite, *Annales*, II, 6.) Le rendez-vous était l'île des Bataves. Avant que toutes les troupes ne fussent réunies, et tandis que Silius allait réprimer l'ardeur toujours renaissante des Cattes, Germanicus, instruit qu'un corps nombreux assiégeait un fort établi sur la Lippe, y mena six légions. Les assiégeants ne lui fournirent pas l'occasion de combattre; mais il releva l'autel consacré à son père, qui avait été détruit, et ferma par de nouvelles barrières tout le pays situé entre le fort Aliso et le Rhin. Ses der-

rières ainsi fortifiés et la flotte rassemblée, il expédia en avant les vivres, distribua les légionnaires sur les navires, et entra dans le canal qui porte le nom de Drusus, priant son père de le soutenir par l'inspiration de ses conseils. Il arriva heureusement par les lacs et l'Océan jusqu'à l'Ems; mais au lieu de remonter le fleuve, comme il semblait qu'il en avait eu d'abord l'idée, il laissa sa flotte à Ancisia, sur la rive gauche, et perdit plusieurs jours à construire des ponts pour faire passer l'armée sur la rive droite, où elle devait opérer. De là il marcha sur le Weser, et prit ses campements dans les plaines de ce fleuve. Il y était à peine établi que les Angrivariens, qui avaient fait leur soumission, se révoltèrent derrière lui. Stertinius, détaché aussitôt avec de la cavalerie et des troupes légères, porta dans leur pays le fer et la flamme. Cet exemple de sévérité réussit. Mais bientôt Arminius parut à la tête des Chérusques sur la rive droite du fleuve. Son entrevue avec son frère (*voyez* Flavius) excita encore son ressentiment, et le lendemain les barbares se montrèrent en bataille au delà du Weser. Trop habile et trop sage pour exposer ses légions sans avoir établi des ponts bien défendus pour assurer leur retraite, Germanicus se borna à faire passer sa cavalerie à gué, sur des points différents, afin de diviser l'attention et les forces de l'ennemi. L'élan de Cariovalde et des Bataves qu'il commandait leur fut funeste; néanmoins, et bien que privés de leur chef, ils se replièrent en bon ordre, et opérèrent leur retraite sous la protection du reste de la cavalerie. Quelques jours après, les Romains passèrent le Weser. Germanicus apprit d'un transfuge qu'Arminius avait choisi son champ de bataille, et qu'il devait tenter prochainement une attaque nocturne. Ce rapport fut confirmé par des éclaireurs, et déjà on entendait au loin le bruit d'une multitude confuse. A la veille d'une affaire si décisive, Germanicus voulut s'assurer lui-même des dispositions des soldats. La nuit venue, il sort de sa tente par une porte secrète, et, suivi d'un seul homme, les épaules couvertes d'une peau de bête, il parcourt les rues du camp : partout il entend son éloge : l'un vante sa haute naissance, l'autre sa bonne mine, celui-ci sa patience, celui-là son affabilité toujours égale; tous promettent de lui prouver leur reconnaissance à l'heure du combat. Tout à coup un Germain paraît aux palissades, et jette aux Romains des offres insultantes; mille voix lui répondent par un défi. Vers la troisième veille, les barbares se montrèrent en force; mais l'assaut des retranchements bien garnis les fit reculer, et le reste de la nuit fut tranquille. Rentré dans sa tente, Germanicus eut un songe de bon augure. Il lui sembla qu'il offrait un sacrifice, et, le sang de la victime ayant rejailli sur sa robe, Augusta, son aïeule, lui en donnait une plus belle. Le lendemain, les deux armées, excitées par les harangues de leurs chefs, descendent dans la plaine d'Idistavise (Hastenbeck, en Hanovre), située entre le Weser et des collines, dont les sinuosités et les saillies resserraient inégalement la largeur. A l'extrémité s'élevait un bois de haute futaie. Ce fut à l'issue de ce bois et à l'entrée de la plaine qu'Arminius rangea ses troupes, à l'exception des Chérusques, qui occupèrent les hauteurs. A la vue des Romains, ceux-ci s'élancent. Germanicus donne ordre à Stertinius de les prendre en flanc, tandis que le reste de la cavalerie tournerait le bois et prendrait l'ennemi à revers; lui-même, à la tête des meilleures troupes, il se déploie dans la plaine et marche en avant. En ce moment il aperçoit huit aigles qui se dirigent vers la forêt, où ils pénètrent; il crie aux soldats de suivre ces oiseaux romains, ces dieux des légions. L'infanterie engage le combat, et déjà la cavalerie avait rompu les flancs et l'arrière-garde d'Arminius. Poussés par cette double attaque de la plaine dans la forêt et de la forêt dans la plaine, les Germains hésitent. Pour comble de désordre, les Chérusques, culbutés du haut de leurs collines par Stertinius, tombent au milieu de la mêlée. En vain Arminius, du geste et de la voix, essaya de rétablir le combat; après avoir inutilement tenté de rompre les archers soutenus à temps par les auxiliaires rhètes, vindéliciens et gaulois, il se fit jour par un vigoureux effort à travers les rangs des Romains. Inguiomère s'échappa aussi : les Germains furent taillés en pièces ou périrent dans les eaux du Weser : le carnage dura depuis la cinquième heure jusqu'à la nuit; un espace de dix milles était couvert d'armes et de dépouilles, parmi lesquelles on trouva des chaînes que les Germains avaient apportées pour leurs prisonniers. Germanicus en fit un trophée, où l'on inscrivit le nom des nations vaincues. Cette importante victoire avait coûté peu de sang aux Romains, grâce à l'habile manœuvre de Germanicus sur un champ de bataille choisi par l'ennemi; mais les barbares ne purent supporter la vue du monument qui leur rappelait leur défaite. De toutes parts, jeunes, vieux, peuple, grands se lèvent à l'appel d'Arminius et d'Inguiomère, harcèlent les Romains dans leur retraite, et leur présentent enfin le combat, dans une plaine étroite et marécageuse, resserrée comme celle d'Idistavise, entre le fleuve et des forêts : les forêts elles-mêmes étaient entourées d'un marais profond, excepté d'un seul côté, où les Angrivariens avaient construit une chaussée qui leur servait de barrière contre les Chérusques. Arminius y posta l'infanterie, après avoir caché dans la forêt la cavalerie destinée à prendre les légions à dos lorsqu'elles seraient entrées dans le bois. Germanicus, instruit de ces dispositions, charge ses lieutenants de surveiller la plaine : lui-même il se met à la tête du corps d'infanterie qui devait attaquer la chaussée. Bientôt les Germains sont débusqués, et, maître du rempart, Germanicus pénètre le premier dans le

fort avec les cohortes prétoriennes. La retraite était fermée à l'ennemi par les marais, aux Romains par le fleuve et les montagnes : il n'y avait d'espoir de salut que dans la victoire. Moins nombreux, mieux armés, plus agiles, les Romains eurent bientôt l'avantage sur les Germains, dont les armures pesantes et difficiles à manier, au milieu de la forêt, ne secondaient par le courage. Arminius lui-même, désespérant du succès, s'était enfui, et Inguiomère, volant de rang en rang, faisait en vain des prodiges de valeur, tandis que Germanicus, qui avait ôté son casque pour être mieux reconnu, criait aux siens de frapper sans relâche, que la guerre ne pouvait finir que par l'extermination de l'ennemi. Sur le soir, il retira une légion du champ de bataille : les autres se rassasièrent de sang, dit Tacite, jusqu'à la nuit. Après avoir publiquement félicité ses vainqueurs, Germanicus érigea un trophée d'armes avec cette inscription : « Victorieuse des nations entre le Rhin et l'Elbe, « l'armée de Tibère César a consacré ce monument « à Mars, à Jupiter et à Auguste ». Les Angrivariens relevaient la tête : la menace d'une expédition suffit pour les contenir, et ils se soumirent à tout. Cependant l'automne approchait, et quelques légions étaient déjà parties par terre. Germanicus embarque le reste sur l'Ems; mais à peine la flotte eut-elle gagné l'Océan, qu'assaillie par une tempête, elle fut emportée au large, dispersée, jetée contre des rochers, des bancs de sable, des îles désertes. La seule trirème de Germanicus prit terre dans le pays des Cauques. Dans son désespoir, on le voyait courir de rocher en rocher, s'accusant d'être la seule cause de cette catastrophe, et ses amis ne l'empêchèrent qu'avec peine de chercher la mort dans les flots. Enfin, le vent favorable ramena le reste de la flotte, et il parvint à recueillir le plus grand nombre des naufragés. Mais le bruit de ce désastre avait relevé les espérances des Germains les plus voisins du Rhin. Sans perdre de temps, Germanicus envoie Silius contre les Cattes avec trente mille hommes et trois mille chevaux, entre de son côté chez les Marses, avec une armée plus forte encore, leur reprend une aigle de Varus, et, animé par ce premier succès, s'enfonce dans le pays, qu'il ravage, sans que nulle part l'ennemi ose en venir aux mains.

Si grands qu'eussent été les malheurs de la retraite, les résultats de cette campagne (an 16) étaient considérables. Sans doute les Romains étaient loin d'avoir dompté les nations germaniques jusqu'à l'Elbe; Germanicus n'atteignit même pas le fleuve; mais en deçà du Weser jamais la terreur n'avait été plus grande. Cette double incursion chez les Marses et chez les Cattes, où les légions avaient reparu tout à coup, aussi fières, aussi intrépides et comme multipliées, après un naufrage qui avait jonché les rivages de l'Océan de leurs cadavres, avait jeté le découragement dans les esprits. Encore une campagne, et l'on ne doutait pas que les plus obstinés n'en vinssent à demander eux-mêmes la paix. Mais Germanicus ne devait pas la conclure. Abusant des malheurs dont les éléments seuls étaient coupables, Tibère avait plus d'une fois rappelé au général vainqueur, non sans raison peut-être au fond, mais sur un ton à travers lequel perçaient les inquiétudes de son implacable jalousie, qu'il avait plus fait lui-même, dans ses neuf campagnes, par sa douceur que par la violence, et il l'invitait, toujours avec plus d'insistance, à revenir. « Germanicus, dit Tacite, demandait en grâce un an pour achever son ouvrage; mais Tibère livra à sa modestie une attaque décisive, en lui offrant un deuxième consulat, dont il exercerait les fonctions en personne. Il ajoutait que s'il fallait encore faire la guerre, Germanicus devait laisser cette occasion de gloire à son frère (d'adoption), Drusus, qui, faute d'un autre ennemi, ne pouvait qu'en Germanie mériter le nom d'*imperator* et cueillir de nobles lauriers. Germanicus ne résista plus, quoiqu'il comprît que c'était un prétexte inventé par la jalousie pour l'arracher à une conquête déjà faite. »

De retour à Rome, ce ne fut que l'année suivante (an 17), au mois de juin, qu'il reçut les honneurs du triomphe. Ses cinq enfants l'accompagnaient dans son char, et partageaient avec lui les sympathies de la foule, frappée de son air majestueux. Ces sympathies, attestées par le souvenir des malheurs de sa famille, étaient-elles encore mêlées de sombres pressentiments? comme l'ajoute Tacite. Il est du moins vraisemblable que les trois mille sesterces par tête que Tibère fit distribuer au nom du héros, l'honneur qu'il lui fit d'être son collègue dans le consulat, ne firent illusion à personne. L'enthousiasme que son retour avait excité croissait de jour en jour. A son arrivée, deux légions avaient été commandées pour aller à sa rencontre; elles s'y étaient toutes portées d'elles-mêmes; et s'il faut en croire Suétone, Germanicus ne sortait pas une fois que sa vie ne fût mise en péril par le concours de la foule qui l'entourait. Aussi Tibère ne cherchait-il qu'un honorable prétexte de l'éloigner, et il saisit le premier que lui offrit la situation de l'Orient. Les Cappadociens, dont le royaume avait été réduit en province romaine après la mort d'Archélaüs, étaient en pleine révolte; la mort d'Antiochus, roi de Comagène, et celle de Philopator, roi de Cilicie, avaient laissé leurs royaumes partagés entre le désir de l'indépendance et le regret des avantages de l'alliance romaine; la Syrie et la Judée, écrasées par les impôts, imploraient un soulagement; enfin, Vonon, que les Parthes menaçaient de renverser du trône d'Arménie, était retenu comme en exil par le gouverneur de Syrie, Creticus Silanus, qui craignait en prenant sa défense de s'engager dans une guerre contre ses redoutables ennemis. Tels étaient les troubles de toutes natures que

Germanicus fut chargé d'aller calmer. Un décret spécial l'investit d'une autorité supérieure à celle des lieutenants du sénat et de l'empereur dans toutes les provinces d'outre-mer où l'appelleraient les intérêts de l'État. Mais en même temps Tibère retirait de la Syrie Silanus Creticus, dont la fille était fiancée au fils de Germanicus, pour lui substituer Cn. Pison, dont l'humeur violente et hautaine était encore excitée par la naissance et les richesses de sa femme Plancine. Pison se croyait expressément envoyé pour tenir en échec l'ambition de Germanicus. Il y avait deux partis au sein même du palais impérial, et celui qui soutenait Germanicus contre Drusus, d'ailleurs fort uni avec son frère, n'était pas le moins nombreux. Tibère était enchaîné par ses serments d'adoption; mais il eût naturellement préféré comme successeur son propre fils. Toutefois, on ne saurait affirmer qu'il avait donné à Pison des instructions secrètes. La seule chose qui soit sûre, c'est que Livie avait recommandé à Plancine d'humilier Agrippine et de l'écraser du poids de sa rivalité.

Parti à la fin de l'automne, Germanicus côtoya l'Illyrie, visita Drusus en Dalmatie, et, après une double tempête sur la mer Adriatique et la mer Ionienne, aborda à Nicopolis, en Achaïe. Il y prit possession du consulat, auquel il avait été nommé avec Tibère (an 18), remonta seul vers le golfe d'Actium, qui l'attirait par le souvenir de la victoire de son aïeul, et se rendit à Athènes, qu'il voulut honorer en n'y paraissant qu'avec un seul licteur. Ce n'était pas seulement un hommage rendu aux gloires passées de la Grèce; Germanicus aimait les lettres, et trouvait au milieu de ses campagnes le loisir de les cultiver. Dans sa jeunesse, il avait étudié l'art oratoire et composé plusieurs ouvrages, qui témoignaient d'un goût distingué. Il ne nous en reste que la traduction des *Phénomènes* d'Aratus, quelques épigrammes (pour le recueil intitulé : *Carmina Familiæ Cæsareæ*) et un fragment de comédie grecque publié par Burmann dans son *Anthologie* (tom. II, page 338); mais Suétone parle de plusieurs comédies qu'il avait composées dans cette langue, Pline d'un poëme à la louange d'un cheval auquel Auguste avait élevé un tombeau, et Ovide, qui lui a dédié ses *Fastes*, rappelle avec éloge son éloquence et ses vers. Les bords de l'Euxin et les ruines d'Ilion excitèrent également sa curiosité. Après avoir parcouru la plus grande partie de la Thrace et côtoyé l'Asie, il aborda à Colophon. Pison était déjà à sa poursuite : s'arrêtant à son tour chez les Athéniens pour les accabler d'outrages à l'adresse de Germanicus, il cingla rapidement à travers les Cyclades, et l'atteignit à Rhodes. Celui-ci n'ignorait pas ses menées et ses insultes; mais telle était la générosité de son âme qu'à la vue d'une tempête qui emportait son ennemi contre un écueil, il envoya une galère pour le sauver. Loin d'en être adouci, Pison quitte Germanicus, le devance en Syrie, s'étudie à gagner les légions à force de largesses et de complaisances, et mérite d'être appelé par une soldatesque corrompue le père de l'armée. Plancine, de son côté, se répandait en injures contre Agrippine; et tout le monde y prêtait l'oreille, car on croyait que tout se faisait de l'aveu de l'empereur. Insensible à ces rumeurs, Germanicus se hâta de passer en Arménie, établit sur le trône, à la place de Vonon, qui avait perdu tout crédit, Zénon, fils du roi de Pont, qu'appelaient les vœux des nobles et du peuple, donna Q. Veracius pour gouverneur à la Cappadoce, en la déchargeant de quelques impôts, et mit à la tête de la Comagène le préteur Q. Serveus. Ainsi, en quelques mois Germanicus avait pacifié l'Asie. Mais Pison, auquel il avait commandé de conduire ou de faire conduire par son fils une armée en Arménie, ne lui avait pas obéi. En face d'une telle provocation, une plus longue réserve était difficile, et d'ailleurs les amis de Germanicus, habiles à aigrir ses ressentiments, exagéraient encore les torts de Pison et de Plancine. Une entrevue eut lieu à Cirrhe : Germanicus se plaignit avec colère; Pison s'excusa avec insolence, et ils se séparèrent la haine dans le cœur. Dès lors Pison ne parut plus dans le conseil que rarement, et pour y faire opposition à tout. Les honneurs que recevait Germanicus des rois et des peuples excitaient sa jalousie; mais Germanicus dédaignait ses outrages, et au commencement de l'année 19 il partit pour l'Égypte, sous le prétexte de parer aux besoins de la province, en réalité pour visiter le pays. Dès son arrivée son affabilité lui gagna les cœurs, déjà séduits par la condescendance avec laquelle il avait pris l'habitude de marcher sans gardes avec la chaussure et le vêtement grecs. Mais cette parure étrangère déplut autant à Tibère qu'elle charmait les Égyptiens, et son ressentiment ne se contint plus à la nouvelle que Germanicus était entré sans sa permission dans Alexandrie. C'était depuis Auguste une ville fermée à tout Romain dont le nom ou le rang pouvait avoir quelque influence sur les populations, dans la crainte sans doute qu'il n'en profitât pour affamer l'Italie. Ces appréhensions, contre lesquelles le caractère même de Germanicus aurait pu être une garantie suffisante, étaient d'autant moins fondées en cette circonstance que, pour justifier peut-être son voyage par une mesure utile, il avait fait baisser le prix des grains en ouvrant les magasins. Il est vrai que Tibère ne lui en avait pas moins accordé, comme récompense de ses succès pacifiques en Arménie, les honneurs de l'ovation en commun avec Drusus, qui avait aussi pacifié la Germanie. Mais la haine de Pison ne lui laissait ni trêve ni repos. Il avait passé tout l'été à visiter les principales villes de l'Égypte depuis Canope jusqu'à Syène, se faisant expliquer partout où il passait les mystères de la religion et de l'histoire des Égyptiens. A son re-

tour en Syrie, il trouva l'ordre qu'il avait établi dans les légions et dans les villes aboli ou remplacé par des règlements contraires. Il éclata en reproches, qui n'étaient que justes, et n'y gagna que de nouvelles offenses, jusqu'à ce qu'enfin Pison résolut de quitter la Syrie. Germanicus, alors retenu à Antioche par une maladie, était revenu à la santé : tandis que le peuple acquittait dans les temples les vœux formés pour le rétablissement d'un chef qu'il aimait, Pison fit renverser l'appareil du sacrifice, enlever les victimes et disperser la multitude assemblée. Bientôt Germanicus eut une rechute, et il se rendit à Séleucie comme pour en épier les suites. « Le mal, déjà violent, était encore aggravé, dit Tacite, par l'idée que Germanicus avait d'être empoisonné, idée que semblait justifier la réunion dans le palais de tous les symboles magiques auxquels était attribuée la vertu de dévouer les âmes aux divinités infernales; et l'on accusait toutes les personnes envoyées par Pison de venir l'assurer des progrès de la maladie. » Aux inquiétudes de Germanicus sur lui-même venaient s'ajouter les alarmes que lui inspirait le sort de sa femme et de ses enfants, abandonnés au ressentiment de son ennemi. Toutefois, sans se départir de sa noble fermeté, il écrivit à Pison qu'il renonçait à son amitié : grave démarche dans les idées des anciens, et qui était comme la malédiction d'un mourant; quelques-uns pensent même qu'il lui donna l'ordre de sortir de la Syrie. Pison se mit en mer en effet, mais avec une lenteur calculée, afin d'être plus tôt de retour, si la mort de Germanicus lui rouvrait la Syrie. L'espérance sembla revenir au moribond, mais bientôt ses forces l'abandonnèrent; il fit à ses amis des adieux publics, pleins d'une respectueuse déférence pour Tibère et d'imprécations contre Pison et Plancine, qu'il accusait ouvertement et contre lesquels il demandait vengeance. Dans l'entretien secret qu'il eut ensuite avec sa femme, il lui aurait révélé, selon Tacite, les dangers qu'il craignait de Tibère, et l'aurait engagée à la prudence. Peu après il expira, à l'âge de trente-quatre ans (an 19). « Le peuple et les rois étrangers le pleurèrent : tant il s'était toujours montré affable aux alliés, clément pour les ennemis; tant il savait, dans un si haut rang, conserver cette dignité qui sied à la grandeur, et fuir l'orgueil, qui la rend odieuse » (Tacite). À Rome, dès la première nouvelle de sa maladie, le peuple avait été frappé de stupeur, et sur le soir, de faux messagers ayant répandu le bruit de son rétablissement, on avait couru, dit Suétone, à la lueur des flambeaux, vers le Capitole, pour offrir un sacrifice d'actions de grâces, et arraché les portes, qui ne s'ouvraient pas assez vite. Tibère fut réveillé par les cris joyeux de la foule. Le deuil n'en fut que plus amer quand on apprit que le héros avait succombé, et l'on chercha des consolations dans les honneurs qu'on inventa pour lui. Il fut décrété que son nom serait chanté dans les hymnes des Saliens; qu'il y aurait à toutes les places destinées aux prêtres d'Auguste des chaises curules sur lesquelles on poserait des couronnes de chêne; qu'aux jeux du cirque son image en ivoire ferait partie de la pompe sacrée; que nul ne lui succéderait comme augure ou comme flamine s'il n'était de la maison des Jules. On lui éleva un mausolée à Antioche, un tribunal à Épidaphne, et de nouveaux arcs de triomphe à Rome, sur les bords du Rhin et sur le mont Amanus en Syrie, avec une inscription qui rappelait ses exploits et portait qu'il était mort pour la république. On proposait de le représenter parmi les orateurs célèbres sur un écusson d'or d'une grandeur extraordinaire. Tibère ne voulut pas que cette exception fût faite en sa faveur. L'ordre équestre appela du nom de Germanicus l'escadron de la jeunesse, et décida que son image serait posée en tête de la cavalcade solennelle des ides de juillet; la plupart de ces honneurs furent longtemps maintenus en usage. Le retour solennel d'Agrippine renouvela les élans de la douleur publique pour Agrippine. Toutes les villes se portèrent à sa rencontre; chacun témoignait ouvertement ses regrets; on alla jusqu'à dire tout haut que c'en était fait de la république, que la dernière espérance était vaine. Les restes de Germanicus furent déposés dans le tombeau d'Auguste; mais la pompe de ses funérailles ne répondit pas à l'attente de la foule. Tibère s'était abstenu de prendre part aux manifestations de ses regrets : par son ordre, et contre tous les usages, Drusus, frère d'adoption de Germanicus, n'avait pas été le chercher à plus d'une journée, son frère de naissance Claude, pas même à une journée : l'image du mort au-devant du lit funéraire, les vers consacrés à la mémoire de ses vertus, les éloges funèbres, les larmes, furent supprimés.

La mort de Germanicus a soulevé une question restée pendante même de son temps. Certaines traditions ont accrédité la croyance qu'il fut empoisonné par Pison, sur l'ordre ou tout au moins avec l'assentiment de Tibère. La trahison inattendue de Plancine, séparant sa cause de celle de son mari, la mort volontaire de Pison, enfin la condamnation du sénat sembleraient donner raison aux soupçons ouvertement manifestés de la foule; la faveur évidente de Tibère pour Pison, dont il aurait peut-être sauvé la vie, et dont il protégea du moins la mémoire, son indulgence pour Plancine, qu'il défendit lui-même, ne laissent pas la possibilité de douter que la mort prématurée de son fils adoptif ne lui ait été plus agréable que douloureuse : elle le délivrait d'un successeur que l'opinion publique lui avait certainement opposé plus d'une fois, qui pouvait au premier jour devenir son rival; et ce n'est pas un des titres de gloire les moins honorables pour Germanicus, que les cruautés de Tibère da-

tent de sa mort. Toutefois, aucune preuve ne permet d'affirmer que Tibère ait ordonné le crime et que Pison l'ait exécuté. Les traces de poison qu'aurait conservées le corps sont contestées; enfin, il ne faut pas oublier que Tacite, dont Germanicus est le héros, et qui, dans le chapitre où il résume le long procès de Pison, n'ose se prononcer, dit un peu plus haut: « Excepté sur un seul point, la défense chancelle: Pison ne pouvait nier ses ambitieuses complaisances pour le soldat, ni la province livrée en proie aux brigands, ni ses insultes envers le général. Le crime de Pison fut le seul dont il parut s'être justifié, et ses accusateurs aussi l'appuyaient de trop faibles raisons: selon eux, Pison, invité à un repas chez Germanicus, et placé à la table au-dessus de lui, avait de sa main empoisonné les mets. Or, il paraissait incroyable qu'entouré d'esclaves qui n'étaient pas les siens, devant une foule de témoins, sous les yeux de Germanicus lui-même, il eût eu cette audace. » Cette mort au moins, si malheureuse et si prématurée, après une vie si courte et si bien remplie, a consacré la popularité de Germanicus dans l'histoire, autant que son noble et grand caractère.

Germanicus avait eu d'Agrippine neuf enfants: deux virent à peine le jour; un troisième, Caius, d'une beauté remarquable, mourut tout enfant: c'est celui que Livie et Auguste semblent avoir aimé de prédilection. Livie avait consacré sa statue, faite à l'image de Cupidon, sur l'autel de Vénus Capitolienne, et Auguste, qui l'avait fait placer dans sa chambre, ne manquait jamais, dit Suétone, chaque fois qu'il y entrait, de l'embrasser. Entre les six qui survécurent, il y avait trois filles: Agrippine connue sous le nom de la seconde Agrippine, Drusilla et Julie. De ses trois fils, Néron, qui avait épousé Julie, fille de Drusus César, et Drusus, qui épousa Emilia Lepida, furent déclarés ennemis publics par le sénat, sur l'accusation de Tibère: le troisième, Caius César Caligula, reçut aussi, après une ridicule expédition, le titre de Germanicus.

Il en fut de même des successeurs de Caligula qui s'honorèrent de ce nom après avoir plus ou moins pénétré dans la Germanie, dont la soumission s'acheva d'elle-même par la discorde et la mort de ses défenseurs; quelques-uns même le prirent comme titre héréditaire de l'empire. Domitien, qui, entre autres, se l'arrogea, l'appliqua par vanité au mois de septembre (1).

Ainsi que nous l'avons dit, Germanicus se fit aussi remarquer comme orateur et comme poëte. Il ne nous reste rien des comédies grecques que Suétone mentionne sous son nom; mais nous avons encore des fragments de sa traduction latine des *Phænomena* d'Aratus. Ce travail atteste une grande habileté de versification, et surpasse la traduction du même ouvrage par Cicéron. On a essayé quelquefois, mais sans motif suffisant, d'enlever cet ouvrage à Germanicus. Nous avons aussi des fragments de ses *Diosemeia* ou *Prognostica*, poëme physique, compilé d'après les sources grecques. Enfin, on lui attribue plusieurs épigrammes. Les fragments de Germanicus furent imprimés pour la première fois à Bologne, 1474, in-fol., et réimprimés à Venise, 1488, 1499 (*in ædibus Aldi*). Hugo Grotius en donna une excellente édition; Leyde, 1600, in-4°. Ils ont été insérés dans les *Carmina Familiæ Cæsareæ*, par Schwartz; Cobourg, in-8°. La dernière édition est celle de J.-C. Orelli, à la fin de son *Phædrus*; Zurich, 1831, in-8°. GRÉARD.

Tacite, *Annales*, 1-4, passim. — Dion Cassius, 55-57, passim. — Suétone, *Vie d'Auguste et de Tibère*, *Vie de Caligula*, 1-8. — Velleius Paterculus, II, passim. — Sur la réputation littéraire et sur les ouvrages de Germanicus, consultez: — Suétone, *Cal.*, 3. — Ovide, *Fasti*, I, 21, 25; *Ex Pont.*, II, 5, 41, 53; IV, 8, 68. — Pline, *Hist. Nat.*, VIII, 42. — Barthius, *Advers.* — Mattaire, *Corpus Poetarum*, II, 1547. — Burmann, *Anthol. Latina*, II, 100; V, 41. — Brunck, *Analecta*, vol. II, p. 285.

GERMANOS, archevêque de Patras, un des promoteurs de l'insurrection grecque, né vers 1780, à Dimitzana, en Arcadie, mort au mois de juin 1826. Il était archevêque de Patras lorsque Ali-Pacha provoqua le soulèvement des Grecs. Mandé au mois de mars 1821 à Tripolitza par le caïmakan de Kourchid-Pacha, qui avait reçu l'ordre de s'assurer de tous les membres du haut clergé, Germanos prévit le sort qui lui était réservé, et, au lieu d'obéir au caïmakan, il donna le signal de la révolte. L'insurrection partie de Patras gagna en quelques jours toute la péninsule et une partie de la Grèce continentale. Les Turcs ne tardèrent pas à reprendre le dessus dans Patras, et en chassèrent Germanos, qui alla rejoindre Démétrius Ypsilanti, récemment débarqué en Morée. Le nom de l'archevêque figure dans tous les actes d'organisation provisoire qui précédèrent le congrès d'Épidaure. Il se servit de la haute influence que lui assurait son caractère sacré pour calmer les dissensions des chefs militaires. Dans l'intérêt de la Grèce, il fit, en 1822, le voyage d'Italie. Il réclama la protection des grandes puissances réunies au congrès de Vérone, et essaya de gagner le pape à la cause hellénique en lui faisant entrevoir l'union de l'Église grecque et de l'Église latine. A la création du gouvernement provisoire, il fut appelé au ministère des cultes, et il en remplit les fonctions jusqu'à l'époque de sa mort, causée par le typhus.

Pouqueville, *Histoire de la Régénération de la Grèce*. — Soutzo, *Histoire de la Révolution grecque*.

* **GERMANUS**, général byzantin, neveu de l'empereur Justinien Ier, né vers le commencement du sixième siècle, mort en 550. Peu après l'avénement de Justinien, il fut placé à la tête d'un corps de troupes en Thrace, et détruisit une horde d'Antes, tribu slave qui avait envahi cette province. Envoyé ensuite en Afrique pour ré-

(1) La mort de Germanicus a fourni le sujet de trois tragédies (voir BOURSAULT, COLONIA, PRADON). Sa vie a été écrite par Beaufort.

primer l'insurrection de Tyotyas, il battit ce rebelle, et le força à s'enfuir en Mauritanie. Il réprima avec non moins de succès la révolte de Maxime. Rappelé peu après à Constantinople, et chargé de défendre la Syrie contre le roi des Perses, Chosroès, il ne put, à cause du petit nombre de ses troupes, empêcher la prise d'Antioche, en 540, et se retira en Cilicie. Cet échec lui attira une disgrâce qui dura dix ans. En 550 Justinien eut besoin de lui, et le chargea de combattre les Goths en Italie. Il accepta cette mission avec beaucoup de zèle, et consacra une partie de sa fortune à lever des troupes. Sa libéralité et sa réputation attirèrent auprès de lui un grand nombre de vétérans. Beaucoup de soldats qui, après avoir servi l'empire, se trouvaient dans l'armée des Goths promirent de passer de son côté. Enfin, tout annonçait une prompte et heureuse campagne, lorsque Germanus mourut, après une courte maladie, à Sardica en Illyrie.

Procope, *De Bello Vandal.*, II, 16, 19; *De Bello Persico*, II, 6, 7; *De Bello Gothico*, III, 12, 31-33, 37-40; *Hist. Arcana*, c. V, avec les notes d'Alemannus. — Théophane, *Chronog.*, vol. I, p. 316, édit. de Bonn. — Isambert, *Hist. de Justinien.*

GERMES (*Jacques* DE), sculpteur flamand, vivait vers le milieu du quinzième siècle à Bruxelles. On lui doit le magnifique mausolée de Louis de Môle, comte de Flandre, qu'on voit dans l'église Saint-Pierre de Helle, et qui a été gravé dans *Les Antiquités de France* de Montfaucon. Ce monument est composé d'un sarcophage de marbre noir, sur lequel sont couchées les statues en bronze de Louis de Môle, de Marguerite de Brabant, sa femme, et de Marguerite leur fille, femme de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. A la tête du comte se trouve une colonne surmontée d'un casque et à ses pieds un lion; la comtesse de Flandre et la duchesse de Bourgogne ont chacune un ange à leur chevet et un chien à leurs pieds. Quatre statues en bronze figurent aux angles du mausolée et vingt-quatre sur les faces. Les premières représentent les quatre évangélistes, et parmi les autres on trouve quinze princes et princesses issus de Philippe le Hardi et neuf de Jean Sans-Peur. Z. PIERART.

Dérode, *Hist. de Lille.* — Le Mayeur de Muyriès, *Gloire Belgique*, II, 81.

* **GERMINUS PAULUS** (Παῦλος Γερμῖνος) ou *Paulus de Mysie* (Παῦλος ὁ ἐκ Μυσίας), critique grec, d'une époque inconnue. Il écrivit des commentaires sur les discours de Lysias. Au rapport de Photius, en déclarant plusieurs de ces discours apocryphes, il détourna les copistes de les transcrire, et en causa la perte. Paul Germinus attribuait à Lysias les deux discours Περὶ τῆς Ἰφικράτους δωρεᾶς.

Photius, *Bibliotheca*, cod. 262. — Suidas, aux mots Παῦλος Γερμῖνος. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. II, p. 766, 770.

GERMOIN. *Voy.* GERMON et GERMONIO.

GERMON (*Barthélemy*), controversiste français, né à Orléans, le 17 juin 1663, mort dans la même ville, le 2 octobre 1718. Il entra dans la Société de Jésus au mois de janvier 1680. Il n'est connu que par sa polémique contre les PP. Mabillon et Coustant. « C'était un homme savant, dit Moréri, qui écrivait très-purement en latin, mais qui a avancé bien des faux principes de critique dans ses ouvrages. » On a de Germon : *De Veteribus regum Francorum Diplomatibus, et arte secernendi antiqua diplomata vera a falsis, disceptatio ad R. P. D. Joannem Mabillonium;* Paris, 1703, in-12. Cet écrit est dirigé contre la *Diplomatique* de dom Mabillon, laquelle avait paru depuis vingt ans. Germon prétendit que les principes paléographiques posés par l'illustre bénédictin étaient fondés sur des pièces controuvées ou d'une authenticité incertaine; il en conclut que ces principes, fort douteux eux-mêmes, ne pouvaient servir de règle pour le déchiffrement des pièces diplomatiques du moyen âge. Sans répondre directement à cette critique tardive, Mabillon, dans un *Supplément* à sa *Diplomatique*, apporta de nouvelles preuves à l'appui des règles exposées dans ce grand ouvrage. Germon, de son côté, revint à la charge dans une *Disceptatio secunda;* Paris, 1706, in-12. Mabillon ne répondit pas plus à cette seconde attaque qu'à la première; il laissa ce soin à dom Coustant, qui s'en acquitta par des *Vindiciæ manuscriptorum Codicum*. Divers érudits entrèrent en lice. Germon n'eut pour lui que l'adhésion de l'auteur anonyme (probablement Gilles Raguet ou le P. Lallemand, d'après Barbier) de l'*Histoire des Contestations sur la Diplomatique*. Dom Ruinart, Fontanini, Lazarini, Gialti se prononcèrent pour Mabillon. Germon opposa aux ouvrages de ces savants une troisième dissertation; Paris, 1707, in-12. Six ans plus tard il répondit au P. Coustant par une quatrième dissertation intitulée : *De Veteribus hæreticis ecclesiasticorum codicum Corruptoribus;* Paris, 1713, in-8°. Les dissertations de Germon ont été réimprimées sous le titre de *Barth. Germonii Dissertationes diplomaticæ, quibus præmittitur earundem historia e gallico Ægid. Ber. Raguet in latinum versa;* Vienne, 1790, in-4°. On a encore de Germon : *Lettres et Questions importantes sur l'histoire des congrégations* de Auxiliis; Paris, 1701. Le P. Séry contre lequel ces *Questions* sont dirigées y répondit par un gros volume in-12, auquel le P. Germon riposta par son *Errata de l'Histoire de la Congrégation* de Auxiliis, *composée par l'abbé Le Blanc, et condamnée par l'Inquisition générale d'Espagne, avec une réfutation de la réponse au livre des « Questions importantes »*; Paris (avec la fausse indication de Liége), 1702, in-8°. On lui attribue le *Traité théologique sur les* 101 *propositions énoncées dans la bulle* Unigenitus, adopté par le cardinal de Bissy pour le diocèse de Meaux. Mais, d'après la *Bibliothèque historique de Bourgogne,* cet ouvrage est du jésuite Dupré. On

trouve dans l'*Histoire de France* du P. Daniel; Paris, 1755, in-4°, t. Ier, une *Dissertation historique et critique sur l'origine de la nation française*, par le P. Germon.

Histoire des Contestations sur la Diplomatique, avec l'analyse de cet ouvrage; Paris, 1708, in-12. — *Journal des Savants*; mai, 1708, p. 520-521. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Aug. et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus* (1re série).

GERMONDE, dame troubadour française, née à Montpellier, vivait au treizième siècle. On a douté de son existence, parce que le sirvente qui porte son nom paraît plutôt l'œuvre d'un moine que celle d'une femme. Nous allons exposer les faits pour donner au lecteur le moyen de juger par lui-même. A la presque unanimité, les troubadours avaient adopté la réforme religieuse du douzième siècle. La croisade conduite par Simon de Montfort excita leur indignation; et leur colère fut à son comble quand ils la virent à l'œuvre. L'un d'eux, Guillaume Figueiras (*voy.* ce nom), au lieu de s'en prendre aux croisés et aux membres du clergé qui les conduisaient, attaqua directement Rome, et, dans un sirvente de vingt-trois couplets, lui reprocha chaleureusement tous les maux de la chrétienté, l'accusant d'orgueil, d'insolence et de mauvaise foi. L'action en elle-même était d'autant plus hardie que le plus souvent le poëte frappait juste. Qu'on juge du mécontentement que durent éprouver les partisans de Rome, parmi lesquels, comme le rapporte l'histoire, les femmes figurèrent toujours en première ligne; et qu'on se demande si, en présence d'une telle audace, les amis de la papauté ne durent pas se sentir tous outragés de l'outrage fait au pouvoir spirituel! Dès lors, quoi de plus naturel pour une femme d'esprit que de défendre cette religion si chère à son cœur, qu'elle devait sincèrement croire en péril, devant les attaques de Guillaume Figueiras? Le sirvente en réponse à Figueiras révèle une profonde irritation, qui se traduit quelquefois en paroles acerbes, en reproches violents; mais en général la composition formule plutôt les sentiments d'une personne blessée dans ses affections que les arguments froids et calculés d'un théologien irrité ou les emportements d'un moine passionné. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette réponse, c'est qu'elle reproduit exactement les formes du sirvente de Figueiras, et que très-souvent elle rétorque les accusations articulées par le poëte avec les mêmes coupes de vers et parfois les mêmes rimes. Millot et après lui Éméric David, dans le 18e volume de l'*Histoire littéraire de la France*, n'admettent pas que ce sirvente soit l'œuvre d'une femme, et semblent l'attribuer plutôt au moine Izarn, auteur d'une longue pièce de vers où il dispute avec un hérétique. Nous n'hésitons pas au contraire à croire à l'existence de Germonde et à lui faire honneur de la réponse à Figueiras. L. Dessalles.

Millot, t. II, p. 456. — *Hist. litt. de la France*, t. XVIII, p. 579. — Raynouard, *Choix des Poes. orig. des troub.*, t. IV, p. 319.

GERMONIO (*Anastase*), canoniste et jurisconsulte italien, né en Piémont, au mois de mars 1551, mort à Madrid, le 4 août 1627. Il appartenait à l'ancienne et noble famille piémontaise des Ceva. Pour des motifs inconnus, il interrompit ses études à l'âge de treize ans, et il ne les reprit qu'à vingt-deux. Mais il y apporta tant d'ardeur qu'un an et demi lui suffit pour réparer le temps perdu. Il étudia le droit civil et ecclésiastique à l'université de Padoue, sous Jean Manuce et Pancirole. Puis il alla à Turin, où il reçut le bonnet de docteur des mains de Pancirole lui-même, revenu à Turin. Il fut presque aussitôt après appelé à la chaire de droit canon. « M'étant trouvé, dit Pancirole, un jour par hasard dans sa classe pendant qu'il enseignait, j'admirai son éloquence, sa subtilité et sa belle méthode d'enseigner; et dès lors je jugeai qu'il serait un jour le plus célèbre de tous les interprètes du droit canonique. » Germonio accompagna à Rome Jérôme, archevêque de Turin, et jouit d'une grande considération à la cour pontificale sous les papes Sixte V, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII. Celui-ci le chargea de compiler et d'annoter les Décrétales. Le duc Charles-Emmanuel le rappela en Piémont, le nomma, en 1608, archevêque de Tarentaise, et l'envoya quelques années après en ambassade auprès du roi d'Espagne Philippe III. Germonio mourut dans le cours de cette mission. On a de lui : *Pomeridianæ sessiones in quibus latinæ linguæ dignitas defenditur*; Turin, 1580, in-4°; — *Animadversionum tam ex jure pontificio quam cæsareo Libri duo*; Turin, 1586, in-fol.; — *Paratitla in libros quinque Decretalium*; Turin, 1586, in-fol.; — *De Sacrorum immunitatibus libri tres, nec non de indultis apostolicis*; Rome, 1597, in-fol.; — *Assertio libertatis, immunitatisque ecclesiasticæ*; Rome, 1607, in-4°; — *De Legatis principum et populorum libri tres*; Rome, 1617, in-4°; — *Acta Ecclesiæ Tarentasiensis*; Rome, 1620, in-4°; Lyon, 1697; — *Epistolarum pastoralium ad clerum et populum Tarentasiensem Libri tres*; Rome, 1620, in-4°. Germonio publia une édition de ses œuvres; Rome, 1623, in-fol.

Pancirole, *De claris Legum Interpretibus*, l. III, c. 60. — Simon, *Bibliothèque historique des Auteurs de Droit*, t. I, p. 156. — Taisand, *Vies des Jurisconsultes anciens et modernes*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, p. 11, 157.

GERNER (*Henri*), prélat danois, né à Copenhague, le 9 décembre 1629, mort en 1700. Il étudia en Hollande et en Angleterre, et devint d'abord pasteur à Berkerod. Lorsque cette ville tomba aux mains des Suédois, Gerner prit la fuite, puis il s'entendit avec Stenwinkel pour reprendre à l'ennemi la forteresse de Cronenberg, dont il s'était emparé. Mais il fut pris par les Suédois, qui le retinrent captif et le mirent même à la torture. Enfin, il fut condamné à la peine de

mort, à laquelle il échappa moyennant une rançon considérable. Lors du rétablissement de la paix, en 1660, Gerner put reprendre ses fonctions pastorales; en 1693 il fut nommé évêque de Viborg, dans le Jutland. On a de lui : *Hesiode*, traduit en danois; Copenhague, 1670, in-12; — *Orthographia Linguæ Danicæ;* ibid., 1679; — *Epitome Philologiæ Danicæ;* ibid., 1690.

Nyerup et Kraft, *Almindeligt Litteratur-Lex.*

GERNER (*Henri*), petit-fils du précédent, architecte naval, né à Copenhague, en 1742, mort vers 1800. Il étudia l'architecture navale en Hollande, en Angleterre et en France, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de commandeur. Il fit construire sur ses dessins plus de cent navires de guerre; on lui dut aussi la construction de diverses machines économiques.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GERNING (*Jean-Chrétien*), naturaliste allemand, né à Francfort, en 1746, mort le 15 mars 1802. Tout en s'occupant d'affaires de banque, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et particulièrement d'entomologie. Il n'épargna rien pour se procurer la plus curieuse collection d'insectes que l'on eût peut-être encore vue. On y comptait environ trente mille individus, comprenant près de cinq mille cinq cents espèces et cinq cents variétés. Sa bibliothèque n'était pas moins riche, surtout en ouvrages sur l'histoire naturelle. Ce fut Gerning qui soigna de la manière la plus désintéressée le texte de l'ouvrage intitulé *Les Papillons d'Europe,* publié par Gigot d'Arcy; Paris, 1780-1793. On y trouve dessiné une partie de sa collection d'insectes.

Gothaische gel. Zeitung, 1802. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GERNLER (*Jean-Henri*), érudit suisse, né à Bâle, le 2 février 1727, mort le 11 décembre 1764. Bachelier en philosophie dès l'âge de quatorze ans, il était reçu maître ès arts à seize ans. En 1754 il devint professeur d'histoire à l'université, et pendant dix ans il exerça avec succès cet enseignement. On a de lui de nombreuses dissertations savantes, parmi lesquelles on remarque : *Bigæ historicorum græcorum Herodoti atque Thucydidis;* 1742; — *De Difficultatibus Linguæ Græcæ levandis;* 1744; — *Observationes historicæ;* 1747.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GÉROBOLUS. *Voy.* OUTRAADT.

* **GEROCH** (*Vitus*), astrologue allemand de la fin du quinzième siècle. Nul biographe n'en a parlé; mais il reste de lui un *Prognosticon*, 1488, qu'on croit avoir été imprimé à Rome.

G. B.

Hain, *Repertorium bibliographicum*, t. I, P. II, p. 486.

* **GÉRÔME** (*Jean-Léon*), peintre français, né à Vesoul (Haute-Saône), le 11 mai 1824. Élève de M. Paul Delaroche, il fut reçu à l'École des Beaux-Arts en 1842. L'année suivante il y obtint une médaille; mais n'ayant pas réussi dans les concours d'essai pour le grand prix, il ne parut plus aux écoles. Ce fut au salon de 1847 qu'il commença sa réputation : on y remarqua son tableau de *Jeune fille et de jeune homme grecs faisant combattre des coqs*, œuvre qui offrait les qualités de style et de perfection d'imitation. Une médaille de troisième classe lui fut décernée. Au salon de l'année suivante, M. Gérôme eut deux tableaux : l'un, *Anacréon, Bacchus et l'Amour;* l'autre, *La Vierge, l'Enfant-Jésus et saint Jean.* Il reçut une médaille de deuxième classe. Au salon de 1850 il exposa : un *Intérieur grec*, un *Souvenir d'Italie, Bacchus et l'Amour ivres*. On vit ensuite de lui : au salon de 1851, un tableau représentant *Pestum;* à celui de 1853, une *Frise destinée à être reproduite pour un vase commémoratif de l'Exposition de Londres*, vase qui fut exécuté par la Manufacture de Sèvres; un tableau ayant pour titre une *Idylle* et une *Étude de chien;* enfin, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on remarqua de lui une grande toile dans laquelle il voulait caractériser *Le Siècle d'Auguste*, c'est-à-dire l'empire romain dans l'apogée de sa puissance; c'est une scène pompeuse, peut-être un peu confuse, où l'ordonnance ne présente pas partout des lignes heureuses et assez variées; on y distingue toutefois, dans quelques parties surtout, un beau caractère de dessin et en général un coloris harmonieux. Une médaille de deuxième classe fut donnée à M. Gérôme à l'issue de cette exposition, et il reçut la croix de la Légion d'Honneur. Cet artiste a exécuté en outre en 1855 une des peintures murales de l'église Saint-Severin, à Paris, ayant pour sujet : *L'Évêque Belzunce secourant les pestiférés de Marseille.*

GUYOT DE FÈRE.

Archives de l'École impériale des Beaux-Arts. — *Livrets des Salons.* — *Journal des Arts*, 1847 et 1855.

* **GEROMINI** (*Félix-Joseph*), médecin italien, né à Crémone, en 1792. Reçu docteur, le 11 juin 1812, il exerce depuis 1825 les fonctions de médecin en chef de l'hôpital de Milan. On a de lui : *Non tanto la diatesi è da considerarsi in alcune malattie, quanto l'alterata disposizione organica;* Crémone, 1812 (thèse inaugurale); — *Sulla genesi e cura dell' idropisia;* ibid., 1821; — *Analisi dei fondamenti dell' odierna dottrina medica, e Prolegomeni di patologia empirico-analitica;* dans les *Annales de Médecine* d'Omodei, 1821; — *Ragguagli clinici;* dans le *Journal de Médecine analytique.*

G. VITALI.

Documents particuliers.

* **GERONTIUS**, général romain, né dans la Grande-Bretagne, mort en 409 après J.-C. Il fut un des deux chefs que l'usurpateur Constantin donna à son armée après la mort de ses deux premiers généraux, Neviogastes et Justinien. La réputation de Gerontius et de son collègue, le Franc Edovinch, était si bien établie, qu'en apprenant leur nomination, Sarus, qui commandait l'armée opposée à Constantin, leva le siége de Vienne et s'enfuit en Italie. Constant, fils de

Constantin, chargé par son père de soumettre l'Espagne, confia à Gerontius, après avoir accompli cette tâche, le soin de garder les passages des Pyrénées. Plus tard, retournant en Espagne, il choisit pour lieutenant Justus. Cette préférence irrita Gerontius, qui se révolta. Il commença par traiter avec les barbares, qui ravageaient alors l'Espagne et la Gaule, proclama empereur Maxime, son ami, et, pénétrant dans la Gaule, où sa révolte venait de rappeler Constant et Constantin, il s'empara du premier à Vienne, le fit mettre à mort, et assiégea le second dans Arles. L'approche de Constance, général d'Honorius, le força de lever le siége. Abandonné d'une partie de ses troupes, il s'enfuit en Espagne. Ses soldats, le regardant comme perdu, se soulevèrent contre lui. Attaqué par une troupe nombreuse et n'espérant pas s'échapper, il se tua, après avoir d'abord égorgé, sur leur propre demande, sa femme et un soldat alain qui lui était resté fidèle.

Zosime, VI, 1-6. — Orose, V, 22. — Prosper d'Aquitaine, *Chron.* — Beda, *Hist. Eccl.*, I, 11. — Sozomène, *Hist. Eccl.*, IX, 12, 13.

* **GERONTIUS**, prélat latin, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il était diacre de Milan sous saint Ambroise. Un jour il raconta qu'il avait vu en songe le démon femelle Onoscelis (c'est-à-dire à jambes d'âne). Ambroise, trouvant ce récit scandaleux, condamna le diacre à garder les arrêts et à faire pénitence. Au lieu d'obéir, Gerontius se rendit à Constantinople, se fit des amis en cour, et obtint l'évêché de Nicomédie. Ambroise protesta contre cette ordination, et pressa Nectaire, patriarche de Constantinople, de déposer le nouvel évêque. Nectaire ne put ou ne voulut rien faire. Mais Chrysostome, deux ans après son accession au patriarcat, visita l'Asie en 399, et déposa Gerontius. Les habitants de Nicomédie, qui l'aimaient, à cause de ses manières populaires, de sa charité, des soins qu'il prodiguait aux malades, réclamèrent vivement contre cette déposition, et vinrent se plaindre à Constantinople. Le nombre des ennemis du patriarche en fut augmenté, et Gerontius figura au synode de 403 comme un des accusateurs de Chrysostome.

Sozomène, *Hist. Eccl.*, VIII, 6. — Photius, *Bibl.* cod. 59.

* **GÉROSTRATUS** (Γηρόστρατος), roi d'Aradnus en Phénicie, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Comme les autres princes de la Phénicie et de Cypre, il servait dans la flotte persane, sous Autophradate, quand Alexandre, après la bataille d'Issus, pénétra en Phénicie. Son fils Straton se hâta de se soumettre au conquérant, et Gérostrate lui-même, bientôt après, rejoignit Alexandre avec l'escadre qu'il commandait. Plusieurs autres princes les imitèrent, et l'adjonction de cette force navale fut d'une utilité essentielle pour Alexandre pendant le siége de Tyr, en 332.

Arrien, II, 13, 20.

GERRITSZ (1) (*Dirck*), surnommé *China*, navigateur hollandais, né à Enkhuisen (Hollande septentrionale), vers 1560, mort au Pérou, entre 1600 et 1605. Il prit fort jeune la carrière maritime, et fit plusieurs voyages de long cours. De 1696 à 1698, il navigua dans les mers asiatiques, explora les côtes de la Chine et les pays soumis à la domination de cet empire. Ces diverses expéditions lui valurent le surnom de *China*. Le 27 juin 1598, il s'embarqua comme lieutenant à bord du *Blijde-Boodschap* (Le joyeux Message), yacht de 150 tonneaux, monté par cent douze hommes d'équipage et commandé par Sebald de Weert. L'expédition était composée de cinq navires, sous les ordres de Jacques Mahu et de Simon de Cordes (*voy.* ces noms). Sortie de la passe de Goerée (embouchure de la Meuse), l'escadre hollandaise fut forcée de relâcher aux Dunes (*Duins*) sur les côtes d'Angleterre, et y resta jusqu'au 15 juillet; à cette époque elle reprit la mer, et le 10 août se trouvait à la hauteur du cap Saint-Vincent, où le *Blijde-Boodschap* s'empara par méprise, après une vive chasse, d'une barque anglaise que Sebald de Weert croyait espagnole. Il dut faire des excuses au capitaine anglais. Le 1er septembre les Hollandais se trouvèrent dans les îles du cap Vert, où le *Blijde-Boodschap* prit un bâtiment appartenant à l'évêque de San-Thomé. Cette agression décida les Portugais à refuser de recevoir les Hollandais dans leurs ports. Ceux-ci débarquèrent, et occupèrent le fort de Praia presque sans coup férir; la garde en fut confiée à Sebald de Weert et à ses marins. Les Portugais tendirent divers piéges aux Hollandais, qui y échappèrent autant par adresse que par hasard. Gerritsz joua un rôle actif dans ces diverses péripéties (1). Le 23 septembre l'amiral Jacques Mahu mourut en mer; Simon de Cordes lui succéda; une promotion générale eut lieu parmi les officiers hollandais, et Gerritsz prit le commandement du *Blijde-Boodschap*. Le 2 novembre, l'escadre mouilla sur la côte de Manicongo par la hauteur d'environ 3° sud. Le 9 on mouilla sur la côte de Guinée, et on y resta jusqu'au 9 décembre. Les Hollandais étaient alors décimés par le scorbut, et perdirent seize des leurs. Après s'être ravitaillés, ils reprirent la mer, et le 16 relâchèrent à Annebon. Dirck Gerritsz fut chargé du débarquement : il fallut combattre les Portugais, enlever deux forts et soutenir de continuelles et sanglantes escarmouches. Les Hollandais y trouvèrent peu de ressources et un climat plus malsain qu'en Guinée; aussi le 2 janvier 1599 l'escadre mit-elle le cap sur le détroit de Magellan. Le 12, la flotte étant proche de Rio de la Plata, la mer parut aussi rouge que du sang. On y puisa de l'eau; on la trouva pleine de « petits vers rouges qui, en les prenant, sautaient des mains comme des

(1) C'est à tort que Gerritsz est appelé par de Brosses *Théodoric de Gueritk*, et par La Pérouse *Théodore Gerards*.

(1) On en trouvera le détail à l'article WEERT (*Sebald* DE).

puces ». La majorité des Hollandais crut que c'étaient les baleines qui en certaines saisons de l'année rejetaient ces vers. La mort continua à affaiblir les équipages néerlandais. Le 6 avril les vaisseaux embouquèrent dans le détroit; le 18 ils ancrèrent dans la Grande Baie, par le 54°. Ils y furent retenus par les vents jusqu'au 23 août. Les navigateurs y tuèrent une quantité d'oies et de canards; ils vécurent surtout de moules, dont quelques-unes avaient un *empan* de longueur (1); trois d'entre elles pesaient une livre. Malgré ces vivres frais, l'escadre perdit encore plus de cent hommes et plusieurs officiers. Les tempêtes étaient continuelles; les marins, s'imaginant qu'ils allaient toujours naviguer sous des climats chauds, manquaient de vêtements, et succombaient de faim, de froid et de fatigue aux rigueurs du climat. La prodigalité que l'on avait apportée dans les premiers jours à la distribution des vivres faisait que les rations étaient devenues insuffisantes, alors que la froidure et la fatigue rendaient les estomacs insatiables. Les capitaines étaient obligés de se tenir le bâton à la main auprès des matelots pendant que ceux-ci mangeaient, afin de les empêcher de spéculer sur leurs vivres. Le 22 avril, Gerritsz fut obligé de faire fouetter un de ses marins et d'en faire pendre un autre, pour avoir volé de l'huile dans la soute aux vivres. Le 7 mai, deux chaloupes furent détachées pour faire une chasse aux chiens marins. Sur une île en face la baie Verte, les Hollandais trouvèrent sept canots avec des sauvages « qui avoient de dix à onze pieds de haut, étant de couleur rousse et ayant de longs cheveux. Dès qu'ils virent les chaloupes, ils s'enfuïrent à terre, d'où ils jettérent une si grande quantité de pierres, que les Hollandois n'osérent s'approcher davantage. Quand ils remarquérent qu'on ne s'avançoit plus, ils se rembarquérent tous dans leurs canots, et les firent nager vers les chaloupes avec de grands cris. On les laissa venir à portée de fusil, et l'on en tua quatre ou cinq. Les autres gagnérent la terre. Ils se retranchérent derrière d'énormes pierres, qu'ils amassoient avec une grande facilité, et arrachérent de leurs propres mains des arbres qui, vus de loin, n'avoient pas moins de l'épaisseur d'un empan. » (2) Les Hollandais ne jugèrent pas convenable de recommencer le combat contre ces géants; ils retournèrent à bord. Le 26 mai, quelques matelots étant descendus à terre pour ramasser des coquillages et cueillir des herbes, les naturels tombèrent sur eux à l'improviste, en déchirèrent trois, et en blessèrent plusieurs. Ces sauvages, d'une taille colossale, étaient nus. Ils se servaient de dards d'un bois fort dur, qu'ils lançaient avec la main vigoureusement et fort droit. La pointe en était faite comme celle d'un harpon, et demeurait dans le corps de ceux qu'elle atteignait. Les cadavres des Hollandais enterrés à terre étaient également l'objet des violences des naturels. « Entre autres, ils avoient tiré de sa sépulture et inhumainement défiguré le corps du chirurgien en chef, lui faisant une grande taille dans la jouë, et lui avoient écrasé la tête avec une massuë, lancé une flèche par le côté jusqu'au cœur, coupé les parties et l'avoient ainsi traîné dans l'eau. » Il faut constater que les Hollandais sont les seuls navigateurs qui prétendent avoir vu des hommes de onze à douze pieds sur les rivages du détroit de Magellan; les autres marins s'accordent à dire que la plus grande taille des Patagons n'excède pas 2 mètres 30 à 50. Quant à la férocité de ces sauvages, elle est également contestée par un grand nombre de rapports anciens et modernes. On doit supposer que les Hollandais n'eurent avec les Patagons que des relations hostiles et ne purent observer ces sauvages qu'à une grande distance.

L'escadre débouqua le 3 septembre, et entra dans la mer du Sud. Une brume sépara les divers bâtiments; le *Blijde-Boodschap* fatigua tellement que Dirck Gerritsz demanda les charpentiers de deux de ses conserves, *La Foi* et *La Fidélité*. Lorsqu'il les eut à bord, Gerritsz suivit le pavillon du vice-amiral van Beuningen, qui montait *L'Amour*, et tous deux, au rapport d'un matelot, directeur de leurs équipages, Theunis Theunisz, abandonnèrent volontairement le reste de la flotte, qui était dans le plus triste état. A cette époque, la plupart des capitaines hollandais étaient propriétaires de leur navire ou du moins n'en devaient compte qu'à leur armateur. Leur but était de détruire le commerce espagnol; mais sous ce prétexte, une fois sortis des mers d'Europe, ils agissaient à leur guise, et pratiquaient ce que, à proprement parler, nous appellerions aujourd'hui la piraterie. Alors, au surplus, ce n'était guère que la loi du plus fort qui régissait les mers : beaucoup de personnages demeurés célèbres eussent de nos jours terminé leur carrière au bout d'une vergue ou tout au moins au bagne (*voy.* CAVENDISH, DRAKE, etc.). La trahison de Gerritsz lui profita peu; seul, Sebald de Weert ramena son navire; les autres périrent tous. Gerritsz assailli par une tempête effroyable, fut séparé de Beuningen et poussé par les vents jusqu'au 64° de latitude australe. Là il découvrit une terre d'aspect montueux et neigeux, dont il ne put déterminer le gisement. Il mit le cap sur l'île Sainte-Marie (côte du Chili), endroit désigné comme point de ralliement de la flotte; mais, par une cause restée ignorée, il manqua cette île et vint toucher à Valparaiso. La disette était complète à son bord : il ne comptait plus dans son équipage que neuf hommes valides. Quoiqu'il se présentât en suppliant, les Espagnols le maltraitèrent indignement et l'emprisonnèrent, d'abord

(1) Environ seize à dix-sept centimètres.

(2) *Voiage de V vaisseaux au détroit de Magellan*; dans le *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrez de la Compagnie des Indes orientales formés dans les Provinces-Unies des Païs-Bas*; Rouen, 1725.

à Santiago, puis à Lima. En mars 1600, il trouva moyen de faire parvenir une lettre à l'amiral hollandais Olivier van Noort (*voy.* ce nom), alors mouillé avec une escadre près du port de Guasca. Van Noort mit aussitôt en liberté ses prisonniers espagnols, sur l'assurance que Gerritsz et les siens seraient également relâchés; mais il n'en fut rien, et jamais aucun des marins du *Blijde-Boodschap* ne revit sa patrie. La découverte d'une terre australe faite au 64° par Gerritsz resta longtemps contestée et douteuse. Les géographes du siècle dernier n'en firent aucune mention. Cependant, en 1818, J. Smith (*voy.* ce nom) trouva entre 62° et 63° de latitude sud et par 61° de longitude ouest un groupe d'îles qu'il nomma *South Shetland*. En 1822, Weddel (*voy.* ce nom) reconnut cet archipel, et en détermina la principale terre sous le nom de *Trinity-Land*, par 63° 26' de lat. En 1829, Foster revit cette terre, qui, de l'aveu de tous les navigateurs, n'est autre que celle découverte en 1599 par Gerritsz et perdue pendant deux cent dix-neuf ans. Alfred DE LACAZE.

Olivier de Noort, *Description du pénible Voyage fait autour du monde* (en hollandais); Amsterdam, 1602. — De Bry, *Descriptio generalis totius Indiæ orientalis* (Sebald de Weert); 1598-1628. — *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales formée dans les Provinces-Unies des Pais-Bas*; Rouen, 1725, 8 vol. in-8°, t. II, p. 257 et suivantes. — Charles de Brosses, *Histoire des Navigations aux terres australes*; 1756, 2 vol. in-4°. — Alexander Dalrymple, *Historical Collection of Voyages*. — James Burney, *A chronological History of the Discoveries in sea South*, Londres, 1804-1816, 4 vol. in-4°, chap. LIX, p. 481. — Webster, *Relation du Voyage du capitaine Henri Foster au pôle austral* (en anglais); Londres, 1834, 2 vol. in-8°. — Moll, *Mémoire sur quelques-unes des premières navigations des Néderlandais*; Amsterdam, 1825. — Banow et Kendal, *Notice sur une des îles du groupe des New-Shetland*; dans le *Journal de la Société royale de Géographie de Londres*, ann. 1838, et dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XXX.

GERSAINT (*Edme-François*), antiquaire français, mort à Paris, en 1750. Il avait le talent de saisir dès la première vue toute la valeur d'un tableau, d'une gravure, d'un objet curieux, et il en faisait ressortir toute la valeur dans les catalogues qu'il composait à l'occasion des ventes. Il avait conçu le projet de donner un catalogue très-détaillé de toutes les estampes des meilleurs maîtres, et il avait déjà fait le catalogue de Rembrandt et celui de Wischer, lorsque la mort arrêta son travail. Glomy, qui lui avait fourni des renseignements, publia, en 1751, son *Catalogue raisonné des œuvres de Rembrandt*, in-12. Les principaux catalogues qu'a fait imprimer Gersaint sont les suivants : *Catalogue raisonné des coquilles et autres curiosités naturelles*; 1736, in-12 : cette collection avait été formée avec beaucoup de soin par l'auteur dans ses voyages en Hollande, et se composait de pièces rares; il donne, à la fin, une bibliographie conchyliologique et une liste des principaux cabinets qui existaient alors en France et en Hollande; — *Catalogue d'une collection considérable de curiosités de divers genres*; 1737, in-12; — *Catalogue raisonné des tableaux de M. de L'Orangère*; 1744, in-12 : il contient la liste la plus complète de l'œuvre de Callot; — *Catalogue raisonné des collections considérables de curiosités de tous genres contenues dans les cabinets de M. Bonnier de La Moisson*; 1744, in-12; — *Catalogue raisonné des tableaux, diamants, etc., provenant de la succession de M. Godefroy*; 1748, in-12; — *Catalogue des bronzes et autres curiosités antiques, égyptiennes, grecques, romaines, etc., du cabinet de feu M. de Valois*; 1748, in-12, etc. GUYOT DE FÈRE.

Mém. de Trévoux, octobre 1750. — Montabert, *Traité de la Peinture*, t. I, *Bibliographie*.

GERSDORF (*Jean* DE), chirurgien allemand, natif de la Silésie, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il exerça la chirurgie à Strasbourg, où il fit de curieuses études sur les individus morts au gibet. Il introduisit aussi dans la pratique chirurgicale des instruments destinés à extraire du corps humain certaines matières étrangères, telles que des balles. On a de lui : *Feldbuch der Wundarznei* (Manuel de Chirurgie); Strasbourg, 1517, in-fol.; Francfort, 1551, in-8°; en latin, Strasbourg, 1542, in-fol. Cet ouvrage est en grande partie puisé dans Guy de Chaulieu et dans Albucasis.

Éloy, *Dict. de la Méd.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Biog. méd.*

GERSDORF (*Adolphe-Traugott*), physicien allemand, né à Regensdorf, le 20 mars 1744, mort le 16 juin 1807. Il étudia et cultiva presque toutes les branches des sciences physiques et naturelles. Reçu docteur en philosophie à Wittemberg en 1777, il fonda en 1779 la Société Scientifique de la haute Lusace. Outre de nombreux *Mémoires* publiés dans les journaux spéciaux, on a de lui : *Versuch die Hœhe des Riesengebürges zu bestimmen* (Essai sur la manière de déterminer la hauteur du mont des Géants); Leipzig, 1772, in-4°; — *Anzeige der nothwendigsten Verhaltungsregeln bey nahen Gewittern und der zweckmæssigsten Mittel sich gegen die schædlichen Wirkungen des Blitzes zu sichern* (Indication des précautions les plus urgentes à employer quand il y a menace d'orage et des moyens les plus efficaces pour se garantir des effets nuisibles de la foudre); Gœrlitz, 1798, in-8°; — *Ueber meine Beobachtungen der atmosphærischen Elektricitæt* (De mes propres Observations de l'électricité atmosphérique); Gœrlitz, 1802, in-4°; — *Aussichten von der Riesenkoppe nach Böhmen, Lausitz, Schlesien und den umliegenden Gegenden* (Vues prises de la cime du mont Géant vers la Bohême, la Lusace, la Silésie, et les pays environnants); Freyberg, 1804, in-8°.

Biog. méd.

GERSDORF (*Henriette-Catherine*), femme poëte allemande, née à Sulzbach, le 6 octobre 1648, morte le 6 mars 1726. Son père, Charles de Friesen, la fit élever avec un soin particu-

lier. Elle acquit en effet un tel degré d'instruction qu'elle se trouva bientôt en état de lire dans le texte l'Ancien et le Nouveau Testament. Elle épousa, en 1672, Nicolas de Gersdorf, magistrat provincial dans la Lusace supérieure. Devenue veuve en 1702, elle alla demeurer à Hennersdorf, où elle vécut dans la retraite. On a d'elle des poésies religieuses, qui furent remarquées de son temps. Le recueil en a été publié par Carpzow, sous ce titre : *Poemata ;* Leipzig, 1760.

Pinauer, *Verzeichniss gelehrter Frauenzimmer*. — Heerwagen, *Literaturgeschichte der evangelischen Kirchenlieder*.

GERSDORF (*Charles-Frédéric-Guillaume* DE), général allemand, né à Glossen, près de Weissenberg, le 16 février 1765, mort le 15 septembre 1829. Il fit ses premières études à Grimma, et les continua à Leipzig et à Wittemberg. En 1785 il entra dans le régiment des chevau-légers du prince Albert de Saxe-Teschen, et en 1794 et 1796 il prit part à la campagne contre les Français. A l'époque où la Saxe s'allia à la France, de Gersdorf se distingua en maintes occasions, particulièrement lors du siége de Dantzig, à la bataille de Linz (17 mai 1809) et à celle de Wagram. En 1810 il fut chargé de l'administration militaire et du commandement spécial de l'artillerie. En 1811 on lui confia la direction des travaux de fortification de la place de Torgau. A la campagne de 1812 contre la Russie, il obtint de l'empereur Napoléon la croix d'officier de la Légion d'Honneur. Après l'armistice, de Gersdorf suivit le roi de Saxe à Leipzig, où il fut retenu prisonnier : les armées alliées ne pouvaient pas se montrer favorables à un homme qui avait été l'objet des distinctions de Napoléon. Le gouvernement provisoire saxon alla plus loin : il demanda compte à de Gersdorf des sommes qu'il avait consacrées à organiser les armées et à fortifier Torgau. Gersdorf n'eut pas de peine à établir le bon emploi des fonds mis à sa disposition dans ce double but. Gersdorf reprit l'administration militaire en 1815, au retour du roi de Saxe. De 1817 à 1821 il devint inspecteur général de l'armée de réserve, et le 16 septembre 1822 il reçut le commandement du corps des Cadets, et fut nommé gouverneur de l'établissement destiné à les recevoir. Il y professa lui-même l'histoire militaire. Outre deux *Lettres* écrites aux généraux Gérard et Gourgaud pour rectifier le jugement, trop sévère, de Napoléon au sujet de l'armée saxonne, dans les *Notes* et *Mémoires* de Montholon, on a de Gersdorf : *Vorlesungen über militairische Gegenstænde* (Leçons sur des sujets militaires) ; Dresde, 1826.

Neuer Nekrolog der Deutschen. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

GERSEN, nom que les uns donnent à un prétendu abbé de Verceil, à qui l'on attribue le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et que d'autres pensent n'être que le nom dénaturé de Gerson, célèbre chancelier de Paris. Examinons comment on est arrivé à créer en quelque sorte ce personnage. En 1615, Constantin Cajetan, abbé du mont Cassin, apprit du jésuite italien Rossignoli qu'il s'était trouvé dans un ancien monastère de l'ordre de Saint-Benoît à Arona, devenu une simple maison de noviciat pour les jésuites, un manuscrit de l'*Imitation de Jésus-Christ* sous les noms de l'*abbé Gessen*, *Gesen*, *Geschen*, et enfin, au quatrième livre, *Gersen*. Constantin Cajetan n'y vit qu'un abbé *Gessen*, et donna en 1616, à Rome et à Paris, une édition de l'*Imitation* sous ce nom, après avoir trouvé à Milan une famille de *Gessate*. Déjà Sommalius avait attribué le même ouvrage au chanoine régulier de Saint-Augustin Thomas a Kempis, d'après un manuscrit de 1441, signé de la formule de copiste de ce pieux chanoine. Dans son zèle, Sommalius ajouta, dit-on, le nom de Thomas a Kempis sur des manuscrits plus anciens de Liége. Les bénédictins se mirent à rechercher des manuscrits. Plusieurs manuscrits d'Avignon propres à faire reconnaître *Gerson* dans *Gersen* furent gardés par eux. On découvrit enfin au monastère de Padolirone, près de Mantoue, un manuscrit sous le nom de *Gersen*, sans la qualité d'abbé, mais avec l'épitaphe estropiée, comme le nom du chancelier Gerson, dit *Consolarius Gersen*. Par suite *Gessen* devint l'*abbé Gersen* dans l'édition du bénédictin anglais Valgrave, donnée en 1638, avec un portrait de l'auteur, d'après un moine figuré dans la première lettre du *Qui sequitur me,* qui commence le texte d'un petit manuscrit de La Cava, sans nom et sans date. Valgrave ajouta même à la figure portant une croix une main sortant d'un nuage pour y appliquer un passage de l'*Imitation*.

La qualité d'abbé, jointe au nom dans le manuscrit d'Arona, qu'on croyait provenir de l'ancien monastère, séduisit Mabillon comme Bellarmin. Mais lorsqu'on reconnut que ce manuscrit avait été apporté de Gênes par le novice Mayola, en 1579, le jésuite Bellarmin se rétracta, ainsi que Marillac, dans sa deuxième édition, en 1630, d'après la réfutation de Constantin Cajetan par Rosweyde, qui jugeait que Kempis avait pu être l'auteur de l'*Imitation*, puisque les autres pièces de son recueil étaient de lui, bien qu'aucune ne se trouvât dans l'édition des pieux ouvrages du frère défunt Kempis donnée peu de temps après sa mort. Mabillon ne se rétracta pas ; mais il ne donna point de spécimen du manuscrit d'Arona, et ne présida pas non plus l'assemblée où fut examiné ce manuscrit.

Un autre manuscrit, du cardinal Biscia, portait le nom de *Johannes de Canabaco :* on y vit la patrie de l'auteur de l'*Imitation*. Plus tard on en fit *Cabanaco,* d'où *Cavagliaca,* et enfin *Cavaglia*, où se trouvait une famille *Garzone*. Mais *Cabanaco* est ajouté interlinéairement sur ce manuscrit, et le nom de *Gersen* ne se trouve

point après *Johannes*. Il y a aussi dans ce manuscrit, qui est non pas d'Italie, mais d'Allemagne, d'où il avait été apporté par Leo Allatius, un traité d'un professeur allemand, *Johannes de Tambaco* ou *Cambaco*, qu'on a pu lire *Canabaco* et croire oublié après le nom de *Johannes* en tête de l'*Imitation*. Si depuis d'autres manuscrits ont été découverts sous le nom de *Gersen* ou *Gersem*, il faut remarquer que souvent ce nom est accompagné d'une qualification qui ne peut s'appliquer qu'à Gerson, comme *cancellarius Parisiensis*.

Cependant, Gersen fut déclaré abbé de Saint-Étienne de Verceil par Cajetan et Valgrave. Mais J.-B. Modène, dans son *Histoire de Verceil*, ne dit pas un mot de Gersen. Le premier historien qui en parle est François-Augustin della Chiesa, dans son *Historia chronologica Abbatum Pedemontanæ regionis*, publiée en 1646. Il le fait abbé de Saint-Étienne de Verceil de 1220 à 1230, et lui attribue l'*Imitation*. Mais le même historien n'en avait rien dit dans son catalogue *di tutti li Scrittori Piemontesi*, publié en 1614, avant la contestation sur l'auteur de l'*Imitation*. Les historiens de l'ordre de Saint-Benoît ne le connaissaient pas davantage. Trithème, Arnauld Wion, Pierre Ricordati n'en offrent aucune trace, et les bénédictins français avaient même, en 1520, dans l'édition de Badius, revendiqué l'*Imitation* en faveur de Kempis contre Gerson. Comment donc un homme capable d'écrire un pareil livre aurait-il pu être aussi inconnu dans son ordre? Comment aussi aurait-il été si peu connu en Italie que non-seulement les éditeurs de Brescia, de Milan, de Padoue, de la fin du quinzième siècle, mais les Borromées mêmes nomment Jean Gerson, chancelier de Paris, comme titulaire de cet ouvrage. « En n'admettant, si l'on veut, dit Gence, qu'une rumeur vague, mais ancienne, les premiers historiens verceillois, plus près de son origine, n'eussent pas omis d'en parler. Ils se sont tus : donc elle a commencé postérieurement. »

D'où venait pourtant cette attribution d'abbé de Verceil? Probablement d'après une édition donnée comme un manuscrit par Constantin Cajetan, imprimée sous le nom de Gerson, mais avec cette note manuscrite : *Hunc librum non compilavit Gerson, sed Johannes.:. abbas Vercellensis*. Il ne s'est toutefois trouvé aucun titre semblable, et cette note de l'édition de Venise de 1501 a été reconnue comme entachée d'une falsification grossière, celle de *Johannes* substituée au nom de *Thomas* (*Gallus*, sans doute), abbé de Verceil.

Plus tard l'abbé Cancellieri a cité une note manuscrite mentionnée dans un mémoire de Napione, qui l'avait reçue de Jacques Durandi, lequel la tenait de l'abbé Frova, note dénommant un Jean Gersen, religieux de Saint-Étienne de Verceil. Mais la correspondance de l'abbé Frova, rapportée par Amort, atteste qu'il n'a trouvé ni dans le monastère de Saint-Étienne ni dans celui de Saint-André de Verceil aucun religieux du nom de Gersen. Cependant, Valart ayant rencontré un abbé de Saint-André, ami de saint François d'Assise et maître de saint Antoine de Padoue, vers cette époque de 1220, en fit l'auteur de l'*Imitation* sous le nom de *Jean Gersen*, tandis que cet abbé de Saint-André s'appelait Thomas Gallus.

« Ce traité, qui recommande la charité, la paix, a été, dit Grégory, l'objet de disputes fort vives entre les religieux bénédictins de Saint-Maur de Paris et les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, au commencement du dix-septième siècle, lorsque le manuscrit d'Arone fut trouvé... Les disputes se changèrent en procès formel; on plaida, en 1652, au parlement de Paris, lequel, sans égard pour l'avis d'une congrégation de cardinaux, publié à Rome, le 14 février 1639, en faveur des bénédictins, prononça un arrêt qui, en ôtant la propriété du livre de l'*Imitation* à l'abbé Gersen, l'assigna à Thomas de Kempis, chanoine régulier de Saint-Augustin. »

Le manuscrit d'Arona examiné par une réunion d'érudits français assemblés à Saint-Germain-des-Prés, en 1687, leur parut avoir au moins trois cents ans. Mais cette décision a été infirmée même par des savants italiens. Le père Zaccaria a jugé ce manuscrit postérieur à Gerson.

De nos jours, un autre manuscrit, découvert en 1830, chez le libraire Techener, a été mis en avant par un ancien magistrat d'Italie, Grégory, comme tranchant la question. Ce manuscrit, qu'il appela *De Advocatis*, du nom de ses anciens possesseurs, devait remonter suivant lui au treizième siècle. Gence, qui a très-bien connu ce manuscrit, quoi qu'en dise l'auteur d'une note de la deuxième édition de la *Biographie universelle*, publia les jugements motivés de divers érudits, sur ce manuscrit. Daunou, Petit-Radel, Van Praet, M. Hase, Raynouard, le marquis de Fortia, Tourlet, M. Dessalles, Monteil, Villenave, Éloi Johanneau, Aimé Guillon, Boldoni, La Bouderie, rapportèrent ce manuscrit au quinzième siècle (1).

(1) L'avis de l'abbé de La Bouderie résume tous les autres; nous le répéterons : « J'ai examiné, dit-il, avec autant d'attention qu'il m'a été possible dans une seule séance, assez courte, le manuscrit *De Imitatione Christi* que possède M. le président de Grégory, et dont il a donné deux éditions, l'une avec l'orthographe du manuscrit, l'autre avec la manière ordinaire d'écrire les mots. Il est net, assez bien conservé, et complet. Ce manuscrit ne porte ni date ni nom d'auteur. Il renferme à la suite de l'*Imitation* le livre de Gerson *De Meditatione Cordis*. Les deux ouvrages sont évidemment de deux mains différentes. Le traité *De Meditatione Cordis* est d'un caractère postérieur à celui du livre *De Imitatione Christi*. L'écriture de l'*Imitation* ressemble parfaitement à celle du trop fameux manuscrit d'Arone, avec le spécimen duquel je l'ai comparée. Ils appartiennent incontestablement l'une et l'autre à la même époque, c'est-à-dire au quinzième siècle. Le manuscrit de M. de Grégory ressemble moins à ceux de Bobio, de Cava et de Padolirone. Il est facile d'observer que les

De plus, un journal de famille fut découvert chez les Avogadri, portant, à la date du 15 février 1349, une note d'où il résultait que le précieux volume était possédé depuis longtemps par eux comme un trésor héréditaire. Mais à la forme du chiffre 4 du spécimen produit, Tourlet suspecta l'année 1349 annoncée, et pensa que le 3 pourrait bien être un 5, « d'autant plus, dit-il, que la forme baroque et sans liaison de l'écriture ne saurait être du quatorzième siècle ».

Vers 1838, M. Weigl, chanoine de Ratisbonne, publia une édition polyglotte de l'*Imitation*, sous le nom d'un *Gersen de Canabac*, réputé synonyme de Rorbach; mais cela avançait peu la question, car de ce qu'il y aurait des Rorbach au monde, cela ne légitimerait pas l'attribution de l'*Imitation* à l'un d'eux, sur la simple mention du manuscrit d'Allatius. M. Weigl affirmait aussi avoir consulté des manuscrits du treizième siècle existant en Bavière, à Underworf et à Wiblingen; mais comment ces manuscrits eussent-ils resté inconnus pendant tout le quatorzième siècle?

En résumé, que reste-t-il de l'abbé Jean Gersen? Aucune preuve certaine d'existence. Tous les souvenirs qu'on prétend retrouver dans le pays sont postérieurs à la discussion sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et ne prouvent par conséquent rien. Qu'on montre à présent, comme le disait Grégory en 1827, l'endroit où il est né, les ruines du monastère où il a été élevé; tout cela ne signifie pas grand'chose. Sans doute un manuscrit authentique suffirait pour démontrer l'existence du moine de Verceil; mais nous avons vu que cette preuve manque encore, et il est un peu hasardé de rapporter à Gersen, moine de Verceil, des manuscrits portant ce nom avec la qualité de *cancellarius Parisiensis*, jamais avec la qualification d'abbé de Verceil.

D'autres opinions se sont produites. « Le livre est du treizième siècle, de la fleur du moyen âge, et non de la décadence, dit un critique distingué, M. Ernest Renan. On aurait dû le deviner, lors même que les textes ne nous l'auraient pas appris. » On a vu que les textes ne nous l'apprennent pas, puisqu'on ne connaît aucun manuscrit manifestement antérieur au quinzième siècle. « L'opinion qui attribue à Gerson le livre de l'*Imitation* est de tous points insoutenable, dit le même critique. Ce livre ne figure pas dans la liste des écrits du chancelier dressée par son frère lui-même. » Sans doute, mais l'auteur a dit : « Aimez à n'être point connu; » et on possède un manuscrit transcrit par les soins de Thomas de Gerson, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, neveu du chancelier, lequel vivait en 1440, et qui porte cette attribution solennelle : *Incipit liber magistri Johannis Gerson, cancellarii Parisiensis*. Et puis, « cette liste, dit Gence, ne comprenait pas non plus la traduction du *Stimulus Amoris* de saint Bonaventure faite par Gerson *pour ses sœurs*, ni le *Floretus*, que Jean Gerson avait commenté. *Vix tandem ad hoc adduci potuit*, écrivait le frère même de Gerson, *ut extra ea quæ vel ex injuncto cancellariatus officio vel ratione scholastici exercitii compilare coactus est, pauca opuscula sub nomine proprio voluerit conscribere* (Epist. F. Cælestin. prioris ad F. Anselmum). Il résulte de là que Gerson n'aurait laissé inscrire sous son nom par son frère que peu d'opuscules différents de ses écrits relatifs à la chancellerie ou à la théologie. Ces mots répondent aussi à l'allégation du silence gardé par J. de Ciresio, chanoine de Lyon, son secrétaire et son copiste, qu'il emména avec lui en Allemagne et dans ses voyages. » — « Un personnage aussi célèbre de son vivant n'aurait pu, quand il l'aurait voulu, ajoute M. Renan, garder l'anonyme pour un livre arrivé si vite à la renommée, et dans un siècle où la publicité était déjà si étendue. » Mais Gerson passa les dernières années de sa vie dans la retraite, faisant peu parler de lui; et puis l'attribution la plus ancienne de l'*Imitation* lui appartient en effet. « Il y a d'ailleurs, continue le même critique, un étrange contraste entre le rude scolastique dont la vie fut remplie par tant de combats, et le pacifique dégoûté qui écrivit ces pages pleines de suavité et de naïf abandon. Un homme mêlé à toutes les luttes de son temps n'eût jamais su trouver des tons aussi fins et aussi pénétrants. » Nous répondrons en renvoyant tout simplement au *Parallèle des phrases de l'Imitation de Jésus-Christ et des passages tirés des œuvres morales de Gerson* publié par Gence en 1836. Bossuet n'était pas non plus de l'avis de M. Renan, quand il déclarait Gerson bien digne par ses lumières et sa piété d'avoir composé ce livre universel. « Que l'on achève, en effet, dit Gence, de comparer avec lui-même le docteur très-chrétien, dépouillant par degrés le théologien dogmatique dans l'ouvrage *De Monte Contemplationis*, dans son traité *De Paupertate spirituali*, dans celui *De Parvulis ad Christum trahendis*, etc., l'on reconnaîtra comment le chancelier de l'Église et de l'université de Paris est devenu un grand maître de la vie intérieure, et en même temps un pieux consolateur, un instructeur moral pour tous, comme on le vit à la fois, aux Célestins, diriger

chiffres arabes y ont la même forme qu'ils ont actuellement dans les livres imprimés, surtout le 4 et le 7, ce qui indique des temps avoisinant celui de l'invention de l'imprimerie. Une partie de ce qui est écrit sur la couverture, ou dans les derniers feuillets du manuscrit, prouve qu'il a été à l'usage de quelques-uns des membres de la famille *de Advocatis*; le reste se rapporte à des mercuriales ou à des faits historiques; mais aucune de ces inscriptions ne remonte au delà du commencement du seizième siècle, excepté peut-être celle-ci : *Ad usum de Pasqualibus*, qui paraît être d'une écriture plus ancienne. Paris, le 4 décembre 1834, signé J. LABOUDERIE. » Gence ajoute en note sur la dernière opinion du docte abbé : « Elle nous a aussi paru telle. Il en résulterait que le manuscrit n'aurait été dans la famille *de Advocatis* que depuis le seizième siècle. »

les hommes mûrs et instruits, éclairer dans sa retraite domestique les simples fidèles, et se faisant petit avec les petits, catéchiser les enfants à Saint-Paul de Lyon. » M. Renan veut encore que l'*Imitation* soit originaire d'Italie. En cela il diffère d'avis avec Corneille, qui disait dans une préface, en 1653 : « Que ce soit Jean Gerson, ou que ce soit Thomas a Kempis..., ce n'est assez d'être assuré, par la lecture de ce livre, que l'auteur était un homme de Dieu et bien illuminé du Saint-Esprit. J'y trouve la certitude qu'il étoit prêtre et quelque apparence qu'il étoit moine; mais j'y trouve aussi de la répugnance à le croire Italien. Les mots grossiers dont il se sert assez souvent sentent bien autant le latin de nos vieilles pancartes que la corruption de celui de delà les monts. Non-seulement sa diction, mais sa phrase même en quelques endroits, est si purement françoise, qu'il semble avoir pris plaisir à suivre mot à mot notre commune façon de parler. C'est sans doute sur quoi se sont fondés ceux qui, du commencement que ce livre a paru, incertains qu'ils étoient de l'auteur, l'ont attribué à saint Bernard et puis à Jean Gerson, qui étoient tous deux François; et je voudrois qu'il se rencontrât assez d'autres conjectures pour former un troisième parti en faveur de ce dernier, et le remettre en possession d'une gloire dont il a joui assez longtemps. »

Quant aux preuves tirées du texte même pour attribuer l'*Imitation* au treizième siècle, elles ont été réfutées avec beaucoup d'autorité par Daunou, dans le *Journal des Savants* du mois de décembre 1827.

M. Victor Leclerc a émis une nouvelle idée. Ne croyant pas à l'unité de composition de l'*Imitation de Jésus-Christ*, il pense qu'elle appartient à plusieurs mains et à plusieurs âges. Cependant, on connaît plus de vingt-sept manuscrits anciens qui portent le nom de Gerson. Dix manuscrits de ce livre se sont trouvés à l'abbaye de Mœlck en Autriche, où Gerson s'était réfugié après le concile de Constance. Un de ces manuscrits portait la date de 1421; c'est la plus ancienne qui soit connue. On s'étonne que lui-même n'ait jamais cité ce livre, non plus que d'autres auteurs du temps, si ce livre, en tout ou en partie, leur avait été antérieur. En tous cas, si, comme beaucoup d'autres livres du moyen âge, l'*Imitation de Jésus-Christ* a été composée par plusieurs mains, si plusieurs hommes y ont successivement ajouté les fruits de leurs méditations, on ne saurait enlever une bonne part de ce travail à Gerson, qui n'y attachait sans doute pas l'importance qu'on lui a donnée plus tard. L. LOUVET.

Valart, *Dissertation* à la suite de son édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ*. — Mabillon, *Animadversiones in vindicias Kempenses R. P.* — G. de Grégory, *Mémoire sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*. — Gence, *Nouvelles Considérations sur l'auteur et le livre de l'Imitation de Jésus-Christ*. — Paravia, *Dell' Autore del libro de Imitatione Christi*. — Ernest Renan, article du *Journal des Débats* du 18 janvier 1855. — V. Leclerc, préface de l'*Imitation de Jésus-Christ* de l'Imprimerie impériale. — Daunou, *Journal des Savants*, décembre 1827.

* GERSON (*Ben Judas*), surnommé *Meor Hagola* (Lumière de la Captivité), et *Hazakan* (le Vieux), rabbin français, né à Metz, en 960, mort vers 1030. Il étudia sous Judas ben Méir Cohen, dit *Rabbin Léon*, docteur d'une érudition profonde, puis à Mayence, sous Siméon Hagadel, qui tenait une école célèbre. Après avoir enseigné quelque temps la littérature hébraïque dans sa ville natale, Gerson alla se fixer à Troyes, où quantité d'élèves accoururent pour l'entendre. Il commentait le Talmud avec une telle supériorité que ses décisions furent adoptées textuellement par beaucoup de rabbins du moyen âge. Législateur autant que moraliste, Gerson flétrissait tous les abus, tâchait de ramener les peuples à l'observance de la loi primitive, condamnait la polygamie, le divorce obligatoire, etc. En 1030, dans un synode de trois cents rabbins convoqué par lui à Worms, on sanctionna ses *Institutions*, qui constituèrent un véritable corps de doctrines. Émile BÉGIN.

R. Meyr de Rothenbourg, *Quæstiones et Respons. Leg.*; Prague, 1608, in-fol., ch. 264. — Jos. del Medigo, *Nobloth chachema*, préface. — R. Nissim Gerona, *Quæst. et Resp.*; Rome, 1515, in-4°, ch. XXXVIII. — Émile Bégin, *Biographie de la Moselle*, t. II, p. 227-228.

GERSON (*Ben Mose*), surnommé *Soncinates*, imprimeur italien, natif de Soncino, dans le Milanais, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il embrassa la profession de son père, qui, en 1480, avait établi une typographie hébraïque à Soncino. A son tour il en monta une à Constantinople. Il publia à Brescia, 1494, in-8°, une bible hébraïque très-soignée, qu'il avait fait précéder, en 1491, d'une édition in-4°. La première est devenue rare.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

GERSON (*Ben Salomon*), rabbin espagnol, natif de la Catalogne, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Schaar a Chamajim* (*Porta Cœli*) en IV parties; Venise, 1547, in-4°. La première partie traite des quatre éléments; la deuxième, de l'astronomie; la troisième, du ciel et du monde, d'après les principes d'Averroès; la quatrième, enfin, des matières théologiques proprement dites.

Castro, *Biblioteca Espanola*.

GERSON (*Christian*), hébraïsant allemand, né à Recklingshausen, en 1569, mort le 25 septembre 1627. Il professa la langue hébraïque et le Talmud à Francfort-sur-le-Mein et dans d'autres localités; puis il se convertit au christianisme. Il donna ensuite des leçons de langue hébraïque, et se livra à la prédication; enfin, il devint diacre et pasteur à Bernbourg, dans la principauté d'Anhalt. Il se noya par accident dans la Saale, au retour d'une noce. On a de lui : *Chelek* (Trésor); c'est un sommaire du Talmud;

Helmstædt, 1610, in-8°; — *Talmud judaicum*; Gosslar, 1607, in-8°.

Wolf, *Bibl. hebr.*

GERSON CHAPHET (*Ben Moses*), rabbin vénitien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était doué d'une érudition précoce, et mourut à peine âgé de dix-sept ans. On a de lui : *Jad Charosim* (Manus Rhythmorum); Venise, 1700, in-4°.

Wolf, *Bibl. hebr.*

GERSON (*Jean* CHARLIER), célèbre théologien français, surnommé le *docteur très-chrétien*, né le 14 décembre 1363, à Gerson, petit village du diocèse de Reims, près de Rethel, mort à Lyon, au couvent des Célestins, le 12 juillet 1429. Il était l'aîné de douze enfants. Son père, Arnulph Charlier, et sa mère, Élisabeth Lachardenière, élevèrent leur nombreuse famille dans les sentiments d'une vive piété. Gerson nous apprend lui-même que ses trois frères (1) et quatre de ses sœurs embrassèrent la vie monastique. Au milieu du désordre et de la corruption de cette époque, c'était dans l'ombre des couvents que les âmes amies de la paix ou blessées du monde allaient chercher le repos et l'oubli du siècle. Gerson passa ses premières années dans la maison paternelle. S'il faut en croire le témoignage d'Anquetil, il commença ses études à Reims, et y prit ce goût des lettres anciennes, et particulièrement de la poésie, qu'il garda toute sa vie. A quatorze ans, il fut envoyé à Paris, où il entra, en qualité de boursier, au collége de Navarre (1377). C'est alors que, par un usage très-répandu (2), il changea son nom de famille contre le nom du hameau où il avait pris naissance et qu'il devait illustrer. Il semblait qu'en déposant le nom paternel on mourût à soi-même et à sa famille, et qu'avec les liens du sang on rompît ces chaînes qui attachent l'homme à des intérêts et à des passions étroites, pour revêtir une sorte d'impersonnalité.

L'année suivante le grand schisme d'Occident éclata. Urbain VI fut élu à Rome, en avril 1378, et Clément VII à Avignon, au mois de septembre de la même année. Dès lors commence pour le monde chrétien, pour l'Église et pour la papauté, une de ces époques pleines de désolation pour le présent et de menaces pour l'avenir. Les populations, fatiguées par les maux de la guerre, exténuées par les exactions des princes et du clergé, ne sachant plus où se prendre au milieu du trouble des consciences et du relâchement des liens spirituels, désapprennent à respecter des puissances qui ne se respectent plus elles-mêmes. L'Église, déchirée, forme deux camps ennemis : de son sein s'élèvent des voix qui dénoncent à grand bruit sa corruption, ses scandales et ses misères, et appellent la hache qui doit couper les branches pourries et arrêter le progrès du mal. La papauté, si fière d'elle-même au commencement du siècle, et portant si hautement les deux glaives, est prosternée aux pieds d'un roi de Naples ou se fait la « servante des serviteurs des princes de France ». Il fallait sans doute un génie fortement trempé pour entreprendre de rendre la paix aux consciences, l'union et la pureté à l'Église, au saint-siége sa grandeur et sa dignité avilies. Telle fut l'œuvre à laquelle Gerson consacra les efforts d'une intelligence et d'une volonté moins faites, à ce qu'il semblait, pour l'action et le tumulte des affaires que pour le calme de la retraite et les douces jouissances de la méditation.

La nouvelle de la double élection produisit un grand éclat en France. L'université de Paris, puissance demi-laïque et demi-religieuse, s'agita; les passions s'émurent, et Gerson, bien jeune encore, dut sentir le contre-coup de l'ébranlement des esprits. Reçu licencié ès arts, après quatre ans d'études, il entra en théologie, fut élu deux ans de suite pour remplir les fonctions de procureur de la nation de France, et suivit pendant sept ans les leçons de Pierre d'Ailly et de Gilles Deschamps, qui l'initièrent à la connaissance des Pères et des docteurs de l'Église ainsi que d'Aristote et de ses commentateurs arabes. En 1387 Gerson n'était encore que simple bachelier en théologie lorsqu'il fut choisi par l'université pour faire partie d'une députation qu'elle envoyait à Clément VII. Il s'agissait de faire ratifier une condamnation que la faculté de théologie venait de porter contre un de ses docteurs, le dominicain Jean de Montson, qui niait la conception immaculée de la Vierge, opinion nouvelle alors, soutenue par les frères mineurs, et qu'aucun décret émané d'un pape ou d'un concile n'avait encore érigée en article de foi. Montson s'échappa d'Avignon, et fut condamné comme contumace et excommunié. On ne saurait dire la part que prit Gerson dans cette affaire, qui occupa l'université pendant deux ans (1);

(1) Un des frères de Gerson mourut au berceau. Un autre, nommé Nicolas, était en 1419 sous-prieur du monastère de la Sainte-Trinité de Villeneuve lès Soissons. Jean, autre frère de Gerson, était prieur du monastère de Lyon, lorsque Gerson s'y retira, à la fin de 1419. Le jésuite Possevin et quelques autres l'ont quelquefois confondu avec son frère le chancelier. Le dernier frère de Gerson était religieux à l'abbaye de Saint-Remi de Reims. (*Vie de Gerson Lecuy*, t. I, p. 211 et suiv.)

(2) Wicleff, Clémangis, Jean Hus, et Jean de Brogny portaient également le nom du lieu de leur naissance.

(1) L'université ne se contenta pas de frapper Jean de Montson; elle condamna l'ordre entier des Dominicains, par zèle pour le culte de la Vierge non moins que par jalousie pour le succès et l'éclat de leur enseignement. Elle les exclut de toutes les chaires qu'ils occupaient, et leur interdit le ministère de la parole divine. Gerson fut le premier à réclamer contre cet arrêt sévère, dont les fidèles souffraient tous les premiers. Dans sa lettre de Bruges, *De Reformatione Theologiæ*, il se plaignit vivement du vide que leur absence laissait dans l'enseignement et de l'aveugle opposition qu'on mettait à les laisser rentrer dans le giron de l'université. « Quelle perte spirituelle, s'écriait-il, pour l'université même, que la parole salutaire et les enseignements de ces docteurs! » Puis, s'élevant contre ceux qui ne cherchent qu'à aigrir les haines et à perpétuer les divisions : « Pereant qui de matris aut mystici corporis fœda mutilatione glorïantur,

mais le spectacle de la cour d'Avignon, où la corruption était comme dans son fort, dut faire une vive impression sur lui. Quelques-uns des sermons qu'il prêcha à son retour, à Paris, en portent la marque visible, et sont empreints d'une profonde tristesse :

« Il se trompe, il délire, il est insensé celui qui croit trouver au milieu du trouble des choses passagères les richesses les plus brillantes, la gloire la plus solide et la vraie sagesse. Tout ce qui est d'ici-bas est indigent, misérable, caduc, éphémère..... O vous, saints et saintes, qui jouissez de l'éternelle paix, jetez un regard favorable sur notre malheureuse terre. Ayez pitié de ceux qui souffrent, vous qui êtes exempts de souffrance. Ayez pitié de nous, exilés, qui gémissons et pleurons dans cette vallée de larmes. De toutes parts la foule de nos ennemis nous assiège, nous foule aux pieds, nous déchire, nous étouffe et nous jette en prison. Toute tête est courbée par la douleur, tout cœur brisé par l'affliction ; depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête il n'y a rien dans cette Église qui ne soit malade, dans cette Église, dis-je, dont les fondements sont sur vous, montagnes saintes, et que vous avez au prix de votre sang et par votre mort, consacrée, étendue, cimentée. Vous la voyez maintenant sans défense, misérable, ignominieusement déchirée et mise en lambeaux, au point qu'il n'y a plus de secours humain à espérer pour son salut (1). »

En même temps qu'il exhalait ses plaintes et invoquait les secours d'en haut pour guérir les maux de l'Église, il s'élevait avec un rare bon sens contre les puériles subtilités où se perdaient les esprits de son temps :

« Il faut, disait-il ingénieusement, rompre ces toiles d'araignée, dont les fils inextricables s'embarrassent et se brisent d'eux-mêmes dans leur entrelacement... Les enseignements de la sagesse doivent être forts et solides, frapper par leur clarté plutôt qu'étonner par leur vaine subtilité... Le beau travail que d'écrire en lettres microscopiques l'*Iliade* d'Homère et de la faire tenir dans la coque d'une noisette ! Il faut s'appliquer à être utile et non à surprendre l'admiration (2). »

Ainsi, avant même que le titre de chancelier lui donnât l'autorité nécessaire pour réformer les études, il essayait de ramener dans la voie d'une sagesse plus éclairée et plus pratique les esprits sottement épris de mille curiosités stériles.

Les efforts de l'université et la bonne volonté du roi Charles VI pour la pacification et l'union de l'Église avaient échoué jusque là. A Rome Boniface IX avait succédé à Urbain VI (nov. 1389). Les divisions se perpétuaient et le schisme semblait prendre racine. La maladie du roi, la rivalité des princes ses oncles et les intrigues de Pierre de Luna, légat de Clément, entravaient tout arrangement. L'université ne fléchit pas. Appel fut fait à tous ses membres : on alla aux suffrages. Les moyens pour arriver à la paix se réduisaient à trois : la voie de cession, la voie de compromis (1), et la décision d'un concile général. On penchait pour le premier parti. Sur ces entrefaites Clément VII mourut, et Pierre de Luna fut élu à la hâte sous le nom de Benoît XIII (sept. 1394). Il avait juré qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour l'extinction du schisme. On crut un moment à la paix. Gerson, qui en 1392 avait reçu le bonnet de docteur des mains de son ancien maître d'Ailly, chancelier de l'université, et qui avait pris sa part des actes de l'université, célébra avec enthousiasme ce beau don de paix dans un éloquent sermon. « Élevons nos cœurs, ô dévot peuple chrétien, disait-il, boutons hors tout autre cure, donnons cette heure à considérer le beau don de paix qui approche. Que de fois, par grands désirs, depuis près de trente ans, avons-nous demandé la paix, soupiré la paix (2). » C'était une illusion : on le vit bien lors de l'ambassade solennelle qu'on envoya à Benoît, pour lui rappeler ses promesses, et qui revint au mois d'août 1395 sans avoir rien fait. L'université, jouée par l'artificieux Benoît, irritée de ses tergiversations, entreprit d'agir avec plus de vigueur. Des députations allèrent de sa part sonder les universités et nouer dans les pays voisins une sorte de conspiration contre les fauteurs du schisme. Un mémoire anonyme, inspiré et peut-être provoqué par elle, faisait entendre des menaces mal couvertes (3). On passa bientôt des paroles aux actes. Une assemblée générale du clergé de France se réunit, et le 28 août 1398 le parlement enregistra l'édit de soustraction à l'obédience de Benoît, qui avait été décidée à une immense majorité. Gerson n'avait pas assisté aux délibérations du synode. Peut-être eût-il essayé de faire entendre la voix de la modération et d'arrêter l'emportement des esprits sur une pente au bout de laquelle il apercevait des abîmes. On peut dire qu'il ne vit pas sans douleur prévaloir les mesures violentes. Cependant, il fit taire ses scrupules. Trois ans auparavant le choix même de d'Ailly, promu successivement aux évêchés du Puy (1395) et de Cambray (1396), et la protection du duc de Bourgogne, dont il était déjà l'aumônier, l'avaient fait nommer chancelier de l'université et de l'église Notre-Dame de Paris. Cette charge nouvelle imposait à son zèle de nouveaux devoirs, qui bientôt l'effrayèrent. En butte aux attaques des envieux et aux calomnies de ceux dont il blâmait les déréglements, inquiet de l'avenir, troublé, malade, il pensa un instant à se fixer à

qui non sanationi student, sed medelam quærentibus crudeliter irascuntur, et qui ad divisionem magis quam pulcherrimam unionem, demoniaca impietate pelluntur ! »

(1) *IVe Sermo pro omnibus sanctis*, éd. Dupin, t. III, p. 1541.

(2) *Sermo in die Septuagesimæ*, t. III, p. 1019.

(1) La voie du compromis consistait dans la nomination d'arbitres choisis par les deux papes et l'acceptation de ce qu'ils auraient décidé.

(2) *Œuvres de Gerson*, éd. Dupin, t. IV, p. 567.

(3) Fleury, *Hist. ecclés.*, l, 99, ch. 9. — Crevier, *Hist. de l'Univers.*, t. III, p. 159.

Bruges (1), et à s'y contenter des paisibles fonctions de doyen de la cathédrale de Saint-Donat, que Philippe le Hardi lui avait conférées. Ce bénéfice lui fut contesté. Gerson se rendit à Bruges pour suivre son procès, et y resta quelque temps, prêchant souvent devant le peuple, et sans cesse préoccupé des maux de l'Église. Les lettres qu'il écrivit de là à d'Ailly vers 1400 témoignent d'une tristesse qui touchait au découragement. « Le « corps entier de la chrétienté est tellement en- « vahi par le poison débordant des péchés; « l'iniquité s'est établie et a poussé de si profon- « des racines dans le cœur des hommes, qu'il « semble qu'on ne puisse plus se fier aux secours « et aux conseils de la prudence humaine (2). » Cette idée de l'impuissance des censures ecclésiastiques et des efforts du clergé pour la réformation des abus, de la discipline et des mœurs, revient plusieurs fois. « Ceux qui ont vu, dit-il, « savent bien que les censures ecclésiastiques « n'y peuvent rien, et qu'il faudrait invoquer « la puissance royale, armée d'édits rigou- « reux (3). » Cet appel à l'intervention du pouvoir séculier est exprimé à plusieurs reprises.

Il ne fallait rien moins que les pressantes sollicitations de ses amis, et en particulier du duc de Bourgogne, son protecteur, pour déterminer Gerson à garder les lourdes fonctions de chancelier. A la fin il céda, et à partir de ce moment il fit le sacrifice entier de sa tranquillité et de son goût pour la retraite. Dès cette époque sa devise semblait être ce mot de l'Imitation : *Certa viriliter ;* et le principe comme la fin de cette lutte, traversée de tant de dégoûts et d'amertumes, c'est cet autre mot, qui échappe du fond de son âme à Tarascon en présence de Benoît : *Pax, pax, fiat pax ; pacem volo, pacem super omnia concupisco* (4). Le premier combat de Gerson eut pour terrain la science et la scolastique. Dans deux lettres écrites de Bruges aux étudiants du collége de Navarre, le chancelier se plaint de l'esprit inquiet, agité, tumultueux de l'université, de la manie de disputer sur des riens, et d'énerver, en les subtilisant, les pensées des grands docteurs. Il donne aux jeunes gens des conseils sur les livres qu'ils doivent préférer. « Il est, dit-il, des auteurs qu'il suffit de saluer comme en passant pour ne pas paraître les ignorer ; d'autres, en petit nombre, comme saint Bonaventure, saint Thomas, Guillaume d'Auxerre, doivent être reçus dans notre familiarité la plus intime. Quant aux écrivains païens, il faut non pas se livrer à eux, mais se contenter d'être en quelque sorte leur hôte (5). » Dans un autre

(1) *Causæ propter quas cancellariam dimittere volebat*, passim, t. IV, p. 125.

(2) *Epistola de Reformat. Theologiæ*, t. I, p. 120 et suiv.

(3) Sciunt qui viderunt quod non sufficiat censura ecclesiastica, quæratur auxilium potestatis regiæ per edicta sua vehementer urgentia.

(4) *Sermo habitus in die Circumcis. coram papa Benedicto*, t. II, p. 54.

(5) Scriptis gentilium se non tradere oportet, sed commodare, et ea velut peregrinando percurrere nequaquam improbaverim, tum pro copia sententiarum moralium, tum pro stylo et ornatu verborum, tum pro poematum et historiarum qualicumque peritia..... quanquam et in sacris scriptoribus, ut in Augustino *De Civitate Dei*, in Orosio, in Hieronymo, in Lactantio et similibus, ista abundanter, nec minus si non plus utiliter invenienda crediderim. (*Epist. stud. col. Nav. quid et qualit.*)

ouvrage, la réforme que Gerson veut introduire au sein des études, et spécialement de la théologie, est caractérisée avec plus de précision. Les critiques qu'il adresse à la théologie scolastique marquent un bon sens plein de fermeté à la fois et d'élévation. Le grand mal qu'il signale et l'origine de tous ceux dont souffre la théologie, c'est cette vaine curiosité qui inspire le mépris des autorités les plus vénérées, le goût dangereux des nouveautés dans les choses et dans les mots, la fureur des disputes, le mélange des différentes sciences. La théologie a pour limite la révélation. Vouloir la pousser plus loin par des raisons humaines, c'est l'égarer. Si les Écritures sont une échelle insuffisante pour monter à Dieu, où en trouver une autre pour s'élever plus haut? Qu'on se garde donc bien d'introduire dans la théologie des sciences étrangères et de mêler inconsidérément les exercices de l'École :

« Vous voulez devenir théologien, livrez-vous à l'étude des saints livres et à la méditation des Pères. Je ne me sens pas capable, dites-vous, d'entrer dans les profondeurs de la théologie si auparavant je n'ai pas appris la logique, la philosophie et les mathématiques. Soit ; quittez alors la théologie, et allez dans la section des *arts* chercher ces connaissances. Que si vous avez honte de redescendre ainsi dans les rangs de l'enfance, bornez-vous à étudier les matières théologiques qu'on peut aborder sans le secours d'aucune autre science. Ne croyez pas, à force de combiner des abstractions, trouver l'explication des mystères, et dépouillez-vous du fol orgueil qui vous pousse à vouloir pénétrer ce qui est impénétrable aux anges mêmes... A quoi servent toutes vos subtilités et toutes vos bruyantes controverses? Apprenons à vivre plutôt qu'à disputer. Goûtons les doctrines qui se recommandent par la simplicité et par la clarté. La profondeur ne cache le plus souvent qu'un grand vide. Nous ne sommes pas à une époque où il convienne d'amuser l'esprit avec mille questions oiseuses. Credendum est quod in tanta angustia temporis, et inter tot animarum pericula non multum placebit ludere, ne dicam phantasiari, circa ea quæ prorsus supervacua sunt. »

Il serait utile que la faculté de théologie prît le soin de composer un petit traité sur les points principaux de la religion et surtout de la morale pour l'édification des simples, qu'on s'inquiète trop peu d'éclairer (1)..... Il convient aussi d'a-

(1) L'éducation morale et religieuse des enfants, des femmes et du menu-peuple est dès cette époque une des constantes préoccupations de Gerson. Ses nombreux manuscrits français, encore inédits pour la plupart et négligés, on ne sait pourquoi, par Dupin, rendent témoignage de ses généreux efforts pour la culture et l'amélioration morale des classes pauvres, et expliquent en même temps la considérable popularité qu'il avait ac-

voir toujours les yeux ouverts sur les livres et les doctrines téméraires qui se produisent au grand jour, et de n'accorder qu'à un très-petit nombre le ministère de la parole divine; pour cela la traduction des livres saints et particulièrement de la Bible en langue vulgaire doit être interdite. « Sequitur ex præmissis prohibendam esse vul« garem translationem librorum sanctorum, nos« træ Bibliæ præsertim, extra moralitates et his« torias (1). » Dans ses critiques, Gerson n'a garde d'oublier ce qui a rapport à la discipline et aux mœurs. Cette tentative de réforme, toute négative qu'elle paraisse, et bien qu'elle ne touche en apparence qu'à la théologie, avait une portée plus générale. La théologie au quatorzième siècle était la science maîtresse et la reine de toutes les autres. Celles-ci s'appelaient ses *servantes*. Le mot même est dans Gerson. Or, s'élever contre cette confusion, séparer la théologie des autres sciences, n'était-ce pas, qu'on le voulût ou non, les affranchir et, si je puis dire, les séculariser? En outre, n'était-ce pas une œuvre utile que de chasser des écoles les disputes qui y régnaient sans partage, pour y introduire le goût des vérités simples, claires et utiles et l'amour d'une sagesse mieux proportionnée à nos besoins et à notre faiblesse? Mais une jeunesse qui avait grandi au milieu du choc des syllogismes, échauffée en ce moment par de nouvelles passions, exaltée par le sentiment du rôle qu'elle se voyait appelée à jouer dans l'Église et dans l'État, était peu capable de prêter l'oreille aux sages conseils du chancelier.

En même temps qu'il travaillait à réformer les études, Gerson attaquait les erreurs de la magie et de l'astrologie. En 1398 la faculté de théologie, à son instigation, lança un décret de condamnation en vingt-sept articles contre la magie. Cette prétendue science y était taxée de superstition et d'idolâtrie. Le vingtième article a pour objet les figures d'airain, de plomb, d'or, de cire blanche ou rouge ou d'autre matière, auxquelles on attribuait, après les avoir baptisées, exorcisées ou consacrées, la vertu de produire certains effets. C'est, y était-il dit, une erreur contre la foi, la philosophie naturelle et la véritable astrologie. « Error in fide, in philosophia naturali, in astrologia *vera* (1) ». Qu'est-ce donc que cette astrologie *vraie*? Ailleurs Gerson parle de l'astrologie avec respect; il la proclame une science très-relevée; il ajoute que c'est une opinion probable que Dieu a établi certains rapports naturels entre les événements du monde et les mouvements des astres. Il ne serait pas étonnant après tout que Gerson eût partagé sur l'astrologie des préjugés universels à son époque, qui dominaient son maître d'Ailly, et qui deux siècles plus tard conservaient encore une grande force. Cependant, si on veut prendre la peine de lire le traité *De Respectu cœlestium Siderum* et le *Trilogium Astrologiæ theologizatæ*, on y trouvera les éléments de la plus complète et de la plus solide réfutation de l'astrologie qu'on puisse faire. Gerson proteste hautement contre cette science menteuse, au nom de la raison et du libre arbitre.

« C'est par l'expérience, les lois morales et divines, dit-il, que l'humaine raison doit se diriger, et non par des superstitions ridicules... Qu'il faille renoncer à sa raison, abdiquer sa liberté et rejeter les conseils de la prudence humaine, pour suivre l'opinion ou plutôt le délire de quelques hommes qui s'imaginent avoir, je ne sais comment, lu des merveilles dans les astres ou ailleurs, cela est indigne, absurde, extravagant... Pourquoi chercher si loin des causes à des actions que le seul libre arbitre suffit à expliquer (2)? »

Que Gerson ait voulu distinguer une vraie et une fausse astrologie, il est difficile de le nier, en présence des textes; et, d'autre part, après son argumentation, on ne saurait trop démêler ce que peut être cette astrologie véritable.

L'ennemi le plus pressant à terrasser n'était pas l'erreur et la fausse science, c'était le schisme. L'édit de soustraction d'obédience notifié à Be-

quise de bonne heure, et qui était telle, « qu'aucune serrure, nous dit-il lui-même, n'était assez forte pour défendre ses ouvrages des mains de ceux qui les lui dérobaient et les répandaient, encore incorrects et méconnaissables. » (t. I, p. 120). Déjà il avait écrit en français pour ses sœurs *La Montagne de la Contemplation* et le livre de *La Mendicité spirituelle*. Il prêchait souvent en français, la seule langue que le peuple entendît, et composait en langue vulgaire des petits traités d'éducation. « Entendez-vous, petits enfants, fils et filles, et aultres gens simples, je vous escripray en françois votre *A B C*, qui contient plusieurs points de notre religion chrétienne..... Et quant à plus sçavoir, je vous renvoie à l'*Exemplaire des petits Enfants* et au *Miroir de l'Ame parlant des Dix Commandements*, et à la *Science de bien mourir*, et à l'*Examen de Conscience*, et à aultres *tels petits traittiez*. » Ces ouvrages, dont Gerson est l'auteur, sont encore restés manuscrits et inédits à la Bibliothèque impériale. (*Jean Gerson*, par R. Thomassy, p. 77; Paris, 1843.)

(1) *Lectiones duæ contra vanam curiositatem*. — *De Negligent. Prælat.* Dès la fin du quatorzième siècle il existait un grand nombre de versions françaises de la Bible. Nicolas Oresme, régent du collége de Navarre, entre autres, en avait donné en 1356 une traduction française avec des commentaires. Il était dangereux que les Écritures Saintes fussent livrées aux hasards des interprétations individuelles et aux témérités de ceux qui n'étaient pas initiés au vrai sens des choses. Gerson explique à plusieurs reprises le caractère de cette interdiction. « C'est périlleuse chose de bailler aux simples gens, qui « ne sont pas grans clercs, livres de la Saincte Escrip« ture, translatée en françoys; car par mauvais enten« dement ils peuvent tantost cheoir en erreur »; et encore: « Comme il peult venir aucuns biens, se la Bible « est bien et au vray translatée en francoys et entendue « sobrement, ainsi par le contraire en peuvent venir « maulx et erreurs sans nombre si elle est mal trans« latée, ou si elle est présumptueusement estudiée et « entendue, en refusant les sens ou exposicions des « saincts docteurs. » Thomassy, p. 104. — Le français, qui était déjà la langue des romans de chevalerie, de l'histoire, la langue de la famille, des affaires et des intérêts domestiques, s'étendait chaque jour, gagnant du terrain sur la langue latine, qui demeurait la langue des relations de peuple à peuple, et commençait à se renfermer dans les matières de controverse religieuse, de philosophie et de droit.

(1) *De Erroribus circa artem magicam*. — *Decretum Facultatis Paris. circa eamdem materiam*, t. I, p. 210.

(2) *Contra Superst. dierum observantiam*, propos. 27 et suiv., t. I, p. 203.

noit XIII n'avait pas déconcerté son opiniâtreté. Fort de l'appui du duc d'Orléans et de l'université de Toulouse, il vit froidement plusieurs de ses cardinaux l'abandonner, le maréchal de Boucicaut l'assiéger et le bloquer dans Avignon, l'université de Paris fulminer contre ses partisans, et invectiver contre lui par la bouche de ses docteurs. Gerson s'efforçait de tenir la balance entre les adversaires les plus violents du pape et ses fauteurs complaisants. Dans son traité *De Schismate*, sans se prononcer nettement pour la restitution d'obédience, il ne craignait pas de blâmer la précipitation avec laquelle on avait agi, et conseillait aux deux partis de renoncer à d'inutiles récriminations et d'user mutuellement de charité. En 1402 Benoît, étant parvenu à s'échapper, rentra bientôt dans Avignon, et le duc d'Orléans surprit au roi l'ordonnance de restitution d'obédience, qu'un synode national confirma, malgré les clameurs d'une fraction de l'université de Paris. Gerson, dans un sermon prononcé cette même année à la fête de la Pentecôte, exalta les bienfaits de la restitution d'obédience. Il voyait déjà les études refleurir, les dissensions terminées. « Sciunt experti qualis « jam dissensio plus quam civilis erumpebat « velut inter guelfos et gibelinos, aliis dicenti- « bus : Ego sum Benedicti, aliis : Ego sum substrac- « tionis. » A l'ombre du schisme les erreurs et les hérésies levaient la tête. Voilà l'horizon qui s'éclaircit. Mais il importe à l'achèvement de la paix que des deux côtés on oublie le passé. « Recedant vetera, nova sint omnia (1). » A la fin de cette même année, l'université de Paris envoya au pape Benoît une députation. Gerson était à sa tête. Il harangua le pape à Marseille (9 novembre 1403) et à Tarascon (1er janvier 1404) avec une respectueuse liberté.

« Si tout ce qu'on a fait pour éteindre le schisme n'a servi de rien, disait-il, il ne faut pas se décourager pour cela, ni abandonner la tâche. Si le matelot désertait son navire après le premier naufrage, le soldat le champ de bataille après une première blessure, le laboureur la charrue après une année de stérilité, ce ne serait pas de la prudence, mais de la lâcheté... Laissons de côté les récriminations, oublions les divisions passées, faisons taire nos vieilles passions, et marchons en avant, cherchant le port de la paix. »

Il invitait ensuite le pape à éloigner de lui les flatteurs et les mauvais conseillers. A Tarascon, Gerson s'exprimait avec plus de hardiesse. Il montrait, sous le voile transparent d'un exemple emprunté à l'histoire, que le pape pouvait faire fausse route et être repris. Il rappelait l'exemple de saint Paul adressant des remontrances à saint Pierre au sujet de la circoncision. De quel droit le faisait-il? disait Gerson; c'était comme interprète de la loi divine à laquelle tous nous sommes soumis. Si Pierre avait résisté en face, Paul ne pouvait-il pas lui refuser obéissance, se séparer de lui et en appeler à l'assemblée des fidèles?... Si Pierre avait persisté dans son erreur, n'aurait-il pas, par le fait même, perdu la papauté? N'aurait-il pas pu être déposé? Un concile général n'aurait-il pu dans ce cas se réunir sans lui? Si Pierre avait voulu défendre son erreur par la force, n'aurait-il pas été légitime de repousser la force par la force, et de répondre à la violence par des paroles, la prison, la mort même? « Quod si Petrus vi armata errorem suum defendere voluisset, numquid, ipso etiam manente papa, vim vi licuisset repellere aut verbis, aut carceribus, aut ipsa denique morte? » On objecte qu'il n'est pas permis de discuter la puissance du pape. Eh! ne discutons-nous pas chaque jour la puissance de Dieu même?... Il n'y a nulle souveraineté au monde, ajoutait-il, qui ne soit soumise à la loi divine et naturelle, qui ne soit faillible, qui ne puisse déchoir, être retirée ou suspendue. *Nulla potestas invenitur hic in via quod non subjiciatur legi divinæ et naturali, et quæ non sit peccabilis et aufferibilis vel abdicabilis, aut pro tempore ab executione suspensibilis*. Gerson rappelait habilement les promesses de Benoît de sacrifier jusqu'à sa vie pour le rétablissement de l'union ecclésiastique; puis il touchait un mot de la cession et de la nécessité d'une réforme dans l'Église, et marquait le point où elle devait commencer. « Si les colonnes qui doivent soutenir l'Église sont délabrées et incapables de porter un tel édifice, comment les autres parties se maintiendront-elles par leur seule vertu? » Puis, allant au-devant des accusations : « Je parle, disait-il, avec d'autant plus de liberté, que j'ai la conscience de parler pour rendre témoignage à la vérité et servir la paix publique, et non par intérêt, gloire et ambition (1). » Cependant, les accusations ne manquèrent pas à Gerson. Son langage modéré mais ferme déplut à la fois aux partisans de la papauté infaillible et à ceux qui insinuaient que l'Église pouvait se passer de pape. Il écrivit de Tarascon au duc d'Orléans pour se justifier. Envoyé en ambassade auprès du saint-père, sans l'avoir demandé (non tam missus quam coactus legatus), il a obéi à l'université, sa mère, en fils soumis : il a défendu la voie de cession comme la plus courte et la plus facile. Il a fait valoir pour la paix de l'Église toutes les considérations qu'il a pu. Avec cette lettre, Gerson faisait passer au duc les discours mêmes qu'il avait prononcés. Il écrivait aussi à d'Ailly pour se plaindre de l'espèce de persécution dont il était victime et des calomnies qui circulaient contre lui. « Je suis assuré, lui disait-il, de n'avoir rien avancé qui ne soit conforme à la loi et à la plus scrupuleuse vérité. » Il terminait en conjurant d'Ailly « qui connaît le fond de son cœur », de le défendre contre les injus-

(1) *Tractatus de Schismate*, t. II, in initio.

(1) *Sermo habitus Massiliæ, coram papa Benedicto.* — *Sermo in die Circumcisionis, coram papa, apud Tarasconem*, t. II, 48, 54.

tes imputations dont on l'accablait en son absence.

Benoit, pressé de toutes parts, avait envoyé une députation à Rome pour négocier avec Boniface IX. Celui-ci ne voulut rien entendre, et mourut avant les premiers pourparlers. Les cardinaux romains précipitèrent l'élection d'Innocent VII (octobre 1404). Le jeu de Benoit continua. La mauvaise volonté des deux papes était manifeste. L'université de Paris était prête à éclater de nouveau. Les divisions des princes aggravaient encore les malheurs du temps. Dans un discours prononcé au Louvre, au nom de l'université (1405), Gerson (1) s'arrêtait à décrire les maux du royaume :

« En quelque lieu que l'université regarde, elle voit partout tribulation, partout meschef, tourment douloureux partout. Elle voit en plusieurs lieux oppression du peuple pour justice, violence pour miséricorde, rapine pour protection, destruction pour soustenance, subversion ; pour défendeurs, persécuteurs ; violation de pucelles, prostitution de femmes mariées, boutement de feu en aucuns saints lieux.. et à brief dire, elle voit honteuse et misérable dissipation de ce royaume (2). — En face de ce spectacle, ajoutait-il, la fille des rois s'écrie, au milieu des pleurs et des soupirs : Vive le roi ! »

Il continuait par trois recommandations : la première de travailler à la guérison du roi, la seconde de réformer les vices de la cour, la troisième de hâter l'union de l'Église et de maintenir les libertés de l'université. « Et si on eust voulu, dit Juvénal des Ursins, garder le contenu en icelle proposition, en bonne police et gouvernement du royaume, les choses eussent bien esté. Mais on avoit beau prescher, car les seigneurs et ceux qui estoient autour d'eux n'en tenoient compte, et ne pensoient qu'à leurs profits particuliers (3). »

C'était d'une grande audace que de gourmander les partis et de faire la leçon aux princes. Le duc d'Orléans fut mécontent. Il le dit vivement à l'université et à Gerson, qui n'en prit nul souci.

L'affaire du schisme n'avançait pas : la Sorbonne fit réunir un synode, qui donna une ordonnance par laquelle on retirait à Benoit le droit de nommer aux bénéfices et de lever des contributions sur le clergé. C'était un acheminement vers une nouvelle soustraction d'obédience, dont elle voulait le faire frapper pour la seconde fois. La nouvelle de la mort d'Innocent VII et de l'élection de Grégoire XII vint réveiller les espérances des amis de la paix (décembre 1406). Dès son avénement celui-ci fit des avances à Benoit. L'université de Paris envoya des députés pour servir de médiateurs entre les deux papes, et lever les dernières difficultés. Gerson était du nombre. Il déploya en cette occasion une grande activité, harangua les cardinaux pour stimuler leur zèle, vit Benoit et Grégoire, leur rappelant leurs promesses, leurs serments, et l'utilité d'une cession mutuelle. Benoit payait de belles paroles, mais refusait de se lier par aucun écrit et de donner les bulles qu'on lui demandait. Grégoire n'était pas mieux disposé. Aucune des démarches tentées pour rapprocher les deux contendants n'aboutit. L'assassinat du duc d'Orléans fit un instant trêve aux préoccupations religieuses. Jean Petit, cordelier, docteur de l'université, aux gages du duc de Bourgogne, prononça l'apologie du meurtre, dans un discours symétriquement divisé selon les règles de l'art. L'impudent panégyriste y établissait qu'il est légitime et méritoire de tuer un tyran, « laquelle chose sembloit bien estrange « à aucunes gens notables et clercs ; mais il n'y « eut eu si hardy qui en eust ozé parler au con- « traire (1) ».

Au mois de janvier 1408, Charles VI fit publier une déclaration dans laquelle il était dit que si avant la fête de l'Ascension l'union n'était pas rétablie et élection faite d'un pape unique, lui Charles et tout le royaume embrasseraient la neutralité. Benoit répondit à cette menace par une bulle où il excommuniait le roi et mettait le royaume en interdit. Grande colère de l'université ; elle s'assemble, elle tonne, elle déclare Benoit schismatique, contumace et hérétique ; les bulles sont lacérées ; on invite par une lettre les cardinaux des deux obédiences à se réunir pour travailler à pacifier l'Église : ordre est donné au maréchal de Boucicaut de se saisir de la personne de Benoit. Mais ce pape s'embarque, et s'enfuit dans les États du roi d'Aragon. Les cardinaux de Grégoire l'avaient abandonné. Réunis à Livourne à ceux de Benoit, ils convoquèrent un concile dans la ville de Pise pour le 25 mars 1409. Tous les esprits étaient dans une extrême agitation. Les bulles du pape avaient provoqué d'indignes prédications et d'odieuses saturnales dans Paris. La voix de Gerson se fait encore entendre au milieu de ces excès et de ces violences. Il prêche sur la paix et sur la justice. Il s'élève contre ceux qui se réjouissent des divisions, qui nourrissent des colères, des haines et des désirs de vengeance. Il montre les bienfaits de « cette belle paix qui doit rendre la vie à l'Église et au royaume de France »…. « Crions « tous, dit-il, les plus grands comme les plus « petits, crions à la paix comme on crie au feu « et à l'eau quand l'incendie menace de dévorer « nos maisons. » Dans son sermon sur la justice, il semble, dans un long passage, faire allusion à l'assassinat du duc d'Orléans. Il rappelle hautement le précepte du Décalogue : Tu ne tueras pas, et montre avec autant de bon sens que de force que nulle société civile n'est possible si chacun peut se faire juge d'autrui. La victime eût-elle mérité la mort, il n'est pas vrai qu'un homme puisse avoir le droit de porter la sentence et de l'exécuter. Il est deux fois coupable celui

(1) Outre la charge de chancelier de l'université et de l'église Notre-Dame de Paris, Gerson était encore, dès 1405, curé de Saint-Jean en Grève.

(2) Lécuy, *Vie de Gerson*, tom. I, p. 276.

(3) Juv. des Ursins, p. 191.

(1) Juvenal des Ursins, p. 191.

qui couvre une injustice du masque de l'équité. C'était déjà, et avant le débat qui devait s'engager plus tard, répondre à l'indigeste apologie de Jean Petit.

Pendant que Benoît, avec quelques cardinaux de récente formation, tenait un impuissant concile dans les États du roi d'Aragon, et que Grégoire, nommant de nouveaux cardinaux pour remplacer ceux qui l'avaient abandonné, convoquait de son côté un concile à Austria, on se préparait de toutes parts à se rendre à celui de Pise. L'université d'Oxford y envoya des représentants. Gerson les reçut et les harangua au nom de l'université de Paris. Dans ce discours il décrit avec vivacité les maux que le schisme a causés, marque le but et l'objet du concile de Pise, et les biens que le monde chrétien a droit d'en attendre. « Il s'agit de donner une tête à la « chrétienté, non de disputer, de récriminer, de « s'accuser et de se défendre. » Dans la quatrième considération, il entreprend de démontrer que la célébration de ce concile est légitime. C'est le Christ et non le pape qui est l'immuable fondement de l'Église. L'Église ne peut pas, il est vrai, détruire la papauté, car elle est d'institution divine, comme tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, mais elle peut changer le mode d'élection du pape, elle peut en outre renvoyer un pape élu régulièrement et en établir un autre, si elle reconnaît que cela importe au bien de l'Église, comme dans le cas d'un grave scandale, ou dans une scission telle qu'elle ne saurait se terminer autrement que par la cession ou la déposition. Il énumère ensuite les cas où l'Église peut se réunir en concile général sans la convocation et l'autorisation du pape. Dans son traité *De Unitate Ecclesiastica*, écrit au commencement de l'année 1409, il établit ces mêmes principes. Cet écrit semble avoir été destiné à représenter Gerson au concile dans le cas où ses occupations ne lui eussent pas permis d'y assister. « L'Esprit-Saint, dit-il, m'a inspiré ce traité, afin de le répandre partout où mon misérable corps ne pourra aller (qua infirma nequit ire caro). »

Il ne nous appartient pas de juger le fond de cette doctrine, si souvent discutée, et avec tant d'aigreur de part et d'autre. Notre rôle ici est celui de rapporteur exact et scrupuleux. Or, il ne faut pas beaucoup de sagacité pour démêler dans ses discours la pensée de Gerson. Le chancelier de l'université, après avoir énoncé ses scrupules sur la réunion d'un concile non convoqué par le pape, ou même se réunissant malgré sa protestation, les discute l'un après l'autre, et établit formellement et explicitement que le Christ est le vrai et immuable vicaire de l'Église; que si le pape qui la représente est mort corporellement ou civilement, il est de droit divin et naturel, et aucune loi positive ne peut aller à l'encontre, que l'Église se réunisse en concile général pour choisir un nouveau représentant du Christ, et ce concile peut se rassembler d'après la convocation des cardinaux, à l'instigation d'un prince ou d'un chrétien quelconque (1). Quels sont maintenant les droits du concile? Le concile n'est enchaîné par aucune loi positive : il peut les observer ou les négliger, les interpréter, les modifier, les annuler librement. Dans son traité *De Auferibilitate Papæ*, écrit pendant la tenue du concile, ou peu de temps après sa dissolution, Gerson professe avec plus de hardiesse encore, s'il est possible, cette doctrine de l'indépendance absolue du concile vis-à-vis de la papauté. Il énumère un grand nombre de cas où l'Église réunie en concile peut se séparer du pape, le forcer à l'abdication, et le déposer. « Il faut bien avouer, dit-il, qu'un concile général ne saurait être célébré sans la convocation du pape ou sans son approbation, si le pape est unique, ou qu'on ne puisse élever contre lui d'allégation légitime (2) : *Claves datæ sunt non uni sed unitati*. Enfin, dans un autre traité, de l'année suivante (1410), qui a pour titre : *De Modis uniendi ac reformandi Ecclesiam in concilio universali*, Gerson s'exprime ainsi :

« Est-ce donc qu'un tel concile (général), qui n'est pas présidé par le pape, est supérieur au pape? Oui, sans doute : supérieur en autorité, supérieur en dignité, supérieur en fonction. Le pape en effet est tenu d'obéir lui-même à un tel concile : un tel concile peut limiter la puissance du pape, parce qu'un tel concile, en tant qu'il représente l'Église universelle, a le droit de lier et de délier. Un tel concile peut abolir les droits des papes (jura papalia tollere); personne ne peut en appeler d'un tel concile. Un tel concile peut élire, rejeter ou déposer le pape. Un tel concile peut fonder des droits nouveaux, détruire les droits établis et anciens. Les constitutions, statuts et règles d'un tel concile sont immuables, et lient toute personne, quelle qu'elle soit, inférieure au concile (3). »

Au jour indiqué, le concile de Pise se réunit dans la nef de la cathédrale de cette ville. Les deux papes y furent cités à plusieurs reprises, et déclarés contumaces; enfin, dans la quinzième session, le patriarche d'Alexandrie prononça leur déchéance au nom du concile. Gerson dans son livre *De Unitate Ecclesiastica* avait posé des principes et tracé une ligne de conduite qu'on adopta. Au reste, il était là, et prit sans doute une part active aux travaux. Le siége pontifical

(1) Si Christus non habet vicarium, dum scilicet mortuus est corporaliter vel civiliter, vel quia non est exspectandum quod unquam sibi vel successoribus suis obedientia præstatur a christianis, tum Ecclesia, tam divino quam naturali jure, cui nullum obstat jus positivum rite intellectum potest ad procurandum sibi vicarium unum et certum, semet congregare ad concilium generale repræsentans eam, et hoc non solum auctoritate dominorum cardinalium, sed etiam adjutorio et auxilio cujuscumque principis vel alterius christiani. (*Tractatus de Unitate Ecclesiast.*, 2° consid., t. II, p. 113 et suiv.)

(2) *Libellus de Auferibilitate Papæ ab Ecclesia*, consid. 10°, 12°, 18°, tom. II, p. 209 et suiv.

(3) *De Modis uniendi ac reformandi Ecclesiam in concilio universali*, éd. Dupin, tom. II, p. 172. Dans ce même ouvrage Gerson met en doute l'authenticité de certaines décrétales. Voir pag. 166.

se trouvait vacant par la déposition de Benoît et de Grégoire ; on s'occupa de nommer un nouveau pape, et le 15 juin 1409 Philarge de Candie, de l'ordre des Frères Mineurs, fut élu, et prit le nom d'Alexandre V. Gerson porta la parole devant lui, et montra combien était pressante la nécessité d'une réforme de l'Église : il insinuait qu'en acceptant la tiare, il s'y était par le fait obligé. L'Église n'eut ni la paix ni la réforme, et la trop facile crédulité de Gerson fut encore trompée. Alexandre nomma une commission de huit cardinaux pour étudier les moyens de réformer l'Église ; mais cette commission ne fit rien, et le concile se sépara sans avoir produit les fruits qu'on en espérait. Benoît, réfugié en Catalogne, conservait sous son obédience l'Espagne, l'Écosse, les comtés d'Armagnac et de Foix : Grégoire, après avoir tenu un simulacre de concile à Austria près d'Udine, retiré à Gaète sous la protection du roi de Naples Ladislas, gardait de nombreux partisans en Italie et en Allemagne. Au lieu de deux papes, la chrétienté en avait trois. Les querelles religieuses recommencèrent bientôt. Les moines mendiants, armés d'une bulle d'Alexandre V, prétendirent usurper les attributions des curés : l'université de Paris se remua, et Gerson, chargé par elle de protester contre ces empiétements, prononça un discours où il défendait avec énergie les droits inaliénables de la hiérarchie ecclésiastique ; il y établissait que l'ordre de cette hiérarchie, depuis le sommet de l'échelle jusqu'au dernier degré, est sacré et inviolable, que le pape lui-même ne peut qu'en cas de nécessité démontrée troubler cet ordre ; que les religieux n'ont pas plus que les autres fidèles le droit de s'attribuer les fonctions des prélats majeurs ou mineurs (1). Au commencement de l'année 1410, le pape ayant voulu lever des contributions en France, l'université de Paris s'y opposa, et à son instigation le roi rendit une ordonnance par laquelle il était commandé à tous officiers royaux « que toutes gens faisant telles et pareilles requêtes fussent expulsez et déboutez hors du royaume (2) ». Le 3 mai 1410, Alexandre V mourut, et Balthazar Cossa fut intronisé sous le nom de Jean XXIII. Un de ses premiers actes fut de révoquer la bulle de son prédécesseur en faveur des moines mendiants. C'était une complaisance par laquelle il espérait gagner l'université. Il n'y réussit pas, et ce fut à grand' peine qu'elle accorda un léger subside à l'importunité de ses légats.

Le schisme semblait organisé : les plus fervents amis de la paix ne savaient plus où se prendre. D'Ailly, l'un des plus chauds partisans de la voie du concile, après la triste épreuve qu'on venait de faire à Pise, désespérait désormais de son efficacité. Gerson, tant de fois déçu cependant, demeurait ferme dans la croyance

(1) *Sermo contra Bullam mendicantium*, tom. II, p. 431-442.

(2) J. L'enfant, *Hist. du Concile de Pise*, I, 306.

qu'un concile général pouvait pacifier et réformer l'Église. Cette âme tendre, et naturellement portée à la méditation, semblait se roidir contre les faits, puiser dans ses déceptions mêmes une force nouvelle, et à mesure que le présent lui échappait, s'attacher avec plus d'obstination à l'avenir. Le royaume n'était pas moins divisé que l'Église. Un roi fou, jouet des partis, des princes en guerre ouverte, un peuple en proie à toute la violence des factions, Paris exposé tour à tour aux entreprises des Bourguignons et des Armagnacs, partout trouble et confusion. En juillet 1411, le roi demanda un subside pour lever des troupes. L'université, qui se prétendait exempte de ces taxes, chargea son chancelier de défendre ses priviléges. Il le fit avec une grande énergie, s'il faut en croire le récit du religieux de Saint-Denis. Il accusa le luxe et les folles dissipations des seigneurs, et déclara que c'était se montrer indigne du titre de roi que d'écraser ses sujets d'exactions injustes. Il ajoutait « que l'histoire des temps passés prouvait qu'en pareil cas on aurait droit de dire qu'un prince avait mérité d'être déposé (1) ». Il fut accusé pour cette parole imprudente ; mais les docteurs en droit canon et divin commis à l'examen de cette affaire déclarèrent qu'il n'avait voulu citer que des exemples (2). Deux ans plus tard, quand Paris était dans la main des cabochiens, et que l'université, trop timorée pour les diriger, ou trop faible pour les combattre, baissait la tête et laissait faire, Gerson osa résister et blâmer leurs violences. Il dit « que les manières qu'on tenoit « n'étoient pas bien honnestes ne selon Dieu ; et « il le disoit d'un bon amour et affection (3) ». Les réformateurs ayant arraché au roi un décret d'emprunt forcé, prélats, ecclésiastiques, universitaires durent payer. Gerson refusa, et se déroba aux poursuites en se cachant dans les voûtes de Notre-Dame ; « et fut son hostel tout pillé et desrobé (4) ». Il resta, dit-on, deux mois dans cette retraite. Le duc de Bourgogne, qui soutenait la populace, quitta Paris, et l'ordre se rétablit. L'université reçut les remerciments du dauphin et des princes pour la part qu'elle avait prise au rétablissement de la paix. Une

(1) Religieux de Saint-Denis (*Docum. relat. à l'Hist. de France*), tom. IV, p. 416, trad. Bellaguet. Le même Gerson avait, en 1408, proclamé ouvertement le droit des sujets de s'insurger contre la tyrannie du souverain, et de répondre à la force par la force. Voici le passage : Error est dicere terrenum principem in nullo suis subditis dominio durante obligari, quia secundum jus divinum et naturalem æquitatem et verum dominii finem, quemadmodum subditi debent fidem, subsidium et servitium domino, sic etiam dominus subditis suis fidem debet et protectionem. Et si eos manifeste et cum obstinatione in injuria et de facto prosequatur princeps, tunc regula hæc naturalis : vim vi repellere licet, locum habet. Et id Seneca in tragœdiis : Nulla Deo gratior victima quam tyrannus ; et ad idem est Tullius, 3 De Officiis. (*Remedia contra adulatores*, consid. VII, t. IV, p. 614.)

(2) Religieux de Saint-Denis, tom. IV, p. 418.

(3) Juvenal des Ursins, p. 255.

(4) Juvenal des Ursins, ibid. Relig. de Saint-Denis, tom. V, p. 62.

procession eut lieu à Saint-Martin-des-Champs, et Gerson y prêcha avec succès. Peu de jours après il prononça un autre discours en présence du roi et des princes. Il essayait de désarmer les vengeances, invoquait la clémence des vainqueurs pour la faction vaincue, et faisait remonter jusqu'aux princes la cause des déchirements du royaume et du soulèvement des passions populaires. Il rappelait l'assassinat du duc d'Orléans, et sans nommer le duc de Bourgogne ni son apologiste, mort depuis deux ans, il flétrissait ouvertement la théorie du meurtre, que le peuple et les docteurs avaient applaudie cinq ans auparavant. On commença une procédure contre le livre de Jean Petit, et après un examen d'un mois, ce livre fut livré aux flammes, et la doctrine qu'il contenait, résumée en neuf propositions, solennellement condamnée (fév. 1414). Du sein même de l'université des protestations s'élevèrent contre cette condamnation : le duc de Bourgogne interjeta appel à la cour de Rome, qui infirma le jugement de l'évêque de Paris. Celui-ci en appela du pape au concile de Constance qui allait s'ouvrir. La réhabilitation du duc d'Orléans était la conséquence naturelle de la sentence de l'évêque de Paris. On était en pleine réaction armagnaque. Plusieurs services funèbres furent célébrés ; et le 5 janvier 1415, en présence de toute la cour vêtue de deuil, dans l'église de Notre-Dame, Gerson fit l'éloge du défunt duc, attaqua le duc de Bourgogne et le gouvernement populaire dont les Bourguignons s'étaient montrés les soutiens.

« Tout le mal est venu, dit-il, de ce que le roi et la bonne bourgeoisie ont été en servitude par l'outrageuse entreprise de gens de petit état... Dieu l'a permis afin que nous connussions la différence qui est entre la domination royale et celle d'aucuns populaires ; car la royale a communément et doit avoir douceur, celle du vilain est domination tyrannique et qui se détruit elle-même (1). Aussi Aristote enseignait-il à Alexandre : N'élève pas ceux que la nature fait pour obéir. »

Les divers métaux dont se composait la statue de Nabuchodonosor sont aux yeux de Gerson une image allégorique des divers ordres de l'État. « L'état de bourgeoisie, des marchands et laboureurs est figuré par les jambes, qui sont de fer et partie de terre, pour leur labeur et humilité à servir et obéir...; en leur état doit être le fer de labeur et la terre d'humilité (1). » Cependant Grégoire XII et Benoît XIII se maintenaient toujours en face de Jean XXIII, le premier tantôt à Gaète, tantôt à Rimini, l'autre retranché dans son château fort de Peniscola. Jean, au lieu de songer à réformer l'Église, faisait à Rome un trafic public des bénéfices et pratiquait largement la simonie. Selon ce qui avait été convenu à Pise, un concile avait été convoqué à Rome à la fin de l'année 1412 ; mais les troupes de Ladislas tenaient la ville : les députations ne purent entrer, et les importantes questions qu'on devait débattre furent ajournées. Après une assez longue négociation, l'empereur Sigismond obtint du pape Jean que le prochain concile se tiendrait à Constance, afin que les trois électeurs ecclésiastiques pussent y assister. Le jour de l'ouverture de ce concile fut fixé au 14 novembre 1414. Dans les quelques séances où se traîna le concile de Rome en 1413, le pape lança une bulle pour dénoncer à Wenceslas, au roi de France et aux universités, l'hérésie des partisans de Wicleff qui se multipliaient en Bohême, sous l'ardente parole de Jean Hus. Gerson répondit à l'appel du pape, et écrivit à l'archevêque de Prague, pour l'engager à sévir contre les hérétiques, une lettre qui sent le bûcher.

« Jusqu'à ce jour, dit-il, on s'y est pris de diverses manières pour arracher les hérésies du champ de l'Église, comme avec autant de faux différentes. Elles furent arrachées d'abord avec la faux des miracles, par lesquels Dieu attestait la vérité catholique, et cela du temps des apôtres. Elles furent ensuite extirpées par les docteurs avec la force des arguments et de la dispute, par la faux des saints conciles ;... enfin, cette maladie, devenant désespérée, il fallut recourir à la cognée du bras séculier pour trancher les hérésies avec leurs auteurs et les jeter dans le feu. C'est par cette *cruauté miséricordieuse* qu'on empêcha que les discours de telles gens ne se répandissent à leur propre ruine et à celle des autres..... Si les faux docteurs qui sèment chez vous des hérésies demandent des miracles, ils doivent savoir que le temps en est passé. Il n'est pas permis de tenter Dieu en lui demandant des miracles pour confirmer notre foi, comme si elle était nouvelle. Ils ont Moïse, les prophètes, les apôtres, les anciens docteurs avec les sacrés conciles. Ils ont des docteurs modernes assemblés dans les universités, surtout dans l'université de Paris.... Ils ont toutes ces choses, qu'ils y croient : autrement, ils ne croiraient pas, quand même les

(1) Gerson fait manifestement allusion au gouvernement des cabochiens et des écorcheurs. Il faut moins voir ici peut-être une opinion abstraite, philosophique, qu'un mouvement de rancune contre une faction violente dont il avait vu et éprouvé les excès. En face de ce passage ne pourrait-on pas en citer un autre, tout aussi catégorique, dans un esprit opposé? « Il serait très-bon, dit Gerson, parlant à Charles VI au nom de l'université, de faire venir des principaux points du royaume des personnes, tant nobles que clercs et bourgeois, pour entendre de leur bouche le libre exposé de la situation misérable de leurs contrées ; car ils connaissent beaucoup mieux les choses par pratique et par expérience que ceux qui mènent joyeuse vie dans leurs maisons de Paris, où afflue la richesse de tout le royaume, comme la vie au cœur. » Tom. IV, p. 668. Que conclure de là? Avec M. Michelet, que Gerson réclame la démocratie dans l'Église et la rejette dans l'État? Que sa pensée sur le gouvernement de la chose publique est incertaine et flottante? A notre avis, c'est exagérer la portée de ces passages que d'en vouloir tirer une théorie politique quelconque. Au reste, il ne nous paraît pas vrai de dire, comme fait M. Michelet, que Gerson soit partisan du gouvernement républicain dans l'Église. La papauté est aux yeux de Gerson d'institution divine, aussi bien que la royauté, dans l'ordre temporel : l'Église ne saurait se passer du pape. De là à dire que l'Église universelle réunie en concile est supérieure au pape, il n'y a pas, croyons-nous, de contradiction.

(1) Éd. Dupin, tom. IV, p. 668-678.

morts ressusciteraient... Si donc les remèdes présents sont impuissants, il ne reste qu'à mettre la cognée du bras séculier à la racine de cet arbre infructueux et maudit. C'est à vous à implorer ce bras par toutes sortes de voies, et vous y êtes obligé pour le salut des âmes confiées à vos soins (1). »

Était-ce bien le même homme dont la voix infatigable poursuivait depuis vingt ans la paix et l'union dans l'Église et dans l'État, et qui, tout à l'heure encore, faisait condamner la théorie de l'assassinat et flétrir la mémoire de Jean Petit ?

Le 9 octobre l'université de Paris choisit les députés qu'elle envoyait au concile. Gerson fut nommé chef de la députation, et à ce titre ambassadeur du roi de France. Il fut en outre chargé de représenter l'église métropolitaine de Sens. Le concile s'ouvrit au jour marqué. Le pape Jean XXIII s'y était rendu, non sans de tristes pressentiments. Les représentants de la France n'arrivèrent qu'au mois de février suivant. Le pape Jean ne tarda pas à voir que le concile, loin de se plier à ses prétentions, était disposé à le sacrifier. Malgré lui, on décida que les princes séculiers, leurs députés, les docteurs et un grand nombre d'ecclésiastiques inférieurs désignés ou acceptés par le concile auraient voix délibérative. C'était entrer dans les vues de Gerson, et appliquer la large définition qu'il donnait du concile général (2); malgré lui encore, on décida que les suffrages seraient recueillis par nation, et non par tête. En vain Jean demanda que le concile de Pise fût confirmé : on déclara que le concile de Pise et le concile de Constance étaient indépendants l'un de l'autre : c'était rendre suspecte la légitimité de son origine. Bientôt des accusations circulèrent; enfin, on ne garda plus de mesure, et on exigea la cession. Jean, qui ne pouvait résister, jura la formule qu'on voulut; mais, étant parvenu à tromper la surveillance de l'empereur, il s'enfuit à Schaffhouse; presque tous les cardinaux se retirèrent : le concile semblait douter de lui-même. Le zèle de l'empereur Sigismond et un discours prononcé par Gerson, le 23 mars 1415, fit disparaître les scrupules. « Vous êtes, disait-il, les lumières du monde, vous êtes venus donner la paix aux nations et délivrer le peuple de Dieu. » Il revenait ensuite sur la doctrine qu'il avait fait adopter au concile de Pise : Que le concile général tient immédiatement sa puissance de Jésus-Christ, et que tout chrétien, de quelque état et de quelque dignité qu'il soit, est tenu de lui

(1) Gers. ap. Johan. Cochlæum, *Hist. Hus.*, p. 22, cité par M. Émile de Bonnechose, *Les Réformateurs avant la Réforme*, tom. I[er], pag. 160.

(2) Voici cette définition remarquable : Concilium generale est congregatio legitima auctoritate facta, ad aliquem locum ex omni statu hierarchico totius Ecclesiæ catholicæ, nulla fideli persona, quæ audiri requirat, exclusa, ad salubriter tractandum et ordinandum ea quæ debitum regimen ejusdem Ecclesiæ in fide et moribus respiciunt. *De Potestate Ecclesiastica*, consid. 12e, t. II, p. 225.

obéir, dans tout ce qui touche à la foi, à l'extirpation du schisme, et à la réformation générale de l'Église de Dieu dans son chef et dans ses membres. Le traité *De Potestate Ecclesiastica*, que Gerson donna dans le même temps, a le même objet. Après y avoir exposé ces principes, il dit :

« C'est là la loi fondamentale qu'il faut opposer à cet horrible et monstrueux scandale (adversus monstruosum horrendumque offendiculum) que le pape n'est pas soumis au concile général, qu'il ne peut pas être jugé par lui; que sans le pape le concile général ne peut être ni convoqué ni consacré en aucun cas; que personne ne peut lui dire : Pourquoi agis-tu ainsi? parce qu'il est en dehors et au-dessus des lois (1). »

Le concile de Constance, malgré l'hésitation de plusieurs de ses membres, adhéra à cette doctrine, et dans la cinquième session, cinq articles qui la consacraient furent lus et adoptés à l'unanimité. Voici les deux premiers, dus sans doute à l'initiative énergique de Gerson, et qui, tout au moins, expriment sa pensée constante : 1° Le concile de Constance, légitimement assemblé au nom du Saint-Esprit, et faisant un concile général qui représente l'Église catholique militante, a reçu immédiatement de Jésus-Christ une puissance à laquelle toute personne, de quelque état et dignité qu'elle soit, même papale, est obligée d'obéir, en ce qui regarde la foi, l'extirpation du présent schisme, et la réformation générale de l'Église de Dieu, dans son chef et dans ses membres. 2° Tout homme, de quelque condition et dignité qu'il puisse être, fût-ce papale, qui refusera opiniâtrément d'obéir aux décrets que ce concile et *tout autre concile général* légitimement assemblé a déjà faits *ou pourra faire à l'avenir*, sur les matières ci-dessus indiquées, s'il ne revient à résipiscence, sera sujet à une pénitence proportionnée, et puni comme il le mérite, en recourant, s'il est nécessaire, aux autres voies du droit (2). Le pape Jean, déclaré contumace, fut déposé comme schismatique, parjure, scandaleux, dissipateur des biens de l'Église. Il courba la tête, et le 27 mai, remis aux mains de Sigismond, il fut emprisonné au château de Gottleben. Grégoire XII et Benoît XIII avaient été convoqués au concile par Sigismond. Le premier, après quelques vaines formalités, reconnut la légitimité du concile, et abdiqua entre ses mains. Le second ne voulut rien entendre; des ambassadeurs partirent pour solliciter sa soumission.

Pendant ce temps on s'occupa de Jean Hus et de son disciple. Jean Hus avait été arrêté, à la fin de novembre 1414, au mépris du sauf-conduit de l'empereur, par les intrigues de ses compatriotes et la perfidie de Jean XXIII,

(1) *Sermo pro viagio regis Romanorum, ad Petrum de Luna*, tom. II, p. 273.

(2) Émile de Bonnechose, *Les Réformateurs avant la Réforme*, tom. I, p. 243.

qui avait espéré se sauver en le sacrifiant. On le tint en prison, et on commença les procédures contre lui. L'université de Paris, il faut l'avouer, montra dans toute cette affaire une vive animosité. Le grand crime de Hus aux yeux des docteurs était moins d'être hérétique que réaliste. On tira de ses livres dix-neuf propositions; Gerson les condamna sévèrement au nom de l'université. Hus protestait contre ces conclusions, en s'écriant : « Oh! si Dieu m'accordait le temps de répondre au chancelier de Paris, qui avec tant d'injustice et de témérité, en présence d'une si grande assemblée, n'a pas craint d'accuser son prochain d'erreurs (1)! » Introduit dans le concile, Hus fut accueilli par une tempête d'interpellations, d'outrages et de sarcasmes. A la seconde audience, il nia les faits contenus dans l'acte d'accusation, et taxa de mensonge et de calomnie les témoins qui avaient déposé contre lui. On allégua l'autorité de Gerson : « Si je vis, dit-il, je répondrai au chancelier de Paris; si je meurs, Dieu lui répondra pour moi, au jour du jugement (2) ». Dans la troisième audience, on lui lut trente-neuf articles extraits de ses ouvrages. Il en désavoua quelques-uns, en reconnut d'autres, et refusa d'en abjurer un seul, malgré les instances de Sigismond et d'un grand nombre d'évêques et de cardinaux. Livré au bras séculier, après une dégradation solennelle, il vit en souriant brûler ses livres, et expira sur le bûcher (6 juillet 1415). (*Voy.* l'art. J. Hus). Jérôme de Prague, son disciple, arrêté le 24 avril 1415, fut interrogé le 23 mai. Gerson lui rappela avec amertume les thèses erronées qu'il avait soutenues dans l'université de Paris, sur les universaux. Jeté dans une prison infecte, il y resta six mois : interrogé de nouveau, il eut peur, et se rétracta; il ne fut pas cependant mis en liberté. Il semble, à lire le traité de Gerson : *Jugement sur les Protestations et les Rétractations en matière de foi*, que le chancelier de Paris s'associa à cet excès de rigueur contre le disciple de Jean Hus. Une nouvelle commission fut nommée, et l'enquête continua. Le 26 mai 1416, admis en présence du concile, Jérôme de Prague s'écria qu'il avait honteusement failli, par la crainte de la mort, en condamnant la doctrine de Wicleff et de Jean Hus, et revendiqua fièrement le titre de leur disciple et la responsabilité de leurs opinions. Il fut brûlé vif, le 30 mai 1416. L'année précédente, le concile, inspiré par Gerson, avait institué comme article de foi la communion à jeûn et sous une seule espèce (3).

La question que Gerson avait le plus à cœur de faire résoudre par le concile était la condamnation de l'apologie de Jean Petit. L'évêque de Paris en avait appelé de la décision du pape à la décision souveraine du concile. L'évêque d'Arras, Martin Porée, et Pierre Cauchon, alors vidame de Reims, plus tard évêque de Beauvais, s'étaient portés les avocats du duc de Bourgogne. Le 26 mai 1415 l'évêque d'Arras entama le débat, en présentant une lettre du duc qui contenait d'outrageuses imputations contre Gerson et les députés de l'université de Paris. Gerson se contenta de protester; mais le 7 juin il produisit les neuf propositions condamnées, et requit la confirmation de la sentence. L'évêque d'Arras demanda d'autre part qu'elle fût cassée. Après une vive discussion, le concile trouva un terme moyen, et, dans sa quinzième session, condamna la proposition générale qui autorisait tout particulier à tuer un tyran par quelque moyen que ce fût. C'était éluder la question, et non la résoudre. Le duc de Bourgogne, allié d'Henri V, vainqueur à Azincourt, était dans le voisinage de Constance, et pesait sur les consciences : il répandait l'argent à pleines mains, et les oreilles de juges vendus ou effrayés étaient sourdes aux reproches de Gerson. « Que pensera, que dira le « monde, s'écriait le chancelier, que diront les « princes? Ils diront qu'on a condamné les er« reurs de Hus parce qu'elles étaient contraires « aux intérêts des prêtres et du clergé, et qu'on « a respecté celles de Jean Petit, parce qu'elles « ne sont préjudiciables qu'aux séculiers et aux « rois (1). » Ailleurs, se laissant emporter à son indignation : « J'aimerais mieux, disait-il, avoir « des juifs et des païens pour juges de la foi que « des députés du concile (2) ». Au mois d'août Gerson revint à la charge, et demanda de nouveau la condamnation des neuf propositions au nom du roi de France, de l'empereur et de l'université de Paris. Les défenseurs du duc de Bourgogne répliquèrent en dressant un acte d'accusation contre leur adversaire, qui fut obligé de se défendre et de justifier vingt-cinq propositions qu'on avait malignement extraites de ses écrits. Six mois après (janvier 1416) la commission nommée pour examiner la sentence de l'évêque de Paris proposa de casser cette sentence; le concile n'adopta pas cette conclusion, mais ne décida rien. L'université de Paris, gagnée un instant par les intrigues du duc de Bourgogne, avait été sur le point de désavouer son chancelier; mais, irritée de la décision des commissaires du concile, elle rédigea un long mémoire pour la combattre : le roi de France écrivit de son côté; l'empereur fit des démarches, mais rien n'aboutit, et « la matière demeura, selon l'ex« pression de Juvenal des Ursins, indiscusse et « indécise (3) ».

(1) *Lettres de Jean Huss*, traduites par M. Émile Bonnechose; Paris, 1846, p. 187, lettre XXIV.

(2) Ibid., page 109, lettre XII.

(3) C'est à cette occasion que Gerson composa son traité *Contra Hæresim de communione laicorum sub utraque specie*, qu'il donna un peu plus tard, à la prière du concile, pour combattre les progrès du hussitisme.

(1) Additur hic quod principes dicere possent Joannem Hussum et errores suos fuisse damnatos quia erant contra prælatos et clerum; sed dimittunt istos Joannis Parvi, quia sunt contra principes et seculares.

(2) Émile de Bonnechose, *Les Réformateurs avant la Réforme*, tom. II, p. 111.

(3) Au défaut du concile, le parlement rendit, le 16 sept.

Pendant que se plaidaient à Constance le procès de Jean Petit et celui de Jérôme de Prague, Sigismond obtenait, par la capitulation de Narbonne, l'accession au concile de l'Aragon, de la Castille, et des autres États de l'obédience de Benoît XIII. Seul, sans sujets et sans Église, ce dernier refusait toujours de se soumettre. Cité à plusieurs reprises, déclaré contumace, il fut solennellement déposé, dans la trente-septième session (26 juillet 1417).

Le schisme extirpé, restait la réformation de l'Église. L'expérience du concile de Pise enseignait qu'il fallait s'occuper de cette importante affaire avant d'élire un nouveau pape. C'était l'avis de l'empereur, et Gerson le partageait. L'opinion contraire prévalut : il fut convenu seulement qu'on engagerait le pape à réformer l'Église avant la séparation du concile. Le 11 novembre 1417 Othon de Colonna fut élu, et prit le nom de Martin V. Ce seul fait de l'élection d'un pape compromettait la réformation de l'Église. On le sentit bien quand on sut que le lendemain de son élection Martin V avait fait dresser les statuts de la chancellerie romaine, source de la simonie et des usurpations de la cour de Rome et un des plus grands griefs des princes, des prélats, des ecclésiastiques et des peuples contre les papes (1). Cependant, pour donner quelque satisfaction aux importunités des nations française et allemande, une commission fut nommée par le nouveau pape, et prit quelques arrêtés impuissants. Martin V était plus disposé à détruire l'œuvre du concile qu'à l'achever. Par une clause secrète, il défendit d'en appeler du pape à l'autorité du concile, annulant ainsi les importants articles arrêtés en assemblée générale dans la cinquième session. Gerson s'éleva contre les envahissements de la papauté, et écrivit son traité *An liceat in causis fidei a papa appellare*. Il y rappelle et y maintient fortement les principes qu'il a toujours défendus sur la suprématie absolue des conciles généraux. Le concile de Constance languit jusqu'au 22 avril 1418.

Du triple objet que Gerson poursuivait depuis si longtemps, l'extinction du schisme, la réformation de l'Église et la condamnation de l'apologie de Jean Petit (2), le premier seul fut atteint (3). Gerson, qui avait mis tout son espoir dans le concile de Constance, se retira fatigué de tant de luttes stériles, triste, abattu, découragé. Les Bourguignons, maîtres de Paris, y exerçaient librement les plus cruelles vengeances contre les Armagnacs : il n'y pouvait rentrer sans péril ; il prit donc, au sortir de Constance, le chemin de l'exil, sous l'habit d'un pèlerin, erra quelque temps dans les montagnes de la Bavière et dans les forêts du Tyrol, passa de là à Vienne, où le duc Frédéric d'Autriche l'accueillit avec honneur, et le nomma professeur de l'université : il s'arrêta quelques mois dans cette ville. Désormais la vie militante de Gerson est terminée. C'est à l'étude, à la méditation solitaire et à la religion qu'il demande de consoler son âme, si durement blessée au contact des ambitions et des passions humaines. Sans inquiétude sur lui-même, et n'attendant plus rien du siècle qui l'a tant de fois déçu, il élève sa pensée vers le juge et le consolateur suprême ; s'il tourne encore ses regards vers la France, c'est pour pleurer sur les maux qui l'accablent, comme « Jérémie sur Jérusalem ». La douceur de cette âme, longtemps divertie par l'agitation des affaires et le mouvement de la vie publique, s'épanche alors librement. Il se retire en lui-même, et demande aux saintes Muses, qui ont nourri sa jeunesse, la paix, qui s'est exilée de la terre et qu'il a vainement tenté d'y rappeler. C'est pendant les jours amers de son exil que Gerson écrivit les quatre dialogues mêlés de vers et de prose intitulés : *De Consolatione Theologiæ* et son *Monotessaron* (Concordance des quatre Évangiles).

En 1419 Gerson quitta l'Autriche : le meurtre du duc de Bourgogne lui rouvrait la France. Il se rendit à Lyon, où dominait le parti du dauphin. Jean, un de ses frères, prieur du couvent des célestins, lui offrit un asile, qu'il accepta. Les dernières années de la vie du chancelier s'écoulèrent doucement, dans le silence du cloître de l'église Saint-Paul, entre les exercices d'une vive piété et la méditation. Il se rappelle sans colère, il bénit presque les amertumes qui l'ont abreuvé jusque là et l'ont ramené aux consolations intérieures. Ce n'est pas que son dévouement soit épuisé, et qu'il se renferme comme un anachorète dans une égoïste solitude. Il se mêle encore aux hommes pour les instruire : il les édifie par ses discours autant que par son exemple. Ses enseignements et ses conseils ne manquent pas à ceux qui s'adressent à lui. Il emploie ses loisirs à composer. C'est dans sa retraite de Lyon que Gerson écrivit presque tous ses ouvrages de philosophie mystique et ses *Commentaires sur les Psaumes*. Il fit aussi à Lyon son *Traité de l'Examen des Doctrines*. On y voit qu'il était

1418, un arrêt par lequel il défendait, sous peine de confiscation de corps et de biens, d'enseigner qu'il est permis de tuer qui que ce soit sans attendre la sentence prononcée par un juge compétent, ordonnant en outre que ceux qui auraient en mains des écrits contenant cette doctrine fussent tenus de les apporter par-devant la justice. (Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, t. V, p. 292.)

(1) Lécuy, tom. II, p. 213.

(2) Gerson revint encore sur cette affaire dans un discours prononcé en janvier 1417, et à l'occasion d'un libelle d'un moine dominicain, Jean Falkenberg, où il était déclaré qu'il était permis et méritoire de tuer les Polonais et leur roi comme schismatiques. Jagellon, roi de Pologne, demanda vainement la condamnation de ce libelle au concile : Gerson fut son avocat.

(3) En fait, le schisme ne s'éteignit qu'en 1429. Grégoire XII mourut avant la fin du concile ; Jean XXIII, après avoir passé trois ans en prison, mourut doyen du sacré collége, en 1419. Benoît XIII se prétendit pape légitime jusqu'à sa mort, en 1424. Les deux cardinaux qui étaient restés auprès de lui élurent, en 1424, Gilles de Mugnos, qui abdiqua environ six semaines après la mort de Gerson.

resté fidèle jusqu'à la fin à la doctrine de la suprématie des conciles. On raconte que dans les dernières années de sa vie Gerson se plaisait surtout dans la société des petits enfants. « C'est par l'enfance, avait-il dit, que doit commencer la reformation de l'Église (1) » : il appliquait alors cette parole, et se faisait le maître d'école et le catéchiste des enfants pauvres de Lyon. Quel spectacle plus touchant que de voir cet homme, qui avait rempli le monde de sa parole, réunissant dans sa maison des petits enfants, leur enseignant l'Évangile et les premiers rudiments de la langue latine, invoquant leur intercession auprès de celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits », et leur faisant répéter dans sa langue maternelle cette humble prière : « Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre serviteur Jean Gerson ! » Il venait de terminer son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, lorsqu'il rendit le dernier soupir, dans la soixante-septième année de son âge. « On écrivit sur sa tombe un « beau mot, qui résume cette vie puissante, et « qui en efface tout ce qui ne fut pas de Dieu « (heureux qui mérite un tel mot parmi les mi« sères de notre nature) : *Sursum corda* (2). » Il fut inhumé dans l'église Saint-Paul. Son tombeau fut longtemps l'objet d'un culte public. Le peuple de Lyon s'y rendait en foule ; des miracles s'y opéraient, dit-on.

Il n'est guère d'époque, dans l'histoire de la France et dans l'histoire de l'Église, qui offre un spectacle plus désolant que celle où vécut Gerson. Guerre étrangère et discordes civiles, un roi en démence, des princes armés les uns contre les autres, des populations décimées par la famine, ruinées par le pillage, écrasées de taxes et de contributions ; l'Église partagée entre deux et quelque temps entre trois papes, qui se renvoyaient des accusations également vraies et des anathèmes également méprisés ; l'université mêlée bruyamment aux troubles politiques et aux querelles religieuses ; la foi ébranlée ; le sentiment de la justice obscurci dans les âmes, partout les consciences troublées, les passions déchaînées, nulle part l'ordre et la paix. Toute la vie de Gerson, toute son œuvre est dans ces deux mots : pacifier et unir. C'était le grand besoin du temps ; et s'il faut juger des hommes par leurs efforts plus encore que par leurs succès, nul n'a été plus grand, nul n'a mieux mérité de son siècle que Jean Gerson. Fut-il jamais en effet une vie mieux remplie que la sienne, plus dévouée à la justice et à la vérité ? Fut-il jamais une âme plus droite et plus pure au milieu de la corruption générale, plus modérée et plus maîtresse d'elle-même au milieu des excès des partis, plus ferme et plus intrépide au milieu des périls et des défaillances ? Quelle bouche était plus digne d'enseigner aux hommes la vertu, la paix, l'union, la charité ? Certes si une voix humaine eût pu être entendue au milieu de l'emportement des passions, c'était la voix de Gerson.

(1) *Rememoratio quorumdam quæ per prælatum quemdam nunc agenda videntur*, tom. II, p. 109.

(2) Michelet, *Hist. de France*, tom. IV, p. 382.

L'examen de ses travaux nous fera mieux apprécier la grandeur de ses efforts et leur direction, et nous donnera une idée plus exacte de la haute valeur pratique de cet esprit que les superficiels ne connaissent que comme un contemplatif perdu dans les vagues régions du mysticisme et prêchant l'absolu renoncement de soi. Est-il une maladie de son époque où Gerson n'ait en quelque sorte porté la main pour la guérir ? La scolastique se mourait dans les subtilités et les vaines disputes de mots. A peine nommé chancelier, Gerson entreprend non pas de la renouveler, mais de lui donner une direction plus pratique, plus religieuse et plus philosophique à la fois. Non pas qu'il jette les esprits en avant, car il a peur des nouveautés (1) ; mais il sépare la philosophie et plus généralement les sciences profanes de la théologie, accordant aux unes une sage liberté, et rappelant l'autre aux sources pures de la parole divine et des grands docteurs. En même temps, au nom de la pureté des mœurs, il attaque le dévergondage sensuel du *Roman de la Rose* (2), s'élève contre les honteuses saturnales de la fête des fous, et proteste avec indignation contre les indignes profanations des églises et des cérémonies sacrées dans ces jeux obscènes ou ridicules ; il frappe sans pitié sur les superstitions, fait condamner la magie, réfute l'astrologie judiciaire, réprime le fanatisme des flagellants, censure les élans dangereux d'un mysticisme déréglé, s'oppose à la canonisation de nouveaux saints, réclame pour les condamnés à mort les secours de la religion à leurs derniers moments, et se montre en toutes choses gardien sévère de la saine morale et des vraies traditions chrétiennes.

Dans l'État, aussitôt qu'il put se faire entendre, ce fut pour prêcher l'apaisement des haines civiles et la réconciliation des partis. Protégé de

(1) « C'est une chose difficile à persuader aux étudiants, surtout aux plus jeunes, dit Gerson, de laisser les nouveautés, dont ils sont friands à l'excès, semblables aux enfants, qui mangent des fruits verts, si acerbes qu'ils soient, avec plus d'avidité que des fruits mûrs et sains. » Tom. I, p. 120.

(2) C'est en mai 1402 que Gerson prit part à la polémique engagée depuis quelque temps au sujet du *Roman de la Rose*, et dans laquelle Christine de Pisan, une des plus nobles figures de ce siècle, s'était portée pour la défense de son sexe. Gerson composa à cette occasion *Sa Vision contre le roman de Jean de Meung*, opuscule français, où il fait comparaître les partisans du Roman de la Rose devant « *la court saincte de la chrestienté* ». « Créez-moi, y dit-il quelque part, non pas moi, mais « l'apostre sainct Pol et Sénèque et expérience, que « mauvaises paroles et escriptures corrompent bonnes « meurs, et font devenir les péchiés sans honte, et ostent « toute bonne vergoingne qui est en jeunes gens la prin« cipale garde de toutes leurs bonnes condicions contre « tous maulx. Jeune personne sans honte est toute per« due. » Ext. de Thomassy, p. 137. M. Thomassy a montré par d'ingénieux rapprochements que ce ne fut pas à leur insu que Gerson et Christine de Pisan luttèrent pour la cause du goût et de la morale. *Voy.* pag. 142, 143.

la maison de Bourgogne, lorsqu'il fut placé entre la reconnaissance et le devoir, il n'hésita pas; et quand tout tremblait et se taisait autour de Jean sans Peur, il commença ce long plaidoyer contre l'assassinat politique qui fut une des grandes affaires de sa vie. En présence du roi, des princes et des courtisans, il ne craignit pas de flétrir le dérèglement des mœurs. Quand la populace dominait à Paris et que personne n'osait s'opposer au torrent, il ne s'inclina pas devant ces nouveaux maîtres, mais osa leur résister en face; puis lorsqu'ils furent tombés, il fut le premier à implorer le pardon et l'oubli du passé. S'il n'est pas partisan du gouvernement populaire, il compatit aux misères du pauvre, déplore ses souffrances et les indignes exactions dont on l'accable (1), et rappelle au roi qu'il a des devoirs envers ses sujets comme eux envers lui.

Dans l'Église, il poursuivit toute sa vie l'extinction du schisme et la réforme des abus, de la discipline et des mœurs. La corruption du clergé, l'ignorance et la vénalité des prélats ne furent pas pour Gerson un texte de déclamations stériles, mais un sujet d'affliction infinie et de sérieuses réflexions. Il n'hésita pas à signaler les maux dont souffrait l'Église, mais il indiquait dans le même temps les remèdes les plus prompts et les plus efficaces (2). Plein de respect pour la papauté, sans laquelle il dit que l'Église ne saurait subsister, il s'éleva contre les usurpations du saint-siége dans le domaine spirituel et temporel. L'infaillibilité des papes, et par suite leur inviolabilité, est dans sa pensée une superstition, qu'on ne saurait combattre avec trop d'énergie. C'est dans l'assemblée des fidèles réunis en concile général qu'il transporte l'infaillibilité, le pouvoir de lier et de délier, le droit de décider en dernier ressort et sans appel ce qui appartient à la foi et à la discipline, celui de juger le pape lui-même, que l'élévation de son rang ne fait pas impeccable... A ses yeux la hiérarchie de l'Église, depuis le sommet jusqu'au bas, et les attributions des prélats de tous ordres, sont de droit divin; le pape ne saurait y rien modifier sans une nécessité évidente. Gerson sépare nettement la puissance spirituelle de la puissance temporelle, et marque à chacune d'elles ses limites. « Que la puissance ecclésiastique, dit-il, « se renferme de telle sorte dans ses bornes naturelles, qu'elle se souvienne que le pouvoir « séculier, même parmi les infidèles, a ses droits « propres, ses dignités, ses lois, ses jugements, « sur lesquels le pouvoir spirituel doit se garder « d'entreprendre, à moins que la puissance séculière n'entreprenne elle-même sur la foi et les « droits manifestes de l'Église (1). » Par sa doctrine constante sur les rapports de la papauté et des conciles généraux d'une part, de l'autre de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle, Gerson peut être regardé comme un des fondateurs du gallicanisme et le précurseur de Bossuet. Les quatre fameuses propositions de 1682 sont écrites à chaque page dans les œuvres du chancelier de l'université.

Un mot maintenant sur la philosophie de Gerson. Ce serait sans doute la surfaire singulièrement que de la donner pour un système bien original. La philosophie a été pour Gerson ce qu'elle fut pour Cicéron, un refuge et une consolation. C'est après avoir quitté la scène agitée du monde, et épuisé les dégoûts de la vie publique, que ces deux hommes sont rentrés en eux-mêmes, et ont demandé à la méditation, Cicéron l'oubli, Gerson le dédain de la vie active. Il y a dans la philosophie de Gerson deux éléments : l'élément scolastique, avec son appareil pédantesque de divisions et de distinctions subtiles, et l'élément mystique, qui emporte cette âme, qui a soif de Dieu, au delà des formes arides du raisonnement, dans la sphère supérieure de l'amour ineffable et de l'extase. Gerson reconnaît dans la nature de l'âme un double courant de facultés : les facultés cognitives ou intellectuelles, dont le degré suprême est l'entendement simple, et le dernier effort l'intuition des choses spirituelles; et les facultés affectives, qui, sous le nom de *syndérèse*, atteignent dans leur essor le plus puissant à la dilection extatique dont l'objet propre est Dieu. La foi et la pénitence sont les deux ailes sur lesquelles l'amour divin s'élève et prend possession de l'être infini. Cette possession est encore imparfaite : ici-bas, nul ne saurait voir Dieu face à face; mais elle produit la paix du cœur, elle est accessible aux simples et aux ignorants, et à tout prendre, bien supérieure à celle où peut nous conduire la spéculation avec son cortége d'abstractions et de syllogismes, et les incertitudes, les angoisses du doute qu'elle traîne trop souvent après elle. Le mysticisme de Gerson est un mysticisme tempéré, fondé sur des analyses pleines de délicatesse : il n'aboutit pas à l'anéantissement de la personne humaine dans le sein de l'être infini, et n'exclut pas l'exer-

(1) Quel accent dans ces paroles que Gerson adressait au roi Charles VI en lui parlant du peuple! « Las! un povre homme aura-t-il payé son imposition, sa taille, sa gabelle, son touage, son quatriesme, les esprons du roi, la saincture de la royne, les trenaiges (tributs), les chaucées, les passaiges; peu luy demoure; puis viendra encores une taille qui sera créée, et sergens de venir, et engager pots et poilles. Le povre homme n'aura pain à manger. » Et ailleurs, parlant des violences que les valets des seigneurs exerçaient sur le menu peuple, et s'adressant encore au roi : « Toy, prince, tu ne faiez pas telz maulx, il est vray, mais tu les souffres; advise si Dieu jugera justement contre toy en disant : Je ne te punis pas, mais si les diables d'enfer te tourmentent, je ne les empescherai point. » *Remontrances au nom de l'Université.*

(2) Pendant la durée même du concile de Constance, Gerson écrivit ces différents ouvrages pour la réforme : *Tractatus de Simonia.* — *Declaratio compendiosa defectuum virorum ecclesiasticorum;* — *Sermo de morbis et calamitatibus Ecclesiæ et de signis futuri judicii*, etc.

(1) *Tractatus de Potestate Ecclesiast.*, cons. 12e, t. II, p. 225.

cice régulier des facultés actives de l'intelligence et de la volonté.

Comme orateur et comme écrivain, Gerson, sans avoir la mâle énergie et la chaleur de saint Bernard, est cependant remarquable à plus d'un titre. Ses discours, il faut bien le dire, abondent en subtilités, en allégories, en images d'un goût contestable. On n'y rencontre pas toujours un ordre parfait : les citations des auteurs païens et des docteurs de l'Église s'y mêlent souvent dans une étrange confusion. Quoi qu'il en soit de ces défauts, qui appartiennent au temps encore plus qu'à l'homme, on y trouve des traits tour à tour pleins d'onction et de force. On y sent un désir ardent de rendre les hommes meilleurs, on y respire une saine et pure morale, empreinte d'indulgence et de charité. Ses sermons en français sont d'un tour naïf et plein de vivacité (1). Son latin, tout barbare, tout hérissé qu'il est de solécismes et de gallicismes, a souvent l'énergie, le mouvement et la couleur d'une langue vivante. Nous ne voulons pas parler ici de ses pièces en vers, qui sont presque toujours guindées, froides et sans harmonie (2).

L'un des plus beaux titres de gloire de Gerson, c'est d'avoir pu être regardé comme l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, « le plus beau livre « qui soit sorti de la main des hommes, puisque « l'Évangile n'en vient pas », a dit Fontenelle. On ne s'attend pas, sans doute, à trouver ici la solution de cette question tant de fois controversée : Gerson est-il ou non l'auteur de l'*Imitation ?* Il y a trois siècles que le problème est posé, et l'on composerait une bibliothèque des plaidoyers pour ou contre les opinions qu'il a suscitées (3). Plus on y regarde de près, dit Dupin, plus les ténèbres épaississent. La critique de notre époque, si curieuse et si pénétrante, en est encore réduite à opposer les unes aux autres les conjectures et les probabilités.

Selon certains critiques (4), l'*Imitation* est

(1) On peut regretter que Dupin, dans son édition des œuvres du chancelier en cinq volumes in-folio, n'ait pas admis un plus grand nombre d'ouvrages français, et on s'explique mal pourquoi, quand il pouvait choisir entre le texte français et le texte latin, il a préféré le dernier. La Bibliothèque impériale renferme un grand nombre de manuscrits français inédits de Gerson, dont la publication promise par M. Thomassy (dans son livre sur Gerson, en 1843) serait d'un grand intérêt, et pour l'exacte connaissance de l'état de la langue à la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle, et surtout pour l'appréciation plus éclairée du mérite de Gerson comme écrivain français. Malgré l'insuffisance des documents, peut-être pouvons-nous dire sans témérité que c'est un peu le surfaire que de l'appeler, comme fait M. Thomassy, l'émule de Froissart, de Monstrelet, de Juvenal des Ursins et de Christine de Pisan. (*Voy.* M. Thomassy, p. 72.)

(2) Il y a plus de piété, ou pour mieux dire de dévotion, que de vraie poésie dans le poëme de Gerson qui a pour titre *Josephina*, où il célèbre la sainte enfance du Sauveur.

(3) En France seulement, et depuis 1604 jusqu'à nos jours, près de deux cents dissertations ont été publiées sur l'auteur inconnu de l'*Imitation*.

(4) MM. Ampère, Michelet et Victor Leclerc dans la préface de l'édition in-folio de 1855.

proprement une œuvre impersonnelle, qui, née au centre du moyen âge, à une date qu'on ne saurait fixer précisément, s'est développée peu à peu, et est arrivée successivement à la forme où nous la trouvons au milieu du quinzième siècle. « Qui sait, dit M. Michelet, si l'*Imitation* n'a pas été l'épopée intérieure de la vie monastique, si elle ne s'est pas formée peu à peu, si elle n'a pas été suspendue et reprise, si elle n'a été enfin l'œuvre collective que le monachisme du moyen âge nous a léguée comme sa pensée la plus profonde et son monument le plus glorieux (1)?

D'autres critiques attachent un nom à cette œuvre. Les uns la font sortir de l'Allemagne, et l'attribuent à Thomas a Kempis, chanoine du diocèse de Cologne, dont le nom se lit sur plusieurs manuscrits du milieu du quinzième siècle. A Kempis a pour lui le témoignage plus ou moins formel de ses contemporains Zainer, Jean Busch, Pierre Schoot et Jean Trittenheit; plus tard le P. Bolland, le P. Fronteau, le P. Hésez, Naudé, etc., un arrêt du parlement de Paris en 1652, au dix-huitième siècle l'autorité du chanoine Eusèbe Amort, et dans ces derniers temps M. Malou, M. Giesder (dans son *Hist. de l'Église*), et M. Charles Schmidt dans son excellent Essai sur la vie de Jean Gerson. Les kempistes allèguent en faveur de leur opinion les arguments négatifs qui excluent Gerson et Gersen, les nombreux germanismes qu'ils trouvent dans le texte de l'*Imitation* et l'attestation expresse d'a Kempis, dont le nom se trouve sur un manuscrit de 1641 (*Finitus et completus per manus fratris Thomæ Kemp.*).

L'Italie, d'autre part, et l'ordre des Bénédictins prétendent faire remonter l'*Imitation* à la première moitié du treizième siècle, et la font sortir de l'abbaye de Saint-Étienne de Verceil, où vivait, paraît-il, à cette époque un certain Jean Gesen, Gessen ou Gersen, qui en serait l'auteur. Le bénédictin dom Cajetan introduisit le premier cette opinion, qui à notre époque a trouvé dans M. Grégory un chaleureux défenseur. Ce dernier l'appuie sur l'existence d'un manuscrit qu'il prétend être du treizième siècle. M. Alexandre Paravia (2) a soutenu la même cause, et l'année dernière un ingénieux critique (3), tout en exprimant quelques doutes sur l'antiquité du manuscrit de M. de Grégory et sur l'existence de Gersen lui-même, admet comme premier *résultat acquis* que l'*Imitation* est du treizième siècle, et comme *deuxième résultat fort probable* qu'elle est originaire de l'Italie. « Elle en a, dit-il, le « génie peu profond, mais limpide, éloigné des « spéculations abstraites, mais merveilleusement « propre aux recherches de la philosophie pra- « tique (4). » *Voy*. GERSEN.

(1) Michelet, *Histoire de France*, tom. V, p. 4, note 1.

(2) Alexandre Paravia, *Dell' Autore del libro* de imitatione Christi *Discorso* ; Torino, 1853.

(3) *Journal des Débats* du 16 janvier 1855, art. *Variétés*, Eugène Renan.

(4) Ibid.

Inutile d'ajouter que les défenseurs de Jean Gersen ne manquent pas de tirer des arguments du style de l'*Imitation*, et de citer force italianismes.

Enfin, la France, s'il faut en croire de nombreux critiques, a donné le jour à l'*Imitation*, et Jean Gerson, chancelier de Notre-Dame et de l'université de Paris, en est l'auteur. Sans énumérer les nombreux partisans de cette opinion, citons dans ces derniers temps MM. Gence, Onésyme Leroy (1), Barbier, Thomassy, Faugère, le chevalier Vert, etc., qui, armés d'une érudition profonde, n'hésitent pas à attribuer expressément l'*Imitation* à Gerson. Il convient de nous arrêter un peu plus sur ce point, qui intéresse si vivement la gloire de Gerson. Les preuves directes, matérielles et positives nous paraissent, même après la lecture des travaux tout récents de M. Vert (*Études hist. et crit. sur l'Imitation* et *Gersoniana;* Paris, Toulouse 1856), faire absolument défaut; mais les preuves négatives sont sérieuses, et certains rapprochements peuvent donner lieu à des inductions qui ont de la portée. D'abord la plupart des traditions primitives parlent en faveur de Gerson. En outre, il est dans l'*Imitation* mille traits qui de près ou de loin rappellent les habitudes d'esprit, le caractère, la situation morale de Gerson au retour de Constance. Bien plus, il semble que l'âme de Gerson, désabusée du monde après une douloureuse expérience de la vie extérieure, ait passé tout entière dans ce divin livre, et s'y soit comme imprimée.

Au reste, énumérons et discutons les objections élevées contre l'opinion Gersonienne (2). M. Renan (3) déclare que l'opinion qui attribue l'*Imitation* à Gerson est de tous points insoutenable. En voici selon lui les motifs :

1° « L'*Imitation*, dit-il, ne figure pas dans la liste des écrits du chancelier dressée par son frère lui-même. » — On peut répondre, et on l'a fait, qu'après l'énumération des ouvrages en latin, le prieur des Célestins mentionne plusieurs sermons en français, et un recueil de pensées courtes et utiles, dont il ne donne pas le titre. Qu'est-ce que ce recueil ?

2° « Il y a un étrange contraste entre le rude scolastique dont la vie fut remplie par tant de combats, et le pacifique dégoûté qui écrivit ces pages pleines de suavité et de naïf abandon. » — Il faut remarquer qu'il y a deux parts dans la vie de Gerson, l'une qu'il donne à l'Église, à l'université, à son pays, à la grande cause de l'union des consciences et de la pacification des querelles civiles et religieuses, l'autre à la méditation solitaire. A Bruges déjà, à l'aurore de cette lutte qui devait dévorer sa vie, il hésite un instant : le sentiment du devoir, qui dans les âmes généreuses s'accroît avec le péril, peut seul le retenir dans l'arène. Il y reste encore vingt ans, non sans regretter plus d'une fois le calme d'un obscur doyenné; puis, rendu à lui-même, après le concile de Constance, il rentre dans ce silence aimé de la vie méditative, comme dans un port après la tempête. L'auteur du *De Auferibilitate Papæ* n'a rien de commun, dit-on, avec l'auteur de l'*Imitation;* pas plus, peut-on répondre, que le fougueux accusateur de Jean Petit, l'énergique adversaire des cabochiens, le puissant inspirateur des conciles de Pise et de Constance, avec le solitaire de Lyon et l'humble instituteur des petits enfants.

3° « L'auteur de l'*Imitation* avait goûté le monde; mais tout porte à croire que de bonne heure il se retira de la vie. »

« On croirait plutôt, dit M. Michelet, que si l'âme s'est détachée si parfaitement des choses d'ici-bas, c'est qu'elle s'en est vue délaissée. Je ne vois pas seulement ici la mort volontaire d'une âme sainte, mais un immense veuvage, et la mort d'un monde antérieur. Ce vide que Dieu vient remplir, c'est la place d'un monde social qui a sombré tout entier corps et biens, Église et patrie. » — Est-il un homme, est-il un temps auquel cela s'applique mieux qu'à Gerson, et au temps du schisme et d'Azincourt ? A quelle marque voit-on qu'il se retira de bonne heure de la vie? Il semble plutôt qu'il n'est rentré en lui-même qu'après avoir vidé jusqu'à la lie le calice des dégoûts et des déceptions.

« Rien de moins universitaire que ce livre (l'*Imitation*). La protestation de l'âme contre les subtilités de l'école serait partie du séjour de l'*ergo*.... Gerson, l'ennemi des ordres religieux, l'adversaire des mystiques, le représentant de l'âpreté gallicane, aurait trouvé dans son âme endurcie par le syllogisme la plus douce inspiration de la vie monacale. » — Ne trouve-t-on pas dans maints traités de Gerson une critique expresse et formelle dirigée contre les subtilités et les vaines disputes qui remuaient les universités ? Qu'avons-nous à faire des genres et des espèces, dit l'auteur de l'*Imitation;* et Gerson : « Il faut apprendre à bien vivre, et non à disputer subtilement (*bene vivere docenda esset voluntas, non acute disputare*). » Peut-on appeler Gerson « ennemi des ordres religieux et adversaire des mystiques ? » Est-ce parce qu'il prétend que l'excès des pra-

(1) Il s'est fait beaucoup de bruit autour de la découverte faite à Valenciennes (1851) par M. Onésyme Leroy d'un manuscrit copié à Bruges et à Bruxelles vers 1462, qui contient un sermon de Gerson et les trois livres de l'*Internelle* ou *Éternelle Consolation*. L'existence de ce texte anonyme et peu correct est une base bien étroite pour porter l'édifice d'hypothèses qu'on y a appuyées. A savoir 1° que Gerson en est l'auteur, 2° que ce texte est l'original de l'*Imitation*, 3° qu'il a été écrit et prêché à Bruges, vers 1400, et plus tard remanié et traduit par Gerson même dans sa retraite des Célestins. Ces assertions, proposées seulement comme des probabilités, ne paraissent pas très-solides à M. Thomassy (pag. 319 et suiv.).

(2) L'abbé Cancellieri, dans sa dissertation sur l'auteur de l'*Imitation*, donne une notice de cinq pages des éditions du quinzième siècle sous le nom de Gerson. Ajoutons que quelques-unes portent son nom écrit *Jarson*, d'autres *Gersenne* ou *Gersen*, avec ce titre, entier ou abrégé : *Cancellarius Pariensis* (chancelier de Paris).

(3) *Journal des Débats* du 16 janvier 1855.

tiques extérieures, la pauvreté, le jeûne, les veilles ne suffisent pas à faire le parfait chrétien? L'auteur de l'*Imitation* ne dit-il pas aussi: « L'habit et la tonsure servent peu. » Est-ce parce qu'aux yeux de Gerson la vie monastique n'est pas le type mais seulement l'école et l'apprentissage de la vie parfaite? Gerson écrivit contre le panthéisme mystique de Ruysbroeck. Est-ce à dire qu'il soit l'adversaire des mystiques? Tant s'en faut; ne sait-on pas que c'est aux sources du mysticisme qu'il va puiser ses inspirations, que les ouvrages des chanoines de Saint-Victor, de saint Bernard, de saint Bonaventure étaient ses livres de prédilection? Gerson n'est pas l'ennemi, mais bien le représentant du mysticisme; et son mysticisme (disons-le en passant) a une frappante analogie avec celui de l'*Imitation* (au moins pour les trois premiers livres). « Cette réserve de bon sens même dans l'élan mystique, cette modération et cette discipline morale jusque dans l'intuition et l'extase, cette abstention des écarts individuels et des emportements panthéistes (1) », appartiennent à Gerson aussi bien qu'à l'auteur de l'*Imitation*.

5° « Le style de Gerson est d'une barbarie toute scolastique; celui de l'*Imitation* n'est pas latin sans doute, mais il est plein de charme. » — C'est un point qu'il nous paraît difficile de contester. Cependant, dans plus d'un passage du *De Consolatione Theologiæ*, et surtout dans son traité *De parvulis ad Christum trahendis*, il règne un ton de douceur, de familiarité et d'abandon qui rappelle l'*Imitation*. De plus, on trouve certains gallicismes communs à Gerson et à l'auteur de l'*Imitation* et aussi un assez grand nombre d'expressions latines, par exemple au commencement du III[e] livre de l'*Imitation*, etc.: « Beatæ aures quæ venas divini suscipiunt », et au tom. IV, pag. 407, de Gerson: « Accipio *venas susurri tui* clamantis introrsum »; au 2[e] liv. de l'*Imitation*, ch. 12; *De* regia via *sanctæ Crucis*: « Tu alias *viam* quæris quam hanc *regiam* »; et au II[e] vol. des œuvres du chancelier, p. 274: « Ambulet ipse rex *via regia* »; et encore tom. IV, p. 657, 8, 9. Notons encore, comme pure curiosité littéraire, une citation d'Ovide au 1[er] livre de l'*Imitation* qui est achevée dans le discours de Gerson à Tarascon (2). Remarquons, enfin, que les textes de la Bible qui reviennent le plus souvent dans l'*Imitation* sont aussi ceux qu'on trouve le plus fréquemment cités dans les Œuvres de Gerson.

6° « Il est permis de dire que l'*Imitation* n'a rien de français. » — C'est sur ce point qu'on peut se donner le spectacle de la contradiction des jugements humains. « C'est un livre chrétien, dit M. Michelet, et non point national. S'il pouvait être national, il serait plutôt un livre français (1); il n'a ni l'élan pétrarchesque des mystiques italiens, encore moins les fleurs bizarres des Allemands, leur profondeur sous des formes puériles, leur dangereuse mollesse de cœur. Dans l'*Imitation* il y a plus de sentiments que d'images: cela est français (2). »

C'était l'avis de Corneille, et c'est l'opinion qu'on trouve exprimée et appuyée de preuves ingénieuses dans la préface que le savant doyen de la faculté des lettres, M. Victor Leclerc, vient d'écrire pour la magnifique édition in-folio de l'*Imitation* sortie des presses de l'Imprimerie impériale, et qui a figuré avec tant d'éclat à l'exposition de 1855. Dans cette préface, M. Leclerc regarde le premier livre comme fort antérieur aux trois autres. « Le langage humble et calme du premier livre, dit-il, paraîtrait difficilement l'œuvre de cet esprit plus hardi, plus familiarisé avec l'antiquité profane, et qui se plaît aux grandes images et aux amples développements du troisième livre, et ni l'une ni l'autre de ces deux parties n'a le moindre rapport avec la théologie savante et subtile dont le quatrième livre est rempli. » Peut-être pourrait-on réclamer ici pour l'homogénéité des trois premiers livres de l'*Imitation*, et soutenir que la différence entre le premier et le troisième s'explique d'elle-même par le développement et la gradation des idées et le mouvement naturel d'un esprit qui, à mesure qu'il s'avance, prend une allure plus décidée et plus hardie, élargit son horizon, voit de plus haut et plus loin.

Quelle conclusion tirer maintenant? S'il fallait prendre parti entre Gersen, a Kempis et Gerson, notre choix ne serait pas douteux, moins encore peut-être pour les raisons positives qu'on peut alléguer en faveur de Gerson que pour celles qui nous portent à écarter les deux autres. En effet l'existence de Gersen est problématique, et l'unique manuscrit sur lequel on s'appuie pour lui attribuer l'*Imitation* est, au jugement des juges compétents (3), non du treizième siècle, mais du quinzième. En admettant même que le nom de Gersen ne soit pas une altération de celui de Gerson, ni une invention des Béné-

(1) *Hist. de France* de M. Henri Martin, 4[e] édit., tom. V, p. 559.

(2) Au chapitre XIII du 1[er] livre de l'*Imitation*, on trouve ce vers tiré d'Ovide, *Rem. Am.*, vers 91.

Principiis obsta, sero medicina paratur.

Et dans ce discours le pentamètre:

Nam mala per longas convaluere moras.

(1) C'est en France surtout que l'*Imitation* eut son action. Il y en a mille éditions françaises et plus de soixante traductions.

(2) Michelet, *Hist. de France*, tom. V, page 16, note 1.

(3) A estimer la valeur des témoignages, le manuscrit d'Arona ne saurait être que d'une époque postérieure à 1400. Quelques-uns le reculent jusqu'au milieu et même jusqu'à la seconde moitié du quinzième siècle. L'extrait d'un journal d'une famille italienne donné par M. Grégory, où l'on voit qu'en 1349 le manuscrit de l'*Imitation* était entre les mains d'une famille qui se le transmettait par héritage, ne saurait prouver qu'une chose, c'est qu'en 1349 il y avait des *Imitations* en circulation, ce qui est incontesté. Mais il n'en résulte rien au sujet du texte de l'*Imitation* tel que nous le donnent les manuscrits du quinzième siècle.

dictins, reçue avec faveur à Rome en haine de l'adversaire de l'infaillibilité papale, mais qu'il ait réellement existé et écrit l'*Imitation* dans la première moitié du treizième siècle, comment cet ouvrage, destiné à une si grande popularité, et dont les copies se sont multipliées à tel point dans le courant du quinzième siècle, est-il resté inconnu pendant près de deux cents ans? Comment ce prétendu manuscrit du treizième siècle est-il resté unique jusque vers 1421? — On semble unanime pour accorder à Thomas a Kempis la gloire modeste de compilateur et de copiste des livres de l'*Imitation* (1). S'il en est l'auteur, comment ces livres sont-ils répandus au commencement du quinzième siècle, et à quel âge a Kempis, qui est mort en 1471, les aurait-il composés? Osera-t-on soutenir sérieusement que l'*Imitation* est l'œuvre d'un homme de vingt-cinq ou de trente ans? Sans doute les adversaires de Gerson ne sont pas à court d'objections: nous en avons énuméré et discuté quelques-unes. Il en est d'autres, mais qu'on peut avec autant de raison alléguer contre Gersen et a Kempis: nous voulons parler des difficultés qui touchent à l'unité de l'ouvrage et aux transformations qu'il peut avoir subies. Il est incontestable que le quatrième livre ne paraît être ni de la même main ni de la même époque que les trois autres. L'édition in-folio dont nous avons parlé ne porte pas de nom d'auteur. C'est d'une sage réserve dans une question non encore résolue; c'est, de plus, respecter cet attrait du mystérieux auquel toutes les âmes sont sensibles. Trouver un auteur à l'*Imitation*, ne serait-ce pas dépouiller ce livre de ce parfum divin qui l'enveloppe, et en quelque sorte le profaner? « L'auteur, dit saint François de Sales, c'est le Saint-Esprit. » Ajoutons que s'il a parlé par la bouche du plus grand homme de l'université au quatorzième siècle, c'est incontestablement par celle de Gerson, et que si une main a laissé son empreinte dans cet ouvrage, ce n'est pas celle du patient calligraphe du mont Sainte-Agnès, mais celle du chancelier de Paris.

Bibliographie. Plusieurs traités moraux et théologiques de Gerson furent donnés séparément à une époque très-voisine de la découverte de l'imprimerie. En 1483, la première édition générale de ses œuvres fut imprimée à Cologne, chez Jean Koelhoff, en 4 vol. in-fol., et la même année à Bâle. Trois éditions parurent successivement à Strasbourg, une de Jean Pryss, in-fol., en 1488; une de Geiler, 3 vol. in-fol., en 1489; une de Martin Flach, in-fol., en 1494. Deux éditions furent imprimées à Bâle, en 1489 et 1518, plusieurs autres à Lyon, à Vienne et à Paris, entre autres dans cette dernière ville en 1491, en 1494 et en 1521. Enfin, en 1606 Edmond Richer, docteur en Sorbonne, attacha son nom à une édition en 4 vol. in-fol. Cent ans plus tard, le père Louis d'Hérouval, chanoine régulier de Saint-Victor, collationna avec le plus grand soin les manuscrits de Gerson, et prépara une nouvelle édition, que Louis Ellies Dupin fit paraître à Anvers, ou, selon Casimir Oudin, à Amsterdam, en 1706, en 5 volumes in-folio. Cette dernière édition, quoique encore bien incorrecte, est infiniment supérieure à toutes les autres, pour la pureté et l'exactitude du texte et les nouveaux traités ou discours en français ou en latin qui s'y trouvent. On y a joint quelques ouvrages attribués à Gerson, et qui ne sont pas de lui, tels que le *Compendium Theologiæ*, l'*Alphabetum Divini Amoris*, et un écrit relatif à Jeanne d'Arc, intitulé: *De Puella aut virgine Aurelianensi*; et en outre un assez grand nombre d'opuscules de d'Ailly, de Henri de Hesse, de Jean Courtecuisse, de Jacques Almain, contemporains du chancelier.

Le I[er] volume de l'édition de Dupin contient les œuvres dogmatiques sur la religion et la foi; il est divisé en trois parties et précédé d'un préambule intitulé *Gersoniana*, divisé en quatre livres. Le premier contient l'histoire de l'époque où vécut Gerson. Le second est l'abrégé de la vie de Gerson et des plus célèbres docteurs ses contemporains. Le troisième présente un catalogue des écrits de Gerson, avec un jugement critique, la date et l'occasion de leur composition. Il se termine par une dissertation sur l'auteur de l'*Imitation*. Le quatrième est un exposé critique de la doctrine de Gerson.

La première partie du tome I[er] embrasse les écrits qui regardent la méthode, les règles et les fondements de la théologie. La deuxième, les traités polémiques contre les superstitions profanes (*adversus profanas superstitiones*), comme la magie et l'astrologie; la troisième les traités qui concernent les dogmes de la foi. Suivent quelques écrits de d'Ailly, etc.

Le II[e] volume comprend les traités qui regardent le gouvernement ecclésiastique (*Ecclesiasticam* Πολιτείαν) et la discipline. Il est divisé en cinq parties: la première contient les ouvrages écrits à propos du schisme jusqu'à la célébration du concile de Constance; la seconde, les ouvrages qui ont rapport au concile de Constance; la troisième, les traités qui regardent le for de la pénitence (*forum pœnitentiæ*): on y trouve un mémoire à Charles VI qui a pour objet l'abolition de l'usage barbare de laisser mourir les condamnés à mort sans les secours spirituels; la quatrième partie embrasse les écrits qui concernent les devoirs et les fonctions des prélats, des clercs et des autres fidèles de quelque condition qu'ils soient; enfin, la cinquième renferme ceux qui touchent à la discipline monastique. Ce volume se termine, comme le précédent, par un appendice, où l'on peut lire plusieurs

(1) Ces mots: *Finitus et completus per manus fratris Thomæ a Kempis*, anno 1441, signifient tout simplement que Thomas a Kempis est l'auteur de la copie. Au reste, il y a un manuscrit marqué à la date de 1437 (manuscrit sancti *Trudonis*), et un autre qui porte la date de 1421.

traités de quelques docteurs contemporains de Gerson.

Le III[e] volume contient les Œuvres morales de Gerson (*Opera moralia*). Il est divisé en deux parties, suivies d'un assez long appendice. La première partie a pour objet les traités qui regardent la doctrine des mœurs ; la seconde comprend les livres de piété et de mysticité (*Opera mystica et pia*) : c'est dans cette partie qu'on trouve le traité *De Monte Contemplationis*, écrit d'abord en français par Gerson pour ses sœurs, puis traduit en latin. L'appendice qui est à la suite de cette seconde partie renferme un grand nombre de sermons en latin et en langue vulgaire, et les panégyriques de saint Antoine, de saint Pierre et de saint Paul, de saint Louis, de saint Bernard, de saint Michel, etc.

Le IV[e] volume contient les traités d'exégèse et divers ouvrages de Gerson. Il est divisé en deux parties. La première a pour objet les commentaires sur les Psaumes, sur le Cantique des Cantiques, la concordance des quatre Évangiles, en un mot les livres exégétiques proprement dits; la seconde contient les discours d'apparat, quelques lettres, les poésies latines, et d'autres pièces détachées.

Le V[e] volume n'est autre chose que la collection de toutes les diverses pièces, discours, sentences, etc., qui concernent l'affaire de Jean Petit, apologiste de l'assassinat du duc de Bourgogne. On y trouve les matériaux complets de l'histoire de ce grand procès, depuis le sermon de Jean Petit lui-même jusqu'aux derniers écrits et discours de Gerson devant le concile de Constance.

Mentionnons, enfin, des sermons et des opuscules français, pour la plupart inédits : le *Traité de la Mendicité spirituelle* est celui dont les manuscrits sont le plus nombreux ; le manuscrit n° 7867 (de la Bibl. imp.), intitulé : *Traités de Dévotion*, contient un *Traité sur l'Examen de Conscience et la Confession*, un autre *Sur les dix Commandements ; Sur l'art de bien vivre et de bien mourir ; L'A B C des simples gens*, etc. B. AUBÉ.

Von der Hardt, *Gersoniana*, *Gersonis Vita*. — *Hist. du Conc. de Const.*, tom. I. — Jean Launoi, *Hist. du Collég. de Navarre*, tom. II. — Edm. Richer, *Vie de Gerson*, dans son apologie. — Jacques Lenfant, *Hist. des Concil. de Pise et de Const.* — Antoine Pereira, *Compendio da Vida da veneravel. J. Gerson* ; Lisbonne, 1769. — Lécuy, ancien abbé général de Prémontré, *Essai sur la Vie de J. Gerson* ; Paris, 1832, 2 vol. in-8°. — Charles Schmidt, *Essai sur Jean Gerson* ; Strasbourg et Paris, 1839. — R. Thomassy, *Jean Gerson* ; in-16, Paris, 1843. — Religieux de Saint-Denis, Éd. Bellaguet, passim. — J. Juvenal des Ursins, passim. — Pour la question de l'*Imitation* : Dom Vincent Thuillier, au tom. I[er] des œuvres posthumes du P. Mabillon, et Ruinart-Ghesquière, bollandistes, etc. — Eusèbe Amort-Desbillons. — MM. Gence, Barbier, Thomassy, Grégory, Daunou, Hase, Onésyme Leroy, Charles. — *Éloge de Jean Gerson*, couronné par l'Académie en 1837, par M. Prosper Faugère. — Labitte, *France littéraire*, janvier 1836. — C. Schmidt, *Essai sur Gerson* ; Strasbourg, 1839, in-8°. — Vert, *Études historiques et critiques sur l'Imitation de Jésus-Christ* et *Gersoniana*, *ou* l'Imitation de Jésus-Christ *dans la vie et les œuvres de Gerson* ; Paris, in-16, Toulouse, in-32.

GERSON (*Jean*), théologien français, frère du précédent, né à Gerson, vers 1384, mort en 1434. Il vint, comme son frère, étudier à Paris, au collége de Navarre, où il fut admis au nombre des élèves en théologie en 1404. L'amour de la solitude le fit entrer d'abord dans l'ordre des Célestins. Il émit ses vœux en 1409, au monastère de la Sainte-Trinité, à Limay, près de Mantes. Après avoir exercé les fonctions de sous-prieur dans diverses communautés de son ordre, il se trouvait attaché à un couvent de Lyon, lorsqu'il donna asile à son frère aîné. Cette marque d'attachement était due au chancelier, qui l'aimait sincèrement. Jean Gerson, lorsqu'il mourut, était prieur de la maison de Lyon. Il emporta au tombeau la réputation d'un saint. On a de lui : *Epistola ad R. P. Anselmum, cœlestinum, de Operibus Joannis, cancellarii, fratris sui*, dans le t. I[er] des Œuvres du chancelier Gerson. Dom Benoît Haeften, bénédictin belge, dans ses *Disquisitiones monasticæ*, Anvers, 1644, le met en tête des commentateurs de la règle de Saint-Benoît. L'homonymie des deux frères a fait attribuer à l'un et à l'autre *Tractatus de Elevatione Mentis in Deum, sive Alphabetum divini Amoris* ; mais ce livre est de Jean Nyder, dominicain allemand, mort vers 1440, et à qui il a été restitué dans l'édition de cet ouvrage publiée à Paris en 1516. Il est bien certain que dans quatre passages de cet *Alphabetum* on cite Gerson : or, les écrivains d'alors n'avaient pas l'habitude de se citer eux-mêmes, surtout en compagnie de saint Jérôme, saint Ambroise, saint François, etc. GUYOT DE FÈRE.

D. Becquet, *Hist. des Écrivains Célestins de la congrégation de France*. — J.-A. Fabricius, *Biblioth. Lat. med. ætat.*, art. J. Nyder. — Boullot, *Biogr. ardennaise*.

GERSTEN (*Chrétien-Louis*), astronome allemand, né à Giessen, en février 1701, mort le 13 août 1762. Il se livra presque exclusivement à l'étude des mathématiques. En 1733 il fut appelé à professer cette science à Giessen. Il se rendit ensuite à Altona, puis à Pétersbourg. Revenu en Allemagne, il fut incarcéré à Francfort, par suite d'un long procès de famille, où il avait eu son beau-frère pour adversaire. En 1760 il fut rendu à la liberté. Deux ans plus tard il visita Wiesbaden, Offenbach et Francfort, où il mourut dans un état voisin de la misère. Il laissa la réputation d'un mathématicien de premier ordre. Ses principaux ouvrages sont : *Tentamina Systematis novi ad mutationes Barometri ex natura elateris aerei demonstrandas* ; Francfort, 1733, in-8° ; — *Methodus nova ad eclipses Terræ et appulsus Lunæ ad stellas supputandas* ; Giessen, 1740, in-4° ; — *Exercitationes recentiores circa roris meteora* ; Offenbach, 1748, in-8° ; — *Methodus nova calculi eclipsium Terræ specialis* ; dans les *Trans. Phil.*, t. XXXXII ; — *Mercurius sub Sole visus et observatus in specula astronomica* ; Leipzig, 1745 ; — *Quadrantis Astro-*

nomici muralis Idea nova et peculiaris; dans les *Philos. Trans.*

Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte.*

GERSTENBERG (*Henri-Guillaume*), poëte et critique allemand, né à Tondern, le 3 janvier 1737, mort le 1er novembre 1823. Après avoir étudié à Altona et à Iéna, il entra à vingt ans au service du Danemark. Il donna sa démission en 1766, et deux ans plus tard, protégé par le comte Hartwig de Bernstorff, il entra dans la chancellerie allemande, et devint ensuite résident à Lübeck. En 1785 il fut nommé co-directeur de la loterie à Altona, et remplit ces fonctions jusqu'en 1812. Ses ouvrages sont : *Prosaische Gedichte* (Poëmes prosaïques); Altona, 1759; — *Gedicht eines Skalden* (Le Poëme d'un Scalde); Copenhague, 1766; — *Die Braut* (La Fiancée); ibid., 1759; — *Ariadne auf Naxos* (Ariane à Naxos); Copenhague, 1767; — *Briefe über Merkwürdigkeiten der Literatur* (Lettres sur certaines choses remarquables dans la littérature); 1766-1770; — *Ugolino*; Hambourg, 1768; — *Minona, oder die Angelsachsen* (Minona, ou les Anglo-Saxons); Hambourg, 1785; — *Die Theorie der Kategorien entwickelt und erläutert* (La Théorie des Catégories développée et éclaircie); Altona, 1795; — *Vermischte Schriften* (Écrits mêlés); Altona, 1815, 3 vol.

Conversat.-Lexik.

* **GERSTENBERGER** (*Weygand*), historien allemand, né le 1er mai 1457, à Frankenberg (Hesse), mort le 27 août 1522. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut chapelain du landgrave Guillaume, et rendit de véritables services à sa ville natale, dont il écrivit l'histoire dans une chronique rédigée en allemand, et qui fut publiée à Heidelberg, 1619, in-folio; elle parut aussi dans le recueil de Kuchenbecker : *Anal. Hessiaca.* Gerstenberger composa une chronique des pays de Hesse et de Thuringe, qui s'étend depuis Alexandre le Grand jusqu'à l'an 1492; elle a été ensuite continuée jusqu'à l'an 1540, et présente quelque importance historique. Elle a été publiée par Ayrmann, *Sylloge Anecdot.*, p. 1-168.

G. B.

Schminke, *Monum. Hess.*, t. II, præf. — Wenck, *Hess. Landesgesch.*, t. I, p. XVI.

GERSTLACHER (*Charles-Frédéric*), jurisconsulte allemand, né à Boblingen, en 1732, mort à Carlsruhe, en 1795. Après avoir étudié à l'université de Tubingue, il y devint professeur de droit. Il fut nommé ensuite assesseur au tribunal de la cour à Carlsruhe, et en 1791 assesseur à la cour suprême de Bade. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de Quæstione per Tormenta*; Francfort et Leipzig, 1753, in-4°; — *Specimen Juris publici de majore Statuum Imperii ætate antiquissima, antiqua et hodierna*; Francfort, 1755, in-4°; — *Corpus Juris Germanici et privati*; Francfort, 1783-1789, 4 vol. in-8°.

Biographie étrangère. — Meusel, *Lexik. deutscher Schriftsteller.*

GERSTNER (*François-Joseph*), mathématicien et mécanicien allemand, né le 22 février 1756, mort en 1832. Il conçut le premier l'idée d'une jonction de la Moldau au Danube par une voie ferrée entre Budweis et Linz, de manière à unir en même temps la mer du Nord à la mer Noire et à la Méditerranée. On a de lui : *Handbuch der Mechanik* (Manuel de Mécanique); Prague, 1838-41, 3 vol.

Conversat.-Lex. der Gegenwart.

GERSTNER (*François-Antoine*), ingénieur allemand, né à Prague, en 1795, mort à New-York, en 1840. Il compléta ses études à l'Institut Polytechnique dirigé dans Prague par son père, hydraulicien distingué. En 1818 le jeune Gerstner devint professeur de géométrie pratique à l'Institut Polytechnique de Vienne. En 1822, à l'occasion du projet conçu par son père de joindre la Moldau au Danube par un chemin de fer, il se rendit en Angleterre pour y étudier ces voies de communication. Lorsque le chemin projeté fut commencé, il fit deux autres fois le même voyage, où l'exécution de la voie ferrée de Liverpool à Manchester lui fournit le sujet d'utiles observations. En 1834, il se rendit à Pétersbourg, où il construisit le premier chemin de fer que l'on connut en Russie, celui qui mène de Pétersbourg à Zarskoe-Selo. En 1838, Gerstner entreprit un dernier voyage : il alla faire des études sur les voies ferrées de l'Amérique du Nord. On a de lui : *Lehrgegenstænde der Praktischen Geometrie* (Sujets d'Enseignement de la Géométrie pratique); Vienne, 1818; — *Mémoire sur les grandes routes, les chemins de fer et les canaux de navigation*, en allemand; traduit en français par Girard, Paris, 1827, in-8°. Ses études sur les chemins de fer américains ont été recueillies dans l'ouvrage de Clara Gerstner intitulé : *Beschreibung einer Reise durch die Vereinigten Staaten von Nord-Amerika* (Description d'un Voyage dans les États-Unis de l'Amérique du Nord); Leipzig, 1842. On trouve une analyse détaillée des observations de Gerstner dans l'œuvre de Klein, ayant pour titre : *Die Innern Communicationen der Vereinigten Staaten von Nord-Amerika* (Les Communications intérieures des États-Unis de l'Amérique du Nord); Vienne, 1842.

Conversations-Lexikon. — *Dict. de l'Écon. polit.*

GERTRUDE (Sainte), abbesse et fondatrice de Nivelles, à Landen (Brabant), née en 626 et morte à Nivelle, le 17 mars 659. Elle était fille de Pepin de Landen, maire du palais des rois d'Austrasie, et de Itte ou Iduberge, sœur de saint Modoald, évêque de Trèves. Elle touchait de tout près par les liens de parenté aux bienheureuses Aldegonde et Waudue, fondatrices de Maubeuge et de Mons. Comme ces dernières, elle conçut de bonne heure le dessein de se consacrer à Dieu, imitant en cela une foule de

femmes frankes, que l'on vit alors préférer la vie contemplative, le commerce des hommes vertueux et lettrés que l'Église renfermait dans son sein, aux guerriers farouches et grossiers à qui le sort des armes avait livré l'empire des Gaules. Gertrude refusa de s'unir à l'un de ces guerriers, même en présence du roi Dagobert, qui l'y engageait, et se retira dans le monastère que sa mère avait fondé à Nivelles en Brabant. On la fit abbesse, quoiqu'elle n'eût que vingt ans, et sa mère voulut venir vivre sous ses ordres. Sainte Gertrude abdiqua la direction du monastère trois ans avant sa mort, et consacra les dernières années de sa vie à donner plus que jamais l'exemple de la charité et d'austérités excessives. L'Église l'a honorée comme sainte et a fixé le jour de sa fête au 17 mars. Cette fête était autrefois d'obligation à Louvain et dans tout le Brabant. Son monastère devint le berceau de la ville de Nivelles. Sécularisé au dixième siècle par Brunon, archevêque de Cologne et gouverneur des provinces belgiques, ce monastère devint un chapitre de femmes nobles, en tout semblable à ceux de Mons et de Maubeuge, et qui eut tout à fait les mêmes destinées. L'antique église de ce monastère est encore aujourd'hui en partie un précieux monument d'architecture romaine. Z. PIERART.

Mabillon et les Bollandistes. — *La Vie de sainte Gertrude* écrite par un de ses contemporains. — Desœuvres, *Vie de sainte Gertrude;* Paris, 1612, in-12. — D. Rivet, *Hist. lit.*, t. IV, p. 39; — Dom Bouquet, *Recueil des Hist. de France*, t. II, p. 603. — *Acta SS. Belgii selecta*, t. III, p. 141.

GERTRUDE (Sainte), célèbre mystique allemande, née à Eisleben, vivait au treizième siècle. Elle était sœur de sainte Mathilde, également connue par ses extases et ses révélations. Les parents de Gertrude, famille noble favorisée de Dieu par les grâces les plus singulières, au dire des hagiographes, en firent une religieuse comme sa sœur. Ils la placèrent à l'âge de cinq ans chez les bénédictines de Roberdorf. Elle y devint abbesse en 1294. L'année suivante elle se chargea de la direction du monastère de Heldelss, et s'y retira avec ses religieuses. Elle fut pour son temps une autre sainte Thérèse. Ascète fervente, elle se signala par un détachement complet de la vie des sens, par des austérités excessives. Elle éprouvait pour le Christ, disent ses biographes, des transports d'amour, qu'elle exprimait de manière à ravir tous ceux qui l'entendaient. Les extases et les ravissements lui étaient familiers. De plus, femme lettrée, possédant l'usage de la langue latine et la connaissance de l'Écriture et des sciences théologiques, elle écrivit divers ouvrages, entre autres le récit des communications qu'elle prétendit avoir avec Dieu et des transports de son âme. Elle mourut, dit-on, d'une langueur de l'amour divin.

Z. PIERART.

Dom Mège, *Sanctæ Gertrudis*, *abbatissæ ord. S. Benedicti, insinuationum divinæ pietatis Exercitia;* Paris, 1662, in-12. Cet ouvrage a été traduit par le même en un volume in-8°; Paris, 1676. — Amart, *Lib. de Revelationibus privatis Augustæ Vendeliæ.*; 1744, in-4°, a p. 49 ad p. 162. — Lenglet-Dufresnoy, *Recueil de Dissertations sur les apparitions, les visions et les songes*, chap. X. — De Blois ou Blosius, abbé de Lieptes, *S. Gertrudis Exercitia nonnulla institutionum divinæ pietatis*; in-8°; Paris, 1688.

GÉRUSEZ (*Jean-Baptiste-François*), littérateur français, né à Reims, le 25 novembre 1764, mort le 26 mars 1830. Il entra dans l'ordre des Génovéfains, et fut curé de Sacy, près de Reims. Après la suppression des ordres religieux, il devint élève de la grande École Normale de 1794, puis, par voie de concours, professeur de grammaire générale à l'école centrale de Beauvais, et occupa la place de professeur de seconde au lycée de Reims, jusqu'à sa retraite, en 1822. Il était lié avec Sicard et avec Ginguené, qui lui avait donné, dans ses bureaux de l'instruction publique à l'intérieur, une place qu'il occupa jusqu'au moment où il obtint au concours la chaire de grammaire de Beauvais. On a de lui : *Discours sur l'origine et les progrès de la langue française, sur ses caractères et sur la nécessité de l'étudier pour réussir dans les sciences;* Beauvais, 1801, in-8°; — *Description historique et statistique de la ville de Reims;* Reims, 1817, 2 part. in-8°; — *L'Étude des langues anciennes et de sa propre langue, seul fondement de toute bonne instruction;* Paris, 1818, in-8°; — *Mémoire sur le sacre à Reims;* 1819, in-8°; — *Sur l'Instruction primaire;* Paris, 1824, in-8°. C. MALLET.

Documents partic.

* **GÉRUSEZ** (*Eugène*), littérateur français, fils du précédent, né à Reims, le 6 janvier 1799. Il entra en 1819 à l'École Normale, et y resta jusqu'au licenciement de cette école. En 1828 il fut reçu, à Paris, par concours, agrégé des classes supérieures des lettres, et en 1840 il fut nommé agrégé de la Faculté des Lettres de Paris, à laquelle il était attaché déjà depuis six années, en qualité de suppléant, dans la chaire d'éloquence française, dont le titulaire était M. Villemain. M. Gérusez occupa cette suppléance depuis le mois de décembre 1833 jusqu'en 1852, époque à laquelle il devint secrétaire de cette même Faculté des Lettres. On a de lui : *Cours de Philosophie;* in-8° : cet ouvrage, qui se distingue par une grande clarté d'idées et de style, a eu à Paris, de 1833 à 1846, cinq éditions; — *Histoire de l'Éloquence politique et religieuse en France aux quatorzième, quinzième et seizième siècles;* Paris, 1837-38, 2 vol. in-8°; c'est le recueil de leçons de l'auteur à la Faculté des Lettres de Paris, de 1833 à 1837; — *Leçons de Mythologie;* Paris, 1844, gr. in-8°; — *Cours d'Éducation des Filles* (Hachette); — *Histoire de la Littérature française;* Paris, 1852, in-8°; elle s'arrête en 1789; — *Essais d'Histoire littéraire;* Paris, 1853, 2 vol. in-12. Divisé en deux séries, cet ouvrage est la réunion de deux livres publiés sous ce même titre, chacun en un vol. in-8°, à Paris, l'un en 1839 et l'autre

en 1845; — *Cours de Littérature*, rédigé d'après le programme pour le baccalauréat; Paris, 1846, deux thèses pour le doctorat ès lettres; — *De la Puissance de saint Bernard et du caractère de son éloquence;* — *Bernardi De origine, natura et facultatibus animæ, Doctrina;* Paris, 1838, in-8°. M. Gérusez a collaboré au *Journal de l'Instruction publique*, au *Lycée*, à la *Revue de l'Instruction publique*, au *Moniteur*, à la *Revue française*, à la *Revue britannique*, au *Temps*, au *National*, au *Constitutionnel*. C. MALLET.

Documents particuliers.

GERVAIS, prélat français, né le 2 février 1008, à Coémont, près La Chartre (Maine), mort à Reims, le 14 juillet 1068. Son père se nommait Hamelin ou Haimon; Hildegarde, sa mère, était fille d'Yves I de Bellême; sa sœur Rotrude se maria à Guy II de Laval; enfin, son oncle, Avesgand, était évêque du Mans. On voit qu'il appartenait à une famille considérable. Avesgand étant mort le 27 octobre 1036, Gervais le remplaça sur le siége épiscopal; mais il en fut bientôt chassé par Herbert Baccon, tuteur du jeune Hugues, comte du Maine. Ce premier exil de Gervais dura deux ans. Au mois de novembre 1038, de retour dans sa ville épiscopale, il donnait aux moines de Vendôme une chapelle située dans la forêt de Gastines. Ayant eu de nouveaux démêlés avec Herbert, il souleva contre lui toute la noblesse de la province, et parvint enfin à abattre ce tyran. Mais comme il était lui-même d'une humeur altière, il provoqua bientôt, par l'indépendance de sa conduite, les ressentiments de Geoffroi Martel, comte d'Anjou. Celui-ci, venant dans le Maine à la tête d'une puissante armée, attira Gervais dans un guet-apens, le saisit et l'envoya dans une prison, où il demeura sept ans. Le roi, le concile et le pape protestèrent contre une telle violence, mais vainement; Gervais dut acheter la liberté en livrant à Geoffroi le riche domaine de Château-du-Loir. Encore ne put-il pas à ce prix rentrer dans son évêché : il se rendit en exil auprès de Guillaume, duc de Normandie. En 1055 il fut nommé archevêque de Reims. C'est lui qui sacra Philippe Ier, le 23 mai 1059. A l'emportement de son caractère on reconnait chez Gervais un évêque de noble race : son origine se révèle encore dans la magnificence de ses nombreuses donations aux établissements religieux du diocèse de Reims.

On possède deux *lettres* de Gervais : l'une, adressée à Nicolas II, a été publiée par Papire Lemasson, par le P. Labbe, par Duchesne et enfin par D. Bouquet dans les *Historiens de France*, t. XI, p. 498; l'autre, à l'adresse d'Alexandre II, n'a pas été entièrement conservée : on en peut lire un fragment dans le Recueil de D. Bouquet, t. XI, p. 499. Le catalogue de Bernard de Montfaucon paraît en signaler beaucoup d'autres dans plusieurs manuscrits du Vatican, mais elles sont inédites. Gervais est encore l'auteur reconnu d'une relation de quelques miracles opérés par les reliques de S. Melaine, qui a été publiée dans la collection de Bollandus, au 6 janvier. On lui attribue aussi, non sans fondement, une *Histoire du Couronnement de Philippe Ier*, insérée dans les *Historiens de France*, t. XI, p. 32, dans les *Conciles* du P. Labbe, t. IX, col. 1107, et dans divers autres recueils. B. H.

Marlot, *Metropol. Remensis Hist.* — *Hist. littér. de la France*, t. VII. — *Gesta Pontif. Cenoman.*, in *Analectis Mabillonii*, t. III. — Bondonnet, *Les Vies des Évêques du Mans*. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. II, p. 90.

GERVAIS, prélat anglais, né vers le milieu du douzième siècle, mort au mois de février 1228. Originaire, à ce que l'on croit, de la ville de Chichester en Angleterre, il fut élevé en France. Il entra dans l'ordre de Prémontré, et devint prieur. Il fut ensuite élu abbé de Saint-Just dans le diocèse de Beauvais, au commencement du treizième siècle. Il passa en 1205 à l'abbaye de Thenailles, près Vervins, dans le diocèse de Laon, et en février 1210 à l'abbaye de Prémontré, ce qui le plaça à la tête de son ordre. En 1220 il fut élevé sur le siége épiscopal de Séez, avec le consentement de Henri III d'Angleterre, et il fut consacré à Rome par le pape, le 18 juillet de la même année. Il resta jusqu'à sa mort à la tête de ce diocèse. On a confondu ce Gervais avec un autre Gervais de Chichester, ami de Thomas Becket, et auteur de plusieurs ouvrages restés manuscrits. Le seul livre qui puisse être attribué à l'évêque de Séez avec quelque certitude est une collection de lettres s'élevant au nombre de 137. Dans sa correspondance, Gervais, quoique Anglais de naissance, ne s'occupe que des affaires de France. Les *Epistolæ* de Gervais ont été publiées à Mons, 1662, in-4°, et dans les *Monumenta sacræ Antiquitatis* de C. L. Hugo; Estival, 1725, t. Ier, p. 1-124.

Histoire littéraire de France, t. XVIII. — Wright, *Biographia Britannica literaria*, t. II.

GERVAIS (*Robert*), théologien français, né à Anduse, dans la première partie du quatorzième siècle, mort en 1387. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et fut promu à l'évêché de Senez par le pape Urbain V. Pendant le schisme, il se prononça, comme tous les prélats français, pour Clément VII contre Urbain VI. Il composa plusieurs ouvrages restés manuscrits. Échard en cite deux, savoir : *Speculum morale regium*, ou *De Regimine Principum*; — *Tractatus de Schismate, adversus Johannem de Linhano et Baldum Perusinum, defensores Bartholomæi Barensis*.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 683.

* GERVAIS DE CANTERBURY, chroniqueur anglais, né vers 1150, mort dans les premières années du treizième siècle. Il fut moine du prieuré de l'église du Christ de Canterbury. Il assista à l'incendie de la cathédrale de Canterbury, en 1174, vit rebâtir cette église, jusqu'à l'année 1184, et

Il écrivit un récit de cette reconstruction. Dans un autre traité, rédigé probablement peu après l'avénement de l'archevêque Hubert, en 1193, Gervais donne un récit détaillé des discussions survenues entre l'archevêque Baldwin et ses moines. Il composa ensuite une *Histoire des Archevêques de Canterbury*, qui se termine à l'avénement de Hubert, et qui semble avoir été publiée sous le règne de Richard Ier. Cet ouvrage fut suivi de la *Chronique des Règnes d'Étienne, d'Henry II et Richard Ier*, qui finit à la mort de ce dernier, en 1199. Comme, dans la conclusion de cette *Chronique*, Gervais annonce une seconde partie, qui doit comprendre le règne de Jean, on croit qu'il rédigea son ouvrage dans les premières années du treizième siècle. Quant à la seconde partie, elle semble n'avoir jamais été écrite. Un manuscrit de la bibliothèque du Corpus-Christi College à Cambridge (n° 438) contient un traité historique de Gervais de Canterbury, intitulé *Mappa Mundi*, en deux parties. La première consiste en une description topographique de l'Angleterre, divisée par comtés, avec une liste des siéges épiscopaux et des monastères contenus dans chaque comté; la seconde partie est une liste des archevêques du monde entier avec leurs suffragants. Le même manuscrit renferme une *Chronique d'Angleterre* par Gervais, commençant aux âges fabuleux et finissant à la mort de Richard. Tous ces ouvrages sont en latin. Gervais est un historien diligent et judicieux; sa *Chronique des Règnes d'Étienne, Henry et Richard* est un des documents historiques les plus curieux du douzième siècle. Tous les écrits de Gervais, à l'exception de la *Mappa Mundi*, ont été publiés dans les *Historiæ Anglicanæ Scriptores;* Londres, 1652, in-fol., coll. 1285-1684, sous le titre de *Gervasii, monachi Dorobornensis, sive Cantuariensis, Tractatus de combustione et reparatione Dorobornensis ecclesiæ; Imaginationes de discordiis inter monachos Cantuarienses et archiepiscopum Baldewinum; Chronica de tempore regum Angliæ Stephani, Henrici II et Ricardi I; Vitæ Dorobornensium Archiepiscoporum.*

Wright; *Biographia Britannica literaria.*

GERVAIS DE TILBURY, historien anglais, du douzième siècle, né probablement à Tilbury, dans le comté d'Essex. Sa vie est très-peu connue. Il était, dit-on, parent d'Henri II, roi d'Angleterre. Il paraît avoir quitté de bonne heure son pays natal, et avoir fréquenté les écoles de la France et de l'Allemagne. Il s'éleva si haut dans la faveur de l'empereur allemand Othon IV, que ce prince le fit maréchal du royaume d'Arles. Othon lui-même, qui fut élu empereur en 1198, descendait de l'impératrice Mathilde, mère d'Henri II, et entretenait des relations constantes avec la cour d'Angleterre. Les *Otia Imperialia*, le plus connu des ouvrages de Gervais, le seul même qu'on puisse lui attribuer avec certitude, fut écrit sous le règne du roi Jean et dédié à l'empereur Othon; mais l'auteur parle, d'après ses propres souvenirs, de faits accomplis lors de la mort du jeune roi Henri, fils d'Henri II, en 1183. Cet ouvrage, comme le titre l'indique, fut écrit pour amuser les loisirs de l'empereur; il est divisé en trois *decisiones*, ou livres, dont les sujets sont très-divers. Dans le premier livre Gervais traite de la création du monde, des éléments, du paradis, des phénomènes naturels, des faunes et des satyres, des enfants et des descendants immédiats d'Adam, de l'origine et de l'histoire de la musique, de Seth, Enoch, Mathusalem, etc., et enfin du déluge. Dans le second livre il traite de la dispersion des enfants de Noé, des quatre empires, de la division de la terre en trois parties; il fait ensuite une description géographique détaillée de chaque contrée et de ses singularités; puis vient une courte histoire des Israélites, des rois du Latium, de la destruction de Troie, des royaumes de Rome, de Judée, de Médie, de Macédoine, d'Égypte et de Perse, de l'empire romain, de l'origine des Goths et des Lombards, des Bretons (d'après Geoffroy de Monmouth) et des Francs, des empereurs d'Occident postérieurs à Charlemagne, des rois de France et des rois normands d'Angleterre. Ce précis historique est suivi d'une description détaillée de la Terre Sainte, et de descriptions plus courtes de l'Égypte, de l'Europe en général et de la Gaule Cisalpine en particulier. Les derniers chapitres du second livre traitent de l'origine des États, de l'établissement des descendants immédiats de Noé, et des six âges du monde. Le troisième livre a pour objet les merveilles de la nature et de l'art, et abonde en légendes populaires qui concernent particulièrement l'Angleterre et le district d'Arles. Comme auteur des *Otia Imperialia*, Gervais de Tilbury appartient plutôt au règne de Jean qu'à celui de Henri II; mais la tradition lui attribue un traité en forme de dialogue sur l'Échiquier et ses officiers, commencé, de l'aveu de l'auteur, la vingt-troisième année du règne de Henri II (1177), et terminé l'année suivante. Madox, éditeur du *Dialogus de Scaccario*, a essayé de prouver que Gervais de Tilbury n'est pas l'auteur de ce traité, et il l'a attribué à Richard, évêque de Londres, mort le 10 septembre 1198. Wright ne regarde pas cette opinion comme fondée, mais il reconnaît que le style du *Dialogus de Scaccario* diffère assez notablement de celui des *Otia Imperialia* pour qu'il soit difficile de les rapporter au même auteur. Celui-ci, quel qu'il soit, après avoir indiqué le sens et l'origine de l'Échiquier (*Scaccarium*), traite des divers offices et officiers de l'Échiquier, et il donne à ce mot tant d'extension que son dialogue touche à presque toute l'administration de l'Angleterre. L'auteur de ce traité nous apprend qu'il avait écrit une histoire des affaires du règne d'Henry II, à laquelle il avait donné le titre de *Tricolumnus*,

parce qu'elle était disposée en trois colonnes, la première contenant les affaires de l'Église, la seconde l'histoire politique du règne de Henri, et la troisième divers sujets, entre autres les jugements des cours de justice. Cet ouvrage paraît entièrement perdu. Bâle attribue à Gervais de Tilbury de nombreux ouvrages, qui ne sont que des chapitres des *Otia Imperialia*. Un seul pourrait bien être une composition à part; c'est celui qu'un ancien bibliographe décrit sous le titre de *Illustrationes Galfredi*, liv. IV. Un fragment des *Otia Imperialia*, relatif aux rois de France et d'Angleterre, parut dans les *Historiæ Francorum Scriptores* de Duchesne, t. III; Paris, 1641, p. 363-379. Une partie, beaucoup plus étendue du même ouvrage, fut publiée par Jean Maderus, sous le titre de *Gervasii Tilberiensis, Arelatensis quondam regni mareschalli, de Imperio Romano et Gottorum, Lombardorum, Brittonum, Francorum, Anglorumque regnis, Commentatio*, etc.....; Helmstædt, 1673, in-4°. Enfin, l'ouvrage entier fut inséré par Leibnitz dans sa collection des *Scriptores Rerum Brunsvicensium illustrationi inservientes*; Hanovre, 1707, in-fol., t. Ier, p. 881-1004; t. II, p. 751-784. Madox publia le traité sur l'Échiquier dans son *History of the Antiquities of Exchequer*; Londres, 1711, in-fol., 1769, in-4°, vol. II, p. 329-452. Ce dialogue a été traduit en anglais; Londres, 1758, in-4°.

T. Wright, *Biographia Britan. liter.*, t. II, p. 285.

* **GERVAIS** (*Laurent*), écrivain français du treizième siècle. Il était en 1282 professeur de Philippe III, et écrivit, d'après l'ordre de ce monarque, une *Somme des Vices et Vertus*, qui fut traduite en hollandais et imprimée à Delft, 1478; à Hasselt, en 1481; à Harlem, en 1484. Le texte français fut publié à Paris, en 1502, in-4°.

G. B.

Quétif, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 865.

GERVAIS, prieur de Saint-Séneric, au diocèse du Mans, et historien français, vivait au treizième siècle. Tout ce qu'on sait à son égard, c'est qu'à la demande de Robert de Thorigny, qui devint abbé du Mont-Saint-Michel, il écrivit une histoire des comtes d'Anjou et du Maine. Après être longtemps restée oubliée, elle a été insérée dans le *Recueil des Historiens de la France*, t. XII, p. 532, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, provenant du monastère de Saint-Victor. On a quelquefois confondu à tort Gervais de Saint-Séneric avec Gervais de Cantorbéry.

G. B.

Histoire littéraire de la France, t. XVI, p. 494.

GERVAIS (*Nicolas*), botaniste sicilien, d'origine française, né à Palerme, en 1632, mort dans la même ville, le 30 mai 1681. Il exerçait la profession d'apothicaire. Il possédait près de Palerme un jardin où il cultivait des plantes rares. Après la mort de sa femme, il entra dans les ordres. On a de lui : *Antidotarium Panormitanum pharmaco-chymicum*; Palerme, 1670, in-4°; — *Succedanea*; Palerme, 1670, in-4°; — *Norma Tyronum Pharmacopolarum gleno-spagyrica*; Naples, 1673, in-4°; — *Bizzarrie botaniche d'alcuni semplicisti di Sicilia publicate e dichiarate*; Naples, 1673, in-4°.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

GERVAIS (Saint). *Voy.* PROTAIS.

GERVAISAIS (DE LA). *Voy.* LA GERVAISAIS.

GERVAISE (*Nicolas*), médecin et poëte (latin) français, né à Paris, vers 1610, vivait encore en 1666. Il se fit recevoir docteur en médecine par la faculté de Montpellier, et fut longtemps médecin du célèbre Fouquet, surintendant des finances de France.

Il était grand partisan de la saignée, et ne trouve pas de remède supérieur à cette évacuation forcée. Il prétend aussi que la musique peut seule guérir des effets du venin de la tarentule :

> Seu tibi lethiferos abjecta tarentula succos
> Morsibus infixit, medicis non potibus unquam
> Vulnera, sed saltu et fidibus curanda canoris.

Gervaise possédait bien les auteurs anciens, et composa plusieurs poëmes latins, tels que *Phlebotomia heroico carmine adumbrata*; Paris, 1648, in-4°. Ce poëme est dédié à Vallot, médecin de la reine Anne d'Autriche. L'auteur s'y montre très-attaché à la doctrine de Paracelse, dont il dit :

> Naturæ scrutatus opes, Paracelse, recludis.

— *Hippopotamia, sive modus profiglandi morbos per sanguinis missionem, carmen*; Paris, 1662, in-4°; — *Cartharsis, sive ars purgandi corporis humani, carmen heroicum*; Paris, 1666, in-4°.

N.-J. Éloi, *Dictionnaire historique de la Medecine*.

GERVAISE (Dom *François-Armand*), historien religieux français, né à Paris, en 1660, mort en 1751. Après avoir fait ses études chez les jésuites, il entra dans l'ordre des Carmes déchaussés, et y professa la théologie. Il devint ensuite prieur de Grégy, près de Meaux, et fut pendant quelque temps en relation avec Bossuet. Il se rendit à Rome pour les affaires de son ordre, et à son retour, ne trouvant pas la règle des Carmes assez rigoureuse, il entra à La Trappe, en 1695. L'austérité apparente de ses mœurs, son savoir en théologie et son zèle monastique plurent tellement à l'abbé de Rancé, qu'il le plaça à la tête de l'abbaye de La Trappe. Dom Gervaise, impétueux, inquiet, bizarre, n'était point fait pour de pareilles fonctions. Il voulut opérer des changements au dedans et au dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter Rancé et de ne point suivre sa manière de gouverner. Le pieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea le nouvel abbé à donner sa démission. Dom Gervaise s'y refusa d'abord, puis finit par céder, en 1698. D'autres graves motifs d'ailleurs le forcèrent à cette détermination. Il se retira à l'abbaye de Long-Pont, en 1699; mais il ne tarda pas à en sortir, et il erra de couvent en couvent, gardant toujours la manière de vivre des

trappistes. Ayant eu l'imprudence, dans son histoire de Cîteaux, d'attaquer vivement les bernardins, ceux-ci obtinrent de la cour un ordre contre lui. Il fut arrêté à Paris, et renfermé à l'abbaye de Notre-Dame-des-Reclus, dans le diocèse de Troyes. Les nombreux ouvrages de dom Gervaise sont en général des compilations instructives et intéressantes, mais où l'on désirerait plus d'ordre et un style plus correct. On a de lui : *Histoire de Boëce, sénateur romain, avec l'analyse de tous ses ouvrages, des Notes, et quatre Dissertations théologiques*, deux parties; 1715, in-12. La première des dissertations est sur la mort de Boëce, la seconde sur ces paroles de Gondebaud, roi de Bourgogne, à Saint-Avit, évêque de Vienne : « Donnez-moi en particulier l'onction du Christ »; la troisième contient des éclaircissements sur Fauste de Riez; la quatrième a pour sujet les sentiments d'Anastase le bibliothécaire et de Dupin sur la conduite du pape Jean avec les empereurs Théodoric et Justin. Cette histoire est dédiée à Louis XIV; — *La Vie de saint Cyprien, docteur de l'Église, évêque de Carthage et martyr, dans laquelle on trouvera l'Abrégé des ouvrages de ce Père, des Notes critiques et historiques et des Dissertations théologiques sur les différentes contestations de son temps*; Paris, 1717, in-4°; — *La Vie de Pierre Abélard, abbé de Saint-Gildas de Ruis, et celle d'Héloïse, son épouse, première abbesse du Paraclet*; Paris, 1720, 2 vol. in-12; — *Histoire de Suger, abbé de Saint-Denis, ministre d'État et régent du royaume sous le règne de Louis le Jeune*; Paris, 1721, 2 vol. in-12; — *Lettres d'Héloïse et d'Abélard, traduites en français*; Paris, 1723, 2 vol. in-12; — *La Vie de saint Irénée, second évêque de Lyon, docteur de l'Église et martyr*; Paris, 1723, 2 vol. in-12; — *Lettres d'un théologien à un ecclésiastique de ses amis sur une dissertation touchant la validité des ordinations des Anglais*; Paris, 1724, in-12. Ces lettres furent supprimées par ordre de l'autorité; — *Défense de la nouvelle* Histoire de Suger, *avec l'Apologie pour feu M. l'abbé de La Trappe, contre les calomnies de dom Vinc. Thuillier*; Paris, 1725, in-12; — *Vie de Rufin, prêtre de l'église d'Aquilée*; Paris, 1725, 2 vol. in-12; — *Vie de saint Paul, apôtre des Gentils et docteur de l'Église, éclaircie par l'Écriture Sainte, par l'histoire romaine et par celle des Juifs*; Paris, 1734, 3 vol. in-12; — *L'Histoire et la Vie de saint Épiphane, archevêque de Salamine*; Paris, 1738, in-4°; — *L'Honneur de l'Église catholique et des souverains Pontifes défendu contre les calomnies, les impostures et les blasphèmes du P. Le Courayer, répandus dans sa traduction de l'Histoire du concile de Trente, par Fra Paolo, et particulièrement dans les notes qu'il y a ajoutées*; Nancy, 1742, 2 vol. in-12; — *Jugement critique, mais équitable, des Vies de M. l'abbé de Rancé*; Londres (Troyes), 1742, in-12. Ces *Vies* sont celles qu'ont données l'abbé de Marsollier et Maupeou. Gervaise, qui y était fort maltraité, s'efforça de répondre à leurs attaques; — *Vie de saint Paulin*; Paris, 1743, in-4°; — *Histoire de l'abbé Joachim, religieux de l'ordre de Cîteaux, surnommé* le Prophète; Paris, 1745, 2 vol. in-12; — *Histoire générale de la Réforme de l'Ordre de Cîteaux en France. Tome Ier, qui contient ce qui s'y est passé de plus curieux et de plus intéressant depuis son origine jusqu'en* 1728; Avignon, 1746, in-4°. Gervaise a laissé en manuscrit une *Vie de saint Louis* (composée en 1733), avec *Préface* et *Épître dédicatoire* à *Louis XV*, devant former 2 vol. in-4°, et *Vie de M. de Rancé, abbé et réformateur de La Trappe* (défendue par l'autorité ecclésiastique).

Saint-Simon, *Mémoires*. — Marsollier, *Vie de l'abbé de Rancé*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

GERVAISE (*Nicolas*), missionnaire et prélat français, frère du précédent, né à Paris, vers 1662, massacré dans la Guyane espagnole, sur les bords de l'Aquira, le 20 novembre 1729. Il se destina à l'état ecclésiastique, et avant l'âge de vingt ans fut attaché à la mission de Siam. Il resta quatre ans dans ce royaume, y apprit parfaitement la langue des indigènes, s'instruisit dans leur religion, leurs mœurs, leur littérature, leur législation et leur histoire. A son retour, il publia le résultat de ses observations. Il avait amené en France deux fils du roi de Macassar, et, après les avoir présentés à la cour, il leur donna, autant qu'il lui fut possible, une éducation française. Il fut ensuite curé à Vannes. Le prévôt de Suèvre près Mer (Blaisois) lui céda sa charge (qu'il tenait du chapitre de Saint-Martin de Tours). Gervaise vint demeurer dans sa prévôté, et y resta longtemps. Il y publia la plus grande partie de ses ouvrages. Tourmenté de l'idée du prosélytisme, en 1724 il se rendit à Rome, et obtint le titre d'évêque d'*Horren*. Aussitôt sacré, Gervaise rassembla un certain nombre d'ecclésiastiques, et s'embarqua avec eux pour l'Amérique centrale. Il prit terre sur la côte orientale, et s'engagea sur l'Aquira, l'un des affluents de l'Orénoque; mais les Caraïbes l'assaillirent et le massacrèrent avec toute sa suite. On a de lui : *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*; Paris, 1688, in-4°, avec carte. Cette histoire, dédiée à Louis XIV, est divisée en quatre parties : Situation et nature du royaume de Siam; Mœurs, habitants, lois et coutumes; Religion; Histoire du prince régnant et de sa cour; — *Description historique du royaume de Macaçar*; Paris, 1688, in-12 : ces deux ouvrages sont fort recherchés, et contiennent des documents curieux sur les États de Siam et de Macassar à l'époque des voyages du P. Gervaise; — *Vie de saint Martin, évêque de Tours, avec l'Histoire de la fondation de*

son église, et ce qui s'est passé de plus considérable jusqu'à présent, suivi d'une *Dissertation sur l'année de la mort de saint Martin*; Tours, 1659, in-4°: cet ouvrage est le fruit de patientes recherches, mais il manque complétement de critique, et souvent l'histoire y est effacée par les opinions de l'auteur; aussi fut-il attaqué dans *La Sainteté de l'état monastique, où l'on fait l'histoire de l'abbaye de Marmoutier et de l'église royale de Saint-Martin de Tours, depuis sa fondation jusqu'à notre temps, pour servir de réponse à la* Vie de saint Martin *composée par M. l'abbé Gervaise, prévôt de l'église de Saint-Martin*, par D. E. B. P. E. M. B. D. L. C. D. S. M. (dom Étienne Badier, prêtre et moine bénédictin, de la congrégation de Saint-Maur (1)); Tours, 1700, in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

GERVAISE DE LATOUCHE (*Jean-Charles*), romancier français, né à Amiens, vers 1715, mort à la fin de novembre 1782. Il était avocat au parlement de Paris. Il avait placé toute sa fortune dans la maison Guéméné. La faillite de cette maison le ruina et le fit mourir de chagrin. On a de lui : *Mémoires de mademoiselle Bonneval;* Amsterdam (Paris), 1738, in-12; — *Histoire de dom B....., portier des Chartreux, écrite par lui-même*, (Paris) 1750, in-8°. Cet ouvrage impie et licencieux a eu plusieurs éditions.

Chaudon, *Dictionnaire historique.* — *Catalogue de la Bibliothèque impériale.*

* **GERVELYN**, *minnesänger* ou troubadour allemand, vivait au treizième siècle. Il reste de lui trois pièces de vers; elles ont été imprimées. On manque d'ailleurs de détails sur son compte.

G. B.

Hagen, *Minnesinger*, III, 28; IV, 711. — Müller, *Meistersgesang*, p. 54.

GERVILLE (*Charles-Alexis-Adrien* DU HÉRISSIER DE), naturaliste et archéologue français, né à Gerville, près de Coutances, le 19 septembre 1769, mort à Valognes, le 26 juillet 1853, était fils du seigneur de la paroisse, et prit le nom de la seigneurie. Après avoir fait de bonnes études, il s'occupa de langues vivantes et d'histoire naturelle. Effrayé par la révolution, il s'empressa d'émigrer, fit partie d'un régiment enrôlé contre la France, vécut dans quelques familles anglaises, et rentra dans sa patrie en 1801. Retiré à Gerville, il s'y consacra à l'agriculture et à l'histoire de la Normandie, surtout à celle du département de la Manche, et se fixa à Valognes en 1811. La botanique et la géologie lui doivent des travaux estimables et de bonnes collections. Il fit également de précieuses collections de médailles et d'objets d'art, exhumés de différents points du sol de la Manche. Il ne rechercha pas avec moins d'empressement les monuments écrits du moyen âge, qui pouvaient éclairer l'histoire locale : les chartes, les pouillés, les cartulaires, les registres historiques de toutes espèces. On le vit enfin recueillir les vieux livres sur la Normandie, et donner autour de lui le goût des collections d'historiens, de poëtes, de légendaires, etc., dédaignés par nos deux grands siècles littéraires et presque anéantis par la première révolution. Des mémoires qu'il imprima dans les premiers volumes de la Société Linnéenne et de la Société des Antiquaires de Normandie furent remarqués des juges les plus compétents. Dès lors une foule de compagnies françaises et étrangères lui conférèrent le titre de correspondant; il reçut le même titre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui lui avait décerné, en 1832, une des médailles du concours proposées aux auteurs d'ouvrages sur les antiquités nationales. Il était membre du conseil général de la Manche en 1830; il protesta par sa démission contre la révolution nouvelle, refusa plus tard, par vanité plus que par modestie, la croix de la Légion d'Honneur, et mourut dans l'attente d'une troisième restauration. Très-irascible de caractère, il voyait un ennemi dans quiconque refusait d'admettre ses opinions en archéologie, et sa haine s'exhalait dans ses conversations, sa correspondance et ses brochures. De ces dernières nous citerons les suivantes : *Lettres à M. Defrance sur les fossiles du département de la Manche;* 1814-1817; — *Recherches sur le pays des Unelli;* 1823; — *Recherches sur les anciens châteaux du département de la Manche;* 1824-1830; — *Catalogue des coquilles trouvées sur les côtes du département de la Manche;* 1825; — *Recherches sur le Mont-Saint-Michel;* 1828; — *Mémoire sur les villes et voies romaines du Cotentin;* 1830; — *Notice sur quelques antiquités Mérovingiennes, découvertes près de Valognes;* 1834; — *Essais sur les sarcophages, leur origine et la durée de leur usage;* 1836; — *Des Villes et des Voies romaines en basse Normandie;* 1838; — *Catalogue des monétaires mérovingiens;* 1841; — *Monuments romains d'Alleaume;* 1844; — *Recherches sur les îles du Cotentin;* 1846; — *Lettres sur la communication entre les deux Bretagnes;* 1848. Depuis sa mort on a imprimé de lui, à Cherbourg, un volume d'*Études sur le département de la Manche*, qui avaient paru dans le *Journal de Valognes*, et l'on réimprime, également à Cherbourg, ses *Recherches sur les anciens Châteaux*, revues par M. Léopold Delisle, de la Bibliothèque impériale (section des manuscrits).

J. TRAVERS.

Biographie de M. de Gerville, par M. Léopold Delisle; dans le *Journal de Valognes*. — *Id.*, par M. Travers; dans l'*Annuaire du département de la Manche* pour 1855.

*‡ **GERVINUS** (*George-Gottfried*), historien et homme politique allemand, né à Darmstadt, le 20 mai 1805. Destiné au commerce par ses parents, il apprit plusieurs langues étrangères,

(1) Il était alors prieur de Saint-Julien de Tours.

et reçut une instruction assez variée, dont il profita plus tard pour ses travaux historiques. Il resta ensuite quelque temps chez un négociant; mais il témoigna peu de goût pour la carrière commerciale, qu'il abandonna bientôt pour s'adonner uniquement à l'étude. Il compléta alors son instruction première, et en 1826 il se rendit à l'université de Heidelberg, où les cours de Schlosser lui inspirèrent l'amour des études historiques; puis il quitta Heidelberg pour un emploi de professeur dans un institut d'éducation à Francfort. Il renonça encore à cette position pour se livrer à l'enseignement académique. Il débuta par être simple *privat-docent* (répétiteur universitaire) à Heidelberg. Dans le but d'ajouter à la somme de connaissances qu'il possédait déjà, il se rendit en Italie. A son retour, en 1835, il fut reçu professeur suppléant à Heidelberg. Dès cette époque Gervinus avait entrepris la composition des œuvres qui lui assurent un rang éminent parmi les historiens de notre époque. Son histoire d'Aragon (*Geschichte Aragoniens*) attira sur lui l'attention de Dahlmann, qui le fit nommer professeur titulaire d'histoire et de littérature à Gœttingue. Gervinus avait essayé dès 1845, quoique sous le voile de l'anonyme, d'imprimer au journalisme allemand l'esprit et la direction des revues anglaises. Mais cette entreprise échoua. Il commença ensuite la publication de son important ouvrage ayant pour titre : *Geschichte der Poetischen Nationalliteratur* (Histoire de la Littérature poétique nationale); Leipzig, 1835-1838 : l'auteur y traite du développement de la poésie à toutes ses phases. Gervinus entra en fonctions comme professeur à Gœttingue en 1836. Ses premiers cours avaient pour objet la littérature et l'histoire politique au moyen âge, la littérature allemande depuis Lessing, enfin *Le Prince* de Machiavel.

Gervinus portait dans son enseignement une grande richesse de pensées, mais souvent il manquait d'ordre. Comme critique, il réussit surtout dans la négation; mais il est faible dans les points de vue individuels. En 1837 il perdit la chaire d'histoire qu'il occupait à Gœttingue pour s'être associé à la protestation des principaux professeurs de cette université, parmi lesquels Dahlmann, les deux Grimm et l'orientaliste Ewald, contre l'abolition de la constitution hanovrienne par Ernest-Auguste, duc de Cumberland, devenu roi de Hanovre. Trois jours après avoir signé cette protestation, Gervinus reçut l'ordre de quitter le territoire hanovrien. Il alla alors demeurer d'abord à Darmstadt, ensuite à Heidelberg; en 1838 il se rendit en Italie, et passa tout un hiver à Rome, entièrement livré à des recherches historiques. A son retour, il revint s'établir à Heidelberg, y fut nommé professeur honoraire de l'université, et recommença ses cours. En même temps il prit une part active aux événements politiques, surtout à ceux qui intéressaient l'Allemagne. Après avoir fondé, en 1847, avec Mittermaier et d'autres, la *Deutsche Zeitung* (Gazette allemande), Gervinus dirigea, en 1848, avec le baron de Gagern, l'opposition dans ce pays. En 1851 il professa des opinions plus avancées, et entra dans le parti républicain. Il porta ses convictions dans les ouvrages qu'il composa depuis, surtout dans l'*Einleitung* (Introduction) à l'Histoire du dix-neuvième siècle. Les doctrines contenues dans cet ouvrage valurent à l'auteur d'être poursuivi devant le tribunal de Bade; mais le gouvernement abandonna bientôt l'accusation. Le premier volume de l'Histoire du dix-neuvième siècle parut en 1855. Gervinus est meilleur écrivain qu'orateur; comme historien, il a de la méthode, de la clarté, et souvent il rappelle cette mâle simplicité des historiens de l'antiquité dont on s'est trop éloigné de nos jours. Outre les ouvrages mentionnés, on a de Gervinus : *Geschichte der Angelsachsen im Ueberblick* (Coup d'œil sur l'Histoire des Anglo-Saxons); Francfort, 1830; — *Historiche Schriften* (Écrits historiques); Francfort, 1833; — *Ueber den Gœtheschen Briefwechsel* (De la Correspondance de Gœthe); Leipzig, 1836; — *Gudrun* (Godrun), poëme épique; Leipzig, 1836; — *Grundzüge der Historik* (Traits fondamentaux de la Science historique); Leipzig, 1837; — *Neuere Geschichte der Poetischen Nationalliteratur der Deutschen* (Nouvelle Histoire de la Littérature poétique nationale des Allemands); Leipzig, 1840-1842, 2 vol., et 1852, 3ᵉ éd.; — *Kleine historische Schriften* (Petits Écrits historiques); Carlsruhe, 1838, où l'on trouve aussi une *Geschichte der Zechkunst* (Histoire de l'Art de boire); — *Mission der Deutschkatholiken* (Mission des Catholiques allemands); Heidelberg, 1845; — *Die Preussische Verfassung und das Patent vom* 3 *Februar* (La Constitution prussienne et la Patente du 3 février); Manheim, 1847; — *Shakspeare*; Leipzig, 1849-50 et 1850, 2ᵉ éd., 4 vol.

V. R.

Convers.-Lex. der Gegenwart. — *Men of the Time*. — Saint-René Taillandier, dans la *Rev. des Deux-Mondes*, 1856. — Le même, *Études sur l'Allemagne*.

GÉRY (*André-Guillaume*), orateur religieux français, né à Reims, le 17 février 1727, mort le 7 octobre 1786. Entré dans la congrégation de Sainte-Geneviève en 1742, il enseigna la philosophie et la théologie dans les colléges de son ordre, prêcha avec succès à Paris, et devint successivement curé de Saint-Léger à Soissons et de Saint-Irénée à Lyon. Il fut élu supérieur général de son ordre en 1778. Sa longue liaison avec deux prélats peu soumis à Rome, MM. de Fitz-James et de Montazet, le rendit suspect de jansénisme. Il jouit d'une grande réputation comme orateur. Ses *Sermons* ont été recueillis à Paris, 1788, 6 vol. in-12. On a aussi de lui une *Dissertation sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*; Paris, 1758, in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.* — Desessarts, *Siècles littéraires.*

GÉRY (*Joseph* DE SAINT-). *Voy.* SAINT-GÉRY.

GESENIUS (*Guillaume*), médecin allemand, né à Schœningen, en 1760, mort le 1er août 1801. Il fut successivement médecin à Nordhausen et à Waldenried en 1795. On a de lui : *Dissertatio de animi passionum in corpus efficacia;* Halle, 1784, in-4°; — *Versuch einer lepidopterologischen Encyklopædie*, etc. (Essai d'une Encyclopédie lépidoptère, etc.); Erfurt, 1786, in-8°; — *Medicinisch-Moralische Pathematologie*, etc. (Pathémathologie médico-morale, etc.); Erfurt, 1786, in-8°; — *Tabellarisches Verzeichniss der einfachen Arzneymittel des Gewæchsreichs*, etc. (Catalogue tabellaire des vertus des simples du règne végétal, etc.); Stendal, 1790, in-fol.; — *Handbuch der praktischen Heilmittellehre*, etc. (Manuel d'Hygiène pratique); Stendal, 1791, in-8°.

Callisen, *Med. Lex.*

GESENIUS (*Fréd.-Henri-Guill.*), un des plus célèbres orientalistes modernes, né à Nordhausen, le 3 février 1786, et mort à Halle, le 23 octobre 1842. Après avoir fait ses premières études au gymnase de sa ville natale, il fréquenta les cours de l'université de Helmstædt et ensuite ceux de l'université de Gœttingue. D'abord professeur au gymnase de Helmstædt, il fut appelé à Gœttingue, en 1806, comme répétiteur de théologie. En 1809, sur la proposition de Jean de Muller, il fut nommé professeur de littérature ancienne au gymnase de Heiligenstadt. L'année suivante, il accepta une chaire de théologie à l'université de Halle. Il a occupé ce poste jusqu'à la fin de ses jours. Ses tendances théologiques, fortement rationalistes, lui attirèrent, surtout depuis 1830, des attaques aussi vives qu'inconvenantes de la part du parti orthodoxe. On a de lui : *Versuch über die Maltesische Sprache, Beitrag zur arabischen Dialectologie* (Essai sur la Langue Maltaise, supplément à la Théorie des Dialectes Arabes); Leipzig, 1810, in-8°; — *Hebr. und Chald. Handwörterbuch* (Dictionnaire manuel Hébreu et Chaldéen); Leipzig, 1810-12, 2 vol. in-8° : nombreuses édit.; trad. latine par Gesenius lui-même; deux trad. ang., l'une par Chr. Leo et l'autre par Edw. Robinson, imprimées plusieurs fois à Cambridge, New-York, Boston, etc.; — *Hebr. Elementarbuch* (Livre élémentaire pour apprendre l'Hébreu); Halle, 1813-1814, 2 vol. in-8°, comprenant, le premier volume une Grammaire Hébraïque, et le second des morceaux choisis de la Bible hébraïque, suivis d'un glossaire. La Gramm. Hébraïque en est à ce moment à sa quatorzième édition ; elle a été traduite en anglais par Conaut, en 1837, et imprimée plusieurs fois dans cette langue, soit en Angleterre, soit en Amérique. M. Cellerier l'a prise pour modèle dans ses *Éléments de la Grammaire Hébraïque;* Genève, 1824, in-8°; — *Geschichte der hebr. Sprache und Schrift* (Histoire de la Langue et de l'Écriture hébraïques); Leipzig, 1815, in-8°, ouvrage aussi savant que bien conçu; — *De Pentateuchi Samaritani Origine, Indole et auctoritate;* Halle, 1815, in-4°; — *Ausführliches grammatisches kritisches Lehrgebæude der hebr. Sprache, mit Vergleichung der verwandten Dialekte* (Système complet, grammatical et critique de la langue hébr. comparée aux dialectes de la même famille); Leipzig, 1817, 1 vol. in-8°. Dans ce savant ouvrage, Gesenius a voulu se tenir en dehors de tout esprit de système. Profitant des travaux des diverses écoles de philologues hébraïsants, sans adopter les principes exclusifs d'aucune d'elles, il s'est attaché aux faits, et a composé sa grammaire d'après la méthode expérimentale appliquée aux textes hébreux. Cette réserve a trouvé depuis des adversaires passablement passionnés, d'un côté dans l'école rationnelle de M. Ewald, et de l'autre dans l'école de MM. Furst et Delitzsch, école qui se donne le nom d'histoire analytique; — *Der Prophet Iesaia, übersetzt, und mit einem vollst. philol.-kritischen und historischen Commentar begleitet* (Le Prophète Isaïe traduit et accompagné d'un commentaire philol., critiq. et historiq. complet); Leipzig, 1820-21, 3 vol. in-8°; seconde édit. 1829, traduction et commentaire très-remarquables; — *De Samaritanorum Theologia, ex fontibus ineditis comment.;* Halle, 1822, in-4°; — *Carmina Samaritana, edit. et interpret. lat. cum comment.;* Leipzig, 1824, in-4°; — *De Inscriptione Phœnic.-Græca in Cyrenaica reperta, ad Carpocratianorum hæresin pertinente, Comment., cum tabula lapidi incisa;* Halle, 1825, in-4°; — *Thesaurus philolog. criticus Linguæ Hebr. et Chald. Veteris Testamenti;* Leipzig, 1827-53, 6 part. in-4°. Les trois premières parties ont eu déjà une seconde édit. C'est le travail le plus considérable que l'on possède en fait de lexicographie hébraïque; — *Palæograph. Studien über phœnicische und punische Schrift* (Études paléographiq. sur l'Écriture Phénicienne et Carthaginoise); Leipzig, 1835, in-4°; — *Descriptio de Inscriptione Punica Libyca;* Leipzig, 1836, in-4°; — *Disputatio de Inscriptione punica lybica;* Leipzig, 1836, in-4°; — *Scripturæ Linguæque Phœniciæ Monumenta quotquot supersunt; addit. De Scriptura et Lingua Phœnicum Comment.;* ouvrage capital pour l'archéologie phénic. Leipzig, 1837, 3 part., in-4°; — *Ueber die Himjaritische Sprache und Schrift* (De la Langue et de l'Écriture Himjaritiques); ibid., 1841, in-8°. L'Encyclopédie allemande d'Ersch et Gruber contient plusieurs articles de Gesenius sur diverses parties de l'histoire et de la littérature de l'Orient. La plupart de ces articles sont de véritables traités, autant par leur étendue que par leur importance. Enfin, il a été longtemps un des principaux rédacteurs du Journal littéraire général de Halle. Michel NICOLAS.

Gesenius, *Eine Erinnerung an seine Freunde;* Berlin, 1843, in-8°.

GESLEN. *Voy.* GHELENN.

GESNER (*Conrad*), célèbre savant suisse, né à Zurich, en 1516, mort le 13 décembre 1565. Il eut d'excellents maîtres, tels que Thomas Plattner, Théodore Bibliander, Oswald Myconius, Pierre Dasypodius. Ce fut enfin Jean-Jacques Ammien, professeur d'éloquence à Zurich, qui compléta l'éducation du jeune Gesner au moment où la modeste fortune de son père allait le contraindre de s'arrêter dans le cours de ses études. La perte de son père, tué dans une guerre civile, celle de son généreux professeur l'obligèrent de voyager à l'étranger. Il se rendit à Strasbourg, où il fut accueilli par Wolfgang-Fabrice Capiton, chez lequel il continua ses études de langue hébraïque. Revenu en Suisse quelques mois plus tard, il y obtint de l'Académie de Zurich une pension qui lui permit de faire un voyage en France. Il y vint avec Jean Frisius, depuis son ami, séjourna à Bourges, y étudia le grec et le latin, et donna des répétitions. A dix-huit ans il vint à Paris; enfin, il retourna à Strasbourg. Rappelé par l'académie de Zurich, pour y professer, il ne trouva pas dans ses fonctions nouvelles des ressources suffisantes; il résolut alors d'en chercher d'autres dans l'étude de la médecine. Il se rendit à cet effet à Bâle, qu'il quitta un an plus tard pour aller à Lausanne, où il professa la langue grecque. Trois ans plus tard, il se rendit à Montpellier pour y achever ses études médicales; mais il n'y séjourna que peu de temps, et revint à Bâle, où il fut reçu docteur en médecine. Il pratiqua d'abord à Zurich, et quelque temps après il fut appelé à professer la philosophie. Il exerça cet enseignement pendant vingt-quatre ans. Ses principeux ouvrages sont : *Lexicon Græco-Latinum*; Bâle, 1537, in-fol.; — *Medicamentorum succiduorum Galeno adscriptorum Tabula, latinitate donata*, etc.; Bâle, 1540, in-8°; se trouve à la suite de l'ouvrage d'Actuarius *De Compositione Medicamentorum*; — *Enchiridion Historiæ Plantarum ordine alphabetico*, etc.; Bâle, 1541, in-8°; — *Compendium ex Actuarii Zachariæ libris De Differentiis Urinarum*, etc.; Zurich, 1541, in-8°; — *Apparatus et delectus Simplicium medicamentorum, ex Dioscoride et Mesuæo præcipue, alphabeti ordine*, etc.; Lyon, 1542, in-8°; — *Catalogus Plantarum nomina latine, græce, germanice et gallice e regione proponens, secundum ordinem alphabeti*, etc.; Zurich, 1542, in-4°; — *De Lacte et operibus lactariis Libellus philologus pariter ac medicus*; Zurich, 1543, in-8°; — *Bibliotheca universalis, sive catalogus omnium scriptorum locupletissimus in tribus linguis, latina, græca et hebraica, exstantium et non exstantium veterum et recentiorum in hunc usque diem doctorum et indoctorum publicatorum et in bibliothecis latentium*; Zurich, 1545-1549, in-fol.; cet ouvrage, qui a servi de modèle à ceux du même genre parus depuis, est resté incomplet. Il devait être divisé en trois parties, la première dont on vient de donner le titre; la deuxième, dont il n'a paru que dix-neuf livres, est intitulée : *Pandectarum sive Partitionum universalium Libri XXI* (XIX), *sive Bibliothecæ tomus secundus*; le XX°, qui devait contenir la médecine, n'a point paru; le XXI° ayant pour titre : *Partitiones Theologicæ, Pandectarum universalium liber ultimus*, a paru à Zurich, 1549, in-fol.; il a été publié un supplément de cette *Bibliothèque*, sous le titre de *Appendix Bibliothecæ C. Gesneri*; Zurich, 1555, in-fol. On en a fait aussi plusieurs abrégés, parmi lesquels celui de Conrad Lycosthène; — *Historiæ Animalium*; Zurich, 1551-1621, I-V; le livre I[er] est consacré aux vivipares, le second aux ovipares inférieurs, le troisième aux oiseaux, le quatrième aux poissons et autres animaux aquatiques, enfin le cinquième aux serpents; — *Thesaurus Evonymi Philiatri de remediis secretis; liber physicus, medicus et partim etiam œconomicus*; Zurich, 1552, in-8°; — *De Thermis et Fontibus medicamentis Helvetiæ et Germaniæ libri duo*; dans la collection *De Thermis*, Venise, 1553, in-8°; — *Davidis Kyberi, Argentinensis, Lexicon Rei Herbariæ, trilingue*, etc.; Strasbourg, 1553, in-8°; — *Icones Animalium quadrupedum viviparorum et oviparorum quæ primo et secundo Historiæ Animalium libris a Conrado Gesnero describuntur*, etc.; Zurich, 1560, in-fol.; — *Historiæ Animalium Liber secundus, qui est de quadrupedibus oviparis, cum appendice ad quadrupedes viviparos*; Zurich, 1554, in-fol.; — *Historiæ Animalium Liber tertius, qui est de avium natura*; Zurich, 1554, in-fol.; — *Icones Avium omnium quæ in Avium Historia describuntur, cum nomenclaturis singularum in linguis diversis Europæ*; Zurich, 1555, in-fol.; — *Enchiridion Rei Medicæ triplicis*, etc.; Zurich, 1555, in-8°; — *De Chirurgia Scriptores optimi quinque veteres et recentiores*; Zurich, 1555, in-fol.; — *De raris et admirandis Herbis quæ, sive quod noctu luceant, sive alias ob causas lunariæ nominantur, Commentariolus, et obiter de aliis etiam rebus quæ in tenebris lucent*, etc.; Zurich, 1555, in-4°; — *Mithridates, sive de differentiis linguarum*, etc.; Zurich, 1555, in-8°, et 1610, in-8°; — *Sanitatis tuendæ Præcepta, litteratis præcipue*, etc.; Zurich, 1556, in-8°; — *Cl. Æliani Monumenta quæ exstant omnia, græce et latine*; Zurich, 1556, in-fol.; — *P. Ovidii Nasonis Halieuticon, hoc est de piscibus*, etc.; Zurich, 1556, in-8°; — *De Stirpium aliquot nominibus vetustis*, etc.; Bâle, 1557, in-8°.; — *M. Antonini, imperatoris romani et philosophi, De seipso, seu vita sua, Libri XII*, etc.; Zurich, 1558. Gesner n'a été que l'éditeur de ces ouvrages; — *Historiæ Animalium*, etc.; Zurich, 1558, in-fol.; — *Hannonis, Carthaginiensium ducis, Navigatio*, etc.;

Zurich, 1559, in-8°, avec la description de l'*Afrique* de Léon l'Africain; — *Xenocratis De Alimento ex aquatilibus libellus, græce et latine*; Zurich, 1559, in-fol.; — *Icones Animalium aquatilium in mari et dulcibus aquis degentium*, etc.; ibid., 1560, in-fol.; — *Valerii Cordi Simesusii Annotationes in Pedacii Dioscoridis Anazarbæi De Medica Materia libros quinque*, etc.; Zurich, 1561, in-fol.; — *Conradis Gesneri De Anima liber, sententiosa brevitate*, etc.; Zurich, 1563, in-8°; — *De omni Rerum Fossilium Genere*, etc.; Zurich, 1555, in-8°; — *Epistolarum Medicinalium Libri tres*, etc.; Zurich, 1577, in-4°; — *Physicæ Meditationes, scholia et annotationes in aliquot libros Aristotelis*; Zurich, 1586, in-8°; — *Tabula de Stirpium Collectione*; Zurich, 1587, in-8°; — *Historiæ Animalium Liber quintus, qui est de serpentum natura*, etc.; Zurich, 1587, in-8° (posthume); — *Epistolæ hactenus non editæ*, à la suite du livre de Jean Bauhin *De Plantis*, etc.; Bâle, 1591, in-8°. Jugé comme naturaliste, C. Gesner fut un savant compilateur plutôt qu'un observateur original. Son *Histoire des Animaux* fut la base de presque tous les traités zoologiques publiés jusque vers le milieu du dix-huitième siècle.

J. Simler, *Vita C. Gesneri*; Zurich, 1566, in-4°. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. II. — Haller, *Biblioth. Botan.*, t. I, p. 283, et *Bibliot. Med. pract.*, t. II, p. 52. — — Nicéron, *Mémoires*, t. XVII, p. 337. — Meister, *Berühmt. Züricher*, I, 277.

GESNER (*Jean-Matthias*), érudit allemand, né à Roth, le 9 août 1691, mort le 3 août 1761. Il étudia au gymnase de Roth, dans le pays d'Anspach, et s'y fit remarquer par son goût pour les anciens et pour les langues orientales. En 1710 il se rendit à Iéna, où il étudia la théologie. En 1715 il fut nommé co-recteur au gymnase de Weimar, puis directeur de la bibliothèque publique. En 1728 il devint recteur à Iéna, d'où il passa presque aussitôt, au même titre, à l'école de Saint-Thomas de Leipzig. Il fut investi de ces fonctions en 1730, et dès lors il s'occupa de son édition des *Scriptores Rei Rusticæ*. Lors de la fondation de l'université de Gœttingue, il y fut appelé à professer l'éloquence. En même temps on le chargea de la surveillance de toutes les écoles du Hanovre. Il fut le premier membre ordinaire de la Société Royale, fondée en 1751, et en 1761 il en fut nommé directeur. En 1756 il devint conseiller aulique. Ses principaux ouvrages sont : *Philopatris Dialogus Lucianeus, cum disp. de illius ætate et auctore*; Iéna, 1714, in-8°; — *Institutiones Rei Scholasticæ*; ibid., 1715, in-8°; — *Commentatio de Annis Ludisque sæcularibus veterum Romanorum*; ibid., 1717, in-8°; — *Chrestomathia Ciceroniana*, etc.; ibid., 1717, in-8°; — *Basilii Fabii Thesaurus Eruditionis, recensitus emendatus et locupletatus*; Leipzig, 1726, in-fol., et 1735, même format; en 1749 on en fit une nouvelle édition, contre la volonté de l'auteur; — *Chrestomathia Pliniana*; Iéna, 1728, in-8°; — *Primæ Lineæ Artis Oratoriæ*; Anspach, 1730, in-8°; — *Chrestomathia Græca, seu loci illustres ex optimis scriptoribus delecti*; ibid., 1731, in-8°; — *Livius, ex edit. Clerici*; ibid., 1734, in-8°; — *Scriptores Rei Rusticæ veteres Latini, Cato, Varro, Columella, Palladius, Vegetius et Gargilius Martialis, cum Notis et Lexico Rei Rusticæ*; ibid., 1735, 2 vol. in-4°; — *Plinii Panegyricus in Trajanum*; Gœttingue, 1735, in-8°; — Ψυχαὶ Ἱπποκράτους, *ex libr. I de Diæta*; ibid., 1737, in-4°; — *Quintilianus, De Institutione Oratoria, collatione codicis Gothani et Jensinianæ editionis illustratus*; ibid., 1738, in-8°; — *Plinii Epistolarum Libri X, ejusdem Panegyricus*; Leipzig, 1739, in-8°; — *Carminum Libri III*; Breslau, 1743; — *Commentatio de opinatis sæcularium ludorum notis in numis romanorum gentium*; Gœttingue, 1745, in-4°; — *Enchiridion seu Prudentia privata ac civilis T. Pomponii Attici*; ibid., 1745, in-12; — *Thesaurus Latinæ Linguæ et eruditionis romanæ*; Leipzig, 1747, 4 vol. in-fol.; — *Index etymologicus Latinitatis*; ibid., 1749, in-8°; — *Horatii Eclogæ*; ibid., 1752, in-8°; — *Kleine deutsche Schriften* (Petits Écrits allemands); Gœttingue, 1756, in-8°; — *Primæ Lineæ Isagoges in Eruditionem universalem*; Leipzig, 1757, in-8°; — *Claudianus, cum notis*; ibid., 1759, in-8°; — *Chrestomathia Tragica, tres integras tragœdias continens, Æschyli* Prometheum, *Sophoclis* Ajacem, *Euripidis* Phœnissas, 1762; — Ὀρφέως ἅπαντα, *seu Orphei Argonautica, Hymni*, etc.; Leipzig, 1765, in-8°; — *Thesaurus Epistolicus Gesnerianus*, etc.; Halle, 1768, in-8°; — *Biographia academica Gœttingensis*, etc.; 1768.

Gœtten, *Gel. Europ.* — Pütter, *Gel. Gesch. der Univ. Gœtting.*

GESNER (*Jean-Albert*), médecin allemand, né à Anhausen, le 17 septembre 1694. Il étudia à Altorf, où il fut reçu docteur. Il fut ensuite médecin à Günzenhausen, puis médecin de la cour de Wurtemberg; enfin, il fut attaché en la même qualité au duc lui-même, qu'il accompagna en Hollande et en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Zinzibere*; Altorf, 1723, in-4°; — *Historia Cadmiæ fossilis metallicæ, seu cobalti Zassaræ et smalti*; pars I, Berlin, 1744, in-4°; — *Historisch-physicalische Beschreibung des Wurtenbergischen Wildbades* (Description historique et physique des Eaux de Wildbald, dans le Wurtemberg); Stuttgard, 1745, in-8°; — *Beschreibung des unweit Stuttgard gelegenen Hirschbades* (Description des Eaux de Hirschbad, situé non loin de Stuttgard); ibid., 1746, in-8°; — *Selecta physico-œconomica*, etc.; 1749, in-8°; — *Pharmacopæa Wirtembergica*; ibid., 1750, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

GESNER (*André-Samuel*), érudit allemand,

mort en 1778. Il étudia à Iéna et à Halle, fut recteur à Rotenbourg, et remplit de longues années ces fonctions. Il ne laissa que des dissertations, dont un grand nombre, assez remarquables, ont été publiées par Harles, sous ce titre : *Andr.-Sam. Gesneri Selectæ Exercitationes scholasticæ varii argumenti*; Nuremberg, 1730, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

GESNER (*Jean-Jacques*), numismate suisse, né à Zurich, en 1707, mort dans la même ville, en décembre 1787. Il écrivit sur la numismatique, et rassembla une collection estimée, qui passa ensuite à son frère, Jean Gesner. Ses principaux ouvrages sont : *Thesaurus universalis omnium Numismatum veterum Græcorum et Romanorum*; Zurich, 1733, 4 vol. in-fol.; — *Specimen Rei Numariæ*; ibid., 1735; — *Numismata Regum Macedoniæ, omnia quæ laboribus celeberrimorum virorum*, etc., *hactenus edita sunt*, etc.; Zurich, 1738, in-fol.; — *Numismata Græca populorum et urbium*; ibid., 1739-1754, in-fol.; — *Numismata Regum Syriæ, Ægypti, Arsacidarum populorum et urbium Græciæ, imperatorum romanorum, latina et græca*; ibid., 1748.

Hirsching, *Hist. liter. Handb.*

GESNER (*Jean*), frère du précédent, médecin suisse, né à Zurich, le 28 mars 1709, mort le 28 mars 1790. Il appartenait à la famille du célèbre Conrad Gesner. Son père, Christophe, pasteur à Wangen, le fit élever avec soin, et cultiva surtout ses dispositions pour les sciences physiques. Il apprit les éléments de la chirurgie pratique, de la médecine théorique et de l'anatomie à l'école d'Esslinger de Scheuchzer et de son frère Christophe Gesner. Aux leçons de ces maîtres il joignit celles de Jean Muralt; puis il entra dans une officine, pour s'y familiariser avec l'art de préparer les médicaments composés. Après diverses excursions dans les montagnes de la Suisse, pour y faire des études d'histoire naturelle, il se rendit à Leyde, où Boerhaave l'accueillit avec empressement. Il séjourna pendant un an dans cette ville; il reprit le cours de ses voyages, s'arrêta pendant quelque temps à Amsterdam, où il visita Ruysch, âgé alors de quatre-vingt-dix ans; enfin, il vint à Paris, où, recommandé par Boerhaave, il fut l'objet de la bienveillance particulière de Jussieu, Ledran et Isnard. Sa santé l'obligea de retourner en Suisse. Il vit à Bâle Haller, avec lequel il était déjà lié à Leyde. C'est alors aussi qu'il étudia la haute géométrie sous J. Bernoulli. En 1728, au retour d'un voyage dans les Alpes Suisses, où il avait accompagné Haller, il reçut le grade de docteur. A son retour à Zurich, il y donna des leçons d'anatomie et d'histoire naturelle, et seconda Haller dans la composition de l'Histoire des Plantes de la Suisse : il fit à cet effet de longues excursions. Appelé à une chaire de botanique à Saint-Pétersbourg, il se vit obligé, à cause de la faiblesse de sa santé, de refuser de la remplir; mais en 1733 il fut nommé professeur titulaire de mathématiques à Zurich, et en 1738 il joignit à cet enseignement celui de la physique. Il professa pendant quarante-cinq ans, tout en s'efforçant de répandre le goût des sciences exactes. En 1757, il fonda la Société de Physique, dont il dirigea les travaux durant trente ans. C'est à Jean Gesner que Zurich doit l'établissement de son jardin botanique. On a de lui : *Meditationes physicæ de frigore*; Zurich, 1734, in-4°; — *De exhalationum natura, causis et effectibus*; Bâle, 1739, in-4°; — *Dissertatio de vegetabilibus quæ agit de partibus vegetationis*; Zurich, 1740, in-4°; — *Diss. quæ sistit partium fructificationis structuram, differentias atque usus*; Zurich, 1741, in-4°; Leyde, 1747, in-8°, dans l'*Oratio de necessitate peregrinationum intra patriam* de Linné. Dans cette dissertation, Gesner reproduit au sujet du système sexuel tous les arguments connus sur cette matière; — *De principiis philosophiæ naturalis*; Zurich, 1742, in-4°; — *De principiis corporum*; Zurich, 1743, in-4°; — *Dissertatio exhibens considerationem physico-mathematicam cometæ*; Zurich, 1744, in-4°; — *Dissertatio exhibens considerationem theologicam*; Zurich, 1745, in-4°; — *De corporum motu et viribus*; Zurich, 1746, in-4°; — *Dissertationes duæ de effectibus, qui a virium compositione producuntur*; Zurich, 1747, in-4°; — *De termino vitæ*; Zurich, 1748, in-8°; — *De motibus variatis*; Zurich, 1749, in-4°; — *Dissertatio sistens de motibus variatis supplementum, de viribus centralibus*; Zurich, 1750, in-4°; — *De natura et viribus fluidorum*; Zurich, 1751, in-4°; — *De petrificatorum differentiis et varia origine*; Zurich, 1752, in-4°; — *De ranunculo bellidifloro et plantis degeneribus*; Zurich, 1753, in-4°; — *De hydroscopio constantis mesuræ*; Zurich, 1754, in-4°; — *De thermoscopio botanico*; Zurich, 1755, in-4°; — *De petrificatorum variis originibus, præcipuarum telluris mutationum testibus*; Zurich, 1756, in-4°; — *De triangulorum resolutione, primario matheseos ad physicam applicatæ fundamento*; Zurich, 1757, in-4°; — *Phytographia sacra generalis*; Zurich, 1759, in-4°; — *Phytologia sacra specialis*; Zurich, 1768, in-4°; — *De variis annonæ conservandæ methodis, earumque delectu*; Zurich, 1761, in-4°; — *Tabulæ phytographicæ analysin generum exhibentes, cum commentario*, t. XI; Zurich, 1795-1803, publié par Schinz. Les planches qui accompagnent cet ouvrage sont bien exécutées; — des *Mémoires* dans les *Actes de la Société d'Histoire naturelle de Zurich*; — des *Lettres* à Haller, dans les *Epistolæ ab eruditis viris ad A. Haller scriptæ*; Berne, 1773-1775, in-8°.

Biographie médicale.

GESNER (*Salomon*), peintre et poëte suisse, né à Zurich, le 1er avril 1730, mort dans la même ville, le 2 mars 1788. C'est à Zurich qu'il reçut sa

première instruction. Mais la nature plutôt que l'étude fut son principal maître. Les beaux-arts, la poésie l'attirèrent tout d'abord. Ses paysages respirent le sentiment de la nature vraie; ses gravures sur cuivre ne sont pas non plus dépourvues de mérite : on y trouve un goût bien senti de l'antiquité, uni à beaucoup de simplicité. Quant à son talent poétique, c'est dans Théocrite que Gesner trouva sa première source d'inspiration. « C'était mon poëte favori, dit-il; quand je sus assez de grec pour le lire dans le texte, j'éprouvai le plaisir que procure une connaissance plus intime de l'homme dont on est bien aise de faire un ami. Je ne pouvais plus me séparer de Théocrite; quand j'écrivis *Daphnis*, c'est le poëte grec que j'avais devant les yeux. » Son père voulait faire de lui un libraire : le jeune homme dut, pour obéir, se rendre à Berlin. Il eût bien voulu s'en tenir aux lettres, et pendant quelque temps, voyant la volonté paternelle opposée à sa vocation, il chercha des moyens d'existence dans son talent de peintre paysagiste. Il avait soumis quelques essais poétiques à Ramler, en qui il avait trouvé un juge si rigoureux qu'il n'osa plus écrire en vers. Il résolut alors de ne traduire sa pensée qu'en prose. De Berlin il se rendit à Hambourg, où il se lia avec Hagedorn; enfin, il revint à Zurich, et s'y livra avec ardeur à la composition de ses œuvres poétiques. On a de lui : *Lied eines Schweizers an sein bewaffnetes Maedchen* (Le Chant d'un Suisse à sa bien-aimée armée); 1751; — *Daphnis;* 1754. Ce poëme, un de ses titres les plus solides à la renommée, lui fut inspiré par la lecture de la traduction de Longus par Amyot; — *Inkle und Parico;* 1756. C'est une continuation de l'œuvre de Bodmer; — *Idyllen* (Idylles); 1758 et 1762; — *Tod Abels* (La Mort d'Abel); 1758 : une sorte d'épopée en prose. Le succès de cette production fut considérable, supérieur même à l'attente de l'auteur, qui la jugeait (à tort évidemment) la plus faible de ses œuvres; — *Der erste Schiffer* (Le premier Navigateur) : Gesner aimait cette petite et gracieuse composition, ainsi qu'il l'écrit lui-même à l'abbé Bertola; — *Gedichte* (Poésies); 1762, 4 vol. C'est un recueil de ses œuvres diverses; — *Briefe ueber die Landschaftmalerei* (Lettres sur la peinture de paysage); 1772. Comme peintre, Gesner s'est acquis une juste renommée; seulement il ne sut pas donner à ses toiles une forte durée, en y employant l'huile de lin au lieu de l'huile d'olive. Quant à la gravure, on ne connut d'abord de lui que des vignettes, des illustrations d'ouvrages, parus en 1756, et celles qu'il exécuta pour la collection de ses œuvres, 1770-1772; — des *Vues suisses*, exécutées pour l'*Almanach helvétique*, dont il était l'éditeur, 1780-1788. V. R.

Hirsching, *Literar. Handb.* — S. Hottinger, *S. Gessner;* (Zurich, 1796, in-8°). — L. Meister, *Les Zurichois illustres* (en allemand), t. II, p. 130. — G. Bertola, *Elogio do S. Gessner;* Padoue, 1789, in-8°. — J. Mordani, *Elogio storico di Sal. Gessner* (Bologne, 1840, in-8°).

* **GESNOUIN** (*François-Jean-Baptiste*), chimiste et homme politique français, né à Fougères, le 15 mai 1750, mort à Brest, le 24 février 1814. Il vint fort jeune à Paris, travailla chez Cadet père et dans le laboratoire de La Rochefoucauld-Liancourt. Il suivit surtout les travaux de Lavoisier, de Fourcroy, et plus tard ceux de Vauquelin. L'appui du duc de Penthièvre, dont son père régissait les domaines aux environs de Fougères, le désigna à l'attention du gouvernement qui le nomma apothicaire major à Brest, le 1er mai 1777. En janvier 1793 il devint pharmacien en chef. Après avoir été membre du conseil général de la commune de Brest (juillet 1789), il devint membre du conseil municipal. Nommé au Conseil des Cinq Cents en germinal an V (avril 1797), il concentra son activité dans les travaux de commission qui avaient pour objet l'organisation de la marine, et ne monta à la tribune qu'une seule fois (18 avril 1799), lors de la discussion du Code Pénal maritime. Il fut compris dans les membres des anciens Conseils désignés par le sénat, le 26 décembre 1799, pour former le corps législatif. A l'expiration de son mandat, il revint à Brest, et y reprit ses fonctions de pharmacien en chef, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Comme chimiste, son nom est resté attaché à une préparation pharmaceutique anti-vénérienne. P. Levot.

Archives de la marine et de la mairie de Brest. — *Documents inédits.*

* **GESRIL DU PAPEU** (*Joseph-François-Anne*), marin français, né le 23 février 1767, à Saint-Malo, fusillé à Auray, en 1795. Il fut le compatriote et le compagnon d'études de Châteaubriand. Tous deux habitaient la même maison. Entré dans la marine comme garde, en 1781, Gesril du Papeu prit part à la guerre de l'indépendance américaine, et fut fait lieutenant de vaisseau en 1789. Ayant émigré, il fit la campagne des princes en 1792, et se rendit ensuite à Jersey. Entré dans le régiment du comte d'Hector, il fut nommé lieutenant de la compagnie noble des élèves de la marine, et prit part à l'expédition de Quiberon. Au combat de Sainte-Barbe, le 16 juillet 1795, cette compagnie fut presque entièrement détruite. Il n'en resta que dix-sept hommes non blessés. Gesril fut de ce nombre. Le 21, après s'être vaillamment montré à la défense du fort Penthièvre, quand le sort de la journée fut décidé, et que Sombreuil eut demandé un nageur intrépide qui se chargeât d'aller faire cesser le feu des Anglais, ce fut Gesril qui se présenta. Quoiqu'il fût depuis plusieurs jours malade de la fièvre, et que la mer, jonchée de cadavres, dût gêner ses mouvements, il ne prit que le temps de se déshabiller, se jeta à l'eau et atteignit heureusement l'une des corvettes anglaises dont le feu balayait la plage. Sa mission accomplie, il se disposa à regagner la terre. Le commandant et les officiers anglais firent tous leurs efforts pour le retenir : « Je suis prisonnier de guerre, leur répondit-il; ma

parole est engagée, je ne puis y manquer. » Le commandant insiste, et lui refuse formellement un canot : Gesril, inébranlable, s'élance de nouveau à la nage. Dans la traversée, il rencontre son ami M. de Vossey, qui avait obtenu du commodore Warren une chaloupe dans laquelle il recueillit vingt royalistes. Vainement, à son tour, il conjura Gesril d'y entrer : toutes ses instances ne purent le déterminer. Le généreux émissaire continua de lutter contre tous les obstacles. Le feu des Anglais ayant cessé, les soldats républicains se répandirent sur la côte. Quelques-uns visaient les malheureux qu'ils voyaient se débattre dans les flots. Vingt fusils se dirigèrent sur Gesril. Le capitaine Rottier, de la légion nantaise, défendit, mais trop tard, de tirer. Une balle atteignit Gesril à l'avant-bras gauche; il n'aborda qu'avec beaucoup de peine. Ses habits déposés sur le sable avaient été enlevés. Le capitaine Rottier fit donner à l'émigré, par quelques-uns de ses soldats, de quoi se couvrir. Sa blessure fut pansée. Gesril, satisfait d'avoir rejoint ses camarades, attendit le sort qu'il était venu chercher : il eût pu facilement se sauver dans le trajet du fort Penthièvre à Auray. Rottier lui proposa de l'y aider; mais Gesril avait prononcé au fort Penthièvre le serment de ne point se séparer de M. de Sombreuil, et quoi que pût lui dire Rottier, il resta fidèle à son serment. Cette fidélité causa sa perte; car, peu de jours après, il fut fusillé à Auray. Son dévouement, qui lui a fait donner le nom de *Régulus vendéen*, est retracé sur une des faces du monument de Quiberon, où on le voit s'élancer, pour regagner la terre, de la corvette où il avait porté son message.

M. Crétineau-Joly a jeté des doutes sur les titres de Gesril du Papeu à l'honneur de ce beau trait, en mettant en avant le nom de M. Guerry de Beauregard. Mais M. Théod. Muret a prouvé, par des documents irrécusables, que le héros malouin accomplit seul cet acte d'admirable dévouement. P. LEVOT.

Crétineau-Joly, *Histoire de la Vendée militaire*, III, chap. VII. — Théod. Muret, *Histoire des Guerres de l'Ouest*, par Théod. Muret, IV, p. 168, 466-468.

GESSI (*Giovanni-Francesco*), peintre de l'école bolonaise, né en 1588, mort en 1625 ou 1649. Il apprit d'abord le dessin sous Denis Calvart, puis sous le Cremonici; mais ni l'un ni l'autre de ces maîtres ne parvint à le fixer. Il quitta leurs ateliers pour celui du Guide, et fit de tels progrès sous cet illustre maître, que bientôt il fut en état de l'aider dans ses travaux, ayant plus qu'aucun autre de ses élèves saisi sa manière, au point d'être surnommé le *second Guide*. Il ne put cependant jamais l'égaler pour la pureté du dessin, l'expression et le choix des figures; mais il rivalisa avec lui pour la franchise et la fermeté du pinceau et le moelleux du coloris, et l'emporta pour la facilité de l'exécution. Malheureusement, il voulut suivre son maître dans les transformations de son talent, et ayant essayé d'imiter sa seconde manière, il ne réussit qu'à devenir faible et languissant. Dans les dernières années de sa vie, son talent baissa encore. Ruiné par des procès, livré à l'intempérance, Gessi ne produisit plus que des œuvres froides, à peine coloriées et manquant de noblesse et de correction.

Pendant qu'il était encore dans la vigueur de l'âge, Gessi avait osé accepter la périlleuse mission de peindre la chapelle de Saint-Janvier à Naples, à la place du Guide, qui, à peine arrivé dans cette ville, avait vu son domestique bâtonné par des gens masqués et avait dû s'enfuir pour sauver sa vie. Gessi ne fut pas plus heureux : il avait amené avec lui pour l'aider deux de ses élèves, G.-B. Ruggieri et Lorenzo Menini : on les attira à bord d'une galère, qui fit voile à l'instant et les entraîna loin de Naples. Abandonné ainsi, Gessi dut à son tour renoncer à l'entreprise, et quitta Naples avant d'avoir mis la main à l'œuvre. On sait que toutes ces tracasseries étaient l'œuvre de l'Espagnolet et de Belisario Lorenzio, dont la basse jalousie fit tant souffrir aussi l'immortel Dominiquin. Gessi a laissé d'innombrables tableaux, dont les principaux sont : à Bologne, à la Nunziata : *Saint François recevant les stigmates*; à San-Giovanni-in-Monte, *La Vocation de saint Jacques et saint Jean*; à Saint-Philippe et Saint-Jacques, *La Descente du Saint-Esprit*; à Sainte-Catherine, *Le Martyre de cette sainte*; à San-Michele-de'-Leprosetti, *Le Couronnement de la Vierge*; à San-Salvator, *Le Christ portant la croix*, figure dessinée et retouchée par le Guide; au musée, un *Miracle de saint Bonaventure*; *Saint François et deux anges*; une *Sainte Famille*; *Le Christ au Jardin des Olives*; *La Vierge et deux saints*; — A Naples, à Saint-Philippe-Neri, *Saint Jérôme effrayé par la trompette du jugement dernier*; — A Lucques, à Saint-Augustin, *L'Adoration des Mages*; — à Pérouse, à San-Pietro, *Le Christ succombant sous la croix*; — A Modène, à la Madonna-delle-Grazie, *Un Repos en Égypte*; à la galerie ducale, *Saint François*; — à Carpi, à Saint-Nicolas, la *Conception de la Vierge*; — A Dresde, *Sainte Madeleine*; — au musée de Vienne, *Morphée apparaissant à Alcyone sous les traits de Ceyx*. Le Gessi a laissé peu de fresques; on voit cependant de lui quelques traits de la *vie de saint Antoine de Padoue* sous le portique de Saint-François. Il tint à Bologne une école très-fréquentée, d'où sortirent plusieurs élèves distingués, tels que Ercolino et Battista Ruggieri, Giacomo Cassettini, Francesco Coreggio et Giulio Trogli. E. B—N.

Oretti, *Memorie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Gambini, *Guida di Perugia*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — *Catalogues des musées de Bologne et de Dresde*.

* **GESSIUS**, médecin byzantin, né à Géa, près de Pétra (Arabie), vivait sous le règne de l'empereur Zénon (474-491 de l'ère chrétienne). Élève de Domnus, il éclipsa son maître, obtint les honneurs et les richesses. Il chercha aussi à acquérir la réputation d'un philosophe, mais il n'y parvint pas. On lui a quelquefois attribué, mais sans motif suffisant, le petit traité médical qui porte le nom de Cassius Iatrosophista.–

Étienne de Byzance, au mot Γέα. — Suidas, au mot Γέσιος. — Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. XIII, p. 170, ed. vet.

GESSNER. *Voy*. GESNER.

GESTEL (*Corneille* VAN), historien belge, né à Malines, le 8 décembre 1658, mort dans la même ville, le 19 janvier 1748. Après avoir fait ses études à Louvain et au séminaire de Malines, il entra dans les ordres, et obtint en 1685 la cure de Munte. Il fut pourvu en 1726 d'un canonicat à Malines, qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui : *Historia sacra et profana Archiepiscopatus Mechliniensis, sive descriptio archidiœcesis illius, item urbium, oppidorum, pagorum, dominiorum, monasteriorum, castellorumque sub ea, in XI decanatus divisa;* La Haye, 1725, 2 vol. in-fol. D'après Paquot, cet ouvrage contient un grand nombre de faits intéressants; mais le style en est plat, et les erreurs de chronologie y sont très-fréquentes.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*.

GESVRES. *Voy*. POTIER (*Louis*).

GETA (*L.* ou *P. Septimius*), empereur romain, second fils de Septime Sévère et de Julia Domna, né à Milan, le 27 mai 189 de l'ère chrétienne, assassiné à Rome, vers la fin de février 212. Tout enfant, il accompagna son père dans la guerre contre les Parthes. Lorsque Caracalla fut proclamé auguste, en 198, Géta reçut des soldats le titre de césar, qui lui fut confirmé par l'empereur et le sénat. Les médailles lui donnent les titres de *cæsar*, *pontifex*, *princeps juventutis*, avant 205, époque de son premier consulat. Il fut consul pour la seconde fois en 208, lorsqu'il partit pour l'expédition de Bretagne. L'année suivante, il reçut la puissance tribunitienne avec le titre d'auguste; dignités qui le désignaient comme co-héritier du trône impérial. Après la mort de Septime Sévère, à York, en 212, lui et son frère Caracalla se hâtèrent de retourner à Rome. Tous deux étaient d'un caractère violent; mais, sans être meilleur au fond que son frère, Géta possédait certaines qualités aimables qui lui avaient gagné le cœur des soldats et du peuple. Il avait le goût des lettres, qui adoucit les mœurs. Enfin, tous ceux que révoltait la cruauté bien connue de Caracalla fondaient leurs espérances sur le plus jeune fils de Septime Sévère, et le désiraient pour maître. Sa mère avait pour lui une préférence marquée. Ces sympathies étaient pour Caracalla autant de sujets de haine et de pressants motifs de se défaire d'un collègue dangereux. La rivalité des deux princes, qui remontait à leur première enfance, et que leurs familiers avaient soigneusement entretenue et envenimée, devait aboutir au fratricide. La pensée de ce crime régla tous leurs actes. Dans leur rapide voyage à travers la Gaule et l'Italie, ils se tinrent mutuellement sur leurs gardes, ne mangeant jamais à la même table, ne couchant jamais dans la même maison. A leur arrivée à Rome ils se partagèrent aussitôt le palais impérial; et chacun d'eux se fortifia dans la partie qui lui était assignée comme dans une place de guerre. Quand ils se rencontraient dans quelque cérémonie publique, c'était toujours avec un nombreux entourage de soldats. La guerre civile était imminente. Pour conjurer ce danger, des ministres de Septime Sévère songèrent à un partage de l'empire. Caracalla aurait gardé l'Europe et l'Afrique occidentale, avec Rome pour capitale. Géta, souverain de l'Asie et de l'Égypte, aurait eu pour résidence Antioche ou Alexandrie. Les deux frères agréèrent cet arrangement; mais le sénat et le peuple le virent avec une profonde répugnance, et Julia Domna s'y opposa. Elle nourrissait l'espoir de rétablir la concorde entre ses deux fils. Caracalla se montra disposé à une réconciliation, et en pressa le moment : il fut convenu que les deux frères auraient une entrevue dans l'appartement de leur mère. Ils s'y rendirent sans suite; mais au milieu de l'entretien, des centurions, que Caracalla y avait introduits secrètement, se précipitèrent sur Géta, et l'égorgèrent dans les bras de sa mère, où il avait vainement cherché un refuge. Caracalla se fit pardonner son crime par les soldats en leur prodiguant les trésors de Septime Sévère. Il accorda à sa victime les honneurs d'une sépulture pompeuse et même d'une apothéose. Mais, en le plaçant au rang des dieux, il s'efforça de détruire tout ce qui rappelait son pouvoir sur la terre. Non content de faire périr ses amis, il ordonna de briser toutes ses statues, d'effacer toutes les inscriptions en son honneur, de fondre toutes les médailles qui portaient son effigie ou son nom. Ces rigueurs furent inutiles. Beaucoup de médailles de Géta sont venues jusqu'à nous (1), et l'effacement même d'une partie de la légende sur quelques grands monuments de cette époque, tels que l'arc de Septime Sévère, en attirant l'attention et les recherches des antiquaires, a contribué à maintenir vivant le souvenir de Géta. Un touchant intérêt s'attache à la mémoire de ce prince, assassiné dans sa vingt-troisième année. La

(1) Ces médailles, comme celles de Commode, offrent une variation dans le prénom. Les médailles de sa jeunesse donnent indifféremment *Lucius* et *Publius*; mais le premier de ces surnoms disparaît de toutes les monnaies frappées à Rome après son premier consulat, tandis que tous deux se trouvent sur quelques pièces frappées en Grèce et en Asie. On ignore les causes de ces changements.

postérité, par pitié pour son infortune, a oublié la corruption de ses mœurs et la violence de son caractère. Léo JOUBERT.

Dion Cassius, LXXVI, 2, 7, 11; LXXVII, 1, 3, 12. — Spartien, *Severus*, 8, 10, 14, 16, 21; Caracalla, *Géta*. — Hérodien, III, 33, 46; IV, 4-10. — Aurelius Victor, *Cæsares*, 20; *Epit.*, 20, 21. — Eutrope, VIII, 10. — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, I. V, c. VI. — Tillemont, *Histoire des Empereurs romains*, t. II. — Eckhel, *Doctrina Numorum*.

* **GETA HOSIDIUS**, poëte latin, vivait vers la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui une tragédie, intitulée *Medea*, formant 462 vers. Le dialogue est en hexamètres dactyliques, les parties chorales sont en anapestiques, dimètres, catalectiques ; le tout, du commencement à la fin, est un centon de Virgile. C'est dans la littérature latine le plus ancien exemple de ce ridicule et laborieux genre d'ouvrages. Geta ne nous est connu que par le passage suivant de Tertullien : « Vides hodie ex Virgilio fabulam in totum aliam componi, materia secundum versus, versibus secundum materiam concinnatis. Denique Hosidius Geta Medeam tragœdiam ex Virgilio plenissime exsuxit. » Ces mots, sans nous autoriser précisément à faire de Geta un contemporain de Tertullien, nous permettent du moins de repousser comme erronée l'opinion qui identifie ce poëte avec un Hosidius Geta, dont les exploits en Mauritanie et en Bretagne, sous le règne de Claude, sont rapportés par Dion Cassius, et qui, d'après les inscriptions, fut un des consuls *suffecti* en 49 de J.-C. Cette tragédie, telle que nous l'avons aujourd'hui, provient de deux manuscrits, dont l'un a appartenu à Saumaise, et dont l'autre, aujourd'hui conservé à Leyde, est une simple transcription du second. Les 134 premiers vers furent publiés par Scriverius, dans ses *Collectanea veterum tragicorum* ; Leyde, 1620, in-8°. Cette pièce se trouve complète dans l'*Anthologia Latina* de Burmann, I, 178, au n° 235, éd. Meyer, et dans l'édition des *Poetæ Latini minores* de Wernsdorf, réimprimé avec additions ; Paris, 1826, vol. VII, p. 441.

Tertullien, *De Præscript. Hæret.*, c. XXXIX. — Saumaise, Notes sur Capitolin, *Macrin.*, II, sur Trébellius Pollion, *Gallien.*, 8.

GETHIN (Lady *Grace*), dame moraliste anglaise, née à Abbots-Leigh, dans le comté de Somerset, en 1678, morte le 11 octobre 1697. Fille de sir Georges Norton, elle épousa Richard Gethin, de Gethin-Grott, en Irlande. Elle était douée des plus rares dons de l'esprit, fortifiés par une éducation brillante ; mais une mort prématurée ne lui permit pas de les déployer. Elle laissa un certain nombre d'essais sur la morale et la littérature. Ces courtes et spirituelles productions furent mises en ordre et publiées sous le titre de : *Reliquiæ Gethinianæ, or some Remains of the most ingenious and excellent lady Grace Gethin, lately deceased; being a collection of choice discourses, pleasant apophthegms, and witty sentences, written by her, for the most part, by way of essay, and at spare hours* ; Londres, 1700, in-4°, avec son portrait. Parmi les poésies de Congrève, on trouve une pièce de vers consacrée à la mémoire de lady Grace Gethin, et inspirée par la lecture de son livre. Lady Gethin fut ensevelie à Hollingbourne, dans le comté de Kent. Un beau monument lui fut élevé dans l'abbaye de Westminster, où l'on prononce chaque année, le mercredi des Cendres, un discours religieux destiné à perpétuer sa mémoire.

Ballard, *Memoirs*. — Noble, *Continuation of Granger*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GEULINCX (*Arnold*), philosophe belge, né à Anvers, en 1625, mort à Leyde, en 1669. Il étudia à Louvain, et acquit une grande connaissance de la philosophie et des lettres anciennes. Il enseigna la philosophie à Louvain, pendant douze ans. On ne sait par quel événement il perdit sa place et sa fortune, ce qui l'obligea à se rendre à Leyde, où il abjura le catholicisme et donna des leçons particulières de philosophie. Il avait beaucoup d'ennemis, qui ne cessèrent de lui susciter des embarras, et qui le réduisirent à passer plusieurs années dans la misère. Heidanus et quelques autres savants l'en tirèrent en lui procurant la chaire de philosophie à l'université de Louvain. Il y enseigna jusqu'à sa mort les doctrines de Descartes, dont il fut, avant Spinosa et Malebranche, le disciple le plus remarquable. Les malheurs de sa vie influèrent sur les préceptes de sa morale, qui tient à la fois de la tranquillité stoïcienne et de la résignation chrétienne. Quant à sa métaphysique, en voici un résumé : « Ce que Geulincx nous recommande d'abord, dit M. Damiron, c'est de nous purger l'esprit du préjugé de l'efficace, en ce qui regarde les créatures : parce qu'il n'y a véritablement d'efficace qu'en Dieu. C'est Dieu qui fait en nous la pensée, comme le mouvement dans les corps ; c'est lui pareillement qui agit par le corps ; il est la cause unique et la cause immanente de tout ce qui existe. » Par toutes ces propositions Geulincx se rapproche beaucoup de Spinosa ; en voici d'autres où le spinosisme est plus manifeste encore : « Il faut distinguer les corps particuliers du corps en soi ; ceux-là peuvent être divisés, mais non celui-ci, qui est universel, qui est un, et le même toujours et partout. » La même distinction s'applique à l'esprit. « Les esprits particuliers peuvent être malheureux, mais non l'esprit lui-même ; ou plutôt, il n'y a pas d'esprits particuliers ; nous ne sommes pas réellement des esprits, car alors nous serions Dieu, mais des modes de l'esprit : ôtez ces modes, que reste-t-il ? Dieu. » Ces propositions auraient pu conduire Geulincx jusqu'aux plus téméraires conclusions de Spinosa, si une piété sincère ne l'eût retenu dans des limites que Malebranche lui-même ne dépassa pas. On a de Geulincx : *Quæstiones quodlibeticæ, in utramque partem disputatæ, habitæ Lovanii in schola artium, diebus saturnalium anno* 1652 ; An-

vers, 1653, in-fol.; réimprimé sous le titre de *Saturnalia, seu quæstiones quodlibeticæ;* Leyde, 1665, in-12; — *Logica, fundamentis suis, a quibus hactenus collapsa fuerat, restituta;* Leyde, 1662, in-12; — *Γνῶθι σεαυτόν, sive Ethica;* Leyde, 1675, in-12; — *Compendium Physicæ, illustratum a Gasparo Langenhert;* Franeker, 1688, in-12; — *Annotata præcurrentia ad Renati Cartesii Principia;* Dordrecht, 1690, in-4°; — *Annotata majora in Principia Philosophiæ Renati Descartes; accedunt ejusdem (Geulincx) Opuscula philosophica;* Dordrecht, 1691, in-4°; — *Metaphysica vera, et ad mentem peripateticam;* Amsterdam, 1691, in-16; — *Collegium Oratorium, id est nova methodus omnis generis orationes per chreias facile ac solide componendi;* Amsterdam, 1696, in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. VI. — Damiron, article *Geulincx*, dans le *Dictionnaire des Sciences philosophiques.*

GEUNS (*Étienne-Jean* VAN), médecin et botaniste néerlandais, né à Groningue, en 1767, mort à Utrecht, le 16 mai 1795. Fils de Matthieu van Geuns, l'un des professeurs les plus distingués de l'université d'Harderwyk, il montra dès sa jeunesse un goût prononcé pour l'histoire naturelle. Après avoir achevé rapidement ses études littéraires, il fit son cours de médecine. A l'âge de vingt ans il remporta le prix proposé par l'Académie de Harlem sur la question de savoir quelle utilité la Hollande peut retirer des recherches sur l'histoire naturelle. Il fit ensuite un voyage en Hollande, revint dans sa patrie se faire recevoir docteur, et s'établit à Amsterdam. Il accepta peu après la place de suppléant du professeur Nahuys, dans la chaire de médecine à Groningue. Une mort prématurée l'enleva à la science. On a de lui : *Plantarum Belgii confœderati indigenarum Spicilegium, quo Davidis Gorteri Flora Septem Provinciarum locupletatur;* Harderwyk, 1788, in-8°; — *Oratio de humanitate, virtute medici præstantissima;* Harderwyk, 1789, in-8°; — *De instaurando inter Batavos studio botanico;* Utrecht, 1791, in-8°; — *De Physiologiæ corporis humani cum Chemia Conjunctione utili ac pernecessaria;* Utrecht, 1794, in-8°.

Biographie médicale.

GEVAERTS, en latin **GEVARTIUS** (*Jean-Gaspard*), littérateur et jurisconsulte belge, né à Anvers, le 6 août 1593, mort dans la même ville, le 23 mars 1666. Fils d'un professeur à l'université de Louvain, qui avait rempli les fonctions d'ambassadeur, il étudia le droit, d'abord à Louvain, où il obtint un grade scientifique *honoris causa*, puis à Douay. Il résida ensuite à Paris, où il se lia d'amitié avec Henri de Mesmes, qui fut plus tard conseiller d'État. Il se fixa enfin dans sa ville natale, dont il devint secrétaire. L'empereur Ferdinand III le nomma, en 1641, conseiller d'État et historiographe. Les principaux ouvrages de Gevaerts ont pour titres : *Papinianarum Lectionum Commentarius,* imprimé à la suite de son édition des œuvres de Stace; Leyde, 1616, in-8° (dédié à Aubery du Maurier, alors ambassadeur en Hollande); — *Electorum Libri III, in quibus plurima veterum scriptorum loca obscura et controversa explicantur, illustrantur et emendantur;* Paris, 1619, in-4°; — *Pompa Introitus Ferdinandi Austriaci..., cum Inscriptionibus et Commentario;* Anvers, 1642, in-fol., rare, même en Belgique : c'est un commentaire sur la loi fondamentale du Brabant, avec une description de la *Joyeuse-Entrée* de l'archiduc Ferdinand à Anvers, au mois de mai 1639. Gevaerts a publié comme éditeur : *Icones Imperatorum Romanorum, e priscis numismatibus ad vivum delineatæ, et brevi narratione historica illustratæ, per Hubertum Goltzium;* Anvers, 1645, in-fol. L'éditeur y a joint la suite des empereurs d'Autriche depuis Albert II jusqu'à Ferdinand III. Enfin, il a laissé des *Mémoires* manuscrits sur l'histoire des Pays-Bas. E. REGNARD.

Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique.*

GÉVAUDAN. *Voy.* THÉVENIN.

* **GEVRY DE LAUNAY** (*Jacques*), littérateur français, né à Sainte-Gemme (Berry), en 1649, mort à Baunay, en 1709. Après avoir fait de bonnes études à Paris, il acheta la charge de trésorier de France, et succéda à son père dans celle de commissaire des guerres. Il épousa une demoiselle Cahouet de Senneville, d'Orléans, dont il eut beaucoup d'enfants. Il s'est occupé de littérature, et a publié quelques ouvrages, tant en prose qu'en vers, parmi lesquels il faut citer : *Le Triomphe de l'Amour sur la Mort, ou la mort et passion de N.-S. Jésus-Christ*, en vers français; Paris, 1667, in-8°. H. BOYER.

Documents inédits.

GEYER, ou plutôt, selon l'orthographe suédoise, GEIJER (*Éric-Gustave*), célèbre historien et poëte suédois, né à Ransaetter (Wermeland), le 12 janvier 1783, mort à Upsal, le 24 avril 1847. Fils d'un maître de forges, qui jouissait d'une assez grande aisance, Geyer n'annonça pas d'abord ce qu'il devait être un jour. Sa jeunesse fut assez dissipée; il devint bon danseur et habile musicien, mais il ne brilla pas à ses examens académiques. La réputation d'homme léger, qu'il s'était faite à l'université, lui nuisit lors de son entrée dans le monde, et il se vit éconduit par un grand seigneur dans la maison duquel il désirait entrer comme précepteur. Affligé de cet échec, il chercha à se réhabiliter dans l'opinion publique par quelque brillant succès. Il écrivit l'Éloge de l'administrateur Sten Sture l'ancien, *Aereminne oefver Riksfocrestandaren Sten Sture den aeldre*, que l'Académie avait mis au concours pour 1803. Ce travail, composé d'après de fort maigres documents, fut

cependant jugé assez bon pour mériter le prix. Il continua à travailler avec ardeur, et prit en 1806 le grade de docteur en philosophie. Lorsqu'il eut acquis un fonds suffisant de connaissances générales, il sentit le besoin de restreindre ses recherches à un objet spécial. Après plusieurs années de tâtonnements, il finit par se consacrer aux études historiques. L'Académie le couronna de nouveau en 1810. La même année, il obtint le titre de *docent* (répétiteur) d'histoire universelle à l'université d'Upsal. Nommé professeur adjoint en 1815, puis professeur ordinaire d'histoire en 1817, il conserva cette place jusqu'à l'époque où le délabrement de sa santé le força à donner sa démission (1846). Il a exercé dans ce poste une grande influence sur la jeunesse, qui se pressait en foule à ses leçons. L'université d'Upsal, dont il fut recteur à plusieurs reprises, le choisit pour représentant aux diètes de 1828 et de 1840. Ses talents politiques ont été contestés : sur ce terrain il trouva un adversaire dans le célèbre historien Fryxell, qui se posa en défenseur de l'institution de la noblesse, attaquée par Geyer. Cette affaire donna lieu à une vive polémique. Ses compatriotes lui ont donné plusieurs témoignages de leur estime. Appelé aux fonctions d'évêque par le clergé des diocèses de Linkoeping (1833), de Carlstadt (1834), il déclina cet honneur, afin de pouvoir se livrer plus librement à ses travaux. Il était commandeur de l'Étoile polaire depuis 1840, et faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes, parmi lesquelles on peut citer : la Société pour la publication des Mémoires relatifs à l'Histoire scandinave (1817); la Société des Sciences d'Upsal (1818), la Société des Antiquaires du Nord (1825); la Société littéraire islandaise de Copenhague (1830); l'Académie suédoise (1824); l'Académie de Musique de Stockholm (1835); l'Académie des Lettres, Histoire, Antiquités (1830), les Académies des Sciences de Copenhague (1826) et de Stockholm (1835); il était en outre correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques (Institut de France) et de plusieurs autres académies étrangères.

Les œuvres complètes de (Geyer *Samlade Skrifter*; Stockholm, 1849-1855, 1re section, vol. I-VII; sect. II, vol I-V, gr. in-8°) remplissent treize volumes. On y remarque des poésies peu nombreuses, il est vrai, mais qui assurent à l'auteur un des premiers rangs parmi les poëtes suédois. Quoiqu'il eût admiré dans sa jeunesse les écrivains suédois de l'école française ou classique, et se fût en partie formé par l'étude des œuvres de Rousseau, il s'attacha plus particulièrement à Schiller, à Shakespeare et surtout à Gœthe. Il se fit le propagateur des doctrines romantiques, qu'il contribua puissamment à introduire dans sa patrie. La nouvelle école se divisa en deux camps, les *phosphoristes* ou *atterbomistes*, ainsi appelés du nom du journal *Phosphoros*, ou de celui de leur chef Atterbom, et les *gothiques*, qui choisissent de préférence leurs sujets dans l'ancienne histoire nationale. Ces derniers, sans faire du prosélytisme avec autant de zèle que leurs adversaires, ont pourtant fini par dominer l'opinion publique, et ils règnent aujourd'hui sans partage en Suède; au reste, ils ne se montrent nullement exclusifs : ils admirent le beau partout où ils le trouvent, même chez leurs adversaires. Tegner et Geyer, qui furent les fondateurs de l'école gothique, en sont restés les chefs jusqu'après leur mort. C'est dans le journal *Iduna*, qui parut de 1811 à 1824, que Geyer publia ses plus beaux poëmes, *Le Dernier Scalde*, *Le Wiking*, *Le Dernier Champion*. Il a donné plus tard un recueil de ses œuvres poétiques, *Skaldestycken*, Upsal, 1835. Quelques morceaux sont accompagnés d'airs composés par le poëte, car il était compositeur fort distingué : il a publié avec A.-F. Lindblad : *Musique pour Chant et pour piano-forte*; Upsal, 1824.

Mais Geyer est moins connu à l'étranger comme poëte et musicien que comme historien. Nommé historiographe royal en 1822, il a honoré ce titre par ses importantes publications, savoir : *Svea Rikes Haefder* (Annales de Suède); Upsal, 1825, trad. en allemand, 1826, première et unique partie d'un recueil d'excellents mémoires sur les origines du royaume; — *Svenska Folkets Historia* (Histoire du peuple suédois); Œrebro, 1832-1836, 3 vol. in-8°; trad. en allem. par Leffler, Hambourg, 1832-1836, 3 vol. in-8°; en français par J.-Fr. de Lundblad, Paris, 1840, gr. in-8°; et en anglais par J.-H. Turner, 1845; un historien distingué, M. Ferd.-Fréd. Carlson, continue actuellement cet ouvrage, sous le titre de *Histoire de la Suède sous les rois de la maison palatine*, dont l'avénement eut lieu en 1654, t. I; Upsal, 1855, in-8°. La *Svenska Folkets Historia* est le chef-d'œuvre de Geyer. Le plan en est aussi largement conçu que bien exécuté. L'histoire des idées et le tableau des mœurs et des institutions s'y trouvent à côté de l'histoire politique. L'exposition décèle un talent de premier ordre, et l'auteur y déploie tant de savoir et s'exprime avec tant d'éloquence, que l'on doute si l'on doit plus admirer en lui le savant profond ou le grand écrivain; — *Teekning af Sveriges Tilstand fran Carl XII s. Doed till Gustaf III* (Esquisse de la Situation de la Suède depuis la mort de Charles XII jusqu'au règne de Gustave III); Upsal, 1839; — *Vie de Charles XIV Jean* (Bernadotte); Upsal, 1844, in-8°; trad. en allemand par U.-W. Dieterich; — *Om vår Tids inre Samälles foer hållanden isynnerhet med afscende på Faederneslandet* (Sur l'État intérieur de la société contemporaine, particulièrement en Suède); Stockholm, 1845, trad. en allemand par Dieterich, 1845; — *Ochås est Ord öfver Tidens religioesa Fråga* (Encore un mot sur la question religieuse qui s'agite actuellement); Stockholm, 1847; trad. e

all., Hambourg, 1847. Geyer a été l'éditeur de *Svenska Folkvisor* (Chants populaires suédois), en collaboration avec Arvid-Auguste Afzelius; Stockholm, 1814-1816, 3 vol. in-8°; 2e édition, 1846; — *Scriptores Rerum Suecicarum*, en collaboration avec E.-M. Fant et J.-H. Schroeder, 2 vol. 1818, 1828; — *Œuvres complètes de Thorild*, précédées d'une introduction; 1819-1825, 4 vol. in-8°; — *Konung Gustaf III s efterlemad e Papper* (Papiers laissés par Gustave III), ouverts cinquante ans après sa mort; Upsal, 1843-1844, 3 vol. in-8°; trad. en allemand par Ereplin, Hambourg, 1843-1846. Les autres écrits de Geyer, qui consistent en discours politiques et académiques, ou en traités nombreux concernant la théologie, la philosophie, la pédagogie et l'économie politique, ont paru d'abord dans des revues ou dans des recueils, tels que: *Svenska akademiens Handlingar* (Mémoires de l'Académie suédoise), t. III, V, XII, XVIII; — *Witterhets, historie och antiquitets akademiens Handlingar* (Mémoires de l'Académie des Lettres, Histoire, Antiquités), t. XIII, XV; — *Iduna*; — *Svea*; — *Calendrier poétique*, 1814-1830, et dans *Literatur-Bladet*, journal littéraire mensuel, qu'il publia en 1838-1839; Stockholm. Quelques-uns de ces écrits ont été réunis sous le titre de *Smarre Sckrifter* (Opuscules); Stockholm, 1841, 1842, 3 vol. in-8°. Enfin, Geyer a publié *Minnen*, Upsal, 1834, souvenirs de jeunesse et extrait des lettres et du journal qu'il écrivit pendant ses voyages en Angleterre (1809-1810) et en Allemagne (1825).

E. Beauvois.

Geyer, *Minnen* (Souvenirs). — *Biographiskt Lexicon oefver namkunnige Svenska Maen*, t. V, p. 181-187. — *K. Vetenskaps Academiens Handlingar*, an. 1848, part. II, p. 443-448. — *Notice*, en tête des Œuvres complètes. — Lenstroem, *Handbok i poesiens Historia*, 1840, 1841. — O.-P. Sturzenbecher, *Den Nyare svenska Skoen-Litteraturen*, 1848. — P. Wieselgren, *Sveriges skoena Litteratur*, t. V (1849, in-8°). — X. Marmier, *Hist. de la Litter. scandinave*. — Will. et Mary Howitt, *The Literature and Romance of Northern Europe*; Londres, 1852, 2 vol. in-8°, t. II.

GEYGER. *Voy*. Geiger.

GEYLER, GEILER ou **GAILER** de *Kaiserberg* (*Jean*), célèbre prédicateur allemand, né à Kaiserberg (suivant son épitaphe), le 16 mars 1445, mort à Strasbourg, le 10 mars 1510. Orphelin de bonne heure, il fut élevé chez son grand-père, en Alsace, étudia les belles-lettres à Fribourg en Brisgau et la théologie à Bâle, où il devint docteur en 1475. Il se distingua bientôt dans l'éloquence sacrée à Fribourg et à Wurtzbourg, et remplit pendant trente ans les fonctions de prédicateur à la cathédrale de Strasbourg. Ses *Sermons*, hardis, incisifs, pleins d'images bizarres, que nous trouverions aujourd'hui de mauvais goût, attiraient tellement la multitude, que la chapelle de Saint-Laurent, où il prêchait, devint trop étroite, et qu'on éleva, en 1481, sur les dessins de Hammerer, la belle chaire ornée de petites figures diaboliques qu'on voit encore dans la cathédrale. Il fut enterré au pied de cette chaire, et son tombeau porte l'épitaphe suivante:

Quem merito defles, Urbs argentina, Joannes
Geiler, Monte quidem Cæsaris egenitus,
Sede sub hac recubat quam rexit præco tonantis
Per sex lustra, docens verba salutifera.

On a de Geiler une édition des Œuvres de Gerson (*J. Gersonis, cancellarii Parisiensis, Opera*); Strasbourg, 1488, 3 vol. in-fol. — La traduction latine du *Narrenschiff* (Nef des Fous) de Seb. Brandt, avec un commentaire des figures sur bois; 1410 (Thomasius, *Bibliotheca*, cite une édition de 1401): des vers servaient de texte à ses sermons; — *Oratio in synodo Argentinensi habita*; Strasbourg, 1484; — *Sermones de Jubilæo*; ibid., 1500; — d'autres écrits et sermons, la plupart inédits, dont on trouve la liste dans F. Vierling, *De Geileri Scriptis germanicis*; Strasbourg, 1786, in-4°; dans Riegger, *Amœnitates litt.*, Frib., t. I, p. 62. Un recueil (incomplet) des ouvrages latins de Geiler a été publié à Strasbourg, 1510-1518.

Y.

Athenæ Rauricæ. — B. Rhenanus, *Vita J. Geyleri*; dans Adam, *Vitæ Theologorum Germanorum*, p. 3. — Oberlin, *Dissert. de J. Geileri Scriptis germanicis* (Strasbourg, 1786, in-4°). — Floegel, *Geschichte der komischen Litteratur*, t. III. — Joerdens, *Lexikon deutcher Dichter und Prosaisten*, II, 589. — Von Ammon, *Geyler von Kaisersberg, Leben, Lehren und Predigten dargestellt* (Erlangen, 1826, in-8°).

GEYSA ou **GAYSA**, premier prince chrétien de Hongrie, mort en 997. Fils de Taxony, troisième chef des Magyars ou Hongrois, il succéda à son père, après la mort de ce dernier, en 972. Cédant aux conseils de sa femme, Sarolta, fille de Guyla, un des premiers qui parmi les Magyars s'étaient convertis au christianisme, à Constantinople, Geysa embrassa aussi cette religion; mais au lieu du rite grec, que suivait Sarolta, ses relations avec l'empereur d'Allemagne Otton l'engagèrent à adopter le rite latin. Quoique baptisé chrétien, il resta encore longtemps fidèle à certaines pratiques idolâtres, ce qui lui attira les reproches de saint Adalbert, évêque de Prague, lorsque ce pieux prélat, à son retour de Rome, traversait la Hongrie pour se rendre dans son diocèse. L'histoire nous montre Geysa comme un homme violent et doué d'une force peu commune; plusieurs de ses sujets périrent victimes de sa cruauté. Mais il n'aimait point la guerre, car il se rappelait les malheurs qu'avait éprouvés son père dans ses luttes contre les Allemands. Les mœurs de Geysa s'étant adoucies depuis sa conversion au christianisme, il finit par persuader les Magyars de renoncer à la guerre pour s'adonner à la culture des terres et au commerce. Il s'appliqua aussi avec énergie à propager parmi eux la nouvelle religion, et appela dans ses États des Allemands et des Italiens en grand nombre. Son fils, à qui il laissa la couronne et la tâche d'achever la conversion des Magyars, devint célèbre, sous le nom de saint Étienne.

N.-A. Kubalski.

Mailath (Comte Jean), *Geschichte der Magyaren*; (Vienne, 1828).

GEYSA Ier, roi de Hongrie, mort en 1077. Il était fils aîné du roi Bela Ier et de Richse, fille de Miecislas, duc de Pologne. Quoique à la mort de son père le trône lui appartînt de droit, d'accord avec ses deux frères puînés (Ladislas et Lambert), il y appela spontanément Salomon, fils de leur oncle paternel, le roi André. Après s'être distingué dans les guerres soutenues contre les peuples voisins, et surtout contre les Kumans, peuplade barbare qui avait envahi la Hongrie, il se brouilla avec Salomon, parce qu'il avait, lui Geysa, reçu de l'empereur d'Orient une ambassade qui lui apportait une couronne royale. De là des luttes acharnées, auxquelles la fuite de Salomon put seule mettre fin. Cependant Geysa, que cette victoire avait rendu maître de la couronne de Hongrie, s'engagea volontairement à la restituer à son rival, à la condition que celui-ci lui assurerait un tiers du royaume à titre d'apanage. Les négociations étaient déjà entamées lorque Geysa fut surpris par la mort, dans la troisième année de son règne. N.-A. K.

Boldenyi, *Histoire de Hongrie*.

GEYSA II, roi de Hongrie, mort en 1161. Fils du roi Bela II et d'Euphrosine, sœur d'Isaslas, grand-duc de Russie, il n'avait que douze ans lorsque après la mort de son père, mort en 1141, il monta sur le trône. Placé sous la tutelle de sa mère, il eut d'abord à combattre un compétiteur, Boris, fils naturel du roi de Hongrie Coloman; aussi lorsque, quatre ans après son avénement, les Allemands vinrent, appelés par Boris, envahir la Hongrie, Geysa fut déclaré majeur par les notables du royaume. Le jeune roi débuta par une grande victoire qu'il remporta sur l'ennemi; mais à peine débarrassés des étrangers, ses États eurent à subir une invasion d'une autre espèce, non moins onéreuse pour les habitants que l'avait été la première : nous voulons parler des croisés qui, lorsque eut été décidée la seconde guerre sainte, parcoururent la Hongrie sous la conduite de l'empereur Conrad III et de Louis VII, roi de France. Ce dernier sut se gagner tous les cœurs par la noblesse de ses procédés; il fut même parrain d'un des enfants du roi de Hongrie. Un fait se passa alors qui mérite d'être rapporté. Boris se trouvait caché dans le camp français; l'ayant appris, Geysa demanda qu'il lui fût livré; mais Louis VII s'y opposa, disant que « la maison d'un roi était comme une église, et les pieds du monarque comme un autel ». Pour comprendre le sens de ces paroles, il faut se rappeler qu'autrefois toute église était un asile protecteur pour le coupable qui s'y réfugiait, et que nul n'avait le droit de l'arrêter au pied d'un autel.

Après une famine qui pendant longtemps désola la Hongrie et les pays voisins, le roi Geysa se vit entraîné à aller faire la guerre en Russie, pour soutenir son beau-frère Isaslas contre des parents qui lui étaient hostiles. Sorti victorieux de cette lutte, il eut encore à repousser les Grecs, qui, sous la conduite de l'empereur Manuel, avaient fait irruption en Hongrie, les deux souverains se disputant le titre de protecteur des provinces voisines, et surtout de la Serbie; cette nouvelle guerre fut terminée par un traité avantageux aux Hongrois. Geysa conclut aussi à cette époque une alliance avec l'empereur d'Allemagne Frédéric Barbe Rousse; puis il mourut peu de temps après. N.-A. KUBALSKI.

Mailath, *Gesch. der Magyaren*.

GEYSER (*Christian-Théophile*), graveur allemand, né à Gœrlitz, près de Weimar, en 1742, mort à Eufritzsch, près de Leipzig, en 1808. Il étudia d'abord le droit; mais son goût l'entraîna vers la culture des beaux-arts. Mis en rapport avec Œser, dont il épousa la fille, il se livra tout entier à la gravure, et devint professeur d'une école de dessin à Leipzig. Son œuvre se compose de plus de trois mille estampes gravées à la pointe, d'une exécution parfaite. On admire surtout ses *vignettes* qui ornent l'édition des poésies d'Utz, et celles du Virgile de Heyne; ses *paysages* d'après Pynaker, Wouwermans, etc.; ses *portraits* de *Melanchton*, de *Mengs*, de *Gellert*, de *Klopstock*, etc.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lex.*

GEZELIUS (*Jean*), prélat suédois, né le 3 février 1615, dans la paroisse de Gezala (d'où son nom), mort à Abo, le 20 janvier 1690. Il commença par professer la théologie à Dorpat, dans la Livonie, qui alors appartenait à la Suède. Élevé successivement à diverses dignités de l'Église, il fut nommé, en 1664, évêque d'Abo en Finlande, où il finit ses jours. On a de lui : *Commentaire suédois sur la Bible* (inachevé); — une *Grammaire Hébraïque*; — une *Grammaire Grecque* et un *Dictionnaire pentaglotte*. N.-A. K.

Justenius, *Memoria Joan. Gezelii* (Stockh., 1718).

GEZELIUS (*Jean*), prélat suédois, fils du précédent, né en 1647, mort à Stokholm, en 1718. A l'exemple de son père, il se consacra à l'Église. Après avoir professé la théologie à Abo, il fut nommé, en 1684, surintendant à Narva, et succéda à son père comme évêque d'Abo. Il déposa cette dignité en 1713. Parmi ses nombreux travaux, dont la plupart existent dans des traductions de l'allemand, sur les matières religieuses, on distingue les suivants : *Nomenclator Adami, seu Commentatio ad Genes.* : 2, 19, 20; Abo, 1667; — *Decisiones Casuum Conscientiæ*; ib., 1689; — *Fasciculus homiliticorum Dispositionum*; ibid., 1693. C'est lui aussi qui acheva le commentaire sur la Bible, ouvrage commencé par son père. N.-A. K.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Alg. Gel.-Lex.*

GEZÉLIUS (*Georges*), biographe suédois, né en 1736, mort le 24 mai 1789. Issu de la même famille que les précédents, il embrassa comme eux l'état ecclésiastique. Après y avoir occupé

plusieurs emplois inférieurs, il fut nommé archidiacre de Lillkyska, et plus tard obtint le titre d'aumônier du roi de Suède Gustave III. On a de lui un ouvrage intitulé : *Fårsök til et biographisk Lexikon öfrer namekurnige lärde och minnesvärden Svenske Män;* 4 vol. in-4° (Dictionnaire biographique des hommes illustres de la Suède); Stockholm et Upsal, 1776 : ouvrage qu'il fit en commun avec plusieurs savants du pays. En 1780 l'auteur y ajouta un volume supplémentaire. Cet important ouvrage biographique a été remanié depuis et complété sous le titre de (sans nom d'auteur) : *Biografisk Lexicon öfrer namkunnige Svenske Män;* Upsala, 1838 et suiv., 10 vol. in-8°. N.-A. K.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.* — *Biogr. Lex. öfver namkunnige Svenska Män*, V.

* **GFROERER** (*Auguste-Frédéric*), historien allemand, né à Calw, le 5 mars 1803. Destiné d'abord à la théologie, il étudia à l'université de Tubingue. Il abandonna ensuite les études théologiques pour se vouer à l'histoire et à la littérature. En 1826 il se rendit à Lausanne, puis à Genève, où il fit connaissance avec Bonstetten; enfin, en 1827 il visita Rome. Revenu en Allemagne en 1828, il devint répétiteur au chapitre évangélique de Tubingue, puis il passa en la même qualité à Stuttgard, où il trouva dans un emploi de bibliothécaire l'occasion, longtemps désirée, de se livrer entièrement aux travaux littéraires. En 1846 il devint professeur à l'université catholique de Fribourg; il s'y montra zélé partisan des doctrines du catholicisme du moyen âge. L'ardeur avec laquelle il défendait les intérêts de l'université, dont il faisait partie, lui suscita de nombreuses inimitiés. Au parlement de Francfort, où il fut appelé, il siégea parmi les *hauts Allemands*, comme on les appelait. On a de lui *Philo und die jüdisch alexandrinische Theosophie* (Philon et la théosophie judéo-alexandrine); Stuttgard, 1831, 2 vol.; — *Gustav-Adolf-König von Schweden und seine Zeit* (Gustave-Adolphe, roi de Suède, et son temps); Stuttgard, 1835-1837.

Allgemeine Kirchen-geschichte; Stuttgard, 1841-1846. — *Geschichte der Ost und West fränkischen Franken* (Histoire des Francs Carolingiens orientaux et occidentaux); Stuttgard, 1848, 2 vol. — *Conversat. Lexik.*

GHAZAN-KHAN, *ilkhan* ou souverain mongol de Perse, fils de Arghoun-Khan et de Coutlouc Igadgi, né à Soulthan Douin (Mazanderan), le 23 rebi at-tsani 670 de l'hégire (30 novembre 1271), mort le 11 schewwal 703 (17 mai 1304). Placé dès l'âge de treize ans à la tête du gouvernement du Khorasan et du Mazanderan, il apprit l'art de la guerre dans les nombreuses campagnes qu'il fit pour mettre ces provinces à l'abri des invasions des Turcomans. Il eut de plus à combattre, pendant plusieurs années, son lieutenant l'émir Newrouz, qui se révolta, en 689 (1290). Lors de la mort de son père en 690 (1291), il ne tenta pas d'usurper la couronne sur son oncle Gaïkhatou, qui, d'après l'ordre de succession en vigueur chez les Mongols, était l'héritier légitime. Mais lorsque ce prince eut été détrôné par Baïdou, il leva l'étendard de la révolte, et, s'avançant à la tête de 6,000 hommes, défit les troupes de l'usurpateur près de Courban-Schira, le 3 redjeb 694 (19 mai 1294). Afin de gagner du temps, Baïdou lui proposa insidieusement de partager l'empire. Newrouz, qui venait de faire la paix avec Ghazan, fut chargé de négocier cette affaire. Jeté en prison par ordre de Baïdou, il ne parvint qu'avec peine à effectuer son évasion. C'est d'après ses conseils que Ghazan abjura le bouddhisme pour embrasser l'islamisme, le 4 schaban 694 (19 juin 1294). Tous les musulmans se joignirent à lui, après avoir abandonné son adversaire, qui prit la fuite. Celui-ci fut atteint par Newrouz et mis à mort le 23 dzou'l-cadeh (5 octobre). Les sectateurs de Mahomet, dont l'appui avait procuré l'empire à Ghazan, jouirent d'abord d'une faveur exclusive à la cour de ce prince; ils en obtinrent un édit qui ordonnait la destruction des temples de Bouddha, des pyrées, des synagogues et des églises. La clémence n'était pas la vertu du nouveau souverain. Il fit exécuter quelques-uns des principaux partisans de son prédécesseur, et n'accorda la liberté aux autres qu'après les avoir fait fustiger. Les *khatoun*, ou dames de la famille impériale, les princes et les généraux lui promirent obéissance dans un grand couriltaï (états généraux) tenu à Carabag. Il prit le titre de Mahmoud Ghazan, et, d'après l'avis des astrologues, il fixa le jour de son inauguration au 23 dzou'l-hidjeh 694 (3 novembre 1295). Malgré l'accomplissement de ces formalités, la légitimité de son pouvoir fut plusieurs fois contestée : trois princes entreprirent successivement de le détrôner, en 1296 et 1297; plus tard, en 1304, le schéikh de Tebriz, Pir Yacoub, tenta de lui substituer le prince Alafrenk, fils de Gaïkhatou; mais ces concurrents échouèrent tous également, et furent punis du supplice réservé à tous les ennemis de Ghazan, la mort. Ce prince paraît avoir été des plus sanguinaires. Il n'est pas de page de l'histoire de son règne (par Raschid ed-Din) qui ne contienne la mention de quelque exécution capitale. La plupart des personnages illustres qui l'avaient porté au trône furent massacrés par ses ordres. Au reste, ces victimes n'inspirent ou ne méritent guère de pitié; le *sahib ed-diwan* (maître de la chancellerie) Sadr-ed-Din était un concussionnaire éhonté; l'émir Newrouz était le plus fanatique persécuteur des adversaires du Coran. De tels hommes devaient exciter l'indignation d'un souverain qui aspirait à rétablir l'ordre dans les finances, à pacifier l'empire, et à faire jouir tous ses sujets de la liberté de conscience. Les constants efforts qu'il fit dans ses diverses directions sont plus dignes d'intérêt que ses expéditions militaires. Il réunit à son empire les domaines de Masoud, dernier sultan d'Iconium,

mort en 700 (1300), et soumit les peuplades du Caucase. Il ne fut pas également heureux dans ses entreprises sur la Syrie, qui dépendait des sultans d'Égypte. Poussé à la conquête de cette province par quatre émirs égyptiens, qui s'étaient réfugiés à sa cour, il passa l'Euphrate à la tête de 90,000 hommes en 699 (1299). Le sultan Nasir, s'étant avancé en personne contre l'armée ennemie, fut vaincu, le 28 rebi al-ewwel 699 (22 décembre 1299), dans un lieu appelé *Madjma al-Moroudj* (point de réunion des prairies), situé près de Hems. Cette ville tomba au pouvoir du vainqueur, et ses habitants furent réduits en esclavage. Celle de Damas, qui s'était volontairement soumise, fut garantie du pillage. Ghazan retourna dans ses États le 4 février 1300, après avoir laissé le général Coutlouc-Schah, à la tête de 70,000 hommes, pour défendre les villes conquises. Mais peu de temps après, sur la nouvelle de l'arrivée d'une armée égyptienne, les Mongols évacuèrent la Syrie. Telle fut l'issue de cette expédition, durant laquelle les États de Ghazan et surtout les provinces du Fars et du Khouzistan avaient été ravagées par Coutlouc-Khodjah, souverain de la Transoxane. Dans une seconde campagne contre la Syrie, commencée en moharrem 700 (septembre 1300), l'ilkhan fit un grand nombre de prisonniers. Mais les pluies qui tombèrent pendant deux mois de suite mirent un terme à ses succès. Les deux armées ennemies furent tellement désorganisées qu'elles se retirèrent mutuellement avant d'en être venues aux mains. A la suite de plusieurs négociations, qui ne firent qu'envenimer la querelle, Ghazan franchit l'Euphrate pour la troisième fois, en djoumada al-akhir 702 (janvier 1300); puis il repassa dans ses États, après avoir confié à ses généraux le soin de continuer la campagne. Son armée, forte de 50,000 hommes, fut taillée en pièces par le sultan Nasir à Merdj as-Safar (*Pré jaune*), près de Damas, le 3 ramadhan 702 (21 avril 1303); elle fut forcée d'évacuer la Syrie, avec une perte de 20,000 hommes. Le souverain mongol disgracia ses généraux, et prépara une nouvelle expédition, qui n'eut pas lieu. Le chagrin qu'il ressentit de cet échec hâta, dit-on, le moment de sa mort, qui en effet arriva peu de temps après. Quoiqu'il eût un fils et une fille de la seconde de ses huit femmes, il ne tenta pas d'intervertir l'ordre de succession. Il confirma, au contraire, par son testament, l'acte par lequel il avait reconnu, quatre ans auparavant, les droits de l'héritier légitime, son frère Oldjaïtou, ou Khodabendeh. Le peuple perdit en lui un zélé protecteur : il fut regretté de tous ses sujets chrétiens ou musulmans, mongols ou indigènes. Ce fait est attesté non-seulement par les panégyristes de ce prince, mais encore par les historiens étrangers, tels que l'annaliste Géorgien et Étienne Orpelian. Au rapport de Pachymère, les Grecs le considéraient comme le seul prince désireux ou capable de réprimer les incursions que les Turcs et les Mongols faisaient sur le territoire de l'empire d'Orient. Ghazan entretenait de bons rapports avec l'empereur Andronic l'ancien, qui lui avait donné pour concubine sa fille naturelle. Il eut pour auxiliaires, dans ses guerres contre le sultan, le roi de Géorgie et le roi arménien de Cilicie, dont il avait épousé la fille. En 1303, il envoya des ambassadeurs aux rois de France et d'Angleterre, pour les engager à tenter une nouvelle croisade. Le roi d'Aragon, Jacques II, s'était engagé en 1300 à lui fournir des troupes et à l'assister de sa flotte, à condition que la cinquième partie de la Palestine lui serait livrée, et que les pèlerins aragonais pourraient en toute liberté parcourir la Terre Sainte. Mais ces négociations n'aboutirent à rien. Le roi de Chypre fut le seul qui se mit en mesure de procurer un secours effectif à l'ilkhan. Son frère, sire Amaury, débarqua à Antarados, en 1300, avec les grands-maîtres des templiers et des hospitaliers. Mais sur le bruit qui courut que Ghazan était dangereusement malade, ils se retirèrent avant de s'être joints aux Mongols.

Ghazan était petit et fort disgracié de la nature quant au physique. Mais il était doué de grands talents et de brillantes qualités. Il parlait avec éloquence, et aucun de ses sujets, excepté Poulad Tchingsang, ne possédait mieux que lui l'histoire des anciens Mongols. Il était, de plus, fort versé dans la connaissance des affaires et des cours étrangères. Plus d'une fois les ambassadeurs s'étonnèrent de la justesse des observations qu'il fit relativement à leur propre pays. Il entretenait à sa cour un grand nombre de poëtes et de savants, qu'il élevait aux premières dignités. C'est lui qui conseilla à Raschid ed-Din d'entreprendre le *Djami at-Tewarikh* (Recueil des Histoires); et cet historien reconnaît qu'il a beaucoup profité des conversations de l'ilkhan. Ghazan aimait à s'entretenir avec les philosophes sur toutes sortes de sujets. Il ne craignait pas de s'engager avec eux dans les discussions les plus ardues, où son opinion, comme on peut le penser, prévalait toujours. Sa langue maternelle était le mongol; mais il savait un peu le persan, l'arabe, le chinois, le thibétain, les dialectes de l'Inde et même la langue franque. Il était fort habile dans les arts mécaniques et les métiers; et il excellait dans l'équitation. La chimie, la médecine et l'histoire naturelle lui étaient assez familières. Il se piquait de prédire l'avenir au moyen de l'astrologie, de la géomancie et des autres sciences occultes; mais ses connaissances en astronomie étaient beaucoup plus certaines. Il avait inventé un hélioscope, qui fut construit d'après ses données et placé dans l'observatoire de Tebriz. Ce monument faisait partie d'un vaste corps de bâtiments qu'il fit élever autour du mausolée qu'il avait destiné à lui servir de tombeau. Il y avait aussi un hôpital, un hospice pour les *Seyyids* ou descendants d'Ali, une mosquée,

un établissement pour les enfants trouvés, un collége pour cent étudiants, une bibliothèque, un dépôt d'archives, une citerne, des bains chauds. Il poussa la prévoyance jusqu'à ordonner que pendant six mois de l'année on répandit du mil sur les toits pour les petits oiseaux. Les maisons qui s'élevèrent auprès des monuments mentionnés formèrent en peu de temps une ville plus considérable que Tebriz, et qui fut appelée Ghazaniyet. Le même prince dota de mosquées et de bains toutes les villes qui en étaient privées; il fit construire des hospices pour les Seyyids à Tebriz, à Ispahan, à Baghdad, à Schiraz; il munit de fortifications cette dernière ville, et fonda la ville de Oudjen; enfin, il fit creuser trois canaux d'irrigation qui conduisaient l'eau de l'Euphrate dans des terrains auparavant incultes.

Les domaines de Ghazan s'étendaient du Djihoun à l'Euphrate et au golfe Persique. Il possédait l'autorité souveraine, quoique le titre de *ilkhan* (roi de province) implique l'idée de dépendance envers un souverain d'un rang supérieur. Les descendants de Gengiskhan reconnaissaient en effet la suzeraineté nominale des empereurs de Chine. Mais Ghazan, si l'on en doit croire Schehab ed-Din al-Omari ad-Dimaschki, se serait soustrait à cette obligation. Ce ne fut du moins pas avant 1298, puisqu'en cette année il envoya des présents et des ambassadeurs à Timour-Caan. Il gouverna par lui-même dès qu'il se fut débarrassé de ses anciens amis, et l'on a remarqué que depuis cette époque il y eut plus d'équité et de tolérance dans l'administration. Il abolit les lois en vigueur lors de son avénement et celles qu'il avait lui-même portées dans les trois premières années de son règne. Celles qu'il promulgua postérieurement sont assez nombreuses et fort remarquables; elles sont connues avec assez de détails, et l'on possède même le texte de quelques-unes d'entre elles. Les concussions des fonctionnaires publics avaient ruiné l'empire. Elles furent réprimées par l'édit de 705 (1304) relatif à la quotité des contributions, à la manière de les lever et d'en rendre compte. Il fut dressé un cadastre général, dont un exemplaire fut déposé aux archives de Tebriz, un autre à la grande chancellerie (*diwan*). Des rôles émanés du diwan, et munis du sceau impérial, indiquaient à chaque contribuable la somme pour laquelle il était imposé. Les Seyyids, les docteurs et les ministres de tous les cultes avaient été antérieurement exemptés de toutes charges et redevances. Les bouddhistes furent seuls exceptés de cette loi de tolérance; car, quoiqu'ils n'aient eu aucun tourment personnel à endurer, ils eurent la douleur de voir détruire leurs temples. L'administration de la justice, la publication d'un formulaire pour tous les actes publics, l'interdiction de l'usure font l'objet d'autres dispositions législatives. Afin d'encourager l'agriculture, Ghazan ordonna que les terres restées incultes pendant trente ans tomberaient dans le domaine public, ou bien il en concéda la propriété, avec exemption ou diminution d'impôt pendant un certain temps, à tous les colons qui entreprendraient de les défricher. D'après une ancienne coutume mongole, les soldats, au lieu de recevoir une solde, payaient tribut à leur chef. Mais depuis qu'ils n'étaient plus constamment occupés à des expéditions militaires, ils se trouvaient dans la nécessité de piller leurs compatriotes. Ghazan assigna à ses troupes, dont il avait augmenté le nombre, des revenus fixes ou des concessions de terre. Il abolit la diversité des poids et mesures, et après avoir retiré de la circulation toutes les anciennes monnaies, qui étaient plus ou moins altérées, il en émit de nouvelles qui eurent cours dans tout l'empire. Il réussit à mettre fin aux vols et aux brigandages en rendant responsable de chaque délit le poste le plus voisin du lieu où il avait été commis, et en imposant aux voyageurs qui faisaient route ensemble l'obligation de se secourir mutuellement. Le soin qu'il prit d'indiquer par des colonnes le lieu de chaque station douanière et le nombre des employés empêcha que les hommes audacieux ne continuassent à s'arroger le titre de collecteurs des droits de transit. La réforme des postes fut l'objet de plusieurs édits. Les grands seigneurs et les fonctionnaires publics de tous les rangs s'étaient arrogé le droit de se faire transporter, loger et entretenir, eux et leurs messagers, aux frais du public. Cette corvée était d'autant plus ruineuse pour les habitants que souvent les gouverneurs se faisaient accompagner dans leurs tournées de plus de mille personnes; on en vit dont la suite occupa jusqu'à sept cents maisons. Afin de se soustraire à cette obligation, les habitants des villes voisines des grandes routes allaient s'établir au loin, ou bien donnaient à leurs maisons l'apparence de mosquées ou d'établissements d'utilité publique. Quelquefois ils en muraient les portes, ne se réservant qu'une ouverture souterraine, d'eux seuls connue. Mais ces subterfuges ne les mettaient pas à l'abri des vexations des hommes puissants, qui abattaient des pans de mur pour s'ouvrir un passage, qui se comportaient en maîtres dans la maison de leur hôte et qui souvent faisaient violence aux femmes de sa famille. Ghazan ne permit qu'à ses propres messagers l'usage des chevaux des relais de poste, et plus tard il les força de se servir de leurs propres montures. Les autres ordonnances de Ghazan témoignent également d'un esprit élevé. Celles qui concernent l'administration du palais et des domaines de la couronne montrent que les détails les plus minces n'échappaient pas à son attention. Si l'on considère que ce prince se soumettait à ses propres lois, qu'il prêchait autant d'exemple que de précepte, que ses mesures vigoureuses rétablirent l'ordre pour un certain temps, on reconnaîtra qu'il méritait les éloges qui lui ont été décernés et qu'il fut le plus grand monarque de son temps. E. BEAUVOIS.

Raschid ed-Din, *Djami at-Tewarikh* (Recueil des Histoires). — Wassaf, *Kitab tedjziyet al-Amsar we tezdjiyet al Aasar* (Division des contrées et transition des siècles). — Novaïri, *Nihayet al-Arab fi fonoun al-adab* (Résultat de l'application aux diverses branches des belles-lettres). — Mirkhond, *Rawdhet as-Sefa* (Le Jardin de la Pureté). — Khondemir, *Habib as-Siyar* (Ami des Biographies), dans *The new Asiatick Miscellany*; Calcutta, in-4°, t. II, p. 140 et 225. — Schehad ed-Din al-Omari ad-Dimaschki, *Mesalik al-Absar fi memalik al-Amsar* (Voyages des yeux dans les royaumes des différentes contrées). — Aboulfeda, *Annales moslemici*, t. V. — Taki ed-Din Ahmed Macrizi, *Hist. des Sultans mamlouks de l'Égypte*, trad. par M. Quatremère, t. II, part. 2. — Abou'l-Mahasin ibn-Tagriberdi, *Al-nodjoum at-Tzahiret.* (Les Étoiles brillantes). — Haïton, *Hist. Orient.*, ch. 42-48. — Étienne Orpélian, *Hist. de Siounie*, ch. 70. — Tchamtchian, *Hist. d'Arménie*, t. III. — *Hist. de Géorgie*, trad. par M. Brosset, part. I, p. 609-635. — Pachymère, t. II, p. 279-281, et dans Stritter, *Tatarica*, t. III, p. 1086. — Abel-Remusat, *Second Mem. sur les relat. des rois de France avec les empereurs mongols*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, t. VII. — Const. d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. IV. — De Hammer, *Geschichte der Khane*, t. II. — Fraehn, *Recensio Nummorum Acad. imp. Scientiar. Petropolitanæ*; 1826, in-4°, p. 634-635.

GHAZI-HASAN, capitan-pacha ou grand-amiral turc, tué à Schoumla, en 1790. Afin de le faire passer pour schiite ou sectateur d'Ali, ses ennemis prétendaient qu'il était né en Perse, et qu'il avait été pris et amené sur le territoire ottoman par un détachement turc. D'après une autre version, plus vraisemblable, il serait né à Rodoste (sur la Propontide), et y aurait passé sa jeunesse. Entraîné par sa vocation vers la carrière des armes, il s'enrôla dans les milices d'Alger, se conduisit avec bravoure dans plusieurs expéditions contre les tribus rebelles, s'éleva par divers degrés au rang de général en chef des troupes de la régence, et obtint le gouvernement de Tlemsen. Mais ses envieux parvinrent à le renverser, et mirent ses jours en péril. Il se vit réduit à abandonner secrètement sa famille, ses biens et ses charges, et à chercher refuge en Espagne. Les lettres de recommandation que lui donna Charles III le firent bien accueillir du roi de Naples Ferdinand IV. Ce souverain lui assura la protection de son ministre auprès de la cour ottomane. A peine de retour à Constantinople, en 1760, Hasan fut saisi comme traître, et jeté dans un cachot, par ordre des envoyés d'Alger. Il ne recouvra la liberté et n'échappa au dernier supplice que par l'intercession du ministre napolitain. Le sultan, qui sentait le besoin de réorganiser la marine, lui fit rendre ses biens, et lui confia le commandement d'une frégate de cinquante canons. Quoique Hasan fût absolument étranger à l'étude des sciences, et qu'il ne possédât aucune connaissance théorique, il avait acquis par la pratique, une grande habileté dans l'exercice de sa profession, et il appréciait l'utilité d'une réforme. Mais aucun auxiliaire ne voulut le seconder; aussi la flotte se trouvait-elle dans le plus pitoyable état, lorsqu'une escadre russe parut dans la Méditerranée. Hasan, qui, avec le titre de vice-amiral, commandait les forces navales de l'Archipel, fit réparer à la hâte quelques vieux vaisseaux, s'avança à la rencontre de l'ennemi, et prit part à diverses affaires, notamment au combat qui eut lieu en face de Scio, le 5 juillet 1770. Il se jeta en mer quelques instants avant que le vaisseau-amiral ne sautât en l'air, et, malgré ses blessures, il parvint à gagner le rivage. Resté chef suprême, lorsque le capitan-pacha eut abandonné son poste, il conduisit la flotte dans le petit port de Tchesmé; mais se voyant en danger dans cette étroite position, il voulait en sortir à tout prix. Malheureusement cet avis fut repoussé par le pusillanime capitan-pacha, qui avait repris le commandement. Les Russes lancèrent deux brûlots au milieu de la flotte, qui fut entièrement consumée par les flammes. L'année suivante Ghazi-Hasan força les Russes à lever le siége de Lemnos, et s'empara de leurs batteries. Il fut nommé en 1773 intendant de l'arsenal, et capitan-pacha. Bien des personnages d'une naissance aussi obscure que la sienne ont été revêtus, comme lui, de cette haute dignité; mais il en est très-peu qui l'aient conservée aussi longtemps. Les sultans Moustafa III et Abdou'l-Hamid le mirent à la tête de plusieurs grandes expéditions. Il ruina la puissance du fameux schéikh Daher (Tzahir), pacha d'Acre, en 1775; réduisit, en Égypte, les rebelles Ibrahim et Mourad-Bey, pacifia la Morée en 1779, et commanda à plusieurs reprises dans la guerre de Crimée. Cependant, ses actes de bravoure ne l'empêchèrent pas d'être disgracié. Il fut déposé peu de temps après l'avénement de Sélim (7 avril 1789), et éloigné de la capitale, avec le titre de gouverneur d'Ismaïl. Il échoua dans l'expédition qu'il tenta en 1789 pour reprendre Oczakow. Dans les circonstances difficiles où se trouvait l'empire, les ennemis de Hasan n'imaginèrent pas de meilleur moyen de le perdre que de le pousser au poste de premier vizir. A peine eut-il accepté cet honneur, qu'il se vit hors d'état de donner une tournure favorable aux affaires. La destitution suivit de près sa nomination. Il se trouvait à Schoumla lorsqu'un envoyé impérial vint lui redemander le sceau de l'empire; sur le refus qu'il opposa, il fut mis à mort, et sa tête fut envoyée à Constantinople. Sa patrie perdit en lui un homme énergique et un excellent administrateur. Il travailla activement à mettre sur un pied respectable la marine confiée à ses soins; il remplit les arsenaux, fit venir des ingénieurs européens, et réussit à faire disparaître quelques abus. Mais sa fermeté allait jusqu'à la cruauté. S'il éteignit quelques révoltes, ce fut avec des flots de sang. On aurait pu former une pyramide avec les têtes qu'il avait fait abattre dans les environs de Tripolitza (Morée). Il se montrait inexorable envers les employés qui manquaient à leurs devoirs, et il eut quelquefois l'injustice de faire retomber sur ses subordonnés la peine des fautes qu'il avait lui-même commises. Sa piété était telle que, malgré son avarice, il consacra une partie de ses richesses à l'érection de mosquées et d'autres

établissements d'utilité publique. E. BEAUVOIS.

Mines de l'Orient, t. III, IV. — *Moniteur*, 1790. — De Hammer, *Hist. de l'Emp. Ottoman*, trad. par Hellert, t. XVI. — Volney, *Voy. en Égypte et en Syrie*, t. II. — De Tott, *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, part. III.

GHEDINI (*Ferdinand-Antoine*), naturaliste et poëte italien, né à Bologne, en 1684, mort dans la même ville, le 28 janvier 1768. Il fut élevé dans sa ville natale et reçu docteur en médecine en 1704. Il négligea la pratique de son art pour cultiver la poésie. Les conseils d'Eustache Manfredi le ramenèrent vers l'étude des sciences, et il se fit admettre dans l'Institut de Bologne en 1708. La médiocrité de sa fortune le força d'accepter la place de précepteur du fils du prince Caracciolo, ambassadeur d'Espagne à Venise. Caracciolo, nommé vice-roi des Indes, voulut emmener Ghedini avec lui. Celui-ci y consentit d'abord, et se laissa même conduire jusqu'à Cadix; mais sur le point de s'embarquer pour l'Amérique, il fut pris d'un si vif regret de son pays que, malgré les instances et les offres du vice-roi, il revint en Italie. Il se rendit d'abord à Rome, où il fut favorablement accueilli par Clément XI. De retour à Bologne, il obtint, sur la recommandation d'Eustache Manfredi, la place de professeur d'éloquence dans le collége Sinibaldo, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : *La Prolusione alle lezioni de storia naturale che ha per titolo : Ad Exercitationes de Reb. Naturalibus Præfatio*; Bologne, 1720; — *Lettere familiari*, insérées dans la *Raccolta delle Lettere di alcuni Bolognesi*; Bologne, 1744; — *Rime*; Bologne, 1769.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. Ier.

***GHEDINI** (*Giuseppe*), peintre de l'école de Ferrare, né en 1707, mort en 1791. On voit de lui dans la principale église de La Mirandole un tableau représentant *Sainte Thérèse, saint Hyacinthe et saint Jean de la Croix*. Il a peint également, en 1733, la *Vierge avec saint Ignace* pour l'église de Vallalta, près La Mirandole. E. B—N.

Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

GHÉIATS ED-DIN BOULBOUN, aussi appelé *Balin* par quelques auteurs européens, roi de Dehli, le neuvième de la première dynastie tatare, mourut en 685 de l'hégire (1286 de J.-C.), à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Né dans le Carakhitaï, où son père remplissait une des premières charges militaires, il fut fait prisonnier dans sa jeunesse par les Mongols, et conduit à Baghdad pour y être vendu comme esclave, en 630 (1232). Son patron, ayant appris qu'il était de la tribu d'Alberi, d'où sortait le roi actuel de Dehli, Schems ed-Din Altmisch, en fit présent à ce monarque. Boulboun fut d'abord chargé de l'intendance de la fauconnerie. Il s'y fit remarquer par son adresse, et, avec l'appui de son frère Éibek-Kischli-Khan, qui jouissait d'une grande influence à la cour, il obtint, sous le règne de Rokn ed-Din Firouz, le gouvernement du Pendjab. Calomnié par ses ennemis et disgracié par le roi, il refusa de déposer le pouvoir qui lui était retiré, et maintint son indépendance durant ce règne et une partie de celui de Razia Begom, sœur de Rokn ed-Din Firouz. Il fit partie de la ligue formée contre cette princesse, et fut fait prisonnier en 634 (1237); mais ayant effectué son évasion, il aida le prince Behram à s'emparer du trône. Le gouvernement de Hansi et de Rewari fut la récompense de ses services. Nommé *émir hadjib* (chambellan) en 639 (1241), il fut appelé en 644 (1246) aux fonctions de premier vizir par le roi Nasir ed-Din Mahmoud, à qui il donna sa fille en mariage, en 647 (1248). Malgré cette alliance et malgré l'habileté et l'activité qu'il déploya dans son administration, il fut privé de sa charge en 651 (1252). Mais son ennemi Imad ed-Din Zendjani, qui l'avait remplacé, devint si odieux au peuple, que dix généraux engagèrent Ghéiats ed-Din à se replacer à la tête des affaires. S'étant rendu à ce désir, il se dirigea sur la capitale, avec ses adhérents et leurs troupes. Avant qu'on en fût venu aux mains, le roi le rétablit dans son ancien poste, et l'y maintint jusqu'à la fin de son règne. Ghéiats ed-Din, qui avait épousé une sœur de ce monarque, lui succéda avec l'assentiment universel, le 11 djoumadi al awwal 664 (18 février 1266). Son gouvernement fut juste et sage. Mais, jaloux de son autorité, il punit de mort tous ceux qui voulaient y porter la moindre atteinte; aucun rebelle ne trouva grâce devant lui. Il ne poussait pas néanmoins la cruauté jusqu'à faire périr les femmes et les enfants des vaincus. Il se débarrassa de tous ceux qui avaient formé avec lui le complot de se partager la succession de Schems ed-Din Altmisch. Quoiqu'il ne fît acception de personne lorsqu'il s'agissait de punir, il distribuait de préférence les charges et les honneurs aux hommes de naissance. Les Hindous furent systématiquement éloignés par lui de tous les emplois. Dans sa jeunesse, il s'était adonné au vin; mais dès qu'il fut parvenu au pouvoir, il s'interdit scrupuleusement l'usage de toute liqueur spiritueuse, en défendit la fabrication dans ses États, et imposa à ses fils la même règle de conduite. Il aimait le faste, et faisait un généreux usage de ses richesses. Plus de quinze princes ou souverains dépouillés par les Mongols s'étant réfugiés à sa cour, il leur assigna des palais et des revenus. Parmi les savants et les poëtes qui recevaient des pensions de lui, on cite Ferid ed-Din Masoud, surnommé Schoukour Guend, Beha ed-Din Zucharia, Bedr ed-Din de Ghazna, Cothb ed-Din Bakhtiar Kaki, et le plus célèbre des poëtes persans de l'Inde, émir Khosrou de Dehli, qui fut précepteur de l'excellent prince Mohammed, fils aîné du roi.

La plupart des expéditions militaires qui eurent lieu sous ce règne furent plutôt dirigées contre les rebelles de l'intérieur que contre les ennemis du dehors. Ghéiats ed-Din fit massacrer, dit-on,

cent mille bandits qui occupaient une vaste forêt dans le territoire de Mewat et faisaient des incursions jusqu'à Dehli. La forêt fut abattue, et fit place à de florissantes campagnes. Durant les guerres civiles qui suivirent la mort de Schems ed-Din Altmisch, les rois de Malwa et de Goudjerat avaient négligé de payer le tribut; Ghéiats ed-Din se garda de les attaquer, de peur d'affaiblir les États qui lui servaient de rempart contre les incursions des Mongols; mais il ne transigea pas aussi facilement avec Thogroul-Khan, gouverneur du Bengale, qui se déclara indépendant en 678 (1279). Après diverses expéditions infructueuses, dont il avait laissé le commandement à ses généraux, le roi marcha en personne à la rencontre du rebelle, et le força à évacuer le Bengale. Quarante soldats s'étant jetés dans le camp ennemi, y portèrent un tel effroi, que Thogroul prit la fuite et fut mis à mort. Cara-Khan, fils du roi, fut nommé gouverneur de la province. Il s'y maintint longtemps après que sa famille eut été remplacée par d'autres dynasties sur le trône de Dehli. Il fut nommé héritier présomptif, lorsque son frère aîné Mohammed, gouverneur de Lahore et du Moultan, eut été tué dans une bataille contre les Mongols, en 682 (1283). Appelé auprès de son père, il s'en éloigna quelque temps après, sans l'avertir, pensant que le moment de recueillir la succession était encore éloigné. Le vieillard, irrité de ce manque d'égards, choisit pour successeur son petit-fils Khéikhosrou, fils de Mohammed; mais sa dernière volonté ne fut pas respectée après sa mort. Le magistrat de Dehli, ennemi de Khéikhosrou, eut le crédit de faire décerner la couronne au fils de Cara-Khan, à Kéikobad, qui en effet monta sur le trône. E. Beauvois

Ferischtah, *History of the Rise of the Mahomedan Power in India*, trad. par Briggs, t. I, p. 250, 254-271.

Ghéiats ed-Din I Thoghlouc, fondateur de la troisième dynastie des rois tatars de Dehli, mort en rebi al-awwal 725 de l'hégire (février 1325 de J.-C.). Fils d'un esclave turc de Ghéiats ed-Din Boulboun, il fut connu avant son avénement au trône sous le nom de Ghazi-Beg Thoghlouc. Nommé gouverneur de Lahore et de Depalpour, sous le règne de Ala ed-Din Khildji, il tailla en pièces en 705 (1305), près de l'Indus, une armée de 57,000 Mongols du Mawara an-Nahr, qui avaient envahi le Moultan; ceux qui échappèrent au glaive périrent dans les déserts. Cette victoire et celle qu'il remporta peu de temps après sur un autre corps mongol lui donnèrent une telle supériorité, qu'il prit le rôle d'agresseur. Il envahit chaque année les contrées de Caboul, de Ghazna, de Candahar, et en soumit les habitants à de lourdes contributions de guerre. Mobarek-Khildji, fils et successeur d'Ala ed-Din, ayant été assassiné et remplacé par son ministre Melik-Khosrou, qui était Hindou de naissance, Ghazi-Beg prit les armes en 721 (1321), et avec l'aide de plusieurs autres gouverneurs il vainquit l'usurpateur et le fit mettre à mort. Les habitants de Dehli s'avancèrent à sa rencontre, et lui décernèrent la couronne. Il prit le titre de *Ghéiats ed-Din* (Appui de la Religion), et gouverna à la satisfaction générale. Il répara les anciens édifices, en construisit de nouveaux, encouragea le commerce, et appela à sa cour les savants et les hommes de mérite. Le célèbre poëte Émir-Khosrou de Dehli, qui recevait une pension du roi, écrivit son histoire, sous le titre de *Thoghlouc Nameh* (Livre de Thoghlouc). Ghéiats ed-Din promulgua un nouveau code, basé sur le Coran et les anciennes coutumes du pays. Il éleva des forteresses sur la frontière de Caboul, et il y entretint perpétuellement des garnisons; en un mot, il prit si bien ses mesures, que durant tout son règne le royaume de Dehli fut à l'abri des invasions des Mongols. Les troubles intérieurs furent également réprimés. En 722 (1322) il chargea son fils aîné, Alif-Khan, de réduire à l'obéissance le radja de Warangol, qui refusait de payer tribut. Le siége de Warangol fut meurtrier de part et d'autre. Les musulmans, décimés par une épidémie, et découragés à la nouvelle qui courut de la mort de Ghéiats ed-Din, se débandèrent et furent massacrés par les Hindous. De toute la grande armée d'Alif-Khan il n'échappa que 3,000 hommes. Le roi punit terriblement les auteurs de la fausse nouvelle qui avait occasionné ce désastre : il les fit enterrer vifs. Alif-Khan fut plus heureux dans une seconde expédition; il réussit à s'emparer de la capitale du radjah. Le roi remporta lui-même quelques succès dans une expédition qu'il conduisit dans le Bengale en 724 (1323). Il confirma dans le gouvernement de cette province Cara-Khan, fils du Ghéiats ed-Din Boulboun. A son retour, il périt dans la chute d'un édifice en bois qui avait été élevé par ordre de son fils Alif-Khan. Ce prince n'est pas exempt du soupçon d'avoir préparé cet accident. Quoi qu'il en soit, il succéda à son père sous le titre de Mohammed Thoghlouc.

E. Beauvois.

Ferishta, *Hist. of the Rise of the Mahomedan Power in India*, trad. par Briggs, t. I, p. 363, 364, 397-409.

Ghéiats ed-Din II Thoghlouc, arrière-petit-neveu et troisième successeur de Ghéiats ed-Din I, fut mis à mort, après cinq mois de règne, le 21 safar 791 (18 février 1389). Resté seul roi, après la mort de son aïeul Firouz Thoghlouc, qui l'avait associé au trône, il fit poursuivre son oncle Nasir ed-Din Mohammed, qui avait été un instant associé au trône, mais qui s'en était rendu indigne par sa mauvaise conduite; ce prince échappa à toutes ces poursuites, et plus tard il monta sur le trône. Cependant le roi s'abandonna à la luxure, négligea les affaires, opprima le peuple et sa propre famille. Il fut privé de la couronne et de la vie par son cousin Abou-Bekr Thoghlouc, qui lui succéda.

Ferishta, *Hist.*, trad. par Briggs, t. I, p. 461, 466-467.

Ghéiats ed-Din, fils du célèbre vizir et

historien Raschid ed-Din, occupa le poste de vizir auprès de deux *ilkhans*, ou souverains mongols de Perse, et fut mis à mort le 11 ramadhan 736 de l'hégire (12 avril 1336 de J.-C.). Placé à la tête de l'administration par l'ilkhan Abou-Saïd, vers 724 (1324), il s'efforça d'arrêter l'empire sur la pente de la décadence. Il encouragea l'agriculture, et il veilla à ce que la personne et les biens de chaque habitant de l'empire fussent respectés par les princes, les gouverneurs et les grands. La clémence était une de ses principales vertus; il ne chercha pas à tirer vengeance de ceux qui avaient causé la mort de son père; et il essaya de soustraire au supplice un Mongol qui avait tenté de l'assassiner lui-même. Lors de la mort d'Abou-Saïd, en 735 (1335), il eut l'habileté de prévenir une guerre civile qui était sur le point d'éclater, et fit décerner la couronne à Arpa-Khan, descendant de Touli, fils de Gengis-Khan. Maintenu à son poste par le nouveau souverain, il continua à gouverner avec une modération dont l'histoire des Mongols offre peu d'exemples, mais qui peut-être n'était pas appropriée aux circonstances. Il s'opposa à ce que Arpa-Khan fit périr, à l'occasion de la révolte de Mousa-Khan, les personnages dont la fidélité était suspecte. Plusieurs généraux à qui il avait sauvé la vie passèrent à l'ennemi, et entraînèrent, par leur défection, la perte de la bataille. Ghéiats ed-Din, après avoir bravement combattu, fut fait prisonnier et condamné au dernier supplice. Sa mort fut déplorée en vers pathétiques par un grand nombre de poëtes qui avaient chanté ses louanges durant sa vie. Parmi les ouvrages qui lui ont été dédiés, le plus connu est l'*Histoire choisie* (Tarikh-i-Guzideh) écrite par son secrétaire Hamd Allah-Mustawfi. Ghéiats ed-Din aimait à s'entretenir avec les savants; il était lui-même versé dans la plupart des sciences, et il s'exprimait avec une grande éloquence.

E. Beauvois.

Quatremère, *Vie de Raschid ed-Din*, en tête de l'*Hist. des Mongols*, p. 47-84. — D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. IV.

Gheiloven. *Voy*. Arnold de Rotterdam.

Ghelen ou **Gelenius** (*Sigismond*), philologue bohémien, né à Prague, en 1477, mort à Bâle, en 1554. Il était d'une bonne famille. Il voyagea en Allemagne, en France et en Italie, et apprit facilement les langues de ces trois pays. En Italie il se perfectionna dans la connaissance du latin, et apprit le grec sous Marc Musurus. En revenant en Bohême il passa par Bâle, et fit la connaissance d'Érasme, qui conseilla à Froben de l'attacher comme prote à son imprimerie. Il garda cette place jusqu'à sa mort. Non content de corriger le travail des imprimeurs, il traduisit et commenta plusieurs auteurs anciens. « C'était un homme de grande taille, dit Bayle, et fort gros. Il avait la mémoire bonne, et l'esprit prompt et subtil, ne se mettait presque jamais en colère, et ne se souciait ni d'honneurs ni de richesses. Il préféra aux charges qu'on lui offrit en d'autres lieux la condition paisible qu'il avait à Bâle. » Cependant, cette condition était bien médiocre, car si on en croit De Thou, Gelenius lutta toute sa vie contre la misère. Son principal ouvrage est intitulé: *Lexicon symphonum quatuor Linguarum, Græcæ scilicet, Latinæ, Germanicæ et Sclavinicæ;* Bâle, 1537, in-4°. On a encore de Galenius des notes sur Pline et sur Tite-Live, des traductions latines des *Antiquit. Jud.* de Josèphe, de quelques *homélies* de saint Chrysostôme, de l'*Histoire Romaine* de Denys d'Halicarnasse, de l'*Histoire ecclésiastique* d'Evagrius, du traité d'Origène contre Celse, des *Œuvres* de Philon, d'Appien, de Justin Martyr. Ces nombreuses traductions attestent un savoir étendu, et sont élégamment écrites, mais Gelenius se donne trop de liberté avec son texte, et manque d'exactitude.

Curion, *Préface* de l'édition d'Arrien. — Bayle, *Diction. historique et critique*. — Huet, *De claris interpretibus*.

* **Ghelli** (*Francesco*), peintre de l'école bolonaise, né à Medicina, en 1637, mort à Bologne, en 1703. Élève de l'Albane, il peignit avec assez de succès l'histoire et le paysage. E. B—n.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Orelti, *Memorie*. — Lanzi, *Storia della Pittura*.

Gheraerds. *Voy*. Geraerts.

Gheraï. *Voy*. Dewlet.

Gherardesca, nom d'une famille toscane qui joua un rôle important dans l'histoire italienne du moyen âge. Elle tenait le parti des gibelins. Les principaux membres de cette maison furent, outre les comtes de Donoratico (*voy*. ce nom), un certain nombre de capitaines, qui presque tous servirent la république de Pise et se rendirent puissants dans le parti populaire. Les Gherardesca les plus connus sont :

Gherardesca (*Ugolino* della), mort en 1288, ne cessa de conspirer contre sa patrie adoptive, pour obtenir le pouvoir. A cet effet, il s'allia aux Visconti, juges de Gallura (Sardaigne), et donna sa sœur à l'un d'eux, Giovianni, bien qu'il fût chef du parti guelfe. Leurs trames furent découvertes, et, le 24 juin 1274, Giovanni Gallura fut exilé, tandis que Gherardesca demeura prisonnier. Quelque temps après, ce dernier s'échappa, et joignit les Florentins, alors en guerre contre Pise. A l'aide de ces auxiliaires, il obtint par la force son rappel, et, au moyen de largesses adroitement distribuées, il prit sur une certaine partie du peuple une grande influence. En 1284, nommé capitaine de la flotte pisane, sous les ordres du podestat Alberto Morosini, il commandait la réserve des Pisans au combat de La Meloria contre les Génois (6 août), et suivant les historiens il prit la fuite au moment où la lutte était décisive, non par lâcheté, mais dans le dessein d'affaiblir les Pisans et de les réduire plus facilement en servitude. En effet, Pise, connaissant ses relations avec les guelfes, n'eut d'autre ressource que de l'invoquer comme

médiateur. Il fut nommé pour dix années capitaine général. Le comte Ugolino, par des présents habilement distribués, rompit la ligue des guelfes; il traita d'abord avec Florence, qui n'exigea d'autre condition apparente que l'exil général des gibelins. Ugolino se fit guelfe en cette occasion, et, reniant ses ancêtres, il obtint de demeurer à Pise. Il céda aux Lucquois plusieurs forteresses,et les désarma par ce moyen. Il fut moins heureux avec les Génois : il leur offrit la cession de Castro en Sardaigne, moyennant la mise en liberté de tous les prisonniers pisans (environ 11,000); mais ceux-ci déclarèrent qu'ils préféraient mourir dans les fers plutôt que d'abandonner une parcelle du territoire possédé par leurs aïeux, et qu'ils n'accepteraient leur délivrance que pour recommencer la guerre après avoir mis en accusation les magistrats qui auraient conclu un traité déshonorant. Ugolino, de son côté, craignait le retour de tant de citoyens d'élite; il entrava les négociations avec Gênes, et continua les hostilités, dans le but d'augmenter les charges publiques et de pouvoir entretenir des bandes de mercenaires, ses seuls soutiens. Il ne tarda pas à devenir également odieux aux guelfes et aux gibelins. Il frappa énergiquement sur ces derniers, et fit raser les palais de dix des principaux, appartenant aux Gualandi et aux Sismondi. Ceux-ci firent alors alliance avec son neveu Nino de Gallura (*voy.* ce nom) et avec les Visconti. Les Gaetani, les Upezzinghi et surtout l'archevêque de Pise, Roger de' Ubaldini, soutinrent Ugolino. Nino de Gallura essaya de renverser son oncle par une émeute; mais le peuple resta indifférent. Alors Nino l'attaqua d'une manière plus légale; il porta plainte aux consuls et aux anciens (*anziani de' arti*) contre le capitaine général, qu'il accusa de s'être emparé du palais de la seigneurie et de s'être attribué l'office de podestat au mépris des lois. Ces plaintes furent accueillies : Ugolino se vit forcé d'évacuer le palais de ville. Un nouveau podestat fut élu, et le pouvoir du capitaine général fut restreint. Les Pisans demandaient instamment la paix et le rachat de leurs concitoyens. En avril 1287, les Génois consentirent à relâcher leurs prisonniers moyennant une rançon. Ugolino, durant treize mois, retarda la conclusion du traité; et lorsqu'il dut céder au vœu général, il arma des corsaires en Sardaigne, et fit attaquer, malgré la trêve, les bâtiments des Génois. Ceux-ci, justement indignés, ne voulurent plus consentir à aucun arrangement. Ugolino profita du trouble que cet événement jeta dans Pise pour s'emparer de nouveau du palais public, chasser le podestat et se faire proclamer capitaine-seigneur. « Il avait, dit Sismondi, choisi le jour de sa naissance pour son inauguration; et comme, au retour d'un festin, il rentrait chez lui, bouffi d'orgueil et enivré de sa fortune, il adressa la parole à un de ceux qui étaient près de lui. « Eh bien, Lombard, lui dit-il, que me manque-t-il encore? — Plus rien, que la colère de Dieu. » Elle ne tarda pas en effet à l'atteindre. Au moyen de l'archevêque de' Ubaldini, il se rapprocha des gibelins, rappela les Gualandi, les Sismondi, les Lanfranchi, et força Nino de Gallura et les guelfes à évacuer la ville. L'archevêque demanda alors à être associé au pouvoir; mais le comte refusa tout partage, et expulsa même son allié du palais communal. Celui-ci dès lors s'occupa activement de renverser l'ingrat Ugolino. La guerre, les désordres civils, la cherté des denrées furent exploités contre le tyran, qui redoubla de violence : un de ses propres neveux lui fit part des plaintes du peuple, et demanda un dégrèvement des impôts. Ugolino se jeta sur lui le poignard à la main, et l'atteignit au bras; un jeune patricien, parent de l'archevêque, détourna les coups, et reprocha au comte sa conduite. Celui-ci saisit alors une hache, et fendit la tête au malencontreux interlocuteur. Ruggieri de' Ubaldini dévora en silence sa douleur; mais le 1er juillet, ayant été prevenu que les guelfes, rappelés par Ugolino, s'avançaient vers la ville, il fit sonner le tocsin, rassembla les gibelins, et attaqua le comte dans le palais du peuple. Le combat dura jusqu'au soir; deux des fils d'Ugolino tombèrent dans la lutte. Lui-même, pressé par l'incendie, se rendit avec les plus jeunes de ses fils, Gaddo et Uguccione, Nino, dit la Brigata, et Anselmuccio, ses petits-fils. Ce sont là les cinq personnages sur la mort desquels Dante a fait un sublime épisode. Après les avoir enfermés dans la tour de' Gualandi, l'archevêque, au bout de quelques mois, jeta dans l'Arno les clefs de leur prison, et défendit qu'on leur portât aucun secours. « Quels qu'eussent été les crimes d'Ugolino, dit Sismondi, l'horreur de son supplice les fit oublier; et son nom est demeuré comme un exemple, presque unique dans l'histoire, d'un tyran qui inspire la pitié et qui est puni par son peuple plus sévèrement qu'il ne l'avait mérité. » Les prisonniers moururent de faim; nul ne sut leurs angoisses. Dante raconte qu'il vit Ugolino dans l'enfer, parmi les traîtres à leur patrie, dans les glaces éternelles au-dessus desquelles s'élevait la tête du damné; devant lui était placée, dans les mêmes glaces, la tête de l'archevêque Ruggieri de' Ubaldini, dont il rongeait le crâne avec cette faim furieuse qui avait été son supplice. Ugolino, interrogé par Dante, essuya ses lèvres aux cheveux de l'archevêque; puis, soulevant sa tête et interrompant son féroce repas, il lui raconta les effroyables angoisses de ses derniers jours, depuis le moment où il avait entendu fermer la porte de la tour pour la dernière fois. Il redit l'offre de ses fils, qui, le voyant ronger ses poings avec rage, s'écrièrent : « Mon père, il nous sera moins douloureux si c'est nous que tu manges! tu nous as revêtus de ces chairs malheureuses, c'est à toi de nous en dépouiller. » Le poëte décrit aussi la mort de Gaddo, qui le quatrième jour de leur supplice s'écria : « O mon père, que ne m'assistes tu! » « Il mourut

ajoute Gherardesca, et tel que tu me vois, je les entendis tous expirer l'un après l'autre entre le cinquième et le sixième jour. Alors, ayant déjà perdu la lumière, j'errai en tâtonnant parmi leurs cadavres, et deux jours je les appelai sans qu'ils me répondissent. Ensuite la faim fit sur moi ce que n'avait pu faire la douleur. »

A. DE L.

Bernardo Marongoni, *Script. Etruriæ* (1836), t. I, p. 371-384. — Oberto Folieta, *Historia Genuensium*, l. V, p. 393-396. — Giov. Villani, l. VII, cap. CXX et CXXVII, p. 380 et 324. — Leonardo Aretino, *Historia Florent.*, liv. III. — Paolino de Piero, *Cronica*, t. II, p. 42. — Coppo de Stefani, *Delizie degli Eruditi toscani*, t. VIII, l. III. — Benvenuto da Imola, *Ant. Ital.*, t. I, p. 1141. — Guido da Corvaria, *Storia Pisana*, t. XXIV. — Doria, continuateur de Caffaro, *Annales Genuenses*, lib. X, p. 583. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. IV, p. 21-42.

GHERARDESCA (*Manfredo*), capitaine pisan, tué en 1324. Il était fils naturel du comte Nieri Doronatico della Gherardesca. Il s'était distingué dans plusieurs combats contre les Génois et les guelfes de Toscane, lorsque les Aragonais, appelés par le juge d'Arborée Hugo Bassi de' Visconti et par les Doria, envahirent la Sardaigne. Quoiqu'ils fussent vivement pressés par les Génois, les Pisans amenèrent trente-deux galères; et s'ils ne purent vaincre la flotte catalane qu'ils trouvèrent dans le golfe de Cagliari, ils réussirent à débarquer Manfredo Gherardesca avec trois cents chevaux allemands et deux cents archers, qui se jetèrent dans Città-di-Chiesà. Assiégé par mer et par terre, Gherardesca résista aux Aragonais avec un grand courage, et plus de douze mille des leurs périrent devant la place. Forcé enfin de se rendre, il obtint une capitulation honorable et le droit de se replier sur Cagliari. Après y avoir conduit le reste de sa garnison, il s'embarqua lui-même pour Pise, et le 25 février 1324 il reparut dans le golfe de Cagliari avec une flotte de cinquante-deux vaisseaux, qui débarqua cinq cents hommes d'armes et deux mille archers. Il marcha sur Castro di Cagliari, que cernaient les Aragonais. Ceux-ci sortirent de leurs lignes, et rencontrèrent les Pisans à Luco-Cisterna. Après un combat acharné, Gherardesca fut blessé; il parvint avec peine à se jeter dans Castro; son armée fut dissipée, sa flotte prise. La plus grande partie de la Sardaigne se soumit aux vainqueurs. Alfonse reprit le siége de Castro; Manfredo, à peine guéri, dirigea la défense. Il essaya d'une vigoureuse sortie, surprit le camp des assiégeants, et y jeta le désordre. Mais bientôt les vieilles bandes catalanes se rallièrent et rétablirent le combat. Trois cents Pisans sur cinq cents restèrent sur la place; Manfredo, atteint d'une blessure mortelle, fut rapporté dans Castro, où il expira quelques jours après. La reddition de la ville suivit la mort de Manfredo.

Giov. Villani, l. IX, c. CCIX, p. 587. — Zurita, *Indices Rerum ab Arag. reg. gest.*, l. II, p. 166. — Bernardo Marangoni, *Cronica di Pisa*, p. 649. — *Cronica* (anonyme) *di Pisa*, t. XV, p. 998. — Georgio Stella, *Annales Genuens.*, t. XVII, p. 1052. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. V, p. 122.

* **GHERARDI** (*Christofano*), peintre de l'école florentine, surnommé le *Doceno*, né en 1500, à Borgo-San-Sepolcro, mort en 1556. Élève de Raffaellino del Colle, il devint habile dessinateur et bon coloriste, à Rome, à Florence, à Bologne, à Venise. Il aida dans ses travaux les plus importants Vasari, qui lui confiait l'entière et libre exécution de ses dessins. Peu d'artistes surent employer avec plus de franchise les couleurs à fresque, et Vasari lui-même reconnaissait lui être inférieur sous ce rapport. Gherardi peignait avec une égale facilité l'ornement, le paysage, les animaux et la figure. Parmi ses rares tableaux à l'huile, on admire la *Visitation* qu'il peignit pour l'église Saint-Dominique de Città-di-Castello. A Santa-Maria-del-Popolo de Pérouse est un tableau d'autel dont la partie supérieure, riante et gracieuse, ouvrage de Gherardi, contraste d'une manière frappante avec la partie inférieure, dure et sévère, bien digne de son auteur, Lattanzio della Marca, qui quitta la peinture pour devenir chef des sbires.

E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gambini, *Guida di Perugia*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

GHERARDI (*Antonio*), peintre, architecte et graveur de l'école romaine, né à Rieti (Ombrie), en 1644, mort à Rome, en 1702. Il fut élève du Mola jusqu'à la mort de ce maître, arrivée en 1661; il étudia alors sous Pierre de Cortone, et fréquenta l'atelier de plusieurs autres peintres, dans l'espoir de perfectionner son coloris. Une grande habileté de main lui permettait d'exécuter avec rapidité de nombreuses commandes; mais on lui reproche avec raison le manque d'élégance et une pauvreté d'invention qui lui faisait répéter souvent ses ouvrages ou ceux de son maître. Il a laissé quelques fresques, parmi lesquelles on remarque celles de la voûte de Santa-Maria-in-Trivio. Il a peu pratiqué l'architecture, et n'a contribué à l'érection d'aucun édifice important; on lui doit seulement les dessins de deux chapelles aux églises d'Ara-Cœli et de Santa-Maria-in-Trastevere; toutes deux sont ornées d'un tableau de sa main; dans la première est un *Saint François*, dans la seconde un *Saint Jérôme*.

Il a gravé aussi quelques eaux-fortes, mais elles sont peu estimées. E. B—N.

Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti moderni*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

GHERARDI (*Evarista*), acteur et auteur italien, né au Prato (Toscane), vers 1670, mort près Paris, le 31 août 1700. Son père, sous le nom de *Flautin*, était un des meilleurs acteurs de la troupe italienne des comédiens de Paris. Evarista Gherardi fut élevé dans cette capitale, et fit de bonnes études au collége de La Marche. Il prit ensuite la carrière de son père, et débuta le 1er octobre 1689, par les rôles d'*Arlequin*, que laissait vacants le célèbre Dominique

Biancolelli. Il fit presque oublier son prédécesseur, tant il mit de grâce et de spirituelle naïveté dans son jeu. Il devint le directeur de la troupe, et lui fit représenter un grand nombre de ses libretti. Mais il n'a fait imprimer qu'une de ses pièces, *Le Retour de la foire de Bezons*, jouée en 1695. En 1697, Mme de Maintenon s'étant crue mise sur la scène dans *La Prude*, elle fit fermer le Théâtre-Italien. Gherardi essaya vainement de faire révoquer les ordres de la puissante favorite. Malgré lui, devenu homme de loisir, il s'occupa de recueillir les nombreuses scénettes représentées par la troupe italienne. Il dut en composer le dialogue, car la plupart n'étaient que des cadres laissés à l'improvisation, à la verve, aux *lazzi* des acteurs, et en forma un recueil qui parut sous le nom de *Théâtre italien;* Bruxelles (sans nom d'auteur), 1691 et 1697, 3 vol. in-12; réimprimé à Paris, 1700, 6 vol. in-12. Dans un divertissement qu'il jouait à Saint-Maur avec La Thorillière et Poisson, il fit une chute sur la tête; il négligea les soins qu'exigeait cette chute et peu après, lorsqu'il revenait de Versailles, où il était allé présenter son recueil au dauphin, il fut saisi d'un violent délire, et mourut en moins d'une heure. Il était à peine âgé de trente ans.

Barbier, *Nouvelle Biblioth. d'un Homme de Goût.*

*GHERARDI (*Thomas*, comte TESTA), auteur dramatique italien, né en 1818, à Terriccinola, château situé dans les environs de Pise. Il étudia d'abord le droit, et se fit avocat à vingt-trois ans. Mais son goût l'entraîna vers la littérature, et en 1845 il débuta dans la carrière dramatique par *Una folle Ambizione*, comédie qui obtint un grand succès sur le théâtre du Cocomero, à Florence. Deux mois après, il donna à La Pergola trois œuvres nouvelles : *Vanità e Capriccio; Un Momento d'Errore*, et *Viaggio per Istruzione*. La fécondité de cet auteur est merveilleuse; dans l'espace de peu d'années, il a produit plus de quarante pièces de théâtre, dont voici les plus remarquables : *Il Conte e l'Attrice; — Il primo Dramma d'una Litterata; — Vendetta e Perdono; — Cogli Uomini non si scherza; — Testa e Cuore di Donna; — Ambizione ed Interesse; — Promettere e Mantenere; — Amante et Madre; — Il Regno d'Adelaide; — La Arpia; — I Bagni; — Mariti, guidizio! — Un Ballo in maschera; — Il Cane della cugina; — La Pagheremo in due; — La Dama et l'Artista; — L'Anello della Madre; — Le Scimie; — Gustave III, roi de Suède*, etc.

M. Gherardi del Testa a également enrichi plusieurs journaux d'articles humoristiques, de contes, d'anecdotes, qu'il signe du pseudonyme *Aldo*. Il excelle aussi dans la poésie, et il a composé, entre autres morceaux remarquables, la belle chanson de *Il Creatore ed il suo mondo*, que tout Italien sait par cœur, et que l'on a longtemps attribuée à Joseph Guisti, le *Béranger de l'Italie*. En 1848 M. Gherardi del Testa fit trêve à ses études, et devint soldat de l'indépendance italienne. Il accourut en Lombardie comme volontaire, et fit bravement son devoir dans les sanglantes journées du 4, du 13 et du 29 mai. Blessé le 13, il combattit encore à Montanara, où il fut fait prisonnier par les Autrichiens, et envoyé en Bohême, où il resta jusqu'à la fin de la guerre. Aujourd'hui il vit dans la retraite. G. VITALI.

Il Teatro, revue hebdomaire (Turin, mars 1856). — *Documents particuliers.*

*GHERARDINI, GERARDINI ou GILARDINO (*Melchiore*), peintre et graveur de l'école milanaise, né à Milan, au commencement du dix-septième siècle, mort en 1673. Élève, gendre et héritier de G.-B. Crespi, il ne lui fut inférieur que par la hardiesse et l'habileté de la touche; mais il l'égala par la facilité, le charme et l'harmonie. Il termina plusieurs de ses ouvrages, restés imparfaits à sa mort. On voit dans les églises de Milan diverses fresques de Gherardini; les plus remarquables sont celles de l'église Santa-Maria-della-Passione. Épris du style de Callot, il chercha à l'imiter en gravant à l'eau-forte des batailles et des scènes familières ou de fantaisie, qui dénotent dans leur auteur autant d'habileté de main que de fécondité d'imagination. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

*GHERARDINI (*Alessandro*), peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1655, mort à Livourne, en 1723. Élève d'Alessandro Rossi, il sut, lorsqu'il le voulut, se montrer l'égal de ses plus habiles contemporains; malheureusement pour sa gloire, il ne soignait ses ouvrages qu'en proportion du prix qu'il devait recevoir. Il savait contrefaire avec la plus grande facilité la manière des autres peintres. Peu d'artistes ont autant produit; nous ne citerons que ses principaux tableaux, en tête desquels nous devons placer son chef-d'œuvre, *Le Crucifiement*, qu'il peignit pour Candeli, ouvrage très-étudié, et dans lequel il exprima avec une rare vérité le deuil universel de la nature dans cette journée néfaste. A Florence, on voit de lui à San-Giacopo-trà-Fossi, *Le Triomphe de la Foi;* à San-Firenze, une *Descente de Croix;* à San-Martino, une *Piété;* à San-Gregorio, une autre *Descente de Croix;* enfin, à San-Frediano, une *Nativité de la Vierge;* à Volterra, dans l'église San-Felipe, un tableau d'autel représentant *Saint François de Paule traversant le Phare de Messine*, et à Sainte-Marie-des-Anges de Pistoja, une *Nativité de la Vierge* sont dûs au pinceau de Gherardini, ainsi qu'un *Christ mort* et un *Mariage de la Vierge*, qui ornent les églises Saint-Raphael et Saint-Joseph de Milan. A Florence existent de nombreuses fresques de Gherardini; les plus importantes sont *La Religion, L'Espérance*, une *Piété* et une *voûte* à Sainte-Marie-des-Anges, la *coupole* et les *pendentifs* de Saint-Marc, quelques traits de

la vie de saint Dominique dans le couvent attenant à cette église, enfin un *plafond* au palais Orlandini. A San-Piero a Varlungo, village voisin de Florence, il a peint dans l'église la *Mort de saint Joseph*, fresque justement estimée.

Le portrait de Gherardini, peint par lui-même, fait partie de la collection iconographique de la galerie de Florence. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — *Guida di Volterra*, 1832. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

* **GHERARDINI** (*Giovanni*), peintre de l'école de Modène, né en 1658, mort en 1723. On ne connaît guère de lui qu'un tableau placé sur l'un des autels de l'église de la Madonna-della-Grazia de Modène et représentant *Sainte Anne instruisant la Vierge*. En 1853, M. M.-A. Gualandi de Bologne a publié, pour la première fois, la relation d'un voyage que cet artiste fit à la Chine en 1698, et une lettre d'un missionnaire datée de Pékin, 18 mai 1704, nous apprend que pendant son séjour dans la capitale du Céleste Empire il avait consacré son talent à l'embellissement de l'une des églises élevées par la Compagnie de Jésus. E. B—N.

M. A. Gualandi, *Relazione di un Viaggio fatto alla China nel 1698 dal Gherardini* (Bologne, 1853, in-8°). — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

* **GHERARDINI** (*Stefano*), peintre de l'école bolonaise, mort en 1755. Élève et fidèle imitateur de Giuseppe Gambarini, il peignit comme lui un grand nombre de bambochades, pleines d'esprit et de vivacité et offrant parfois quelque intention satirique. Il a aussi traité quelquefois des sujets sérieux, et peignit pour le palais Ranuzzi un *Couronnement de l'empereur Charles-Quint*.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Pittura di Bologna*.

* **GHERARDINI** (*Tommaso*), peintre de l'école florentine, né en 1718, mort en 1797. Élève de Vincenzo Meucci, il fréquenta aussi les académies de Bologne et de Venise. Il réussit surtout à peindre les grisailles avec une parfaite illusion. Celles qu'il exécuta à fresque dans l'une des salles de la galerie de Florence lui firent une grande réputation et lui valurent de nombreuses commandes en ce genre, pour l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre. Ces travaux absorbèrent tout son temps, et lui laissèrent peu de loisirs à consacrer à la véritable peinture. On le regrette peu du reste en voyant à Saint-Paul de Florence son *Christ au Jardin des Olives*, et à Santa-Felicità une petite coupole à fresque. Deux autres fresques de ce maître décorent le chœur de l'église del Carmine de Pistoja. Le musée de Vienne possède de lui trois beaux camaïeux sur toile, le *Triomphe d'Ariane*, une *Victoire* et une *Offrande à Pan*. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*.

GHERARDO (*Giovanni*), littérateur italien, né à Prato, vers l'an 1360. En 1417 il faisait un de ces cours publics qui étaient établis dans diverses villes d'Italie pour interpréter le poëme du Dante. Il composa divers ouvrages, qui sont perdus ou demeurés inédits. G. B.

Crescimbeni. *Istoria della volgar Poesia*, t. III, p. 199.

* **GHERARDO** (***), peintre, graveur et mosaïste florentin, travaillait vers 1470, et mourut âgé de soixante-trois ans. Protégé et employé par Laurent de Médicis l'ancien et par Matthias Corvin, roi de Hongrie, il fut un des plus célèbres peintres de miniature de son temps. Il réussit moins bien quand il voulut s'essayer dans la grande peinture, ainsi qu'on peut en juger par son tableau du musée de Bologne, le *Mariage de sainte Catherine en présence du roi David, de saint Jean évangéliste, saint Dominique et saint Antoine abbé*. Il fit plusieurs travaux de mosaïque, ayant été chargé avec Dominique Ghirlandajo de décorer les chapelles de la croisée de la cathédrale de Florence. Il commença la chapelle du Saint-Sacrement, mais la mort ne lui permit pas de l'achever. Gherardo s'exerça à la gravure sur bois, cherchant à s'inspirer des estampes d'Albrecht Durer et de Martin Schoen. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Catalogue du Musée de Bologne*.

GHERINCX (*Philippe*), médecin belge, né à Saint-Trond, ville du pays de Liége, vers le milieu du seizième siècle, mort à Liége, le 11 novembre 1604. Il étudia la médecine à l'université de Louvain, où il devint licencié, puis à une autre université, où il obtint le grade de docteur. Son instruction et ses talents l'ayant fait connaître d'Ernest de Bavière, archevêque de Cologne et évêque de Liége, ce prince le nomma son premier médecin et son conseiller domestique. On a de Gherincx : *Description des fontaines acides de Spa, et de la fontaine de fer de Tungre*; Liége, G. Morberius, 1583, in-8°; ibid., 1588 et 1599, in-8°. Cette dernière édition a été augmentée par Thomas de Rye, aussi médecin de l'évêque de Liége, qui avait traduit en latin cet ouvrage, dont les exemplaires sont devenus rares, et l'avait publié sous ce titre : *Fontium acidorum pagi Spa et ferrati Tungrensis accurata Descriptio, auctore Philippo Gæringo, medico, e gallica latina facta a Thoma Ryetio; cujus et accesserunt in descriptionem, et super natura et usu eorumdem fontium, observationes*; Liége, H. Hovius, 1592, in-8°. Après la mort de Gherincx, Thomas de Rye épousa sa veuve.

E. Regnard.

Swertius, *Athenæ Belgicæ*. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mémoires*. — *Catalogue inédit de la Bibliothèque Mazarine*.

GHERLI (*Odoardo*), mathématicien italien, né à Guastalla, en 1730, mort à Parme, en 1780. Il entra, en 1748, dans l'ordre de Saint-Domini-

que, et fut bientôt appelé à professer la théologie dogmatique à l'université de Modène. Il s'occupa ensuite de l'étude des mathématiques, et obtint une place distinguée parmi les savants de son époque. Il était en correspondance avec La Grange et Condorcet. En 1778 il fut nommé professeur de mathématiques à l'université de Parme. On a de lui : *Gli Elementi teorici delle Matematiche pure;* Modène, 1770-1776, 7 vol. in-4°.

Dizionario istorico (édit. de Bassano).

GHEROUPNA. *Voy.* LEROUSNAS.

* **GHERT** (*Pierre-Gabriel* VAN), homme d'État néerlandais, né à Baarle-Nassau, le 17 mars 1782, mort à La Haye, le 19 mars 1852. Il fit ses études à l'université de Iéna, où Fichte et Schelling avaient posé les bases d'une nouvelle philosophie. Son goût décidé pour cette étude le fit promptement remarquer de Hegel, dont il devint l'ami intime, et sur lequel il publia en 1832 une notice nécrologique. Référendaire au conseil d'État pour les affaires du culte catholique, il s'efforça, sous Guillaume Ier et Guillaume II, lors de la réunion de la Belgique à la Hollande, de fortifier les études et de régler l'instruction publique et les affaires religieuses dans leur rapport avec l'État.

Vers 1828, van Ghert fut envoyé par Guillaume Ier à Paris pour y aller examiner la situation de l'instruction publique en France. Il eut avec Capacini, envoyé du saint-siége près la cour des Pays-Bas, de fréquentes relations, et il chercha à le convaincre des excellentes intentions du roi et des bons résultats que devait avoir dans l'intérêt bien compris de l'Église catholique des Pays-Bas l'établissement du collége philosophique. Capacini avoua à van Ghert qu'il « était convaincu de ses bonnes intentions et que s'il avait été à sa place, il aurait peut-être agi de même que lui, mais que comme envoyé de la cour de Rome il avait des obligations à remplir dont il ne lui était pas permis de s'écarter. » La persistance que le parti clérical apporta dans son opposition parvint à engager le roi à faire des concessions : l'obligation de suivre les cours du collége philosophique ne fut plus que facultative, et plus tard cette institution fut supprimée. C'est alors que les libéraux se réunirent au parti clérical pour entraver sur tous les points l'action gouvernementale, et leur union prépara la révolution, qui devait éclater en septembre 1830. Voyant qu'on n'avait su ni la prévoir ni l'arrêter à sa naissance, et comprenant quels en seraient les résultats, van Ghert quitta Bruxelles, revint à La Haye, et, retiré des affaires, il ne s'occupa que de philosophie.

Van Ghert fut un des rédacteurs les plus féconds des recueils périodiques, tels que *Recensent ook der Recensenten*, le *Katholikon*, le *Tijdschrift voor Wijsbegeerte*, l'*Athenæum*, la *Concordia*, fondée par la société littéraire de Bruxelles. On a aussi de lui diverses brochures de circonstance, entre autres sur la suppression des petits séminaires et l'établissement du collége philosophique; sur le différend soulevé en Prusse par la question des mariages mixtes, etc.

Varnhagen van Ense, *Denkwürdigkeiten*, t. II, 1842. — *Notice nécrologique sur P. G. van Ghert*, 1853.

GHESQUIÈRE (1) (*Joseph*), littérateur belge, né à Courtray, le 27 février 1731, mort à Essen, dans la Gueldre, le 23 janvier 1802. Après avoir terminé ses humanités dans sa ville natale, il étudia la philosophie à Douay, puis entra en 1750 dans la Société de Jésus. Il professa successivement à Courtray, à Malines et à Bruxelles, et alla ensuite étudier la théologie à Louvain. Admis en 1762 au nombre des Bollandistes, il contribua à la composition du tome Ier d'octobre de leur compilation, et prit une part plus importante à la rédaction des tomes suivants. Il était historiographe de l'empereur d'Allemagne, lorsqu'il devint, en 1780, membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, et fit aussitôt partie d'un comité placé sous la direction du marquis de Chasteler, et chargé de publier, sous le titre d'*Analecta Belgica* (dont le plan parut en 1772), les monuments de l'histoire du pays. En 1794, lors de l'entrée des armées françaises en Belgique, il se retira en Allemagne, où il mourut. On a de lui : *Acta Sanctorum Belgii selecta*, etc.; Bruxelles, 1783-1789, tom. I-V, in-4°; Tongerloo, 1794, tom. VI, in-4°, devenu très-rare. La commission royale d'histoire établie en Belgique a chargé, en 1834, de la continuation de cet ouvrage M. de Ram, recteur de l'université de Louvain. Parmi les autres écrits de Ghesquière nous citerons : *Dissertation sur l'authenticité de la charte de fondation de l'abbaye d'Anchy, de l'an* 1079; Paris, 1779, in-4°; — *Dissertation sur le livre intitulé :* De l'Imitation de Jésus-Christ; Verceil et Paris, 1775, in-12, publié et annoté par Mercier, abbé de Saint-Léger : Ghesquière se prononce pour Thomas a Kempis; — *Dissertation sur les différents genres de médailles antiques, ou examen critique des nouvelles recherches sur la science des médailles par M. Poinsinet de Sivry;* Nivelles, 1779, in-4°; — *Réflexions sur deux pièces relatives à l'histoire de l'imprimerie*, 2e édit., Nivelles, 1780, in 8°; publiées d'abord dans l'*Esprit des Journaux* de novembre 1779 et janvier 1780; — *Observations historiques et critiques sur une brochure ayant pour titre :* Examen de la question si les décimateurs ont l'intention fondée en droit à la perception des dîmes insolites en Flandre; Bruxelles, 1780, in-8°; — *Catalogus Numismatum Nummorumque omnis generis et moduli quos non minori sumptu quam cura et delectu collegit regius princeps ac dux Lotharingiæ Carolus-Alexander*, etc.; Bruxelles, 1781, in-8° : la Bibliothèque royale de Bruxelles possède de cet ouvrage un

(1) Sur le titre de ses ouvrages, Ghesquière n'ajoute pas à son nom celui de *Raemsdonk*, que lui donnent quelques biographes.

exemplaire annoté par l'auteur ; — *Lettres historiques et critiques pour servir de réponse à l'Essai historique sur l'Origine des Dîmes* (par d'Outrepont); Liége, 1785, in-8° ; — *La vraie Notion des Dîmes rétablie sur les principes de la jurisprudence canonique*, *suivie d'un Appendice*; Liége, 1785, in-8° ; — *Mémoire sur trois points intéressants de l'histoire monétaire des Pays-Bas, avec les figures de plusieurs monnaies belgiques, tant d'or que d'argent, frappées avant l'année* 1450; Bruxelles, 1786, in-8°. Opposé, comme tout le clergé des Pays-Bas, aux réformes introduites par l'empereur Joseph II, Ghesquière publia un opuscule hardi, rempli d'idées révolutionnaires, intitulé : *Notion succincte de l'ancienne constitution des Provinces Belgiques*; Bruxelles, 1790, in-8° de 52 pag., rare, même en Belgique, où la Bibliothèque royale n'en possède que la traduction flamande donnée à Bruges, 1790, petit in-8°. Enfin, les *Mémoires de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles* contiennent divers travaux de ce jésuite: E. REGNARD.

Acta Sanctorum, tom. VII octobris, pars prior, procemium, pag. 27 et suiv. — Delmotte, *Notice sur le marquis du Chasteler*; dans les *Archives hist. et litt. du nord de la France et du midi de la Belgique*, tom. IV, p. 121. — De Reiffenberg, *Introduction* en tête de la *Chronique rimée de Philippe Mouske*. — Barbier, *Examen crit. et Complément des Dictionn. hist.* — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique*. — Quérard, *La France littéraire*.

GHEVOND ERETS, *voyez* ERETS (*Léonce*). Son histoire a été traduite, depuis la publication de cet article, par M. Garabed Sehahnazarian, sous le titre de *Histoire des Guerres et des Conquêtes des Arabes en Arménie, par l'éminent Ghevond, vardabed arménien*; Paris, 1856, in-8°. E. B.

GHEWIET (DE). *Voy.* DEGHEWIET.

GHEYLOVEN. *Voy.* ARNOLD DE ROTTERDAM.

GHEYN ou GHEIN (*Jacques* DE), dit *le vieux*, peintre, graveur et dessinateur, né à Anvers, en 1565, mort en 1615. Fils de Jean Gheyn, peintre sur verre et en détrempe, il étudia sous son père les éléments du dessin et de la peinture. Il reçut en même temps des leçons de gravure de Goltzius. Son père, voyant ses progrès dans cet art, lui conseilla de quitter la peinture pour la gravure. Gheyn obéit d'abord, puis plus tard il regretta d'avoir pris ce parti, et revint à ses pinceaux. Son dessin est pur, son coloris ferme et quelquefois brillant. Il a gravé les portraits de *Tycho-Brahé*, d'*Abraham Gokevius*, d'*Hugo Grotius*, de *Philippe de Marnix*, de *Cosme de Médicis*, de *Sigismond Malatesta*. Parmi ses autres gravures, on cite *La Confusion des langues obligeant les hommes à se séparer après la construction de la tour de Babel*, d'après C. van Mander; — *La Dispute d'Apollon et de Pan, ou le jugement de Midas*, d'après le même; — *Les Quatre Évangélistes*, d'après Goltzius; — une *Annonciation*, où la Vierge est assise au pied de son lit, d'après A. Bloemaert; — *La Multiplication des Pains*, d'après le même.

Descamps, *Vie des Peintres flamands et hollandais*, t. I. — Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, t. II et X du *Supplément* de Luigi de Angelis.

GHEYN (*Jacques* DE), dit *le jeune*, dessinateur et graveur, né à Anvers, en 1610, mort vers 1660. Il appartenait à la même famille que le précédent, mais on ignore s'il était son fils ou son neveu. Il se rendit en Italie, où il travailla sous Antonio Tempesta. Son principal ouvrage est une collection de huit planches représentant une partie de la vie de Charles-Quint.

Gandellini, t. X du *Supplément*.

GHEYN (*Guillaume* DE), de la même famille que les précédents, né dans les Pays-Bas, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il vint s'établir à Paris, où il exécuta des gravures pour le compte de Jean Leblond, marchand d'estampes. On a de lui un *Portrait de Louis XIV à cheval*; — un *Portrait du duc Bernard de Weimar*; — *Le Printemps et l'Été*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

GHEZZI (*Sebastiano*), architecte, ingénieur, sculpteur en bois et peintre de l'école romaine, né vers 1600, à La Comunanza (village des environs d'Ascoli), mort en 1645. Après avoir étudié le dessin dans sa patrie, il entra à Cento dans l'atelier du Guerchin. On croit qu'il resta aussi quelques mois sous la direction de l'Albane. Il avait à peine vingt-cinq ans quand il fit pour les Augustins déchaussés de Monte-Sammartino *Saint François*, tableau dans lequel il est facile de reconnaître déjà un habile imitateur du Guerchin. Quoiqu'il eût dû être encouragé par ce premier succès, Ghezzi abandonna tout à coup la peinture pour l'architecture, qui lui parut offrir de plus grandes chances de bénéfice. Il devint, sous le pape Urbain VIII, inspecteur des fortifications de l'État pontifical. Ghezzi mourut dans la force de l'âge. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **GHEZZI** (*Giuseppe*), peintre de l'école romaine, fils du précédent, né à Rieti, en 1634, mort à Rome, en 1721. Ayant dès l'âge de onze ans perdu son père, il fut envoyé à Fermo pour étudier le droit et la philosophie; mais c'était vers les arts que l'entraînait sa vocation. Lorenzino, l'un des premiers peintres de Fermo, lui donna des leçons, et l'engagea à aller se perfectionner à Rome. Dans cette ville, Ghezzi se forma une manière qui rappelle celle de Pietro di Cortone. Il fut bientôt chargé de nombreux travaux, que l'on retrouve dans les églises de Rome; les principaux sont : à la Chiesa-Nuova, *Le Père éternel*, à fresque, à la voûte de la croisée de gauche, et deux grands tableaux, la *Vocation de l'homme* et *Le Jugement dernier*; à Santo-Silvestro, la *Descente du Saint-Esprit*; à Santa-Maria in Via-Lata, *Saint Nicolas de Bari* et *Saint Joseph*; à Saint-Onuphre, *Saint Jérôme*; à Santa-Maria-dell'-Orazione, *Sainte*

Julienne Falconieri. A Pérouse, dans la galerie Penna, sont quatre grands tableaux du Ghezzi, *Saint Jean-Baptiste*; *Jésus-Christ tenté par le démon*; et deux sujets de l'histoire de Noé.

La reine Christine de Suède faisait grand cas de cet artiste, qu'elle employa à la restauration des tableaux de sa galerie. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, secrétaire perpétuel de l'Académie de Saint-Luc, dans laquelle il avait été admis dès 1674. Son fils *Pietro-Leone* lui éleva un beau monument, dans l'église de San-Salvator-in-Lauro. E. B—N.

Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti moderni*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Gambini, *Guida di Perugia*.

* **GHEZZI** (*Pietro-Leone*, comte), peintre et graveur de l'école romaine, fils du précédent, né à Rome, en 1674, mort en 1755. Élève de son père, il fit de rapides progrès, et acquit la réputation d'un artiste habile, principalement dans les travaux d'émail et la gravure sur pierres dures. Il fut chargé d'importantes commandes par plusieurs princes, et entre autres par le duc de Parme, qui le nomma comte palatin, par le pape Clément XI et tous les membres de la famille Albani, et enfin par Benoît XIV, qui le mit à la tête de la fabrique de mosaïques. Il peignit aussi l'histoire avec talent, et à Saint-Jean-de-Latran son prophète *Michée* n'est pas inférieur à ceux de ses collaborateurs, Luti, Trevisani, etc. Le musée de Nantes possède de lui une *Sainte Famille* portant la date de 1741. Ghezzi excellait dans la caricature, et ce talent, en amusant les Romains, ne contribua pas peu à sa réputation. Son œuvre en ce genre se composait de plus de quatre cents pièces, qui à sa mort furent vendues et dispersées dans les diverses collections; on en voit plusieurs à la villa Falconieri de Frascati. Ces spirituels dessins représentaient en charge, mais avec une ressemblance frappante, les cardinaux, les princes, les ambassadeurs et tous les personnages marquants de son époque. Il a laissé quelques eaux-fortes, telles qu'une *Madone* d'après Giuseppe Ghezzi, et les *portraits de l'abbé Pietro Polazzi* et de *Niccolò Zabaglia*, *ingénieur de la fabrique de Saint-Pierre*. Ghezzi réussit également dans la musique et dans la littérature. Son portrait peint par lui-même fait partie de la collection iconographique de la galerie de Florence. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Catalogue de la galerie publique de Florence*.

GHEZZI (*Nicolas*), controversiste et naturaliste italien, né à Domaso, sur le lac de Côme, en avril 1685, mort le 13 novembre 1766. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et s'y fit estimer par son savoir et ses vertus. Il se mêla des disputes théologiques de son temps, et publia divers écrits pour la défense des doctrines de son ordre. A des connaissances étendues il joignait de l'agrément dans le style. On a de lui : *Origine delle fontane, e sopra l'addolcimento dell' acqua marina*; Venise, 1742, in-8°; — *Saggio di supplementi theologici morali, e critici, dei cui abbisogna la storia del probabilismo e del rigorismo del P. Daniele Concina*; Lucques, 1745, in-8°; — *De' Principi della morale Filosofia riscontranti co' principi della cattolica religione*; Milan, 1752, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage sur le probabilisme fut mis à l'*Index* à Rome, et l'auteur publia sa rétractation, sous ce titre : *Dichiarazione e protesta del P. Niccolò Ghezzi*; Côme, 1754; — *Vita del P. Edmondo Augerio, della Compagna di Gesù*, trad. du français du P. Jean Dorigny; Milan, 1757.

Dizionario istorico (édit. de Bassano).

GHIBERTI (*Lorenzo*), sculpteur, peintre, architecte et orfèvre florentin, né en 1378, mort vers 1455. Ce grand artiste, qui devait ouvrir à la sculpture une voie toute nouvelle, était fils d'un habile orfèvre, Ugoccione, dit *Cione*. Il apprit les principes du dessin, l'art de modeler et les procédés de la fonte des métaux, d'un autre orfèvre, Bartoluccio, qui avait épousé sa mère en secondes noces. Quelques historiens croient que Ghiberti reçut des leçons de peinture de Gherardo Starnina. Il est certain qu'il exerça cet art à Rimini, dans le palais de Pandolfo Malatesta, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, où il s'était retiré en 1400, pour fuir la peste qui désolait Florence. Tout en maniant le pinceau, il n'avait pas cessé de modeler en cire et en stuc. La seigneurie de Florence et les prieurs de la confrérie des marchands ayant ouvert un concours pour l'exécution de l'une des portes de bronze du baptistère (André de Pise en 1339 avait déjà terminé l'une des portes de ce monument), Ghiberti, qui n'avait alors que vingt-deux ans, se mit sur les rangs; il allait avoir à combattre Giacomo della Quercia, Niccolò Lamberti d'Arezzo, Simone de Colle, Francesco de Valdambrina, Filippo Brunelleschi et Donatello. On donna aux concurrents une année pour exécuter un panneau de bronze représentant le *Sacrifice d'Abraham*. Le jugement fut confié à trente-quatre experts, peintres, sculpteurs et orfèvres, florentins ou étrangers, qui devaient motiver publiquement leur arrêt. Dès le premier coup d'œil, trois bas-reliefs furent mis hors ligne; c'étaient ceux de Ghiberti, de Brunelleschi et de Donatello; mais les deux derniers artistes, frappés eux-mêmes de la beauté de l'œuvre de leur concurrent, reconnurent sa supériorité, et lui accordèrent généreusement la victoire. Les bas-reliefs de concours de Ghiberti et de Brunelleschi sont conservés précieusement dans la salle des bronzes du Musée de Florence; malheureusement on ne sait ce qu'est devenu celui de Donatello.

Ghiberti consacra vingt années à son travail; adoptant la même disposition et la même proportion qu'André de Pise, il divisa comme lui la porte en vingt compartiments, contenant au-

tant de bas-reliefs tirés du Nouveau Testament. Le bas de chaque battant est occupé par deux évangélistes et deux docteurs de l'Église; l'encadrement est composé de feuilles de lierre, et à chaque angle se trouve une tête de prophète ou de sibylle. En 1424 cette porte fut placée à l'une des entrées latérales du baptistère. Le succès de cette œuvre fut immense; aussi quatre années plus tard Ghiberti fut-il chargé de créer une porte encore plus riche pour la substituer à celle d'André de Pise, qui fut transportée à l'autre entrée latérale. Cette porte merveilleuse, que Michel-Ange « jugeait digne de fermer le paradis », fut commencée en 1428, et, comme la première, occupa vingt années de la vie de son auteur. Dans sa composition, comme dans son style, on remarque un progrès très-sensible; il est vrai qu'ici Ghiberti paraît ne plus s'être préoccupé de la pensée d'imiter jusqu'à un certain point la manière d'André de Pise. Chacun des battants est divisé en cinq compartiments carrés, contenant autant de bas-reliefs, tirés de l'Ancien Testament. La licence qu'a prise le sculpteur de réunir dans un même cadre plusieurs épisodes du même sujet rappelle seule l'usage des maîtres qui l'avaient précédé. Chaque battant est encadré d'une bordure ornée de vingt figures debout, presque en ronde bosse, de douze figures couchées dans des niches, et de trente-quatre bustes de femmes, de jeunes gens et de vieillards, parmi lesquels on reconnaît les portraits de Lorenzo et de son beau-père Bartoluccio. Pendant les quarante années consacrées aux portes du baptistère, Ghiberti exécuta divers autres travaux importants en bronze, tels que : les statues de *Saint Jean-Baptiste*, de *Saint Matthieu* et de *Saint Étienne* pour l'église d'Or-Sanmichele; — *Le Baptême de Jésus-Christ* et *Saint Jean traîné devant Hérode*, bas-reliefs, pour le baptistère de la cathédrale de Sienne; — la *châsse de saint Zanobi*, dans la cathédrale de Florence; — une autre *châsse*, qu'il avait faite pour renfermer dans l'église de Notre-Dame-des-Anges les reliques des saints Protus, Hyacinthe et Nemesius, avait été brisée et vendue au poids; les débris assez bien réunis sont aujourd'hui dans la salle des bronzes de la galerie de Florence.

Les deux bas-reliefs de la *châsse de saint Zanobi* et les six anges qui la surmontent, la statue de *Saint Matthieu*, et la seconde porte du baptistère sont certainement les chefs-d'œuvre de la sculpture du quinzième siècle, tant pour la composition que pour la vérité des poses, l'élégance des contours, la pureté du dessin et la noblesse de l'expression, et jusqu'à ce jour ces portes sont restées sans rivales.

Ghiberti excella dans la peinture sur verre, et on lui doit un *Saint Jean-Baptiste* qui orne l'une des fenêtres d'Or-Sanmichele, une *rose* de la façade de Santa-Croce, et la plupart des vitraux de la cathédrale. Il montra une égale habileté dans les travaux d'orfévrerie. Vasari cite avec éloges la monture d'une cornaline antique exécutée pour Jean de Médicis, un bouton de chappe et une mitre que l'habile artiste fit pour le pape Martin V, et une autre mitre, plus belle et plus riche encore, destinée à son successeur, Eugène IV. En qualité d'architecte, Ghiberti fut, en 1419, adjoint à Brunelleschi pour la construction de la coupole de la cathédrale, mais dans cet art il était bien inférieur à son collègue.

Ghiberti a laissé plusieurs écrits sur les arts; son traité sur la sculpture a été publié en partie par Cicognara; un traité sur les proportions est encore inédit; enfin, un premier essai de l'histoire de l'art en Italie a été publié pour la première fois en 1841, dans le 2[e] volume de la traduction de Vasari par Jeanron et Léclanché.

Ghiberti vécut honoré de ses concitoyens, et se vit revêtu des premières charges de la république. Après sa mort, son buste de marbre fut placé au-dessus de la principale porte du baptistère, avec cette inscription : *Laurentii Cionis de Ghibertis mira arte fabricatum*.

E. Breton.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — A. Hagen, *Lorenz Ghiberti, Chronik des XV[e] Jahrhundert*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle-Arti*.

* GHIBERTI (*Bonaccorso*), sculpteur florentin, fils du précédent, vivait en 1460. Fils et élève de son père, il termina après la mort de celui-ci l'admirable chambranle de la principale porte du baptistère de Florence. Il possédait le secret de fouiller le bronze avec cette pureté et cette hardiesse qui caractérisent les ouvrages de Lorenzo Ghiberti; mais il a laissé peu de travaux, ayant été enlevé à l'art par une mort prématurée.

Vasari, *Vite*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* GHIBERTI (*Vittorio*), peintre, architecte et sculpteur florentin, fils du précédent, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il se montra peu digne du grand nom qu'il portait. Artiste médiocre, il se fit une triste réputation en consentant seul, parmi les artistes florentins, à peindre dans le palais Médicis, en 1529, le *Pape Clément VII au pied de la potence*. Sous le pontificat de Paul III, Ghiberti, se rendant à Ascoli, fut assassiné par un domestique. E. B—n.

Varchi, *Storie Fiorentine*. — Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*.

GHICA. *Voy.* Ghika.

* GHIDETTI (Le chev. *Gaetano*), architecte et peintre de l'école de Parme, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il construisit et peignit à fresque, dans le mauvais goût de son temps, *l'intérieur de l'église Saint-Antoine-Abbé*, à Parme. Cette ville lui doit aussi la *Façade de l'église Saint-Uldaric*.

B. Bertoluzzi, *Pitture di Parma*.

* GHIDONI (*Galeazzo*), peintre de l'école de Crémone, vivait à la fin du seizième siècle. Élève d'Antonio Campi, il peignit pour l'église Saint-Matthias, en 1598, une *Prédication de saint*

Jean-Baptiste; bon tableau, que l'on conserve aujourd'hui dans l'une des salles de la Congrégation della Carità de Cremone. Cette œuvre fait regretter que la carrière du Ghidoni ait été interrompue par une santé chancelante et sans doute abrégée par une mort prématurée. Cet artiste a laissé à Florence des fresques plus que médiocres dans les cloîtres del Carmine et d'Ogni-Santi.

E. B—N.

Zaist, *Notizie storiche de' Pittori, Scultori e Architetti Cremonesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Grasselli, *Guida di Cremona*.

GHIGI. *Voy*. GHISI.

GHIKA, famille d'origine albanaise, qui a donné plusieurs hospodars à la Moldavie et à la Valachie. Le premier membre de cette famille mentionné dans l'histoire des principautés danubiennes fut *Georges* GHIKA, prince de Valachie, de 1661 à 1662. Il fut dépossédé par son fils *Grégoire* GHIKA.

* **GHIKA** (*Grégoire*), fils de Georges Ghika, remplaça son père sur le trône de Valachie, en 1662. Il rétablit pour un temps les affaires de cette principauté; mais il se souilla d'un crime, en faisant assassiner, en 1663, Constantin Cantacuzène, son bienfaiteur et son ami. La guerre venant à éclater entre la Turquie et l'Allemagne, les Principautés fournirent un contingent à l'armée turque, et Ghika suivit en Hongrie le grand-vizir Kupruli. Il prit part aux batailles de Leventz et de Saint-Gothard; mais comme dans ces deux journées ses soldats lâchèrent pied dès le commencement du combat, il fut accusé de trahison, et, n'osant retourner à Bucharest, il se retira en Pologne, en 1664, puis en Allemagne, où il reçut le titre de prince du Saint-Empire. Trois ans après, il se réconcilia avec la Porte, par l'entremise du célèbre drogman Panajoti. Malgré la défense de l'empereur d'Allemagne, il rentra en Valachie, et ne tarda pas à obtenir pour la seconde fois le gouvernement de ce pays. Il signala son retour au trône par une violente persécution contre la famille Cantacuzène (*voy*. CANTACUZÈNE *Sherban II*). Il livra l'administration de la Valachie à ses compatriotes grecs ou albanais, qui mirent la principauté au pillage. Ses exactions et ses rapports avec les Polonais provoquèrent le mécontentement de Kupruli, qui le déposa en 1673. Grégoire Ghika, étranger au pays qu'il administra pour le compte de la Turquie, ne peut être compté au nombre des princes nationaux de la Valachie; on le regarde comme le précurseur des Phanariotes, qui allaient pendant plus d'un siècle gouverner les Principautés.

* **GHIKA** (*Grégoire*), hospodar de Moldavie depuis 1726 jusqu'à 1733. A cette époque il remplaça sur le trône de Valachie Constantin Maurocordato, appelé à celui de Moldavie; mais il dut à son tour lui céder la place, en 1733. Il prit le gouvernement de la Moldavie, le rendit en 1741 à Constantin Maurocordato, le reprit en 1747, et l'année suivante il le céda pour la troisième fois à Constantin Maurocordato, et pour la seconde fois il lui succéda en Valachie. Il resta en place jusqu'en 1752. Les hospodars n'étaient plus que des magistrats renouvelés tous les trois ans, ou plutôt des fermiers tenus à d'énormes redevances envers la Porte, et forcés pour s'acquitter d'écraser d'impôts le pays qu'ils administraient. Les noms de ces fermiers appartiennent à peine à l'histoire, et nous ne ferons que mentionner : GHIKA (*Matthieu*), hospodar de Valachie, 1752-1753, de Moldavie, 1753-1756; — GHIKA (*Charles*), hospodar de Moldavie, 1757-1758; de Valachie, 1758-1761; 1765-1766; — GHIKA (*Alexandre*), hospodar de Valachie, 1766-1768.

GHIKA (*Grégoire*), mort en 1777, nommé hospodar de Moldavie en 1764, occupa cette place pendant trois ans. En 1768 il alla gouverner au même titre la Valachie. La guerre éclata en 1769 entre la Turquie et la Russie. Cette dernière puissance essaya de soulever les populations chrétiennes de l'Empire Ottoman. Un certain Germanos fut chargé spécialement d'appeler à la révolte les Moldaves et les Valaques. Ghika ne se prêta point à cette propagande. Lorsque le colonel russe Karosin occupa Bucharest, le 18 octobre, Ghika s'échappa de son palais en sautant par-dessus le mur du jardin; pendant trois jours il resta caché dans une boutique. Le troisième jour il fut découvert et arrêté. On le conduisit à Jassi, puis à Saint-Pétersbourg. La tsarine Catherine le renvoya en Moldavie, où il assista le maréchal Romanzoff dans l'administration de la Moldavie. Il en fut nommé hospodar en 1774, à la suite du traité de Kainardji. Il s'occupa d'améliorer le sort de ses sujets. Il établit des fabriques de drap à Piperig et à Non-Philippesci, près de Jassi; accueillit une colonie d'horlogers, qu'il autorisa à se construire un temple, et rouvrit le collége Basilien. Mais tout en montrant pour les affaires de la Moldavie un zèle qui honore sa mémoire, il s'occupa peut-être trop de ses propres intérêts, et acquit d'énormes richesses. Il racheta cette faute par son noble dévouement à sa patrie adoptive, dévouement qui lui coûta la vie. Marie-Thérèse s'était fait céder par la convention du 25 février 1777 la Bukovine, partie importante de la Moldavie. Ghika protesta hautement contre cette spoliation, et dénia au sultan le droit d'aliéner les terres de ses vassaux. Ses plaintes irritèrent le divan. Un capidji-bachi fut envoyé en Moldavie sous le prétexte d'inspecter la forteresse de Chotzim, mais avec la mission réelle de se défaire de Ghika. Celui-ci, quoique prévenu par ses amis de Constantinople et par le prince de Valachie, Al. Hypsylantis, ne fit rien pour se soustraire au danger qui le menaçait. Aussitôt qu'il apprit l'arrivée du capidji-bachi, il lui rendit visite, et fut égorgé dans la chambre même du fonctionnaire turc, qui envoya sa tête à Constantinople. Cet événement eut lieu en 1777.

⁎ **GHIKA** (*Alexandre*), hospodar de Valachie, né en 1795. Son frère aîné, Grégoire Ghika, avait

été nommé hospodar de Valachie en 1822; mais l'invasion russe mit fin à son gouvernement, qui avait déjà réalisé d'importantes améliorations et qui donnait beaucoup d'espérance. Sous l'administration de son frère, Alexandre Ghika remplit successivement les fonctions de caïmacan (gouverneur) de la petite Valachie et de grand-spathar ou chef de la milice. Le 21 mars 1834 il fut nommé par la Turquie et la Russie hospodar de Valachie. Quoique l'habile administration du général Kisseleff eût déjà réparé en partie les maux causés par l'invasion russe, il restait infiniment à faire pour la prospérité matérielle et le développement intellectuel de la principauté. La partie la plus jeune et la plus éclairée de la population réclamait davantage : elle voulait reconstituer la nationalité roumaine, émanciper les Principautés du protectorat russe, et leur donner des constitutions libérales. Alexandre Ghika, généreux, désintéressé, plein de bonnes intentions, n'aurait pas mieux demandé que de favoriser ce mouvement; mais il craignit de se compromettre vis-à-vis de la Russie. Il manquait d'ailleurs de l'énergie nécessaire à un chef d'État. S'il adopta des mesures excellentes, telles que fondations d'hôpitaux, institutions d'écoles primaires, secours accordés aux paysans, il laissa commettre beaucoup de malversations et de dilapidations. Une opposition très-vive se forma dans l'assemblée valaque, et le prince Ghika dut la dissoudre. Malheureusement ces dissensions fournirent à la Russie le prétexte d'exiger en 1838 une révision peu libérale du règlement constitutionnel de 1834. En 1840 la grande crise politique d'où faillit sortir une guerre européenne rendit confiance au parti national valaque, qui forma le projet d'un soulèvement général contre la Russie. Ce projet, qui aurait été sérieux dans le cas d'une rupture, alors assez probable, entre la France et les puissances signataires du traité du 15 juillet, devenait tout à fait chimérique avec le maintien de la paix. Quelques jeunes gens coupables de ce rêve patriotique furent sévèrement punis. Pendant que leur procès s'instruisait, une insurrection, fomentée par la Russie, éclata en Bulgarie. Au mois de juin 1841, un certain nombre de Bulgares et de Grecs qui se trouvaient en Valachie demandèrent à passer le Danube pour se joindre aux insurgés. Le prince Ghika s'y opposa, et fit livrer aux tribunaux les chefs de ce mouvement. Cette mesure, qui lui valut des compliments et un sabre d'honneur de la part du sultan, mécontenta la Russie, qui prépara aussitôt la déchéance de Ghika, en écoutant les griefs de l'opposition. La Porte résista longtemps à la demande de déchéance; mais enfin elle céda, et au mois d'octobre 1842 le prince renonça à la dignité d'hospodar. Depuis cette époque il a vécu en Allemagne.

* **GHIKA** (*Grégoire*), hospodar de Moldavie, né en 1803. Il fut élevé en France et en Allemagne. De retour dans son pays, il fit de l'opposition à l'hospodar Michel Stourdza. Après le mouvement insurrectionnel de 1848, qui amena la déchéance de ce prince, il fut nommé en 1849, et pour sept ans, hospodar de Moldavie par le divan, et du consentement de la Russie. Il signala son gouvernement par d'importantes améliorations, et il préparait des réformes plus considérables lorsque l'invasion russe, au mois de juin 1853, et la guerre qui en fut la suite mirent momentanément fin à son autorité. Il quitta Jassi le 18 octobre 1853, et se retira à Vienne. Après l'évacuation de la Moldavie par les Russes, il rentra en possession de l'hospodarat, et reprit son œuvre de réforme. Il se prononça pour une solution affirmative des deux questions qui intéressent le plus vivement l'avenir de la Moldo-Valachie : l'émancipation des esclaves tsiganes, et la réunion des deux Principautés. Cette politique tranchée le mit en désaccord avec la Turquie et l'Autriche, et aussitôt que ses pouvoirs d'hospodar furent expirés, il quitta la Moldavie. Il vit maintenant à Paris. L. J.

Kogalnitchan, *Histoire de la Valachie et de la Moldavie*. — Zallony, *Essai sur les princes fanariotes de la Valachie et de la Moldavie*. — Vaillant, *Roumanie*. — Ubicini, *Provinces Roumaines*; dans l'*Univers pittoresque*. — Regnault, *Histoire des Principautés danubiennes*.

GHILINI (*Jean-Jacques*), historien italien, né à Caravage (Milanais), vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On sait seulement qu'il fut le secrétaire des ducs Jean Galeas et Louis Sforza. On a de lui : *De Origine hospitalis majoris*; Milan, 1508; — *Expeditio Maximiliani Cæsaris in Italiam anno MCCCCXCVII*, insérée dans les *Scriptores Rerum Germanicarum* de Freher, t. III. On a aussi attribué à Ghilini deux ouvrages qui appartiennent à son fils (*voy.* l'article suivant).

Argelati, *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*.

GHILINI (*Camille*), littérateur et diplomate italien, né à Milan, vers 1490, mort en 1535. Il succéda à son père dans la place de secrétaire du duc François Sforza, et fut chargé par ce prince de plusieurs missions en Danemark, en Espagne, en Sicile. Il alla au-devant de Charles-Quint, qui revenait du siége de Tunis. A son retour il s'arrêta en Sicile, où il mourut. On croit qu'il fut empoisonné par Antoine de Leva, auquel il portait ombrage par son zèle à demander le rétablissement de Sforza sur le trône de Milan. On a de lui : *Baptistæ Fulgosi Genuensis Factorum et dictorum memorabilium Libri IX*; Milan, 1508, in-fol.; Bâle, 1555, in-8°; Cologne, 1614, in-8° : c'est une traduction d'un ouvrage italien du doge J.-B. Frégose, dont l'original n'est pas venu jusqu'à nous. Camille Ghilini la fit à l'âge de douze ou quatorze ans, mais il y a lieu de croire qu'elle fut retouchée par son père, auquel on l'a souvent attribuée; — *Tellinæ vallis et Larii lacus Descriptiones*; dans les *Scriptores Rerum Germanicarum* de Freher, t. III, et dans le *Thesaurus Antiquitatum Italicarum* de Grævius, t. III, 2e partie. Cette description

de la Valteline a été aussi attribuée à Jean-Jacques Ghilini.

Paul Jove, *Elogia*. — J. Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*. — Argelati, *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*.

GHILINI (*Jérôme*), historien et poëte italien, de la même famille que les précédents, né à Monza (Milanais), en 1589, mort à Alexandrie, vers 1675. Il était fils de Jacques Ghilini, natif d'Alexandrie, et un des secrétaires du sénat de Milan. Il fit ses études dans cette dernière ville, au collége des jésuites. Il alla ensuite suivre les cours de droit à Parme; mais une maladie le força de revenir chez son père à Alexandrie. Après sa guérison il songeait à reprendre ses études de droit, lorsque la mort de son père et les affaires qu'elle lui occasionna tournèrent ses pensées d'un autre côté. Il se maria. Devenu veuf quelques années après, il entra dans les ordres, reprit l'étude du droit canonique, et se fit recevoir docteur. Il fut nommé abbé de Saint-Jacques de Cantalupo, dans le royaume de Naples, protonotaire apostolique, et chanoine de l'église de Saint-Ambroise à Milan, où il était venu se fixer. Il ne resta que cinq ans dans cette ville, et revint s'établir à Alexandrie, où il passa le reste de sa vie. On ignore la date de sa mort, mais l'on sait qu'il vivait encore à l'époque de la publication de l'*Ateneo* de Picinelli, en 1670. On a de lui : *Teatro d' Uomini letterati*; Milan, 1633, in-8°; Venise, 1647, in-4°. Nicéron a jugé cet ouvrage avec autant de sévérité que de justice lorsqu'il dit : « Ghilini est un auteur peu judicieux, grand et fade louangeur. Ses éloges ne contiennent presque que des généralités. Le peu de dates qu'il y a sont souvent fausses, et il parle des ouvrages d'une manière si vague, qu'il n'apprend presque rien. Il faut cependant excepter un petit nombre d'articles, qui sont plus curieux, plus recherchés, et plus exacts que les autres. » L'ouvrage se compose de deux parties; l'auteur en avait écrit une troisième et une quatrième, qui sont restées inédites et dont Mazzuchelli a profité; — *Practicabiles Casuum Conscientiæ Resolutiones, brevissimis conclusionibus explicatæ*; Milan, 1636, in-8°; — *Annali d'Alessandria, dalla sua origine fino all' anno MDCLIX*; Milan, 1666, in-fol. — Argélati cite de lui un recueil de sonnets intitulé : *La Perla occidentale, sonetti in lode di Margherita C. M. P. M.*; — et *Il Tenàro glorioso : Odi in lode d'Agostino-Domenico Squarciafichi, presidente del senato di Milano*, et divers ouvrages restés manuscrits.

Crescimbeni, *Istoria della Volgar Poesia*, t. IV, l. III. — Picinelli, *Ateneo de' Letterati Milanesi*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXIX. — Argelati, *Bibliotheca Script. Mediolanensium*.

GHINGHI (*François*), graveur sur pierres fines italien, né à Florence, en 1689, mort à Naples, le 29 décembre 1766. A l'âge de quinze ans il apprit le dessin dans la galerie impériale de Florence, sous François Giamininghi, et l'art de modeler sous le célèbre sculpteur Jean-Baptiste Foggini. Quelques médailles habilement exécutées lui valurent l'approbation de Foggini et la protection du marquis Incontri, un des surintendants de la galerie. Ce seigneur le présenta au prince Ferdinand, fils du grand-duc, qui lui promit son appui et l'engagea à graver des camées et des bijoux dans le goût antique. Ainsi encouragé et doué d'un grand talent naturel, il atteignit rapidement la perfection dans cet art difficile. Son premier ouvrage fut le *portrait du grand-duc Cosme III*, fait sur une calcédoine de deux couleurs. Parmi les ouvrages qui contribuèrent à sa réputation, on distingue le *Savonarole*, un *Adrien*, un *Trajan* et le *Supplément* en saphirs orientaux de la collection des empereurs que possédait l'électrice Anne-Louise de Médicis. Il fit encore pour cette princesse les portraits en émeraudes de ses frères *Ferdinand* et *Jean-Gaston*, *de l'électeur palatin* son mari et de *Cosme III*. Le plus bel ouvrage de Ghinghi, celui qui immortalise sa mémoire, est la *Vénus de Médicis*, qui, faite d'abord pour le cardinal Gualtieri d'Orvieto, passa à sa mort dans le musée d'Auguste III, roi de Pologne : elle est gravée sur une améthyste du poids de dix-huit livres, et dont la grosseur faisait croire qu'il était impossible de la travailler. Ghinghi termina cet ouvrage en dix-huit mois, et Cosme III en le voyant avoua qu'il n'avait pas une pareille pièce dans sa galerie. Après la mort du grand-duc Jean-Gaston, Ghinghi se rendit à Naples, où il passa le reste de sa vie. Il obtint la protection du roi Charles, dont il fit le portrait sur un camée. Il grava les armes du même prince ainsi que celles de la reine sur une calcédoine orientale. Il fut nommé directeur des professeurs dans l'art de graver les pierres précieuses. Il sortit de son école des artistes remarquables. Son père, Joseph, et ses frères, Vincent et André-Philippe, se distinguèrent dans le même art, et travaillèrent pour la galerie de Florence, mais aucun d'eux n'atteignit la réputation de François Ghinghi.

Memorie de gli Intagliatori in pietre dure; Livourne, 1753, in-8°. — Vittori, *Dissertazioni glittografiche*.

GHINI (*Luc*), médecin et botaniste italien, né au château de Croava, près d'Imola, en 1500, mort le 4 mai 1556. Appelé à occuper la chaire de botanique créée à l'université de Padoue, en 1534, il remplit cette place jusqu'en 1539. Il se rendit en 1544 à Pise, où il fonda le jardin de botanique et enseigna cette science avec succès. Il eut pour disciples Ulysse Aldrovandi et Louis Anguillara, et fournit à Mathioli un grand nombre d'observations. Bien qu'il n'ait rien écrit sur la botanique, Ghini est regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de cette science. Mathioli l'appelle le nouveau Dioscoride; Schreber et Willdenow ont donné son nom à un genre de plantes (*ghinia*) de la famille des pyrénacées. On a de lui un traité peu important intitulé : *Morbi Neapolitani curandi Ratio perbrevis*; Spire, 1589, in-8°.

Fantuzzi, *Vita di U. Aldrovandi.* — J. Calvi, *Commentarium historicum Pisani Vireti.* — *Biographie médicale.*

GHIRARDACCI (*Chérubin*), historien et écrivain mystique italien, né à Bologne, en 1524, mort dans la même ville, en 1598. Il entra dans l'ordre des frères Augustins, et partagea sa vie entre les pratiques religieuses et l'étude. On a de lui : *Nuovo e spirituale Nascimento dell' uomo cristiano*; Venise, 1572, in-8°; — *Teatro morale dei moderni ingegni, dove si scorgono belle e gravi sentenze;* Venise, 1575, in-12; — *Instituzione cristiana;* Mantoue, 1578, in-12; — *Le Storie di Bologna dalla sua fundazione sin' all anno* 1423; Bologne, 1596, in-fol. : le second volume de cet ouvrage ne fut publié que longtemps après la mort de l'auteur, en 1657, par le P. Solimani. Ghirardacci avait encore composé un troisième volume, qui est resté manuscrit. Cet historien fit dans les archives publiques et particulières des recherches immenses, et en tira un grand nombre de documents qu'il a insérés en entier ou par extrait dans son ouvrage. Mais il n'a pas su faire un bon usage de ces matériaux, et il a montré plus de patience que de talent.

Fantuzzi, *Notizie degli Serittori Bolognesi.*

GHIRARDELLI (*Cornelio*), astrologue et physionomiste italien, né à Bologne, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre des Franciscains, et s'occupa d'astrologie, et d'une science qui n'est pas beaucoup plus sérieuse, la physionomie ou métoposcopie. On a de lui : *Discorsi astrologici dell' anno* 1617, *per anni* 20 *in circa, ai quali sono annessi varj discorsi eruditi di materie diverse;* Bologne, 1617, in-4°; — *Considerazioni sopra l'ecclisse del sole succeduta nel di* 21 *maggia* 1621; ibid., 1621, in-4°; — *Osservazioni astrologiche intorno alle mutazioni dei tempi;* ibid., 1622, in-4°; — *Discorso giudiziario delle mutazioni dei tempi sopra l'anno* 1623; ibid., 1623, in-4°; — *L'Anno bisestile;* ibid., 1624, in-4°; — *Cefalogia fisonomica, con cento teste intagliate, sotto ogni una delle quali è un sonnetto e un distico;* Bologne, 1630, in-4°, réimprimé sous le titre de *Compendio della Cefalogia;* ibid., 1673, in-8°.

Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi.*

GHIRARDELLI (*Jean-Baptiste-Philippe*), poëte dramatique italien, né à Rome, en 1623, mort le 26 octobre 1653. Il cultiva les lettres avec succès, et obtint la protection du cardinal Albernoti et du pape Innocent X. Il fit représenter à Rome en 1652 *Ottone*, tragédie restée manuscrite. On n'a imprimé de Ghirardelli qu'une tragédie en prose, intitulée : *Costantino;* Rome, 1653, 1660, in-12. C'est la première tragédie italienne écrite en prose. Ghirardelli laissa plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on remarque : *Il Foca*, comédie héroïque; — *Santa Dimpna*, tragédie.

Mandoza, *Bibliotheca Romana*, IV, 88. — Allacci, *Drammaturgia.*

* **GHIRARDINI** ou **GHIRARDONI** (*Giovanni-Andrea*), peintre de l'école de Ferrare, vivait en 1620. Il a laissé dans sa patrie quelques tableaux assez bien dessinés, mais d'un coloris tellement faible que leur aspect est plutôt celui de peintures en camaïeux. E. B—n.

Baruffaldi, *Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi.* — Superbi, *Apparato degli Uomini illustri della città di Ferrara.* — Lanzi, *Storia della Pittura.*

GHIRLANDAJO (*Domenico* CURRADO, surnommé le) et vulgairement *del Grillandajo* (1), célèbre peintre toscan, né à Florence, en 1449, mort en 1498. Il était fils d'un habile orfèvre, Tommaso di Currado di Doffo Bighordi, et apprit l'état de son père, puis la peinture sous Allesio Baldovinetti. Le premier, il imita par la couleur l'effet de la dorure, et par une juste distribution de la lumière fit distinguer les plans occupés par des groupes divers; en un mot, il créa la perspective aérienne. Jusque là les peintres n'avaient trouvé d'autre moyen de distinguer leurs plans que par la proportion des objets représentés. On doit aussi à Ghirlandajo le perfectionnement de la mosaïque. Ce grand artiste est considéré comme le précurseur de Léonard de Vinci, d'Andrea del Sarte, de Michel-Ange et de tant d'autres maîtres qui marchèrent sur ses traces en perfectionnant ses moyens d'exécution. Quelques auteurs reprochent au Ghirlandajo une grande jalousie, qui le porta à éloigner ses émules et même ses élèves; cependant, aucun fait n'a pu légitimer cette accusation. On connaît de ce peintre : *La Résurrection de Jésus-Christ*, fresque de la chapelle Sixtine, composition que le temps a détruite; — *La Vocation de saint Pierre et de saint André*, que l'on y voit encore; — à Florence, la *décoration du chœur de Santa-Maria-Novella*, où il a peint les principaux traits de la vie de saint Jean et de la vie de la mère du Christ (2), et un *Massacre des Innocents*, qui passe pour son chef-d'œuvre. « On lui reproche, dit Soyer, d'avoir introduit les portraits de toutes les notabilités de son époque; » mais il faut admettre les habitudes de ce temps, où les artistes ne vivaient que des bonnes grâces des grands, et d'ailleurs, au point de vue historique, son travail a un mérite incontestable. Domenico Ghirlandajo épousa, en 1430, Mona Chostanza, dont il eut neuf enfants. A Rimini, à Pise, à Volterra, chez les Camaldules, on voit aussi plusieurs ouvrages du Ghirlandajo, et le musée de Paris possède de ce maître une *Visitation de sainte Anne à la Vierge.* A. de L.

(1) De *ghirlanda* ou *grillanda*, guirlande. C'était le nom d'une sorte de couronne que le père de Domenico Currado avait contribué à mettre en vogue. Ce surnom resta à la famille Curradi, dont le vrai nom, suivant les savantes recherches de M. Otto Mündler, était *Curradi Bigordi.*

(2) Dans une de ces célèbres fresques, celle de la *Naissance de la Vierge*, on lit dans le premier des trois rectangles qui font partie des ornements du lit, le nom *Bighordi*, et dans le troisième *Grillandai.*

Pelegrino Orlandi, *Abbecedario Pittorico*. — Ascanio Condivi, *Vita di Michelangiolo Buonarotti*; Rome, 1553. — Lanzi, *Storia della Pittura*, t. I, p. 137. — Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori*, etc.; Florence, 1550, 2 vol. in-8°, t. I, p. 137 et 206. — De Piles, *Abrégé de la Vie des Peintres*, p. 182. — Otto Mündler, *Notice des Tableaux italiens*, p. 97.

GHIRLANDAJO (*Benedetto*), peintre italien, frère du précédent, né en 1458, mort vers 1498. Il débuta par la peinture en miniature; mais la faiblesse de sa vue le força d'abandonner cette partie de l'art. Il passa en France, y fit fortune, et revint dans sa patrie jouir des biens qu'il avait amassés. Il mourut encore jeune. Sa veuve, *Diamante*, se remaria en 1499, et donna le jour à l'historien Benedetto Varchi. Benedetto Ghirlandajo a laissé en France les principaux de ses ouvrages : ils y sont encore regardés comme des *specimen* curieux de l'art à son époque. Son *Christ conduit au supplice*, actuellement au Musée de Paris, par sa touche dure et grossière, constate de l'infériorité de Benedetto auprès de son frère Domenico. A. de L.

Lanzi, *Storia della Pittura*, t. I, p. 138. — Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori*. — Otto Mündler, *Notice des Tableaux italiens*, p. 98.

GHIRLANDAJO (*Davide*), mosaïste italien, frère des précédents, né en 1460, mort en 1523. Il se distingua surtout dans la mosaïque, et fit quelques toiles sous les inspirations de son frère aîné. Ses ouvrages ont été quelquefois confondus avec ceux de ses frères. A. de L.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori*. — Lanzi, *Storia della Pittura*, t. I, p. 138. — Otto Mündler, *Notice des Tableaux italiens*, p. 98.

GHIRLANDAJO (*Ridolfo*), célèbre peintre italien, fils de Domenico, né en 1482, mort en 1560. Fort jeune, il perdit son père, dont il suivait les leçons, et prit la carrière commerciale. Plus tard son oncle Davide et Bartolommeo della Porta, surnommé *le Frate*, le dirigèrent de nouveau dans l'art de la peinture. Ridolfo devint l'ami intime de Rafaelo Sanzio, dont il eut l'honneur de terminer quelques ouvrages, entre autres une *Vierge*, que le grand maître laissait à Sienne. Sanzio appela ensuite son ami à Rome, afin de l'aider dans la décoration du Vatican, mais Ridolfo refusa. De lui-même il corrigea ce qu'il y avait de suranné dans son style, et ouvrit une école de peinture. « Ce fut, dit Vasari, plutôt par amour pour l'art que pour exercer sa profession : il y accueillait tous les artistes, et ne dédaignait point de diriger jusqu'aux peintres d'enseignes, de meubles et de décors. C'est de là qu'un grand nombre de peintres qui fleurirent vers la moitié du seizième siècle sont cités comme élèves ou compagnons de cet habile maître. » Ridolfo Ghirlandajo avait un génie facile, vif, élégant, et peut-être eût-il égalé le Sanzio s'il se fût uniquement occupé de son art. Il a déployé une science de composition, une vivacité d'expression, un choix de couleurs, un talent pour imiter la nature et en même temps l'embellir par tout ce que l'idéal peut ajouter à ses charmes, qui annoncent qu'il était doué à un haut degré des qualités qui ont placé le Sanzio au premier rang. Quelques-unes de ses productions se rapprochent cependant quelquefois du Pérugin, témoin ses peintures à San-Jacopo di Ripoli et à San-Girolamo; mais on retrouve son goût tout entier dans deux tableaux d'une petite proportion, représentant deux traits de l'histoire de S. Zanobi. Ces deux cadres, remplis de figures, n'approchent d'aucun modèle, et sont d'une originalité bien franche. On admire surtout de Ridolfo Ghirlandajo le *Couronnement de la Vierge*. Devenu riche, cet artiste s'était marié en 1511 et en 1534 ; il laissa quinze enfants de ses deux femmes. Son meilleur élève et le compagnon de ses travaux fut Michele, qui, par affection pour son maître, prit le surnom *di Ridolfo*.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori*. — Lanzi, *Storia della Pittura*, t. I, p. 238. — Otto Mündler, *Notice des Tableaux italiens*.

* **GHISBERT** (*Thierry*), sous-prieur de l'abbaye de Saint-Soulve près Valenciennes, mort en 1622. Il est auteur d'une *Chronique* de son abbaye. Z. P.

Doultremann, *Hist. de Valenciennes*, p. 380. — *Archives du nord*, etc., t. VI, nouvelle série.

GHISI ou **GHIGI** (*Giovanni-Battista*), surnommé *le Mantouan*, peintre, sculpteur, architecte et graveur de l'école de Mantoue, né vers 1500. Il fut élève de Jules Romain, mais il est probable qu'il avait déjà puisé les principes de l'art à une source plus ancienne. Quant à la gravure, dans laquelle surtout il se fit connaître, sa manière a une telle analogie avec celle de Marc-Antoine qu'il est probable qu'il étudia sous ce grand maître. Il traitait avec une rare perfection les différentes parties du corps humain; son dessin est presque toujours correct, mais son burin manque de douceur, ses tailles sont dures et maniérées, il saute brusquement des ombres aux lumières, dédaignant le clair-obscur, sans lequel l'harmonie est impossible. Les plus renommées parmi ses estampes sont : *L'Incendie de Troie*, pièce capitale, très-recherchée des amateurs ; — *David coupant la tête à Goliath*; — un *Guerrier enlevant une jeune fille*; — une *Madone*; — *Un Combat naval*; — *Mars et Vénus*, toutes planches de son invention. On a aussi de lui plusieurs *têtes casquées* et costumées à l'antique, et *un fleuve*, d'après Luca Penni. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Camillo Volta, *Notizie de' Professori Mantovani*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **GHISI** ou **GHIGI** (*Teodoro*), dit *Théodore de Mantoue*, peintre de l'école de Mantoue, vivait de 1546 à 1579. Fils du précédent, il fut un des meilleurs élèves de Jules Romain, qu'il aida dans ses travaux. Il avait si bien su saisir la manière du maître, qu'après sa mort il fut chargé de terminer plusieurs de ses ouvrages, restés imparfaits dans les palais des ducs de Mantoue. En collaboration avec Ippolito Andreasi, il a décoré le chœur, la coupole et les voûtes des croisées de la cathédrale de Man-

toue d'une série de belles fresques représentant des prophètes, des sibylles, plusieurs sujets de l'histoire de la Vierge et de saint Dominique, et des ordres des Franciscains et des Carmes, *Quatre Évangélistes* d'un haut style; enfin, le *Paradis*, composition assez malheureuse, où les saints et les anges sont rangés en rond à plusieurs étages comme dans les loges d'un théâtre. Dans l'oratoire de l'Incoronata, dépendant de la même église, ces deux artistes ont peint également à fresque l'*Assomption*, la *Descente du Saint-Esprit* et la *Mort de la Vierge*. Pozzoli fait mention de plusieurs tableaux peints à Carpi par Teodoro; ils existent encore pour la plupart : la *Visitation* orne l'autel des reliques dans la cathédrale; l'*Assomption*, qu'il avait faite en 1579, pour le chœur de Saint-Jean-Baptiste, est maintenant au séminaire; enfin, *Sainte Agathe*, indiquée également par Pozzoli, décore le maître autel de l'église paroissiale de Cibeno. Le Musée de Nantes possède de ce maître un petit tableau représentant *Vénus et Adonis*.

E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gaetano Susani, *Nuova Prospetto di Mantova*. — Pozzoli, *Cronaca carpigiana*. — Campori, *Gli Artisti Italiani e stranieri negli Stati Estensi*. — *Catalogue du musée de Nantes*.

GHISI ou GHIGI (*Georgio*), dit *le Mantouan*, graveur italien, né à Mantoue, en 1524, et mort à Rome, vers 1590. Il était fils et élève de Giambatista Bertano (1) (*voy*. ce nom), habile artiste, qui le premier, à la fois comme peintre, architecte et graveur, prit et illustra le surnom de *Mantuan*, demeuré celui de sa famille. Georgio Ghisi prit aussi des leçons de Jules Romain pour la peinture et de Raimondi pour la gravure. Il cultiva surtout cette dernière branche de l'art, et s'y montra supérieur à son père. Sa touche, toujours hardie et vigoureuse, manque quelquefois d'harmonie et de perspective; mais son dessin est continuellement pur et anatomique. Il ne faut pas s'étonner des défauts et des qualités de Georgio Ghisi, car il s'inspira surtout de Michel-Angelo Buonarotti, dont il a avec le burin certainement le mieux reproduit les œuvres énergiques. Ses gravures, souvent sorties de son inspiration, sont généralement signées *Ghisi Mantov. fecit*, et quelquefois seulement des lettres M. A. T. ou M. A. F enlacées. Ses principaux ouvrages sont : *Les Prophètes* et *Les Sibylles* de la chapelle Sixte au Vatican, d'après Michel-Ange; — *L'École d'Athènes* et la *Dispute du Saint-Sacrement*, deux pendants, d'après Raphael Sanzio; — *L'Incendie d'un quartier de Rome* (nommé *le Borgho*) : c'est à tort que cette estampe a été appelée *Le Siége de Troie*; — *Naissance d'un prince de la maison de Gonzague*, allégorie, d'après Jules Romain; — *Céphale et Procris*; — *Nymphe accourant vers un naufragé qui contemple avec tristesse les débris de son navire*; cette gravure est désignée, on ne sait pourquoi, sous le nom de *Songe de Raphael*; il est avéré que ce maître n'y eut aucune part : elle est aussi appelée *La Mélancolie*; et sous ce nom on y verrait la femme venant en aide à l'homme, alors que toutes les espérances de celui-ci sont évanouies; — *Le Jugement de Pâris*, d'après son père; — *Un Cimetière dont les morts ressuscitent*, d'après le même : gravure fort remarquable et d'un effet puissant; — *Vénus et Adonis*, d'après son frère Teodoro Ghisi; — *La Calomnie traînant l'Innocence au tribunal de la Sottise*, d'après Luca Penni : dans ce tableau allégorique la Justice est représentée avec des oreilles d'âne; — *Adoration des Bergers*, d'après Bronzino *le vieux*; — *La Cène*, d'après Lambert Lombaert; — *Portrait du pape Jules II*, d'après Raphael; — *Hercule* dit *del Farnèse*; — *La Sainte Famille*, d'après Raphael; — *Apollon, Mars et les Muses*; — *L'Olympe*; — *Les Forges de Vulcain*; — *Alexandre le Grand faisant un discours en présence de son armée*; — *Les Dieux marins*, d'après Perino del Vaga; — *Vénus et Vulcain* : celui-ci refuse des flèches à l'Amour; — *Vénus et Vulcain sur un lit*; trois amours badinent autour d'eux; — *La Visite de sainte Marie à sainte Élisabeth*; — *L'Amour et Psyché*, couchés et couronnés par l'Hymen; au fond deux nymphes versent de l'eau dans un vase; d'après Jules Romain; — *La Nativité de Jésus*; — *Régulus conduit au supplice par les Carthaginois*, d'après Giulio Romano; — *Le Supplice de Régulus*, d'après le même; — *Abel tué par Caïn*; — *Un Amour sur un dauphin*; — *Une Bataille navale antique*, d'après Jules Romain; — *Prisonniers barbares conduits par des soldats romains*; — *Hercule étranglant le lion de Némée*; — — *Endymion partant pour la chasse et portant Diane sur ses épaules*, d'après Luca Pegni; — *L'Automne* : trois personnages figurent sur cette estampe; un d'entre eux fait cuire un porc dans une chaudière; — *La Victoire tenant le globe du monde*; — *Hercule vainqueur de l'Inde*, d'après Giovanni-Batista Britano, père de l'artiste; — *Angélique et Médor*, d'après son oncle; — *La Naissance de la Vierge*, d'après Spranger.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — Gandellini, *Notizie degl' Intagliatori*.

GHISI (*Adamo*), sculpteur et graveur italien, frère du précédent, né vers 1530; il produisait surtout vers 1570. Il portait le surnom de sa famille, celui de *le Mantouan*. Élève de son frère Giorgio, il n'eut jamais la délicatesse ni la sûreté de son burin. Il est surtout connu par la gravure de différents sujets empruntés aux fresques de la chapelle papale, d'après Buonarotti : — *La Victoire assise, écrivant sur un bouclier*; — *Hercule hésitant entre la Vertu et le Plai-*

(1) On trouve dans les anciens auteurs italiens ce nom écrit quelquefois *Briziano* et *Britanno*.

sir; — *Hercule étouffant Antée*; — *Hercule et Éole assis*; — *Apollon jouant de la lyre*; — *Diane chasseresse*; — *Pan jouant du chalumeau devant une nymphe*; — *Mars et l'Amour*; — *Vénus nue disposant sa chevelure*; — *Deux Amours guidant un char auprès d'un fleuve*, personnifié; — *Endymion admirant la lune*; — *Un Lion guettant un cavalier*; — *Deux Amours naviguant sur deux dauphins*; — *Un Amour portant un trophée*; — *Une Pêche à la senne*; — *Les Fiançailles de sainte Catherine et de Jésus*; — *La Madone allaitant son enfant*, d'après Jules Romain; — *Jupiter*; *Mercure*; *Mars*; *Diane*; — *Deux Amours portant un arbre*, d'après Raphael; — *La Servitude*, figurée par un géant qui porte un joug sur l'épaule et a les pieds liés; d'après Andréa Mantegna; — *Le Nil*; — *La Flagellation du Sauveur*, d'après Sebastiano del Piombo; — vingt-deux pièces intitulées le *Rosaire de Marie*; — *Les Quinze Mystères*, etc. Adamo Ghisi signait souvent *Adam Mantuanus*; mais le plus grand nombre de ses estampes sont marquées d'un A dans lequel est un S.

Gandellini, *Notizie degl' Intagliatori*, t. II.

GHISI (*Diana*), dite *Mantuana*, artiste italienne, sœur des précédents, née à Mantoue, vers 1536, vivait encore en 1580. Sous les leçons de son père, de son frère aîné et surtout de Jules Romain, elle se signala dans la gravure : plus tard elle épousa l'architecte Francesco de Volterre. Elle a signé plusieurs de ses ouvrages : *Diana Mantuana civis Volaterrana*. On connaît de Diana Ghisi : *Le Christ mis au tombeau*, d'après Jules Romain; — *La Femme adultère devant le Christ*, d'après le même : cette gravure est dédiée à Élonore d'Autriche, duchesse de Mantoue; — *Horatius Coclès passant le Tibre à la nage, après la défense d'un pont*; — *Un Banquet chez les dieux*, dédié à Claudio, duc de Gonzague : cette œuvre, dont le sujet est l'Hymen de Cupidon et de Psyché, en trois planches, contient diverses scènes, telles que : *Psyché au bain*; *Mercure faisant les apprêts du banquet*; *des Bacchantes jouant de divers instruments*; *La Toilette des Grâces*; *L'Ivresse de Silène*; ces diverses compositions sont empruntées à Jules Romain; — *La Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux*, d'après Francesco Salviati; — *La Continence de Scipion*, d'après Jules Romain; — *L'Hiver*, quatre figures dans une salle : la principale est un vieillard se chauffant les mains; — *Le Sacrifice d'Iphigénie*, d'après Jules Claude; — *La Sainte Famille*; — *Saint Eustache*, d'après Federigo Zucchero; — *Saint Pierre institué chef de l'Église et entouré de dix Apôtres*.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — Gio. Gori Gandellini, *Notizie istoriche degl' Intagliatori*.

GHISLAIN (Saint) ou GUILLAIN, apôtre de la foi chrétienne dans la Gaule Belgique, et fondateur de l'abbaye et ville de son nom, naquit, au dire de la plupart des hagiographes, à Athènes, et mourut en 667, dans le monastère qu'il avait fondé. Il vint dans les Gaules en 633, suivi de deux fidèles et pieux compagnons, Lambert et Berlère, et fut envoyé aux bords de la Sambre et de la Haine par saint Amand pour y répandre la foi. Admis dans le *burg* ou demeure du puissant leude Walbert à Courtsolre, il devint le directeur spirituel de sa fille Waldetrude (sainte Wandru), et bientôt obtint du seigneur frank d'aller s'établir, avec ses compagnons, sur la colline inculte de *Castrilocus*, emplacement d'un ancien camp romain. Au bout de huit ans, il quitta cette demeure, pour aller se fixer à trois lieues plus à l'ouest, dans une forêt appelée *Ursidonque*, c'est-à-dire repaire de l'ourse, et c'est là que, grâce aux dotations du roi Dagobert et de sainte Wandru, s'éleva bientôt la célèbre abbaye de Saint-Ghislain, primitivement appelée la *Celle* de Saint-Pierre. Du fond de sa retraite saint Ghislain ne cessa de diriger la conscience de la bienheureuse Waldetrude; et lorsque l'époux de celle-ci eut renoncé au monde pour fonder le monastère d'Hautmont, aux bords de la Sambre et pour y vivre de la vie solitaire, il persuada à Waldetrude d'aller fonder un monastère à Castrilocus. Ce monastère a depuis donné naissance à la ville de Mons et à son illustre chapitre de femmes nobles. Saint Ghislain mourut en grande odeur de sainteté, et fut canonisé en 925. Il eut la réputation de son vivant, comme après sa mort, d'opérer beaucoup de miracles, de guérir une foule de maladies, surtout l'épilepsie, et aujourd'hui encore cette terrible maladie est vulgairement appelée dans les anciennes provinces belgiques : *Le mal saint Ghislain*. La vie de ce pieux personnage a été écrite au douzième siècle par Philippe Deharveng, abbé de Bonne-Espérance. Elle l'a été aussi depuis par Nolanus, Lecomte, Emet et beaucoup d'autres hagiographes. Tous s'accordent à en faire le héros d'une légende à peu près semblable à celle qui se rattache à la fondation de l'abbaye d'Ourscamps par saint Éloi. Un jour, dit la légende, que le roi Dagobert poursuivait une ourse avec ses veneurs aux environs de *Castrilocus*, l'animal vint chercher un refuge sous une corbeille dans laquelle se trouvaient les vêtements sacerdotaux du saint. Mais, par l'effet d'un charme divin, les veneurs et leurs chiens ne purent forcer l'ourse dans cette retraite. Sur quoi Dagobert survenant fut fort irrité contre le bienheureux Ghislain; et comme il lui était inconnu, il l'apostropha par des paroles outrageantes. Mais la réponse du solitaire l'ayant convaincu que l'esprit de Dieu était en lui, il le laissa en repos aussi bien que l'ourse, qui aussitôt disparut, emportant la corbeille. Saint Ghislain se mit à sa poursuite; mais comme il ne connaissait ni les lieux ni les chemins, un aigle se présenta tout à coup à lui pour lui servir de guide, et l'aida à retrouver la corbeille que l'a-

nimal avait portée auprès de ses petits, dans la forêt d'*Ursidongue*. Le saint personnage crut reconnaître dans ce prodige la volonté de Dieu, et résolut de fonder un monastère à l'endroit même où il avait retrouvé ses habits sacerdotaux. C'est ainsi, selon la légende, que s'éleva l'abbaye de Saint-Ghislain, qui depuis lors a l'habitude de nourrir constamment un aigle et une ourse. Z. Pierart.

Acta Sanctorum Ord. Sancti Benedicti. — *La Chronique de saint Ghislain*, par Baudry, dans le t. VIII des *Monuments pour servir à l'histoire des comtes de Namur et de Hainaut.* — Jacques de Guyse, *Histoire du Hainaut.* — Vinchant, *Annales du Hainaut*, t. II. — Delewarde, *Hist. du Hainaut*, t. I. — Reiffenberg, *ibid.* — Dufau, *Hagiographie belge.* — Smet, *Acta Sanctorum Belgii selecti.* — Lecointe, *Annales ecclesiastici Francorum.* — Dom Baillet, *Vie des Saints*, 17 octobre.

* GHISLANDI (*Domenico*), peintre de l'école vénitienne, né à Bergame, vivait de 1650 à 1662. Il fut bon peintre à fresque, et réussit surtout à reproduire l'architecture avec une parfaite illusion et une grande science de perspective.

Tassi, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti Bergamaschi.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* GHISLANDI (Frà *Vittore*), dit *Frà Paoletto*, fils du précédent, peintre de l'école vénitienne, né à Bergame, en 1655, mort en 1733. Il reçut de son père les premières leçons, puis entra dans l'atelier de Bombelli, qui lui conseilla surtout l'étude des grands maîtres et lui fit copier assidûment les têtes du Titien. Grâce à cet exercice, il fit de tels progrès dans l'art de peindre les portraits et les têtes de caractère, qu'il devint un des plus habiles artistes de son temps. Son dessin est un peu maniéré, mais son coloris est franc et naturel. Ses personnages sont posés avec intelligence. A Bergame, dans la galerie Carrara, on conserve plusieurs de ses ouvrages, remarquables par la vie et la vérité des têtes, l'habile disposition des draperies, et l'imitation fidèle des étoffes et autres accessoires. Le musée de Dresde possède de la main de Frà Paoletto une excellente copie du *Portrait de Rembrandt*, peint par lui-même. E. B—n.

Tassi, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti Bergamaschi.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

GHISLERI. *Voy.* Pie V.

GHISLINA (*Marcantonio*), peintre de l'école de Crémone, né à Casal-Maggiore, vers 1676, mort en 1756. On croit qu'il fut élève du Massarotti, dont il imita le coloris; son dessin n'est pas du goût le plus pur. La plupart de ses ouvrages se voient à Crémone, où il paraît avoir passé la plus grande partie de sa longue carrière. Au nombre des plus importants sont les deux tableaux de la chapelle Sainte-Cécile à Saint-Sigismond.

Ghislina eut une fille, nommée *Giustina*, qui se fit une certaine réputation en copiant les tableaux de maîtres avec une grande exactitude. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario.* — Grasselli, *Guida di Cremona.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.*

* GHISOLFI (*Giovanni*), peintre de l'école milanaise, né à Milan, en 1624, mort en 1683. Issu d'une famille noble, il avait été destiné à la carrière du barreau et des emplois publics; mais il l'abandonna pour entrer dans l'atelier de son oncle maternel, Volpini, bon professeur d'architecture et de perspective. A l'âge de vingt-sept ans, il se rendit à Rome, où il étudia la figure sous Salvator Rosa. Pendant son séjour dans cette ville, il dessina un grand nombre de ruines et de figures historiques ou mythologiques, que plus tard il sut habilement introduire dans ses compositions. De retour dans sa patrie, il décora de nombreuses fresques le sanctuaire de Varèse et la chartreuse de Pavie, où il peignit plusieurs traits de la vie de saint Benoît. Il fut aussi appelé à Venise, à Gênes, à Rome et à Naples pour d'importants travaux. Une pratique trop assidue de la fresque le priva de la vue, quelques années avant sa mort. Ghisolfi a laissé un petit nombre de tableaux à l'huile, tels que *Saint Pierre délivré de prison*; à Santa-Maria-della-Vittoria de Milan; — les *Ruines de Carthage*; et des *Ruines avec un pâtre et des hommes armés*, au musée de Dresde. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Pirovano, *Guida di Milano.* — *Catalogue du musée de Dresde.*

* GHISONI ou GUISOSI (*Fermo*), peintre de l'école de Mantoue, vivait de 1540 à 1568. Il fut un des meilleurs élèves de Jules Romain, sur les dessins duquel il exécuta pour la cathédrale de Mantoue la *Vocation de saint Pierre et de saint André à l'Apostolat*, magnifique tableau, qui en 1797 fut emporté en France et remplacé par une copie. Dans la même église sont deux beaux tableaux de Ghisoni, que l'on croit avoir été peints d'après des cartons de Bertano, *Saint Jean évangéliste* et *Sainte Leude avec ses enfants*. En général, Ghisoni exécuta plus souvent les compositions des autres que les siennes propres. On voit cependant dans l'église Saint-André de Mantoue un *Crucifiement* de son invention, tableau aussi recommandable par le dessin que par le coloris. Vasari cite encore de lui une *Nativité de Jésus-Christ*, peinte pour le monastère de Saint-Benoît, et une *Généalogie de la famille de Gonzague*, travail remarquable surtout par l'expression des têtes, et qu'il exécuta dans le palais de César de Gonzague, prince de Guastalla. E. B—n.

Vasari, *Vite.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — G. Susani, *Nuovo Prospetto di Mantova.*

* GHISSONI (*Ottavio*), peintre siennois, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Élève, dans sa patrie, de Giovanni Vecchi, il travailla à Rome, sous Cherubino Alberti. A Gênes, où il vint en 1610, il aida

Ventura Salimbeni. Il orna les églises de cette ville de nombreuses fresques et même de stucs, ayant pendant son séjour étudié la sculpture sous Taddo Carloni. Ghissoni n'eut pas un goût bien pur, un dessin bien correct, mais on ne peut rester insensible au charme de son coloris.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Soprani, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti Genovesi*.

GHISTÈLE ou **GHISTALE** (*Josse* VAN), voyageur flamand, né à Gand, mort après 1492. Il était seigneur d'Axèle Mœre, Maelstede, etc. Charles le Téméraire le créa chevalier en 1464. Comme le célèbre Bertrandon de la Broquière, Ghistèle résolut de faire un pèlerinage à la cité sainte, et une fois en Orient de gagner les terres du prêtre Jean, afin de visiter à son aise la tombe de saint Thomas. Il est fort remarquable que Ghistèle, dont on ne cite guère les pérégrinations, partit pour l'extrême Orient à l'époque où Covilham et Païva étaient envoyés vers ces régions par João II; ce qui prouve combien de connaissances géographiques certains explorateurs, parfaitement inconnus aujourd'hui, répandirent en Europe avant les navigations des Dias et des Gama. De retour dans ses domaines, Ghistèle fut surnommé *le grand voyageur*, comme le fut un peu plus tard le prince bohême Rosmital et Blatna. On le fit même échevin de la ville de Gand en 1486, et grand-bailli de la même cité le 12 août 1492. Ses voyages avaient été publiés vingt ans auparavant en flamand; mais ils furent attribués à son chapelain Zeebut : *Voyage van Joos Ghistale naar t'Heiligland in* 1485; Gand, 1557, in-4°. Ce livre curieux a été réimprimé deux fois. La seconde édition a pour titre : *Voyage van J. van Ghistele in Assyrien, Egypten, Arabien, Ethiopien, Barbarien, Indien;* Gand, 1563, in-4°; la troisième est de 1572.

Ferdinand DENIS.

TernauxCompans, *Bibliothèque Asiatique et Africaine*. — Paquot, *Mémoires hist. et littéraires*, t. XVIII, p. 130-137. — Schuyes, dans le *Messager des Arts*, t. I (Gand, 1830). — Boucher de La Richarderie, *Bibliothèque des Voyages*, t. IV, p. 403.

GHISTÈLE (*Corneille* VAN), poëte hollandais, vivait au milieu du seizième siècle. On a de lui *Le Sacrifice d'Iphigénie*, poëme en deux chants; Anvers, 1554; — quelques morceaux de traduction et d'imitation d'Horace, de Virgile, etc.

Vries, *Annales de la Poésie holl.*, t. I.

* **GHITI** (*Pompeo*), peintre de l'école vénitienne, né en 1631, à Marone (province de Brescia), mort dans cette ville, en 1703. Il entra très-jeune dans l'atelier d'Ottavio Amigoni, l'un des plus fidèles imitateurs de Paul Véronèse. Après quelques années d'étude, il devint l'élève et l'aide de G.-B. Discepoli, dit le *Zoppo di Lugano*, qui habitait Milan. Sous son premier maître, Ghiti avait acquis un dessin correct; sous le second, il se forma un coloris vrai, quoique peu vigoureux; il tenait de la nature une imagination vive et féconde. A son retour à Brescia, il ouvrit une école florissante, de laquelle sont sortis plusieurs bons élèves. On cite comme l'un des meilleurs ouvrages de ce maître un *Saint Maur*, placé à Brescia, dans l'église Sainte-Euphémie.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Odorici, *Guida di Brescia*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

* **GHOURIDES** (Famille des sultans), dynastie qui posséda, à la fin du sixième siècle de l'hégire (douzième de l'ère-chrét.) et au commencement du siècle suivant, un vaste empire dans le Khorasan, le Caboulistan, l'Afghanistan, et le nord de l'Inde. Elle était originaire des montagnes de Ghour, d'où elle a tiré son nom. Suivant les historiens orientaux, elle tire son origine de Dhohak l'Arabe, ancien roi de Perse. Mais l'existence de ce personnage est aussi hypothétique que la généalogie des Ghourides est incertaine. Leur histoire n'est réellement connue qu'à partir du sixième siècle de l'hégire (douzième de J.-C.). Izz ed-Din, qui était à cette époque le chef de la famille, épousa la fille de Ibrahim le Ghaznewide, et fut élevé à la charge de *emir hadjib* (chambellan). Sous le règne de Masoud, fils d'Ibrahim, il obtint le gouvernement de la principauté de Ghour, dont sa famille avait été, dit-on, dépouillée par Mahmoud le Ghaznewide, au commencement du cinquième (onzième) siècle. Il payait tribut aux sultans de Ghaznah et aux sultans seldjoucides. Un partage de ses États eut lieu après sa mort. L'aîné de ses sept fils, Fakhr ed-Din Masoud, devint roi de Bamian; le puîné, Cothb ed-Din Mohammed, conserva la principauté de Ghour, dont il fonda la capitale, appelée Firouzcouh. Ce prince, ayant formé le projet de détrôner le sultan Behram le Ghaznewide, dont il avait épousé la fille, fut jeté en prison et mis à mort par ordre de ce monarque. Trois de ses frères se succédèrent sur le trône; et, poussés soit par l'ambition, soit par le désir de venger Cothb ed-Din, ils attaquèrent sans relâche le sultan de Ghaznah. Séif ed-Din Souri, le premier d'entre eux, réussit à s'emparer de Ghaznah, en 543 de l'hégire (1148). Mais l'année suivante il fut dépouillé de ses conquêtes et mis à mort, par son ennemi, qui était allé chercher une armée dans ses possessions de l'Hindoustan. Son successeur Beha ed-Din Sam mourut dans une expédition; enfin Ala ed-Din Hoséin Djihansouz (*voy.* ce nom) se rendit définitivement maître de Ghaznah en 547 (1152). On le considère comme le fondateur de la dynastie. Son fils et successeur Séif ed-Din Mohammed apporta sur le trône des sentiments généreux; il s'imposa la tâche de réparer les injustices commises par son prédécesseur. Mais son règne ne dura qu'une année. Il fut assassiné par le général Abou'l-Abbas, qui voulait venger son frère Réis, puni de mort comme coupable d'outrage sur la personne d'une des

femmes du roi. Les successeurs de Séif ed-Din, ayant chacun un article séparé, il suffit d'y renvoyer. Ce sont Mohammed Ghéiats ed-Din ben Sam, Mohammed Sehehab ed-Din, enfin Mahmoud ben Ghéiats ed-Din. Le fils de ce dernier, Beha ed-Din Sam, fut placé sur le trône à l'âge de quatorze ans, en 607 (1210). L'héritage que lui avait laissé son père, restreint à la principauté de Ghour, lui fut disputé par Ala ed-Din Atsiz, fils de Ala ed-Din Djihansouz. Ce prince s'avança à la tête d'une armée qu'il avait obtenue de son maître, le sultan de Kharizm, Ala ed-Din Mohammed, et s'empara de Firouzcouh, qu'il gouverna au nom du Kharizm-Schah. Il tenta de reprendre la province de Ghaznah, qui avait été démembrée de l'empire ghouride, par Tadj ed-Din Ildouz, général de Mohammed Schehab ed-Din. Vainqueur dans une première expédition, il périt dans une seconde campagne, en 611 (1214). Un prince ghouride, Ali ed-Din Mohammed, descendant de Séif ed-Din Souri, essaya en vain de recouvrer les domaines de ses ancêtres, qui après la destruction de l'empire de Kharizm tombèrent entre les mains des Mongols. Après la prise de sa capitale, le prince Beha ed-Din s'était rendu auprès du sultan de Kharizm; il fut plus tard noyé dans le Djihoun, par ordre de Turcan Khatoun. La famille ghouride ne fut pas entièrement éteinte dans les révolutions qui survinrent; un certain Mohammed Sam Ghouri défendit Hérat contre les descendant de Gengis-Khan au quatorzième siècle. Mais l'histoire de ces princes obscurs et dégénérés n'a ni intérêt ni importance. Il suffit de savoir qu'aucun d'eux ne jouit d'un bien grand pouvoir.

E. Beauvois.

Histoire des Sultans Ghourides (trad. de l'*Hist. univ.* de Mirkhond, du *Tarikh-i-Guzideh* de Hamdallah Mustawfi, du t. V de la *Chronique* de Ibn al-Atsir, et du Thabacat-i-Nasiri), par M. Defrémery; dans le *Journ. Asiat.*, 1848, t. II, et 1844, t. I. — Aboulfeda, *Annales Muslemici*, t. III, p. 520. — Ferishta, *Hist. of the Rise of the Mohammedan Power in India*, trad. par Briggs, t. I. — Dorn, Notes de *History of the Afghans*, trad. du persan de Neamet Allah; Londres, 1829, in-4°. — Dherbelot, *Bibl. Orient.* — Deguignes, *Hist. génér. des Huns*, t. II. — D'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. IV, p. 515. — Elphinstone, *Hist. of India*, t. I.

GIABER, alchimiste arabe. *Voy.* Geber.

GIAC (*Pierre* de), seigneur de Châteaugay, favori de Charles VII, roi de France, né vers 1380, mort en 1427. Descendant d'une ancienne famille d'Auvergne, il était fils de Louis de Giac, échanson de France en 1386 et 1387, et petit-fils de Pierre de Giac, chancelier de France, mort en 1407. Pierre de Giac en 1417 était au nombre des capitaines préposés à la garde de la reine Isabeau de Bavière. Le sire de Graville, Louis de Bosredon, et lui remplissaient cet office militaire. Mêlés en outre aux intrigues galantes dont la reine elle-même était le centre, ils scandalisaient par leurs mœurs la cour, ou du moins le religieux de Saint-Denis, qui nous instruit de ces désordres. Un exemple tragique fut fait, dans le cours de la même année (1417), sur la personne de l'un de ces capitaines. Louis de Bosredon, arrêté, au nom du roi, par la faction de Bourgogne, fut mis dans un sac et jeté à la Seine. Pierre de Giac, effrayé, pourvut à sa sûreté par la fuite et par l'obscurité de sa retraite. Il avait épousé Jeanne de Naillac, dame de Châteaubrun, l'une des demoiselles d'honneur de la reine. En 1419 on retrouve le sire et la dame de Giac à la cour de Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne. Jeanne était la maîtresse du duc, qui se gouvernait par son influence. Le mari comptait en même temps parmi les conseillers du prince. La dame de Giac, sous prétexte, ou peut-être dans la vue sincère d'un rapprochement, contribua puissamment aux entrevues qui eurent lieu, en juillet et septembre 1419, entre le duc de Bourgogne et le dauphin. Lors de la première, qui se tint au Ponceau, près Melun, Pierre de Giac fut un des commissaires qui signèrent avec les deux princes, et du côté du duc de Bourgogne, le traité du 11 juillet. Au mois de septembre, la dame de Giac détermina le prince à affronter définitivement cette rencontre du pont de Montereau, ou plutôt ce guet-apens qui devait coûter la vie au duc de Bourgogne. Après le meurtre de Jean Sans-Peur, Pierre de Giac fut fait prisonnier par les *dauphinois;* la dame de Giac, avec ses dames et sa suite, demeura également captive pendant quelque temps au château de Montereau. De là les époux de Giac furent transférés à Bourges, avec d'autres serviteurs du prince assassiné. Les uns et les autres embrassèrent bientôt le parti du dauphin, et lui jurèrent fidélité après avoir trahi leur premier maître. Pierre de Giac se refusa d'abord à prêter ce serment; mais il ne tarda point toutefois à suivre aussi le parti du dauphin.

En 1425 le conseil du roi se composait de quelques personnages d'origine obscure, à la tête desquels se trouvait un financier, nommé Jean Louvet. Ce Louvet, ambitieux et cupide, fut obligé de quitter le poste qu'il occupait; mais il ne s'en dessaisit qu'en y mettant Pierre de Giac. Celui-ci remplaça effectivement Louvet, et succéda complétement à son influence. Des lettres patentes ou ordonnances royales, en date des 31 juillet, 7 août 1425, et 30 avril 1426, portent son nom comme ayant été rendues en sa présence (1). Ce sont les preuves les plus authentiques de la domination étrange et passagère de ce favori. Au mois de novembre 1425, le roi assembla les états généraux du royaume à Mehun-sur-Yèvre, en Berry. Des subsides considérables furent votés pour lever des troupes et faire face aux plus graves nécessités dans lesquelles se trouvait le pays, à moitié envahi par les Anglais. Giac détourna pour son profit particulier la plus grosse part de ces subsides, et négligea les grands intérêts de l'État qui lui étaient confiés. Ces dé-

(1) *Itinéraire de Charles VII*, ouvrage inédit de M. Vallet de Viriville.

sordres durèrent environ dix-huit mois ou deux ans. Au mois de janvier 1427, un matin, dès le point du jour, Giac se trouvait à Issoudun; il reposait auprès de sa femme. Tout à coup des hommes d'armes pénètrent dans sa chambre. « Qui est là? » dit Giac. On lui répond que c'est le connétable. Alors il s'écrie : « *Je suis mort!* » Là-dessus on le fit lever précipitamment. Vêtu de sa robe de nuit et chaussé seulement d'une botte, il fut placé sur une petite haquenée. La dame de Giac se leva aussi, mais pour sauver sa vaisselle. Pierre de Giac, par ordre du connétable de Richemont, fut mené à Bourges, puis à Dun-le-Roi, ville dont le connétable était seigneur. Son bailli instruisit sommairement le procès criminel de Giac, qui fut mis à la torture. Outre les malversations politiques, on lui reprochait divers crimes privés. La dame qu'il avait épousée en 1427 était Catherine de l'Ile-Bouchard, fille de l'un des grands barons de la Touraine et veuve de Hugues de Châlons, comte de Tonnerre. Afin de parvenir à ce second mariage, Giac avait empoisonné Jeanne de Naillac, sa première femme, en état de grossesse. Après lui avoir fait boire le poison, il l'avait prise en croupe derrière lui à cheval, et chevauché ainsi quinze lieues, au bout desquelles Jeanne mourut d'hémorrhagie. Pierre de Giac avoua ces méfaits, et confessa tant « de maux, dit G. Gruel, que ce fut merveilles ». Il avait, ajoute-t-il, donné une de ses mains au diable, et demanda « qu'on lui coupast la dite main avant que de le faire mourir. Il offroit en même temps au connétable, s'il lui plaisait de lui sauver la vie, de lui bailler comptant cent mille escus et de luy bailler sa femme (Catherine), ses enfants (du premier lit) et ses places en ôtage de l'assurance de jamais n'approcher du roi de vingt lieues (1) ». L'inexorable justicier ne se laissa point fléchir : Giac fut noyé. V. DE V.

Anselme, *Histoire généalogique*, dernière édition, t. VI, page 346. — Godefroy, *Historiens de Charles VII*, pages 53, 378, 400-2, et 751. — Religieux de Saint Denis, édition Bellaguet, t. VI, p. 70-73. — Monstrelet, *Chroniques*, à l'an 1419. — D Vaissette, *Histoire de Languedoc*, in-folio, t. 4, p. 467. — D. Planchet, *Histoire de Bourgogne*, t. IV, pages 388 et 389.

* **GIACAROLO** (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école de Mantoue, vivait vers la moitié du seizième siècle. Il fut l'un des bons élèves qui aidèrent Jules Romain dans les nombreux travaux qu'il exécuta dans la ville de Gonzague. Une *Sainte Marguerite* à Santa-Barbara et un autre tableau conservé dans l'église Saint-Christophe prouvent que Giacarolo ne méritait pas d'être entièrement oublié par Vasari. Dans l'église Saint-André, d'excellentes fresques, malheureusement presque effacées, sont attribuées par quelques auteurs à Giacarolo, mais par d'autres à Rinaldo de Mantoue, autre élève de Jules Romain. E. B—N.

(1) G. Gruel.

Volta, *Notizie de' Professori Mantovani*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle-Arti*. — G. Susani, *Nuovo Prospetto di Mantova*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

GIACCINTO. *Voy.* CATTANI DA DIACETO.

GIACCIUOLI (N***), peintre de l'école romaine, vivait vers 1750. Il fut élève à Rome de van Bloemen, dit *Orizzonte*. Manquant d'imagination, il se borna à imiter servilement son maître, et il y réussit au point qu'après la mort de van Bloemen plusieurs des paysages de Giacciuoli furent vendus sous le nom du célèbre peintre hollandais. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*.

GIACOBAZIO, en latin JACOBATIUS (*Dominique*), prélat italien, né à Rome, en 1443, mort dans la même ville, le 2 juillet 1527. Destiné à l'état religieux, il étudia particulièrement le droit canon et l'histoire ecclésiastique. Il devint auditeur de rote, et fut successivement évêque de Lucera, de Massano et de Grossetto. Après avoir servi l'Église sous Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III, Jules II et Léon X, il fut nommé par ce dernier cardinal du titre de S.-Barthélemy-de-l'Ile, en 1517. A la mort d'Adrien VI, il aurait été élu pape s'il n'eût été exclu par le parti français. Il mourut peu après. On a de lui un *Traité des Conciles*, en latin, peu estimé, à cause de son inexactitude. Ce traité forme le dernier volume de la *Collection* de Labbe. La première édition parut à Rome, 1538, in-fol.

Ughelli, *Italia sacra*. — Auberi, *Histoire des Cardinaux*.

GIACOBAZIO (*Clément*), prélat italien, neveu du précédent, né dans la seconde moitié du quinzième siècle, mort à Pérouse, le 7 octobre 1540. Grâce au crédit de son oncle et à son propre talent, il devint chanoine de Saint-Pierre du Vatican, évêque de Massano, secrétaire de Paul III, et auditeur du sacré palais. En 1536, il fut nommé cardinal du titre de Saint-Anastase, et envoyé peu après en mission auprès de Charles-Quint. Appelé, en 1539, à occuper la légation de Pérouse et d'Ombrie, il mourut dans l'exercice de ces fonctions.

Ughelli, *Italia sacra*. — Auberi, *Histoire des Cardinaux*.

GIACOMELLI (*Geminiano*), compositeur italien, né à Parme, en 1686, mort le 19 janvier 1743. Élève du maître de chapelle Cappelli, il fit jouer, à l'âge de dix-huit ans, sur le théâtre Farnèse, son premier opéra, intitulé : *Ipermnestre*. Il se rendit ensuite à Naples pour achever son éducation musicale, sous Scarlatti. Après avoir composé avec succès plusieurs pièces pour les principaux théâtres d'Italie, il ne fut pas moins heureux à Vienne, où il resta plusieurs années au service de l'empereur Charles VI. De retour en Italie, il fit encore représenter plusieurs pièces lyriques. Ses principaux opéras sont : *Catone in Utica*; — *Epaminondas*, *Merope*, *Cesare in Egitto*, *Arsace*.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

GIACOMELLI (*Michelangelo*), érudit italien, né à Pistoja, le 11 septembre 1695, mort à Rome, le 17 avril 1774. Après avoir terminé ses études à l'université de Pise, il se rendit à Rome, où il devint bientôt bibliothécaire du cardinal Fabroni. Son vaste savoir le recommandait à la bienveillance de ce prélat, et son zèle pour les jésuites ne lui nuisit pas auprès de Clément XI, Benoît XIII et Clément XII. Ce dernier l'éleva à la dignité de prélat et de bénéficier de la basilique de Saint-Pierre. Benoît XIV, tout en appréciant le mérite de Giacomelli, le laissa dans une position secondaire. Peut-être trouvait-il que le savant prélat mêlait trop d'intrigues à sa polémique contre les jansénistes. En effet, si l'on en croit Duclos, Giacomelli s'était associé à l'abbé de Caveirac pour la correspondance avec les évêques ultramontains de France. Caveirac fournissait la matière des brefs adressés aux prélats français; Giacomelli les mettait en latin, et ils partageaient l'argent que leur envoyaient les évêques qui voulaient être honorés de ces brefs. Quoi qu'il en soit de cette assertion, la froideur dont Giacomelli avait été l'objet sous Benoît XIV ne continua pas sous Clément XIII. Celui-ci le nomma secrétaire des lettres latines, en 1759, secrétaire des brefs aux princes en 1761, chanoine de la basilique Vaticane en 1766, et peu après archevêque de Chalcédoine. Ces dignités en faisaient espérer de plus grandes; mais ayant essayé de défendre les jésuites auprès de Clément XIV, il fut privé de sa place de secrétaire. Il se consola de sa disgrâce par la culture des lettres. Il revint aux auteurs grecs, dont il avait déjà traduit plusieurs, et il préparait une édition de Platon lorsque la mort l'enleva. Giacomelli fut un des meilleurs littérateurs et des premiers philologues italiens de son temps. Il compta parmi ses amis Algarotti, Genovesi, et tous les témoignages s'accordent sur la douceur de son caractère et l'aménité de ses manières. On a de lui : *Racolta di Poesie per la solenne incoronazione della sacra Immagine di M. V. dell' Umiltà di Pistoja*; Pistoia, 1716; — *Informazione istorica delle differenze fra la sede apostolica e la real corte di Savoja*; Rome, 1732; — *Prologi in comœdias Terentii et Plauti*; Rome, 1738; — *Orazione in lode delle belle-arti recitata in campidoglio*; Rome, 1740; — *De Paulo Samosetano, deque illius dogmate et heresi*; Rome, 1741; — *Prosperi cardinalis Lambertini, postea Benedicti XIV P. M., Commentarii duo de D. N. J.-C. Matrisque ejus Festis, et de Missæ Sacrificio, retractati atque aucti. Ex italico in latinum sermonem vertit Michael Angelus de Giacomellis, ex intimis auctoris capellanis*; Padoue, 1745; — *Articoli di varie materie scientifiche inscritti nel Giornale dei Letterati di Roma*; Rome, 1745; — *Elettra di Sofocle volgarizzata ed esposta*; Rome, 1745; — *Interpretatio græca Inscriptionis*; Rome, 1748; — *La Pace universale, componimento in musica, celebrandosi in Roma le feste per la nascita del serenissimo duca di Borgogna*; Rome, 1751; — *Di Caritone Afrodiseo dei racconti amorosi de Cherea e de Callirhoe, libri VIII tradotti dal greco*; Rome, 1752; — *Prometeo legato, tragedia d'Eschilo volgarizzata e con annotazioni illustrata*; Rome, 1754; — *Di S. Gio. Crisostome Del Sacerdozio libri VI volgarizzati, e con annotazioni illustrati*; Rome, 1757; — *S. Patris nostri Modesti, archiepiscopi hierosolymitani, Encomium in dormitionem sanctissimæ Dominæ nostræ deiparæ semper Virginis Mariæ*; Rome, 1760; — *Philonis, episcopi Carpasii, Enarratio in Canticum Canticorum, græcum textum adhuc ineditum quam plurimis in locis depravatum emendavit, et nova interpretatione adjecta, nunc primum in lucem profert Michael Angelus Giacomellius*; Rome, 1772, in-4°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. V, p. 186. — Duclos, *Voyage en Italie.*

* **GIACOMETTI** (*Paolo*), sculpteur de l'école romaine, né à Recanati, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il fut au nombre des habiles sculpteurs et fondeurs qui, de 1580 à 1655, enrichirent de nombreux travaux les églises de la Marche d'Ancône. On doit à Giacometti une partie des sculptures de la fontaine de Faenza et des fonts baptismaux d'Osimo. On voit aussi de ses ouvrages à Recanati, Ragusa, Ancône et Macerata, où il a exécuté le tombeau du cardinal Cenci. E. B—n.

Cicognara, *Storia della Scultura.*

* **GIACOMO** (*Lorenzo* di), peintre de l'école romaine, né à Viterbe, vivait dans le quinzième siècle. A l'église Santa-Maria-della-Verità, un *Mariage de la Vierge*, grande, naïve et noble fresque trop peu connue, est intéressant pour l'histoire de l'art. Lorenzo di Giacomo, qui la termina en 1469, après y avoir travaillé vingt-cinq ans, s'y montre digne imitateur et peut-être élève du Masaccio. Il a fait les portraits des personnages les plus considérables de Viterbe.

E. B—n.

Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie.*

GIACOMONE DA FAENZA. *Voy.* Bertucci (*Jacopo*).

GIACQUINTO (*Corrado*), peintre de l'école napolitaine, né à Molfetta, vers 1690, mort en 1765. Après avoir étudié à Naples, sous Solimènes, il entra à Rome dans l'atelier de Sébastien Conca, qui était regardé comme l'un des meilleurs coloristes de son époque. Giacquinto devint son fidèle imitateur; il eut autant de facilité, de résolution, mais comme lui il fut maniéré, et lui fut inférieur dans l'art du dessin. Il travailla beaucoup à Rome, à Macerata et dans d'autres villes des États pontificaux. Après avoir séjourné quelque temps en Piémont, où le retinrent diverses commandes, il fut appelé

en Espagne, où il resta longtemps au service du roi Philippe V, jouissant d'une grande faveur, parce qu'il avait su se conformer au goût dominant de l'époque. Ses principales fresques dans le palais royal de Madrid sont : *La Naissance du Soleil*; — *La Religion et l'Église*, peinture dont Raphael Mengs fait de grands éloges; — *Les Colonnes d'Hercule*; — *La Bataille de Clavijo*, etc. Giacquinto, riche et honoré, revint mourir dans sa patrie, à l'âge de soixante-quinze ans. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — R. Mengs, *Opera diverse*. — Lanzi, *Storia della Pittura*.

* GIAGNANI (*Paolo*), peintre de l'école bolonaise, vivait de 1579 à 1595. Il a peint un grand nombre de voûtes à Bologne, dans les églises et les palais; ses fresques sont d'une bonne couleur, gracieuses et habilement exécutées. Parmi ces ouvrages on vante surtout les peintures de l'Oratoire de Santa-Maria-della-Carità, attribuées longtemps par erreur à Gabriele Ferrantini.

Malvasia, *Pitture di Bologna*.

* GIALDISI (*Francesco*), peintre de l'école de Parme, né dans le Parmesan, vers 1650, travaillait encore en 1720. Il passa presque toute sa vie à Crémone; aussi Zaist le range-t-il parmi les peintres de l'école crémonaise. Il fut un des plus habiles peintres de fleurs de son temps; il les disposait dans un désordre affecté, sur des petites tables recouvertes de riches tapis, les mêlant à des instruments de musique, des cartes à jouer, des livres et autres objets de nature morte qu'il reproduisait avec la plus parfaite illusion. E. B—N.

Zaist, *Notizie storiche de' Pittori, Scultori e Architetti Cremonesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

GIALUNG, empereur d'Annam. *Voy.* NGUYEN-ANH.

* GIAMBELLI (*Federico*), architecte et ingénieur militaire, né à Mantoue, vers 1530. A l'âge de trente-cinq ou quarante ans, il se rendit en Espagne, espérant être employé dans les armées de Philippe II. N'ayant pas même pu obtenir audience, et se croyant méprisé, il quitta brusquement Madrid, en jurant que bientôt les Espagnols entendraient parler de lui. Il passa en Angleterre, et offrit ses services à la reine Élisabeth. Alexandre Farnèse, généralissime de Philippe II dans les Flandres, assiégeait alors, en 1585, la ville d'Anvers; Élisabeth envoya Giambelli concourir à la défense de la ville. A son arrivée, il trouva qu'Alexandre Farnèse avait élevé sur l'Escaut une estacade qui interceptait toute communication avec la mer, par laquelle seule Anvers aurait pu recevoir des vivres. Giambelli inventa une machine infernale, qu'il laissa dériver contre l'estacade et dont le succès fut complet. « On sentit, dit Strada, la terre trembler à quatre lieues de là, et de grosses pierres furent lancées à plus de mille pas de l'Escaut. » E. B—N.

Strada, *Histoire de la Guerre de Flandre*. — *Encyclopédie méthodique*, au mot MACHINE. — Ticozzi, *Dizionario*.

GIAMBULLARI (*Bernardin*), poëte italien, né à Florence, vers 1450. Il écrivit une légende rimée de la vie de saint Zénobe, évêque de Florence (Florence, 1556, in-4°), et un petit poëme en l'honneur de la Madone de l'*Impruneta*, inséré dans l'ouvrage de Casotti : *Memorie di essa Immagine*; Florence, 1713, in-4°. Une autre composition sortie de sa plume, *Il Sonaglio delle Donne*, roule sur les inconvénients du mariage; après trois éditions données à Sienne et à Lucques, au seizième siècle, et devenues fort rares, cet écrit a été réimprimé en 1823, à Livourne, sous la rubrique de Leyde, par les soins d'Ant. Denis. C'est à Giambullari qu'on doit les trois derniers chants du poëme chevaleresque intitulé : *Ceriffo calvaneo*, qu'avait commencé Luca Palis, et qui jouit d'une grande vogue à la fin du quinzième siècle. Le travail de Giambullari parut pour la première fois à Rome, en 1514; il fut réimprimé à Venise en 1535 et à diverses reprises; et il obtint l'honneur d'être l'un des *textes de langue* dont l'autorité fut invoquée par les académiciens *della Crusca* dans la rédaction de leur célèbre *Vocabulario*. Cet auteur fournit aussi son contingent à des *Canti carnascialeschi* qui occupèrent les beaux esprits florentins, et dont on a publié le recueil. G. B.

Gamba, *Serie degli Testi*, n° 1164. — Quadrio, *Storia d'ogni Poesia*, t. III.

GIAMBULLARI (*Pierre-François*), philosophe italien, né à Florence, vers 1495, mort en 1564. Il entra dans les ordres, et devint secrétaire d'Alfonsine, mère de Laurent de Médicis, et obtint dans sa ville natale la cure de Saint-Pierre. Il contribua à la fondation de l'Académie florentine, noyau de la célèbre académie de la Crusca. On a de lui : *Descrizione del sito, forma e misure dell' inferno da Dante cantato*; Florence, 1544, in-8°; — *Origine della Lingua Fiorentina, altrimenti il Gello*; ibid., 1544, 1546, in-4°; l'auteur y cherche l'origine de l'italien dans l'ancien étrusque; — *Le Regole per bene scrivere e parlare toscano*; Florence, 1549, in-8°; — — *Della Lingua che si parla e scrive in Firenze, e un dialogo di Giambattista Gelli sopra la difficultà dell' ordinar detta lingua*; ibid., 1551, in-8°; — *Lezioni sopra alcuni luoghi di Dante*; ibid., 1551, in-8°; — *Istoria delle cose accadute in Europa anno* 800 *sino al* 1200 *dopo la nascita di Cristo*; Venise, 1560, in-4°, histoire laissée inachevée (les sept livres imprimés ne vont que jusqu'en 913); — quelques chansons dans le Lasca, *Tutti Trionfi*, etc.; Florence, 1559, in-4°.

Tiraboschi, *Stor. della Lett. ital.*

GIAMPAOLO (*Paolo-Nicola*), philosophe et économiste italien, né à Ripalimosani (royaume de Naples), le 11 septembre 1757,

mort à Naples, le 14 février 1832. Il fit ses études dans les séminaires de Larino et de Boiano, et devint professeur de philosophie dans ce dernier établissement. Il fut ensuite grand-vicaire de Sessa. En 1807 Joseph Bonaparte l'appela à faire partie du conseil d'État. Giampaolo eut en 1811 l'administration de la province d'Otrante, fut nommé vicaire royal du diocèse de Boiano et inspecteur général des évêchés vacants de Larino, Termoli, Guadalfieri et Isernia, et reçut l'abbaye de Centola. Ferdinand, rétabli sur le trône en 1815, lui laissa cette abbaye, et lui donna une pension. Le savoir de Giampaolo et son zèle pour la propagation des connaissances utiles le rendaient digne de ces faveurs. Ses dernières années, passées dans la retraite et remplies par la culture des sciences morales et économiques, n'offrent aucun événement remarquable. Il était membre de l'Académie des Sciences de Naples. On a de lui : *Lezioni e catechismo di Agricoltura per le scuole secondarie del regno*; Naples, 1808, 3 vol. in-8° ; réimprimées avec des additions considérables, sous le titre de *Lezioni di Agricoltura*; Naples, 1819, 5 vol. in-8° ; — *Dialoghi sulla Religione*; Naples, 1815-1828, 4 vol. Dans cet important ouvrage, l'auteur démontre que la religion est née avec l'homme, qu'elle est la première conviction de l'esprit et un des premiers sentiments du cœur; que la religion naturelle est insuffisante pour nous assurer de la vie future et pour nous y conduire; il induit de là la nécessité d'une religion révélée, et prouve que cette religion est le christianisme, dont il expose l'établissement et les progrès. Cette argumentation ingénieuse et solide est principalement dirigée contre les philosophes du dix-huitième siècle. On a encore de Giampaolo plusieurs mémoires lus à l'Académie de Naples.

J. de Rubertis, *Elogio di P.-N. Giampaolo*; Naples, 1833, in-8°. — S. Gatti, *Elogi*, vol. II, p. 271. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. III.

GIANELLA (*Charles*), mathématicien italien, né à Milan, le 13 janvier 1740, mort dans la même ville, le 15 juillet 1810. Il fit ses études au collége de Brera, chez les jésuites, et entra dans leur institut à l'âge de seize ans. Il cultiva la poésie, l'éloquence, la théologie, et il montra une prédilection marquée pour les sciences mathématiques. Après avoir enseigné pendant deux ans la théologie dans le collége de Brera, il eut la chaire de physique dans le même établissement. A la suppression de la Société de Jésus, il fut appelé à professer l'algèbre et la géométrie dans l'université de Pavie. On a de Gianella : *De Igne, dissertatio*; Milan, 1772, in-8° ; — *De Funium Tensione*; Milan, 1775, in-8° ; — *Elementi di Algebra, ad uso della R. Università di Pavia*; Milan, 1778, in-8° ; — *Elementi di Matematica*; Pavie, 1781, in-8° ; — *De Integratione indefiniti Commentarius*, inséré dans les *Mélanges de Philosophie et de Mathématiques de la Société royale de Turin*, t. IV.

R. Caballero, *Supplem. Biblioth. Script. Soc. Jesu.* — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

GIANGIROLAMO DE BRESCIA. *Voy.* SAVOLDO.

GIANI (*Arcangelo*), théologien et annaliste italien, né en 1553, à Florence, mort le 24 décembre 1623. Il entra fort jeune dans l'ordre des Servites (fondé à Florence, en 1233), en devint vicaire général et plus tard protonotaire apostolique pour la Toscane. Ses principaux écrits sont : *Annales Ordinis Fratrum Servorum B. Mariæ, ab anno* 1223 *usque ad* 1610; Florence, 1618, 2 vol. in-fol.; c'est un ouvrage bon à consulter pour le biographe; — *Vera Origine del sacro Ordine de' Servi di Santa-Maria*; ibid., 1591, in-4° ; — *Catalogus virorum clarorum collegii universitatis theologicæ Florentinæ*; ibid., 1614, in-4°.

Ughelli, *Italia sacra*.

GIANNELLA. *Voy.* SIENNE (*Giorgio* et *Giovanni* DE).

GIANNELLI (*Basile*), historien et poëte italien, né le 1er février 1662, assassiné à Naples, le 23 juin 1716. Après avoir fait ses études à Bénévent, il se rendit à Naples, où, grâce à la protection du cardinal Orsini, depuis pape, sous le nom de Benoît XIII, il put suivre les cours de droit, et se faire recevoir avocat. Il cultiva en même temps la poésie, et publia, en 1689, un agréable recueil de chansons. La vivacité de son esprit et le charme de ses vers plurent à Gennaro d'Andrea, qui l'emmena avec lui en Espagne. A Madrid, Giannelli se lia d'amitié avec plusieurs littérateurs; mais quelques propos un peu libres le signalèrent à l'inquisition, qui le fit arrêter. Il fut mis en liberté par ordre du roi Charles II, et crut prudent de quitter l'Espagne. De retour à Naples, il exerça avec peu de succès la profession d'avocat, et réussit mieux dans la poésie et l'histoire. Il avait entrepris une continuation de Guicciardini, et ce que l'on connaît de ce travail inachevé prouve qu'il était capable de s'acquitter de cette tâche difficile s'il n'eût été prévenu par la mort : son domestique l'assassina pour le voler. Cette circonstance pourrait faire croire que Giannelli avait quelque fortune; cependant, l'infortuné avocat vivait presque dans la misère, et lorsqu'il fut assassiné, il ne possédait guère que ses habits, qui tentèrent la cupidité de son domestique. La *Biographie des hommes illustres du royaume de Naples* cite de lui plusieurs ouvrages, mais sans indiquer la date de leur publication; savoir : un savant traité dans lequel il prouvait que le corps de saint Barthélemy était à Bénévent, et non à Rome; — Quatre discours en italien : le premier, à la louange du cardinal Orsini; le deuxième, *Sur le rétablissement de la santé de Charles II*; le troisième, *Sur l'avénement de Philippe V, roi d'Espagne*; le quatrième, prononcé dans le concile provincial

de Bénévent, en 1693 ; — Trois volumes de discours du genre judiciaire ; — Un *Cours d'Études*, pour l'éducation de son fils ; — quelques poésies, insérées dans la *Raccolta degli Arcadi*, t. VI.

Biografia degli Uomini illustri del Regno di Napoli, t. III.

GIANNETTASIO (*Nicolo-Partenio*), poëte italien, né à Naples, en 1648, mort à Massa, le 10 septembre 1715. Il entra bien jeune dans l'ordre des Jésuites, enseigna d'abord la philosophie en Calabre, puis les mathématiques à Naples. Ses moments de loisir étaient consacrés à la culture de la poésie latine, et il parvint bientôt à exceller dans l'églogue, dans le genre didactique et descriptif. Ses ouvrages ont pour titre : *Piscatoria et Nautica* ; Naples, 1685, in-12, ornés de dessins de Solimène, célèbre peintre de ses amis : c'est un poëme sur la navigation, suivi d'un choix d'églogues ; — *Halieuticorum Libri X* ; ibid., 1689, in-8° : poëme sur la pêche ; — *Bellicorum Libri X* ; 1697 ; — *Naumachicorum Libri V* ; — *Annus eruditus*, divisé en quatre poëmes, intitulés : *Æstates Surrentinæ* ; 1697 ; *Autumnus Surrentinus* ; 1698 ; *Hyemes Puteolani* ; *Ver Herculanum* ; 1704 ; — *Cosmographia* : ces divers écrits furent réunis et publiés à Naples, 1715, 5 vol. in-4° ; l'auteur y met toutes ses inspirations à chanter la gloire de Naples. On a encore de lui : *Panegyricus et carmen sæculare*, *Innocentio XII* ; Naples, 1699, in-8° ; — *Panegyricus in funere Innocentii XII* ; ibid., 1700, in-8° ; — *Xaverius viator* ; ibid., 1721, in-4° (ouvrage posthume) ; — une *Histoire de Naples* (c'est une paraphrase latine tirée de l'histoire de Summonte) ; ibid., 1713, 3 vol. in-4°.

Notice du P. Fiani sur *le P. Giannettasio*, en tête de *Annus eruditus*, édit. de 1722.

* **GIANNETTI** (*Filippo*), peintre de l'école napolitaine, né à Messine, mort à Naples, en 1702. Élève du Hollandais Abraham Casembroodt, il fut, après Salvator Rosa, un des meilleurs paysagistes que l'Italie ait possédés. Peu de peintres en ce genre l'égalent en grandeur, en beauté, et en variété de perspectives ; mais il fut moins heureux dans les figures, dont il peupla ses compositions, et on peut lui reprocher un peu de négligence des détails, due à une trop grande facilité, qui lui valut le surnom de *Giordano* des paysagistes. Il a beaucoup travaillé à Naples pour le vice-roi, comte de San-Stefano, et il a enrichi Palerme d'un grand nombre d'excellents tableaux. Giannetti avait épousé Flavie Durand, Française, habile peintre de portraits.

E. B—n.

Hackert, *Memorie de' Pittori Messinesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

GIANNI (*François*), improvisateur italien, né en 1759, à Rome, mort à Paris, le 17 novembre 1822. Mis en apprentissage chez un tailleur de village, il abandonna son métier, et se mit à courir l'Italie pour donner des représentations de poésie improvisée. Son début à Gênes fut si éclatant que la marquise de Brignola le prit sous sa protection et lui donna les moyens de s'instruire. On était en 1796. Gianni prit pour sujet de ses chants la gloire de Bonaparte, conquérant de l'Italie et fondateur de la République Cisalpine. Il se rendit à Milan, et fut nommé membre d'un des conseils législatifs de la République Cisalpine. Sa verve fougueuse fut mise au service des idées nouvelles ; mais après les défaites de Scherer et de Moreau, en 1799, Gianni fut jeté dans les cachots de Cattaro, d'où il ne sortit qu'après que Bonaparte, revenu d'Égypte, eut reconquis l'Italie. Il vint à Paris, auprès de sa protectrice, la marquise Brignola, qui lui fit obtenir 6,000 francs de pension et le titre d'improvisateur impérial ; la marquise, étant revenue à Gênes, en 1811, Gianni l'y suivit. A cette époque se placent ses démêlés avec Monti, démêlés scandaleux, mais qui enrichirent la littérature de quelques beaux vers, entre autres, du *sonnet de Judas*. Monti n'eut pas le dessus dans cette lutte indigne de lui ; il aurait dû se rappeler ses propres vers, et surtout le sonnet à *Padre Quirin : Io so che a Maro e a Flacco*, où il couvre les envieux de ses mépris. Après la mort de la marquise Brignola, en 1815, Gianni vint définitivement se fixer à Paris, où il mourut cinq jours après Sestini, autre improvisateur italien, qui résidait dans la même ville.

La plus grande partie des vers de Gianni a été réunie et publiée à Milan en 1807, et forme cinq volumes. Nous citerons de lui : *Léda et Jupiter* (Leda e Giove), chant improvisé, Paris, 1800, 2e édition, 1812, in-8°, qui a été traduit en français par M. F.-C. Blanvillain ; — *La dernière Guerre d'Autriche* (L'ultima Guerra Austriaca), avec trad. en vers français par De Gourbillon ; Paris, 1807 ; — *Les Saluts du Matin et du Soir* (I Saluti del Mattino e della Sera), avec trad. française de H. Domenjond ; Paris, 1813, etc.

G. Vitali.

Corniani, *I Secoli della Litteratura italiana, continuati da G. Ugoni*. — Vincenzo Monti, *La Mascheroniana*.

GIANNICOLÀ *de Pérouse*. *Voy*. Manni (*Giannicolà*).

GIANNINI (*Thomas*), médecin italien, né à Ferrare, vers 1548, mort en 1630. Il montra des dispositions si précoces que dès l'âge de dix-sept ans il fut en état de soutenir ses thèses en philosophie et en médecine devant l'université de Ferrare, et fut reçu docteur. Sans se laisser enivrer par son triomphe, il continua ses études, et au bout de cinq ans il professa la philosophie avec un succès extraordinaire. Les ouvrages qui nous restent de lui ne répondent pas à sa réputation. Le moins insignifiant est intitulé : *De Substantia Cœli et stellarum efficientia Disputationes Aristotelicæ* ; Venise, 1618, in-4°.

Nic. Erythrée, *Pinacotheca Imag. illustrium*. — *Biographie médicale*.

GIANNINI (*Gilles*), historien italien, né à

Pergola, dans le duché d'Urbin, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Memorie istoriche di Pergola e de gli uomini illustri di essa*; Urbin, 1732, in-4°.

Biografia universale (édit. de Venise).

GIANNINI (*Joseph*), médecin italien, né le 9 février 1773, à Parabiago, près de Milan, mort à Milan, le 18 décembre 1818. Attiré à Pavie par la célébrité de Franck, de Scarpa, de Volta et de Spallanzani, il se rendit à cette université, et se fit recevoir docteur en 1796. De retour à Milan, il s'occupa uniquement de médecine, et publia plusieurs ouvrages, qui furent favorablement accueillis. En 1810 il fut nommé médecin de la cour. Il survécut peu de temps à la chute du royaume d'Italie. « Giannini, d'après la *Biographie médicale*, est un de ceux qui ont contribué à l'établissement de la nouvelle doctrine médicale italienne; il entrevit la nature des fièvres, car il les considérait pour la plupart comme des maladies par excès de stimulus, universellement locales...... Ses ouvrages méritent d'être lus. » On a de lui : *Memorie di Medicina*; Milan, 1800-1802, 4 vol. in-8°. Les principaux mémoires de cette collection sont : *Saggio sulla diagnosi delle malattie nervose ed inflammatorie*; — *Caso curioso medico-legale di una mania sospetta di simulazione*, par G. Monteggia; — *Lettera sullo stato attuale del Brunnianismo in varie parte dell' Europa*; — *Lettera dal Dr Beretta medico nel borgade Magenta*; — *Osservazioni sulla farmacopæa di Brugnatelli*; — *Breve Memorie sul vajuolo vaccino*; — *Della Natura delle Febri e del miglior metodo di curarle*; Milan, 1805-1809, 2 vol. in-8°. On trouve à la suite de la seconde édition un *Appendice sull' eronea dirizione delle malattie in asteniche e steniche*. Le premier volume du traité des fièvres de Giannini a été traduit en français par Heurteloup; Paris, 1808, 2 vol. in-8°.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univers. des Contemporains*. — *Biographie médicale*.

GIANNONE (*Pierre*), historien italien, né le 7 mars 1676, à Ischitella, dans la Capitanate (royaume de Naples), mort à Turin, le 7 mars 1748. Il fit ses premières études sous la direction de son oncle maternel, et à l'âge de dix-huit ans il alla suivre à Naples le cours de droit. Après avoir été reçu docteur, il exerça la profession d'avocat, sans oublier les études historiques, pour lesquelles il avait une prédilection marquée. Son savoir lui ouvrit la maison du célèbre jurisconsulte Gaetano Argento, qui réunissait chez lui les plus éminents littérateurs de Naples, et qui se plaisait à discuter avec eux des questions de droit politique et municipal. Giannone puisa dans leurs conférences l'idée d'écrire l'histoire du royaume de Naples, en joignant au récit des événements politiques un tableau des lois, des mœurs, des magistratures et de l'administration aux diverses époques de cette histoire. Cet ouvrage, interrompu par ses occupations d'avocat, ne fut terminé qu'au bout de vingt ans, et parut à Naples, en 1723. A peine publié, il valut à l'auteur les éloges des savants, la place d'avocat ordinaire de Naples et une pension de 135 ducats; mais il excita aussi de redoutables inimitiés. Gaetano Argento, le félicitant sur son succès, ne put s'empêcher de lui prédire des persécutions : « Mon ami, lui dit-il, vous vous êtes mis une couronne sur la tête, mais une couronne d'épines. » Giannone reconnut bientôt la vérité de cette prophétie. Son livre, bien qu'il fût protégé par le cardinal d'Althan et que l'empereur Charles VI en eût accepté la dédicace, contenait des attaques si vives contre le pouvoir temporel des papes et des censures si sévères de la cour de Rome, il prenait si peu au sérieux les indulgences, et il parlait avec si peu de respect des saints et de leurs miracles, même de celui de saint Janvier, qu'il souleva un terrible orage parmi le clergé régulier et séculier. Giannone, frappé d'excommunication par l'archevêque de Naples, quitta en toute hâte cette ville, le 23 avril 1723. Après une route qui ne fut pas sans danger, il arriva à Vienne, où il trouva d'abord un accueil assez froid; cependant, la protection du prince Eugène, du grand-chancelier Zinzendorf, du comte de Bonneval et du chevalier Garelli, premier médecin de l'empereur, lui valut une pension annuelle de mille florins. L'archevêque de Naples, Pignatelli, le releva, au mois d'octobre 1723, de l'excommunication qu'il avait encourue. Giannone eut le tort de ne pas se montrer assez reconnaissant de cette faveur, et il écrivit contre les censures ecclésiastiques plusieurs opuscules peu propres à le réconcilier avec la cour de Rome. Vers la même époque, il commença la rédaction de son *Triregno*, ainsi nommé parce qu'il contenait trois livres, dont le premier traitait du règne terrestre, le second du règne céleste, le troisième du pontificat. Cet ouvrage, qui n'était pas à l'honneur de l'Église romaine, eut de singulières aventures. L'auteur, arrêté quelques années plus tard, n'eut pas le temps de le publier; mais un abbé Bentivoglio en trouva un manuscrit à Genève, et le porta à Rome, où il le céda à la cour romaine pour une somme de 500 ducats et un petit bénéfice. Le *Triregno* alla rejoindre les autres manuscrits de Giannone dans les archives du Saint-Office. Pasquali (*Opere postume* de Giannone, t. II) a donné la table des matières de cet ouvrage. L'auteur ne restreint pas ses attaques au pouvoir temporel du pape; l'eucharistie, la confession auriculaire, le Purgatoire, le culte des saintes images, l'autorité de l'Église sont autant de sujets que Giannone traite d'une manière peu catholique. L'hétérodoxie trop peu dissimulée de Giannone rendait difficile son séjour à Vienne. Sa pension lui fut enlevée. Privé de moyens d'existence, il alla, dans l'automne de 1734, chercher une meilleure fortune à Venise. Il fut d'abord favorablement

accueilli, et trouva un grand protecteur dans le sénateur Angelo Pisani, qui le logea chez lui. On lui offrit la place de *consulteur* de la république; il la refusa aussi bien que la chaire de droit à Pavie, avouant qu'il n'était pas capable d'enseigner en latin, suivant l'usage des écoles. Le repos dont il jouissait à Venise ne fut pas de longue durée. Le gouvernement de la république prit soupçon de ses visites trop fréquentes aux ambassades d'Espagne et de France, le fit arrêter dans la nuit du 13 septembre 1735, et conduire à la frontière du territoire de Ferrare. Giannone, craignant de plus grands malheurs, alla se cacher à Modène, sous le nom de Antonio Rinaldo. Il y fut rejoint par son fils, qui lui apporta des secours de la part de ses amis de Venise. Il traversa ensuite la Lombardie, et n'ayant pu obtenir la permission de s'établir ni à Milan ni à Turin, il fut forcé d'accepter l'invitation du libraire Bousquet, de Genève, qui lui offrit une forte somme d'argent pour venir présider à une nouvelle édition de ses œuvres. Arrivé à Genève au mois de décembre 1735, il trouva dans Bousquet et dans Turretin et Vernet, ministres du culte réformé, des amis qui lui fournirent les moyens de vivre à son aise. Il était occupé à terminer son *Triregno* et à faire des additions à son *Istoria* lorsqu'un chambellan du roi de Sardaigne, Joseph Guastaldi, qui s'était insinué dans son amitié, lui persuada de venir faire ses pâques à Visna, petit village de la Savoie, à trois milles de Genève. Mais à peine eut-il mis le pied sur le territoire du roi de Sardaigne, qu'il fut saisi et conduit d'abord à Chambéry, puis au château de Miolans. On lui permit de faire venir de Genève ses manuscrits et ses livres, et il essaya d'adoucir sa captivité par l'étude et par la composition de divers ouvrages, parmi lesquels on remarque un récit de ses propres infortunes, et un mémoire où il soutient, contre les prétentions pontificales, que les rois de Sardaigne ont le droit de nommer aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Ce mémoire valut à Giannone une captivité un peu moins resserrée dans la citadelle de Turin; son fils, qui jusque là avait partagé sa prison, fut mis en liberté. Lui-même finit par rétracter ce qu'il avait écrit contre l'Église romaine, et fut relevé par l'inquisition de toute censure ecclésiastique; mais il n'en passa pas moins le reste de sa vie en prison. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans. Le roi de Naples, sur la proposition du marquis de Tannucci, donna à son fils une pension de 300 ducats, « considérant qu'il ne convenait pas de laisser dans la misère le fils de l'homme le plus grand, le plus utile à l'État, et le plus injustement persécuté que le règne ait produit dans ce siècle ». Giannone fut un historien éminent, bien qu'on le blâme d'avoir donné trop de place aux controverses ecclésiastiques. Comme homme, il eut des qualités sérieuses plutôt qu'aimables. On lui a reproché son orgueil, son intolérance dans les discussions, un sentiment peut-être exagéré de son propre mérite, et de l'envie pour celui des autres. On a de Giannone : *Istoria civile del Regno di Napoli, libri XL*; Naples, 1723, 4 vol. in-4°; *Aja*; (Genève) 4 vol. in-4°; *Palmyra*; (Genève) 1760-63, avec des additions considérables; Venise, 1766, 4 vol. in-4°; Naples, 1770, formant les tomes XI, XII, XIII, XIV, XV de la *Collezione degli Storici Napolitani*; in-4° : plusieurs passages contraires à l'Église ont été adoucis ou retranchés. L'*Istoria civile* fut réimprimée avec les *Œuvres posthumes*; Naples, 1771, 7 vol. in-4°, 22 vol. in-8°. L'*Istoria* seule a été publiée à Milan, 1821, 9 vol. in-8°, dans la *Biblioteca Storica di tutte le Nazioni*; on cite encore l'édition de Milan, 1823-1824, 14 vol. in-8° (avec les *Œuvres posthumes*), et celle de Milan, 1833, qui comprend 9 volumes (XXVII à XXVIII) de la *Bibliotheca encyclopedica Italiana*, in-4°. Il existe de cet ouvrage une traduction française; La Haye (Genève); elle a été attribuée au Génevois Beddevole, et à Desmonceaux, attaché au duc d'Orléans, fils du régent. Les passages les plus violents contre la cour de Rome ont été publiés séparément, par J. Vernet, sous le titre d'*Anecdotes ecclésiastiques*; Amsterdam, 1738, in-8°. La plus importante des réfutations opposées au livre de Giannone est celle du P. San-Felice (sous le nom de Eusebio Filopatro) : *Riflessioni morali e teologiche sopra l'*Istoria civile del Regno di Napoli; 2 vol. in-4°. Les *Opere postume* de Giannone, publiées d'abord à Genève, à la suite de l'édition de 1760, reparurent, avec de nombreuses additions; Venise, 1768, 2 vol. in-4°. Le premier vol. contient : *Apologia della* Istoria civile del Regno di Napoli; *Professione di fede*; *Risposta alle Annotazioni critiche sopra il IX libro della* Istoria civile di Napoli. On trouve dans le second volume plusieurs opuscules, dont les plus importants sont : *Indice generale dell' opera dei Tre Regni, terreno, celeste e papale*; *Explicatio numi sub Ludovico XII, Francorum rege, cusi inscriptique* : PERDAM BABYLONIS NOMEN.

Panzini, *Vita di P. Giannone*. — F.-A. Soria, dans les *Memorie Storico-critiche degli Storici Napoletani*; Naples, 1781-1782. — Angelo Fabroni, dans les *Vitæ Italorum doct. excellent.*, t. XIII, p. 127. — L. Giustiniani, dans les *Memorie storiche degli Scrittori legati del Regno di Napoli*. — G. Corniani, dans les *Secoli della Letteratura Italiana*, vol. IX, p. 186. — G. Maffei, *Storia della Letteratura Italiana*. — Tipaldi, *Biografia degli Italiani illustri*.

GIANNOTTI (*Donato*), historien italien, né à Florence, en février 1494, mort à Venise, en 1563, selon Zeno, ou en 1572, suivant Poccianti. Il succéda à François Tarugi de Montepulciano dans la place de secrétaire de la république. Il obtint cette charge de préférence à Nicolas Machiavelli, qui, se voyant négligé, en mourut, dit-on, de chagrin. Giannotti fut employé par Côme I[er] dans plusieurs négociations;

mais il refusa de le servir dans ses projets ambitieux, et il alla chercher à Venise une retraite sûre et la liberté. Il consacra ses loisirs à d'importantes compositions historiques. « Giannotti, dit Varchi, était un homme de basse condition; mais il était grave, modeste, de bonnes mœurs, versé dans les lettres grecques et latines et dans les affaires, très-instruit dans le gouvernement, et surtout amateur enthousiaste de la liberté. » On a de lui : *Della Republica de' Veneziani*; Rome, 1540, in-4°; Venise, 1572, 2 vol. in-8°, avec la vie de Jérôme Savognano, Vénitien également habile dans l'art de la guerre et dans les belles-lettres; Leyde, 1651, in-32, dans la collection des *Républiques* des Elzevier; — *Vita di Niccolo Capponi, gonfaloniere della Republica di Firenze*; Florence, 1620; — *Della Republica Fiorentina, libri IV*; Venise, 1721, in-8°. On trouve six lettres de Giannotti à Varchi dans la *Raccolta di Prose Fiorentine*; Venise, 1735.

Varchi, *Storia Fiorentina*. — Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, t. II, p. 222. — Poccianti, *Catalogus Scriptorum Florentinorum*.

GIANNOTTI (*Alfonse*), écrivain ascétique italien, né à Correggio, dans le duché de Modène, en 1596, mort à Bologne, le 19 septembre 1649. Il fut recteur du collége de Saint-Luc à Bologne, et laissa : *Trattenimenti spirituali con Gesù*; Bologne, 1645; — *La Guerra cristiana*; ibid., 1646; — *Pratiche morali*; Venise, 1664.

Ughelli, *Italia sacra*.

* GIANNOTTI (*Silvestro-Domenico*), sculpteur, architecte et graveur italien, né à Lucques, en 1680, mort en 1750. Il a travaillé à Rome et à Reggio, mais surtout à Bologne. Dans cette dernière ville, il a sculpté le lutrin de Saint-Pétrone, surmonté d'une charmante statuette de David. On lui doit aussi plusieurs autres figures, également en bois, qui ornent l'église de la Madonna de' Galliera et l'une des salles de la bibliothèque de la ville. E. B—N.

Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Malvasia, *Pitture, Sculture e Architetture di Bologna*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna* et *Memorie originali di Belle-Arti*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

GIARDINI (*Félix*), violoniste et compositeur italien, né à Turin, en 1716, mort à Moscou, en septembre 1796. Il fit ses études musicales à Milan, sous Paladini. De là il se rendit à Rome, puis à Naples, où il entra à l'orchestre du théâtre. En 1744 il alla s'établir à Londres, et, sauf un séjour de dix-huit mois à Paris, il y demeura jusqu'en 1784. Ses leçons et ses concerts lui procurèrent des sommes considérables; mais il eut l'imprudence de se charger de l'entreprise du Théâtre-Italien, et y dépensa toutes ses économies. Il quitta l'Angleterre, à l'âge de soixante-huit ans, aussi pauvre qu'à son arrivée, et, après un nouveau voyage à Naples, il se rendit en Russie, dans l'espoir de refaire sa fortune. Il y mourut, à l'âge de quatre-vingts ans. Il possédait le violon de Corelli; avant son départ pour la Russie, il le vendit à un amateur de Côme, nommé Ciceri. « Giardini, dit Fétis, avait du charme dans l'exécution, et jouait l'adagio avec goût; cependant son talent ne se distinguait que par une justesse d'intonation d'une rare perfection. » Les opéras de Giardini eurent peu de succès, et sont aujourd'hui oubliés; mais ses compositions pour le violon sont encore estimées.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* GIAROLA ou GEROLA (*Antonio*), surnommé le *chevalier Coppa*, peintre de l'école bolonaise, né à Vérone, vers 1595, mort vers 1665. Il vint jeune à Bologne étudier sous le Guide et l'Albane, dont il ne parvint pas à saisir la manière. Épris de la douceur du Guide, il voulut l'imiter, et ne réussit qu'à se faire un coloris faible et sans vigueur. On reproche aussi à ses compositions d'être un peu confuses; mais son dessin est correct et ses têtes sont pleines d'expression. Malgré ses défauts, l'Albane faisait de lui le plus grand cas; et quand le duc de Mantoue lui demanda de lui envoyer un peintre, ce fut le Coppa qu'il choisit. C'est sans doute après avoir quitté Mantoue que Giarola alla se fixer à Milan, où il ouvrit une école de laquelle sortirent de nombreux élèves. Les ouvrages de ce maître se trouvent dans la plupart des églises de Vérone; les principaux sont : *Le Repas à Emmaüs*, grande composition placée dans le réfectoire du séminaire et pour laquelle il semble s'être s'inspiré des maîtres vénitiens; — *La Vierge et plusieurs saints*, à Saint-Nicolas; — une *Conception*, à Santa-Maria-Antica, et deux sujets de la vie de saint Antoine, dans la sacristie de Santo-Fermo-Maggiore. Dans cette dernière église sont des fresques d'ornements qui prouvent que le Coppa réussissait également dans ce genre de peinture. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Bennassuti, *Guida di Verona*. — Oretti, *Memorie*. — Pozzo, *Vite de' Pittori Veronesi*.

* GIAROLA ou GEROLLI (*Giovanni*), peintre de l'école de Parme, né à Reggio, vers 1500, mort en 1557. On croit qu'il fut élève du Corrége et l'aida dans quelques-uns de ses travaux. Il peignit rarement à l'huile, mais il travailla beaucoup à fresque, surtout à Parme et à Reggio, et partout il fit preuve d'un pinceau aussi délicat que spirituel, quoiqu'il n'ait pas su donner aux contours de ses figures toute la pureté désirable. Quoi qu'il en soit, il jouit auprès de ses concitoyens d'une telle renommée qu'on osa graver sur son tombeau cette ambitieuse épitaphe : *Jo. Gerolli, qui adeo excellentem pingendi artem edoctus fuerat ut alter Apelles vocaretur*. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*. — Tiraboschi, *Notizie degli Artifici Modenesi*.

GIATTINI (*Jean-Baptiste*), polygraphe ita-

lien, né à Palerme, en 1601, mort à Rome, en 1672. Il fit profession chez les jésuites en 1634. Envoyé à Rome, il y enseigna successivement les langues anciennes, les mathématiques et la théologie. Il connaissait plusieurs langues orientales; de plus il s'occupait d'horlogerie avec succès. Une anecdote curieuse, qui prouverait le peu de délicatesse de certains bibliomanes, se rattache à son nom. Holstenius écrivit à Peiresc, en 1634, que Giattini était arrivé à Rome avec un manuscrit grec rempli de fautes, qu'il ne pouvait déchiffrer, et qu'il avait remis à transcrire à un jeune Allemand. Celui-ci, tout aussi incapable de le déchiffrer, consulta Holstenius. Ce dernier raconte qu'il fit copier le manuscrit par un prêtre de Corfou très-habile, et qu'après avoir fait remettre au jésuite un exemplaire de la copie, il en garda un double. « Vous penserez comme moi, dit Holstenius à Peiresc, qu'il faut tenir la chose secrète, et qu'il est de notre intérêt, comme de l'intérêt public, de dire que le manuscrit a été acheté par le copiste ou trouvé dans la bibliothèque du cardinal Barberini. » Lorsqu'ensuite Giattini fit paraître sa traduction de saint Cyrille, il se trouva qu'on l'avait déjà devancé, sans qu'on sût alors comment la chose était arrivée. Ses principaux ouvrages sont : *Leo Philosophus*, tragédie; Rome, 1646; — *Antigonus*, tragédie; Rome, 1661; — *Physica*; Rome, 1653, in-4°; — *Vera Concilii Tridentini historia, a Pallavicino, latine reddita per J.-B. Giattini*; Anvers, 1672, 3 vol. in-4°; — une traduction latine des 5e et 6e livres de saint Cyrille d'Alexandrie sur l'Évangile de saint Jean, d'après un manuscrit apporté de Scio.

E. G.

Moréri, *Grand Diction. historique.*

GIBALIN (*Joseph*), théologien français, né à Mende, en 1592, mort à Lyon, le 14 décembre 1671. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et devint recteur du collége de La Trinité à Lyon. Outre plusieurs ouvrages de théologie, alors fort estimés, on a de lui : *Scientia canonica et hieropolitica*; Lyon, 1670, 3 vol. in-fol.

Sotwel, *Scriptores Soc. Jesu.* — Baker, *Bibliothèque des Écrivains de la Soc. de Jésus*, t. II. — Guy-Patin, *Lettres.*

* **GIBAULT** (*Hiérôme-Bonaventure*), jurisconsulte français, né à Poitiers, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, et mort dans la même ville, vers 1832. Il exerça d'abord la profession d'avocat au présidial et ensuite devant les tribunaux établis après 1789. Vers 1796, lors de la nouvelle organisation de l'instruction publique, il fut nommé professeur de législation à l'École centrale du département de la Vienne, et après la création des écoles de droit, en 1804, professeur de Code Civil à Poitiers, chaire qu'il occupa pendant près de trente années. Savant jurisconsulte, il fut aussi bon humaniste. Il entreprit de traduire en latin le Code Napoléon, et publia cette version en 1808, sous le titre de *Codex Gallorum Civilis, in latinum sermonem translatus, quadam addita legum à jure romano conferendarum indicatione*; Paris et Poitiers, in-8°. Un autre ouvrage, d'une utilité pratique plus évidente, fut composé par lui, en faveur des étudiants en droit : c'est le *Guide de l'Avocat*, ou *essais d'instruction pour les jeunes gens qui se destinent à cette profession*; Poitiers, 1814, 2 tomes in-8°. On lui doit aussi des *Paratitles sur les livres du Code Civil des Français*; Poitiers, 1815, in-12. La culture des lettres occupait tous les loisirs du professeur Gibault; il traduisit en français le livre d'André Guasna, intitulé : *Bellum grammaticale*, qui obtint un si grand succès dans le seizième siècle. L'auteur de ce badinage ingénieux suppose que la province de Grammaire est troublée par les prétentions de prééminence du *nom* et du *verbe*. Cette fiction lui donne lieu d'expliquer les causes des nombreuses anomalies de la langue latine. La traduction française, qui paraît élégante et fidèle, est accompagnée du texte et de notes savantes et souvent spirituelles. Zélé pour le progrès des *lettres poitevines*, suivant son expression, il fut un des membres actifs de la Société des Sciences et Arts de Poitiers. On lui attribue une part de collaboration au texte des *Vues pittoresques des Monuments et Antiquités du haut Poitou*.

J. L.

Documents particuliers, — Dupin aîné, Additions à la *Bibliothèque des Livres de Droit* de Camus. — Quérard, *La France littéraire.*

GIBBES (*Jacques-Alban*), médecin et littérateur anglais, né à Rouen, vers 1616, mort à Rome, le 28 juin 1677. Fils de Guillaume Gibbes, médecin de Bristol, attaché au service de la reine d'Angleterre, femme de Charles Ier, il fit ses études à Saint-Omer. Il parcourut ensuite les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. Il suivit les cours de l'université de Padoue, se rendit à Rome en 1644, et devint médecin de l'évêque de Frascati. Il eut plus de réputation comme littérateur que comme médecin. Il fut appelé à la chaire de rhétorique dans le collége de Sapience en 1657, et nommé chanoine. Il composa un grand nombre de discours et de poésies. Son meilleur ouvrage intitulé *De Medica*; est un traité dans le goût du *De Oratore* de Cicéron. On a aussi de lui un autre opuscule : *Tremegistus medicus, seu Leo X tribus orationibus laudatus*, inséré dans les *Familiæ Florentinæ* d'Ignace Ursulini.

Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

GIBBON (*Édouard*), célèbre historien anglais, né à Putney, dans le comté de Surrey, le 27 avril (v. st.) 1737, mort à Londres, le 16 janvier 1794. Il appartenait à une famille originaire du comté de Kent, d'assez ancienne noblesse, mais sans illustration ni fortune. Un membre de cette famille, Robert Gibbon, bisaïeul de l'historien, s'établit à Londres, au commencement du dix-septième siècle, et y fit le commerce des toiles. Son petit-fils, Édouard

Gibbon, exerça la même profession, s'enrichit dans le commerce, et fut élu en 1716 un des directeurs de la Compagnie de la Mer du Sud. Les affaires de la Compagnie prirent une tournure si désastreuse pour les actionnaires que le gouvernement dut sévir contre les directeurs; ils furent condamnés à d'énormes amendes. Édouard Gibbon eut à payer pour sa part près de cent mille livres sterl. Il ne lui en resta pas moins de quoi refaire une seconde fortune, aussi considérable que la première. Son fils entra au parlement, vota avec les tories, fit de l'opposition à Robert Walpole, et eut le plaisir de contribuer à la chute du ministère qui avait si sévèrement puni le directeur de la Compagnie de la Mer du Sud. De ce fils et de Judith Porten, fille d'un marchand de Londres, naquit Édouard Gibbon. Le futur historien fut l'aîné et le seul survivant de cinq frères et d'une sœur. Lui-même, de constitution frêle et maladive, dut peut-être la vie à la tendresse de sa tante Catherine Porten, qui le soignait à défaut de sa mère, absorbée par les plaisirs du monde. Son éducation première se ressentit de sa faible santé. L'étude assidue lui était impossible; mais il eut de bonne heure « cet irrésistible amour de la lecture, qu'il n'échangerait pas, dit-il, pour les trésors de l'Inde ». A l'âge de sept ans, on lui donna pour précepteur un vicaire de campagne, John Kirkby, dont il garda toujours le plus touchant souvenir. Il fut mis ensuite à l'école de Kingston, puis à celle de Westminster; il y profita peu. Trop maladif pour étudier régulièrement, il lisait du moins beaucoup, surtout des livres d'histoire. « Mais, dit-il, aux approches de ma seizième année, la nature déploya en ma faveur ses mystérieuses énergies; ma constitution se fortifia et s'affermit; mes crises nerveuses disparurent, et j'acquis une santé suffisante, dont je n'abusai jamais. » Son père, le voyant mieux portant, le plaça à Oxford, en 1752. « J'y arrivai, dit Gibbon, dans un état d'ignorance à faire rougir un écolier. » Cet aveu ne doit pas être pris à la lettre. Le jeune étudiant avait déjà énormément lu. Outre la plupart des historiens modernes, il avait dévoré les traductions anglaises d'Hérodote, Xénophon, Tacite, Procope. La période byzantine et les conquêtes de l'islamisme l'occupaient particulièrement. Avant l'âge de seize ans, il épuisa tout ce que les auteurs anglais pouvaient lui apprendre sur les Arabes, les Persans, les Tartares, les Turcs. Il aborda même la *Bibliothèque* de d'Herbelot, et Albufarage traduit en latin par Pococke. Ce qui lui manquait, c'était la connaissance précise des deux langues classiques, et cette connaissance il ne devait point l'acquérir à Oxford. Il ne s'y astreignit à aucune étude suivie, et continua ses lectures. Il songea à quelque grande composition historique. Le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire lui suggéra l'idée d'écrire le *Siècle de Sésostris*. Il cherchait à y concilier les divers systèmes de chronologie. Mais il sentit bientôt qu'un pareil sujet était au-dessus de son savoir; et il y renonça. « La découverte de ma propre faiblesse, dit-il, fut mon premier symptôme de goût. » Son séjour à Oxford compterait à peine dans sa vie s'il n'eût été marqué par un événement singulier. Le jeune étudiant, qui avait du goût pour les discussions sur les matières religieuses, se mit à lire des ouvrages de controverse. Le *Free Inquiry* de Middleton ébranla fortement son protestantisme; l'*Histoire des Variations* de Bossuet acheva de le convertir au catholicisme, en juin 1753. Son père, aussi irrité qu'étonné d'une abjuration, qu'il avait apprise lorsqu'elle était déjà consommée, ne vit rien de mieux que de lui faire quitter aussitôt l'Angleterre. Il l'envoya sur le continent, à Lausanne, chez l'honnête et docte pasteur Pavillard. Là, de longues discussions, de nouvelles lectures, de nouveaux arguments ramenèrent, au bout de dix-huit mois (décembre 1754), Gibbon à sa première croyance, ou du moins à l'apparence de sa croyance; car à partir de ce moment il eut pour les opinions religieuses plus que de l'indifférence. Le protestantisme et le catholicisme, tour à tour vaincus l'un par l'autre dans son esprit, cédèrent la place à un scepticisme dédaigneux. Même aventure était arrivée à Bayle, et le résultat n'avait pas été différent.

Pendant les cinq ans qu'il passa à Lausanne, Gibbon refit entièrement son éducation. Il acquit en latin le savoir ferme et régulier d'un érudit de premier ordre. Il entra en correspondance avec Crévier à Paris, Breitenger à Zurich, Gesner à Gœttingue. Le français lui devint plus familier que sa propre langue, et il dut faire plus tard quelques efforts pour réapprendre à penser et surtout à écrire en anglais. Ces années, si bien remplies par les labeurs et les plaisirs de l'étude, furent un peu troublées vers la fin par un incident presque extraordinaire dans la vie de Gibbon. Il devint amoureux de Mlle Curchod (depuis Mme Necker), belle, savante, et alors peu fortunée. Il fit agréer sa recherche, et partit pour l'Angleterre (mai 1758), avec l'espoir d'obtenir le consentement de son père. Mais ayant rencontré dans la volonté paternelle un obstacle insurmontable, « après une pénible lutte, dit-il, je me résignai à mon sort : je soupirai comme amant et j'obéis comme fils. Ma blessure fut insensiblement cicatrisée par le temps, l'absence et les habitudes d'une nouvelle vie. Ma guérison fut hâtée par le fidèle récit de la tranquillité et de l'enjouement de la dame elle-même, et mon amour se changea en amitié et en estime. » A part cet épisode sentimental, Gibbon ne semble pas avoir eu d'autre passion que l'étude. Au milieu des dissipations de Londres et des bruyants plaisirs de la campagne, il continuait sa paisible existence de Lausanne. Parlant de la vie qu'il menait à Buriton, résidence de campagne de son père : « Je ne touchais jamais un fusil, dit-il;

rarement je montais à cheval, et mes promenades philosophiques aboutissaient bientôt à un banc à l'ombre, où je m'arrêtais longtemps dans la tranquille occupation de lire ou de méditer. » Dans cette disposition d'esprit, il songea avant tout à enrichir la bibliothèque paternelle. Lui-même nous apprend avec quelle joie il échangea un billet de vingt livres sterling contre un exemplaire des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* : « une de ces sociétés dont les recherches réunissent la justesse de l'esprit, l'aménité et l'érudition ; où l'on voit tant de découvertes, et quelquefois, ce qui ne cède qu'à peine aux découvertes, une ignorance modeste et savante ». Bien que ses préférences fussent pour la littérature française, il se remit à lire les auteurs anglais, surtout les contemporains. Robertson et Hume, auxquels il devait être plus tard comparé et préféré, le remplirent d'admiration. « La parfaite composition, le nerveux langage, les habiles périodes du docteur Robertson m'enflammaient, dit-il, jusqu'à m'inspirer l'ambitieuse espérance que je pourrais un jour marcher sur ses traces : la calme philosophie, les inimitables beautés négligées de son ami et rival me forçaient souvent de fermer le volume avec une sensation mêlée de charme et de désespoir. » Le jeune érudit, qui ressentait si vivement le charme des compositions littéraires, ne pouvait tarder à devenir auteur lui-même. Son début fut un petit ouvrage écrit en français, en 1759, et publié deux ans après, sous le titre d'*Essai sur l'Étude de la Littérature*. L'auteur a pour but de défendre l'érudition classique contre les dédains de D'Alembert. Il prouve que la connaissance des auteurs anciens fortifie et développe les facultés de l'esprit. Il veut que cette connaissance soit étendue, poussée jusqu'au point où elle a pour résultat « un certain esprit qui non-seulement nous fait connaître les choses, mais qui nous familiarise avec elles, et nous donne à leur égard les yeux des anciens ». La pensée générale de ce traité est ingénieuse, les faits en sont bien choisis ; mais le style n'a d'autre mérite que celui de la correction ; il manque d'élégance et d'originalité. On remarque surtout aujourd'hui dans l'*Essai* une esquisse de l'empire romain où l'on trouve déjà l'idée qui dominera plus tard dans le premier volume de la grande histoire de Gibbon. L'auteur n'est pas loin de placer sous Auguste et sous les Antonins la période la plus éclairée et la plus heureuse de l'humanité.

L'année même où parut l'*Essai*, Gibbon fut distrait de ses études par un épisode nullement littéraire, mais qui n'en tourna pas moins au profit de ses travaux historiques. L'Angleterre était alors en guerre avec la France, et la milice nationale s'organisait, dans la crainte d'une invasion. Le père de Gibbon fut nommé major d'un bataillon de la milice du Hampshire, et Gibbon lui-même en fut le premier capitaine. Chargé par son père de commander et d'exercer son bataillon, il s'acquitta de ce devoir pendant deux ans avec l'exactitude méthodique qui lui était naturelle, et il transforma ses miliciens en soldats. Lui-même gagna physiquement et moralement à cette vie active. « Le principal service que me rendit la milice, dit-il, ce fut de me faire Anglais et soldat. Avec mon éducation étrangère et mon caractère réservé, j'aurais continué longtemps à être étranger à mon pays natal, si les événements ne m'avaient mis en contact avec de nouvelles faces et de nouveaux amis, si je n'avais été forcément amené à connaître les caractères des hommes qui nous gouvernaient, l'état des partis, et le jeu de notre système civil et militaire. La discipline et les évolutions d'un bataillon moderne me donnèrent une idée plus claire de la phalange et de la légion ; et le capitaine des grenadiers du Hampshire n'a pas été inutile à l'historien de l'empire romain. » Au milieu des travaux et des divertissements de la vie militaire, Gibbon trouvait des heures pour l'étude. Il lisait Homère et Horace entre deux manœuvres ; et déjà, très-fort en latin, il se rendait maître du grec, qu'il avait possédé jusque là très-imparfaitement. Aussitôt la paix faite avec la France, et la milice licenciée, Gibbon partit pour Paris le 28 janvier 1763. Il y passa trois mois. Son *Essai* l'avait déjà fait connaître, et des lettres de recommandation du duc de Nivernais et d'Horace Walpole lui facilitèrent l'accès des cercles littéraires les plus brillants. Admis aux dîners de Mmes Geoffrin et du Bocage, d'Helvetius et du baron d'Holbach, vivant dans la familiarité des érudits les plus distingués, Gibbon fut charmé de son séjour à Paris, et il l'avoue, s'il eût été riche et indépendant, il aurait prolongé et peut-être fixé sa résidence dans cette ville.

De Paris il se rendit en Italie, en s'arrêtant à Lausanne. Pendant son second séjour dans cette ville (mai 1763-avril 1764), il revit ses anciennes connaissances, et se lia avec Holvoyd, depuis lord Sheffield, qui resta son plus intime ami. Enfin, par une étude raisonnée de ce que les anciens et les modernes ont écrit sur la topographie et les antiquités de l'Italie, il se prépara à visiter dignement cette terre classique. Il consacra plus d'un an à ce voyage (avril 1764-mai 1765). Il arriva à Rome au commencement d'octobre. « Mon tempérament, dit-il, n'est pas très-porté à l'enthousiasme, et j'ai toujours dédaigné d'exprimer l'enthousiasme que je ne ressentais pas. Mais, à vingt-cinq ans de distance, je ne puis ni oublier ni exprimer les violentes émotions qui agitèrent mon esprit à l'approche et à l'entrée de la ville éternelle. Après une nuit sans sommeil, je courus aux ruines du Forum... » Au milieu de ces débris de la grandeur romaine, Gibbon conçut enfin nettement l'immortel ouvrage qui a fait sa gloire. Lui-même en a noté le moment : « Ce fut à Rome, le 15 octobre 1764, que, rêvant assis parmi les ruines du Capitole,

pendant que les moines déchaussés étaient à chanter vêpres dans le temple de Jupiter, l'idée d'écrire le déclin et la chute de Rome se présenta tout à coup à mon esprit. » De retour en Angleterre, le 25 juin 1765, il ne se mit pas immédiatement à l'œuvre : il fut encore distrait par la milice. Promu au grade de lieutenant-colonel, il se dégoûta de plus en plus « du cabaret, du vin, de la mauvaise compagnie et de l'exercice quotidien », et en 1770 il donna sa démission. Dans l'intervalle il s'essaya à son grand ouvrage par diverses publications. Il écrivit en français un volume sur l'histoire de la liberté suisse; mais cet ouvrage, écrit, de l'aveu de l'auteur, dans un style enflé et déclamatoire, n'obtint aucun succès dans les lectures qui en furent faites, et Gibbon le jeta au feu. Hume, qui l'avait lu en manuscrit, écrivit à l'auteur une lettre où, parmi des compliments, il l'engageait à ne plus porter « du bois à la forêt », c'est-à-dire à ne plus écrire dans une langue qui abonde déjà en chefs-d'œuvre. En 1767 il publia, en société avec un de ses amis de Lausanne, Deyverdun, un recueil périodique intitulé : *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne;* mais il n'alla point au delà du second volume. En 1770 parurent ses *Observations critiques sur le VIe livre de l'Énéide*, pamphlet littéraire dirigé contre Warburton, qui, dans son livre *Sur la Mission de Moïse*, avait affirmé que la descente d'Énée aux enfers n'est point une fable poétique, et qu'il faut y voir l'histoire d'une initiation aux mystères d'Éleusis. Le style de cette dissertation est vif jusqu'à l'acrimonie. On y reconnaît la colère d'un critique plein de sens et d'instruction contre les paradoxes pédantesques d'un érudit sans jugement.

Après s'être assuré de ses forces par ces travaux préparatoires, devenu maître de ses actions par la mort de son père, en 1770, et résidant à Londres, il se mit sérieusement à son grand ouvrage. Cinq ans furent employés à la composition du premier volume, qui parut en 1776. Ce volume prend l'histoire romaine à la mort de Marc Aurèle, et la conduit jusqu'à Constantin. La partie purement narrative est précédée d'un discours où l'auteur explique avec le plus grand détail la constitution de l'empire sous les Antonins, et suivie de deux chapitres où il expose l'établissement du christianisme et son état dans les premiers siècles. Un plan vaste, fortement conçu et exécuté sans nulle défaillance, des vues nettes, étendues, une narration claire, intéressante, un style poli et élégant, avec un peu trop de parure, telles sont les qualités qui valurent un rapide et éclatant succès au premier volume de l'*Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*. Ceux que Gibbon pouvait regarder comme ses rivaux, Robertson, Ferguson, Hume le comblèrent de compliments. Ce dernier cependant ne lui cacha pas que ses chapitres relatifs au christianisme allaient soulever parmi les dévots une formidable opposition. Cette prédiction s'accomplit; et Gibbon devait s'y attendre, car il ne s'était pas montré équitable pour le christianisme. Lui qui a paré de couleurs si brillantes et certainement trop flatteuses le règne des Antonins, il affecte une froide et ironique impartialité à l'égard de la religion nouvelle, de ses docteurs, de ses martyrs. Il est malveillant par instinct et sans avoir un parti pris d'hostilité et de dénigrement. Conservateur en politique, professant pour le gouvernement impérial une admiration trop enthousiaste, il ressentait une profonde antipathie pour les chrétiens qui avaient renversé le vieil établissement païen; il avait, au contraire, fort peu d'enthousiasme pour les martyrs, qu'il regardait comme des rebelles. Ces dispositions intérieures donnent à toutes les pages qu'il a consacrées au christianisme quelque chose de terne et d'amer. Il écarte d'ailleurs sagement la question théologique; et bien que son opinion ne soit pas douteuse au fond, il ne se prononce pas contre l'institution divine du christianisme. Des diverses réfutations, parfois violentes, que provoquèrent les chapitre XV et XVI de l'*Histoire* de Gibbon, la plus convenable et la plus forte est celle de Watson; encore est-elle loin d'être décisive, car, comme l'a dit Paley, « on ne peut pas réfuter le dédain ».

Très-applaudi par le public, un peu tracassé par les théologiens, Gibbon alla jouir de son triomphe à Paris. M. et Mme Necker l'avaient vivement invité à ce nouveau voyage, qui dura six mois (mai à octobre 1778). Par son intimité avec Necker, qui venait d'être nommé ministre, et avec Mme Necker, qui recevait dans son salon l'élite des littérateurs, Gibbon se trouva en relation immédiate avec ce que le monde politique et littéraire avait alors de plus distingué. Il fut un moment presque à la mode, et mérita le suffrage du juge le plus sévère en fait d'esprit et d'amabilité, Mme du Deffand. « Pour le Gibbon, écrit-elle à Horace Walpole, c'est un homme très-raisonnable, qui a beaucoup de conversation, infiniment de savoir; vous y ajouteriez peut-être, infiniment d'esprit, et peut-être auriez-vous raison; je ne suis pas décidée sur cet article. »

Depuis 1775 Gibbon était devenu membre de la chambre des communes, par la protection de son parent lord Elliot. Il n'avait point cherché ni désiré une haute position politique. « Vous n'avez pas oublié, écrivait-il, quelques années après à un ami de Suisse, que je suis entré au parlement sans patriotisme, sans ambition, et que toutes mes vues se bornaient à la place commode et honnête d'un *lord of trade* (membre du conseil supérieur du commerce). » Quoiqu'on fût alors au plus mémorable moment du débat entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique, Gibbon n'essaya point de parler, et vota silencieusement pour le ministère. Cependant, la *place honnête et commode* se faisant attendre,

il eut un moment d'impatience. Si on en croit quelques mots écrits par Fox sur un volume de l'*Histoire de la Décadence*, un jour dans une taverne de Pall-Mall où se réunissaient les ennemis du ministère, Gibbon dit « qu'il n'y avait pas de salut pour le pays si on ne coupait pas la tête des six principaux membres de l'administration ». Quelques jours après, en 1779, on lui offrit et il accepta dans cette administration la place de lord du commerce, *place honnête et commode*, puisqu'elle était une sinécure, et donnait droit à un traitement de sept cent cinquante livres sterling (18,750 fr.). Cette anecdote a fait accuser Gibbon de versatilité. Mais, comme l'a fort bien dit M. Sainte-Beuve : « Un homme qui s'exprime comme il vient de le faire n'est point versatile; il est né ministériel, et s'il se trouve un moment jeté dans l'opposition, ce n'est qu'à son corps défendant ». Gibbon jouit trois ans de ce qu'il appelle *a convenient salary*. La chute de lord North le lui fit perdre, en 1782. Trouvant alors sa dépense de Londres trop forte pour ses revenus, et dégoûté de la vie politique, pour laquelle il n'était point fait, il songea à se retirer en Suisse, à Lausanne, et dès l'automne de 1783 il alla prendre possession de la charmante maison que lui avait fait préparer son vieil ami Deyverdun. Deux ans auparavant il avait fait paraître le deuxième et le troisième volume de son *Histoire;* il rédigea les trois derniers volumes dans sa paisible retraite de Lausanne. Lui-même a noté, avec une exactitude qui n'est pas exempte d'émotion, le moment solennel où il écrivit les dernières lignes de son immortel ouvrage : « Ce fut, dit-il, le jour ou plutôt la nuit du 27 juin 1787, entre onze heures et minuit, que j'écrivis les dernières lignes de ma dernière page, dans un pavillon de mon jardin. Après avoir posé ma plume, je fis quelques tours dans une allée couverte d'acacias, d'où la vue domine sur les champs, le lac et les montagnes. L'air était doux, le ciel serein; le disque argenté de la lune se réfléchissait dans les eaux, et toute la nature était dans le silence. Je ne dissimulerai pas que j'eus une première émotion de joie en ce moment, qui me rendait ma liberté et peut-être allait établir ma réputation. Mais mon orgueil fut bientôt abaissé; et une humble mélancolie s'empara de moi, à la pensée que je venais de prendre congé de l'ancien et agréable compagnon de ma vie, et que, quelle que fût la durée où parviendrait mon ouvrage, les jours de l'historien seraient désormais bien courts et bien précaires. » L'œuvre à laquelle Gibbon adressait ce mélancolique et orgueilleux adieu est restée le plus beau monument de l'art historique au dix-huitième siècle. Sans doute sur bien des points l'érudition de l'auteur est trop étendue pour n'être pas superficielle. Touchant d'un côté à l'antiquité, de l'autre à la renaissance, et parcourant toute la période intermédiaire, prenant le monde romain à son apogée et le suivant dans sa décroissance de plus en plus rapide jusqu'à ce qu'il disparaisse dans un désastre qui ne fut ni sans gloire ni sans grandeur, historien froidement ironique des misères de la décadence, mais attentif à signaler ces lueurs de l'antiquité qui, recueillies et concentrées en Italie, ont éclairé le monde moderne, se plaisant à exposer avec détail, comme contraste aux artifices d'une civilisation vieillie, les annales des Goths, des Lombards, des Francs, des Huns, des Bulgares, des Croates, des Hongrois, des Normands, des Tartares, des Turcs, de tous les barbares, enfin, dont les invasions détruisirent l'Empire Romain, Gibbon ne s'est privé d'aucun des tableaux historiques et littéraires que comportait un sujet qui embrasse quatorze siècles, et il n'en a éludé aucune difficulté. Aussi, malgré son immense savoir et ses infatigables recherches, il s'est souvent trompé. Ces erreurs, inévitables dans toute œuvre étendue, ne nous empêchent pas de reconnaître qu'il possède au plus haut degré les deux grandes qualités de l'historien : le sens critique et le talent d'exposition.

Gibbon partit pour l'Angleterre avec le manuscrit de ses trois derniers volumes. Ils furent mis en vente le 8 mai 1788, cinquante-et-unième anniversaire de sa naissance. Bien que les clameurs qui avaient accueilli les premiers volumes se fussent réveillées à l'apparition des derniers, cependant le succès fut incontestable. Après en avoir joui quelques jours, Gibbon repartit pour Lausanne, où il arriva à la fin de juillet. Dans sa maison, toujours charmante et paisible, au milieu de sept mille volumes, « son ample sérail », comme il l'appelle, il reprit sa studieuse existence, et après s'être donné le plaisir de relire Homère et Aristophane, il se mit à étudier Platon et à écrire ses *Mémoires*. La mort de son ami Deyverdun et les troubles de la révolution française jetèrent une ombre sur son bonheur. Pour fuir le voisinage de la France, et aller porter des consolations à son ami lord Sheffield, dont la femme venait de mourir, il entreprit un nouveau voyage en Angleterre. Il était atteint depuis trente-deux ans d'une hydrocèle qu'il avait négligé de soigner, et qui avait fini par lui causer un dérangement considérable. Les fatigues du voyage aggravèrent cette infirmité, à laquelle des opérations chirurgicales n'apportèrent que d'impuissants remèdes. Malgré les progrès de la maladie, Gibbon ne s'alita pas, et il se disposait à repartir pour Lausanne lorsqu'il mourut presque subitement, dans la cinquante-septième année de son âge. La veille de sa mort, causant avec ses amis, sur la durée probable de l'existence humaine, il leur dit qu'il pensait avoir encore dix, douze, ou peut-être vingt ans de bonne vie. Il fut enseveli dans la sépulture de la famille Sheffield. Son épitaphe, composée par le docteur Parr, le qualifie du premier (*facile princeps*) de tous les historiens qui ont jamais écrit sur la décadence et la chute de l'Empire

Romain. La postérité a confirmé ce jugement. Quant à l'homme privé, lord Sheffield lui éleva le plus digne et le plus durable monument en publiant ses mémoires et ses lettres. On y voit Gibbon sous un jour moins nouveau, du moins plus intime, et il y paraît plus aimable que dans sa grande composition historique. Il ne fait ni un plaidoyer ni une confession. Il parle de lui sans orgueil ni fausse modestie, de ses amis avec une affection peu expansive, mais sincère, de ses ennemis avec plus de dédain que de colère. Il ne se plaint ni des autres, ni du sort, ni de lui-même. On voit qu'il a la conscience d'avoir tiré un bon parti de son talent et de sa fortune, et on reconnaît un de ces hommes rares nés à la fois pour la gloire et le bonheur.

Voici la liste des ouvrages de Gibbon : *Essai sur l'Étude de la Littérature*; Londres, 1762; in-12; — *History of Decline and Fall of Roman Empire*; Londres, 1776, 1781, 1788, 6 vol. in-4°. Cet ouvrage fut traduit presque aussitôt en allemand, en italien, en français; voici le titre de cette dernière traduction : *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain, traduite de l'anglais* (par Le Clerc de Sept-Chênes (1) pour les trois premiers volumes; continuée par MM. Demeunier et Boulard, finie par MM. Cantwell et Marigné, et revue quant aux derniers volumes par M. Boulard); Paris, 1777-95, 18 vol. in-8°. La même traduction, *nouvelle édition entièrement revue et corrigée* (par Mme Guizot); précédée d'une *Lettre* à l'éditeur *sur la vie et le caractère de Gibbon*, par M. Suard, et accompagnée de notes critiques et historiques, relatives pour la plupart à l'histoire de la propagation du christianisme, par M. Fr. Guizot; Paris, 1812; Paris, 1819 et années suivantes; Paris, 1828-29, 13 vol. in-8°; la même, avec une *Introduction* par M. Buchon, 2 vol. grand in-8°, dans le *Panthéon littéraire*. Le chapitre relatif au droit romain a été traduit en allemand par Hugo, sous le titre de *Gibbon's historiche Uebersicht des Römischen Rechts*; Gœttingue, 1789. Il existe deux excellentes éditions contemporaines de l'*History of Decline and Fall*, l'une par Milman, Londres, 1838, 11 vol. in-8°, Paris, 1840, 8 vol. in-8°, avec les notes de l'éditeur et des notes traduites de M. Guizot, et de Wenck le traducteur allemand; l'autre par William Smith; Londres, 1854-55, 8 vol. in-8°, avec les notes de Guizot, Milman, Wenck, et de l'éditeur. On a encore de Gibbon : *A Vindication of some passages in the fifteenth and sixteenth chapters of the* History of the Decline and Fall of Roman Empire; 1779, in-8°; — *Mémoire justificatif pour servir de réponse à l'Exposé de la cour de France*; Londres, 1779, in-4°; — *Miscellaneous Works, with Memoirs of his life and writings; composed by himself, illustrated from his letters; with occasional notes and narrative by J. lord Sheffield*; 1796, 2 vol. in-4°; auxquels il fut ajouté un 3e vol. en 1815. Les *Miscellaneous Works* furent réimprimés; 1815; 5 vol. in-8°. Dès leur apparition, ils avaient été traduits en français, sous le titre de *Mémoires de Gibbon, suivis de quelques ouvrages posthumes et de quelques lettres du même auteur, trad. de l'anglais par M. Marigné*; Paris, an VI, 1798, 2 vol. in-8°. Le 1er volume contient les *Mémoires*, et à leur suite, sous le titre de *Pièces détachées*, quatre morceaux écrits en français; savoir : *Essai d'un chapitre à ajouter à « l'Histoire des grands Chemins de l'Empire Romain* (de Bergier) »; *Sur les Fastes d'Ovide*; *Remarques sur les êtres allégoriques qu'on voit sur le revers des médailles*; *Sur les triomphes des Romains*. Ces quatre morceaux ont été imprimés dans les *Miscell.*, en anglais. Le second volume renferme 77 *lettres de et à Gibbon*, tandis que les *Miscell.* en ont 268. En tête du second volume on trouve écrit, en français, par Gibbon un *Extrait raisonné de ses lectures*. Cet extrait est reproduit dans les *Miscell.*, qui, outre la réimpression d'opuscules publiés séparément, contiennent, en anglais : *Dissertation on the subject of l'Homme au masque de fer*; — *Antiquities of the house of Brunswick*; — *Address to the public, on the subject of a complete edition of our ancient historians*; — en français : *Sur la Monarchie des Mèdes, pour servir de supplément aux Dissert. de MM. Fréret et de Bougainville*; — *Les principales époques de l'histoire de la Grèce et de l'Égypte, suivant sir Isaac Newton, comparées avec les chronologies ordinaires, et remarques critiques sur l'ouvrage de Newton*; — *Extrait de trois Mém. de La Bletterie sur la succession de l'empire romain; et d'un autre, sur le prénom d'Auguste*; — *Sur le nombre des habitants dans la cité des Sybarites*; — *Gouvernement féodal, surtout en France*; — *Relation des Noces de Charles, duc de Bourgogne, avec Marguerite, sœur d'Édouard IV*; — *Introd. à l'histoire générale de la république des Suisses*; — *Nomina gentesque antiquæ Italiæ*; on a réuni sous ce titre, en seize sections, les remarques (en français) géographiques et archéologiques de Gibbon sur l'Italie ancienne; — *Remarques sur les ouvrages et sur le caractère de Salluste, de Jul. César, de Cornelius Nepos et de Tite-Live*; — *Sur un passage de Plaute*; — *Sur quelques endroits de Virgile*; — *Sur un passage de Virgile*; — *Sur les Mémoires posthumes de Cheseaux*; — *Sur quelques prodiges*; — *Sur les dignités sacerdotales de Jules César*; — *Principes des poids, des monnaies et des mesures des anciens, avec des tables construites sur ces prin-*

(1) On a prétendu que pour ce travail Leclerc de Sept-Chênes n'avait été que le prête-nom de Louis XVI, qui aurait traduit, lorsqu'il était dauphin, les quatorze premiers chapitres de Gibbon.

cipes; — *Sur les poids, les monnaies et les mesures des anciens jusqu'à la prise de Constantinople*. Les *Mémoires* de Gibbon et sa *Correspondance* à partir de 1791 ont été réimprimés sous le titre de *The Life of Edward Gibbon, with selections from his correspondence and illustrations, by the rev. H.-H. Milman, to which is added « Essay on the Study of Literature, by Edw. G. »*; Londres, 1839; Paris, 1840, in-8°. Léo JOUBERT.

Milman, *Life of Gibbon*. — Whitaker, dans le *Quarterly Review*, vol. XII, p. 375. — Guizot, *Notice sur Gibbon*. — Mme du Deffand, *Lettres à Walpole*. — Garat, *Mémoires sur Suard*. — Villemain, *Littérature au dix-huitième siècle*, t. II, 28e leçon. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VIII.

GIBBONS (*Grinling*), sculpteur anglais, né à Londres, en 1648, mort dans la même ville, le 3 août 1721. On croit qu'il était originaire d'Allemagne. Il se distingua par la délicatesse et le goût avec lesquels il sculptait le bois. Evelyn le recommanda à Charles II. Ce prince lui donna une place dans le bureau des travaux publics, et l'employa aux travaux de la chapelle de Windsor, où il exécuta sur bois un grand nombre de sculptures ornementales, consistant en objets emblématiques, tels que colombes, pélicans, palmiers. Il fit aussi pour le chœur de Saint-Paul beaucoup du feuillage et des festons des stalles, et les ornements sur bois de tilleul qui décorent les côtés du chœur. On voit à Chatoworth un grand nombre d'ouvrages de lui, tels que feuillage, fleurs, plumes, qui sont d'un grand fini d'exécution et d'une délicatesse exquise. On cite aussi comme un de ses chefs-d'œuvre la décoration d'une chambre à Petworth. Outre ces travaux d'ornementation, Gibbons en a exécuté d'un ordre plus élevé, comme la *statue de Jacques II* devant Whitehall.

Walpole, *Anecdotes of Painters*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GIBBONS (*Orlando*), compositeur anglais, né à Cambridge, en 1583, mort en 1625. A l'âge de vingt-et-un ans, il fut nommé organiste de la chapelle royale, et il obtint en 1622 le grade de docteur en musique à l'université d'Oxford, sur la recommandation de son ami le savant antiquaire Camden. Trois ans après, il mourut de la petite vérole, à Canterbury, où il s'était rendu pour assister au mariage de Charles Ier avec Henriette de France. Il fut enseveli dans la cathédrale de Canterbury, et sa femme lui fit élever un magnifique tombeau. On a de Gibbons : *Madrigals in five parts, for voices and viols*; Londres, 1612. La musique de ces madrigaux est délicieuse, mais on estime plus encore sa musique d'église. Parmi ses morceaux les plus célèbres on cite trois antiennes : *Hosanna to the son of David*; — *Almighty and everlasting God*; — *O clap yours hands together*.

Gibbons laissa un fils nommé Christophe, qui, après la restauration, fut nommé principal organiste du roi à Westminster et créé docteur en musique par l'université d'Oxford. Orlando avait encore deux frères, Édouard et Ellis, qui furent aussi organistes, l'un à Bristol, l'autre à Salisbury. Ellis se distingua pendant la révolution par son dévouement à la cause de Charles Ier.

Wood, *Fasti Oxonienses*. — Hawkins, *History of Music*. — Burney, *History of Music*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

GIBBONS (*Thomas*), controversiste anglais, né à Reak, dans la paroisse de Swaffham Prior, près de Newmarket, le 31 mai 1720, mort le 22 février 1785. Fils d'un pasteur d'une congrégation indépendante, il entra lui-même dans les ordres, et devint, en 1743, pasteur des dissidents d'Haberdashers' Hall, place qu'il garda toute sa vie. En 1754 il fut appelé à faire partie de l'académie dissidente de Mile-End, et il y enseigna avec succès la logique, la métaphysique, la morale et la rhétorique. En 1759, il fut un des théologiens chargés des lectures du dimanche soir dans Monkwell-Street. Gibbons a composé d'estimables ouvrages de théologie et de morale; mais il eut le tort de se croire poëte et de composer un grand nombre de poésies religieuses fort médiocres. Ses principaux ouvrages sont : *Rhetoric*; 1767, in-8°; — *Female worthies, or the lives and memoirs of eminently pious women*; 1777, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of the rev. Isaac Watts*; 1780, in-8°; — *Sermons on evangelical and practical subjects*, 3 vol.

Protestant dissenters' Magazine, t. II. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GIBBS, GIBBESIUS, GUIBBEUS ou **GUIB** (*Jean-Frédéric*), médecin écossais, né à Dumferling (comté de Fife), vers 1620, mort à Orange, le 27 mars 1681. Il fut reçu maître ès arts à l'université de Saint-André, et passa en Angleterre; mais les troubles qui agitaient ce pays décidèrent bientôt Gibbs à le quitter. Il se rendit à Paris, et de là dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Italie. Après un court séjour à Venise, il passa en Turquie, visita l'Anatolie, Candie, la Syrie et l'Égypte. De retour en Italie, il s'arrêta quelque temps à Rome, où il vit le célèbre Athanase Kircher, qu'il avait déjà connu à Paris. Il séjourna aussi à Padoue, où il étudia la médecine. De Padoue il vint s'établir à Anduze, dans le Languedoc, puis à Nîmes, où il professa l'éloquence. En 1651 il fut agrégé à la faculté de médecine de Valence, et en 1665 la ville d'Orange lui confia une chaire d'éloquence. Sa réputation et ses talents attirèrent beaucoup d'étudiants à Orange. Il s'y fit recevoir docteur en médecine le 30 mars 1680, et il y mourut, l'année suivante. Comme médecin Gibbs n'a rien produit de remarquable; ce qui lui fait le plus d'honneur comme savant, c'est d'avoir soutenu que les comètes n'annoncent ni la peste, ni la guerre, ni la famine, et que ce sont des corps célestes qui parcourent ainsi que les autres des orbites déterminées. Gibbs n'a laissé que des compositions philosophiques ou d'apparat, et des poésies latines médiocres. Il a publié quelques-uns de ses ouvrages sous le nom de *Philalethes*.

J. Frédéric Guib, *Vie de Gibbs*; dans la *Bibliothèque française*. — Pineton de Chambrun, *Histoire de la Principauté d'Orange* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — *Biographie médicale*.

GIBBS (*James*), architecte anglais, né à Aberdeen, vers 1674, mort le 5 août 1754. Il fut élevé dans sa ville natale, au collége Marechal. A l'âge de vingt ans, il visita la Hollande, où il exerça l'architecture jusqu'en 1700, époque où il se rendit en Italie. Il y passa dix ans, et y employa sans doute fructueusement son temps; mais il n'avait pas le goût de l'antiquité, et il ne l'acquit jamais. De retour en Angleterre, il fut chargé, par la protection de lord Mar, de diriger la construction de plusieurs églises. Celle de Saint-Martin, qui passe pour son chef-d'œuvre, est une médiocre imitation du Panthéon. On cite encore de lui la bibliothèque Radcliffe à Oxford, le collége du Roi, la bibliothèque royale, et le sénat à Cambridge, le monument de John Holles, duc de Newcastle, et le plan de l'église de Saint-Nicholas, qui fut son dernier ouvrage. Il publia les dessins de ses œuvres d'art, en un vol. in-fol.

Walpole, *Anecdotes*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

GIBELIN (*Esprit-Antoine*), peintre et littérateur français, né à Aix, le 17 août 1739, mort dans la même ville, le 23 décembre 1814. Il étudia la peinture sous Amalfi, élève de Benedetto Luti, et alla se perfectionner en Italie, où il resta dix ans. L'académie de Padoue lui décerna un prix pour son tableau d'*Achille combattant le fleuve Scamandre*: Il avait fait une étude particulière de la peinture à fresque, et de retour en France, il fut chargé, dans l'année 1771, d'exécuter plusieurs travaux dans ce genre de peinture. Il peignit dans l'amphithéâtre de l'École de Chirurgie à Paris (aujourd'hui École de Médecine) une grande fresque monochrome; — dans les frontons des deux pavillons de l'École Militaire, deux autres fresques monochromes; — dans l'église des Capucins de la Chaussée d'Antin (aujourd'hui Saint-Louis), une autre grande fresque. Il fit en outre deux tableaux à l'huile : les figures allégoriques de *L'Accouchement* et de *La Saignée*, qui sont à l'École de Médecine. Ces ouvrages ne sont pas exempts de défauts. Dans les fresques, la perspective linéaire et le dessin laissent souvent à désirer; le coloris est surtout la partie faible des peintures à l'huile de Gibelin. Ses dessins étaient recherchés; sa fresque de l'École de Médecine a été gravée dans la *Description des Écoles de Chirurgie*, de Gondoin, in-f°, publié en 1780. Il a gravé lui-même ses deux figures de *L'Accouchement* et *La Saignée*. Besson a reproduit à la manière noire quelques tableaux de cet artiste. Gibelin, qui avait aussi du goût pour la littérature, publia les ouvrages suivants : *Lettres sur les Tours antiques qu'on a démolies à Aix en Provence*; etc., 1787, in-4°, avec 11 planches; — *De l'Origine et de la forme du bonnet de la Liberté*, an II (1794), in-8°, avec 5 planc. L'auteur démontre que ce bonnet, dans la forme qu'on lui donnait sous la république de 1792, loin d'être chez les anciens un emblème de la liberté, était celui de l'esclavage; — *Éloge funèbre du général Dugommier*; an III (1795), in-8°; — *Discours sur la nécessité de cultiver les arts d'imitation*; 1806, in-4°; — *Tulikan, fils de Gengiskan, ou l'Asie conquise*; 1803, in-8°; — *Observations critiques sur un bas-relief antique conservé dans l'hôtel de ville d'Aix et sur la mosaïque découverte près des bains de Sextius, de la même ville*; 1809, in-8°, avec 5 pl. Correspondant de l'Institut, Gibelin a communiqué à ce corps savant un *Mémoire sur la statue antique surnommée* Le Gladiateur de Borghèse, mémoire inséré dans le t. IV des *Mémoires de la Classe de Littérature et des Beaux-Arts* et dans la *Décade philosophique*, an XIV, 2e trimestre. GUYOT DE FÈRE.

Statistique morale de la France, *dép. des Bouches-du-Rhône*. — Quérard, *La France littéraire*.

GIBELIN (*Jacques*), médecin, naturaliste et traducteur français, frère du précédent, né à Aix (Provence), en septembre 1744, mort dans la même ville, le 4 février 1828. Reçu docteur en médecine à l'âge de vingt ans, il chercha à étendre ses connaissances par des voyages, et habita tour à tour Paris et l'Angleterre pendant plusieurs années. De retour à Aix, il devint conservateur de la Bibliothèque de cette ville et secrétaire perpétuel de la Société académique d'Aix. On a de lui : *Expériences et Observations sur différentes espèces d'air*, ouvrage traduit de l'anglais de Priestley; 1775-1780, 5 vol. in-12; — *Expériences et Observations sur diverses branches de la physique*, trad. du même, avec une *Continuation*; 1782-1787, 2 vol. in-12 (avec Demeunier); — *Histoire des Progrès et de la Chute de la République de Rome*, trad. de l'anglais de Ferguson; 1784, 7 vol. in-8°, et 1791, 7 vol. in-12 (avec Demeunier); — *Observations sur les maladies vénériennes*, trad. de l'anglais de Swediaur; 1785, gr. in-8°; — *Éléments de Minéralogie*, trad. de l'anglais de Kirwan; 1785, in-8°; — *Observations physiques et chimiques*, trad. de l'italien de Fontana; 1784, in-8°; — *Abrégé des Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, trad. de l'anglais; 1784-1789, in-8°; — *Histoire naturelle*; 1787, 2 vol. in-8°; — *Botanique, Physique végétale, Agriculture, Jardinage, Économie rurale*; 1791, 2 vol. in-8°; — *Mélanges, Observations et Voyages*; 1791, in-8°; — *Mémoires de la vie privée de Franklin*, écrits par lui-même; 1re partie, 1791 : le manuscrit original était entre les mains de Gibelin; — quelques *Rapports* et *Notices*, dans le *Recueil de l'Académie d'Aix*.

GUYOT DE FÈRE.

Desessarts, *Siècles littéraires de la France*. — *Statistique morale de la France*, *dép. des Bouches-du-Rhône*.

GIBERGUES (*Pierre*), homme politique français, né en Auvergne, vers 1750. Il était curé à

Saint-Florent, lorsqu'en septembre 1791 il fut nommé député à l'Assemblée législative par les électeurs du Puy-de-Dôme. Élu, en septembre 1792, à la Convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI. Le 1[er] prairial an III (20 mai 1795), il dénonça son collègue Maure pour avoir applaudi aux propositions faites par Romme lorsque des insurgés envahirent l'Assemblée. Il fit ensuite partie du Conseil des Anciens; il en sortit en mai 1797. Depuis cette époque sa vie s'est passée obscurément. H. L.

Moniteur universel, an III, n° 257. — *Galerie des Contemporains*. — *Petite Biographie Conventionnelle*. — *Biographie moderne* (1806). — A.-V. Arnault, A. Jay, etc. *Biographie nouvelle des Contemporains*.

* **GIBERT** *de Montreuil*, trouvère du douzième siècle, auteur d'un des meilleurs romans d'amour et de chevalerie qu'ait laissés le moyen âge. On ne trouve aucun renseignement sur lui dans les écrits de ses contemporains; mais il se nomme à la fin de son ouvrage, qu'il dédie à Marie, comtesse de Ponthieu, ce qui le fait remonter aux vingt-cinq premières années du treizième siècle. Le roman en vers dont il s'agit est intitulé : *La Violette*; quelques manuscrits ajoutent le nom de *Gérard de Nevers*, qui en est le héros et qui est d'ailleurs, ainsi que les autres personnages dont le poëte raconte les aventures, un personnage imaginaire. Nous nous obstiendrons de présenter ici une analyse de ce poëme, développé et conduit avec un art peu commun à cette époque, et qui a été traduit ou imité dans presque toutes les langues de l'Europe. Il a fourni à Boccace une de ses nouvelles et à Shakespeare sa pièce de *Cymbeline*; au quinzième siècle, il fut mis en prose française, et il parut à Paris en 1520 in-folio, en 1526 in-4°. Ces éditions sont devenues fort rares; mais il en fut donné en 1727 une nouvelle édition, avec des notes de Gueulette; le comte de Tressan en publia plus tard un extrait ingénieux, mais pas toujours assez fidèle, qui fut mis au jour à diverses reprises, et notamment en 1792, in-18. Cependant, rien de cela ne pouvait tenir lieu du texte original, que M. Francisque Michel a fait paraître pour la première fois, à Paris, 1834, in-8°; cette édition, exécutée avec beaucoup de soin, n'a été tirée qu'à 200 exemplaires. G. B.

Raynouard, *Journal des Savants*, avril 1835. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 760-771. — *Bibliothèque des Romans*, juillet 1780. — *Bibliothèque des Dames; Romans*, t. XV. — *Mélanges extraits d'une grande bibliothèque*, t. V, p. 156.

GIBERT (*Jean-Pierre*), théologien et jurisconsulte français, né à Aix (Provence), en 1660, mort le 3 décembre 1720. Il était fils de Jean Guillaume, conseiller secrétaire du roi et contrôleur de chancellerie de la Provence. Il se consacra à l'état ecclésiastique, étudia avec ardeur la théologie et le droit, et prit le grade de docteur dans les deux facultés. Il s'appliqua plus particulièrement au droit canon. Chalucet, évêque de Toulon, qui appréciait le savoir de Gibert, l'appela près de lui, et le chargea d'enseigner la rhétorique dans son séminaire. Plus tard Gibert passa à celui d'Aix. En 1703, il vint à Paris pour s'y consacrer à l'étude, sans cesser de vivre dans la retraite. Il ne tarda pas à s'y faire une réputation de canoniste; mais vainement on voulut récompenser son mérite et ses travaux : il refusa constamment les bénéfices et les places qui lui étaient offerts. On a de lui les ouvrages suivants : *Les Devoirs du chrétien renfermés dans le psaume* CXVIII; 1705, in-12; — *Code pratique concernant les sacrements en général et en particulier*; 1709, in-12; — *Doctrina Canonum in corpore juris inclusorum circa consensum parentum requisitum ad matrimonium filiorum minorum, disquisitio historica. Accedunt notæ marginales desideratos canones legesve ex aliis collectionibus, tum græcis, tum latinis, mox verbatim, mox summatim adjicientes, quo simul habeas quidquid a Christo ad nos usque canonum legumve conditores sanxere*; 1709, in-12; — *Mémoires concernant l'Écriture Sainte, la théologie scolastique et l'histoire de l'Église, pour servir aux conférences des curés et des séminaires*; 1720, in-12, t. I[er] (c'est le seul qui ait paru); — *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales suivant les principes du droit canon et les usages de France*; 1720, in-4°; 2[e] édit., corrigée et augmentée, 1736, 2 vol. in-4°; — *Dissertation sur l'autorité du second ordre dans le synode diocésain*; 1721, in-4°; — *Usages de l'Église gallicane concernant les censures et l'irrégularité, considérées en général et en particulier, expliqués par des règles tirées du droit reçu*; 1724, in-4°; — *Tradition ou histoire de l'Église sur le sacrement du mariage, etc.*; 1725, 3 vol. in-4°; — *Considérations canoniques sur les sacrements, etc.*; 1725, in-12; — *Conférences de l'Église de 1695* (sur la juridiction ecclésiastique); 1727, 2 vol. in-12; — *Corpus Juris canonici per regulas naturali ordine dispositas, usuque temperatas et aliunde desumptas, in tres tomos divisum, etc.*; 1736 et 1737, 3 vol. in-folio. Il a donné des notes au *Traité de l'Abus*, de Ferret, et au *Juris canonici Theoria et Praxis* du P. Cabasset, édition de 1738.

GUYOT DE FÈRE.

Abrégé de sa vie, dans la lettre de B. Gibert, profes. au collége Mazarin (voir Cousin); 1737, in-12. — Son *Éloge* par l'abbé Goujet. — *Mémoires* de Nicéron, t. XI. — *Mémoires sur les hommes illustres de la Provence*, par le P. Bougerel. — Moréri, *Dictionn.* — Desessarts, *Siècles littér. de la France*.

GIBERT (*Balthasar*), critique français, cousin du précédent, né à Aix (Provence), le 17 janvier 1662, mort à Regennes, près d'Auxerre, le 28 octobre 1741. Son père, avocat au parlement de Provence, l'envoya à Paris pour faire ses humanités, au collége d'Harcourt, et suivre les cours de la Sorbonne. A vingt-deux ans le jeune Gibert était choisi pour enseigner la philosophie au collége

de Beauvais; quatre ans après il passait à la chaire de théologie du collége Mazarin, emploi qu'il occupa pendant plus de cinquante ans, avec une telle distinction, que le rectorat lui fut successivement conféré cinq fois. Il avait, d'ailleurs, rendu de grands services au corps universitaire en prenant, dans plusieurs occasions, la défense de ses droits et de ses prérogatives. En 1728, on lui offrit la chaire d'éloquence au Collége royal, mais il la refusa. Il fut nommé syndic de l'université en 1738. Sa réputation ne fut pas moins grande dans la république des lettres que dans l'université. Il écrivit d'abord, en 1703, un ouvrage ayant pour titre : *De la véritable Éloquence, ou réfutation des paradoxes sur l'éloquence avancés par l'auteur de la connaissance de soi-même*; in-12. Il s'y prononçait fortement contre le système du P. Lamy, qui dans son livre, en recherchant les causes de l'éloquence naturelle, l'attribuait surtout à la circulation des esprits animaux. Une polémique assez vive, à laquelle prirent part les journaux et divers savants de l'époque, s'éleva à ce sujet. Le P. Lamy et le professeur Pourchot répondirent, chacun de son côté, dans plusieurs écrits, auxquels Gibert opposa une réponse intitulée : *Réponse de l'auteur du livre* De la véritable Éloquence; 1703, in-12. La controverse ayant continué, il publia sur le même sujet un article dans le *Journal de Trévoux* de septembre 1703, un autre dans le *Journal de Littérature* de Soleure, de 1706, et quatre *Lettres*, 1705 à 1707. On a formé un recueil plusieurs fois réimprimé de ce procès littéraire. L'ouvrage le plus estimé de Gibert est son *Jugement des Savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*; 3 volumes, 1703-1716 et 1719. L'auteur y fait preuve d'érudition et d'un grand talent d'analyse. Dans les éditions qu'on en a données en Hollande, cet ouvrage fait suite à celui que Baillet a publié sous le même titre. Le *Journal de La Haye*, t. V, 2e partie, contient une réponse faite par Gibert à des observations critiques qui avaient paru dans ce journal sur le même ouvrage. — On a encore de Gibert : *Rhetorica juxta Aristotelis doctrinam dialogis explanata*; 1730, in-4°. Il en a donné une traduction française, augmentée, sous le titre de *Rhétorique, ou règles de l'éloquence*; 1730 et 1731, in-12. En 1726 il avait publié des *Observations sur le Traité des Études de Rollin*, qu'il traite sans ménagement et avec injustice; suivant lui sa méthode « pèche contre le bon goût, le bon « sens et la raison; il tend à gâter le goût des « jeunes gens, à les jeter dans des erreurs de « grande conséquence ». A ces *Observations*, qui n'avaient pas moins de 500 pages, Rollin fit, avec modération, une réponse de 21 pages, à laquelle Gibert ne manqua pas de répliquer. Comme professeur et comme recteur, Gibert fut chargé de prononcer plusieurs *Oraisons funèbres*, entre autres celles des *présidents de Lamoignon et de Mesmes*, le *Panégyrique de Louis XV*, etc.

GUYOT DE FÈRE.

Moréri, *Dict. histor.* — Desessarts, *Siècles littér. de la France.* — Sabatier, *Les trois Siècles littéraires.*

GIBERT (*Joseph-Balthasar*), historien français, neveu du précédent, né à Aix (Provence), le 17 février 1711, mort le 12 novembre 1771. Il fut envoyé très-jeune à Paris, pour faire ses études, près de son oncle. Il y était à peine, qu'entraîné par son goût pour la liberté, il s'enfuit; on le cherchait depuis un an, lorsqu'on le trouva enfin sous l'habit de paysan, occupé de travaux champêtres. Après avoir terminé ses études, il suivit le barreau, et fut employé près de M. d'Ormesson, avocat général au parlement de Paris et premier président en 1788. Malesherbes le chargea plus tard de l'inspection de la librairie, fonctions qu'il quitta pour remplir celles d'inspecteur général du domaine. Enfin, il fut nommé garde du dépôt des archives de la pairie. Gibert consacra ses loisirs à des travaux d'érudition, qui le firent appeler en 1746 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il avait débuté dans la carrière littéraire par quelques notices sous forme de *Lettres*, insérées dans les journaux du temps, entre autres dans le *Journal des Savants* et dans le *Mercure*. Il publia successivement : *Lettre de M. G*** à M. Fréret, sur l'histoire ancienne*; 1741, in-8° : il y combat quelques opinions historiques de Fréret; — *Lettre sur la chronologie de Babylone et des Égyptiens*; 1743, in-8°; — *Mémoire pour servir à l'histoire des Gaules et de la France*; 1744, in-12 : cet ouvrage, dont l'Académie agréa la dédicace, a donné lieu à des critiques et à des réponses dont Févret de Fontette donne le détail dans ses additions à la *Bibliothèque histor.* du P. Lelong; — *Remarques sur la traduction de Virgile de M. l'abbé Desfontaines*; 1745, in-8°; — *Mémoire sur le passage de la mer Rouge*; 1755, in-4°; — *Mémoire sur les reines et sur les hommes de la cour*; 1770, in-8° : pour servir de réponse aux trois derniers chapitres du *Traité des preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, par le P. Griffet. L'abbé Georgel publia une réponse à cet écrit, qui était anonyme. — Les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* contiennent de Gibert les dissertations suivantes : *Sur différentes suites de rois d'Égypte*; t. XIX, année 1753; — *Sur le nom de Mérovingiens donné à nos rois de la première race*; t. XX, 1753; — *Sur l'histoire de Judith*; t. XXI, 1754 : cette dissertation avait été publiée déjà en 1739, in-8°; l'auteur veut y prouver que cette histoire n'est arrivée qu'après la captivité de Babylone; — *Sur l'époque de la mort de Darius, fils d'Hystaspe*; t. XXIII, 1756; — *Sur la Chronique de Paros*; — *Sur la chronologie des Machabées*; t. XXV, 1759; — *Sur l'année des Juifs et la célébration de leur Pâque*; t. XXVII, 1761; — *Sur les mesures*

anciennes; même tome; — *Sur le lac Mœris*; t. XXVIII, 1761; — *Sur les Mérovingiens*; t. XXX, 1761; — *Sur les cours qui exerçaient la justice souveraine de nos rois sous la première, la deuxième race et le commencement de la troisième*; même tome (publié aussi à part); — *Sur la chronologie des rois de Juda et d'Israel*; même tome; — *Sur les règnes de quelques rois de Babylone et de Perse*; même tome; — *Nouvelles observations sur l'année des anciens Perses*; t. XXXI, 1768; — *Sur l'année grecque*, t. XXXIII, 1770; — *Sur l'Obélisque interprété par Hermapion*; même tome. Gibert a été l'éditeur des *Discours et Morceaux choisis du chancelier d'Aguesseau*. Il avait fait un travail immense sur la chronologie sacrée et profane; en 1811 on en publia un résumé, sous le titre de : *Prospectus raisonné ou aperçu d'un nouveau système du temps*, in-8° de 340 pages. Les fonctions que Gibert avait remplies l'ayant mis à même de recueillir un grand nombre de titres de pièces diverses concernant l'histoire et le droit public français, il se proposait d'en publier les principaux; on doit regretter qu'il n'ait pu le faire. Pour se délasser de ses graves travaux, ce savant ne dédaignait pas de faire les canevas de pièces jouées à la Comédie-Italienne, dont il était un des spectateurs assidus.

GUYOT DE FÈRE.

Desessarts, *Siècles littéraires de la France*. — Quérard, *La France littéraire*.

GIBERT DES MOLIÈRES, économiste français, fils du précédent, né en 1747, mort à Cayenne, en juin 1799. Après avoir été directeur du contentieux à l'administration des domaines, il se trouvait à l'époque de la révolution l'un des administrateurs généraux de cette régie. Élu en l'an IV (1795) membre du Conseil des Cinq Cents par le département de la Seine, il se fit remarquer par ses connaissances économiques et administratives. Rapporteur de la commission des finances en 1796 et 1797, il combattit presque toujours les mesures fiscales proposées par le Directoire. Lors du coup d'État du 18 fructidor, il fut compris dans la liste des déportés. Arrêté à Villers près de Paris, où il s'était retiré chez sa sœur, il fut transféré au Temple, et de là dirigé sur Royan, d'où on l'embarqua pour la Guyane. Il arriva à Cayenne le 9 juin 1798. Plus heureux que les *fructidorisés*, arrivés avant lui, on ne le condamna point à une seconde déportation à Sinnamary, l'endroit le plus malsain de cette contrée. L'accueil bienveillant qu'il reçut de quelques créoles le détermina à se fixer dans une sorte de métairie qu'il loua, à trois lieues de Cayenne. Il employa à des essais d'exploitation agricole le faible revenu qui lui restait de la fortune considérable dont il avait joui avant 1789. Une imprudence qu'il commit en se baignant entre deux accès de fièvre, dans une rivière dont l'eau était très-froide, l'enleva prématurément à ses amis.

Gibert passe pour l'auteur de divers ouvrages d'économie politique. Nous ne connaissons de lui qu'un *Journal écrit à la Guyane*, et adressé à sa mère. Ce manuscrit fut trouvé dans une vente de vieux papiers faite à Lille, et M. Fidèle Delcroix le publia sous le titre de *Fragment d'un journal écrit à la Guyane*; 1835, in-8°, avec un plan topographique de Cayenne. Il parut aussi dans les *Mémoires de la Société d'Émulation de Cambray*. Dans un passage de cet opuscule l'auteur donne à entendre qu'il a dû sa disgrâce à des paroles imprudentes et odieuses, relevées par Bailleul dans son rapport sur les *conspirateurs* du 18 fructidor, paroles dont le sens serait qu'il fallait « faire mourir de faim le Directoire et les armées ». Gibert repousse énergiquement cette imputation. « C'est bien plutôt, dit-il, la proposition de faire mourir tous ces gens-là d'indigestion qu'on aurait pu m'attribuer; car dans cette cinquième année-là, même comme rapporteur du comité des finances, j'ai contribué à leur jeter en pâture 500 millions d'écus, qu'ils ont dévorés, sans compter les contributions levées à l'étranger. »

Jean Paul FABER.

Almanach royal, année 1788. — *Anecdotes secrètes sur le 18 fructidor*; in-12, Paris, Gignet. — *Mémoires de la Société d'Émulation de Cambray*, 1832-1833.

* **GIBERT** (*Camille-Melchior*), médecin français, né en 1797. Élève interne des hôpitaux de Paris, il fut reçu docteur en 1822. Il est agrégé libre de la faculté de Paris, médecin de l'hôpital Saint-Louis, et s'est particulièrement occupé des maladies de la peau. En 1825 il reçut une médaille de la Société de Médecine pratique de Paris, pour son mémoire sur les questions suivantes mises au concours : *Existe-t-il toujours des traces d'inflammation dans les viscères abdominaux après les fièvres putrides et malignes? Cette fièvre est-elle cause, effet, ou complication de la fièvre?* Paris, 1825, in-8°. M. Gibert a publié ensuite : *Manuel des Maladies spéciales de la peau vulgairement connues sous les noms de dartres, teigne, lèpre*, etc.; 1834, in-18; une 2e édit., en 1839, sous le titre de *Traité pratique des Maladies spéciales de la peau*; in-8°; — *Considérations sur l'Hippocratisme*; 1833, in-8°; — *Manuel pratique des Maladies vénériennes*; 1836-1837, gr. in-18; — *Remarques pratiques sur les ulcérations du col de la matrice et sur l'abus du speculum uteri dans le traitement de cette maladie*; 1837, in-8°, avec fig. col.; — *Considérations générales sur les maladies de la peau*; 1844, in-8°; — des mémoires insérés dans la *Bibliothèque médicale*, 1826 à 1828; — des articles dans le Xe vol. du *Dictionnaire de Médecine usuelle* et dans l'*Encyclopédie médicale*.

GUYOT DE FÈRE.

Sachaille, *Les Médecins de Paris*. — *Journal de la Librairie*.

GIBERTI (*Jean-Matthieu*), savant prélat italien, né à Palerme, en 1495, mort à Vérone, le 30 décembre 1543. Il était fils naturel de Franco Giberti, général des galères du pape, et reçut

une éducation soignée, sous les plus habiles maîtres. Il fut employé en qualité de dataire auprès des papes Léon X et Clément VII, et eut une grande part aux événements arrivés sous leur pontificat. En 1523 il obtint le gouvernement de Tivoli, et fut en 1527 un des principaux ôtages que le pape avait fournis à l'armée de Charles-Quint; mais il fut bientôt renvoyé par l'intercession du cardinal Pompée Colonna. Peu de temps après, il reçut l'évêché de Vérone, où il faisait observer de si sages règlements que saint Charles Borromée les prit pour modèles. Il n'obtint pas la pourpre, parce qu'il était bâtard; cette raison cependant n'empêcha, pas Clément VII de donner la barrette à son cousin Hippolyte de Médicis, fils naturel de Julien de Médicis. Giberti fut du nombre des prélats chargés de rédiger les propositions qui devaient être soumises au concile de Trente. Il créa plusieurs établissements pour la congrégation des Théatins, fondée par son ami saint Gaétan de Thiene, dont il avait fait approuver la règle. Il avait dans l'intérieur de son palais une imprimerie pour la publication des Pères grecs, et y entretenait plusieurs érudits pour corriger les épreuves : c'est de là que sortirent, outre la belle édition des Commentaires de saint Chrysostome sur les Épîtres de saint Paul, 1529, 4 vol. in-fol., quelques ouvrages de Jean de Damas (*Liber orthodoxæ Fidei; Liber de iis qui in fide dormierunt*; 1532, petit in-fol.) et d'Œcumenius (*Commentarii in Acta Apostolorum*; 1532, in-fol.).

Giberti était lié d'amitié avec Sadolet, Bembo, Jean de La Casa, etc. Il institua par un testament tous les pauvres pour ses héritiers. Ses *Œuvres* ont été publiées à Vérone; 1733, in-4°.

P.-F. Zini, *Boni Pastoris Exemplum*. — P. et F. Ballerini, Notice sur Giberti, en tête de ses *Œuvres*. — Tiraboschi, *Storia della Lett. Ital.*, t. VII.

* **GIBERTI** (*Jean-Julien*), historien français, né le 9 janvier 1671, à Pernes (comtat d'Avignon), mort à Sablet, près de Carpentras, le 9 novembre 1754. Il se fit recevoir docteur en médecine à Avignon, en 1690, et alla se perfectionner à Paris. En 1695 il retourna habiter sa ville natale. Il fut nommé consul d'Avignon en 1707 et viguier en 1734. La commune de Pernes voulant mettre en ordre tous les titres et les chartes de la localité, Giberti fut choisi avec quelques autres pour faire cette opération. Les recherches qu'il fit à cette occasion furent l'objet d'un travail qu'il rédigea, en 1748, sous le titre d'*Histoire de la ville de Pernes, capitale ancienne, et de la sénéchaussée du comtat Venaissin*, etc. Cet ouvrage, resté manuscrit, est conservé dans la bibliothèque de la ville de Carpentras. C'est une compilation indigeste, où l'on trouve cependant des documents utiles pour l'histoire locale, et qui a été consultée par quelques historiens. On trouve dans le *Mercure* d'août 1754 une lettre de Giberti relativement à un point obscur de l'histoire de Pernes, à laquelle le P. Pinchinet a fait une réponse assez vive dans le numéro de septembre suivant.

Guyot de Fère.

Barjavel, *Biographie vauclusienne*.

* **GIBERTONI** (*Paolo*), peintre de l'école de Modène, né dans cette ville, vers 1700, mort à Lucques, en 1760. On ne sait s'il étudia la peinture dans sa patrie ou à Bologne. Il alla se fixer à Lucques, où il ne tarda pas à se faire la réputation d'un habile peintre d'arabesques. Il savait donner à ses compositions une grande variété, sans cependant nuire à la symétrie, y introduisant des animaux, rendus avec autant d'esprit que de goût. Il fit aussi des paysages à fresque, justement estimés, et un très-petit nombre de tableaux à l'huile, fort recherchés des amateurs.

E. B—n.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*. — Tiraboschi, *Notizie degli Artifici Modenesi*.

* **GIBIEUF** (*Guillaume*), théologien français, né à Bourges, dans la dernière moitié du seizième siècle, mort le 6 juin 1650. Il avait un frère, Pierre, qui fut conseiller au présidial de Bourges et échevin de la même ville (1620-21). Leur père Edme était lieutenant civil au même bailliage. Quant à Guillaume, élevé par le cardinal de Bérulle, il étudia la théologie, et fut reçu en 1612 docteur en Sorbonne. L'année précédente il avait, avec quatre autres prêtres comme lui, et sous la direction de Pierre de Bérulle, alors aussi simple prêtre, formé le noyau de la Congrégation de l'Oratoire; cette congrégation fut autorisée en 1612 par lettres patentes du roi. Approuvée par une bulle de Paul V, du 10 mai 1613, elle fut transférée en 1615 dans la rue Saint-Honoré. Jusque là elle avait résidé dans une vieille maison de la rue Saint-Jacques. Son général, qui avait introduit en France l'ordre des Carmelites, fit de Gibieuf son vicaire général. Gibieuf était en même temps abbé commendataire de Juilly, maison qu'occupaient alors des chanoines réguliers. Le relâchement de ces religieux engagea le nouvel abbé à solliciter leur réforme auprès du cardinal de La Rochefoucauld. La maison de Juilly fut réunie à celle de Sainte-Geneviève, et plus tard à la congrégation de l'Oratoire. On prétend que par modestie Gibieuf refusa l'évêché de Nantes. Il mourut au séminaire de Saint-Magloire, dont il a été le premier supérieur. On a de lui : *De Libertate Dei et creaturæ*; Paris, 1630, in-4°. Cet ouvrage lui valut le nom de *précurseur du jansénisme*. Cependant, dans les troubles du jansénisme, Gibieuf, qui s'intéressait à ces débats, se montra tellement scandalisé des opinions de Port-Royal qu'il crut devoir prendre toute espèce de mesures pour empêcher leurs livres de pénétrer dans les cloîtres des Carmelites, et il écrivit en 1649 une lettre circulaire à ces religieuses dans laquelle il leur en défend la lecture; — *La Vie et les Grandeurs de la très-sainte Vierge*; Paris, 1637, 2 vol. in-8°. Après sa mort on publia de

lui trois *Catéchèses de la manière de vie parfaite à laquelle les chrétiens sont appelés;* Paris, 1653, in-12. Le père Senault avait déjà tiré de ses manuscrits *La Vie de Madeleine de Saint-Joseph, carmelite déchaussée;* Paris, 1645, in-4°. Gibieuf avait travaillé avec son confrère le P. Bourgoing à la première édition des *Œuvres du cardinal de Bérulle*, qui parut en 1644, in-fol., à Paris. Il fut lié avec les savants les plus distingués de son temps, et l'on prétend que Descartes l'avait chargé d'examiner les *Méditations sur la Physique.* H. BOYER.

Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle.* — *Biblioth. des livres jansénistes.* — Moréri, *Dictionn. histor.* — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée.* — Le Bas, *Dictionn. encyclop.*

GIBIUS. *Voy.* GIBBS.

GIBONAIS (DE LA). *Voy.* LAGIBONAIS.

GIBRAT (*Jean-Baptiste*), géographe et théologien français, né aux Cubanes, près de Tarbes, le 23 novembre 1727, mort à Castelnaudary, en décembre 1803. Il enseigna les belles-lettres, et devint principal du collége de Tarbes. Pendant la révolution il s'était rangé du parti constitutionnel, ce qui lui attira plus tard des persécutions. Outre quelques missels, on a de lui : *Géographie moderne;* Paris; — *Géographie ancienne, profane et sacrée;* Paris, 1790, 4 vol. in-12.

Les Siècles littéraires.

GIBSON (*Richard*), peintre anglais, surnommé *Le Nain*, né en 1615, mort en 1690. Il fut l'élève de Francis Cleyn, et imita plus tard les ouvrages de Lely. Dans sa jeunesse, Gibson avait été domestique de lady Mortlake, qui, remarquant son goût pour la peinture, lui fournit les moyens d'étudier cet art. Il fut ensuite page de Charles I[er], et épousa Anne Sepherd, qui était naine comme lui. Le roi honora leur mariage de sa présence. Les deux époux étaient de même taille, c'est-à-dire avaient 3 pieds 10 pouces d'Angleterre. Ils eurent neuf enfants, dont cinq parvinrent à l'âge de maturité, et furent de taille ordinaire. Gibson vécut soixante-quinze ans, et sa femme quatre-vingt-neuf. Il existe des portraits de Gibson par Vandyck, Dobson et Lely.

Pilkington, *Dictionary of Painters.* — *English Cyclopædia.*

GIBSON (*Edmond*), archéologue et théologien anglais, né en 1669, mort en 1748. Il était fils d'Edmond Gibson, de la paroisse de Bampton, dans le Westmoreland. Il fit ses études avec un grand succès, d'abord dans son comté natal, puis à l'université d'Oxford. Il s'occupa particulièrement des langues du Nord, et par de savantes éditions d'anciens auteurs anglais il se plaça au premier rang des archéologues et des philologues de son temps. Son savoir lui valut la protection de l'archevêque de Canterbury, Tenison, qui le prit pour chapelain. Il devint ensuite recteur de Lambeth et archidiacre de Surrey. En 1715 il succéda comme évêque de Lincoln à Wake, appelé au siége épiscopal de Canterbury, et en 1723 il fut nommé évêque de Londres. Cette position lui donna une grande influence sur les affaires ecclésiastiques, et il en usa toujours avec un esprit de liberté et de tolérance. Dans la vie privée, il se fit aimer et estimer. On a de lui une édition du *Polemo-middiana* de Drummond; 1691, in-4°; — le *Chronicon Saxonicum*, avec une traduction latine et des *Index;* Oxford, 1694, in-4°; — *Librorum manuscriptorum Catalogus;* Oxford, 1694, in-4°; — le *Julii Cæsaris Portus Iccius illustratus* de W. Somner, avec une dissertation; 1694; — une édition de Quintilien, *De Arte Oratoria*, avec notes; Oxford, 1693, in-4°; — une traduction anglaise de la *Britannia* de Camden; 1695, in-fol.; — *Vita Thomæ Bodleii*, et *Historia Bibliothecæ Bodleianæ*, dans les *Catalogi librorum manuscriptorum in Anglia et Hibernia in unum collecti;* Oxford, 1697, in-fol.; — *Reliquiæ Spelmannianæ;* 1698, in-fol.; — *A short State of some present questions in convocation;* 1700, in-4°; — *Synodus Anglicana;* 1702; — *Codex Juris ecclesiastici Anglicani;* 1713, in-fol.; — *Visitation parochial and general, with a sermon, and some other tracts;* 1717, in-8°; — *A Collection of the principal Treatises against Popery, in the papal controversy, digested into proper heads and titles, with some prefaces of his own;* Londres, 1738, 3 vol. in-fol.

Biographia Britannica. — Coxe, *Life of Walpole.* — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

GIBSON (*William*), mathématicien anglais, né en 1720, à Boulton, près d'Appleby (Westmoreland), mort le 4 octobre 1791. Resté orphelin de bonne heure, sans avoir reçu la moindre éducation, d'abord au service d'un fermier, puis fermier lui-même, il fut entraîné vers la science des nombres par une vocation impérieuse. Il dut commencer par apprendre à lire, afin de pouvoir consulter des traités d'arithmétique; une fois en possession des premiers éléments, et sans avoir même la ressource de l'écriture, il franchit rapidement les difficultés du calcul, et parvint à faire de mémoire les opérations les plus compliquées. L'écriture lui devenant indispensable, il l'apprit, et s'adonna à la géométrie. Son excellente mémoire et son habitude de l'arpentage lui en rendirent l'étude facile. L'arithmétique et la géométrie le disposaient à l'intelligence de l'astronomie et de la physique, vers lesquelles l'attirait son admiration pour les grandes œuvres de la nature. Il appliqua à l'étude des corps célestes ses notions de géométrie, et il trouva de nouveaux secours dans l'algèbre, dont il s'appropria les plus hautes méthodes de calcul. Ainsi, sans maîtres, à l'aide d'un petit nombre de livres, à force d'y penser et d'y travailler, Gibson avait parcouru le cercle entier des sciences mathématiques. Ce grand exemple du pouvoir des facultés naturelles fit du bruit. De tous côtés on voulut mettre à l'épreuve la science du fermier Willy Gibson. Aux questions

qui lui venaient même des académiciens de Londres, le rustique mathématicien répondait soit par des lettres particulières, soit dans des recueils annuels, tels que les *Gentleman's* et *Ladies' Diaries*, le *Palladium*. Il ne quitta pas sa ferme; mais dans les quarante dernières années de sa vie, il eut en pension chez lui une dizaine d'écoliers, et, malgré son manque d'instruction première, il se montra un professeur excellent. Il fut plus d'une fois nommé par le parlement commissaire pour fixer les limites des communes. Ses succès ne lui avaient point donné d'orgueil, et sa vie privée fut toujours digne d'estime. Il n'a laissé aucun ouvrage.

Gentleman's Magazine, vol. LXI. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

*GIBSON (*John*), statuaire anglais, né à Gyffyn, près de Conway, dans le pays de Galles, en 1791. Son père, natif d'Anglesey, était jardinier dessinateur. M. Gibson dès sa première enfance se plut à retracer sur des morceaux d'ardoise les objets animés ou inanimés qui attiraient son attention dans les champs et sur les routes, et grâce aux soins intelligents de sa mère, il parvint à le faire avec facilité et exactitude. Vers l'âge de dix ans, un nouveau monde s'ouvrit devant lui: son père alla s'établir à Liverpool. L'enfant, qui n'avait vu jusque là que les humbles estampes qui décoraient la maison paternelle, ne se lassait pas d'admirer les objets d'art (gravures et tableaux) étalés chez les marchands. En allant à l'école et en en revenant, il les regardait jusqu'à ce qu'il les eût gravés dans sa mémoire, et de retour au logis, il les dessinait fidèlement. Malgré ces précoces dispositions, son père, qui se souciait peu de le voir devenir sculpteur ou peintre, le mit en apprentissage chez un ébéniste. Le jeune homme prit ce métier en grand dégoût; heureusement il en fut tiré par des fabricants d'objets en marbre, MM. Francis, qui l'employèrent chez eux aux appointements de 70 livres, l'encouragèrent à dessiner, à modeler, à manier le ciseau, lui fournirent les moyens de le faire avec profit, le traitèrent avec une grande considération, et le présentèrent à Roscoe, l'auteur de la vie de Laurent de Médicis. Roscoe reçut souvent chez lui le jeune artiste, lui ouvrit sa riche galerie, et, le voyant très-enthousiaste de Michel-Ange, il le détourna de ce maître exagéré, et le guida vers les plus purs modèles de l'art ancien. Il avait l'intention d'envoyer à ses frais son jeune protégé à Rome; mais des pertes commerciales l'ayant forcé de mettre des bornes à sa libéralité, il s'adressa à de riches amis, et bientôt une souscription permit à M. Gibson d'étudier à loisir dans la capitale des arts.

Muni de lettres de recommandation pour Canova, et des conseils de Flaxman, il se mit en route, et arriva à Rome au mois d'octobre 1817. Canova lui fit le plus cordial accueil, lui promit ses leçons, et lui offrit même des secours d'argent. M. Gibson n'accepta que les leçons. Quatre ans se passèrent en études, avant que le jeune sculpteur anglais se hasardât à donner une œuvre au public. Le beau groupe de *Mars et Cupidon* exécuté en marbre pour le duc de Devonshire, et placé aujourd'hui dans la galerie de Chatsworth, fut son début. Il exécuta vers le même temps, pour sir Georges Beaumont, un groupe de *Psyché et des zéphyrs*, dont il fit des répétitions pour le prince Torlonia et le grand-duc héréditaire de Russie. Malgré le succès de ces ouvrages, M. Gibson ne se crut pas assez sûr de son talent pour se passer de maître, et après la mort de Canova il entra dans l'atelier de Thorwaldsen. Il s'y confirma dans la voie qu'il avait suivie jusque là, et à laquelle il est toujours resté fidèle. La sculpture poétique, imitée de l'antiquité grecque, a gardé toutes ses prédilections. Mais ses œuvres les plus mythologiques, toujours élégantes et gracieuses, ne sont pas de serviles copies de l'antique, et ses personnages de convention, ses *Amours*, ses *Psychés*, ses *Chasseurs grecs*, ses *Bergers endormis*, ses *Amazones blessées*, malgré leur élégante pureté de formes, ont une expression vraie, un caractère personnel. En traitant des sujets historiques, M. Gibson n'a pas eu moins de succès que dans ses sujets poétiques, bien qu'il y ait montré peut-être un génie moins heureux. Sa statue de la *reine Victoria* pour le palais de Buckingham, la statue de *Huskisson* dans le cimetière de Liverpool, celle de *Sir Robert Peel*, pour l'abbaye de Westminster, sont des œuvres distinguées, mais non supérieures. On reproche au sculpteur d'avoir donné à ses personnages des costumes classiques et d'avoir représenté Huskisson et Peel comme des sénateurs romains, non comme des membres de la chambre des communes. Dans ces derniers temps, M. Gibson a pris un parti qui prête beaucoup aussi à la controverse. Il a colorié certaines parties de ses statues de marbre. Cette méthode, qui a de nombreux précédents chez les Grecs, est trop contraire au goût moderne pour être généralement adoptée; mais appliquée avec goût et précaution à des sujets mythologiques, elle peut leur donner quelque chose de neuf et de piquant.

Depuis 1817 M. Gibson a continué de résider à Rome; il n'a fait en Angleterre que de rares et courtes apparitions; mais ses ouvrages y ont solidement établi sa gloire, et l'ont placé au premier rang des artistes anglais contemporains.

The English Cyclopædia (*Biography*). — *Men of the Time*. — *Art Journal*, mai 1850.

GICHTEL (*Jean-Georges*), écrivain mystique allemand, né à Ratisbonne, en 1638, mort à Amsterdam, en 1710. Issu d'une famille distinguée, il étudia la théologie et le droit à l'université de Strasbourg. Il fut ensuite attaché au tribunal supérieur de Spire, et en 1664 il se distingua à Ratisbonne comme avocat dans plusieurs procès. C'est à lui qu'on doit la première édi-

tion des ouvrages de Jacques Bœhme, publiée à Amsterdam en 1682. Gichtel, voulant faire prévaloir dans l'Église chrétienne les idées théosophiques et ascétiques, se lia, dans ce but, avec un certain baron nommé de Weltz. D'après Gichtel, la *parole divine, proclamée par sa propre bouche*, devait être préférée aux Saintes Écritures. Il se trouva, peu de temps après son retour dans sa ville natale; accusé comme un rêveur dangereux; il fut mis en prison, chassé du barreau, privé du droit de cité et exilé. Plus tard, la municipalité de Ratisbonne lui offrit la charge de syndic, mais il la refusa. Il se rendit en 1667 en Hollande, et y finit ses jours, dans la pauvreté. Quant à ses adeptes, on les vit jusqu'à nos jours, quoique peu nombreux, à Amsterdam, à Leyde et en Allemagne même. Ils se nommaient *gichteliens* et *frères des anges;* ils se croyaient égaux aux puissances célestes, soit par leur célibat, leurs divertissements, leurs contemplations, soit par leur manière de vivre, différente des autres hommes. Les lettres de Gichtel furent publiées, à l'insu de l'auteur, par Godefroi Arnold, en 1701 et 1708, d'abord en deux puis en trois volumes. Plus tard il en parut une collection complète, en six volumes, sous le titre *Practische Théosophie;* Leyde, 1722.

N. Kubalski.

Reinbeck, *Sur la vie et les doctrines de Gichtel;* Berlin, 1732.

* **Gicquel des Touches** (*Pierre-Guillaume*), navigateur français, né le 20 avril 1770, à Dinard (Ille-et-Vilaine), mort à Saint-Malo, le 17 décembre 1824. Il débuta dans la marine, à l'âge de quatorze ans, par un voyage à la côte de Guinée. S'étant fait remarquer de bonne heure par la promptitude et l'exactitude avec lesquelles il observait et calculait, il fut choisi en 1791 par d'Entrecasteaux pour faire partie de l'expédition envoyée à la recherche de La Pérouse (1). Attaché pendant la campagne à M. Beautemps-Beaupré, il mérita le nom d'habile observateur, que lui a donné ce célèbre ingénieur (*Traité de la Levée des Plans*, p. 4). D'Entrecasteaux le récompensa de son zèle et de ses travaux en donnant son nom à une pointe dans le détroit d'Entrecasteaux, au sud de la terre de Van-Diemen, et à une des terres qu'il découvrit (*Atlas de ce voyage*, feuilles 3, 4, 21 et 31). Devenu lieutenant de vaisseau, il fut embarqué en 1800 sur la corvette *Le Géographe*, faisant partie de l'expédition du capitaine Baudin aux terres australes. Envoyé de l'Ile de France à Paris, pour remettre au ministre des dépêches du commandant de l'expédition, il réclama sans succès l'exécution des promesses qui lui avaient été faites avant son départ. Mécontent de l'accueil qu'il avait reçu, il donna sa démission, et alla épouser à Sainte-Croix de Ténériffe une demoiselle qu'il avait connue dans ses voyages. Là, il arma un bâtiment pour Mozambique, et les suites de cette campagne le menèrent à Buenos-Ayres, au moment où les Anglais attaquèrent cette ville. C'est à son intelligence et à son courage que cette ville importante dut son salut en cette circonstance. Le feu de la goëlette qu'il commandait écrasa les Anglais quand ils se présentèrent devant un défilé où il s'était embossé. Les habitants, en signe de gratitude, lui envoyèrent un mulet chargé de piastres fortes, et M. de Linières, gouverneur général, lui offrit le brevet de colonel avec le commandement d'un régiment. Gicquel refusa tout, et n'accepta qu'un beau cercle de Borda dont le gouverneur lui fit présent en l'accompagnant des lettres les plus flatteuses. Il était revenu depuis quelque temps à Ténériffe, lorsqu'y arriva le général Daendels, cherchant les moyens de passer à Batavia, dont il était nommé gouverneur. Après une traversée de cent cinq jours, pendant laquelle il sut dérober sa marche aux croiseurs anglais, le navire américain qu'il avait frété arriva à Batavia sans avoir vu d'autre terre que celle de Java, sur laquelle il atterrit le 1er janvier 1808, par une grande brume, tant il était sûr de l'exactitude de ses observations. Le général Daendels l'ayant déterminé à rester à Java, le nomma aux fonctions d'adjudant-général de la marine, qu'il remplit jusqu'à la prise de l'île en 1811. Les services qu'il rendit pendant ces trois années sont immenses. La marine hollandaise était nulle, les côtes étaient journellement dévastées par les pirates de la Sonde et de l'île Célèbes. Gicquel se chargea d'en délivrer la colonie. Il parcourut les forêts, recueillit les plantes propres à faire des câbles et du filin, abattit les bois, et, se faisant ingénieur, il construisit avec le secours d'ouvriers qu'il forma lui-même, cent quarante-cinq bâtiments de diverses grandeurs portant une ou deux pièces d'artillerie, les fit monter par des canonniers, des matelots, des capitaines même, qu'il forma également, et en moins d'une année il eut purgé les côtes de Java des essaims de pirates qui les infestaient. A la prise de l'île, les Anglais lui firent des offres magnifiques pour le décider à rester dans le pays; mais il préféra aux richesses une captivité qui assurait le repos de sa conscience. A son retour de prison en 1814, il fut compris sur les listes de la marine comme capitaine de vaisseau de secours; mais ce fut pour peu de temps, car il fut admis à la retraite, au mois de juillet 1816, au moment où il terminait l'ouvrage intitulé : *Tables comparatives des principales dimensions des bâtiments de guerre français et anglais, de tous rangs, de leur mâture, gréement, artillerie, etc., d'après les derniers règlements; avec plusieurs autres tables relatives à un système de mâture proposé*

(1) Il remplissait au départ (Brest, 28 septembre 1791) les fonctions de second pilote à bord de *La Recherche*. Il fut nommé enseigne le 6 février 1793. (La Billardière, *Relation du Voyage à la recherche de la Pérouse*, etc.; Paris, an VIII, t. I, introduction, p. xiij.

comme plus convenable que celui actuel, aux bâtiments de guerre français, ouvrage utile aux officiers de la marine royale; Paris, 1817, in-4°. Retiré à Saint-Malo, Gicquel, jusqu'à sa mort, commanda plusieurs bâtiments de commerce. Nous connaissons encore de lui les ouvrages suivants : *Traité des Manœuvres courantes et dormantes, contenant le gréement des bâtiments marchands de différentes espèces, de trente-quatre à quinze pieds de largeur;* Paris, 1818, in-8°; — *Lettre contenant des renseignements importants sur les îles de Tristan d'Acunha* (*Annales marit.*, t. VIII, p. 431-433); — *Remarques sur les îles de Los ou des Idoles* (ibid., p. 759-775); — *Instruction sur la route d'Europe à Rio de la Plata, et sur la navigation de ce fleuve* (id., t. XII, p. 301-346).

P. Levot.

Archives de la marine. — Annales maritimes et coloniales. — Documents inédits.

***GICQUEL DES TOUCHES** (*Auguste-Marie*), navigateur français, frère du précédent, né à Rennes, le 26 août 1784, mort à Brest, le 16 janvier 1855. Il n'avait pas encore dix ans lorsqu'il fut embarqué comme mousse, le 4 juin 1794, sur la frégate *La Gentille*, d'où il passa sur la flûte *La Ferme*, qu'une division anglaise captura dans la baie de Saint-François (Guadeloupe). Sur *Le Nestor*, *Le Jean-Bart* et *Le Desaix*, où il servit de 1799 à 1801, il participa à quatre combats. Après celui d'Algesiras, le capitaine Christy-Pallière, commandant du *Desaix*, demanda pour lui le grade d'enseigne de vaisseau, quoiqu'il n'eût pas encore dix-sept ans. Il se fit encore remarquer sur ce vaisseau lorsqu'en février 1802, il fut jeté sur les récifs de Picolet (Saint-Domingue). Il parvint à en maintenir la mâture, dont la chute sur le pont aurait infailliblement causé de grands malheurs. Nommé enseigne en 1803, à son retour d'une nouvelle campagne, puis chevalier de la Légion d'Honneur le 5 février 1804, il soutint sur *L'Intrépide* les combats du cap Finistère et de Trafalgar. Le plus ancien des officiers restés à bord après la désastreuse journée de Trafalgar, il déploya autant d'activité que de tact et d'énergie pendant les trois jours qui suivirent, et parvint à se faire respecter non-seulement de l'équipage français, mais encore des deux cents Anglais qui avaient amariné *L'Intrépide*. Tout en faisant ses efforts pour diriger ce vaisseau vers la côte de Cadix, il sut le maintenir à flot pendant la tempête qui succéda à la bataille, et sauva ainsi les trois cents Français restant à bord. Son habile et courageuse conduite en cette circonstance lui valut plus tard une lettre de félicitations que les officiers de *L'Intrépide*, prisonniers à bord du *Britannia*, lui adressèrent en Angleterre. Rendu à la liberté, et devenu lieutenant de vaisseau, il prit part, comme second de la frégate *La Dryade*, capitaine Baudin, au combat dit du *Romulus* (13 février 1814).

Gicquel continua de naviguer depuis 1814; mais ses services eurent désormais un caractère tout différent de ceux qu'il avait rendus sous l'empire; le marin combattant fit place à l'officier recherchant et appliquant les moyens de perfectionner les diverses parties du service qui lui est confié. Commandant en 1817 la gabarre *La Loire*, expédiée au Sénégal, il prit sur lui de rester dans cette colonie pour y recueillir les malheureux naufragés de *La Méduse*, bien que ses instructions lui prescrivissent de revenir immédiatement en France; le ministre approuva cette généreuse désobéissance. A son retour, il proposa et fit adopter, à bord des bâtiments de l'État, un mode d'installation du magasin général qui depuis longtemps y est devenu réglementaire. Employé à terre pendant les trois années suivantes, il consacra ses loisirs à l'étude, traduisit de l'anglais plusieurs instructions nautiques sur les côtes de la Manche et de la mer du Nord, composa un long mémoire sur les courants de l'Atlantique, compléta le *Manœuvrier* de Bourdé de Villehuet, et inséra dans les *Annales maritimes et coloniales* les travaux suivants : *Lettre sur des bancs, des vigies et des courants inconnus* (t. VIII); — *Rentrée des bâtiments de guerre* (ibid.). M. Tupinier ayant répondu à cet article par trois lettres signées *Pontophile*, et insérées dans les t. X et XII de ce recueil, Gicquel répliqua dans ce dernier volume; — *Observations sur diverses améliorations à faire dans l'accastillage et l'emménagement des bâtiments du roi* (t. VIII); — *Observations sur le système actuel de mâture et sur la nécessité de rendre le système de mâture supérieure plus marin qu'il n'est* (t. X); — *Lettre sur le plan d'un vaisseau de 80 canons proposé par M. Lair, directeur des constructions navales, à Brest* (ibid.). Plusieurs des vues exposées dans ces divers écrits ont, plus ou moins promptement, été mises en pratique, et sont aujourd'hui réglementaires. Promu capitaine de frégate le 17 septembre 1819, il fut chargé d'armer et installer la frégate *La Jeanne d'Arc*, construite sur des plans nouveaux, et il fit comme second de cette frégate, en 1821, une campagne dans le Levant, suivie d'une autre de 1822 à 1824, aux côtes d'Espagne, sur *Le Cuirassier*, dont il était commandant. A son retour d'une campagne à la mer du Sud, sur la gabarre *La Moselle*, il fut nommé capitaine de vaisseau (1827) et chargé presque aussitôt de faire à bord du vaisseau rasé *La Guerrière*, dont le commandement devait lui être confié plus tard, l'application d'un plan d'arrimage d'après lequel les vaisseaux rasés, qui faisaient constamment de graves avaries à la mer, pouvaient, étant convenablement arrimés, acquérir les meilleures qualités nautiques. Gicquel a exposé son système dans le t. XLV des *Annales maritimes et coloniales*, sous ce titre : *Plan*

d'arrimage pour les vaisseaux rasés, appliqué à bord de la frégate La Guerrière; *en vertu de la dépêche ministérielle du* 24 *janvier* 1828, *avec une planche*. Armé et commandé par lui en 1831, ce vaisseau se trouva posséder les qualités qu'il lui avait reconnues. La guerre ne semblant pas devoir éclater, *La Guerrière* fut désarmée et son commandant nommé au poste de directeur des mouvements du port de Brest, qu'il n'accepta que pour deux ou trois ans au plus, en disant qu'il ne voulait pas renoncer à la navigation, et que si la guerre devait avoir lieu, il préférerait conserver le commandement de *La Guerrière*. Quoi qu'il en soit de cette déclaration et de la demande d'un commandement à la mer, par lui réitérée quinze fois de 1832 à 1841, il fut maintenu dans ce poste, par la raison, très-fondée du reste, que par son habile, intègre et active direction du service complexe dont il était chargé, il rendait d'aussi grands services que s'il eût été embarqué; et quand il invoqua ces services pour justifier ses droits à une position hiérarchique plus élevée, le défaut de service à la mer lui fut réglementairement opposé comme obstacle à l'admission de sa demande. Lorsqu'il fut admis à la retraite, en 1845, il comptait cinquante années de service, dont quatorze à la direction du port de Brest, où il avait marqué son passage par l'organisation des gabiers de port, des pompiers et du matériel d'incendie. Dans l'exercice de ces fonctions, il rédigea en outre un travail déterminant la force de toutes les parties du gréement, et un autre équivalant pour la voilure. Le premier a servi de base au règlement actuel sur cette partie de l'armement des bâtiments de la flotte, jusque alors exécutée différemment dans chaque port; par le second, il a fait supprimer l'échancrure sur le côté des voiles, qui s'orientent infiniment mieux et ne font plus le sac. Il fit aussi régler d'une manière uniforme les dimensions, variables selon les ports, des pavillons nationaux et étrangers, et il parvint, non sans peine, à obtenir de grandes améliorations dans l'épuration du chanvre et le blanchissage des toiles. Animé, dans sa retraite, de la même sollicitude pour la marine que quand il la servait activement, il a publié dans le t. C des *Annales maritimes et coloniales* une *Lettre contenant la rectification de plusieurs erreurs commises par M. Thiers dans son* Histoire du Consulat et de l'Empire *au sujet de la bataille de Trafalgar*. Dans le cours de sa longue carrière, il avait accompli maints actes de dévouement attestant son humanité; nous ne citerons que le suivant. Un homme de *L'Intrépide* étant tombé à la mer, le 12 juillet 1805, par un gros temps, il n'hésita pas à se jeter sur-le-champ dans un frêle canot, et parvint, après bien des efforts qui mirent plus d'une fois sa vie en danger, à sauver le malheureux matelot, nageant depuis une heure et demie. P. Levot.

Archives de la marine. — *Annales maritimes et coloniales*. — *Documents inédits*.

Gié (*Pierre* de Rohan, dit de), maréchal de France, né au milieu du quinzième siècle, en Bretagne, mort le 22 avril 1513. Il quitta son pays natal vers 1470, et vint à la cour du roi Louis XI, dont il gagna la confiance. Maréchal de France cinq années après, il commandait dans la Flandre en 1479, lors de la rupture de la trêve entre le roi et Maximilien d'Autriche. Après la mort de Louis XI, on le voit encore chargé de protéger les frontières de la Picardie contre les Autrichiens. Il accompagna Charles VIII dans son expédition d'Italie, et « menait l'avant-garde à la bataille de Fornoue, où il fit fort bien selon aucuns et selon autres non, d'autant que, cependant que tous les autres ruoient les coups, il s'amusa toujours à tenir son ost coy (*Brantôme* (1)) ». Ce fut lui qui délivra le duc d'Orléans, alors assiégé dans Novarre et se soutenant à peine « avec gens tous pressés de faim et de maladie ». Il se montrait du reste homme de goût et ami des arts; et quand il revint en Italie à la suite de Louis XII, en 1499, il obtint de la seigneurie de Florence neuf bustes, sept en marbre et deux en bronze, parmi lesquels s'en trouvait un de Charlemagne. On commanda même pour lui une statue de David (2) à Michel-Ange. Louis XII le fit gouverneur d'Angers, lieutenant général en Bretagne, chef du conseil en l'absence du cardinal d'Amboise, et lui confia l'éducation du jeune François, comte d'Angoulême, héritier de la couronne. Mais il perdit tout crédit à la cour lorsque, pendant une maladie grave dont fut atteint le roi, il fit de sa propre autorité arrêter et conduire à Saumur des bateaux que la reine envoyait à Nantes chargés de ses plus précieux effets (1504). Louis XII rétabli, celle-ci, « princesse fort prompte à la vengeance », demanda la punition du maréchal, et le 9 février 1505 le parlement de Toulouse le condamna, non pour crime de lèse-majesté, comme le voulait la reine, mais « pour réparations de quelques excès et pour certaines causes et considérations », mots vagues qui prouvaient dans ses juges une faible croyance à sa culpabilité. Louise de Savoie, mère de François, à l'instigation de laquelle il avait agi dans cette circons-

(1) Le même écrivain, dans un passage inédit que nous empruntons à l'édition de ses Œuvres préparée pour la *Bibliothèque Elzevirienne*, venge ainsi Gié des attaques de ses ennemis à cette occasion : « *Ceux qui le veulent accuser disent que c'estoit bien faict de demeurer ainsi ferme à mode de secours pour le porter à l'extremité où il y auroit besoing, et d'autant en estonner l'ennemi, ne pouvant penser où il donneroit. Si en debvoyt-il pourtant en desbander la moytié et l'autre garder prez de luy. Nous avons veu plusieurs grands capitaines en fayre de mesmes, tant estrangers que des nostres, dont en allegueray plusieurs exemples; mais ce sera sur un autre subjet.* » (Art. du maréchal de Gié.)

(2) Cette belle statue, dont le Louvre croit posséder une esquisse, eut un sort malheureux. Après la disgrâce de Gié, on la remit à Robertet (voyez ce nom); et depuis l'on a perdu ses traces.

tance, l'abandonna. Il en était fort amoureux; et c'est d'elle qu'il dit alors : « Si j'avois toujours servi Dieu comme j'ai servi Madame, je n'aurois pas grand compte à rendre après ma mort. » En vertu de ce jugement, il fut suspendu pour cinq ans de ses fonctions de maréchal, dépouillé de ses autres dignités et remplacé par Artus de Gouffier auprès du jeune prince dont il dirigeait l'éducation. Il alla s'établir dans son château du Verger, entre Angers et La Flèche, et se consola en embellissant sa retraite. Les pièces de son procès sont conservées à la Bibliothèque impériale, département des manuscrits, n° 8357.

Louis Lacour.

Brantôme, *Hist. des grands Capitaines*, art. *Gié*. — Philippe de Comines, *Mémoires*, ch. XVII. — *Tableau du règne de Louis XII*, dans la collection Petitot, 1re série, t. XV, p. [illegible]. — Gaye, *Carteggio inedito d'Artisti dei secoli XIV, XV, XVI*, t. II, p. [illegible]. — *Athenæum français*, t. I, p. 483-490. — Piganiol, *Description de la France*, tables, au mot *Verger (du)*.

GIEDROYC (*Romuald-Thadée*, prince), général polonais, né à Podruska (Lithuanie), le 7 février 1750, mort à Varsovie, le 19 octobre 1824. En 1765, il s'enrôla dans l'infanterie polono-lithuanienne, et à l'époque de la confédération de Bar (1768-1772), il combattit contre les Russes, d'abord sous Kasimir Pulaski, et plus tard sous Michel-Kasimir Oginski, grand-général de Lithuanie. Il se distingua aux combats de Grodno, de Molczadz et de Bezdziez. En 1784, il fut nommé nonce ou député à la Diète de Grodno. En 1792, en qualité de général major, il combattit les Russes qui envahirent la Pologne pour renverser la constitution du 3 mai 1791, parce qu'elle devait régénérer ce pays et le soustraire à la fatale influence du cabinet de Saint-Pétersbourg. En 1794, lorsque Kosciuszko fut nommé dictateur, le général Giedroyc fut l'un des premiers à combattre les Russes en Lithuanie, d'abord à Iewié, entre Kowno et Wilna, ensuite à Salaty, vers les frontières de Kourlande, où, le 29 juillet 1794, il gagna la bataille qui lui valut le grade de lieutenant général, une bague d'honneur portant l'inscription : *La patrie à son défenseur*, et l'autorisation de former un nouveau régiment portant le nom de *régiment de Salaty*, avec la faculté de nommer lui-même les officiers. Plus tard le général Giedroyc se distingua à Grodno, à Kuligow, et combattit à Praga. Fait prisonnier de guerre par Souvaroff, il recouvra sa liberté, et se rendit en 1796 en France, qu'il quitta bientôt; se trouvant à Dresde, les patriotes polonais lui offrirent le commandement des légions polonaises qui devaient se former soit en France, soit en Italie; mais Giedroyc déclina cet honneur, et aida lui-même à nommer à ce commandement le général J.-H. Dombrowski, qui justifia pleinement la confiance de ses compatriotes. Giedroyc, retiré dans ses terres en Samogitie, reparut sur la scène politique en 1812. Après l'entrée de Napoléon Ier à Wilna, Giedroyc fut nommé général inspecteur et organisateur des nouvelles troupes lithuaniennes. Pendant la désastreuse retraite de Moskou, il quitta Wilna à la tête des débris de ses soldats, franchit le Niémen et la Vistule; mais à Sierakow il fut fait prisonnier avec son fils Joseph; relégués à Arkhangel, ils ne reparurent en Pologne qu'à la paix de 1814. Giedroyc fut nommé à Varsovie membre du comité, chargé d'une nouvelle organisation de l'armée polonaise, sous les ordres du grand-duc Constantin Pavlovitsch.

Giedroyc a laissé deux fils et deux filles. L'aîné est l'objet de l'article suivant. Le cadet *Constantin-Alexandre-Julien* (né à Bobien, en Lithuanie, le 1er mai 1805, mort à Varsovie, le 16 avril 1844), fut chambellan de l'empereur Nicolas et vice-directeur de l'administration générale du royaume de Pologne. — La fille aînée du général Giedroyc, la princesse *Cunégonde-Rose Françoise* (née à Varsovie, le 1er février 1793) dame du palais de l'impératrice Joséphine, vit aujourd'hui retirée à Paris. Quant à la seconde fille, *voy.* Rautenstrauch (Madame de).

L. Chodzko.

Journal de Varsovie du mois de nov. 1824.

GIEDROYC (*Joseph - François - Xavier*, prince), général polonais, fils de Romuald Giedroyc, né à Steezo (Lithuanie), le 3 décembre 1787, mort aux Ternes, près Paris, le 22 mai 1855. Il entra en 1807 dans le 1er régiment des chevau-légers polonais de la garde impériale. Lieutenant en second en 1808, et lieutenant en premier l'année suivante, il fit les campagnes d'Espagne et d'Autriche. Élevé au grade de capitaine adjudant-major, il commença, dans ce grade, la guerre de Russie, entra à Wilna à la suite de l'empereur (1812), et rendit les plus grands services à son père, que Napoléon venait de nommer organisateur et commandant général de l'armée polonaise formée en Lithuanie. Fait prisonnier, avec son père, à la suite d'un combat qu'ils durent soutenir (13 février 1813) à Sierakow, ils furent conduits à Mézène, au bord de la mer Blanche, sous le cercle polaire, dans le pays des Samoïèdes. Rendu à la liberté par ordre de l'empereur Alexandre (1814), et ne voulant pas s'enrôler dans l'armée polonaise formée sous l'autorité russe, Joseph Giedroyc repartit pour la France, où il arriva au moment du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Reprenant alors son grade d'adjudant commandant à l'état-major de l'empereur, il combattit à Waterloo, et suivit l'armée française sur la Loire. Rentré en Pologne, et refusant, en sa qualité d'officier français, de prêter le serment de fidélité que l'empereur Nicolas exigeait de lui, il fut jeté dans un cachot, puis envoyé en Sibérie au moment où la révolution de Pologne éclata. Soit qu'on espérât que les mauvais traitements qu'il allait avoir à souffrir de la peuplade demi-sauvage de Zirana, joints aux quatorze blessures qu'il avait reçues au service de la France, ne tarderaient pas à causer sa mort, soit qu'on voulût faire perdre

sa trace, l'autorité russe ordonna d'effacer son nom du livre criminel, et de le remplacer par un simple numéro. Si ses amis ignoraient le lieu de son exil, son frère, Constantin-Alexandre-Julien, qui remplissait à Saint-Pétersbourg la place de secrétaire au ministère polonais, ne perdit pas de vue ce précieux numéro, et eut le bonheur, après deux ans des plus vives démarches, d'arracher son frère Joseph à la mort qui allait le frapper. Rentré en Pologne, Giedroyc obtint de l'empereur Nicolas la permission de se rendre en France, à la condition spéciale qu'il laisserait son jeune fils à Varsovie. Ne pouvant se résoudre à un tel sacrifice, Joseph Giedroyc l'emmena clandestinement à Paris. Pour punir cet amour paternel, l'empereur Nicolas prononça la confiscation de tous ses biens, y compris ceux de sa femme. A. S....Y.

Article nécrologique de J. Giedroyc, par François Grzymala, ancien conseiller palatinal en Pologne.

GIEDDE (*Ove*), navigateur et amiral danois, né d'une ancienne famille noble, à Tommerup (Scanie), en 1594, mort à Copenhague, en 1661. Il fit ses études à Wittemberg, Leipzig et Iéna, et après un court séjour dans sa patrie il entra dans la garde hollandaise du comte de Nassau. Il y resta peu de temps; car, en 1616, Christiern IV, roi de Danemark, le chargea d'une mission auprès de Frédéric, nouveau duc de Holstein-Gottorp. La Compagnie danoise des Indes orientales venait de se former; Christiern résolut d'en favoriser le développement. Ove Giedde lui présenta un Hollandais, Boschower, qui se disait être premier ministre du souverain de Candy, principale ville de l'île de Ceylan et voyager pour chercher des alliés et passer des traités de commerce avec les princes européens. Cet aventurier promit au roi de Danemark une brillante réception pour ses envoyés et de grands avantâges pour son commerce. Christiern IV fit alors équiper une flotte, dont il donna le commandement à Ove Giedde. Après une traversée de vingt-deux mois, et avoir surmonté des fatigues et des dangers de tous genres, les Danois abordèrent enfin sur les côtes de Ceylan; mais ils furent loin de trouver un accueil favorable sur cette terre promise. Les Portugais la dominaient ou plutôt la ravageaient : sous leur pression, les indigènes refusèrent tous secours aux Danois. Pour comble de mésaventure, Boschower mourut, et le sultan de Candy déclara ne reconnaître aucun des engagements pris par ce Hollandais. Giedde, désespérant de vaincre tant d'obstacles, fit voile pour la côte de Coromandel. Là il eut encore à lutter contre la jalousie des trafiquants déjà établis et la défiance des naturels, si souvent trompés par chaque nation dont le pavillon apparaissait pour la première fois dans les ports indiens. Cependant, il ne se découragea pas, et parvint à acquérir du rajah de Tanjaour, dans le Karnatic, le village maritime de Tranquebar, moyennant une redevance annuelle de 2,000 pagodes. Il fit exécuter aussitôt quelques travaux nécessaires à l'amélioration du port situé à l'embouchure du Cavery, éleva le fort *Dansborg* pour en défendre l'entrée, et par d'excellentes mesures d'ordre il attira dans ses comptoirs les négociants chingulais, bengalis et même européens. Après avoir assuré la prospérité de sa colonie, Giedde revint dans sa patrie et débarqua à Karmsund (Norvège) en février 1622. Christiern IV le combla d'honneurs, et lui confia la direction des mines d'argent de Kongsberg, qui venaient d'être découvertes. Giedde en dirigea l'exploitation, et bientôt par ses soins les revenus du Danemark furent augmentés d'un chiffre sérieux. Giedde se distingua, de 1643 à 1645, dans la guerre que le Danemark soutint contre la Suède et la Hollande, guerre terminée par le désastreux traité de Brömsebro (13 août 1645). Christiern IV, reconnaissant, nomma Giedde sénateur et grand-amiral. En 1657, la guerre s'étant rallumée entre le Danemark et la Suède, après une intermittence de revers et de succès, Ove Giedde vit encore sa patrie obligée de solliciter la paix ; il fut l'un des trois plénipotentiaires chargés de la négocier (*voyez* Frédéric III), et ne l'obtint qu'à la douloureuse condition de céder aux ennemis la Scanie son pays natal. Il passa dans cette province pour y régler ses intérêts privés; mais les hostilités ayant éclaté de nouveau, les Suédois retinrent Giedde comme prisonnier d'État. Il ne revit le Danemark qu'à la fin de la guerre (1660), et ce fut pour y mourir. On a de lui : *Fortegnelfe paa Alt hvad paa ben indianske Reise forfalden er*, etc. (Relation de tout ce qui s'est passé dans l'expédition de l'Inde, depuis le 24 novembre 1618, jusqu'au 4 mars 1622), inséré dans le recueil allemand de J.-H. Schlegel sur l'histoire de Danemark; Copenhague, 1772, t. Ier, 2e partie; — *Négociations avec l'empereur de Candy et le rajah de Tanjaour*, même tome, 3e part., 1773. — Janus Matthieu Gottorp a publié (en danois) : *Ode sur le voyage de Giedde aux Indes orientales;* Copenhague, 1622. Alfred DE LACAZE.

Kraft et Nyerup, *Litteratur-Lexicon*.

GIÉLÉE (*Jacquemart*), poëte français, vivait à Lille dans le cours du treizième siècle. S'emparant de l'idée qui dès le neuvième siècle avait inspiré l'ouvrage si connu sous le nom de *Roman du Renard*, il fut un des nombreux rimeurs du moyen âge qui développèrent cette idée satirique; Giélée donna à son œuvre le titre de *Renart le nouvel*, et, en retraçant les querelles de divers animaux, il voulut flageller les vices et les travers de son époque. Un auteur fort inconnu d'ailleurs, Jean Fenessax, mit en prose le récit de Giélée, et sa rédaction fut publiée à Paris, en 1516, par Michel Le Noir, sous le titre suivant : *Le Livre de maistre Regnard et de dame Herrant, sa femme, livre plaisant et facétieux*. Il fut réimprimé à Paris, sans date (vers 1522), à Lyon en 1528, et il re-

parut à Rouen en 1550, à Paris en 1551, avec une modification sur le frontispice : *Le Docteur en malice, maistre Regnard démonstrant les ruses et cautelles qu'il use envers les personnes*. Legrand d'Aussy en a donné un court extrait (*Fabliaux*, 1829, t. V, p. 321-328). Quant au poëme de Giélée, après être resté longtemps inédit, il a enfin été mis au jour dans l'édition donnée par Méon de diverses parties ou *branches* du *Roman du Renard* (1826, 4 vol. in-8°), t. IV, p. 125-461. G. B.

Reiffenberg, *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, t. I, p. CCIII. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. littéraire des Pays-Bas*, t. IV, p. 361. — Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*, t. I, p. 274-281.

GIELGUD (*Antoine*), général polonais, né en 1792, en Samogitie, province polonaise, dont son père était *staroste*, c'est-à-dire le premier dignitaire, tué le 12 juillet 1831. A l'entrée des Français en Lithuanie, en 1812, le jeune Gielgud se trouva placé par sa position sociale parmi les chefs des formations militaires du pays : aussi le fit-on d'emblée colonel. Son régiment de nouvelles levées n'eut point le temps de faire la campagne de Moscou; lors de la retraite, on le destina à faire partie de la garnison de Modlin. Après la capitulation de cette place et la réorganisation d'une armée polonaise sous les ordres du grand-duc Constantin (*voy.* ce nom), Gielgud fut appelé au commandement d'un régiment de chasseurs à pied, puis à celui d'une brigade d'infanterie. Dans la dernière guerre de Pologne, il commanda successivement une brigade et une division, assista aux mémorables combats de février sous les murs de Varsovie, se distingua dans un engagement avec le gros de l'armée russe, près de Minsk, occupa enfin Lomza pendant l'expédition de Skrzynecki contre les gardes russes. Les conséquences de la bataille d'Ostrolenka décidèrent le généralissime polonais à envoyer le corps de Gielgud en Lithuanie pour y ranimer et appuyer l'insurrection nationale. L'entreprise était de la plus haute gravité pour les destinées de la Pologne; le général Gielgud, Lithuanien de naissance, sentit vivement tout ce que sa mission avait de glorieux : malheureusement son manque de talents supérieurs et surtout sa singulière irrésolution de caractère firent avorter l'expédition. Il débuta par un succès assez considérable sur le corps de Sacken, qu'il défit dans la bataille de Raygrod; mais au lieu de poursuivre ces premiers avantages, il perdit beaucoup de temps à effectuer le passage du Niémen et à rallier les forces disséminées des insurgés, de façon qu'il n'attaqua Wilna qu'au moment où les forces de l'ennemi s'y trouvaient bien supérieures aux siennes et où la tentative de s'emparer de cette capitale ne pouvait qu'échouer. La journée du 19 juin 1831 détruisit tout le prestige qui avait d'abord entouré l'apparition de Gielgud en Lithuanie. Il fit sa retraite vers la Samogitie. Une attaque manquée contre Szawlé produisit une désorganisation complète de son armée, et aboutit à un conseil de guerre tenu à Kurszany, par suite duquel Gielgud dut abdiquer le commandement. Son armée fut répartie en trois corps séparés sous les ordres des généraux Chlapowski, Rohland et Dembinski. Gielgud faisait partie du corps de Chlapowski, au moment où celui-ci déposait les armes. Au milieu de l'indignation générale, un officier, Étienne Skulski, s'avisa de venger sur le malheureux Gielgud, alors sans aucun commandement, la déplorable issue de la campagne, et lui tira un coup de pistolet à bout portant dans le cœur, en s'écriant : « Ainsi périssent les traîtres ! » Le général Gielgud ne méritait ni cette qualification ni ce sort. [C. Morozewicz, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Roman Soltyk, *Précis historique sur la Révolution de la Pologne*.

* **GIENANTH** (*Nicolas*), industriel français, né en Franche-Comté, en 1670, mort en 1750. Il était protestant. Pour échapper à la persécution des catholiques, il quitta son pays, vint s'établir dans le pays de Saarbruck, puis au Mont-Tonnerre. En 1742, il créa les forges encore existantes de Hochstein, et huit ans après il découvrit les gisements de minerai de fer appelés mines d'Imsbach. Son nom véritable était *Guinand*. Il cacha son origine sous celui de Gienanth, au moment où il vit le Palatinat ouvert aux incursions des armées françaises. Louis Lacour.

Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, 1re année; Paris, in-8°, p. 200-202.

* **GIENANTH** (*Louis*, baron), industriel allemand, petit-fils du précédent, né à Hochstein (Palatinat), le 15 octobre 1767, mort à Schœnau, le 13 décembre 1848. A l'âge de douze ans, il perdit Jean-Jacques Gienanth, son père, conseiller des mines de l'électeur Palatin. Après la réunion de son pays à la France, il commença de nombreux travaux, qui le placèrent au premier rang dans l'industrie bavaroise. La reconstruction des églises protestantes d'Alsenbruck et de Tchœnau, la fondation de prix annuels pour l'habillement des enfants pauvres, et la création à ses frais de nombreuses routes de communication sont les titres qui le recommandent à la postérité.

Louis Lacour.

Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, loc. cit.

GIEREMEI (Les), chefs célèbres du parti guelfe dans la Romagne au treizième siècle. Une haine profonde existait entre eux et les Lambertazzi, chefs du parti gibelin à Bologne. Cette haine se termina, en 1274, par la ruine de l'une des deux familles. Voici à quelle occasion. Par un de ces jeux du hasard dont l'histoire nous offre tant d'exemples, Imelda, fille d'Orlando Lambertazzi, s'était éprise d'un violent amour pour Bonifacio, fils de Gieremei. Les deux jeunes gens se voyaient en secret. Indignés, les frères d'Imelda surprirent traîtreusement Bonifacio, lui plongèrent dans le cœur un poignard empoisonné et jetèrent son corps au fond d'un bourbier.

Imelda le retrouva comme il râlait encore. Elle suça la plaie, et périt aussi. Ce meurtre causa la ruine de Bologne. Les Gieremei armèrent tous leurs partisans. En deux mois les villes de la Romagne furent réduites en cendres, leurs habitants massacrés ou bannis, au nombre de plus de quinze mille : le parti guelfe demeura vainqueur. Charles d'Anjou lui accorda des secours, tandis que Montefeltro faisait ses premières armes et remportait ses premiers succès en commandant les gibelins. Le trop court pontificat de Nicolas III (1277-1280) fut témoin de la réconciliation des Gieremei et de leurs adversaires : ils se donnèrent solennellement le baiser de paix, le 4 août 1279, au milieu de l'allégresse universelle sur la place de Bologne. Mais l'avénement de Martin IV fut le signal de nouveaux désordres. Les Lambertazzi, traqués de toutes parts, s'éteignirent misérablement. Le nom des Gieremei ne parut depuis qu'à de rares intervalles, et sans gloire dans l'histoire de Bologne. Louis LACOUR.

Cherubino Ghirardacci, *Della Historia di Bologna*; Bologne, 1596, in-fol., p. 192, 222, 236, 244, 248, 251, 256. — *Cronica miscella di Bologna*, t. XVIII, p. 288, 289. — M. de Griffonibus, *Mémor. histor.*, t. XVIII, p. 122, 129. — Fr. Pippini, *Chronicon*, l. IV, c. 7, 8, 10; t. IX, p. 716, 718. — *Annales Caesenates*, t. XIV, p. 1104. — *Bartol. della Pugliola*, t. XVIII, p. 283, etc.

GIERIG (*Théophile-Erdmann*), philologue allemand, né en 1753, à Wehrau (Lusace), mort en 1814. Il embrassa la carrière du professorat, et l'exerça successivement à Lennep et à Dortmund; en 1805, il fut nommé recteur du lycée de Fulde. Les éditions qu'il a données d'Ovide et de Pline le jeune sont encore recherchées aujourd'hui; au lieu de s'occuper exclusivement, comme la plupart des philologues allemands, de l'épuration du texte, Gierig donne des explications étendues sur les particularités de la langue et des antiquités latines. Ses principaux ouvrages sont : *Ovidii Nasonis Metamorphoses ex recensione Burmanni; notis perpetuis illustratæ*, etc.; Leipzig, 1784, 2 vol. grand in-8°; — *Plinii secundi Panegyricus*; Leipzig, 1796, grand in-8°; — *Ueber das Leben, den moralischen Character und den schriftstellerischen Werth des jüngeren Plinius* (La Vie, le Caractère moral et le Mérite littéraire de Pline le jeune); Dortmund, 1798; — *C. Plinii Cæcilii secundi Epistolarum Libri decem*; Amsterdam et Leipzig, 1806. E. G.

Schlichtegroll, *Necrolog.*

GIESECKE. *Voy.* GISEKE et KÖRNER.

***GIESELER** (*Georges-Christophe-Frédéric*), théologien protestant allemand, né à Lahde, le 1er mai 1760, et mort le 14 mars 1839. Il fut pasteur à Pétershagen de 1791 à 1803, et depuis lors premier prédicateur à Warthe, près de Bielefeld. Il soutint en 1819 une discussion avec Jean-Christophe Greisling sur la constitution de l'Église apostolique. On a de lui : *Das Abendmahl des Hernn, ein liturgischer Versuch* (La Cène du Seigneur, essai liturgique); Bielefeld, 1835, in-8°.

Docum. partic.

***GIESELER** (*Jean-Charles-Louis*), savant théologien protestant, fils du précédent, né en 1791, à Petershagen (près de Minden), et mort à Gœttingue, le 8 juillet 1854. Après avoir fait ses études classiques à l'école latine de la maison des Orphelins de Halle, il suivit les cours de théologie à l'université de cette ville, tout en donnant des leçons dans la maison où il avait été élevé. Entraîné, en 1813, par le mouvement allemand, il prit les armes et combattit pour l'indépendance de son pays. En 1815 il reprit ses fonctions à l'école latine de Halle; deux ans après, il fut nommé co-recteur du gymnase de Minden, et en 1818 il fut appelé à la direction de celui de Clèves. C'est alors qu'il publia son *Historisch-Kritischer Versuch über die Entstehung und die frühern Schicksale der schriftlichen Evangelien* (Essai historique et critique sur l'origine et sur les premières destinées des Évangiles écrits); Leipzig, 1818, in-8°, ouvrage dans lequel il déploie autant d'érudition que de sagacité pour prouver que la source des trois Évangiles synoptiques n'est pas un Évangile primitif écrit, comme l'avait soutenu Eichhorn, mais une tradition orale. Cet écrit, un des plus remarquables en ce genre, donna une très-haute idée des connaissances et de l'esprit critique de son auteur, et le fit nommer, en 1819, professeur de théologie à l'université qui venait d'être créée à Bonn. En 1831 il fut appelé à Gœttingue pour y remplir les mêmes fonctions.

Gieseler, qui ne possédait pas d'autres ressources que ses talents, et qui avait une nombreuse famille, connaissait par expérience les difficultés de la vie; aussi, plein de sympathie pour les maux des classes pauvres, il fut à la tête de plusieurs établissements de bienfaisance, qu'il créa ou qu'il administra lui-même. Il avait à cœur l'amélioration morale des hommes, et il prenait un vif intérêt à tout ce qui peut aider la religion dans cette noble tâche. C'est dans ce sentiment qu'il attachait une grande importance à la société des francs-maçons, dont il a été longtemps à Gœttingue le président. Quelques-uns des discours qu'il prononça dans la loge de cette ville ont été imprimés. Son attachement à cette association lui attira, de la part d'un des meneurs du parti piétiste, des accusations aussi violentes que déplacées.

L'ouvrage capital de Gieseler est *Lehrbuch der Kirchengeschichte* (Manuel de l'Histoire ecclésiastique); Bonn, 1824-1853, 3 vol. in-8°, composés chacun de plusieurs parties, et dont les deux premiers ont eu de nombreuses éditions. Gieseler est mort avant d'avoir achevé cette histoire, qu'il a laissée à la paix de Westphalie; mais au moyen des travaux manuscrits plus ou moins complets qu'il avait déjà préparés et des notes recueillies avec soin à ses leçons, M. Redepenning s'est chargé de la mener jusqu'aux temps modernes. Déjà même le cinquième et dernier volume que Gieseler avait presque mis

en état d'être livré à l'impression, et qui contient l'histoire de l'Église, depuis 1814 jusqu'à nos jours, vient d'être publié; Bonn, 1855, in-8°; et le quatrième doit paraître avant la fin de 1857. La saine érudition qui se montre à chaque page de ce manuel, la méthode avec laquelle il est composé, les nombreux extraits des écrivains ecclésiastiques qui accompagnent le texte, tout se réunit pour faire de cet ouvrage le guide le plus sûr pour l'étude de cette branche si importante de l'histoire moderne. En outre d'un grand nombre de mémoires théologiques insérés dans diverses revues de l'Allemagne, de quelques écrits de circonstance, tels qu'une brochure publiée, sous le pseudonyme d'Irenæus, sur les démêlés de l'archevêque de Cologne avec le gouvernement prussien, et d'un journal de théologie publié à Elberfeld en 1823 et 1824 avec Lieke, on a encore de Gieseler : *Vetus Translatio latina Visionis Jesaiæ, libri Veteris Testamenti pseudepigraphi, edita atque illustrata præfatione et notis*; Gœttingue, 1832, in-4°; — *Clementis Alex. et Origenis Doctrinæ de corpore Christi*; Gœttingue, 1837, in-4°; — *Rückblick auf die theolog. und kirchl. Richtung und Entwickelung. der letzten 50 Jahre.* (Coup d'œil rétrospectif sur la tendance et les développements théologiques et ecclésiastiques des cinquante dernières années); Gœttingue, 1837, in-8°; — *Dogmengeschichte bis auf die Reformation* (Histoire des Dogmes jusqu'à la Réformation); Bonn, 1855, in-8°, publiée sur les manuscrits de Gieseler par M. Redepenning.

Michel Nicolas.

Docum. partic.

GIEVHARI. *Voy.* Djevhari.

GIFFEN (*Hubert* van), en latin **GIPHANIUS**, jurisconsulte et philologue allemand, né en 1534, à Buren, dans le duché de Gueldre, mort à Prague, le 26 juillet 1604. Il commença ses études à Louvain, et les acheva à Paris. Il se rendit ensuite à Orléans, où il fut reçu docteur en droit, en 1567. Il fonda dans cette ville une *Bibliothèque germanique*, qui forme depuis une partie distincte de la bibliothèque publique d'Orléans. Il suivit en Italie l'ambassadeur de France à Venise, et passa de là en Allemagne, où il enseigna successivement le droit à Strasbourg, à Altdorf et à Ingolstadt. Pour occuper une chaire dans cette dernière université, il dut abjurer le protestantisme et embrasser la religion catholique. L'empereur Rodolphe l'appela à sa cour, et lui conféra les charges de conseiller et de référendaire de l'Empire. Giffen laissa en mourant une fortune considérable, fruit d'une économie qui allait, si on en croit Scaliger, jusqu'à une sordide avarice. Ce défaut n'est pas le seul qu'on puisse reprocher à Giffen. Il fut accusé d'avoir manqué de loyauté à l'égard de Fruterius. Celui-ci, mourant très-jeune à Paris, en 1566, confia un grand nombre d'observations critiques à Giffen, en lui recommandant de les publier. Giffen s'appropria la plus grande partie de ce dépôt, et pour lui faire rendre le reste il fallut les instances et les menaces de Janus Dowza. Il fut aussi accusé de plagiat par Lambin, dont il avait souvent copié les notes sur Lucrèce, sans le citer ou en le citant d'une manière désobligeante. Lambin, furieux du procédé, ne garda aucune mesure dans la préface de sa troisième édition de Lucrèce. Il appelle Giffen « omnium mortalium, qui unquam fuerunt, qui sunt, qui erunt, injustissimus, audacissimus, impudentissimus ». Plus loin il trouve moyen de renchérir sur ces épithètes. Il appelle le plagiaire « arrogantem, impudentem, ingratum, petulantem, insidiosum, fallacem, infidum, nigrum, feritate, importunitate, contumacia, superbia, audacia, confidentia, et impudentia excellentem ». Ces violentes et monotones injures ne sont pas tout à fait fondées. Giffen profita du travail de Lambin; mais il l'améliora, et son édition de Lucrèce est une des meilleures qui existent. Il eut aussi une querelle avec Scioppius, pour un manuscrit annoté par lui-même, et que celui-ci lui avait dérobé. Mais cette fois tous les torts étaient du côté de Scioppius. On a de Giffen : *Titi Lucretii De Rerum Natura Libri sex, emendati et ex manuscriptis restituti.... Addita sunt vita Lucretii et gentis Memmiæ descriptio...*; *Epitome seu Compendium Epicuri De Rerum Natura, Lucretio accommodatum, græce : capita quædam philosophiæ epicureæ de natura ex M. Tullii collecta libris.....*; *Collectanea ad antiquitatis notitiam : Thucydidis verba, e libro secundo De Pestilentia Athen.... variæ lectiones et castigationes.....*; Anvers (Plantin), 1565, in-12; — *Homeri Ilias, seu potius omnia ejus quæ quidem exstant opera, græce, cum latina versione ad verbum emendata ab Oberto Giphanio, et illustrata scholiis*; Strasbourg, 1572, 2 vol. in-8°; — *De Imperatore Justiniano Commentarius; cui subjicitur index historicus rerum romanarum, et disputatio de actionibus empti et venditi*; Ingolstadt, 1591, in-4°; — *Notæ in Corpus Juris civilis*; Ingolstadt, 1594, in-fol. et in-4°; — *Commentarius ad Institutiones Juris civilis*; Ingolstadt, 1596, in-4°. Giffen avait aussi publié beaucoup de thèses. Il laissa un grand nombre de manuscrits, dont plusieurs ont été publiés; savoir : *Antinomiarum Juris civilis, sive disputationum, ex Huberti Giphanii....... prælectionibus desumptarum, Libri quatuor.....*; Francfort, 1605, in-4°; — *Lecturæ Altorphinæ in aliquot titulos Digestorum et Codicis*; Francfort, 1605, in-4°; — *De Renunciationibus*; dans le recueil publié sous le même titre par Schilter, Strasbourg, 1701, 2 vol. in-4°; — *Antinomiæ Juris feudalis*; Francfort, 1606, in-4°; — *Œconomia Juris*; Francfort, 1606, in-4°; — *Tractatus de diversis Regulis Juris antiqui*; Strasbourg, 1607, in-8°; — *Aristotelis Politicorum Libri octo*; Strasbourg et Francfort, 1608, in-8°; le même ouvrage avec une préface d'Hermann Cou-

ring, et une *Introduction* sur la Politique d'Aristote; Helmstædt, 1637, in-12; — *Commentarii in decem libros Ethicorum Aristotelis ad Nicomachum;* Francfort, 1608, in-8°; — *Explanatio difficiliorum et celebriorum quæstionum in octo libris Codicis occurentium;* Bâle, 1615, in-4°; — *Disputatio de Pactis;* Francfort, 1620, in-8°; — *Tractatus duo de Ordine Judiciorum;* Iéna, 1624, in-4°; — *Observationes singulares in Linguam Latinam;* Francfort, 1624, in-8°. On trouve six lettres de Giffen à Théodore Canterus dans le *Sylloge Epistolarum* d'Antoine Matthæus; Leyde, 1695, in-8°; il y en a aussi quelques-unes dans les *Animadversiones philologicæ et historicæ* de Th. Crenius. Les *Amœnitates literariæ* de Schelhorn (t. XII, 587-591) contiennent une liste de vingt-huit ouvrages manuscrits de Giffen.

Sweert, *Athenæ Belgicæ.* — Baillet, *Jugements des Savants,* t. II. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique.* — Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Brucker, *Histor. crit. Philosophiæ,* t. IV. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire litter. des Pays-Bas,* t. XVI, p. 87-107. — Sax, *Onomasticum liter.,* t. III, p. 411. — Zeidler, *Vitæ Professorum Juris Altorphinorum;* Nuremberg, 1777-1778, 2 vol. in-4°; t. Ier, p. 87-62, t. III, p. 130-144.

GIFFORD (*André*), archéologue anglais, né en 1700, mort en 1784. Il était pasteur d'une congrégation de dissidents. Il s'occupa particulièrement d'archéologie, et rassembla une vaste et curieuse collection de livres, de manuscrits et de médailles. Sa réputation comme antiquaire lui valut la place de bibliothécaire adjoint au *British Museum*, en 1757. Il a publié une édition augmentée des *Tables of English silver and gold Coins;* 1763, 2 vol. in-4°. Gifford y ajouta un supplément et six planches.

Chalmers, *General biographical Dictionary.*

GIFFORD (*William*), poëte et publiciste anglais, né à Ashburton, dans le Devonshire, en avril 1757, mort à Londres, le 31 décembre 1826. Sa famille avait été anciennement l'une des plus riches et des plus respectables du Devonshire. Son grand-père fut privé, pour cause de prodigalité, d'une partie de l'héritage paternel; et son père, Édouard, homme extravagant, acheva la ruine de la maison. Après maintes aventures, qui le conduisirent jusque dans la troupe de Bamp Fylde Moore Carew, le célèbre Roi des mendiants, Édouard Gifford se fit vitrier, et épousa Élisabeth Cain, fille d'un charpentier d'Ashburton. A la suite d'une querelle de ménage, il abandonna sa femme, alors enceinte, et s'embarqua. William Gifford naquit peu après. Édouard, revenu au bout de huit ans, aussi pauvre qu'avant son départ, reprit son ancien métier, s'adonna à l'ivrognerie, s'endetta, et mourut après avoir vendu quelques pièces de terre qui formaient la petite fortune de sa femme. Celle-ci lui survécut seulement une année. Elle laissa deux enfants, l'un âgé de deux ans; l'autre, William, en avait treize. Il était allé à l'école gratuite, et savait lire, écrire et calculer. Un certain Carlile, son parrain, qui avait prêté de l'argent à sa mère, saisit le peu qui restait aux enfants, mit le plus jeune à la maison des orphelins, recueillit l'aîné chez lui, et l'envoya à l'école. Il l'en retira au bout de trois mois, essaya sans succès de le mettre à la charrue, puis de le placer dans le commerce, et finit par le confier à un pêcheur de Torbay, qui l'employa comme mousse. L'indignation publique força Carlile de reprendre son filleul. Gifford retourna à l'école; ses progrès furent rapides, et déjà il espérait remplacer un jour son maître, lorsque Carlile, trouvant l'éducation coûteuse, le retira de l'école, et le mit en apprentissage chez un cordonnier. Il n'avait alors que seize ans. Plein de dégoût pour le métier qu'on lui imposait, et rebuté de son patron pour sa maladresse, il se consolait en lisant quelques livres qui composaient sa petite bibliothèque : de vieux romans, de mauvaises Revues, l'Imitation et la Bible; il dévorait aussi, malgré la défense de son patron, un livre élémentaire d'arithmétique. Faute de plumes, d'encre et de papier, il écrivait en cachette des problèmes sur des rognures de cuir, avec une alène émoussée. Sa mémoire le servait si merveilleusement qu'il parvint à multiplier et à diviser de tête les nombres les plus compliqués. Il a raconté comment le hasard révéla chez lui une aptitude nouvelle. « Je ne savais, dit-il, ce qu'était la poésie, tout au plus si je la connaissais de nom, lorsque la mésaventure d'un pauvre peintre éveilla la verve d'un bel esprit de la ville; le peintre, chargé de faire une enseigne pour une brasserie, avait voulu peindre un lion, mais il se trouva qu'au lieu de cela il avait peint un chien. L'aventure fut mise en vers; j'essayai aussi de faire quelque chose sur le même sujet, et j'obtins le suffrage unanime de tous mes compagnons. Plusieurs fois encore, je tentai de tourner en vers les idées qui se présentèrent à mon esprit, et toujours à la grande satisfaction de mes amis les ouvriers, qui me témoignèrent leur plaisir par leurs applaudissements et en faisant entre eux une petite collecte afin que je pusse m'acheter du papier. Un soir même on réunit douze sous, et cette somme me sembla une mine d'or. Enfin, je parvins à me fournir de plumes, d'encre, de papier, et, bien mieux, je pus me donner des livres de géométrie et d'algèbre, que je cachai à tous les yeux. La poésie n'était pas alors un amusement pour moi, et je n'y avais recours qu'afin de me procurer l'argent dont j'avais besoin pour mes études favorites. » Un chirurgien de l'endroit, Cookesby, eut connaissance des essais poétiques du jeune apprenti; il voulut en voir l'auteur, fut touché du récit de ses malheurs, et ouvrit une souscription, dont le produit permit au jeune homme de se racheter du reste de son apprentissage, et de continuer son éducation. Confié aux soins du révérend Thomas Smerdon, il fit des progrès si rapides qu'au bout de deux ans il fut en état d'entrer à l'univer-

sité. Tout en apprenant les sciences abstraites et les langues classiques, il avait traduit plusieurs poëtes grecs et latins, entre autres Juvénal, et composé deux tragédies. Il avait alors vingt-deux ou vingt-trois ans. On lui procura le chétif emploi de lecteur de la *Bible* au collége d'Exeter à Oxford. Avec quelques secours qu'on lui envoyait d'Ashburton, il put prendre ses grades. Il avait dans l'intervalle songé à imprimer sa traduction de Juvénal; mais la mort de l'excellent Cookesby, qui s'était chargé de revoir ce travail, fit ajourner la publication. Le recteur du collége d'Exeter appréciait Gifford; il lui procura des élèves. Le comte de Grosvenor lui confia, vers 1782, l'éducation de son fils. Gifford l'accompagna dans un voyage sur le continent, et vint ensuite s'établir à Londres. Ici finit la partie aventureuse de sa vie, qui fut désormais régulièrement consacrée à la littérature. Son premier ouvrage fut la *Baviade*. Cette satire, imitée de Perse, contenait une vigoureuse attaque contre le style mis à la mode par une coterie dite *della Crusca*. Les membres de cette petite école s'adressaient, sous des noms italiens et romanesques, des poésies anacréontiques où l'affectation des *concetti* le disputait à la ridicule exagération des louanges. Les mordantes railleries de Gifford mirent fin à cette mode, qui menaçait de corrompre la langue anglaise. La *Mæviade*, seconde satire, dirigée contre les puérilités et les extravagances du drame moderne, sans avoir la même influence que la première, ne témoigna pas moins de talent : toutes deux le placèrent au premier rang d'un genre dont Pope a fourni le modèle, et que n'a pas dédaigné Byron. Ce succès encouragea Gifford à terminer sa traduction de Juvénal, dont il s'occupait depuis le collége. Elle parut en 1802, précédée d'une courte autobiographie, admirable de franchise et de dignité. La traduction elle-même est exacte et savante; il est difficile de mieux rendre l'honnête indignation et les poignantes invectives de l'original. Cependant ce traducteur fidèle du plus violent des satiriques, cet âpre vengeur du bon goût littéraire a composé quelques petites pièces gracieuses et touchantes. Ses *Stances sur les premières violettes*, l'*Épitaphe* de sa servante, Anne Dories, sont des chefs-d'œuvre de sensibilité. Il commença vers la même époque, sur les vieux auteurs dramatiques anglais, des travaux qui attestent une saine critique, des soins consciencieux et une connaissance approfondie de l'ancienne littérature de l'Angleterre. Quelque temps après la publication de ses deux satires, il s'engagea dans les luttes politiques. Très-décidément opposé à tout ce qui de près ou de loin ressemblait aux idées révolutionnaires françaises; il avait pour Pitt une admiration qui devint plus tard une amitié dévouée. Ses opinions et son mérite le firent entrer dans la rédaction de l'*Anti-Jacobin;* et cette collaboration le mit en rapport avec les hommes les plus considérables et les plus brillants du parti tory, Pitt, Canning, lord Liverpool, le marquis de Wellesley, Frère, Georges Ellis et autres. L'*Anti-Jacobin* cessa de paraître, et fut remplacé quelques années plus tard par une publication périodique conçue dans le même esprit, et à laquelle le nom de Gifford restera toujours attaché; nous parlons du *Quarterly Review*, qu'il dirigea depuis sa fondation, en 1809, jusqu'en 1824. Créé par le parti tory pour contrebalancer l'influence de l'*Edinburgh Review*, le *Quarterly Review* devint entre les mains de Gifford une puissance politique et littéraire. Mettant son savoir et sa redoutable ironie au service des idées conservatrices, qui convenaient à son caractère et à son talent, il fit une guerre impitoyable à l'ignorance et à la médiocrité dans le parti opposé; mais il ne respecta pas toujours le talent et le caractère de ses adversaires, et à côté de l'inflexibilité du critique il montra parfois la passion d'un parvenu. On a dit que sa polémique de publiciste était désintéressée, et que rarement il sollicita ou reçut les faveurs des ministres; il ne faut point croire cependant que son dévouement aux tories resta sans récompense. Outre ses appointements de rédacteur du *Quaterly*, qui de 200 livres sterling s'élevèrent jusqu'à 900 liv. par an, il eut d'abord la place de maître payeur du *Band of gentlemen pensioners*, qui rapportait 300 livres, puis celle de commissaire de la loterie, qui en rapportait 600. Ce large revenu et une grande simplicité dans sa manière de vivre lui permirent d'amasser une fortune considérable. Il en laissa la plus grande partie au fils de Cookesby, son premier bienfaiteur; il légua aussi une forte somme aux pauvres d'Ashburton, et fonda deux bourses au collége d'Exeter à Oxford. Gifford, si dur pour ses adversaires littéraires et politiques, ne manquait pas de qualités aimables. Il se fit des amis, et les conserva. Il apportait dans la conversation beaucoup de courtoisie. Enfin, chez lui l'homme privé n'avait point les défauts de l'écrivain, et l'écrivain lui-même mérita toujours sinon la sympathie, du moins l'estime. Voici la liste des ouvrages de Gifford. *The Baviad;* Londres, 1791, in-8°; — *The Mæviad;* Londres, 1794, in-8°; — *Translation of Juvenal;* Londres, 1802, in-4°. Comme éditeur il a publié : *Massinger;* Londres, 1805, 4 vol. in-8°; — *Ben Jonson;* 1816, 9 vol. in-8°; — *Ford;* 1827, 2 vol. in-8°; — *Shirley;* 1833, 6 vol. in-8°. Ces deux derniers auteurs parurent après sa mort. L. J.

Autobiography, en tête de la *trad.* de Juvénal. — *Library Gazette*, ann. 1827. — *English Cyclopædia (biography)*. — *Moniteur*, année 1848, 2364.

GIFFORD (*Robert* lord), baron SAINT-LÉONARD, jurisconsulte anglais, né à Exeter, le 24 février 1779, mort à Douvres, le 4 septembre 1826. Son père, qui était marchand de drap, le fit élever à Alplington, et le fit entrer à l'âge de seize ans chez

un procureur d'Exeter. Il montra dès lors une telle aptitude pour les affaires qu'on lui prédit qu'il serait un jour lord-chancelier d'Angleterre. Encouragé par cette flatteuse prophétie, il se rendit à Londres en 1800, travailla chez un avocat nommé Robert Bayley, et débuta lui-même au barreau en 1808. Ses succès comme avocat furent éclatants, et attirèrent sur lui l'attention du gouvernement, qui le nomma solliciteur général, le 9 mai 1817. Il fut envoyé peu après à la chambre des communes par le bourg de Eye, dans le comté de Suffolk. Appelé deux ans plus tard aux hautes fonctions d'attorney général, il dut soutenir en cette qualité l'acte d'accusation porté contre la reine Caroline devant la chambre des pairs. Il s'acquitta de cette difficile mission avec la modération qu'exigeaient le rang et l'infortune de l'accusée. Mais si son réquisitoire fut modéré au point de paraître faible et peu concluant, il reprit l'avantage dans sa réplique qui dura deux jours (27 et 28 octobre 1820). Le ministère le récompensa en le nommant successivement président des *communs-plaids*, pair d'Angleterre sous le titre de baron Saint-Léonard, en 1824, et maître des rôles. Il touchait à la dignité de chancelier, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée.

Annual Register.

GIFFORD. *Voy.* GREEN.

* **GIGAS** (*Herman*), chroniqueur allemand, né en Franconie à la fin du treizième siècle; il entra dans l'ordre de Saint-François, et fut connu sous le nom d'*Hermannus Minorita*; il composa une histoire universelle, qu'il mena jusqu'au milieu du quatorzième siècle et qui porte le titre de *Flores Temporum, seu chronicon universale ab orbe condito ad an.* 1349; elle fut continuée jusqu'à l'an 1513, par Michel Eysenhart, ecclésiastique à Rotenburg, et elle a été publiée par Meuschen, à Leyde, en 1743, in-4°. L'éditeur, qui prit une peine assez inutile en mettant au jour ces récits, jugea à propos de donner aussi un *Glossarium Latinitatis ferreæ*; le style des chroniqueurs du moyen âge s'écarte en effet beaucoup de la latinité de Cicéron et de Virgile. G. B.

Vossius, *De Historicis Latinis*, III. p. 698. — Fabricius, *Biblioth. Latina medii ævi*, III, 714. — Pertz, *Archiven*, I, 402.

GIGAS (*Jérôme*), jurisconsulte italien, né vers 1480, à Fossombrone (duché d'Urbin), mort à Rome, en 1560. Il se fit une grande réputation de jurisconsulte, surtout dans le droit canon. Élève de l'université de Padoue et reçu docteur à Bologne, il fut nommé référendaire apostolique par le pape Clément VII. On a beaucoup loué son livre *De Pensionibus ecclesiasticis*, qui contient cent questions, et qui parut en 1546, à Lyon. Il y ajouta de nouvelles questions, avec leurs solutions, sous le titre : *Responsa familiaria in materia ecclesiasticarum Pensionum*. Ces deux traités, réimprimés plusieurs fois, ont été donnés avec un autre petit *Traité de l'Intrus* (*de Intruso*), à Cologne, en 1619, un vol. in-8°. Gigas fit paraître ensuite un traité *De Crimine Læsæ Majestatis*; Lyon, 1557; Spire, 1598, in-8°. Enfin l'on a encore de ce jurisconsulte deux ouvrages : *De Residentia Episcoporum*; Venise, 1569; — *Concilia in Pensionum materia et de interesse usurario*; Venise, 1560, in-fol. GUYOT DE FÈRE.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques.*

GIGAULT. *Voy.* BELLEFOND.

GIGGEO, en latin **GIGGEIUS** (*Antoine*), orientaliste italien, mort à Milan, en 1632. Il était docteur en théologie, et savait l'arabe, l'hébreu et le persan. Appelé à Rome par le pape Urbain VIII, qui désirait le charger d'enseigner les langues orientales au collége de la Propagande, il se disposait à partir pour cette ville lorsque la mort le surprit. Le cardinal Frédéric Borromée l'honora constamment de sa bienveillance. C'est sous les auspices de ce prélat que Giggeo publia le *Thesaurus Linguæ Arabicæ*; Milan, 1632, 4 vol. in-fol. Ce dictionnaire arabe-latin, composé d'après des ouvrages arabes, était, avant la publication de celui de Golius, le meilleur ouvrage qui eût paru sur la matière. On y trouve des indications que les lexicographes postérieurs ont omises. On a encore du même auteur une traduction latine des *Commentaires* de Salomon Ben Esra et de Levi Ben-Gerson sur les proverbes de Salomon; Milan, 1620. Il laissa en manuscrit un dictionnaire persan, *Gaza persica*, — une Grammaire chaldaïque, — et des extraits des commentaires des rabbins sur l'Écriture Sainte. E. BEAUVOIS.

Argellati, *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*, t. II, part. 2, p. 688. — Tiraboschi, *Letteratura Italiana*, t. VIII, p. 347. — Ph. Opicelli, *Monumenta Bibliothecæ Ambrosianæ*. — Schnurrer, *Bibliotheca Arabica*.

GIGLI (*Jérôme*), poëte et philologue italien, né à Sienne, le 14 octobre 1660, mort à Rome, le 4 janvier 1722. Fils de Joseph Nenci et de Pietra Fazzioni, il fut adopté, à l'âge de quatorze ans, par un vieillard appelé Jérôme Gigli, et depuis cette époque lui-même porta ce nom. L'année suivante, son père adoptif lui fit épouser Lorenza Perfetti, dont il eut douze enfants; et quatre ans ne s'étaient pas écoulés lorsque le vieillard mourut, lui laissant un héritage de quarante mille écus. Gigli ne vit dans cette fortune qu'un moyen de cultiver librement les lettres et les sciences. La philosophie, l'astronomie, l'histoire, la musique, l'architecture, l'agriculture qu'il pratiquait dans sa villa de Monte Specchio, l'occupèrent tour à tour. Il se plut aussi à la poésie, et surtout à la satire, soit en vers, soit en prose. Gigli aimait à mystifier le public et même ses meilleurs amis. Tantôt il faisait l'histoire d'un collége qui n'avait jamais existé que dans sa tête, tantôt il donnait sous forme de contes des aventures scandaleuses et vieilles; enfin, il alla jusqu'à communiquer à son ami le savant Apostolo Zeno des documents de son

invention sur le roi Giannino; Zeno les accepta sans défiance, et il les aurait publiés s'il n'eût été prévenu à temps de la supercherie. Gigli s'acquit bientôt des titres plus honorables à la considération publique. Il composa des pièces de théâtre, comédies, tragédies, mélodrames, qui sans être des chefs-d'œuvre obtinrent du succès. La plus remarquable est une traduction du *Tartufe* de Molière, sous le titre de *Don Pilone*. Sa réputation lui valut la place de professeur de belles-lettres à l'université de Sienne. L'empereur Charles VI l'invita à se rendre à Vienne, en lui offrant la place de poëte césarien. Gigli aimait trop sa patrie pour accepter, et il s'occupa vers le même temps d'un travail qu'il croyait propre à l'illustration de sa ville natale : c'était un recueil des *Œuvres* de sainte Catherine de Sienne. Il fit suivre son édition d'un vocabulaire où il relevait avec beaucoup d'amertume les fautes des académiciens de la Crusca. Cette compagnie, révoltée de son attaque, se plaignit au grand-duc, qui ordonna que le vocabulaire, dont les premières feuilles avaient paru en 1717, fût brûlé par la main du bourreau. Là ne se bornèrent point les malheurs de Gigli; il perdit sa place, fut exilé et rayé de la liste des académiciens de la Crusca. Il se rendit à Rome, et, toujours porté à la satire, il écrivit, au nom de quelques membres de l'Académie des Arcades, dont il faisait partie, une violente diatribe contre Crescimbeni. Cette imprudence lui valut un exil à Viterbe; mais, grâce à une rétractation, il obtint bientôt après la permission de revenir à Rome, et même dans sa patrie. Il n'y trouva point le bonheur. Ses affaires étaient dans le plus grand désordre, et il ressentait les premiers symptômes d'une hydropisie qui le conduisit au tombeau. Il retourna à Rome, où il mourut, dans de grands sentiments de piété. Quelques jours avant sa fin, il avait brûlé beaucoup de ses écrits satiriques, encore inédits. Gigli, malgré sa causticité, n'était point un méchant homme; il avait beaucoup de probité et de sincérité. Comme poëte il ne s'élève guère au-dessus du médiocre, comme philologue il a fait preuve de savoir et d'esprit; mais on lui désirerait plus d'aménité. On a de lui : *Præstantiora quædam D. Catharinæ Senensis elogiis descripta*; Sienne, 1681, in-4°; — *Santa Genevieffa, dram. per mus.*; Sienne, 1689, in-12; — *La Fede ne' tradimenti, dramma per musica*; Bologne, 1690, in-12; — *Giuditta, dram. sacro per mus.*, Sienne, 1693, in-12; — *Poesie drammatiche*; Venise, 1700, in-12; — *Opere nuove teatrali*; Venise, 1704, in-12. Les œuvres dramatiques de Gigli ont eu plusieurs autres éditions; — *Avviso ai letterati intorno all' Accademia Sanese, ovvere scrittori diversi dell' Accademia Sanese, tanto in prosa che in verso, raccolti e divisi in tomi XXXVII, coll' indice de' medesimi tomi*; Sienne, 1707, in-4°; — *Opere di santa Caterina, raccolte ed illustrate dal Gigli*; Sienne et Lucques, 1707-1713, 4 vol. in-4°; — *Vita e Profezie del Brandano, senese, volgarmente detto il Pazzo di Cristo*; Tivoli, in-4°; — *La Città diletta di Maria, ovvero notizie istoriche appartenenti all' antica denominazione che ha Siena di città della Vergine*; Rome, 1716, in-4°; — *Vocabolario Cateriniano*; Rome, 1717, in-4°; — *Il Collegio Petroniano delle balie latine*; Sienne, 1719, in-4°; — *Lettera a Francesco Piccolomini....*; Rome, 1720, in-4°; — *Opere di Celso Cittadini, con varie non più stampate*; Rome, 1721, in-8°; — *Rime*, dans divers recueils et particulièrement dans les *Poesie per far ridere le brigate*; Galepoli, 1760, in-8°; — *Opere edite ed inedite*; Sienne, 1797, 2 vol. in-8°.

Vita di Girolamo Gigli, sanese, detto fra gli Arcadi, Amaranto Sciadico, scritta da Oresbio Agrico, pastore arcade (Florence, 1744). — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VIII.

* **GIGLI** (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école florentine, né à Pistoja, en 1713, mort en 1750. Il étudia à Bologne, sous Francesco Monti. On voit divers tableaux de ce peintre dans les églises de Lucques; les principaux ouvrages sont : *Sainte Lucie*, à Saint-Blaise, et *Saint Pellegrin*, à l'Annunziata. E. B—n.

Tolomei, *Guida di Pistoja*.

* **GIGORD** (*Jean*), controversiste français, naquit en 1564, à Beziers, où son père était notaire, et mourut à Montpellier, vers 1650. Après avoir étudié la théologie à Genève, il fut, en 1584, ministre à Pignans, et quelques années après à Montpellier. Quand on établit dans cette ville une école protestante de théologie, il en fut nommé un des professeurs. Sa province l'envoya à plusieurs synodes et à quelques assemblées politiques. Il assista, entre autres, en 1614, au synode national de Tonneins, qu'il présida, et en 1636, à celui d'Alençon, dont il présenta, avec de Langle, les cahiers au roi. On a de lui : *Actes de la Dispute et Conférence tenue en la ville de Castres, en 1599, entre Jean Gontery, jésuite, et Jean Gigord, ministre*; Montpellier, 1599, in-4°; — *Pourparler entre Jean Gigord, ministre de la parole de Dieu en l'église réformée de Montpellier, et P. Cetton, de la compagnie de ceux qui se disent Jésuites*; Montpellier, 1608, in-8°. Il est fait mention dans le premier de ces deux écrits d'un ouvrage que Gigord avait composé sur l'eucharistie et dont nous ne connaissons l'existence que par cette indication. M. Nicolas.

Les dernières Paroles de feu M. Gigord, recueillies par Pierre Prunet, estudiant en théologie (Sedan, 1651, in-12). — MM. Haag, *La France protest.*

GIGOT (*Philippe-François-Matthieu*), littérateur belge, né à Bruxelles, le 7 novembre 1792, mort dans la même ville, le 14 juillet 1819. Il était professeur de langues et de littérature, membre de la Société des Beaux-Arts de Gand et de celle d'Émulation de Liége. Outre quelques pièces de vers imprimées dans le *Recueil de la*

Société littéraire de Bruxelles, il a publié : *Anniversaire de la Bataille de Waterloo*, ode; Bruxelles, 1816, in-8°; — *Les Destinées de la Belgique*, poëme; Bruxelles, 1816, in-8°; — *Nouvelle Description historique, topographique et critique de Bruxelles* (avec Charles Froment); Bruxelles, 1817, in-12; — *Encore un tableau de ménage*, comédie en trois actes et en prose; Bruxelles, 1817, in-8°; — *Abrégé de l'Histoire de la Hollande, formant aujourd'hui la partie septentrionale du royaume des Pays-Bas*; Bruxelles, 1820 et 1826, in-8°; ouvrage estimé. Gigot a laissé manuscrites des nouvelles et des comédies, et des poésies insérées après sa mort dans l'*Annuaire poétique de la Société de Littérature de Bruxelles*.

Son fils, *Philippe-Charles* GIGOT, né à Bruxelles, le 24 décembre 1819, attaché aux archives du royaume, a traduit en allemand plusieurs romans de Henri Conscience. E. R.

Bibliographie de la Belgique. — Documents particuliers.

GIGOT D'ELBÉE (***), généralissime vendéen, né à Dresde, en 1752, fusillé à Noirmoutiers, en janvier 1794. Il descendait d'une famille originaire du Poitou, établie en Saxe. Il entra d'abord au service de l'électeur; mais, mécontent de son peu d'avancement, il vint en France, où il reçut le grade de lieutenant dans le régiment de Dauphin (cavalerie). N'ayant pu obtenir une compagnie, il donna sa démission en 1783, se maria, et se retira dans sa terre près Beaupréau. A l'époque de la révolution, il suivit les princes à Coblentz, mais il revint aussitôt qu'une pénalité contre les émigrés eut été décrétée. Il avait combiné avec La Rouarie un plan d'insurrection simultanée dans toutes les provinces de l'ouest; mais la mort de ce chef en fit avorter l'exécution. D'Elbée, lorsque la révolte eut gagné Beaupréau, se laissa entraîner à prendre le commandement des royalistes des environs, et le 14 mars 1793 il se réunit à Cathelineau et à Stofflet. Il prit avec eux Vihiers (16 avril), battit le général Leygonier au bois de Grelleau près Chollet, lui enleva son artillerie et lui tua beaucoup de monde. Le 5 mai, il défit Quétineau à Thouars, le fit prisonnier et anéantit sa division (6,000 hommes). Après avoir occupé la Châtaigneraye et Vouvans, d'Elbée parut le 16 mai devant Fontenay; mais il fut vigoureusement repoussé par le général Chalbos. Malgré une blessure reçue à cette affaire, le 25, il renouvela son attaque avec un plein succès, et s'empara de Fontenay. L'armée républicaine, mise en pleine déroute, perdit 1,800 hommes, 42 pièces de canon, ses bagages, et sa caisse militaire contenant 20 millions (en assignats, il est vrai). Bientôt après, il attaqua les républicains dans Saumur, et après trente-six heures d'un combat terrible, il demeura encore victorieux. Après la prise de Saumur (10 juin), il détermina les Vendéens à prendre un seul chef, le paysan Cathelineau. Il établit alors son quartier général à Mortagne, et s'empara successivement de Châtillon, de Bressuire et de Tiffauges. Son armée se composait d'environ 30,000 hommes, et lorsqu'il se fut réuni à Bonchamp, il comptait un parc de 21 pièces de canon. Militaire expérimenté, il avait formé les Vendéens à la manière de combattre la plus convenable à leurs localités et à leur instinct; c'est à lui qu'il faut rapporter la grandeur momentanée de l'insurrection royaliste. Ses successeurs et ses lieutenants furent battus toutes les fois qu'ils s'écartèrent de ses plans.

Le 19 juin il occupa Angers, puis courut sur Nantes. La prise de cette ville si importante, alors défendue seulement par sa garde nationale et quelques troupes démoralisées, eût été d'une portée incalculable. D'Elbée s'avança par la route de Rennes avec 8,000 hommes. Il s'empara du faubourg du Nort; mais, mal secondé par ses lieutenants et affaibli par la défection des bandes angevines, peu aguerries, il dut se retirer après une perte sensible (27 et 28 juin). Il regagna sa position de Mortagne. Les Vendéens le choisirent alors pour succéder à Cathelineau, tué devant Nantes. Il reprit l'offensive, mais fut encore mal obéi. C'est à ce défaut de discipline encore plus qu'au courage des républicains que d'Elbée dut l'échec qu'il éprouva devant Luçon (14 août). 9,000 républicains, commandés par Tuncq, mirent en fuite 36,000 royalistes. Cependant, le 5 septembre d'Elbée surprit avec 15,000 hommes le général Marceau, qui n'en comptait que 6,000 et venait d'occuper Chantonay. Marceau se défendit durant six heures avec des chances diverses; mais ayant été blessé, ses troupes lâchèrent pied. D'Elbée les poursuivit durant huit heures, leur tua 4,500 hommes; il prit vingt-neuf canons et tous les bagages de la division républicaine. Il se porta ensuite contre Santerre et Bronsin; il les défit complétement en avant de Coron (19 septembre). Le lendemain il attaqua Beaulieu, et repoussa au delà d'Érigné Duhoux (1), qui occupait ce poste. Tant de succès firent regarder d'Elbée comme le véritable rempart du royalisme: il reçut des Vendéens le surnom de *général Providence*. Cependant, il devait ses victoires autant à l'ineptie des généraux républicains et à la mauvaise qualité de leurs troupes, formées de réquisitionnaires mal disposés ou de volontaires mal aguerris, qu'à ses combinaisons stratégiques. Après avoir vaincu ses ennemis, il ne profita pas de ses avantages. Ses partisans refusèrent de sortir de leur pays, et retournèrent dans leurs foyers. Les républicains reprirent courage; ils rassemblèrent de nouvelles forces, et, profitant de la faute des Vendéens, reprirent Mor-

(1) Par l'un de ces hasards trop communs dans les guerres civiles, le général Duhoux, qui commandait la colonne républicaine sortie d'Angers, se trouva opposé dans cette journée au chevalier Duhoux d'Hauterive (*voy.* ce nom), son neveu, qui conduisait des détachements royalistes. Le général Duhoux, accusé d'avoir favorisé l'attaque de son neveu, porta sa tête sur l'échafaud.

tagne, Châtillon, et attaquèrent Chollet (15 octobre). Ils y trouvèrent d'Elbée, qui avait réuni à la hâte ses contingents les plus rapprochés. Il repoussa deux fois l'effort des colonnes républicaines; mais celles-ci, par une belle manœuvre du général Beaupuy, à la tête d'une brigade *mayençaise* (1), rétablirent le combat, et les royalistes s'enfuirent jusqu'à Beaupréau. Le 17 octobre 40,000 Vendéens vinrent assaillir Chalbos dans Chollet. Un instant ébranlés, les républicains, secourus par leur réserve, firent plier à leur tour leurs adversaires; d'Elbée tomba criblé de quatorze blessures; Bonchamp et quelques autres généraux royalistes furent aussi atteints. Leur retraite du champ de bataille fut le signal de la fuite de leurs partisans. D'Elbée, sauvé par le chef vendéen Périn, fut d'abord transporté à Beaupréau. Lorsque Charette, qui occupait Machecoul, se fut emparé de Noirmoutiers, on y transporta le généralissime blessé, dont l'état empira rapidement, par le peu de soin et par le chagrin que lui causait la mésintelligence des différents chefs insurgés, mésintelligence qui occasionnait chaque jour de nouveaux revers aux royalistes. Trois mois après, le général Turreau ayant repris (3 janvier 1794) Noirmoutiers, d'Elbée fut traduit devant un conseil de guerre, et condamné à mort. Il était mourant lorsqu'on le transporta sur le lieu du supplice, et fut fusillé dans un fauteuil. Sa femme partagea son sort. Suivant un de ses contemporains, d'Elbée avait une physionomie agréable et distinguée; il réunissait le caractère et les talents nécessaires à un chef de parti. Son éloquence était douce et persuasive, et il savait, selon les circonstances, varier ses formes et ses discours. Au jugement de quelques autres, c'était un homme pieux, d'un courage constant et froid, mais sans talents militaires : il s'en rapportait au hasard, n'avait aucune habitude des hommes, et se bornait à mener ses soldats à l'ennemi en leur disant : « Mes enfants, la Providence vous donnera la victoire; » de là son surnom de général *La Providence*. Les succès étonnants de d'Elbée, sa conduite en diverses circonstances, où il répara les défaites de ses lieutenants, prouvent combien ce dernier jugement est erroné. Sa mémoire a été conservée dans quelques districts de l'ouest, où l'on répète encore des chants guerriers et funèbres composés en son honneur.

A. de Lacaze.

Le Moniteur universel, an Ier, nos 218, 285; an II, 100. — Courcelles, *Dictionnaire historique des Généraux français*. — Th. Muret, *Histoire des Guerres de l'ouest*. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. IV, liv. XVII et XVIII. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

(1) On appelait ainsi la garnison française de Mayence, qui forcée, à la suite d'une capitulation, de ne pas servir aux frontières, fut dirigée aussitôt sur les insurgés de l'intérieur. Les *Mayençais* étaient certainement les soldats les plus aguerris et les mieux disciplinés que la France possédât à cette époque.

* **GIL** (1) (*Christovàm*), théologien portugais, né à Bragance, en 1575, mort à Coïmbre, le 7 janvier 1608. Il entra dès l'âge de quinze ans dans la Compagnie de Jésus, et enseigna au collége de cette société à Coïmbre la rhétorique et la philosophie. Il se fit ensuite recevoir docteur à Evora, et y professa la théologie. Après avoir exercé ces diverses fonctions pendant vingt années, il fut appelé à Rome en qualité de censeur des livres. Il revint à Coïmbre, où il reprit ses cours de théologie jusqu'à sa mort. Sotwel et Nicolas Antonio font un grand éloge du savoir de ce jésuite. On a de lui : *Commentationum theologicarum de sacra doctrina, et essentia atque unitate Dei, Libri duo*; Lyon et Cologne, 1610, in-fol. Les chapitres de ce livre sont intitulés : *De Attributis; De divina Perfectione; De Prædestinatione; De Incarnatione; De Legibus; De Visione beata; De Sacramentis; De Matrimonio*. Il a laissé en manuscrit : *Adversaria in D. Thomæ*.

Antonio Franco, *Synopsis Annàlium Societatis Jesu in Lusitania*. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. I, p. 806. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. I, p. 245. — Alegambe. *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*, p. 75. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Barbosa Machado, *Bib. Lus.* — João-Baptista de Castro, *Mappa de Portugal*, t. II.

GIL (Le Père), moine espagnol, né à Aracena, dans les montagnes de l'Andalousie, vers 1747, mort vers 1815. Né de parents pauvres, il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-François, et y fit ses études. Il se distingua par son talent comme prédicateur, et devint provincial de son ordre. Il assista en cette qualité à une assemblée tenue à Rome pour la nomination d'un général des Frères Mineurs. De retour en Espagne, il se fit beaucoup d'ennemis par son caractère, violent et hautain, et fut obligé de se démettre de sa charge de provincial. Il se rendit alors à la cour, eut du succès comme prédicateur, et fut chargé de continuer l'histoire de Mariana. Les paisibles occupations d'un historiographe ne suffisaient pas à son activité et à son ambition : il prit une grande part aux intrigues destinées à renverser le prince de la Paix, premier ministre. On le soupçonna même d'avoir rédigé un violent pamphlet où la reine d'Espagne n'était pas plus ménagée que le ministre. Il fut d'abord enfermé dans une maison de correction, puis envoyé à Séville, dans son couvent. La chute du prince de la Paix lui rendit la liberté, et les événements qui la suivirent le mirent en évidence. Il fut un des principaux organisateurs de la junte insurrectionnelle de Séville, et il en devint le secrétaire général. Il participa à tous les actes qui donnèrent un ensemble formidable au soulèvement de l'Espagne, et fut un des partisans déclarés du système de la guerre de partisans (*partidas de guerillas*), conseillé aux Espagnols par le général Dumouriez

(1) C'est à tort que plusieurs biographes le désignent sous le nom de *Gilio*.

et parfaitement adapté à la nature de leur pays. Gil s'employa activement à nouer des relations diplomatiques avec les gouvernements ennemis de la France. Il se rendit dans ce but en Sicile. De retour en Espagne, il essaya de se faire nommer président de la régence de Cadix, ne réussit pas, et irrité de son échec, il rentra dans la vie privée, et passa ses dernières années dans l'obscurité.

Toreno, *Historia del Levantamiento, Guerra y Revolucion de España*. — Rabbe, Boisjolin, *Biog. univ. et portat. des Contemporains*.

*GILARD (*Pierre*), dit GILARDI, peintre de l'école milanaise, né à Milan, en 1679, d'un habile orfèvre originaire de Bruxelles, vivait en 1718. Il étudia la peinture dans sa patrie, sous Federico Bianchi et sous le Gazzaniga; il alla ensuite à Bologne, où il fréquenta les écoles de Marcantonio Franceschini et de Giangioseffa del Sole. Il sut en empruntant quelque chose à chacun de ces maîtres se former un style original. De retour à Milan, il fut chargé de nombreux travaux à fresque, parmi lesquels on vante surtout les peintures du réfectoire de S.-Vittore-al-Carpo et la *Sainte Catherine de Sienne* de la Madonna-di-S.-Celso. A Varese, il a exécuté sur les cartons de Stefano Legnani une *Assomption*. Le faire de Gilard est bien fondu, facile, harmonieux et convient parfaitement à la décoration de vastes surfaces; son dessin est assez correct. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

GILBERT (Saint), mort le 1er juin 1152. Issu d'une noble famille d'Auvergne, il fut premier abbé d'un monastère qui porta son nom, au diocèse de Clermont. Gilbert avait passé sa jeunesse à la cour de Louis le Gros et de Louis le Jeune, et il était compté parmi les plus braves et les plus pieux chevaliers de son temps. Après la prédication de la deuxième croisade, il suivit le roi en Terre Sainte. Les tristes résultats de l'expédition jetèrent dans l'âme de Gilbert, qui les attribuait aux péchés des croisés, une tristesse profonde. Exalté d'ailleurs par les habitudes d'une vie ascétique, il résolut de se consacrer entièrement à la vie du cloître : sa femme Pétronille et sa fille Ponce approuvèrent et partagèrent cette intention. Après avoir consulté l'évêque de Clermont et l'abbé de Dilo, Gilbert donna la moitié de ses biens aux pauvres, et garda l'autre pour fonder et construire deux monastères, l'un de femmes pour Pétronille et Ponce, et l'autre d'hommes, où il voulait se retirer. Le premier fut établi à Aubeterre, sous l'invocation de saint Gervais et saint Protais. Pétronille en prit le gouvernement, et fut, après sa mort, remplacée par sa fille. Gilbert se retira dans un lieu nommé *Neuf-Fontaines;* il y fit construire un monastère, et en 1150 il y fit venir de Dilo des chanoines prémontrés. Il fut élu abbé, et gouverna avec sagesse. A côté de l'abbaye était un vaste hôpital, où Gilbert venait soigner les malades et les infirmes. Il fut, d'après son désir, enterré dans le cimetière de son hôpital. Le troisième abbé fit transporter les restes de Gilbert dans l'église. Robert d'Auxerre, prémontré et historien presque contemporain, a rapporté dans sa *Chronique* l'histoire de saint Gilbert.

Baillet, *Vies des Saints* au 8 octobre. — *Martyrolog.* — Le Bas, *Diction. encycl. de la France*.

GILBERT DE LA PORRÉE (en latin *Gislebertus Porretanus*), célèbre théologien et philosophe scolastique, né à Poitiers, vers 1070, mort le 4 septembre 1154. Il fit ses études sous des maîtres célèbres, tels que Bernard Sylvestris à Chartres, Anselme et Raoul à Laon. « Il puisa dans ces différentes écoles, rapporte Othon de Freisingue, un savoir profond, et cela par la sage attention qu'il eut à ne pas soustraire trop tôt sa main à la férule (*manu non subito ferulæ subducta*). » Se vouant à l'enseignement, il devint d'abord chancelier de l'église de Chartres, et réunit autour de sa chaire un auditoire nombreux. Peu de temps après, il accepta la chaire de dialectique et de théologie à Paris, où il eut, entre autres, pour disciple Jean de Salisbury. Comme il s'était posé comme chef de la doctrine des réalistes, son enseignement était en opposition avec celui d'Abeilard, chef des nominalistes, qui venait d'être condamné au concile de Sens, en 1140. Gilbert assista lui-même à ce concile, et l'on raconte qu'Abeilard, l'ayant aperçu, l'apostropha par ce vers d'Horace :

Nam tua res agitur, paries cum proximus ardet.

En 1141, Gilbert fut nommé à la scolastique de l'église Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers, et l'année suivante ses concitoyens l'élurent évêque pour succéder à Grimoald. L'épiscopat fut pour lui un moyen de propager ses opinions avec plus d'autorité. Il lui arriva un jour, au milieu d'un sermon, d'avancer des propositions contraires à la foi commune sur la Trinité. Deux de ses archidiacres, Calon et Arnaud, surnommé *Qui ne rit pas*, se mirent aussitôt en route, en 1146, pour aller le dénoncer à Eugène III, qui se trouvait alors à Sienne, en Toscane. Le pape leur répondit qu'il examinerait l'affaire à son arrivée en France, dans une assemblée de prélats. Les accusateurs, à leur retour, passèrent à Clairvaux pour engager saint Bernard, le vainqueur d'Abeilard, à entrer en lice contre l'évêque de Poitiers. Celui-ci fut enfin cité à comparaître en 1147, au concile de Paris, présidé par le pape Eugène. Saint Bernard y joua, comme au concile de Sens, le rôle de promoteur. Voici les propositions incriminées de Gilbert : « 1° L'essence divine n'est pas Dieu; 2° Les propriétés des personnes divines ne sont pas les personnes mêmes; 3° Les attributs divins ne tombent pas sur les personnes divines; 4° La nature divine ne s'est point incarnée, mais seulement la personne du Verbe; 5° Il n'y a point d'autres mérites que ceux

de Jésus-Christ; 6° Le baptême n'est réellement conféré qu'à ceux qui doivent être sauvés. »

Comme les Pères du concile n'avaient pas sous la main les écrits de Gilbert pour les collationner avec ces propositions, Hugues de Champfleury et Adam du Petit-Pont affirmèrent avec serment qu'ils en avaient entendu quelques-unes de sa bouche. Gilbert n'en disconvint pas; mais il s'attacha, dans sa défense, à leur donner un sens si subtil et favorable, que les Pères, embarrassés, renvoyèrent la décision à un nouveau concile. Ce concile, pour lequel le pape avait choisi lui-même un petit nombre de prélats, amis de saint Bernard, se réunit à Reims en 1148. Gilbert y entra muni d'une multitude de volumes, d'où il tirait un grand nombre de passages pour sa justification; et comme il n'en finissait pas, le pape l'interrompit en ces termes : « Mon frère, vous rapportez là bien des choses, et des choses peut-être que nous n'entendons pas. Répondez-moi simplement : cette souveraine essence que vous confessez être un Dieu en trois personnes, croyez-vous qu'elle soit Dieu? » — « Je ne crois pas, » répondit l'évêque. Il essaya ensuite de s'expliquer en disant que Dieu signifiant tantôt la nature, tantôt la personne, il n'avait pris ce mot que dans ce dernier sens. Saint Bernard prit alors la parole : « A quoi bon, dit-il, tant de discours? L'unique source du scandale est que vous passez dans l'esprit de plusieurs pour enseigner et croire que l'essence et la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, n'est pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu. Est-ce là votre sentiment, oui ou non? » La réponse fut affirmative. Les débats continuèrent, et la victoire resta longtemps indécise, car la plupart des cardinaux italiens se montraient favorables à l'accusé. Enfin, les évêques français opposèrent aux propositions de Gilbert une formule de foi, que l'abbé Suger fut chargé de présenter au pape. Gilbert souscrivit lui-même à cette formule; et c'est ainsi que tout conflit cessa. Rentré dans son diocèse, il retrouva au milieu de ses ouailles le même respect et le même attachement, et ses deux dénonciateurs devinrent par la suite ses plus intimes amis. Depuis lors son repos ne fut plus troublé que par le procès qu'il intenta à l'abbaye de Fontevrault pour la soumettre à sa juridiction. Ses efforts échouèrent; et comme il reconnut lui-même l'injustice de ses prétentions, il la répara par des faveurs diverses dont il combla cette abbaye. Gilbert, renonçant à tout genre de contestations, consacra le reste de son temps à la décoration de son église. « Dans ses mains, dit un de ses panégyristes, l'argent se transformait en vases et en meubles consacrés au service de l'autel. L'art et l'élégance de ses ouvrages en surpassaient la matière. L'or était employé aux mêmes usages : il se changeait en lames et en vermeil pour donner une couleur brillante aux choses destinées pour les saints mystères. Mais, ce qui mérite surtout d'être rapporté, c'est qu'il plaça dans la bibliothèque de son église un nombre presque infini de volumes, qu'il avait amassés avec beaucoup de peine avant son épiscopat. » — Gilbert mourut tranquille, dans son diocèse, et fut enterré dans l'église de Saint-Hilaire à Poitiers, où se voit encore, près de la sacristie, son tombeau, mais défiguré par les calvinistes qui lors des guerres de religion en avaient tiré les ossements pour les brûler.

Gilbert a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont les uns sont imprimés, les autres manuscrits. Parmi les premiers on remarque un *Commentaire* sur les quatre livres *De la Trinité* de Boëce, dans les Œuvres de Boëce; Bâle, 1570, in-fol. (et non 1470). On trouve dans la même édition la Glose de Gilbert (indiquée inexactement comme inédite dans l'*Histoire litt. de la France*) sur le traité de Boëce *De duabus Naturis et una Persona Christi*, formant le 4e livre de la *Trinité*, et un Commentaire (également donné à tort pour inédit) sur un écrit attribué à Hermès Trismégiste, *De Hebdomadibus, sive de dignitate theologiæ* : cet écrit forme le 2e livre de la *Trinité* dans l'édition des Œuvres de Boëce de 1570; — Une lettre ou réponse de Gilbert dans les *Anecdota* de D. Martenne, et le t. VI des *Annales Benedict.*; cette lettre est adressée à Matthieu, abbé de Saint-Florent de Saumur, qui avait consulté Gilbert sur le cas suivant : « Un prêtre après la consécration du pain avait prononcé sur le calice vide les paroles sacrées, et, s'en étant aperçu à la fraction de l'hostie, il fit une nouvelle consécration de l'une et l'autre espèce. » Matthieu demandait quelle pénitence méritait la faute de ce prêtre; — *Liber sex Principiorum*, ouvrage célèbre durant tout le moyen âge, et commenté par Albert le Grand, Geoffroy de Cornouailles, Antoine André, et Bonne-Grâce d'Asculo; il a été publié par Hermolaüs Barbarus, dans son édition des œuvres d'Aristote (à la suite des *Catégories*) et dans un ancien recueil de philosophes intitulé : *Authoritates Aristotelis, Senecæ, Boetii, Platonis, Apulei, Porphyrii et Gilberti Porretani*; in-4°, goth. Parmi ses écrits encore inédits, on remarque : des *Gloses sur le prophète Jérémie*, à la Biblioth. impériale; — *Liber de Causis*, à la Biblioth. des Dunes en Flandre; — *Glossulæ super Matthæum*, manuscrit de la fin du douzième siècle, à la Biblioth. de Saint-Ouen à Rouen.

Gilbert était le chef du réalisme, qui en donnant aux idées, aux universaux (genres, espèces, etc.), une existence réelle, se rapproche du platonisme. Voici en quels termes la doctrine de ce célèbre dialecticien est exposée par Jean de Salisbury : « La forme née est singulière dans chacun des individus; elle est universelle dans la totalité des individus.... L'essence appartient aux universaux que l'intellect

recueille des particuliers. Quant aux particuliers, ils ne sont pas seulement cette part d'essence qui vient de l'universel, ils sont encore des *substantes* (*sub stantes*), parce qu'ils sont les sujets des accidents.... Considérés comme sujets des accidents, les individus sont dits en être les causes, les principes. Aussi, pour emprunter au grec des expressions qui représentent bien la différence de ces deux modes de l'être, *essence* et *substance*, nous disons que les mots εἶναι, οὐσιῶσθαι équivalent à ceux de *esse*, *subsistere*, et que *substare* se traduit fort bien par ὑφίστασθαι (1). » F. H.

Fabricius, *Biblioth. med. et inf. ætatis*. — *Hist. litt. de la France*, t. XII, p. 466. — Cousin, *Introduction* aux ouvrages inédits d'Abeilard. — B. Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, p. 294-318.

* **GILBERT** *l'Universel*, prélat et glossateur anglais, d'origine française, vivait vers la première moitié du douzième siècle. Au rapport de Richard de Poitiers, il était né en Bretagne, et suivant Lebeuf, à Auxerre; ce qui a pu motiver cette dernière conjecture, c'est le long séjour que Gilbert fit à Auxerre. Il appartint en effet au clergé de cette ville, et il y résidait en 1110, comme on le voit par un acte de l'abbaye de Fleury. Le titre de *magister* qu'on lui donne semble prouver qu'il dirigea les écoles de cette ville. Il enseignait avec beaucoup d'éclat à Nevers, lorsqu'en 1127, Henri Ier, roi d'Angleterre, le choisit, de concert avec Guillaume de Canterbury, et du consentement du peuple, pour occuper le siége épiscopal de Londres. L'aversion de Henri pour les Bretons du pays de Galles était si prononcée, au dire des chroniqueurs, qu'il ne voulut jamais en élever un seul aux évêchés ni aux abbayes de ses États. La qualification de *Breton*, donnée à Gilbert par Richard de Poitiers, doit donc s'appliquer à un Breton de l'Armorique, et non du pays de Galles. Gilbert fut sacré à Canterbury, au mois de janvier 1128, et mourut au mois d'août 1134, en allant à Rome. Les auteurs varient sur l'année et sur le jour de sa mort. D. Mabillon, dans une note sur la 24e lettre de saint Bernard, dit que Gilbert occupa le siége de Londres depuis 1128 jusqu'en 1133. Orderic Vital en place la mort en 1136; mais il est certain qu'elle eut lieu deux ans plus tôt, soit le 8 ou le 10 août, selon le sentiment de quelques écrivains, soit le 12, comme l'indique le *Nécrologe d'Auxerre*, publié par D. Martène.

L'habileté de Gilbert dans la science des Écritures et la vaste étendue de ses connaissances lui avaient acquis le titre d'*Universel*. Sa réputation était si grande qu'on ne croyait pas qu'il y eût en Europe de savant qui lui fût comparable, *cui in doctrina nemo in Europa par fuisse tum credebatur*. C'est ainsi qu'en parle Harpsfeld. On attribue à Gilbert une *Glose sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, travail à l'occasion duquel Henri Hutington a dit de lui « qu'il n'avait pas son égal pour la science depuis Londres jusqu'à Rome; et saint Bernard, qu'il entreprit en quelque sorte de renouveler toute l'Écriture, et qu'il y réussit. Quoi qu'il en soit, il était difficile, comme le fait observer l'abbé Lebeuf, de préciser ce qui appartenait à Gilbert dans cette glose; — un *Commentaire sur les Lamentations de Jérémie*. On conservait autrefois dans l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers deux très-anciens manuscrits de cet ouvrage; l'un d'eux était du temps même de l'auteur. On attribue encore à Gilbert des traductions ou commentaires de l'Écriture Sainte que possédaient diverses bibliothèques, tels que des *Commentaires sur Job*, *Isaïe*, *Jérémie*, *les Psaumes* et quelques livres de la Bible que l'on croit être les *Petits Prophètes et saint Matthieu*.

L'*Histoire littéraire de la France* mentionne en outre un certain nombre d'écrits que l'on a attribués à Gilbert *l'Universel*, mais qu'elle considère comme étant plutôt de Gilbert de La Porrée, ou de Gilbert Folcoth, autre évêque de Londres, mort en 1187, qui fut le plus grand adversaire de saint Thomas de Canterbury, et auquel on doit un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, imprimé à Londres, en 1638, par les soins de Junius. C'est à tort que Gérard-Jean Vossius attribue à Gilbert *l'Universel* l'appendice placé à la suite du livre de Henri de Gand, intitulé *Liber de Scriptoribus ecclesiasticis*, renfermant des documents qui font suite aux travaux du même genre que saint Jérôme, Gennade de Marseille, saint Isidore de Séville, saint Ildéphonse de Tolède, Honoré d'Autun et Sigebert de Gembloux avaient entrepris avant Henri de Gand. L'auteur de cet appendice est inconnu. P. Levot.

Richard de Poitiers, *Chronique*, t. V *Ampl. Coll.* de D. Martène. — *Mémoires et Nécrologe d'Auxerre*. — Harpsfeld, *Hist. ecc. Angl.* — *Histoire littéraire de la France*, t. XI, et t. XX, p. 199-200. — *Journal des Savants*, 28 juin 1706.

GILBERT *de Sempringham* (Saint), religieux anglais, fondateur de l'ordre des Gilbertins, né dans le comté de Lincoln, en 1083, mort le 4 février 1189. Son père, noble normand, et possesseur des deux cures de Sempringham et de Tirington, les lui donna. Gilbert n'était pas encore dans les ordres, et il faisait administrer ses cures par des vicaires. Il fut ordonné prêtre par l'évêque de Lincoln, et refusa d'être archidiacre de ce prélat. « Voulant donc donner son bien aux pauvres, dit Fleury, et faire une fondation, et ne trouvant point d'hommes qui voulussent vivre aussi régulièrement qu'il le souhaitait, il assembla, dans sa paroisse de Sempringham, sept filles vertueuses, qu'il enferma près de l'église de Saint-André, pour vivre en clôture perpétuelle, en sorte qu'elles recevaient par une fenêtre les choses nécessaires à la vie. » Il étendit bientôt cet institut, et y joignit des hommes pour l'agriculture et les travaux les plus rudes. Cet ordre ne tarda pas à se répandre, que plusieurs sei-

(1) *Opera Arist.*, édit. Bâle, 1570, p. 12-30; et B. Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, p. 309.

gneurs d'Angleterre offrirent à Gilbert des terres et des revenus pour fonder des monastères semblables. Mais Gilbert n'accepta qu'avec peine, craignant d'avoir trop de religieux sous ses ordres. Il se rendit même en France, à Cîteaux, où se trouvait le pape Eugène III. Il demanda au pontife la permission de remettre aux religieux de Cîteaux la conduite de son ordre. Le pape s'y refusa, et lui ordonna de continuer l'œuvre qu'il avait commencée. De retour en Angleterre, Gilbert appela des ecclésiastiques pour diriger ses religieuses, et forma ainsi une double congrégation de filles sous la règle de Saint-Benoît, et de chanoines réguliers sous la règle de Saint-Augustin. Il donna à ces deux ordres, qui prirent le nom de Gilbertins, des constitutions confirmées par le pape Eugène III et ses successeurs. Il fonda treize monastères contenant plus de deux mille personnes, et créa aussi plusieurs hôpitaux. Il fut persécuté par le roi Henri II au sujet de Thomas Becket, archevêque de Canterbury, auquel il avait donné un asile contre les violences de ce prince. Dans sa vieillesse, il se démit de sa charge d'abbé, et mourut à l'âge de cent six ans.

Bollandus, 4 février, t. 2. — Bale, *De Scriptoribus Britannicis*, cent. III, n° 28. — Camden, *Britannia* (Lincolnshire). — Fleury, *Histoire ecclés.*, t. LXIX, 39.

* **GILBERT** ou **GISLEBERT DE MONS**, célèbre chroniqueur, natif de Mons, à ce qu'on croit, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il fut notaire, clerc et chancelier de l'illustre comte de Hainaut, Baudouin V, dit *le Magnanime*. Il le servit de sa plume et de ses conseils, et fut employé par lui dans différentes négociations. Son maître récompensa ses bons services en le nommant prévôt de Saint-Germain de Mons, prébendier des églises collégiales de Saint-Aubin de Namur, de Soignies, de Condé et de Maubeuge, enfin, lui procurant l'abbaye de Saint-Aubin de Namur, avec le droit d'en conférer les prébendes, faits qui, tout en témoignant de l'affection du prince pour son chancelier, montrent jusqu'à quel point la simonie, cet abus que devait bientôt réprimer si énergiquement Grégoire VII, était alors répandu. Gilbert a laissé l'histoire du règne de son bienfaiteur dans une précieuse chronique intitulée : *Gisleberti Balduini Quinti; Hannoniæ comitis cancellarii, Chronica Hannoniæ*. On ne connaissait cette chronique, l'un des précieux monuments de l'histoire du moyen âge, que par des extraits et des citations d'auteurs, notamment par celles de Jacques de Guyse, de Vinehaut, et du père Delawarde, annalistes du Hainaut. Un des rares manuscrits dans lesquels on l'avait reproduite était enfoui dans les archives des chanoinesses de Saint-Vandru de Mons, quand, en 1784, il vint à la pensée d'un vigilant ami des lettres, M. le marquis de Chasteler, de livrer ce manuscrit à l'impression. Alors la chronique de Gilbert se répandit, sous la forme d'un in-4° de 312 pages, renfermant une épître et une préface de l'auteur de l'impression, des notes marginales et une table onomastique. Les continuateurs du *Recueil des Historiens des Gaules et de la France* s'empressèrent de la reproduire, et elle figure par parties dans les tomes XIII et XVIII de ce recueil. Le but de Gilbert était d'écrire non-seulement la vie de Baudouin V, mais, comme il le dit au commencement de son livre, la vie de ceux de ses successeurs dont il avait été le contemporain. On ne sait s'il a tenu parole, ou si cette continuation a disparu. Le seul accessoire de sa chronique est une espèce d'introduction dans laquelle il a fait entrer toutes les notions qu'il a pu recueillir sur l'histoire des comtes de Hainaut depuis la comtesse Richilde, sur les lois, les coutumes du pays, et surtout sur les généalogies et les alliances de la maison comtale. Toutefois, dans cette partie, écrite par lui sur la foi d'autrui, il y a moins d'exactitude que dans ses annales proprement dites. Quant au style du chroniqueur, sans être élégant, il n'a ni la diffusion ni l'affectation de celui de la plupart de ses contemporains. Z. PIERART.

Reiffenberg, *Histoire du Hainaut*, t. I et II. — M. Brial, *Archives du nord de la France et du midi de la Belgique*, t. II, 1re série. — Matthieu, *Biographie montoise*.

GILBERT *l'Anglais* (*Gilbertus Anglicus* (1)), médecin anglais, vivait au commencement du treizième siècle. On ne sait presque rien de sa vie. On dit qu'il étudia dans les écoles médicales d'Italie, et qu'après s'y être acquis une grande réputation, il revint en Angleterre, et obtint la place de médecin de Hubert, archevêque de Canterbury (1193-1206). Gilbert est connu par un abrégé, en sept livres, des connaissances médicales de son temps. Cet ouvrage, qui n'offre rien d'original ni de bien intéressant, semble avoir été assez répandu au moyen âge. On le trouve dans quelques manuscrits sous le titre de *Practica Medicinæ*, ce qui a fait croire à Leland que Gilbert avait composé sous ce titre un traité différent de l'abrégé. Bale et Pits ont aussi attribué, mais sur des autorités douteuses, d'autres ouvrages à Gilbert. On lui attribue avec plus de raison un *Commentaire sur les Aphorismes* d'Hippocrate, et on trouve sous son nom, parmi les manuscrits du collége Merton à Oxford, un *Commentaire* sur le traité d'Ægidius, *De Urinis*. L'abrégé de Gilbert parut pour la première fois sous ce titre : *Compendium Medicinæ Gilberti Anglici, tam morborũ universaliũ quã particularium nondum medicis sed et cyrurgicis utilissimum....... correctum et bene emendatum per dominum Michaelem de Capella, artium et medicine doctorem;* Lyon, 1500,

(1) Il figure dans la *Bibliothèque* de Tanner sous le nom de *Legleus*. Quelques vieux biographes l'appellent Gilbert Lègle (peut-être l'aigle). D'après l'*Histoire littéraire*, Gilbert Lègle n'est pas le même que Gilbert l'Anglais, et lui est de beaucoup postérieur.

in-8°. Il existe une seconde édition de Genève, 1608, in-4° et in-12.

Leland, *Commentarii de Scriptoribus Britannicis*. — Bale, *Illustrium Majoris Britanniæ Script. Comm.* — Pits, *De Scriptoribus Majoris Britanniæ*. — Tanner, *Bibliotheca Britannico-Hibernica*. — Wright, *Biographia Britannica liter.* — *Histoire littér. de la France*, t. XXI, 393.

GILBERT (*Humphrey*), navigateur anglais, né à Darmouth, en 1539, noyé en mer, le 10 septembre 1584. Il descendait d'une ancienne famille normande. Sa mère, veuve de bonne heure, se remaria en secondes noces, avec sir Raleigh, et de ce mariage naquit le célèbre Walter Raleigh. Gilbert fit ses études à Éton et à Oxford. Il fut d'abord destiné au barreau, mais il préféra la carrière militaire. Après plusieurs expéditions contre les stuartistes et les catholiques, tant dans le nord de l'Angleterre qu'en Écosse, il passa en Irlande, et se distingua contre les Irlandais, dans les efforts que ceux-ci tentèrent pour se soustraire au joug anglais. Les Irlandais se laissèrent vaincre par des forces bien inférieures, à une époque où la discipline et la tactique n'assuraient pas encore la victoire. Humphrey Gilbert, nommé commandant en chef des forces britanniques, dispersa les derniers insoumis, et reçut pour récompense la chevalerie et le gouvernement du Munster (1) (1570). De retour en Angleterre, vers cette époque, il s'y maria richement; mais bientôt il abandonna sa femme pour prendre le commandement d'une escadre de neuf vaisseaux, armée contre les Espagnols, et destinée au blocus de Flessingue. L'Europe était alors préoccupée de la recherche d'un passage aux Indes par le Nord. Cette grande question était plus populaire en Angleterre que partout ailleurs. Gilbert s'en montra l'un des champions les plus ardents, et après avoir patronné de son nom et aidé de sa fortune quelques courageux marins qui tentèrent cette découverte; entre autres Frobisher (*voy.* ce nom), il crut devoir expérimenter par lui-même. En 1578 il obtint facilement de la reine Élisabeth des lettres patentes « l'autorisant à faire des découvertes pendant six années dans tous les pays barbaresques qui n'étaient pas possédés par des chrétiens, à les occuper et à en disposer en faveur de sujets anglais, à la condition de les tenir de la reine d'Angleterre et de ses héritiers, prêtant hommage à la couronne et s'engageant à la redevance d'un cinquième sur toutes les valeurs en or ou en argent que l'on en pourrait extraire ». Ces lettres royales permettaient à Gilbert de repousser tous ceux qui tenteraient de s'établir à moins de six cents milles des places occupées par lui-même, et à prendre toutes les mesures militaires ou judiciaires qu'il jugerait convenables, pourvu que ces mesures ne fussent pas contraires à la foi professée par l'Église anglicane, et qu'elles ne tendissent pas à soustraire les sujets anglais à leur serment d'allégeance envers leur monarque. « Ces lettres patentes, dit M. Roux de Rochelle, nous donnent une idée précise des prétentions attachées alors au *droit de découverte*. On regardait comme légitime l'occupation de toute contrée comprise sous la dénomination de pays barbare; on étendait cette souveraineté idéale à des provinces entières où l'on ne possédait qu'une seule place. Les habitants n'étaient comptés pour rien; il semblait que ce continent, aussi vieux que le nôtre, venait de sortir des eaux, et fût un apanage de la branche aînée de la race humaine. »

La première expédition commandée par Gilbert (1581) n'avait pas réussi; le désordre s'était mis parmi les actionnaires, les officiers et même les marins. A peine hors du port, une violente tempête brisa un de ses vaisseaux, désempara les autres, et força l'amiral à rentrer au port. Ce désastre n'affaiblit pas ses convictions; il engagea ses biens, et recourut à des emprunts pour faire un nouvel armement. Il résolut cette fois de reconnaître les pays découverts en Amérique par les Cabot (*voy.* ce nom). Le 11 juin 1583 il mit à la voile de la baie de Cawsand, près de Plymouth, avec deux vaisseaux pontés et trois barques montés par deux cent soixante hommes, tant marins qu'artisans. Walter Raleigh accompagnait son frère, et commandait le bâtiment le plus important de la flotte; mais dès le troisième jour de navigation il s'effraya du nombre de malades qui encombraient ses cadres, vira cap pour cap, et revint en Angleterre, abandonnant Gilbert à la gloire ou aux chances de la fortune. Celui-ci se dirigea sur Terre-Neuve (1), où il arriva après avoir supporté plusieurs tempêtes et failli périr par les glaces. Il atterrit dans le port de Saint-Jean, et malgré la présence de trente-six bâtiments de diverses nations, prit possession du pays au nom de sa souveraine. Pourtant dès 1525 Verazani, navigateur florentin au service de François Ier, avait accompli la même cérémonie pour la France, et avait imposé à cette île le nom sous lequel elle est restée connue. Le célèbre Jacques Cartier avait renouvelé cet acte le 20 mai 1534 sur la côte nord dans le port de Saint-Servain (aujourd'hui *Rock-Bay*). Sans s'arrêter à ces précédents, sir Humphrey Gilbert chassa tous les Portugais de l'île, et publia des ordonnances qui portaient 1° que l'exercice de la religion aurait lieu publiquement et suivant le rite de l'église d'Angleterre; 2° que quiconque attenterait aux droits de la reine ou contesterait la légitimité de son gouvernement serait puni de mort, comme coupable du crime de

(1) L'une des quatre grandes divisions territoriales de l'Irlande.

(1) Terre-Neuve était connue avant le voyage de Cabot père. De temps immémorial, les marins bretons, normands, et surtout basques allaient pêcher sur cette île. Depuis Cabot, Gaspar de Cortereal avait relâché en 1501 dans la baie de la Conception, qu'il baptisa. En 1504 le Français Bergeron, en 1506 Jean-Denis de Honfleur et Thomas Aubert ou Hubert de Dieppe vinrent aussi visiter cette île.

haute trahison ; 3° que tout individu qui tiendrait des discours injurieux à l'honneur de la reine aurait les oreilles coupées, et perdrait ses biens ainsi que ses vaisseaux. Telle fut la première législation de Terre-Neuve. On voit que les délégués du gouvernement britannique traitaient fort cavalièrement la colonie naissante. Mais, suivant l'esprit de tous ces *découvreurs* des quinze et seizième siècles, ce qui préoccupait le plus Gilbert était la découverte de métaux précieux ; mais les investigations (1) qu'il fit faire à cet égard demeurèrent sans résultat. Un grand nombre de matelots désertèrent, d'autres tombèrent malades ; Gilbert embarqua ses invalides sur un de ses navires, et lui-même mit à la voile vers le sud. Quittant son grand navire, il monta une pinasse de dix tonneaux, *Squirrel*. Une tempête terrible dispersa la flottille, et brisa le principal bâtiment. Son capitaine, Richard Clarke, et treize autres personnes seulement purent, au moyen d'un canot, regagner Terre-Neuve, après des dangers inouis. La disette vint encore affliger les hardis marins. Leurs moyens de navigation ne consistaient plus qu'en deux frêles embarcations, *Squirrel* et *Hind*. Gilbert refusa de passer sur la dernière, qui offrait plus de chance de salut que le *Squirrel*, ne voulant pas courir moins de danger que le dernier de ses compagnons. Renonçant à toute pensée de découverte, il ordonna le retour précipité vers la patrie. Les tempêtes accompagnèrent continuellement sa navigation. Le 9 septembre, à la hauteur des Açores, un terrible coup de vent assaillit les chétives barques. Dans ce péril, sir Humphrey Gilbert montra un calme et une résignation qui dénotent chez lui une âme des plus fortement trempées : consolant ses marins désolés, il leur disait : « Courage, enfants ; on arrive aussi bien au ciel par l'océan que par terre ! » Une lame engloutit *Squirrel ;* nul de ceux qui le montaient n'échappa. Edward de Haies ramena *Hind* à Falmouth, le 22 septembre suivant.

Gilbert est regardé par les Anglais comme le fondateur de leur colonisation occidentale, non pas tant par son établissement à Terre-Neuve que par l'élan qu'il donna au goût des découvertes. Sa bravoure et les talents militaires qu'il déploya en Irlande, son éloquence dans le parlement, sa fermeté et son désintéressement dans les affaires publiques, le classent au nombre des grands hommes de l'Angleterre. Hackluyt a recueilli tout ce qui concerne Gilbert ; il donne mêmeses ouvrages, dont le plus important a pour titre : *Discourse to prove a passage by the North West to Cathaia and the East-Indies* ; Londres, 1576.

Alfred DE LACAZE.

Hackluyt Fils, *De Brit. Script.* — — *Prince's Worthies of Devon.* — *Biographia Britanica.* — John-Gorton, *A Biographical general Dictionary*. — Bory de Saint-Vincent, *Histoire et Description des îles de l'Océan*, dans *l'Univers pittoresque*, p. 142. — Roux de Rochelle, *États-Unis d'Amérique*, dans le même recueil, p. 24. — William Smith, *Collection choisie des Voyages autour du monde ; Introduction* par Aug. Duponchel, p. LXVI. — Ferdinand-Denis, *Génie de la Navigation*, p. 87. — *Penny Cyclopædia.*

GILBERT (*Guillaume*), médecin et physicien anglais, né en 1540, à Colchester, dans le comté d'Essex, mort le 30 novembre 1603. Après avoir fait ses humanités au collége d'Essex, il fut envoyé à Cambridge, où il étudia la médecine. Il fit ensuite différents voyages pour son instruction, et prit le grade de docteur. Étant venu s'établir à Londres, il y acquit bientôt la réputation d'un médecin habile, d'un savant versé dans la chimie, la physique et la cosmologie. En 1573, il fut admis dans le Collége des Médecins de Londres. Sa réputation grandit tellement que la reine Élisabeth le nomma son médecin, avec une pension considérable. Après la mort de cette souveraine, il remplit la même place près de Jacques Ier. Gilbert concourut aux progrès des sciences physiques. Le premier il reconnut que beaucoup de substances autres que l'ambre jaune jouissaient de la propriété d'attirer les corps légers après avoir été frottées, et il a donné une longue liste de ces corps, ainsi que de ceux qui n'ont pas le même pouvoir attractif. Il essaya même d'expliquer l'attraction électrique ; mais, dans sa théorie informe, il attribuait la cause de l'électricité aux émanations corporelles et très-subtiles des diverses substances. Quoi qu'il en soit, on doit lui tenir compte de ses efforts dans une carrière encore neuve. Bacon de Verulam copia plus tard, dans ses écrits, tout ce que Gilbert dit des phénomènes électriques, sur lesquels il avait fait une multitude d'observations fines et délicates. Il fut aussi le premier qui enseigna que notre globe est un aimant, pour expliquer l'inclinaison et la déclinaison de la boussole. Cette opinion compta pendant longtemps de nombreux partisans, car elle était en accord avec les faits qu'on connaissait alors, et il fallut pour les renverser qu'Halley trouvât d'autres faits qui avaient échappé jusque alors aux observateurs. Telle était l'estime qu'on avait pour ce savant que Kemelm Digby l'a mis au même rang qu'Harvey, et Barlow sur la même ligne que Galilée, Gassendi et Descartes. Mais il y a dans cet éloge quelque exagération. Il nous reste de lui l'ouvrage suivant, où sont consignées toutes ses recherches : *De Magnete magneticisque corporibus ; et de magno magnete Tellure, philosophia nova, plurimis argumentis demonstrata ;* Londres, 1600, in-4°, et Sedan, 1633, in-4°. Il avait laissé manuscrit un autre ouvrage, que Boswell a fait imprimer, et qui a pour titre : *De Mondo nostro sublunari, philosophia nova ;* Amsterdam, 1651, in-4°. Quelques bibliographes ont à tort signalé ce dernier ouvrage comme une troisième édition du précédent.

GUYOT DE FÈRE.

(1) Ces recherches furent faites par un habile mineur saxon, nommé maître Daniel, qui avait accompagné l'expédition dans ce but. Il prétendit avoir trouvé des filons argentifères, mais il périt dans le naufrage du 29 août suivant.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Humboldt, *Cosmos*.

GILBERT (*Gabriel*), poëte dramatique français, né vers 1610, mort vers 1680. D'abord secrétaire de la duchesse de Rohan, il devint secrétaire des commandements de la reine Christine, et son résident en France en 1657, c'est-à-dire après l'abdication de cette princesse. Il s'était fait connaître par quelques tragédies; Richelieu l'avait remarqué, et plus tard Mazarin, Lionne, Fouquet le protégèrent. Il n'en resta pas moins pauvre, et il serait mort dans l'indigence, si Herward, protestant comme lui, ne lui avait donné un asile. Ses ouvrages sont aujourd'hui oubliés; le style en est généralement plat et commun; cependant, on y rencontre quelques bons vers et des pensées simples et fortes. Voici la liste de ceux qui ont été imprimés : *Marguerite de France*, tragédie; Paris, 1641, in-4°; — *Téléphonte*, tragi-comédie; Paris, 1643, in-4°; — *Rodogune*, tragi-comédie; Paris, 1644, in-4°; — *Hippolyte, ou le garçon insensible*, tragédie; Paris, 1646, in-4°; — *Sémiramis*, tragédie; Paris, 1647, in-4°; — *L'Art de plaire*, imit. de *l'Art d'aimer* d'Ovide, imp. avec des *Sonnets* et des *Madrigaux*; Paris, 1655, in-12; — *Les Amours de Diane et d'Endymion*, tragédie; Rouen, 1657, in-12; — *Cresphonte, ou le retour des Héraclides dans le Péloponnèse*, tragi-comédie; Paris, 1659, in-4°; — *Arrie et Pétus, ou les amours de Néron*, tragédie; Paris, 1659, in-12; — *Recueil de Poésies diverses*; Paris, 1661; — *Les Amours d'Ovide*, pastorale, avec un prologue; Paris, 1663, in-12; — *Les Amours d'Angélique et de Médor*, tragi-comédie; Paris, 1664, in-12; — *Les Intrigues amoureuses*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1668, in-12; — *Opéra*, pastorale héroïque des peines et des plaisirs de l'amour; Paris, 1672, in-12; — *Cinquante Psaumes de David mis en vers français*; Paris, Rouen, 1680, in-12.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XVIII. — Titon du Tillet, *Parnasse français*. — Eug. et Em. Haag, *La France protestante*.

* **GILBERT** (*N...*), fondatrice de l'industrie dentellière d'Alençon, vivait au dix-septième siècle. Elle reçut de Colbert un avance de 50,000 écus pour confectionner des dentelles approchant de celles de Venise. Aidée par Thomas Ruel, elle réunit un grand nombre de jeunes personnes, auxquelles elle apprit à fabriquer le riche produit connu plus tard sous le nom de *point d'Alençon*. Les échantillons de son art furent admirés par le roi et par toute la cour. Une manufacture fut établie par lettres patentes du 5 août 1675 : dès lors les points de Venise et les productions des autres fabriques d'Italie, d'Angleterre et des Pays-Bas furent mis au nombre des marchandises de contrebande. Boileau chanta ces édits, qui frustrèrent

... Nos voisins de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes:

Un nombre immense de bras fut occupé pendant plus d'un siècle, à Alençon, par cette industrie qui, après un long abandon, reprend faveur aujourd'hui. Elle a figuré dignement aux expositions universelles de Paris et de Londres.

Louis LACOUR.

Odolant Desnos, *Mém. hist.* — Savari, *Diction. du Commerce*, p. 107. — *Travaux de la Commission française*... (Paris, Impr. impér. 1854, in-8°), t. V, p. 12 du rapport d'Aubry.

GILBERT (Sir *Jeffrey*), jurisconsulte anglais, né le 10 octobre 1674, mort le 14 octobre 1726. On ne sait rien sur sa famille, son éducation et la première partie de sa carrière. En 1714 ou 1715 il fut nommé un des juges de la cour du Banc du Roi en Irlande, et promu un an après à la dignité de premier baron de l'Échiquier dans ce royaume. Il y resta jusqu'en 1722, époque où il reçut en Angleterre une place de baron de l'Échiquier. Il devint premier lord le 1er juin 1725, et garda cette charge jusqu'à sa mort. Gilbert s'acquitta de ces diverses fonctions avec beaucoup d'intégrité et de talent. Ses nombreux ouvrages, tous posthumes, attestent un savoir étendu en jurisprudence, et un esprit philosophique. Les principaux sont : *Law of Devises, last wills, and revocations*; Londres, 1730, in-8°; — *The Law of Uses and trusts*; 1734, in-8°; — *The Law and practice of Ejectements*; 1734, in-8°; — *Treatise of the Court of Exchequer*; 1738-1757, in-8°; — *Treatise of Tenures*; 1757, in-8°; — *Theory or Law of Evidence*; 1761, in-8°. La cinquième édition de cet ouvrage, publiée par Capel Lofft; Londres, 1791-1796, 4 vol. in-8°, contient une notice sur Gilbert par Lofft et un *Abridgement of Locke's Essay on the human Understanding* par Gilbert. On trouve dans l'*Horace* de Wit une élégante traduction de la 12e ode du second livre d'Horace par Gilbert. Chalmers cite encore deux manuscrits de Gilbert : *History of the Feud*; *Treatise of Remainders*.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Bridgeman, *Legal Bibliography*.

GILBERT (*Nicolas-Joseph-Laurent*), poëte français, naquit en 1751, à Fontenay-le-Château, près de Remiremont, où son père était cultivateur, et mourut le 12 novembre 1780. Après avoir reçu du curé de Fontenay les premières leçons de latinité, le jeune Gilbert fut envoyé au collége de l'Arc, dans la ville de Dôle, où rien ne laissa présager sa destinée littéraire, si l'anecdote citée par Charles Nodier est exacte : cet écrivain prétend que le professeur de versification française du collége se flattait d'avoir fait des poëtes de tous ses écoliers, un certain Gilbert *excepté*. En 1769, ce même Gilbert, après quelques mois passés sous le toit paternel, près d'une sœur bien aimée, qui lui rappelait douloureusement sa mère défunte, vint chercher à Nancy des moyens d'existence, et s'y lia bientôt avec M. Bonfils, employé de la régie. Ce jeune homme vertueux partagea sa chambre avec lui pendant près d'une année, et il le mit en rapport avec M. Darbès,

directeur général des fermes de Lorraine, qui voulut lui confier un emploi lucratif; mais Gilbert préférait sa liberté, et n'aspirait qu'à la gloire des lettres. Pour vivre, il donnait des leçons; il ouvrit même à l'hôtel de ville un cours public de littérature, qui n'attira presque personne. Durant son séjour dans l'ancienne capitale du duché de Lorraine, encore brillante de la splendeur dont elle jouissait sous le roi Stanislas, Gilbert aborda plusieurs genres différents; il écrivit un roman, *Les Familles de Darius et d'Eridame, ou Statira et Amestris*, histoire persane; La Haye et Paris, 1770, 2 vol. in-12. L'année suivante, il publia : *Le Début poétique;* Paris (Nancy), in-12; recueil assez faible, mais où brillent çà et là de belles idées et des formes d'une hardiesse remarquable. En 1772 *Le Début poétique* fut réimprimé. Gilbert y ajouta un chant du poëme d'*Abel*, qu'il composait alors d'après Gessner, et quelques autres morceaux. A la même époque il concourait, mais sans succès, pour le prix de poésie de l'Académie Française. Sa pièce, digne d'une distinction, était intitulée : *Le Génie aux prises avec la Fortune, ou le poëte malheureux*. Gilbert l'ayant mise immédiatement sous presse (Nancy, in-12), appela ainsi du jugement des *quarante* au jugement du public, et conçut dès lors contre l'aréopage parisien une haine qui ne s'est point démentie depuis. En 1773 parurent, chez le même libraire et dans le même format, les *Odes sur la Mort de son altesse royale madame la Princesse Anne-Charlotte de Lorraine* et *sur le Jugement dernier*. Ces deux pièces laissaient, comme les précédentes, beaucoup à désirer sous le rapport de la correction et de l'harmonie; mais on y distingue les pensées hautes qui font le poëte. L'*Ode sur la Mort de la princesse Charlotte* présente même un caractère local, une expression de nationalité lorraine profondément sentie, qu'elle a perdue dans les éditions subséquentes. Descendu des hauteurs de l'ode aux détails de la critique, Gilbert composa *Le Carnaval des Auteurs* (Nancy, 1773, in-12), pièce en prose écrite dans un moment de dépit et de colère, et *Le Siècle*, satire, dédiée à l'abbé Sabatier, de Castres, auteur des *Trois Siècles de la Littérature française*. Il eut le courage de la signer, et il prit pour épigraphe ces deux vers de Gresset :

> Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme.
> Quand j'attaque un auteur, je le dois et me nomme.

Cette pièce, imprimée à Nancy, par les soins du libraire Babin, parut sous la rubrique *Genève, chez Téron, avec approbation*, 1774, in-12 de 8 pages. Elle n'est citée dans aucune bibliographie et ne figure point parmi les œuvres complètes de l'auteur, quelle qu'en soit l'édition. Gilbert y attaque avec virulence la philosophie, les encyclopédistes, les Quarante de l'Académie et les novateurs : Marmontel, Saint-Ange, La Harpe, Mercier, Saint Lambert, Voltaire, Thomas, Diderot, Saurin, Ducis, Blin de Sainmore. Là on trouve en germe l'idée ainsi qu'une partie des tournures qu'offrent les deux satires qui plus tard ont fait la réputation du poëte. Accueilli par l'Académie de Nancy comme méritait de l'être un homme de son mérite, Gilbert y lut l'*Éloge de Léopold Ier, duc de Lorraine* (Paris, 1774, in-12), morceau d'éloquence écrit avec le cœur, et dont quelques pages seraient dignes de nos meilleurs écrivains. Rien n'empêchait Gilbert de vivre à Nancy très-heureux; mais la conscience de son mérite l'entraînait vers Paris, où il arriva dans l'année 1774. Des critiques et des éloges inspirés par ses premières productions l'avaient précédé; il y comptait déjà quelques admirateurs, mais beaucoup d'ennemis puissants, avec lesquels il fut immédiatement en lutte. Une lettre qu'on lui avait donnée pour D'Alembert, dont il attaquait la coterie, ne servit à rien; mais en revanche Fréron, l'abbé de Crillon, Baculard d'Arnaud, le prince de Salm-Salm lui tendirent une main secourable. A Fréron, il dédia sa satire intitulée *Le dix-huitième Siècle* (Paris, 1775, in-12), à M. d'Arnaud des vers remplis d'un profond sentiment de gratitude, à l'abbé de Crillon divers témoignages respectueux et au prince de Salm-Salm une *Ode*, véritable placet qui fut accueilli avec bonté. Ce prince n'est point le seul qu'ait encensé Gilbert. Trouvant des inspirations en faveur de Louis XV, il en déplora la mort dans une *Ode* dédiée aux officiers du régiment du Roi qui tenaient garnison à Nancy; il adressa deux *Odes* à Louis XVI et une *Ode à Monsieur* (Louis XVIII) *sur son voyage en Piémont*. Ces pièces, empreintes d'une adulation de circonstance, qui n'était point dans le caractère du poëte, mais que sa position exigeait de lui, furent réunies la plupart sous le titre d'*Odes nouvelles et patriotiques;* Paris, 1775, in-12. Elles sont bien inférieures à l'*Ode sur le Jubilé* (Paris, 1776, in-12) et à l'*Ode sur la guerre présente* (Paris, 1778, in-12), où l'on remarque des strophes de la plus grande beauté. Le génie mâle de Gilbert ne demeura point insensible aux feux de l'amour. Il eut pour Mlle Rosalie une inclination douce et pure, et pour Mme de M*** une passion, qu'il sacrifia, comme il l'exprime lui-même, *aux prières de l'amitié*. Cette renonciation bénévole lui fut très-douloureuse; mais elle l'eût été davantage sans les préoccupations que donnaient au satirique sa lutte acharnée, son duel à outrance contre les représentants du dix-huitième siècle. Il y gagnait chaque jour du terrain, et la correction qu'il apportait dans ses vers, le soin minutieux avec lequel il revoyait ses premières productions, le parti qu'il prenait d'abandonner l'*héroïde* et la traduction du poëme d'*Abel*, pour composer exclusivement des odes et des satires, prouvent que Gilbert mesurait bien la force de ses ailes avec l'espace que la Providence ouvrait à ses efforts. Le dernier morceau imprimé par lui fut une satire intitulée : *Mon Apologie;* La Haye (Paris), 1778, in-12 de 17

pages; puis il garda le silence pendant plus d'une année, comme s'il eût voulu se recueillir avant de descendre au tombeau. Du milieu des renseignements contradictoires qui nous entourent, nous avons quelque droit de nous demander si Gilbert fut matériellement malheureux ou si chez lui l'imagination et l'orgueil, exagérant les torts de la fortune, n'ont point fait surgir des fantômes. Dans les derniers temps de sa vie, il jouissait d'une pension de 800 livres sur la cassette du roi, d'une pension de 100 écus sur le *Mercure de France*, d'une autre de 500 livres sur la caisse épiscopale des économats. Il recevait en outre, à l'époque des *étrennes*, un mandat de 600 livres de Mesdames, tantes du roi, gracieuseté libérale dont le témoignage existe dans une lettre de madame Louise de France publiée par M. de Courchant. Ainsi Gilbert avait 2,200 livres de revenus, somme équivalente à environ 5,000 francs de la monnaie actuelle. La chute de cheval qui détermina sa mort, la chemise fine qu'il avait sur lui, et qui, passée à ses héritiers, existe entre les mains de M. Simon, bibliothécaire de Saint-Dié, et certaines dispositions testamentaires trouvées chez lui, sont des témoignages irrécusables d'aisance : par exemple, il légua dix louis à un jeune soldat qui, engagé depuis peu dans le régiment de royal-marine, avait pour camarade de lit un Lorrain connu du poëte. Ce volontaire, devenu roi, s'appelait Bernadotte. L'accident fatal qu'essuya Gilbert eut lieu vers la fin du mois d'octobre 1780. On le transporta, le crâne ouvert, baigné dans son sang, les uns disent à Charenton, les autres à l'hôtel-Dieu, où le célèbre chirurgien Desault l'aurait trépané sans succès. Transporté de l'hospice à son domicile, rue de la Jussienne, Gilbert y mourut, le 12 novembre, âgé de vingt-neuf ans, après des alternatives de bien et de mal qui lui permirent de composer ces strophes si touchantes laissées par lui (*Au banquet de la vie*, etc.), comme un legs sublime à la postérité. Déjà, dans la pièce intitulée : *Le Poëte malheureux*, Gilbert, pressentant une fin prochaine, avait tiré du fond de son âme des plaintes élégiaques et un sentiment de résignation religieuse dont les strophes en question forment le dernier écho. Elles n'apaisèrent point la haine de ses ennemis et ne parurent point avoir touché le cœur des contemporains, puisque aucun d'eux ne défendit le poëte des imputations calomnieuses répandues jusque sur son tombeau solitaire. Déclaré fou par Laharpe, il passa pour tel dans le public; et c'est la première fois qu'une biographie ramène l'opinion au point de vue véritable sous lequel il faut envisager le satirique le plus éminent du dix-huitième siècle, le poëte lyrique qui, s'éloignant des routes battues, a senti les ressources de la langue française et fait un effort d'émancipation littéraire qu'ont réalisé cinquante années plus tard Victor Hugo et Lamartine.

En 1788, les poésies de Gilbert furent réunies et publiées avec le titre d'*Œuvres complètes*, Paris, in-8°, bien qu'il ne s'y trouvât qu'une partie de ses productions. Les éditions suivantes de Gay (1801), de Desessarts (1806), de Raymond et Ménard (1811), de Menard et Desenne (1817 et 1825), de Dalibon (H. Feret, 1822), de Didot aîné (1824), de Debure (1826) laissent toutes beaucoup à désirer quant aux variantes, à l'ordre chronologique des pièces, aux éclaircissements qu'elles exigent et aux détails biographiques sur l'auteur. L'édition de Dalibon, dirigée par M. Mastrella, annoncée pompeusement comme la plus complète, n'est point exempte de ces reproches, et l'article de *La France littéraire* sur Gilbert se ressent de l'inconcevable légèreté avec laquelle on a soigné jusqu'à ce jour les intérêts posthumes de cet illustre poëte. Son *Éloge*, composé par M. de Dumast, a été lu, il y a une trentaine d'années, à l'Académie de Stanislas, qui ne l'a point publié. Charles Nodier, Amar et Mastrella lui ont consacré des *Notices*, où l'on ne trouve presque rien de nouveau; M. le comte de Puymaigre, imitant Desessarts, fit, à propos de Gilbert, une étude écourtée mais intéressante sur la satire en France (*Poëtes et romanciers de Lorraine*, Paris, 1848, p. 1 à 56). Enfin, plusieurs écrivains, s'emparant des circonstances imaginaires publiées par les ennemis du poëte, ont fait de cela l'objet de récits dramatiques entre lesquels nous citerons le livre de M. Ch. R. P. de Saint-Maurice, intitulé : *Gilbert, Chronique de l'Hôtel-Dieu*, 1780; Paris, 1832, 2 vol. in-8°, ouvrage reproduit la même année, avec de nouveaux titres. Il existe deux portraits de Gilbert, gravés, l'un par Goulu, l'autre par Duc. Nous ne les croyons pas authentiques (1). Émile Bégin.

Documents de famille. — *Lettre écrite de l'autre monde*, à M. le vicomte de Puymaigre, par le vieillard de Boudonville (*Revue d'Austrasie*, 1re série, t. II). — *Mémoires de Mme la marquise de Créquy* (par M. de Courchant).

GILBERT (*François-Hilaire*), agronome et vétérinaire français, né à Châteauroux, en 1757, mort le 8 septembre 1800. Destiné par ses parents à la carrière judiciaire et envoyé à Paris pour y étudier le droit, il fut entraîné, par ses dispositions naturelles, à l'étude de la médecine et plus particulièrement à l'art vétérinaire. Il parvint à obtenir une place d'élève à l'École d'Alfort; mais, non content de scruter tous les secrets de l'hippiatrique, il s'adonna en outre aux belles-lettres. Il fut compris dans la première formation de l'Institut comme membre de la section d'économie rurale et d'art vétérinaire. Le gouvernement le chargea d'organiser et de diriger les établissements agricoles de Sceaux, de Versailles et de Rambouillet. Après la destruction des deux premiers, il conserva celui de Rambouillet, où il s'occupa surtout de l'éducation des mérinos, dont il sentait l'importance pour l'industrie française; il prévoyait qu'un jour on reconnaî-

(1) M. J. Lamoureux possède quelques vers inédits de Gilbert, qu'il se propose de publier.

trait que la laine des mérinos nourris en France réussirait mieux dans la fabrication des draps superfins que la plus belle laine espagnole. En 1797, le directoire le chargea d'aller en Espagne pour y faire choix d'un certain nombre de mérinos qu'on était autorisé par le traité de Bâle à extraire de la Péninsule. Malheureusement, l'abandon dans lequel il fut laissé par le gouvernement pour réaliser les marchés qu'il avait faits en Espagne paralysa ses efforts, et laissa sa mission sans résultat. Il n'en recueillit que d'inutiles fatigues et une maladie, à laquelle il succomba. Il avait été nommé depuis quelques mois membre du corps législatif. On a de lui les écrits suivants : *Traité des Prairies artificielles;* 1790 et 1802, in-8°; — *Recherches sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux et sur les moyens de les combattre et de les prévenir;* an III, in-8°; — *Instruction sur le vertige abdominal ou indigestion vertigineuse des chevaux;* 1795, in-8°; — *Instruction sur la clavelée des mérinos;* 1796, in-8°; — *Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne et la conservation de cette race dans toute sa pureté;* 1797, in-8°; — *Mémoire sur la tonte du troupeau national de Rambouillet, la vente de ses laines et de ses productions disponibles;* 1797, in-4°; — quelques mémoires insérés dans *La Décade*, dans le *Magasin encyclopédique*, dans *La Feuille du Cultivateur;* l'article *Bestiaux*, publié dans le *Cours d'Agriculture* de Rozier. Quelques-uns de ses mémoires ont été couronnés par des sociétés savantes.

GUYOT DE FÈRE.

Dictionnaire des Sciences médicales (*Biographie*). — Rabbe, *Biographie*, suppl.

GILBERT (*Nicolas-Pierre*), médecin français, né à Brest, en 1751, mort à Paris, le 19 décembre 1814. Il fit ses études à Quimper et à Vannes, et apprit la chirurgie dans sa ville natale. En 1770, nommé chirurgien élève de marine, il fit, sous le commandement de Tronjolly, une campagne dans les Indes orientales; mais comme à chaque voyage il souffrait du mal de mer et du scorbut, il renonça au service maritime. A son retour il obtint un prix de chirurgie pratique. Il vint alors à Paris suivre les cours de médecine, et pour subsister il se mit à enseigner les mathématiques, répétant chaque jour à ses élèves la leçon qu'un ami lui avait donnée la veille. Son peu de fortune l'obligea de se faire recevoir docteur à la faculté d'Angers. N.-P. Gilbert se rendit ensuite à Landernau pour y exercer la médecine. Quelques travaux justement appréciés par la Société royale de Médecine le firent admettre comme membre correspondant de cette compagnie. Lorsque le typhus naval de l'escadre de Lamothe se propagea dans Brest, il fut requis pour aller donner ses soins aux victimes de ce fléau. Le zèle qu'il déploya dans cette circonstance le fit distinguer du ministère, qui l'envoya successivement à Morlaix et à Rennes. Lorsque la révolution éclata, il fut appelé à des fonctions municipales, et devint, en 1792 et 1793, président du département d'Ile-et-Vilaine. Après le 31 mai, il rédigea et signa le premier la protestation contre les mesures de la Convention, et refusa d'y remplacer Lanjuinais, auquel il était appelé à succéder en qualité de suppléant. Il fut arrêté, mais acquitté après une captivité de huit mois. Il entra alors dans le service médical militaire, et devint successivement médecin de l'hôpital militaire de Saint-Pol-de-Léon, huit mois après médecin en chef de l'armée de Sambre et Meuse; en 1796, médecin en chef et professeur au Val-de-Grâce à Paris; en 1802, médecin en chef de l'armée de Saint-Domingue: il contracta la fièvre jaune dans cette île, et courut les plus grands dangers. Nommé médecin principal du camp de Montreuil, il fut en 1806 appelé comme médecin en chef à la grande armée, puis en 1808 à l'armée du Rhin. Pendant son séjour à Vienne, sa santé ne répondit pas à son zèle, et il dut prendre un congé. Lorsque la grande armée rentra en campagne (1812), il fut obligé de rester à Kœnigsberg pour cause de maladie. Le baron Desgenettes ayant été fait prisonnier à Wilna, Gilbert reprit le commandement en chef du service médical, le 1er janvier 1813; mais dans des circonstances si désastreuses on comprend qu'il ne put soulager que bien peu de misères, et au bout d'un mois il dut demander son rappel en France; on lui confia de nouveau le service du Val-de-Grâce; il mourut deux ans plus tard. On a critiqué vivement l'administration médicale de N.-P. Gilbert; on a affirmé que la flatterie avait plus d'accès auprès de lui que le vrai mérite, et que souvent le service des armées avait souffert de ses préférences non justifiées; on doit dire que la vie de ce médecin, vraiment habile, surtout comme praticien, ne fut qu'une longue convalescence et que bien des détails lui échappèrent, à cause de la triste position de sa santé. Il eût peut-être été mieux apprécié comme professeur d'une clinique que dans le service fatigant des armées. Quant aux divers systèmes de classification proposés dans ses ouvrages, ils n'ont point trouvé de partisans. On a de Gilbert : *Mémoire sur la concordance entre les nouveaux et les anciens poids et mesures* (1793-1794); ce mémoire obtint le premier prix proposé par le gouvernement sur ce sujet; — *Les théories médicales modernes comparées entre elles, et rapprochées de la médecine d'observation*, suivies du *Plan d'un cours de médecine pratique sur les maladies les plus fréquentes des gens de guerre;* Paris, an VII, in-8° : l'auteur propose de diviser les maladies en aiguës, mixtes et chroniques; — *Du Pacte social, ou examen raisonné de la constitution de l'an VIII,* 1800, in-8°; — *Histoire médicale de l'armée française à Saint-*

Domingue en 1802, *ou mémoire sur la fièvre jaune;* Paris, 1803, in-8°; l'auteur, qui n'avait séjourné que peu de temps en Amérique, n'a qu'effleuré son sujet. Il regarde la fièvre jaune comme une fièvre rémittente bilieuse très-intense, et lui refuse le caractère de contagion. Le docteur Fournier-Pescay a combattu cette opinion de Gilbert; — *Tableau historique des maladies internes de mauvais caractère qui ont affligé la grande armée dans la campagne de Prusse et de Pologne, et notamment de celles qui ont été observées dans les hôpitaux militaires et les villes de Thorn, Bromberg, Fordon et Culm dans l'hiver de* 1806 *à* 1807, *le printemps et l'été de* 1807, suivi de *Réflexions sur les divers modes de traitement de ces maladies adoptés par les médecins français et allemands;* Berlin, 1808, in-8°. L'auteur, dans un tableau *pathogénique*, partage les maladies en deux grandes familles, les *hyperzoodynomes* et les *azoodynomes*, suivant qu'elles ont pour cause le trop ou le moins de forces vitales; — *Mémoires sur la fièvre de Pologne* et sur plusieurs autres points de la science médicale, insérés dans les journaux de médecine; — quelques brochures et articles politiques de circonstance. Il a fourni aussi de bons articles à l'*Encyclopédie méthodique* et au *Dictionnaire encyclopédique*.

A. de L.

F.-G. Boisseau, dans la *Biographie médicale*. — Quérard, *La France littéraire*. — Gasc, *Notice historique sur N.-P. Gilbert;* dans le *Journal général de Médecine*, t. LII.

Gibert (*Nicolas-Alain*), théologien français, né à Saint-Malo, en 1762, mort le 25 septembre 1821. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et, après avoir été reçu diacre, voulant se consacrer aux missions étrangères, il vint au séminaire des Missions, à Paris. Mais au bout de six mois la faiblesse de sa santé le força à renoncer à ses projets; il retourna dans son diocèse. Ordonné prêtre à vingt-trois ans, il fut nommé vicaire, puis curé d'office de la paroisse de Saint-Pern. Pendant les orages de la révolution, il fut quelque temps incarcéré. Rendu à la liberté, il passa en Angleterre, apprit la langue anglaise, alla s'établir à Witby, et y fonda une congrégation considérable. De retour en France, en 1815, il fut le premier qui, sous la restauration, eut l'idée des missions à l'intérieur. Il parcourut toutes les paroisses des environs de Saint-Malo, et dirigea ensuite des missions à Saint-Pol-de-Léon, à Carhaix, à Quintin, à Guingamp, etc. Sur la demande de l'archevêque, il alla organiser aussi des missions dans la Touraine. Pendant son séjour en Angleterre, il avait publié quatre écrits en faveur de la religion catholique; ce sont : *Défense* (A Vindication) *de la doctrine de l'Église catholique sur l'Eucharistie, dans deux conversations entre un catholique et un presbytérien;* Londres, 1800; — *Recherches* (An Enquiry) *si les marques de l'Église véritable sont appliquables aux églises presbytériennes*, Berwick, 1801; — *La doctrine catholique du baptême prouvée par l'Écriture et la tradition;* Berwick, 1802; — *Réponse aux fausses interprétations que J. Wesley a faites des doctrines catholiques;* Withby, 1811. Il a publié en France un *Recueil de Cantiques*, dont la dernière édition est de 1821.

G. de Fère

L'Ami de la Religion, t. XXX. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, t. XXX.

Gilbert (*Louis-Guillaume*), physicien et médecin allemand, né à Berlin, le 12 août 1769, mort à Leipzig, en 1824. Il occupa une chaire de physique d'abord à l'université de Halle, puis à Leipzig. Son principal ouvrage est la création des *Annalen der Physik and Chemie* (Annales de Physique et Chimie). Ce recueil important, commencé en 1799, fut continué, après la mort de Gilbert, par Poggendorf. Il compte aujourd'hui plus de 150 volumes in-8°.

E. G.

Choulant, *Gilbert's Leben und Wirken;* Dresde, 1825.

* **Gilbert** (*Pierre-Joachim*), ingénieur français, né à Landerneau, le 3 août 1782, mort au Mans, le 6 octobre 1823. Il entra à quinze ans à l'École Polytechnique, d'où il passa à l'École du Génie maritime. Après avoir rempli sur plusieurs vaisseaux les fonctions d'aspirant de première classe, il servit comme ingénieur, commanda de 1809 à 1810 aux armées d'Allemagne et d'Espagne des détachements d'ouvriers militaires, dont les travaux contribuèrent au succès de la bataille de Wagram et à la prise d'Almanza, dans la vieille Castille. Après avoir ensuite servi à Boulogne et à Anvers, il commanda en 1813 le parc général du génie de la grande armée, puis le fort de Zinna, dans Torgau; ce fort ne fut abandonné qu'après avoir été complétement détruit. Gilbert, pour qui le gouverneur de la place avait demandé le grade de colonel, n'était encore qu'ingénieur de troisième classe lorsqu'il mourut. Il est auteur de l'ouvrage suivant : *Essai sur l'art de la Navigation par la Vapeur;* Paris, 1820, in-4°. Cet ouvrage, que d'autres, bien supérieurs, publiés depuis sur la même matière, ont fait oublier, eut du moins un grand mérite, celui d'appeler l'attention de la France sur les avantages qu'elle devait recueillir de l'application de la vapeur à la navigation. Après un résumé clair et précis de l'histoire de l'art en usage jusqu'en 1819, l'auteur présente des observations sur la forme, la structure et l'usage des bâtiments à vapeur, qu'il eut le premier l'idée d'employer comme remorqueurs. L'évaluation de la puissance d'une machine en nombre de chevaux de trait, et les rapports par lui établis entre la force de ces chevaux et celle d'une machine, ont servi de base au développement de la théorie de la puissance motrice de la vapeur. Le style de Gilbert, par sa clarté et sa précision, atteste qu'il s'était familiarisé avec le langage technique des sciences. Il a inséré dans le t. II des *Mémoires de l'Académie Cel-*

tique, p. 435-438, une *Notice sur deux statues de granit* qu'il avait trouvées au mois de pluviôse an XIII auprès du bourg de Locminé (Morbihan). Une lettre publiée à la suite de cette notice annonçait qu'il s'occupait d'un mémoire complet sur les Hercules cariatides et les restes du temple de Castelnoec, ainsi que d'une réfutation de l'auteur des *Essais sur les pierres de Carnac*. Les exigences du service militaire ne lui permirent pas de réaliser ces projets.

P. Levot.

Archives de la marine. — Annales maritimes et coloniales. — Mémoires de l'Académie Celtique.

GILBERT (*L.-T.*), auteur dramatique, romancier et chansonnier français, né à Paris, en 1780, mort dans la même ville, en décembre 1827. Il n'est connu que par ses nombreuses productions, dont plusieurs eurent du succès, quoique le bon goût et le mérite en soient contestables. On a de lui : *Le père Camus*, parade-vaudeville; Paris, an XII (1804), in-8°; — *Frédéric II, ou le vainqueur de Freidberg*, comédie-vaudeville anecdotique; Paris, 1806, in-8°; — *Le Galoubet*, chansonnier, avec pl.; Paris, in-18; — *Ma Tante Rose*, comédie; Paris, 1821, in-8°; — *La Fille Femme et Veuve*, imitation burlesque du *Rénégat* (du vicomte d'Arlincourt); Paris, 1822, in-12; — *Le Solitaire de Montmartre*, imitation burlesque du *Solitaire* (du même); Paris, 1821 et 1822, in-12; la seconde édition porte le titre du *Nouveau Solitaire*; — *Le Pâtre des montagnes Noires*, roman historique, imité de l'espagnol; Paris, 1822, 3 vol.; — *Veillées françaises*, chansonnier; Paris, 1822, in-8°; — *La Rénégate*; Paris, 1822, 2 vol. in-12; — *Ineptie-Bonbec, ou la sibylle du Marais*, imitation burlesque d'*Ibsiboé* (du vicomte d'Arlincourt); Paris, 1823, 2 vol. in-12; — *Alma, ou le cloître et le monde*, roman; Paris, 1824, 3 vol. in-12; — *Fortune et Revers, ou l'aventurier portugais*; ibid.; — *Le Héros de la Mort, ou le prévôt du palais*, roman historique; ibid.; — *Sir Jack, ou le nouveau Fataliste*; Paris, ibid.; — *La Fille tombée des Nues*, imitation burlesque de *L'Étrangère* (du vicomte d'Arlincourt); Paris, 1825, in-12; — *Les Grelots de Momus*, chansonnier; Paris, 1825, avec pl. et frontispice; — *La Lanterne du Crime*; Paris, 1825, 4 vol. in-12; — *Le Figaro de la Révolution, ou mémoires de monsieur Jolibois*; Paris, 1825, 3 vol. in-12, avec 3 pl.; — *La Fille du Pêcheur, ou les suites d'un vol*; Paris, 1827, 3 vol. in-12, avec 3 pl.; — *Le Roi d'Yvetot, ou la ferme et la cour*, manuscrit trouvé au fond d'une citerne abandonnée depuis l'an 534 (ouvrage posthume); Paris, 4 vol. in-12.

Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La France contemporaine*.

GILBERT DES VOISINS (*Pierre*), magistrat français, né le 16 août 1684, mort à Paris, le 20 avril 1769. Il appartenait à une famille ancienne dans la magistrature, et était par sa mère, née Dongois, parent de Boileau-Despréaux. Il suivit avec distinction la carrière du barreau, et devint avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, maître des requêtes au conseil d'État, membre du conseil royal des finances, enfin en 1718 avocat général au parlement de Paris. Il exerça ces dernières fonctions jusqu'en 1739, époque à laquelle il donna sa démission. En mai 1740 il fut nommé conseiller d'État et premier président au grand conseil pour l'année 1744. En 1757 il fut appelé au conseil des dépêches; l'âge le força seul à la retraite. Il fut enterré à Saint-Severin de Paris; son épitaphe fut composée par Le Beau.

Dans les discussions au sujet de la bulle *Unigenitus*, Gilbert des Voisins se montra constamment partisan du pouvoir royal en France, et combattit les prétentions ultramontaines. Outre un grand nombre de plaidoyers, on connaît de lui deux *Mémoires sur les moyens de donner aux protestants un état civil en France*, composés par ordre du roi Louis XV et suivis d'un *Projet de déclaration*; Paris, 1787, in-8°. Ces mémoires ont été publiés par les soins de Pierre-Paul Gilbert des Voisins, petit-fils de leur auteur.

Journal des Audiences de 1708 à 1787. — Quérard, *La France littéraire*.

GILBERT DE VOISINS (Le comte *Pierre-Paul-Alexandre*), magistrat français, arrière-petit-fils du précédent, né à Grosbois, près de Paris, le 23 avril 1779, mort à Paris, le 20 avril 1843. Absent de France, il fut porté sur la liste des émigrés et dépouillé de son immense fortune; il se réfugia d'abord dans l'armée de Condé, comme aide de camp du duc d'Uzès. Plus tard, pour fournir aux besoins de sa famille, celui qui devait jadis recueillir 500,000 livres de rente fut réduit à copier des manuscrits pour 2 francs par jour. Enfin, quand le gouvernement consulaire eut permis la rentrée des émigrés, Gilbert de Voisins, qui s'était marié en Angleterre, revint en France avec sa famille. En 1805, il obtint un emploi de juge suppléant au tribunal de la Seine; l'année suivante il fut nommé juge titulaire, et en 1807 juge à la cour d'Appel de Paris, où trois ans après il devint président de chambre. Lors de l'organisation de la cour impériale de Paris, il fut mis au nombre des conseillers, et présida souvent des cours d'assises. En 1813 il fut nommé maître des requêtes en service ordinaire et attaché à la section de législation et à la commission du contentieux. Au moment où l'approche de l'ennemi amenait la réorganisation de la garde nationale de Paris, Gilbert de Voisins fut appelé aux fonctions de capitaine de grenadiers dans la 8e légion. A la tête de sa compagnie, il défendit avec bravoure les avenues de la barrière du Trône, où furent tués plusieurs de ses camarades. Lorsque le comte d'Artois entra dans Paris, comme lieutenant général du royaume, Beugnot, alors ministre, se souvint que, compagnon de captivité du

père de Gilbert de Voisins, celui-ci, en allant à l'échafaud, lui avait recommandé son fils ; il rappela au prince la famille qui s'était jadis dévouée pour lui, et le comte Gilbert de Voisins fut nommé commissaire royal dans la Vendée et les Deux-Sèvres, et adjudant général dans la garde nationale de Paris. Il reçut, en outre, la décoration de la Légion d'Honneur. L'empereur revint : aussitôt Gilbert de Voisins est nommé premier président de la cour impériale, conseiller d'État en service ordinaire, pair de France et comte de l'empire. Il fut même question de lui confier le portefeuille de la justice. Privé de ces faveurs au retour des Bourbons, il cessa même d'appartenir à la cour royale lors de sa réorganisation. Plus tard, lorsque l'Institut des Jésuites eut repris une puissance nouvelle, et s'attira de vives attaques, Gilbert de Voisins prit part à la lutte en rédigeant contre cette société une série d'articles qui parurent dans *Le Constitutionnel*. Il publia même dans deux notices, et d'après les documents qu'il tenait de sa famille, la procédure et les arrêts du parlement contre les Jésuites. En 1821 le collége des arrondissements de Bressuire et de Parthenay l'élut membre de la chambre des députés, dans laquelle il siégea sur les bancs de l'opposition constitutionnelle jusqu'en décembre 1823. La révolution de Juillet 1830 ayant mis sur le trône un prince dans l'intimité duquel il avait vécu chez le duc de Penthièvre, il fut dès le mois d'août suivant appelé à occuper un siége vacant à la cour de cassation et nommé colonel de la 7e légion de la garde nationale. En 1831 il fut appelé à la chambre des pairs ; enfin, il fit partie du conseil du domaine privé, et en 1834 il fut promu au grade d'officier de la Légion d'Honneur. Plusieurs fois réélu colonel de la 7e légion, il lui fallut renoncer à ces fonctions en 1837, à cause de son âge et de ses travaux multipliés. Sa bienfaisance n'avait d'autres bornes que sa fortune, réduite à ses traitements : aussi, lorsqu'il mourut, il fallut qu'un ami, M. Louis Langlois, fît les frais de ses funérailles. On a de Gilbert de Voisins : *Procédure contre l'Institut et les constitutions des Jésuites suivie au Parlement de Paris sur l'appel comme d'abus interjeté par le procureur général du roi, etc.*; 1823, in-8° ; — *Nouvelles Pièces pour servir de supplément à la Procédure contre les Jésuites* ; 1824, in-8° ; — *De la concordance des doctrines du* Mémorial religieux *avec celles des anciens Jésuites les plus fanatiques et de la complicité de la commission de la censure dans la publication de ces doctrines* ; — *Des Empiétements du Conseil d'État sur les Tribunaux et de la proposition de M. Jankowitz* ; 1824, in-8°. Gilbert des Voisins a aussi édité les ouvrages de Caradeuc de la Chalotais. GUYOT DE FÈRE.

Notice biographique sur le comte Gilbert de Voisins, par L. Langlois. — *Éloge funèbre*, par M. Mérilhou, prononcé à la Chambre des Pairs, le 14 février 1844.

* GILBERT (*Pierre-Julien*), peintre de marine, né à Brest, le 15 mars 1783. Élève de Pierre Ozanne, il s'est inspiré, comme son maître, d'une étude constante de la mer, soit dans les campagnes qu'il a faites comme marin et dessinateur, soit dans l'exercice de ses fonctions de professeur de dessin des élèves de la marine. Il s'est attaché dans ses compositions à reproduire la mer et le navire avec la plus scrupuleuse exactitude. Plusieurs de ses tableaux ont figuré aux expositions de 1823 et de 1834. On y remarque : *Attaque et Prise des batteries de l'île Verte, dans la baie d'Algésiras, le* 13 *août* 1823, *par les frégates françaises* La Guerrière *et* La Galatée ; — *Combat de la frégate française* La Canonnière, *commandée par le capitaine de vaisseau Bourague, contre le vaisseau de* 74 Tremendous (21 avril 1806) ; — *Débordement de la Garonne, le* 6 *avril* 1770 ; — *Vue de l'entrée du port du Havre* ; — *Combat de la frégate française* La Junon, *commandée par M. de Beaumont, contre la frégate anglaise* Fox (11 septembre 1778) ; — *Combat du vaisseau* Le Triton, *commandé par M. de Ligondès, contre le vaisseau anglais* Jupiter *et la frégate anglaise* Médée (20 octobre 1778) ; — *Combat de la frégate française* La Minerve, *commandée par M. de Grimouard, contre deux vaisseaux anglais et deux frégates anglaises* (7 septembre 1779) ; — *Combat des frégates françaises* La Junon *et* La Gentille *contre le vaisseau anglais* Ardent (17 août 1779) ; — *Combat de la frégate française* La Surveillante *contre la frégate anglaise* Quebec (7 octobre 1779) ; — *Combat naval en vue de La Dominique* (17 avril 1780) ; — *Combat naval de La Praya* (16 avril 1781) ; — *Combat du vaisseau français* Le Scipion, *commandé par M. de Grimouard, contre les vaisseaux anglais* London *et* Torbay (16 octobre 1782) ; — *Combat des frégates françaises* La Nymphe *et* L'Amphitrite *contre le vaisseau anglais* Argo (11 février 1783). Les neuf tableaux qui précèdent et celui de *L'Intrépide*, exposés au salon de 1837, ont été exécutés d'après des tableaux de la galerie au ministère de la marine, et figurent (sauf celui du *Combat de* La Surveillante *et du* Québec, en la possession de l'auteur) du musée de Versailles, aile du midi. Quant au *Combat de* La Surveillante *et du* Québec, c'est à tort qu'il a été indiqué dans les livrets au musée comme exécuté d'après M. de Rossel ; c'est une composition originale de M. Gilbert, qui en a lui-même fait une copie réduite de moitié, copie qui existe au Musée ; — *Combat de* La Cordelière, *livré par Hervé de Portzenoguer, le* 10 *août* 1812, *à la hauteur de Saint-Matthieu, au vaisseau anglais* Regent. Ce tableau est à la Société d'Émulation de Brest, qui l'a acquis avec un dessin de l'auteur représentant le départ de l'armée navale pour Alger ; — *Cadix bombardé, le* 23 *septembre* 1823, *par les escadres et flottille*

sous le commandement de l'amiral Duperré; — Prise du brick anglais L'Alacrity, *portant 18 caronades de 32 et 2 canons de 8, par le brick français* L'Abeille, *armé de 18 caronades de 24 et de 2 canons de 8, sous le commandement de M. de Mackau, enseigne de vaisseau, le* 26 mai 1811 : en la possession de M. Arthur, de Brest. P. LEVOT.

Expositions de peinture. — *Documents inédits.*

GILBERT (*Antoine-Pierre-Marie*), archéologue français, né à Paris, le 8 novembre 1785. Il devint en 1808 conservateur de l'église Notre-Dame de Paris, et fut admis à la retraite en 1846. Il est depuis 1829 membre de la Société des Antiquaires de France. Ses publications les plus importantes ont pour titre : *Description historique de l'église cathédrale de Notre-Dame de Chartres*, nouv. édit.; Chartres et Paris, 1824, in-8°, imprimée pour la première fois dans le *Magasin encyclopédique*, année 1812; — *Description historique de l'église métropolitaine de Rouen*; Rouen, 1816 et 1837, in-8°; — *Description historique de l'église de Saint-Ouen de Rouen*; Rouen, 1822, in-8°; — *Description historique de l'église cathédrale de Notre-Dame d'Amiens*; Amiens, 1822, in-8° : couronnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; — *Description historique de l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu, suivie d'une notice historique et descriptive de l'église de Saint-Vulfran d'Abbeville*; Amiens et Abbeville, 1835, in-8°. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a accordé une mention honorable à ce travail. M. Gilbert a fourni des articles au *Journal de Paris*, aux *Annales des Bâtiments*, au *Journal des Artistes*, au *Moniteur des Arts*, et aux *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*. E. REGNARD.

Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*. — *Documents particuliers*.

GILBERT *de Limbourg. Voy.* FUCHS (*Gilbert*).

GILBERT PHILARÈTE. *Voy.* FUCHS (*Gilbert*).

GILCHRIST (*Ebenezer*), médecin écossais, né à Dumfries, en 1707, mort dans la même ville, en 1774. Il commença ses études médicales à Édimbourg, et les poursuivit à Londres et à Paris. Il fut reçu docteur à Reims, et revint dans sa ville natale, où il exerça la médecine jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *Dissert. on nervous fevers*; dans les *Medical Essays and Observations*, publiés par la Société d'Édimbourg; — *Treatise on the use of Sea Voyages in medecine*; Londres, 1759, in-8°. Gilchrist recommande les voyages sur mer dans les cas de consomption.

Biographia Britannica. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

GILDAS (Saint), personnage légendaire sous le nom duquel on possède un traité *De Excidio Britanniæ*, et qui, s'il a réellement existé, vivait dans le sixième siècle de l'ère chrétienne. Il figure sur le catalogue des saints avec les surnoms de *le Sage, le Badonique, l'Albanien*. On connaît deux *Vies* de lui, l'une par un moine de l'abbaye de Saint-Gildas de Ruys, lequel moine vivait, dit-on, au onzième siècle; l'autre par Caradoc de Lancarvan, écrivain du douzième siècle. Voici un extrait de ces deux légendes, qui pour la seconde partie de la vie du saint sont en complète contradiction l'une avec l'autre. Le petit district d'Alclayd (Dumbarton), dernier débris de la puissance des Bretons vaincus, fut gouverné par un roi nommé Can ou Ken, qui n'eut pas moins de vingt-quatre enfants. Un de ses fils, Gildas, ayant montré de bonne heure du goût pour l'étude, fut remis aux soins de saint Iltutus, cousin du fameux roi Arthur. Lorsque l'enseignement d'Iltutus ne suffit plus à son désir d'apprendre, Gildas quitta la Bretagne, et alla continuer ses études en France. Il y passa cinq ans. De retour dans son pays, il ouvrit une école, qui attira des étudiants de toutes les parties de l'île. Tous les dimanches il prêchait dans une église du comté de Pembroke, près d'un promontoire qui s'appela plus tard la *Tête de saint David*. Un jour, au milieu de son sermon, une circonstance merveilleuse lui révéla la naissance et les mérites futurs de ce saint David qui devait être le patron du pays de Galles. La renommée de Gildas s'étendait chaque jour plus loin. Saint Brigit, dont la sainteté était célèbre en Irlande, l'invita à venir dans cette île. Il y fut reçu à bras ouverts par le roi d'Irlande, étonna tout le monde par le nombre et la grandeur de ses miracles, et rendit son premier éclat à l'Église irlandaise, fort dégénérée depuis le temps de saint Patrick. Tandis qu'il accomplissait en Irlande sa mission apostolique, ses vingt-trois frères étaient en guerre avec le roi Arthur, dont ils refusaient de reconnaître la suprématie, et il apprit avec un profond chagrin la mort de son frère aîné, nommé Huel, qui avait été tué par Arthur, dans l'île de Minau. Peu après il revint en Angleterre, ramenant avec lui une cloche merveilleuse, dont il voulait faire présent au pape. Sur son chemin il visita saint Cadoc, alors établi à Lancarvan, et qui lui demanda sa cloche, sans pouvoir l'obtenir. Aussitôt que l'arrivée de saint Gildas fut connue, les évêques, les abbés, les prêtres s'assemblèrent, et craignant apparemment qu'il ne vînt pour venger la mort de son frère, ils supplièrent le roi Arthur de l'apaiser. Le roi suivit ce conseil, obtint son pardon de Gildas, et se repentit toute sa vie d'avoir tué son plus obstiné ennemi. Gildas poursuivit sa route vers Rome, faisant des miracles à chaque station. De Rome il se rendit à Ravenne, puis il reprit le chemin de sa patrie. Il passa par Ruys en Bretagne à l'époque ou Childéric, fils de Mérovée, était roi des Francs. Là, à l'âge de trente ans, il résolut de passer le reste de sa vie dans la retraite. Il fonda le monastère de Saint-Gildas de Ruys, cé-

lèbre au moyen âge, et suivant la tradition, il y finit ses jours. Tel est le récit du moine anonyme; celui de Caradoc est tout différent. Selon cet hagiographe, le pape, après avoir reçu la cloche des mains de saint Gildas, lui ordonna de la reprendre et d'en faire cadeau à saint Cadoc. Gildas obéit, et les deux saints, unis dès lors par la plus étroite amitié, quittèrent Lancarvan et s'établirent dans deux îles de la Severn. Les pirates ne les y laissèrent pas tranquilles, et Gildas fut forcé de se réfugier dans l'île d'Avalon ou de Glastonburg, où il écrivit, dit-on, le traité historique qui porte son nom. Là même il ne fut pas en repos. Un tyran du comté de Somerset, Meluas, avait enlevé Guenever, femme d'Arthur, et l'avait cachée à Glastonburg. Arthur finit par découvrir la retraite des deux fugitifs, et vint les assiéger avec une puissante armée. Une terrible lutte allait s'engager lorsque Gildas se jetant entre les deux ennemis parvint à les réconcilier. Meluas rendit Guenever, et Arthur pardonna l'offense qui lui avait été faite. Saint Gildas termina ses jours dans la retraite. Si on essaye de préciser la date des principaux événements de la vie de saint Gildas, on arrive aux résultats suivants : Gildas enfant eut pour maître Iltutus, qui vécut sous Arthur et jusque sous le quatrième successeur d'Arthur, Mailgun, c'est-à-dire jusqu'à une époque postérieure à 550; il eut pour condisciple Sampson, qui fut, à un âge avancé, chassé de son évêché par les Saxons, vers 500. Gildas, à l'âge de vingt-cinq ans, prédit la naissance de saint David, oncle du roi Arthur, et né vers 450. Il se rendit en Irlande à la demande de saint Brigit, vers 480; pendant ce temps ses frères firent la guerre à Arthur, bien que le règne de ce prince soit postérieur à 500, et quelque temps après saint Gildas traversa la Gaule sous le règne de Childéric, de 458 à 481. Son établissement en Bretagne coïncida avec un traité entre Conomorus et Werochus, dont le premier mourut en 561, et le second n'occupa la place que la légende lui assigne qu'en 577. Guillaume de Malmesbury fait mourir saint Gildas en 512, avant l'avénement d'Arthur, ce qui n'empêche pas le même Gildas d'avoir composé en 581 ou 584 son fameux livre contre les successeurs de ce prince.

Cet amas d'impossibilités chronologiques a mis à la torture ceux qui veulent trouver de l'histoire dans les légendes. Pour se tirer d'embarras, Bale et Usher ont imaginé deux saints Gildas, l'un surnommé *l'Albanien*, dont le moine de Ruys a écrit l'histoire, l'autre *le Badonique*, dont la vie a été racontée par Caradoc. Malheureusement cette hypothèse ne lève pas toutes les difficultés; et d'autres biographes ont été amenés à supposer jusqu'à six ou sept saints Gildas; malheureusement encore les deux légendes de saint Gildas ne sont pas seulement en contradiction l'une avec l'autre, mais chacune d'elles est en contradiction avec elle-même. Ainsi saint Gildas ne peut pas avoir prophétisé la naissance de saint David, et avoir survécu à ce personnage, puisque saint David lui-même vécut cent quarante-six ans, selon Caradoc; Gildas ne peut pas avoir étudié enfant sous Iltutus après 525, et s'être établi à l'âge de trente ans, en Bretagne, en 470. Quant aux autres détails de la légende, ceux qui font aller Gildas à Rome avec sa cloche, les sept voyages de Cadoc à Rome, ses trois voyages à Jérusalem, les sept ans d'étude de saint Gildas en France, sont autant d'impossibilités historiques dont l'invention appartient à une époque bien postérieure.

Avec de pareils documents, il serait tout à fait inutile d'écrire la vie de saint Gildas ou des nombreux saints Gildas inventés par Usher, Bale, etc.; il suffit de parler du livre qui depuis Bède porte le nom de Gildas. Ce livre, intitulé *De Excidio Britanniæ*, commence par une rapide esquisse des vicissitudes de la Bretagne sous les Romains et pendant les guerres entre les Bretons, les Pictes et les Saxons; puis vient une longue lettre adressée par l'auteur à ses contemporains, et particulièrement aux cinq rois Constantin, Aurélius Conan, Vortipore, Cuneglas et Maglocunus et contenant une critique violente du clergé breton. Un passage de l'esquisse historique relatif au siége de Bath ou du mont Badonique permettrait de fixer la naissance de l'auteur à 493 ou 494; mais ce passage est suspect d'interpolation. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'auteur du *De Excidio* vivait avant Bède, et que son existence et son nom ne sont garantis que par un court passage de cet annaliste. Pour trouver des détails plus circonstanciés, il faut descendre jusqu'à Geoffroi de Monmouth, jusqu'aux chroniqueurs gallois, et aux légendaires cités plus haut. Quant au *De Excidio* en lui-même, il est si injurieux pour l'Église de Bretagne, que M. Wright croit qu'il a été composé pendant les querelles du clergé breton et du clergé anglo-saxon. Un prêtre de cette dernière nation put fort bien fabriquer ce traité comme une arme contre les églises de Bretagne, qui s'obstinaient à rester indépendantes de l'Église romaine, soutenue par les Anglo-Saxons. Outre le *De Excidio*, on a attribué à saint Gildas, comme autant d'ouvrages séparés, divers chapitres de ce livre. On lui attribue aussi des prophéties, la plupart en vers latins et restées manuscrites. Bale en cite trois : *Versus vaticinales*; — *De Sexto cognoscendo*; — *Super eodem Sexto*; — des *Épigrammes*, dont Leland vante, d'après Giraud de Cambrie, la correction et l'élégance; elles n'existent plus aujourd'hui; — Une longue histoire en hexamètres latins conservée au British Muséum (Man. Cotton, Jul. D. XI). Ce n'est qu'une traduction métrique du *Brut*, faite apparemment dans le treizième siècle; — le titre de *Liber querulus*, ajouté quelquefois au *De Excidio* de Gildas, a fait attribuer à celui-ci le *Querulus* de Vitalis de Blois, comédie fondée sur l'*Aulularia* de Plaute, et qui a

été récemment publiée par Fred. Osann à Darmstadt. Bale cite encore de lui, on ne sait sur quelles autorités, des *Commentaires sur les Evangélistes*, en quatre livres, et un traité *Sur l'Immortalité de l'Ame*. Quant aux *Acta Germani et Lupi*, que lui attribue aussi Bale, ce n'est qu'une partie de l'histoire de Nennius. Enfin, Geoffroi de Monmouth dit qu'il traduisit du breton en latin les *Leges Molmutinas*. Le traité *De Excidio Britanniæ*, dont on connaît deux manuscrits dans la bibliothèque publique de l'université de Cambridge, a été publié pour la première fois par Polydore Vergil (avec une dédicace à Cuthbert Tunstall, évêque de Londres), sous ce titre : *Gildas Britannus monachus, cui Sapientis cognomentum est inditum : De Calamitate, Excidio et Conquestu Britanniæ;* Londres, 1525, in-8°; réimprimé à Paris, 1541, in-8°; Bâle, 1568, in-12; Paris, 1576, in-12, et dans le recueil des *Orthodoxographi*. Jean Josseline donna un texte beaucoup plus pur que celui de Pol. Vergil, sous ce titre : *De Excidio et Conquestu Britanniæ, ac flebili castigatione in reges, principes et sacerdotes, epistola;* Londres, 1563, in-8°; 1567, in-12; 1568, in-8°. La plus récente et la meilleure édition du *De Excidio* a été donnée par Joseph Stevenson; Londres, 1838, in-8°. Ce traité a été aussi inséré dans les collections suivantes : *Rerum Britannicarum Scriptores vetustiores et præcipui;* Heidelberg, 1587, in-fol.; — *Historiæ Britannicæ, Saxonicæ, Anglo-Danicæ Scriptores XV, ex vetustis codd. mss. editi opera Thomæ Gale;* Oxford, 1691, in-fol., t. Ier; — *Britannicarum Gentium Historiæ antiquæ Scriptores tres;* Copenhague, 1757, in-8°. On connaît deux traductions anglaises du *De Excidio;* savoir : *The Epistle of Gildas, a Briton, en tit. de Exc. et Conq. Britanniæ, translat. into english by Thomas Habington;* Londres, 1638, in-8°; — *A Description of the State of Great-Brittain, written eleven hundred yeares since by that ancient and famous author Gildas, surnamed the Wise, and for the excellency of the work translated into engl.;* Londres, 1652, in-12. La trad. d'Habington a été réimprimée, avec de nombreuses corrections, par le docteur Giles, dans l'*Antiquarian Library* de Bohn; 1848. L. J.

Acta SS. Ord. S. Benedicti, sæc. 1°. — Caradoc, *Vita S. Gildæ;* dans l'*Introduction* de M. Stevenson. — Guillaume de Malmesbury, *De Antiquit. Glaston.* — Usher, *Britan. Eccles. Antiquit.* — Bale, *Illust. Majoris Britanniæ Script.* — Dom Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne.* — *Histoire littéraire de la France,* t. III. — Cave, *De Scriptor. Eccl.* — Nicholson, *Historical Library,* part. I, p. 26. — Tanner, *Bibliotheca.* — Lappenberg, *Gesch. von Engl.,* vol. I, p. XXXVIII. — Wright, *Biographia Britan. liter.,* t. I.

GILDO ou **GILDON**, général maure, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Son père, Nubel, petit roi maure, avait laissé plusieurs enfants légitimes et illégitimes, parmi lesquels Ammien Marcellin cite Firmus, Zamma, Gildon, Mascezel, Dius, Salmaces, Mazuca et une fille nommée Cyria. Firmus, meurtrier de Zamma, prit les armes contre les Romains en 472, et entraîna dans sa révolte tous ses frères, à l'exception de Gildon, qui aida le comte Théodore à comprimer cette insurrection, et qui obtint pour prix de ses services les dignités de comte et de commandant des deux milices d'Afrique, vers 386, sous le règne de Valentinien II. Gildon gouverna l'Afrique pendant douze ans, et il fut assez habile pour ne se compromettre auprès d'aucun des prétendants qui se disputèrent l'empire. En 397, à l'instigation d'Eutrope, il consentit à se soustraire à la domination de l'empereur d'Occident Honorius pour passer sous celle de l'empereur d'Orient Arcadius; mais Stilicon, tuteur d'Honorius, n'était pas disposé à laisser amoindrir la souveraineté de son pupille. Il fit déclarer par le sénat Gildon ennemi public, et envoya contre lui son frère Mascezel, qui avait fait anciennement preuve de talents militaires comme lieutenant de Firmus. Mascezel, qui n'avait que 5,000 hommes, rencontra sur les frontières de la Numidie, entre Thébeste et Métridera, Gildon commandant une armée irrégulière de 70,000 soldats levés à la hâte. Gildon, complétement vaincu, essaya de s'enfuir par mer; les vents le rejetèrent dans le port de Tabraca. Il fut arrêté, et s'étrangla dans sa prison. Si l'on en croit Claudien, Gildon était un tyran détestable par sa cruauté, ses vices, son avidité; mais il ne faut pas prendre à la lettre des exagérations poétiques. Mascezel ne survécut pas longtemps à son frère. Stilicon, qui le craignait, l'accueillit à son retour avec une apparence de faveur, et le fit tuer secrètement.

Ammien Marcellin, XXIX, 5. — Orose, VII, 36. — Zosime, V. 11. — Marcellinus, *Chron.* — Claudien, *De Bello Gildonis, et de Laudibus Stiliconis,* l. I. — Saint Jérôme, *Epist.,* LXXXV; *ad Salvinam* (vol. IV, col. 664, édit. Benedict.). — Tillemont, *Histoire des Empereurs,* vol. V. — Gibbon, c. XXIX.

GILDON (*Charles*), poëte anglais, né à Gillengham, près de Shaftesbury (comté de Dorset), en 1665, mort le 12 janvier 1724. Ses parents, qui appartenaient à la communion catholique, l'envoyèrent faire ses études au collége des Anglais à Douay. Ils le destinaient à la prêtrise; mais les goûts plus que mondains de Gildon l'entraînèrent vers une tout autre carrière. De retour en Angleterre, en 1685, et devenu par la mort de son père propriétaire d'une fortune considérable, il en dépensa la plus grande partie en folies de jeunesse, et épousa une femme pauvre, dont il eut plusieurs enfants. Chargé de famille et presque réduit à la misère, il chercha une ressource dans le métier d'écrivain. Il débuta par la publication des *Oracles of Reason* de Charles Blount, ouvrage impie, dont l'auteur avait fini ses jours par un suicide. Gildon fit un pompeux éloge de l'œuvre et de Charles Blount, dont il vanta et promit même d'imiter

la mort volontaire. Il paraît qu'il ne tarda pas à revenir à des opinions différentes; car il publia en 1705 *The Deist's Manual, or a rational enquiry into the christian religion*, ouvrage qui peut être regardé comme la contre-partie des *Oracles of Reason*, et qui est consacré à établir l'existence et les attributs de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme. Ce traité, quoiqu'il ne fût pas sans mérite, fit peu pour la gloire et la fortune de Gildon; ses pièces de théâtre n'eurent pas plus de succès. La critique, où il s'essaya aussi, lui réussit un peu mieux, mais en parlant du *Rape of the Lock* de Pope, il excita la colère de ce poëte, qui le plaça en compagnie de Dennis, dans son poëme satirique de la *Dunciad*. « Gildon, dit Boyer, était un homme d'un grand savoir et d'un médiocre génie, qui s'essaya dans beaucoup de genres, sans obtenir de réputation dans aucun. Entre autres traités, il écrivit le *English Art of Poetry*, art qu'il pratiqua lui-même très-malheureusement dans ses œuvres dramatiques. Il écrivit aussi une grammaire anglaise; mais il semblait fonder ses principales espérances de renommée sur son *Commentaire* de l'*Essay on Poetry* du duc de Buckingham, commentaire qui a été en effet hautement approuvé par ce duc. » Outre les ouvrages déjà cités, on a de Gildon les pièces suivantes : *The Roman Bride's Revenge* (tragédie); 1697, in-4°; — *Phaeton, or the fatal divorce* (trag.); 1698, in-4°; — *Measure for Measure, or beauty the best advocate* (comédie); 1700, in-4°; — *Love's Victim, or the queen of Wales* (trag.); 1701, in-4°; — *The Patriot, or the italian conspiracy* (trag.); 1703, in-4°. Gildon composa aussi deux critiques sous forme dramatique, savoir : *A Comparaison between the two stages*; 1702, in-8°; — *A New Rehearsal, or bayes the younger*; 1714, in-8°. Enfin, on a de lui : *Life of Betterton*; 1710.

Cibber, *Lives*, t. III. — Leland, *Deistical Writers*. — Boyer, *Political State*, vol. XXVII, p. 102. — *Biographia dramatica*.

GIL-EANEZ ou **GILIANEZ**, navigateur portugais, natif de Lagos, vivait au quinzième siècle. A l'époque où l'infant D. Henrique demeurait à Sagres, où il méditait l'exploration des côtes d'Afrique, Gil-Eanez était attaché à sa personne, avec le titre de *scudeiro* (écuyer). Au bout de douze années de méditations et de préparatifs, la première barque qui fut armée par le prince fut confiée à Gil-Eanez : c'était en 1433. Le navigateur novice n'alla cette fois que jusqu'aux îles Canaries; mais l'année suivante, et sur la même embarcation, il renouvela son voyage. L'infant l'exhorta vivement cette fois à doubler le cap Bojador, se donnant pour satisfait, rapporte Azurara, s'il parvenait jusque là. « Vous ne pouvez, lui dit-il, rencontrer de périls si grands que l'espoir de la récompense ne soit plus grand encore. » Il lui allégua surtout, continue le vieil historien, le peu de cas qu'il fallait faire des récits de trois ou quatre marins, sortis des ports de la Flandre, ou de tout autre endroit, et qui naviguaient sans savoir faire usage de la boussole ou de la carte marine. Cette parole pleine d'autorité décida Gil-Eanez. Il partit bien décidé à ne pas revenir qu'il n'eût accompli ce que l'infant souhaitait. Il doubla en effet le cap, et trouva les choses, nous dit Azurara, fort différentes de ce que lui et les autres avaient supposé qu'elles devaient être; bien que l'œuvre fût petite en soi, rien que par le courage qu'elle avait exigé, on la tint pour grande. Le marin en effet raconte comment la chaloupe ayant été mise à l'eau par ses ordres, il avait passé de l'autre côté du cap, où nul vestige d'habitations ne lui était apparu. Gil-Eanez avait été admirablement reçu par l'infant au retour : il y avait eu pour lui accroissement d'honneur et de biens. On peut donc supposer que ce fut en 1434 qu'il fut armé chevalier; dans tous les cas, on ne lui laissa pas un moment de loisir. Une embarcation à rames, connue alors sous le nom de *varinel*, fut équipée immédiatement. L'échanson du prince en eut le commandement, et Gil-Eanez dut le suivre monté sur sa barque (1); les deux navigateurs poussèrent leur reconnaissance jusqu'à cinquante lieues au delà du cap Bojador; puis ils revinrent, soit qu'ils y fussent contraints par la nécessité, soit qu'ils eussent reçu l'ordre d'agir ainsi. Cette fois ils avaient trouvé des traces d'hommes et de chameaux; une nouvelle expédition vers les mêmes parages fut ordonnée, mais Baldaya seul en fut chargé. La biographie de l'explorateur du cap Bojador se trouve interrompue forcément ici durant quelques années. Gil-Eanez, devenu chevalier, nous apparaît de nouveau lors de la grande expédition armée à Lagos par Lançarote, dans un but fort différent de celui qui avait dirigé précédemment D. Henrique. Loin d'avoir le titre d'amiral, l'explorateur du cap Bojador n'occupe encore cette fois que le second rang. Un certain nombre de capitaines, cependant, viennent après lui; ce sont : Stevam Affonso, Rodrigo Alvarez, Joham Dias, et Joham Bernaldez. Dirigées sur la côte d'Arguim, les caravelles qui composent cette escadre atteignent bientôt l'île de Tiger, et à la suite d'une sanglante razzia ramènent 235 esclaves, qui, peu de jours après le retour de l'expédition, furent vendus publiquement à Lagos. Durant cette course armée, dont les mœurs du temps excusent à peine le but coupable, Gil-Eanez montra autant de prudence que de courage; mais il ne paraît pas qu'il ait été récompensé par un grade supérieur. En 1447 il prend part à une seconde expédition, toujours commandée par Lançarote;

(1) On voit par ces fonctions modestes, et par l'exiguïté de son embarcation, combien il y a loin de la position effective de Gil-Eanez aux fonctions d'amiral, que lui accordent libéralement les biographies.

elle se compose de quatorze caravelles, où il n'eut qu'un commandement subalterne. Cette flottille part au mois d'août, et se rend au cap Blanc, afin de passer à l'île de Tider. Il s'agit encore cette fois d'attaquer les Maures; mais là, au début d'une action qui doit être décisive, l'étendard de l'ordre du Christ est remis à Gil-Eanes, et il jure solennellement de mourir plutôt que de le laisser prendre. Incontestablement on reconnaît en lui un brave, qui saura périr pour tenir son serment. Mais n'est-il pas aussi évident que ses compagnons le reconnaissent comme un homme propre à exercer le commandement? Gil-Eanez avait amené avec lui, pour prendre part à l'expédition, son fils Lionel Gil; à la suite d'un combat où il s'était distingué, ce jeune homme fut armé chevalier par Lançarote. La flottille se rendit ensuite au Sénégal.

Après la mort de Nuño Tristan, autre explorateur du littoral d'Afrique, Gil-Éanez fit encore partie d'une expédition, destinée pour la Guinée, et qui se composait de neuf voiles. Il s'avança jusqu'au cap Vert, et fit plusieurs prises; mais c'est pour la dernière fois que le nom du hardi marin est répété par les chroniqueurs. Honoré en raison de ses premières tentatives pour ouvrir la navigation des mers d'Afrique à ses compatriotes, enrichi par les captures qui avaient été le résultat de ses expéditions, il est probable que Gil-Eanez acheva paisiblement sa vie à Lagos. La perte des récits originaux d'Affonso Cerveira, celle de la seconde partie du livre d'Azurara, nous ôtent aujourd'hui tout espoir d'éclaircir les événements qui marquèrent la fin de sa vie. Ce dernier historien s'arrête à l'année 1448, et ce qu'on a trouvé jusqu'à ce jour dans les archives de la capitale des Algarves n'a pu combler une regrettable lacune. F. DENIS.

Le cardinal Saraiva (D. frey Francisco de Saint-Luiz), *Indice chronologico*. — Gomez Eanez de Azurara, *Conquista de Guiné*. — J. de Barros, *Asia*. Decad. 1°. — Le vicomte de Santarem, *Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique au delà du cap Bojador*; Paris, 1842, in-8°. — Ferdinand Denis, *Portugal*. — D'Avezac, *Notice des Découvertes faites au moyen âge dans l'océan Atlantique*.

GILEMME (*Ives*), imposteur français, brûlé le 24 mars 1403. « En ce temps-là, dit Juvénal des Ursins, un prestre nommé Ives Gilemme, damoiselle Marie de Blansy, Perrin Hemery, serrurier, et Guillaume Floret, clerc, faisoient certaines invocations de diables, et disoit le prestre qu'il en avoit trois à son commandement, et se vantoient qu'ils guariroient le roy. Il fut délibéré qu'on les essayeroit, et leur souffriroit-on faire leurs invocations. Ils demandèrent qu'on leur baillast douze hommes enchaisnez de fer. Et ainsi fut fait; ils firent un parc, et dirent ausdits douze hommes qu'ils n'eussent aucune peur, et firent tout ce qu'ils voulurent, mais rien ne firent. Puis furent interrogez pourquoy ils n'avoient rien fait : ils répondirent que lesdits douze hommes s'estoient signez, et garnis du signe de la croix, et pour ce point seul avoient failly; laquelle chose n'estoit que tromperie, qui fut révélée par le dit clerc au prévost de Paris, lequel les fit prendre. Et finalement le vingt-quatriesme jour de mars furent publiquement preschez, et les punitions faites selon les cas, c'est à sçavoir ards et bruslez. »

Jean Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*, ann. 1403.

***GILES** (*Henri*), peintre anglais en verre, né à York, au commencement du dix-septième siècle, fut du nombre de ceux qui décorèrent la plupart des vitraux des différents colléges d'Oxford. L'on assure principalement qu'il peignit sur la vitre orientale de University-college une *Nativité* donnée par le docteur Radcliffe (1687).

L. L.

Le Vieil, *Traité de la Peint. sur Verre*. — Langlois, *Peint. sur Verre*, 1832, in-8°.

GILET. *Voy*. GILLET.

GILIBERT (*Jean-Emmanuel*), médecin et botaniste français, né à Lyon, le 21 juin 1741, mort dans la même ville, le 2 septembre 1814. Il fit d'abord des études théologiques, mais il préféra la carrière médicale, se rendit, en 1760, à Montpellier, suivit les cours de Charles Leroy, et deux ans après fut reçu docteur en médecine. Il revint pratiquer son art à Chazay, petite ville du Forez. Sur la recommandation du célèbre Haller, il partit pour la Pologne, en 1775, afin d'y fonder une école de botanique. Arrivé à Grodno, il y établit un jardin de botanique, et attira un grand concours d'élèves par ses leçons de médecine clinique. Lorsque l'université fut transférée à Wilna, Gilibert l'y suivit, et remplit dans cette nouvelle résidence la chaire d'histoire naturelle et de matière médicale. Mais la rigueur du climat de la Lithuanie et l'inimitié de nombreux jaloux le forcèrent à demander sa retraite (février 1783), malgré l'affection du roi Stanislas. De retour à Lyon, il y fut nommé médecin de l'hôtel-Dieu, professeur au collége de médecine, et membre de l'Académie de cette ville. Au commencement de 1793, il fut élu maire; Challier le fit incarcérer; délivré après l'insurrection des Lyonnais contre la Convention, Gilibert accepta la présidence de la commission départementale pendant le siége de Lyon. Après la prise de cette ville, assez heureux pour échapper aux vainqueurs, durant dix-huit mois, il erra soit en France, soit à l'étranger. Aussitôt qu'il put se montrer sans danger, il reparut dans sa ville natale, et la place de professeur d'histoire naturelle à l'École centrale lui fut confiée. Il fut obligé de donner sa démission vers 1810, à la suite d'une affection arthritique. Les botanistes Ruiz et Pavon lui dédièrent, sous le nom de *gilibertia*, un genre de la famille des araliacées. On a de lui : *Les Chefs-d'œuvre de M. de Sauvages, ou recueil des dissertations de cet auteur qui ont remporté le prix dans différentes académies*; Lyon, 2 vol. in-12; cette traduction est suivie d'un *Mémoire* de

Gilibert *Sur les allaitements mercenaires, considérés comme une cause puissante de dépopulation;* — *L'Anarchie médicinale, ou la médecine considérée comme nuisible à la Société;* Neufchâtel, 1772, 3 vol. in-12. « L'auteur, dit Haller, présente un tableau fidèle et animé de tous les abus qui déshonorent l'art de guérir; il peint des plus vives couleurs l'ignorance, le monopole, le charlatanisme et la mauvaise foi des pharmaciens, des chirurgiens, et des médecins eux-mêmes. » — *Flora Lithuanica inchoata;* Grodno, 1781, 2 vol. in-12; — *Indagatores Naturæ in Lithuania;* Wilna, 1781, in-8°; — *Exercitium Botanicum in schola principe Universitatis Vilnensis peractum;* Wilna, 1782, in-12; — *Prælectiones Antonii de Haen*, avec *Préface* et *Table analytique* servant de commentaire au texte; Lyon, 1784-1785, 2 vol. in-4°; — *Caroli Linnæi, botanicorum principis, Systema Plantarum Europæ;* Lyon, 1785, 4 vol. in-8°; — *Caroli Linnæi Fundament a Botanica*, partie première; Lyon, 1786, 2 vol. in-8°; — *Démonstrations élémentaires de Botanique*, 3e édition; Lyon, 1789, 3 vol. in-8°; 1796, 4 vol. in-8°, avec 2 vol. de planches; — *Methodi Linneanæ Botanicæ Delineatio;* Lyon, 1790, in-8°; — *Adversaria Medico-Practica, seu annotationes clinicæ quibus præcipue naturæ medicatricis jura vindicantur, artisque priscæ simplicitas numerosis peculiaribus observationibus stabilitur;* Lyon, 1791, in-8°; trad. en allemand par B.-G. Hebenstreit; Leipzig, 1792, in-8°; — *Exercitia Phytologica, quibus omnes plantæ Europæ quas vivas invenit in variis herbationibus, in Lithuania, Gallia, Alpis, analysi nova proponuntur, ex typo naturæ describuntur, novisque observationibus tempore florendi, usibus medicis et œconomicis, propria auctoris experientia notis;* Lyon, 1792, 2 vol. in-8°; — *Lettre à Tissot*, sur les vices et l'ignorance de ceux qui exercent la médecine; 1792, insérée dans divers journaux de l'époque; — *Histoire des Plantes de l'Europe et étrangères les plus communes, les plus utiles et les plus curieuses, ou éléments de botanique pratique;* Lyon, 1798, 2 vol. in-12, fig., et 1806, 3 vol. in-8°, fig.; — *Le Médecin naturaliste, ou observations de médecine et d'histoire naturelle;* Lyon, 1801; l'auteur y signale avec énergie les inconvénients et les dangers de la polypharmacie introduite par les galénistes et les arabistes. On le voit, Gilibert fut l'un des plus rudes adversaires du charlatanisme en médecine.

Haller, *Epistolæ;* Berne, 1773-75, 6 vol. in-8°. — Docteur E. Sainte-Marie, *Éloge historique de M. J.-E. Gilibert.* — *Biographie médicale.* — Quérard, *La France littéraire.* — Desessarts, *Les Siècles littéraires.*

* **GILIBERT** (*Stanislas*), médecin français, fils du précédent, reçu docteur par la Faculté de Montpellier et membre de plusieurs sociétés savantes, est auteur de : *Essai sur le Système lymphatique considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie, ou précis de la physiologie et de la pathologie des vaisseaux, des glandes et des fluides lymphatiques;* Paris, 1803, in-4°; — *Monographie du Pemphigus, ou traité de la maladie vésiculaire;* Paris, 1813, in-8°.

Quérard, *La France littéraire.*

GILIBERT DE MERLHIAC (Le chevalier *Marie-Martin-Guillaume* DE), littérateur français, né à Brive-la-Gaillarde (Limousin), le 7 septembre 1789, mort vers 1830. Après avoir fait de bonnes études, il entra comme officier dans la marine militaire, et se retira du service avec le grade de lieutenant de vaisseau. Il se consacra dès lors à la littérature, qui jusque là avait occupé ses loisirs, et mérita d'être admis au nombre des membres de la Société académique des Sciences de Paris, de celle des Antiquaires de France, des Sciences et Belles-Lettres du département du Var, et devint président du Comité d'Instruction primaire de sa ville natale. On a de lui : *Sentiment d'un véritable ami de la patrie*, opuscule composé à l'occasion du débarquement de Napoléon à Cannes; Toulon, 8 mars 1815, in-4°; — *Le Siége de Toulon;* mélodrame en trois actes, 1816; — *Le Retour de saint Louis*, tragédie lyrique en trois actes et en vers libres; Toulon, 1816, in-8°; — *Le Lys et la Rose;* vaudeville en un acte, représenté à Toulon, devant la duchesse de Berry; Toulon, 1816, in-8°; — *Le Roi et la Paix*, intermède lyrique, représenté devant la même princesse; ibid.; — *La France et son Roi;* Paris, 1816, in-8°. C'est une réfutation royaliste des griefs énoncés dans les proclamations de Napoléon; — *Essai comparatif entre le cardinal duc de Richelieu et M. William Pitt, premier ministre de Georges III, roi de la Grande-Bretagne;* Paris, 1816, in-8°. Un critique de l'époque disait : « Si l'on veut avoir une idée fausse de M. Pitt, il faut lire ce qu'a écrit M. Gilibert de Merlhiac; mais si l'on veut conserver du cardinal de Richelieu l'idée qu'inspire un grand talent, appliqué au salut de la patrie, il ne faut pas lire cet ouvrage, qui n'est pas d'un homme qui ne sait rien, mais qui est incontestablement d'un homme qui sait trop de choses à la fois »; — *Éloge historique du duc de Berry;* Limoges, 1820, in-8°; — *Les Contemporains, ou portraits et caractères politiques de ce siècle;* Paris, 1821, in-8°; — *L'Araucana*, poëme héroïque de don Ercilla (*voy.* ce nom), trad. pour la première fois et abrégé du texte espagnol, avec des *Notes* et précédé d'une *Dissertation sur Camoëns, le Tasse, l'Arioste, Milton et Voltaire, considérés comme poëtes;* Paris, 1824, in-8°; — *De la Liberté des Mers et du Commerce, ou tableau historique et philosophique du droit maritime;* Marseille et Paris, 1828, in-8°; — *Bibliothèque historique de la Jeunesse;* Paris, 1828 et années

suivantes, in-8°. M. Gilibert de Merlhiac a en outre publié : *Dissertation sur un autel découvert près d'Anvers en* 1813, *et dédié à une divinité inconnue à tous les mythologues*; dans le *Recueil de la Société royale des Antiquaires*; — *Dissertation sur le Voyage des Argonautes*; dans le *Recueil de la Société des Arts et Belles-Lettres du Var*; — *Sur l'Écriture runique*, même *Recueil*; — *Expériences et Rapports sur les propriétés électriques et magnétiques de quelques rayons séparés par le prisme de la lumière solaire*; même *Recueil*; — Gilibert de Merlhiac a aussi fourni, de 1819 à 1820, à *La Quotidienne*, des articles signés G. M.; beaucoup d'autres, de 1821 à 1826, aux *Lettres champenoises*, où il traçait une *revue littéraire des départements*; ces derniers articles portent le nom de leur auteur. Enfin, pendant l'année 1829, il collabora au *Lycée*, *journal de l'instruction publique*. Parmi les ouvrages inédits de Gilibert de Merlhiac, on cite : une *Dissertation sur le véritable auteur de Gil Blas*, lue à la Société académique des Sciences de Paris; — plusieurs *Mémoires sur les usages et coutumes du moyen âge*, mentionnés dans l'*Annuaire* de cette société; — *Du Droit des Gens considéré dans ses rapports avec les individus*, *le commerce*, *la navigation et les sciences*; — *Dictionnaire anecdotique* (par ordre alphabétique) *des principaux événements survenus en France de* 1787 à 1815; — traduction, en prose, de la *Secchia rapita*, poëme de Tassoni, avec des *Notes historiques et critiques*; — *Histoire de la Guerre maritime de* 1778 *à* 1783; — *Description hydrographique des côtes*, *bancs*, *écueils*, *courants et rescifs*, *depuis Dunkerque jusqu'au Havre* (Essai d'une nouvelle méthode de Portulane), déposée aux archives de la préfecture maritime de Toulon; — *Essai grammatical sur la syntaxe et l'origine commune des langues des peuples sauvages et habitants des îles de l'océan Pacifique*; — *Catalogue raisonné des livres composant la Bibliothèque de la Marine royale à Brest*. H. Lesueur.

Arnault, Jouy, Jay et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*. — J. M. Quérard, *La France littéraire*.

* **GILJ** (*Filippe-Salvator*), missionnaire italien, né en 1721, à Legona, près Spolète, mort à Rome, en 1789. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1740, et fut envoyé en mission dans l'Amérique méridionale. Durant dix-huit années il parcourut les contrées arrosées par l'Orénoque, et résida sept ans à Santa-Fé de Bogota. Après l'expulsion des Jésuites des possessions espagnoles, Gilj revint dans les États Romains, où il fut chargé de la direction de plusieurs colléges. On a de lui : *Saggio di Storia Americana*, *o sia storia naturale*, *civile e sacra de regni e delle provincie spagnuole di Terra Ferma nell' America meridionale*; Rome, 1780-1784, 4 vol. in-8°, avec cartes et gravures. Cet ouvrage, dédié au pape Pie VI, est utile à consulter. Il est le seul qui fasse connaître d'une manière exacte les provinces de l'Orénoque. Il présente quatre parties distinctes, en autant de tomes; 1° *Della Storia geografica e naturale della Provincia dell' Orinoco*; 2° *De' Costumi degli Orinochesi*; 3° *Della Religione e delle Lingue degli Orinochesi e di altri Americani*; 4° *Stato presente di Terra Ferma*; ce dernier tome est de Luigi Perego Salvioni. Sprengel a donné en allemand un extrait du *Saggio di Storia Americana*, Hambourg, 1785, in-8°; et le P. Fr.-Xav. Weigl a traduit dans la même langue tout le 3e livre du t. III, qui comprend des détails sur les idiomes des peuples de l'Orénoque. Weigl avait été lui-même longtemps en mission dans ces régions, et il a enrichi de notes utiles le travail de Gilj. Ce morceau a été publié dans le *Reisen einiger Missionarien der Gesellschaft Jesu in America*, publié par Christoph-Gottlieb von Murr, Nuremberg, 1785, in-8°; — *Novena a S. Francesco Zaviero*, trad. de l'espagnol du P. Francisco Garcia, jésuite, sans nom d'auteur ni de lieu; — Gilj laissa des grammaires et des dictionnaires de plusieurs dialectes américains. Alfred de Lacaze.

Caballero, *Biogr. univ. Scriptorum Societatis Jesu*. — Augustin et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, 1re série.

* **GILJ** (*Philippe-Louis*), astronome et botaniste italien, né à Corneto, le 14 mars 1756, mort d'apoplexie, le 15 mai 1821. Chanoine de la basilique du Vatican, et directeur de l'Observatoire fondé par Grégoire XIII. Gilj, qui partageait ses loisirs entre l'étude de l'astronomie et celle de la botanique, fonda une vaste collection d'histoire naturelle, qui, formée des richesses que renfermait le musée de Thomas Gabrini, et augmentée par ses soins, fut léguée par lui à la bibliothèque de Lanci. On lui doit les ouvrages suivants : *Dissertazione sulle machine igrometriche* (Dissertation sur les machines hygrométriques); Rome, 1775; — *Agri Romani Historia naturalis*, etc.; Rome, 1781; — *Memoria sopra un fulmine caduto in Roma* (Mémoire sur un coup de foudre tombé dans Rome); 1782; — *Fisiogenographia*, *o sia delineazione de' generi naturali divisi in sei classi*, etc. (Physiogénographie, ou description des genres naturels, divisés en six classes); 1785; — *Osservazione filologiche sopra alcune piante esotiche introdotte in Roma* (Observations philologiques sur quelques plantes exotiques introduites à Rome); 1789 et 1792. Outre plusieurs mémoires sur divers sujets de physique et de météorologie, Gilj a fait réimprimer en 1812, avec des éclaircissements : *L'Architettura della basilica di San-Pietro in Vaticano*, en 32 planches, par Martin Ferraboschi. A. S.....y.

Mahul, *Ann. nécrologique*, année 1822.

GILIMER, roi des Vandales. *Voy.* Gélimer.

* **GILINUS** (*Corradinus*), médecin italien, vivait à la fin du quinzième siècle. Il s'occupa d'un sujet dont la nouveauté et l'importance attiraient alors l'attention de tous les docteurs de la Faculté, et il adressa en 1497 à Sigismond, duc d'Este, un *Opusculum de Morbo Gallico*, qui a été inséré dans le recueil de Luisinus, *De Morbo Gallico omnia quæ exstant*, 1599, t. I, p. 296 et 342, édit. de Leyde, 1728. G. B.

Astruc, *De Morbis venereis*, t. I, p. 554.

* **GILKENS** (*Peter*), jurisconsulte néerlandais, né à Ruremonde, vers 1558, mort après 1606. Il était fils de Léon Gilkens, conseiller d'Utrecht, et d'Ursule van Geel. Il fit ses études à Louvain, sous Philippe Zuerius, Jean Ramus, et Elbert Léonin, et à Douay, sous Boetius Epo. Il passa en Italie pour y étudier le droit, et fut successivement disciple à Padoue de Guido Pancirolo, Giovanni Menochio et Angelo Mattreazzi; à Bologne, de Mareschoti; à Pérouse, d'Alexandro Rainaldi Alphano; enfin, à Macerata, de Sfortia Oddo. Après sept ans de séjour en Italie, Peter Gilkens apprit que le calme renaissait dans les Pays-Bas et que son frère Godefroi venait d'être nommé membre du conseil de Gueldre (1622) : il revint alors dans sa patrie, et obtint à Louvain le grade de licencié *utriusque juris*. Quelques années plus tard, il accepta la chaire du Digeste, que lui offrit l'académie de Würtzbourg de la part du prince-évêque Justinien-Jules Echter de Mespelbrunn, qui le prit pour son conseiller intime. Gilkens passa vers 1604 au professorat du code Justinien, et occupa longtemps cette dernière chaire. On a de lui : *Commentarius in titulum Institutorum de rerum divisione*; — *De Usucapionibus*; 1600, in-4°; — *Commentationes ac disputationes in præcipuos codicis Justinianei titulos*; Francfort, 1606, 2 vol. in-fol.; — *Commentarius in Ethica et Politica Aristotelis*; Francfort, 1605, in-4°; — *Jurisprudentiam esse scientiam proprie dictam*, *contra Thium et Zabarellam*; Francfort, 1605, in-4°; — *De Mora*; Iéna, 1608, in-16; — *Commentaria in præcipuos universi Codicis titulos*, etc.; Francfort, 1606, 2 vol., dédiés à l'empereur Rodolphe II, au roi Philippe III, et aux princes de leur famille. « Le style de ces ouvrages est assez bon, dit Nicéron; les raisonnements y paraissent solides, et la méthode en est aisée. L'auteur a le défaut de renvoyer partout aux lois et aux commentateurs, sans en rapporter les paroles; mais ce défaut lui est commun avec presque tous les jurisconsultes de son temps. »

Valère André, *Bibliotheca Belgica*, t. II, p. 978. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*.

GILL (*Alexandre*), philologue et théologien anglais, né dans le comté de Lincoln, le 27 février 1564, mort le 17 novembre 1635. Il acheva ses études dans le collége du Corpus-Christi à Oxford, et prit ses grades dans cette université. En 1608 il devint principal de l'école de Saint-Paul, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il était fort estimé comme philologue et comme critique théologien. On a de lui : *Treatise concerning the Trinity*; 1601, in-8°; — *Logonomia Anglica*; 1621, in-4°; — *Sacred Philosophy of Holy Scripture, or a commentary on the creed*; 1635, in-8°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I.

GILL (*Alexander*), philologue anglais, fils du précédent, né à Londres, en 1597, mort dans la même ville, en 1642. Il devint sous-maître de son père dans la direction de l'école de Saint-Paul, et il lui succéda en 1635. Il ne garda la place de principal que cinq ans, et fut révoqué, à cause de son excessive sévérité. Il ouvrit alors une école particulière, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Comme sous-maître de Saint-Paul, il avait eu pour élève Milton; trois lettres de ce poète, adressées à Gill, sont remplies des plus vifs témoignages d'amitié. Gill composa beaucoup d'excellentes pièces de vers; la plupart ont été recueillies, sous le titre de *Poetici Conatus*; 1632, in-12.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

GILL (*Jean*), célèbre controversiste anglais, né à Kettering dans le comté de Northampton, le 23 novembre (vieux style) 1697, mort le 14 octobre 1771. Ses parents, qui étaient anabaptistes, l'élevèrent dans les principes sévères de cette secte. Quoique peu fortunés, ils résolurent de lui faire faire toutes ses études. L'enfant, placé au collége de sa ville natale, avait déjà fait de grands progrès dans les langues classiques lorsqu'une mesure générale, prise contre les enfants des dissidents, l'éloigna de l'école. Il continua seul ses études, et devint d'une force remarquable en latin, en grec et en hébreu. Vers l'âge de vingt ans il commença à Higham Ferrars sa carrière de prédicateur anabaptiste. En 1719 il se rendit à Londres comme ministre d'une congrégation qui s'assemblait alors à Horsleydown, et qui tint plus tard ses réunions à Carter-lane. Gill remplit les mêmes fonctions évangéliques jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle. Ses ouvrages sont nombreux, et attestent un grand savoir; mais presque tous consacrés à des sujets de controverse, ils ont depuis perdu beaucoup de leur intérêt. En voici les titres : *Exposition of the Song of Salomon*; 1728, in-fol. C'est une réponse à Whiston, qui avait essayé de prouver que le *Cantique des Cantiques* est un livre apocryphe; — *The Prophecies of the Old Testament respecting the Messiah, considered and proved to be literally fulfilled in Jesus, in answer to Colins's « Scheme of literal Prophecy considered »*; 1728; — *Treatise on the doctrine of the Trinity*; 1731; — *Cause of God and Truth*; 4 vol. in-8°; défense des opinions calvinistes contre les sentiments arminiens; — *Exposition of the New Testament*; 1746-1748, 3 vol. in-fol.

Gill publia aussi à diverses époques des *Expositions* de différentes parties de l'Ancien Testament; ces publications forment un ensemble de six volumes in-fol., et réunies aux trois volumes de l'*Exposition of the New Testament*, elles forment une *Exposition of the Bible*, dont la troisième et la meilleure édition a été publiée en 1809 et 1810, 9 vol. in-4°; — *Dissertation concerning the Antiquities of the Hebrew Language, letters, vowels points, and accents*; 1767, in-8°; — *Body of doctrinal Divinity*; 1769, 2 vol. in-4°; — *Body of practical Divinity*; 1770, in-4°. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés sous le titre de *A complete Body of doctrinal and practical Divinity*; 1795, 3 vol. in-8°.

Life of Gill, en tête de l'*Exposition of the Bible*, édition de 1809. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* GILLBERG (*Jacques*), peintre et graveur suédois, né en 1724, dans la province de Wermland, mort en 1793. Destiné à la carrière scientifique, il étudia, de 1740 à 1748, à Upsal. En 1749, il commença à étudier la peinture chez l'intendant de la cour, Rehn. Il vint ensuite à Paris se perfectionner sur le maniement du burin à l'Académie des Beaux-Arts. Il fut bientôt nommé lieutenant-dessinateur des fortifications royales, puis, en 1773, professeur à l'Académie des Beaux-Arts. Il a fait, soit au crayon, soit dans la manière rouge, un grand nombre de portraits, d'après Arenius Kraft et Sergel. Parmi ses principaux ouvrages, on remarque les portraits de *Nicolas Stahlgreen*, d'après Lundberg; — *Maria Gillenstierna*, d'après Schroder; — *Samuel Troilius*, archevêque d'Upsal, d'après Lundberg; — *Magnus Beronius*, archevêque d'Upsal, d'après L. Posch, 1770; — *Andreas Nordenkrans*, d'après P. Kraft, 1732; — *La Tête de saint Joseph*, d'après de Troy, au crayon rouge; — *La Flore de l'Opéra*, d'après A. Roslin; — *Diverses têtes d'hommes et de femmes*, d'après Raphael; — *Deux Paysages*, d'après Boucher, au crayon rouge.

W. R.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

* GILLE (*Charles-Eugène*), poëte et chansonnier français, né à Paris, le 20 janvier 1820, mort le 22 avril 1856. Fils d'une pauvre fabricante de corsets, il sut profiter de l'instruction élémentaire que lui fit donner sa mère. Doué d'une imagination des plus vives, Gille compléta lui-même son instruction par des lectures sérieuses, qu'il faisait le soir après avoir accompli sa journée d'ouvrier ou d'instituteur, car il fut successivement l'un et l'autre. Il nous reste de lui une centaine de *chansons* satiriques, politiques ou grivoises; elles sont encore disséminées dans de nombreux recueils ou almanachs publiés de 1845 à 1856 (1). Son œuvre capitale, une comédie en vers, assez bien écrite, mais moins bien agencée pour la scène, ayant été refusée, après lecture, par le comité du Théâtre-Français, Charles Gille, qui fondait de grandes espérances sur cette pièce, intitulée: *Le Barbier de Pezenas*, perdit courage dès ce moment. Désespérant de conquérir honnêtement sa part de soleil et de gloire, il oublia ce précepte du maître :

Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons,

et se suicida, dans la matinée du 22 avril 1856.

De toutes les chansons de Charles Gille, chansons aux gais refrains, que les hommes compétents affirment être les plus originales, les mieux senties de notre époque, après celles de Béranger, nous ne citerons que celles dont les titres suivent : *Le Vengeur*; *La Fête des Imprimeurs*; *La trente-deuxième demi-brigade*; *Le bataillon de la Moselle*; *Allez cueillir des bluets dans les blés*. Voici un couplet de cette dernière chanson; il donnera une idée de la facilité du poëte :

Courez, courez, jeunes filles rieuses,
Dans les sentiers, sur le bord des sillons,
Et dépensez votre jeunesse heureuse
A folâtrer après les papillons.
Ce clair ruisseau qui caresse sa rive
Pourra demain rouler des flots troublés;
En attendant que l'amour vous arrive,
Allez cueillir des bluets dans les blés.

Claude GENOUX.

Documents particuliers.

* GILLES (Saint), (en latin *Ægidius*), mort le 1er septembre 550 (1). Selon les hagiographes, il y eut deux personnages de ce nom. Le premier, suivant la légende, était d'Athènes, et d'une famille illustre. Il sortit de son pays étant encore jeune, et vint aborder sur les côtes de Marseille, en un endroit où le Rhône se décharge dans la Méditerranée. Ce lieu était appelé *Cap de Sette*, et l'on y voit aujourd'hui une ville qui porte le nom de *Saint-Gilles*. Il se mit pendant deux ans sous la conduite de saint Césaire, archevêque d'Arles; puis il passa le Rhône, et se retira dans une forêt, qui a depuis été appelée la *forêt de Saint-Gilles*, où il se nourrissait du lait d'une biche qui venait coucher dans sa grotte. Il arriva qu'un jour Childebert (2), roi de France, étant à la chasse en ce pays, ses compagnons poursuivirent cette biche jusque dans la caverne du saint, et tirèrent une flèche au travers des buissons qui l'environnaient. Saint Gilles en fut grièvement blessé. Le roi, voyant que les chiens aboyaient sans oser avancer, quitta ce lieu mystérieux; mais il y revint le lendemain, accompagné d'un évêque, avec lequel il entra dans la grotte. Il y trouva saint Gilles en prières; et après avoir commandé qu'on le pansât soigneusement, il lui offrit plusieurs présents, que le saint ne voulut pas accepter. Le roi lui rendit d'autres visites, et l'obligea enfin de souffrir qu'il

(1) Un recueil complet de ses œuvres est sur le point d'être publié.

(1) Les hagiographes hésitent entre 547, [illegible] ou 558.

(2) D'autres légendaires disent *Flavius* (peut-être Wemba), roi des Goths. Richard et Giraud attribuent ce fait à Theudis ou à Amalric, également rois des Goths.

lui bâtit un monastère, dont il le fit abbé. Alors Gilles reçut la prêtrise, et sa sainteté éclata de plus en plus, non-seulement dans son abbaye, mais à Orléans, où Childebert le manda, et à Rome, où il fit un voyage. Il mourut à son retour. Son corps fut transporté dans l'église de Saint-Sernin à Toulouse. Moréri ajoute que ce récit (tiré du trésor de la paroisse de Saint-Leu-Saint-Gilles de Paris) est fort suspect et plein d'anachronismes; mais il ne donne pas les preuves à l'appui.

D'après les hagiographes modernes, il exista un autre saint GILLES (probablement le seul et le vrai), dont le lieu de naissance est inconnu. Saint Césaire le fait abbé d'un monastère situé près d'Arles. En 514 il fut député à Rome, avec son greffier, Meissien, pour obtenir du pape Symmaque la confirmation des priviléges de son église. D'après les Bollandistes, ce saint Gilles aurait vécu à la fin du septième siècle et au commencement du huitième, lorsque Arles était depuis longtemps sous la domination des Francs. Sa vie a été confondue avec celle de son homonyme l'anachorète. Quelle que soit l'authenticité des actes de ce saint Gilles, l'Église catholique a consacré le 1er septembre à l'honoration d'un saint de ce nom.

Fulbert de Chartres, *Elog. sancti Ægid.* — Baronius, *Martyrol.* — Baillet, *Vie des Saints*, t. III. — Godescard, *Vies des principaux Saints*, 1er septembre. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

GILLES. *Voy.* EGIDIO et EGIDIUS.

GILLES DE VITERBE. *Voy.* EGIDIO ANTONINI.

GILLES DE CORBEIL. *Voy.* CORBEIL.

GILLES HOCHMUTH. *Voy.* HOCHMUTH.

* **GILLES DE CHIN**, premier chambellan héréditaire de Hainaut, seigneur de Berlaimont et du village de Chin, près Tournay, cadet de la maison de Coucy et l'un des plus vaillants chevaliers de la première croisade. Étant en Palestine, il vainquit un lion des plus féroces dans une lutte corps à corps, n'ayant pour arme défensive qu'un bouclier, et le tua à coups de lance. De retour en Europe, il assista à presque tous les tournois qu'on donnait en France et en Allemagne, et s'y fit admirer par sa valeur. Il fut tué en 1137, en défendant, pour le comte de Hainaut, son suzerain, le château de Roncourt contre le comte de Flandre, et fut enterré au milieu du chœur de l'ancienne église de l'abbaye de Saint-Ghislain, à laquelle il avait donné les domaines qu'il possédait au village de Wasmes. On lisait sur son mausolée l'épitaphe suivante, curieux monument de la langue wallonne au douzième siècle: « L'an 1137, trois jours devant le mi-aout, trespassa messire Gilles de Chin, li bonchero, ky fut tué d'une lance, et est lui qui tua le gayant. Et en fait on l'obit à Saint-Ghislin, en l'abbaye où il gist, trois jours devant le mi-aoust, aussi solennellement qu'on fait du roi Dagobiers, ky fonda l'église, ne que d'abbez quelqu'onque puisse dire, ne pour feste qui soit en l'an, on ne lairait à faire son service : et fut tué à Rollecourt, Gilles de Chin, d'une lance. » Gilles de Chin est le héros d'une légende célèbre dans l'histoire du Hainaut. On prétend qu'il tua, dans les marais de Wasmes, un dragon terrible, monstre destructeur, qui avait répandu l'effroi dans toute la contrée. Pendant longtemps on célébra à Wasmes une fête commémorative de cette délivrance. Le souvenir en est même encore chaque année rappelé à Mons, lors de la fête communale, dans une cérémonie publique, où l'on voit un cavalier représentant saint Georges luttant contre un dragon en osier, que font mouvoir des hommes cachés dans les flancs du monstre. Ce combat a lieu pendant que des musiciens jouent l'air du *chin chin*, chant national de Mons. Les bonnes gens de la contrée citent comme preuve de la vérité de la victoire du sire de Berlaimont sur le dragon, une tête percée d'un coup de lance qui repose dans la bibliothèque de la ville. Mais cette tête est celle d'un caïman du Nil et selon toute apparence, la cérémonie de Mons n'est qu'une réminiscence symbolique de la victoire remportée en Palestine sur un lion par l'illustre chevalier. Gilles de Chin fut la tige de cette maison de Berlaimont si célèbre dans les troubles religieux des Pays-Bas au seizième siècle par sa fidélité à la cause espagnole. Son épouse Yde, dame de Chièvres, fut la fondatrice de l'abbaye de Ghislenghim. Z. PIERART.

Gilbert, *Chronique du Hainaut.* — *Histoire de Notre-Dame de Wasmes*; Mons, 1771. — *Histoires du Hainaut* de Jacques de Guyse, de Vinchaut, de Delewarde et du baron de Reiffenberg. — *Monuments pour servir à l'histoire des comtés du Hainaut et de Namur*, t. VII; Bruxelles, 1846, in-4°. Dans ce dernier ouvrage se trouve un roman en vers, intitulé *Gilles de Chin*, œuvre curieuse de Gauthier Licordiers, trouvère du treizième siècle, plus une longue préface, mêlée de commentaires sur ce roman et le chevalier qui en est le héros.

* **GILLES DE SAINTE-IRÈNE** (Le Bienheureux), (en latin *Ægidius Lusitanus*), l'un des propagateurs de l'ordre de Saint-Dominique, né dans le diocèse de Visco, en 1184 (1), mort à Santarem, le 14 mai 1265. Il était fils de dom Rodrigo Pelage, gouverneur de Coïmbre et l'un des grands-officiers de la couronne, et de dona Teresa Gil. Il fit ses études à Coïmbre, et dès son adolescence « fut destiné, disent les PP. Richard et Giraud, à l'état ecclésiastique, par la cupidité de ses parents; ses études ne furent pas plus régulières que son entrée dans un état dont il ignorait les devoirs. Dans un âge où on peut dire qu'il n'avait ni la capacité ni la pensée de servir l'Église, il possédait déjà deux prieurés et trois canonicats dans les chapitres de Braga, de Coïmbre et d'Ydanha ». Gilles de Sainte-Irène négligea volontairement la théologie, et s'appliqua à la physique et à la médecine. Il vint à Paris se perfectionner dans ces sciences, et s'y fit recevoir docteur. Par un chan-

(1) Plusieurs hagiographes le font naître en 1190.

gement subit, attribué à la grâce divine, il se démit tout à coup de ses bénéfices, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique (1224 ou 1225). D'esclave qu'il était de la nature et de ses passions, « il devint en peu de temps un modèle de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Les malades n'avaient point de serviteur plus attentif, plus vigilant, et lorsque les étudiants vaquaient à leurs exercices, Gilles de Sainte-Irène parcourait leurs petites cellules, les nettoyait et les rangeait; sa vertu était trop éclatante pour n'être point éprouvée, et Dieu permit que sa fragilité fût mise à l'épreuve par de violentes tentations ». Gilles parvint à dompter l'esprit tentateur; il est vrai qu'il était alors presque sexagénaire. Il consacra une partie de son temps à étudier les Écritures Saintes, qu'il avait négligées jusque là, et comme prédicateur il répara en Espagne et en Portugal le scandale qu'il avait donné par sa conduite mondaine, et quoique dignitaire de l'Église. Il arriva rapidement aux premières dignités de son ordre, dans lequel il attira de nombreux disciples. En 1249 il se trouva au chapitre général de son ordre, convoqué à Trèves, et y donna sa démission de provincial d'Espagne. Il usa de son influence d'une manière heureuse, en rétablissant l'harmonie entre le roi don Sanche II et son frère l'infant Alonzo. Selon Richard et Giraud, « Dieu l'avait honoré du don de prophétie et de celui des miracles ». Selon ces RR. PP., le B. Gilles de Sainte-Irène « apaisa par ses prières une furieuse tempête qui allait faire périr un vaisseau et tous ceux qui le montaient ». Il se fit aussi plusieurs miracles sur son tombeau. Aussi quelques églises de Portugal l'honorent comme saint, et les évêques de Viseu ont fixé sa fête au dimanche après l'Ascension.

Le P. Touron, *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. I, p. 72. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 241. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, t. XIII, p. 431.

GILLES *de Paris*, poëte latin du treizième siècle, né en 1162, mort vers 1220. Il a parfois été confondu avec d'autres écrivains du nom de Gilles, qui vivaient au douzième et au treizième siècle. Chanoine de Saint-Marcel, il fut trois fois envoyé à Rome pour défendre les intérêts de son église. Il composa un assez grand nombre d'ouvrages en prose et en vers; la plupart sont perdus, mais on possède encore un poëme sur Charlemagne, intitulé *Carolinus*, et destiné à l'instruction de Louis fils de Philippe-Auguste; sur les cinq livres qui composent cette épopée, un seul a été publié; et quoique l'ouvrage soit très-souvent au-dessous du médiocre, on y rencontre des passages remarquables par les idées et même par le style. Aussi M. Amaury Duval a-t-il pris la peine d'en donner, livre par livre, une analyse détaillée, accompagnée de nombreux extraits. Gilles remania le poëme de l'*Aurora*, composé par Pierre de Riga, en y faisant des additions considérables; son travail est resté inédit; une pièce de 115 vers sur les peines de l'enfer a été publiée par Leyser, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Helmstædt. Quelques fragments des quatrième et cinquième livres de *Carolinus* ont été insérés dans les *Scriptores Rerum Franciscarum*, publiés par Duchesne; le cinquième a été publié en entier par dom Brial, dans le tome XVII du *Recueil des Historiens de France*. G. B.

Leyser, *Histor. Poet. medii ævi*. — Amaury Duval, *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 43-69.

* **GILLES** *de Lèwes* ou *de Lèvres*, surnommé *le Blanc Gendarme*, connu aussi sous le nom latinisé d'*Ægidius de Valacria*, moine guerrier hollandais, né à Zériec-Zée (île de Walcheren), vers 1174, mort à Gand, le 9 mars 1237. Il fit profession à l'abbaye des Prémontrés de Middelbourg, y reçut la prêtrise, et fut envoyé prêcher la parole divine dans la Belgique. Il s'arrêta à Lèwes, et le succès de ses prédications y fut tel que les habitants de cette ville le choisirent pour leur chef spirituel. C'est de là que, connu précédemment sous le nom d'*Ægidius de Valacria* (de Walcheren), il prit le surnom de *Lèwes*, jusqu'à ce que ses exploits et son costume de Prémontré lui eussent mérité celui de *Blanc Gendarme*. Il possédait dès lors une grande réputation pour son érudition, était docteur en droit civil et canonique. Un des premiers actes de sa vie apostolique fut la conversion de quatre brigands et de leur chef, Ornand, qui infestaient les environs de Middelbourg. Il leur persuada d'entrer dans son abbaye comme frères convers, et se servit souvent de leurs bras pour réprimer d'autres bandits. Il ramena la concorde entre les Ysengriens et les Flaventins ou Blavotins, populations situées sur les confins de la Hollande et de la Flandre, qui par leurs querelles incessantes faisaient un tort immense aux deux pays. Afin d'empêcher leurs dissensions de se renouveler, il décida les principaux d'entre eux de l'accompagner à la croisade, et ce fut à leur tête qu'il accomplit les hauts faits qui lui valurent les surnoms de *Miles* et de *Blanc Gendarme*. En 1214 (1), Gilles de Lèwes se rendit à Bruxelles, et y prêcha la croisade. Son éloquence entraîna plusieurs milliers d'habitants à prendre la croix; mais, suivant la chronique de Baudouin, Gilles ne partit lui-même pour la Terre Sainte qu'en 1227, époque à laquelle il venait d'être nommé abbé de Middelbourg. M. Petit-Radel conjecture qu'il y a erreur dans le manuscrit de Baudouin, et que Gilles partit en même temps qu'André II, dit *le Jérosolymitain*, roi de Hongrie, Léopold VI, dit *le Glorieux*, duc d'Autriche et de Styrie, Guillaume Ier, comte de Frise, Georges, comte de Wide, et le grand nombre des croisés d'Allemagne qui s'embarquèrent sur la Meuse le 29 mai

(1) « Hoc tempore, dit Baudouin, chanoine diacre du couvent des Prémontrés de Ninove, cœpit prædicare Ægidius de Lewes, plebanus, juxta Bruxellam, qui signavit signo crucis multa millia hominum. »

1217. Suivant le même historien, Gilles a dû faire partie de la division commandée par les comtes de Frise et de Wide. « Il aura donc suivi ces seigneurs en Angleterre, en Bretagne, et, arrivé avec eux à Lisbonne, il aura participé à leurs exploits contre les Sarrasins, et notamment au siége du château d'Alcazar, qui fut pris le 21 octobre 1217, après trois mois de siége, par les Teutons et les Frisons que commandaient les comtes de Frise et de Wide. Les croisés ayant hiverné à Lisbonne, Gilles de Lèwes en sera reparti avec le comte de Wide, son plus proche compatriote; et après avoir partagé les dangers de la tempête qui dispersa la flotte à la vue de Ceuta, le jour de Pâques, Gilles de Lèwes aura enfin abordé avec ce comte au rivage de Damiette, trois jours après la fête de l'Ascension, l'an 1218. » On le voit, M. Petit-Radel supplée ingénieusement au silence des chroniqueurs, sur *le Blanc Gendarme*; car il est remarquable que Godefroy, dans sa *Chronique*, Olivier, écolâtre de Cologne, dans son *Histoire de Damiette*, n'aient cité nulle part le belliqueux moine, et que la *Chronique* de Vicogne ne le mentionne que rarement. M. Petit-Radel explique cette omission par ces lignes remarquables : « C'est qu'en effet dans les chroniques qui viennent d'être citées tous les succès, demeurant en commun, ne sont rapportés nommément qu'au Seigneur, Dieu des armées. Telle est la différence entre l'esprit qui dirigeait la croisade politique de Constantinople et celui qui animait la croisade positivement religieuse de la Terre Sainte. » Cependant, cette distinction judicieuse ne répond pas à toutes les exigences de la critique historique.

Pélage, cardinal-évêque d'Albano, légat auprès de Henri, empereur de Constantinople, ayant été envoyé sous le même titre en Palestine (18 mai 1218), y rencontra, vers septembre de la même année, Gilles de Lèwes, et l'attacha à sa personne en qualité de pénitencier. Gilles de Lèwes écrivit à cette époque une lettre, « adressée aux fidèles chrétiens du Brabant et de la Flandre », contenant le récit de la prise de Damiette et le détail du butin que les croisés y firent. Cette lettre est un document historique dont l'authenticité n'est pas contestée. M. Petit-Radel suppose ensuite que Gilles de Lèwes resta attaché au cardinal Pélage. « Il aura passé, dit-il, avec lui à Rome, après que les Sarrasins eurent repris Damiette, le 28 septembre 1221, et sans doute il aura accompagné ce cardinal au congrès tenu à Vérone, pour les affaires de la croisade, vers la Saint-Martin de l'an 1222. » Admis à l'audience du pape, Gilles de Lèwes fut reçu de lui avec distinction. Suivant Blampigny, ce pape était Grégoire IX; suivant M. Petit-Radel, ce fut Honorius III. Gilles devint ensuite abbé de Vicogne, vers 1229. Il employa généreusement une partie du butin qu'il avait fait en Palestine à augmenter le vestiaire et la pitance de ses moines; et comme les abbés généraux de son ordre s'opposaient à ce qu'il fît distribuer par tête chaque jour une pinte de vin (*semilotum*), il leur répondit : « Gouvernez-vous à votre gré dans l'usage du produit de vos vignes; car si vous possédez des vignobles, j'ai acquis, moi, d'assez grandes sommes d'argent pour en user suivant ma volonté. » On voit par ces paroles que *le Blanc Gendarme* avait prélevé une large dîme sur les infidèles. La fin de la vie de Gilles de Lèwes n'offre plus rien de remarquable, si ce n'est d'éloquentes prédications qu'il faisait souvent à Gand contre les usuriers, l'une des principales plaies de l'époque. On cite aussi de lui plusieurs traits qui prouvent que chez ce moine guerrier le courage s'alliait à l'humanité. On n'a d'autre monument de Gilles de Lèwes que sa lettre aux Brabançons : c'est une composition sage et sans enflure; le sens en est clair, la latinité en est assez pure. A. DE L.

Blampigny, *In notis ad Chronicam Viconiensem*, p. 212, 216. — *Monumenta sacræ Antiquitatis*, t. II, p. 213. — *Annales Ordinis Præmonstrat.*, t. II, p. 190 et 1077. — Baudouin, *Chronica*, p. 182-184. — Struve, *Scriptores Rer. German.*, t. I, p. 184. — Olivier, *Hist. Damiatina*, p. 1401-1412. — Godefroy, *Annales*, p. 387-388. — Méyer, *Flandriæ Annales*, lib. VIII, p. 64. — Martène, *Thesaur. Anecd.*, p. 874. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, l. LXXVIII, p. 481. — Petit-Radel, dans l'*Histoire littéraire de France*, t. XVIII, p. 188.

* GILLES *d'Orléans*, dominicain, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Son surnom indique sa patrie. En 1272 et en 1273, il prêcha avec succès dans diverses églises de Paris. Vingt-trois de ses sermons existent en manuscrit à la Bibliothèque impériale. On manque d'autres détails sur sa vie. G. B.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 268. — *Hist. litt. de la France*, t. XIX, p. 233.

* GILLES *de Lessines* (en latin *Ægidius a Lessinia*), nommé par erreur *de Liscinis*, *de Lasciniis*, *de Lascinis*, *de Lisciviis* et *Luscinus*, « philosophe, géomètre, astronome, chronologiste, historien et théologien belge, né à Lessines, petite ville du Hainaut, vers 1230, mort peu après 1304. Il fit profession dans l'ordre des Dominicains, vint à Paris, où il entra au couvent de Saint-Jacques, et connut particulièrement saint Thomas d'Aquin. Il se fit recevoir bachelier en théologie par l'université de Paris. On connaît de lui : *De Usuris*; c'est un traité attribué par quelques auteurs ecclésiastiques à saint Thomas d'Aquin, entre les œuvres duquel on l'a fait imprimer, et où Gilles de Lessines fait mention d'un traité *De Decem Præceptis*, qui est perdu (1); c'était un ouvrage fort étendu, composé sur le *Décalogue*; — *De Unitate Formæ*; ce traité, terminé en 1278 et composé de deux livres, se trouve en manuscrit in-fol. (vélin) sous la cote 948 (ancienne) de la Bibliothèque de la Sorbonne. L'auteur en a intitulé ses chapitres : *De Positione Pluralitatis Formarum*; *De ipsa Forma in se et Ratione ipsius in*

(1) Bunderius dit en avoir vu le manuscrit chez les cordeliers de Valenciennes.

comparatione ad materiam et ad productionem ipsius in esse, et ad subjectum de quo dicitur; De Ratione Unitatis Formæ; Responsio ad Probationes Adversariorum, etc. Ces écrits peuvent donner une idée des travaux des philosophes du treizième siècle; — *De Concordia Temporum* (1); cette Concordance, dont le style et la méthode ressemblent tout à fait à celle de l'ouvrage précédent, s'arrête à l'année 1304, qui est apparemment celle où Gilles mourut, quoiqu'il ait préparé des feuilles blanches jusque pour l'année 1325. Dans son *prologus*, l'auteur expose « qu'il a remarqué une infinité d'incertitudes parmi les commentateurs de l'Écriture sur le nombre des années qui se sont passées depuis le commencement du monde jusqu'à l'Incarnation du Fils de Dieu, et parmi les historiens les plus authentiques, sur les années écoulées depuis cette époque. Craignant que cette variété de sentiments ne portât les libertins au mépris des auteurs sacrés, il a voulu, autant qu'il était en lui, rétablir la vérité et fournir des matériaux aux savants. Il a divisé son traité en trois parties : *De Verificatione Temporum et collectione annorum ante Christum; De Tempore Incarnationis*, et *De termino Paschali et verificatione terminorum post Christum*. « In tertio vero, ajoute-t-il, facimus computum naturale et ecclesiasticum, secundum correctiones eorum quæ errata videntur et inveniuntur in aliis. » Le siècle de l'auteur ne permet pas qu'on trouve chez lui l'érudition, la profondeur et l'exactitude des Salien, des Usserius, des Petau, etc.; cependant il a cherché laborieusement, en faisant concorder avec l'autorité des historiens le calcul des éclipses, à fixer ou redresser les supputations chronologiques; malheureusement l'astronomie était alors dans un état trop imparfait pour le guider sûrement. On remarque dans le *De Concordia Temporum* beaucoup de documents curieux (2). Le P. Pierre de Prusse cite une *Epistola* de Gilles de Lessines adressée à Albert le Grand entre les années 1263 et 1278. Cette lettre renferme onze questions relatives aux doctrines d'Averroès. Suivant Bunderius, qui affirme en avoir vu les manuscrits chez les cordeliers de Valenciennes et de Tournay et chez les chartreux de Bruxelles, Gilles de Lessines est auteur des ouvrages suivants : *Commentarius in primum et secundum libros Sententiarum; — Flores Casuum* (conscientiæ); — *De Geometria; — De Cometis; — Quæstiones Theologicæ*, etc.

Pierre de Prusse, *Vita Alberti Magni*. — François Sweerts, *Athenæ Belgicæ*, 107. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 27. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 194-198 et 370-373. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*, sous la rubrique *Lessines*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. XI, p. 72-79. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 347-350.

GILLES *de Ferrare*, prélat italien, mort vers 1310. Il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, et se fit remarquer par son érudition. Le pape Boniface VIII le nomma patriarche de Grado en 1295. En 1308, Clément V l'envoya en légation vers le *crale* (roi) de Rascie (1). Le P. Lupus, dominicain et le P. Athanase, franciscain, l'accompagnèrent dans cette ambassade. A son retour, Gilles fut nommé patriarche d'Alexandrie, selon Moréri, « et mourut après avoir gouverné cette église avec zèle et charité ». Nous devons faire remarquer que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ne font aucune mention du patriarcat de Gilles de Ferrare. Ce siége, suivant eux, fut occupé du 8 février 1300 à l'année 1321 par Jean VIII.

Ughelli, *Italia sacra*, t. V. — Pio, *De Viris illustribus Ordinis Prædicatorum*, lib. II, p. 2. — Protanus, *Theatrum Dominicorum*, p. 44-48. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — *Art de vérifier les dates*.

* GILLES *de Muits*, théologien belge, vivait vers 1350. Il était abbé de Saint-Martin de Tournay. Il n'est connu que par une histoire de la secte des flagellants. Cette histoire est restée manuscrite dans la bibliothèque de Saint-Martin de Tournay. On voit en tête une vignette que l'auteur y mit lui-même, et dans laquelle sont représentés les flagellants faisant une procession les épaules nues et le fouet à la main. On trouve cette figure gravée dans le *Voyage littéraire de deux Religieux de la Congrégation de Saint-Maur* (par dom Durand et Martenne); 1717 et 1724, in-4°.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

GILLES (*Jean*), prélat français, né en Normandie, mort vers 1418. Il étudia la théologie et le droit à Paris, et devint chantre de la métropole de cette capitale. Presque seul parmi le haut clergé français, Gilles refusa de reconnaître pour pape Clément VII (Robert de Genève); il abandonna son bénéfice, et se retira en Italie, près d'Urbain VI. Celui-ci lui donna la prévôté de Liége et un office d'auditeur de Rote. Depuis Jean Gilles fut envoyé par le sacré collége, comme nonce à Reims, à Trèves et à Cologne. En 1405, Innocent VII le créa cardinal au titre de Saint-Cosme-et-Saint-Damien. Il au-

(1) On croit que c'est l'ouvrage qui tient le troisième rang dans un in fol. de la Bibliothèque de la Sorbonne, écrit sur parchemin et coté 319 (ancien). Ce manuscrit n'a point de titre; mais on lit au bas de la première page ces mots, d'une écriture ancienne, quoique différente de celle du livre même : *Vidi sic intitulatum : Incipit Liber de Temporibus a fratre Ægidio de Le...* (probablement *de Lessinis*). Le reste manque.

(2) En voici deux passages utiles pour l'histoire de France : « An. 444. Hic, ut æstimo, incipit regnum Franciæ... An. 497, hic mortuus est Clodovæus, rex Francorum primus, et sepultus est Parisius, in capella S. Petri, quæ nunc est S. Genovefa. Hic regnaverat annis 30. Ante eum vero Hildericus, pater ejus, annis 24. Et ab eo primo Francia dicta est pars Galliæ quæ est inter Rhenum et Mosam; deinde vero occupantibus Galliam usque ad Ligerim nominata est pars illa Francia occidentalis respectu primæ, et prima Austria : secunda vero Neustria dicitur. »

(1) On a désigné longtemps sous ce nom une province danubienne, dont Prestina était la capitale. Conquise en 1389 par les Turcs, la Rascie fait depuis lors partie de la Servie.

sista au conclave qui élut (30 novembre 1406) Grégoire XII (Ange Corrario); mais il abandonna ce pontife, lorsqu'il le vit préférer ses propres intérêts à ceux de l'Église et rejeter les moyens proposés pour terminer le schisme (1408-1409). Gilles revint en France, où il mourut. Ses écrits, consistant en quelques *Epistolæ*, ne nous sont parvenus que par fragments.

Thierry de Niem, *De Schismate*. — Jean Juvenal des Ursins, *Histoire de Charles VI*. — Chacon, *Vitæ et Res gestæ Pontificum Romanorum et Romanæ Ecclesiæ Cardinalium*. — Onuphre Panvini, *Chronicon ecclesiasticum*. — Auberi, *Histoire des Cardinaux*.

* **GILLES** *de Mortagne*, dit *de Potelles*, seigneur de Solre-sur-Sambre et autres lieux du Hainaut, est le héros d'une des plus tragiques histoires du quinzième siècle. Il avait été élevé à la cour de Hainaut, et était devenu l'un des amis les plus dévoués de la comtesse Jacqueline. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, déjà maître de la plus grande partie des provinces belgiques, étant parvenu à force de ruses à s'approprier les droits que cette femme, célèbre par sa beauté, son caractère et ses aventures touchantes, avait sur le Hainaut, héritage de ses pères, il se forma une conspiration de quelques seigneurs du pays pour la venger. En tête de cette conspiration était Gilles de Mortagne. Il forma le projet d'assassiner le duc au moment où il chasserait dans la forêt de Mormol. Dénoncé par l'un des conjurés, il fut arrêté par le grand-bailli de Hainaut et écartelé sur le grand marché de Mons, en mai 1433, avec un de ses serviteurs, à qui on fit un crime d'avoir gardé le secret de son maître. Ses restes furent exposés à la voirie dans les quatre principales villes de la province, et pendant plusieurs siècles on conserva à Mons les pièces qui avaient servi d'assises à son échafaud. Z. PIÉRART.

Monstrelet, *Chronique*, ch. CXLII. — Vinchaut, *Annales du Hainaut*. — Delewarde, *Histoire du Hainaut*. — Meyer, *Annales Rerum Flandricarum*. — Piérart, *Recherches historiques sur Maubeuge*, article *Solre-sur-Sambre*.

GILLES *de Bretagne*, troisième fils de Jean V et de Jeanne de France, fille de Charles VI, était frère de François Ier, duc de Bretagne, et mourut en avril 1450. Fort jeune encore, il fut envoyé par son père (1432) en Angleterre, à la tête d'une ambassade solennelle chargée de traiter de la paix avec Henri VI. Un séjour de deux ans qu'il fit outre mer, où il semble qu'il avait déjà passé plusieurs années auprès de sa grand'mère paternelle, Jeanne de Navarre, veuve en premières noces du duc Jean IV, et ensuite épouse du roi Henri IV, amena entre la cour d'Angleterre et le jeune prince des rapports que ses ennemis présentèrent plus tard de façon à envenimer l'animosité de son frère contre lui. La cause première de cette animosité fut le partage que Jean V fit, le 2 mars 1439, entre ses enfants. Il assigna à Gilles un simple apanage de 6,000 livres à prendre sur les terres de Chantocé et d'Ingrande, et il y ajouta 1,000 livres, qui devaient être prélevées sur d'autres domaines, à la condition, acceptée par Gilles, que le duc pourrait, sous deux ans, racheter les deux terres de Chantocé et d'Ingrande, qui seraient alors remplacées par des terres d'égale valeur, en dehors du duché. François Ier, après son avénement, ayant envoyé Gilles en Angleterre pour réclamer le comté de Richemont et offrir sa médiation auprès du roi de France, le jeune prince fut accueilli avec la plus grande distinction par Henri VI, son ami d'enfance, qui lui accorda toutes ses demandes et le gratifia d'une pension de 2,000 nobles. Ce fut à son retour de cette ambassade que Gilles enleva Françoise de Dinan avec le projet, non réalisé, de l'épouser, et que, mécontent de l'insuffisance de son apanage, devenu d'ailleurs illusoire depuis que Charles VII avait donné à l'amiral de Coëtivy les terres de Chantocé et d'Ingrande, non remplacées par le duc, il commença à faire entendre ses plaintes et ses réclamations. Dépité de n'obtenir aucune satisfaction, il écrivit alors à Henri VI pour réclamer ses bons offices auprès de son frère, et en obtenir, au besoin, de pouvoir servir dans les troupes anglaises employées en Normandie. Sa lettre du 14 juillet 1445, qui contenait ces demandes, renfermait aussi l'offre de mettre à la disposition du roi d'Angleterre les places que Gilles tenait en Bretagne. Cette lettre, tombée entre les mains du duc, le transporta de fureur, et de ce moment la mort de son frère fut arrêtée dans son esprit.

Le connétable de Richemont, leur oncle, venu à cette époque en Bretagne, eut grand'peine à fléchir le duc, qui ne pardonna à son frère qu'à de dures et humiliantes conditions. Mais, de part et d'autre, on était trop aigri pour que la réconciliation pût être sincère et durable. Gilles avait d'ailleurs des ennemis tout-puissants sur l'esprit de son frère. C'étaient l'évêque Jacques d'Espinay, homme violent et brouillon; Jean Hingant, gentilhomme de l'hôtel, que le jeune prince avait maltraité de paroles, et par-dessus tout Arthur de Montauban, favori du duc, mais plus encore de la duchesse. Ce dernier avait compté sur cette double faveur pour épouser Françoise de Dinan. Frustré, par le rapt de Gilles, de l'espoir de mettre la main sur les domaines de cette riche héritière, il n'aspirait qu'à se venger. Gilles, ébloui par l'appui de Henri VI, sembla se complaire à favoriser leurs sinistres projets, en révoquant solennellement, devant quatre notaires, le 23 décembre 1445, son acceptation au partage fait par son père, et en protestant contre tous les actes qui en avaient été la suite. Ses ennemis, agissant de concert, accumulèrent les accusations contre lui pendant le séjour que le duc fit à la même époque à Chinon, où il était venu rendre hommage à Charles VII. Pour sauver au duc l'odieux de l'arrestation de son frère, le roi se chargea de la faire effectuer aussitôt que François serait rentré en Bretagne. Des menaces violentes que

Gilles eut le tort de proférer contre son frère fournirent de nouvelles armes contre lui. Toutefois ces menaces n'étaient pas sérieuses, et les témoignages de repentir dont elles avaient immédiatement été suivies auraient dû défendre d'en tenir compte. Il n'en fut rien; cinq jours après, le 26 juin 1446, l'amiral de Coëtivy, à la tête de quatre cents lances dépêchées à l'avance, s'abattit sur le château du Guildo. Gilles jouait à la paume quand on vint lui annoncer l'arrivée de Coëtivy. Quoi qu'on ait pu dire de ses projets, il n'était nullement sur ses gardes, et n'avait préparé aucun moyen de défense. Il fit ouvrir les portes, accueillit ses hôtes avec courtoisie, et demanda des nouvelles de la santé du roi, son oncle, à Coëtivy, qui pour toute réponse exhiba l'ordre de l'arrêter; après quoi il fit main basse sur la vaisselle d'or et d'argent, les joyaux, prit les clefs du château, et conduisit son prisonnier à Dinan, où était le duc.

Le connétable ayant énergiquement protesté auprès de Charles VII contre l'arrestation de son neveu, le roi, qui commençait à démêler cette ténébreuse intrigue, l'autorisa à prévenir l'exécution de ses ordres; mais il eut beau se hâter, il arriva trop tard. A sa prière pourtant, le duc consentit à une entrevue avec Gilles; mais les larmes de ce malheureux, celles de son frère puîné et les supplications de leur oncle le connétable, loin d'attendrir le farouche François, ne lui inspiraient que de lâches railleries contre son captif. Il le fit conduire à Redon, et y convoqua les états pour lui faire son procès. Le procureur général Olivier du Breil, auquel il ordonna de l'instruire, fit tout ce qu'il put pour être dispensé de coopérer à cette procédure fratricide; mais il fut contraint d'obéir aux ordres péremptoires du duc. Les états s'ouvrirent le 31 juillet. On n'avait pas perdu de temps, bien qu'on eût entendu force témoins, qui avaient déposé d'une longue série de crimes commis par le prisonnier. Les commissaires du roi de France, qui assistaient aux débats, se prévalurent, pour faire ajourner le jugement, de ce que la procédure était incomplète, le prince Gilles n'ayant pas encore été interrogé, et ils terminèrent en disant que tous les faits allégués, fussent-ils vrais et suffisamment prouvés, l'amour fraternel devait porter le duc à la compassion et à la clémence. Cet avis, appuyé par le connétable, fut adopté par les états, qui se réservèrent même, par leur délibération, de demander ultérieurement la grâce de l'accusé, s'il était reconnu coupable.

Le duc et son entourage ne se tinrent pas pour battus. Ils imaginèrent de ressusciter des dépositions que leurs auteurs avaient rétractées, mais qu'ils reproduisirent en les aggravant de façon à représenter Gilles comme allié des Anglais. Muni de ces pièces, le duc les communiqua au roi, dans un voyage qu'il fit à Razilly, près de Chinon, et, à son retour en Bretagne, il voulut que du Breil fît de nouvelles informations; mais l'intègre magistrat lui déclara qu'aucune loi divine ou humaine ne permettant à un aîné de poursuivre criminellement son cadet, il ne pouvait faire le procès à Gilles. Désespérant alors d'obtenir de la justice la condamnation de son frère, François se détermina à l'arracher à la violence.

L'intervention des Anglais en faveur de Gilles n'eut d'autre résultat que d'irriter le duc, qui, trouvant trop humain le geôlier de son frère, commença par le changer. De Moncontour, où il était détenu, Gilles adressa au roi de France une requête où il lui faisait connaître qu'Olivier de Méel, après l'avoir fait maltraiter par ses satellites, le tenait depuis dix jours dans une basse fosse. Cette requête, que le généreux Rosnyniven de Piré appuya de vive voix et par écrit, émut le roi et son conseil. Coëtivy fut dépêché à Moncontour, avec l'ordre de faire mettre Gilles en liberté; mais, avant son arrivée, une fausse lettre du roi d'Angleterre, fabriquée par un nommé Pierre La Rose, avait mis obstacle à l'exécution des ordres du roi. Conçue avec un art infernal, cette lettre n'était qu'une sommation faite par le roi d'Angleterre de lui rendre Gilles, chevalier de son ordre et son connétable. Ce titre de connétable, que Henri VI avait, à la vérité, offert à Gilles, mais que ce dernier avait hautement repoussé, afin de rester Breton, aurait dû, à lui seul, démontrer la fausseté de la pièce accusatrice; mais Coëtivy, que l'on croit, avec assez de raison, avoir été d'accord avec le duc, ne chercha nullement à approfondir cette affaire, et tourna bride.

Le duc, après avoir fait transférer Gilles de Moncontour d'abord au château de Touffou, puis à celui de La Hardouinaie, fit part à Hingant, qu'il savait lui être dévoué, de son projet de faire mourir son frère, et voulut l'y associer. Hingant, quoique peu scrupuleux, eut horreur de cette proposition, et, affermi dans ses sentiments par Olivier du Breil, il disparut de la cour. François se tourna alors vers de Méel, et lui témoigna le désir de voir son frère *en paradis*. De Méel hésitant, par crainte des suites que ce crime pourrait avoir pour son maître, ce dernier le rassura en lui disant que le roi, sachant que Gilles était un très-mauvais sujet, ne serait pas fâché qu'on en fît justice. Comme de Méel hésitait encore, le duc le fit circonvenir par Arthur de Montauban, qui ne lui cacha pas que l'arrêt de mort du prisonnier était irrévocablement prononcé, et qu'on n'attendait que son exécution pour que lui, Arthur, épousât Françoise de Dinan. Un poison, apporté d'Italie, devait sourdement faire périr le jeune prince. Moitié par crainte, moitié par l'appât des brillantes récompenses qu'on lui fit entrevoir, de Méel finit par se prêter aux vues du duc et de ses indignes agents. Mais, avant d'en venir à cette extrémité, on essaya de faire mourir d'i-

nanition le captif, qu'on laissa plusieurs jours sans nourriture, et qui aurait infailliblement succombé si une pauvre femme, attirée par les cris lamentables que lui arrachait la faim et la soif, ne lui avait furtivement glissé de l'eau et du pain. Une démarche que l'infortuné tenta auprès de son frère afin d'obtenir, ou son pardon, ou une mort prompte, ne reçut qu'une réponse barbare. Le connétable et ceux des conseillers du duc qui avaient des sentiments d'honneur et d'humanité cherchaient à le fléchir et à lui épargner un crime; mais lui, irrité de ces lenteurs, fit dresser par le chancelier l'arrêt de mort de son frère, et partant pour la Normandie, il en confia l'exécution aux ennemis de Gilles. Une soupe empoisonnée que de Méel lui servit, le 20 avril 1450, ne produisit pas l'effet qu'on s'en était promis. Gilles sentit néanmoins qu'épuisé par plus de quatre ans de tortures, il n'avait plus que peu de jours à vivre. Il fit venir de nuit, et par l'entremise de la femme charitable qui avait prolongé son existence, un cordelier, auquel il se confessa à travers les grilles de son cachot, et qu'il chargea d'aller dire à son frère que, puisqu'il lui avait refusé justice en ce monde, il le citait à comparaître dans quarante jours devant le tribunal de Dieu.

La marche du poison étant trop lente au gré des assassins, ils résolurent d'en finir d'une autre manière. Robert Roussel, Jean de La Chèse et d'autres affidés d'Arthur entrèrent, dans la nuit du 24 au 25 avril 1450, dans le cachot de Gilles, l'étranglèrent, lui bouchèrent le nez et les oreilles de peur qu'il n'en sortît du sang, le couchèrent sur un lit disposé de manière à écarter tout soupçon de violence; puis ils allèrent le matin à une partie de chasse, tandis que de Méel, qui n'avait pas voulu concourir de sa personne à l'assassinat, se rendait à l'église, où un page, auquel la leçon avait été faite, vint en pleurant lui annoncer la mort de Gilles. Telle fut la fin prématurée d'un prince dont le courage et les belles qualités inspiraient de grandes espérances pour l'avenir de la Bretagne. Si ses relations avec les Anglais ne furent pas exemptes de blâme, sa jeunesse, son séjour parmi eux, les bienfaits qu'il en avait reçus, doivent atténuer des torts que François aurait d'ailleurs prévenus ou arrêtés en se montrant juste ou indulgent. Honte donc, honte éternelle au frère dénaturé qui a si longtemps et si froidement combiné son fratricide! La main de Dieu s'étendit bientôt sur lui; le remords abrégea ses jours. La hache trancha, le 8 juin 1451, ceux d'Olivier de Méel, que Pierre II livra à la justice; ses complices Jean Rayart, Robert Roussel, Masle-Tousche et La Chèse subirent le même supplice; leurs corps, coupés par quartiers, furent exposés sur les grands chemins. Quant à Arthur de Montauban, le plus coupable sans doute, il alla cacher son infamie dans l'abbaye de Marcoussis, où il se fit célestin. Il mourut archevêque de Bordeaux. Hingant se justifia, et fut acquitté.

Ce lugubre drame a fourni à M. le vicomte Walsh le sujet du roman intitulé: *Le Fratricide, ou Gilles de Bretagne, chronique du quinzième siècle*; Paris, 1850, in-8°, en 2 vol. in-12. Si la fidélité historique n'y est pas rigoureusement observée, on y trouve du moins un récit moral des plus intéressants et des portraits largement tracés du faible et insouciant Charles VII, du sombre et jaloux François Ier, de l'astucieux Montauban, et d'un personnage épisodique, le fougueux Conecte, qu'un léger anachronisme a permis à l'auteur de faire participer à l'action générale et de représenter obéissant à ces inspirations ardentes qui étaient le propre de sa nature. P. LEVOT.

Le Baud, dom Lobineau, dom Moricé, dom Richer, etc., *Histoire de Bretagne*.

* **GILLES** *de Roye* (en latin *Ægidius de Roya* et *Roia*), chroniqueur et théologien français, né à Roye (Picardie), mort à Bruges, en 1478. Il entra adolescent encore chez les Cisterciens, et fut envoyé à Paris terminer ses études. Reçu docteur en théologie, il professa cette science pendant dix-neuf ans dans différents colléges de l'ordre de Saint-Bernard. Il fut alors nommé abbé de Royaumont (Picardie). A l'âge de soixante ans, il se démit de ses fonctions, et se retira au couvent des Dunes (Belgique), où il vécut encore dix-huit ans, consacrant son temps à la méditation et à l'étude. Il mourut à l'abbaye de Sparmaillé, près Bruges. On a de lui: *Opus vastum Chronodromi seu Chronici, ab origine mundi usque ad annum* 1434; c'est un abrégé de la chronique de Jean Brandon, religieux des Dunes, restée en manuscrit. Gilles de Roye la poussa jusqu'en 1463. Cette chronique fut continuée par Adrien de Budt, du même couvent, jusqu'en 1479. Le P. André Schot la retrouva environ cent vingt ans plus tard, et elle fut publiée par les soins de François Sweert, Francfort, 1620, in-fol. Gilles de Roye a laissé aussi des commentaires sur le Maître des Sentences.

Charles de Visch, *Bibliotheca Cisterc.* — Voss., *De Hist. lat.* — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, pars prima, p. 23. — Moréri, *Grand Dictionn. histor.*, t. IX, p. 310.

GILLES (*Nicole*), historien français, mort en 1503. On ignore la date précise de sa naissance. « Le *Prologue sur les chroniques et annales de France*, par feu noble homme et sage maistre Nicole Gilles, en son vivant notaire et secrétaire du roi nostre sire et contrerolleur de son trésor », nous apprend à peu près, dans ces lignes mêmes, tout ce que l'on sait touchant la biographie de ce personnage. Il exerça l'office de secrétaire contrôleur du trésor, jusqu'en 1496, sous le règne de Charles VIII.

L'œuvre principale de Nicole Gilles est une histoire générale de France, qui obtint successivement jusqu'à dix-sept éditions dans le cours d'environ un siècle. La première, citée par le père Lelong, est de Paris, 1492, in-4°, et la seconde,

d'après le même auteur, de Paris, 1498, in-fol. La dix-septième et dernière serait celle de Paris, 1621, in-fol. Les premières éditions sont devenues tellement rares qu'elles n'existent pas à la Bibliothèque impériale. L'exemplaire le plus ancien que connaisse M. Brunet, et qu'il a décrit dans son *Manuel* (1), appartient à cette grande bibliothèque, et date de 1525. En voici le titre exact : *Les très-élégantes, très-véridiques et copieuses Annales des très-pieux, très-chrestiens et très-excellens modérateurs des belliqueuses Gaules, depuis la triste désolation de la très-inclyte et très-fameuse cité de Troye, jusques au temps du très-prudent et victorieux roy Loys vnziesme, et depuis additionnées* (2) *jusques en l'an mil cinq cens et vingt.* » Paris, Galliot-Dupré, 2 tomes en 1 vol. in-fol. gothique (3). Ainsi que l'on en peut juger par cette rubrique, l'ouvrage, après la mort de l'auteur, fut tour à tour continué de règne en règne par divers éditeurs. Le fond primitif appartient seul à Nicole Gilles. Celui-ci, dans le *Prologue* cité, dit : « Nous avons compilé ces annales et les avons continuées *jusqu'à nostre temps.* » Or comme le dernier règne compris dans cette œuvre primitive est celui de Louis XI, il paraît vraisemblable que l'auteur, mort seulement en 1503, était homme fait dès 1461, et que sa naissance remontait au règne de Charles VII (1422-1461), si ce n'est au-delà de cette époque. On peut être porté à cette conjecture par les faits qui précèdent et par la vive intelligence avec laquelle Nicole Gilles a peint le règne de Charles VII. La chronique de Nicole Gilles, prise dans son ensemble et dans son genre, est une composition historique assez remarquable. Malgré l'obscurité où elle est tombée, on s'explique le succès passionné dont elle a joui pendant tout le seizième siècle. Lorsqu'elle parut pour la première fois en 1492, l'imprimerie n'avait encore propagé qu'un seul livre de cette espèce : c'étaient les *Grandes Chroniques de Saint-Denis.* Mais cette dernière œuvre, expression de la croyance historique du moyen âge, n'était plus en rapport avec l'état des esprits, agités par la crise morale et intellectuelle de la Renaissance. Sans rompre absolument avec les traditions du passé, Nicole Gilles prit pour guide principal ces mêmes *Chroniques de Saint-Denis.* Mais il en déduisit, d'une manière plus nette et plus précise, les notions qui intéressaient le plus ses contemporains. Il mit en saillie, sous un jour plus saisissable, l'enchaînement et la filiation dynastique des règnes. Il exposa cette matière, non pas en latin, comme Gaguin et Paul Émile, mais dans la langue nationale, et dans un style plus jeune, plus vif et plus coloré que celui du lourd et gothique Jean Chartier, le dernier des historiographes du moyen âge. Il compila ces annales avec une véritable intelligence; ne se bornant pas à ce seul texte, mais le contrôlant par d'autres témoignages, de telle sorte que souvent il le rectifie et le complète, tout en l'abrégeant. Nicole Gilles, enfin, par un retour fréquent de la pensée vers les choses de son temps, en comparant le présent au passé, a su émouvoir les hommes de son époque. Il s'est montré pénétré du rôle de l'histoire, qui porte le miroir de l'humanité, et qui doit être, comme le disait déjà Cicéron, la maîtresse de la vie. Nicole Gilles, à ce titre, peut être regardé comme le premier de nos historiens. La France jusque là n'avait eu que des chroniqueurs. A. V. V.

Augustin Thierry, *Lettres sur l'histoire de France.* — Le Bas, *Dictionnaire historique de la France.*

GILLES *de Noyers* (*Jean*), en latin *Ægidius Nucerinus* (1), vivait en 1536. Il n'est connu que par ses ouvrages, dont voici la liste : *Proverbia Gallicana, secundum ordinem alphabeti reposita,* etc.; Troyes, in-12; Paris, 1519 et 1532, in-8°; cet ouvrage a été traduit en français, sous le titre de : *Proverbes communs et belles Sentences pour familièrement parler latin et françois, à tout propos,* suivi de *Proverbes notables et belles Sentences de plusieurs bons auteurs, tant anciens que modernes,* desquels le latin précède le français par ordre alphabétique; Paris, 1602, in-12; — Vers latins imprimés en tête des *Opera S. Bernardi,* édit. de 1530, 1536, etc.; la première édition contient dix distiques, la seconde treize; — *De Tempore quadragesimali,* en cent vingt vers élégiaques, et imprimé à la fin des *Proverbia communia et collecta ab A Bona Spe*; Troyes, in-8°, P. Viart., goth.

Claude Robert, *Gallia Christ.*, p. 282. — Gesner, *Biblioth. Lat.* — Draud, *Bibliotheca classica exotica* (Francfort, 1625, in-4°), p. 106. — Maittaire, *Annal. typog.*, t. III, p. 616. — Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

GILLES (*Pierre*), en latin *Petrus Gillius*, naturaliste français, né à Albi, en 1490, mort à Rome, en 1555. Très-versé dans la connaissance des langues anciennes, il prit le goût des sciences naturelles en lisant les ouvrages d'Aristote, d'Élien et de Pline. L'étude de l'ichthyologie ayant attiré d'abord son attention, il fit de nombreuses explorations sur les côtes de la Méditerranée et sur celles de l'Adriatique pour observer les poissons. Revenu dans sa patrie, Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, lui donna asile, et favorisa ses goûts. C'est d'après les conseils de ce prélat qu'il rédigea son ouvrage intitulé : *De Vi et Natura Animalium.* Il l'offrit à François Ier, avec une épître dédicatoire, dans laquelle il engageait le monarque à confier à des savants le soin d'explorer et de décrire les contrées, redevenues barbares, qui avaient été le théâtre de la civilisation antique. Cette pensée plut au protecteur des lettres, qui le chargea de visiter

(1) 1842, t. II, p. 406.

(2) C'est-à-dire *continuées.*

(3) *Catalogue de la Bibliothèque* (Paris, Didot, 1838, in-4°), tom. I, page. 63.

(1) Il est appelé quelquefois *Nucerin* et *de Nocère.*

tous les pays soumis aux Turcs. A peine arrivé en Asie Mineure, Gilles, ayant épuisé tout son argent et ne recevant aucune communication de France, se vit contraint, pour vivre, de s'engager dans les troupes de Soliman II. Dans les guerres que ce souverain soutenait alors contre le roi de Perse, ce savant eut la douleur de perdre toutes ses collections. Étant parvenu enfin à faire connaître sa détresse à ses protecteurs, ceux-ci lui envoyèrent l'argent nécessaire pour se racheter du service et pour continuer ses explorations. Il vint à Constantinople après avoir visité les ruines de Calcédoine, en Bithynie. Le baron d'Aramont, ambassadeur de François Ier auprès du sultan, le ramena en France, en 1550. Il partit bientôt pour Rome, où se trouvait son protecteur, Georges d'Armagnac, qui avait été élevé à la dignité de cardinal. Cinq ans après, la mort le surprit, dans cette ville, au milieu de ses travaux.

Gilles a laissé de nombreux ouvrages, écrits tous en latin. Il est un des premiers savants français qui aient cherché à étudier dans le grand livre de la nature. On regrette qu'il ait conservé dans ses productions les récits fabuleux d'Élien. Ce furent vraisemblablement ses inexactitudes, ou peut-être ses observations minutieuses, qui lui attirèrent les railleries de Rabelais, son contemporain (1).

Voici la liste des ouvrages que Gilles a publiés : *Ex Æliano Historia, latini facti, itemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiano, luculentis accessionibus aucti, Libri XVI De Vi et Natura Animalium; Liber unus De gallicis et latinis Nominibus Piscium;* Lyon, Séb. Gryphe, 1533, in-4°, ouvrage dans lequel il a fait entrer presque tout entière l'histoire des animaux d'Élien. Aussi Conrad Gesner, qui a donné une traduction latine des œuvres complètes de ce compilateur, n'a fait que mettre en ordre l'ouvrage de Gilles, en retranchant les observations qui étaient propres à ce dernier; — *De Topographia Constantinopoleos et de illius Antiquitatibus, libri IV;* Lyon, 1561, in-4°; Leyde, in-32, et dans le *Thesaurus Antiquitatum Græcarum* de Gronovius; — *De Bosphoro Thracio libri tres;* Lyon, 1661, in-4°; Leyde, Elzevier, 1632 et 1635, in-24 : Ce livre a été écrit d'après un ouvrage de Denys de Byzance, qui n'existe plus. Allatius et Du Cange en ont conservé quelques fragments, dont l'exactitude fait regretter la perte; — *Elephanti Descriptio, missa ad R. cardinalem Armaignacum ex urbe Berrhœa Syriaca;* Lyon, 1562, in-8°; — la traduction en latin du traité de Démétrius de Constantinople; — celle du commentaire de Théodoret, évêque de Cyr, sur les douze petits prophètes; — *Orationes duæ*, adressées à Charles Quint pour lui conseiller de mettre en liberté François Ier, captif à Madrid; — trois autres lettres adressées au roi d'Angleterre pour l'engager à renoncer au titre de roi de France. Enfin, il a travaillé au *Dictionnaire Grec et Latin* imprimé à Bâle, en 1535, in-fol., et a donné une édition de l'*Histoire de Ferdinand d'Aragon* par Valla; Paris, S. Colines, 1521.

Louis PASCAL.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXIII, p. 403. — Teissier, *Éloges des Hommes illustres*, t. I, p. 247. — Sainte-Marthe, *Elogia*, l. I, c. II. — Moréri, *Dict. hist.* — Sainte-Croix, *Journ. des Savants*.

GILLES *de Liége*. *Voy.* ÆGIDIUS LEODIENSIS.

GILLES *de Rome*. *Voy.* COLONNE (*Egidio*).

* **GILLES** (*Pierre*), pasteur de l'église vaudoise de La Tour, né en 1571, dans les vallées du Piémont, et mort à La Tour, dans un âge avancé. La Table des églises vaudoises le chargea de recueillir et de mettre en ordre tous les documents qu'il pourrait trouver sur l'origine, l'histoire, les croyances et les pratiques religieuses des vaudois. Il consacra sa vie tout entière à cet ouvrage, qu'il publia à l'âge de soixante-douze ans, sous ce titre : *Histoire ecclésiastique des églises réformées recueillies en quelques vallées du Piémont et circonvoisines, autrefois appelées* églises vaudoises; Genève, 1644, in-4°, avec un indice très-détaillé. Cette histoire commence à l'année 1160, et va jusqu'à l'année 1643. Il y a des exemplaires portant l'indication de Genève, chez Jacq. Remondet, 1656; ce n'est pas une nouvelle édition, comme on pourrait le croire; c'est celle de 1644, à laquelle on a mis seulement un titre nouveau. M. NICOLAS.

Gilles, *Hist. Eccles.* (Préface).

GILLES (*Jean*), compositeur de musique, né à Tarascon, en 1669, mort à Toulouse, le 5 février (1) 1705. Sa famille était peu fortunée; elle le fit entrer comme enfant de chœur à l'église métropolitaine d'Aix, où, sous la direction d'un prêtre arlésien, Guillaume Poitevin, bon musicien, Jean Gilles fit de rapides progrès; il avait alors le célèbre Campra pour condisciple. A la mort de Poitevin, arrivée huit à dix ans plus tard, Gilles succéda à son maître. Un amour contrarié le fit bientôt quitter Aix; il n'y vint reprendre son emploi qu'après plusieurs années, celle qu'il avait aimée étant morte. Son séjour à Aix fut encore de courte durée; il accepta

(1) L'immortel auteur de *Gargantua* suppose que Pantagruel voit Aristote occupé à examiner, une lanterne à la main, tous les poissons de la mer, entr'ouverte jusque dans ses dernières profondeurs. Le naturaliste grec est accompagné de cinq cents gens de loisir, parmi lesquels se trouve « Gilles Pierre, un urinal en main, considérant, en profonde contemplation, l'urine de ces beaux poissons ».

(1) Et non juillet, comme écrit M. Bocous dans *la Biographie* Michaud. A l'appui de cette rectification, nous citerons l'épitaphe gravée sur le tombeau de Jean Gilles, à Saint-Étienne de Toulouse :

Hic jacet Joannes Gilles, clericus hujus ecclesiæ,
In arte musicæ magister, non minus modulorum
Musicorum quam morum harmonia commendabilis.
Obiit die V feb. M. D. C. C. V.

C'est également à tort que le même écrivain dit que Gilles « succéda à son maître (Poitevin), en 1697, dans la maîtrise de Saint-Étienne de Toulouse ». Poitevin ne fut jamais maître de chapelle à Toulouse.

la maîtrise d'Agde, puis se rendit à Montpellier, où le cardinal de Bonzi l'occupa à quelques compositions pour l'ouverture des états de Languedoc (1697). M. de Bertier, évêque de Rieux, demanda pour Gilles la maîtrise de Saint-Étienne de Toulouse; mais le chapitre avait disposé de cette place en faveur du célèbre Farinelli. Celui-ci donna généreusement sa démission, et obligea son compétiteur à le remplacer. Gilles conserva ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée d'une façon presque instantanée. On prétend qu'il eut, quoiqu'en bonne santé et dans la force de l'âge, le pressentiment de sa mort, et que quelques jours auparavant il distribua à ses amis et aux pauvres ses vêtements et ses instruments. Fétis raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Deux conseillers du parlement de Toulouse cessèrent de vivre vers la même époque; leurs héritiers résolurent de leur faire des obsèques simultanées et splendides. Ils s'adressèrent à Gilles pour qu'il leur composât une *messe des morts*. Le compositeur se mit à l'œuvre, et bientôt fit répéter une œuvre regardée encore de nos jours comme remarquable; les héritiers voulurent cependant en contester le prix. « Eh bien, dit Gilles, elle servira pour moi! » Quelques semaines plus tard en effet on l'exécutait pour son service funèbre. Campra et l'abbé Madin en furent, dit-on, les répétiteurs. Cette *Messe* est en manuscrit à la bibliothèque Richelieu. Elle fut exécutée une seconde fois à l'oratoire Saint-Honoré pour le service funèbre de Rameau. Il est peu de maîtres de chapelle qui aient fait autant de *Motets* que Jean Gilles; quoique rapidement composés, ils sont très-harmonieux; les uns sont en symphonie, et à trois chœurs, les autres sans symphonie. Il nous en reste vingt-deux, dont plusieurs se trouvent à la Bibliothèque impériale. Il a laissé aussi trois *Magnificat*, un *Te, Deum*, plusieurs *hymnes*, un *psaume* et quelques autres morceaux de musique d'église.

Le P. Bougerel, *Extrait de la Vie de Jean Gilles*; dans le *Dictionnaire des Hommes illustres de la Provence*. — Fétis, *Biographie universelle des Contemporains*.

GILLES (*François-Bernard* ou *Bertrand*), théologien, poëte et musicien français, né vers 1780, mort après 1826. Aveugle de naissance, il entra dès sa jeunesse aux Quinze-Vingts de Paris, et ne quitta cet hospice que pour aller finir ses jours dans sa famille. Doué d'une intelligence particulière, malgré son infirmité, il apprit les règles de la prosodie, celles de la composition, et publia quelques poëmes chrétiens, dont souvent il composa la musique. Plus tard il écrivit des petits traités, dans lesquels il cherchait à allier la philosophie à la religion. Ses principaux ouvrages sont : *Exemple d'Émulation, qui réunit un ensemble de morale sur les dispositions que l'homme doit avoir en toutes sortes d'états, pour se rendre utile à soi-même et à la société*; 1798, in-12; — *Couplets sur le retour de Louis XVIII dans sa capitale*; Paris, juillet 1815, in-8°; — *Parallèle de Napoléon Bonaparte et du cardinal de Rohan, sur les œuvres qu'ils ont pratiquées dans l'établissement royal de l'Hospice des Quinze-Vingts*, suivi d'un *Discours adressé à cet égard à S. M. Louis le Désiré*, et d'un autre *Discours au peuple français*; Paris, 1816, in-12; — *Développement heureux de l'exécution des desseins de Dieu et la propagation de la philosophie chrétienne*; Paris, 1816, in-12; — *Discours sur la charité spirituelle, à tous les fidèles de l'Église catholique*; Paris, 1824, in-12; — *Discours sur la richesse des dons de Dieu et les avantages qu'ils opèrent dans les cœurs des hommes qui le servent avec amour et fidélité*; Paris, 1824, in-12; — *Éloge des vertus de la sainte Vierge, et réfutation des systèmes des protestants, par lesquels ils la méprisent et censurent injustement nos ministres de l'Église*; résumés par un *Triomphe aussi complet que général sur tous les ennemis de la foi*; Paris, 1825, in-12; — *Méditations chrétiennes, ou discours à tous les peuples des nations sur les devoirs et les moyens précieux que nous devons mettre en usage pour nous attacher à Dieu*; Paris, 1825, in-12; — *Discours intéressant, curieux et surprenant*, adressé à Mme la maréchale duchesse de Reggio, *sur le grand intérêt que nous avons tous pour accomplir la volonté de Dieu*; Paris, 1826, in-12.

H. L.

Quérard, *La France littéraire*.

* **GILLESSON** (*Henri-Bonaventure*), savant français, né à Courboing, en 1609, mort à Soissons, le 5 octobre 1666. Il entra vers l'âge de vingt ans au monastère de Saint-Remi de Reims pour y partager ses jours entre la prière et l'étude de l'histoire. Il a réuni une prodigieuse quantité de documents concernant la ville de Compiègne, auxquels devront recourir désormais tous ceux qui voudront écrire la monographie de cette cité. Ces extraits de cartulaires, registres, livres imprimés, reliés par une forme heureuse, formeraient un livre intéressant; on les conserve à la Bibliothèque impériale, fonds Compiègne, n° 75, cinq vol. in-fol.; Saint-Germ. fr., n° 918, 1 vol. in-fol., et n° 1869 : ce dernier manuscrit, qui ne contient que des notes assez confusément classées, paraît être le premier travail de Gillesson. *Voyez* encore même fonds, n° 1870, in-8°, un resumé de l'ouvrage entier. Tous ces volumes forment un corps d'histoire fort respectable. Ils furent écrits ne partie au monastère de Saint-Crespin-le-Grand, où Gillesson termina sa vie.

Louis Lacour.

F. de Fontette, *Bibl. de la France*. — *Catalogue des Mss. de la Biblioth. impér*.

* **GILLET** ou **GILET** (*Hélène*), héroïne des fastes judiciaires du dix-septième siècle, née à Dijon, en 1604. Elle était fille de Pierre Gillet, *chastelain du roi* dans la ville de Bourg-en-Bresse. « S'étant (dit un rapport du temps) trouvée

enceinte par suite de violence, à l'âge de vingt ans, elle se fit avorter, et pour ce fut condamnée à avoir la tête tranchée sur la place de Dijon. Les coups mal dirigés du coutelas la firent à deux fois tomber sur le plancher de l'échafaud. Le bourreau, effrayé, se sauva, laissant la victime à sa femme, « qui, l'ayant traisnée dans un coing dudit eschaffaut avec une corde qu'elle luy jetta au col, fit plusieurs efforts pour l'estrangler, soit en serrant le col, ou luy pressant l'estomac de plusieurs coups de pied; et voyant ces supplices inutiles, elle s'aida de ses ciseaux en intention de luy coupper la gorge, lui en ayant porté plusieurs coups au col et au visage. Finalement ladite femme descendit en la chappelle au dessoules, traisnant avec la corde la suppliante la teste en bas, où elle resta mutilée ». Mais la foule du peuple se porta à son secours. Louis XIII, informé de l'événement, fit grâce à Helène Gillet, qui se retira dans un couvent de la Bresse, et y vécut saintement durant longues années. Nous avons raconté cet événement en détail, parce qu'il fut à l'époque l'objet de différentes publications, parmi lesquelles on remarque : *Discours faict au parlement de Dijon, sur la présentation des lettres d'abolition obtenues par Hélène Gillet, condamnée à mort pour avoir celé sa grossesse et son fruict;* Paris, Sara, 1625, in-8°. Cette pièce, très-rare, a été récemment réimprimée, tom. I, p. 35, des *Variétés historiques et littéraires* (Bibliothèque Elzevirienne de P. Jannet). L. L—R.

Discours faict au parlement de Dijon. — Lettre adressée à Peiresc, manuscr. de la Bibl. imp. — *Mercure français*, 1625, t. XI, p. 526-541. — *Essai sur l'Histoire des Tribunaux*, par Desessarts; Paris, 1778-1784, t. VII, p. 184. — *Histoire d'Hélène Gillet*, etc., par un ancien avocat (G. Peignot); Dijon, 1829, in-8°. — *Leçons et modèles d'Éloquence judiciaire*, etc., par Berryer; Paris, 1836, t. I, p. 77-79.

GILLET DE LA TESSONNERIE (***), littérateur français (1), né en 1620. Il était conseiller en la cour des monnaies; il cultiva l'art dramatique dès son adolescence, et sa première pièce fut représentée en 1640. Ses productions, quoique assez nombreuses, ne le placent qu'à un rang très-inférieur parmi les auteurs, et n'eurent que peu de représentations. On a de lui : *La Quixaire*, tragi-comédie; 1640, in-4° : sujet tiré d'une nouvelle de Cervantes; — *Le Triomphe des cinq Passions* (La vaine Gloire, l'Ambition, l'Amour, la Jalousie, la Fureur), tragi-comédie; 1642, in-4°; — *Francion*, comédie (tirée du roman de ce nom, par Sorel); 1642, in-4°. « Il s'en faut beaucoup, disent les frères Parfaict, que la comédie soit aussi comique que le roman, quoique ce dernier soit assez médiocre »; — *Policrite et la Mort du grand Promedon, ou l'exil de Nérée*, tragi-comédie; 1643, in-4°. Dans cette pièce, généralement faible de style et d'intrigue, on remarque ces deux vers :

Et celui qui se fie au nombre des soldats
Voit bien souvent la palme, et ne l'emporte pas.

(1) Beuchot le nomme de *La Tessonnière*.

— *L'Art de régner, ou le sage gouverneur*, tragi-comédie; 1645, in-4° : le jugement que Parfaict exprime sur cette pièce suffira pour faire apprécier Gillet de la Tessonnerie : « Rien ne prouve plus la stérilité d'un auteur qu'un ouvrage de la forme de celui-ci. En général ce poëme est très-mauvais : le second acte est moins supportable que le premier; le troisième et le quatrième sont encore inférieurs, et plus remplis de platitudes, et le cinquième est le plus détestable »; — *Le Grand Sigismond, prince polonais, ou Sigismond duc de Varsau*, tragi-comédie; 1646, in-4°; 1646, in-12; — *Le Déniaisé*, comédie; 1648, in-4°; 1658, in-12. Molière a emprunté un rôle de cette pièce, et l'a reproduit presqu'en entier dans celui de Métaphraste du *Dépit amoureux*; — *La Mort de Valentinian et d'Isidore;* Paris, 1648, in-4°; Lyon, in-12 : tiré du roman d'*Astrée*; — *Le Campagnard*, comédie; 1658, in-12. Quelques bibliographes lui attribuent deux autres tragédies, *Constantin* (1644), et *Soliman*. H. L.

Parfaict frères, *Histoire du Théâtre François*, t. VI, p. 78, 172, 171, 288.

GIL-POLO. *Voy.* **POLO.**

GILLET (*François-Pierre* ou *Henri*), jurisconsulte français, né à Dijon, en 1648, mourut à Paris, le 23 octobre (décembre selon d'autres) 1720. Son père, procureur au parlement de Paris, est auteur d'un recueil d'*Arrests et Reglements concernant les fonctions des procureurs, tiers référendaires du parlement de Paris, où l'on void la conduite qu'il faut tenir dans l'instruction des procès jusqu'à jugement diffinitif*; Paris, 1694, in-4°. Ce recueil est connu sous le nom de *Code Gillet*. Le fils suivit le barreau de la capitale, sous la direction paternelle, et y parut avec quelque distinction, même à côté des Patru et des Lemaître. Ses *Plaidoyers et autres œuvres* furent imprimés pour la première fois en 1696, in-4°. Il en donna une nouvelle édition, considérablement augmentée; Paris, 1718, 2 vol. in-4°. On retrouve dans ses Mémoires imprimés la solidité de jugement, l'élégance propre au sujet et l'érudition, heureusement ménagée, qui l'avaient tiré de la foule des avocats de son temps. Ses œuvres littéraires furent loin d'obtenir le même succès. Dans un *Discours sur le génie de la langue française*, il soutint que notre idiome, sans avoir les défauts des autres langues, réunissait presque toutes leurs perfections. M. Gibert, célèbre professeur de l'université, censura vivement cette assertion. Quelques années plus tard, l'abbé de Villefort fit une critique plus étendue du même discours, dans la préface de sa traduction des Oraisons de Cicéron. Il est vrai que Gillet avait publié aussi une version de quelques harangues de l'orateur romain; mais le nouvel interprète, qui avait profité du travail de ses devanciers, assure que « l'avocat Gillet a plutôt travesti que traduit Cicéron ». Il eût été plus

juste de dire que la faiblesse de sa traduction devait encourager d'autres à mieux faire. Au surplus, Villefort lui-même a mérité qu'on portât le même jugement de son travail. E. REGNARD.

Camus, *Bibliothèque des Livres de Droit*. — Gibert, *Jugements des Savants sur les auteurs qui ont traité de la rhetorique*, etc.

GILLET (*Laurent*), jurisconsulte français, frère du précédent, né à Lyon, en 1664, mort le 13 avril 1720. Il était membre du barreau de Lyon, et cultivait la poésie. Il fut député à Paris par son ordre « pour défendre ses confrères des poursuites d'un traitant, qui voulait les assujettir aux peines prescrites contre les usurpateurs de noblesse à raison du titre de noble qu'il étoit d'usage à Lyon de donner aux gradués ». Il composa à ce sujet deux *Requêtes* imprimées depuis dans les *Œuvres* de son père (Paris, 1696, 2 vol. in-4°). Laurent Gillet obtint, le 8 mai 1703, un arrêt du conseil royal qui confirmait aux avocats et aux médecins le titre de *noble* (1). On a de lui : *Épitaphe de M. Jean Vaginay, seigneur de Monpiney, Néronde, etc., prévôt des marchands*; mai 1711.

Le P. Colonia, *Histoire littéraire de Lyon*, t. II. — Gibert, *Jugements des Savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*. — Abbé Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. II, p. 189.

GILLET (*Jean*), jurisconsulte français, vivait en 1640. Il était conseiller du roi et lieutenant en la justice royale de Verdun. Sa vie est restée indifférente pour l'histoire. On a de lui : *Asile ou Deffence des pupilz, contenant un traité bien ample des tutelles et curatelles*; Saint-Mihiel, 1613, in-8°; Toul et Paris, 1620, in-8°; Paris, 1666 et 1660, in-4°. R—N.

Camus, *Bibl. de Droit*, n° 899. — Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*, col. 418.

GILLET (*Louis-Joachim*), linguiste français, né à Trémoray ou Trémorel (Bretagne), le 28 juillet 1680, mort le 28 août 1753. Il était fils d'un officier des gardes du duc d'Orléans, frère de Louis XIV (2). Cadet de noblesse, il fit ses études à Rennes, chez les jésuites, et entra dans la congrégation des Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, où il prononça des vœux, le 14 août 1701, au prieuré de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, et fut ordonné prêtre en 1708. Il y professa la philosophie, telle qu'on l'enseignait dans ces congrégations, à Ham, d'où on le rappela pour le service de la bibliothèque, fonctions qu'il exerça jusqu'en 1717. Il fut vingt-trois ans curé de Mahon, diocèse de Saint-Malo. Il fut ramené par ses infirmités et l'amour des lettres à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, dont il fut le conservateur titulaire jusqu'à sa mort. Il y fut lié avec le duc d'Orléans, vivant alors dans la même retraite. Il avait composé cinq traités : un sur la langue hébraïque, un second sur la méthode pour apprendre la langue latine, des commentaires abrégés sur les Psaumes et autres livres sur l'Ancien Testament; des notes sur Clément d'Alexandrie, et un manuscrit sur les historiens des premiers temps de la monarchie française. Mais il ne paraît pas qu'aucun d'eux ait été imprimé, ainsi que l'affirme le savant bibliographe Barbier. On trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, parmi les manuscrits français relatifs à la théologie, n° 42, un ouvrage en 2 vol. in-4°, refusé à la censure. Aussi n'est-il connu dans la littérature que par sa traduction des *Œuvres de Flavius Josèphe*. Il en publia le prospectus en 1747, et cette annonce fut bien accueillie par les savants; car malgré sa réputation littéraire, celle d'Arnaud d'Andilly, si souvent réimprimée depuis 1667, n'avait rien de satisfaisant pour les hommes instruits, à cause de ses contresens et de son inexactitude en tous genres. Ce sont de ces *belles infidèles*, comme on en faisait sous le règne de Louis XIV. Le P. Gillet avait accompagné la sienne de notes et de remarques ou dissertations nombreuses; malheureusement elle ne parut que plusieurs années après sa mort, en 4 vol. in-4°; le premier et le second en 1756, le troisième en 1757, et le quatrième dix ans après, en 1767. Il ne paraît pas qu'elle ait eu du succès, car ce dernier volume a pour éditeur Nyon, et non plus Chanbert et Hérissant. Le public ne l'a pas goûtée, parce que le style en est très-négligé, n'ayant pas été revu par son auteur; les notes sont quelquefois puériles et empreintes de préjugés. Plusieurs sont combattues par un éditeur anonyme. Nous avons vu à la bibliothèque de Sainte-Geneviève le manuscrit de la traduction de Gillet, quoiqu'il ne soit pas porté sur le catalogue. ISAMBERT.

Docum. inédits.

GILLET DE MOIVRE latiniste français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était avocat au parlement de Paris, mais ne laissa nulle réputation dans le barreau. On le connaît plutôt par son érudition et ses productions littéraires que par ses plaidoyers. On a de lui : *Mémoires du marquis de Feuquières*; Paris, 1736; — *La Vie et les Amours de Tibulle et de Sulpicie, dame romaine; leurs poésies et quelques autres, en vers français*, avec des *remarques*, etc.; Paris, 1743, 2 vol. in-12; — *La Vie de Properce, chevalier romain, et la traduction en prose et en vers français de ce qu'il y a de plus intéressant dans ses poésies*; Paris, 1747, 2 vol. in-12.

Quérard, *La France littéraire*.

***GILLET** (*Nicolas-François*), sculpteur français, né en 1709, mort le 7 février 1791. Quoique membre de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture et auteur de compositions remarquables, qui avaient assuré sa fortune, il se décida, vers l'âge de cinquante ans, à suivre en Russie plusieurs de ses confrères. Pierre le

(1) Ce n'était, à proprement dire, qu'un affranchissement des charges publiques, dont la noblesse était exempte.

(2) Note du tom. III, p. 627, traduction de Josèphe.

Grand avait mis à la mode les artistes français, et les premières familles de Russie tenaient à honneur d'orner leurs palais d'œuvres exécutées par eux. Après un séjour d'un an à Moscou, Gillet alla résider à Saint-Pétersbourg, où il devint directeur de l'Académie des Beaux-Arts. Il revint ensuite en France, où il mourut, treize ans après son arrivée. Son nom n'a été tiré de l'oubli que dans ces derniers temps par M. Dussieux. L. LACOUR.

Registres manuscrits de l'Académie de Peint. et de Sculpt., à l'École des Beaux-Arts. — *Académie de Peint. et de Sculpt.*, *Livrets des adresses des académiciens*; 1780 et suiv., in-12. — Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*; 1852, in-12, p. 128.

* GILLET (*Claude*), jurisconsulte français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1713. Il possédait une profonde connaissance du droit et une grande facilité d'élocution. Il se fit remarquer dans son plaidoyer pour l'université de Paris contre les curés et marguilliers de Saint-Germain-l'Auxerrois, défendus par Gueau de Reverseaux, et contre le chapitre de Notre-Dame de Paris, pour lequel Mannory écrivit et plaida. Ses plaidoyers ont pour titres : *Mémoire pour les recteur, doyen, procureurs et suppôts de l'Université de Paris, appelans comme d'abus, contre les doyen, chanoines et chapitre de Notre-Dame de Paris*; Paris, 1741, in-fol.; — *Mémoire pour les religieux, prieur et couvent de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou, et L.-A. de Polignac, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, doyen commendataire, contre les doyen, chanoines, et chapitre de l'église collégiale de Nogent-le-Rotrou*; Paris, in-8°. ROULLIER.

Fournil, *Histoire des Avocats*, t. II, p. 483. — Mannory, *Plaidoyers*, tom. 18, pag. 261 et 287.

GILLET (*Jean-Baptiste-G.*), poëte français, vivait en 1765. Il n'est connu que par un poëme: *L'Imprimerie*, in-4°. C'est une faible traduction des poésies de L.-Ant.- Prosper Hérissant (*Typographia*; Paris, 1764, in-8°), et de Claude-Louis Thiboust (*Typographiæ Excellentia*; Paris, 1718, in-8°).

Quérard, *La France littéraire*.

GILLIES (*Jean*), historien et philologue anglais, né à Brechim (comté de Forfar, en Écosse), le 18 janvier 1747, mort à Clapham, près de Londres, le 15 février 1837. Il fit ses études à l'université de Glasgow, et avant l'âge de vingt ans il fut en état de suppléer son professeur de grec, alors vieux et infirme. Peu après il se rendit à Londres, dans l'intention de s'occuper de travaux littéraires; mais avant de se fixer dans cette ville, il fit un voyage sur le continent. A son retour le comte de Hopetoun le choisit pour accompagner en voyage son second fils. Ce jeune homme mourut à Lyon, en 1776, et Gillies, pour prix des soins qu'il lui avait donnés, reçut du père une pension qui lui permit de se livrer à ses goûts littéraires. Il s'établit à Londres, et y publia diverses traductions du grec, qui furent accueillies avec faveur. Elles méritent cependant peu d'éloges. Ce sont des paraphrases languissantes et très-souvent infidèles. Ces défauts sont un peu plus supportables dans la traduction d'Isocrate que dans celle des *Ethica* et des *Politica* d'Aristote. Dans ces deux dernières versions, les inexactitudes, les omissions, les interpolations sont fréquentes. Ce fut surtout par son Histoire de la Grèce que Gillies se fit une grande réputation, non-seulement en Angleterre, mais aussi sur le continent. Il débuta en 1778, dans la carrière historique, par des *Considérations sur l'Histoire, les Mœurs et le Caractère des Grecs*, ouvrage paradoxal, dans lequel l'auteur cherche à prouver, d'un ton morose, que les républiques grecques, constamment agitées, étaient bien plus malheureuses que si elles avaient été soumises à un despote. Cet essai étonna d'autant plus qu'il était l'ouvrage d'un Anglais, vivant dans un pays fréquemment agité, et qui ne s'en trouve pas plus malheureux. En 1786 Gillies publia enfin son grand ouvrage : *Sur l'ancienne Grèce, ses colonies et ses conquêtes, jusqu'au partage de l'Empire Macédonien d'orient*. Le principal mérite de cet ouvrage, supérieur à ce que les Anglais possédaient sur ce sujet, est de présenter en un seul tableau les divers États de la Grèce et les progrès qu'elle fit dans les arts de la civilisation, de réunir ainsi l'histoire politique et l'histoire intellectuelle du peuple grec. Les diverses parties de ce tableau sont bien distribuées et présentées d'une manière lucide et quelquefois intéressante; l'auteur ne s'est pourtant pas suffisamment mis en garde contre les lieux communs, et il a souvent négligé des traits qui auraient complété ses récits et ses descriptions. Son récit, généralement verbeux et emphatique, est embarrassé de longues dissertations. Plus tard, Gillies donna une suite à cet ouvrage, en reprenant l'histoire de la Grèce depuis le démembrement de l'empire d'Alexandre, et en le poursuivant jusqu'au règne d'Auguste. Cette suite eut beaucoup moins de succès que la première partie. En somme si les travaux de Gillies furent utiles en leur temps, ils n'ont plus aucun prix aujourd'hui, que l'Angleterre a sur l'histoire grecque des ouvrages infiniment supérieurs par la nouveauté, l'étendue des vues et la profondeur des recherches (*voy.* THIRLWALL et GROTE). Après la mort de Robertson, Gillies fut nommé, en 1793, historiographe du roi pour l'Écosse, avec des appointements de 200 livres sterling par an. Des infirmités, qui ne l'empêchèrent ni de poursuivre ses travaux littéraires ni de vivre jusqu'à sa quatre-vingt-dixième année, l'obligèrent à passer dans la retraite les dernières années de sa vie. Voici la liste de ses ouvrages : *The Orations of Lysias and Isocrates, translated from the greek, with some account of their lives; and a Discourse on the History, Manners,*

and Character of the Greeks, from the conclusion of the Peloponesian war to the battle of Chæronea; Londres, 1778, in-4°; — — *The History of ancient Greece, its colonies and conquests, from the earliest accounts, till the division of the Macedonian Empire in the East; including the history of literature, philosophy and the fine arts*; Londres, 1786, 2 vol. in-4°. La sixième édition de cet ouvrage parut en 1820, 4 vol. in-8°. La traduction française de Carra, Paris, 1787-88, 6 vol. in-8°, est fort médiocre; on préfère la traduction allemande : *Geschichte von Altgriechenland*; Vienne, 1825, 11 vol. in-12; — *View of the Reign of Frederik II of Prussia, with a parallel between that prince and Philip II of Macedon*; Londres, 1789, in-8°; — *Aristotle's Ethics and Politics, comprising his practical philosophy, translated from the greek; illustrated by Introductions and Notes, the critical history of his life and a New Analysis of his speculative Works*; Londres, 1797, 2 vol. in-4°. Le *Supplement to the Analysis of Aristotle's speculative Works, containing an account of the interpreters and corrupters of Aristotle's philosophy, in connection with the times in wich they respectively flourished*, 1804, in-4°, fut inséré dans une seconde édition de la traduction des *Ethica*, publiée cette même année, 2 vol. in-8°; — *The History of the Ancient World, from the dominion of Alexander to that of Augustus, with a preliminary survey of preceding periods*; 1807-1810, 2 vol. in-4°; 1810, 4 vol. in-8°; — *A new Translation of Aristotle's Rhetoric, with an Introduction and Appendix explaining its relation to his exact philosophy, and vindicating that philosophy by proofs that all departures from it have been deviations into error*; 1823, in-8°.

English Cyclopædia (*Biography*).

GILLI *Voy.* GILJ et GILLY.

* GILLON (*Jean-Landry*), magistrat français, né le 10 juin 1788, à Nubécourt (Meuse), mort à Bar-le-Duc, le 6 mai 1856. « Sa vie judiciaire, a dit M. de Royer, avait commencé par le barreau et par les fonctions de juge suppléant au tribunal de Bar. Nommé procureur général à Amiens, le 25 août 1832, il mérita, par une administration qui a laissé de recommandables souvenirs, l'honneur d'être appelé, le 31 janvier 1839, aux fonctions d'avocat général à la cour de cassation, et le 5 août 1840, à celles de conseiller. On remarqua pendant son court passage au parquet les conclusions qu'il donna devant la chambre des requêtes sur la question de l'adoption des enfants naturels reconnus. Il se prononça contre l'opinion qui autorise l'adoption. » Après avoir été successivement conseiller municipal, puis adjoint à Bar-le-Duc, il fut nommé en 1830 conseiller de préfecture de la Meuse, et devint membre et président du conseil général de ce département, qu'il représenta à la chambre des députés, de 1830 à 1848. Il y prit une part active aux travaux préparatoires et à la discussion de lois importantes, telles que celles sur la garde nationale, sur l'instruction primaire, sur les élections et les attributions municipales. C'est lui qui proposa le premier que l'on confiât au jury l'appréciation des circonstances atténuantes, remise auparavant aux juges des cours d'assises. Gillon est l'un des auteurs du projet de loi sur les chemins vicinaux et cantonaux; il fut pendant quatre ans rapporteur du budget de l'instruction publique, etc. Il a publié avec M. Stourm : *Code des Municipalités; contenant la Collection des lois sur l'administration des communes et des départements, expliquées à l'aide de la discussion dans les deux chambres, avec des notes et commentaires puisés dans les lois antérieures*, etc.; la *Loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique*; la *Loi sur l'expropriation et l'occupation temporaire des propriétés privées nécessaires aux travaux des fortifications*; Paris, 1833, in-8° : D'autres livraisons publiées en 1834 contenaient la *Loi sur la garde nationale* et le *Traité de la grande Voirie*. Cet ouvrage a été réimprimé en 1836. Gillon a encore fait paraître, avec M. G. de Villepin, un *Nouveau Code des Chasses*; Paris, 1844, in-12. Un grand nombre de ses discours et réquisitoires ont été recueillis par les journaux de jurisprudence. Enfin, il adonné en tête de la *Collection des Classiques latins* de Lemaire une notice sur cet éditeur. L. LOUVET.

Louandre et Bourquelot, *La littér. franç. contemp.* — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome II, 2e partie, p. 18. — *Biographies des Députés.* — *Discours de rentrée à la Cour de Cassation*, prononcé par M. de Royer, procureur général impérial, dans le *Moniteur* du 6 nov. 1856.

GILLOT (*Jacques*) (1), érudit français, né à Langres, vers le milieu du seizième siècle, mort à Paris, au mois de janvier 1619, entra de bonne heure dans les ordres. Il joignait à un jugement rare, à une critique sûre, une érudition profonde, qui le firent rechercher des philosophes et des savants les plus estimés de son époque. Scaliger, Casaubon, Meursius, Le Fèvre, Baudius, Savaron, Juret, Esprinchard tirèrent gloire de son amitié : la plupart lui dédient les travaux dont ils sont le plus fiers; le dernier a dit : « C'est un très-rare sénateur (Gillot était conseiller au parlement depuis le 19 juin 1573), officieux à merveilles, qui retient je ne sçais quoy par-dessus les autres de cette ancienne splendeur du parlement. Il n'y a guère d'homme à Paris que je fréquente plus et dont j'apprenne plus de belles choses. » Tous ceux de ses contemporains qui ont été en rapport avec lui en ont fait le même éloge. Colomiés

(1) Son père, GILLOT (*Jean*), a publié *Juris Themata*, en 1538, dédiés au cardinal de la Bourdaisière. On lui attribue *De Jurisdictione et Imperio, isagoge in juris civilis sanctionem*; Paris, 1538.

assure qu'il « ravissoit en admiration ceux qui l'approchoient (1) ». Et Rapin lui a dit ces belles paroles : *Pars, Gilloti, animæ dimidiata meæ, hoc unum quod abes torquet me!* L'amour bien connu de Gillot pour l'étude et la retraite ne le mit pas à l'abri des persécutions populaires durant la tourmente de la ligue : au 15 janvier 1589, il partagea les périls d'Achille de Harlay, et le suivit à la Bastille. Sa captivité ne dura pas, puisqu'on retrouve sa signature sur les registres du parlement de Tours à la date du 23 octobre 1589; toutefois, cette courte persécution l'avait aigri. Rentré à Paris, au sein même de ses ennemis, il collabore à cette immortelle *Satyre Menippée*, restée le modèle des pamphlets. Le Roi, Pithou, Rapin, Chrestien, Passerat (*voy.* ces noms) furent, comme on le sait, pour sa verve, des auxiliaires puissants. La tradition reconnaît son style dans la *Procession burlesque de la Ligue* et dans la *Harangue du cardinal-légat* : elle dit aussi que la chambre de Gillot, sur le quai des Orfèvres, où l'on a cru longtemps à tort que Boileau était né, fut le lieu de réunion des spirituels railleurs auxquels Henri IV dut son trône. Il ne faut donc pas l'inscrire en dernière ligne parmi les nombreuses illustrations littéraires auxquelles le seizième siècle doit une partie de sa gloire. — Gillot portait à sa mort le titre de doyen de la cathédrale de Langres; il fut inhumé dans la Sainte-Chapelle de Paris, dont il était aussi chanoine. La *Satyre Menippée* n'est pas son seul ouvrage, et sans parler d'une vie de Calvin dont est l'auteur Papyre Masson, et que divers critiques lui attribuent à tort, il faut citer des lettres d'une étonnante érudition, adressées à Scaliger, t. III des *Miscellanea Groningana* et dans le *Recueil des Lettres à M. de la Scala.* Sont encore de lui : *Instructions et missives des rois de France... et autres pièces concernant le concile de Trente, prises sur les originaux;* Paris, 1608, in-8°; et 1654, in-4°; — *Traité des Droits et Libertés de l'Église gallicane;* Paris, 1609, in-4°; — *Lettres à Abel de Sainte-Marthe, contenant plusieurs particularités de la vie de Jacques Faye* [d'Espeisses], *président au parlement de Paris*, parmi les *Opuscules* de Loisel, Paris, 1652, in-4°, p. 655; — *Relation de ce qui s'est passé les* 14 *et* 15 *mai* 1610, *touchant la régence de Marie de Médicis*, p. 475 du traité de du Puy *De la Majorité des Rois;* Paris, 1655, in-4°. Louis LACOUR.

Registres du parlement de Paris, juin 1572, au dépôt des arch. judic. de l'État. — *Registres originaux du parlement de Tours*, aux arch. judic. de l'État : vol. I[er] (27 mai 1589, 17 févr. 1590), in-fol., 89 vol. — Petitot, *Notice sur Gillot*, *Collect. de Mém.*, 1[re] série, XLIX, p. 241. — Colomiès, *Bibl. choisie* (1731, in-12), p. 213. — Boyvin, *Vie de P. Pithou*, vers la fin. — Maimbourg, *Hist. de la Ligue*, l. III. — *Satyre Menippée*, Paris, éd. Labitte; in-12, 1848, p. VII-X.

(1) Il ajoute que c'était un ami des livres, dont la bibliothèque était curieuse; puis, éloge autrement touchant « qu'il avoit l'âme si bonne qu'il ne se plaisoit qu'à obliger ». En vain le père Garasse, esprit plus envieux que caustique, a-t-il cherché à noircir ce beau caractère; *voy.* une épigramme du *Banquet des Sept Sages.*

GILLOT (*Claude*), dessinateur, peintre et graveur, né à Langres, en 1673, mort à Paris, en 1722. Il reçut de son père les premières leçons de dessin, et vint ensuite à Paris se perfectionner sous Jean-Baptiste Corneille, peintre d'histoire. Il quitta la peinture pour s'occuper exclusivement de gravure, et n'est connu aujourd'hui que par ses eaux-fortes. D'une nature assez inquiète, d'un caractère mobile, il avait trop peu de constance pour s'attacher aux leçons d'un maître. Il n'en eut presque pas d'autre que la nature. Ses tableaux représentent ordinairement des scènes de tréteaux ou des aventures burlesques. On y rencontre toujours un grand caractère de vérité, de l'esprit, de la facilité; mais l'exécution en est souvent très-faible. Il fut reçu à l'Académie de Peinture en 1715. Il a gravé les planches d'une édition des *Fables* de La Mothe-Houdart. Il fut le maître du peintre Watteau, et l'on affirme que ce furent les succès de son élève qui le décidèrent à abandonner le pinceau. A. DE L.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs.*

GILLOT DE BEAUCOUR. *Voy.* GOMEZ DE VASCONCELLOS.

* **GILLRAY** (*James*), artiste anglais, né en 1785, mort en 1815. Il se plaça, par ses caricatures, au premier rang des dessinateurs et des satiriques de son époque. Ses sentiments étaient républicains; il commença par faire la guerre au gouvernement; il se moqua de Georges III, fort bon homme au fond, mais assez ridicule, passablement excentrique dans son langage, économe jusqu'à la parcimonie et prêtant le flanc aux attaques des railleurs. Les ministres furent tout aussi peu ménagés que le souverain; on redouta les effets de ces plaisanteries mordantes : un émissaire offrit à Gillray de payer grassement son silence à l'égard de certains personnages, libre carrière lui étant laissée relativement à une foule de choses qui n'alarmaient pas l'administration. L'artiste n'était pas riche, et sa conduite était peu régulière : il accepta le marché; la famille royale, la cour et Pitt ne furent plus reproduits sous le crayon redoutable. Sa verve se dirigea alors contre Fox et contre les autres coryphées de l'opposition, et surtout contre le chef du gouvernement français, engagé alors dans une guerre terrible avec la Grande-Bretagne. Gillray s'amusa à représenter le premier consul sous les proportions de Gulliver devant le roi de Brobdingnag et faisant manœuvrer une escadre dans un bol de punch pour l'amusement de leurs majestés britanniques. On remarque aussi un fabricant de pain d'épice, c'est-à-dire l'empereur Napoléon, sous la forme d'un pâtissier, remuant sur sa pelle une nouvelle fournée de rois et ayant près de lui dans un panier de petits rois corses tout façonnés et cuits à point. Les ridicules du

temps ont trouvé dans Gillray un reproducteur d'une habileté consommée. Pendant près de trente ans, de 1780 à 1810, tout ce qui était en mesure de provoquer à Londres les observations d'une publicité caustique, les originaux du jour, les fats, les auteurs et les actrices défilèrent devant lui; il les reproduisait avec autant de verve que d'esprit. Sous le rapport de la finesse du tact, Gillray est cependant loin d'égaler nos célèbres caricaturistes français, Cham, Daumier, et surtout Gavarni. Comme ce dernier, il est doué de l'imagination la plus vive, il excelle à saisir au vol des types curieux, mais il est plus âcre; il manque de goût, et son énergie dégénère en brutalité. Les mœurs de Gillray étaient d'ailleurs loin d'être irréprochables; son intempérance lui fit perdre la raison; les six dernières années de sa vie se passèrent dans un état de monomanie souvent furieuse. Son œuvre se compose de quatre cents à cinq cents pièces; il en est qui sont devenues fort rares. En 1830 on en reproduisit une partie en deux volumes in-folio, tirés à petit nombre et accompagnés d'un volume in-8°, contenant une explication, presque toujours nécessaire, car les ridicules des victimes de Gillray sont oubliés en Angleterre de la génération actuelle, et n'ont jamais été connus hors de la Grande-Bretagne. G. Brunet.

Revue Britannique, avril 1838, d'après le *London and Westminster Review*. — *L'Artiste*, deuxième série, t. I (1838). — Jh. Wright and Evans, *Gillray and his Caricatures, an historical and descriptive account of the works of Gillray*; Londres, 1851, in-8°.

* **GILLY** (*David*), théologien protestant, né à Nismes, en 1648, mort à Angers, le 27 décembre 1711. Il commença ses études aux colléges protestants de Nîmes et de Montauban, et les acheva à Saumur, sous Amyrault. Ministre à Baugé, il fit de nombreux prosélytes par son éloquence, noble et simple. Il y vécut dans l'exercice de son ministère et dans l'étude, tout occupé d'un ouvrage qu'il intitulait : *La véritable Idée du Christianisme*, traité en quatre parties contre l'endurcissement ou l'indifférence de ses contemporains. Après la révocation de l'édit de Nantes, pour se soustraire aux dragonades, il abjura le protestantisme, avec plusieurs autres de ses coreligionnaires. Ce fut tout un événement. Les protestants ordonnèrent des jeûnes publics pour détourner la colère de Dieu. Quelques jours après, le roi alloua à Gilly une pension de 1,000 livres, que messieurs du clergé de France augmentèrent de 400 livres. Pour utiliser sans retard son zèle de néophyte, il fut envoyé en Languedoc avec mission de prêcher contre ses anciens coreligionnaires. On le retint aussi quelque temps à Paris, dans l'hôtel des gentilshommes nouveaux convertis, pour les affermir dans leur foi. En 1687 l'Académie d'Angers l'élut membre, en remplacement de M. de Teildras. L'évêque Arnauld l'emmenait d'ordinaire, pour argumenter dans ses visites pastorales. Entre autres conversions qu'opéra Gilly, on cite celle de madame de Soncelles, pour laquelle il composa un livre *Sur la distinction de ce qui est véritablement de foi et de ce qu'on peut rejeter comme de pure dévotion*. Il avait écrit aussi pour l'usage particulier de sa propre famille : *Abrégé de l'Histoire du Vieux et du Nouveau Testament, avec des courtes réflexions sur la doctrine et sur la morale du Christianisme*. Il y avait joint un abrégé de l'histoire universelle jusqu'à Charles-Quint. Tous ces ouvrages, restés manuscrits, sont perdus.

Célestin Port.

Cl.-G. Pocquet de Livonnière, *Éloge de M. Gilly*, mss. — *Les Illustres*, de même mss. — *Conversion de M. Gilly, ministre à Baugé, et de M. Courdil, ministre du Château-du-Loir*; Paris, 1685, in-12. — *Relation de ce qui s'est passé touchant la conversion de deux ministres considérables de la religion pr., etc.*; Angers, 1685, in-4°

GILLY (*David*), architecte allemand, parent du précédent, né en 1745, à Schwedt, mort en 1808. Issu d'une famille protestante originaire du Languedoc, à laquelle appartenait aussi Gilly ministre à Aigues-Mortes, David Gilly occupa d'abord une place d'ingénieur à Stuttgard, puis il fut nommé professeur et inspecteur des bâtiments à Berlin. Il était très-versé dans les sciences, et ses ouvrages théoriques lui valurent la plus grande considération. En voici la liste : *Ueber Erfindung, Construktion und Vortheile der Bohlendächer* (De l'invention, de la construction et des avantages des toits couverts de bardeau); 1779; — *Beschreibung einer vortheilhaften Bauart mit getrockneten Lehmsiegeln* (Description d'une manière avantageuse de bâtir avec des briques sèches); 1791; — *Beschreibung der Feuerhaltenden Lehmschindeldächer* (Description des toits couverts de bardeau en terre glaise imperméables au feu); 1794-1796; — *Handbuch der Landbaukunst* (Manuel d'Architecture rurale); Berlin, 1798, 2 vol.; Vieweg publia la troisième partie de ce manuel à Braunschweiz, et après la mort de Gilly, Friderici fit réimprimer les deux premières sous ce titre : *Anweisung zur landwirthschaftlichen Baukunst* (Méthode d'Architecture rurale); Halle, 1811, in-4°; 1828, in-8°; — *Anleitung zur Anwendung der Bohlendächer bei ökonomischen Gebäuden* (Direction pour l'application des toits de bardeau aux bâtiments économiques); 1801; — *Abriss der Kameralbauwissenschaft* (Précis de la science architecturale économique); 1801; — *Praktische Anweisung zur Wasserbaukunst*, avec Eytelwein (Méthode pratique d'Architecture hydraulique), IV cahiers; Berlin, 1802 à 1808; — *Anleitung zur Anwendung des Nivellirens* (Directions pour l'application du nivellement); Berlin, 1804-1827, in-4°; — *Ueber die Gründung der Gebäude auf ausgemauerten Grunde, mit Kupfertafeln* (De la fondation des bâtiments sur un sol non muré, avec planches); Berlin, 1804. W. R.

Nagler, *Künstler-Lexicon*. — Haag, *La France protestante*.

GILLY (*Jean-Guillaume*), architecte allemand, fils du précédent, né en 1767, mort en 1794, en revenant d'un voyage d'Italie. Il a laissé un ouvrage assez estimé, sous ce titre : *Anweisung zur Erbauung und Errichtung der Torfziegelöfen und zum Zubereiten und Brennen der Ziegel* (Méthode pour la construction et la disposition des tuileries, et pour la préparation et la cuisson des tuiles); Berlin, 1790-1791. W. R.

Nagler, *Künstler-Lexicon*. — Haag, *La France protestante*.

GILLY (*J.-A.*), architecte allemand, peut-être fils aussi David Gilly, publia en 1805, d'après Denon, un mémoire sur l'architecture égyptienne, avec 12 gravures in-folio, formant la 2e livraison de la publication de Grohmann, intitulée *Ueberreste der ægyptischen Baukunst* (Restes de l'Architecture égyptienne). W. R.

Nagler, *Künstler-Lexicon*.

GILLY (*Jacques-Laurent*, comte), général français, né à Fournès (Languedoc), le 10 août 1769, mort à La Vernède (Gard), le 5 août 1829. Entré au service comme volontaire, dans le 2e bataillon du Gard (1er août 1792), il fut nommé (26 août) à l'élection chef de bataillon en second, et confirmé dans ce grade le 1er mai 1793. Le courage qu'il déploya (1792-1793) aux armées des Alpes et des Pyrénées orientales et de l'Italie lui mérita (30 juillet 1799) le grade de général de brigade. Envoyé à l'armée du Danube, il se distingua dans tous les combats que cette armée fut appelée à livrer. Après la journée du 18 brumaire an VIII, il prit le commandement de la ville de Lyon, qui venait d'être mise en état de siége, et il remplit cet emploi difficile jusqu'à l'établissement d'une préfecture de police dans cette cité. Les services qu'il rendit aux batailles de Ratisbonne et de Wagram, le firent élever (16 août 1809) au grade de général de division, et bientôt après (30 juin 1811) lui valurent la croix de grand-officier de la Légion d'Honneur et (1814) le titre de baron de l'empire. Ayant fait, après l'abdication de Napoléon, sa soumission au nouveau gouvernement, Louis XVIII lui donna (8 juillet) la croix de Saint-Louis, et, le 29 du même mois, l'investit du commandement du département du Gard. A la nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Juan (1815), Gilly fut tout à la fois mis à la disposition du duc d'Angoulême et chargé d'organiser une armée destinée à arrêter la marche de Napoléon. Soit qu'il fût découragé en voyant les manifestations de l'esprit bonapartiste et le peu de succès de l'appel fait pour la cause des Bourbons, soit que l'amour du drapeau qui avait mené si souvent les Français à la victoire se trouvât subitement réveillé dans le cœur du général, Gilly oublia les promesses faites au nouveau gouvernement. Il accepta le commandement en chef du 1er corps de l'armée impériale du midi, et marcha contre le duc d'Angoulême à la tête des levées qu'il avait faites pour le secourir. Ainsi abandonné, le duc d'Angoulême se retira sur Montélimart. Alors eut lieu la convention conclue à La Palud entre le général d'Aultanne, au nom du prince, et le colonel Saint-Laurent, au nom de Gilly. Elle portait en substance que l'armée royale se retirerait sur Marseille. Cette condition n'ayant pas été ratifiée par Gilly, une seconde entrevue eut lieu entre le baron de Damas et l'aide de camp Lefèvre, par suite de laquelle il fut convenu, malgré l'opposition du général Grouchy, que le duc d'Angoulême s'embarquerait à Cette. Approuvant la conduite que le général Gilly avait tenue dans une circonstance aussi délicate, Napoléon le créa comte de l'empire, et lui confia le commandement de la 9e division militaire, avec le titre de commissaire extraordinaire. Pour récompenser les services immenses que Gilly avait rendus en organisant les colonnes mobiles qui avaient maintenu l'ordre et la tranquillité dans le pays, le département du Var le nomma son représentant à la chambre des députés; mais pensant que sa présence était plus utile sur les champs de bataille qu'à la tribune, Gilly resta dans le midi, et ne se rendit pas à la chambre. Après le désastre de Waterloo, il passa à New-York. Compris le dix-neuvième dans l'ordonnance de proscription du 24 juillet 1815, il fut condamné par contumace à la peine de mort (25 juin 1816) par le 1er conseil de guerre de la 1re division militaire. Pour ne pas rester sous le coup d'une condamnation devant laquelle il n'avait pu se défendre, Gilly vint (2 février 1820) se constituer prisonnier à l'Abbaye, et demanda la révision de son procès. La nouvelle procédure s'instruisait, lorsque le duc d'Angoulême, qui, mieux que personne était à même d'apprécier la conduite que Gilly avait tenue à son égard, obtint de Louis XVIII une ordonnance royale qui, reconnaissant que les faits imputés à ce général se trouvaient compris dans l'amnistie de janvier 1816, décidait qu'il n'y avait pas lieu à continuer les poursuites commencées. Immédiatement mis en liberté, Gilly fut rétabli (14 février 1820) sur le contrôle des officiers généraux en non activité, avec rappel de sa demi-solde depuis son départ pour l'Amérique. Admis à la retraite (1er janvier 1825), il se retira dans sa terre de La Vernede (Gard), où il mourut. Le nom de ce général est gravé sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, côté est.

A. SAUZAY.

Archives de la Guerre. — *Fastes militaires*. — *Victoires et Conquêtes*, tomes XIX, XXIII, XXIV.

* **GILMER** (*Charles*), orateur et poëte français, né vers 1530, à Bulzicourt (Champagne), mort en 1593, à Reims. Il était professeur de rhétorique au collége de La Marche en 1565. Son mérite le fit élire recteur en 1571, à la veille d'une cérémonie où il convenait que l'u-

niversité fût représentée par un chef qui devait en soutenir la gloire. Cette cérémonie était l'entrée de la reine Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, princesse à laquelle le nouveau recteur adressa les hommages de l'université. Le roi ayant institué, en 1573, une commission chargée de travailler à une réforme, Gilmer fut appelé par la faculté des arts à coopérer à ce grand travail. Il cessa ses fonctions de recteur, mais il fut de nouveau nommé au rectorat en 1578, époque où il était principal du collége de Reims. Dans un opuscule de Jean Morel, intitulé *Comme Jean Morel a ménagé le collége de Reims* (1630, in-4°), on voit que ce poëte avait succédé à Gilmer, au collége de Reims, en 1593, ce qui a fait supposer que celui-ci était mort dans la même année. Morel y traite son prédécesseur de « personnage grave, signalé en science et mérite ». Les ouvrages de Gilmer sont : *Caroli Gilmerii de Pace et Nuptiis Philippi II, regis Hispaniarum, et primæ Henrici II, Galliarum regis, filiæ*; 1539, in-8°; — *Elegia in Obitum Baptistæ Sapini, senatoris* (*Parisiensis*), *in qua demortuus loquens introducitur*; Paris, 1562, in-4°. — *Car. Gilmerii Rhemi Oratio in classe Marchanorum habita, pridie cal. octobris* 1565; Paris, 1565, in-4°; — *Cruenta Syllogismorum dialecticorum Pugna, heroicis versibus mandata: cum tribus tabulis syllogismorum*; Paris, 1576, in-4°; — *Ad. Jo. Bucharum, rectorio magistratu se abdicantem, et Blasium Martinum, eidem in rectoratu succedentem, Congratulatio, habita Lutetiæ, anno* 1581; Paris, 1581, in-8°; — *Actii Sycerí Sannazarii De Morte Christi Domini ad mortales Lamentatio, Car. Gilmerii Rhemensis annotationibus illustrata*; Paris, 1589, in-8°. Les notes de Gilmer ont plus d'étendue que le texte; — *Sonnet à Nicolas Chesneau* (son oncle)...

GUYOT DE FÈRE.

Crevier, *Hist. de l'Université*, t. VI, p. 250, 278. — Boulliot, *Biographie ardennaise*.

GILON *de Paris*, poëte français de basse latinité, né à Toucy (comté d'Auxerre), vécut, selon Mabillon, jusqu'en 1142. Entré au clergé de Paris, il résida longtemps dans cette ville, où il se fit remarquer par ses talents. Il se retira en 1119 au monastère de Cluny, soumis à la règle de Saint-Benoît. Il en sortit pour se rendre à Rome, avec le pape Callixte II, qui lui donna l'évêché de Tusculum, avec le titre de cardinal. En 1127 le pape Honoré II le chargea d'aller mettre fin aux dissensions qui divisaient le patriarche d'Antioche et celui de Tyr, et après l'heureuse issue de cette mission, le nomma légat en Pologne. Gilon fut plus tard envoyé en Aquitaine, avec le même titre, par l'antipape Anaclet, en faveur de qui il s'était prononcé. On ignore s'il se rallia au pape légitime après l'extinction du schisme. Gilon a écrit une histoire en hexamètres rimés, intitulée : *De Via Hierosolymitana, quando, expulsis et occisis paganis, devictæ sunt Nicæa, Antiochia et Hierusalem a christianis*. Cet ouvrage, qui se compose de six livres, a été imprimé dans le *Thesaurus Anecdotorum* de DD. Martenne et Durand, t. III, p. 212. L'édition qui se trouve dans le t. IV des *Historiens des Croisades* de Duchesne ne donne que les quatre premiers livres de Gilon; mais elle est précédée du poëme composé par un certain Foulque, pour servir d'introduction à l'ouvrage de Gilon, qui commence au siége de Nicée. Au reste, il existe à la Bibliothèque impériale de Paris un manuscrit plus ample que ceux qui ont servi aux deux éditeurs; — *Vie de Saint Hugues*, abbé de Cluny, dont les Bollandistes ont donné des extraits, 29 avril, t. III, p. 655, et dont la préface se trouve dans le *Thesaurus Anecdotorum* de Martenne; — *Epistola ad Bernardum, Antiochenum patriarcham*, insérée dans le t. II des *Reliquiæ Manuscriptorum* de Ludewig.

E. BEAUVOIS.

Hist. littér. de France, t. XII, p. 81. — Michaud, *Bibliothèque des Croisades*, à la suite de l'*Hist. des Crois.*, t. VI.

GILPIN (*Bernard*), célèbre théologien réformateur anglais, appelé *l'Apôtre du Nord*, né à Kentmire, dans le Westmoreland, en 1517, mort en 1583. Il fit ses études à l'université d'Oxford, au collége de la Reine. Les livres d'Érasme qu'il lisait sans cesse furent, dit-on, un des motifs qui le portèrent à embrasser plus tard la réforme. Son savoir attira l'attention du cardinal Wolsey, qui l'agrégea au collége du Corps-du-Christ, récemment fondé. Là il donna une preuve d'un reste d'attachement aux doctrines catholiques romaines, en soutenant une dispute contre Hooper, depuis évêque de Worcester, qui les combattait. Il crut cependant s'apercevoir dans cette joute religieuse que l'Écriture n'était pas aussi favorable au catholicisme qu'il l'avait cru jusque là. Une autre dispute du même genre avec Peter Martyr eut un résultat analogue, et Gilpin se reconnut vaincu par son adversaire. De l'aveu de sa défaite à une profession réformiste il n'y avait pas loin. Les conseils de son oncle maternel, Cuthbert Tunstal, évêque de Durham, le décidèrent à prendre un parti décisif, et, au mois de novembre 1552, il accepta la cure de Norton, dans le diocèse de Durham. Il résigna bientôt cette charge, ne se jugeant pas digne des fonctions pastorales, et voyagea sur le continent. Il fit imprimer à Paris un traité sur les sacrements, écrit par Tunstal. De retour en Angleterre en 1556, il obtint, par le patronage de son oncle, l'archidiaconat de Durham, le rectorat d'Easington et plus tard celui de Houghton-le-Spring. Il fit preuve d'un grand zèle apostolique. En sa qualité d'archidiacre, il visita fréquemment le clergé du diocèse de Durham. Son zèle alla si loin qu'il excita à la fois l'attention et la colère de l'évêque de Londres, Bonner, zélé ca-

tholique. Gilpin reçut de ce prélat l'ordre de comparaître devant lui. Il partit croyant marcher au supplice; mais en route il apprit la mort de la reine Marie, et il se trouva plus puissant que ses persécuteurs. La reine Élisabeth lui offrit l'évêché de Carlisle, puis la direction du collége de la Reine; il refusa ces dignités pour vivre et mourir parmi ses paroissiens, qui l'aimaient comme un père. Son excellente administration de ses revenus lui permettait d'exercer l'hospitalité d'une manière princière. Son zèle pour la paix, le bien-être et l'éducation de ses paroissiens n'avait pas de bornes. C'est ainsi qu'il avait dans sa maison vingt-quatre enfants, la plupart de familles pauvres, nourris, habillés, élevés par ses soins. De ces enfants six au moins étaient envoyés à ses frais dans les universités, et il se chargeait plus tard de leur établissement. Cette école fournit à l'Église beaucoup d'hommes remarquables par leur savoir. Gilpin était très-instruit lui-même; mais il ne crut pas devoir consacrer à des travaux littéraires un temps qu'il destinait tout entier à ses devoirs apostoliques.

Carleton, *Vita Bern. Gilpini.* — William Gilpin, *Life of Bern. Gilpin.*

GILPIN (*Guillaume*), descendant du précédent, biographe et critique anglais, né à Carlisle, en 1724, mort à Boldre, le 5 avril 1804. Il fut élevé au collége de la Reine à Oxford, et entra dans les ordres. Il occupa pendant quelque temps une place de vicaire dans le nord; mais la médiocrité de sa fortune l'obligea de chercher une position mieux rétribuée. Il s'établit dans le voisinage de Londres, à Cheam, et ouvrit une école, qui prospéra et d'où sortirent des hommes très-distingués, tels que le vicomte Sidmouth, lord Berley, et Mitford, auteur d'une *Histoire de la Grèce.* Gilpin s'était promis d'abandonner son école aussitôt qu'il aurait réalisé 10,000 livres. Vers le temps même où il atteignait cette somme, son ancien élève, Mitford, lui offrit la cure de Boldre, dans le Hampshire. Gilpin accepta, et alla passer dans ce village le reste de sa vie. Sa piété et sa bienfaisance rappelaient son ancêtre : il ne fut pas seulement un bon professeur, un excellent pasteur, il fut aussi un écrivain instruit et élégant. Amateur des beaux-arts, il se connaissait surtout en peinture, et il a écrit sur ce sujet, et en particulier sur les paysages, des traités remarquables. On a de lui : *The Life of Bernard Gilpin;* 1751, in-8°; — *The Lives of Latimer, Wickliffe, Huss, Cranmer;* 1764, in-8°; — *Lectures on the Cathechism of the Church of England;* 1779, 2 vol. in-8°; — *Sermons to a country Congregation;* 2 vol. in-8°; — *Exposition of the New Testament;* 1790, in-4°; — *Observations relative chiefly to picturesque beauty, made in the year 1776, in several parts of Great-Britain, particularly the Highlands of Scotland;* 1790, 2 vol. in-8°; — *Observations relative to picturesque beauty, made in 1772, on several parts of England, particularly the mountains and lakes of Cumberland and Westmoreland;* 2 vol. in-8°; — *Forest Scenery;* 2 vol.; — *Essays on picturesque Beauty;* — *Picturesque Travels and the Art of sketching landscapes;* — *Observations on the River Wye;* — *Picturesque Remarks on the western parts of England;* — *Essay on Prints;* — *Observations on the Coast of Hampshire, Sussex, and Kent* (ouvrage posthume).

Gentleman's Mag. — *The Omnium Gatherum* de Bath.

GILPIN (*Sawrey*), peintre anglais, frère du précédent, né à Carlisle, en 1733, mort le 8 mars 1807. Il reçut de son père, qui était officier, des leçons de dessin, et manifesta de bonne heure le désir d'être peintre. Il fut placé chez Scot, peintre de marines alors fort connu; mais son goût le portait plutôt à représenter des animaux et des chevaux. Il fit en ce genre des essais qui furent remarqués. Le duc de Cumberland l'employa à peindre ses chevaux favoris. Gilpin fut bientôt à la mode, et surpassa tous ses rivaux. Il possédait bien l'anatomie du cheval; son dessin est correct et hardi; ses positions sont vraies et aisées. Il ne fut pas aussi heureux lorsqu'il aborda des sujets plus élevés. La couleur et l'invention lui font défaut. Il n'en occupe pas moins une place distinguée dans l'histoire de la peinture en Angleterre. Dans le genre spécial où il excellait, on n'avait pas fait aussi bien avant lui, et depuis il a été à peine surpassé. Parmi ses tableaux, on remarque le *Triomphe de Camille*, l'*Élection de Darius*, *Les Chevaux de Diomède*, la *Chute de Phaéton* et un *Groupe de tigres*, qui passe pour son chef-d'œuvre.

Bryant, *Dictionary of Painters.* — Rees, *Encyclop.*

GIL-VICENTE. *Voy.* VICENTE.

* **GIMELLE** (*Pierre-Louis* DE), médecin français, né à Gimelle, canton d'Argentat (Corrèze), le 6 novembre 1790. Il fit ses études à l'école secondaire de Tulle, et entra dans la chirurgie militaire en qualité de chirurgien sous-aide, le 29 novembre 1808. Il fut nommé aide-major le 6 août 1812, et fit les campagnes de 1812, 1813 et 1814 en Allemagne et en France. Reçu docteur en 1818, il fut nommé en 1833 chirurgien-major chargé du service à l'hôpital militaire de la rue Blanche. En 1836 il passa dans la même qualité aux Invalides. On a de lui : *De l'Influence des Climats chauds et particulièrement des Antilles sur les Européens* (thèse inaugurale); — *Sur l'Iritis;* dans le *Journal universel des Sciences médicales*, 1818; — *Sur les Ossifications morbides;* ibid., 1819; — *Sur l'emploi de l'iode dans les goitres et les scrofules;* dans le *Bulletin de la Société médicale d'Émulation.* M. Gimelle est membre de l'Académie de Médecine depuis 1825. GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers.

* **GIMIGNANI** ou **GEMINIANI** (*Alessio*),

peintre de l'école florentine, né à Pistoia, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut le chef d'une nombreuse famille d'habiles artistes, et c'est là son plus beau titre de gloire; car ses peintures, inconnues hors du territoire de Pistoia, présentant peu de variété dans les têtes et beaucoup de sécheresse dans les ajustements. S'il ne fut pas élève de Jacopo Lugozzi, il fut au moins l'un de ses imitateurs. On voit des fresques d'Alessio dans le cloître et dans le réfectoire du couvent de Giaccherino. Ses ouvrages sont nombreux dans les églises de Pistoia. E. B—N.

Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* GIMIGNANI ou GEMINIANI (*Giacinto*), peintre et graveur de l'école florentine, fils du précédent, né à Pistoia, en 1611, mort en 1681. Il commença la peinture sous son père, qui l'envoya se perfectionner à Rome. Quelques auteurs croient qu'il fut élève du Poussin avant d'entrer dans l'atelier de Pierre de Cortone; mais il est plus probable qu'il étudia seulement les œuvres du grand maître français, et s'efforça d'en imiter le dessin et le style. Il emprunta ensuite à Pierre de Cortone le faire large et grandiose et la richesse d'architecture qu'il déploya dans ses fresques, et principalement dans le baptistère de Saint-Jean de Latran, où il peignit d'une manière magistrale l'*Apparition de la croix à Constantin*. Vers 1650, Gimignani fut admis parmi les membres de l'Académie de Saint-Luc. On raconte que dans un âge déjà avancé il fut atteint d'une fièvre tellement violente que tous les médecins désespéraient de sa vie, quand un Français, auquel il avait récemment refusé de vendre à aucun prix des dessins et des gravures qu'il avait rassemblés à son usage, lui promettant de les lui céder lorsqu'il serait à l'article de la mort, vint le trouver, et s'offrit de le guérir à l'instant même, quoique, ajouta-t-il en souriant, il reculât la conclusion de leur marché. Le malade consentit, contre l'avis des médecins, à prendre les poudres que lui présentait ce nouveau docteur; le lendemain tout symptôme du mal avait disparu. Giacinto, reconnaissant, s'empressa d'envoyer en cadeau à son sauveur les dessins et gravures qu'il convoitait; mais celui-ci ne voulut les recevoir qu'en en payant la juste valeur. Il est probable que la poudre employée pour combattre la fièvre n'est autre que le quinquina, qui, introduit en Europe vers 1648, n'était pas encore connu en Italie. Geminiani vécut encore quelques années, et mourut dans sa soixante-dixième année. On lui fit de splendides funérailles, à San-Andria-delle-Fratte, et il y fut déposé, dans le tombeau qu'il y avait fait préparer pour lui et sa famille. Il avait épousé la fille d'Alessandro Turchi, dit l'*Orbetto*, célèbre peintre véronais, et eut un fils, héritier du talent et de la gloire de son père (*voy.* l'article suivant). Les principaux ouvrages de Gimignani sont : à Rome, *Saint Pie V*, à San-Silvestro-in-Monte; à Pérouse, dans l'église Saint-Pierre, cinq grands tableaux, un *Miracle de saint Pierre abbé*, *Trois traits de la vie de saint Benoît*, et *Le Sauveur avec saint Pierre;* à Pistoja, au palais Rospigliosi, plusieurs tableaux avec des figures de petite proportion *à la Poussin;* à Saint-Dominique, *Sainte Irène pansant saint Sébastien;* à Saint-Jean-Baptiste, *Le saint en prison*, grande composition; à San-Francesco, *Saint Roch et plusieurs autres saints* protecteurs de la ville, tableau peint en 1638; à la chapelle du séminaire, une *Sainte Françoise romaine*, portant la date de 1677, et sans doute l'un de ses derniers ouvrages; à Florence, à l'hopital de Santa-Maria-Nuova, *Saint Égide trouvé dans une grotte par des chasseurs;* enfin, à la galerie publique *Héro et Léandre*, tableau qui se rapproche tellement de la manière du Guerchin qu'il a été longtemps attribué à ce maître.

Giacinto a gravé quelques eaux-fortes; on a de lui une série de douze petites pièces représentant des jeux d'enfants, *Sémiramis*, *Le Repas de Cléopâtre*, et des planches pour l'ouvrage de Strada *De Bello Belgico*, imprimé à Rome en 1647. E. B—N.

Pascoli, *Vite de' Pittori moderni*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gambini, *Guida di Perugia*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

* GIMIGNANI ou GEMINIANI (*Lodovico*), architecte et peintre de l'école florentine, fils du précédent, né à Rome, en 1644, mort en 1697. Il étudia la peinture sous son père, Giacinto; il se mit quelque temps sous la direction du Bernin. Après avoir peint à Rome plusieurs tableaux justement applaudis, il alla à Venise aux frais de son parrain, le cardinal Rospigliosi, qui lui continua sa protection lorsqu'il fut monté sur le trône pontifical, sous le nom de Clément IX. Arrivé dans la ville des doges, Lodovico, charmé de la manière des écoles vénitienne et lombarde, changea entièrement son style, et revint à Rome avec des ouvrages complétement différents de ceux qu'il avait produits jusque alors. Après la mort prématurée de Clément IX, ses neveux ne cessèrent d'employer Lodovico, auquel ils demandaient les dessins des plats d'argent qu'ils avaient coutume d'offrir chaque année au grand-duc de Toscane. Ce prince en fut si enchanté qu'il voulut connaître l'auteur de ces compositions, et lui commanda plusieurs tableaux. En 1673, Gimignani fut admis à l'Académie de Saint-Luc. Vers 1690 il fut nommé par Alexandre VIII conservateur de la galerie du Quirinal. Quoique dessinateur moins correct que son père, il l'emporta sur lui par toutes les qualités qui charment les yeux, par des idées plus riantes, des mouvements vrais et spirituels, un coloris plein d'harmonie. Il semble avoir pris parfois pour modèle son grand-père maternel, l'Orbetto. Les

principaux tableaux de ce maître dans les églises de Rome sont une *Sainte Marie-Madeleine de' Pazzi*, à Santa-Maria-in-Monte; *L'Ange gardien*, à Saint-Chrysogone, et *Saint François Borgia*, au Giesu. A Pistoja on voit de lui plusieurs tableaux au palais Rospigliosi, *La Vierge et plusieurs saints* au Spirito-Santo et une *Descente de croix* à San-Piero-Maggiore. Gimignani ne réussit pas moins bien dans la fresque; son *Baptême de Constantin*, au cul-de-four de Saint-Sylvestre-*in-capite* à Rome, est une composition bien entendue et d'un excellent coloris. Lodovico s'occupa aussi d'architecture; et c'est lui qui a donné le *dessin du tombeau du cardinal Favoriti*, à Sainte-Marie-Majeure. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Pascoli, *Vita de' Pittori moderni*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Tolomei, *Guida di Pistoia*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle-Arti*.

GIMIGNANO (Da S.) *Voy.* SAN-GIMINIANO.

GIMMA (*Hyacinthe*), encyclopédiste italien, né à Bari, le 12 mars 1668, mort dans la même ville, le 19 octobre 1735. Il commença ses études dans le séminaire de sa ville natale, et les acheva à l'université de Naples. Dans son ardeur d'apprendre, il parcourut rapidement le cercle presque entier des connaissances humaines, et se crut en état de rédiger seul une encyclopédie. Il se mit à l'œuvre en 1692, et en deux ans il eut achevé un ouvrage si volumineux qu'aucun libraire n'osa se charger de la publication. L'*Encyclopédie* de Gimma est donc restée inédite, et probablement ne méritait pas un meilleur sort; en voici le titre : *Nova Encyclopedia, sive novus doctrinarum orbis, in quo scientiæ omnes, tam divinæ quam humanæ, necnon et artes, tam liberales quam mechanicæ, tomis septem pertractantur*. Ce travail perdu ne découragea point Gimma; il composa beaucoup d'autres ouvrages, dont un seul, l'*Esquisse de l'Histoire de la Littérature italienne*, a seul de l'importance. C'est une première et imparfaite ébauche du livre que Tiraboschi exécuta avec une grande supériorité. Les principales publications de Gimma sont : *Elogi accademici della Società degli Spensierati di Rossano*; Naples, 1703, 2 vol. in-4°; — *De Hominibus et Animalibus fabulosis; et De brutorum Anima et Vita*; Naples, 1714, 2 vol. in-4°; — *Idea della Storia della Italia letterata*; Naples, 1723, 2 vol. in-4°; — *Storia naturale delle Gemme, delle Pietre e di tutte i minerali, ovvero della fisica sotterranea*; Naples, 1730, 2 vol. in-4°.

Uomini illustri del regno di Napoli, t. VII.

GIN (*Pierre-Louis-Charles*), érudit français, né à Paris, en 1726, mort le 19 novembre 1827. Il était par sa mère arrière-petit-neveu de Boileau. Il fut reçu avocat en 1750, et devint conseiller au parlement Maupeou. Après la dissolution de ce parlement, il devint conseiller au grand conseil. Lors de la suppression des cours souveraines, il rentra dans la vie privée, et s'occupa de travaux littéraires. Le 2 décembre 1792 il osa adresser à Barrère un plaidoyer très-éloquent en faveur de Louis XVI. Ce courageux dévouement au roi ne fut pas oublié, et en 1793 il fut emprisonné avec toute sa famille, à l'abbaye de Port-Royal. Après onze mois de captivé, il sortit de prison, et se retira à Clamart, dans une de ses propriétés. Nommé maire, il refusa de prêter le serment de fidélité à la république, et alla même jusqu'à écrire sur le registre de la commune d'Issy que le gouvernement monarchique était le seul qui pût convenir à la France. Cette hardiesse n'eut d'autre suite que de l'éloigner de tout emploi public. Il s'en consola par la culture des lettres. Écrivain fécond plus qu'élevé, helléniste laborieux, mais traducteur peu fidèle, il a laissé les travaux suivants : *De l'Éloquence du Barreau*; Paris, 1767 et 1803, in-12 : l'auteur est resté au-dessous de son sujet; — *Les vrais Principes du Gouvernement français*; Genève, 1777 et 1780, in-8° (anonyme); 3e édit., revue, corrigée et augmentée notamment d'un *Supplément aux Considérations de Montesquieu sur la Grandeur et la Décadence des Romains*; Paris, 1787, 2 vol. in-12; 4e édit., Paris, 1802, 2 vol. in-12; l'auteur défend dans cet ouvrage le gouvernement monarchique, et cherche à réfuter Montesquieu et Mably; — *Analyse raisonnée du Droit français, par la comparaison des dispositions des lois romaines, de la coutume de Paris, et du nouveau Code des Français*; 1780, in-4°; 1803-1806, 6 vol. in-8°; — *De la Religion, par un homme du monde*; Paris, 1778-1784, 5 vol. in-12; on a réimprimé dans cet ouvrage deux précédents écrits de l'auteur : l'un intitulé : *Les Effets de l'amour du bien public dans l'homme d'État considérés dans la vie de Suger* (avait paru en 1777; un vol. in-8°); l'autre est un *Éloge du dauphin père de Louis XVI* (1777, in-8°); — *Œuvres complètes d'Homère, traduction nouvelle, avec des imitations des poëtes latins, italiens et anglais*; Paris, 1784, 8 vol. in-12; Paris, 1787 et suiv., 8 vol. in-8°; l'*Iliade* seule a été publiée, en 1786, 4 vol. in-8°. On reproche à cette traduction des erreurs, des contre-sens, des négligences, en assez grand nombre; le style, peu poétique, a du moins du naturel et de la clarté, et les annotations offrent un travail utile; — *Nouveaux Mélanges de Philosophie et de Littérature, ou analyse raisonnée des connaissances les plus utiles à l'homme et au citoyen*, dédiés au roi; Paris, 1784, in-12; l'auteur y traite d'importantes questions de métaphysique, et s'efforce de réfuter les principaux écrits des philosophes du dix-huitième siècle; — *Œuvres d'Hésiode*, traduction nouvelle, enrichie de *notes* et du *Combat d'Homère et d'Hésiode*; Paris, 1785, in-8°; — *Idylles de Théocrite*; 1788, in-8°; — *Nouvelle Lettre d'un Patriote à un magistrat sur les*

questions agitées à l'occasion de la prochaine tenue des états généraux; 1788, in-8°; — *Bucoliques de Virgile, traduction nouvelle*; 1788, in-8°; — *Harangues politiques de Démosthène et Harangue d'Eschine contre cet orateur*; 1791, 2 vol. in-8°; — *Court plaidoyer pour Louis XVI, adressé à la Convention nationale*, avec des *Notes sur la constitution de* 1793; Bâle, 1795, in-8°; — *Le Vicaire de Wakefield*, trad. de l'anglais; 1797, in-8°; — *Odes de Pindare, unique traduction en prose poétique*; 1801, in-8°; — *De la Religion du vrai Philosophe*; Paris, 1803, in-8° : cet ouvrage est le même que celui cité plus haut, sous ce titre : *La Religion, par un homme du monde*; mais l'auteur l'a retouché et abrégé. Il a paru aussi comme première partie des *Œuvres complètes de P.-L.-C. Gin*, dont l'impression ne fut pas continuée : *Discours prononcé à l'Université de Jurisprudence*; Paris, 1804, in-8°; — *De l'Influence de la Musique sur la Littérature*; 1802, in-8°; — *Discours sur l'histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'à l'époque des états généraux, en* 1789; Paris, 1802, 2 vol. in-12; cette utile continuation de l'ouvrage de Bossuet a eu du succès, quoiqu'elle ne puisse être comparée à l'original et qu'elle contienne un grand nombre de fautes d'impression. Gin a laissé en manuscrit des versions d'Anacréon, Bion, Moschus et d'autres lyriques grecs. Lorsqu'il mourut, il se proposait de donner une édition polyglotte des *Œuvres d'Homère*, en langues grecque, latine, française, anglaise et italienne; mais il n'en a paru que le prospectus. Il a aussi laissé une traduction de Milton. GUYOT DE FÈRE.

Introduction aux *Œuvres complètes de P.-L.-C. Gin*.

GINANI ou **ZINANI** (*Gabriel*), poëte italien, né à Reggio, en 1564, mort vers 1635. Ses heureuses dispositions, développées par de fortes études, lui permirent de prendre très-jeune une place distinguée parmi les poëtes de son temps. Mais ses talents et ses ouvrages ne l'enrichirent point. Il fut réduit toute sa vie à demander de l'argent aux princes et aux villes de l'Italie. L'empereur Ferdinand II lui conféra le titre de seigneur du Bellay; mais comme il oublia d'y joindre une pension, le poëte, très-fier de sa seigneurie imaginaire, n'en resta pas moins très-pauvre. On ignore l'époque de sa mort. On croit qu'il passa à Venise les dernières années de sa vie. Il faisait partie de l'académie des *Humoristes*. Bien que Ginani ait montré quelque talent dans ses nombreux ouvrages, ils sont oubliés aujourd'hui; en voici les titres principaux : *Il Caride, favola pastorale*; Parme, 1582, in-8°; — *L'Amerigo, tragedie*; Reggio, 1590, in-8°; — *L'Eracleide, poëma*; Venise, 1623, in-4°; — *Della Ragione di Stato libri XII*; Venise, 1626, in-4°, traduit en latin par Jean Honigk, sous le titre : *De ratione optime imperandi et de Statu reipublicæ*; Francfort, 1628; — *Rime e Prose*; Reggio (sans date), deux parties, in-12; — *Rime amorose*; Venise, 1627; — *Rime sacre*; Venise, 1627, in-12; — *Discorso della pastorale*; Venise, 1627, in-12.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*.

GINANI (*Joseph*, comte), naturaliste italien, né à Ravenne, en 1692, mort dans cette ville, en 1753. Il s'adonna surtout à l'étude de la botanique, et eut le mérite de décrire le premier un grand nombre de productions naturelles découvertes par lui. Dans les excursions sans nombre qu'il fit sur le littoral de la mer Adriatique et dans tout l'intérieur de l'Italie, il recueillit divers échantillons qui rendirent bientôt son cabinet d'histoire naturelle célèbre dans tout le monde savant. Observateur profond, ses travaux l'ont placé au rang des naturalistes les plus distingués de l'Italie. Sur la proposition de l'académie de Bologne, dont il était un des membres les plus éminents, le grand-duc de Toscane fit frapper en l'honneur de Ginani une médaille commémorative portant d'un côté l'effigie de ce savant et de l'autre les attributs des trois règnes de la nature, avec cette inscription dans le champ : *Invenit*. On a de Ginani : *Delle uovi dei nidi degli uccelli, con una dissertazione sopra varie spezie di cavallette* (sauterelle); Venise, 1737, avec fig. in-4°; — *Littera all' Acad. delle Scienze di Bologna sopra il nascere d'alcuni testacei marini; produzioni naturali che ritrovano nel museo Ginani in Ravenna, metodicamente disposte e con annotazioni illustrate*; Lucques, 1742, gr. in-4°; — *Opere postume, nelle quali si contengono* 114 *piante che vegetano nel mare Adriatico, nelle paludi e nel territorio di Ravenna, coll' istoria d'alcuni insetti*; Venise, 1755-1757, in-fol. Louis PASCAL.

Notice, en tête des *Œuvres posth. de Ginani*.

GINANI (*François*), naturaliste italien, neveu du précédent, né à Ravenne, en 1716, mort en 1765. Éditeur des œuvres posthumes de son oncle, il travailla à la description du *Museo* Ginani. Il a laissé : une *Dissertation sur les maladies des grains*; Pesaro, 1759, in-4°, avec fig.; — *Historia civile e naturale delle Pinete Ravennate*; Rome, 1774, in-4°, avec fig. L. P.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani*.

GINANI (*Pierre-Paul*), érudit et bibliographe italien, né à Ravenne, en 1698, mort en 1774, à Rome. Il était fils du comte Alexandre de Ginani, de la même famille que les précédents. Entré à l'âge de seize ans dans la congrégation du Mont-Cassin, il se rendit à Rome pour compléter ses études théologiques. Bientôt après d'élève il devint professeur; il enseigna la philosophie d'abord à Florence, puis à Ravenne. De retour à Rome, il s'adonna à l'étude approfondie de l'histoire de l'Italie au moyen âge. Ses mérites lui valurent sa promotion aux plus hautes

dignités de son ordre. Tout en accomplissant scrupuleusement les devoirs que lui imposaient ses fonctions, il continua à poursuivre ses laborieuses recherches. En 1743 il séjourna quelque temps à Ravenne, en qualité d'abbé de Saint-Paul; mais cette même année encore il se rendit de nouveau à Rome, sur l'invitation du pape Benoît XIV, duquel il reçut les plus hauts témoignages d'estime. De 1748 à 1760 il fut préposé successivement à la direction des monastères de Ravenne, de Cesena et de Rimini. Ses occupations étaient des plus variées; membre de beaucoup d'académies, il y lisait fréquemment des mémoires sur divers points d'archéologie; il rassemblait une collection de livres rares, une autre de médailles; il entretenait un commerce épistolaire avec Muratori et Gori, ses amis, et leur fournissait de nombreux documents pour leurs recueils d'inscriptions. En 1769 il fut nommé promoteur général de son ordre; Rome devint pour la troisième fois sa résidence. Clément XIV l'appela bientôt après à siéger parmi les membres de la congrégation des rites. Ses principaux ouvrages sont: *Rime scelte de' poeti Ravennati, antichi e moderni*; Ravenne, 1739, in-8°. Dans ce livre Ginani donne la biographie et la liste des ouvrages de près de trois cents poëtes nés à Ravenne, de 1540 à 1730. Il revendique en faveur de sa ville natale l'honneur de n'être jamais restée en arrière des autres villes de l'Italie en ce qui regarde la culture des Muses; — *Lettera nella quale si dimostra che Ravenna è la vera patria di S. Pier Damiano, e non Faenza*; Assise, 1741; — *Dissertazione epistolare sulla letteratura Ravennate*; Ravenne, 1749. On y trouve l'éloge de plusieurs auteurs natifs de Ravenne; — *Dissertazione sopra l'origine dell' esarcato e delle dignita degli esarchi*, insérée dans le tome IV de la *Nuova Raccolta Calozer*; — *Memorie storico-critiche degli Scrittori Ravennati*; Faenza, 1769, 2 vol. in-4°. Le nombre des auteurs consultés par Ginani pour la composition de cet ouvrage important dépasse six cents. E. G.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, t. III.

GINÈS. *Voy.* SEPULVEDA.

GINGUENÉ (*Pierre-Louis*), célèbre littérateur français, né à Rennes, le 25 avril 1748, mort à Paris, le 11 novembre 1816. Il fit avec distinction ses études, au collége de cette ville; il y était condisciple de Parny au moment où les jésuites en furent expulsés. Mais c'était au sein de sa propre famille, peu riche et fort considérée, que Ginguené avait puisé le sentiment du véritable honneur et le goût des lettres. Il devait aux lumières et aux soins de son père ses progrès rapides et la bonne direction de ses études. Ses autres maîtres lui avaient appris les langues grecque et latine; il acquit de lui-même des connaissances plus étendues et plus profondes; la littérature latine lui devint familière, et entre les chefs-d'œuvre modernes, il étudia surtout ceux de l'Italie et de la France. Il lut aussi de très-bonne heure et dans leur langue les meilleurs livres anglais; et avant 1772 son instruction embrassait déjà presque tous les genres que l'on a coutume de comprendre sous les noms de belles-lettres, d'histoire et de philosophie. Quand les goûts littéraires sont à la fois si vifs et si heureusement dirigés, ils prennent bientôt les caractères de la science et du talent. Ginguené, dans sa jeunesse et avant de sortir de Rennes, était un homme éclairé, un littérateur habile, un écrivain exercé; il était de plus un très-savant musicien, car il avait porté dans l'étude de cet art, qu'il a toujours chéri, l'exactitude sévère qu'il donnait à ses autres travaux. Il aimait mieux ignorer que savoir mal; il voulait jouir de ses connaissances, et non pas s'en glorifier.

C'est depuis longtemps en France un résultat fâcheux des circonstances ou dispositions politiques qu'un jeune homme d'un mérite éminent soit presque toujours attiré par ce mérite même dans la capitale et qu'il y demeure fixé par ses succès. Ginguené arriva pour la première fois à Paris en 1772. Il avait composé à Rennes, entre autres pièces de vers, *La Confession de Zulmé*: il la lut à quelques hommes de lettres, et particulièrement à l'académicien Rochefort; elle circula bientôt dans le monde; on l'imprima défigurée dans la *Gazette de Deux-Ponts*, en 1777, et quelques rimeurs de ce temps-là essayèrent de se l'attribuer. « Cela me devint importun, dit « Ginguené lui-même; je me déterminai à la publier enfin sous mon nom, avec les seules « fautes qui étaient de moi : elle parut dans « l'*Almanach des Muses* de 1779. » Elle a été depuis corrigée et perfectionnée à diverses reprises jusqu'en 1814.

Ginguené nous apprend aussi que, « fort jeune encore, et dans la première chaleur de son goût pour la poésie italienne, il entreprit de tirer de l'énorme *Adonis* du Marini un poëme érotique français en cinq chants ». Le troisième, le quatrième et ce qu'il avait fait du dernier lui ont été dérobés; il a publié les deux premiers dans un recueil de poésies où se retrouvent plusieurs des pièces de vers qu'il a composées depuis 1772 jusqu'en 1789, et dont la plupart avaient été insérées dans des journaux littéraires et dans les *Almanachs des Muses*. *La Confession de Zulmé* conserve à tous égards le premier rang parmi ces compositions; mais il y a de l'esprit, de la grâce et un goût très-pur dans toutes les autres.

Dès 1775 il commença de publier dans les journaux des articles de littérature, genre de travail auquel il a consacré jusque dans les dernières années de sa vie les loisirs que lui laissaient de plus importantes occupations. Ce sont en général d'excellents morceaux de critique littéraire; et si l'on en formait un recueil choisi, comme Ginguené lui-même s'était promis de le faire un jour, ce serait un très-utile supplément aux meilleurs cours de littérature moderne; il

offrirait le modèle d'une critique ingénieuse et sévère, quelquefois savante et profonde, souvent piquante et toujours décente. Durant plusieurs années, Ginguené a travaillé au *Mercure de France* avec Marmontel, La Harpe, Chamfort, Garat et Lacretelle aîné.

Le célèbre compositeur Piccini, arrivé à Paris à la fin de l'année 1776, parvint, non sans peine, à mettre sur le théâtre lyrique sa musique nouvelle du *Roland* de Quinault. Une guerre s'alluma entre les partisans de Piccini et ceux de Glück, qui depuis 1774 avait obtenu de brillants succès sur la même scène par les opéras d'*Iphigénie en Aulide*, d'*Alceste*, d'*Orphée* et d'*Armide*. Chacun des deux rivaux donna une *Iphigénie en Tauride*, en 1779. Depuis longtemps aucune querelle littéraire ni même politique n'avait pris en France un si violent caractère. A la tête du parti, ou, comme dit La Harpe, de la *faction gluckiste*, on distinguait Suard et l'abbé Arnaud, tandis que Marmontel, Chastellux et La Harpe lui-même se donnaient pour les chefs des *piccinistes*. Ginguené, qui embrassa vivement cette dernière cause, avait sur ceux qui la combattaient, et plus encore sur ceux qui la défendaient, l'avantage de savoir parfaitement la musique. L'oubli profond où cette querelle, alors si bruyante, est aujourd'hui ensevelie couvre tous les pamphlets qu'elle fit naître, y compris les lettres anonymes de Suard et même les écrits publiés alors par Ginguené; mais ce qu'ils contenaient de plus instructif se retrouve dans la notice qu'il a imprimée en 1801 sur la vie et les ouvrages de Piccini, qui venait de mourir en 1800, et dont il était resté l'ami intime.

En 1780, Ginguené obtint une place dans les bureaux du ministère des finances, alors appelé *contrôle général*; il avait besoin d'employer ainsi une partie de son temps pour être en état de consacrer l'autre à des travaux littéraires. La fonction de simple commis pouvait sembler au-dessous de ses talents : il la sut élever jusqu'à lui, en y portant les habitudes honorables qui lui étaient naturelles, une exactitude assidue; une probité inflexible et un respect constant pour les plus minutieux devoirs. Il s'y faisait remarquer par la netteté de ses calculs et par une écriture élégante, qu'on a comparée à celle de J.-J. Rousseau, et, avec plus de justesse ou d'apparence, aux caractères de Baskerville. En acceptant cet emploi, Ginguené composa une pièce de vers intitulée, dans le recueil de ses poëmes : *Épître à mon ami lors de mon entrée dans les bureaux du contrôle général.* Quand la pièce parut, en 1780, le titre portait : *Lors de mon entrée au contrôle général*, ce qui a donné lieu à quelques plaisanteries de Rivarol et de Champcenets.

Ginguené concourut sans succès, en 1787 et 1788, pour deux prix, l'un de poésie, l'autre d'éloquence, proposés par l'Académie française. Il s'agissait de célébrer en vers le dévouement du prince Léopold de Brunswick, qui s'était précipité dans l'Oder pour sauver des submergés et y avait péri. La pièce de Ginguené obtint d'autres suffrages que ceux des académiciens. Il eut toujours de la prédilection pour ce poëme, qui durant trois années lui avait donné inutilement beaucoup de peine, et dont il ne se dissimulait pas les défauts. Le sujet du prix d'éloquence était l'éloge de Louis XII; le concours fut nombreux, et Ginguené, déjà quadragénaire, se laissa entraîner dans cette lice par ses affections patriotiques : il avait besoin de louer un roi dont la mémoire était restée chère à tous les Français, et particulièrement aux Bretons. Son ouvrage, imprimé avec des notes en 1788, suppose une étude assez profonde du sujet, et présente l'expression franche des plus honorables sentiments; mais il est possible qu'au sein de l'Académie l'auteur ait été reconnu par quelques-uns de ses juges, dont il avait été l'antagoniste dans la querelle musicale; et d'ailleurs on doit convenir que cet éloge n'est pas ce qu'il a écrit de mieux en prose.

Sa conduite depuis 1789, au milieu des troubles civils, a été si noble et si pure que l'on ne peut avoir aucun motif de dissimuler ses opinions politiques; d'ailleurs on voudrait en vain s'en taire : ses écrits antérieurs à cette mémorable époque respiraient déjà l'amour de la liberté, et ceux qu'il composa depuis tinrent toutes les promesses qu'il avait données. Il célébra par une ode l'ouverture des états généraux, et en même temps qu'il continuait d'insérer dans les journaux des articles de littérature, et qu'avec Framery il publiait dans l'*Encyclopédie méthodique* les premiers tomes du *Dictionnaire de Musique*, il coopérait avec Cerutti et Rabaut-Saint-Étienne à *La Feuille villageoise*, destinée à répandre dans les campagnes des notions d'économie domestique et rurale, et la plus saine instruction civique. Les sages principes et le ton modéré de cette feuille contrastaient avec la violence ou la feinte exaltation de la plupart des écrits périodiques du même temps. On attribue à Ginguené une brochure intitulée *De l'Autorité de Rabelais dans la révolution présente*, 1791, in-8°; elle eut beaucoup de succès. C'était un tissu d'extraits de ce facétieux écrivain, mais choisis avec goût, enchaînés avec art, et habilement traduits ou commentés, quand ils avaient besoin de l'être. Un autre ouvrage, publié sous son nom en la même année, consiste en quatre *Lettres* sur les *Confessions* de J.-J. Rousseau, avec des notes historiques. Un éclatant et digne hommage y est rendu au génie et aux infortunes du citoyen de Genève. On pourrait y désirer un peu plus d'impartialité et révoquer en doute les torts imputés à D'Alembert et à quelques autres personnages. Pour ceux de Voltaire, ils sont publics, et ceux de Grimm, inexcusables : peut-être les uns et les autres ne sont-ils nulle part plus franchement exposés que dans ces *Lettres*. Mais il s'en faut que tous les soupçons de Jean-Jacques aient été

aussi bien fondés que ceux-là; et il était possible d'examiner de plus près, de mieux éclaircir l'histoire des malheurs et des égarements de cet illustre écrivain. Ce qu'on avouera du moins, en relisant ces quatre lettres, c'est qu'il y règne, sous la forme élégante du style, une morale très-austère. La Harpe y a répondu, avec plus de sécheresse que de logique, par des articles du *Mercure de France*, en 1792.

Ginguené, dans cet ouvrage et dans *La Feuille villageoise*, avait trop ouvertement professé l'amour de la justice, la haine du désordre et des violences, pour échapper aux fureurs de la sanglante tyrannie qui régna sur la France en 1793 et 1794. Comme son ami Chamfort, comme la plupart des hommes éclairés et vertueux de cette époque, il fut calomnié, espionné, arrêté et jeté dans les cachots. Sa carrière allait finir si le jour de la délivrance eût tardé plus longtemps. Il sortit de sa prison tel qu'il y était entré, ami des lettres, des lois et de la liberté. Comme il n'avait pas fait de dithyrambe en l'honneur de l'anarchie, il ne se crut point tenu de redemander le despotisme, et n'ayant jamais porté de bonnet rouge, il n'avait ni à déposer ni à prendre la livrée d'aucune faction. Il retrouvait une patrie : il continua de la servir, et ne sentit pas le besoin de se venger autrement des insensés qui venaient de le proscrire.

Chamfort ne survécut point aux excès de la révolution; le premier soin de Ginguené fut d'honorer sa mémoire. Il recueillit et publia ses Œuvres, en y joignant, sous le titre de *Notice*, un tableau très-animé de sa vie, de ses travaux, de son caractère moral. Il l'a peint « excellent fils, ami sincère et dévoué, de la probité la plus intacte et du commerce le plus sûr; officieux et d'une délicatesse extrême dans la manière d'obliger ; fier comme il faut l'être quand on est pauvre, mais aussi éloigné de l'orgueil que de la bassesse; désintéressé jusqu'à l'excès, et incapable de mettre un instant en balance ses avantages avec ceux de la vérité et de la justice ». Les hommes de lettres qui avaient connu particulièrement Chamfort ont trouvé ce portrait fidèle; mais c'était aussi celui de Ginguené lui-même.

On avait commencé, en 1791, la collection des *Tableaux historiques de la Révolution française*, et Chamfort avait fourni le texte des treize premières livraisons : Ginguené a continué ce travail jusqu'à la vingt-cinquième, et n'a point coopéré aux quatre-vingt-trois suivantes. Le projet de la *Décade philosophique* remonte aussi aux derniers jours de Chamfort, en avril 1794; Ginguené a été l'un des rédacteurs de ce journal, depuis 1795 jusqu'en 1807.

La carrière des fonctions civiles s'était ouverte pour lui après la chute de Robespierre. Il devint membre de la commission exécutive d'instruction publique, et il demeura le directeur général de cette branche d'administration depuis le rétablissement du ministère de l'intérieur, à la fin de 1795, jusqu'en 1797. On lui dut la réorganisation des écoles; et néanmoins en remplissant des devoirs si graves il trouvait encore des moments à consacrer à des compositions littéraires. Il a dans cet intervalle publié des observations sur un livre de Necker, intitulé : *De la Révolution française*, et coopéré aux travaux de l'Institut. Dès la première formation de cette société savante, il avait été appelé à y prendre place dans la classe des Sciences morales et politiques. Quelquefois il y a rempli la fonction de secrétaire, et il y a lu divers morceaux, qui depuis ont été insérés soit dans ses propres ouvrages, soit en des recueils académiques. Nous trouvons, par exemple, dans le tome VII des *Notices des Manuscrits*, les résultats de ses recherches sur un poëme italien que l'on croyait inédit et que l'on attribuait à Federico Frezzi, l'auteur du *Quadrireggio*, mais qui n'était réellement qu'une mauvaise copie du *Dittamondo* de *Fazio degli Uberti*, depuis longtemps imprimé. Les erreurs commises sur ce point par Labbe, par le Quadrio, par Tiraboschi, sont relevées dans cette courte dissertation avec une clarté parfaite et une élégance peu commune en de telles discussions.

Ces deux années de la vie de Ginguené en ont été les plus heureuses; car il n'était distrait de ses études que par des fonctions qui se rattachaient elles-mêmes aux sciences, aux lettres et aux arts. Vers la fin de 1797, il partit pour Turin en qualité de ministre plénipotentiaire de la France. S'il n'eût fallu pour remplir cette mission que beaucoup de sagacité, d'urbanité et de franchise, il pouvait s'y promettre des succès; mais s'il fallait de l'astuce et de la souplesse, c'étaient là des talents qui devaient lui manquer toujours et un art dont il n'avait pas fait l'apprentissage. Il ne passa que sept mois en Piémont, et à l'exception d'un voyage de quelques jours à Milan, il ne put jamais exécuter le projet qu'il avait dès longtemps conçu de visiter toutes les parties de l'Italie.

De retour à Paris et à sa campagne de Saint-Prix, il avait repris le cours de ses travaux paisibles, lorsqu'à la fin de l'année 1799 il fut élu membre du Tribunat. Le devoir qu'il avait à remplir en cette qualité était de contenir le pouvoir dans les limites légales fixées par la constitution. Ginguené se montra fidèle à cette obligation; son caractère, ses opinions, ses habitudes morales l'entraînèrent et le fixèrent dans les rangs périlleux de l'opposition. On s'abuserait néanmoins si l'on supposait que ses efforts et ceux de ses collègues tendissent à renverser un gouvernement qu'ils s'étaient engagés à maintenir; c'est une idée qui ne vient pas aux hommes qui ont une conscience : leur respect pour les devoirs qu'ils ont consenti à s'imposer est la plus sûre des fidélités. Les circonstances déplacent les intérêts et les vains hommages; la loyauté seule enchaîne. Le but auquel aspirait Ginguené

au sein du Tribunat était de conserver ce qui subsistait encore de lois, d'ordre et de liberté en France. Voilà ce qu'il voulait inflexiblement, ce qu'il réclamait en toute occasion avec une énergie qu'on trouva importune. Son discours contre l'établissement des tribunaux spéciaux excita l'une des plus violentes colères de cette époque, et provoqua, au lieu de réponse, une invective grossière, qu'on lut dans le *Journal de Paris*, et qui fut attribuée au héros accoutumé à vaincre toutes les puissances qui voulaient lui résister. Peu de mois après, on commença l'épuration du Tribunat, et Ginguené fut compris parmi les vingt premiers éliminés. Il n'est plus rentré, durant les quatorze dernières années de sa vie, dans la carrière politique; mais il s'est élevé à des rangs de plus en plus honorables dans la république des lettres.

Ginguené commença en 1802 et 1803, au sein de l'Athénée de Paris, un cours de littérature italienne, qu'il reprit en 1805 et 1806, et qui attira toujours une grande affluence d'auditeurs. Beaucoup de littérateurs éclairés le suivaient assidûment, et y trouvaient, au milieu des plus gracieux détails, cette exactitude sévère qui caractérise la saine instruction, et dont les exemples, jusque alors fort rares dans les chaires de littérature, ne sont pas devenus plus communs. Quelques-unes de ces leçons, celles qui se retrouvent dans une partie du premier volume de l'*Histoire littéraire d'Italie*, avaient été prononcées à l'Athénée, lorsqu'en 1803 un arrêté des consuls abrogea la loi qui avait organisé l'Institut, abolit la classe des Sciences morales et politiques, et rétablit l'Académie Française et l'Académie des Inscriptions, sous les noms de Classe de la Langue et de la Littérature Françaises, et de Classe d'Histoire et de Littérature ancienne. Peu de mois auparavant, une commission avait été formée au sein de l'ancien Institut pour rédiger un Dictionnaire français; mais on feignit de trouver étrange que cette commission, dont Ginguené était membre, n'eût point achevé ce travail en une demi-année. On se plaignait de cette lenteur, surtout dans le *Journal de Paris*, et on la présentait comme la plus décisive raison de ressusciter une académie française, qui serait bien plus diligente, et qui en effet n'a mis que trente-deux ans à préparer une nouvelle édition du Dictionnaire. Lorsqu'on publia, en 1803, la première liste des membres de la Classe de Littérature française, plusieurs personnes s'étonnèrent de n'y pas rencontrer le nom de Ginguené, qui semblait y être appelé par le genre de ses talents, de ses études et de ses ouvrages; mais ce qui est encore plus remarquable, on avait omis le nom de Ginguené même sur le tableau des membres de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne, en sorte qu'il ne se retrouvait nulle part, exclusion qui eût été par trop honorable, puisqu'elle eût été l'unique. Cependant, David Leroy et l'ex-bénédictin Poirier, compris dans ce premier tableau, moururent peu de jours après qu'on l'eut publié, et l'une des deux places qu'ils laissaient vacantes fut remplie par le nom de Ginguené.

Dès 1803 il lut à la Classe de Littérature ancienne les premiers chapitres de son *Histoire littéraire d'Italie*; il voulait profiter des lumières de ses confrères, surtout en ce qui concernait la littérature arabe dans le quatrième de ces chapitres; et il eût continué ces lectures s'il n'eût craint de s'engager en d'inutiles controverses. Plus tard, il lut à cette compagnie savante les articles relatifs à Machiavel et à l'Alamanni, insérés depuis dans les tomes VIII et IX de son ouvrage. La Classe de Littérature ancienne avait aussi entendu la lecture de sa traduction en vers du poëme de Catulle sur les Noces de Thétis et de Pélée, ainsi que la préface, qui contient une histoire critique de ce poëme. Tout ce travail a été publié en 1812, avec des corrections, des additions, des notes et le texte latin.

La Décade, continuée depuis 1805, sous le titre de *Revue*, fut supprimée en 1807, au grand regret de tous les amis des lettres et de la saine critique. Ginguené a coopéré depuis à quelques autres journaux littéraires; mais la Classe de Littérature ancienne le chargea en cette même année 1807 de travaux plus importants. L'un consistait à rédiger chaque année l'analyse de tous les mémoires présentés par ses membres: il a pendant sept ans rempli cette tâche; il lisait ces exposés aux séances publiques annuelles, et leur donnait plus d'étendue en les livrant à l'impression. Réunis, ils offrent un précis historique des travaux de cette compagnie jusqu'en 1813 (1); la clarté de la diction et l'élégance des formes y conservent partout aux matières ce qu'elles ont d'importance et d'intérêt. En même temps Ginguené avait été nommé membre de la commission établie pour continuer l'*Histoire littéraire de la France*, dont il existait 12 tomes in-4°, dus aux Bénédictins. Les quatre derniers ne correspondaient encore qu'à la première moitié du douzième siècle; et pour atteindre l'année 1200 sans changer de méthode, il fallut composer quatre autres volumes. Ginguené y a inséré plusieurs notices, qui, par la nature même de leurs sujets, tiennent de plus près que beaucoup d'autres aux annales de la littérature française proprement dite; car ils concernent les trouvères et les troubadours. Déjà, dans le troisième chapitre de son ouvrage, il avait rattaché l'histoire des poëtes provençaux à celle des poëtes italiens: il fait ici plus particulièrement connaître la vie et les productions d'environ quarante troubadours du douzième siècle, entre lesquels on distingue Guillaume IX, comte de Poitou, Arnaud Daniel, Pierre Vidal, etc.; comme parmi les poëtes français ou anglo-normands dont il a aussi

(1) Ces exposés ont été continués, en 1814 et 1815, par l'auteur du présent article.

composé les articles, Benoît de Sainte-Maure, Chrétien de Troyes, Lambert-li-Tors, Alexandre de Paris. Il a de plus fourni à ces mêmes volumes des notices sur quelques poëtes latins, tels que Leonius, Pierre le Peintre, Gautier de Châtillon, auteur de *L'Alexandréide.*

Pour se délasser d'études si sérieuses, Ginguené composait des fables, qu'il a publiées, au nombre de cinquante, en 1810. Les sujets, presque tous empruntés d'auteurs italiens, Capaccio, Pignotti, Bertola, Casti, Gherardo de' Rossi, Giambattista Roberti, se sont revêtus, en passant dans notre langue, de formes aimables et piquantes. En ce genre difficile, la plus grande témérité est d'imiter La Fontaine; il est moins périlleux et plus modeste de faire autrement que lui, et c'est ce qu'a tenté Ginguené avec un succès peu éclatant, mais réel et supérieur peut-être à celui qu'il s'était promis, car il n'avait cherché dans ces compositions ingénieuses que son propre amusement. On s'aperçut du caractère épigrammatique de ces apologues; le *Journal de Paris* en dénonça cinq ou six, et accusa l'auteur d'avoir de l'humeur contre quelqu'un. Il avait pourtant soumis son recueil de *Fables* à la censure, qui en avait supprimé six et mutilé deux ou trois autres. Ces altérations et ces omissions ont été réparées dans le volume de ses *Poésies diverses*, imprimé en 1814.

Une édition des *Poëmes d'Ossian*, traduits par Letourneur, parut en 1810, ayant pour préliminaire un mémoire de Ginguené sur l'état de la question relative à l'authenticité de ces productions : c'est un excellent morceau d'histoire littéraire, où tous les faits sont impartialement exposés, et dont la conclusion est que probablement ces poésies ont été composées en effet par un ancien barde. En 1811, il prit soin de l'édition des œuvres du poëte Le Brun, et y attacha une notice historique où se reconnaît le langage de la vérité et de la justice autant que celui de l'amitié. Il a donné aussi de nombreux articles à la *Biographie universelle*, mais qui ne sont souvent que des extraits de son *Histoire de la Littérature italienne*. Les trois premiers volumes de cet ouvrage ont paru en 1811, les deux suivants en 1812, le sixième en 1813, et les trois derniers en 1819, après la mort de l'auteur. Le septième est tout entier de lui, à l'exception de quelques pages; mais il n'y a guère qu'une moitié, tant du huitième que du neuvième, qui lui appartienne. L'autre moitié est de Francesco Salfi, qui, par ces suppléments et par un tome dixième de sa composition, a essayé de compléter les annales littéraires de l'Italie jusqu'à la fin du seizième siècle. L'accueil honorable que le travail de l'auteur français a reçu en Italie, en Angleterre, en Allemagne, comme en France, les éditions et les traductions qui en ont été faites, attestent assez que le public assigne à cet ouvrage un rang fort distingué parmi les livres composés en prose française au dix-neuvième siècle; qu'on y trouve un heureux choix de détails et de résultats, de faits historiques et d'observations littéraires. Tiraboschi, dans une bien plus volumineuse histoire, n'avait guère recueilli que des faits : Ginguené y a su joindre, en un bien moindre espace, des considérations neuves et pleines d'intérêt.

Cependant, lorsque après la publication et le succès des six premiers volumes quelques-uns de ses amis, membres de l'Académie Française, s'avisèrent de le porter à une place vacante dans cette compagnie; et lorsque, l'ayant fait consentir à cette candidature, ils croyaient avoir vaincu le plus grand obstacle, on ne le jugea pas digne encore d'un tel honneur; et, puisqu'il le faut avouer, il se montra si peu sensible à ce déplaisir, que personne n'eut à regretter ni à se réjouir de le lui avoir donné : on l'avait de tout temps fort accoutumé à ces mésaventures. Présenté une fois par l'Institut, une autre fois par le collége de France, pour remplir des chaires vacantes dans ce dernier établissement, il se vit repoussé par la toute-puissance impériale, quoiqu'il eût déjà montré dans l'Athénée de Paris comment il savait remplir ce genre de fonctions. Quant aux pures faveurs, grandes ou petites, hautes ou vulgaires, il ne songeait point à les demander, et l'on s'abstenait de les lui offrir. Il n'était pas membre de la Légion d'Honneur; mais il avait reçu l'ordre demi-étranger de la Réunion; et cette distinction pouvait le flatter, comme moins prodiguée en France, et comme ayant quelque analogie avec ses ouvrages. On permit d'ailleurs aux académies de Turin et de la Crusca à Florence de le placer au nombre de leurs associés. En ses qualités de Breton et de littérateur fort instruit, il était membre de l'Académie Celtique et de quelques autres sociétés savantes.

Au milieu des bouleversements politiques et des intrigues littéraires, Guinguené a joui d'un bonheur inaltérable, qu'il trouvait dans ses travaux, dans ses livres, au sein de sa famille, et dans la société de ses amis. Il s'était composé une très-bonne plutôt qu'une très-belle bibliothèque, qui embrassait tous les genres de ses études, et dont un tiers à peu près consistait en livres italiens, au nombre d'environ 1,700 articles ou 3,000 volumes : elle fut vendue à un seul acquéreur, qui l'a transportée en Angleterre; elle était, avec sa modeste habitation de Saint-Prix, à peu près toute sa fortune, acquise par quarante-quatre années de travaux assidus et par une conduite constamment irréprochable. La liste des amis d'un homme tel que lui n'est jamais bien longue; mais il eut le droit et le bonheur d'y compter Chamfort, Piccini, Cabanis, Parny, Le Brun, Chénier, Ducis, Alphonse Leroy, Volney, Firmin Didot, Thurot, Amaury Duval.

Ginguené n'avait point d'enfants; mais depuis 1805 il était devenu le tuteur d'un orphelin anglais. Les soins paternels qu'il a pris ainsi d'un élève qui s'en montrait de plus en plus digne ont

jeté de nouveaux charmes sur les onze dernières années de sa vie. Le sort, qui l'avait trop souvent maltraité, lui *devait cette indemnité*, dit-il lui-même dans une des trois épîtres en vers adressées par lui à cet excellent pupille (M. James Parry). Il y exprime aussi sa tendre reconnaissance pour l'épouse à laquelle il devait tout ce qu'il avait retrouvé, pendant trente ans, de paix et de bonheur même, au sein des disgrâces et des infortunes.

Sa constitution physique, quoique très-saine, n'était peut-être point assez forte pour supporter sans relâche les travaux auxquels l'enchaînaient ses goûts et ses besoins. Sa santé avait paru s'altérer peu après son retour de Turin. Un mal d'yeux, en 1801, l'avait forcé d'interrompre ses études chéries : il dut aux soins de son ami Alphonse Leroy une guérison prompte et complète. Il fit en 1815 un voyage en Suisse. En 1816 il revit sa campagne de Saint-Prix, et, selon sa coutume, il y prolongea son séjour jusqu'au milieu de l'automne. Il mourut peu après son retour à Paris. — En rédigeant la notice qu'on vient de lire, nous nous sommes borné à recueillir les faits dont nous avions une connaissance immédiate, et surtout ceux que Ginguené atteste dans ses propres écrits. Il s'en faut que la même confiance soit due aux articles qui le concernent soit dans les recueils biographiques, soit dans certains mémoires particuliers, par exemple dans ceux que lady Morgan a intitulés *France*. Cette dame visita Ginguené dans son village de Saint-Prix. Elle raconte que pressé de composer des vers contre Bonaparte déchu, il répondit qu'il laissait ce soin à ceux qui l'avaient loué tout puissant; s'il n'est pas certain qu'il ait fait cette réponse, on peut assurer du moins qu'elle convenait à son esprit et à son caractère. Lady Morgan ajoute que dans les cercles des gens éclairés on ne prononçait jamais son nom sans y ajouter une *épithète charmante ;* qu'on ne l'appelait que le *bon Ginguené*. Sans doute il était un des meilleurs hommes de son temps, non pas pourtant de ceux auxquels on attribue tant de bonhomie. Exempt de méchanceté, il ne manquait ni de fierté ni de malice, et ne tolérait jamais dans ses égaux, jamais surtout dans ceux qui se croyaient ses supérieurs, aucun oubli des égards qui lui étaient dus et que de son côté il avait constamment pour eux, car personne ne portait plus loin que lui cette politesse exquise et véritablement française, qui n'est au fond que la plus noble et la plus élégante expression de la bienveillance. On le disait fort *susceptible*, à prendre ce mot dans une acception devenue commune, et dans laquelle il l'a employée lui-même en parlant de J.-J. Rousseau. Mais quoiqu'il ait excusé les soupçons et presque les visions de ce philosophe infortuné, il n'avait assurément pas les mêmes travers et ne s'offensait que des torts réels. Il ne souffrait aucun procédé équivoque, et voulait qu'on eût avec lui autant de franchise qu'il en portait lui-même dans toutes les relations sociales.

Le tombeau de Ginguené, au Père-Lachaise, est placé près de ceux de Delille et de Parny; l'inscription qu'on y lit est celle qu'il avait composée lui-même, et qui termine une de ses pièces de vers :

> Celui dont la cendre est ici
> Ne sut, dans le cours de sa vie,
> Qu'aimer ses amis, sa patrie,
> Les arts, l'étude et sa Nancy (1).

Liste des ouvrages de Ginguené : *Pomponin, ou le tuteur mystifié*, opéra bouffon, en deux actes, tiré de l'intermède italien *Lo Sposo burlato*; Paris, 1777, in-8°; — *La Satire des Satires*, en vers; 1778, in-8°; — *Léopold*, poëme, 1787, in-8°; — *Éloge de Louis XII, Père du peuple*, qui a concouru pour le prix de l'Académie Française, en 1788; in-8°; — *De l'Autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé, ou institutions royales, politiques et ecclésiastiques tirées de* Gargantua *et de* Pantagruel; Paris, 1791, in-12; — *Lettres sur les* Confessions *de J.-J. Rousseau;* Paris, 1791, in-8°; — *De M. Necker et de son livre intitulé* : De la Révolution française; tiré de *la Décade philosophique ;* Paris, 1797, in-8°; — *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccini ;* 1800, in-8°; — *Coup-d'œil rapide sur* le Génie du Christianisme, *ou quelques pages sur cinq volumes;* Paris, 1802, in-8°; — *Fables nouvelles;* Paris, 1810, in-18; — *Fables inédites*, servant de supplément au recueil publié en 1810, et suivies de quelques autres poésies; Paris, 1814, in-18; — *Histoire littéraire d'Italie;* Paris, 1811-1824, 9 vol. in-8°; — *Noces de Thétis et de Pélée*, trad. du latin de Catulle; Paris, 1812, in-18. Ginguené a publié, comme éditeur, les *Œuvres de Chamfort ;* Paris, 1795, 4 vol. in-8°; — les *Œuvres de Lebrun ;* Paris, 1811, 4 vol. in-8°. [DAUNOU, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Garat, *Notice sur Ginguené*, en tête du *Catalogue* de sa bibliothèque. — Amaury Duval, *Notice sur Ginguené*, en tête de *l'Histoire littéraire de la France*, t. XIV. — Salfi, *Notice sur Ginguené*, à la fin de l'*Histoire littér. d'Italie*, t. X. — Dacier, *Éloge de Ginguené*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*.

GINKEL (*Godard* VAN), baron d'Athlone et comte d'Aghrim, général hollandais, né à Utrecht, vers 1630, mort dans la même ville, en 1706. Il prit fort jeune la carrière militaire, et suivit Guillaume d'Orange lorsque ce prince s'empara du trône d'Angleterre. Il se distingua à plusieurs reprises contre les jacobites, et réussit par la force ou la persuasion à calmer plusieurs insurrections sérieuses. Mais ce fut surtout en Irlande qu'il fit remarquer ses talents militaires. Cette île tenait encore pour Jacques II, et les insoumis recevaient d'importants secours des Français;

(1) Prénom de Mme Ginguené.

Ginkel y débarqua dans l'hiver de 1690, et battit les jacobites en diverses rencontres. Au printemps de l'année suivante il prit Baltimore, et, profitant des dissensions qui régnaient entre les généraux ennemis, il enleva d'assaut Athlone, le 10 juillet 1691. Voulant ensuite porter un coup décisif aux alliés, il marcha aussitôt contre eux, et les rencontra à Aghrim. Le lieutenant général de Saint-Ruth les commandait. Cet officier résolut de vaincre ou de mourir, et, afin d'ôter tout espoir de fuite à ses troupes, il fit rompre deux ponts qui auraient pu faciliter sa retraite en cas d'échec. Il était d'ailleurs fortement couvert par la rivière de Suo et deux marais, ayant sa droite sur les hauteurs de Kilcommodon et sa gauche dans l'abbaye de Kihonnel. Ginkel n'hésita pourtant pas à l'attaquer. Le 22 juillet il traversa la Suo, et franchit les marais en balayant à coups de canon les Irlandais qui en défendaient les parties fermes. Il se forma alors en bataille, et marcha contre les positions franco-irlandaises. Deux fois les Anglais furent repoussés jusqu'à leur artillerie; mais chaque fois Ginkel fit entrer en ligne des troupes fraîches, et rétablit le combat. La victoire demeurait incertaine, et M. de Saint-Ruth allait peut-être la fixer de son côté en faisant une charge décisive à la tête de sa cavalerie, lorsque la bonne fortune des orangistes voulut qu'il fût enlevé par un boulet. Sa mort changea la face des affaires. Les corps ne recevant plus d'ordres n'agirent plus avec ensemble. Les Anglais, redoublant d'efforts, les rompirent séparément, et bientôt l'armée irlandaise fut en pleine déroute. Quoique les jacobites n'eussent perdu dans cette journée que trois à quatre mille hommes et que les Orangistes en eussent perdu davantage, l'habile Ginkel sut rendre sa victoire décisive, et dès lors le parti de Jacques II ne se releva plus. Ne donnant pas à ses ennemis le temps de se rallier, il les poursuivit sans relâche, enleva tous les châteaux et villes fortes d'un côté jusqu'à Galloway, de l'autre jusqu'à Limerick. Bientôt lord Dillon fut obligé de rendre la première de ces places, et Limerick fut assiégée le 4 septembre. Salsfield, successeur de Saint-Ruth, essaya d'y pénétrer, mais il fut battu; alors de Sossone, qui commandait la ville, demanda à capituler, ce qui eut lieu le 4 octobre. Ginkel ne se montra pas difficile, et accorda tout ce qu'on lui demanda. Non-seulement les Français purent se retirer avec leurs biens, mais il leur rendit ce qui leur avait été pris. Il traita même les Irlandais avec la même faveur, procurant aux uns et aux autres des moyens de transport prompts et gratuits. Il débarrassa ainsi sans rigueurs le pays d'éléments de troubles dangereux. C'est ainsi que le comte de Château-Renault, qui arriva à Limerick le 16 novembre, pour y faire exécuter la capitulation, put emmener sur sa flotte quatorze mille personnes.

Ginkel est justement regardé comme le pacificateur de l'Irlande. A son retour en Angleterre, Guillaume le combla de faveurs et le créa feld-maréchal. Le parlement lui fit une réception solennelle, et lui accorda une pension considérable. Lors de la guerre de la succession, Ginkel sollicita le commandement général de l'armée hollandaise; mais les états généraux, subissant l'influence anglaise, lui préférèrent le comte de Marlborough. Ginkel eut cependant un commandement séparé; mais il ne fit aucune action d'éclat dans cette campagne, et mourut sans avoir rien ajouté à sa gloire. Alfred DE LACAZE.

Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*, t. III, p. 221-223.

* **GINNASI** (*Catarina*), peintre de l'école romaine, née à Rome, en 1590, morte en 1660. Issue d'une famille noble, elle s'adonna par goût à la peinture, et devint élève de Lanfranc. Elle se montra digne de lui en peignant sur ses dessins pour l'église Santa-Lucia-delle-Battighe-Oscure plusieurs tableaux des *Vies de saint Blaise* et *de sainte Lucie*. C'est dans cette église que cette dernière fut enterrée et que se trouvent les tombeaux de sa famille, dont plusieurs sont fort remarquables. E. B—N.

Passeri, *Vite de' Pittori*, etc., *che hanno lavorati in Roma e che son morti dal* 1641 *al* 1673. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

GIOANNINO DI ROMA. *Voy*. COSTANZI (Don *Juan*).

GIOBERT (Le chevalier *Jean-Antoine*), chimiste italien, né le 28 octobre 1761, dans le village de Mongardino près d'Asti, mort le 14 septembre 1834, dans sa terre de Mille-Fleurs, près de Turin. Ses parents, peu fortunés, le destinèrent à la pharmacie. L'étude de la chimie l'absorba bientôt entièrement; divers travaux sur cette science publiés en 1785 dans le *Giornale scientifico-letterario* le firent admettre, en cette même année, à l'Académie royale de Turin. Dès lors il s'occupa beaucoup des applications de la chimie aux diverses branches de l'industrie. Il fut nommé en 1790 secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture. Vers cette époque commença une ère complétement nouvelle pour l'étude de la chimie. Ce fut Giobert qui le premier en Italie répandit les idées de Lavoisier. Plus de phlogistique, plus de tradition d'école, mais l'observation des faits, telle était sa devise. Après s'être mêlé activement aux discussions théoriques, il revenait toujours à ses recherches de prédilection sur les explications pratiques de la chimie. Vers 1791 il fit l'acquisition d'une terre située près de Turin; il en dirigea la culture d'après des procédés rationnels, rompant entièrement avec la routine. Ses observations amenèrent en Piémont de grandes modifications dans les méthodes d'agriculture. En 1798 il fut mêlé aux affaires publiques. Le général Grouchy, commandant de l'armée française à Turin, le nomma membre du gouvernement provisoire. Giobert fut chargé des mesures à prendre pour substituer la monnaie métallique aux assignats. En 1799, les Autrichiens s'étant

de nouveau rendus maîtres de l'Italie, firent emprisonner Giobert, ainsi que plusieurs de ses collègues; mais il fut bientôt mis en liberté par les Français, après la bataille de Marengo. Giobert, dégoûté de la politique, se consacra alors exclusivement aux sciences. En 1800 il fut nommé professeur d'économie rurale à l'université de Turin; en 1802 on lui confia une chaire de chimie et de minéralogie. Vers cette époque il établit dans un savant mémoire qu'une terre blanche qui se trouve dans la province d'Ivrée, et sert à la fabrication de la porcelaine, n'est pas, comme on l'avait admis jusque alors, de l'alumine, mais du carbonate de magnésie. Depuis lors cette terre fut appelée du nom de *giobertine*. En 1813 Giobert vint à Paris, pour y surveiller la publication de son traité sur le pastel, imprimé aux frais du gouvernement français. En 1814 il perdit momentanément sa place de professeur, mais il la recouvra bientôt, et il fut même nommé directeur de la classe de physique et de mathématiques à l'Académie de Turin. Le soin particulier qu'il consacrait à ses cours, l'ardeur avec laquelle il entreprit une suite de travaux très-importants sur la culture des céréales, la fabrication de la soie, l'art du teinturier et autres sujets d'un intérêt immédiat pour la prospérité publique, détruisirent sa santé. Il tomba dans une maladie de langueur; des chagrins domestiques hâtèrent sa mort. Les travaux de Giobert ont eu l'influence la plus heureuse sur l'amélioration des diverses industries de son pays. Ses principaux ouvrages sont: *Ricerche chimice et agronomice intorno agl' ingrassi ed al terreno;* 1790; — *Saggio sull' imbianchimeno della tela;* 1790, in-8°; — *Annali di Economia rurale, civile e domestica;* Turin, 3 vol. in-8°; — *Examen chimique de la doctrine du Phlogistique et de celle des pneumatistes par rapport à la nature de l'eau;* 1793; — *Traité sur le Pastel et sur l'extraction de l'indigo;* Paris, 1813, in-8°; — *Del Soverscio di Segale e nuovo sistema di cultura fertilizzante senza dispendio di comio;* Turin, 1819; — *Instruzioni intorno l'Arte Tintoria, tradotte dal tedesco di Pœrner, accresciate di Giobert;* Milan, 1821, 2 vol. in-8°; — *Dell' Aratro degli antichi parangonato coll' aratro piemontese*, dans les *Mémoires* de l'Académie de Turin, t. XIV. Giobert a publié de plus un grand nombre de dissertations spéciales, sur diverses branches de culture, sur plusieurs eaux minérales, etc.; elles se trouvent en majeure partie dans les *Mémoires* de l'Académie de Turin. E. G.

Carena, *Elogio di Giobert* dans les *Mémoires de l'Académie de Turin*, année 1835. — De Rolandis, *Repportorio medico-chirurgico*, année 1834.

GIOBERTI (*Vincent*), célèbre philosophe et homme d'État italien, né à Turin, le 5 avril 1801, mort à Paris, le 25 octobre 1851. Appartenant à une famille pauvre, il fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et fit ses études à l'université de Turin. En 1823, il reçut le grade de docteur en théologie; deux ans après, il fut ordonné prêtre et nommé professeur de théologie à l'université de Turin. Dans ses leçons il sut inspirer à ses élèves les sentiments de la religion et du patriotisme. Il s'acquit bientôt une grande réputation, et devint, en 1833, chapelain de la cour. Il ne tarda pas être impliqué dans une conspiration républicaine, que l'on disait avoir été provoquée par les jésuites pour perdre les libéraux dans l'esprit du roi, ce qui faisait souvent dire à Charles-Albert : « Je suis entre le poignard des républicains et le chocolat des jésuites. » Gioberti fut mis en prison sans jugement, puis envoyé en exil. En partant il écrivit à un de ses amis : « Je quitte ma patrie avec les mêmes sentiments qui m'ont toujours animé jusqu'à présent, et auxquels je resterai fidèle jusqu'à la mort. Quelle que soit ma destinée, la force d'âme et la persévérance dans mes efforts ne m'abandonneront jamais (1). » Il passa la première année de son exil à Paris, puis il se rendit à Bruxelles, où il vécut jusqu'en 1843, remplissant le modeste emploi de répétiteur dans une institution privée. Peu de temps après, il refusa, pour se livrer tout entier à ses travaux, la place de professeur de philosophie à l'université d'Oxford, que lui faisait offrir M. Wiseman, aujourd'hui cardinal-archevêque de Westminster. Gioberti débuta dans la carrière littéraire par sa *Teoria del Sopranaturale* (Théorie du Surnaturel), publiée à Capolago, en 1838. Cette œuvre, purement philosophique, est dédiée par l'auteur à un de ses compagnons d'exil, à son ami Paolo Pallia. En 1839 parut son *Introduzione allo Studio della Filosofia* (Introduction à l'Étude de la Philosophie), dans laquelle Gioberti analyse les qualités distinctives du génie, l'invention, la profondeur, l'imagination, la force, la sagesse, le courage, la modestie, la réflexion, l'indépendance, le patriotisme et enfin l'amour de la religion. Ce livre remarquable fut suivi, en 1841, d'un traité *Del Bello* (Du Beau); l'auteur y analyse l'épopée chrétienne, et en particulier la *Divina Comedia* de Dante, dont il établit la supériorité sur les poëmes orientaux de Firdousi et de Valmiki.

Gioberti entreprit ensuite une polémique contre les idées des philosophes allemands modernes et des encyclopédistes de France, dont les doctrines avaient survécu à la révolution. Il mit successivement au jour ses *Lettres polémiques contre La Mennais;* Paris, 1840; son traité *Del Buono* et ses *Errori filosofici di Antonio Rosmini;* Capolago, 1842. En combattant La Mennais et Rosmini, dont il signale les tendances vers le panthéisme, Gioberti montre une argumentation solide et une imagination féconde. Son intention était d'amener l'Italie à secouer le joug des doctrines étrangères, pour la mettre à

(1) Massari, *Vita e Morte di Gioberti*.

même de repousser ensuite les baïonnettes ennemies. Il se persuadait que cette tentative était d'autant plus réalisable, qu'il continuait à professer l'orthodoxie la plus pure et qu'il ôtait ainsi tout prétexte pour l'attaquer aux princes italiens et aux papes. Il réunit ainsi un grand nombre d'adhérents à son néo-catholicisme. Pour relever le clergé dans l'opinion publique, l'auteur demandait des réformes en rapport avec l'esprit du siècle, et engageait les ecclésiastiques à se mettre à la tête du mouvement social et à répandre l'instruction dans toutes les classes. Il s'adressait également aux écrivains et aux savants italiens, et les invitait à reconquérir leur ancienne supériorité par l'alliance de la foi avec la science et l'art. Tel est le but de l'ouvrage qui fut publié à Paris dans l'été de 1843 sous le titre de *Il Primato civile e morale degli Italiani* (Suprématie civile et morale des Italiens). Ce livre si remarqué, qui appelait le pape à la tête de la future confédération italienne, et qui exerça une grande influence sur les événements de Rome, n'était pas l'expression exacte de l'opinion publique au moment de sa publication. En voici la substance : L'Italie a été à deux reprises le centre de la civilisation européenne, dans l'antiquité et au moyen âge. En parlant de cette époque, l'auteur établit que son pays devait sa suprématie à la papauté, qui lui donnait sa grandeur et sa force, car elle était l'arbitre-né des différends des princes et la souveraine spirituelle des peuples. La décadence de l'Italie date de la décadence de la papauté ; si cette dernière se reconstitue en remplaçant son ancienne puissance par une vaste influence morale appuyée sur la religion et sur l'opinion publique, l'une et l'autre reprendront le premier rang. Gioberti veut rétablir cet arbitrage de la papauté entre les rois et les peuples ; il rêve le retour des temps de Grégoire VII et d'Alexandre III ; il voit également dans cette réorganisation du passé le plus sûr moyen de régénérer le pays et d'en repousser, à l'aide des seules forces nationales, les oppresseurs étrangers. Quant à la forme du gouvernement, il incline pour une monarchie constitutionnelle tempérée, et, reprenant l'idée d'Alfieri, il s'adresse au Piémont, comme à l'État le plus régulier, le plus compact, le mieux doué de vitalité dans l'Italie entière. Il l'engage à s'unir plus étroitement aux autres États de la péninsule italienne, à se faire le champion de l'indépendance nationale, et il lui montre en perspective l'hégémonie de l'Italie.

L'apparition de cet ouvrage eut lieu dans les circonstances les moins favorables à son succès, au milieu de la terreur cléricale qui signala les dernières années du pontificat de Grégoire XVI. Malgré quelques éloges que leur avait prudemment accordés l'auteur, les jésuites s'effrayèrent des tendances du livre. Gioberti leur répondit par ses *I Prolegomeni ;* 1845. Le père Pellico, le père Curci, le père Bresciani, etc., y répliquèrent vivement. Ce fut alors que Gioberti publia son *Il Gesuita moderno* ; Capolago, 1847, 8 vol., traduit en allemand par Cornet; Leipzig, 3 volum. 1849. Cet ouvrage, rédigé *ab irato*, porte dans sa forme et son style des traces de la précipitation et de la passion qui ont égaré parfois l'auteur. Cependant l'effet fut immense; l'expulsion des jésuites du Piémont et du reste de l'Italie fut décrétée dans toute la presqu'île, et le pape donna le signal de cette mesure inattendue.

Lors des événements de 1848, Gioberti fut rappelé de son exil. Son retour, après quinze ans d'absence, fut un véritable triomphe. Gioberti ne resta pas inactif : il se rendit à Milan, provoqua le mouvement qui se proposait l'union de la Lombardie avec le Piémont, et parcourut l'Italie centrale ; il exhorta les divers partis à s'accorder pour le bien de la chose commune. Partout, à Milan, à Florence, à Rome, dans les capitales comme dans les plus petites villes, on lui fit un accueil empressé. De retour en Piémont, Gioberti refusa la dignité de sénateur que lui offrait Charles-Albert ; il fut nommé membre de la chambre des députés par les habitants de Turin, et appelé spontanément à la présidence de cette chambre. Dans le cours de l'année 1848, Gioberti eut le portefeuille de ministre de l'instruction publique, dans le ministère Collegno, et celui de ministre des affaires étrangères et de président du conseil dit *démocratique*. Il inaugura hardiment une politique en opposition avec celle du ministère Balbo-Ricci, qu'il avait accusé d'abandonner la médiation des différends du royaume de Naples aux puissances étrangères, et à l'Angleterre en particulier. Gioberti voulait rétablir, par le concours des armées piémontaises, le grand-duc de Toscane et le pape dans leurs États, en exigeant la conservation des libertés constitutionnelles que ces souverains avaient octroyées. Mais les intrigues de l'Autriche et les accusations calomnieuses du parti radical paralysèrent Gioberti. Ayant voulu passer outre, il perdit la majorité dans les deux chambres, et dut se sacrifier à la tranquillité du pays. Retiré des affaires, il continua à soutenir ses idées et à prêcher l'union et la concorde dans un journal intitulé *Il Saggiatore*. Les malheurs de l'Italie et l'abdication de Charles-Albert ramenèrent Gioberti aux affaires. Le roi Victor-Emmanuel l'appela à faire partie du cabinet Delaunay-Pinelli, en qualité de ministre sans portefeuille ; bientôt cependant il cessa d'en faire partie, et les défiances du parti réactionnaire le firent nommer ambassadeur à Paris. Il comprit que cette mission n'était qu'un exil déguisé ; il sollicita son remplacement, et dès l'arrivée de son successeur le comte Gallina, il renonça pour jamais aux affaires publiques. Gioberti revint à ses études de prédilection, et fit depuis paraître *Il Rinnovamento civile dell' Italia* (Le Renouvellement civil de l'Italie) ; 2 vol., Paris

et Turin, 1851. L'auteur y examine de sang-froid et avec autorité les plaies de l'Italie. Parmi les plus grands obstacles qui empêchent ce pays de reconquérir son indépendance, il signale d'une part l'exagération de l'esprit de municipalité et la puissance cléricale, et de l'autre l'influence funeste du mazzinianisme. Plein de sympathie pour la conduite loyale et le libéralisme éclairé du jeune roi Victor-Emmanuel, il lui trace en quelque sorte la ligne politique à suivre pour arriver à la régénération de l'Italie. Gioberti travaillait à un ouvrage philosophique intitulé *Protologia*, lorsqu'il mourut subitement, à Paris. Ses compatriotes sollicitèrent et obtinrent la translation de ses restes mortels à Turin, et la plupart des villes du Piémont ouvrirent une souscription pour lui élever un monument. Il a laissé quelques écrits inédits, qu'un de ses amis se propose de publier. G. VITALI.

Joseph Massari, *Études sur Gioberti*. — Cruger, *Esquisses italiennes*. — *Gazzetta Piemontese*. — *Risorgimento* d'octobre 1851.

* **GIOCCHIS** (*Fabien* DE), jurisconsulte italien, vivait au quinzième siècle; il fut aussi appelé *Fabianus de Monte-San-Savino*, du nom de sa ville natale; il remplit à Rome, sous le pape Jules II, les fonctions d'*advocatus consistorialis*, et laissa plusieurs écrits, entre lesquels on distingue son traité *De inofficioso Testamento*; Sienne, 1492, in-folio, et son long ouvrage *De Emptione et Venditione, et De omnibus Contractibus in genere*, qui n'eut pas moins de quatre éditions, toutes in-folio; Sienne, 1489; Milan, 1492 et 1495; Venise, 1584. G. B.

Panciroli, *De claris Legum Interpretibus*, II, 147.

* **GIOCCHIO** (*Ulisse*), peintre de l'école florentine, né à Monte-San-Savino, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. En 1616, il peignit au-dessus de la porte principale de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence une lunette représentant *saint Dominique* et dans le fond *la procession du Corpus Domini*. Il a peint également deux belles *têtes de prophètes* au-dessus des deux petites portes de la façade. L'année suivante, il a décoré de fresques les cloîtres de San-Lorenzo de Pistoia. On voit de lui à Volterre, dans l'église Saint-Augustin, le tableau de l'autel de la *Madonna del soccorso*. E. B—N.

Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Tolomei, *Guida di Pistoia*. — *Guida per la città di Volterra*.

GIOCONDO (Frà *Giovanni*), en latin *Jocundus*, moine dominicain et architecte italien, né à Vérone, vers 1450, mort dans un âge très-avancé. Étant allé jeune à Rome, il en étudia les antiquités, et réunissant plus de deux mille inscriptions, il en forma un recueil dont il fit présent à Laurent le Magnifique. Lorsqu'il revint dans patrie, on pensait à reconstruire le pont della Pietra; il indiqua le moyen de fonder solidement la pile du milieu, qui avait été renversée plusieurs fois par les eaux de l'Adige. C'est probablement vers la même époque qu'il éleva les fortifications de Trévise. Depuis longtemps la ville de Venise se voyait exposée à voir combler les lagunes, sa principale défense, par les dépôts incessants qu'y apportait la Brenta; frà Giocondo proposa, contre l'avis des autres architectes, de détourner la moitié des eaux du fleuve et de les conduire à la mer près de Chioggia. Cette gigantesque entreprise fut exécutée; les lagunes de Venise furent préservées du sort qui atteignit bientôt celles de Chioggia, aujourd'hui disparues et remplacées par des plaines fertiles. De 1494 à 1498, nous trouvons frà Giocondo employé à Vérone par l'empereur Maximilien à différents travaux; c'est alors qu'il éleva le bel édifice destiné aux réunions du conseil de la ville et nommé le *Palazzo del Consiglio*. On attribue aussi à cet artiste les *portes* de l'évêché de Vérone et de l'église de Santa-Maria-della-Scala.

En 1499, frà Giocondo fut appelé à Paris par le roi Louis XII, qui le chargea de la construction du pont Notre-Dame, qui dura sept années, de 1500 à 1507. Il bâtit aussi le petit pont de l'hôtel-Dieu. Ces deux ponts ont été reconstruits récemment. Quelques auteurs ont contesté à l'artiste véronais l'honneur de cette dernière entreprise; mais alors comment expliquer le distique que Sannazar composa à l'occasion de *deux ponts* jetés sur la Seine par frà Giocondo :

> *Jocundus* geminum imposuit tibi, *Sequana*, pontem;
> Hunc tu jure potes dicere pontificem.

Le séjour en France de frà Giocondo ne fut pas moins utile aux lettres qu'aux arts; car il y découvrit dans une ancienne bibliothèque un manuscrit contenant, outre de nombreux passages propres à remplir les lacunes des éditions précédentes des lettres de Pline, onze lettres nouvelles adressées à ses amis, et toute sa correspondance avec Trajan; ces lettres furent imprimées à Venise par Alde Manuce, en 1508 et 1514.

Frà Giocondo était revenu en Italie depuis quelques années, et il avait construit à Venise le grand entrepôt connu sous le nom de *Fondaco de' Tedeschi*, dont les façades furent décorées de fresques par le Titien et le Giorgione, quand, en 1513, un incendie détruisit une grande partie du quartier de Rialto. Frà Giocondo proposa un projet magnifique pour la construction en pierre du pont, jusque alors en bois, et la réédification du quartier détruit. Par des raisons d'économie, et aussi, dit Vasari, par les intrigues d'un personnage influent de la famille Valeresò, on préféra le dessin d'un certain Zanfragnino ou Scarpagnino, homme sans talent, sous la direction duquel le pont fut encore reconstruit en bois. Frà Giocondo, indigné, quitta Venise, jurant bien de ne plus y remettre les pieds, et se rendit à Rome, où en 1514, après la mort du Bramante, il fut nommé architecte de Saint-Pierre, avec Raphael et Antonio da San-Gallo. Frà Giocondo laissa peu de traces apparentes de son passage; mais il n'en fut pas moins utile à la colossale basilique, dont il reprit en sous œuvre les fondations, auxquelles, dans leur empressement, Jules II et le

Bramante n'avaient pas donné une solidité suffisante. Ce travail paraît être le dernier qu'il ait exécuté. L'histoire ne nous fournit plus aucun renseignement sur l'époque et le lieu de sa mort; mais nous savons qu'il mourut plus qu'octogénaire, et Jules-César Scaliger donne à présumer que ce fut à Rome qu'il termina sa carrière.

Frà Giocondo fut un homme d'une conduite exemplaire, et son caractère honorable non moins que son génie l'avait rendu l'ami des écrivains les plus distingués de son siècle. Il s'occupa lui-même de littérature avec autant de science que de sagacité. Non-seulement il était versé dans la philosophie et la théologie, mais il possédait à fond les langues grecque et latine, qu'il enseigna à Jules-César Scaliger. Il avait fait des *Commentaires* de César une étude toute spéciale, et fut le premier à donner le dessin du pont que ce grand capitaine avait jeté sur le Rhin, prouvant que jusque alors le texte avait été mal entendu. Ses annotations aux *Commentaires* ont été imprimées à Venise en 1517, in-fol. par Alde Manuce l'ancien, et dédiées à Julien de Medicis. Il corrigea aussi les mauvaises leçons de Frontin ainsi que de Vitruve, dont, en 1511, il donna une édition ornée de 138 figures; enfin, il publia les œuvres de Julius Obsequens, d'Aurelius Victor et de Caton, *De Re Rustica*.

Doué d'un génie universel, frà Giocondo s'était livré encore avec un égal succès à la botanique et à l'agriculture.

E. Breton.

Vasari, *Vite*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Milizia, *Memorie degli Architetti antichi e moderni*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture et Histoire des plus célèbres architectes*. — Quadri, *Otto Giorni in Venezia*. — Bennassuti, *Guida di Verona*. — Ticozzi, *Dizionario*. — A. Rondelet, *Essai historique sur le Pont de Rialto*.

* **GIOE** (*Meltea*), dame savante danoise, morte en 1698. D'une famille noble, elle était aussi habile dans différentes langues que sur la poésie, composa des *Odes tragiques*, Copenhague, 1657, in-8°, et traduisit des *Sententiæ Biblicæ* en danois.

Möller, *Biblioth. septentrion. Erudit.* — Thura, *Gynæceum Daniæ Litterat.* — Zedler, *Universal-Lexicon*.

GIOENI (Le chevalier *Joseph*), naturaliste italien, né à Catane, le 12 mai 1747, mort à Naples, le 6 décembre 1822. Il se fit remarquer dès sa jeunesse par son aptitude pour les sciences naturelles. Devenu professeur d'histoire naturelle dans l'université de Catane, où il avait fait ses études, il s'attacha particulièrement à l'observation de l'Etna. Étendant ensuite ses recherches sur tout le reste de la Sicile, il recueillit des coquillages, de l'ambre, des sels, des terres, des métaux, des soufres, des marbres, des cristaux, et forma de tous ces objets un musée très-curieux. L'intéressant mémoire qu'il publia en 1781 *sur une pluie couleur de sang* qui était tombée sur le côté méridional de l'Etna, le fit connaître des naturalistes de l'Europe. Dolomieu, qui voyageait alors en Italie, et qui se proposait de visiter l'Etna, demanda à Gioeni des instructions, et le pria même de lui servir de guide. Ce fut pour les deux savants une occasion de se lier d'amitié. Dolomieu, de retour en France, publia son Catalogue des laves de l'Etna : il y inséra, en forme d'appendice, une savante relation de Gioeni sur l'éruption de ce volcan arrivée en 1787. Entre autres observations curieuses, Gioeni avait constaté l'état d'électricité de l'atmosphère, afin d'expliquer le phénomène de l'aurore boréale qu'on avait vue plusieurs fois paraître pendant cette éruption. Le naturaliste sicilien se rendit ensuite à Naples, et consacra trois ans à l'étude du Vésuve. La *Lithologie vésuvienne*, fruit de ses infatigables recherches, répandit son nom dans toute l'Europe, et lui ouvrit l'entrée d'un grand nombre d'académies étrangères. Le bon accueil que la *Lithologie vésuvienne* reçut du public aurait dû encourager Gioeni à exécuter un travail du même genre sur l'Etna; il le promit en effet, mais des malheurs domestiques et plus tard les troubles politiques refroidirent son ardeur scientifique. Dans les trente dernières années de sa vie, il n'ajouta rien à sa réputation. Après sa mort on fonda à Catane une académie qui porta son nom. Ses principaux ouvrages sont : *Descrizione d'una nuova famiglia e de un nuovo genere di testacei, trovati nel littorale di Catania, con qualche osservazione su di una particolare specie di ostrica;* Naples, 1783, in-8°; — *Relazione di una pioggia color di sangue caduta nel lato meridionale dell' Etna*, insérée dans les *Philosophical Transactions* de Londres (1781); — *Relazione dell' eruzione dell' Etna avvenuta nel juglio del 1787*; 1787, in-4°; — *Saggio di Litologia vesuviana*; Naples, 1790, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. II.

GIOERWELL. *Voy*. Gjoerwell.

GIOFFI (*Bernard-Marie*), missionnaire italien, né à Naples, dans la première partie du dix-septième siècle, mort dans la même ville, en 1715. Il entra dans l'ordre des Capucins, et fut employé par ses supérieurs aux missions de Géorgie. Après avoir heureusement travaillé pendant plusieurs années à la propagation de la foi, il revint à Naples, où il finit ses jours. On a de lui : *Prediche morali e panegiriche;* Naples, 1710, in-4°.

Un autre Gioffi (*Romuald*), né aussi dans le royaume de Naples, au dix-septième siècle, entra dans l'ordre des Dominicains, et s'y fit une grande réputation comme professeur.

Toppi, *Biblioteca Napolitana*.

GIOFFREDO (*Pierre*), historien piémontais, né à Nice, le 16 août 1629, mort le 11 décembre 1692. Il embrassa la carrière ecclésiastique; mais de bonne heure l'histoire devint son étude favorite. Ses ouvrages attirèrent sur lui l'attention du gouvernement, qui le nomma en 1663 historiographe de la maison de Savoie et le gratifia de plusieurs bénéfices ecclésiastiques. En 1673 il devint aumônier et précepteur du prince de

Piémont, depuis roi sous le nom de Victor-Amédée. En 1677 la ville de Turin lui accorda des lettres de bourgeoisie; en 1679 il reçut les insignes de chevalier de SS. Maurice et Lazare.

Les ouvrages de Gioffredo se font remarquer par l'érudition, la clarté, la sobriété du style et surtout par une critique très-éclairée, qualités dont manquaient presque entièrement les historiens contemporains de Gioffredo. Ses principaux ouvrages sont : *Nicæa civitas monumentis illustrata;* Turin, 1658, insérée dans le *Thes. Histor. Ital.* de Burmann, t. IX; — *Corografia e storia delle Alpe maritime;* in-fol., en manuscrit à la bibliothèque royale de Turin; — *Storia dell' Ordine de SS. Maurizio et Lazaro,* manuscrit à la même bibliothèque. E. G.

Tiraboschi. *Storia della Let. Ital.*, t. VIII. — Rossoti, *Syllabus Script. Pedemont.*

GIOJA (1) (*Flavio*), marin napolitain, né à Pasitano, près d'Amalfi, vers la fin du treizième siècle. La vie de ce navigateur est restée complétement inconnue, et son nom ne serait pas venu jusqu'à nous si on ne lui avait pas attribué généralement en Europe l'invention de la boussole. Un grand nombre d'auteurs fixent même la date de sa découverte aux années 1302 ou 1303; mais plusieurs érudits font remonter l'usage de cet instrument à une époque bien antérieure, et, contestant la découverte de Gioja, affirment que la boussole était connue dès la plus haute antiquité : tel est Polydore Vergile, qui écrit à ce sujet : « Omnino in aperto est. » Court de Gébelin attribue cette invention aux Phéniciens; Abundantius Collina croit que les Grecs et les Romains connaissaient ce moyen de direction. Mais nous dirons, avec M. Libri, que les longs voyages des Phéniciens et des Carthaginois autour de l'Afrique, fussent-ils vrais, ne prouveraient rien en faveur de l'ancienneté de la boussole, puisque ces expéditions étaient un simple cabotage de cap en cap, où le navigateur ne perdait jamais la terre de vue. La *Versoria* de Plaute n'était pas non plus la boussole : cela a été trop bien démontré pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter de nouveau ici (2). Un passage d'Albert le Grand, où Aristote est cité à propos de l'aiguille aimantée, mériterait peut-être un examen plus sérieux si, dans l'introduction au traité *De Mineralibus* (3), Albert le Grand n'eût déclaré qu'il n'avait jamais vu l'ouvrage qu'il citait. Il reconnait l'avoir traduit de l'arabe. Cependant, il existe dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque impériale, sous le n° 402, un abrégé de l'ouvrage d'Aristote, et cet abrégé, où il est parlé beaucoup de l'aimant, ne contient rien sur sa polarité. L'ouvrage d'Aristote a été

(1) Quelques auteurs des siècles passés l'appellent *Gira* et *Giri;* mais le nom de *Gioia* a prévalu.

(2) *Commentarii Inst. Bonon.*, t. II, pars III, p. 353 et suiv.

(3) *Alberti Magni Opera* (Lyon, 1655, 22 vol. in-fol.), t. II, p. 210 et 248.

cité aussi par un minéralogiste arabe (1), mais qui ne dit pas un mot de la boussole. Cela prouve, suivant M. Libri, que le passage cité par Albert le Grand n'est qu'une de ces nombreuses interpolations dont les manuscrits offrent tant d'exemples (2). En admettant avec M. Libri l'interpolation de ce passage, il n'en prouverait pas moins la connaissance des éléments de la boussole avant 1302, époque assignée à la découverte de Flavio Gioja, car Vincent de Beauvais reproduit la version attribuée à Albert dans son *Speculum naturale* (3), qui fut écrit vers 1250, et qui forme la première partie de sa *Bibliotheca Mundi.* Il demeure donc constant que les navigateurs européens se servaient de l'aiguille aimantée dès le commencement du treizième siècle. Au delà de cette époque tout est incertain; et Adélard, dans ses *Quæstiones physicæ*, datées de 1130, ne dit pas un mot de la polarité magnétique, phénomène dont il n'aurait sûrement pas manqué de parler s'il l'eût connu.

« Le premier qui ait indiqué bien positivement la boussole (4) est Guyot de Provins, ou l'auteur, quel qu'il soit, de la *Bible-Guyot* (5), d'après laquelle le pape serait l'étoile polaire de l'humanité; il s'exprime ainsi :

Mes cele estoille ne se muet.
Un art font qui mentir ne puet,
Par la vertu de la manière (6) (ou *magnète*).
Une pierre laide et brunière (ou *brunète*),
Où li fers volontiers se joint,
Ont; si esgardent le droit point,
Puis c'une aiguille i ont touchié
Et en un festu l'ont couchié,
En l'eve (l'eau) la mettent sanz plus,
Et li festuz la tient dessus;
Puis se torne sa pointe toute
Contre l'estoile, si sanz doute
Que jà nus hom n'en doutera
Ne jà por rien ne faussera.
Qant la mer est obscure et brune,
L'on ne voit estoile ne lune,
Dont font à l'aguille alumer,
Puis n'ont-il garde d'esgarer. »

Un autre auteur français, Jacques de Vitry, qui vivait peu de temps après Guyot, et qui avait séjourné en Palestine, fait bien comprendre que cette découverte était venue de l'Orient, qui s'appelle *adamas*, et qui communique au fer la faculté de se tourner vers le pôle; et il ajoute que cette pierre attire le fer plus fortement que l'aimant ou *magnes*. Il résulte de ce passage que Jacques de Vitry ignorait que l'aimant ordi-

(1) *Ahmed Teifascite, Sulle Pietre preziose; colla traduzione di A. Raineri* (Florence, 1818, in-4°), cap. XIV, p. 40.

(2) Voici ce passage : « Angulus magnetis quidam est cujus virtus apprehendi ferrum est ad *Zoron*, hoc est Septentrionalem, et hoc utuntur nautæ : angulus vero alius magnetis illi oppositus trahit ad *Aphron*, id est polum meridionalem. »

(3) Liv. VIII, chap. XIX.

(4) Daunou, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XVI, *Discours sur l'état des lettres.*

(5) Quelques érudits ont attribué cet ouvrage à Hugues de Bercy, qui écrivait de 1210 à 1240.

(6) Ce mot, selon quelques-uns, est un abrégé de *marinière.*

naire jouit de la propriété directe et peut la transmettre à l'aiguille; et puisqu'on croyait alors qu'il fallait une pierre qui se trouve aux Indes, il est évident que cette pierre et la connaissance de sa singulière propriété ont dû venir du même pays.

Vers le même temps Brunetto Latini écrivait : « Prenez une pierre d'jamant, ce est *calamite;* vous trouverez qu'elle a deux faces, dont l'une gist vers l'une tramontaine et l'autre gist vers l'autre. » Voilà donc la connaissance de l'aiguille aimantée bien établie au treizième siècle. Sans doute cet instrument tel qu'il est décrit dans la *Bible-Guyot* est bien imparfait, bien grossier; il ne pouvait même être employé que rarement, car il fallait que la mer fût bien calme, que le bâtiment n'éprouvât ni tangage ni roulis pour qu'une aiguille aimantée, soutenue sur l'eau d'un vase par un brin de paille (1), n'éprouvât aucune commotion et ne se dérangeât souvent de sa direction polaire. Ce n'était donc qu'une invention naissante. Mais, comme le font très-bien remarquer les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France,* « le premier pas était fait. Il n'était plus dès lors très-difficile de trouver un moyen de suspendre l'aiguille sur un pivot solide, et de la renfermer dans une boîte ». C'est là probablement à quoi se réduit l'invention de Gioja. Le mot italien de *bossola*, boîte, prouve plutôt le perfectionnement que l'invention elle-même. Ce mot de *bossola* ne se trouve d'ailleurs pour la première fois que dans le commentaire inédit de Buti sur la *Divina Commedia* (2); c'est dans ce commentaire que l'on trouve la description de l'aiguille suspendue et la manière dont on faisait dans ces temps-là les observations magnétiques. La suspension de l'aiguille se trouve aussi indiquée dans le roman de Guerino Meschito, qui écrivait quelques années avant Dante.

Quant à décider du peuple qui le premier s'est servi de l'aiguille aimantée comme moyen de direction, cette question reste indécise. S'il faut en croire les sinologues, ils auraient trouvé dans le célèbre dictionnaire *Choue-Wen,* à l'article qui concerne l'aimant : *Nom d'une pierre avec laquelle on peut donner la direction à l'aiguille.* Ce passage démontrerait qu'on connaissait en Chine l'aiguille aimantée dès le deuxième siècle de l'ère chrétienne, car le *Choue-Wen* fut terminé en 121 de l'ère vulgaire. Le P. Le Comte, Mailla, Le P. Gaubil (3), Barrow, Macartney et autres missionnaires et voyageurs ont écrit dans ce sens; et on peut en effet conjecturer que pendant les croisades les Européens apprirent des Sarrasins l'usage de l'aiguille aimantée, et que ceux-ci le connaissaient eux-mêmes des Chinois. Alfred DE LACAZE.

Le P. Gaubil, *Histoire de l'Astronomie chinoise.* — *Histoire littéraire de la France*, t. XIV, p. 110; t. XVIII, p. 812. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. IV, 809 à 825. — Libri, *Histoire des Mathématiques en Italie*, t. II, p. 60 à 72. — Klaproth, *Lettre sur l'invention de la Boussole* (Paris, 1834, in-8°), p. 68. — M. Jos. Hager, *Memoria sulla Bussola orientale;* Pavie, 1809, in-fol.

GIOJA (*Melchior*), célèbre économiste italien, et l'un des fondateurs de la statistique moderne, né à Plaisance, le 20 septembre 1767, mort le 2 janvier 1829. Il fit ses études au gymnase de sa ville natale, quitta cet établissement après avoir été ordonné prêtre, et vécut ensuite dans la retraite, où il se livra à des méditations longtemps infructueuses. Mais lors de l'irruption des Français en Italie, lorsque l'Institut de la République Cisalpine eut mis au concours la question de savoir : « Quel est de tous les gouvernements libres celui qui conviendrait le mieux au bonheur de l'Italie? » Gioja se prononça pour le gouvernement républicain, et il obtint le prix. Il se sentit aussitôt appelé à la vie d'un publiciste actif, et il se rendit à Milan en 1797. Là il s'empressa de prendre part aux mouvements politiques de l'époque, et il fut nommé historiographe d'État. Il perdit ce titre en 1803, par suite d'un écrit qu'il avait publié sur le divorce. Il reçut comme dédommagement la direction du bureau de statistique, et il la conserva jusqu'en 1811, année où il en fut dépossédé pour quelques critiques imprudentes des hommes au pouvoir. Il se vengea de cette destitution par une brochure intitulée : *Il Povero Diavolo*, dirigée contre le ministre de l'intérieur; cette nouvelle imprudence le força de quitter le royaume d'Italie. Cependant le ministre Baccari le rappela, en 1813, et lui confia la rédaction d'une statistique du royaume d'Italie. Gioja entreprit ce travail avec zèle, et le continua jusqu'en 1814; mais alors la dissolution du royaume empêcha l'achèvement de cet ouvrage. Depuis cette époque, il écrivit pour vivre. Son activité littéraire fut momentanément interrompue en 1820. Soupçonné d'avoir pris part à des projets de soulèvement contre l'Autriche en faveur de l'Italie, il fut emprisonné; mais après une détention de huit mois, comme rien n'avait confirmé les soupçons, il fut mis en liberté, et continua jusqu'à sa mort ses travaux sur la statistique, l'économie politique et la philosophie. « Melchior Gioja, dit Silvio Pellico, fut le penseur le plus éminent que les sciences économiques aient eu en Italie dans ces derniers temps. Cet homme avait une érudition universelle, comme le démontrent ses *Tables statistiques*, son *Traité des Mérites et des Récompenses;* son *Prospectus* colossal *de toutes les sciences économiques;* sa *Logique à l'usage de la jeunesse;* sa *Philosophie de la Statistique*, et vingt autres ouvrages, qui sont autant de preuves de son génie et un monument élevé par lui à sa gloire et à celle de

(1) Bailak Kaptchaki, qui écrivait en 1242, dit un petit morceau de liége; il parle au surplus de l'aiguille aimantée comme d'une chose généralement connue des navigateurs des côtes syriennes.

(2) Dante, *La Divina Commedia* (Rome, 1815-1817, 4 vol. in-4°), t. IV, *Lettera d'un Academico*, p. 3-10. — Guerino, *detto il Meschino* (Venise, s. d., in-8°), p. 115, lib. III, cap. 68.

(3) Ce Père a trouvé, il est vrai, un véhément contradicteur dans M. de Guignes, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLVI, p. 549-551.

sa patrie. » On reproche à Gioja l'amertume avec laquelle il critiqua les opinions des autres. On a de lui : *Dissertazione sul problema quale dei governi liberi meglio convenga alla felicità dell' Italia*; Milan, 1797, in-16; — *Istruzione d'un Cittadino a' suoi fratelli meno istruiti*; Milan, 1798, in-8°; — *Quadro politico di Milano*; Milan, 1798, in-8°; — *Apologia al* Quadro politico di Milano; Milan, 1798, in-8°; — *Cos' è patriotismo? appendice al* Quadro politico di Milano; Milan, 1798, in-8°; — *La Causa di Dio e degli Uomini difesa dagli insulti degli empij e dalle pretensioni dei fanatici*; Milan; — *Sul commercio dei commestibili e caro prezza del vitto : opera storico-theorico popolare*; Milan, 1802, 2 vol. in-12; — *Il nuovo Galateo*; Milan, 1802, in-12; — *Discussione economica sul dipartimento d'Olona*; Milan, 1803, in-8°; — *Teoria civile e penale del divorzio, o sia necessità, cause, nuova maniera di organizzarla*; Milan, 1803, in-8°; — *Discussione economica sul dipartimento del Lario*; Milan, 1804, in-8°; — *Cenni morali e politici sull' Inghilterra, estratti dagli scrittori Inglesi*; Milan, 1805, in-8°; — *I Francesi, i Tedeschi, i Russi in Lombardia*; Milan, 1805, in-8°; — *Manifesto di S. M. Prussiana contro la Francia del* 9 *ottobre* 1806, *corredato di note*; Milan, 1806, in-8°; — *Tavole statistiche, o sia norme per definire, calcolare, classificare tutti gli soggetti d'amministrazione privata e pubblica*; Milan, 1808, in-8°; — *Indole, estensione, vantaggi della Statistica*; Milan, 1809, in-8°; — *La Scienza del Povero Diavolo, storia orientale, trad. dall' arabo, con note del traduttore*; Milan, 1809, in-8°; — *Documenti comprovanti la sua cittadinanza italiana*; Milan, 1809, in-8°; — *Nuovo Prospetto delle Scienze economiche, o sia somma totale delle idee teoriche e pratiche in ogni ramo d'amministrazione privata e publica. Serie prima, Teoria*; Milan, 1815-1819, 6 vol. in-4°; — *Del Merito e delle Ricompense*; Milan, 1818-1819, 2 vol. in-4°; — *Sulle Manifatture nazionali e tariffe daziarie*; Milan, 1819, in-8°; — *Problema : Quali sono i mezzi più spediti, più efficaci, più economici per alleviare l'attuale miseria in Europa?* Milan, 1817, in-8°; — *Elementi di Filosofia, ad uso delle scuole*; Milan, 1818, 2 vol. in-8°; — *Dell' Ingiuria, dei danni, del soddisfacimento e relative basi de stima*; Milan, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a eu quatre éditions; — *Ideologia*; Milan, 1822, 2 vol. in-8°; — *Esercizio logico sugli errori di Ideologia e di Zoologia, o sia arte di trarre profitto dai cattivi libri*; Milan, 1824, in-8°; — *Riflessioni sull' opera intitolata :* L'Homme du Midi et l'homme du Nord, ou l'influence du climat, *del. sig. Bonstetten*; Milan, 1825, in-8°; — *Filosofia della Statistica*; Milan, 1826, 2 vol. in-4°; — *Esame d'un' opinione intorno all' Indole, estensione e vantaggi delle Statistiche*; Milan, 1826, in-8°; — *Scritti vari risguardanti la statistica e la publica economia, estratti dalla Biblioteca Italiana*; Milan, 1832, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Uomini illustri*, t. I. — *Dictionnaire de l'Économie politique.*

* **GIOLFINO** ou **GOLFINO** (*Niccolò*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Vasari lui donne à tort le nom d'*Ursino*. Il fut l'ami et peut-être l'élève du Mantegna. Il conserve encore la sécheresse des anciens maîtres, et il semble avoir pris des leçons de quelque miniaturiste, car il réussit moins bien dans les grandes figures que dans les petites. Ses compositions sont assez bien entendues; son coloris n'est pas très-vif, mais il est agréable et ne manque pas d'harmonie. Il a laissé à Vérone un grand nombre de fresques : à Sainte-Anastasie, il a peint la *Descente du Saint-Esprit*; à Saint-Bernardin, il a décoré une chapelle et la bibliothèque du couvent. Mais c'est surtout à Santa-Maria-in-Organo que l'on peut étudier ce maître. Au côté gauche de la grande nef il a représenté *Élie enlevé au ciel*; *La Mort de Goliath*; *Moïse portant les tables de la loi*, et *Pharaon englouti par la mer Rouge*. Une chapelle entière est peinte par le Giolfino; on y voit *La Pâque des Hébreux*; *La Cène*; *Pharaon submergé*; des *Anges tenant les instruments de la passion*, et plusieurs saints, *Saint François*, *saint Antonin*, *saint Philippe*, *saint Paul*, *saint Guillaume* et la *Madeleine*. Beaucoup de façades de maisons de Vérone ont été ornées par le Giolfino de fresques aujourd'hui plus ou moins conservées; la plus remarquable de ces peintures représente *Le Sauveur remettant les clefs à saint Pierre en présence des autres apôtres*. Les tableaux de ce maître sont plus rares que les fresques; le musée de Berlin possède de lui une *Vierge glorieuse*.

La maison qu'habitait Giolfino existe encore à Vérone; Mantegna, qu'il y avait reçu, en avait orné la façade de deux *Triomphes* presque effacés aujourd'hui, accompagnant une *Madone* peinte par Giolfino lui-même.

Giolfino fut le maître de Paolo Farinati, l'un des plus grands artistes de Vérone. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Bennassuti, *Guida di Verona*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

GIOLITO DE' FERRARI (*Gabriel*), imprimeur italien, vivait à Venise dans le seizième siècle. Il était originaire de Trino, ville du Montferrat, d'où Jean, son père, imprimeur lui-même, était venu s'établir à Venise, vers 1530. Giolito prétendait descendre des Ferrari de Plaisance, et sa noblesse lui fut confirmée par un diplôme de l'empereur Charles-Quint, en 1547. Il se fit une grande réputation comme imprimeur. Cependant ses éditions, remarquables par l'élégance des caractères, laissent beaucoup à désirer pour la cor-

rection. Il publia, par les conseils et avec l'aide de Porcacchi, les deux précieuses collections des historiens grecs et latins traduits en italien connues sous le nom de *Collana Greca* et *Collana Latina*. Il a imprimé, format in-4°, cinq éditions de Pétrarque, deux éditions de Dante : ces éditions, accompagnées de commentaires, sont très-estimées; trois éditions du Decameron de Boccace, etc. Parmi ses autres éditions, on cite surtout son *Imitation de Jésus-Christ,* publiée en 1556, 1557, 1559. La marque de Giolito était un phénix regardant le soleil, et brûlant sur un globe ailé avec les trois lettres G. G. F. De chaque côté des flammes sort une inscription portant : *Semper eadem;* autour du phénix on lit ces mots : *De la mia morte eterna vita i vivo*. Giolito laissa deux fils, Jean et Jean-Paul, qui furent imprimeurs comme lui. Jean Giolito a traduit en italien, *in versi sciolti*, le poëme de Sannazar *De Partu Virginis;* Venise, 1588, in-8°. On a encore de lui : *Vita del P. Ignazio Loyola, tradotta di spagnuolo in italiano;* 1586, in-4°.

Haym, *Biblioteca Italiana*.

* GIONIMA (*Simone*), peintre de l'école bolonaise, né à Padoue, en 1655, d'un père dalmate, qui avait aussi cultivé la peinture. Il fut élève à Bologne, de Cesare Gennari, et devint bon imitateur du Guerchin. Il passa plusieurs années à Vienne, où il exécuta avec succès des travaux importants. E. B—N.

Oretti, *Memorie*. — Crespi, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* GIONIMA (*Antonio*), peintre de l'école bolonaise, fils du précédent, né à Bologne, en 1697, mort en 1732. Il avait commencé la peinture sous son père, Simone, quand, celui-ci ayant été appelé en Allemagne, il dut continuer ses études d'abord sous Aurelio Milani, puis pendant plus longtemps sous Giuseppe Crespi. A l'âge d'environ trente ans, il peignit pour le palais Rannuzzi un très-grand tableau représentant l'*Histoire d'Aman*, qui, de l'avis de tous les connaisseurs, n'est éclipsé par aucun des tableaux de maîtres qui l'entourent, et l'emporte sur plusieurs par le mérite de l'invention et surtout par l'éclat du coloris. On vante aussi beaucoup son tableau de *Saint Florien,* qui a été gravé par Mattioli. On voit aussi de lui à l'église des Célestins des enfants et quelques autres figures à fresque. Sans aucun doute, Gionima fût devenu une des gloires de son école s'il n'eût été enlevé à l'art par une mort prématurée. E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Guida di Bologna*.

GIORDANI (*Vitale*), mathématicien italien, né à Bitonte (royaume de Naples), le 13 décembre 1633, mort à Rome, le 5 mai 1691. Ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, lui firent donner une bonne éducation; mais il ne montra aucun goût pour l'étude. Son indolence et sa mauvaise conduite lui attirèrent de la part de ses parents des reproches et des mauvais traitements. Pour s'y soustraire, il s'enfuit à Tarente. Là il se maria avec une femme qui n'était pas plus riche que lui; et comme il n'aimait guère le travail, il tomba dans une extrême misère. Un de ses beaux-frères lui reprochant son oisiveté, il se jeta sur lui, et le tua. Ce meurtre l'obligea à s'enfuir; il s'embarqua sur un vaisseau qui partait pour Venise. Il s'engagea sur la flotte qui allait guerroyer contre les Turcs. Il avait alors vingt ans. Après diverses aventures, il devint secrétaire de l'amiral vénitien, et dut s'occuper de comptabilité, ce qui le mit dans la nécessité d'apprendre l'arithmétique. En étudiant cette science, il y prit goût, et résolut de s'y consacrer entièrement. Il se rendit à Rome, obtint une place dans la garde du château Saint-Ange, et dévora tous les livres de mathématiques qui lui tombaient sous la main : ses dispositions extraordinaires lui procurèrent des protecteurs qui lui fournirent de quoi étudier librement. La reine Christine de Suède le nomma son mathématicien, et en 1666 il fut choisi pour enseigner les mathématiques à l'Académie de Peinture et de Sculpture que Louis XIV venait de fonder à Rome. Enfin, il eut en 1685 la chaire de mathématiques au collége de la Sapience, et fut élu en 1691 membre de l'Académie des Arcades. On a de lui : *Corso di Matemat.,che comprende Euclide restituto;* Rome, 1680, 1686, in-fol.; — *De componendis gravium momentis;* Rome, 1685, in-fol. ; — *Fundamentum doctrinæ motus gravium;* Rome, 1686, 1715, in-fol.; — *Ad Hyacinthum Christophorum Epistola;* Rome, 1705, in-fol.

Crescimbeni, *Vite degli Arcadi*, t. III. — Nicéron, *Mémoires des hommes illustres*, t. III.

GIORDANI (*Pietro*), littérateur italien, né à Plaisance, en 1774, mort à Parme, le 2 septembre 1848. D'abord destiné à la carrière d'avocat, il fit son droit; mais des contrariétés de famille le décidèrent à entrer dans l'ordre des Bénédictins. Il y resta jusqu'en 1800; à cette époque il quitta le couvent pour l'enseignement, et fut nommé professeur d'éloquence latine et italienne à l'université de Bologne. Un panégyrique de Napoléon, qu'il publia en 1808, lui valut la place de secrétaire de l'Académie de cette ville. Il garda cette position jusqu'au rétablissement de l'autorité pontificale en 1815, et depuis lors il vécut dans la retraite. Outre son *Panegirico de Napoleone,* Bologne, 1808, Brescia, 1810, in-8°, et quelques autres écrits de circonstance, Giordani a composé un grand nombre d'articles pour la *Biblioteca Italiana;* ils ont été réunis en un volume in-16; Milan, 1817. L'édition la plus complète jusque ici des *Œuvres* de Giordani est celle de Florence, 1846, 2 vol. M. Ant. Gussalli, ami de l'auteur, a commencé à Milan, 1854, une édition de tous les ouvrages publiés ou inédits de Giordani. La correspondance déjà publiée forme quatre volumes.

Ant. Gussalli, *Vita di P. Giordani*, en tête des *Opere edite e postume;* Milan, 1854.

GIORDANO (*Stefano*), peintre sicilien né à

Messine, vivait en 1552. Il fut un des meilleurs élèves de Polidoro, et adopta avec succès la manière du Caravaggio. Il peignit en 1541 pour le monastère de San-Gregorio de Messine une *Cène*, qui est admirée de tous les connaisseurs.

Filippo Hackert, *Memorie de' Pittori Messinesi*; Naples, 1792, in-4°.

* **GIORDANO** (*Stefano*), peintre de l'école napolitaine, né à Messine, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut élève de Polydore de Caravage, qui, échappé au sac de Rome en 1527, était venu, après un court séjour à Naples, s'établir en Sicile, où il répandit le goût de l'école de Raphael. En 1541, Giordano exécuta pour le couvent de Saint-Grégoire de Messine une grande *Cène*, tableau qui suffirait pour lui assurer un rang honorable parmi les plus habiles élèves de Polydore. E. B—N.

Hackert, *Memorie de' Pittori Messinesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani*.

GIORDANO (*Luca*), surnommé *Luca, fa presto*, né à Naples, en 1632, mort dans la même ville, le 12 janvier 1705. Il était d'origine espagnole, et fils d'Antonio Giordano (1), assez mauvais peintre ou même marchand de tableaux. Antonio faisait, avec plus de zèle que de bonheur, des copies d'après les ouvrages des maîtres à la mode. Il eût été incapable de donner à son fils les préceptes de son art : mais il avait pour voisin le célèbre Ribeira. Le jeune Luca, dès l'âge de sept ans, visitait les ateliers du grand maître; durant neuf années, il profita de ses leçons, de son exemple, et à seize ans étonnait Naples par la perfection et la vigueur de son crayon. Il quitta alors furtivement la maison paternelle, et s'en alla à Rome, où il entra dans l'atelier de Pietro de Cortona. Entre la fougue, la vigueur, le coloris chaud de Ribeira et la touche claire, harmoniée, gracieuse, jusqu'à l'afféterie de Cortona, il y avait une immense distance. Cependant Luca Giordano se plia facilement à cette nouvelle manière, et, abandonnant les teintes accusées de son premier maître, renonça presqu'à faire sentir les ombres.

Antonio Giordano n'avait pas tardé à se préoccuper de l'absence de son fils. L'intérêt plus encore que l'amour paternel le guida dans ses recherches. Il retrouva Luca dessinant dans l'église de Saint-Pierre, et jouissant déjà d'une belle réputation. Ses dessins surtout étaient fort recherchés. Il raconte lui-même que dès cette époque il avait dessiné douze fois les salles et la loge de Raphael, près de vingt fois la *Bataille de Constantin*, peinte par Giulio Romano, outre une quantité d'ouvrages de Buonarotti, de Polidoro et d'autres maîtres. Antonio consentit à laisser son fils trois années chez Pietro de Cortona, puis ensemble ils visitèrent Parme, Venise, Florence et les principales villes de l'Italie septentrionale. Ce voyage fut fatal à Luca Giordano, et, sous l'influence intéressée de son père, il perdit toute originalité. Antonio abusa du talent de son fils, et lui fit faire une quantité de pastiches plus ou moins exacts, qu'il revendait ensuite comme des originaux. Dominici rapporte que Luca étant convalescent, à la suite d'une grave maladie, causée par trop d'assiduité, son père ne lui laissait pas même le repos, et afin qu'il n'interrompît pas son travail, il lui introduisait les aliments dans la bouche, ainsi « qu'on eût pu faire pour un merle ou un passereau, » lui criant toujours dans les oreilles ces mêmes mots : *Luca, fa presto!* Et depuis lors les étudiants de Rome ne l'appelaient plus autrement que *Luca, fa presto*, surnom qui lui a tenu lieu de nom de famille dans plusieurs ouvrages. Les toiles du jeune peintre, humides encore, passaient entre les mains des amateurs empressés. L'avidité de son père imprima au talent de Luca une promptitude étonnante, et lui mérita justement un second surnom; celui de *Fulmine di Pittura*. Francesco Solimène fait remarquer que cette grande célérité venait moins de l'agilité de sa main que de la vivacité de son imagination. En effet, dès le début il embrassait son sujet, le composait dans sa pensée, et ses doigts ne faisaient plus qu'exécuter activement ce qui existait dans son cerveau (1). Les détails l'arrêtaient peu; aussi ses compositions pèchent-elles généralement soit par leur mesquinerie, soit par des réminiscences des maîtres qui l'avaient précédé. « On l'appela aussi, dit Lanzi, le *Protée de la Peinture*, à cause du talent particulier qu'il eut de contrefaire toutes sortes de manières, effet d'une mémoire vivement frappée de ce qu'il avait une fois vu. » Son atelier devint une mystérieuse officine, où il confectionnait des Raphael, des Guide, des Veronèse, des Espagnolet, des Bassano, des Titien, des Tintoret, des Rubens, et jusqu'à des Albert Durer. Ces tableaux en imposaient aux connaisseurs et même à ses rivaux, qui cependant devaient être en garde contre de pareilles supercheries. Ces sortes de pastiches ont été depuis évalués, dans les ventes, à un prix bien supérieur aux productions improvisées du Giordano.

Antonio Giordano ramena son fils dans sa patrie, et lui fit épouser Margarita Ardi. Luca perdit peu de temps dans les douceurs de l'hyménée, et bientôt les palais et les églises de Naples se remplirent de ses peintures. Son coloris, devenu aimable, doux et facile, fit recher-

(1) C'est à tort qu'Houbraken et après lui quelques biographes le font fils de Hans Jordaens de Delft surnommé *Potlepel*. Ce peintre hollandais était né en 1616, et n'avait que seize ans de plus que Luca Giordano.

(1) « Pour donner, rapporte M. Charles Blanc, une idée de la promptitude d'exécution de Luca Giordano, on a raconté l'anecdote suivante, qui, par son exagération même, peut servir à caractériser l'homme : un jour qu'il était à l'œuvre dans son atelier et qu'il peignait *La Cène*, son père l'appelle pour prendre sa part du dîner. « Je descends, répond Giordano, du haut de l'escalier, j'ai fini le Christ; il ne me reste plus à peindre que les douze apôtres. »

cher ses œuvres de toute l'Italie. On reprochait bien à ses madones un air de tendre coquetterie, et à ses Enfants-Jésus le malin sourire de Cupidon : à cette époque les artistes aimaient à mêler la mythologie aux croyances catholiques. La foi ardente, mais sobre des anciens maîtres, avait disparu; l'art n'était plus dans la vérité, il était dans la grâce; et Giordano sut plaire. C'est vers cette époque que ce peintre a produit ses œuvres les plus vantées : *Saint Nicolas* (1655), où il s'efforça d'imiter Véronèse; — *La Nativité*, dans le style de Guido Reni, pour l'église Santa-Teresa de Naples; — *Saint Thomas de Villeneuve*, réminiscence du Titien; — la *Chute des Anges rebelles*, et bien d'autres tableaux qui ne lui coûtèrent que quelques matinées. « Le *Saint François-Xavier instruisant les Indiens*, qui orne le maître autel des Jésuites, à Naples, est de ce nombre. L'artiste avait promis aux religieux de leur livrer ce tableau le jour de la fête du saint; mais, occupé ailleurs, il avait laissé arriver les dernières heures du délai. Déjà les Pères murmuraient, lorsque Giordano, saisissant son pinceau, leur fit un saint François-Xavier en un jour et demi. Cette fois, ajoute M. Charles Blanc, le *Fa presto* méritait bien son nom! » Giordano peignit aussi, vers la même époque, la *coupole de Santa-Brigita,* et pour les PP. Girolami de San-Felipe-di-Neri *Les Marchands chassés du temple*. Dans cette vaste composition, il confia à Mascatiello, peintre de perspective, le soin d'exécuter l'architecture. On place au-dessus de tous ses autres ouvrages ceux du trésor de la Chartreuse. Ils sont empruntés à l'histoire sacrée; Luca Giordano les exécuta dans la maturité de l'âge, et les amateurs y trouvent la réunion de toutes ses qualités si diverses. On remarque surtout l'*Exaltation du serpent d'airain dans le désert*. La vogue de Giordano se répandit dans toute l'Italie, et chaque ville voulut posséder un morceau de ce grand artiste. Florence l'appela en 1679 et en 1682. La première fois il y peignit la *coupole de la chapelle Corsini* dans l'église del Carmine; la seconde, il décora à fresque la *galerie* et la *voûte de la Bibliothèque Riccardi*, outre de nombreux travaux qu'il fit pour d'autres monuments publics ou collections particulières, principalement pour la maison des Rossi. Les *Bacchanales* qu'il avait peintes pour cette famille furent depuis transférées au palais Capponi. Giordano travailla aussi pour Côme III de Médicis, sous les yeux duquel il exécuta une grande toile avec une rapidité merveilleuse : le grand-duc le remunéra splendidement.

En 1692, le roi d'Espagne, Charles II, appela le Giordano à sa cour. Il lui offrit cent doublons par mois, et toutes les facilités d'une existence luxueuse pour lui et sa famille. Le peintre avait alors soixante ans; mais entraîné par l'amour du gain, qui dominait surtout sa vie, il s'embarqua à Naples sur une galère royale avec un de ses fils, son neveu, son confesseur et deux de ses élèves, Aniello Rossi et Matteo Pacelli. Il arriva à Madrid au mois de mai; six carrosses furent envoyés pour le transporter, lui et ses gens. Son entrée fut triomphale: il fut logé à l'Alcazar. Le roi le reçut magnifiquement; « et, dit M. Charles Blanc, si l'Italie avait été généreuse pour lui, l'Espagne se montra prodigue ». Chargé de décorer le grand escalier de l'Escurial, il y peignit à fresque diverses scènes empruntées à l'histoire de Charles V et à celle de Philippe II. Il termina ensuite les peintures de la chapelle, commencées au seizième siècle, par le peintre génois Cambiasi. Il en orna les coupoles et les murs d'une innombrable quantité de sujets, empruntés pour la plupart à l'histoire de Salomon. Il y jeta aussi, d'une main hardie, la *Mort de la Vierge; — Le Jugement dernier; —* le *Passage de la mer Rouge; —* le *Triomphe de l'Église militante* et vingt autres vastes compositions, dont la moindre eût suffi pour illustrer un artiste. Ce gigantesque travail lui coûta à peine deux ans; aussi Palomino s'écrie-t-il en parlant de ce magique pinceau : « Lo que el hacia en un dia, no lo hacia otro en una semana ! » et ailleurs : « Podemos decir que Luca Jordan fue padre de la historia con el pincel, como Herodoto lo fué con la pluma. »

Giordano décora ensuite San-Antonio de los Portuguès, le palais du Buen-Retiro, la cathédrale de Tolède, Nostra-Senora de Atocha, la salle des ambassadeurs au palais de Madrid. Il peignit encore pour la reine mère une *Nativité du Christ*, regardée comme un chef-d'œuvre parmi même les plus belles productions. Suivant Mengs, ce tableau se rapproche tellement de ceux de Raphael que « quiconque ne connaît point la beauté essentielle de cet auteur, est trompé par l'imitation du Giordano ».

Charles II combla son peintre de faveurs, de titres et de richesses. Ce monarque étant mort (1er novembre 1700), le Giordano ne trouva pas dans Philippe V un protecteur aussi généreux. Cependant il exécuta pour la cour quelques peintures, pour la plupart envoyées en France ou données en cadeau à des établissements religieux. Il quitta alors l'Espagne (février 1702), et regagna sa patrie, par la voie de terre. Il s'arrêta successivement à Gênes, à Florence, puis à Rome, où le pape Clément XI lui fit un accueil brillant. Enfin, Giordano revit sa patrie, mais il y mourut presque aussitôt, d'une fièvre putride, laissant à partager entre ses trois fils et ses six filles une fortune immense.

Le talent du Giordano a été diversement apprécié : on ne peut lui refuser une facilité d'exécution et d'imitation sans exemple; mais on doit déplorer qu'il ait employé son talent à faire des copies ou des rapprochements de style dans le seul but de vendre ses produits sous le nom des maîtres ses devanciers dans l'art, et même

de ses émules. Ici le coupable fut Antonio Giordano, qui abusa de son influence pour exploiter son fils et lui inspirer l'amour du lucre. Mais les critiques sérieux reprochent à Giordano une faute plus grave, à cause de ses résultats, celle d'avoir amené en Italie, en Espagne et, dans de certaines limites, en France même, la décadence de la peinture. En effet Giordano avait pour maxime « que celui qui plaît au public est toujours bon peintre, et que le public est plus facilement séduit par le coloris que par le dessin. » Ces paroles sont d'un marchand, mais non d'un artiste, et, chose étrange, Giordano s'écarta complétement de son axiome. Son ton n'est pas assez vrai dans les teintes, et beaucoup moins encore dans le clair-obscur, où il se fit une manière idéale et arbitraire. Il plaît par une certaine grâce et une illusion adroitement ménagée, que nul peintre n'a su égaler, c'est là son grand mérite; mais, ainsi que le fait justement remarquer M. Paul Mantz, ses personnages reproduisent toujours les mêmes types; sujets religieux et scènes amoureuses, mythologies ou saintetés, c'est toujours le même sourire et le même air de fête. Il faut pourtant excepter ses premières œuvres, qui, sous l'inspiration de Ribeira, ont une sorte de teinte sombre et brutale; nous citerons comme conservant ce cachet vigoureux de l'école hispano-napolitaine son tableau des *Forgerons*.

Il serait trop long de donner la nomenclature complète des œuvres d'un peintre aussi fécond et dont beaucoup de toiles ont été attribuées à d'autres maîtres. Le musée du Louvre possède *La Présentation de Jésus au Temple*; — *Jésus enfant, acceptant les instruments de la Passion qui lui sont apportés par des anges*, composition bien inférieure à celle d'Andrea del Sarto sur le même sujet; — *Mars et Vénus*. Le musée de Madrid est, suivant M. Viardot, riche de cinquante-sept tableaux du Giordano, parmi lesquels on distingue *La Sainte Famille* (genre de Raphael); — *Le Songe de Joseph* (dans la manière et la couleur du Guerchin); — *Le Baiser de Judas*, dont le faire affecte le soin minutieux de l'école hollandaise; — *L'Allégorie de la Paix* (qui se rapproche du Rubens). Le musée de Naples ne contient plus qu'une douzaine de tableaux du Giordano et des moins remarquables. Celui de Dresde en compte dix-neuf, parmi lesquels : *Abraham congédiant Agar*; — les *Noces de Persée et d'Andromède*; — *Loth et ses filles*. La galerie du Belvédère à Vienne contient aussi treize tableaux du Giordano : il faut mentionner seulement la *Victoire de l'archange saint Michel* (1666). Dans les musées de Florence, de Berlin, de Copenhague, de Stockholm, à Lyon, à Toulouse, à Rouen, à Montpellier, à Lille, à Grenoble, presque partout enfin on retrouve des toiles de ce maître fécond; la majeure partie en est signée JORDANVS F.

On connaît de lui quelques dessins à la plume et au bistre. Il a fait aussi quelques gravures; son burin est léger et facile. Les principales sont : le *Sacrifice d'Élie*; — le *Repos en Égypte*; — *Le Christ au Temple*; — *Marie au tombeau*; — *Le Christ et la femme adultère*; — *Sainte Anne au ciel*. Les épreuves avant la lettre sont extrêmement rares.

Quelques-unes de ses gracieuses compositions et principalement ses Madones, ses Vénus, ses femmes nues, ont été gravées par Bartolozzi, Beauvarlet, Pierron, Basan, Smith, etc. Quant au prix des tableaux du Giordano, il est plutôt en rapport avec l'abondance de leur auteur qu'avec leur mérite. Nous en citerons deux exemples : *Diane et Actéon* (vente de J. Laffitte, 1832), 2,111 francs; — *L'Assomption de la Vierge* (vente Louis-Philippe, 1853), 775.

Un maître aussi fantaisiste que Giordano ne pouvait guère faire de bons élèves. Suivant ses préceptes, tous travaillèrent vite et d'inspiration; quelques-uns cependant méritent une mention particulière, et dans l'ordre de réputation, après Paolo de Matteis, viennent Tommaso Fasano, Nicollò et Aniello Rossi, Matteo Pacelli, Giuseppe Simonelli, Andrea Miglinico, et l'Espagnol Franceschitto.

A. DE LACAZE.

Giampietro Bellori, *Vita de' Pittori*, etc., p. 367. — Bernardo de' Dominici, *Vite de' Pittori*, etc., *Napolitani* (1742). — Palomino, *Teorica e Pratica della Pittura*. — William Stirling, *Annals of the Artists of Spain* (1848). — Fra Francisco de los Santos, *Descripcion de los excelentes Pinturas al fresco conque la Magestad del Rey nuestro senor Carlos II*, etc. — Don Antonio Conca, *Descrizione deporica della Spagna*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexikon*. — Bartsch, *Le Peintre graveur*, XXI. — Chev. Antoine-Raphael Mengs, *Opere diverse*, t. II, p. 67. — D'Argenville, *Abrégé de la Vie des plus fameux Peintres* (1762), t. II, p. 268. — Lanzi, *Storia della Pittura*, t. I, 278; et II, 419-427. — Paul Mantz, dans l'*Histoire des Peintres*, n° 143. — Otto Mündler, *Analyse critique de la notice des tabl. ital.*, p. 100.

GIORDANO (*Sofia*), peintre piémontaise, née à Turin, en 1779, morte dans la même ville, le 14 mai 1829. Née de parents pauvres, elle trouva des protecteurs dans le peintre italien Palmieri et le banquier J.-J. Vinay. Le dernier la plaça à Rome, dans l'atelier de Mme de Maron, sœur de Raphael Mengs. Sophie Giordano avait alors dix-neuf ans; elle se perfectionna rapidement dans le dessin, et apprit le pastel et la miniature. Elle produisit dans ces deux genres un grand nombre de bonnes copies des grands maîtres. En 1801 elle revint habiter à Turin, chez son protecteur, et fut reçue membre de l'Académie de cette capitale; elle faisait déjà partie de celle de Saint-Luc à Rome. En 1803, elle épousa le chirurgien Giordano, dont elle eut deux enfants. On connaît de Sofia Giordano : *Une Bacchante*, pastel, d'après l'Albane; plus tard l'auteur reproduisit le même sujet à l'huile; — *Flore* (pastel); — *Béatrix Cenci*, portrait au pastel; — *La Charité*, miniature d'après Albani; — *La Fortune*, miniature d'après Guido Reni; — Une *Madone*, d'après le même; — *Saint Michel*, d'après le même; — une *Vénus*, d'après le Titien; — son propre *portrait*, pour l'Acadé-

mie de Saint-Luc; — *Mme Vinay-Righini et ses trois filles*, pastel de grande dimension; — le *banquier Vinay*, pastel; — l'*Empereur Napoléon*, portrait au pastel; — le *Chirurgien Giordano*, id.; — le *Professeur Vaselli*, id.; — l'*Abbé Denina*, id., à l'huile, etc. A. DE L.

Enciclopedia di Turino.

GIORDANO (*Dominique*), érudit italien, vivait au commencement du dix-huitième siècle à Naples. Son principal ouvrage est intitulé : *Delectus Scriptorum Rerum Neapolitanarum, qui partim nunc primum editi partim emendatiores prodeunt*; Naples, 1735, in-fol. Ce livre, assez rare en France, contient : l'*Histoire de Vola*, par A. Zeoni, l'*Histoire de la Calabre*, par G. Barri, ainsi que plusieurs dissertations sur les antiquités de quelques villes du royaume de Naples. E. G.

Biografia universale (édit. de Venise).

* GIORGETTI (*Giacomo*), peintre de l'école romaine, né à Assise, vers 1620, mort vers 1697, élève de Lanfranc. Cet habile artiste n'ayant jamais travaillé que dans sa ville natale et aux environs, est moins connu qu'il ne mériterait de l'être. Ses ouvrages sont en général plus finis et d'un coloris plus agréable que ceux de son maître; mais ils leur sont de beaucoup inférieurs sous les autres rapports; on reproche surtout à ses figures d'être lourdes et sans élégance. Dans l'église inférieure de Saint-François à Assise, on voit de lui plusieurs fresques assez importantes. Au plafond de la sacristie il a peint la *Gloire de saint François*; mais c'est à tort que les traits de la vie de la Vierge qui décorent les murailles lui ont été attribués; ils sont de Cesare Serméi. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Descrizione del Santuario di Assisi*.

GIORGI (*Marino*), cinquante-unième doge de Venise, né en 1231, mort le 22 ou 23 juin 1312. On ignore les particularités de sa longue vie. Il appartenait à une famille patricienne de Venise, mais n'était pas du nombre des électeurs au dogat lors de la mort de Pietro Gradenigo. Plusieurs factions rivales se disputaient le pouvoir. D'un commun accord, ajournant leurs brigues, elles élurent (12 août 1312) Marino Giorgi, qui était déjà octogénaire. Ce vieillard n'occupa le trône que dix mois et dix jours (1). Son règne n'est signalé que par une entreprise infructueuse pour réduire Zara; cette ville s'était révoltée pour la sixième fois, s'autorisant de la bulle du pape Clément V, rendue en 1308, qui avait délié les sujets de la République Vénitienne de toute fidélité envers leur métropole; Giovanni Soranzo fût le successeur de Marino Giorgi.

Andrea Navigiero, *Storia Veneziana*. — Muratori, *Annales Ital.* — Marino Sanuto, *Vite de' Duchi*. — Julio Faroldo, *Annali Veneti*. — P. Daru, *Histoire de la République de Venise*, t. Ier, p. 424.

GIORGI (*Bernard*), poëte latin moderne, né à Venise, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il exerça diverses charges publiques, entre autres celle de gouverneur de Padoue. On a de lui divers opuscules poétiques, dont le principal mérite est la rareté; ils sont plus connus des bibliographes que des littérateurs. Les plus recherchés sont : *Epistola ad Octavium Stephanum de vita solitaria et tranquilla*; Venise, 1537, in-4°; — *Selectæ IV Epistolæ; aliquot item de Sacro-Sancto Paulo max. pont. Elogia*; Venise, 1538, in-8°; — *De Paulo III, max. Roman. pont., Opuscula*; Venise, 1538, in-8°; — *Epitome Principum Venetiorum*; Venise, 1547, in-4°; — *Epitaphia et epigrammata aliquot quæ dum prætorem Patavii ageret, obiter composuit*; Venise, 1558, in-4°; — *Periocha in XIV publicas solennitates*; Venise, 1559, in-8°.

Renouard, *Annales des Aldes*. — Van Praet, *Catalogue*, 2e part., t. III.

GIORGI (*Dominique*), érudit et bibliographe italien, né en 1690, près de Rovigo, mort en 1747. Nommé conservateur de la belle bibliothèque du cardinal Imperiali, il eut des rapports fréquents avec les savants prélats de Rome, qui éveillèrent sur lui l'attention des souverains pontifes. Innocent XIII et Benoît XIII l'employèrent à la composition de plusieurs travaux sur les antiquités ecclésiastiques. Benoît XIII le récompensa en 1727 par l'abbaye de Sanolongo. En 1737, Giorgi perdit sa place de bibliothécaire, par la mort du cardinal Imperiali; pour le retenir à Rome, Clément XII lui confia alors différents travaux. Benoît XIV le fit entrer parmi les prélats de sa maison; dans les diverses académies fondées par ce pape, il y eut toujours un siége réservé à Giorgi. Ses principaux ouvrages sont : *De antiquis Italiæ Metropolibus*; Rome, 1742, in-4°, ouvrage dirigé contre plusieurs assertions de Maffei. — *De Origine metropolis Ecclesiæ Beneventanæ*; Rome, 1725, in-4°; — *De Cathedra episcopali Setiæ civitatis*; Monte-Fiascone, 1727, in-4°; — *De Liturgia Romani Pontificis in solemni celebratione missarum*; 1731-1744; ibid., 3 vol. in-fol. — *Vita Nicolai V*; ibid., 1742, in-4°; — *Catalogo della Libraria Capponi*; ibid., 1747, in-4° : ce catalogue ne donne le relevé que des livres italiens et des manuscrits de la riche bibliothèque du marquis de Capponi, laquelle a été depuis réunie à celle du Vatican. Giorgi aussi avait des droits à la reconnaissance du monde savant pour son édition des quatre livres *De Varietate Fortunæ*, dont trois étaient inédits, et de cinquante-sept lettres inédites de Pogge, édition faite à Paris, 1723, in-4°. E. G.

Raccolta Calogeriana, t. XLI.

GIORGI (*Alexandre*), érudit italien, né à Venise, le 11 septembre 1747, mort le 14 juillet 1779. Sa famille était d'ancienne souche patricienne. A dix-sept ans il entra chez les jésuites.

(1) C'est par une erreur d'impression évidente qu'Andrea Navigiero le fait gouverner dix ans et dix jours.

Les belles-lettres l'attirèrent d'abord ; ensuite il fut absorbé par l'étude de la théologie. Après la suppression de son ordre, en 1773, il quitta Parme, où il avait été envoyé comme professeur, et revint à Venise. Bientôt il accepta une place de précepteur auprès des neveux du marquis Bevilacqua, à Ferrare. Ces nouvelles occupations n'arrêtèrent pas son ardeur pour l'étude ; il consacrait souvent la nuit à compléter ses connaissances en littérature, en philosophie et en théologie. De plus, il était en correspondance suivie avec plusieurs savants distingués de l'Italie. Il venait de les engager à se réunir à lui pour la rédaction d'une encyclopédie italienne, lorsque des infirmités, causées depuis longtemps par ses veilles continuelles, amenèrent sa mort, à l'âge de trente-deux ans. Giorgi écrivait parfaitement le latin ; cependant, il prétendait, avec D'Alembert, qu'il n'était pas possible aux modernes de saisir toutes les finesses de la langue latine. Il eut sur cette question une discussion par lettres avec son ami Vannetti ; selon Ginguené on n'aurait jamais traité de question littéraire avec plus d'esprit et d'aménité. Giorgi s'était rendu maître des problèmes les plus épineux de la métaphysique et de la théologie ; ce genre d'étude, qui rend ordinairement indifférent à tout ce qui tient à la forme du langage, n'empêcha pas Giorgi d'acquérir un goût littéraire des plus sûrs. Ses ouvrages sont : *Del modo d'insegnare a' fanciulli le due lingue italiana e latina ;* Ferrare, 1775, in-8° ; — *Prodromo della Nuova Enciclopedia Italiana ;* Sienne, 1780, in-4° ; — *Lettere tre 1° dello stato della poesia italiana, 2° dell' Ariosto, 3° de Shakespear ;* Ferrare, 1779. E. G.

Clem. Vannetti, *Commentarius de Vita Al. Georgii ;* Sienne, 1779.

GIORGI (*Antoine-Augustin*), philologue italien, né en 1711, à Santo-Mauro près Rimini, mort à Rome, le 4 mai 1797. Entré dans l'ordre de Saint-Augustin en 1727, il devint procureur général de l'ordre, et occupa ce poste pendant dix-huit ans. Il fit disparaître de vieilles routines scolastiques qui régnaient encore dans les écoles dirigées par des augustins. Son zèle pour le maintien de la pureté de la foi le porta à prendre part à diverses discussions théologiques, et vers la fin de sa vie il soutint une vive polémique contre le P. Paulin de Saint-Barthélemy, à propos de la religion des Brahmes. Il professa la théologie en divers lieux, et notamment à Rome, au grand collége, où il avait été appelé par le pape Benoît XIV. Ce pontife le chargea de faire l'apologie de l'*Histoire du Pélagianisme* du cardinal Noris, que les théologiens espagnols avaient mise à l'index ; il fut tellement satisfait de la manière dont ce travail fut exécuté, qu'il confia à l'auteur la direction de la Bibliothèque Angélique et l'admit au nombre des savants qu'il consultait sur les affaires ecclésiastiques. Giorgi avait étudié onze langues, parmi lesquelles on cite le grec, l'hébreu, le chaldéen, le samaritain, le syriaque. Mais son érudition était plus variée que profonde. Sans savoir un mot de thibétain, sans même en connaître les lettres, il trouva moyen d'écrire sur cette langue un fort volume in-4°, intitulé : *Alphabetum Thibetanum, missionum apostolicarum commodo editum ;* Rome, 1762 : c'est un recueil indigeste de dissertations sur l'alphabet, l'orthographe, la syntaxe de la langue thibétaine. L'auteur, non content d'y insérer le texte de diverses prières et la traduction latine de priviléges accordés aux missionnaires catholiques, a grossi son ouvrage de recherches sur la religion, la cosmogonie des Thibétains, sur l'histoire civile et religieuse, sur la géographie du Thibet, le tout accompagné de citations, qui ne prouvent rien et qui n'ont pas toujours rapport au sujet, et enfin d'une réfutation de diverses opinions de Beausobre relatives au manichéisme. Cet ouvrage renferme cependant des notions intéressantes, que Giorgi a tirées de documents recueillis et déposés au collége de la Propagande par les PP. Horace de Pinabella et Cassien de Macerata. Amaduzzi a fait un abrégé de l'*Alphabetum ;* les principaux passages du même livre ont été extraits, traduits en allemand et insérés dans la *Bibliothèque historique* de Gatterer, t. V, VI, VII, et dans le *Recueil de Géographie et de Voyages* par Fabri ; Halle, 1783, in-8°. On a encore de Giorgi : *Fragmentum Evangelii S. Johannis græco-copto-thebaicum sæculi IV*, traduit en latin ; Rome, 1789, in-4° ; — *De Miraculis sancti Coluthi et reliquiis actorum sancti Panesniv, martyrum, fragmenta duo, alterum auctius, alterum nunc primum editum ;* Rome, 1793, in-4°, à propos duquel on publia à Paris : *Manuscrits anciens précieux à la doctrine de l'Église et à la pratique du culte catholique, nouvellement publiés à Rome, sous ce titre :* Fragmenta, etc. ; — *De Inscriptionibus Palmyrenis quæ in Musæo Capitolino adservantur interpretandis Epistola ;* Rome, 1782, in-8°, insérée aussi dans le t. IV du *Musæum Capitolinum ;* Rome, 1782 ; — des lettres sur la dévotion au sacré cœur de Jésus ; — des traités sur les traductions arabes et syriaques de la Bible ; — et d'autres écrits imprimés dans divers recueils.

Fontani, *Elogio del P. Giorgi ;* Florence, 1798, in-4°. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XVIII, p. 11-80.

GIORGI. *Voy.* GEORGES, rois de GÉORGIE.

* **GIORGINI** (*Giovanni*), chimiste italien, né à Carpi (duché de Modène), en 1821. Il commença ses études au séminaire de Carpi, et les acheva à l'université de Modène, où il fut nommé, en 1847, professeur adjoint à la chaire de chimie. En 1853 il obtint la chaire de chimie au Lycée de Reggio (duché de Modène). Parmi ses nombreux et importants travaux, qui lui ont valu d'être associé à diverses sociétés savantes, nous citerons : *Nuovi mezzi di redurre i metalli nobili e specialmente l'argento ;* dans l'*Annuario*

chimico Italiano et dans l'*Indicatore Modenese*; — *Memoria su di un liquido atto ad inargentare anche senza l'applicazione della elettricità*; dans les *Memorie di Fisici, Chimici e Naturalisti Italiani*, de Zantedesoni; Venise; — *Metodo per distruggere le impronte argentifere dalla biancheria e dalla pelle*; dans les *Annali di Chimica applicata*, etc., de Giovanni Polli; Milan; — *Elementi di Chimica minerale, etc., del Dr Ferd. Hoefer*, traduit du français en italien, avec des notes et additions; Modène, 1845-6 : cet ouvrage sert de texte à l'enseignement public dans le duché de Modène; — *Annuncio ragionato bibliografico sul merito d'una nuova opera del Dr Ferd. Hoefer* intitulé *Histoire de la Chimie depuis les temps les plus reculés*, etc., etc.; Modène, 1849; — *Analisi di un acqua minerale solfurea esistente in Gesso*, lettre adressée à Paolo Gaddi; dans l'*Indicatore Modenese*; — *Rapporto al reale ministro dell' interno di Modena sulla prima comparsa e grado di sviluppo della oidica malattia delle uve nel ducato di Modena*; 1851; — *Memoria su i vini fatti senz' uva e sulle esperienze seguite su medesimi nell' intendimento di stabilirne il loro merito industriale*; dans les *Mémoires de la Société Agronomique de Reggio*; — *Prove esperimentali sulla torba nell' intendimento di cavarne utili prodotti industriali*; dans le *Messaggiere Modenese*; — Des articles agronomiques, botaniques et biographiques dans divers recueils. B. B.

Documents particuliers.

* GIORGIO (N***), peintre italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Dans le vestibule de la sacristie de l'église du Gesù, à La Mirandole, est une *Madone avec saint Joseph et saint Jean évangéliste*, portant cette inscription : P. T. F. GEORGIVS M D. XXXV. Ce tableau, qui a un peu souffert, paraît par son style appartenir à l'école bolonaise. E. B—N.

Campori, *Gli Artisti Italiani e stranieri negli Stati Estensi.*

* GIORGIO *de Florence*, peintre de l'école florentine, vivait de 1314 à 1325. Il fut, selon toute apparence, élève du Giotto, dont le premier il introduisit le style en Piémont, où il fut appelé par le comte de Savoie Amédée V. Si l'on en croit les savantes recherches du baron Giuseppe Vernazza, il aurait peint *à l'huile*, en 1314 au château de Chambéry, en 1318 à Borghetto, et en 1325 à la chapelle du palais de Pinerolo. Si le fait est vrai, il démentirait tous les systèmes reçus sur l'époque de l'invention de la peinture à l'huile. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Vernazza, *Notizie spettanti alle arti del disegno.* — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres.*

GIORGIO (*Francesco* ou *Cecco* DI). Voy. MARTINI (*Francesco di Giorgio*).

GIORGIONE (*Giorgio* BARBARELLI, dit LE), célèbre peintre italien, né à Castelfranco (1) (Marche trévisane), en 1478, mort à Venise, à la fin de 1511. Selon tous ses biographes, il dut son surnom à sa taille avantageuse, à sa belle figure, à son courage, à son caractère entreprenant (2). Peintre éminent, excellent musicien, poëte agréable, le Giorgione, quoique d'une naissance médiocre, fut durant sa rapide existence l'ornement de Venise; il put justement être comparé à un brillant météore : sa place était dans les plus belles fêtes, et les fils des patriciens s'humiliaient devant son élégante et fougueuse supériorité. Cependant, rapporte M. Paul Mantz, même aux jours de sa plus folle jeunesse, dans cette existence menée à *grandes guides*, dont tant d'heures, et tant de nuits surtout, appartenaient à l'amour, le Giorgione demeura un intrépide travailleur et se montra aussi assidu au chevalet qu'ardent au plaisir. Il entra presqu'enfant dans l'atelier de Giovanni Bellini, où il eut pour condisciple et pour émule le Titien; mais bientôt son génie lui révéla une manière supérieure à celle de son maître, et, guidé par le sentiment de ses forces, il ne conserva de Bellini qu'un certain respect pour le naturel. Suivant Vasari, le Giorgione s'inspira aussi de Leonardo di Vinci; cependant, il diffère essentiellement du peintre milanais par ses demi-teintes, moins douteuses, et son clair-obscur, d'un effet plus prononcé. Son coloris est aussi plus vigoureux, plus vrai, et mérite le nom d'*il fuoco Giorgionesco*. Avant lui nul n'avait possédé un pinceau si résolu, si ferme de touche; nul n'avait connu comme lui l'art de produire de l'effet à une certaine distance. Il continua depuis d'agrandir sa manière, en traçant des contours plus larges, des raccourcis plus hardis, ses figures prirent plus de sentiment, ses mouvements furent plus heureux, ses accessoires mieux choisis. Il apprit enfin cet art merveilleux du modelé, dont il a poussé si loin la délicate perfection. Il ne se servait pourtant pour ses carnations que de quatre couleurs capitales, dont le judicieux mélange faisait toute la différence des âges et des sexes; mais, ajoute de Piles, dans ces quatre couleurs on ne doit vraisemblablement comprendre ni le blanc, qui tient lieu de la lumière, ni le noir qui en est la privation. Ses paysages sont d'un goût exquis pour les teintes et les oppositions; il avait trouvé le secret de composer ses couleurs avec un grand art et d'en conserver la fraîcheur, surtout dans les verts.

Le goût du Giorgione a pu être contesté, à cause de ses personnages, presque toujours affublés de costumes fastueux et bizarres; mais il sacrifiait aux modes de son époque et peut-être aussi à un penchant invincible pour l'étrangeté. Lui-même se peignit deux fois sous les traits de David vainqueur de Goliath.

(1) Quelques historiens le font naître à Vedelago.
(2) Carlo Ridolfi écrit : *Per certo suo decoroso aspetto fù detto Giorgione.*

Enlevé dans la force de l'âge et du talent, le Giorgione n'a pu laisser son dernier mot; néanmoins il est justement regardé comme le fondateur de l'école vénitienne. Sa mort est rapportée diversement. Suivant Vasari, la maîtresse du peintre fut atteinte par la peste; il demeura près d'elle, et dans un baiser suprême prit le germe de la maladie qui le réunit bientôt à celle qu'il aimait. Suivant Ridolfi, Pietro Luzzo Zarato de Feltre, l'élève chéri du Giorgione, s'enfuit à Rome avec la maîtresse de son ami. Cette double infidélité plongea le grand artiste dans une douleur profonde. Il ne put ni ne voulut se consoler, et succomba rapidement.

« Il n'est guère de collection publique, dit M. Paul Mantz, qui ne prétende posséder un Giorgione; malheureusement cette prétention n'est pas aisée à justifier, et il s'en faut de beaucoup que toutes les œuvres qu'on lui attribue soient sorties de sa main. » La courte existence du peintre explique la réserve du savant critique; il indique, mais sans les garantir, les morceaux suivants : Paris, Musée du Louvre, *La Sainte Famille* (1) et *Le Concert champêtre*, toiles achetées par Louis XIV aux héritiers de Jabach, et provenant de la galerie des ducs de Mantoue, acquise par Charles I[er]; — Venise, à l'Académie de Saint-Marc : *Une Tempête apaisée par saint Marc, saint Nicolas et saint Georges*. On prétend que le magnifique groupe des trois rameurs nus a été repeint par Parigi Bordone; le *Portrait d'un noble vénitien*; — au Palazzo Manfrini : *Une dame tenant une guitare*; les *portraits des doges Barbarigo, Loredano* et de la *reine de Chypre*; — dans l'église paroissiale de Castel-Franco : *La Vierge et l'Enfant-Jésus accompagnés de saint Georges et de saint François*; cette œuvre est de la première jeunesse du peintre. Selon Ridolfi, il se serait lui-même représenté sous les traits de saint Georges, et saint François serait l'image d'un de ses frères; — à Trévise, au Monte-de-Pieta : *Le Christ mort porté par des anges*; — à Florence, au Palais Pitti : *Le Concert*: cette peinture figurait au Louvre sous l'empire : elle est signalée comme le chef-d'œuvre du Giorgione, et appartenait à Paolo del Sera (1); *Nymphe poursuivie par un satyre; Moïse sauvé des eaux*: ce tableau ressemble plutôt à une scène de Boccace qu'à un fait biblique, mais il est charmant; un *Portrait de femme*; — Galerie de' Uffizii : *Le général Gattemelata; Moïse*; le *Jugement de Salomon*; *Un Chevalier de Malte*; le *Portrait du Giorgione*, par lui-même; — à Monaco, le *Portrait de Fugger*, autrefois à Anvers; — à Rome, au palais Borghèse, *David*; — à Madrid, au musée del Rey, *David vainqueur de Goliath*; *La Vierge; Sainte Brigitte* et quelques autres saints; — à Vienne, galerie du Belvédère, *David tenant la tête de Goliath*; *Saint-Jean*; *Un homme armé et tenant une hallebarde*; *Les Géomètres*; — Galerie Lichtenstein, un *Portrait d'homme*; — à Munich, *La Vanité* (allégorie); le *Portrait du Giorgione*; — à Berlin, deux *portraits d'homme*; — à Dresde, *Jacob saluant Rachel*; l'*Adoration des pasteurs*; *Une Femme dans les bras d'un homme*; — à Saint-Pétersbourg, *Saint Antoine*; un *Portrait d'homme* (daté de 1511), qui, suivant M. Viardot, serait celui du peintre; — à La Haye, *Deux hommes et une femme évanouie* (sujet tiré de Bandello) : c'est une des meilleures toiles du Giorgione; — à Londres, National Gallery, *Mort de saint Pierre, martyr* (esquisse); — à Hamptoncourt, *Saint Guillaume embrassant la vie monastique*; divers *Portraits*; un *Guerrier*; *Adoration des Bergers*; *La Vierge et plusieurs saints*; un *Berger*; — Cabinet Solly, *La Vierge et l'Enfant-Jésus entourés de quatre saints*; — dans diverses galeries, le *Portrait de Gaston de Foix*; *Diane sortant du bain* (peint sur cuivre; au revers il y a un portrait); un petit *Paysage* sur bois; *Décollation de saint Jean-Baptiste*; *Une Sibylle*; un *Portrait du Giorgione*, etc. Il décora avec le Titien le *Fondaco de' Tedeschi* à Venise. Le Giorgione peignit la façade qui regarde le grand canal; cette œuvre fut terminée en 1508, et le peintre ne reçut pour ce grand travail que 130 ducats.

Les tableaux du Giorgione ont été reproduits par des graveurs de tous les temps et de toutes les écoles : W. Hollar, Morin, P. Aveline, van Kessel, Pistrucci, Troyen, Nicolas Dupuy, Vercruys, etc. Bien peu ont su conserver le caractère du maître. Ses principaux élèves furent Pietro Luzio Zarato (appelé aussi Morto da Feltre), frà Sebastiano del Piombo, Lorenzo Luzzi, Giovanni d'Udine et Francesco Torbido dit *le More*.

A. DE LACAZE.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori*, etc.; Florence, 1550, 2 vol. in-8°. — Marco Boschini, *Le Miniere della Pittura*, Venise, 1662, et *La Carta del navigar pittoresco*, du même auteur; Venise, 1662, in-4°. — Carlo Ridolfi, *Le Maraviglie dell' Arte, ovvero Le Vite degl' illustri Pittori Veneti e dello Stato*; Venise, 1648, 2 vol. in-4°, p. 77. — De Piles, *Abrégé de la vie des Peintres*, p. 255. — Lanzi, *Storia della Pittura*, t. III, p. 98-106. — Le chevalier Antoine Raphael Mengs, *Opere diverse*. — Otto Mündler, *Analyse de la notice des tableaux italiens*, p. 100. — Paul Mantz, dans l'*Histoire des Peintres*, n° 193. — Rigollot, *Essai sur le Giorgione*, dans les *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, ann. 1852. — Alfred Dumesnil, *L'Art italien* (1854), p. 265. — A. Quadri, *Otto Giorni a Venezia*. — Viardot, *Musées d'Allemagne et d'Italie*, p. 478. — Le duc Benedetti da Monte-Vecchio, *Lettera pittorica sopra un interessante quadro di Giorgione Barbarelli da Castel-Franco* (Spolete, 1826, in-8°).

GIOSEPPINO. *Voy.* JOSEPIN.

GIOTTINO (*Tommaso* DI STEFANO, dit le), peintre et sculpteur de l'école florentine, né en 1324, mort en 1356. Élève, et selon quelques auteurs, fils de Stefano de Florence, il s'appliqua à étudier les ouvrages du Giotto, et réussit si bien

(1) Ce tableau fut payé cent livres sterling.

(2) « C'est, fait remarquer M. P. Mantz, en dehors de toute possibilité historique, que l'on a voulu reconnaître dans les principaux personnages Luther, Calvin et Catherine de Bore. »

à s'approprier la manière de ce grand maître, qu'il reçut le surnom de *Giottino*. Vasari nous a laissé une liste de fresques nombreuses qu'il exécuta pendant la durée de sa trop courte carrière; mais nous n'avons plus rien de ses ouvrages à Santo-Stefano, à Saint-Basile, à Santo-Spirito, à Ogni-Santi, à Saint-Pancrace, à Sainte-Marie-Nouvelle et à S.-Gallo de Florence, non plus qu'à l'église d'Ara-Cœli de Rome. En 1340, après l'expulsion de Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, le Giottino avait été chargé de peindre sur la tour du podestat de Florence, en signe d'infamie éternelle, le portrait de Gauthier et de ses ministres avec les armes de leurs familles. Ces peintures, qui au point de vue historique seraient pour nous si intéressantes, ont malheureusement aussi disparu.

C'est à Assise qu'il faut chercher les ouvrages du Giottino, et surtout à Florence, dans la chapelle Saint-Sylvestre à Santa-Croce. Dans cette chapelle, appartenant à la famille Bardi, il a peint sur la muraille de droite trois sujets tirés de l'histoire de Constantin le Grand. Ces fresques ont beaucoup souffert, et cependant présentent encore des têtes dignes du Giotto. La partie supérieure de la paroi gauche de la chapelle avait également des fresques, mais elles sont presque entièrement détruites. Au bas, dans deux niches, on voit *L'Assomption* et *Le Christ mis au tombeau;* aux côtés de ces deux niches sont quatre grandes figures de saints, et aux côtés de l'autel sont *Saint Romulus et saint Zanobi;* enfin, dans l'intérieur du tombeau de Bettino de' Bardi, Giottino a peint le portrait de ce personnage ressuscitant au son des trompettes de deux anges du jugement dernier. On croit que le Giottino est également auteur d'une *Descente de croix* qui existe à l'église Saint-Ambroise de Florence, mais quelques auteurs l'attribuent au Giotto.

On a un assez grand nombre de tableaux du Giottino. Une *Descente de croix* à Saint-Remy de Florence a été décrite par Vasari et vantée par Lanzi et Borghini. Au musée de Brera, à Milan, sur un dyptique, il a représenté deux traits de la vie de saint Jérôme. Au musée de Naples on voit de lui une *Vierge glorieuse*, et un *Saint Grégoire traçant les fondations d'un temple.* Enfin, la Pinacothèque de Munich possède de lui un tableau très-important, *La Vierge avec saint Antoine, saint Laurent, saint Julien, saint Luc, saint Cyprien et saint Jean Gualbert.*

Giottino a laissé quelques morceaux de sculpture qui montrent qu'il ne maniait pas le ciseau avec moins d'habileté que le pinceau; tel est l'un des prophètes qui ornent l'admirable *campanile* de la cathédrale de Florence.

Malheureusement pour l'art auquel il donnait de si brillantes espérances, le Giottino mourut de la poitrine, à l'âge de trente-deux ans; il fut enseveli hors de Sainte-Marie-Nouvelle, près de la porte dite del Martello. Il laissa plusieurs élèves, dont le plus connu est Giovanni Tossicani. E. B—n.

Borghini, *Riposo.* — Vasari, *Vite.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.* — Catalogues de Florence, Milan, Naples et Munich. — Viardot, *Musées de l'Europe.* — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie.*

GIOTTO (*Angiolotto* ou *Ambrogiotto* BONDONE, dit par abréviation), célèbre peintre, sculpteur, architecte et poëte toscan, né à Colle, près Vespignano, en 1276, mort à Florence, le 8 janvier 1336. Il commença par garder des troupeaux; mais, doué d'un goût naturel pour l'imitation, il reproduisait les objets qui frappaient sa vue. Ses moyens étaient les charbons du foyer, ou la craie qu'il trouvait dans les champs. Les rochers lui servaient de plans. Une brebis qu'il avait tracée sur une pierre, avec une grande vérité, attira l'attention de Giovanni Cimabué, que le hasard avait conduit dans ces environs. Le régénérateur de la peinture devina ce qu'il y avait d'avenir dans le pâtre-artiste; il le demanda à son père, et le mit au nombre de ses élèves. Le jeune Bondone surpassa bientôt son maître. Cimabué, tout en améliorant l'art grec dans la disposition de ses compositions, l'animation de ses têtes, la flexibilité de ses étoffes, avait conservé une grande roideur de dessin. Giotto se rapprocha de la nature; il alla même jusqu'à la grâce, et l'on peut dire que si Cimabué fut le Michel-Ange de son époque, Giotto en fut le Raphael. Il donna aux formes plus de symétrie, au tracé plus de douceur, au coloris plus d'harmonie. Sur ses tableaux, les mains roides, les pieds en pointe, les yeux fixes ou hagards qui tenaient encore de la peinture byzantine, s'animèrent sensiblement. Certes, la plastique domine encore dans ses œuvres, mais l'art, mais la vie commence à s'y révéler. C'est en quelque sorte la transition entre la matière au repos et la matière en mouvement.

Par un esprit d'école, malheureusement trop fréquent, plusieurs écrivains ont fait voyager Giotto à Pise, où il aurait perfectionné sa manière; d'autres lui donnent pour maître le frà Mino ou Giacomo de Turrita; ces diverses assertions n'ont rien d'historique. Giotto fut original dans sa manière: ses défauts mêmes le prouvent; son génie se développa sous les inspirations de Cimabué, mais il n'emprunta rien à ses contemporains. A cet égard on a fait trop peu de compte du grand talent de Giotto comme sculpteur. « Quand, dit Lanzi, on observe dans quelques-unes de ses têtes d'hommes, et surtout de vieillards, cette vigueur de formes, si fort élevée au-dessus de la mesquinerie des peintres de son époque, quand on remarque dans l'arrangement de ses draperies un goût aussi noble que simple; quand on admire, enfin, dans ses attitudes majestueuses la dignité imposante de l'antique, on peut à peine douter qu'il n'ait beaucoup profité des marbres qu'il avait sous les yeux. »

Une des premières productions de Giotto fut une *Annonciation*, qui se voit à l'abbaye de Florence; on y remarque une grâce et une régularité qui laissent entrevoir les progrès qu'il fit faire à l'art. Plus tard, il peignit à Assise une série de trente-deux petits tableaux représentant la *Vie de saint François*. On y observe une perfection graduelle; le dessin offre plus de perfection, les physionomies sont plus animées, les mouvements plus vrais, les paysages plus naturels. La poésie n'y manque pas, on y voit le saint fuyant le vice pour suivre la vertu : c'est, selon toute apparence, le premier exemple de la peinture allégorique.

Vers cette époque, Giotto parcourut les principales villes de l'Italie, et laissa de grandes compositions à Ravenne, à Padoue, à Florence et à Pise. Elles représentent communément des sujets évangéliques, et il les reproduisit sans changements dans plusieurs endroits. Ses peintures de la sacristie du Vatican, où l'on voit des actions de la *Vie de saint Pierre et de saint Paul*, avec des figures de la Vierge Marie et de plusieurs saints, peuvent être, selon Vasari, comparées aux miniatures les plus gracieuses et les mieux finies; telles sont encore les fresques du chœur et du maître autel de la cathédrale de Florence, des quatre chapelles des Franciscains de Sainte-Croix et de leur réfectoire. Les sujets de ces peintures, dont une partie subsiste encore, sont pris dans les *Vies de saint Jean-Baptiste* et *de saint Jean l'évangéliste*. Dans le même couvent, il peignit aussi, sur vingt-quatre petits panneaux en bois, *La Vie de Jésus-Christ* et celle *de saint François*. A Pise, il exécuta, pour la sacristie des Franciscains, un *Saint François recevant les stigmates*. Ce tableau fut transporté à San-Nicolà, et de là dans la grande chapelle du Campo-Santo, où Morrona le retrouva en très-mauvais état; il est aujourd'hui au Louvre, sous le n° 230. Le Giotto peignit dans la même ville, au cloître du Campo-Santo, six grandes fresques, représentant l'*Histoire de Job*. Ces morceaux sont au nombre de ses meilleurs ouvrages.

Le pape Boniface VIII, rapporte de Piles, faisait alors chercher dans toute l'Italie les plus fameux peintres pour décorer les monuments de Rome. Son envoyé arriva chez Giotto; et lui ayant demandé un dessin de sa main qui pût témoigner de son talent, celui-ci fit sur du papier un cercle parfait, à la pointe d'un pinceau, et d'un seul trait de main : « Tenez, lui dit-il, portez cela au pape, et lui dites que vous l'avez vu faire. — C'est un dessin que je vous demande, et non pas un O, objecta le visiteur. — Allez seulement, reprit Giotto; je vous dis que Sa Sainteté ne demande pas autre chose. » Cet O devint proverbial : on dit depuis en Italie pour qualifier un esprit grossier : *Tu sei più rondo che l'O di Giotto*. « Quoi qu'il en soit de cette anecdote, ajoute de Piles, elle fait voir qu'en ces temps-là la hardiesse de la main avoit la meilleure part à l'estime qu'on faisoit des tableaux et des peintres, et que les véritables principes n'étoient que peu ou point connus. »

Boniface VIII appela Giotto à Rome en 1298. En peu de temps il y exécuta plusieurs grands ouvrages de peinture. Il perfectionna aussi la mosaïque. On en voit une qui est au-dessus du portique de Saint-Pierre; elle représente ce saint marchant sur les eaux; quoique ce morceau porte encore le nom de *La Nave del Giotto*, il a été réparé sous Clément VIII d'une manière si complète, par Orazio Manneti, qu'il semble l'œuvre de ce dernier maître.

Après la mort de Boniface VIII (11 octobre 1303), Giotto revint dans sa patrie; il la quitta en 1305, pour se rendre à Avignon, auprès du pape Clément V, et fit plusieurs tableaux pour ce pontife. Il visita ensuite Padoue (1306); Vérone, où il peignit dans le palais de Can della Scala; puis Ferrare, où il retrouva son ami Dante, alors exilé. Giotto lui vint en aide, et le conduisit à Ravenne; il ne quitta cette ville qu'après s'être convaincu que son illustre ami avait trouvé un asile sûr et digne chez Guido V de Polenta (*voy.* Dante). Giotto continua ses excursions; il s'arrêta à Urbino, à Arezzo, à Faenza, laissant çà et là quelques bons ouvrages. Les seigneurs et les populations le recevaient comme un triomphateur, et il eût été complétement heureux si la mort de l'auteur de la *Divina Commedia* n'était venue remplir de deuil son cœur. Il chercha dans l'art une glorieuse distraction : il travailla successivement pour le prince de Lucques, puis pour Robert, roi de Naples (1325). Il peignit pour le monastère de Santa-Clara les mystères de l'*Apocalypse*, dans lesquels il introduisit des épisodes tirés de Dante. On a couvert en blanc toutes ces fresques au commencement de ce siècle, parce qu'elles rendaient l'église trop obscure. Il y reste pourtant en entier une *Madonna della Gratia*. Giotto fit d'autres peintures dans l'église Santa-Maria-Coronata et dans le château de l'Ove; mais elles n'existent plus. Il eut pour compagnon de ces travaux un *maestro* Simone, de Crémone, suivant les uns, de Naples selon d'autres. Il revit ensuite Rome et Milan, qu'il enrichit de nouveaux chefs-d'œuvre. Enfin, en 1334, il fut nommé architecte de Florence. Dans cette dernière phase de sa vie, il donna une nouvelle marque de la flexibilité de son génie. Il dirigea la construction de l'église de Santa-Maria-del-Fiore, celle des fortifications de la ville et de l'admirable campanile, monument de style gothique élevé d'après ses plans, et dont les bas-reliefs, dessinés par lui, ont été en partie exécutés de sa main.

« C'est à lui, dit Lanzi, que l'on doit l'art de faire des portraits : c'est par lui que les traits de *Dante*, de *Brunetto Latini* et de *Corso Donati* nous ont été transmis. » Cet éloge est trop absolu; d'autres peintres avant Giotto

avaient essayé de reproduire la ressemblance humaine; il fut seulement le premier qui réussit, nous l'avons dit, à approcher de l'animation, du sentiment.

Le Baldinucci fait aussi de Giotto un habile miniaturiste, et cite à ce sujet un livre orné d'images coloriées et tirées des principales scènes de l'Ancien Testament : ce livre aurait été donné par le cardinal Stefaneschi à la sacristie de Saint-Pierre de Rome. Mais il n'en existe aucune trace dans les catalogues de cette basilique. D'autres auteurs ont encore attribué à Giotto des miniatures d'un autre manuscrit, représentant le *Martyre* et les *Miracles de saint Georges ;* mais Lanzi croit que ces peintures sont de Simone de Sienne.

Giotto était aussi poëte : on doit au baron Rumohr la publication d'une *Chançon : Giotti, pintori di Florentia, sopra la povertà ;* elle fut retrouvée dans la Bibliothèque Laurentiana. « Ce morceau de poésie, dit M. Otto Mündler, abonde en belles et nobles pensées, revêtues d'une riche forme poétique; il se distingue surtout par ce sens juste et droit, l'un des principaux traits du caractère de Giotto. »

Cet illustre artiste fut inhumé dans l'une de ses créations, l'église Santa-Maria-del-Fiore. La république florentine fit ériger une statue de marbre sur son tombeau. Parmi ses nombreux élèves les plus remarquables on cite, dans l'école romaine, Cavallini et Capanna ; dans celle de Bologne, Pace et Ottaviano de Faenza, Guglielmo de Forli; à Padoue, Menabecoi; à Avignon, Memmi. A. DE LACAZE.

Villani, *Cronica*, lib. XI, p. XII. — Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori, Scultori e Architetti ;* préf., f° xvij ; Florence, 1550, 2 vol. in-8°. — Le P. Guglielmo della Valle, *Correzioni et Giunte al Vasari*, insérées dans l'édition de Sienne ; 1791-1794, 11 vol. in-8°, p. 273. — Filippe Baldinucci, *Notizie de' Professori del disegno da Cimabue ;* Florence, 1681 à 1688, 6 vol. in-4°. — Morrona, *Pisa illustrata*, p. 154. — De Piles, *Abrégé de la Vie des Peintres*, p. 186. — Otto Mündler, *Analyse critique des tableaux italiens*, p. 101. — L'abbé Cancellieri, *De Secretariis veteris basilicæ Vaticanæ*, p. 859 et 2464. — Le baron Rumohr, *Italiänische*, etc. — Lanzi, *Storia della Pittura*, I, 63-90 ; II, 12-342 ; III, 9. — D. Jacopo Morelli, *Notizie d'opere di disegno nella prima metà del secolo* XVI, *esistenti in Padova, Cremona, Milano, Pavia, Bergamo, Crema e Venezia*, etc.; Bassano, 1800, in-8°. — Rosetti, *Descrizione della Pittura*, etc., p. 10. — Muratori, *Rerum Ital. Scriptores*, t. IX, p. 255.

GIOVAN' AGNOLO (Frà). *Voy.* MONTORSOLI.

* **GIOVANELLI** (*Benedetto*), architecte italien, né à Sienne, en 1601, mort en 1676. Alexandre VII se servit de cet habile artiste pour construire la belle façade de marbre du *Regio Ritiro del Refugio* de Sienne, et la magnifique chapelle dite *del Voto* dans la cathédrale, bâtie en 1661. On lui doit aussi le grand cloître du couvent de Sainte-Marthe, et la façade de l'Oratoire de Saint-Joseph, qui date de 1663. E. B—N.

Meucci, *Siena.* — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*

GIOVANELLI (*Ruggiero*), célèbre compositeur italien, né à Velletri, vers 1560, vivait encore en 1615. Il fut d'abord maître de chapelle à Saint-Louis-des-Français, à Rome, et passa ensuite à l'église du collége allemand. En 1594, après la mort de Palestrina, il succéda à ce grand musicien dans les fonctions de maître de chapelle de Saint-Pierre du Vatican, et en 1599 il fut agrégé au collége des chapelains-chantres de la chapelle Sixtine. Pendant le seizième siècle, l'Italie avait produit une foule de compositeurs du premier ordre, dont les efforts réunis portèrent la musique à un degré de supériorité sans égal jusque alors, et préparèrent les voies à de nouveaux perfectionnements. Giovanelli est à juste titre considéré comme l'un des meilleurs maîtres de l'école romaine de son temps. Ses compositions se distinguent surtout par un rare mérite de facture et par la pureté de l'harmonie. Il a écrit une grande quantité de messes, de motets et de psaumes, qui sont conservés en manuscrit dans les archives de la basilique du Vatican et de la chapelle Sixtine. On cite notamment la messe à huit voix composée sur le madrigal de Palestrina *Vestiva i colli*, et le *Miserere* que l'on chanta chaque année pendant la semaine sainte jusqu'au moment où Allegri écrivit le sien. Les ouvrages de musique religieuse qu'il a publiés ont pour titre : *Misse a otto voci ;* Rome, 1593 ; — *Motetti a 5-8 voci ;* 2 liv. ; Rome, 1592 et 1604. — On trouve aussi plusieurs motets et des psaumes à huit voix dans les recueils de Fabio Costantini. Giovanelli avait été chargé par le pape Paul V de corriger le graduel pour l'usage de la chapelle pontificale; il consacra sept années à ce difficile travail, qui parut en deux volumes in-fol. Le premier volume fut publié à Rome, en 1614, sous le titre de *Graduale de tempore juxta ritum sacro-sanctæ Romanæ Ecclesiæ, cum cantu Pauli V, pont. max., jussu reformato*. Le second volume fut imprimé en 1615, et porte pour titre : *Graduale de Sanctis juxta ritum sacro-sanctæ Romanæ Ecclesiæ, cum cantu Pauli V, pont. max., jussu reformato.* — Outre ses ouvrages de musique religieuse, Giovanelli a écrit un grand nombre de madrigaux, de canzonettes et de villanelles, genre de composition dans lequel il s'est particulièrement distingué. On a de lui : *Madrigali a cinque voci ;* trois livres, Venise, 1586; 1587; 1589; — *De Madrigali sdruccioli a 4 voci*, deux livres; Venise, 1587; — *Canzonette a tre voci con l'intavolatura del liuto ;* Rome, 1592 ; — *Le Villanelle et arie alla napolitana a 3 voci ;* Rome, 1593; — Les collections intitulées : *Spoglia amorosa, madrigali a cinque voci di diversi eccellentissimi musici* ; Venise, 1585 ; — *Melodia olympica di diversi eccellentissimi musici, a 4, 5, 6 e 8 voci ;* Anvers, 1594 ; — *Il Paradiso musicale di madrigali e canzoni a cinque voci ;* Anvers, 1596 ; — divers autres recueils publiés à la même époque contiennent des madrigaux et des canzonettes de Giovanelli. Dieudonné DENNE-BARON.

Burney, *A general History of Music.* — Gerber, *Historisch-Biographisches Lexikon der Tonkünstler.* — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens.* — Fetis, *Biographie universelle des Musiciens.*

GIOVANETTI (*François*), jurisconsulte italien, né à Bologne, au commencement du seizième siècle, mort en 1586. Après avoir suivi le cours d'Alciat, il se fit recevoir docteur en droit, en 1540. Il occupa ensuite une chaire de droit canon dans sa ville natale. Le cardinal-évêque de Trente lui proposa de venir professer dans cette ville; mais le sénat de Bologne sut le retenir cette première fois, en améliorant sa position. En 1547 le duc de Bavière fit à Giovanetti les offres les plus séduisantes, pour qu'il vînt enseigner la jurisprudence à l'université d'Ingolstadt; Giovanetti les accepta. Les habitants d'Ingolstadt lui accordèrent le droit de bourgeoisie. Giovanetti s'étant rendu à Vienne, reçut de l'empereur Ferdinand le titre de conseiller. Il resta dix-sept ans en Allemagne; puis il retourna en Italie pour mettre ordre à des affaires de famille. Les magistrats de Bologne lui enjoignirent alors, sous les peines les plus sévères, de venir reprendre sa chaire de droit canonique. Il eut cependant la permission d'aller prendre congé de ses auditeurs d'Ingolstadt. Dans son discours d'adieu, il remercia le duc de Bavière de tous les honneurs qu'il avait reçus de lui ainsi que de son père. Il revint ensuite à Bologne; ses compatriotes cherchèrent à lui faire oublier la façon un peu cavalière dont ils l'avaient forcé à retourner auprès d'eux, en lui confiant plusieurs emplois honorifiques. Le mérite de Giovanetti était presqu'en entier dans sa méthode d'enseigner; la postérité ne peut en juger qu'en s'en rapportant aux contemporains de ce jurisconsulte. Les ouvrages de droit publiés par lui ne sont plus à la hauteur de la science; la liste s'en trouve dans Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*, t. IV. Mais Giovanetti a aussi écrit quelques ouvrages historiques, qui peuvent encore avoir de l'intérêt. On a de lui en manuscrit, à la Bibliothèque impériale de Paris, une *Vie de saint Pie V.* Il avait commencé une biographie complète des souverains pontifes; plusieurs lettres de lui, qui se rapportent à ce sujet, ont été publiées par Langomazzini, à la suite de celles de Giulio Poggiani. E. G.

Tiraboschi, *Storia della Lett. Ital.*, t. VII, part. II.

* **GIOVANETTI** (*Jacques*), jurisconsulte et économiste italien, né le 1er juin 1787, à Orta (province de Novare), mort à Novare, le 22 janvier 1849. Son père, Jules, chirurgien en réputation dans le pays, se fit remarquer comme l'un des patriotes les plus ardents, à l'époque de la fondation de la République Cisalpine. Sa mère, Angeline Jori, avait un frère à Novare, secrétaire du tribunal civil; il prit chez lui son jeune neveu pour lui faire suivre ses premières études dans le lycée de Novare. Après ses cours de philosophie, Jacques Giovanetti passa à l'université de Pavie pour étudier les lois, et en 1807 il fut reçu avec distinction docteur en droit. Rentré à Novare, il embrassa la profession d'avocat. Au bout de deux ans, il publia un petit ouvrage sur l'état civil, livre de circonstance, mais qui contribua à lui ouvrir la carrière des emplois publics. En 1810 il obtint la place de secrétaire du procureur du roi à Trente (royaume d'Italie), et peu de temps après il en fut le substitut. Giovanetti occupa cet emploi jusqu'à l'invasion des Autrichiens en Italie, en 1814. A cette époque, il rentra à Novare, et reprit la profession d'avocat. Son talent, ses connaissances profondes dans le droit, sa grande facilité à parler et à écrire, le firent bientôt regarder comme l'avocat le plus éminent du Piémont.

En 1830 il fit imprimer son *Commentaire des Statuts novarais*. Cet ouvrage a été généralement regardé comme un essai heureux de l'alliance de la jurisprudence avec l'économie politique. Dans un rapport présenté peu de temps après à l'administration de Novare, Giovanetti s'attacha à prouver l'utilité, pour le bien public, d'abolir les taxes sur les vivres (annonaires), tels que le pain, la viande, etc. Cet écrit, publié en 1833, contribua à placer l'auteur parmi les économistes distingués de l'Italie. Un an plus tard (1834) Giovanetti publia un ouvrage *Sur la libre exportation de la soie grége du Piémont*, dans lequel il traita avec supériorité la grande question du tarif des douanes et de la liberté du commerce. Le célèbre économiste Romagnosi appelait ce travail « grand et magistral ». Il a eu en peu de temps une seconde édition, corrigée et augmentée, dont le ministre de l'intérieur paya les frais. Malgré cela, tous ceux qui profitaient du monopole, très-puissants, comme toujours et partout, parvinrent à empêcher la réalisation du projet, et le conseil d'État décida qu'il ne serait rien changé aux règlements existants.

Dans une solennité pour l'inauguration d'une maison d'industrie pour les pauvres, fondée par Gaudence de Pagave, qui eut lieu à Novare en 1836, Giovanetti prononça l'éloge du fondateur. Écrit avec élégance, cet éloge est parsemé de réflexions sages et éminemment philanthropiques. Indépendamment de ces divers écrits, il publia plusieurs de ses discours ou harangues, très-estimés parmi les avocats, et fit pour les journaux des articles d'économie politique, de nécrologie ou de morale pratique. Aucun jurisconsulte ne connaissait aussi bien que lui la législation sur les eaux, c'est-à-dire les droits que l'État, les communes ou les propriétaires peuvent avoir réciproquement sur les eaux destinées à l'irrigation. Sur sa réputation, si justement acquise, M. de Mornay, inspecteur général de l'agriculture en France, en 1843, s'étant rendu en Piémont, consulta Giovanetti sur cette matière, et l'invita à écrire un projet de législation, car la question venait d'être portée devant les chambres françaises. Au bout de vingt-et-un jours Giovanetti lui envoya un ouvrage, en forme de

lettre, lithographié in-folio, et daté de Novare le 23 novembre 1843. Le gouvernement français en fit faire une édition à l'imprimerie royale, pour être distribuée aux pairs et aux députés. En Portugal, on traitait également la même question, et Giovanetti fut invité à donner les renseignements dont on avait besoin pour la législation concernant les eaux. En 1848, il fut nommé sénateur et président du conseil d'État.

Lorsque la comtesse Bellini voulut fonder à Novare le magnifique *Institut des Arts et Métiers*, elle consulta Giovanetti. Celui-ci en traça le plan, en rédigea le règlement et en fut nommé directeur. En 1847 il contribua puissamment, par son travail et par l'influence qu'il exerçait sur le roi Charles-Albert, aux réformes de la législation en Piémont. Ses ouvrages ont pour titres : *Sullo Stato civile;* Novara, 1809, in-8°; — *Degli Statuti Novaresi;* Turin, 1830, in-8°; — *Dell Abolizione delle Tasse annonarie;* Turin, 1833, in-8°; — *Della libera estrazione delle seta greggia dal Piemonte, 2da edizione, con appendice vigevano;* 1834, in-8°; — *Elogio di Gaudenzio de Pagave, fondatore dell' ospizio de' poveri in Novara;* Novara, 1836, in-fol.; — *Du Régime des Eaux, et particulièrement de celles qui servent aux irrigations,* lettre à M. Joseph de Mornay, etc.; Paris, Imprimerie royale, 1844; in-8°. Dr FOSSATI.

Documents particuliers.

* **GIOVANNARIA** (Frà), religieux de l'ordre des Carmes, orfèvre, peintre et graveur, né à Brescia, vers 1460, travaillait encore en 1512. Il excellait dans la perspective; ses principales estampes, très-rares et très-recherchées, sont une *Vierge assise sur des nuages;* — le *Miracle de saint Georges ressuscitant un enfant* et l'*Histoire de Trajan*.

Cet artiste eut un frère, nommé *Giovanni-Antonio*, qui fut aussi peintre et graveur ; les principales pièces de son œuvre sont : une *Madone allaitant l'Enfant-Jésus;* — *La Sainte Famille;* — *La Flagellation;* — *Hercule et Antée;* — *une Nymphe et un Satyre*. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

GIOVANNI (*Ser*), auteur italien, vivait au quatorzième siècle. On n'a aucun détail biographique sur cet auteur, dont on ne connaît même que le prénom, Ser *Giovanni* Fiorentino (sir Jean de Florence). On voit par le préambule de ses contes qu'il les composa en 1378, et qu'il écrivit au château de Dovadola, dans une vallée de la Romagne, à neuf milles de Forli. Comme il se montre dans son ouvrage attaché à la cour de Rome, on en a conclu qu'il était guelfe, et que ses opinions l'avaient fait exiler à Dovadola. Enfin, le titre de *ser*, toujours joint à son nom, fait croire qu'il était notaire. On a de Giovanni un recueil de nouvelles, intitulé : *Il Pecorones, nel qualè si contengono cinquante novelle;* Milan, 1558, in-8°; édition donnée par Louis Domenichi, et extrêmement rare; Venise, 1565, in-8°; Trévise, 1601, in-8°; Lucques, 1727, in-8° (sous la fausse indication de Milan, 1554); Livourne, 1793, 2 vol. in-8° (sous la fausse indication de Londres). Cette édition a sur les précédentes l'avantage de la correction; elle contient une *préface* de Gaetano Poggiali et des *notes* de Salvini. Le *Pecorone*, dont le titre, assez singulier, est le diminutif de *pecora* (pécore, imbécile), contient un certain nombre de nouvelles réunies entre elles par un cadre romanesque, froid et invraisemblable. Quant aux nouvelles en elles-mêmes, ce sont tantôt des traditions empruntées aux vieux chroniqueurs italiens, tantôt des contes dans le genre des fabliaux français. Le fond n'offre pas grand intérêt; mais le style en est très-remarquable. « Les philologues toscans, dit Ginguené, placent l'auteur du *Pecorone* fort peu au-dessous de Boccace, quant à la pureté du langage, aux agréments du style et aux termes propres de la langue dans laquelle il fait autorité. »

Gaetano Poggiali, *Préface* du *Pecorone*. — A. M. Borromeo, *Notizia de' Novellieri Italiani*. — Negri, *Istoria degli Scrittori Fiorentini*. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. III.

GIOVANNI DA FIESOLE (*Guido* ou *Guidolino* SANTI TOSINI, plus connu sous le nom de Frà), peintre de l'école florentine, né en 1387, près du bourg de Vicchio (Toscane), mort à Rome, en 1455. Il changea de nom en 1407, lorsqu'avec son frère Bernardo, il revêtit l'habit de Saint-Dominique au couvent de Fiesole, près Florence. Les troubles qui éclatèrent en Italie lorsque Grégoire XII, Benoît XIII et Alexandre V se disputaient le trône pontifical, forcèrent les deux frères à abandonner leur couvent et à se réfugier, en 1409, dans celui de leur ordre établi à Foligno (Ombrie). En 1414, la peste ravageant cette ville, ils allèrent d'abord à Cortone, puis revinrent à Fiesole en 1418. Pendant dix-huit années que Giovanni passa dans cette ville, il exécuta un grand nombre de peintures, tant à fresque qu'en détrempe. Appelé à Florence en 1436, il resta neuf ans dans cette ville, et décora de nombreuses fresques le couvent de Saint-Marc, qu'il habitait, ainsi que plusieurs édifices publics. Vers 1445, le pape Eugène IV l'invita à venir à Rome travailler dans une chapelle du Vatican. En 1447 il commença des peintures pour le dôme d'Orvieto. Il était alors à l'apogée de sa réputation, et il est probable qu'il avait la direction des travaux de cette cathédrale célèbre, puisque dans les actes on lui donne le titre de *magister magistrorum*; aussi Nicolas V, impatient de l'employer au Vatican, ne lui laissa-t-il pas le temps de terminer les fresques d'Orvieto, et l'appela à Rome, où il passa le reste de sa vie, peignant des tableaux, des fresques et d'admirables miniatures pour des livres de chœur.

Le charme céleste de ses têtes valut à Giovanni le surnom d'*Angelico*, et ses vertus lui méritèrent le titre de bienheureux; aussi a-t-il

été souvent appelé *Frà Angelico* ou *Beato Angelico da Fiesole*.

Vasari dit dans la vie du Masaccio que Frà Angelico se perfectionna à la vue de ses ouvrages; ils ont pu en effet avoir quelque influence sur les dernières productions du peintre de Fiesole, mais celui-ci était né quinze ans avant le Masaccio, et ses premiers ouvrages tiennent plus de l'école du Giotto que de la manière du Masaccio. Nous croyons que tous les indices concourent plutôt à faire croire qu'il eut pour maître Gherardo Starnina.

Comme son frère, il s'adonna d'abord à la miniature; mais bientôt il comprit qu'il était appelé à parcourir une plus vaste carrière et à aborder la grande peinture. Ses premiers ouvrages à fresque, exécutés dans Sainte-Marie-Nouvelle, n'existent plus aujourd'hui; et c'est dans le couvent de Saint-Marc que l'on doit aller étudier ce grand maître. Cosme de Médicis, père de la patrie, avait construit l'église et le couvent; il en confia la décoration à Frà Angelico. Dans le premier cloître, dit de Saint-Antonin, nous trouvons la *Résurrection du Christ; Le Christ apparaissant à saint Dominique et à son compagnon;* l'*Image de Saint Thomas d'Aquin; Saint Pierre martyr,* faisant le signe du silence; enfin, en tête de l'une des galeries, un grand *Christ ayant saint Benoît à ses pieds;* la tête du Sauveur est sublime. Dans la salle du chapitre donnant sur ce cloître est la plus importante des fresques du maître, *La Passion*. Cette composition comprend vingt-trois grandes figures; au centre est le Christ; à droite sont réunis, pleurant au pied de la croix, les saints chefs et fondateurs d'ordres religieux, saint Dominique, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint François, saint Benoît, saint Romuald, saint Bernardin de Sienne, saint Paul, premier ermite, saint Pierre martyr, et saint Thomas. A gauche on voit les trois Maries soutenant la Vierge évanouie, saint Marc, saint Cosme, saint Damien et saint Laurent. La tête de saint Cosme passe pour être le portrait du sculpteur Nanni di Banco, ami de Giovanni da Fiesole, et élève de Donatello. Autour de la Passion, dans onze médaillons hexagones, sont des figures de prophètes et de sibylles; au-dessus, enfin, est une sorte d'arbre généalogique de l'ordre des Dominicains, présentant les portraits des dix-sept religieux qui avaient le plus illustré cet ordre. Toutes ces peintures sont parfaitement conservées. Dans un corridor du couvent est un *Saint Dominique à genoux aux pieds du Christ;* presqu'en face est une *Annonciation*, célèbre surtout par la tête, vraiment céleste, de l'ange. Dans la cellule habitée au temps de Frà Angelico par le religieux qui plus tard fut saint Antonin, est une *Descente du Christ aux limbes*, composition bizarre. Le Christ, en entrant dans une sorte de grotte, a renversé la lourde porte, qui dans sa chute écrase le diable, représenté par un gros chat noir. Dans l'angle à gauche sont d'autres diables, qui courent se cacher. Le Christ est plein de noblesse et de majesté; les prophètes et les patriarches, ayant Adam à leur tête, accourent à sa rencontre. Dans un autre corridor est une *Madone sur un trône, entourée de plusieurs saints*. Dans une autre cellule, Frà Angelico a peint *Les Saintes femmes au tombeau du Christ,* et au-dessus *Jésus-Christ montant au ciel;* enfin, dans une troisième cellule, est le *Couronnement de la Vierge en présence de six saints prosternés*. Le Christ et la Vierge, habillés de blanc, sont aériens, et Raphael n'eût point désavoué ce groupe; la tête de la Vierge est surtout digne de son divin pinceau; les saints seuls participent encore de la roideur des peintures du quinzième siècle. Enfin, dans d'autres cellules, nous trouvons encore la *Trahison de Judas;* le *Baptême de Jésus-Christ;* une *Adoration des Mages*. Frà Angelico a peint aussi à Florence, dans le premier cloître de la Badia, une demi-figure de *Saint Benoît faisant le geste d'imposer silence*. Cette peinture est fort endommagée; cependant, la tête du saint est encore très-belle et d'un style avancé.

L'auteur de l'Histoire du dôme d'Orvieto et, d'après lui, le P. della Valle placent en 1457 les travaux dans cette église de Frà Angelico et de son élève Benozzo; il y a erreur évidente. D'abord, il est positif que Frà Angelico mourut en 1455; il est également certain qu'il ne fut appelé à Rome par Nicolas V qu'après avoir peint à Orvieto; or Nicolas V n'est monté sur le trône qu'en 1447, et est mort en 1455. Ce dut être vers la première de ces époques que Frà Angelico et Benozzo travaillèrent à Orvieto. Frà Angelico commença à la voûte de la chapelle de la Madonna di San-Brizio les prophètes, qui furent achevés par Luca Signorelli. La plus remarquable de ces figures est celle de Moïse. Les fresques ont été gravées dans la *Storia del Duomo d'Orvieto*.

Tant et de si beaux travaux portèrent jusqu'à Rome la renommée de l'humble religieux de Saint-Marc. Nicolas V, grand protecteur des arts, l'appela au Vatican, et lui fit peindre une petite chapelle qui lui servait d'oratoire particulier. Cette chapelle existe encore, quoique plusieurs auteurs, tels que Tajà, Pistolesi, etc., aient avancé qu'elle avait été détruite par Paul III. Ce fut une autre chapelle, dédiée au saint-sacrement, celle où Frà Angelico avait peint pour Eugène IV divers sujets du Nouveau Testament, qui fut démolie par ordre de Paul III, pour redresser des escaliers.

La chapelle de Nicolas V, contiguë aux *Stanze* de Raphael, présente sur trois côtés des fresques disposées sur deux rangs; des sujets tirés de l'histoire de saint Étienne occupent le rang supérieur; au-dessous sont des traits de la vie de saint Laurent. A droite de la composition représentant *Le pape saint Sixte conférant à saint*

Laurent l'ordre du diaconat, on lit cette inscription : *Gregorius XIII, pont. max., egregiam hanc picturam a Fr. Joanne Angelico Fæsulano, ord. Præd., Nicolai papæ V jussu elaboratam ac vetustate pene consumptam, instaurari curavit.* Sur les pilastres qui soutiennent deux arcs doubleaux, à l'entrée et au fond de la chapelle, sont huit figures de docteurs sous des baldaquins ; l'Église grecque est représentée par *saint Jean Chrysostome, saint Léon, saint Athanase* et *saint Grégoire ;* l'Église latine, par *saint Thomas, saint Bonaventure, saint Ambroise* et *saint Augustin*. Enfin à la voûte, sur un fond étoilé, sont *les quatre évangélistes*. Nous avons vu que cette chapelle fut restaurée par ordre de Grégoire XIII ; elle l'a été de nouveau en 1712, sous Clément XI. Les peintures ont été publiées par d'Agincourt. L'habileté avec laquelle ces fresques sont terminées est vraiment prodigieuse ; rien de plus doux à l'œil que leur coloris, qui partout est harmonieux, qui nulle part n'est heurté, et dans lequel on trouve une entente du clair-obscur tellement étonnante que Frà Angelico semble avoir deviné le Corrége. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est d'avoir fait les figures un peu courtes, ce qui cependant n'était pas son défaut ordinaire. Nicolas V, qui avait eu occasion d'apprécier non moins les vertus que le talent de l'artiste, lui offrit en récompense le siége archiépiscopal de Florence. Toujours modeste, Giovanni refusa un tel honneur, et indiqua au pape un autre religieux de son couvent, frère Antonin, qui fut nommé et qui depuis a été canonisé.

Frà Angelico, mort à soixante-huit ans, fut enterré dans l'église de la Minerva, qu'il avait enrichie d'une belle *Annonciation*. Une tombe lui est consacrée, portant cette inscription :

Non mihi sit laudi quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam,
Altera nam terris opera extant, altera cœlo.
Urbis me Joannem tulit Etruriæ,

On trouve dans les ouvrages de Frà Angelico une variété d'attitudes, une douceur, une vivacité d'expressions, une beauté telles que Vasari a dit avec raison que ses saints et ses anges ne pouvaient être autrement dans le ciel. Les attitudes sont modestes, les têtes respirent la candeur et la piété ; partout on voit que la foi guidait ses pinceaux ; on comprend qu'il ne les ait jamais pris sans avoir adressé sa prière au ciel, et qu'il n'ait jamais peint un Christ sans le baigner de ses larmes. A cette piété même il doit une des principales qualités qui distinguent ses fresques ; jamais il ne retouchait une figure, convaincu que Dieu avait guidé sa main, et qu'il devait laisser intact ce qu'il regardait comme le produit de l'inspiration divine.

Il forma plusieurs élèves, dont les plus connus sont Zanobi Strozzi, Domenico di Michelino et Benozzo Gozzoli.

Voici la liste des principaux tableaux de Frà Angelico, répartis dans les églises et les galeries de l'Europe. Florence, galerie publique : *La Vierge et deux saints*, triptyque ; — *La Vierge et plusieurs saints ;* — *La Naissance de saint Jean-Baptiste ;* — *Le Couronnement de la Vierge ;* — *La Prédication d'un saint ;* — *Le Mariage de la Vierge ;* — *L'Adoration des Mages et la mort de la Vierge*. — Académie des Beaux-Arts : *Une Descente de croix ;* — *Albert le Grand discutant sur la théologie ;* — *Saint Thomas et ses disciples ;* — *Une Madone* et au-dessus *la sainte Trinité ;* — *Un Miracle de saint Côme et saint Damien ;* — *Une Annonciation ;* — *Trois Madones avec plusieurs saints*. — S.-Remigio : *L'Annonciation*. — Santa-Maria de' Pazzi : *Le Couronnement de la Vierge*. — Santa-Croce : *La Résurrection de Jésus-Christ*. — Paris, musée du Louvre : *Le Couronnement de la Vierge* et *Les Miracles de saint Dominique*. — Anvers, Musée : *L'empereur s'humiliant devant le pape*. — Munich, Pinacothèque : *Une Gloire céleste ;* — *Trois sujets de la vie de saint Côme et saint Damien ;* — *Le Christ mort soutenu par Joseph d'Arimathie ;* — *Saint Jean et la Madeleine*. — Berlin, Musée : *Une Vierge glorieuse ;* — *Saint François ;* — *Saint Dominique* et *Le Jugement dernier*.

E. Breton.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Della Valle, *Lettere Sanesi*. — Ticozzi, *Dizionario*. — D'Agincourt, *Histoire de l'Art par les monuments*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — *Storia del Duomo d'Orvieto*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Villot, *Musée du Louvre*. — *Catalogues de Florence, Munich et Berlin*.

* **GIOVANNI** (Frà *Vincenzo*), religieux servite et sculpteur florentin du seizième siècle. Il fut un des artistes qui en 1566 travaillèrent pour l'entrée solennelle de Jeanne d'Autriche et pour ses noces avec le prince François de Médicis. Il fit à cette occasion six statues, qui furent placées sur l'entablement de la porte al Prato, qui avait été magnifiquement décorée sur les dessins d'Alessandro Allori. Domenico Melini, parlant de ces statues, dit que ce jeune religieux entend parfaitement l'art et travaille bien le marbre.

Vasari, *Vite*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

GIOVANNI (*Giovanni* DI), écrivain ecclésiastique sicilien, né en 1699, à Taormine, mort à Palerme, en 1753. Il commença par étudier le droit ; mais après avoir été reçu docteur, il entra dans les ordres. Il devint fiscal de l'inquisition, chanoine de la cathédrale de Palerme, et enfin *juge de la Monarchie*. Ces diverses fonctions ne l'empêchèrent pas d'entreprendre et de terminer de grands travaux sur l'histoire ecclésiastique. On a de lui : *Tractatus de divinis Siculorum Officiis ;* Palerme, 1736, in-4° ; — *Codex diplomaticus Siciliæ ;* Palerme, 1743, in-fol. ; — *La Storia de' Seminari chiericali ;* Palerme, 1747, in-4° ; — *L'Ebraismo in Sicilia ;* Palerme, 1748, in-4°.

Uomini illustri di Sicilia, t. II.

GIOVANNI (*Francesco* DI). *Voy*. FRANCESCO.

GIOVANNI DA SAN-GIOVANNI. *Voy*. MANNOZZI (*Giovanni*).

* **GIOVANNINI** (*Giacomo-Maria*), peintre et graveur de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1667, mort en Parme, en 1717. Il fut élève d'Antonio Roli, mais plus encore des ouvrages des grands maîtres, qu'il étudia avec persévérance. Après avoir exécuté quelques travaux de peinture, il abandonna tout à coup le pinceau, désespérant de pouvoir lutter avec des concurrents de la force de Carlo Cignani et Marcantonio Franceschini, et s'adonna entièrement à la gravure à l'eau-forte et au burin. Les principales pièces de son œuvre sont : les *peintures* du cloître de S.-Michele-in-Bosco, d'après Louis Carrache et ses élèves, 19 feuilles; — la *coupole* de l'église Saint-Jean de Parme d'après le Corrége, 12 feuilles; — un *Saint Georges*, d'après le même; — *Saint Sébastien*, d'après Louis Carrache, et *Le Christ donnant la communion aux Apôtres*, d'après Marcantonio Franceschini. Ses gravures sont quelquefois signées du nom de leur auteur latinisé, *Jovanninus* ou Joanninus. Une grande entreprise occupa une partie de sa vie; il fut chargé par le duc de Parme de reproduire par la gravure sa riche collection de médailles; il en grava avec la plus grande fidélité deux mille, formant sept volumes accompagnés d'un texte par le jésuite Paolo Pedrusi. E. B—N.

Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

* **GIOVENALE D'ORVIETO**, peintre de l'école romaine, travaillait à Rome dans la première moitié du quinzième siècle. Il y a peint à fresque en 1440, dans l'église Saint-Clément, au-dessus de la mosaïque de la tribune, *Le Christ avec la Vierge et onze apôtres*, figures colossales, de style byzantin, mais assez bien drapées. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

GIOVENAZZI (*Vito-Maria*), érudit italien, né le 20 février 1727, à Castelaneta (Pouille), mort à Rome, le 28 juin 1806. Entré de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, il fut envoyé à Naples, pour y prendre la direction de la classe de rhétorique. Lors de la suppression des Jésuites, il vint à Rome, où on lui confia une chaire à l'université. Il ne sortait guère de chez lui que pour aller faire ses cours : son caractère mélancolique lui faisait fuir la société. Tout son temps était consacré à l'étude des lettres. Plusieurs savants distingués, tels que les PP. Mazzolari, Zaccaria, Marcelli, le consultaient sur divers points difficiles de l'antiquité, qu'il connaissait à fond. Ses poésies latines sont très-élégantes; les nombreuses inscriptions latines composées par lui ont un cachet de grandeur qui rappelle les meilleures de l'antiquité. Malgré son savoir, Giovenazzi était d'une modestie rare chez les érudits; ses amis eurent beaucoup de peine à le faire consentir à la publication d'un travail plein de faits nouveaux sur l'ancienne cité d'Aveja; il ne le trouvait pas encore assez parfait. Ses ouvrages sont : *T. Livii Fragmentum anecdoton;* Rome, 1773, in-4°. Il avait trouvé ce morceau inédit de Tite-Live dans un palimpseste du Vatican; — *Dissertazione sulla città di Aveja, ne' Vestini;* Rome, 1773, in-4°; — *Poematum Libellus;* Naples, 1786, in-8°. Dans ce recueil, publié par Gualtieri, disciple de Giovenazzi, se trouvent aussi plusieurs pièces de divers poëtes latins du seizième siècle. Giovenazzi a laissé beaucoup d'ouvrages en manuscrit; les principaux sont : Des *Commentaires sur Phèdre et sur Catulle*, sur les *Œuvres* de saint Paulin, sur le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, sur les *Inscriptions* concernant Auguste, et enfin sur tous les *Poëtes chrétiens;* il avait déjà rassemblé beaucoup de matériaux pour une nouvelle édition de ces poëtes. E. G.

Caballero, *Bibl. Script. Soc. Jesu, supplem.*, t. II. — Renazzi, *Storia dell' Università di Roma*, t. I. — Lombardi, *Storia della Letter. Ital.*, t. IV.

GIOVENE (*Joseph-Marie*), savant italien, né à Molfetta (Pouille), le 23 janvier 1753, mort dans la même ville, le 2 janvier 1837. Il commença ses études dans le collége des jésuites de Molfetta, où il fut reçu novice à l'âge de treize ans, et alla les achever à Naples. Il se lia d'amitié avec G. Saverio Poli, et conçut dans la société de ce savant professeur la plus vive passion pour les sciences. Tout en faisant son droit, il étudia sous la direction de Poli la physiologie et l'anatomie. De retour à Molfetta, Giovene, qui portait déjà le costume ecclésiastique, reçut le sous-diaconat des mains de son oncle Orlandi, évêque de cette ville. Il devint ensuite chanoine de Molfetta, et en 1781 vicaire général de ce diocèse. Ses fonctions ecclésiastiques ne l'empêchèrent pas de cultiver les sciences avec une ardeur qui fut plusieurs fois couronnée de succès. Ainsi en parcourant avec l'abbé Fortis les montagnes de la Pouille, il découvrit un gisement de nitre dans le cratère de Palo près de Molfetta. Les ouvrages de Giovene sont fort nombreux, et touchent à presque toutes les parties des sciences physiques et naturelles; ils manquent d'originalité et de profondeur, mais ils attestent beaucoup d'instruction et de jugement. En 1804, après la mort de l'évêque Antinucci, dont il était le grand-vicaire, il aurait voulu vivre dans la retraite, pour vaquer plus librement à ses études favorites; mais ses supérieurs ecclésiastiques le nommèrent vicaire apostolique de Lecci. Il était revenu à Molfetta depuis 1816, lorsque pendant la courte révolution de Naples il fut élu député au parlement. Cet incident politique fut le dernier événement notable de sa vie, qui dès lors s'écoula tout entière à Molfetta, dans une douce et studieuse retraite. On a de lui : *Lettera al signor abbate Fortis, intorno alla nitrosità naturale della Puglia,*

Milan, Venise, 1788, in-8°, traduite en français par Zimmermann, dans son ouvrage intitulé : *Voyage à la nitrière naturelle qui se trouve à Molfetta;* Paris, 1789, in-8°; — *Memoria sulla rogna degli ulivi;* Naples, 1789, in-8°; — *Lettera al sig. consigliere D. Saverio Mattei sul passo del Vangelo : Vos estis sal terræ;* Naples, 1790, in-8°; — *Avviso per la distruzione de' vermini che rodono la polpa delle olive;* Naples, 1792, in-8°; — *Instruzione sulla cultura del cotone a colere di Camoscio;* Milan, 1792, in-8°; — *La mia Villegiatura;* Parme, 1804; Rome, 1805, in-12; — *Della Formazione del Nitro, e de' sali che lo compengono;* Modène, 1819; — *Kalendaria vetera mss. aliaque monumenta ecclesiarum Apuliæ et Japygiæ;* Naples, 1828, in-4°; — *Vita B. Corradi Bavari;* Naples, 1836, in-8°. Outre ces ouvrages, Giovene a donné un grand nombre de mémoires dans divers recueils scientifiques de l'Italie; savoir : dans les *Opuscoli scelti di Milano : Discorsi meteorologi-campestri :* ces discours, au nombre de neuf, ont été insérés dans les vol. XIII-XX; un dixième a paru dans le *Giornale letterario di Napoli,* vol. XCIX-C; — *Lettera sulla pioggia rossigna;* vol. XXII; — dans les *Memorie della Società Italiana di Modena : Osservazioni elettro-atmosferiche e barometriche insieme paragonate;* vol. VIII; — *Appendice alle suddette ove si ragione delle aurore boreali;* t. IX; *De' pronostici ragionati delle annate;* t. X; — *Lettera sopra alcune rose prolifere;* t. XI; — *Prospetto comparato della pioggia della Puglia;* t. XII; — *Sopra la caduta delle foglie degli alberi in autunno;* t. XIII; — *Notizie d'un banco di tofo lacustre in riva al mare nelle vicinanze di Trani nella Puglia;* t. XIV; — *Sull' Argonauta Argo del Linneo;* ibid.; — *Descrizione storica della coccinIglia dell' ulivo;* ibid.; — *Notizie geologiche e meteorologiche della Japigia;* t. XV; — *Delle Cavallette pugliesi;* ibid.; — *Sulle due Puglie, Peucezia e Daunia, e della provincia di Principato citra;* t. XIX; — *Di alcuni Pesci del mare di Puglia;* t. XX; — dans la *Nuova Scelta d'Opuscoli* de Milan : *Osserv. mediche meteorologiche,* t. X; déjà publié sous le titre de *Lettera al... sig. Thouvenel sul d'alcuni fenomeni fisici della Puglia,* dans les *Mémoires sur l'aérologie;* Paris, 1806; — dans la *Bibliotheca cattolica* de Naples, 1827 : *Dissertazione sul sagramento della penitenza.*

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri,* t. VI.

* **GIOVENONE** (*Girolamo*), peintre de l'école milanaise, né à Verceil, vivait à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. Il fut le premier peintre de cette ville qui ait fait sortir la peinture de la barbarie. Deux de ses tableaux, à l'église Saint-Paul, portent les dates de 1514 et 1516. Aux Augustins de la même ville, on voit de lui un *Christ ressuscité avec sainte Marguerite, sainte Cécile et deux anges.* Cette peinture, d'un très-beau caractère, rappelle Bramantino et les meilleurs maîtres de l'école milanaise; elle est conduite avec une grande intelligence du nu et de la perspective. On croit que Giovenone fut le premier maître de Gaudenzio Ferrari.

Verceil posséda vers 1550 trois autres artistes de la même famille : *Battista, Paolo* et *Giuseppe,* dont le dernier fut surtout très-habile peintre de portraits. E. B—n.

Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura.* — P. Allegranza, *Lettera al signor Oretti.* — Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Orlandi, *Abbecedario.*

* **GIOVENZONIS** (*Raphael*), poëte latin moderne, né à Trieste, vers 1425. Il obtint à Rome en 1467 la couronne poétique; la plupart de ses compositions sont demeurées inédites ou se sont perdues; quelques-unes ont été insérées dans le recueil intitulé : *Carmina illustrium Poetarum Florentinorum,* t. XII.

Gyraldus, *De Poetis sui temporis,* p. 534. — Lancetti, *Memorie di Poetti laureati,* p. 168. — Denis, *Merkwürdigk, der Garelli Bibl.,* p. 41.

* **GIOVINI** (*Ange-Aurèle-Bianchi*), publiciste italien, né à Côme, en décembre 1799. Il se destina d'abord au commerce, étudia ensuite les lettres à Vienne, et dirigea pendant quelques mois (1835) un journal, *L'Ancora,* d'abord à Capolazo, petite ville du Tessin, puis, en 1837, *Il Repubblicano della Svizzera Italiana,* à Lugano. En 1839 il dut, à cause de ses opinions politiques, quitter le Tessin, et se réfugia à Zurich. Peu après, profitant de l'amnistie accordée par l'empereur Ferdinand Ier, à l'occasion de son sacre, il rentra à Milan, où il demeura jusqu'en 1847. Au mois de janvier 1848, il fut appelé à Turin par le général Durando, depuis ministre de la guerre, qui lui confia la direction du journal *L'Opinione.* La politique suivie dans ce journal par M. Giovini se résume en ces mots : guerre à l'Autriche et aux empiétements de Rome; fusion du Piémont et du royaume Lombardo-Vénitien. Après la défaite des libéraux italiens, l'Autriche, par l'organe des plénipotentiaires anglais et français, lord Abercromby et M. Ferdinand Barrot, demanda et obtint du ministre, M. d'Azeglio, l'expulsion de M. Giovini, qui regagna la Suisse. Deux mois après, le comte Cavour, en acceptant la présidence du conseil, mit pour condition le rappel de M. Giovini, qui revint prendre la rédaction en chef de *L'Opinione.* Ce journal étant devenu, en 1852, la propriété de quelques personnes qui faisaient la guerre au gouvernement pour en obtenir des emplois, M. Giovini renonça à le diriger, et fonda en 1853 un nouveau journal, *L'Unione,* où il continue à répandre ses croyances contre la domination autrichienne, contre les abus de la cour de Rome et contre le parti mazzinien. Ses principaux ouvrages sont : *Biografia di Frà P. Sarpi,* 2 vol.; Zurich, 1836; — *Storia degli Ebrei e delle loro sette e dottrine religiose durante il secondo tempio;* Milan, 1844; — *Dizionario*

corografico della Lombardia; Milan, 1844; — *Dizionario storico-filologico della Biblia;* Milan, 1845; — *Esame critico degli atti e documenti relativi alla favola della papessa Giovanna;* Milan, 1845; — *Pontificato di Gregorio il Grande;* Turin, 1844; — *Idee sulla decadenza dell' Impero Romano in Occidento;* 3 vol.; Milan, 1846; — *Storia dei Longobardi;* 1848; — *Commentario storico-critico sul poema Tartaro del Casti*, sans nom d'auteur; à Capolago et à Milan; — *Storia Biblica;* Turin, 1851; — *Critica degli Evangeli;* Turin, 1853; — *Storia dei Papi.* Cet ouvrage est encore en voie de publication. Les quatre premiers volumes ont paru à Capolago, 1852 et suiv.; quatre autres volumes ont été publiés à Turin; — *L'Austria in Italia;* Turin, 1853. Ce dernier ouvrage a été traduit en français, par Mme Camille Lebrun, Paris, 1854. G. VITALI.

Renseignements particuliers.

GIOVIO (*Benedetto*), historien et poëte italien, né à Côme, d'une ancienne famille de ce pays, en 1471, mort en 1544. Il écrivit beaucoup, sans jamais avoir rien fait imprimer lui-même. Les savants contemporains, presque tous ses amis, nous affirment que sa mémoire était prodigieuse. La collection de ses lettres prouve qu'il connaissait à fond la jurisprudence ancienne et moderne; que l'histoire, l'architecture et l'astronomie ne lui étaient pas inconnues, qu'il versifiait et qu'il possédait plusieurs langues : le latin, le grec, qu'il avait fini d'apprendre à Milan, aux leçons du fameux Démétrius Chalcondyle, et l'arabe. Benedetto Giovio laissa plusieurs enfants, parmi lesquels : Alexandre, père de Paul le jeune, et Jules, évêque de Nocera. Il fut enseveli avec de grands honneurs dans la cathédrale de Côme. On a de Giovio : *Storia di Como, a cui va aggiunta la descrizione del lago;* Venise, 1629, in-4°; réimprimée en 1722, dans le tom. IV du *Thesaurus Rerum Italicarum;* — *De Venetis Gallicum Trophæum* (sans lieu ni date). Parmi ses manuscrits on cite : un livre sur l'immortalité de l'âme; trois livres sur la société; cent lettres latines et italiennes, pleines d'érudition, adressées aux principaux savants et gens de lettres du seizième siècle; — *Protasii Porri Sepulcrum*, recueil d'épitaphes. Benedetto Giovio a collaboré à la traduction italienne de Vitruve donnée par César Césarien, célèbre architecte milanais, à l'ouvrage de Capra Galeati intitulé : *De Bello Mediolani;* Venise, 1539; Strasbourg, 1557; Bâle, 1574. Argelati a puisé des détails importants pour son histoire des écrivains milanais dans les vers inédits de Benedetto Giovio (voy. notamment la *Vie de Bernard Lanterius*, p. CCXLI), qu'il tire en partie d'un poëme descriptif d'un grand intérêt : *De XII Fontibus*, dont le neuvième chapitre est intitulé : *Surga, Fons Lantherii.* Le même Argelati promettait la publication prochaine de toutes ces œuvres, lorsque, parlant d'une lettre de Philippe Carpan, il disait : *Exstat inter epistolas man. supradicti Jovii, quam cum operibus ejusdem, pro bono literariæ reipublicæ, brevi edendas promittit C. Antonius Joseph a Turre Rezzonici.* Mais, absorbé par la publication d'un Pline, il laissa Benedetto Giovio de côté, et je ne sache pas que depuis on ait jugé bon de le tirer de l'oubli. Louis LACOUR.

Paolo Giovio, *Elogia doctorum Virorum;* Bale, 1578, p. 196. — Argelati, *Bibliotheca Script. Mediol.;* Milan, 1745. — Casati, *Ciceri Epist.*, vol. I, p. 107. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Ital.*, tom. VII, 910. — G.-B. Giovio, *Elogio di Benedetto Giovio;* Modène, 1784, in-8°.

GIOVIO (*Paolo*), *Jovius*, en français *Jove*, historien italien, né à Côme (Lombardie), le 19 avril 1483, mort à Florence, le 11 décembre 1552. Enfant encore quand il perdit son père, il dut à son frère aîné, Benedetto, l'heureuse direction de sa jeunesse et ses premières connaissances. Après un cours régulier d'études, qu'il suivit à Pavie, la médecine occupa ses loisirs. Il s'y distingua sans peine, et Cœlio Calcagnini le déclare dans une de ses lettres un « médecin de premier ordre (*primi nominis medicus*) ». Mais quoi qu'en dise un livre de Prosper Mandosio (publié à Rome, vers 1696) sur les médecins des papes, Clément VII ne se l'attacha jamais à ce titre. Dans la suite, d'autres goûts, que Benedetto avait provoqués lui-même en montrant à son frère ses écrits sur la ville de Côme et la Suisse, le déterminèrent à quitter la médecine; il se fit historien, et de ce moment a daté sa fortune. Paul Jove entreprit de raconter dans un ouvrage latin qui l'a rendu célèbre tous les faits importants de son époque. Un premier volume était achevé quand l'auteur se rendit à Rome. Introduit auprès de Léon X, il lut quelques fragments en sa présence, et sut le charmer à ce point que le pontife aurait affirmé hautement, si l'on en croit la tradition, ne connaître pas après Tite-Live d'écrivain plus élégant. La mort de Léon X ruina les espérances que Jove fondait sur la protection du pape : cependant il reçut du successeur de Léon X un canonicat à l'église cathédrale de Côme. Clément VII lui donna un logement au Vatican, et le créa successivement prélat assistant, prieur de la commanderie de Saint-Antoine à Côme et, le 13 janvier 1528, évêque de Nocera. Jove demanda plus tard à Paul III l'évêché de Côme. Mécontent des refus qu'il eut à subir, il quitta Rome, sa demeure depuis trente-sept années, et se rendit à Florence, où trois ans après il mourut. On l'enterra dans l'église ducale de Saint-Laurent, et sur la pierre tumulaire on écrivit ces mots :

Hic jacet, heu! Jovius, Romanæ gloria linguæ,
Par cui non Crispus, non Patavinus, erat.

Un autre mausolée lui fut érigé depuis, en 1574, dans le cloître de la même église, avec sa statue en marbre, qu'exécuta l'illustre sculpteur François de San-Gallo.

Malgré sa réputation, Paul Jove a démérité de la postérité. Sa plume appartenait à qui savait

l'acheter, et ses œuvres sont pleines des mensonges dont profita sa cupidité. Il passe sous silence une victoire des Portugais, parce que leur roi, Juan III, ne lui veut rien donner. En France, à la cour de Henri II, il dresse une généalogie, promet des aïeux à qui le paye, et menace de sa plume quiconque troublera ses trafics. Montmorency le sachant « plus impérial passionné que François et grand menteur », le prive d'une pension de cinq cents écus dont le gratifiait François Ier : « Et le dict Paul, continue Brantôme, se met à desgabouler contre mondict sieur le connestable et en dire pis que pendre. » Le grand historien se vantait du reste sans honte d'avoir deux plumes pour les princes, l'une d'or et l'autre de fer, suivant qu'il en recevait ou non des faveurs. Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'on a dit que les aventures d'Amadis et les histoires de Jove méritaient une égale confiance. Au milieu de ces faussetés, on rencontre cependant, il faut l'avouer, des faits curieux, qu'on chercherait vainement autre part. Son style a trouvé des critiques et des admirateurs. Au jugement de Lipse, il est grave, soutenu et convenable en tout aux sujets historiques. Alciat le préfère à celui de Tacite. « Paulo Jovio, écrit Brantôme en vingt passages, raconte gentiment cela. » D'un autre côté, Scaliger n'y voit qu'affectation et surcharge, et Roland Desmarêts y note en outre les fautes les plus grossières contre la langue. Une exacte connaissance de son *faire* a révélé une singulière supercherie. La lettre datée de Pavie le 7 octobre 1549, et mise en tête de ses œuvres, n'est pas d'André Alciat, comme semblerait l'indiquer la signature, mais de Paolo Giovio, qui, sous un nom étranger, injurie Paul III, dont il n'avait point obtenu l'évêché qu'il convoitait, et se prodigue à lui-même les éloges les plus vifs et les moins mérités. Il n'osa toutefois publier cette lettre qu'après la mort d'Alciat et celle du pontife. Quant aux appréciations que Jove, en plusieurs de ses livres, émet sur les hommes célèbres, elles témoignent, suivant Henri Estienne, d'une observation médiocre et d'une fréquente ignorance. A tous ces défauts il joignait une ridicule superstition. Des astrologues lui prédirent qu'il deviendrait cardinal, et longtemps il attendit l'effet de leurs promesses. Les révolutions religieuses du seizième siècle ont une seule cause à ses yeux, l'influence des astres, et sa complaisance à décrire dans ses plus minutieux détails la naissance du marquis de Pescaire montre qu'il croyait à l'amniomancie. Ajoutons que les mœurs de Paul Jove parurent toujours suspectes. Les plus graves accusations dont on flétrit sa conduite se trouvent énoncées dans ces lignes, que nous ne voulons pas traduire : « Tametsi senex, parum abfuit quin pepererit (quippe hermaphroditus); sed et id detestabilius quod, cum esset etiam antistes, gaudebat numerari inter procos adolescentulos. » (Cardan, in *Apolog. Veronis.*)

Voici la liste de ses ouvrages, par ordre chronologique : *De Romanis Piscibus libellus, ad Lodovicum Borbonium, cardinalem*; Rome, 1524, in-fol.; ibid., 1527, in-8°; Bale, 1531, in-8°. L'auteur parle ici des poissons que les Romains mangeaient le plus habituellement à leurs repas, indiquant leurs noms, la manière de les apprêter et les lieux où se rencontrent les meilleurs de chaque espèce. L'édition de 1527 est intitulée : *De Piscibus marinis, lacustribus et fluviatilibus; item de testaceis ac salsamentis liber*; trompés par la dissemblance des titres, plusieurs bibliographes ont fait à tort des éditions de Rome 1524 et 1527 deux œuvres différentes. On a de cet écrit une traduction en italien : *Libro del Giovio de' Pesci Romani*, tradotto per Carlo Guancarolo; Venise, 1560, in-8°; — *Commentarii delle Cose de' Turci*; Venise, 1541, in-8°. Histoire des Turcs fort abrégée, dédiée à l'empereur Charles-Quint par une épître en date du 22 janvier 1531, et traduite en latin sous ce titre : *Turcicarum Rerum Commentarius Pauli Jovii, ex italico latinus factus Francisco Nigro Bassianete interprete*; Paris, 1538, in-8°. Cette traduction fut imprimée avant l'original. Une version anglaise du même ouvrage parut à Londres, 1546, in-8°; — *Elogia Virorum illustrium*; Venise, 1546, in-fol.; Florence, 1551, in-fol.; Bâle, 1567, 2 tom. in-8°. Les dernières éditions, qui regurent des additions importantes, contiennent les articles suivants, dont plusieurs ont été imprimés à part : 1° *De Vita et rebus gestis Magni Sfortiæ liber*; Bâle, 1542, in-8°; avec la traduction italienne : *La Vita di Sforza, valorissimo capitano*, Venise, in-8°; — 2° *De Vita et rebus gestis XII vicecomitum Mediolani principum libri XII*; Paris, 1549, in-8°; traduction italienne : *Le Vite de' i Dodeci Visconti, principi di Milano, per il Domenichi*, Venise, 1558, in-8°; — 3° *Vita Alfonsi Atestini, Ferrariæ ducis*; Florence, 1550, in-fol.; traduc. ital. : *Vita di Alfonso da Este, duca di Ferrara, trad. in lingua toscana da Gio. Battista Gelli*, Florence, 1553, in-8°; — 4° *De Vita et rebus gestis Consalvi-Ferdinandi Cordubæ, cognomento Magni, libri III* : traduct. ital. : *La Vita di Consalvo di Cordoua..., trad. per Lodovico Domenichi*, Florence, 1550, in-8°; — 5° *De Vita et rebus gestis Francisci-Ferdinandi Davali, marchionis Piscariæ, libri VII*; traduct. ital.: *La Vita di..... marchese di Pescara, trad. per Ludovico Domenichi*, Florence, 1551, in-8°; — 6° *Vita Leonis X, pontificis maximi, libris IV*; — 7° *Hadriani VI, P. M., Vita*; — 8° *Pompeii Columnæ, cardinalis, Vita*. Ces trois derniers articles sont réunis dans la traduction italienne : *Le Vite di Leone X et di Adriano VI, pontifici, e del cardinal Pompeo Colonna, trad. da Lod. Domenichi*; Venise, 1557, in-8°. Michel de Pure a donné du premier une traduction française, imprimée à Paris, 1567, in-12; — *Elogia*

doctorum Virorum ab avorum memoria publicatis ingenii monumentis illustrium; Venise, 1546; et Bâle, 1571, in-8°; — *Elogia Virorum bellica virtute illustrium*; traduct. ital.: *Gli Elogi e Vite brevemente scritte d'Uomini illustri di guerra, antichi e moderni, trad. da Lodov. Domenichi*; Florence, 1554, in-4°; Venise, 1560, in-8°. Ces deux écrits sont les meilleurs et surtout les plus utiles que Jove ait composés. La célèbre galerie de portraits placée au centre du palais qu'il avait fait construire sur les bords du lac de Côme lui en suggéra l'idée. Des éditions parurent de son vivant, mais incomplètes et négligées. On apporta plus de soin à celles qui suivirent, et dont voici l'indication: *Elogia Virorum bellica virtute illustrium, VII libris jam olim ab autore comprehensa, et nunc ex ejusdem museo ad vivum expressis imaginibus exornata*; Bâle, 1665, in-fol.; — *Elogia Virorum litteris illustrium... ex ejusdem museo (cujus descriptionem una exhibemus) ad vivum expressis imaginibus exornata*; Bâle, 1677, in-fol.; — *Epistola ad Johannem Fridericum, Saxoniæ electorem, et Philippum, Hessiæ landgravium, de bello Smalcaldico*: lettre anecdotique, datée du 20 août 1547 et publiée par Burcard Gotthelff Struve, dans ses *Acta litteraria ex mss. eruta*, t. II, fascic. I, p. 85; — *Historiarum sui temporis, ab anno 1494 ad annum 1547, libri XLV*; Florence, 2 vol. in-fol., 1550 et 1552; Venise, 3 vol. in-8°, 1552; Paris, 2 vol. in-fol.; Bâle, 3 vol. in-8°, 1567 et 1578, in-fol. On y trouve le récit des événements mémorables arrivés durant un demi-siècle en Italie. L'auteur conçut dès l'an 1515 le dessein de cet ouvrage. Des quarante-cinq livres que le titre annonce, six, du dix-neuvième au vingt-quatrième, manquent. Ils s'étendaient de la mort de Léon X à la prise de Rome en 1527. Jove les perdit au sac de cette ville, et refusa de les refaire ou de compléter le peu qu'il en avait sauvé, dans la crainte d'encourir l'indignation de certaines gens, et surtout, ainsi qu'il le dit à la préface du second volume, par dégoût de raconter des scènes odieuses et déshonorantes pour l'Italie. Cet aveu nous semble mal s'accorder avec la conscience peu timorée de l'auteur. On prétendait à la fin du siècle dernier que des six livres en question, trois avaient été retrouvés parmi des papiers de famille. Nous ignorons s'ils ont été publiés (*voy.* Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*). Le Domenichi, traducteur ordinaire des œuvres de Jove, ne manqua pas de s'emparer de celle-ci, et publia successivement: *Istorie del suo tempo di Paolo Giovio, trad. per Lodov. Domenichi, parte prima*, Florence, 1551, in-4°; Venise, 1560, in-4°; et parte prima e seconda, Venise, 1568, 3 vol. in-8°. L'on en donna aussi un abrégé sous ce titre: *Compendio dell' Istoria di P. Giovio, fatto per Vincenzo Cartari da Reggio*, Venise, 1562, in-8°. Nous possédons une version française intitulée: *Histoires de P. Jovio sur les choses faites et advenues de son temps en toutes les parties du monde*, trad. du latin par Denys Sauvage, seigneur du Parc; Lyon, 1552, in-fol., et Paris, 1579, 2 vol. in-fol. Enfin, Belleforest a, de son côté, traduit en français les harangues que contient à différents endroits l'histoire de Jove, et les a insérées dans ses *Harangues militaires et Concions des princes, capitaines*, etc...; Paris, 1573, in-fol.; — *Lettere volgari di M. Paolo Giovio, raccolte per Lodovico Domenichi*; Venise, 1560, pet. in-8°. Les principales sont adressées à Charles-Quint, au roi Henri II, aux papes Clément VII et Jules III, au connétable de Montmorency, au duc d'Albe, aux cardinaux Farnèse et de Guise, à Étienne Colonne, etc.; — *Ragionamento di Paolo Giovio sopra i motti e disegni d'arme e d'amore, volgarmente chiamati imprese, con un discorso di Girolamo Ruscelli, intorno allo stesso soggeto*, Venise, 1560, in-8°; It., sous cet autre titre: *Dialogo dell' imprese militari e amorose di P.-G. e di Gabriel Simeoni, con un ragionamento di Lodov. Domenichi*; Lyon, 1574, in-8°; — *Pauli Jovii Descriptiones, quotquot exstant, regionum atque locorum*; Bâle, 1571, in-8°. Les articles qui se trouvent en ce recueil sont: 1° *Descriptio Britanniæ, Scotiæ, Hiberniæ et Orchadum.* L'éditeur a joint à cet opuscule deux écrits de Georgius Lilius sur les rois et les savants de la Grande-Bretagne: — 2° *Moscovia, in qua situs regionis, antiquis incognitus, religio gentis, mores, etc., fidelissime referuntur*; — 3° *Descriptio Larii lacus*, impr. d'abord à Venise, en 1559, in-4°, et dédié à Fr. Sfondrati; — 4° Le *De Romanis piscibus libellus*, dont nous avons parlé ci-dessus. — On a réuni à différentes reprises les œuvres de Paul Jove, sous ce titre: *Opera omnia*. La meilleure édition a été donnée à Bâle, en 1678, in-fol, 2 tom.

Louis LACOUR.

Basil.-Joh. Heroldus, *Epist. dedic. Operum P. Jovii.* — Bodinus, *In Methodo-Historiarum*, cap. IV, fol. 78. — Vossius, *De Arte Histor.*, cap. IX, fol. 48. — Cardanus, *In Apologia Neronis.* — J. Scaliger, *Epist. de Vetust. gentis Scaligeranæ*, fol. 3; *Scaligerana prima*, fol. 95. — Rolandus Maresius, *Epist. XLI, lib. I*, fol. 184. — J. Lipsius, *Not. ad I libr. Politic.*, cap. IX, fol. 218. — H. Stephanus, *De Infid. Ling. Græc. Magistr.* — Imperialis, *In Musæo historico*, fol. 27. — Giov.-Battist. Giovio, *Elogio di M. Paolo Giovio, lo storico*; Modène, 1778, in-8°. — Balzac, *Lettre IX à Chapelain*, l. III, p. 118. — J. A. de Thou, *Hist. univ.*, t. II, p. 229 (éd. Londres, 1734, in-4°). — Teissier, *Elog. des Savants* (éd. d'Utrecht, 1697, in-12), t. I, p. 63-65. — Bayle, *Dict. hist.*, art. *Jove.* — Nicéron, *Hom. illustr.*, t. XXV, p. 358-373.

* **GIOVIO** (*Giulio*), théologien italien, neveu du précédent et troisième fils de Benedetto, mort vers la fin du seizième siècle. Il ne partagea pas le goût exclusif de sa famille pour les belles-lettres; cependant il aida son oncle dans plusieurs de ses travaux historiques. L'*Historia sui temporis*, notamment, lui demanda des recherches. Sauf quelques traités de controverse, jadis conservés dans les archives de sa maison, l'on ne con-

naît rien de lui. Il fut longtemps le coadjuteur de Paul Jove l'ancien, et il hérita de l'évêché de Nocera. Vers 1560, cette charge fut résignée par lui en faveur de son neveu. Il vécut dès lors dans la retraite. Louis LACOUR.

G.-B. Giovio, *Gli Uomini della Comasca, diocesi antichi e moderni*; Modene, 1784, in-8°.

GIOVIO (*Paolo*), poëte latin, neveu du précédent, fils d'Alexandre, petit-fils de Benoit et petit-neveu du grand historien (on le distingue par le surnom de *jeune*), né à Côme, vers 1530, mort vers 1585. Ses oncles, Paul et Jules, le choisirent tour à tour pour secrétaire. En récompense, il obtint, par l'intermédiaire du premier, les fonctions d'archi-prêtre de Menagio (1551), le titre d'évêque de Samarie (*in partibus infidelium*) et l'amitié des savants et des nobles florentins. Le second lui procura les fonctions de porte-croix du pape, le nomma son coadjuteur à l'évêché de Nocera, et neuf ans après résigna sa prélature à son intention (1560). Au concile de Trente, où il fut appelé, il se fit remarquer comme défenseur des évêques non résidants, demandant quelle sanction l'on aurait contre celui qui ne résiderait pas et faisant observer que l'évêque rebelle ne tarderait pas à devenir un danger pour l'Église. Paul Jove le jeune a composé un grand nombre de lettres et de vers, que Jean-Baptiste Giovio conservait manuscrits dans sa bibliothèque. La plupart des épigrammes et inscriptions qui ornent les portraits des *Elogia* de son oncle Paolo l'ancien sont de lui : on en a souvent loué l'élégance. D'autres se trouvent aussi dans l'ouvrage intitulé : *Racolta d'Italiani Poeti*; Florence, 1720.

Louis LACOUR.

Ughelli, *Italia sacra*, t. VII, p. 746. — P. Giovio, *Elogia doct. Vir.*; Bâle, 1767, 2 vol. in-8°. — G.-B. Giovio, *Gli Uomini della Comasca, diocesi antichi e moderni*. — Teissier, *Eloges des Savants*, t. I, p. 68. — Frà Paolo Sarpi, *Hist. du Concile de Trente* (trad. par A. de La Houssaie; Amsterdam., 1704), p. 470.

GIOVIO (*Francesco*), poëte italien, frère du précédent, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il occupa des charges élevées dans la magistrature de son pays. Son fils lui a rendu hommage dans plusieurs de ses livres, et a cité de nombreuses pièces de vers dont il le dit l'auteur; mais l'esprit qui les a dictées n'est plus de mode, et l'on perdrait son temps à les tirer des journaux et recueils où elles sont ensevelies.

Louis LACOUR.

Giov.-Battista Giovio, *Gli Uomini della Comasca, diocesi antichi e moderni.*

GIOVIO (*Giovanni-Battista*, comte), poëte et historien italien, fils du précédent, né à Côme, le 10 décembre 1748, mort au commencement de notre siècle. Il se livra tout entier, à l'exemple de ses ancêtres, aux plaisirs de l'étude, et produisit des travaux recommandables. Sa bibliothèque et les manuscrits de sa famille lui servirent beaucoup; cependant, l'on regrette qu'il ne les ait pas utilisés davantage, et surtout qu'il n'ait pas publié les œuvres de Benedetto, dont son oncle, le comte della Turre di Rezzonico, avait pendant longtemps préparé une édition. On lui reproche aussi trop de partialité pour sa patrie. Tiraboschi l'appelle un « hardi panégyriste ». On a de lui outre plusieurs opuscules insérés dans le *Raccolta d'Elogj italiani*, dans le *Giornale di Modena*; t. XXVI, XXVII, et autres mémoires d'académies : — *Trattato della religione*; Milan, 1774, in-8°; — *Trattato del Arte della Pittura*; Londres [Lugano], 1776, in-8°; — *Elogio di Bassano...*; Lugano, 1777, in-8°; — *Elogio di monsignor Paolo Giovio lo storico*; Modène, 1778, in-8°; — *Lettera sulla fortuna*; Milan, in-8°; — *Elogio di monsignor Algarotti*; Venise, 1783, in-8°; — *Elogio di M. Paolo Giovio il giovane*; Modène, 1783, in-8°; — *Elogio di Benedetto Giovio*; 1784, in-8°; — son meilleur ouvrage, répertoire des hommes célèbres de sa patrie, est intitulé : *Gli Uomini della Comasca, diocesi antichi e moderni*; Modène, 1784, in-8°. Louis LACOUR.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Ital.* (Modène, 1778, in-4°); t. II, 86, 106, 163, 194, 248; t. VII, 910, 973.

GIPHANIUS. *Voy.* GIFFEN (*Van*).

GIRA. *Voy.* GIOIA.

GIRAC (*Paul-Thomas*, sieur DE), né à Angoulême, on ne sait au juste en quelle année, de Paul-Thomas de La Maisonnette, littérateur et hébraïsant, dont Balzac, Nicolas Bourbon et Colomiès ont parlé avec éloge, mourut en 1663. Vers le milieu du dix-septième siècle, il devint conseiller au présidial de sa ville natale. On voit par plusieurs passages de ses écrits qu'il était riche et possédait des biens assez considérables. Il connaissait à fond les langues anciennes, et avait quelque teinture de l'hébreu. Son érudition et ses connaissances littéraires, jointes à son rang et à sa position de fortune, lui avaient acquis une certaine célébrité dans sa province; mais cette célébrité n'eût probablement jamais franchi des bornes assez étroites sans la querelle littéraire à laquelle il se trouva tout à coup mêlé, et qui fit, pour quelques années, beaucoup de bruit. Voici à quelle occasion : Quand eurent paru les œuvres de Voiture, après la mort de leur auteur, Balzac, qui voyait peut-être cette publication avec une certaine jalousie, conçut le projet de soulever autour d'elle quelques critiques, et il engagea Girac, son compatriote, dont il appréciait le savoir, à lui en exprimer son avis. Girac saisit avec empressement cette occasion de faire sa cour à Balzac, comme une bonne fortune pour lui et un sûr moyen de se faire connaître. Il répondit donc à la demande de son ami par une *Dissertation* manuscrite, en latin comme la lettre de Balzac, et qui est le point de départ d'une des querelles littéraires les plus envenimées qu'il y ait eu. Il y disait, en un style assez élégant et avec beaucoup de modération, que Voiture n'avait bien réussi que dans le genre enjoué et badin, où il lui reconnaissait une supériorité réelle et incontestable; mais il lui reprochait des lettres frivoles, trop de familiarité et d'abandon,

quelquefois du mauvais goût, des erreurs d'érudition, etc.; et il ajoutait qu'il avait échoué dans le genre grave et dans le genre amoureux. Une fois en possession de cette pièce, Balzac l'envoya à Costar, son ami en même temps que celui de Voiture, et le provoqua à y faire une réponse, espérant que tout serait profit pour sa vanité personnelle dans ce petit débat. Costar, sans en avoir l'air, tout en semblant s'excuser et résister aux instances de Balzac, composa sous main sa *Défense des ouvrages de M. de Voiture*, où il avait mis des traits mordants et aiguisés à loisir contre Girac. Ce ne fut toutefois qu'après la publication d'un second ouvrage de Costar : *Les Entretiens de M. de Voiture*, etc., que Girac, piqué au jeu, se décida enfin à faire paraître une *Réponse* (1655), cette fois en français, mais en français arriéré et plein de latinismes, où il racontait les choses telles qu'elles s'étaient passées : « J'entre, disait-il, dans un combat que je n'ai pu éviter, y étant provoqué de la plus pressante manière qu'on le puisse être; car quelque ennemi que je sois de toute sorte de contestation, le défi qu'on m'a fait étant public, et mon adversaire se présentant comme en triomphe à la vue du peuple, il ne m'a pas été libre de demeurer sans lui repartir. » Girac avait raison; ce n'était qu'à la demande de Balzac qu'il avait écrit sa *Dissertation latine*, non destinée au public; Costar avait publié la réfutation de cette pièce, avant que cette pièce même ne fût imprimée, et ce fut lui qui se chargea ensuite de la donner au public. Dans la première partie de sa *Réponse*, Girac reprenait les assertions de son adversaire et revenait sur les défauts qu'il avait reprochés à Voiture; dans la seconde, il s'attaquait à Costar lui-même, et démontrait que, tout en ayant plus de science que Voiture, il avait commis bien des bévues dans ses *Entretiens*. Dès lors le combat devint à peu près entièrement personnel, et il perdit le peu de courtoisie qu'il avait conservé jusque alors. Du reste, des deux hommes qui avaient servi de prétexte à cette lutte, aucun n'existait plus, car Balzac avait suivi Voiture dans la tombe, au commencement de 1654. Costar répliqua par deux in-quarto, dont l'un contenait son *Apologie*, et l'autre la *Suite de la Défense de Voiture*; puis il trouva tout simple d'obtenir du lieutenant civil interdiction et saisie de la nouvelle *Réponse* que Girac se préparait à faire paraître, et de lui fermer la bouche pour s'assurer la victoire, alléguant qu'on l'attaquait dans ses mœurs; mais cela ne servit au contraire qu'à prouver bien clairement qu'il se sentait vaincu. Cette réplique néanmoins fut imprimée à Leyde, en 1660, l'année même de la mort de Costar, et elle ne parut à Paris que quatre ans après, sous un titre un peu différent. L'auteur, poussé à bout, ne gardait plus la moindre mesure; il était fort peu question de Voiture et de Balzac : c'était une lutte acharnée et corps à corps avec son adversaire. Girac, tout hérissé de citations, s'armait des textes de Pausanias, d'Hérodote, d'Eusèbe, de Lactance, pour reprocher à Costar son nom, sa naissance, l'état de son père et de son aïeul. Il y avait toute une série de terribles chapitres, dont voici quelques titres : « Que M. Costar... est un calomniateur. — Que M. Costar ressemble à un gueux dont parle Homère. — Que M. Costar est un insigne menteur. — Que M. Costar a peu de jugement. — Diverses bévues de M. Costar. — Que M. Costar affecte les ordures. — Que M. Costar est un plagiaire, etc. » Des deux côtés, on avait prodigué beaucoup plus d'injures que de raisons; mais, malgré les intempérances de plume de Girac, ce fut Costar qui alla le plus loin de ce côté. Voici, par exemple, un curieux passage, extrait de la *Suite de la Défense de M. de Voiture* : « M. de Girac pourrait bien s'attirer quelque logement de gendarmes s'il passait des troupes par l'Angoumois; et je m'étonne que lui, qui ne néglige pas trop ses intérêts et qui songe à ses affaires, ne se souvienne plus du capitaine qui lui dit, il y a deux ou trois ans : « En considération de M. le marquis de Montausier, j'empêcherai ma compagnie d'aller chez vous; mais c'est à la charge qu'à l'avenir il ne vous arrivera plus d'écrire contre Voiture, etc. » Dans cette querelle Girac eut incontestablement la supériorité du savoir, du bon sens et même de la critique; mais Costar maniait plus adroitement la langue et la plaisanterie. On ne comprend plus guère aujourd'hui le bruit qu'ont fait ces écrits, fort médiocres et ennuyeux : ils ont perdu tout leur intérêt en dehors des passions du moment. V. FOURNEL.

Balzac, *Lettre du 15 juin 1653*. — Gui-Patin, *Lett. des 25 oct. 1658*. — Ch. Sorel, *Biblioth. franç.* (*Des Lettres de M. de Voit.*). — *Menagiana*. — Chevreau, *Œuv. mêlées*. — Colomiès, *Gall. orient.* — Bayle, *Dict.*, art. *Thomas*. — Sainte-Beuve, *Une petite Guerre sur la tombe de Voiture* (dans l'*Athen.* du 5 janv. 1856).

GIRAC (*François* BAREAU DE), prélat français, né à Angoulême, en 1732, mort le 29 novembre 1820. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il fut nommé, à sa sortie du séminaire, successivement vicaire général du diocèse d'Angoulême, doyen de la cathédrale, et député par la province ecclésiastique de Tours à l'assemblée du clergé de 1765. La droiture de sa conduite, l'esprit de conciliation dont il ne cessa de donner des preuves, l'appelèrent bientôt (1766) à l'archevêché de Saint-Brieuc, et trois ans après à celui de Rennes, où il resta jusqu'à la révolution. Le reproche généralement fait à cet évêque d'avoir usé de l'influence que lui donnait sa qualité de président des états pour obtenir l'adjonction de l'abbaye de Saint-Mélaine à son évêché, qui tirait déjà des revenus considérables des abbayes de Saint-Evroul et de Froidmont, trouve une excuse dans le souvenir de ceux qui n'ont pas oublié que cette cumulation de bénéfices servit à secourir les nombreux pauvres du diocèse, à fonder ou restaurer des établissements utiles, et enfin à subvenir aux grandes dépenses qu'imposait à l'évêque

sa qualité de président des états. Opposant aux articles de la constitution civile du clergé décrétée par l'Assemblée nationale, M. de Girac, motivant son refus sur la prérogative du siége apostolique, non-seulement ne voulut pas donner l'institution canonique à l'abbé Expilly, qui venait d'être élu (11 janvier 1791) évêque constitutionnel du Finistère, mais il refusa encore de prêter le serment exigé par la constitution. Ce refus équivalant à une démission, l'abbé Lecoz lui fut donné pour successeur. De là une série de *Déclarations* ou *Lettres* adressées soit à l'Assemblée nationale, soit aux électeurs d'Ille-et-Vilaine, dans le but de s'opposer à toute élection illégale d'un nouvel évêque. Forcé de s'exiler, il s'attacha successivement au prince de Metternich, et à Stanislas Poniatowski, dernier roi de Pologne. De retour en France, de Girac, qui comptait trente-cinq années d'épiscopat, envoya sa démission, motivée sur ses longs travaux et la faiblesse de sa santé, et accepta un canonicat au chapitre de Saint-Denis. A. S....y.

***, *Notice sur M. Fr.-B. de Girac, évêque de Rennes*; Paris, 1821, in-8°. — *Annales de la Religion et du Roi*, tome XXVI, p. 125. — *Quotidienne* du 7 décembre 1820.

* **GIRALDÈS** (*Affonso*), poëte portugais, vivait au commencement du quatorzième siècle. Il consacra une épopée à célébrer la victoire remportée sur les Maures en 1304 par le roi Alfonse sur les bords de la rivière Salado. Il ne reste de ce poëme que deux petits fragments, qui ont été insérés dans des recueils modernes. G. B.

Jorge Cordoso, *Agiologio Lusitano* (Lisbonne, 1657), t. I, p. 328. — Fr. Brandão, *Monarchia Lusitana*, t. V, l. 18. — Bellermann, *Die alten Liederbücher der Portugiesen*, (1840, in-4°), p. 48.

* **GIRALDÈS** (*François*), poëte portugais, né à Lisbonne, en 1694, mort à Baçaïm, en 1729. Il prit part, comme soldat, à la victoire que la flotte portugaise partie de Goa, sous les ordres d'Antonio Figueiredo, avait remportée sur les Turcs dans les eaux du golfe Persique. Il la célébra dans un poëme latin intitulé: *Eventus Lusitaniæ classis quæ a Goa ad Persiam profecta est*. X.

Le P. Cajetan de Sousa, *Hist. gén. de la Maison royale de Portugal*.

* **GIRALDEZ** (*Joaquim-Pedro Casado*), géographe portugais, mort vers 1860. Il fit de fortes études, embrassa la vie militaire, et, de l'avis de Balbi lui-même, il peut être considéré comme le premier géographe de Portugal. Quoiqu'il ait rempli les fonctions de consul en France, tous ses ouvrages ont été composés à Madère et publiés pour la plupart chez MM. Didot. Voici les principaux : *Tableau des Colonies et possessions anglaises dans les quatre parties du monde, par un patriote portugais*; Paris, 1814; — *Mappa geo-hydrographico-historico e mercantil*. — *Donatorios, governadores, capitães gerdes, povoacão militar, rendimento, etc., da Madeira e Porto-Santo*; *Statistica-historico-geographica do Reino de Portugal*, en 4 f. — Le grand ouvrage sur lequel se fonde sa réputation est fort rare en France, quoiqu'il y ait été imprimé : *Tratado completo de Cosmographia e Geographia historica, phisica e commercial, antiga e moderna; offerecada a S. M. F. e Senhor D. João VI*; Paris, 1825 et ann. suiv., 4 vol. in-4°. F. Denis.

Documents inédits.

GIRALDI (*Lilio-Gregorio*), poëte et archéologue italien, né à Ferrare, le 13 juin 1479, mort dans la même ville, au mois de février 1552. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Naples, où Pontano, Sannazzaro et d'autres poëtes de talent devinrent ses amis. L'espoir d'un emploi lucratif, dont son manque de fortune lui faisait une nécessité, avait motivé ce voyage. Les mêmes raisons le déterminèrent à passer ensuite en Lombardie, à Carpi. Le prince de ce nom, Albert Pic, et Jean-François Pic, prince de La Mirandole, l'accueillirent avec bienveillance, et la facilité qu'il eut de puiser dans leurs bibliothèques, en offrant un riche aliment à ses goûts pour la science, prolongea son séjour auprès d'eux. Vers 1507, on le voit à Milan étudier la langue grecque, et durant une année suivre les leçons du célèbre Demetrius Chalcondyle. De là il se dirigea vers Modène. Bianca Bentivoglio, femme du comte Nicole Rangone, le choisit pour précepteur d'un de ses fils, Hercule, connu depuis sous le nom de cardinal Rangone. Giraldi demeura longtemps au milieu de cette famille, et ne s'éloigna de Modène que pour accompagner à Rome son élève, désormais son protecteur et son ami. Léon X lui accorda un logement au Vatican. Cette faveur semblait en promettre d'autres. Cependant, malgré l'estime que lui témoignèrent ce pontife et ses successeurs Adrien VI et Clément VII, le seul poste qu'il obtint fut celui de protonotaire apostolique. A ses espérances déçues se joignirent les premières inquiétudes d'une maladie que le temps ne fit plus qu'aggraver. Celio Calcagnini, son ami d'enfance, écrivait alors de lui : « La goutte le tourmente; pourquoi a-t-il méprisé mes avis, quand j'ai voulu l'arracher à la pernicieuse influence d'une cité corrompue (*pestilentissimæ urbis*)? Rome a été pour lui la demeure enchantée de Circé : il a pris une autre vie, et je ne le reconnais plus. » (*Opera*, p. 111.) La perte de sa bibliothèque et de ses biens au sac de Rome, en 1527, et, peu après, la mort du cardinal Rangone, mirent le comble à ses disgrâces. Il trouva un refuge pour quelques années auprès de Jean-François Pic de La Mirandole. En 1533, ce prince périt assassiné par son neveu Galeotti. Dès lors, à bout de courage, sans protecteur et sans asile, Giraldi ne songea plus qu'à retourner dans sa patrie, pour y finir ses jours auprès de ses amis Giovanni Manardi et de Celio Calcagnini. Son ardeur pour l'étude se ranima. Il aurait même obtenu, dit-on, une chaire à l'université de Ferrare (*voy.* Borsetti, *Hist. Gymn. Ferrar.*, vol. II, p. 139). Dans ses six ou sept dernières années, il devint

perclus des pieds et des mains, au point que marcher, porter les doigts à sa bouche, écrire ou tourner le feuillet d'un livre étaient pour lui des mouvements très-douloureux. Comme il le disait lui-même, il respirait et ne vivait pas. A la fin il succomba. On l'ensevelit dans la grande église de Ferrare, et sur une table de marbre on grava cette épitaphe, dont il est l'auteur :

D.M.
Quid, hospes, adstas? Tymbion
Vides Giraldi Lilii,
Fortunæ utriusque paginam
Qui pertulit; sed pessima
Est usus altera, nihil
Opis ferente Apolline.
Nil scire refert amplius :
Tua aut sua; in tuam rem abi.

Le peu de bien qu'il laissa fut, selon ses désirs, distribué aux pauvres. C'est de lui que Montaigne a écrit (*Essais*, l. I, ch. 34) : « J'entens, avec une grande honte de nostre siècle, qu'à nostre veüe un très-excellent personnage est mort en estat de n'avoir pas son saoul à manger. » Giraldi était fort admiré des savants ses contemporains. Alciat l'appelle *le Varron de son siècle*. Vossius regarde ses travaux comme « des monuments de savoir et de génie, aussi précieux que l'or (*aurea ingenii doctrinæque monumenta*) ». Le même estime singulièrement entre tous les livres publiés sur les poëtes anciens et modernes : « On y remarque, dit-il, beaucoup d'esprit et d'observation, une science profonde et un merveilleux talent. » Ses appréciations sur les poëtes de son siècle témoignent, suivant Borrichius, d'une grande liberté de jugement; mais l'écrit *De Diis Gentium* a plus généralement provoqué les éloges; et c'est son mérite, sans aucun doute, qui l'a fait placer en tête des Œuvres complètes de Giraldi, quoiqu'il l'eût composé dans ses dernières années, malade et se ressentant déjà des atteintes de la mort. Ce traité, qu'encore aujourd'hui l'on peut avantageusement consulter, fut, à son apparition, d'autant mieux accueilli qu'il venait suppléer aux regrettables lacunes du livre de Boccace intitulé *Genealogiá Deorum*, le seul un peu complet qu'on possédât alors sur la mythologie. Les sources multipliées et de tous genres sur lesquelles Giraldi s'appuya dans cet ouvrage prouvent une sagacité rare, et surtout une érudition que n'ont pu s'empêcher de reconnaître les critiques les plus prévenus contre l'auteur. Son traité sur la réforme du calendrier, qu'il fit présenter par Lilio-Antonio, son frère, au souverain pontife et soumettre à l'attention des princes de l'Europe et des universités savantes, précéda l'utile mesure qui éternisera le nom de Grégoire XIII.

Voici les titres des ouvrages de Giraldi : *De Musis Syntagma*; Strasbourg, 1512, in-4°; Bâle, 1540, in-8°, et parmi les *Opuscula Mythologica, Ethica et Physica variorum autorum, græce et latine edente, cum notis Thoma Gale*; Cambridge, 1671, in-8°; — *Poemata*, recueil de ses poésies latines, dont on donna plusieurs éditions après celle des Gryphe à Lyon, 1536, in-4°. La principale pièce, intéressante au point de vue de l'histoire littéraire, est intitulée : *Epistola in qua agitur de incommodis quæ in direptione urbana passus est, ubi item et quasi catalogus suorum amicorum poetarum et defletur interitus Herculis cardinalis Rhangonis*; — *Simeonis Sethi, magistri Antiochiæ, Syntagma, per litterarum ordinem, de cibariorum facultate, L. G. Giraldo interprete*; Bâle, 1538, in-8°; — *De Sepultura ac vario Sepeliendi Ritu libellus*; Bâle, 1539, in-8°; dans Gaudentio Roberti, *Miscellanea Italica erudita*, in-4°, t. III; Idem, *animadversionibus variis illustratus ac locupletus a Joanne Faes*; Helmstadt, 1676, in-4°; — *Herculis Vita*; Bâle, 1540, in-8°; — *De Re Nautica Libellus*; Bâle, 1540, in-8°; — *De Annis et Mensibus, cæterisque temporis partibus Dissertatio facilis et expedita, una cum calendario Romano et Græco*; Bâle, 1541, in-8°; — *Historiæ Poetarum, tam Græcorum quam Latinorum, Dialogi decem, cum animadversionibus Pauli Colomesii Rupellensis*; Bâle, 1545, in-8°; — *Parænęticus Liber adversus Ingratos*; Florence, 1548, in-8°; — *Libellus in qua ænigmata pleraque antiquorum explicantur*; Bâle, 1551, in-8°. A cet ouvrage on a joint l'écrit précédent et deux autres que voici : 1° *Symbolorum Pythagoræ Interpretatio, cui adjecta sunt Pythagorica Præcepta mystica a Plutarcho interpretata*; 2° *Libellus quomodo quis ingrati nomen et crimen effugere possit*; — *Dialogi duo de Poetis nostrorum temporum*; Florence, 1551, in-8°; — *Progymnasma adversus Litteras et Litteratos*; Florence, 1551, in-8°; — *Varia critica*, impr. d'abord sous le titre de : *Dialogismi triginta*; Venise, 1552, in-8°; et dans le *Thesaurus Criticus* de Gruter, in-8°, t. II; — *Epistola de Imitatione*; — *Historia de Diis Gentium, XVII syntagmatibus distincta*. Un an après la mort de Giraldi, un livre parut sur ses écrits et sa vie : *De Vita et Operibus Lil.-Greg. Giraldi Laurentii Frizzoli dialogismus*; Venise, 1553, in-8°. On a recueilli ses œuvres dans deux éditions successives : 1° *L.-G. Gyr. Operum quæ exstant omnium*; Bâle, 1580, 2 vol. in-fol.; 2° *Opera omnia, duobus tomis distincta, quæ partim tabulis æneis et nummis, partim commentario Joannis Faes et animadversionibus Pauli Colomesii*, etc.; Leyde, 1696, in-fol. En tête de cette deuxième édition se trouvent placées les appréciations élogieuses que de nombreux écrivains ont émises sur le compte de l'auteur. Louis Lacour.

Jac. Gaddi, *De Scriptoribus non ecclesiasticis, Græcis*, etc. (Florence, 1648, in-fol.), t. I, p. 211. — Agostino Superbi, *Apparato degli Uomini illustri di Ferrara*, p. 98. — J. Casaubon, *Ad Laertium* (éd. 1594), p. CIII. — *Opera Giraldi*, éd. Jensius, prolégomènes. — *Vie de Giraldi*, par G.-A. Barotti, dans les *Mem. de' Letter. Ferrar.*, I, p. 265. — Conrad Gesner, *Bibliotheca universalis, sive Catalogus omnium Scriptorum*; Tongres, 1545, in-fol.

— De Thou, *Hist. univ.*; Londres, 1734, in-4°, II; 338. — Teissier, *Élog. des Savants* (Leyde, 1715, in-12), I, 130, 136. — Nicéron, *Hom. illust.* (1734, in-12), XXIX, 62-64. — Tiraboschi, *Storia della Letter. Ital.*; t. VII, 849-854.

GIRALDI (*Giovanni-Battista*), surnommé *Cinthio*, conteur et auteur dramatique italien, parent du précédent, né à Ferrare, au mois de novembre 1504, de Christoforo Giraldi et de Luce Cittadini, mort dans la même ville, le 30 décembre 1573. Il eut pour maîtres Socino Benzi, Giovanni Manardi et Celio Calcagnini. Dès 1525 il commença de professer la médecine et la philosophie à l'université de Ferrare. Douze ans après, il obtint la chaire des belles-lettres laissée vacante par la mort de Celio Calcagnini. Vers 1542, ses talents, dont témoignaient déjà plusieurs écrits, lui valurent, à la cour d'Hercule II d'Est, l'emploi de secrétaire, qu'il continua de remplir auprès d'Alphonse II, son successeur; mais une violente dispute, qu'il dut soutenir, en l'année 1560, à propos d'un ouvrage contre Giovanni-Battista Pigna, et dont Tiraboschi (t. VII, 3e part.) a fourni les détails, l'avertit qu'il avait perdu la faveur de son maître. Il s'éloigna, et se rendit à Mondovi, où pendant plusieurs années il enseigna les belles-lettres. Cette place lui fut ôtée quand on voulut transférer l'université de cette ville à Turin (1568). Giraldi eut un moment l'idée de retourner à Ferrare. Il hésitait dans le choix d'un séjour, lorsqu'une lettre du sénat de Milan vint le décider, en lui offrant, aux conditions les plus avantageuses, une chaire d'éloquence à Pavie. La brillante érudition dont il y donna les preuves le fit admettre à l'Académie des *Affidati*. C'est là qu'il reçut le surnom de *Cinthio*, qu'il a toujours porté depuis et mis à la tête de ses productions. Mais les tourments de la goutte, maladie commune dans sa famille, l'obligèrent bientôt d'interrompre ses travaux; il espéra que l'air de sa patrie le rétablirait, et revint à Ferrare. Trois mois après il mourut.

Giraldi Cinthio doit sa réputation à ses tragédies, dont la plus célèbre est l'*Orbecche*, représentée pour la première fois en 1541. Quelques lignes qu'il a laissées témoignent de l'impression profonde que produisit cette œuvre : *Che la finta favola habbia questa forza, l'esperienza l'ha monstrato nel la mia* Orbecche (*quale ella si sia*), *tutte queste volte ch' ella si è rapresentata, che non pure le persone nove, ma quelle, che ogni volta vi erano venute, non poteano contenerei singhiozzi ed i pianti.* » Ses contemporains et la postérité ont confirmé ce jugement favorable.

Voici les titres de ses ouvrages : *Epicedium de obitu divi Alphonsi, Estensis principis*; Ferrare, 1537, in-4°. A la suite de cet écrit, et dans le même volume, ont été imprimées les pièces ci-après : 1° *Hercules Estensis dux salutatus*; 2° *Sylvæ*; 3° *Elegiæ*; 4° *Epigrammata*; 5° *Epistola super imitatione*; 6° *Celii Calcagnini ad Joan. B. Girald. super Imitatione Commentatio*; 7° *Epistola*; — *Orbecche, tragedia*; Venise, 1541, in-12; et 1560, in-8°. Cette pièce se trouve réimprimée dans un recueil intitulé : *Le tragedie di M. G.-B. Giraldi-Cinthio*, Venise, 1583, in-8°, où Celso Giraldi a réuni toutes les tragédies de son père, au nombre de neuf : l'*Attile*, les *Antivalomeni*, *Didone*, *Cleopatra*, l'*Arrenopia*, l'*Epitia*, l'*Euphimia*, *Selene* et l'*Orbecche*. L'on a encore du même un drame pastoral, *Egle*, représenté chez l'auteur, à Ferrare, le 23 février 1545, puis devant Hercule II d'Este, au mois de mars de la même année. Ant. del Cornetto en avait composé la musique; — *La Fiamma*; Venise, 1548, in-8°; assemblage de poésies du genre de celles que les Italiens appellent *canzoni*; — *Discorsi intorno al comporre de' romanzi, delle comedie, delle tragedie e di altre maniere di poesie*; Venise, 1554, in-4°. Deux lettres que l'auteur et G.-B. Pigna s'adressèrent à propos de cet écrit ont été imprimées à la fin; — *Commentario delle Cose di Ferrara e di Principi da Este, tratto dall' Epitome di Gregorio Giraldi*; Venise, 1556, in-8°; réimprimé avec la *Vita di Alfonso da Este duca di Ferrara, descritta dal Giov.-Batt. Gir.*; Venise, 1597, in-8°; — *Ercole*, Modène, 1557, in-4°, poëme épique, en 26 chants; — *Gli Hecatommithi, ne' quali si contengono novelle e dialoghi*; Monte-Regale, 1565, 2 tom. in-8°; Venise, 1566, 1574, 1580, 1584, 1593 et 1608, 2 tom. in-4°. Il en existe une traduction espagnole par G.-L.-Gaetan Vozmediano, Tolède, 1590, in-4°, et une traduction française intitulée : *Les Cent excellentes Nouvelles de J.-B. Giraldi mises en français par Gabr. Chappuys*; Paris, 1583, 2 vol. in-8°. C'est à cet ouvrage, dont les imitations et les plagiats n'ont été que trop nombreux, que Giraldi Cinthio doit en partie sa réputation en France; — *Oratio in funere Francisci I, regis Galliarum, ad Herculem Ferrariensem ducem. Ad Marcum Antonium Terivisanum, Venetiarum principem, Oratio, Ferrariensium ducis nomine. Ad Franciscum Venerium, Venetiarum principem, Oratio, Ferrariensium ducis nomine.* Ces trois pièces se trouvent insérées dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum hominum, vel honoris officiique causa ad principes, vel in funere de virtutibus eorum habitæ*; Paris, 1577, in-16, et Venise, 1599, in-4°; — *Storia d'Andrea Doria*; Leyde, 1696; — *Discorsi intorno a quello che conviene a Giovane nobile e ben creato nel servir un gran principe.*

Louis LACOUR.

Ghilini, *Theatro d'Uomini letterati*, t. I, p. 98. — Crescimbini., *Storia della Volgar Poesia*, p. 115. — J. Gaddi, *De Scriptoribus non ecclesiasticis*, t. I, p. 211. — A. Superbi, *Apparato de gli Uomini illustri di Ferrara.* — Barotti, *Mem. de' Letterat. Ferrar.*, t. I, p. 315. — Papadopoli, *Hist. Gymn. Patav.*, vol. II; p. 225. — Teissier, *Élog. des Savants*, II, 473. — Nicéron, *Hom. ill.*, t. XXIX, p. 70-76. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*.

GIRALDUS (*Cambrensis*). *Voy.* BARRY.

GIRANDOLE (DELLE). *Voy.* BUONTALENTI.

* **GIRARD LA PUCELLE** (*Giraldus Puella*), professeur de droit ecclésiastique à Paris au douzième siècle, et évêque de Coventry, mort en 1184. Il prit une vive part aux luttes que saint Thomas de Cantorbery soutint contre le roi d'Angleterre; et après une vie assez agitée, après avoir longtemps résidé à Cologne, il passa en Angleterre, fut nommé évêque, et mourut peu de temps après. Plusieurs de ses contemporains donnent les plus grands éloges à ses connaissances en théologie, en philosophie et en jurisprudence; mais il ne reste rien de ses travaux. G. B.

Histoire littéraire de la France, t. XIV, p. 301-304.

GIRARD (*Jacques*), érudit français, né à Tournus (Bourgogne), vers le commencement du seizième siècle, mort vers 1583. Il s'occupait de science cabalistique, et passait tout son temps au milieu de sa belle bibliothèque. Ses ouvrages sont : *Anchora utriusque Juris, sive tituli Cæsarei juris et pontificii per tabulas juxta litterarum ordinem;* Lyon, 1551, in-4° : ce livre, de peu de valeur scientifique, est fort rare; — *De l'admirable Puissance de l'Art et de la Nature, où il est traité de la pierre philosophale;* Lyon, 1557, in-12 : c'est la traduction d'un ouvrage de Roger Bacon. Dans une lettre insérée dans ce livre, Girard met en doute la possibilité du grand œuvre; un adepte de l'alchimie essaya de lui répondre dans un opuscule publié dans le recueil intitulé : *De la Transformation métallique;* Paris, 1561; — *Des choses merveilleuses en nature, où il est traité des erreurs des sens, des puissances de l'âme et de l'influence des cieux*, traduit de l'italien du P. Célestin; Lyon, 1557, in-8°; — *L'Aumosnerie* de Jean Louis Vivès, traduit du latin; Lyon, 1583, in-8°. E. G.

Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*, t. I.

GIRARD (*Jean*), poëte latin et juriconsulte, né à Dijon, en 1518, mort en 1586. Sa famille occupait à Auxonne de hautes charges dans la magistrature et l'édilité, ce qui a trompé Jurain, qui assure, et M. Weiss après lui, que l'auteur des *Strichostratia* est originaire de cette ville. Il fit ses études à Dôle, et y fut reçu docteur après le discours suivant : *Oratio in gloriæ honorem et honoris gloriam*. Girard avait l'esprit satirique; il se fit des admirateurs et des ennemis : les premiers sont loués dans ses vers, les seconds déchirés à outrance. Il ne craint pas, pour se venger d'eux, de dévoiler jusqu'à leurs misères conjugales. De Bèze a fait l'éloge de Jean Girard, et il nous semble beaucoup mieux instruit que les écrivains qui n'ont pas voulu voir dans le poëte de Dijon un partisan de la réforme. Ses poésies sont empreintes d'un sage libéralisme, et il est impossible de ne pas se rallier à l'opinion de de Bèze quand on a lu seulement l'épigramme qu'il lance contre le célibat des prêtres dans son principal ouvrage. S'il n'avait pas été protestant, aurait-on profité d'un de ses voyages pour piller sa maison, sa bibliothèque, à laquelle il tenait fort, ses papiers et œuvres littéraires, ses greniers? L'un de ses parents, chanoine de Beaune, aurait-il dirigé cet acte de vandalisme? Qu'on ne s'étonne pas, après cela, de voir Girard se plaindre sans cesse de l'injustice du sort, de l'envie et des envieux : pour mieux faire comprendre ses chagrins, il accompagne son texte de gravures allégoriques avec devises, et parfois il y joint son portrait. Ses poésies les plus remarquables sont ses épigrammes, auxquelles on pourrait reprocher un peu trop de contraste : ainsi à côté des *Maximes* du Christ, l'on trouve de petits vers comme ceux-ci :

Uxor adultera marito mœcho.
Uxor ait : Tu clam ludis cum pellice (mi vir),
Heus! facis hoc sine me, quod facio sine te.

La jeunesse de Girard fut éprouvée; mais la fortune le dédommagea plus tard amplement de sa première disgrâce; il l'a dit :

Pauper eram juvenis : nuper vir factus, abundo
Divitiis...

C'est à cette époque de sa vie, sans doute, qu'il devint maire d'Auxonne, charge qu'il occupa longtemps. Sa femme était sa compatriote : nous lui connaissons deux fils, Jean et Joseph, et une fille, Catherine. Les ouvrages latins de Jean Girard sont : *Strichostratia Epigrammaton, centuriæ quinque;* Lyon, 1552, in-4°; — *Metamorphosis novem Sororum; Poemata, Strichostratia, Epinikia Græcorum carminum;* Lyon, 1558; Paris, 1584, in-8°. Draudius mentionne encore une édition de 1577, in-8°; — *Epigrammaton legalium Liber facetissimus, ejusdem scolia in singula epigrammata;* Lyon, 1576, in-8°; une seconde édition a été donnée à Cologne, sous ce titre : *Jus commune solutumque per epigrammata legalia;* — *Phantasmatum Prosopopœa et alia ejusdem argumenti consolataria;* Lyon, 1578, in-4°; — *Poemata nova;* Paris, 1564, in-8°; — Jacob dans son livre *De claris Scriptoribus Cabilonensibus*, p. 32; Du Chesne, dans son *Farrago Poematum*, Paris, 1560, in-12, t. II; et Gruter, p. 446-455 du tom. I des *Deliciæ Poetarum Gallorum*, 1690, 3 vol. in-8°, ont inséré des poésies de J. Girard. Un manuscrit original des Œuvres latines de J. Girard, plus complet que les imprimés, se conserve à la Bibl. imp. (fonds latin, n° 1845), sous ce titre : *J. G., Divionensis, Epigrammatum Centuriæ* 26, *jam primum in lucem emissæ;* 1586; — ses œuvres françaises sont : *Chants du premier avénement de Jésus-Christ;* Lyon, 1560, in-8°; — *Chansons de Carême;* ibid.; — *Traité auquel est naïvement dépeint le sentier que doit tenir l'homme pour bien et heureusement régir et gouverner les actions de sa vie*, etc.; Lyon, 1579, in-16. Louis LACOUR.

Bibliotheca Hulsiana, p. 840 (ce livre mentionne par erreur une édit. des *Poemata* de 1508). — Draudius, *Bi-*

bibliotheca classica, p. 1580, etc. — Lipenius, *Bibliotheca realis juridica*, ch. XI, p. 170. — Hommel, *Litteratura Juris*, p. 290. — Jurain, *Antiquités d'Auxonne*, p. 80. — Th. de Bèze, *Hist. des Églis. réform. de France*, III, 296. — Papillon, *Bibl. des Aut. de Bourgogne*, p. 254. — Haag, *France protestante*, X° partie.

GIRARD (*Antoine*), jésuite, écrivain ascétique français, né en 1603, à Autun, et mort à Paris, vers 1680. Les gens de lettres de son temps l'appelaient *le Tourneur*, parce qu'il mettait toujours sur les titres de ses nombreuses traductions : *tourné du latin*, etc. On a de lui : *La Peinture de l'Innocence, fondée sur la fuite du péché*; Paris, 1645, in-12; — *La Peinture de l'Innocence, fondée sur la garde de la grâce*; Paris, 1646, in-12; — *Combats mémorables et Victoires des Saints avec diverses images*; Paris, 1647, in-4°; — *Les Journées mémorables des Français*; Paris, 1647, in-4°; — *Sommaire de la Vie et Passion de Jésus-Christ*; Paris, 1650, in-fol., avec fig.; — *Tableau de la Vie et des vertus de la sérénissime princesse madame Anne-Éléonore de Mantoue*; Paris, 1657, in-8°; — *Peintures sacrées sur toute l'Écriture*; Paris, 1653, in-fol., avec fig.; souvent réimprimées; — *Sommaires des Epîtres et Évangiles de toute l'année, avec des explications des saints pères et des interprètes*; Paris, imp. du Louvre, 1661, in-4°; — *L'Idée d'une mort pieuse et chrétienne dans l'hist. de la mort de Louis XIII, tirée d'un recueil du P. Jacq. Dinet, qui l'assista jusqu'à la mort*; Paris, Imp. roy., 1566, in-fol. C'est un des plus étranges panégyriques qu'on puisse lire. — Le P. Girard a traduit trois traités du P. Drexelius, célèbre jésuite allemand : *Rogus Damnatorum*, Paris, 1636, in-12; *Pictura Misericordiæ*, Paris, 1639, in-12; *Heliotropium*, Paris, 1640, in-12; — *L'Imitation de Jésus-Christ*; Paris, 1641, in-12; — *Histoire de Josaphat, roi de l'Inde, tirée de S. Jean de Damas*; Paris, 1643, in-12; — *Du Bien-être de l'état religieux, de Jérôme Platus*; Paris, 1644, in-4°; — *De la Vocation des Gentils*, de Saint-Prosper; Paris, 1649, in-8°; — *Imitation de la sainte Vierge*, du P. Fr. Areaso; Paris, 1652, in-24; — *Institution spirituelle*, du P. Blois; Paris, 1658, in-12; — *Les Vies des Saints*, de Ribadeneira; Paris, 1658, 2 vol. in-fol.; — *L'Art de bien gouverner, à l'imitation de Jésus-Christ et de saint Ignace*, du P. Hubert Wilthein; Paris, 1661, in-12; — *Le Miroir de la Vie dévote*; Paris, 1662, in-12; — *Abrégé de la Vie de saint François-Xavier et ses nouveaux miracles*; Paris, 1662, in-8°; — *Les deux Fondements du Salut, tirés des ouvrages du P. Léonard Lessius*; Paris, 1663, in-12; — *Le Chemin du Ciel*, trad. du cardinal Bona; Paris, 1664, in-24; — *Les Règles de la Société de Jésus*; Paris, 1666, in-24.

Ad. Rochaz (de Die).

Sotwel, *Bibliotheca Scriptorum Soc. Jesu*. — Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. — Lelong, *Bibliothèque sacrée*.

GIRARD (*Philippe*), poëte français, né à Vendôme, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On manque de détails sur sa biographie; il fit paraître en 1587, à Paris, un mince volume contenant une traduction française du petit poëme latin de Jean Passerat, *Nihil* (Rien), et il y joignit par opposition deux autres écrits en vers : *Quelque chose*, et *Tout*. Des jeux de mots d'assez mauvais goût forment à peu près le seul mérite des vers de Girard; ils sont justement oubliés, quoiqu'ils aient reparu dans quelques recueils et notamment dans l'*Encyclopédie lilliputienne*.

G. B.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, I, 331.

GIRARD (*Jean-Baptiste*), jésuite français, né à Dôle, vers 1680, mort dans la même ville, le 4 juillet 1733. D'après les écrivains ecclésiastiques, c'était un homme de mœurs pures et austères. Doué naturellement d'une éloquence douce et entraînante, il s'était livré à la prédication et à la direction spirituelle des femmes : aussi, dit-on, le ciel avait béni ses efforts en lui permettant de faire rentrer dans les voies du salut un nombre infini de belles pécheresses du grand monde et en décidant bien des pauvres filles égarées à embrasser la vie religieuse. Malheureusement ses trop fréquents rapports avec le beau sexe le perdirent : il succomba à la tentation, et sa chute donna lieu à un des plus scandaleux procès qui aient jamais préoccupé l'attention publique. Il acquit ainsi une triste célébrité, qui lui valut d'être placé dans tous les répertoires biographiques. Voici un récit de ce procès, d'après les mémoires émanés des parties mises en cause.

Au mois d'avril 1728, le P. Girard arriva à Toulon, en qualité de recteur du séminaire royal des aumôniers de la marine. La réputation que lui avait acquise l'éclat de ses prédications et de sa direction, l'air de modestie, d'austérité et de mortification répandu sur son visage lui attirèrent bientôt un grand nombre de pénitentes. De ce nombre fut Catherine Cadière. C'était une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, d'une merveilleuse beauté. D'un tempérament ardent, l'esprit exalté par la lecture assidue de livres mystiques, elle crut voir dans le P. Girard le confesseur que Dieu destinait à la direction de son âme. Des rapports purement spirituels s'établirent d'abord entre eux : les conversations du confessionnal prirent peu à peu un caractère intime : le confesseur alla voir sa pénitente chez elle, et l'un et l'autre finirent par rester de longues heures enfermés ensemble. Les mémoires publiés lors du procès par les avocats entrent dans des détails fort scandaleux sur la manière dont ces deux dévots personnages auraient employé le temps. Entraînés l'un vers l'autre, *à leur insu*, par l'amour le plus ardent, ils commencèrent à parler de leurs âmes comme de deux sœurs exilées sur la terre, devant s'aimer et se soutenir mutuellement dans cette vallée

de larmes : pour avancer en perfection et rendre leur union spirituelle plus intime, ils se livrèrent aux mêmes pratiques, s'infligèrent les mêmes actes de mortification. Ils en vinrent à se donner mutuellement la discipline. Le confesseur baisait dévotement les traces laissées par le fouet sur le corps de sa belle pénitente; il serrait avec passion sa sœur bien aimée, qui sous son étreinte tombait dans des défaillances et des extases. Catherine Cadière, qui paraît être toujours restée de bonne foi dans ces singuliers égarements, se persuadait, à l'aide d'aspirations hystérico-mystiques, que tout cela était caresses du divin époux, épreuves de l'amour divin. Quant au pieux directeur, d'abord sans doute de bonne foi, il dut certainement avoir dans la suite la conscience de ses actions, puisque les choses en étaient venues au point que, pour cacher la suite de sa faute, et se soustraire à l'imputation de ce que l'Église qualifie d'*inceste spirituel*, il y eut tentative d'avortement. Dès cet instant, soit repentir de son péché, soit plutôt qu'il craignît les révélations de sa pénitente, il chercha à se débarrasser d'elle en lui persuadant d'entrer dans l'ordre de Sainte-Claire, au couvent d'Ollioules. La Cadière obéit, et prit le voile. D'abord elle continua à recevoir assidûment les visites de son directeur; les entretiens mystiques reprirent leur cours, et même, d'après le témoignage des religieuses, il y eut plus d'un baiser donné et rendu à travers la grille du parloir. Mais insensiblement ces visites devinrent de plus en plus rares; au désespoir de se voir abandonnée, la belle pénitente écrivit au volage directeur lettres sur lettres pour l'appeler au secours de son âme, qui loin de lui éprouvait de « l'aridité dans la prière ». Le P. Girard resta sourd à ces instances; bien plus, il résolut de l'éloigner plus encore en l'envoyant dans un couvent de chartreuses au diocèse de Lyon. Malheureusement pour lui, l'évêque de Toulon vint déranger ce projet et appeler enfin la publicité sur ces mystiques impuretés. Il défendit à la pénitente de s'éloigner d'Ollioules, et lui donna pour directeur, à la place du P. Girard, le P. Nicolas, prieur des carmes de Toulon. Ce nouveau directeur eut bientôt obtenu les aveux les plus complets de la jeune fille; dès lors l'affaire s'ébruita. Pour arrêter le scandale, l'official de l'évêque la fit enfermer dans un couvent, et les jésuites obtinrent ensuite contre elle une lettre de cachet. Ses deux frères, l'un prêtre, l'autre dominicain, prirent sa défense, accusant l'ordre tout entier, dont la morale pervertie était, disaient-ils, la cause de tels désordres. On était alors au milieu des querelles du jansénisme, et l'on conçoit quelles armes terribles ce scandaleux procès vint offrir aux adversaires de la Société de Jésus. Le P. Girard fut arrêté : on raconte que le peuple était si furieux contre lui qu'il voulait briser les portes de sa prison pour le mettre en pièces. Après une procédure longue et compliquée de détails, le parlement d'Aix, qui avait été saisi de l'affaire, rendit, le 10 octobre 1731, un arrêt qui mettait le confesseur et sa pénitente hors de cause. Le P. Girard se retira alors dans sa ville natale, où il fit bientôt après une mort des plus édifiantes.

Ad. Rochas (de Die).

Recueil général des pièces concernant le procès entre la demoiselle Cadière et le P. Girard (La Haye 1731, 2 vol. in-fol.) — *Histoire du procès entre la demois. Cadière, le P. Cadière, jacobin, M. Cadière, prêtre, le P. Nicolas, prieur des Carmes de Toulon, et le P. Girard, jésuite*; pet. in-8°. — *Memorie voor Vader J.-B. Girard tegen Maria-Catherina Cadière* (Amsterdam, 1731, in-8°). — *Le jésuite Girard et sa pénitente C. Cadière* (s. l., 1732, in-8°). — *La sainte d'Ollioules, ou éclaircissements sur le rapport mystérieux entre le P. Girard et la demoiselle Cadière*; Paris, 1732, in-8°. — *Détails historiques sur le P. Girard et mademoiselle Cadière, de Toulon*; Paris, 1845, in-12.

GIRARD (*Albert*), géomètre hollandais, mort en 1634. Il s'est fait connaître par un petit ouvrage publié en 1629, sous le titre de : *Invention nouvelle en Algèbre*, etc., dans lequel on trouve une exposition des racines négatives plus développée que chez la plupart des autres analystes antérieurs. Un des objets de ce livre est de montrer que dans les équations cubiques qui conduisent au cas irréductible, il y a toujours trois racines, deux positives et une négative, ou le contraire. On y trouve aussi la dimension en superficie non-seulement des triangles sphériques, mais des figures quelconques tracées sur la surface d'une sphère par des arcs de grand cercle; et de plus, un essai ingénieux sur les angles solides et leur mesure, essai jusque alors laissé de côté par les géomètres. Dans son travail sur les racines négatives, il a entrevu et formulé en partie des résultats que Descartes a développés huit ans après. W. R.

Montucla, *Hist. des Mathématiques*, t. II. — *Philosophical Transactions*, t. II.

GIRARD (*Guillaume*), polygraphe français, mort en 1663. Il fut grand archidiacre d'Angoulême et attaché au duc d'Épernon. Il a laissé les ouvrages suivants : *Vie du duc d'Épernon* (1); Paris, 1655, in-folio, et 1673, 2 vol. in-12; Rouen, 1663, 3 vol. in-12; Paris, 1730, in-4°, et 4 vol. in-12; Amsterdam (Paris), 1736, 4 vol. in-12. C'est moins l'histoire particulière du duc d'Épernon qu'un recueil de faits historiques du temps; cet ouvrage a été traduit en anglais par le chevalier Cotton; Londres, 1667, in-folio; — *Le Guide des Pécheurs*, traduit de l'espagnol de L. de Grenade; Paris, 1669, in-8°; Paris, 1711, in-8°; Avignon, 1823, 2 vol. in-12; Paris, 1824, 2 vol. in-12; — *Vie de Balzac*, qui est en tête des œuvres de cet auteur, dont il fut l'ami; — *Apologie du duc de Beaufort*, satire contre la cour, la noblesse et le peuple, dont le plan et les idées venaient de plusieurs

(1) Suivant la *Biogr.* Michaud, cette *Vie* contiendrait les particularités historiques de 1670 à 1672. Comment Girard, mort en 1663, a-t-il pu écrire des événements postérieurs de huit ans? — Quérard a reproduit la même erreur.

seigneurs de la cour, dans le but de s'égayer : on la trouve dans les Œuvres de La Rochefoucauld. G. de F.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Quérard, *La France littéraire*.

GIRARD (*Claude*), théologien français, vivait au dix-septième siècle. Il était licencié en théologie de la faculté de Paris. Il n'est connu que par son intervention dans les tentatives faites pour réconcilier les jansénistes avec la cour de Rome. Il rédigea avec Nicole, et signa avec le docteur Lalane, les cinq articles présentés à M. de Choiseul, évêque de Comminges, en janvier 1663, et envoyés au pape le 23 du même mois. Une conférence s'engagea à ce sujet, et Girard y soutint contre le P. Ferrier, jésuite, les intérêts de Port-Royal. Il eut aussi part à la déclaration par laquelle les docteurs inculpés de jansénisme protestèrent de la pureté de leur foi devant l'évêque de Comminges, ainsi qu'à divers autres actes qui amenèrent le célèbre accommodement connu sous le nom de *paix de l'Église;* mais à partir de 1664 il rentra dans l'obscurité, d'où la polémique janséniste l'avait fait sortir pour un moment. On a de lui : *Relation de ce qui s'est passé pour terminer les contestations des théologiens ;* Paris, 1663, in-4°. Le P. Gerberon attribue à Girard la *Lettre d'un ecclésiastique à un de ses amis sur le jugement que l'on doit faire de ceux qui ne croient pas que les cinq propositions soient dans le livre de Jansenius ;* cette *Lettre* est d'Arnauld, Nicole et Le Maistre.

Moréri, *Grand Dictionnaire hist.* — Gerberon, *Histoire du jansénisme*, t. II.

* **GIRARD** (*Jean-Georges*), peintre lorrain, né à Épinal, au mois de février 1635, mort à Nancy, en 1690. Il fut l'élève de Legrand et le maître du célèbre Claude Charles. Il dessinait avec goût, donnait de la grâce, de l'animation à ses portraits, de la perspective à ses paysages et diversifiait singulièrement ses compositions. On lui doit une vingtaine de *Vierges* qui décoraient les principaux sanctuaires du pays, ainsi que la grande ornementation du maître autel de la chartreuse de Bosserville. Émile Bégin.

Chevrier, *Mém.*, t. I, p. 282. — Michel, *Biog. lorr.*, p. 198.

GIRARD (*Étienne*), écrivain religieux français, né à Langres, en 1635, mort dans la même ville, le 12 mars 1708. Il entra dans les ordres, et fut successivement vicaire de Jorquenay et curé de Brenne. On a de lui : *Le Village de Jorquenay, ou le Jour naissant de la grâce*, pastorale; Lyon, 1663, in-12; — *Introduction à la vie solitaire, par les exemples de quelques saints et saintes qui ont fleuri en cet état depuis le premier siècle jusqu'à présent;* Langres, 1697; — *La sainte Paroisse de Village;* Langres, 1700, in-12.

Mangin, *Hist. du Diocèse de Langres*.

GIRARD DE VILLE-THIERRI (*Jean*), théologien français, né en 1641, mort à Paris, en 1709. On a de lui plusieurs ouvrages de morale et de piété, dont les principaux sont : *Le Véritable pénitent, ou les devoirs d'une âme pénitente, contenus dans les sept sacrements;* 1689 et 1709, 2 vol. in-12; — *Le Chrétien étranger sur la terre, ou les sentiments et les devoirs d'une âme fidèle qui se garde étrangère en ce monde ;* 1697 et 1709, in-12; — *La Vie des Veuves, ou les devoirs et les obligations des veuves chrétiennes;* 1697, et 1736, in-12; — *La Vie des Riches et des Pauvres, ou leurs obligations ;* 1701, in-12; — *De la Médisance ; — De la Flatterie et des Louanges;* 1701, in-12; — *La Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et la Vie des Chrétiens qui se nourrissent de l'Eucharistie;* 1702, in-12; 2e édition, augmentée d'une *Lettre sur la Passion de Jésus-Christ*, 1714, in-12; — *Le Chrétien dans la tribulation et l'adversité; le Chrétien malade et mourant ;* 1702, in-12; — *Des Églises et des Temples chrétiens ;* 1706, in-12; — *La Vie des Clercs, Évêques, prêtres, diacres et autres ecclésiastiques;* 1710, 2 vol. in-12; — *Les Vertus théologales et cardinales;* 1716, in-12; — *Miroir des Vierges chrétiennes*..., entièrement refondu et réimprimé par M***, chanoine de Lyon; 1841, in-18; — *Vie de saint Jean-de-Dieu ;* elle a été traduite en italien et réimprimée en 1747. G. de F.

Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — Moréri, *Dictionn. histor.*

GIRARD (*Étienne* ou *Stephen*), excentrique et philanthrope français, né à Périgueux, le 24 mai 1750, mort à Philadelphie, le 26 septembre 1831. Fils de parents pauvres, il se vit, fort jeune encore, expulsé de la maison paternelle et embarqué comme mousse à bord d'un navire en partance pour New-York. Abandonné à lui-même dans un pays inconnu, le jeune Girard ne se découragea pas. Après avoir gagné quelque argent en faisant divers petits métiers, il reconnut le goût des Américains pour les liqueurs fortes, et exploita ce défaut. Il colporta d'abord des spiritueux dans les ateliers, les fabriques et sur le port; puis il ouvrit une boutique; enfin, il multiplia tellement ses opérations qu'en peu d'années il fonda une banque publique et que de nombreux vaisseaux trafiquaient pour son compte dans toutes les parties du monde. Lorsqu'il mourut, sa fortune s'élevait à plus de soixante-dix millions de francs, et il était propriétaire de sept à huit cents maisons. Il habitait, avec une vieille négresse, la plus mesquine de ses constructions et ne dépensait pas, pour son usage particulier plus de 200 gourdes (10,000 francs). Son économie et sa dureté étaient exemplaires; et dans ses règlements jamais il ne fit remise d'un *penny*. Se souvenant toujours de la façon peu hospitalière dont sa famille l'avait traité, il ne lui accorda aucun secours durant sa longue vie, et laissa tous ses parents végéter dans la plus grande misère. Une seule de ses sœurs,

vieille et infirme, recevait comme exception une pension de trois gourdes (15 francs) par semaine; encore lui faisait-il payer le misérable loyer qu'elle occupait dans une de ses maisons. N'ayant pu payer un de ses termes, il donna impitoyablement congé à cette malheureuse. Lorsqu'il mourut, il ne légua à chacun de ses héritiers directs qu'une somme de cinq mille gourdes (25,000 fr.), mais il laissa des sommes considérables à sa vieille compagne noire et à sa loge maçonnique. Le reste de sa fortune fut légué à la ville de Philadelphie, mais à des charges onéreuses quoiqu'au fond philanthropiques; c'est ainsi qu'il exigea que le revenu de ses nombreuses propriétés fût à perpétuité, et sans réserves, employé à l'achat de nouveaux terrains et à la construction de nouvelles maisons, voulant ainsi dans un temps donné abaisser la propriété immobilière et la rendre possible à tous. Une clause particulière réservait dix millions pour la fondation et l'entretien d'un collége, où seraient élevés cinq cents pauvres enfants; mais le testateur disait: « J'ordonne et j'exige qu'aucun ecclésiastique, missionnaire ou ministre, de quelque secte que ce puisse être, n'exerce aucun emploi, aucune fonction de quelque nature que ce puisse être dans le collége, et même qu'aucune personne portant ce caractère ne soit admise sous un prétexte quelconque, même comme visiteur, dans les bâtiments dépendant de l'institution. » En faisant une exclusion aussi positive, Stephen Girard n'avait d'antipathie pour aucune secte; mais il les trouvait si nombreuses, et rencontrait tant de différences entre leurs doctrines, qu'il voulait préserver les consciences encore faibles de ses jeunes protégés de tiraillements qui selon lui ne devaient sûrement aboutir qu'à l'irrésolution, à la négation, au chaos en matière de religion. Il ajoutait: « Mon vœu est que les instituteurs et les professeurs du collége pénètrent leurs élèves de la plus pure morale, afin que lorsqu'ils entreront dans la vie active, ils se montrent par habitude et par inclination bienveillants envers leurs semblables, amis de la vérité, du travail, de la sobriété; le moment sera alors arrivé où leur raison, parvenue à sa maturité, honnêtes et heureux sur la terre, ils choisiront en connaissance de cause le chemin qui devra les conduire vers une autre existence. »

A. DE L.

Ampère, *Voyage aux États-Unis*.

GIRARD (*Gabriel*), grammairien français, né à Montferrand (Puy-de-Dôme), vers l'année 1677, mort en 1748. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il obtint un canonicat à la collégiale de Notre-Dame de Montferrand; mais il céda bientôt cette charge à son frère, et vint habiter Paris. Les relations qu'il s'y créa parmi les hommes de lettres lui firent successivement obtenir la place d'aumônier de la duchesse de Berry et celle de secrétaire interprète du roi pour les langues esclavonne et russe. Il vécut du reste fort retiré; « ce modeste académicien, dit D'Alembert, a si bien caché sa vie que nous en ignorons presque toutes les circonstances; deux ouvrages sur la langue française en sont à peu près tous les événements. » Ces deux ouvrages sont un Dictionnaire des Synonymes et une Grammaire française. Le premier parut d'abord en 1718, sous le titre de: *Justesse de la Langue Française*, et obtint dès son apparition un très-grand succès; aussi l'abbé Girard en donna-t-il en 1736 une nouvelle édition, en 2 vol., en lui restituant son véritable titre: *Synonymes français; leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse.* C'était le premier ouvrage en ce genre publié en France, et c'est encore aujourd'hui l'un des meilleurs. Les exemples sur lesquels il s'appuie pour faire ressortir les diverses acceptions des mots sont bien choisis, et, quoique peu nombreux, suffisent pour faire sentir toutes les différences qui séparent des termes en apparence synonymes et les modifications apportées à leur sens selon l'emploi qui en est fait et la position qu'on leur donne. Ce traité est loin cependant d'être complet. L'abbé Girard s'y borne à étudier les mots tels que l'usage les avait acceptés dans la première moitié du dix-huitième siècle, tels qu'ils étaient employés dans les conversations et dans les lettres, dans les salons et dans les livres. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage « fixa, selon « Beauzée, l'attention des savants et le suffrage « du public ». Dès sa première publication, Lamotte et Piron désignèrent Girard comme candidat à l'Académie; mais il ne fut reçu que vingt-cinq ans après, le 29 décembre 1744, en remplacement de l'abbé Rothelin, et après deux échecs consécutifs contre Mairan, secrétaire de l'Académie des Sciences, et Maupertuis. Pour justifier son élection, l'abbé Girard s'occupa d'un second ouvrage, auquel il attachait une grande importance, et qui ne reçut pas le même accueil que ses *Synonymes*: *Les vrais Principes de la Langue Française, ou la parole réduite en méthode conformément aux lois de l'usage*, n'ont presque aucun des mérites qui avaient assuré le succès des *Synonymes*. L'exposition des principes sur lesquels est basée la langue française manque de clarté; ses définitions sont abstraites, métaphysiques, les explications vagues ou incomplètes. Le style lui-même n'est plus aussi facile, aussi simple, aussi net; ses phrases travaillées, recherchées, visent à l'effet. Des défauts aussi graves empêchèrent les lecteurs de reconnaître la vérité et la justesse des règles établies par l'abbé Girard. On alla même jusqu'à l'attaquer comme religieux, philosophe et moraliste; on profita de l'ambiguïté de quelques-uns de ses exemples pour l'accuser d'impiété, pour prétendre qu'il niait l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Girard ne chercha pas à se justifier, et sa mort, arrivée quelque temps après la publication de son ouvrage (1748),

apaisa les calomnies. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de l'abbé Girard : *Oraison funèbre de Pierre le Grand*, traduit du russe de Procopowich, 1726 ; — *L'Orthographe française sans équivoque, et dans ses principes naturels* ; Paris, 1716. — Ses *Synonymes* ont été réédités plusieurs fois par Beauzée, qui y joignit quatorze nouveaux articles inédits et essaya de les compléter ; 1769-1775-1801. M. Guizot les a publiés de nouveau, dans son *Dictionnaire des Synonymes français* ; Paris, 1829. B. CHAUVY.

Préface des *Synonymes* (édités par Beauzée, 1775). — D'Alembert, *Éloges des Académiciens*. — Aigueperse, *Personnages illustres de l'Auvergne*.

* **GIRARD DE VILLE-SAISON** (*Philippe*), jurisconsulte français, né à Issoudun, en 1733, mort en 1794. Il fut avocat au parlement de Paris et lieutenant particulier civil au bailliage d'Issoudun ; il fut l'un des commissaires de la noblesse de sa province pour la rédaction des cahiers, lors de la convocation des états généraux en 1789. Il est auteur d'un *Commentaire sur la Coutume de Berry*, et il avait entrepris une *Histoire du Droit français*, dont six volumes ont paru. Sa mort l'empêcha de poursuivre cette publication. H. BOYER.

Pérémé, *Recherches sur la ville d'Issoudun*.

* **GIRARD** (*François*), ecclésiastique français, né vers 1735, à La Guillotière (commune dépendant alors du Dauphiné et aujourd'hui l'un des faubourgs de Lyon), mort à Paris, le 7 novembre 1811, vint se fixer dans cette dernière ville, où il fut nommé, dès 1781, curé de la paroisse de Saint-Landry. Au commencement de la révolution, il montra de l'enthousiasme pour les idées nouvelles, et, l'un des premiers curés de Paris, il se soumit à la constitution civile du clergé. Ces sentiments patriotiques lui donnèrent même une certaine popularité, grâce à laquelle il fut élu, après la suppression de son église, en 1791, l'un des vicaires épiscopaux de l'évêque Gobel. Deux ans après, la Convention le désigna pour assister Marie-Antoinette dans ses derniers moments et la conduire à l'échafaud. Nommé chanoine de l'église Notre-Dame de Paris après la restauration du culte catholique, il fit réparer à ses frais la chapelle de cette église dite *de la grande Pénitencerie*, et la dota d'une rente annuelle de six cents francs, destinée à payer le desservant et les objets nécessaires au culte. Ce fut encore lui qui donna à la même église la *Gloire* placée au haut des piliers derrière le maître autel. On a de lui un opuscule anonyme intitulé : *Instruction sur la constitution civile du clergé, prononcée par un curé de Paris dans son église au moment de la prestation du serment* (Paris) 1791, in-8°. Barbier, qui cite cet ouvrage dans son *Dict. des Anonymes*, n° 8721, donne par erreur à l'auteur le nom de *Gérard*. AD. ROCHAS (de Die).

Journal de la Librairie de 1834, n° 16 (feuilleton). — Quérard, *France littéraire*. — Bréghot du Lut et Péricaud, *Catalogue des Lyonnais dignes de Mémoire*.

GIRARD (.....), prédicateur français, vivait au dix-huitième siècle. Il était curé de Saint-Loup. On a de lui : *Les petits Prônes, ou instructions familières pour les peuples de la campagne* ; Lyon, 1753, 1760, 1766, 8 vol. in-12 ; Bruxelles, 1769, 4 vol. in-12 ; Avignon, 1823, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, qui a eu beaucoup de succès, a été traduit en latin sous le titre de *Conciones in dominicas et festa, usui parrochorum* ; Augsbourg, 1766, 4 vol. in-8°.

Bibliothèque des Prédicateurs.

GIRARD, dit *Vieux* (Baron), général français, né à Genève, en 1750, mort à Arras, le 2 mars 1811. Après avoir servi pendant douze ans dans les gardes suisses au service de France, il retourna dans sa patrie, que déchiraient les dissensions politiques, embrassa le parti dit des *représentants*, et fut compris dans la liste de proscription qui condamnait à l'exil douze chefs de famille. Rentré alors en France, et adoptant les principes de la révolution, il fut nommé commandant du 8e bataillon de la Gironde, et bientôt après (1793) général de brigade. A la bataille de Weissembourg, et malgré le feu de nombreuses batteries ennemies, il enleva à la baïonnette le plateau de Géisberg, qui formait la clé de la position ennemie. Il rendit les plus grands services, tant à l'époque de la retraite de l'armée du Rhin (1796) qu'à Biberach et à Ogeltshausen, mais il se distingua surtout au passage du Val d'Enfer, où il culbuta la colonne autrichienne commandée par le baron d'Aspern. Ce fut à cette occasion que Moreau lui adressa cette lettre : « Général, j'ai trop de plaisir à me rappeler le passage du Val d'Enfer pour ne pas rendre la justice la plus éclatante au courage et aux talents de celui que je chargeai de cette opération importante. Vous en confier l'exécution, c'était vous dire combien je vous appréciais. Son succès, en justifiant ma confiance, vous donne des droits à la bienveillance du gouvernement et des amis de l'État. » Voulant délivrer sa patrie des dissensions intestines qui la déchiraient, en lui assurant un ferme appui, Girard contribua (1797) à la réunion de Genève à la France. Il fut nommé rapidement chevalier et commandant de l'ordre de la Légion d'Honneur (11 décembre 1803, 14 juin 1804) ; les services qu'il rendit aux batailles d'Esling et de Wagram lui méritèrent le titre de baron de l'empire et le grade de grand-officier de la Légion d'Honneur (16 juillet 1809). Le nom de ce général est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté est. A. S.... Y.

Archives de la guerre. — *Fastes de la Légion d'Honneur*, t. III, p. 243.

GIRARD (L'abbé *Antoine-Gervais*), littérateur français, né à Coux, près de Pontarlier (Franche-Comté), le 7 février 1752, mort à Rhodez, le 22 avril 1822. Il fit ses études au collége Louis-le-Grand, où il remporta le prix d'honneur. Il y était employé lorsque M. de Cicé,

évêque de Rhodez, qui fondait un collége dans cette ville, le chargea d'abord de la chaire de rhétorique, puis de la direction de ce collége. Girard y forma plusieurs sujets distingués, entre autres M. Frayssinous. En 1791, ayant refusé, comme prêtre, de prêter le serment à la constitution civile du clergé, il fut obligé de quitter ses fonctions pour se cacher. Lorsque le calme fut rétabli, il prit la direction du collége de Figeac; mais en 1808 le vœu général des habitants de Rhodez le rappela à la tête de la maison dont il était comme le second fondateur, et qu'il fit fleurir de nouveau. Lors de l'organisation de l'université, le collége de Rhodez fut érigé en lycée, et l'abbé Girard en fut nommé le proviseur. On a de lui : *Préceptes de Rhétorique tirés des auteurs anciens et modernes*; Rhodes, 1787, in-12, ouvrage qui a eu un grand nombre d'éditions : la onzième a paru en 1839.

G. DE F.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1822. — *Journal des Débats*, 17 mars 1822.

GIRARD (*Gaspard*), médecin français, né à Lyon, le 3 octobre 1754, mort le 28 janvier 1830. Membre de la Société de Médecine de Lyon, il en fut nommé président en 1821. On a de lui les ouvrages suivants : *Essai sur le tétanos rabien, ou recherches et réfutations sur les accidents qui sont quelquefois la suite des morsures faites par les animaux dits enragés, suivi de quelques notions sur les moyens de prévenir et de guérir cette maladie*; Lyon, 1809, in-8°; — *Réflexions sur la non-existence du virus rabique, ou observations adressées à M. le docteur Étienne Plaindoux relatives à son* Observation sur la rage *insérée dans la* Revue médicale *du 1er février* 1826; Lyon, 1827, in-8°. Dans ces deux écrits, Girard rejette toute absorption du virus rabique dans la personne mordue par un animal atteint de la rage, et prétend que la maladie, comparable au tétanos traumatique, n'est due qu'à l'effet d'une sorte d'irradiation nerveuse causée par l'inflammation de la blessure. Après les expériences de Clifton, de John Hunter, de Zaike, de Magendie, l'hypothèse de Girard doit être tout à fait abandonnée; — *Observations relatives à la ligature du cordon ombilical présentées à S. E. le ministre de l'intérieur et approuvées par la Faculté de Médecine de Paris*; Lyon, 1812, in-8°. Dans ce mémoire, qui parut lorsque l'impératrice Marie-Louise était près d'accoucher, l'auteur démontre le danger qu'il y a de lier le cordon avant que les artères ombilicales aient cessé de battre; que par ce procédé on fait refluer le sang dans le bas-ventre et dans le foie, et qu'il en résulte diverses maladies, entre autres la jaunisse; — *Mémoires et Observations de Médecine et de Chirurgie pratiques*; Lyon, 1829, in-8°.

GUYOT DE FÈRE.

Quérard, *La France littéraire*.

GIRARD (*Pierre-Simon*), ingénieur français, né à Caen, le 4 novembre 1765, mort à Paris, le 21 novembre 1836. Après avoir fait ses études à Caen, il entra dans les ponts et chaussées, et fut nommé ingénieur en 1789. Depuis deux ans il avait commencé dans le port du Havre, sous les yeux de Lamblardie, son professeur, des expériences sur la force et la résistance des bois, en reprenant une théorie d'Euler pour l'appliquer à ce genre de recherches. En 1790 l'Académie des Sciences proposa pour sujet de concours la *Théorie des écluses applicables aux ports de mer et aux canaux de navigation, et les meilleurs procédés à suivre pour la construction de ces ouvrages*. Girard remporta le prix dans ce concours. Il était alors en mission dans le département de la Somme, pour y diriger les travaux de navigation au port de Saint-Valery. En 1794 il revint au Havre terminer son ouvrage sur la résistance des bois. Cet ouvrage, très-important, parut en 1798. Au moment de l'expédition d'Égypte, pour laquelle le général en chef appela de toutes parts les hommes distingués dans la culture des sciences, Girard fut appelé à l'emploi de sous-directeur des ponts et chaussées. Arrivé en Égypte, il prit aussitôt la direction d'une brigade d'ingénieurs des ponts et chaussées, d'ingénieurs militaires et d'ingénieurs géographes, pour lever les plans de la ville d'Alexandrie, de son port et de la côte limitrophe. A la création de l'Institut d'Égypte, il en fut nommé membre. Bientôt il se proposa d'étudier le Nil en remontant jusqu'aux cataractes. Il mesura, de distance en distance, la vitesse et le volume des eaux à leur état extrême d'étiage et des plus hautes crues. Par des puits ouverts sur des sections transversales, il détermina l'épaisseur des alluvions et la nature des couches inférieures, puis les limites où les eaux souterraines s'élèvent ou s'abaissent en s'éloignant du fleuve, suivant que le niveau même du Nil est ascendant ou descendant. Il prit quelque part à l'estimation des monuments antiques, par l'étude du nilomètre d'Éléphantine, et par la comparaison de l'ancienne coudée avec les mesures modernes. Appuyé sur ces travaux, il voulut déterminer l'exhaussement séculaire du sol égyptien et du lit de son fleuve. Il fit entreprendre des fouilles méthodiques pour retrouver la base primitive des principaux monuments érigés depuis Sésostris jusqu'aux Antonins, et pour en calculer l'abaissement au-dessous du niveau des grandes eaux actuelles. Ce double repère assigné permettra, dans la suite des siècles, de vérifier la détermination calculée pour le passé au sujet des alluvions du Nil. L'aménagement et la distribution des eaux appliquées à l'irrigation des terres devint aussi l'objet des études de Girard, études qui bientôt embrassèrent toutes les parties de l'agriculture et de l'industrie. Il fut nommé membre du bureau scientifique, chargé de recueillir tous les documents propres à faire connaître l'état moderne de l'Égypte. Ce choix donna naissance à

l'un de ses plus beaux travaux, le grand mémoire dans lequel il a décrit l'agriculture, l'industrie, le commerce de l'Égypte, œuvre méthodique, riche en faits alors nouveaux.

Il revint en France avec le dernier corps de l'armée. Le premier consul, qui, avait apprécié son esprit vif, audacieux, incisif, le choisit lui-même pour exécuter un projet dont la grandeur l'avait frappé. Ce projet, depuis longtemps préparé, avait pour but de donner à la ville de Paris un canal de navigation. En 1632 un sieur de Foligny avait obtenu des lettres patentes pour établir un canal qui communiquât avec la capitale, et, suivant un procès-verbal du prévôt des marchands de Paris, il était arrivé, au 15 juillet 1636, sur un des ports de Paris des marchandises qui avaient été transportées dans la Marne par un canal de l'Ourcq. En 1697, de Marne, gendre de Riquet, avait tenté de dériver la rivière d'Ourcq; mais les travaux, à peine commencés, furent arrêtés. L'ingénieur Brullé avait proposé, en 1786, de dériver les eaux de la Beuvronne et de l'Ourcq pour fournir aux distributions d'eau dans Paris, et pour alimenter un canal de navigation traversant la capitale au nord-est, et allant se réunir à la Seine par le fossé de l'Arsenal; l'Académie des Sciences avait fait un rapport favorable sur ce projet : on n'y donna cependant alors aucune suite. Il fut reproduit avec quelques modifications, et une loi du 30 janvier 1791 autorisa la construction de ce canal. Les circonstances mirent encore obstacle à l'exécution du projet. Les sieurs Solages et Bossu, cessionnaires de Brullé, le présentèrent au premier consul; mais ce projet n'était appuyé sur aucune opération graphique, sur aucun calcul; sans doute aussi les garanties d'exécution ne paraissaient point suffisantes. Quoi qu'il en soit, les offres de Solages et Bossu ne furent point admises. Ils se mettaient en mesure de présenter à ce sujet un travail plus complet, lorsque le premier consul fit rendre par le corps législatif, le 29 mai 1802, un décret portant « qu'il serait ouvert un canal de dérivation de la rivière d'Ourcq, et qu'elle serait amenée à Paris, dans un bassin près de La Villette; qu'il serait en outre ouvert un canal de navigation qui partirait de la Seine, au-dessous du fond de l'Arsenal, se rendrait dans le bassin de La Villette, et continuerait par Saint-Denis et Montmorency, pour aboutir à la rivière de l'Ourcq par Pontoise ». Les travaux commencèrent le 1er vendémiaire an XI (22 septembre 1803). Bientôt ces travaux trouvèrent des critiques parmi ses collègues eux-mêmes. Gauthey, inspecteur des ponts et chaussées, exposa ses griefs dans une brochure qu'il publia et qu'il envoya au préfet de la Seine. L'autorité nomma une commission chargée de les examiner; elle fut d'avis « que le devis général du canal de l'Ourcq dressé par Girard indiquait la plus grande partie des ouvrages et le mode d'exécution; mais que dans une entreprise de cette espèce il survient ordinairement des dispositions nouvelles, qui changent la face des choses, principalement lorsque pendant la marche des travaux l'impulsion donnée par l'autorité ne permet pas de remplir toutes les formalités voulues par l'examen et l'approbation préalables des différentes parties du projet ».

Napoléon, qui avait nommé Girard directeur des eaux de Paris, voulut que le 2 décembre 1808, jour anniversaire de la bataille d'Austerlitz, les eaux dérivées entrassent dans le bassin de La Villette. Cet ordre fut exécuté pour « célébrer la gloire par l'utilité ». Au 15 août suivant, l'on demanda à Girard que les eaux de ce bassin fussent amenées au marché des Innocents, et de la fontaine de Jean Goujon jaillirent les eaux de l'Ourcq pour célébrer la fête de l'empereur. Au 15 août 1811 les eaux dérivées coulèrent au Château d'eau du boulevard Saint-Martin. Le 15 août 1813 des bateaux chargés au loin sur la rivière de l'Ourcq arrivaient à Paris pour la première fois, en débouchant au canal de La Villette. Mais les événements de 1814 et de 1815 vinrent interrompre les travaux. Après que la ville de Paris eut dépensé 20 millions, ces travaux furent adjugés à une compagnie, en 1818, moyennant un droit de navigation pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, à dater du 1er janvier 1823. Vers l'année 1820, Girard cessa de diriger cette œuvre considérable, qui l'occupait depuis dix-huit ans. Le canal de l'Ourcq a 96,000 mètres de longueur; le canal Saint-Martin, qui le prolonge jusqu'à la Seine, a 3,200 mètres. Ce double canal offre les avantages suivants : il amène dans le bassin de La Villette un volume d'eau suffisant pour les besoins de Paris : il établit une communication navigable entre la rivière d'Ourcq et la Seine et, au moyen d'une autre branche, de la Seine à la Seine, en abrégeant le trajet de 18,000 mètres. Le canal Saint-Martin a, il est vrai, l'inconvénient d'apporter quelque gêne dans la communication des quartiers qu'il traverse; mais il a été l'objet de plaintes plus graves : on lui attribue les infiltrations d'eau qui ont eu lieu différentes fois dans les caves des maisons aux environs de son parcours, et notamment en 1856. M. J. Girard, l'un des rédacteurs du journal *Le Siècle* (n^{os} des 26 septembre, 29 octobre et 28 novembre 1856), s'est fait l'écho de cette opinion, en concluant même par demander la suppression du canal Saint-Martin. Le remède est un peu violent : il s'agirait de détruire à la fois une œuvre qui a coûté près de 8 millions, de donner une indemnité considérable à la compagnie qui doit en jouir jusqu'en 1921, de priver la ville de l'eau qui alimente une partie de ses fontaines, et la navigation d'un avantage réel. Cette grave mesure, d'ailleurs, si elle diminuait le mal, ne le détruirait pas entièrement; les inondations dont on se plaint ont aussi d'autres causes, comme l'a démontré l'ingénieur Pierre-Simon Girard lui-

même, dans son *Mémoire sur les inondations souterraines de Paris*, lu à l'Académie des Sciences le 15 juin 1818, année où des reproches semblables s'élevaient contre le bassin de La Villette. Il est constant que bien avant l'établissement de ce bassin et du canal de pareilles crues d'eau souterraines avaient eu lieu, à différentes époques, absolument dans les mêmes quartiers de Paris, surtout en 1740, 1788 et 1802. Plusieurs enquêtes eurent lieu; des ingénieurs, Perronet entre autres, les ont attribuées aux grandes pluies qui, des hauteurs de Ménilmontant, de Belleville, de Montmartre, produisaient dans les terres légères de ces collines des infiltrations souterraines qui suivaient leur pente. Girard, dans son mémoire, trouve la cause de ces accidents non-seulement dans l'abondance des pluies et dans leur continuité, mais aussi dans le fait d'une moins grande évaporation que celle qui a lieu ordinairement à la surface du sol. D'après ses aperçus, toutes les fois que la hauteur de la pluie tombée dans l'espace de deux années consécutives se sera élevée au-dessus de 120 centimètres, et que le nombre de jours de pluie aura été dans le même intervalle de plus de 120, les quartiers de Paris situés sur la rive droite de la Seine seront menacés pour l'année suivante de semblables inondations souterraines. On peut donc expliquer ainsi les crues d'eau dans les caves d'une partie de cette rive. Mais si l'on peut, jusqu'à un certain point, en justifier le canal, il faut reconnaître du moins qu'il a pu contribuer à ces accidents par des crevasses sur différents points. Une réparation, peut-être même une reconstruction générale serait donc nécessaire; il y aurait lieu d'examiner le moyen proposé par M. Pétiau, architecte (*Siècle* du 28 novembre 1856), qui consisterait dans l'établissement en contre-bas, sur les deux côtés du canal, d'un chenal qui recevrait et porterait à la rivière les eaux infiltrées (1).

Dans les Cent Jours, Napoléon nomma Girard inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées. Il perdit ce grade au retour de Louis XVIII, par l'effet de la mesure qui déclarait annuler toutes les nominations faites pendant les Cent Jours. Élu membre de l'Institut en 1813, il fit partie de l'Académie des Sciences, qui lui dut plusieurs travaux importants, entre autres sa *Théorie des Écluses*, développée dans plusieurs mémoires, où il traite des moyens d'économiser un volume d'eau considérable, en réduisant la chute des écluses d'après certaines conditions.

En 1819, la maison du roi chargea Girard de projeter et de construire le grand établissement qui se forma sous le nom d'Usine Royale de l'éclairage au Gaz. Il alla à Londres pour y examiner le système de ce nouvel éclairage. Il avait eu, sous l'empire, à étudier le projet d'un canal pour joindre l'Ourcq, la Seine à l'Oise et à l'Aisne; il finit en 1823 le projet du canal de Soissons, qui fut approuvé par le conseil général des ponts et chaussées. Il continua la direction des eaux de Paris jusqu'en 1831, époque qu'il signala par un projet d'égoûts, par douze projets de conduite des nouvelles eaux, et par quatre projets d'assainissement. C'est au milieu de ces derniers travaux qu'il fut promu au grade d'officier de la Légion d'Honneur; il avait été nommé chevalier sous l'empire.

Girard a laissé des écrits importants. En voici les titres : *Traité analytique de la Résistance des Solides et des solides d'égale résistance, auquel on a joint une foule de nouvelles expériences sur la force et l'élasticité spécifiques des bois de chêne et de sapin*; 1798, in-4° : ce traité reçut l'approbation de la classe des Sciences physiques et mathématiques de l'Institut, sur le rapport de Colomb et de Prony; — *Rapport à l'assemblée des Ponts et Chaussées sur le projet général du canal de l'Ourcq*; 1803, in-4°; — *Essai sur le mouvement des eaux courantes et la figure qu'il convient de donner aux canaux qui les conduisent*; 1804, in-4°; — *Devis général du canal de l'Ourcq depuis la première prise d'eau, à Mareuil, jusqu'à la barrière de Pantin*; 1806, 2 vol. in-4°, avec fig.; 1819, in-4°; — *Devis des ponts à bascule à construire sur le canal de l'Ourcq*; 1808, in-4°; — *Description générale des différents ouvrages à exécuter pour la distribution des eaux du canal de l'Ourcq dans l'intérieur de Paris*; 1810, in-4°; — *Recherches expérimentales sur l'eau et sur le vent, etc., trad. de l'anglais de Smeaton*, et précédées d'une introduction; 1810, in-8°; — *Sur la résistance de la fonte de fer; application aux tuyaux de conduite et aux chaudières de pompes à vapeur*; 1811, in-8°; — *Recherches sur les eaux de Paris, les distributions successives qui en ont été faites, et les divers projets qui ont été préparés pour les augmenter de volume*; 1812, in-4°; — *Devis général du canal Saint-Martin*; 1820, in-4°; — *Nouvelles Observations sur le canal Saint-Martin, et Supplément au Devis général*; 1821, in-4°, avec un plan général; — *Renseignements relatifs à l'embouchure du canal du Duc d'Angoulême à Saint-Valery-sur-Somme*; 1822, 3 brochures in-8°, avec planches; — *Considérations générales sur les avantages respectifs des divers moyens de transport* (extr. de la *Revue encyclop.*); 1824, in-8°; — *Considérations sur les canaux et sur le mode de leur concession*; 1824, in-8°; — *Mémoire sur le canal de Soissons*; 1824, in-4°; — *Du Desséchement général de Paris et de son As-*

(1) Nous apprenons qu'une commission d'ingénieurs nommée par l'autorité municipale a, dans son rapport, confirmé l'opinion que nous venons d'émettre relativement à la cause des inondations souterraines qu'on prétendait causées par le bassin de La Villette et le canal Saint-Martin. Un projet a été arrêté pour la construction d'un égout dérivatif qui devra mettre fin à ces inondations.

sainissement; 1824, in-4°; — *Sur la Description hydrographique et historique des marais Pontins, par M. de Prony*; 1825, in-8° (Extr. de la *Revue encyc.*); — *Recherches sur les grandes routes, les canaux de navigation et les chemins de fer*; 1827, in-8°; c'est une introduction au *Mémoire sur les grandes routes, les chemins de fer et les canaux de navigation*; trad. de l'allemand de Gerstner, par O. Terquem et publié la même année; — *Rapport verbal fait à l'Académie des Sciences à l'occasion du canal maritime de Paris au Havre*; 1827, in-8°; — *Mémoire sur le canal de l'Ourcq et la distribution des eaux, sur le desséchement et l'assainissement de Paris, et les divers canaux navigables qui ont été mis à exécution ou projetés dans le bassin de la Seine*, etc.; 1831-1843, 2 vol. grand in-4° et un atlas in-fol.; — *Simple Exposé de l'état actuel des eaux publiques dans Paris et considérations succinctes sur le meilleur emploi à faire du revenu qu'on en retire*; 1831, in-8°; — *Rapport* (avec MM. de Prony et Navier) *sur un mémoire de MM. Poncelet et Lesbros et les expériences faites à Metz en 1827 et 1828 pour déterminer le coefficient de contraction de la veine fluide* (Extr. des *Ann. des Ponts et Chaussées*); 1832, in-8°; — *Rapport* (avec MM. Lacroix et Silvestre) *sur un mémoire intitulé* : Essai sur la Statistique morale de la France, par M. A. M. Guerry; 1833, in-8°; — *Rapport verbal fait le* 3 *décembre* 1832 *à l'Académie des Sciences de l'Institut sur l'ouvrage de M. Huerne de Pommeuse sur les colonies agricoles*; 1833, in-8°. — On a encore de Girard les mémoires suivants, dans la *Description de l'Égypte : Mémoire sur l'agriculture, le commerce et l'industrie de la haute Égypte*; inséré dans le *Journal des Mines*, t. II; — *Résumé de deux mémoires sur le nilomètre de l'île d'Éléphantine et sur l'ancienne coudée des Égyptiens*; inséré aussi dans les *Mém. de l'Institut*, sect. des *Sciences morales*, t. V, ann. 1804; — *Description de la Vallée de l'Égarement en Égypte* (et dans le *Journal des Mines*, t. XXXIV, 1813); — *Mémoire sur les mesures agraires de l'ancienne Égypte*; — *Observations sur la vallée d'Égypte et sur l'exhaussement séculaire du sol qui la recouvre*; *Mém. de l'Institut*, t. II, 1819; — dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* : *Mém. sur les mouvements des fluides dans les tubes capillaires et l'influence de la température sur le mouvement*; t. XIII, ann. 1818; — *Mém. sur l'écoulement linéaire de diverses substances liquides par des tubes capillaires de verre*; t. Ier, 1818; — *Mém. sur l'écoulement de l'éther et de quelques autres fluides par des tubes capillaires de verre*; t. II, 1819; — *Mém. sur les inondations souterraines auxquelles sont exposés périodiquement plusieurs quartiers de Paris*; t. III, 1820; — *Rapport lu à l'Académie en 1819, sur un Mémoire de M.* Cochin, *inspecteur général des ponts et chaussées, relatif à la digue de Cherbourg comparée au break-water, ou jetée de Plimouth*; t. IV, 1824; — *Rapport sur une nouvelle machine à feu exécutée aux abattoirs de Grenelle*; ibid.; — *Mém. sur les atmosphères liquides et leur influence sur l'action naturelle des molécules solides qu'elles enveloppent*; t. IV, 1824; — *Rapport sur le nivellement général de la France et les moyens de l'exécuter*, lu le 5 décembre 1825 à l'Académie; — *Mémoire sur l'écoulement de l'air atmosphérique et du gaz hydrogène des tuyaux de conduite*; *Mém. de l'Académie des Sciences*, t. VI, 1826; — *Recherches sur les canaux de navigation considérés sous le rapport de la chute et de la distribution de l'eau*; t. VII, 1827; dans le même tome et dans le t. VIII, 1829, un second et un troisième mémoire sur le même sujet; — *Application des principes de la dynamique à l'évaluation des avantages respectifs des divers moyens de transport* (ibid.); — *Mémoire sur le nivellement général de la France* (ibid.); — diverses notices dans le *Journal des Mines*, la *Décade philosophique* et la *Revue encyclopédique*. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées de 1830 à 1832, et forment 3 vol. in-4°.

GUYOT DE FÈRE.

Ch. Dupin, *Discours aux funérailles de Girard*. — *État des services de P.-S. Girard*; 1832. — Boisard, *Les Hommes illustres du Calvados*. — *Mémoire de Girard sur les inondations souterraines, sur le canal de l'Ourcq*, etc. — Gérard, *Recherches sur les Eaux de Paris*. — Quérard, *La France littéraire*. — P.-E. H...n, *Conquête des Français en Égypte*; Paris, an VII, in-8°, p. 382.

GIRARD (*Philippe-Henri* DE), célèbre ingénieur français, né à Lourmarin (Vaucluse), le 1er février 1775, mort à Paris, le 26 août 1845. Ses ancêtres avaient souffert pour la cause du protestantisme. Dès son enfance il montra sa vocation pour la mécanique : dans ses jeux il construisait de petites roues que faisait mouvoir le ruisseau du jardin de son père ; à l'âge de quatorze ans il inventa une ingénieuse machine pour utiliser le mouvement des vagues de la mer dans la Méditerranée. En même temps la botanique, la peinture, la sculpture et la poésie se disputaient son intelligence. Les événements de la révolution vinrent l'arracher à cette vie paisible ; il prit les armes pour combattre les révolutionnaires du midi. Forcé de fuir la France avec sa famille, il se mit à peindre à Mahon, pour subvenir à ses besoins ; enfin, il se fit industriel, et créa à Livourne une fabrique de savon. A cette époque, âgé de dix-huit ans, il inventa une machine à graver les pierres dures et à réduire les statues ; un condensateur d'électricité, etc. Rentré dans son pays après le 9 thermidor, il établit une fabrique de produits chimiques sur les débris de l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille. Le 13 vendémiaire le força de nou-

veau à s'expatrier. Il se réfugia à Nice, où, à la suite de deux concours successifs, il obtint la chaire de chimie et celle d'histoire naturelle, qu'on venait d'y créer : Girard avait à peine dix-neuf ans. De retour à Marseille, après le 18 brumaire, il y fit un cours de chimie dans l'une des salles de l'Académie, dont il était membre, puis il se rendit à Paris.

L'exposition de 1806 montra la puissance d'invention dont Philippe de Girard était doué. On y voyait de lui une lunette achromatique où le flint-glass était remplacé par un liquide; des tôles vernies et peintes par un procédé particulier, dont le brevet est aux archives du Conservatoire des Arts et Métiers; enfin, les lampes hydrostatiques à niveau constant qu'il avait imaginées avec son frère, Frédéric de Girard. Les deux frères avaient pris un brevet en 1804 pour ces lampes, dans lesquelles un système de tuyaux, imité de la fontaine de Héron, faisait remonter sans aucun rouage l'huile contenue dans le pied jusqu'à la mèche. La solution du singulier problème de la lampe hydrostatique à niveau constant fit, à cette époque, une révolution dans l'éclairage. Hachette en faisait l'objet d'une démonstration spéciale dans ses leçons à l'École Polytechnique et l'a décrite dans son *Traité de Mécanique* et dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement*. M. Ingres traçait alors les élégants dessins qui décoraient ces lampes. Les globes de verre dépoli, qui contribuèrent aussi à leur succès, sont aujourd'hui répandus dans le monde entier. Vers le même temps Philippe de Girard perfectionnait la machine à vapeur par quelques innovations d'une haute importance, telles que l'emploi de l'expansion de la vapeur dans un seul cylindre et la production du mouvement rotatoire sans l'intermédiaire d'un balancier. La gloire de ces deux perfectionnements a été usurpée en 1815 par un Anglais, Maudsley, et en 1819 par un Américain, Olivier Evans; « mais le brevet pris en 1806, dit M. Ampère, par l'inventeur français et la médaille d'or qui lui fut accordée la même année par la Société d'Encouragement, sur le rapport de M. de Prony, sont là pour attester son incontestable droit de priorité. » Le brevet d'invention que M. de Girard prit en 1806 contient aussi la description d'une machine à rotation immédiate, pour laquelle un ingénieur anglais, *Mastermann*, prit une patente douze ou quinze ans plus tard.

En 1810, Napoléon, pour porter un coup de plus à l'industrie cotonnière des Anglais, à qui il avait fermé tous les ports de l'Europe par son système de blocus continental, rendit le décret suivant, daté du palais de Bois-le-Duc, le 7 mai : « Portant un intérêt spécial aux progrès des manufactures de notre empire dont le lin est la matière première; considérant que le seul obstacle qui s'oppose à ce qu'elles réunissent la modicité du prix à la perfection de leurs produits résulte de ce qu'on n'est point encore parvenu à appliquer des machines à la filature du lin comme à celle du coton, nous avons décrété et décrétons : Article 1er : Il sera accordé un prix d'un million de francs à l'inventeur, de quelque nation qu'il puisse être, de la meilleure machine propre à filer le lin. — Art. 2. A cet effet la somme d'un million est mise à la disposition de notre ministre de l'intérieur. — Art. 3. Notre présent décret sera traduit dans toutes les langues et envoyé à nos ambassadeurs, ministres et consuls dans les pays étrangers, pour être rendu public. — Art. 4. Nos ministres de l'intérieur, du trésor et des relations extérieures sont chargés de l'exécution du présent décret. » Ce décret parut dans le *Moniteur* du 12 mai. « Quelques jours après la publication du décret impérial, dit M. Ampère, Philippe de Girard, alors âgé de trente-cinq ans, était chez son père, à Lourmarin; pendant le déjeûner de la famille, on apporta le journal qui contenait ce défi magnifique jeté à l'esprit d'invention, sans exclure aucun peuple. M. de Girard passa le journal à son fils, en lui disant : « Philippe, voilà qui te regarde. » Après le déjeûner celui-ci se promenait seul, décidé à résoudre le problème. Jamais il ne s'était occupé de rien qui eût rapport à l'industrie dont il s'agissait; il se demanda s'il ne devait pas étudier tout ce qui avait été tenté sur le sujet proposé; mais bientôt il se dit que l'offre d'un million prouvait qu'on n'était arrivé à rien de satisfaisant. Il voulut tout ignorer, pour mieux conserver l'indépendance de son esprit. Il rentra, fit porter dans sa chambre du lin, du fil, de l'eau, une loupe, et, regardant tour à tour le lin et le fil, il se dit : avec ceci il faut que je fasse cela. Après avoir examiné le lin à la loupe, il le détrempa dans l'eau, l'examina de nouveau, et le lendemain, à déjeûner, il disait à son père : « Le million est à moi. » Puis il prit quelques brins de lin, les décomposa par l'action de l'eau, de manière à en séparer les fibres élémentaires, les fit glisser l'une sur l'autre, en forma un fil d'une finesse extrême, et ajouta : « Il me reste à faire avec une machine ce que je fais avec mes doigts, et la machine est trouvée. » Elle l'était pour lui; le germe de la découverte était éclos dans sa pensée. »

Deux mois après cette tentative, le 18 juillet 1810, Philippe de Girard prenait un premier brevet d'invention. Nous laissons ici parler M. de Girard lui-même. « Tout le système actuel, dit-il, de la filature mécanique du lin se fonde sur deux principes essentiels : le premier, qui sert de base à toutes les opérations préparatoires que le lin subit, depuis le peignage jusqu'à la dernière filature, ou filature en fin *exclusivement*, est l'étirage à sec au moyen des séries de peignes mobiles sans fin, seul procédé trouvé jusqu'à ce jour pour distribuer uniformément, sur une longueur indéfinie, les brins du lin peigné, sans altérer leur parallélisme; le second, qui a seul

rendu possible la filature mécanique du lin jusqu'à un degré de finesse illimité, est la décomposition du lin en ses fibres élémentaires, décomposition que nous produisons dans le fil en gros par l'immersion, soit dans une lessive alcaline, soit simplement dans l'eau froide ou chaude, et qui, transformant pour ainsi dire le lin en une nouvelle substance, permet de l'étirer désormais comme le coton, entre des cylindres rapprochés, et d'en former ainsi des fils incomparablement plus fins que ceux que l'on pouvait obtenir en filant les brins du lin dans leur longueur primitive, comme cela avait lieu dans l'ancien procédé anglais (1). Ces deux principes fondamentaux, entièrement inconnus dans les filatures qu'on avait essayé d'établir avant le grand prix proposé par Napoléon, se trouvent énoncés pour la première fois dans mon brevet d'invention du 18 juillet 1810. »

Les nombreuses machines décrites dans les brevets de l'inventeur, et exécutées dans deux filatures qu'il établit à Paris de 1813 à 1816, ne furent que la réalisation de ces deux inventions fondamentales. Depuis lors, quarante-sept ans se sont écoulés : les inventions primitives sont restées tout entières, et ces inventions sont aujourd'hui, comme elles le furent dès le premier jour, les conditions indispensables d'existence de la filature mécanique du lin.

Six mois après la publication officielle du décret impérial, c'est-à-dire quatre mois après l'invention de Philippe de Girard faite, brevetée, publiée, annoncée à l'empereur, et en pleine voie d'exécution, parut un programme restrictif sur tous les points, comme si l'on eût regretté d'avoir tant promis pour une chose qu'un seul homme avait trouvée tout de suite. Reprenant en sous-œuvre l'offre impériale, ce programme la morcelait, la transformait, et entre autres conditions extraordinaires, exigeait du fil de 400,000 mètres au kilogramme, et voulait qu'en outre ce prodige fût produit avec une économie de huit dixièmes sur le prix du fil à la main. « Le moindre mal d'une condition pareille, disait, en 1853, M. Charles Dupin, dans un rapport fait au sénat, n'était pas la facilité qu'elle donnait de ne point décerner le prix; le pire était de lancer l'industrie dans une voie qui ne pouvait conduire les filateurs qu'à la ruine. On écartait la fabrication du but essentiel, du but qui donne la richesse par centaines de millions, non pas avec des chefs-d'œuvre de finesse et des tours de force inventés pour plaire au luxe, mais par des produits simples, communs, à l'usage de millions d'hommes, et qui produisent au commerce une opulence incomparable. » Évidemment ce n'était pas la production restreinte du luxe qu'avait en vue le programme, non plus que le décret; mais cette production d'un fil si excessivement fin était seulement une difficulté tardive apportée à la remise du prix. Cependant, Philippe de Girard, qui voulait remplir les conditions du programme, poursuivit et atteignit les dernières limites du possible. Mais il le fit exceptionnellement sur une machine destinée et réservée pour le concours. Dans la fabrication, il s'appliqua surtout à établir le filage le plus parfait, et il y réussit. Chaptal en présenta les produits à l'empereur, qui en fut satisfait. Plus tard des experts, qui en 1818 refusèrent pour le gouvernement les machines qu'offrait encore Philippe de Girard, déclarèrent pourtant dans leur rapport que ces mécaniques filaient du fil du n° 40, et aujourd'hui on ne file guère au delà du n° 50.

« La filature du lin par mécanique, disait Chaptal en 1819, dans son *Histoire de l'Industrie française*, a dû éprouver plus de difficulté que celle de la laine et du coton : chaque filament de lin présente une réunion de brins élémentaires qui sont collés entre eux, et qu'il faut désunir et séparer pour pouvoir obtenir, par la filature, une finesse de fil convenable : la fileuse à la main exécute cette opération par la pression de ses doigts et le secours de la salive; elle détache les brins l'un de l'autre en les refoulant vers le bas, et lie, par la torsion, les brins qu'elle conserve au centre : le fil est d'autant plus gros qu'elle l'a composé de plus de brins, et le fil le plus fin possible est celui qui n'est formé que d'un seul brin élémentaire. Pour appliquer la mécanique à la filature du lin, il falloit donc commencer par dissoudre le *gluten* qui lie les brins qui forment un filament, et je ne connois que M. Ph. de Girard qui s'en soit utilement occupé. Cette opération préliminaire est indispensable pour la filature fine, et elle est avantageuse pour la grossière. Un établissement fondé sur ce principe avoit été formé à Paris sous la direction de M. de Girard ; mais le gouvernement d'Autriche a enlevé cet habile artiste à la France. Les produits qu'il avoit obtenus chez nous jouissoient déjà d'un grand crédit dans nos fabriques; il filoit, à volonté, depuis le plus gros *numéro* jusqu'au fil de dentelle. Avant M. de Girard, M. Lafontaine avoit établi, à La Flèche, une filature de lin et de chanvre, par mécanique; mais il s'était borné

(1) « J'appelle *brins* ces filaments plus ou moins fins que l'on obtient par la division du lin au moyen du peignage. J'ai découvert le premier que ces brins, dont la longueur est ordinairement de 4 à 8 décimètres, sont composés de fibrilles d'une ténuité qui les rend presque imperceptibles à l'œil nu, et qui n'ont guère que 50 à 60 millimètres de longueur. Ces fibres, vues au microscope, se montrent sous la forme d'un ruban transparent, poli, brillant, terminé par deux pointes effilées, et qui se tord rapidement en forme de vis quand on le tient suspendu par une de ses extrémités. C'est en ramollissant, à l'aide de l'eau froide ou chaude, la matière glutineuse qui tient ces fibrilles réunies, et en les faisant ensuite glisser les unes sur les autres, dans le sens de leur longueur, que je parviens à allonger et amincir les brins sans les casser et sans diminuer en rien la ténacité des fibres; et c'est ainsi que je puis former avec un lin grossier un fil plus mince que chacun des brins dont il est composé. Ce procédé si important, décrit dans mon brevet du 18 juillet 1810, n'a été adopté par les Anglais qu'en 1826. »

constamment à produire le fil nécessaire à la qualité des toiles de Laval. »

Tout était donc prêt pour le verdict du jury quand arriva le renversement de l'empire. Suivant le programme, l'examen comparatif des machines devait avoir lieu dans une salle du Conservatoire des Arts et Métiers. Ce concours ne fut pas provoqué. A l'époque où le prix devait être décerné, « qu'est-ce qui ne se trouva plus là? dit M. Thiers, ce fut le million ».

A l'approche des étrangers, en 1813, Philippe de Girard, mis déjà sur la voie par ses grandes découvertes sur la vapeur, inventa presque instantanément les armes à vapeur, dont l'essai réussit très-bien sous les yeux d'une commission composée du duc de Bassano, du duc de Rovigo, du général Gourgaud et de plusieurs officiers d'artillerie, parmi lesquels se trouvait aussi le général Paixhans, particulièrement apte à juger cette invention, dont il parle dans son ouvrage sur l'artillerie. La machine-modèle tirait 180 coups par minute, et perçait à dix pas la tôle à cuirasse et à cent pas une planche de 4 centimètres d'épaisseur. Sur le rapport de la commission, la construction de ces machines en grand fut ordonnée et les fonds assignés; « mais quelle que fût l'étonnante rapidité de l'invention et de l'exécution, dit M. Ampère, la promptitude des événements fut plus grande encore ». Ces armes ne furent pas finies à temps pour être employées, et depuis, il faut le dire, on n'a plus cherché à les appliquer. On sait que douze ans plus tard l'Américain Perkins annonça sous son nom l'invention des armes à vapeur. Les journaux français réclamèrent; et cependant Perkins n'en fut pas moins longtemps regardé comme l'inventeur des armes à vapeur. Les titres qui constatent les droits de Philippe de Girard se trouvent dans les dossiers du musée d'artillerie, n° 6146. Arago, qui en 1845, dans la discussion sur l'armement des fortifications de Paris, avait attribué l'invention du fusil à vapeur à Perkins, se rétracta le surlendemain, et déclara que c'était à l'inventeur de la filature du lin qu'était due la première idée du fusil à vapeur et sa première réalisation.

Cependant, pour réaliser et soutenir son invention de la filature mécanique du lin, Philippe de Girard avait employé toute sa fortune et celle de ses frères, qui s'étaient joints à lui. Arrêté au milieu de ses ateliers pour les dettes de cette invention, il fut mis à Sainte-Pélagie. « Philippe de Girard n'eut, dit M. Ampère, d'autre moyen de satisfaire au premier besoin et d'obéir au premier devoir de tout inventeur, celui de réaliser sa découverte, que d'accepter les offres avantageuses de l'Autriche. Il partit le cœur déchiré, emportant la moitié de ses machines à Vienne; l'autre moitié, formant un assortiment complet, resta à Paris, où ses frères devaient donner suite à l'entreprise commencée. » Le refus d'un prêt de la part du gouvernement laissa consommer la ruine de leur établissement (1). Philippe de Girard était parti avec son associé, Constant Prévost, qui devint plus tard membre de l'Académie des Sciences et professeur de géologie à la Sorbonne. Il espérait pouvoir revenir en France au bout de deux ans, et reprendre la continuation de son œuvre dans sa patrie. Mais il fut loin de retirer de son invention les avantages pécuniaires que le gouvernement autrichien lui avait fait espérer. « Il n'en poursuivit pas moins avec une merveilleuse activité, dit M. Ampère, le cours de ses inventions. Il complétait ses travaux sur la filature mécanique du lin par une machine à peigner, qu'il devait perfectionner encore. Devançant la navigation à vapeur établie aujourd'hui sur le Danube, il faisait remonter ce fleuve depuis Pesth jusqu'à Vienne par un bateau que poussait une machine dans laquelle M. de Girard avait employé le premier son invention des générateurs de vapeur composés de tubes étroits pour rendre les explosions inoffensives : ces générateurs sont maintenant partout en usage. »

Cependant en France des créanciers de la filature faisaient vendre aux enchères tous les biens patrimoniaux de Philippe de Girard et de sa famille, couverts d'hypothèques pour répondre à la demande et en confiance du décret impérial du 7 mai 1810. Ce fut alors que Philippe de Girard fut appelé à Varsovie par l'empereur de Russie; il accepta, dans l'espoir de sauver au moins sa vieille maison paternelle. Une grande filature mécanique de lin fut fondée en Pologne, par le concours des fonds du gouvernement et d'une société d'actionnaires. Autour de cet établissement s'éleva bientôt une petite ville, qui prit le nom de *Girardow*. « En acceptant l'emploi d'ingénieur en chef des mines de Pologne, dit M. Ampère, Philippe de Girard se réserva expressément dans son serment la qualité de Français. Les nobles expressions de ce serment honorent aussi le gouvernement qui les accepta. Son emploi fut pour M. de Girard l'occasion de plusieurs inventions importantes; car il ne pouvait s'occuper d'un sujet quelconque sans être conduit à des idées nouvelles : aussi produisit-il en dehors de son service une foule d'inventions; telles qu'un appareil pour l'extraction et l'évaporation du jus de betteraves, une nouvelle roue hydraulique propre à utiliser les grandes chutes d'eau et d'où résulta sur la construction de divers étangs une économie de plus de

(1) Les commissaires du gouvernement français avaient déclaré que les machines de Girard ne valaient rien. Inventées pour filer *le lin*, ils les jugèrent seulement impropres à filer *le chanvre*; ils leur trouvèrent trop de fer, trop de cuivre et trop d'eau, et déclarèrent qu'elles n'étaient pas même bonnes à être placées au Conservatoire pour y être étudiées par les artistes. A l'heure qu'il est, le Conservatoire ne les possède pas encore. Cependant, par une anomalie singulière, ce rapport constate que ces machines filaient, *dans le travail courant*, du fil du n° 40. Par suite de ce rapport, Philippe de Girard ne put obtenir du gouvernement royal un simple prêt de 8,000 francs pour soutenir ses ateliers.

400,000 florins, ainsi que le ministre des finances le déclara au conseil des mines en disant que par ces seuls changements M. de Girard procurait une économie équivalente à plus que ses appointements pendant la durée de son contrat; un perfectionnement dans les fourneaux à zinc, d'où est résulté une économie de quatre onzièmes sur le combustible; le chronothermomètre placé sur la façade du palais de la Banque à Varsovie depuis 1829, et qui marque à chaque instant et conserve inscrite sur un tableau exposé aux regards du public la température de chacune des vingt-quatre heures précédentes; le météorographe construit à l'observatoire de la même ville, et qui indique pour tous les moments de la journée la température de l'atmosphère, la hauteur du baromètre, la quantité de pluie tombée, la vitesse et la direction du vent; des machines à fabriquer les bois de fusil et à creuser l'encastrement de la platine et de la sous-garde dans huit bois de fusil à la fois; en 1830, une machine à tourner les corps sphériques avec une précision mathématique; un appareil pour chauffer l'air dans les hauts fourneaux qui a été adopté en Angleterre, de grandes machines à vapeur de la force de cent chevaux sans balancier, de nouvelles turbines dites à tourbillons, etc. Et toujours à mesure que M. de Girard réalisait une conception nouvelle, il en faisait parvenir le résultat en France. »

Les droits de Philippe de Girard à l'invention de la filature mécanique du lin furent solennellement constatés par la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale en 1842. « Après avoir mûrement examiné les pièces de ce grand débat, disait M. Olivier, dans son rapport, la Société d'Encouragement revendique hautement pour la France l'honneur de cette belle et utile découverte, en décernant la grande médaille d'or à M. de Girard. » Cependant un homme politique influent prétendit à la gloire d'avoir à grand'-peine dérobé à l'Angleterre et donné à la France l'invention, qu'il déclarait anglaise, de la filature mécanique du lin. Il prétendit que la première machine de ce genre introduite en France l'avait été par son ordre et cachée dans du suif. Cette conquête fut célébrée dans les journaux, à la tribune de la chambre des députés, etc. Philippe de Girard, alors en Pologne, réclama et prouva ses droits, et bientôt la vérité fut rétablie. Une autre médaille d'or fut décernée, en 1844, par le jury de l'Exposition des produits de l'industrie nationale à Philippe de Girard. « M. Philippe de Girard, disait le rapporteur, est incontestablement l'homme de notre siècle qui a pris la première et la plus glorieuse part à l'industrie de la filature mécanique du lin... Le problème de la filature mécanique du lin est résolu. M. Philippe de Girard a découvert, publié et appliqué les principes fondamentaux de cette solution. C'est un titre de gloire qui lui appartient et qui appartient à son pays. » Néanmoins, la résistance ministérielle fut telle que Philippe de Girard mourut sans avoir pu obtenir la croix d'Honneur.

Dans son mémoire adressé au roi, aux ministres et aux chambres en 1840, Philippe de Girard, en faisant l'histoire de son invention, avait revendiqué ses droits dans ces termes: « Je viens réclamer devant mon souverain et devant les représentants de mon pays, pour l'honneur du génie français, le mérite d'une invention qui fixe aujourd'hui l'attention de l'Europe, invention qui appartient incontestablement à la France, et dont on veut pourtant l'obliger à faire hommage à l'Angleterre. Je viens réclamer aussi contre l'oubli dans lequel le gouvernement a laissé tomber le prix solennel offert par Napoléon à celui qui résoudrait le problème de la filature mécanique du lin;... et peut-être le gouvernement de mon pays trouvera-t-il convenable de constater d'une manière digne de la France que le grand problème proposé par Napoléon fut résolu par un Français. La filature mécanique du lin n'existait pas; les Anglais la cherchaient vainement depuis longues années; d'inutiles essais avaient été faits en France. C'était une lacune choquante dans le vaste ensemble de l'industrie manufacturière. Napoléon voulut qu'elle fût comblée; il adressa un appel solennel aux génies créateurs de toutes les nations. Beaucoup essayèrent d'y répondre; je fus seul assez heureux pour résoudre le problème. L'empereur le sut; il vit les résultats, et il en fut satisfait. Mais l'époque du concours n'était pas arrivée; l'empire s'écroula, et la promesse de Napoléon fut oubliée. Et maintenant, comme si ce n'était pas assez que l'inventeur ait été frustré du prix qui lui était si légitimement acquis, ses compatriotes le dépouillent de l'honneur de sa création. Des écrivains, des orateurs français se félicitent dans les journaux et à la tribune même de voir nos fabricants parvenus enfin à dérober à l'Angleterre ces procédés qu'elle a reçus de nous. Je viens protester contre cet acte de lèse-patrie; je viens réclamer pour mon pays et pour moi cette invention dont tous les pays de l'Europe, excepté la France, ont fait honneur à la France et à moi. Je veux prouver que la filature mécanique du lin est une invention purement française, que c'est par moi seul qu'elle a été créée, etc. » En effet, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, le 16 mai 1815, deux associés de Philippe de Girard avaient enlevé les dessins de sa machine et les avait portés en Angleterre, où une patente avait été prise en leur nom en société de M. Horace Hall, à l'insu de Philippe de Girard. Cette patente est la traduction des divers brevets de Philippe de Girard, et les dessins qui se voient à l'*Inrollment office* à Londres sont calques sur les siens.

En 1844, Girard revint en France A son arrivée, il trouva ses inventions nouvelles saisies en pleine exposition, par un créancier des anciennes filatures, qui avait su se créer un titre

ayant trente ans moins un mois. Poursuivi lui-même à outrance, Philippe de Girard dut se cacher à la campagne, chez un ami, jusqu'au 1er février 1845, jour où il accomplit sa soixante-dixième année. Cependant on avait remarqué ses inventions dans les salles de l'Exposition de 1844; on y avait vu sa machine à peigner le lin, en usage depuis plusieurs années déjà dans les fabriques de France et d'Angleterre; de nouveaux greniers à blé, des bois de fusil, d'un fini parfait, et où tous les encastrements étaient creusés à la mécanique; de nouveaux canons de fusil, un piano à double octave, et un instrument nouveau le *trémolophone*, que Liszt lui-même voulut essayer. Il avait une pension de retraite que lui faisait la Russie; la Société des Inventeurs, sur la proposition de M. Chapelle, y ajouta une somme qui s'éleva jusqu'à six mille francs. Philippe de Girard mourut bientôt, sans avoir pu rien obtenir du gouvernement, malgré l'intervention de plusieurs membres distingués des deux chambres et de l'Académie des Sciences. En novembre 1848, une commission des pétitions de l'Assemblée constituante fit un rapport favorable à la demande de la famille Girard. A l'exposition de 1849, ses droits furent solennellement proclamés, et dans son discours M. Charles Dupin, président du jury de l'exposition, dit formellement au président de la république, à propos de Philippe de Girard : « La promesse de Napoléon, que n'a tenue aucun régime subséquent, cette promesse attend votre équité. C'est le vœu sacré du jury que la patrie paye enfin sa dette d'honneur et de reconnaissance (*Moniteur* du 11 novembre 1849). » En 1853, un projet de loi accordant une récompense nationale aux héritiers de Philippe de Girard, voté au conseil d'État, fut présenté au corps législatif, qui l'adopta à l'unanimité, le 9 mai de la même année. Le sénat, sur le rapport de M. Charles Dupin, ne s'opposa pas à la promulgation de cette loi, promulgation qui eut lieu le 7 juin suivant. Cette loi accordait une pension viagère de 6,000 francs à Joseph de Girard, frère de Philippe, et une autre égale à Mme de Vernède de Corneillan, fille de Frédéric de Girard, en déclarant le tout reversible sur la tête de la fille de Mme de Vernède de Corneillan. Un travail inédit du général Poncelet avait contribué à lever tous les doutes de l'administration sur la validité des droits de Philippe de Girard (1). *Joseph* DE GIRARD, frère aîné de Philippe, jouit peu de temps de cette récompense; il mourut le 26 mars 1854, âgé de quatre-vingt-treize ans. *Frédéric* DE GIRARD les avait précédés dans la tombe, ainsi que son fils Henri de Girard.

Parmi les autres inventions de Philippe de Girard, on doit encore citer : une machine à équations; des machines à feu; des machines à démêler, rubaner et filer les étoupes; une nouvelle vanne et un régulateur pour rendre le mouvement des roues hydrauliques uniforme, malgré la variation des résistances; le dynamomètre indiquant avec une précision mathématique la somme des actions d'une force qui varie à chaque instant; les générateurs de vapeur pour rendre les explosions inoffensives; une machine à étirer les fils de fer; des machines soufflantes de la force de cent chevaux sans balancier; des machines à fabriquer les briques, à forer les canons, à faire les clous; un couvoir artificiel, des greniers à blé à silos suspendus pour la conservation indéfinie des grains, etc. Cette dernière invention, depuis mise au jour par la famille de M. de Girard, a pour avantages la descente régulière des grains, un aérage et remuage continuels.

« Philippe de Girard, dit encore M. Ampère, tous ceux qui l'ont approché peuvent le dire, était aussi distingué par l'âme que par l'intelligence; il avait la simplicité des natures supérieures, oubliant toujours ses intérêts pour ses idées quand ce n'était pas pour les intérêts d'autrui; plein de sympathie et d'abandon, allant sans regarder où le poussait le mouvement de sa pensée et l'entraînement de son cœur; un peu distrait, sincèrement modeste, imagination vive, cœur tendre, d'une infatigable confiance dans les hommes et dans le sort, qui tous deux le trompèrent tant de fois; ouvrier avec les ouvriers, qu'il aimait, dans un salon il redevenait homme du monde. Aimable et bon pour tout ce qui l'entourait, il fut la providence de sa famille. »

Girard a fait imprimer : *Mémoire au roi, aux ministres et aux chambres sur la priorité due à la France dans l'invention des machines à filer le lin*; Paris, 1840, in-4°. L. LOUVET.

Barjavel, *Dict. historique et bibliogr. du dép. de Vaucluse.* — Ampère, *M. Philippe de Girard*, notice nécrologique; dans le *Journal des Débats* du 30 novembre 1845, réimprimée à part en 1857. — *Manchester Guardian*, 21 oct. 1826. — Chaptal, *Hist. de l'Industrie française*, t. II. — *Rapport à la Société d'Encouragement*, 7 sept. 1842. — Alcan, *Hist. des Industries textiles.* — Chapsal Leymarie, *Musée universel*, 8 mai 1853. — Légentil, *Rapport sur l'Exposition universelle de Londres*, tome IV, 14e jury, pages 1 et 2.

GIRARD (*Grégoire*), dit *le Père Girard*, célèbre pédagogue suisse, né à Fribourg, le 17 décembre 1765, mort dans la même ville, le 6 mars 1850. Il avait reçu au baptême les noms de Jean-Baptiste, qu'il changea contre celui de *Grégoire* en entrant en religion. Le souvenir de l'excellente éducation qu'il avait reçue dans la maison paternelle influa sur toute sa vie, particulièrement sur ses principes pédagogiques. A l'âge de seize ans, il entra comme novice dans le couvent des cordeliers de Lucerne, après avoir hésité entre la carrière militaire et l'Église. Il s'appliqua à l'étude de la littérature classique, des mathématiques, de la physique et de la phi-

(1) L'héritière de Philippe de Girard, Mme la comtesse de Vernede de Corneillan, vient de publier un *Mémoire* par lequel elle réclame le million que le décret impérial du 7 mai 1810 mettait à la disposition du ministre de l'Intérieur pour provoquer l'invention de la filature mécanique du lin et la récompenser.

losophie. Doué d'une perspicacité profonde et d'un grand besoin d'expansion, il se fit dans les différentes branches de la science une méthode personnelle, qui lui inspira un respect inviolable pour la liberté de conscience chez les autres comme chez lui-même. Ce fut dans de telles dispositions qu'il alla étudier à Würtzbourg la théologie et la jurisprudence ecclésiastique. A cette époque, dit-il, « la théologie de l'école « lui inspira d'abord du dégoût; et le dégoût « amena le doute..... De cœur il était resté chré- « tien; d'esprit il avait cessé de l'être. Une heu- « reuse réflexion vint le tirer de la tourmente où « il vivait péniblement. Il se dit un jour que « cette théologie de l'école pourrait bien ne pas « être le christianisme; il se mit donc à étudier « l'Évangile pour son compte. La comparaison « fut sérieuse et longue, mais la récompense fut « douce, car le chrétien de cœur devint aussi « chrétien d'esprit. » De 1790 à 1799 le jeune cordelier, ordonné prêtre par le prélat d'Erthal, prince-évêque de Würtzbourg et Bamberg, exerça à Fribourg les fonctions du ministère ecclésiastique. Il enseignait en outre la philosophie aux novices de son couvent, ce qui l'engagea à étudier longuement les métaphysiciens modernes, et avant tous Kant, qu'il admirait sincèrement et en dehors de toute autre préoccupation. Aussi fut-il accusé de *kantisme* auprès de la cour de Rome, qui à trois reprises refusa de prêter l'oreille à ces attaques malveillantes. En 1799, Stapfer, qui était alors à la tête du ministère des arts et sciences de la nouvelle République Helvétique, reçut d'un religieux, encore inconnu, un *Plan pour l'éducation de la Suisse entière* (1). Le père Girard, qui en était l'auteur, fut aussitôt appelé à aider le ministre dans ses travaux. Il ne conserva pas longtemps cette position ; et lors de la retraite de Stapfer il fut appelé à desservir la paroisse de Berne. Il la quitta au bout de quatre ans pour accepter l'emploi de *préfet* de l'école primaire, que le conseil municipal de Fribourg venait de lui confier. Ce fut là qu'il déploya toutes les ressources de son esprit distingué et de son âme élevée et tolérante. L'école, qui ne comptait à son arrivée que quarante élèves, atteignit au bout de quelques années le chiffre de quatre cents. A cette époque, M. Villemain disait de lui, dans un rapport à l'Académie Française : « Le P. Girard, déjà connu en Alle- « magne et en France par un petit nombre d'écrits « originaux dans les deux langues et par l'admi- « rable école qu'il avait fondée dans sa ville « natale, où la philosophie, la piété, la mode « même, venaient le visiter de tous les points « de l'Europe, etc. » En 1809 Pestalozzi pria la diète de faire procéder à un examen officiel de son institut. La visite qui suivit cette demande donna au père Girard l'occasion de rédiger son beau *Rapport sur l'Institut de M. Pestalozzi à Yverdon* ; Fribourg, 1810, in-12. Dès lors le père Girard se préoccupa constamment de mettre l'enseignement en rapport avec la constitution de l'esprit humain et les besoins spéciaux du jeune âge. Cette tendance se manifestait en particulier dans l'*interrogation*, dans l'*invention* et dans les *cours gradués*. L'école était dans sa période la plus florissante lorsque les jésuites furent appelés à Fribourg. Cet appel fut considéré comme une attaque directe contre l'école et contre son chef. Un parti ennemi des lumières s'organisa sous la direction des nouveaux venus, et suscita des persécutions au pédagogue éclairé dont il voulait détruire l'influence. En 1823 l'évêque de Fribourg se décida à abolir la forme d'enseignement qu'il avait jusque alors recommandée. L'école fut dissoute, et le père Girard se retira à Lucerne, dans un couvent de son ordre. En 1835 il revint à Fribourg achever son *Cours éducatif de Langue maternelle à l'usage des écoles et des familles* (3 part., 1840 à 1848; Paris). Le premier volume de cet ouvrage avait obtenu à Paris le prix Montyon, et son auteur avait été nommé, sur le rapport de M. Cousin, chevalier de la Légion d'Honneur. Outre ceux que nous avons cités, ses principaux ouvrages ont pour titres : Rapports *Sur l'organisation d'une maison de travail*; — *Sur l'immoralité de la ronde des pauvres*; — *Sur les soins à donner aux familles pauvres*, etc.; Fribourg, 1813-1816, in-12; — *Mémoire sur l'enseignement religieux de l'école française de Fribourg* ; Fribourg, 1818, in-12; — *Grammaire des Campagnes* ; Fribourg, 1821, in-12; — *Cours de Philosophie fait au lycée de Lucerne* (1829 à 1831); — *Des moyens de stimuler l'activité dans les écoles*, inséré dans les *Actes de la Société suisse d'Utilité publique* (1835); — *Rapport sur les écoles normales des cantons de Fribourg et de Vaud* (1837); — *Parallèle entre la Philosophie et la Physique* (1840, in-8°); — *De l'Enseignement régulier de la Langue maternelle dans les écoles et les familles* (Paris, in-8°; 1844), et un grand nombre de brochures et de manuscrits sur la théologie, la philosophie ou l'éducation.

William REYMOND.

(1) On croit que le manuscrit en est perdu.

Bibliothèque universelle de Genève (1830). — H. Mayer, *Fragment d'un Voyage pédagogique* (Fribourg), le P. Girard. — C.-L. Michel, *Biographie du P. Girard*; dans *L'Éducation pratique, journal des familles et des maisons d'éducation* (Paris, 1839-1840). — *Album de la Suisse Romane* (1844). — Ernest Naville, *Notice biographique sur le P. Girard*.

GIRARD (*Jean*), vétérinaire français, né au village de Fobet, près Clermont (Auvergne), le 19 juin 1770, mort à l'École d'Alfort, le 5 avril 1852. Il fit ses études à l'École royale d'Alfort, et devint successivement préparateur, sous-professeur d'anatomie, gardien des collections, professeur en chef, et enfin directeur de cette école en remplacement de P. Chabert; J. Girard était aussi membre titulaire de l'Académie de Méde

cine, de la Société royale d'Agriculture, et de plusieurs compagnies savantes, tant nationales qu'étrangères. Ce savant distingué a fait véritablement progresser l'art de l'hippiatrique. Il a fondé le *Journal de Médecine vétérinaire comparée*, qui porte aujourd'hui le titre de *Recueil universel de Médecine vétérinaire*. On a de lui : *Tableaux comparatifs de l'Anatomie des Animaux domestiques les plus essentiels à l'agriculture*; Paris, 1799, in-8°. Cet ouvrage, publié comme un essai de la nomenclature anatomique appliquée seulement aux organes locomoteurs, renferme une *Dissertation* étendue sur les avantages de cette méthode, sur la nécessité de classer les quadrupèdes domestiques, d'après les dispositions de leurs pieds, en *monodactyles*, *didactyles* et *tétradactyles*. Cette classification systématique est aujourd'hui adoptée dans les écoles vétérinaires; — *Anatomie des Animaux domestiques*; Paris, 1807, 2 vol. in-8°, réimprimée sous ce titre : *Traité d'Anatomie vétérinaire, ou histoire abrégée de l'anatomie et de la physiologie des principaux animaux domestiques*; Paris, 1819, 2 vol. in-8°. Cette édition est augmentée de trois *Mémoires sur les estomacs des ruminants et les phénomènes de cette rumination, sur le fœtus et sur le pied*. Une troisième édition, Paris, 1820, 2 vol. in-8°, contient en outre la *Physiologie des Animaux domestiques*, un *Mémoire sur le vomissement contre nature* (lu à l'Institut, le 5 février 1810), et une *Dissertation physiologique sur les attitudes et les mouvements des monodactyles et sur le tirage du bœuf*; une 4ᵉ édition, Paris, 1830, est augmentée de *Considérations sur les tissus et les humeurs*, etc.; — *Lettre à M. Tessier sur l'âge des chevaux*; Paris, 30 mai 1811, in-8°; — *Éloge de Verrier, professeur à l'École vétérinaire d'Alfort*; Paris, 12 juin, 1812; — *Traité du Pied considéré dans les animaux domestiques, contenant son anatomie, ses difformités, ses maladies*; Paris, 1814, in-8°, revu et augmenté d'une *Dissertation sur les différentes ferrures*; Paris, 1828, in-8°, avec 6 planches; c'est un ouvrage essentiellement pratique et souvent réimprimé; — *Notice sur l'épizootie qui régnait sur le gros bétail* en 1814 et 1815 (avec Dupuy); Paris, in-8°; — *Mémoire sur l'inoculation du claveau*; Paris, 1816, in-8°. La seconde édition, revue et augmentée, porte le titre de : *Mémoire sur le claveau et sur les avantages de son inoculation*; Paris, 1818, in-8°; cet opuscule, rédigé sur la demande du gouvernement, est un manuel propre à diriger dans le choix du virus claveleux et dans la pratique de son inoculation; — *Mémoire sur les calculs vésicaux et sur les opérations de la taille dans le cheval*; Paris, 1823, in-8°, avec planches représentant les différentes variétés de calculs vésicaux du cheval et des autres monodactyles; — *Notice sur la maladie* (gastro-entérite) *qui règne épizootiquement sur les chevaux*; Paris, avril 1825, in-8°; souvent réimprimé depuis; — *Traités des Hernies inguinales dans le Cheval et autres monodactyles*; Paris, 1827, in-4°, avec 7 planches. Cet ouvrage, présenté à l'Académie royale des Sciences en 1825, complet sur le traitement des hernies dans les chevaux, indique particulièrement le procédé à suivre pour effectuer le débridement de la hernie étranglée; — de nombreux *articles* insérés dans divers journaux sur les questions hippiques instantanées. H. L.

Quérard, *La France littéraire*. — *Documents particuliers*.

GIRARD (*Narcisse-François*), vétérinaire, fils du précédent, né à Paris, le 29 mars 1796, mort dans la même ville, le 22 octobre 1825. Sous les auspices de son père, il fit ses études à l'École d'Alfort, dont il devint plus tard l'un des professeurs. Il avait été reçu membre de l'Académie royale de Médecine, et par ses écrits avait conquis une belle place dans l'art de l'hippiatrique, lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever à la science. On a de lui : *Existe-t-il en médecine vétérinaire des exemples bien constatés de fièvres essentielles?* Paris, 1824, in-8°; — *Mémoire sur le moyen de reconnaître l'âge du cheval*; Paris, 1824, in-8°; et dans la *Nouvelle Bibliothèque médicale*. Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre de : *Hippelikiologie, ou connaissance de l'âge du cheval*, avec *augmentations* de J. Girard père; Paris, 1828, in-8°; — plusieurs *Mémoires* remarquables dans le *Recueil de Médecine vétérinaire*, dans les *Archives générales de Médecine*, et dans le *Bulletin* de M. de Férussac. Il a laissé en manuscrits une *Physiologie vétérinaire* et un *Traité élémentaire d'Anatomie générale*.

H. L.

Quérard, *La France littéraire*. — Sachaille, *Les Médecins de Paris*.

GIRARD (*Jean-Baptiste*, baron), général français, né le 21 février 1775, à Aulps (Var), mort le 27 juin 1815. Après avoir servi avec distinction depuis 1793, il révéla, surtout à Austerlitz, dans le corps de cavalerie commandé par Murat, les capacités spéciales qui devaient faire de lui l'un de nos meilleurs généraux d'avant-garde. Napoléon disait de Girard à Sainte-Hélène : « C'était un des plus intrépides soldats « de l'armée française; il avait évidemment le « feu sacré. » Nommé sous-chef de l'état-major de la réserve de cavalerie, il prit part à la campagne de Prusse de 1806, devint général de brigade le 13 novembre de cette année, et suivit son corps d'armée en Pologne. Ensuite il passa à l'armée d'Espagne, et reçut en 1809 le brevet de général de division, pour sa belle conduite à Arzobispo, où il fut blessé, comme plus tard à la journée d'Ocaña. Napoléon l'appela à la grande armée en 1812, et lui donna le commandement d'une division. A Lützen, Girard reçut deux blessures. Il put cependant prendre part

aux batailles de Dresde, de Leipzig et de Hanau. Bien qu'il eût envoyé son adhésion à Louis XVIII, il fut l'un des premiers à se replacer sous les drapeaux de Napoléon, en 1815. Nommé pair de France le 2 avril, il reçut immédiatement après l'ordre d'aller prendre le commandement d'une division, à la tête de laquelle il fut mortellement blessé à la bataille de Ligny.

Rabbe, Boisjolin, *Biog. univ. des Contemporains.* — *Archives de la guerre.* — *Archives de la Légion d'Honneur*, t. V.

GIRARD (*Bernard* DE). *Voy.* HAILLAN (DU).

GIRARD (*Balthasar*). *Voy.* GÉRARD.

GIRARD, *Voy.* PROPIAC.

* GIRARDEL (*Pierre*), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Chameroy, en Bourgogne, vers 1575, et mourut à Rome, le 8 février 1633. Il était fils d'un charbonnier et destiné lui-même à cette humble profession; mais un grand seigneur de son pays, qui l'avait pris en affection, l'emmena à Paris, et lui fit faire ses études à l'université. Après y avoir reçu le grade de docteur, il se rendit dans le couvent des dominicains de Toulouse, où il fit profession en 1600. Nommé vers 1618 inquisiteur de sa province, Girardel déploya à l'égard des huguenots tout le zèle exigé pour des fonctions de ce genre; le nombre des ouvrages prétendus hérétiques qu'il fit condamner est considérable. Il chercha aussi avec d'incroyables efforts à obtenir le rétablissement des nombreux couvents de son ordre situés en Languedoc et ruinés pendant les guerres de religion. Sa sollicitude s'étendit également sur ceux du Dauphiné, et nous avons vu de fort singulières requêtes adressées par lui aux consuls de Die pour revendiquer les matériaux d'un couvent dont un des lieutenants de Lesdiguières s'était emparé sans façon pour se faire bâtir un château. En 1629 il se rendit à Rome, en qualité de député de la province de Toulouse, au chapitre assemblé pour nommer un général. Le nouvel élu, Nic. Ridolphi, qui eut en cette circonstance l'occasion d'apprécier le mérite de Girardel, le retint auprès de lui, et s'en fit un coadjuteur sur lequel il se reposa de l'administration des affaires de l'ordre. Girardel, aujourd'hui oublié, jouissait en son temps de la plus grande considération : il passait pour le plus intelligent interprète de saint Thomas, dont les œuvres faisaient alors autorité dans l'école. On a de lui : *Response à l'avertissement donné par les pasteurs de l'Église prot. de Castre touchant ceux qui sont sollicitez à s'en retirer et se rendre à la religion catholique*; Toulouse, 1618, in-12. Cet ouvrage anonyme n'est pas cité par Barbier; — *Vie du R. P. Reg. Chavanac*, insérée dans les *Merveilles du Sacré Rosaire* de ce dernier (1613 et 1621, in-12); — *Commentaires sur l'Oraison dominicale*, insérés dans quelques éditions des *Œuvres de sainte Thérèse*, et traduits en français par Arnaud d'Andilly; Paris, 1670, in-fol. Ad. ROCHAS (de Die).

La vie du R. P. Pierre Girardel; Langres, Nic. Barotte, 1682, in-12. — Échard, *Scriptores Ord. Prædic.*, t. II. — Papillon, *Dict. des Auteurs de Bourgogne.* — D. Long, *La Réforme et les guerres de religion en Dauphiné*; Paris, Didot, 1856, in-8°. — *Documents inédits.*

GIRARDET (*Jean-Baptiste*), médecin français, vivait à Lons-le-Saulnier, dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Œuvres diverses, où l'on remarque plusieurs traits des histoires sainte, profane et naturelle*; Lyon, 1675, in-12; — *Le Miracle de la Nature, ou la guérison de toutes sortes de maladies par l'usage des eaux de Louverot, près de Lons-le-Saulnier*; Besançon, 1677, in-12.

D'Artigny, *Nouveaux Mémoires de Littérature.*

GIRARDET (*Jean*), peintre français, né à Lunéville, le 13 décembre 1709, mort à Nancy, le 2 septembre 1778. Il fit d'abord des études pour l'état ecclésiastique, puis suivit un cours de droit, et entra comme cornette dans un régiment de cavalerie. Pendant tout le temps qu'il avait donné à ces différents essais infructueux, il s'était toujours occupé de dessin. Son étonnante facilité ne tarda pas à déceler sa véritable vocation. Quelques-unes de ses ébauches tombèrent entre les mains de Claude Charles, professeur de dessin à Nancy. Celui-ci en pressentit le talent. Il admit le jeune homme dans son atelier. Girardet ne trompa pas les espérances de son maître, il travailla sous ses yeux avec ardeur, puis partit pour l'Italie, où il passa huit ans à étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. A son retour, il rencontra dans le duc François III de Lorraine, depuis grand-duc de Toscane et empereur, un noble protecteur, et les tableaux qu'il exécuta pour ce prince, les peintures à fresque qu'il fit dans la grande galerie de son palais à Florence, ne tardèrent pas à le placer au rang qu'il devait occuper. Quelque temps après, le roi Stanislas le nomma son premier peintre. Il peignit à fresque, en 1762, un salon dans le palais de Stuttgard. Mais c'est dans la Lorraine, sa patrie, qu'il faut chercher les monuments de son talent. On en rencontre dans presque toutes les villes de cette province, à Metz, à Commercy, à Pont-à-Mousson, à Sainte-Marie-aux-Mines, à Verdun, à Nancy et à Lunéville. Sa *Descente de croix*, tableau qui autrefois ornait une des églises de Nancy, passe pour son chef-d'œuvre.

Si Girardet eût vécu de nos jours, où les artistes ont appris à mener de front la fortune et la gloire, il eût sans doute été riche; car la réputation qu'il s'était acquise lui permettait de mettre un haut prix à ses tableaux; mais, modeste autant que généreux, il ne comptait que le temps employé, et ne tenait pas compte de son mérite; si dans ses élèves il apercevait les germes du talent, il les aidait de sa bourse autant que de ses conseils. Une longue maladie, suite de travaux excessifs, acheva ce qu'avaient commencé son désintéressement et sa libéralité, et Girardet était pauvre lorsqu'il mourut. Ses amis lui éle-

yèrent un tombeau dans l'église de Saint-Sébastien, où il fut inhumé.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*, — Nagler, *Künstl. Lex.*

GIRARDET (Dom *P.-Philibert*), philologue français, mort le 10 novembre 1754. Il était bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. Il a achevé le *Dictionnaire hébreu* de dom Guarin; 1746, 2 vol. in-4°.

Desessarts, *Siècles littéraires.*

GIRARDET (*P.-Alexis*), érudit français, né à Nozeroy (Franche-Comté), en 1723, mort dans la même ville, le 13 mars 1780. Il entra dans l'ordre des Jésuites, professa la rhétorique à Strasbourg et à Dijon, et devint chanoine du chapitre de Nozeroy. On a de lui : *Nouveau Système sur la Mythologie*; Dijon, 1788, in-4°. L'auteur traite d'abord du lieu qu'habitait le Seigneur lorsqu'il gouvernait lui-même le peuple juif. Après avoir déterminé ce point important, il démontre que toutes les religions proviennent de celle des Juifs. Girardet remplit deux volumes de pareilles rêveries; mais le second est resté inédit.

Quérard, *La France littéraire.*

GIRARDET (*Abraham*), graveur suisse, né au Locle (canton de Neufchâtel), en 1764, mort à Paris, en 1823. Il fit ses études à Paris, sous la direction de B.-A. Nicolet. Son dessin est remarquable par la correction, la délicatesse et le fini. Ses principales gravures sont : *La Transfiguration*, d'après Raphael; — *L'Enlèvement des Sabines*, d'après Poussin; — *L'Apothéose d'Auguste*, et *L'Inauguration de Tibère*, d'après Bouillon; — *La Sainte Cène*, d'après Philippe de Champagne; — *Le Sauveur mort*, d'après And. del Sarto; — *Le Centaure*, d'après l'antique; — *Le Triomphe de Titus*, d'après Jules Romain; — des vignettes pour les éditions d'Horace et de La Fontaine, de Didot, qui sont de véritables chefs-d'œuvre. W. R.

Nagler, *Künstl.-Lex.*

* **GIRARDET** (*Charles-Samuel*), graveur suisse, né au Locle, en 1780. Il vint à Paris pour la première fois en 1805, mais il n'y resta qu'une année. En 1810 il y amena avec lui Léopold Robert, dont il était le premier professeur et auquel il enseignait la gravure. Sous sa direction, Léopold obtint le second prix de Rome en 1814 comme graveur; et il eût sans doute obtenu le premier l'année suivante sans le retour des Bourbons, sous lesquels il ne fut plus permis à un étranger de concourir. Girardet se fit remarquer d'abord par ses reproductions en gravure sur pierre des six *Batailles d'Alexandre*, d'après Lebrun. Il obtint plus tard une médaille d'or et un prix de 2,000 francs de la Société d'Encouragement pour son invention de la gravure en relief sur pierre, procédé adapté à la reproduction typographique. Il a travaillé en outre pendant longtemps aux illustrations du *Magasin pittoresque*. W. R.

Documents particuliers.

* **GIRARDET** (*Karl*), peintre suisse, né au Locle, en 1813. Il vint à Paris avec son père, Charles-Samuel, en 1822. Il voyagea d'abord en Hongrie et en Dalmatie, puis en Italie, d'où il rapporta la conception de son grand tableau des *Protestants* (1842), pour lequel il obtint une seconde médaille d'honneur et une médaille du roi de Prusse. La savante composition et l'exécution spirituelle de cette œuvre capitale le placèrent d'emblée à un rang très-élevé dans la peinture contemporaine. La même année, il partit pour l'Égypte, et en revint plus riche d'un grand nombre d'études et d'observations, ainsi que d'un sentiment plus vif de la couleur. Sa première œuvre, à son retour, fut *Gaucher de Châtillon défendant l'entrée du faubourg de Minich* (1844), qui appartient au musée de Versailles. On y voit aussi la *Bataille d'Héliopolis*, signée par Léon Cogniet et Karl Girardet. De 1843 à 1846 il exécuta une série de tableaux inspirés par son séjour sur les bords du Nil. En 1846 il fut envoyé par le roi Louis-Philippe en Espagne, pour assister aux cérémonies du mariage du duc de Montpensier, et en reproduire les différentes scènes. Il y passa près d'un mois, en compagnie de M. Alexandre Dumas et de ses compagnons qui se préparaient à parcourir la côte d'Afrique sur *Le Véloce* et à réaliser la mission scientifique dont le spirituel romancier a fait tant de bruit. Ils habitaient ensemble une vaste salle abandonnée, que leur avait offerte un libraire de Madrid. M. Karl Girardet peignit pour l'exposition de 1848 son grand tableau *Le Mariage*, qui malheureusement n'y put paraître, par raison politique. Il obtint comme dédommagement l'ordre espagnol d'Isabelle. Depuis 1848 on a de lui : *La Fille de Cromwell reprochant à son père la mort de Charles Ier*, grande toile qui appartient au musée de Neufchâtel; les illustrations du splendide ouvrage sur la Touraine, édité par M. Mame, et pour lesquelles M. Girardet obtint une médaille de première classe à l'exposition de 1855; un grand nombre de paysages de la Suisse, de la Touraine ou des environs de Paris, et un tableau d'histoire terminé en 1857, et envoyé au musée de Berne, sous le titre de *La Bataille de Grandson*. William REYMOND.

Renseignements particuliers.

* **GIRARDET** (*Édouard*), peintre suisse, frère du précédent, naquit le 31 juillet 1819, à Neufchâtel. Il a passé la plus grande partie de sa vie à Brienz, dans l'Oberland bernois. Aussi reproduit-il avec le plus grand bonheur et le talent le plus solide et le plus gracieux les sites, les mœurs et les costumes de sa patrie. Il accompagna son frère dans son voyage en Égypte. En 1841 il obtint une médaille à l'exposition de Paris pour son *Père mourant*, touchante composition qui appartient au musée de Neufchâtel. La *Prise de Jaffa* (1842) lui valut une nouvelle récompense. Parmi le grand nombre de ses tableaux

que la gravure a reproduits, le public a surtout remarqué les suivants : *La Consultation ;* — *Tu veux le jouet* (1847); — *Le Vaurien ;* — *Le Nid de Merles* (1848); — *Le mauvais temps dans la montagne;* — *L'École, ou le portrait mal payé* (1853), acheté par l'empereur des Français; — *Une mauvaise Rencontre; Une Famille attaquée par un loup;* et *La Foire,* qui eut un grand succès à l'exposition universelle de 1855.

W. R.

Renseignements particuliers.

* GIRARDET (*Paul*), graveur suisse, né à Neufchâtel, en 1821, fils cadet de Charles-Samuel. Ses principales gravures sont : *Le Col du Teniah;* — *Le Combat de Labrah* et *La Bataille d'Isly*, d'après Horace Vernet. Il obtint pour cette dernière la seconde médaille à l'exposition de 1849. Mais son plus bel ouvrage est sans contredit la grande gravure de *Washington traversant la Delaware*, d'après Leuze, peintre américain. Citons aussi *La première Messe en Kabylie*, d'après Horace Vernet. Il a gravé en outre plusieurs tableaux de son frère Édouard.

William REYMOND.

Documents particuliers.

GIRARDI (*Michel*), médecin italien, né le 31 novembre 1731, à Limone, sur le lac de Garda, mort le 17 juin 1797. Il commença ses études à Brescia, et les termina dans l'université de Padoue, où il fut reçu docteur. Il se fit remarquer de bonne heure par un travail sur l'arbousier, et présenta les baies de cet arbuste comme un calmant pour la gravelle : opinion qui a été depuis généralement adoptée. Girardi eut bientôt à s'occuper d'une question beaucoup plus importante : il contesta l'efficacité de l'inoculation que lady Montague venait d'introduire en Angleterre, et qui était sur le continent l'objet d'un engouement presque général. En combattant une pratique sanitaire aussi utile, Girardi s'attira de justes, mais trop sévères reproches, de la part de ses confrères de France et d'Italie. Il n'en fut pas moins nommé, après la mort de Covoli, adjoint de Morgagni, dans l'enseignement de l'anatomie. Condillac, qui dirigeait alors l'éducation de l'infant don Ferdinand, fit appeler à Parme Girardi, qui fut nommé d'abord professeur des institutions de médecine théorique, et ensuite d'anatomie. Ce médecin, qui n'était pas moins distingué par l'aménité de ses mœurs que par l'étendue de ses talents, eut pour amis Spallanzani, Fontana, Cottugno, Scarpa, Caldani et Mascagni. « Professeur plein de zèle, dit Desgenettes, anatomiste exact et laborieux, physiologiste et médecin judicieux et réservé, il répandait un grand intérêt sur l'enseignement. Soit qu'il écrivît ou qu'il parlât la langue de l'ancienne Rome ou de la moderne, il était correct, abondant, fleuri, et on ne lui faisait point en Italie de reproches sur un peu de prolixité, parce que ce défaut est en quelque sorte national. » Les ouvrages de Girardi sont : *De Uva ursina;* Padoue, 1764, in-8°; — *Lettera sul ritorno del vajuolo dopo l'inserto;* Padoue, 1766, in-8°; — *Jo. Dominici Santorini Septemdecim Tabulæ quas nunc primum edit atque explicat, iisque alias addit de structura mammarum et de tunica testis vaginalis Michael Girardi;* Parme, 1775, in-fol. La préface de cet important ouvrage contient la biographie de Santorini, une notice sur Covoli, et une lettre de Morgagni; — *Saggio di osservazioni anatomiche intorno a gli organi della respirazione degli uccelli;* — *Saggio di osservazioni anatomiche intorno a gli organi elettrici della torpedine;* — *Osservazioni e riflessioni sulla tonica vaginale del testicolo;* dans les *Memorie della Societa Italiana;* — *Probazione sulle cose anatomiche;* Parme, 1782; — *Prolusio de origine nervi intercostalis;* Florence, 1791, in-12.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. IV. — Desgenettes, dans la *Biographie médicale*.

GIRARDIN (*Jean-Jacques-Félix*), historien ecclésiastique français, né à Fréjus, en 1678, mort dans la même ville, le 13 juin 1753. Il était docteur en théologie, et devint curé de Fréjus. Sa vie n'offre aucun événement remarquable et ses ouvrages sont peu importants. En voici les titres : *Histoire de la Ville et de l'Église de Fréjus;* Paris, 1729, 2 part., in-12; — *Histoire de S. Ansile, patron de Callas près de Draguignan;* Aix, 1750, in-12; — *Songe historique* (sans date), in-12; pièce de vers sur la naissance de Cornelius Gallus à Fréjus; — *Vie du serviteur de Dieu François Mets;* Aix, 1752, in-12; — *Vie du serviteur de Dieu Laurens Bonhomme, solitaire près de Fréjus;* sans date (vers 1759), in-12.

Quérard, *La France littéraire*.

GIRARDIN (*Jean-Baptiste*), théologien français, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort le 13 octobre 1783, à Mailleroncourt-Saint-Pancras, dans le diocèse de Besançon. Il était curé à Mailleroncourt. On a de lui : *Réflexions physiques en forme de commentaire sur le chapitre VIII du livre des Proverbes, depuis le verset 22 jusqu'au verset 31;* Paris, 1758, 1759, in-12. L'auteur démontre la bonté et la sagesse du Créateur par l'ordre immuable de l'univers; — *L'Incrédule désabusé par la considération de l'univers contre les spinosistes et les épicuriens;* Épinal, 1766, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est la suite du précédent. On attribue encore à Girardin : *Lettre d'un gentilhomme à un docteur de ses amis, pour savoir s'il est obligé de se confesser au temps de Pâques à son curé...;* Épinal, 1762, in-12.

Feller, *Biographie universelle* (édit. de Weiss). — Quérard, *La France littéraire*.

GIRARDIN (Comtes DE), noble maison de la Champagne, qui rapporte son origine aux *Gherardini* de Florence, famille dont autrefois deux membres, exilés pendant les troubles intérieurs de cette république, seraient venus en Angleterre

et en France, et auraient donné naissance aux Fitz-Gerald en Irlande, aux Girardin en France. Parmi les membres de la branche française qui se sont particulièrement distingués, nous citerons les suivants :

GIRARDIN (*René-Louis*, marquis DE), homme politique français, né à Paris, le 25 février 1735, mort à Vernouillet (Seine-et-Oise), le 20 septembre 1808. Il entra de bonne heure dans la cavalerie, et fut attaché au service personnel du roi de Pologne Stanislas, duc de Lorraine. Pendant la guerre de 1760, le jeune officier rendit dans les rangs de l'armée française des services qui lui méritèrent le grade de colonel de dragons. Il profita ensuite des loisirs de la paix pour embellir sa terre d'Ermenonville, suivant un plan qu'il s'était tracé, et il réussit à faire accepter à Jean-Jacques Rousseau une retraite dans cette propriété. L'amitié de ce grand écrivain fut une des gloires du marquis de Girardin et un bonheur pour ses fils, qui reçurent quelques leçons de l'auteur d'*Émile*. Après la mort de ce philosophe, le marquis de Girardin lui fit élever un tombeau dans la partie de ses jardins connue sous le nom de l'île des peupliers. La révolution le trouva tout disposé à accueillir les réformes réclamées par la société; mais le mouvement révolutionnaire dépassa bientôt ses idées, et il se tint à l'écart. Dénoncé pourtant aux jacobins en 1793, il échappa au danger; mais il eut le désagrément de voir sa terre d'Ermenonville bouleversée par une inondation. Il fut obligé de l'abandonner, et il ne s'occupa de la relever qu'après le rétablissement de l'ordre public.

On a de lui : *De la composition des paysages sur le terrain, ou des moyens d'embellir la nature près des habitations en y joignant l'utile à l'agréable;* Paris, 1777, in-8°; 4e édition, Paris, 1805, in-8°; traité qui a été traduit en allemand et en anglais; — *Discours sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale;* Paris, 1791, in-8°. On a encore de René de Girardin des *Observations sur les eudiomètres*, dans le *Journal de Physique de* Rozier, t. XI, p. 245.

L. LOUVET.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biog. univ. et port. des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*.

GIRARDIN (*Louis-Stanislas-Cécile-Xavier*, comte DE), homme politique français, fils du précédent, né à Lunéville, le 19 janvier 1762, mort à Paris, le 27 février 1827. Il eut pour parrain le roi Stanislas et pour professeur J.-J. Rousseau, qu'il accompagnait dans ses herborisations. Il suivit d'abord la carrière des armes, et arriva fort jeune encore au grade de capitaine dans le régiment des dragons de Chartres. Il salua avec enthousiasme la révolution, publia, sous le titre de *Lettre du vicomte d'Ermenonville à M****, une des professions de foi les plus avancées du temps. Il rédigea les cahiers du bailliage de Senlis, et en 1790 il fut appelé par élection à la présidence de l'administration du département de l'Oise. L'année suivante l'assemblée électorale du même département l'envoya comme député à l'Assemblée législative. Il y prit place d'abord à l'extrême gauche; mais ses opinions se modifièrent peu à peu, si bien qu'à la fin de la session il était dans les rangs du parti constitutionnel. Le 6 juin 1792, il opposa son vote au projet de fédération et à la formation du camp sous Paris. Appelé le 24 à la présidence de l'Assemblée, ce fut lui qui, le 7 juillet, reçut le roi lorsque celui-ci vint assister à la séance dans laquelle tous les députés engagèrent leur serment au maintien de la monarchie constitutionnelle. La veille du 10 août, Girardin fut insulté et maltraité par les fédérés au sortir de l'Assemblée; il s'en plaignit à la tribune, et déclara que l'Assemblée n'était plus libre. Enfin, la dernière journée de la monarchie le trouva parmi ses défenseurs, et dès lors il renonça à la tribune.

Rendu à la vie privée par la clôture de l'Assemblée législative, il demanda et se fit donner par l'entremise de Marat, dont il avait autrefois pris la défense, une mission en Angleterre. Les dispositions hostiles de la cour britannique ne lui permirent pas de rester longtemps à Londres. Il rentra à Paris dans la nuit du 21 janvier 1793. Il chercha une retraite d'abord à Ermenonville, chez son père, puis à Sezanne, chez son oncle, le baron de Baye. Là il fut découvert par les agents du comité de sûreté générale, et jeté en prison avec ses frères. Dans cette circonstance, il se souvint des principes du philosophe de Genève; il apprit l'état de menuisier, et fut bientôt capable de travailler pour les chefs d'atelier de Sezanne, qui l'occupèrent constamment dans sa prison, lui et ses frères, et contribuèrent à les faire oublier jusqu'au 9 thermidor.

Remis en liberté au mois d'août 1794, il accepta, en 1797, les fonctions d'administrateur du département de l'Oise, dont il fut destitué deux mois après, sous la prévention de royalisme. Revenu à Ermenonville, il se lia avec Joseph Bonaparte, qui venait d'acquérir la terre voisine de Mortefontaine. Girardin fut appelé à siéger au Tribunat au mois de décembre 1799. Il fut, en 1802, un des orateurs chargés de proposer au corps législatif l'établissement de la Légion d'Honneur. Il fit aussi, sur l'administration forestière, un rapport qui fixa l'attention des hommes compétents en cette matière. Le 22 mars 1802, le Tribunat lui déféra sa présidence. Au mois d'avril 1804, il rentra dans l'armée avec le grade de capitaine au 4e régiment d'infanterie, commandé par Joseph Bonaparte. Lorsqu'en 1806 ce prince, devenu roi, se rendit à Naples, il emmena Girardin, qui déjà lui était attaché en qualité de premier écuyer, et à son arrivée dans sa capitale, il le nomma chef de bataillon. La belle conduite de Girardin au siége de Gaëte lui

valut les épaulettes de colonel. Deux ans plus tard il suivit le roi Joseph en Espagne. Devenu général de brigade à Bayonne, il prit part aux premières campagnes de la guerre d'Espagne; ensuite il revint à Paris, fut désigné deux fois comme candidat au sénat conservateur par le département du Calvados, et passa au corps législatif en 1807, après la suppression du Tribunat.

Nommé en 1812 préfet de la Seine-Inférieure, il fut maintenu dans ce poste par Louis XVIII après la restauration. Le retour de Napoléon ne changea rien d'abord à sa position, et les électeurs de ce département le députèrent à la chambre des représentants. Le 17 mai l'empereur le fit passer à la préfecture de Seine-et-Oise. A la deuxième restauration, Girardin retourna comme préfet à Rouen. Mais il fut révoqué peu de temps après, parce qu'on lui attribuait un écrit injurieux à la famille royale. On lui laissa pourtant la place d'inspecteur des haras, et en 1819 on lui rendit l'administration du département de la Côte-d'Or. Le 12 novembre de la même année, les électeurs de la Seine-Inférieure l'élurent député. Il alla s'asseoir au côté gauche, et fut destitué le 3 avril 1820. Il souleva plus d'une fois des orages au sein de la chambre par sa parole incisive, et alla jusqu'à dire un jour que dans l'*Almanach royal* la charte ne se trouvait plus que dans les pages consacrées aux *errata*. Réélu en 1824, il resta sur la brèche jusqu'en 1826, et bien qu'affaibli par l'âge, il se fit encore rappeler à l'ordre.

On a de lui : *Promenade ou Itinéraire des jardins d'Ermenonville*, avec 25 vues; Paris, 1788, in-8°; 2e édit. Paris, 1811, in-8°; — *Lettre du vicomte d'Ermenonville à M****; 1789; — *Notice historique des descentes qui ont été faites dans les îles Britanniques, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à l'an VI de la république française*; Paris, an VI (1798), in-4°; — *Opinion qui devait être prononcée dans la discussion du projet de loi relatif au crédit de 100 millions*; Paris, 1823, in-8°; — *Opinion sur la proposition de M. de La Bourdonnaye tendant à exclure M. Manuel de la chambre des députés*; Paris, 1823, in-8°; — *Opinion contre le projet de loi relatif au remboursement et à la réduction des rentes 5 pour 100*; Paris, 1824, in-8°; — *Lettre à M. Musset-Pathay, auteur de l'ouvrage intitulé :* Histoire de la Vie et des Ouvrages de J.-J. Rousseau; Paris, 1824, in-8° : le sujet de cette lettre est la mort de J.-J. Rousseau; — *Opinion contre le projet de loi destiné à rétablir les substitutions*, lue par M. Méchin à la séance du 9 mai 1826; Paris, 1826, in-8° et in-32; — *Journal et Souvenirs, Discours et Opinions*; Paris, 1828, 2 vol. in-8°; 2e édition, 1829, 2 vol. in-8°; nouv. édit., ornée d'un *fac-simile* de la veuve de J.-J. Rousseau; Paris, 1834, 2 vol. in-8° : ces souvenirs, écrits jour par jour, s'arrêtent à l'année 1810, sauf un petit nombre de notes sur quelques séances de la chambre des députés. L. LOUVET.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains.*

GIRARDIN (*Alexandre*, comte DE), général français, frère puîné du précédent, né le 16 janvier 1776, mort à Paris, le 5 août 1855. A l'âge de onze ans il servait déjà dans la marine en qualité d'élève. Il se distingua à Austerlitz, en Espagne, en Portugal, en Russie, à Champaubert et à Montmirail. Dans la campagne de France de 1814, il reçut le grade de général de division. Napoléon l'avait créé capitaine des chasses à tir. Le roi Louis XVIII le nomma premier veneur, titre qu'il conserva jusqu'à la révolution de Juillet.

On lui doit : *Projet de Législation pour les Chasses*; Paris, 1817, in-fol.; — *Observations à l'occasion du budget de 1837*; Paris, 1836, in-8°; — *Sur le remboursement des rentes 5, 4 1/2 et 4 pour 100*; Paris, 1836 et 1837, in-8°; — *Observations sur le projet de loi relatif aux chemins vicinaux et communaux*; Paris, 1837, in-8°; — *Des places fortes*; Paris, 1837, in-4°; — *Des inconvénients de fortifier les villes capitales et d'avoir un trop grand nombre de places fortes*; — Paris, 1839, in-8°; — *Observations sur la réduction des cadres de l'armée*; Paris, 1842, in-8°; — *Vingt pages à lire, ou la question chevaline simplifiée* (avec M. de Torcy); Paris, 1843, in-8°; — *Mémoire sur la situation politique et militaire de l'Europe, à l'occasion des traités de 1831, 1833 et 1841, sur le droit de visite*; Paris, 1844, in-8°; — *Sur l'état de la population en France et sur ses conséquences*; Paris, 1844, in-8°. Il a fourni de nombreux articles à *La Presse*. L. LOUVET.

Dictionnaire de la Conversation. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. française et contemporaine.*

* **GIRARDIN** (*Ernest-Stanislas*, marquis DE), homme politique français, fils du comte Stanislas de Girardin, est né à Paris, le 24 juillet 1803. Il débuta, en 1831, dans la carrière parlementaire comme député de la Charente, se plaça dans les rangs de l'opposition. Réélu en 1840, il combattit la politique de Guizot. Après la révolution de 1848, il fit partie de l'Assemblée constituante, où il se rangea sous la bannière du parti modéré, fut admis dans le comité dit de l'intérieur, vota pour les deux chambres, pour la proposition Rateau, pour la suppression des clubs et pour l'ordre du jour dans la discussion relative aux affaires d'Italie. Réélu à l'Assemblée législative, il y appuya constamment la politique du prince président de la république. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Stan. de Girardin fit partie de la commission consultative instituée par le décret du même jour, et fut élevé le 26 janvier 1852 à la dignité de sénateur. SICARD.

Biographie des Sept cent cinquante Représentants à

l'Assemblée législative. — *Les grandes Congrégations politiques de l'État*, etc. — *Biographie des Membres du Sénat.* — *Galerie historique et biographique des Membres du Sénat.*

*** GIRARDIN** (*Émile* DE), publiciste et économiste français, né à Paris, le 22 juin 1806, faussement déclaré, sous le nom « d'Émile de Lamothe, « fils de père inconnu et de demoiselle de La« mothe, lingère, fille d'un sieur de Lamothe de« meurant au Mans », personnages imaginaires; réellement fils du comte Alexandre de Girardin, qui l'a reconnu en 1837, au sein d'une commission de la chambre des députés, et de madame Dupuy, mariée à M. Dupuy, mort en 1842, conseiller à la cour royale de Paris, et fille de M. Fagnan, commis général aux finances. Cette suppression d'état, cette fausse déclaration, contre lesquelles M. de Girardin, dès qu'il eut atteint l'âge de majorité, ne cessa de protester hautement, eurent pour conséquences l'obligation où il se trouva de faire remplacer cet acte de naissance, supposant des personnes qui n'existaient pas, par un acte de notoriété, qui donna lieu, en 1834, lorsque M. de Girardin fut élu député de la Creuse, à des contestations sur son âge et sur sa qualité de français.

En 1824, il fut attaché au cabinet de M. le vicomte de Senones, secrétaire général du ministère de la maison du roi, et publia en 1827, sous le voile de l'anonyme, son roman d'*Émile*, suivi en 1828 d'un petit livre intitulé *Au hasard*. La même année il fut nommé inspecteur des beaux-arts, au ministère de l'intérieur, titre qu'on lui prit après la révolution de Juillet pour le donner à M. Édouard Bertin, et fit paraître un recueil hebdomadaire sous ce titre : *Le Voleur*, avec M. Lautour-Mézeray, préfet d'Alger. En même temps qu'il faisait réussir ce journal, destiné à reproduire les meilleurs articles de différentes feuilles, il publiait, sous les auspices de la duchesse de Berry, *La Mode*, revue hebdomadaire, imprimée avec luxe, et qui devait être le régulateur du monde élégant. Le premier numéro parut le 1er octobre 1829. Un article qui touchait à la politique enleva le patronage de Mme la duchesse de Berry à *La Mode*, qui n'en eut pas moins d'abonnés. « Après la révolution de 1830, dit M. Véron, M. de Girardin, voulant se livrer à des travaux sérieux, vendit l'intérêt qu'il possédait dans la propriété des journaux *Le Voleur* et *La Mode*. Il se maria en 1831, à une femme jeune et belle, sans fortune, dont le talent était déjà entouré de l'admiration des gens de lettres et du plus grand monde. En 1831, cet esprit entreprenant soumit à M. Casimir Périer un projet de réforme économique pour la presse périodique; il consistait à réduire à dix-huit francs par an (un sou par jour) le prix du *Moniteur*. M. Casimir Périer ne crut pas à la séduction du bon marché. C'est alors que M. de Girardin fonda le *Journal des Connaissances utiles*, qui ne tarda pas à compter plus de cent mille abonnés. » Pour donner plus d'éclat à son *Journal des Connaissances utiles*, M. Émile de Girardin l'avait fait émaner d'une société portant le nom de *Société nationale pour l'émancipation intellectuelle*. Comme accessoires, il fit paraître le *Journal des Instituteurs* à trente six sous par an, l'*Atlas de la France* à un sou la carte de chaque département, l'*Atlas universel*, également à un sou la carte, l'*Almanach de France*, avec cette devise : *Santé, Bien-être, Savoir*, et cette double épigraphe : « Versez l'instruction sur la tête du peuple; vous lui devez ce baptême.... Quinze millions de Français n'apprennent que par les almanachs les destinées de l'Europe, les lois de leur pays, les progrès des sciences, des arts et de l'industrie. » En même temps il établit une propagande active pour la création des caisses d'épargne, qui en 1831 n'existaient encore qu'au nombre de treize en France, nombre qu'il fit promptement décupler. Puis au moyen d'une cotisation annuelle d'un franc, qu'il demanda à ses abonnés du *Journal des Connaissances utiles*, il fonda l'Institut agricole de Coëtbo, destiné à recevoir cent élèves pauvres, qui s'y trouvaient logés, nourris et entretenus gratuitement, tout en s'y instruisant dans la science agricole. Il appuya aussi de son patronage un établissement d'instruction fondé à Paris sous le titre de *Lycée national*, en opposition avec le système universitaire. D'autre part, il demanda aux chambres, dans une pétition présentée par M. de Lamartine, que l'enseignement primaire fût exercé gratuitement comme le culte et la justice, et que les instituteurs primaires fussent assimilés, quant au traitement, aux curés ou aux juges de paix. Cette pétition ne trouva pas d'appui dans la chambre. En septembre 1833, M. de Girardin concourut à la création du *Musée des Familles*; en 1835, il conçut la publication du *Panthéon littéraire*, collection de 100 volumes, qui renfermait la matière de 1,000 volumes et ne coûtait par le fait qu'un franc le volume; en 1836, il entreprit pour les journaux la réforme économique qu'il avait réalisée pour les livres : il en réduisit le prix dans une proportion qui fut alors unanimement déclarée impossible à maintenir. Les journaux politiques quotidiens coûtaient 80 francs par an : il fonda *La Presse*, et en établit le prix à 40 francs par an. « Les prévisions de cet esprit chercheur et fécond étaient justes, dit M. Véron, ses calculs bien établis; les journaux à quarante francs, après quelques mauvais jours, arrivèrent à une existence non-seulement possible, mais encore brillante... On ne bouleverse pas toute une industrie, même pour l'améliorer, sans exciter contre soi des accusations et des animosités; on ne provoque pas une révolution économique et politique au sein du journalisme quotidien sans s'exposer à ses vengeances. Au mois de juillet et d'août 1836, les affiches de *La Presse à quarante francs* sont arrachées, les prospectus lacérés, les hommes d'o-

pinions ardentes demandent le bannissement de *La Presse* des lieux publics; à deux ou trois exceptions près, tous les journaux de Paris, des départements et de l'étranger, se liguent contre M. de Girardin pour perdre *La Presse* en cherchant à perdre la personne de son rédacteur en chef dans l'opinion publique. Cet acharnement sans exemple nuisait à *La Presse;* mais les idées économiques de M. de Girardin, grâce à l'intelligente activité de M. Dutacq, faisaient la fortune du *Siècle*. Les pamphlets, les provocations, les injures poursuivirent longtemps M. de Girardin; il y en eut d'une telle nature qu'il fut contraint à quatre rencontres, une à l'épée, trois au pistolet. » Dans l'une de ces rencontres, il eut le malheur de tuer Armand Carrel, mais après avoir été lui-même gravement blessé à la cuisse gauche, traversée de part en part. Dès lors M. de Girardin déclara qu'il ne se battrait plus.

Pendant la coalition de 1839, *La Presse* soutint le ministère de M. Molé. A la chambre des députés, où il était entré en 1834, M. de Girardin composa une opposition conservatrice et monarchique, qui finit par inquiéter M. Guizot. Une concurrence fut suscitée à *La Presse* par *L'Époque* avec l'appui du ministère; mais ce journal ne réussit pas. *L'Époque* dut finir par donner ses abonnés à *La Presse*. Cependant, le ministère s'était singulièrement entremis pour soutenir ce journal. M. de Girardin signala à la tribune des actes fort compromettants. Un article de *La Presse* fut déféré à la chambre des pairs; mais ce corps politique refusa de se voir insulté dans une révélation du publiciste député, qui se disait plein de déférence pour l'institution de la chambre haute. Enfin, après la discussion de l'adresse de janvier 1848, M. de Girardin donna sa démission de député avec éclat; aucun de ses collègues ne l'imita, mais la révolution de février renversa bientôt cette chambre avec le gouvernement dont elle faisait partie.

On sait qu'au plus fort de l'insurrection M. Émile de Girardin vint conseiller le roi Louis-Philippe d'abdiquer en faveur de son petit-fils le comte de Paris et de nommer la duchesse d'Orléans régente; il écrivit lui-même la proclamation qui indiquait ce changement de gouvernement, et courut la faire imprimer; mais il était trop tard. *La Presse* ne fut point abattue par cette révolution. Par un article intitulé *Confiance, confiance*, M. de Girardin rallia les anciens monarchistes à la nouvelle forme de gouvernement. Malgré ce concours spontané et imprévu, lors des événements de juin, le général Cavaignac fit arrêter M. Émile de Girardin, qui fut tenu au secret le plus rigoureux pendant onze jours, et rendu à la liberté sans jugement et sans que personne ait jamais pu savoir pourquoi il avait été arrêté. Dès qu'il put reprendre son journal, M. de Girardin attaqua rudement le chef du pouvoir exécutif, et fut le premier à soutenir la candidature du prince Louis-Napoléon à la présidence de la république. Mais *La Presse*, qui rêvait pour son élu « le rôle de Washington, le voyant se jeter dans les bras ouverts de la contre-révolution et de tous les adversaires de la république », ne tarda pas à rentrer dans les rangs de l'opposition, pour n'en plus sortir.

M. Émile de Girardin avait toujours étudié avec prédilection toutes les théories économiques et politiques que l'on qualifiait du nom de socialisme; il s'en composa un pour lui-même, et put dire que s'il « n'était pas un républicain de la veille, il était du moins un socialiste de l'avant-veille ». Le socialisme de M. de Girardin n'a rien de commun avec tout ce qui a jamais reçu ou pris ce nom. Ayant pour doctrine inflexible qu'un principe se vérifie par ses conséquences, que s'il est vrai ou s'il est faux, il est également faux ou également vrai dans toutes ses conséquences, qu'on ne saurait le scinder sans le détruire, M. de Girardin s'est constitué le champion de la liberté humaine contre la liberté positive, légale, factice, selon ses expressions; de la liberté se réglant d'elle-même et se mouvant dans l'orbite de la raison de l'homme contre toute liberté réglementée et ayant pour limites soit la volonté d'un monarque, soit le vote d'une assemblée, soit la pénalité d'une loi. Il nie qu'abstraitement et naturellement le bien et le mal existent à d'autres titres que la beauté et la laideur, la santé et la maladie; il soutient que le bien et le mal n'existent que relativement et socialement; selon lui, le mal est absolument impunissable; il n'admet logiquement ni crimes ni délits, il n'admet que des risques. De là son régime de l'assurance universelle appliquée partout et à tout, à commencer par l'impôt, qu'il transforme: au lieu de l'impôt multiple, l'impôt unique; au lieu de l'impôt forcé, l'impôt volontaire; au lieu de l'impôt direct sur le revenu ou indirect sur la consommation, l'impôt assureur sur le capital, sans autre base que la déclaration de l'assuré, sans autre sanction que le droit de préemption, qui n'est autre que le droit d'expropriation individualisé et universalisé. De son régime de l'assurance, M. de Girardin fait découler l'extinction de la guerre, l'extinction de la misère, l'extinction de la dette hypothécaire, la simplification du gouvernement, et enfin l'abolition de toute pénalité autre que celle qui résulte de la police d'assurance à laquelle il a donné le nom d'*Inscription de vie*. Il substitue ainsi la publicité pénale à la pénalité légale. Il ne qualifie pas le fait, il se borne à le constater. M. de Girardin a donné en ces termes sa formule: « L'état de nature de l'homme étant l'état de société, concevoir et constituer une société où toutes les aptitudes puissent se développer, où toutes les supériorités puissent se produire, où la vérité se fasse par l'évidence, où l'ordre règne par la science, sans qu'il soit attribué à aucun homme le pouvoir d'en opprimer ou d'en punir un autre à quelque titre, sous quelque nom et

sous quelque prétexte que ce soit. » Il a résumé en quatre mots son programme : « *Ni barrières ni barricades.* » Il a adopté pour devise ces paroles de Dante : « *Cercando il vero* ». Au fond de tous ses principaux articles, on retrouve toujours ces pensées : « *Tout par la civilisation, rien par la révolution*. Tout par la force mentale, rien par la force brutale. Ne pas se servir du peuple, mais le servir. »

Élu représentant du peuple par le département du Bas-Rhin à l'Assemblée législative, au mois de juin 1850, M. de Girardin y défendit la liberté de la presse, et déposa, le 3 mars 1851, sur la tribune une proposition portant abrogation de toutes les lois d'exception par suite desquelles une peine afflictive, infamante ou autre, est directement appliquée par le pouvoir législatif, au mépris du principe qui fait de la séparation des pouvoirs la première condition d'un gouvernement libre; en fait, c'était l'abrogation des lois du 10 avril 1832 et du 26 mai 1848, qui bannissent de France les deux branches de la maison de Bourbon, et du décret du 27 juin 1848, en vertu duquel la transportation avait été appliquée sans condamnation judiciaire; dans la discussion de la proposition pour la révision de la constitution, il déclara qu'il se rallierait à cette révision si on rapportait les lois restrictives du suffrage universel et de la liberté de la presse. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il fut éloigné de France par décret présidentiel du 9 janvier 1852; mais rappelé le 5 mars suivant par un deuil de famille, il reprit la direction de *La Presse*, qu'il a quittée à la fin de 1856, après l'avoir exercée pendant vingt années. « Ceux qui connaissent M. de Girardin, dit encore M. Véron, le savent généreux, courageux et obligeant; il est aussi fidèle dans ses dévouements que persévérant et audacieux dans ses haines; il a l'honneur de compter un grand nombre d'ennemis. Tant d'idées neuves, longuement méditées et développées avec talent, ce courage personnel, tranquille et toujours prêt, dont tant de fois il a fait preuve, eussent certainement suffi à fonder et à gouverner un royaume. Journaliste, il n'a jamais eu qu'une vie troublée et militante... Si parfois son esprit s'égare, c'est qu'il se replie trop sur lui-même, et vit trop dans l'isolement; la solitude n'est pas toujours un bon conseiller. »

M. Émile de Girardin a publié : *Émile*, fragments, sans nom d'auteur; Paris, 1827; 2e édition, 1839, in-8°; 4e édition, Paris, 1853, in-32; — *Au hasard. Fragments sans suite d'une histoire sans fin; manuscrit trouvé dans le coin d'une cheminée et mis au jour par Adolphe Bréant;* Paris, 1828, in-18; — *De l'Influence exercée par le Journal des Connaissances utiles sur le progrès des idées, de l'Instruction et des mœurs en France, et de quelques vues particulières sur la presse périodique et le commerce de la librairie;* Paris, 1834; — *Moyens législatifs de régénérer la presse périodique, d'étendre la publicité, et de régler la polémique, sans inquisition intérieure, censure, délation, cautionnement et timbre. Hommage d'un député à ses collègues;* Paris, 1835, in-8°; — *Chambre des Députés, session de 1835, Discours prononcé par M. Émile de Girardin sur la proposition relative aux caisses d'épargne;* Paris, 1835, in-8°; — *De la Presse périodique au dix-neuvième siècle;* Paris, 1837, in-8°; — *De l'Instruction publique : 1° élémentaire, générale, nationale; 2° complémentaire, spéciale, professionnelle;* Paris, 1838, in-8°; — *Études politiques. Vues nouvelles sur l'application de l'armée aux grands travaux d'utilité publique. Lettres à M. le lieutenant général comte A. de Girardin;* Paris, 1838, in-8°; — *Projet de loi portant augmentation du droit de poste et abolition du droit de timbre en ce qui concerne les imprimés;* Paris, 1839, in-8°; — *De l'instruction publique en France. Guide des Familles, leur indiquant les diverses carrières qu'elles peuvent faire suivre à leurs enfants*, etc.; Paris, 1840, in-32; 3e édition, 1842, in-18; — *Question de presse. De la liberté de la presse et du journalisme;* Paris, 1842, in-8°; — *Moyens d'exécution des grandes lignes de chemins de fer;* Paris, 1842, in-8°; — *A Messieurs les électeurs de l'arrondissement de Castel-Sarrazin;* Paris, 1842, in-8°; — *Réforme de la poste aux chevaux;* Paris, 1847, in-8°; — *De la liberté du commerce et de la protection de l'industrie. Lettres échangées entre MM. Blanqui et Émile de Girardin, en 1846 et 1847;* Paris, 1847, in-8°; — *Du Budget;* Paris, 1847, in-8°; — *Journal d'un Journaliste au secret;* Paris, 1848, in-18; — *Aux Abonnés de la Presse;* Paris, 1848, in-4°; — *Bon sens, bonne foi;* Paris, 1848, in-18; — *Avant la Constitution, précédé d'une lettre à Timon;* Paris, 1848, in-18; — *Les Cinquante-deux*, comprenant *L'Apostasie; Le gouvernement le plus simple; L'équilibre financier par la réforme administrative; La note du 14 décembre; Respect à la constitution; La Constituante et la Législative; La Politique de la paix; L'Abolition de l'esclavage militaire; Le droit de tout dire; La question de l'avenir; Le socialisme et l'impôt*, etc.; Paris, 1849 et suiv., in-16; nouvelle édition, Paris, 1853, 11 volumes in-18; — *Études politiques*, nouvelle édition, revue et corrigée; Paris, 1849, in-18, contenant : *Des révolutions et des réformes, ou moyen de prévenir les unes en accomplissant les autres; Classification nouvelle des attributions ministérielles; De l'instabilité ministérielle, de ses causes et de ses effets; Vues nouvelles sur l'application de l'armée aux grands travaux d'utilité publique; De la Presse périodique au dix-neuvième siècle*, etc.; — *Questions administratives et financières*, conte-

nant : *La dette, l'emprunt et l'impôt; De l'Amortissement; Simple moyen d'exécuter tous les grands travaux d'utilité, d'éteindre tous les découverts des budgets, de consolider la dette flottante et d'opérer la péréquation de l'impôt foncier; D'un impôt sur les rentes; Réforme de la poste aux chevaux*, etc.; Paris, 1849, in-18; — *Le Pour et le Contre*, contenant : *De l'invention dans les ouvrages de littérature, de science et d'art; De l'opposition en France; Des devoirs et des droits de la presse; De la publicité payée; De la liberté du commerce et de la protection de l'industrie*, etc.; Paris, 1849, in-18; — *Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale, avec une introduction*; Paris, 1849, 2 vol. in-18; — *Lettre de M. Émile de Girardin à M. Charles de Montalembert*; Paris, 1849, in-8°; — *L'Élection prochaine. A M. Émile de Girardin*; Paris, 1850, in-8° : lettres échangées entre M. Anselme Petetin et M. Ém. de Girardin, publiées d'abord dans le journal *La Presse*; — *La Question du moment. La République est-elle au-dessus du suffrage universel?* Paris, 1850, in-8°; — *Le Socialisme et l'impôt*; 4e édition, 1850, in-16; 5e édition, même année, même format; — *L'Abolition de la misère par l'élévation des salaires. Lettres à M. Thiers, rapporteur de la commission de l'assistance et de la prévoyance publiques*; Paris, 1850, in-16; 2e édition, augmentée, 1851, in-8°; — *L'Abolition de l'autorité par la simplification du gouvernement*; Paris, 1851, in-8°; — *La Révolution légale par la présidence d'un ouvrier. Solution démocratique de 1852*; Paris, 1851, in-4°; extrait du *Bien-être universel*; 2e édition, augmentée, même année, même format; — *L'Impôt*, 6e édition; Paris, 1851, in-8°; — *Unité de rente et unité d'intérêt*; Paris, 1852, in-8° : extrait du journal *La Presse*; — *L'Expropriation abolie par la dette foncière consolidée*; Paris, 1852, in-8°; — *Solutions de la question d'Orient*; Paris, 1853, in-8°; 2e édition, même année; 3e édition, 1854; — *La Liberté dans le mariage par l'égalité des enfants devant la mère*; Paris, 1854, in-18; — *Le Droit*; Paris, 1854, in-18; 2e édition, même année; — *La Politique universelle, décrets de l'avenir*; Paris, 1854, in-18; 4e édition, la première édition avait paru à Bruxelles en 1852; — *La Liberté*; Paris, 1857, in-18. L. LOUVET.

L. Larcher, *Émile de Girardin, son enfance, son instruction, ses débuts dans la vie, ses travaux, sa conduite politique, ses duels, la calomnie et la cupidité, sa physionomie, ses habitudes, son caractère*, etc. — *La Silhouette*, 1848-1849. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome II, 2e partie, page 348. — Pascallet, *Le Biographe universel*, tome III, 2e vol. — Louandre et Bourquelot, *La littérature française contemp.* — *Dictionnaire de la Conversation.* — Dr L. Véron, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome III, chap. II.

GIRARDIN (*Delphine* GAY, Mme Émile DE), femme de lettres française, épouse du précédent, fille de Mme Sophie Gay (*voyez* ce nom), née à Aix-la-Chapelle, le 26 janvier 1804, morte à Paris, le 29 juin 1855. Elle reçut une éducation toute littéraire. « On eut de bonne heure auprès d'elle, dit M. Sainte-Beuve, et elle éprouvait elle-même, en l'inspirant, le culte et l'idolâtrie de la beauté. L'empire était tombé; la restauration s'inaugurait avec de nouvelles modes et un changement complet de décoration, bien qu'avec bon nombre des mêmes personnages : c'était l'heure de la dévotion de salon, de l'aristocratie plus fine, de l'élégance plus assaisonnée d'esprit. Mlle Delphine Gay à quinze ans débuta dans ce monde factice; elle en fit ses premiers et uniques horizons, et s'y déploya (chose piquante!) avec naturel, gaieté et une certaine abondance de richesse de nature qui ne demandait qu'à s'épanouir... C'est alors qu'on la vit, qu'on la *fit* poser et se dessiner en muse, et qu'on la salua sous sa forme de Corinne. » Dès 1822 elle concourut à l'Académie Française pour le prix de poésie. Le sujet était le dévouement des médecins français et des sœurs de charité pendant la peste de Barcelonne. Parmi les divers morceaux qui furent présentés, les juges remarquèrent une touchante élégie intitulée : *Les Sœurs de Sainte-Camille*. L'auteur n'ayant traité qu'une partie du sujet, cette pièce fut mise hors de concours; mais on lui accorda un prix extraordinaire, et Alexandre Duval lut ces vers aux applaudissements du public, dans la séance du 24 août. C'était l'œuvre de Mlle Delphine Gay, à peine âgée de dix-sept ans. Peu de temps après parut son premier recueil d'*Essais*. Il contenait quelques chants du poëme de *Magdeleine* et une gracieuse élégie intitulée *Le Bonheur d'être belle*. Plus tard elle fit paraître *Amélie*, *La Veuve de Naïm*; *Mademoiselle de La Vallière*. Vers la même époque elle chantait à l'église Sainte-Geneviève les peintures du baron Gros, dans une hymne à la patronne de Paris; puis elle célébrait le sacre de Charles X dans *La Vision de Jeanne d'Arc*; elle plaidait la cause des Grecs dans une pièce intitulée *La Quête*, vendue à leur profit; enfin, la même année elle improvisait sur la tombe du général Foy quelques vers qui ont été burinés sur son monument. Pendant l'automne de la même année, retirée à Villiers-sur-Orge, elle composait le poëme d'*Elgise*. L'année suivante, au mois d'août, Mlle Delphine Gay, à qui le roi Charles X avait accordé une pension de 1,500 fr. sur sa cassette, partit avec sa mère pour l'Italie. Chacun des incidents de ce voyage marqua sa trace dans un volume publié en 1828. Saluée à son passage à Lyon par Mme Desbordes-Valmore, l'aspect du mont Saint-Bernard lui inspira un chant qu'elle composa au milieu des glaciers. De Rome elle envoyait un remercîment à la France, qui venait de racheter des captifs à Alger, puis elle adressait des vers à une jeune Po-

lonaise, et ajoutait de nouvelles pages à son poëme de *Magdeleine*. Reçue par acclamation membre de l'Académie du Tibre, elle fut conduite en triomphe au Capitole. Elle fit ensuite le pèlerinage du cap Misène, et chanta le dernier jour de Pompéi. « Tout cela donna prétexte, dit M. Sainte-Beuve, de dire autour d'elle, et lui donna l'idée à elle-même qu'elle n'était pas seulement une Muse élégiaque, mais aussi la *Muse de la patrie!* » Elle imprima en effet ces vers, qu'on ne jugeait pas alors trop prétentieux :

Et fiers après ma mort de mes vers inspirés,
Les Français, me pleurant comme une sœur chérie,
M'appelleront un jour Muse de la patrie!

L'automne de 1827 ramena Mlle Gay à Paris. Elle revenait en France avec joie, après avoir refusé un mariage qui l'aurait rendue étrangère.

...Loin de mon pays, sous les plus doux climats,
Un superbe lien ne m'enchaînera pas.
. . . .
J'ai besoin pour chanter du ciel de la patrie,
C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir,

disait-elle à sa sœur, Mme O'Donnell, dans une épître intitulée *Le Retour*. Elle composa encore les simples élégies : *Il m'aimait*, *L'une ou l'autre*, *Ma Réponse*, *Le Désenchantement*, *Je n'aime plus*, *Le Repentir*. Une fois encore elle salua d'un chant de victoire la flotte victorieuse d'Alger, et souhaita la bien-venue à la révolution de Juillet, qui lui enlevait sa pension.

En 1831, Mlle Delphine Gay devint Mme Émile de Girardin. Elle avait déjà commencé à écrire des romans. « Ces compositions, remarquables par la vivacité d'esprit et une rare finesse d'observation, dit M. de Latour, se distinguent aussi par une fleur d'élégance et une convenance de style qu'il faut admirer. » Au *Lorgnon* succédèrent *Le marquis de Pontanges*, *La Canne de M. de Balzac*, *Il ne faut pas jouer avec la douleur*, et *Marguerite*. Bientôt elle écrivit, de 1836 à 1848, dans *La Presse*, fondée par son mari, ces *lettres parisiennes*, signées vicomte de Launay, « dévorées alors par des myriades de lecteurs, a dit un biographe, causeries aimables, pages charmantes, où l'esprit petillait toujours, où la verve ne tarissait jamais. »

L'attentat de Fieschi lui inspira une élégie : *La jeune Fille enterrée aux Invalides*. Plus tard elle blâma en vers le vote de la chambre des députés qui repoussait M. de Girardin de son sein, comme ne justifiant pas de sa qualité de citoyen français, et en 1848, au moment des élections à la présidence de la république, elle lança une amère pièce de vers contre le général Cavaignac. En 1839, elle se mit à travailler pour le théâtre. Sa première pièce, *L'École des Journalistes*, reçue à l'unanimité au Théâtre-Français, ne fut pas autorisée par la censure. Mme de Girardin composa pour Mlle Rachel deux tragédies, *Judith* et *Cléopâtre*. Un proverbe plein de finesse et d'esprit, intitulé : *C'est la faute du mari*, signala son retour à la comédie. Elle eut deux grands succès dans *Lady Tartufe* et *La Joie fait peur*, au Théâtre-Français; *Le Chapeau de l'Horloger* excitait encore le rire au Gymnase, quand la maladie de Mme de Girardin, s'aggravant subitement, l'enleva en peu de jours. Une petite pièce intitulée : *Une femme qui déteste son mari*, dans laquelle elle montre une femme dénonçant son mari pour le sauver pendant la terreur, a encore été jouée avec succès au Gymnase après sa mort.

Quelques années avant ce triste événement, M. Sainte-Beuve faisait d'elle ce portrait. « Comme femme, Mme de Girardin paraît bien supérieure à ce qu'elle a été comme auteur. De l'esprit proprement dit, on n'en a pas plus qu'elle. Dans une soirée, à un dîner, dans un cercle, on n'est pas plus vif, plus amusant, plus inépuisable en mots piquants et en étincelles. De l'aplomb, de l'aisance, de la dextérité, de l'attaque, et de la repartie, on n'en saurait charitablement désirer davantage. Elle s'amuse elle-même, on le sent, de ce qu'elle dit et de ce qu'elle entend, pour peu que ce qu'elle entend soit spirituel. Elle joue franc jeu, et son esprit y va de bon cœur. Quand on la voit, on comprend cet éloge que lui accordent unanimement ceux qui l'ont beaucoup vue sous la première forme de Delphine, *que connaissant, comme elle faisait, ses avantages naturels, elle n'en usait ni pour tourmenter les hommes ni pour accabler les femmes*. Plume en main, elle n'est pas toujours ainsi. »

« Elle était belle, dit à son tour M. J. Janin, et d'une éclatante et ravissante beauté! A la voir passer, la tête ornée à profusion de cette admirable chevelure blonde qui était sa parure et son orgueil, on devinait la Muse aux yeux bleus, aux paroles sonores, à l'accent net, vif, rapide, à la parole étincelante de la vie et des feux d'un frais printemps, entourée de louanges, de bonheur, d'inspirations. Elle était éloquente dans la voix, dans le geste, dans la démarche; éloquente dans l'action, éloquente au repos; elle parlait à merveille, un peu à la façon que l'on dit de Mme de Staël... L'instant d'après, la voilà qui causait à bâtons rompus, avec des mots piquants, mais sans malice, et des naïvetés d'enfant; surtout elle était gaie et de bonne humeur, facilement contente et sans apprêt d'aucune sorte. Elle avait été élevée au milieu du salon de sa mère, qui adorait les belles-lettres et les beaux-arts; elle avait grandi, elle avait vécu au milieu de toutes sortes d'intelligences d'élite. Aussi tout de suite elle avait trouvé des juges, des auditeurs, des maîtres, des conseillers, des frères d'armes. » Ajoutons que cette bonté jointe à la malice lui avait valu la renommée de bonne enfant, renommée que M. de Lamartine traduisait lui-même par l'expression de *bon garçon*. Son salon avait toujours été fréquenté par la fine fleur de la littérature. Balzac, Soulié, Châteaubriand, Mlle Mars, Mlle Rachel, MM. de Lamartine, V. Hugo, Méry,

Théophile Gautier étaient les fidèles de cette *dixième muse.*

On doit à Mme Émile de Girardin : *Le Dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone,* pièce lue à l'Académie Française, le 25 août 1822, et qui a remporté un prix extraordinaire; Paris, 1822, in-8°; réimprimée la même année; — *Essais poétiques;* Paris, 1824, in-8°; 4e édition, 1829, in-18; — *Ourika,* élégie, jointe à la 3e édition des *Essais poétiques;* Paris, 1824, in-4°; — *Hymne à sainte Geneviève;* Paris, 1825, in-8°; — *La Quête;* Paris, 1825, in-8°; — *La Vision;* Paris, 1825, in-8°; — *Nouveaux Essais poétiques;* Paris, 1825, in-8°; 1826, in-18; — *Le Retour,* épître; Paris, 1827, in-8°; — *La Pèlerine;* 1828 : complainte faite pour la reine Hortense; — *Le Dernier jour de Pompéi,* poëme suivi de poésies diverses; Paris, 1829, in-8° et in-18; — *Le Lorgnon;* Paris, 1831, in-8°; 2e édition, Paris, 1832, 2 vol. in-12; — *Contes d'une vieille Fille à ses neveux;* Paris, 1832, 2 vol. in-12; 2e édition, Paris, 1833, 2 vol. in-18; — *Qu'on est heureux d'être curé!* stances pastorales; Paris, 1833, in-8°; — *Napoline,* poëme; Paris, 1833, in-8°; — *Monsieur le marquis de Pontanges;* Paris, 1835, 2 vol. in-8°; nouvelle édition, Paris, 1855, in-18; — *La Canne de M. de Balzac;* Paris, 1836, in-8°; — *L'École des Journalistes,* comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1840, in-8°; 2e édit., Paris, 1840, in-8°; — *Poésies complètes;* Paris, 1842, in-12; — *Lettres parisiennes,* réunion de cinquante-sept lettres qui, de 1836 à 1839, ont paru dans le journal *La Presse,* sous le titre de *Courrier de Paris,* par le vicomte Charles de Launay; Paris, 1843, in-12; — *Judith,* tragédie en trois actes et en vers, représentée sur le Théâtre-Français, le 24 avril 1843; Paris, 1843, in-8°; — *La Croix de Berny* (avec MM. Méry, Th. Gautier et J. Sandeau), encore sous le pseudonyme du *Vicomte Charles de Launay;* Paris, 1846, 2 vol. in-8°; — *Cléopâtre,* tragédie en cinq actes et en vers, représentée sur le Théâtre-Français, le 13 novembre 1847; Paris, 1847, in-18, nouvelle édition, dans la collection du *Théâtre contemporain illustré;* Paris, 1857, in-4°; — *C'est la faute du mari, ou les bons maris font les bonnes femmes,* proverbe en un acte et en vers, joué au Théâtre-Français, en 1851; Paris, 1851, in-18; — *Lady Tartufe,* comédie en cinq actes et en prose, jouée au Théâtre-Français, en 1853; Paris, 1853, in-18; 2e et 3e édit., même année; — *Nouvelles;* Paris, 1853, in-18; — *Marguerite, ou deux amours;* Paris, 1853, in-18; 1855, in-18; — *Il ne faut pas jouer avec la douleur;* Paris, 1853, in-18; — *La joie fait peur,* comédie en un acte et en prose, jouée au Théâtre-Français, en 1854; Paris, 1854, in-18; — *Le Chapeau de l'Horloger,* vaudeville en un acte, joué au théâtre du Gymnase, en 1854; Paris, 1854, in-18; — *Une Femme qui déteste son mari,* pièce posthume, en un acte jouée au Théâtre du Gymnase, en 1856; Paris, 1856, in-18; — *Œuvres de madame de Girardin,* comprenant : *Poésies complètes; Le Vicomte de Launay* (Lettres parisiennes, de 1836 à 1848); *M. le marquis de Pontanges; Marguerite, ou deux amours; Nouvelles* (*Le Lorgnon, La Canne de M. de Balzac*); *La Croix de Berny;* Paris, 1856, 8 vol. in-18, dans la *Bibliothèque nouvelle.* La Bibliothèque Michel Lévy a aussi publié de Mme Émile de Girardin : *Le Vicomte de Launay,* 3 vol. in-18; *Marguerite,* 1 vol.; *Nouvelles,* 1 vol.; *M. le Marquis de Pontanges,* 1 vol.; *Poésies complètes,* 1 vol., *Contes d'une vielles filles,* 1 vol.

L. Louvet.

Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* 17 février 1851, tome III, p. 297. — Antoine de Latour, *Les Femmes poètes au dix-neuvième siècle : Mme Émile de Girardin,* dans la *Revue de Paris,* janvier 1834, tome XXV, p. 191. — Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des Hommes du Jour,* tome V, 2e partie, page 245. — *Galerie de la Presse,* 2e série. — J. Janin, *Journal des Débats* du 3 juillet 1855. — Quérard, *La France littéraire.* — Bourquelot, *La Littérature française contemporaine : Mme Émile de Girardin* (29 juin 1855, 29 juin 1856). — Lamartine, *Cours familier de Littérature.*

GIRARDIN (*Saint-Marc*). *Voyez* Saint-Marc-Girardin.

GIRARDON (*François*), l'un des plus célèbres sculpteurs français, né à Troyes (Champagne), le 16 mars 1628, mort en 1715. Comme son père, fondeur de métaux, le destinait à la magistrature, il le plaça chez un procureur; le jeune homme n'y fit autre chose que de barbouiller le papier de ses informes mais spirituels dessins. Les remontrances, les exhortations, les menaces de son père n'ayant pu lui faire vaincre sa répugnance pour la chicane, il fut placé chez un menuisier sculpteur, qui eut mission de le dégoûter du dessin et de la sculpture en l'employant aux travaux les plus pénibles et les plus vulgaires de son état. Vaine précaution! le jeune Girardon persévère, et montre tant d'intelligence que le maître finit par être son intermédiaire auprès du père pour obtenir de lui qu'il pût suivre son inclination. Libre de toute entrave, secondé moins par les conseils du maître, qui savait peu, que par l'étude des ouvrages de Gentil de Troyes et de Domenico de Florence, répandus dans les églises de Troyes, Girardon fit de rapides progrès. Une statue de Vierge qu'il exécuta alors est déjà remarquable par une certaine correction de formes et par des draperies fines et légères. Mais sans le hasard, qui lui fit accompagner son maître chez le chancelier Seguier et lui fournit l'occasion de s'y faire remarquer par cet homme supérieur, Girardon aurait pu végéter longtemps dans l'obscurité. Charmé de la vivacité de son amour pour son art, des bons sentiments qui animaient l'un pour l'autre le maître et l'élève, le chancelier prit ce dernier sous sa protection et ne négligea aucun des moyens qui

pouvaient lui faire parcourir la carrière des arts avec honneur.

C'est alors que Girardon partit pour l'Italie, les uns disent grâce aux libéralités du chancelier, les autres par ordre exprès de Louis XIV. A Rome, où il se lia d'amitié avec le peintre Mignard, il étudia avec fruit les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. C'est là qu'il puisa ce goût des belles formes qui est un des caractères de son talent.

A son retour en France, en 1652, il se fit remarquer par des ouvrages où les connaisseurs admirèrent la noblesse unie au naturel et l'élégance à la correction. Le Brun avait alors la direction de tous les ouvrages d'art commandés par le souverain. Tout artiste qui voulait obtenir des travaux devait faire abnégation de lui-même, n'opérer que sur les dessins et d'après les conseils du dispensateur des faveurs royales. Girardon, aussi fin courtisan qu'avide de fortune, montra beaucoup de souplesse, et à son tour, quand il fut investi de la charge d'inspecteur général des ouvrages de sculpture, après la mort de Le Brun, il abusa, comme lui, de son pouvoir en faisant éprouver toutes sortes de dégoûts aux artistes placés sous sa dépendance, notamment à Puget, dont les talents lui portaient ombrage. En ce qui touche ce dernier, le reproche fait à Girardon pourrait toutefois n'être pas mérité. On connaît la mâle énergie du sculpteur provençal. Un artiste de cette trempe n'accepte pas pour les suivre les plans d'un homme qu'il ne regarde pas comme son égal. Coysevox et Couston, avec moins de fierté que Puget, ne furent pas plus disposés que lui à accorder cette supériorité à Girardon, qui cependant était leur ami. Après avoir joui de la plus grande considération et avoir été successivement professeur en 1659, recteur en 1674, chancelier en 1695, de l'Académie de Peinture et de Sculpture, Girardon mourut la même année que Louis XIV.

Les ouvrages sur lesquels se fonde sa grande célébrité, *Le Bain d'Apollon*, *L'Enlèvement de Proserpine*, à Versailles, la statue équestre de *Louis XIV*, que remplace aujourd'hui sur la place Vendôme la colonne d'Austerlitz, le *Mausolée du cardinal de Richelieu* à la Sorbonne, passent pour avoir été exécutés sur les dessins de Le Brun, sans doute parce qu'ils semblent composés plutôt par un peintre que par un statuaire; mais du moins ne conteste-t-on pas à Girardon le mérite de la mise en œuvre de la pensée et celui de l'exécution. Ces mérites sont tels, notamment dans le *Mausolée de Richelieu* et les quatre figures principales du *Bain d'Apollon* (les trois autres sont de Regnauldin), que l'on n'hésite pas à classer ces morceaux immédiatement après la sculpture grecque.

Girardon modelait avec un grand talent; mais, pour satisfaire aux nombreuses demandes qui lui venaient de la ville et de la cour, trop souvent il abandonna le travail du marbre à ses élèves, qui ne répandaient pas dans les productions de son génie tout l'esprit et le naturel que sa main aurait su leur imprimer. Pour le trop fastueux tombeau qu'il érigea à sa femme (1), dans la petite église de Saint-Landry en la Cité, tombeau qui fut aussi le sien, il suivit cette méthode déplorable; il fournit la composition que Nourisson et Lorrain, ses élèves, exécutèrent sans qu'il y mît autrement la main. On classe parmi les bons ouvrages de Girardon les *sculptures du bassin de Neptune* et celles de la *Fontaine des Pyramides*, à Versailles; le *Tombeau de Marie Martinozzi*, *princesse de Conti*; celui *de la présidente Lamoignon*, et aussi les *sculptures* qui décorent la partie du *plafond de la galerie d'Apollon*, au Louvre, opposée aux croisées, et la figure de *Fleuve* assise sur la corniche au-dessus de la croisée qui donne sur le quai, sculptures qui méritèrent à Girardon la bourse de 300 louis promise à celui des quatre sculpteurs employés à l'ornement de cette galerie qui aurait l'avantage sur les autres. Les concurrents étaient les deux frères de Marsy et Regnauldin. Le groupe d'*Énée et d'Anchise*, du jardin des Tuileries, passe pour avoir été exécuté par Le Pautre, d'après un modèle en cire de Girardon. [L. C. Soyer, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Mariette, *Abbecedario*, t. II, p. 309. — Corrard de Bréband, *Notice*; Troyes, 1850. — Grosley, dans les *Mémoires inédits des Académiciens*, 1854, t. I, p. 291-306.

GIRARDOT DE NOZEROY (*Jean*), sieur de Beauchemin, historien français, né à Salins, vers 1580, mort dans la même ville, le 8 février 1651. Avocat, puis conseiller au parlement de Dôle, il fut nommé membre du conseil établi pour défendre cette province, alors espagnole, contre les attaques des Français. Dans ses diverses fonctions de magistrat, Girardot montra du zèle et du désintéressement. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le seul important est relatif à cette guerre. Cet ouvrage, resté inédit, a été publié par M. Jules Crestin, sous ce titre : *Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne* (1632-1642); Besançon, 1843, grand in-8°. On a encore de Girardot : *Mémoire en faveur de Henri Boutechoux, directeur des salines, accusé de malversations*; Lyon, 1615, in-8°. Un autre mémoire du même auteur sur le même sujet a été publié à Anvers, 1619, in-8°; — *Le Chemin d'honneur de la noblesse catholique dans le monde*; Dôle, 1627, in-8°; — *Oratorium matutinum viri christiani in republica agentis*; Dôle, 1639, in-12.

Jules Crestin, *Introduction* à l'*Histoire de dix ans de la Franche-Comté*.

* **GIRARDOT** (*Auguste-Théodore*, baron de), jurisconsulte et historien français, né à Paris, le 15 juin 1815. Reçu avocat en 1836, il alla se fixer à Bourges, où il s'occupa d'histoire et d'ar-

(1) Catherine Duchemin, femme de Girardon, née en 1639, morte en 1698, se distingua par la délicatesse avec laquelle elle peignit les fleurs et les fruits. Elle fut reçue membre de l'Académie royale de Peinture.

chéologie. Il a rempli quelques fonctions honorifiques dans le département du Cher, et est au nombre des membres correspondants de la Société des Antiquaires de France. On a de lui : *Mémoire sur la généralité de Bourges, dressé en 1697, avec introduction et notes*; Bourges, 1843, in-8°; — *Essai sur les Assemblées provinciales, et en particulier sur celles du Berry, de 1778-1790*; Bourges, 1845, in-8°; — *Pièces inédites relatives à l'Histoire d'Écosse, conservées aux archives du département du Cher*; 1846, in-4°. M. Girardot a rédigé depuis 1841 les procès-verbaux de la Société d'Agriculture du Cher et fourni de nombreux articles au *Journal du Cher*, ainsi que des mémoires dans les *Annales archéologiques* de M. Didron.

G. DE F.

Renseignements particuliers.

* GIRAUD *de Toulouse*, appelé aussi *Giraud d'Espagne* (*d'Espanha*), troubadour du treizième siècle. Il fut accueilli avec faveur par Charles d'Anjou, comte de Provence; il célébra en vers la passion qu'il éprouvait pour la comtesse. C'était un usage répandu alors parmi les poëtes de ce genre, et il ne tirait pas à conséquence. On trouve dans les pièces de Giraud (au nombre de trois) qui sont venues jusqu'à nous une harmonie et une pureté de langage qu'il n'y a pas chez tous ses contemporains. G. B.

Raynouard, *Choix de Poésies*, t. V, p. 169. — De Rochegude, *Parnasse occitanien*, p. 369. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 614.

* GIRAUD, troubadour du treizième siècle. Il n'est venu jusqu'à nous qu'une seule pièce de vers de sa composition. G. B.

Millot, *Histoire des Troubadours*, II, 498. — *Hist. litt. de la France*, XX, 596.

GIRAUD (*Jean-Baptiste*), poëte latin moderne, né à Troyes (Champagne), en 1701, mort à Rouen, le 5 octobre 1776. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et enseigna successivement la grammaire, la rhétorique et la philosophie. Il consacra près de trente ans de sa vie à mettre en vers latins élégants les *Fables* de La Fontaine. Cette traduction parut sous le titre de *Fabulæ selectæ Fontanii, e gallico in lat. sermonem conversæ, in usum stud. juventutis*; Rouen, 1765, in-12; 1776, 2 vol. in-8°.

Grosley, *Œuvres posthumes*.

GIRAUD (*Claude-Marie*), médecin et poëte français, né à Lons-le-Saulnier, en 1711, mort à Paris, en 1780. Il étudia la médecine à Besançon, et se rendit à Paris, où il fut pendant quelque temps attaché à l'hôtel-Dieu. Passionné pour la poésie, il se fit connaître par plusieurs pièces de vers. On a de lui : *La Peyronnie aux Enfers, ou arrêts de Pluton contre la Faculté de Médecine*; 1742, in-12 : pièce de vers qui a pour objet la fameuse dispute de préséance entre le médecin et le chirurgien; — *La Thériacade, ou l'orviétan de Léodon, poëme héroï-comique; suivie de la Diabotanogamie, ou les noces de Diabotanus*; Genève (Paris), 1769, 2 v. in-12 : ce poëme avait déjà paru (Paris, 1749) sous le titre de *Diabotanus, ou l'orviétan de Salins*, poëme (en prose), *traduit du languedocien*; — *La Procopade, ou l'apothéose du docteur Procope*; Londres (Paris, 1754, in-12; — *Épître sur les ecclésiastiques, adressée à l'abbé Lambert*; Paris, 1759, in-12; — *Épître du diable à M. de Voltaire*; Paris, 1760, in-8°; — *Vision de Sylvius Gryphalete, ou le temple de mémoire*; Londres, 1767, in-12; — *Visions d'un solitaire*; Paris, 1775, in-8°; — *Hymne pour le jour de la Pentecôte*, couronnée par l'Académie de la Conception de Rouen, en 1778; — *Essai sur une traduction libre de Plaute*; Paris, 1761, in-8°; — traduction de l'ouvrage latin de Meilleur sur le *Scorbut*; Paris, 1778, in-12; — des poésies fugitives dans l'*Almanach des Muses* et d'autres recueils.

G. DE F.

Sabatier, *Trois Siècles littér. de la France*. — *Dictionn. des Sciences médicales*.

* GIRAUD (*Jean-Baptiste*), sculpteur français, né à Aix (Provence), en 1752, mort le 13 février 1830, aux Bouleaux, près Nangis. Comme il avait de très-bonne heure montré de l'inclination pour le dessin, il fut mis en apprentissage chez un orfèvre, qui se plut à cultiver ces dispositions naturelles en l'exerçant surtout à modeler. Un oncle nommé Bertrand, riche négociant de Paris, qui n'avait point d'enfants, l'appela auprès de lui, avec l'intention de le former à son commerce et de le faire succéder à ses affaires; mais pour ne pas interrompre trop brusquement les habitudes du jeune homme, il le plaça d'abord chez l'orfèvre Colin, avec qui il était lié, et qui avait le renom d'un véritable artiste. Celui-ci, frappé d'un talent qui se manifestait par des signes non équivoques, engagea l'oncle à laisser étudier son neveu dans les académies. Bientôt il envoya le jeune artiste en Italie, avec une pension, et lui promit de lui laisser toute sa fortune s'il parvenait à être admis à l'Académie de Peinture et Sculpture. Giraud n'avait pas besoin d'un motif intéressé pour appliquer toutes ses facultés intellectuelles à un travail qui avait pour lui tant d'attrait. La vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité lui ayant révélé que jusque alors il n'avait pas marché dans la meilleure route, il s'en traça une autre, et la suivit avec une ardeur sans égale. Il refit toutes ses études, approfondit l'anatomie, et, comparant sans cesse l'antique avec l'écorché et avec le modèle vivant, il devina le secret de la sculpture grecque. Les beaux dessins d'anatomie qu'il exécuta, de grandeur naturelle, les uns au crayon, les autres à la plume, pour appuyer la nouveauté de ses idées, attirèrent sur lui les regards des artistes, et son opinion acquit dès lors beaucoup de poids. C'est lui qui apprécia le premier et qui signala aux artistes toute la portée du talent du peintre David.

Les ouvrages de sculpture que Giraud a con-

duits à fin, quoique peu nombreux, suffisent pour lui assurer une place parmi les maîtres. Un *Mercure* dont le marbre est en Angleterre; un *Hercule*, où se montrent avec avantage les grandes connaissances anatomiques de son auteur; un *Achille mourant*, où l'expression se manifeste d'après le système des anciens : tels sont les morceaux importants auxquels il a mis la dernière main. L'*Achille* lui ouvrit, en 1789, les portes de l'Académie. Giraud a fait don de cette figure à sa ville natale, dont elle orne aujourd'hui le Musée. Trois autres ouvrages d'un mérite éminent : un *Baigneur endormi*, en petites dimensions, un *Faune* et un *Soldat laboureur*, de grandeur naturelle, sont encore en cire, substance que le statuaire préférait à l'argile. Après la mort de son oncle, qui l'institua son héritier, Giraud, se voyant possesseur d'une grande fortune, conçut le noble dessein d'en faire profiter l'art. Comme il était dans toute la force de l'âge, il repartit pour l'Italie, et passa huit années consécutives à Rome, à Florence et à Naples. Pendant ce séjour, il fit mouler à grands frais, sous ses yeux, les plus précieux monuments de la sculpture antique, et il en expédia les plâtres à Paris. Il dépensa plus de 200,000 francs pour doter sa patrie de cette collection de choix. Son hôtel de la place Vendôme devint un véritable musée, dont le propriétaire mettait généreusement les trésors à la disposition des artistes. Cette galerie a beaucoup contribué à maintenir en France les bons principes de la sculpture. Une position indépendante et élevée permettait à Giraud d'énoncer toutes les vérités utiles; beaucoup ont été dites par lui dans un mémoire qu'il publia, en 1797, sous le titre de *Musée olympique de l'école vivante des beaux-arts*, et qu'il adressa au ministre de l'intérieur. Ce musée devait être un choix fait dans les expositions successives et devenir une espèce de concours permanent, lequel devait aussi à certaines époques donner lieu à des distributions de prix qui auraient eu une grande solennité, comme aux Jeux olympiques. C'est ce qui explique le titre de l'écrit. Giraud a aussi coopéré à l'excellent ouvrage intitulé *Recherches sur l'art statuaire chez les Grecs*, par les notes qu'il a fournies à l'auteur. [MIEL, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Archives des beaux-arts.

* **GIRAUD** (*Pierre - François - Grégoire*), sculpteur, élève du précédent, né au Luc (Provence), le 19 mars 1783, mort le 19 février 1836. Son père, qui était négociant, l'envoya très-jeune à Toulon, afin que ses études, achevées de bonne heure, lui permissent d'apprendre le commerce dans l'âge où se contractent les habitudes d'ordre. L'enfant fut obligé de quitter cette ville lorsqu'elle fut prise par les Anglais, en 1793. Un oncle qui l'affectionnait, M. Augustin Giraud, l'emmena à Paris pour en continuer l'éducation. Le jeune homme portait toujours sur lui un Virgile ou un Horace, et il jetait sur le papier avec beaucoup de facilité et de talent les réflexions que ces poëtes lui suggéraient. Ces dispositions trouvèrent un surcroît d'aliment dans les entretiens du sculpteur Jean-Baptiste Giraud, compatriote et ami d'Augustin; elles prirent, sous cette tutelle éclairée, un essor et une direction. Le crayon mis dans les mains de l'étudiant n'y fut pas moins bien placé que la plume. Giraud suivit les académies de dessin, et ses progrès furent rapides; en peu de temps, il fut à la tête de l'école. Comme la galerie de la place Vendôme lui était ouverte à toute heure, son inclination se dirigea naturellement vers la sculpture. Mais l'artiste qui lui offrait ces ressources pour l'étude n'ayant pas d'atelier d'élèves, il entra chez le statuaire Ramey pour apprendre la pratique de l'art. En 1805 il obtint le premier prix d'encouragement, qui alternait avec le grand prix. Quinze jours avant la clôture des loges, son bas-relief s'étant brisé par accident, l'artiste voulait renoncer au concours. Un de ses camarades, plus soucieux que lui des intérêts positifs, l'engagea à réparer son travail, afin de ne pas perdre l'indemnité accordée à tous les concurrents; mais la réparation était impossible. Giraud, excité par la difficulté même, refit en quinze jours le bas-relief entier, au grand étonnement des élèves et des maîtres. Le sujet, tiré de l'*Énéide*, était *la Mort de Pallas*; cette composition respire la poésie de Virgile. En 1806, il obtint de nouveau la première palme, et par suite le grand prix de Rome, sur une figure dont le sujet était *Philoctète blessé*. C'était la première fois que le concours s'ouvrait pour la ronde-bosse. Giraud partit pour l'Italie. Son premier ouvrage fut un *Thésée* : par la disposition, par le style, par le rendu, cette figure rappelait l'art ancien; mais l'artiste tomba malade, et fut forcé de renoncer à l'exécution du modèle, qui était en terre. Plus tard, Giraud refit cette figure en cire, dans de moindres dimensions. Un bas-relief exécuté en marbre, *Phalante et Éthra*, rivalisa encore mieux avec les productions de l'antiquité. Ce bas-relief fut exposé au salon de 1814, et valut à l'auteur une médaille d'or. A la suite d'une nouvelle maladie, Giraud était allé passer le temps de sa convalescence à la célèbre villa de Caprarole. Frappé d'une attitude heureuse que prit son chien dans une promenade, il en fit, sur le lieu même, une imitation de grandeur naturelle; depuis, il l'exécuta en marbre. Cette œuvre excellente, exposée au Salon de 1827, fut acquise par le gouvernement; elle est placée dans la galerie du Luxembourg. L'artiste se plaisait à la campagne, et il aimait à représenter les animaux; il trouvait dans ces modèles une naïveté de mouvement qui, selon lui, compensait avec avantage la fixité de la pose. Il fit à Rome pendant la dernière année de son pensionnat, une statue héroïque de *Triompha-*

teur, et de retour à Paris, un *Faune jouant avec les serpents sacrés*. Revenu en France après un séjour de sept années en Italie, il épousa la fille d'Augustin Giraud, sa cousine, qui lui avait été fiancée dès l'âge le plus tendre; il la perdit, et ses deux enfants avec leur mère. Inconsolable, il soulageait sa douleur en consacrant à la mémoire de ces êtres chéris un monument funèbre dont il s'occupa jusqu'à la fin de sa vie. En même temps, il terminait un marbre d'après son bas-relief de *La Mort de Pallas*, son premier ouvrage couronné, dont le sujet était en harmonie avec la situation de son âme.

Giraud était le disciple d'Homère, de Virgile et de Plutarque, presque autant que de Phidias. Des notes précieuses sur l'art ont été trouvées parmi ses papiers, qui renferment un précis remarquable sur la doctrine de son maître et de son bienfaiteur. Celui-ci lui ayant légué sa galerie avec toute sa fortune, l'héritier de ces trésors fit construire au faubourg du Roule une maison spécialement destinée à les recevoir. Par l'excellence des épreuves, la collection Giraud a acquis un surcroît de valeur depuis que les statues originales sont retournées en Italie.

En lui finit cette école de pur enseignement grec qui avait commencé dans la personne du premier Giraud. [MIEL, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Nagler, *Künstler.-Lex.*

GIRAUD (*Pierre-François-Félix-Joseph*), littérateur et publiciste français, né à Bacqueville (Normandie), le 20 septembre 1764, mort à Paris, le 26 février 1821. Il était sous le Directoire attaché à la préfecture de Police, comme chef du bureau des journaux, et s'occupa toute sa vie de littérature. Ses ouvrages sont pour la plupart des compilations : ceux qui lui appartiennent en propre sont écrits dans un style négligé et sur des plans mal conçus : il a mis souvent ses opinions et ses sentiments à la place des faits. De 1792 à 1802, il travailla successivement à l'*Observateur des Spectacles*, au *Courrier des Spectacles*, au *Journal des Hommes libres* (1792-1800), au *Journal de Paris* (1793 et années suivantes), au *Constitutionnel*, à la *Biographie moderne* (Leipzig (Paris), 1802), à la *Biographie Michaud* et aux *Tables du Moniteur*. On a, en outre, de lui : *Mémoires sur la colonie de la Guyane française, et sur les avantages politiques et commerciaux de sa possession, rédigés sur les notes d'un colon*; Paris, 1804, in-8° ; — *Aristippe*, opéra en deux actes et en vers libres ; Paris, 1808, in-8° ; — *La Naissance de S. M. le roi de Rome*; Paris, 1811, in-4° ; — *Campagne de Paris en 1814, précédée d'un Coup d'œil sur celle de 1813, ou précis historique et impartial des événements depuis l'invasion de la France par les armées étrangères jusqu'à la capitulation de Paris, la déchéance et l'abdication de Buonaparte inclusivement*; suivie de l'*Exposé des principaux traits de son caractère et des causes de son élévation*; rédigée sur des documents authentiques, d'après les enseignements de plusieurs témoins, etc.; Paris, 1814, in-8°, avec cartes. Cet ouvrage a eu sept éditions ; — *Précis des Journées des 15, 16, 17 et 18 juin 1815, ou fin de la vie de Napoléon Bonaparte*; Paris, 1815, in-8° ; — *Beautés de l'Histoire d'Italie, ou abrégé des annales italiennes*, avec le *Tableau des mœurs, des sciences*, etc., *depuis l'invasion des barbares jusqu'à nos jours*; Paris, 1816, 1825, 2 vol. in-12 ; — *Beautés de l'Histoire de l'Empire Germanique*; Paris, 1817, 2 vol. in-12 ; — *Beautés de l'Histoire des Croisades et des différents ordres religieux et militaires qui en sont nés*; Paris, 1820, 1824, in-12 ; — *Beautés de l'Histoire de l'Inde*, etc., avec un *Précis historique de la vie d'Hyder Ali-Khan et de son fils Tippo-Saëb*; Paris, 1821, 2 vol. in-12, avec grav. ; — *Précis historique de tous les événements qui se sont succédé depuis la convocation des notables jusqu'au rétablissement de S. M. Louis XVIII sur le trône de France*; Paris, 1822, in-12 ; — *Traité des Vers à Soie*; Paris, in-12. — Giraud a laissé en manuscrit une *Chronologie*, plusieurs *drames lyriques* et un assez grand nombre de *poésies*. On lui doit une édition du *Dictionnaire géographique*, avec de nombreuses additions et une *Préface* (1810) ; des *Notes* dans l'ouvrage de Reynaud, intitulé *Des Vers à Soie et de leur éducation*, etc.; Paris, 1812 et 1824, in-12. On lui attribue aussi la *Préface* des *Mémoires pour servir à l'histoire de la fin du dix-huitième siècle*, par le P. J.-Fr. Georgel; Paris, 1817-1820, 6 vol. in-8°. H. LESUEUR.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1821. — Quérard, *La France littéraire*.

GIRAUD (Le comte *Jean*), auteur comique italien, né à Rome, le 28 octobre 1776, mort le 1er octobre 1834, à Naples. Sa famille était d'origine française. L'éducation du jeune Giraud fut confiée à un précepteur qui, par une trop grande sévérité, inspira à son élève un dégoût profond pour l'étude. A douze ans Giraud ne savait encore absolument rien ; heureusement son maître fut enfin remplacé par un homme de sens, qui sut gagner l'esprit de l'enfant par la douceur. Giraud se mit avec application à s'instruire. Dès cette époque il marqua un penchant décidé à contrefaire les originalités qui le frappaient dans le caractère des autres ; les comédies de Goldoni devinrent sa lecture favorite. Malgré ses instances, il ne put obtenir de son père, homme à principes rigides, la permission d'assister de temps à autre au spectacle. Enfin, à l'âge de quatorze ans, il vit pour la première fois une représentation théâtrale ; c'était une tragédie de collége jouée dans un couvent. Il en fut si vivement impressionné, qu'il en perdit le sommeil pendant plusieurs nuits. Deux ans après,

il composa une petite pièce, intitulée *Jérusalem délivrée;* elle fut jouée dans la maison de son père, au moyen de marionnettes. Giraud fit déclamer ses marionnettes d'une manière si pathétique, qu'il n'y avait pas à douter de sa vocation pour le théâtre. Peu de temps après il perdit son père. Le premier usage que Giraud fit de sa liberté, ce fut de dévorer toutes les pièces de théâtre qu'il put se procurer. La mode était alors aux romans à sentiments faux et forcés; un instant Giraud se laissa influencer par le goût du jour, et il écrivit *L'Onestà non si vince*, drame dont les données étaient en tous points exagérées. Malgré le succès de cette pièce, jouée en 1798, à Venise et à Rome, Giraud ne s'abusa pas sur son mérite. Il revint aux comédies de Goldoni, les relut avec attention, et dès lors elles devinrent pour lui les modèles qu'il se proposa d'imiter. Sa première comédie, les *Gelosie per equivoco*, abondait en jeux de mots. Le premier comique du théâtre de Rome, auquel le jeune auteur avait soumis sa pièce, lui en démontra les défauts. Giraud essaya de la remanier; mais il ne la rendit pas meilleure. Il se sentit alors découragé, et pendant quelques années les événements graves survenus en Italie le détournèrent du théâtre. Il leva à ses frais un escadron de cavaliers, et vint offrir ses services au pape Pie VI. Ils furent acceptés, et Giraud prit une part active à la défense des États-Romains contre les Français. Après le triomphe de ces derniers, il revint à ses travaux de prédilection. Ayant retrouvé par hasard sa pièce des *Gelosie*, il la refit entièrement sur un nouveau plan. Elle fut reçue avec de grands applaudissements à Spolète, en 1807, et devint la base de sa réputation. Dans la même année il fit jouer à Rome l'*Ajo nell' imbarazzo;* c'est son chef-d'œuvre. Cette pièce fut donnée sur toutes les scènes de l'Italie; elle fut imitée en France. L'idée dominante de cette comédie est que dans l'éducation des jeunes gens l'excès de sévérité va contre le but proposé. Cette pensée avait déjà été exposée par Térence dans les *Adelphes ;* mais on ne peut pas dire que Giraud l'ait empruntée au poëte latin. Ce qui l'inspira, ce furent les souvenirs de sa propre jeunesse. Sa renommée allait en croissant; les nombreuses pièces qu'il composa dans les années suivantes furent universellement goûtées. En 1809 il vint à Paris; en 1813 il fut nommé directeur de tous les théâtres du royaume d'Italie. Un an après il dédia à Louis XVIII un hymne sur le retour des Bourbons, ce qui ne l'empêcha pas en 1815 de se faire présenter à Napoléon. L'année suivante il cessa subitement de travailler pour le théâtre, à cause de l'accueil un peu froid fait à ses nouvelles comédies. Il s'occupa dès lors de spéculations mercantiles, pour lesquelles son genre d'esprit ne convenait nullement. Il ne fit que perdre d'assez fortes sommes, en s'obstinant à poursuivre des projets chimériques. En 1818 il eut la malheureuse idée de mettre sur la scène un événement pénible qui s'était passé, il n'y avait pas longtemps, dans la famille du marquis d'Albergati. Le fils de celui-ci protesta contre ce procédé; Giraud s'excusa en niant que la représentation de son drame eût été faite de son consentement. Les désagréments que lui causa cette affaire, les pertes qu'il avait éprouvées dans ses opérations commerciales, altérèrent son humeur enjouée. En 1824 il se lança de nouveau dans une entreprise financière, au lieu de chercher le repos dans les travaux littéraires. Il obtint du pape un privilége pour l'établissement d'une caisse d'escompte; l'entreprise échoua complétement, et Giraud perdit presque toute sa fortune. En 1834 une affection nerveuse vint accroître son malheur; peu de temps après il termina sa vie, à Naples, dans un couvent.

Comme auteur dramatique, Giraud a fait preuve d'un talent remarquable. Il marche sur les traces de Goldoni, mais il ne le copie pas servilement. Son but principal est bien différent de celui de l'avocat vénitien. Ce dernier s'attache essentiellement à la peinture des caractères. Giraud veut avant tout amuser. Ses comédies sont toujours gaies; elles sont d'un comique franc et décidé; on peut même dire qu'il l'outre quelquefois et qu'il tombe alors dans la charge. Ces écarts peuvent être attribués peut-être au soin qu'il aura voulu prendre de se distinguer de Nota, son rival. Les pièces de ce dernier se font remarquer par une simplicité naturelle, exempte d'exagérations, mais souvent un peu froide. Giraud sentait bien qu'il ne pouvait l'emporter quant à l'exactitude de l'observation, quant à la conduite méthodique de l'intrigue; mais il sut cacher ces désavantages par beaucoup d'esprit, par des saillies continuelles. Nous empruntons à M. Bayard les appréciations suivantes sur les mérites et les défauts de Giraud : « Il brusque les situations, il évite les longues scènes, les longues phrases. Il cherche l'effet, et il le trouve; mais à la lecture ses comédies paraissent un peu sèches, un peu décharnées. En négligeant trop la partie littéraire, il ravale souvent la comédie de caractère aux maigres proportions d'un vaudeville. » Le style de Giraud est parfois incorrect, mais il est toujours vif, animé et coloré. Ses principaux ouvrages sont : *Commedie;* Rome, 1808, 4 vol. in-8°; Milan, 1823, 3 vol. in-8°; — *Teatro domestico;* Florence, 1816, 2 vol. in-8°; 1825, 6 vol. in-12. C'est un recueil de petites pièces très-agréables, composées dans le but de communiquer aux jeunes gens les premiers éléments de la connaissance des hommes; — *Commedie scelte;* Paris, 1829, in-12; — quatre pièces de lui ont été traduites en français par Bettinger dans le *Théâtre de Nota et de Giraud;* Paris, 1839, t. III. E. G.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, t. VI. — *Album*, année V (Rome, 1839).

GIRAUD (*Pierre*), cardinal français, né à

Montferrand, le 11 août 1791, mort à Cambray, le 17 avril 1850. Issu d'une ancienne famille de robe, il était destiné par son père à la carrière de la magistrature. Sa vocation en décida autrement. A quinze ans il alla au séminaire de Clermont pour y étudier la philosophie; dans le cours de ses études, il montra un goût très-prononcé pour les belles-lettres, et particulièrement pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique. Au mois d'octobre 1812, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, où il étudia la théologie et l'Écriture Sainte. Trois ans après il reçut l'ordre de la prêtrise de M. de Boulogne, évêque de Troyes. Peu de temps s'était écoulé depuis son ordination quand parut dans le monde littéraire un livre intitulé : *Traité du destin par Cicéron, traduit pour la première fois en français par l'abbé Giraud*. *L'Ami de la Religion* attaqua vivement la préface de cette traduction, dans laquelle étaient traités légèrement les théologiens scolastiques. On crut alors que cet écrit émanait de la plume du futur cardinal. Quérard, dans *La France littéraire*, le lui attribue formellement : c'est une erreur que l'homonymie seule a pu causer. —En 1818, l'abbé Giraud fut envoyé comme missionnaire en Auvergne. Les feuilles libérales et en particulier *La Minerve* virent le rétablissement des missions avec un vif déplaisir. Ce journal alla jusqu'à dire que « leurs expéditions téméraires pourraient cacher de sinistres projets, allumer de faibles imaginations et produire de nouveaux attentats contre la société ». L'abbé Giraud, conjointement avec l'abbé Croizier, missionnaire comme lui, répondit aux diatribes de ces journalistes par un écrit intitulé: *La sagesse chrétienne opposée à* la Minerve française, *sur les missions de Clermont et de Riom*. Il était curé de la cathédrale de Clermont quand il reçut, en 1825, l'invitation de prêcher une station de carême aux Tuileries. Le 9 janvier 1830, une ordonnance royale le nommait au siége de Rodez. Mais la révolution de Juillet étant survenue, il dut attendre ses bulles d'institution jusqu'au mois de novembre suivant, à la suite de la promesse qu'il fit de prêter serment au nouveau gouvernement. Il fut un des signataires de la censure de certaines propositions extraites de *L'Avenir* et envoyées à la cour de Rome par l'archevêque de Toulouse. Voici comment il avait jugé La Mennais dès 1825 : « Je n'aime pas, écrivit-il, cet homme toujours dur, tranchant, irascible, qui pousse toutes choses à l'extrême, et finit par déraisonner, à force de vouloir raisonner juste; un peu sophiste au demeurant, etc. » Le 4 décembre 1841 il fut nommé archevêque de Cambray en remplacement de M. Belmas, prélat constitutionnel. A cette occasion, le siége de Cambray fut de nouveau érigé en métropole. Le 11 juin 1847 l'abbé Giraud reçut le chapeau de cardinal, et le 4 janvier 1849 prit la route de Gaëte, où s'était réfugié Pie IX. On a pensé, assez vraisemblablement d'ailleurs, que ce prélat avait alors reçu de MM. de Falloux et Drouyn de Lhuys, ministres des cultes et des affaires étrangères, une mission secrète et officieuse, dont le but était de déterminer le pape à accepter l'hospitalité de la France. On trouve dans sa correspondance des appréciations sur la plupart des auteurs modernes. Voici comment il s'exprimait en 1836 sur l'école romantique : « Que de fatras, d'égoïsme, de recherches, d'efforts dans la nouvelle littérature ! que de faux jugements si souvent à la faveur d'un mot éclatant, d'un tour original ! Les grands écrivains n'ont point fait ainsi.... Au reste, je ne suis pas exclusif ; pourvu que l'on respecte la langue et la raison, je ne suis point ennemi du rajeunissement des formes. J'admire les belles pages de Châteaubriand; j'admirerais même Victor Hugo, s'il avait moins d'apprêt et si ses œuvres sentaient moins l'effort. » Il y a beaucoup de critiques de profession qui n'ont pas mieux dit, ni plus justement apprécié la littérature moderne. Dans la grande croisade des évêques, sous le gouvernement du roi Louis-Philippe, pour la liberté de l'enseignement, ce prélat se montra très-réservé; on lui en fit des reproches. Nous lisons dans une de ses lettres le passage suivant : « J'ai admiré en particulier le zèle et le talent de messeigneurs de Chartres et de Langres; mais j'ai eu le malheur de ne pas partager leur conviction que ces moyens pourraient amener au but, etc. »

Les *Œuvres* de l'abbé Giraud ont été réunies et publiées plusieurs fois. La 3[e] édition parut en 1852; elle comprend 7 vol. in-8°. A. Rispal.

L'abbé Capelle, *Vie du Cardinal Giraud* (le 1[er] vol. des œuvres complètes). — Jean-Paul Faber, *Biographie du Cardinal Giraud*; Paris, 1850, in-8°.

* **GIRAUD** (*Paul-Émile*), archéologue français, né à Romans (Drôme), le 27 novembre 1792. Il remplit les fonctions de maire de sa ville natale et de membre du conseil général de la Drôme de 1830 à 1835, et fut député de ce département pendant quinze ans consécutifs, de 1831 à 1846. Tous ses loisirs furent consacrés à des travaux historiques et archéologiques, particulièrement relatifs au Dauphiné. On a de lui: *Quelques mots sur la question de savoir quel a été le premier nom du monastère fondé par l'archevêque Bamarel, vers l'an* 840, *au lieu où est aujourd'hui la ville de Romans*; Lyon, 1843, in-8°; — *Fragment d'une notice inédite sur l'église de Saint-Barnard de Romans*; Paris, 1844, in-8°; — *Rapport présenté au Comité historique des Arts et Monuments*; Paris, 1846, in-8°, relatif à une inscription du onzième siècle découverte à Romans; — *Composition, Mise en scène et Représentation du mystère des* Trois Doms, *joué à Romans les* 27, 28 *et* 29 *mai*, *aux fêtes de Pentecôte de l'an* 1509, *d'après un manuscrit du temps*; Lyon, 1848, gr. in-8°. Cet ouvrage contient des indications fort curieuses et entière-

ment inédites sur les préparatifs et les détails matériels nécessaires à la représentation des anciens mystères; — *Aymar du Rivail et sa famille;* Lyon, 1849, in-8°, fig. : ce sont des recherches biographiques et généalogiques sur un chroniqueur dauphinois du seizième siècle; — *Essai historique sur l'Abbaye de Saint-Barnard et sur la ville de Romans;* Lyon, 1856, 2 vol. gr. in-8°, fig. Cet ouvrage n'est que la première partie d'un grand travail que prépare l'auteur sur la ville de Romans depuis son origine jusqu'à nos jours. Le premier volume comprend l'histoire de cette ville et celle du monastère de Saint-Barnard depuis le neuvième jusqu'au treizième siècle; le deuxième, destiné uniquement aux preuves, contient le cartulaire inédit de cet ancien monastère, dont l'original paraît être aujourd'hui perdu, mais que M. Giraud est parvenu à reconstituer en grande partie, à l'aide de recherches immenses. Il a joint à chaque acte de nombreuses notes.

Ad. Rochas (de Die).

Documents inédits. — Biographie du Dauphiné.

* **GIRAUD** (*Charles-Joseph-Barthélemy*), jurisconsulte français, né à Pernes (Vaucluse), le 20 février 1802. Il étudia le droit à la faculté d'Aix, où il devint, en 1830, professeur suppléant. Dès 1835 il y occupa la chaire de droit administratif créée pour lui. En 1842, il fut nommé inspecteur général du droit, succéda au comte Siméon à l'Académie des Sciences morales et politiques, et devint en 1845 membre du conseil royal de l'instruction publique. Nommé au commencement de 1848 vice-recteur de l'académie de Paris, il se démit de ces fonctions le 25 février. Appelé au ministère de l'instruction publique, en janvier 1851, en remplacement de M. de Parieu, il s'y fit remarquer par quelques actes qui lui concilièrent l'estime du parti conservateur. Bientôt remplacé par M. de Crouseilhes (10 avril), il succéda à ce dernier en octobre de la même année, et fut lui-même remplacé, le 3 décembre 1851, par Fortoul. Membre de la commission consultative créée à cette époque, M. Giraud fut compris dans la première composition du conseil d'État, d'où il sortit en août 1852, pour rentrer dans l'instruction publique. Il est aujourd'hui professeur de droit romain à la faculté de Paris, et inspecteur général de l'enseignement supérieur. Voici la liste de ses travaux : *Notice sur la vie de C.-A. Fabrot;* Aix, 1833, in-8°, livre important pour l'histoire du droit en France au dix-septième siècle, et surtout pour l'histoire du droit romain byzantin; — *Éléments de Droit Romain, par Heineccius, traduits, annotés, corrigés, et précédés d'une introduction historique;* Paris et Aix, 1835, in-8°, tom. Ier, seul publié. Cette introduction de 464 pages a été depuis plusieurs fois reproduite, sous le titre d'*Histoire du Droit Romain, ou introduction historique à l'étude de cette législation;* — *Recherches sur le Droit de Propriété chez les Romains sous la république et sous l'empire;* Aix, in-8°, 1838, t. Ier; — *Du vrai Caractère de la Loi Voconia chez les Romains;* Paris, 1841, in-8°; — *Rei Agrariæ Scriptorum nobiliores Reliquiæ;* Paris, 1842, in-8°; — *Essai sur l'histoire du Droit Français au moyen âge;* Paris, 1845, in-8°, tome 1er et deuxième partie du tome II; — *Des Nexi, ou de la condition des débiteurs chez les Romains;* Paris, 1847, in-8°; — *Le Traité d'Utrecht;* Paris, 1847, in-8° : ouvrage qui avait alors un intérêt politique, et qui fut traduit en espagnol et en allemand; — *Des Libertés de l'Église gallicane;* Paris, 1845, in-8°; — *Notice sur Étienne Pasquier;* Paris, 1848, in-8°; — *Précis de l'ancien Droit Coutumier français;* Paris, 1852, in-8°. On doit à M. Giraud, comme éditeur : *Numismatique. Opuscules posthumes de M. Z. Pons, inspecteur de l'académie d'Aix, recueillis et publiés par M. Charles Giraud, et précédés d'une notice biographique;* Paris et Aix, 1836, in-8°, et une édition des fragments les plus notables de la collection connue sous le nom de *Rei Agrariæ Scriptores;* M. Giraud est l'auteur de la *Notice sur Dubreuil*, mise en tête de la nouvelle édition de l'*Analyse raisonnée de la Législation sur les Eaux*, par ce jurisconsulte; Aix, 1842-1843, 2 vol. in-8°. Il a donné aussi une introduction et des notes à l'*Interprétation des Institutes de Justinian, avec la conférence de chasque paragraphe aux ordonnances royaux, arrests de parlement et coustumes générales de la France;* Paris, 1847, in-4°, ouvrage inédit d'Étienne Pasquier, publié par le duc Pasquier, chancelier de France. Enfin, il a été l'un des collaborateurs de la *Revue de Législation et de Jurisprudence*, à laquelle il a fourni un grand nombre d'articles sur l'histoire du droit. Il a extrait de ce recueil et publié séparément : *Dissertation sur la gentilité romaine;* Batignolles, 1847, in-8°. M. Giraud est l'un des rédacteurs du *Journal des Savants*. Il vient de faire paraître : *Les Tables de Salpensa et de Malaga;* 2e édit., Paris, 1856, in-8° : lettres critiques relatives à la découverte de tables de bronze contenant deux fragments de lois municipales rédigées au temps de Domitien pour les villes latines de Salpensa et de Malaga, dans la Bétique Romaine. Ces lettres avaient d'abord paru dans le *Journal général de l'Instruction publique* (année 1856).

E. Regnard.

Journal de la Librairie. — Documents particuliers.

GIRAUDEAU (*Bonaventure*), philologue français, né à Saint-Vincent-sur-Jard (Poitou), vers le commencement du dix-huitième siècle, mort le 14 septembre 1774. Il entra dans la Société de Jésus, et professa la rhétorique à La Rochelle. Ses ouvrages, destinés à la jeunesse, et où l'on trouve à la fois de la piété et du savoir, ont eu beaucoup de succès; en voici les titres : *Introduction à la Langue Grecque;* La Rochelle, 1751-1755, V parties in-12; les deux premières

parties sont en français, et les trois autres en latin. On y remarque, sous le titre d'*Odyssée*, un petit poëme, dans lequel l'auteur a rassemblé en 614 vers tous les radicaux de la langue grecque. Ce poëme a été imprimé séparément plusieurs fois; Paris, 1725, in-12; 1826, in-12; Toulouse, 1827, in-12; F. Lécluse et l'abbé Foutra en ont donné des traductions françaises; Toulouse, 1827, in-12; Paris, 1827, in-8°. L'*Introduction* complète a eu aussi plusieurs éditions; — *Praxis Linguæ Sacræ secundum litteras spectata, complectens grammaticam et dictionarium hebraicum biblio-chaldaicum et rabbinicum;* La Rochelle, 1757, in-4°; — *Abrégé de la Grammaire Hébraïque;* Paris, 1758, in-12; — *Histoires et Paraboles du P. Bonaventure;* Paris, 1766, in-12; souvent réimprimées; — *L'Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des quatre évangélistes;* Paris, 1773, 12 vol. in-12; — *Dictionarium Hebraicum, Chaldaicum et Rabbinicum;* Paris, 1777, in-4°.

Feller, *Biographie univers.* (éd. de Weiss). — Quérard, *La France littéraire.*

* **GIRAUDY** (*Charles-François-Louis*), médecin français, né à Vaison, dans le comtat Venaissin, en 1770, mort à Paris, vers 1848. Il vint exercer la médecine à Paris dans l'année 1800. Il fut adjoint à son ami Joseph Gastaldy pour le service médical de l'hospice de Charenton. Membre de la Société de Médecine pratique, il en a été longtemps le secrétaire perpétuel. On a de lui : *Le Délire causé par la belladone a-t-il un caractère qui lui soit propre?* Paris, 1802, in-8° (dissertation inaugurale); — *Conseils aux femmes de quarante-cinq à cinquante ans sur les moyens de prévenir ou d'arrêter les suites fâcheuses de leur temps critique*, trad. de l'anglais, de Fothergill, avec des notes; Paris, 1803, in-12; — *Précis de thérapeutique des maladies chroniques, contenant :* 1° *la classification générale des causes des maladies par chaque espèce de maladies;* 2° *les causes particulières;* 3° *le tableau de la matière médicale;* Paris, 1805, in-8°; — *La Morale religieuse ne doit-elle pas être employée dans certains cas comme moyen curatif de l'aliénation mentale?* Paris, 1804, in-8°; — *De la Fièvre* (thèse); 1806, in-8°; — *De l'Angine trachiale connue sous le nom de Croup;* Paris, 1812, in-8°; — *Manuel des Phthisiques, dans lequel on fait le choix des moyens, tant préservatifs que curatifs, contre cette cruelle maladie;* Paris, 1818, in-8°; — *Traité de Thérapeutique générale, ou à suivre dans le traitement des maladies*, avec 2 tableaux synoptiques; Paris, 1818, in-8°; — *Traité des Indications thérapeutiques;* in-plano de 2 pages; — *De l'Abstinence des Aliments, du Jeûne du Carême et du Mariage sous le rapport de la santé;* Paris, 1821, in-8°. Enfin, Giraudy a donné de nombreuses notes au *Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir*, par D. Raymond, 1808, et fut un des rédacteurs de la *Revue médicale*. GUYOT DE FÈRE.

Barjavel, *Dictionn. hist. et biograph. du dep. de Vaucluse.* — Quérard, *France littéraire.*

GIRAULT (*Simon*), savant français, né à Langres, vers 1535, mort vers le commencement du dix-septième siècle. On n'a que très-peu de détails sur sa vie. Il était d'une famille noble, et fut nommé grenetier à Montsaugeon. De sa femme, Églantine Villot, il eut deux enfants, qu'il éleva avec soin. Après avoir appliqué à leur éducation une méthode dégagée du pédantisme de l'époque, il songea à la répandre dans une série de petits livres à l'usage de la jeunesse. Ses principaux ouvrages sont : *Dialogue pour apprendre les principes de la langue latine;* Langres, 1590, in-4°, figur. Nodier a consacré quelques pages de ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (p. 371-375) à l'analyse de cette grammaire. On ne connaît pas de livres élémentaires avec figures antérieurs à ce livre; il est fort rare; — *Le Globe du Monde, contenant bref traité du ciel et de la terre;* Langres, 1592, in-4°, fig. sur bois. Lalande a omis cet ouvrage dans sa *Bibliographie astronomique*. Il méritait cependant une mention; en effet Girault s'élève contre l'astrologie judiciaire, en laquelle presque tous ses contemporains avaient foi; — *Table de plusieurs rois et monarques, qui ont possédé la terre, comme aussi des choses plus mémorables advenues à divers âges du monde;* Langres, 1613; — *Discours du cœur du petit monde et dialogues de la composition du corps humain;* Langres, 1613. E. G.

L'abbé Matthieu, *Biographie du département de la Haute-Marne.*

GIRAULT (*Bénigne*), médecin français, né à Auxonne, en 1725, mort dans la même ville, en 1795. Il fit ses études à Paris et à Montpellier, et devint plus tard médecin de l'hôpital d'Auxonne. Il a laissé des *Observations sur les fièvres intermittentes*, insérées, en 1788, dans le XXe vol. des observations faites dans le département des hôpitaux, dans les IVe et Ve volumes du *Journal de Médecine militaire*. Il a écrit aussi deux mémoires *Sur le privilège des gradués et sur le danger de permettre l'exercice de l'art de guérir à ceux qui ne peuvent justifier d'études préalables;* Dijon, 1754, in-8°. W. R.

Biographie médicale.

GIRAULT (*Claude-Xavier*), archéologue et historien français, né à Auxonne (Bourgogne), le 13 avril 1764, mort à Dijon, le 5 novembre 1823. Reçu avocat au parlement de Dijon, le 21 juillet 1783, il fut nommé, quelques années après, conseiller auditeur à la chambre des comptes de Bourgogne et de Bresse. Ces fonctions lui permirent de se livrer à son goût pour les recherches historiques et pour l'étude des antiquités de son pays. Le riche dépôt de chartes et de titres placé sous sa main facilita ses travaux.

L'académie de Besançon mit au concours, en 1788, la question de savoir *En quel temps le comté d'Auxonne avait été détaché de la province séquanaise*. Girault obtint le prix, et ce succès lui ouvrit l'entrée de l'Académie de Dijon et de celle de Besançon. Il fut ensuite nommé conservateur de la bibliothèque et des médailles de l'Académie de Dijon. Cette place fut supprimée à l'époque de la révolution, et Girault resta dans la retraite jusqu'en 1801, où il devint maire d'Auxonne. Il se démit de ces fonctions au bout de quatre ans; et après avoir été trois ans conservateur de la bibliothèque d'Auxonne, il revint se fixer à Dijon, où il exerça la profession d'avocat jusqu'en 1821. Il fut alors nommé juge de paix, et garda cette place jusqu'à sa mort. Les publications de Girault sont très-nombreuses; mais la plupart ne sont que des articles déjà publiés dans le *Magasin encyclopédique*; les principales sont : *Notice historique sur les aïeux de Jacques-Benigne Bossuet*; Dijon, 1808, in-8°; — *Dissertation historique et critique sur le lieu où la croix miraculeuse apparut à Constantin et à son armée*; Paris, 1810, in-8°; — *Essais historiques et topographiques sur Dijon*; Dijon, 1814, in-12; — *Détails historiques et statistiques sur le département de la Côte-d'Or, ses arrondissements, et sur chacun des trente-six cantons qui le composent*; Dijon, 1818, in-12; — *Système de bibliographie*; Dijon, 1819, in-8°; — *Dissertation sur l'époque et les causes de l'érection de la colonne de Cussi et de sa restauration*; Dijon, 1821, in-8°; — *Notice des objets d'antiquité découverts dans le département de la Côte-d'Or*; Dijon, 1821, in-8°; — *Particularités inédites ou peu connues sur La Monnoie, Crébillon et Piron*; Dijon, 1822, in-8°; — *Combat de Fontaine-Française, soutenu par Henri IV en personne, et qui mit fin aux troubles de la Ligue*; Dijon, 1822, in-8°; — *Archéologie de la Côte-d'Or, rédigée par ordre de localités*; Dijon, 1823, in-8°; — *Lettres inédites de Buffon, J.-J. Rousseau, Voltaire, Piron, Delalande, Larcher, et autres personnages célèbres, adressées à l'Académie de Dijon, accompagnées de notes historiques et explicatives, et de facsimilés de leur écriture et de leur signature*; Dijon, 1822, in-8°; — *Annuaire historique et statistique de la Côte-d'Or, années* 1820, 1824; Dijon, 5 vol. in-12; — *Précis historique sur François-F. Girault, baron de Montigny*; Dôle, 1826, in-8°.

Amanton, *Notice sur Girault*; dans le *Journal de la Côte-d'Or*. — Quérard, *La France littéraire*. — Rabbe, Boisjolin, *Biographie univ. et port. des Contemporains*.

GIRAULT-DUVIVIER (*Charles-Pierre*), grammairien et lexicographe français, né à Paris, le 13 juillet 1765, mort le 11 mars 1832. Après avoir achevé d'excellentes études, il se fit recevoir avocat; et déjà il se disposait à succéder à son père comme greffier au parlement, lorsque, en 1790, la suppression de cette charge le força à suivre une autre carrière. Il perdit en outre à cette époque une partie de sa fortune, ce qui lui inspira un tel ressentiment contre la révolution française et les révolutions en général, qu'il le conserva toute sa vie. Il entra dans une maison de banque comme associé, et ce ne fut que plus tard, en donnant lui-même des leçons de grammaire à ses filles, qu'il conçut l'idée de l'ouvrage qui a fait sa réputation. Il s'y livra pendant un grand nombre d'années, et cela au détriment de ses intérêts matériels. Ennemi de tout nouveau système, et fidèle aux principes de Port-Royal, il parvint à justifier pleinement le titre de *Grammaire des Grammaires*, qu'il donna à son *Analyse raisonnée des meilleurs traités sur la grammaire française*; Paris, 1811, 2 vol., in-fol. Les sept premières éditions ont été tirées à plus de 40,000 exemplaires. Girault a réuni dans cet ouvrage, fort estimé, tout ce qui a été dit par les meilleurs grammairiens et par les sociétés savantes les plus renommées sur les règles de la langue française et sur les questions si délicates qu'elles font naître. « Il a dressé, en quelque sorte, dit un de ses biographes, le procès-verbal de toutes les discussions dont notre langue a été l'objet et en a présenté non-seulement les lois constitutives et élémentaires, mais encore la jurisprudence. »

Fontanes, alors grand-maître de l'université, apprécia ce travail de Girault, et fit admettre la *Grammaire des Grammaires* au nombre des ouvrages distribués en prix dans les colléges. Suard, Daru, Auger, de Feletz, Raynouard témoignèrent à l'auteur l'estime que leur inspiraient ses patientes et judicieuses recherches. En 1814, l'Académie déclara que le livre de Girault présentait en général une grande utilité à ceux qui cultivent la littérature et spécialement à ses propres travaux, et par un arrêté elle consacra une somme de mille francs à l'achat d'un certain nombre d'exemplaires destinés à sa bibliothèque.

L'Académie accueillit avec la même faveur le *Traité sur les Participes* (Paris, 1814, 4e éd., in-8°), dans lequel Girault Duvivier donnait un complément à son premier ouvrage. Elle le fit distribuer à chacun de ses membres. Après de pareils succès, on s'étonne à bon droit que l'auteur n'ait pas été lui-même appelé à siéger dans cette société, instituée spécialement pour la conservation et le perfectionnement de la langue française. Le zèle qu'il mettait à accomplir cette tâche était chez lui si désintéressé qu'il ne se formalisait ni des emprunts qu'on lui faisait, ni des nombreux plagiats de ses ouvrages, dès qu'il pouvait espérer que ce serait un moyen de répandre les principes qu'il avait posés. Il aidait même de sa bourse les professeurs que l'indigence empêchait de donner la publicité nécessaire à leurs méthodes. En 1830, Girault fit im-

primer son *Encyclopédie élémentaire de l'Antiquité, ou origine, progrès, état de perfection des arts et des sciences chez les anciens, d'après les meilleurs auteurs;* Paris, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage donne une connaissance suffisante de l'état des sciences et des arts dans l'antiquité. Il est écrit avec une correction et une élégante simplicité, qui ne caractérise pas précisément le style des grammairiens. Girault préparait les matériaux d'un *Dictionnaire de la Langue Française*, dans lequel la définition, la prononciation et les diverses acceptions de chaque mot auraient été justifiées par les plus graves autorités, lorsque, sans avoir connu d'autre passion que l'étude, il mourut en laissant des remarques, des corrections et des notes autographes relatives à sa *Grammaire des Grammaires*, et qui ont été réunies à la suite de la huitième édition, publiée après sa mort.

William REYMOND.

Eckard, *Recherches sur Versailles* (notice sur Girault-Duvivier.)

* **GIRAVA** (*J.*), géographe italien, sur lequel on manque de renseignements. Il publia à Venise, en 1570, in-4°, un volume intitulé : *La Cosmographia y Geographia*. Cet ouvrage, inconnu à presque tous les bibliographes, contient une carte curieuse et des renseignements intéressants sur l'Amérique. G. B.

Brunet, *Manuel du Libraire.*

GIREY-DUPRÉ (*Joseph-Marie*), publiciste français, né à Paris, en 1769, guillotiné le 30 brumaire an II (20 novembre 1793). Il fit ses études dans sa ville natale, et les terminait à peine lorsque la révolution éclata; il comprit que la liberté pouvait seule assurer le bonheur du genre humain, et célébra son avénement par plusieurs poésies fort appréciées à l'époque. Sous-inspecteur des manuscrits de la Bibliothèque royale, il se lia avec Brissot, qui fit de lui son collaborateur au *Patriote Français*, journal qui soutenait alors la monarchie constitutionnelle, comme le seul état possible en France. Après le 10 août, quand la plupart des journaux royalistes cessèrent de paraître, Girey-Dupré soutint encore sa généreuse utopie. Il trouva de violents contradicteurs, qui ne s'en tinrent pas à la polémique et le dénoncèrent comme ennemi de la patrie. Le 28 août il fut mandé à la barre de la commune de Paris; il refusa d'y comparaître, et peut-être il échappa ainsi aux massacres de septembre. Il se rallia alors avec ferveur aux Girondins, et combattit avec eux les mesures violentes que le côté gauche de l'Assemblée nationale croyait devoir proposer pour le salut de la république. Après le 31 mai 1793, Girey-Dupré, proscrit comme fédéraliste, se réfugia à Bordeaux; mais bientôt il y fut arrêté. Ramené à Paris, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il y parut les cheveux coupés, le collet de son habit et celui de sa chemise déchirés. Lorsqu'on lui demanda la raison de cette toilette étrange, il répondit : « Je ne suis pas venu ici pour me défendre : je sais que l'échafaud est prêt, et qu'il ne me reste que ma sentence de mort à entendre. » Interrogé sur ses relations avec Brissot, il répondit : « J'ai connu Brissot : j'atteste qu'il a vécu comme Aristide et qu'il est mort, comme Sidney, martyr de la liberté. »

La veille de sa mort, Girey-Dupré et un jeune adjudant-général nommé Bois-Guyon, condamné quelques jours après comme fédéraliste, avaient composé l'hymne commençant par ces vers :

> Veillons au salut de l'empire,
> Veillons au maintien de nos droits,
> Si le despotisme conspire,
> Conspirons la perte des rois!
> Liberté, etc.

Girey-Dupré en chanta les strophes jusqu'au lieu du supplice; sur l'échafaud, il s'écria par trois fois : *Vive la république!*

J.-M. Chénier en fit un éloquent éloge dans la séance du 30 ventôse (20 mars 1795), lorsque la mère de Girey-Dupré vint demander une pension alimentaire à la Convention nationale. Sur le rapport de Bernard des Sablons, un secours de 1,500 francs fut décrété le 29 floréal (18 mai) en faveur de Mme Girey-Dupré.

H. LESUEUR.

Galerie historique des Contemporains. — *Moniteur universel*, an. 1792, n°s 248, 246, an II, n°s 38, 65, an III, 184-248.

GIRIEUX (*Anne-Marie* DU BRUON DE SAINTE-CROIX, comtesse DE), poëtesse française, née à Rillieux (Bresse), le 2 octobre 1752, morte à Chiloup, près Montluel, le 18 avril 1825. Elle était chanoinesse du chapitre de Neuville, près Lyon, et s'adonnait à la culture des belles-lettres; plus tard elle épousa le comte de Girieux, et fit alors publier un *Recueil de Poésies fugitives;* Lyon, 1817, 2 vol. in-12.

Quérard, *La France littéraire.*

GIRINET (*Philibert*), poëte latin moderne, né à Saint-Just-en-Chevalet (Loire), vivait au seizième siècle. Les rares détails que nous avons sur sa vie n'offrent rien de curieux. On a de lui une idylle en 254 vers hexamètres, sur l'élection de Pierre Gautier à la dignité de roi des bazochiens de Lyon. Cette pièce a été insérée dans le recueil des *Bucolicorum XXXVIII quotquot, videlicet a Virgilii ætate ad nostra usque tempora;* Bâle, 1546. M. Breghot du Lut en a publié une traduction avec le texte en regard; Lyon, 1838, in-8°.

Le P. de Colonia, *Histoire littéraire de Lyon.* — Fabre, *Études historiques sur les clercs de la Bazoche;* Vienne, 1856, in-8°.

GIROD (*Pierre-François-Xavier*), médecin français, né près de Salins (Jura), en 1735, mort à Chatenais, en 1783. Après avoir terminé ses études, il se fixa à Mignovillard, où il partagea son temps entre l'étude de la médecine et celle des mathématiques. Il s'y fit remarquer surtout de France, alors médecin en chef des épidémies de Provence, qui ne tarda pas à lui céder sa

place, en 1763. Girod remplit ces fonctions pendant vingt ans, et il contribua puissamment à la propagation de l'inoculation en France : plus de vingt-cinq mille personnes furent inoculées par lui de 1765 à 1782. Par reconnaissance, le roi lui accorda des titres de noblesse et la ville de Besançon le titre de citoyen. On a de Girod des observations sur l'inoculation de la petite vérole et plusieurs mémoires sur les infirmeries. W. R.

Vicq d'Azir, *Éloges*; édit. par Philippon de La Madelaine, Besançon, 1785, in-8°.

* **GIROD-NOVILLARS**, biographe français, né à Besançon, vers 1747, mort vers 1812. Il est l'auteur d'un *Essai historique sur quelques gens de lettres nés dans le comté de Bourgogne*, avec des *Notices* sur leurs écrits; Besançon, 1806, in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

GIROD-CHANTRANS (*Justin*), littérateur et naturaliste français, frère du précédent, né à Besançon, en 1750, mort dans la même ville, le 1er avril 1841. Il fit ses études dans sa ville natale, entra dans le génie militaire, et fut envoyé aux Antilles. Il passa plusieurs années dans ces colonies, consacrant tout le temps que lui laissait son service à collectionner des insectes, des plantes, des minéraux. De retour en Europe, il donna sa démission pour raison de santé, et se consacra à l'histoire naturelle. Il était l'un des fondateurs de la Société d'Agriculture du Doubs, et en 1802 il fut élu membre du corps législatif. Devenu nonagénaire, il entretenait encore d'actives relations avec les nombreux corps savants dont il était correspondant. On a de lui : *Voyage d'un Suisse dans l'Amérique pendant la dernière guerre*; Les Verrières, 1787, in-8°; — *Essai sur la Destination de l'Homme*; Les Verrières, in-8°; — *Lettre sur une mine de pétrole qui se trouve près de Porentruy*; dans le *Journal des Mines*, t. III, année 1796; — *Observations sur la glacière naturelle de Chaux, près de Besançon*; même *Journal*, t. IV, même année; — *Conjectures sur la conversion de la chaux en silice*; même journal, t. VIII, an. 1798; — *Notice sur la vie et les ouvrages du général d'Arçon, sénateur*; Paris, 1802, in-12; — *Recherches chimiques et microscopiques sur le nouvel ordre de plantes polypières* (les conferves, les bisses, les trémelles, etc.); Paris, 1802, in-4° de 36 planches. Selon la *Biographie universelle belge*, Vaucher de Genève se serait approprié une certaine partie des découvertes du naturaliste bisontin; — *Entretiens d'un père avec son fils sur quelques questions d'agriculture*; Besançon, 1805, in-8°; — *Expériences faites sur les propriétés des lézards, tant en chair qu'en liqueur*; Besançon, 1805, in-12; — *Observations géologiques sur des carrières de pierres calcaires composées d'oolithes et de débris de corps marins, situées dans le département du Doubs*; dans le *Journal des Mines*, t. XXVI, ann. 1809; — *Essai sur la géographie physique, le climat et l'histoire naturelle du département du Doubs*; Paris, 1810, 2 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage un article *Cryptogamie* très-développé, et décrivant un grand nombre d'espèces nouvelles; — et de nombreux *Mémoires* dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement* et dans le *Bulletin des Sciences de la Société Philomathique*.

Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*. — Quérard, *La France littéraire*.

GIROD *de l'Ain* (Le baron *Jean-Louis*), magistrat français, né à Gex, le 11 juillet 1753, mort en juillet 1839. Il était châtelain du bailliage de Gex, quand il fut nommé par Louis XVI maire de cette ville, en 1780. Ses concitoyens, en 1790, le continuèrent dans cette même charge, et l'année suivante il fut appelé à la présidence du tribunal de Nantua. C'était le temps où la nation presque entière saluait avec enthousiasme l'aurore d'une ère nouvelle; mais bientôt, désabusé, il essaya, dans la sphère de son influence restreinte, de lutter contre des excès sanglants. Dénoncé comme suspect et incarcéré, à deux reprises, il fut, en dernier lieu, conduit au fort de Pierre-Châtel, avec son beau-père, M. Fabry, ancien subdélégué du bailliage de Gex, et plusieurs autres membres de sa famille; de là il allait être transféré à Lyon, où l'attendait l'échafaud, quand le 9 thermidor vint sauver sa tête et le rendre à la liberté. Rappelé peu après à ses fonctions municipales, il fut, en l'an IV (1795), élu représentant du département de l'Ain au Conseil des Anciens (1), dont il devint l'année suivante l'un des secrétaires; plus tard il passa au Conseil des Cinq Cents. Dans l'un comme dans l'autre de ces conseils, il se montra toujours dévoué au bien public fondé sur les principes de la modération et de la justice, et se distingua parmi les plus zélés et les plus laborieux de ses collègues, par la part qu'il prit aux travaux législatifs : on peut lire dans le *Moniteur* de l'époque ses nombreux rapports et discours, notamment sur les résolutions concernant *les Déclarations à faire de tous les objets dus et déposés appartenant à des prévenus d'émigration*; — *Les Rentiers et Pensionnaires de l'État*; — *L'Arriéré des traitements des fonctionnaires publics*; — *La Radiation d'Imbert-Colomès de la liste des émigrés*; — *Le Mode de liquidation des dettes des Jésuites*; — *La Réunion de la république de Genève à la France et l'organisation administrative du département du Léman, dont cette ville devait être le chef-lieu*; — *Les Améliorations à apporter au régime des douanes*; — *L'Aliénation des immeubles des hospices civils*; — *L'Abrogation des dix articles les plus rigoureux de la loi du 3 brumaire an IV*;

(1) C'est par erreur que la table du *Moniteur* réimprimé le désigne comme *député à la Convention*, en lui attribuant une lettre signée par *Géraud de l'Allier*; il ne fit point partie de cette assemblée.

— *L'Établissement d'une inspection des contributions directes; — Le Mode d'imposition et de payement des charges départementales et communales; — L'Impôt du sel; — Les Fabriques d'horlogerie de Besançon et du Mont-Terrible; — L'Exercice de l'action en rescision dans les ventes faites en papier monnaie,* etc. Membre du corps législatif, après le 18 brumaire, il en fut successivement secrétaire et président; deux fois il fut élu candidat au sénat par les départements de l'Ain et du Léman. Chevalier de la Légion d'Honneur dès la fondation de l'ordre, il reçut en 1809 le titre de baron. Il fut nommé en 1807 conseiller maître des comptes; en 1818 le département de l'Ain lui confia de nouveau le mandat de député, et lui donna ainsi l'occasion de manifester encore du haut de la tribune son dévouement aux principes d'une sage liberté, dans les discours qu'il prononça *Sur le droit de pétition* et *Sur le projet de loi relatif aux élections*. Sa santé et son grand âge ne lui permettant plus de vaquer avec assiduité aux fonctions de sa charge, il avait pris depuis plusieurs années sa retraite, avec le titre de maître des comptes honoraire, quand la mort vint le frapper, à l'âge de quatre-vingt-six ans. X.

Documents particuliers.

GIROD *de l'Ain* (*Amédée*, baron), magistrat français, fils aîné du précédent, né à Gex (Ain), le 18 octobre 1781, mort à Paris, le 27 décembre 1847. Il débuta de bonne heure dans la carrière de la magistrature, et fut nommé successivement (de 1806 à 1811) substitut du procureur impérial à Turin, procureur impérial à Alexandrie et substitut du procureur général près la cour impériale de Lyon, auditeur au conseil d'État, et avocat général à la cour impériale de Paris. En 1815, pendant les Cent Jours, il remplit les fonctions de président du tribunal de première instance de la Seine, et fut envoyé par l'arrondissement de Gex à la chambre des représentants; il prit une part active aux délibérations de cette assemblée. Quelques mois après il rentra momentanément dans la vie privée. Ce fut chez lui que son héroïque ami le général Drouot, compris dans l'ordonnance du 24 juillet, accepta un asile, que, malgré de pressantes instances, il quitta ensuite pour se constituer prisonnier à l'Abbaye. Girod de l'Ain se chargea de sa défense devant le conseil de guerre. Le général Drouot fut acquitté, et conserva pendant toute sa vie pour son défenseur les sentiments de la plus sincère amitié. En 1819 Girod de l'Ain fut rappelé dans la magistrature, en qualité de conseiller à la cour royale de Paris. En 1827 il fut envoyé à la chambre des députés par le département d'Indre-et-Loire, et ne tarda pas à jouer un rôle important dans cette assemblée. Élu vice-président en 1829, il vota l'adresse des 221. En 1830 il présidait les assises au Palais de Justice quand éclata la révolution de Juillet. Dès le 29 il se rendit à l'hôtel de ville, et y prit part aux actes de la commission municipale qui exerçait alors les fonctions du pouvoir exécutif. Le 31 juillet, il fut l'un des signataires de la proclamation adressée au peuple français par les députés des départements présents à Paris. Le 1er août il accepta les fonctions, alors si difficiles, de préfet de Police. Rétablir l'ordre dans la capitale, en assurer l'approvisionnement, maintenir la population ouvrière, dont les coalitions et les rassemblements étaient incessants; réorganiser tous les services de cette vaste administration municipale, dont les agents les plus expérimentés et les plus indispensables avaient été dispersés par la tourmente de Juillet; étouffer les tentatives insurrectionnelles provoquées par quelques partisans du gouvernement déchu, telle fut la tâche que Girod de l'Ain remplit avec autant de dévouement que de succès. Dans les premiers jours de novembre, il dut solliciter un repos que l'altération de sa santé rendait nécessaire, et fut nommé conseiller d'État en service ordinaire. Réélu deux fois député d'Indre-et-Loire, il prit aux travaux de la session la part la plus active, notamment au sujet des lois sur la presse, sur les élections, sur la contrainte par corps, sur la composition des cours d'assises et les déclarations du jury, etc. Le 1er août 1831, il fut élu président de la chambre des députés. Son concurrent était Jacques Laffitte, candidat de l'opposition, contre laquelle luttait, avec autant de fermeté que de courage, le ministère Casimir Perier. Cette session fut, comme on le sait, la plus orageuse de toutes celles qu'offrent les annales parlementaires de notre époque. Girod de l'Ain, dont la tâche était d'autant plus difficile qu'il ne pouvait s'appuyer que sur une faible majorité, y déploya une grande énergie, et força ses adversaires eux-mêmes à rendre hommage à son impartialité. A l'issue de cette session, il fut appelé (30 avril 1832) au ministère de l'instruction publique et des cultes, dans lequel il a laissé d'honorables souvenirs. En octobre suivant, il fut nommé pair de France et président du conseil d'État, fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort, sauf une interruption de quelques semaines, durant lesquelles il remplissait l'ingrate mission de faire partie du ministère dit *intérimaire*, qu'il présida en qualité de garde des sceaux (mai 1839). A la chambre des pairs, comme à la chambre des députés, Girod de l'Ain ne tarda pas à exercer une autorité réelle. Ses connaissances administratives jointes à son expérience de jurisconsulte le firent rechercher dans toutes les circonstances où s'agitaient de graves questions. C'est ainsi qu'il prit, soit comme orateur, soit comme rapporteur, une part active aux délibérations sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, sur l'organisation du conseil d'État, sur les associations, sur les attributions municipales, les caisses d'épargne, les douanes, sur la responsabilité des ministres, la garde nationale de Paris, l'organisation de l'état-major de l'armée, sur la compé-

tence de la cour des pairs, sur les justices de paix, les tribunaux de première instance et de commerce, les aliénés, la police du roulage, la propriété littéraire; sur le noviciat judiciaire, les brevets d'invention, la police de la chasse, la police des chemins de fer, les patentes, les prisons; sur le recrutement de l'armée, le régime législatif des colonies, les priviléges et hypothèques, les livrets d'ouvriers, etc. Devant la cour des pairs, Girod de l'Ain participa à l'instruction de presque tous les procès soulevés par les insurrections et par les attentats contre la vie du roi. Son rapport sur les tentatives insurrectionnelles d'avril 1834 mérite surtout d'être signalé. L'instruction de cette affaire à Paris, à Lyon, à Saint-Étienne, ainsi qu'à Grenoble, Clermont, Châlons, Marseille, etc., se prolongea pendant sept mois : il fallut instruire à l'égard de deux mille inculpés, entendre quatre mille témoins, examiner plus de dix-sept mille pièces, et coordonner enfin les résultats de toutes ces investigations. Pendant quinze années consécutives, Girod de l'Ain présida le conseil d'État, et il a laissé dans cette assemblée des souvenirs durables. Sa profonde connaissance des traditions et des précédents administratifs, son application à suivre les discussions, la lucidité de ses résumés, la sûreté de son jugement et son impartialité étaient hautement appréciés par tous les membres du conseil d'État, et lui permettaient d'exercer sur les délibérations de ce corps une autorité incontestée. Girod de l'Ain était grand'croix de la Légion d'Honneur. En 1815, il avait épousé M[lle] Sivard de Beaulieu, petite nièce du prince archi-trésorier Lebrun, duc de Plaisance.

Moniteur du 28 décembre 1847. — *Documents particuliers.*

* **GIROD** (*Felix*, baron), général français, frère du précédent, né à Gex, en septembre 1789. Il entra en 1805 à l'école militaire de Fontainebleau, fit comme lieutenant les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne, et celles de 1808-1811 en Espagne. Capitaine en 1812, il fit la campagne de Russie en qualité d'aide de camp du général Dessaix, et servit en la même qualité sous les ordres du général Curial pendant les campagnes de 1813, où il fut nommé chef de bataillon, 1814 et 1815. Laissé sans emploi sous la Restauration, il fut en 1830 appelé comme chef d'état-major à la division de réserve de l'armée d'Afrique, puis successivement attaché à l'état-major de la première division, à celui du ministère de la guerre, et au dépôt de la guerre en qualité de chef de la section historique. Nommé maréchal de camp en 1842, il commanda le département du Jura de 1843 à 1848. Le général Girod avait été élu membre de la chambre des députés en 1833, par le collége de Nantua (Ain); et durant les quinze années qu'il siégea dans cette chambre il se montra constamment dévoué aux principes de l'ordre et d'une sage liberté. Commandeur de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint-Louis, il fait aujourd'hui partie du cadre de réserve.

Son frère, *Gabriel*, chevalier de la Légion d'Honneur et de Saint-Louis, est mort en 1846, officier de marine; et un autre de ses frères, *Marc*, lieutenant au 1[er] léger, fut tué à l'attaque de Strongoli, en Calabre, à l'âge de dix-neuf ans.

Documents particuliers.

GIRODET-TRIOSON (*Anne-Louis* GIRODET DE ROUSSY, dit), célèbre peintre français, né à Montargis, le 5 février 1767, mort à Paris, le 9 décembre 1824. Très-jeune il fut envoyé à Paris, pour y faire ses études; elles furent sérieuses et promptement terminées. De retour à Montargis, son père, qui était directeur des domaines du duc d'Orléans, voulut d'abord en faire un architecte, puis il le destina à la carrière militaire. Mais cette profession n'avait pas grand charme pour le jeune Girodet, que tous ses instincts poussaient vers l'étude de la peinture. Aussi, au lieu d'apprendre la théorie des armes, il étudiait l'anatomie et la perspective, en crayonnant quelques dessins. Sa mère les montra à Louis David, qui lui dit, après les avoir examinés : « Votre fils, madame, est né peintre, et je pense que tout ce que vous pourrez faire ne pourra le détourner d'embrasser cette carrière. » Là-dessus les parents se décidèrent à confier leur fils aux soins de ce grand maître. Peu après, en 1787, Girodet était déjà en état de concourir pour le prix de Rome, et peut-être avait-il des chances de succès; mais surpris dans sa loge, au moment où il venait d'y introduire un rouleau d'études, au mépris des règlements, il dut être exclu du concours. L'année suivante il engagea la lutte, sur le sujet suivant : *Tatius assassiné au milieu d'un sacrifice à Lavinium, en présence de Romulus.* Il remporta le second prix, et Garnier le premier. Deux mois auparavant, l'Académie avait partagé entre ces deux concurrents le prix de la demi-figure peinte, prix fondé par le célèbre De Latour, auteur de si belles têtes au pastel. Enfin, en 1789, à l'âge de vingt-deux ans, le premier grand prix lui fut accordé. Le thème proposé par l'Académie était *Joseph reconnu par ses frères.* Ce tableau, remarquable de style et d'exécution, orne la salle des grands prix de Rome, à l'École impériale des Beaux-Arts. Nous avons entendu raconter à Girodet lui-même que depuis qu'il avait été réglementairement exclu du concours, il n'en avait pas moins continué à étudier chez lui, d'après la nature, les jours qu'il ne se rendait pas à l'École des Beaux-Arts, et que voulant utiliser ce travail, il l'introduisait dans sa loge, au moyen d'une grosse canne creuse qu'il portait avec lui partout où il allait. Gérard, son camarade et son ami, qui n'ignorait pas cette particularité, lui dit en souriant, lorsque le grand prix lui fut décerné. « Ta canne, c'est le cheval de Troie. » A quoi Giro-

det lui répondit : « C'est vrai, mais il fallait s'en emparer pendant que les Grecs y étaient encore. » Le tableau de *Joseph reconnu par ses frères* semble un ouvrage de David, tant le style et le faire de ce maître y sont caractérisés; on comprend la justesse de cette imitation quand on sait que Girodet, dans son enthousiasme, ne se rendit jamais à sa loge, pendant tout le temps qu'il travaillait à ce tableau, sans avoir été faire sa palette et s'être inspiré devant le *Serment des Horaces*. Pendant son séjour à Rome, il se mit à s'éloigner du caractère de l'école à laquelle il s'était formé. Il étudia soigneusement l'antique, et fut mis à même de comparer la nature humaine avec les œuvres des maîtres dont il se trouvait entouré; de cette étude, qui dura deux années, il résulta le tableau le *Sommeil d'Endymion*. Dans une lettre qu'il écrivit alors à Trioson, son tuteur et son protecteur, on lit le passage suivant : « Sitôt en présence des productions des princes de la peinture, j'ai senti le besoin d'être moi, de devenir original; j'ai tout fait pour cela, et j'espère avoir réussi à faire du nouveau. » Effectivement son *Endymion* restera toujours une œuvre remarquable; c'est une inspiration du Bacchus antique qui offre aux yeux de l'observateur un grave défaut, celui d'avoir les formes musculaires un peu trop arrondies et comme boursouflées. Mais à côté de cette idéalisation outrée, voyez le zéphir, comme il est léger, gracieux, avec quelle délicatesse il écarte le feuillage, afin que les rayons si suaves de la lune puissent pénétrer jusqu'aux lèvres du ravissant berger et éclairer mystérieusement tout ce qui l'entoure. Girodet, qui pressentit peut-être le reproche que nous lui adressons, s'attaqua à un sujet de style tout différent; il composa, pendant sa troisième année de pensionnat, un tableau qui lui fit prendre un rang élevé parmi les meilleurs artistes, *Hippocrate refusant les présents des Perses* : « Allez dire à votre maître que je suis assez riche; que l'honneur ne me permet pas de recevoir ses dons, et d'aller secourir les ennemis de la Grèce. » Ce tableau, fait pour M. Trioson, médecin de Mesdames, tantes du roi, a été donné par cet amateur éclairé à l'École de Médecine de Paris, dont il orne la salle des séances. De retour de Rome, en 1795, Girodet fit pour l'hôtel de M. Gaudin, situé rue du Mont-Blanc, la *Danaé*, qui lui fut payée 600 fr. Cette belle composition, qui porte le cachet de l'école romaine, a été reproduite en lithographie par Aubry-Lecomte. En 1799 Girodet fit pour le roi d'Espagne quatre tableaux représentant *Les Saisons*; il exécuta aussi en la même année le portrait de *Mlle Lange*. Cette célèbre actrice ayant témoigné son mécontentement au sujet de la ressemblance, qui avait provoqué une critique piquante dans l'*Arlequin au Salon*, Girodet coupa le portrait en forme de lanières et en envoya les morceaux à M. Simon Lange, mari de cette actrice; puis il refit les traits de ce beau modèle sous la forme d'une *Danaé*; c'est la deuxième du nom que peignit Girodet. En 1800 parurent les portraits du *docteur Larrey*, de *Mme Cabanis* et de *Mme de Briant*; deux ans après ceux *du père de Napoléon*, de *Louis Bonaparte* et de *M. Trioson*, donnant une leçon de géographie à son fils; puis le tableau si plein de verve (et peut-être de trop de verve), représentant *Fingal, Ossian et leurs descendants recevant dans leur palais aérien les mânes des héros français*. Après être resté enfermé quatre années dans son atelier, Girodet exposa, au salon de 1806, *Une Scène du déluge*, dans laquelle l'énergie et la sensibilité méritent les plus grands éloges. Cette composition, si touchante et si terrible, offre aux yeux ce que la frayeur et le danger ont de plus saisissant. Cette toile sera dans tous les temps regardée comme une des plus parfaites qu'ait produites l'école française. Louis David disait de ce tableau « que la force de Michel-Ange et la pureté de Raphael s'y trouvaient réunies ». En 1808 furent exposées au Salon *Les Funérailles d'Atala*, et *Napoléon recevant les clefs de Vienne*; les portraits de *Châteaubriant* et de *Desèse* datent de la même année. Girodet était alors dans toute l'énergie de son talent; les portraits de *M. Becquerel*, de *Mme Louis Bonaparte* et de *Mlle Larrey* sont encore de cette époque. En 1810, année où il remporta le prix d'honneur au concours des grands prix décennaux, il termina la *Révolte du Caire*, tableau qu'il a exécuté avec le plus d'entrain, et pour lequel il ne s'est même pas donné la peine de faire une esquisse. A la suite de ce long travail, il resta fort longtemps malade, et ses forces semblaient épuisées. Girodet, dans cette persuasion, sembla abandonner les grands tableaux, qui, disait-il, usaient sa vie, et il resta neuf années à méditer et exécuter la toile par laquelle il prétendait mettre le comble à sa gloire. Enfin, parut cette œuvre si longuement élaborée, qui produisit plus de surprise que d'enthousiasme, et provoqua les plus vives critiques. Dans ce tableau de *Pygmalion et Galatée*, le peintre voulut réunir dans le même cadre ce qui dans Ovide fait une suite de tableaux, et montrer d'une manière simultanée la succession des circonstances qui composent le récit du poete. La peinture ne peut pas, comme dans un discours, étaler successivement sous les yeux toutes les circonstances et toutes les nuances qui en découlent. Alors pourquoi vouloir montrer simultanément l'amour de Pygmalion pour son propre ouvrage, Vénus exauçant les vœux du statuaire, l'Amour donnant la vie au marbre, en ajoutant à tout cela l'étonnement, la surprise et d'autres sensations qui en sont la conséquence? Le public, dans son admiration pour la grâce et la pureté de formes de Galatée, n'a pas été aussi satisfait de la manière dont se trouve exprimée l'émotion que le statuaire dut éprouver à la vue de la statue qui s'animait. Girodet fit encore

quelques tableaux symboliques pour le château de Compiègne, quelques portraits, dont les plus saillants sont ceux de deux chefs vendéens, *Cathélineau* et *le général Bonchamp*. Ce ne fut qu'après la mort de Girodet que l'on connut une foule de productions qui jusque là étaient restées ensevelies dans ses portefeuilles; ce ne fut qu'à partir de ce jour que quelques-unes furent mises sous les yeux du public. Nous passons sous silence le plus grand nombre de ces dessins gracieux pour ne mentionner que ceux qui forment un corps d'ouvrage : 54 de ces compositions ornent la traduction d'*Anacréon;* 16 accompagnent *Sapho*, et autant *Les Amours des dieux;* nous n'avons pu voir les dessins qu'il avait faits pour le poëme de *Musée*, après avoir traduit cet ouvrage, ni ceux qu'il avait exécutés pour une édition d'*Ossian*, de même que ceux dont il a emprunté les sujets à *Moschus* et à *Bion*. Mais nous avons admiré les 160 compositions que M. Pannetier, élève de Girodet, a acquises à la vente de cet artiste, et qui se rapportent à l'*Énéide* et aux *Géorgiques* de Virgile; 84 de ces productions ont été reproduites par les élèves de ce maître: ce sont de belles lithographies, exécutées avec amour et enthousiasme. On doit compter aussi au nombre des chefs-d'œuvre de Girodet plusieurs des dessins qu'il composa pour les grandes éditions de Virgile et de Racine imprimées au Louvre par P. Didot. Quant aux œuvres littéraires de Girodet, qui contiennent quelques beaux vers, elles sont renfermées dans deux volumes qui n'ont paru qu'en 1829, par les soins de M. P.-A. Coupin, sous le titre de : *Œuvres posthumes de Girodet-Trioson*. Là, comme dans la peinture, on trouve de bonnes pensées, beaucoup d'esprit et surtout une imagination plus ardente que fertile; mais il y manque les grandes qualités qui sont la simplicité de vue et de jugement, qualités que la science et l'habileté ne sauraient remplacer. THÉNOT.

Revue encyclopédique. — Delécluze, *David et son École*. — *Documents particuliers*.

GIRON (*Francisco*), conquistador espagnol, supplicié en 1551. Fort jeune encore, il partit d'Espagne avec Fernand Cortez pour la conquête du Mexique. Plus tard, mécontent de la part qui lui avait été faite, il suivit les Pizarre et Almagro dans la conquête du Mexique. Après s'être distingué en quelques occasions décisives, il se fixa à Los Reyes, dont il devint l'un des plus riches habitants. Riche et peu jaloux de courir les aventures, il se rallia au pouvoir royal, représenté alors par le vice-roi Nuñez; et lorsque Gonzalve Pizarre leva l'étendard de la révolte, il trama une conspiration contre ce chef et son terrible mestre de camp Carvajal, les exactions et les cruautés de ce dernier atteignant les Espagnols eux-mêmes. Il trouva de nombreux complices. Carvajal eut connaissance de cette conspiration; il revint rapidement sur Los Reyes, et fit arrêter Francisco Giron, Vela Nuñez, neveu du vice-roi, Francisco Rodriguez y Villaldando et douze autres gentilhommes ou notables citoyens. On leur fit souffrir de cruelles tortures, et l'on apprit d'eux, selon Zarate, qu'ils avaient concerté avec Manxarres, un des plus riches propriétaires espagnols des Charcas, de tuer le gouverneur Lorenço d'Aldana, le prevot Pedre Martin et les autres amis et partisans de Gonzalve Pizarre, puis de faire reconnaître dans la province le pouvoir royal de l'Espagne sous la lieutenance du capitaine Diego Centeno. Des aveux obtenus par la torture ne peuvent avoir un grand poids dans l'histoire. Quoi qu'il en soit, les inculpés étaient riches, par conséquent désireux de voir un ordre régulier s'établir à la place d'un nouveau gouvernement qui avait de nombreux partisans à patronner. Carvajal fit d'abord étrangler Giron e Vela Nuñez, fit couper la main droite à Juan Velasquez; les autres restèrent toute leur vie estropiés par suite de leurs souffrances.

Zarate, *Histoire de la Conquête du Pérou*, t. II, chap. XXIV, p. 187

GIRON DE LOYASA (Don *Garcias*), prélat et savant espagnol, né à Talavera, en 1542, mort à Giron, le 22 février 1599. Il était fils de Pedro Giron, membre du conseil de Castille, et de dona Mencia de Carvajal. Il fit ses études philosophiques et théologiques à Alcala. Nommé chanoine à Tolède, il devint archidiacre de Guadalaxara à la retraite de son oncle, Lopez de Carvajal. En 1585, Philippe II l'appela à sa cour comme aumônier et maître de chapelle. Peu de temps après, il lui confia le préceptorat de son fils l'infant don Philppe. En 1596, le cardinal Albert d'Autriche le nomma grand-vicaire de son archevêché de Tolède. En 1598, Garcias Giron obtint le titre d'archevêque du diocèse qu'il gouvernait. On a de lui : *Collectio Conciliorum Hispaniæ*, *cum emendationibus et notis;* Madrid, 1593, in-fol. En tête de cet ouvrage on trouve les traités suivants du même auteur : *Ordo et chronologia Gothorum Regum et Suevorum;—Chronologia Toletanorum Præsulum et conciliorum;— De Primatu ecclesiæ Toletanæ*.

De Thou, *Hist.*, lib. 117. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, p. 814. — Moréri, *Le Grand Dictionnaire historique*.

GIRON. *Voy.* OSSUNA et PENNAFIEL.

GIRONCOURT (*Henri-Antoine* REGNARD DE), magistrat et littérateur français, né à Nancy, le 13 juin 1719, mort à Varengeville, près de Nancy, le 10 janvier 1786. Admis dans la maison professe des jésuites, il enseigna dans les collèges de Nancy, de Pont-à-Mousson et d'Autun. Les désagréments que lui firent éprouver ses supérieurs pour avoir publié, en 1741, une *Ode sur la naissance de l'archiduc Joseph*, depuis empereur d'Autriche, le déterminèrent à quitter la Société de Jésus, à laquelle il n'était encore lié que par des vœux simples. Il étudia alors le droit, exerça la profession d'avocat, d'abord à Nancy, puis à Épinal, et devint conseiller-chevalier d'honneur au bureau des finances de Metz

et Alsace. On a de lui : *Description des fêtes données à mesdames de France, Adélaïde et Victoire, dans la ville d'Épinal;* Nancy, 1761, in-8°; — *Traité historique de l'état des trésoriers de France et généraux des finances, avec les preuves de la supériorité de ces officiers, le tout enrichi de notes;* Nancy, 1776, 2 vol. in-4° (dédié à M. de Miromenil, garde des sceaux). Dom Calmet, qui n'a pas consacré d'article spécial à Gironcourt, le cite pour avoir reçu de lui une notice sur Alphonse de Rambervilliers. Gironcourt a laissé inachevée une *Histoire de Lorraine*, une *Relation de ses voyages dans les Vosges, en* 1750 *et* 1754, et divers extraits des archives de Remiremont et d'Épinal, d'autant plus précieux que ces archives ont été détruites pendant le cours de la révolution. E. REGNARD.

Michel, *Biographie de l'ancienne prov. de Lorraine.* — Brach, *La France littéraire.* — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.*

GIRONCOURT (*Alexis-Léopold* REGNARD DE), magistrat français, fils du précédent, né à Épinal, le 30 octobre 1750, mort à Nancy, le 2 janvier 1824. Il avait succédé à son père dans la charge de conseiller-chevalier d'honneur au bureau des finances de Metz et Alsace, lorsqu'en 1790 il embrassa la profession d'homme de loi. Juge au tribunal de première instance de Cologne après le 18 brumaire, il fut chargé, comme directeur du jury, d'instruire le procès du curé Schæffer, qui avait assassiné deux sœurs avec lesquelles il vivait. Ayant perdu sa place par suite des événements de 1814, Gironcourt reçut le titre de juge honoraire au tribunal de première instance de Metz (29 décembre 1820). Il s'occupait de recherches sur l'histoire de Lorraine. Ses écrits imprimés ont pour titres : *Mémoire sur l'élection à la mairie de Pompey;* Nancy, 1790, in-4°; — *Précis statistique du département de la Meurthe, pour servir d'introduction au Dictionnaire topographique, historique, statistique du même département;* Nancy, an X (1802), in-8° : ce dictionnaire n'a point été publié; — *Interrogatoire préparatoire, acte d'accusation et biographie de l'ex-curé Pierre-Joseph Schæffer, avec son portrait* (en français et en allemand); Cologne, an XII (1804), in-4°. Il mourut sans avoir terminé une *Histoire de Nancy*, et des *Éphémérides lorraines*, dont quelques-unes furent insérées en 1823 dans le *Journal de la Meurthe.*

E. REGNARD.

Michel, *Biographie de l'ancienne Prov. de Lorraine.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.*

GIRONI (L'abbé *Robustiano*), archéologue et bibliographe italien, né le 24 octobre 1769, dans le village de Gorgonzola, près de Milan, mort à Milan, le 1er avril 1838. Après avoir fait ses études au séminaire archiépiscopal, il entra dans l'ordre des Oblates de Saint-Ambroise-et-de-Saint-Charles, où il eut pour collègue l'abbé Maï. Il professa la rhétorique au collége de Gorla jusqu'en 1796, époque où il fut nommé sous-bibliothécaire du collége de Brera. Des publications qui attestaient l'étendue de ses connaissances archéologiques attirèrent sur lui l'attention des divers gouvernements qui se succédèrent dans la Lombardie. Il devint en 1814 directeur de la bibliothèque de Brera. Il eut à remplir un peu plus tard les fonctions délicates de censeur, et reçut le titre de conseiller royal. On a de Gironi : le *Texte* de la *Pinacoteca del palazzo reale delle Scienze e dell' Arti di Milano publicata da Michele Bisi;* Milan, 1812, in-4°; — *Elementi dei Doveri del Uomo, ad uso della seconda classe delle scuole normali del regno d'Italia;* Milan, 1813, in-8°; — *Scelta di Novelle de più eleganti scrittori italiani, ad uso della gioventù;* Milan, 1813, 3 vol. in-8°; — *Le Nozze dei Greci, descritte e publicate in occasione del faustissimo matrimonio di Vassalli e Ricci;* Milan, 1819, in-4°; — *Descrizione del nuovo Sipario dell' imperiale reale Teatro della Scala;* Milan, 1821, in-4°; — *Saggio intorno all' Architettura dei Greci;* Milan, 1821, in-4°; — *Saggio intorno alla Musica dei Greci;* Milan, 1822, in-4°; — *Saggio sul teatro dei Greci;* Milan, 1824, in-4°. Gironi aida Stella et Fusi dans la publication de leur collection des *Classici Italiani*. Il fut aussi chargé de la rédaction de la *Biblioteca Italiana*, où il inséra divers articles estimés, entre autres une *Dissertation sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, d'après le *codex de Advocatis* du treizième siècle; elle a été reproduite en tête de la traduction italienne de l'*Imitation* par Gregory; Paris, 1835, in-18.

Rossi, *Elogio del' Ab. Rob. Gironi.*

* **GIROU DE BUZAREINGUES** (*Louis-François-Charles*), agronome et physiologiste français, né à Saint-Geniez, le 1er mai 1773, mort le 25 juillet 1856. Il servait dans le génie de la marine quand la révolution éclata. Il assista à la prise de la Bastille, et fit comme volontaire la première campagne d'Italie. Mais le mauvais état de sa santé l'empêcha de suivre la carrière militaire, et le fixa à Buzareingues. Dès lors il se livra avec ardeur à la pratique de l'agriculture. Il introduisit dans ses domaines des chevaux arabes, des vaches suisses, des brebis mérinos; il fit construire une bergerie d'un nouveau modèle; il inventa un micromètre, exécuté par Lerebours, qui lui servait à mesurer d'une manière précise la finesse de ses laines; on lui doit des expériences fort utiles et de nouvelles théories sur l'ensemencement des terres, sur le croisement des races et sur l'éducation des chevaux. Pour mieux étudier ces animaux, il avait logé son plus beau cheval dans ses propres appartements; et c'est ce sujet qui lui a fourni les principales observations consignées dans ses écrits sur la physiologie des chevaux. Sa vie devint

encore plus active lorsqu'il eut à élever trois enfants, à l'éducation desquels il voulait présider lui-même. Il se livra alors à l'étude des sciences métaphysiques et des sciences physiologiques, a celle de l'anatomie, de la physique, de la chimie. La réputation dont il jouissait le fit choisir, en 1815, pour porter à Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, l'adresse du département de l'Aveyron. En recevant de ses mains cette adresse, l'empereur lui donna la croix. En 1826, l'Académie des Sciences l'admit au nombre de ses correspondants. Il fit aussi partie des Sociétés d'Agriculture de Paris, de Rodez, de Milhau. Il a fondé le comice agricole de Séverac, et fut pendant plusieurs années membre du conseil général de l'Aveyron. Cet homme laborieux autant que savant a consigné dans un grand nombre d'écrits les résultats de ses expériences.

En voici la liste dans un ordre méthodique : AGRICULTURE : *Essai sur les Mérinos;* Paris, 1812, in-8°; — *Observations sur la carie du blé;* dans *La Feuille villageoise de l'Aveyron*, 1821; — *De l'utilité des théories rurales;* ibid., 1823; — *Mémoire sur les préparations des terres destinées à recevoir les blés d'hiver et sur l'emblavement;* dans les *Annales de l'Agriculture française*, 1828; — *Mémoire sur l'amélioration des moutons, des bœufs et des agneaux;* ibid., 1831; — *Expérience sur l'utilité de semer le blé gros et bien développé;* ibid.; — *Expérience sur le labourage;* ibid.; — *Observations sur la dégradation des pommes de terre;* série de mémoires dans les *Ann. d'Agriculture*, 1836; — *Observations sur les vaches laitières;* ibid.; — *Physiologie Agricole;* Paris, 1849, in-8°; — diverses notices dans les *Annales d'Agriculture*, dans le *Recueil du Comice agricole de Milhau* et dans *Le Propagateur Aveyronais.*

ANATOMIE, PHYSIOLOGIE ANIMALE : *Étude de la Physiologie appliquée aux chevaux;* 1814, in-8°; extrait des *Ann. de l'Agriculture française;* — *Mémoire sur les poids;* extr. de *La Feuille villageoise;* 1821, in-8°; réimpr. à Paris, avec changements, dans le *Répertoire général d'Anatomie*, en 1828, et tiré de nouveau à part, in-4° et in-8°; — *Essai sur la Génération, précédé de considérations sur la vie dans l'organisation des animaux;* dans *La Feuille villageoise*, 1831; — *Expériences authentiques sur la reproduction des animaux domestiques;* ibid.; — une suite à ces Expériences, dans les *Annales des Sciences naturelles*, 1838; — *Mémoire sur la distribution et les rapports des deux Sexes en France;* Paris, 1828, in-8°; — *De la Génération;* Paris, 1828, in-8°; — *Sur les rapports des sexes dans les naissances de l'espèce humaine;* plusieurs mémoires dans la *Revue médicale*, 1836 à 1846; — *Observations sur l'organe de la circonvolution du cerveau et du cervelet;* dans le *Journal de Physiologie* de Magendie, 1828; — *Mémoire sur les altérations des principaux organes cérébraux*, lu à l'Académie des Sciences; dans les *Annales des Sciences natur.*, 1828; — *Mémoire sur le rapport du volume des sexes ou dans le règne animal;* ibid., 1830; — *Sur la distribution naturelle des mariages, des naissances et des décès;* dans la *Revue encyclopédique*, 1835 : ce mémoire était accompagné d'un tableau contenant le relevé mensuel, par département et par sexe, de toutes les naissances de la France pendant dix années, et comprenant un peu plus de dix millions de naissances; ce tableau existe aussi au bureau de statistique du ministère de l'agriculture, auquel il a été communiqué; — *De la Nature des Êtres, essai entomologique;* Rodez, 1840, in-8°; — *Observations sur l'influence de l'état physique du père et de la mère relativement au sexe et à la ressemblance;* sans date, in-8° : M. Dumas, alors un des trois rédacteurs des *Annales des Sciences naturelles*, inséra ces *Observations* dans cet ouvrage périodique, en les appuyant par de savantes considérations qui lui sont propres. Peu de temps après, Laplace, Fourier, Ampère, Cuvier ont confirmé, par leurs recherches, les observations de Girou.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE VÉGÉTALES : *Expériences sur la génération des plantes;* deux mém. dans les *Ann. des Sc. natur.*, 1830 et 1831; — *Mémoire sur le rapport des sexes dans le règne végétal;* ibid., 1831; — Deux *Mémoires sur l'évolution des plantes et sur l'accroissement en grosseur des exogènes;* dans le *Journal de Médecine et de Chirurgie*, 1831; — *Mémoire sur l'évolution des plantes;* dans les *Ann. des Sc. natur.*, 1835; — *Sur l'Ordre de distribution des fibres dans le corps central de la tige;* ibid.; — *Sur l'origine de la formation de l'écorce*, avec planche; ibid., 1834; — *Sur le mouvement et la distribution des fluides dans les plantes;* ibid., 1836; — *Analogie entre les plantes et les animaux;* dans les *Annales d'Agriculture*, 1836; — *Sur l'accroissement en grosseur des exogènes*, avec planches; dans les *Annales des Sciences naturelles*, 1837. —

PHYSIQUE et MÉTÉOROLOGIE : *Manière de déterminer par approximation, à la fin de septembre, le nombre de jours de pluie du mois d'octobre suivant;* dans les *Ann. de l'Agriculture*, 1823, 1837; — *Mémoire sur l'influence météorologique du dép. de l'Aveyron;* dans *La Feuille villageoise*, 1835; — *Mémoire sur les divers états atmosphériques de l'eau;* dans les *Ann. de l'Agriculture*, 1836.

PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION : *Philosophie physiologique, politique et morale;* Paris, 1828, in-8°; — *Essai sur l'enchaînement et les rapports des diverses modifications de la sensibilité;* dans le *Journal de Physiologie* de Magendie, 1831; — *Morale physiologique;* Rodez, 1837, in-8°; — *Marie, ou de l'éducation des filles;* Rodez, 1841, in-12; — *De l'Éducation*

des Garçons; Rodez, 1845, in-12; — *Sur le Mécanisme des Sensations, des Idées et des Sentiments* (avec Louis Girou de Buzareingues, second fils de l'auteur); Paris, 1848, in-8°; — *Précis de Morale;* Paris, 1852, in-12; — plusieurs articles de morale dans le *Bulletin de l'Aveyron* et *Le Ruthénois*.

POLITIQUE, ÉCONOMIE SOCIALE : *Du Recrutement;* Rodez, 1815, in-8°; — *Sur l'Empereur Napoléon et les Bourbons*, 26 mars 1815; Rodez, in-8°; — *Profession de foi politique;* Milhau, 1830; — *De l'Hérédité de la Pairie;* Milhau, 1830, in-8°; — *Du Divorce;* dans le *Journal de l'Aveyron*, 1833; — *De l'utilité d'abolir la peine de mort;* ibid., 1836; — *Projet de constitution française;* 1850, in-8°; — divers articles dans les *Ann. d'Agriculture*, 1836; dans le *Journal de l'Aveyron*, 1836; dans le *Bulletin de l'Aveyron*.

GUYOT DE FÈRE.

Doc. partic.

* GIROU DE BUZAREINGUES (*Louis-Adolphe-Édouard-François*), médecin français, fils du précédent, né à Buzareingues (Aveyron), en 1805. Il étudia la médecine à Montpellier et à Paris, où il fut reçu docteur en 1832. En 1852 il fut nommé membre du corps législatif. On a de lui : *Considérations sur l'anatomie comparée de l'os hyoïde;* dans les *Annales des Sciences naturelles*, 1826; — *Considérations sur les maladies cutanées et sur une nouvelle manière d'employer le goudron dans le traitement du prurigo* (thèse); 1832, in-8°; — *Considérations sur la peau et en particulier sur le derme*, 1840, communiquées à l'Académie des Sciences, et publiées aussi dans la *Revue médicale;* — *Du Traitement des ganglions du poignet par la ponction;* dans le *Journal de Médecine vétérinaire*, 1846; — *Du Traitement de la gonorrhée par la cautérisation;* dans la *Revue médicale;* — *Nouveau moyen pour remédier à l'aplatissement du pied chez le cheval;* dans la *Revue d'Agriculture*, 1851 : ce moyen consiste dans l'application d'une lame de gutta-percha entre le sabot et le fer; — *Quelques mots sur les vaches laitières;* même revue; — *Essai sur le Mécanisme des Sensations, des Idées et des Sentiments;* en collab. avec son père; 1848, in-8°.

G. DE F.

Documents particuliers.

* GIROUST (*Jacques-Charles*), homme politique français, né à Nogent-le-Rotrou, le 14 mai 1749, mort le 29 avril 1836. Il étudia le droit, devint juge dans sa ville natale, et fut envoyé en 1791 à l'Assemblée législative. Il siégea à la Convention, s'attacha au parti des girondins, et se fit remarquer par ses principes modérés. « Mes chers collègues, disait-il, la tribune perd la France; vous y brillez, vous y défendez, avec la seule force du raisonnement, la liberté de votre pays; la majorité de la nation tient à vos principes; vous irez à l'échafaud, et vous ne sauverez pas la patrie. » Dans le procès du roi, il formula ainsi son vote : « Je ne crois prononcer ni comme juré ni comme juge; je n'en ai pas reçu le pouvoir; je me réserve de prononcer la sûreté générale (1). » A la question le jugement sera-t-il soumis à la ratification du peuple réuni dans les assemblées primaires? Pétion, appelé avant lui, avait répondu *oui*, et ce vote, rapporte le *Moniteur*, avait excité quelques murmures dans les tribunes. « Malgré les fanfaronnades de ces Brutus de tribune, s'écria Giroust, je vote pour le *oui*. Quelle peine appliquera-t-on? Louis était sur le trône, continue-t-il, les armées étrangères s'avançaient pour le soutenir, lorsque je ne craignis pas de demander la déchéance; mais alors je votais comme législateur. Je ne puis prononcer aujourd'hui qu'en la même qualité; *je vote pour la réclusion pendant la guerre et le bannissement à la paix.* » A ces votes courageux on reconnaît la franchise de cet homme qui, lorsque la législature de l'époque s'occupait d'une loi sur la liberté de la presse, disait : « Vous cherchez la pierre philosophale; la liberté de la presse a la faculté de faire l'éloge de celui qui est dépositaire de l'autorité. » Giroust ne tarda pas à être compris dans la proscription qui frappa les girondins. Le 9 thermidor le rappela de son exil pour l'envoyer à Brest, qui lui fut désigné comme prison. Au lieu d'une réparation qu'on lui devait, c'était une injustice de plus que l'on commettait à son égard. Giroust, réduit aux plus faibles ressources, réclama une indemnité pour la perte de sa fortune, qu'il évaluait à 10,000 fr. « Je suis trop pauvre, écrivait-il, pour me résigner à cette perte qui m'est particulière. » Le gouvernement ajourna la demande, et ne lui rendit rien. Rappelé à la Convention quelques mois après, il fut envoyé en mission aux armées du nord et de Sambre et Meuse. A son retour, il siégea au Conseil des Cinq-Cents jusqu'au 1er prairial an VI (20 mai 1798). Après le 18 brumaire, il fut appelé à la présidence du tribunal civil de Nogent-le-Rotrou. Ce fut là qu'il passa plus de trente années de sa vie, éloigné de toute ambition.

On a de Giroust : *Extrait de la Lettre de G... (Giroust), représentant du peuple, à ses concitoyens*, lors de l'élection pour le nouveau tiers de l'an V; in-8°; — *De la Procédure simplifiée;* extrait des Observations de Giroust (d'Eure-et-Loir), ex-législateur; Nogent, mars 1806, in-8°; — *Une Erreur ou mille et mille erreurs évitables ou inévitables de mille et mille historiens, écrivains, discoureurs sur des chiliades de notes éparses ou entassées au travers de millions de fiévreux révolutionnaires ou de politiques en convalescence;* Nogent, 1816, in-8°; — *Essai sur l'histoire de La Bourbonnaise de Margon près de Nogent-le-Rotrou, ci-devant le Républicain et capa*

(1) *Moniteur* du 18 janvier 1793.

ravant Nogent-le-Béthune, *alias Enghien-le-Français*, *alias Nogent-le-Rotrou*, *et le grand Nogent près Margon*; octobre 1832, in-8°; — *Le Procès du sieur Pisseau à onze voisins ou contre tous ses voisins fondé sur ce qu'aucun, à peu près, n'a la puissance de se défendre en justice*; Nogent, 1828, in-4°; — *Suite de la reprise de la réclamation adressée au gouvernement français, au temps du serment de haine à la royauté, au déclin du dernier siècle et de la souveraineté du peuple et au temps du serment de fidélité au roi*; sans date; — *De l'Ordre judiciaire*; in-18 (c'est le meilleur de ses ouvrages).

DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

Documents conservés à la Bibliothèque de Chartres. — *Renseignements fournis* par M. Rouillier.

GIROUST (*François*), musicien compositeur français, né à Paris, le 9 avril 1730, mort à Versailles, le 28 avril 1799. Dès l'âge de sept ans, il entra comme enfant de chœur à l'église de Notre-Dame, où il apprit la musique et la composition sous la direction de Goulet, maître de musique de cette cathédrale. Giroust resta à la métropole jusqu'à dix-neuf ans, et en sortit pour aller occuper la maîtrise de Sainte-Croix d'Orléans. En 1768, un prix consistant en une médaille d'or ayant été proposé pour l'auteur qui réussirait le mieux à mettre en musique le psaume *Super flumina Babylonis*, vingt-cinq motets furent envoyés à Dauvergne, alors directeur du *Concert spirituel*. Sur ces vingt-cinq morceaux, trois seulement furent admis au concours et soumis au jugement du public; deux des motets se disputèrent tellement le prix, qu'on décida qu'une seconde médaille serait décernée. Lorsqu'on décacheta le nom des auteurs, il se trouva que les ouvrages couronnés étaient tous deux de Giroust. Le succès du musicien le fit appeler à Paris, en 1769, pour y remplir les fonctions de maître de chapelle des Saints-Innocents, et en 1775 il succéda à l'abbé Gauzargues dans la place de maître de chapelle et de surintendant de la musique du roi. Giroust composa pour cette chapelle un grand nombre de motets, et fit exécuter au concert spirituel plusieurs oratorios, entre autres celui du *Passage de la mer Rouge*. Il a écrit aussi la musique d'un opéra en cinq actes, *Télèphe*, qui n'a pas été représenté. La collection manuscrite des œuvres de Giroust existe dans la bibliothèque du Conservatoire de Paris. Malgré la réputation dont ce compositeur a joui de son temps, sa musique est loin de mériter les éloges qui lui furent prodigués.

Dieudonné DENNE-BARON.

De La Borde, *Essai sur la Musique*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

GIRS (*Gilles* ou *Eggert-Laurent*), chroniqueur suédois, né probablement vers 1580, en Sœdermanland, mort en 1639. Après avoir été précepteur des pages de Gustave-Adolphe, de 1620 à 1622, il fut placé à la chancellerie et aux archives royales, et reçut l'ordre d'écrire l'histoire des Wasa. Il devint en 1635 assesseur à la cour d'appel de Stockholm. Ses ouvrages ont pour titre : *Gustaf I och Eric XIV chrœnicor* (Chroniques de Gustave Ier et de Eric XIV), ouvrage posthume; Stockholm, 1670, in-4°; — *Johan III chroenica* (Chronique de Jean III), publiée avec des remarques historiques par Stjernman; Stockholm, 1745, in-4°. L'éditeur y a inséré des corrections écrites en 1699, par Bergenhjelm, et y a ajouté l'histoire des querelles religieuses. Girs se montre assez partial pour Jean III. Il publia des traductions suédoises d'ouvrages latins, et écrivit des vers en cette dernière langue.

E. BEAUVOIS.

Scheffer, *Suecia litterata*. — Gezelius, *Lexicon œfver namkunnige och lærde svenska Mæn*. — *Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige svenske Mæn*, t. V, p. 158. — Stjernman, *Préf. à l'hist. de Jean III*, et *Bibliotheca Sueo-Gothica*, t. II, p. 849. — Warmholtz, *Bibl. historica Sueo-Gothica*, t. VI.

GIRTANNER (*Christophe*), médecin et publiciste suisse, né à Saint-Gall, le 7 décembre 1760, mort à Gœttingue, le 17 mai 1800. Il étudia la médecine à Gœttingue, et voyagea ensuite en France, en Angleterre et en Écosse. De retour à l'université, il y ouvrit un cours de médecine, et fut bientôt nommé conseiller du prince de Saxe-Cobourg. Son caractère violent et opiniâtre le tint éloigné des établissements publics, auxquels ses talents et ses connaissances auraient pu être utiles. Il écrivit beaucoup sur la révolution française pour la combattre, au point de vue de la nationalité allemande et de la royauté. Ses œuvres politiques ou médicales se font remarquer par un style agréable, facile et brillant; mais ses livres sont souvent inexacts et remplis d'emprunts, de plagiats et d'hypothèses frivoles ou invraisemblables.

Ses principales publications sont : *Abhandlung ueber die venerische Krankheit* (Traité des Maladies vénériennes); Gœttingue, 2 vol., 1788, in-8°; — *Neue chemische Nomenclatur für die Deutsche Sprache* (Nouvelle Nomenclature chimique pour la langue allemande); Gœttingue, 1791, in-8°; — *Historische Nachrichten und politische Betrachtungen ueber die französische Revolution* (Nouvelles historiques et considérations politiques sur la Révolution française); Berlin, 1791-1795, 13 volumes in-8°; — *Anfangsgründe der antiphlogistischen Chemie* (Éléments de Chimie antiphlogistique); Gœttingue, 1795, in-8°; — *Schilderung des häuslichen Lebens, des Charakters und der Regierung Ludwigs des sechszehnten, Königs von Frankreich und Navarra* (Description de la vie privée, du caractère et du gouvernement de Louis XVI, roi de France et de Navarre); 1793, 2 vol. in-8°; — *Politische Annalen* (Annales politiques); Gœttingue, 1794, in-8°, journal; — *Abhandlungen ueber die Krankheiten der Kinder, und ueber die physische Erziehung derselben* (Traité

des Maladies et de l'Éducation physique des Enfants); Gœttingue, 1794, in-8°; — *Lettre au général Dumouriez;* Gœttingue, 1795, in-8°; — *Almanach der Revolution-charaktere für das Jahr* 1796 (Almanach des Caractères de la Révolution pour l'an 1796); Chemnitz, in-8°; — *Ueber das Kantische Princip für die Naturgeschichte; ein Versuch diese Wissenschaft philosophisch zu behandeln* (Sur le principe de Kant adapté à l'histoire naturelle, essai philosophique sur cette science); Gœttingue, 1796, in-8°; — *Ausführliche Darstellung des Brownschen Systems der praktischen Heilkunde; nebst einer vollständigen Literatur und eine Kritik desselben* (Description détaillée du système thérapeutique et pratique de Brown; avec la littérature complète et la critique du sujet); Gœttingue, 1797-1798, in-8°; — *Ausfürliche Darstellung des Darwinischen Systems der praktischen Heilkunde* (Description détaillée du système thérapeutique et pratique de Darwin); Gœttingue, 1799, 2 vol. in-8°.

W. Reymond.

Biographie médicale. — Lutz, *Nekrolog denkwürdiger Schweizer.*

* **Girtin** (*Thomas*), peintre de paysage anglais, né à Londres, en 1773, mort en 1802. Il introduisit le premier et pratiqua avec succès la méthode de peindre sur le papier-carton (*cartridge-paper*). Plusieurs de ses paysages, peints au moyen de ce procédé, furent aussi admirés que des peintures à l'huile. Ses productions principales sont ses *Vues panoramiques* (Panoramic Views) *de Paris et de Londres.* W. R.

* Edward, *Anecdot.* — John Gorton, *General Biographical Dictionary.* — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

Giry (*Louis*), littérateur français, né à Paris, en 1595, mort dans la même ville, en 1665. Il fut d'abord avocat au parlement. Ses plaidoyers, qui révélaient un esprit judicieux et cultivé, son désintéressement et sa probité lui méritèrent la place d'avocat général aux chambres royales d'amortissement et des francs fiefs. Le cardinal Mazarin l'admit aussi dans son conseil particulier, et lui confia plusieurs affaires importantes. Malgré le temps que demandaient ces occupations, Giry trouvait des loisirs pour l'étude des belles-lettres, et réussit à former une bibliothèque considérable. Lié avec les hommes distingués qui chaque semaine se réunissaient chez Conrart, il fut l'un des premiers reçus à l'Académie Française. L. Giry n'a fait que des traductions, sur lesquelles nous trouvons ce jugement dans un manuscrit de la bibliothèque Richelieu (1) : « Personne n'escrit en françois plus purement que luy, ni ne tourne mieux une période. Ses ouvrages publics ne sont que des traductions, où le porte son inclination et où il réussit entre les bons. Il n'est pas assez versé dans les affaires publiques pour s'oser promettre que l'histoire fust bien entre ses mains. Son style est net, mais sans nerfs et sans vivacité dans le peu qu'on a lu de ses compositions propres. » La postérité n'a pas démenti cette appréciation de Chapelain. Voici la liste des ouvrages de Giry : *La Pierre de Touche*, trad. de l'italien Boccalini; Paris, 1624, in-8°; — le dialogue attribué à Tacite *Sur les causes de la corruption de l'éloquence*, traduct.; Paris, 1630, in-4°; — l'*Apologétique* de Tertullien, 1636, in-8°; traduct. édit. pour la cinquième fois en 1646, in-12, Paris; — Les *Harangues* de Symmaque et de saint Ambroise *Sur l'Autel de la Victoire;* Paris, 1639, in-12; — *La Louange d'Hélène* par Isocrate; 1640, in-12; — *De l'Union de l'Église avec l'État;* Paris, 1641, in-8° : trad. de l'ouvr. lat. intitulé : *De Consensu Hierarchiæ et Monarchiæ*... elucubratio Isaiæ Haberti, doctoris Sorbonici; Paris, 1641, in-4°; — *Le Critias de Platon, et l'Apologie de Socrate;* Paris, 1643, in-12; — *L'Histoire sacrée de Sulpice Sévère;* ibid., 1652, in-12; — *Le Dialogue des illustres orateurs* de Cicéron et sa *quatrième Catilinaire;* ibid., 1552, in-12; — *Les Épîtres choisies de saint Augustin;* ibid., 1653-58, 5 vol. in-12; — le traité de Tertullien *Sur la Résurrection de la chair;* 1661, in-12; — les dix premiers livres de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin; Paris, 1665 et 1667, 2 vol. in-8°. La mort empêcha Giry de traduire les douze autres livres.

Louis Lacour.

Pelisson, *Hist. de l'Acad. Franç.*; Paris, 1672, in-12, p. 380-382. — Cl. Raffron, *Vie du P. Giry;* Paris, 1691, in-12, p. 2-4. — Mss de la Bibl. imp.

(1) Parmi les papiers provenant des célèbres frères Sainte-Marthe. Le volume est aujourd'hui coté : Saint Magl. 183; et la pièce porte ce titre : *Liste de quelques gens de lettres françois vivants en 1662, par Chapelain.* C'est un morceau assez curieux.

Giry (*François*), savant hagiographe, fils du précédent, né à Paris, le 15 septembre 1635, mort dans la même ville, le 20 novembre 1688. Il prit l'habit religieux le 19 novembre 1652, au couvent des minimes de Chaillot. Les sciences scolastiques absorbèrent tous ses loisirs, et il sut s'y distinguer assez pour mériter de soutenir une thèse célèbre, dédiée au roi, dans le chapitre général de Marseille en 1667. Il dut au talent qu'il y déploya sa nomination de lecteur en théologie. Il devint plus tard maître des novices, assistant du provincial, enfin provincial. Sur la fin de sa vie, il eut de plus à gouverner l'institut des Maîtresses charitables du Saint-Enfant-Jésus, dont le père Barré, aussi religieux minime, était fondateur. Giry aimait à revêtir les habits usés dont les frères ne voulaient plus, fidèle en cela à sa maxime : *Pauperrimus, nudissimus et indigentissimus evadere contendam.* Après sa mort, l'on trouva dans sa chambre une ceinture de fer rougie de son sang, toute hérissée de pointes et large de quatre doigts. Tant d'austérités et de jeûnes, tant de veilles, dont il consacrait une partie à des travaux littéraires, le conduisirent, jeune encore, au tombeau. On a de lui : *Vies des saints, composées par le P. Si-*

mon Martin, corrigées et augmentées par le P. Giry; Paris, 1682, 2 vol. in-fol.; 4e édit., 1719, Paris, 2 vol. in-fol.; — *Dissertatio chronologica de sententia communi anni natalis et ætatis sancti Francisci de Paula;* Paris, 1680, in-8°; — *Vie de M. Olivier, curé de Saint-Sulpice;* 1687, in-12; — *Vie de Pierre Moreau, de l'ordre des Minimes, fondateur du couvent de Soissons;* Paris, 1687, in-12; — *La Règle du tiers ordre des Minimes, traduite en franc.;* Paris, 1673, in-16; *item*, avec augm., 1683 et 1697, in-12; — *La sainte Enfance de Jésus-Christ;* — *Entretien de Jésus-Christ avec l'âme chrétienne, suivi des Aspirations amoureuses vers Dieu, décrites en vers héroïques;* — *Le Livre des cent points d'humilité,* que la duchesse de Ventadour fit imprimer à ses frais à Moulins et distribuer gratuitement. Claude Raffron a donné dans un vol. in-12, Paris, 1691, *La Vie de François Giry*, avec portrait; un abrégé se trouve au tome II des *Vies des Saints*, éd. 1719 (p. XCIX-CX), parmi les *Vies de quelques grands serviteurs de Dieu.* René Thuillier a aussi écrit un éloge du P. Giry, dans son *Diarium Ordinis Minim.;* Paris, 1709, in-4°, t. II, p. 291.

Louis LACOUR.

Lelong, *Bibl. hist.*

GIRY DE SAINT-CYR (*Odet-Joseph* DE VAUX DE), savant français, né à Bagnols, dans les premières années du dix-huitième siècle, mort à Paris, le 14 janvier 1761. Il fut reçu membre de l'Académie Française le 10 mars 1742, à la place de Melchior, cardinal de Polignac. Au rapport de quelques écrivains, il aurait dû cet honneur non à ses mérites, mais à l'usage où l'on était de l'accorder aux personnes que le monarque chargeait du soin d'instruire les enfants de France. Il avait en effet dirigé l'éducation du dauphin, fils de Louis XV, en qualité de sous-précepteur. Il était aussi conseiller d'État. L'abbé Batteux, son successeur à l'Académie, vante les connaissances de Giry dans les langues grecque et latine; et D'Alembert assure que le dauphin ne cessa de témoigner à son précepteur une estime particulière « daignant appeler son ami celui qui avait été son premier maître ». Tels étaient les titres de cet académicien à l'immortalité.

L. L.

D'Alembert, *Œuvres complètes*, t. IX, p. 417-421. — *Mercure* et *Journ.* de 1742, 1761, etc.

* **GIRY** (*Étienne*), chroniqueur français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On n'a sur sa vie que des renseignements incomplets. Il se trouvait à Sommières lorsque les protestants, commandés par Antoine Dupleix, surprirent cette ville, dans la matinée du 6 novembre 1572; et sans le secours immédiat du capitaine Gremian il aurait été tué. On a de lui une *Histoire*, imprimée à Lyon, vers 1578, des deux siéges que supporta la ville de Sommières aux années 1573 et 1575. Elle se recommande par une rigoureuse exactitude dans le récit et prouve chez l'auteur une certaine instruction, que, du reste, les études juridiques auxquelles il s'était livré dans sa jeunesse annoncent suffisamment. D'Aubois a donné un précis de cette histoire au tom. II de ses *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France;* Paris, 1759, in-4°.

L. L.

D'Aubois, *Pièces fugitives.*

GISBERT (*Jean*), canoniste français, né à Cahors, le 2 janvier 1639, mort le 5 août 1711. Il entra dans la compagnie de Jésus le 2 octobre 1654. Il professa pendant quinze années la rhétorique et la philosophie à Tours. Appelé à Toulouse, durant dix-huit années il y enseigna la théologie. Plus tard il devint provincial du Languedoc. On a de lui : *In Summam sancti Thomæ quæstiones juris et facti theologicæ in collegio Tolosano Societatis Jesu propugnatæ;* 1670, in-fol.; — *Vera Idea Theologiæ cum historia ecclesiastica sociatæ;* Toulouse, 1676, in-12; édition revue et augmentée, 1689, in-12; — *Oratio gratulatoria pro rege incolumi;* Toulouse, 1687, in-8°; — *Dissertationes Academicæ selectæ;* Paris, 1688, in-12; — *Scientia Religionis universa, sive historia ecclesiastica nova methodo sociata, quæstiones juris et facta complectens;* t. Ier, *in serie quæstionum juris;* Paris, 1689, in-8°; — *Scientiæ religionis seu theologiæ christianæ cum historia ecclesiastica sociatæ;* deux parties; la première est intitulée : *Deus in se unus et trinus;* t. II, *in serie quæstionum juris;* Toulouse, 1693, in-8°; — *Concio academica de vigilantia pro custodia religionis, belli præsertim tempore necessaria;* Toulouse, 1693, in-8°; — *Antiprobabilismus, sive tractatus theologicus fidedelem totius probabilismi stateram continens, in quo ex rationibus divinis accurate examinatur seu veritas seu falsitas cujuscunque probabilismi in materia morali;* Paris, 1703, in-4°. « Cet ouvrage, dit Dupin, mérite l'estime du public. L'auteur y donne un grand exemple de l'amour sincère que l'on doit avoir pour la vérité. Il avoue que pour la suivre il a été obligé de se défaire de tous ses préjugés, de tenir pour suspects des raisonnements qui lui avaient paru jusque alors des démonstrations, et de rétracter ses premiers sentiments, après les avoir enseignés pendant vingt années entières. »

Manuscrits du P. Oudin, jésuite. — De Backer, *Écrivains de la Compagnie de Jésus.* — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, t. I, p. 158 et 280. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

GISBERT (Le P. *Blaise*), théologien et philosophe français, né à Cahors, le 21 février 1657, mort à Montpellier, le 27 février 1731. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1672, et professa dans les colléges de sa société la rhétorique et les belles-lettres. Plus tard il se livra avec succès à la prédication. On a de lui : *L'Art d'élever un prince*, dédié au duc de Bourgogne; Paris, 1684, in-4°; réimprimé sous ce titre : *L'Art de former l'esprit et le cœur d'un prince;* Paris, 1688, 2 vol. in-4°; — *La*

Philosophie du Prince, ou la véritable idée de la nouvelle et de l'ancienne philosophie, dédiée au duc de Bourgogne; Paris, 1689, in-8° : selon les rédacteurs du *Journal des Savants*, le P. Galimard serait l'auteur de cet ouvrage; selon d'autres biographes, il n'en serait que l'éditeur; — *Le bon Goût de l'Éloquence chrétienne*; Lyon, 1701 (1), in-12; réimprimé sous le titre de : *L'Éloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique*; Lyon, 1715, in-4°; Amsterdam, 1728, in-12; Paris, 1730, in-12; Lyon, *Bibliothèque des Prédicateurs* du P. Houdry, 1741, in-4°; Louvain, 1763, in-12; Paris, 1766. — *La Rhétorique, ou règles de l'éloquence*; Paris, 1749, in-12. Cet ouvrage a été traduit en italien et en allemand par divers auteurs. Blaise Gisbert a laissé en manuscrit : *Histoire critique de l'art de prêcher chez les Français, depuis les premières années du règne de François Ier jusqu'au règne de Louis XIV*.

Le P. Oudin, dans le *Grand Dictionnaire universel* de Moréri. — Balthasar Gibert, *Jugements des Savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, t. III, p. 410-480 (Paris, 1719-1719, 3 vol. in-12). — *Mémoires de Trévoux*, décembre 1714, p. 2188. — Barbier, *Examen des Dictionnaires*, p. 394. — Augustin et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, 1re série, p. 388-391. — Quérard, *La France littéraire*.

GISCALA (*Jean* DE). *Voy.* JEAN.

GISCON ou **GISGON** (Γίσκων ou Γέσκων). On connaît neuf personnages carthaginois de ce nom; les principaux sont :

GISCON, fils d'Hannon et père d'Hamilcar qui combattit Agathocle, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il se trouvait en exil à l'époque de la grande défaite des Carthaginois sur le fleuve Crimissus, en Sicile, en 339 avant J.-C. D'après Polyen, il avait été banni comme complice des desseins ambitieux de son frère. Il avait sans doute fait preuve de courage et d'habileté, puisque après le désastre du Crimissus les Carthaginois le rappelèrent, et lui confièrent une nouvelle armée de mercenaires pour aller rétablir leurs affaires en Sicile. Giscon parvint à enlever deux corps de mercenaires qui étaient au service de Syracuse; mais il ne put pas empêcher la destruction de Mamercus de Catane et de Hicetas de Leontium, les deux principaux alliés des Carthaginois. Peu après des ambassadeurs envoyés de Carthage conclurent avec Timoléon un traité qui fixa le fleuve Halycus comme limite des deux parties belligérantes, en 338. Après ce traité, il n'est plus question de Giscon.

Plutarque, *Timoléon*, 30-34. — Diodore, XVI, 81, 82. — Justin, XXII, 3, 7.

GISCON, général carthaginois, mort vers 239 avant J.-C. Il commandait la garnison carthaginoise de Lilybée à la fin de la première guerre punique. Après la conclusion de la paix en 241, Hamilcar Barca lui remit le commandement de son armée et lui laissa le soin de la ramener à Carthage. Giscon eut la prudence de la faire passer en Afrique par détachements séparés, en recommandant de payer et de licencier les soldats au fur et mesure de leur arrivée. Le gouvernement carthaginois, au lieu de suivre ce sage conseil, eut le tort d'attendre la réunion de tous les mercenaires, et alors il leur proposa une réduction sur l'arriéré de solde qui leur était dû. Cette demande provoqua parmi les mercenaires un soulèvement général, et amena une guerre civile si sanglante qu'elle a reçu le nom d'inexpiable. Les révoltés, au nombre de vingt mille, occupaient la ville de Tunis, à quelques lieues de Carthage. Giscon, qui pendant son commandement s'était rendu très-populaire parmi eux, leur fut envoyé avec pleins pouvoirs pour satisfaire à toutes leurs demandes. Mais cette concession venait trop tard. Les mercenaires, entraînés par des meneurs dont les deux principaux étaient Spendius et Mathon, formulèrent les demandes les plus déraisonnables; et comme Giscon les rejetait avec vivacité, ils se saisirent des sommes considérables qu'il avait apportées, et le jetèrent lui-même en prison ainsi que tous ses compagnons. Cette captivité dura près de deux ans, jusqu'à ce que les succès d'Hamilcar Barca et l'humanité avec laquelle il traitait les prisonniers firent craindre à Spendius et à Mathon que leurs soldats ne les abandonnassent. Pour se les attacher, ils résolurent de les pousser à un crime qui les fît désespérer à jamais du pardon. Ils tinrent donc une assemblée des insurgés, les alarmèrent par des bruits de trahison, les exaspérèrent par des discours incendiaires, et les amenèrent à voter, sur la proposition du Gaulois Autaritus, le massacre de tous les prisonniers carthaginois. Giscon et ses compagnons de captivité, au nombre de sept cents, furent mis à mort avec de cruels raffinements de torture.

Polybe, I, 66-70, 79-80.

GISCON, orateur qui, après la bataille de Zama, en 202, essaya de détourner le peuple d'accepter la paix proposée par Scipion. Annibal, voyant que tout était perdu et persuadé qu'il était impossible d'obtenir de meilleures conditions, interrompit violemment l'orateur, et le précipita de la tribune. Puis il s'excusa en disant que, vivant dans les camps depuis l'enfance, il avait oublié les usages des assemblées.

Tite-Live, XXX, 37.

GISCON, orateur carthaginois, vivait vers le milieu du deuxième siècle avant J.-C. Il était un des principaux magistrats de Carthage à l'époque des différends qui amenèrent la troisième guerre punique. Les ambassadeurs romains avaient été envoyés à Carthage pour régler les contestations entre les Carthaginois et Massinissa, en 152. Le sénat de Carthage était disposé à se soumettre; mais Giscon, par un discours violent, enflamma tellement les esprits que les députés romains,

(1) Quérard dit 1702.

craignant pour leur vie, se hâtèrent de quitter Carthage.

Tite-Live, *Epit.*, XLVIII.

GISEKE, et non **GIESEKE** (*Nicolas-Thierry*), poëte allemand, né en 1724, à Guenz (Hongrie), mort en 1765. Son vrai nom était *Köseghi*; il fut transformé en celui de Giseke par la prononciation allemande. Après avoir étudié la théologie à Leipzig, il fut pendant cinq ans précepteur; puis il fut nommé successivement ministre, prédicateur de la cour à Quedlimbourg, et enfin surintendant à Sondershausen. Il fait partie du groupe d'écrivains, qui, voyant la littérature allemande s'engager de plus en plus dans l'ornière de l'imitation servile et du mauvais goût, quittèrent les errements de Gottsched et se rapprochèrent de l'école de Bodmer. Klopstock, qui était très-lié avec Giseke, ne lui attribue ni imagination vive ni sentiments passionnés. En effet, les poésies de Giseke sont empreintes d'une douce mélancolie; elles ont du naturel et de la simplicité; la versification en est harmonieuse et coulante. Les principaux sujets de ces poésies sont la religion, l'amour et l'amitié. Il réussit surtout dans les pièces lyriques que les Allemands appellent le *Lied*. Lui-même ne fit jamais de recueil de ses poésies; elles furent publiées au fur et à mesure dans le journal intitulé : *Bremische Beitraege* (Gazette de Brême), qui était l'organe de l'école littéraire à laquelle appartenait Giseke. Ses œuvres furent rassemblées après sa mort, sous le titre de : *Poetische Werke* (Œuvres poétiques); Brunswick, 1767. E. G.

Joerdens, *Lexikon deutscher Dichter und Prosaiker*, t. II et VI.

GISEKE (*Paul-Thierry*), médecin allemand, né à Hambourg, en 1745, mort dans la même ville, en 1796. Après avoir étudié et pris ses grades à Gœttingue; il remplit dans sa patrie la chaire de physique et de poésie ainsi que la place de bibliothécaire du Gymnase. La botanique fut son étude favorite, et il s'y montra l'un des plus grands admirateurs de Linné, qui lui consacra un genre de plantes (*Gisekia*) de la famille des *Portulacées*. Outre plusieurs pièces de vers et mémoires insérés dans les *Adress-comptoir-Nachrichten* de Hambourg, on a de lui les ouvrages suivants : *Abhandlungen und Beobachtungen aus der Arzneygelahrtheit, von einer Gesellschaft von Aerzten in Hamburg* (Mémoires et Observations relatives à la Médecine, par une société de médecins de Hambourg); Hambourg, 1776, in-fol.; anonyme; — *Icones Plantarum, partes, colorem, magnitudinem et habitum earum examussim exhibentes, adjectis nominibus Linnæanis*, fasc. I; Hambourg, 1777, in-4°; — *Memoria Johannis Wunderlich, professoris Hamburgensis*; Hambourg, 1778, in-fol.; — *Monumentum Joannis Schluter, consultis*; Hambourg, 1779, in-fol.; — *Index Linnexanus in Leonhardi Plukenetii Opera Botanica. Accessere variæ in vitam et opera Plukenetii observationes, partim ex ipsius manuscripto. Index Linnæanus in Joh.-Jac. Dillenii Historiam Muscorum, ob similitudinem, additus est*; Hambourg, 1779, in-4°; — *Ad Indicem Linnæanum in Plukenetium addenda et emendanda*; Hambourg, 1780, in-12; — *Caroli a Linne Termini Botanici, classium methodi generalis generumque plantarum characteres compendiosi; recudi curavit primos cum suis definitionibus interpretatione germanica donatos*; Hambourg, 1781, in-8°; — *Memoria Godofredi Schutze, professoris Hamburgensis*; Hambourg, 1784, in-fol.; — *Von der zweck mæssigen Benutzunz des Homburgischen gymnasii, sowohl von Hamburgern als von Fremden* (De la Fréquentation efficace du Gymnase de Hambourg pour les Hambourgeois et pour les étrangers, etc.); Hambourg, 1787, in-4°; — *Theses botanicæ, in usum auditorum scriptæ*; Hambourg, 1790, in-8°; — *Dissertatio solemnis historico-litteraria de meritis Hamburgensium in historiam naturalem*; Hambourg, 1791, in-4°; — *Caroli a Linne Prælectiones in ordines naturales plantarum e proprio et J.-C. Fabricii manuscripto edidit P.-D. Giseke. Accessit uberior palmarum et scitaminum Expositio præter plurium novorum generum reductiones, cum mappa geographico-genealogica affinitatum, ordinum et aliquot fructuum palmarum figuræ*; Hambourg, 1792, in-4°. W. R.

Biographie médicale.

* **GISEKE** (*Robert*), littérateur allemand, né en 1829. Il est l'arrière-petit-fils du poëte Nicolas Giseke. Après des études sur la théologie, la philosophie et l'histoire, il s'est livré à des travaux purement littéraires. Ses principaux ouvrages sont : *Moderne Titanen* (Les Titans modernes), roman publié en 1850; — *Pfarr-Röschen*, roman; — *Johannes Rathenow*, tragédie qui a eu beaucoup de succès. E. G.

Pierer, *Universal-Lexikon.*

* **GISÈLE** ou **GISLA**, princesse carlovingienne, née vers 897. Elle était fille de Charles III, dit *le Simple*, et d'une femme que ce prince avait eue dans sa première jeunesse pour épouse ou pour concubine; l'histoire ne nous apprend rien à son sujet. Gisèle était à peine âgée de quinze ans lorsqu'elle épousa Rollon, qui en avait soixante. Ce chef de pirates normands, déjà maître de Rouen, dont il s'était emparé sous le règne de Charles le Chauve, acquit, par son mariage avec la fille du roi de France, la possession, à titre de fief, de la partie de la Neustrie qui s'étendait depuis la jonction de la rivière d'Epte avec la Seine jusqu'à la mer. Une des conditions de cette alliance fut que Rollon recevrait le baptême, ce à quoi d'ailleurs il était déjà disposé. On ignore l'époque précise de la mort de Gisèle; on

sait seulement que Rollon survécut à sa jeune épouse et que celle-ci ne laissa pas de postérité. C. L.

Dudon, *Chronique*. — Daniel, *Histoire de France*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **GISÈLE**, ou **GISLA**, ou **GILDA**, fille de Charlemagne et d'Hildegarde. Elle naquit en 781. Elle fut du nombre des princesses de la famille impériale dont la conduite déréglée scandalisa Louis le Débonnaire, du vivant même de son père. Aussitôt après la mort de ce dernier, Gisèle se vit reléguer par le nouveau monarque dans le palais des Thermes, avec sa sœur Rotrude. C'est vraisemblablement à tort que quelques écrivains modernes ont cité Gisèle sœur de Louis parmi les récluses de naissance illustre qui prirent jadis le voile dans le monastère de Chelles, dont fut abbesse en ce même temps une autre Gisèle, fille de Pepin le Bref; celle-ci mourut en 810, à Chelles, où Louis le Débonnaire aurait, selon toutes probabilités, fait renfermer sa propre sœur, si elle n'eût précédemment prononcé des vœux dans cette abbaye. Les mœurs licencieuses de Charlemagne et son indulgence excessive pour ses sœurs et pour ses filles ont fait planer d'odieux soupçons sur la nature de la tendresse qu'il leur témoignait, et ces soupçons, qui atteignaient les deux Gisèle, ont pu occasionner quelque confusion dans les souvenirs historiques qui se rattachent à elles. C. L.

Eginhard, *Annales*. — Dulaure, *Histoire de Paris*.

* **GISENIUS** (*Jean*), théologien allemand, né à Dissen, près d'Osnabrück, en 1579, mort en 1659. Il étudia à Lemgo et à Wittemberg, et après avoir professé à Lemgo, il fut appelé à Giessen, en 1615, et passa de là à Strasbourg, où il se fit remarquer par sa bienfaisance pendant la guerre. Il réforma, en 1634, le couvent d'Osnabrück, grâce au zèle qu'il y mit. Il fut fait prisonnier par les catholiques, et remis bientôt en liberté. On a de lui : *Lib. de Vita academica*; Rinteln, 1626, in-4°; — *Repurgatio collegii Rintelnensis*; Rinteln, 1624; — *Bericht in Westphalen und Holstein : Meditationes viæ salutis*; Rinteln, 1629, in-8°; — *Disputationes*, etc. W. R.

Zedler, *Universal-Lexikon*.

* **GISLEBERT**, moine français et poëte latin, né dans le onzième siècle, mort dans la première moitié du douzième siècle. Cet écrivain, qui nous est connu par un seul poëme, a tout à fait échappé aux auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*. Comme on ne peut leur reprocher beaucoup de semblables omissions, il importe d'autant plus de signaler celle-ci. Fabricius a parlé très-sommairement de Gislebert, et cependant la courte notice qu'il lui a consacrée renferme une notable erreur, puisqu'on le fait abbé d'Orval, ordre de Cîteaux, au diocèse de Trèves, tandis qu'il était abbé d'Airvau, ordre de Saint-Augustin, au diocèse de La Rochelle. Le poëme conservé de Gislebert, qui a pour titre *Carmen de Eucharistia*, concerne l'hérésie de Bérenger. Il est désigné par Bernard de Montfaucon (*Bibliotheca Bibliothecarum*, t. I, p. 64) comme se trouvant dans un manuscrit du P. Petau. La Bibliothèque impériale en possède deux copies modernes, l'une dans le paquet 48 du résidu de Saint-Germain, l'autre dans le volume 50 (c) des Blancs-Manteaux. Il a été récemment publié, pour la première fois, dans le tome I du *Bulletin des Comités historiques*, p. 281. B. H.

Gallia christiana, t. II, col. 1387.

* **GISLEBERT**, historien flamand, né à Mons, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Il fut attaché à l'église de Sainte-Waldtrude à Mons et chancelier de Baudoin, comte de Flandre et de Hainaut, mort en 1170. Il écrivit une *Historia a creatione Mundi ad sua usque tempora*; les premières parties de cet ouvrage ont peu de valeur, mais la portion qui embrasse les années 1030 à 1195, rédigée d'après des documents originaux, est d'une haute importance pour l'histoire du Hainaut. Elle a été insérée dans le *Recueil des Historiens de la France*, t. XIII, p. 542-580; il en avait paru une édition à Bruxelles en 1784, in-8°, par les soins de J.-C.-F. de Chasteler. G. B.

Fabricius, *Biblioth. Lat. medii ævi*, t. III, p. 170. — Foppens, *Biblioth. Belgica*, t. I, p. 365. — *Hist. littéraire de la France*, t. XII, p. 226; XV, p. 120; XVII, p. 184.

* **GISLEMAR**, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés au douzième siècle. Il est cité par Mabillon comme auteur d'un livre de *Retractiones* qui est demeuré inédit. G. B.

Histoire littéraire de la France, t. XV, p. 613.

GISMONDI (*Charles-Joseph*), minéralogiste italien, né à Mentone (Monaco), le 4 novembre 1762, mort le 22 novembre 1824. En 1779 il prit l'habit religieux des Piaristes, et acheva ses études à Rome, dans le collége de Nazareno. Les progrès qu'il fit dans la physique et les mathématiques lui valurent, en 1786, la place de professeur au collége de Palerme. Ensuite il fut appelé à Rome, au collége de Nazareno, où l'on voulait former une collection minéralogique. Gismondi, chargé de ce travail, classa les échantillons donnés par l'empereur Joseph II, augmenta la collection et la coordonna. Il fit aussi des cours de minéralogie au collége Clémentin. En 1803, Gismondi trouva sur le mont Laziale une nouvelle substance, qu'il appela *lazialite*, mais qui reçut du minéralogiste Brun Nergaard le nom de *haüyna*, en 1807. Le gouvernement pontifical ayant fondé une chaire de minéralogie au collége de *la Sapienza*, Gismondi fut appelé à l'occuper. Son cabinet s'enrichit d'une précieuse collection de coquilles qu'il découvrit à Monte-Mario. Il s'occupait d'un travail nouveau sur les fossiles lorsqu'une douloureuse infirmité vint l'atteindre. Le roi de Naples lui offrit la chaire de minéralogie à l'université Parthénopéenne; Gismondi l'accepta, dans l'espoir que le climat de Naples contribuerait à sa guérison; mais n'y ayant trouvé aucun soulagement, il revint à Rome, et

reprit sa place, qu'il avait cédée à son élève Carpi.

Gismondi a publié : *Osservazioni sopra alcuni minerali dei contorni di Roma*, notice lue à l'académie *dei Lincei*, en 1816, et insérée dans la *Biblioteca Italiana* : il y parle de trois productions découvertes par lui : 1° des cristaux découverts dans un rocher d'Albano ; 2° d'une substance cristallisée trouvée dans la lave de Capo di Bove, substance appelée par lui *abrazite*, et que le professeur Leonhard de Heidelberg a proposé d'appeler *gismondina;* 3° de la pierre alumineuse de la Toffa, qu'il nomma *aluminite*, et que M. Cordier, considérant ce minéral comme analogue aux pierres du Mont Dore et de Hongrie, désigna sous le nom d'*alunite*, désignation que lui a laissée Haüy, dans la dernière édition de son *Traité de Minéralogie*. L. L—T.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, tom. I, p. 202.

*GISMONDI (*Paolo*), dit *Paolo Perugino*, peintre de l'école romaine, né à Pérouse, travaillait à Rome en 1668. Élève de Pierre de Cortone, il se distingua surtout comme peintre à fresque, et fut reçu membre de l'Académie de Saint-Luc. Un de ses plus importants ouvrages est le plafond de la sacristie de Sainte-Agnès de la place Navone. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

GISOLFE I, duc de Frioul, mort en 611. Son père Grasulfe, neveu d'Alboin, roi des Lombards, avait reçu de ce dernier l'investiture du duché de Frioul; Gisolfe lui succéda, en 590. La pensée d'Alboin, en créant cette principauté, avait été d'opposer une barrière aux invasions des barbares venant du Nord. En effet, bientôt ils attaquèrent le royaume naissant des Lombards. En 611 les Avares firent irruption en Italie; Gisolfe soutint le premier choc de leurs hordes. Il fut tué. Sa femme, Roncilde, aperçut du haut des remparts de Civita di Friuli le khavagan des Avares assiégeant la ville : il lui plut, et elle le trouva à son goût; dès lors elle s'engagea à livrer ses enfants ainsi que la place, pourvu que le chef des ennemis se décidât à l'épouser. Son offre fut acceptée; mais dès que les Avares furent maîtres de la ville, ils empalèrent Roncilde, pour prix de sa trahison. Grimoald, cinquième roi des Lombards, était fils de Gisolfe. E. G.

Paul Diacre, *Hist. Longob.* — *Art de vérifier les dates*, t. V.

GISOLFE I, duc de Bénévent, né vers le milieu du septième siècle, mort vers 703. Il succéda à son frère Grimoald II, vers 690. Par ses conquêtes, les frontières du duché de Bénévent furent considérablement étendues. Gisolfe ne respecta pas même les possessions de l'Église. En 701, il fit une invasion dans la Campanie romaine; il ne cessa ses dévastations qu'après avoir reçu du pape Jean VI des présents considérables.

Borgia, *Memorie di Benevento*, t. I.

GISOLFE II, duc de Bénévent, petit-fils du précédent, né vers le commencement du huitième siècle, mort vers 750. Il était encore en bas âge lorsque le duché de Bénévent lui échut, par la mort de son père, Romoald II. Ses tuteurs cherchèrent à le faire assassiner; mais l'enfant fut mis en sûreté et conduit à la cour de Luitprand, roi des Lombards. Celui-ci nomma un gouverneur provisoire pour administrer le duché pendant la minorité de Gisolfe. Mais une grande partie des Bénéventins, voulant secouer le joug de la domination lombarde, firent choix d'un nouveau duc. De grands troubles s'en suivirent. Ils ne cessèrent qu'en 741, lorsque Luitprand eut réintégré Gisolfe dans l'héritage de ses pères. Le règne de ce dernier n'offre aucun événement remarquable. E. G.

Borgia, *Memorie di Benevento*, t. I.

GISOLFE I, prince de Salerne, né en 929, mort en 978. Il succéda à son père, vers 943. Au milieu des luttes violentes de cette époque, il sut maintenir la paix avec ses voisins. En 959, le pape Jean XII fit alliance avec lui; elle fut conclue à Terracine dans une entrevue solennelle. La suite de Gisolfe était des plus brillantes; elle se distinguait par le luxe et l'élégance qu'on ne rencontrait alors en Europe que dans l'Italie méridionale. Gisolfe était dans les meilleurs termes avec les Sarrasins comme avec les Grecs. Cependant, lorsque l'empereur Othon vint combattre ces derniers, en 967, Gisolfe lui amena des troupes auxiliaires. En 968, il soutint de même contre les Grecs Pandolfe Tête de Fer, prince de Capoue. Mais lorsque ce dernier eut été fait prisonnier par les Grecs, Gisolfe fit cause commune avec ceux-ci contre l'empereur, auquel il résista avec succès. Il avait recueilli à sa cour son cousin Pandolfe, fils d'Aténolfe II, duc de Bénévent, qui avait été chassé de ses États. Pour reconnaître ce bienfait, Pandolfe organisa une conspiration contre Gisolfe, le fit enfermer en 974, et s'empara de la principauté de Salerne. Mais peu de mois après Gisolfe fut délivré par Pandolfe prince de Capoue; n'ayant pas d'enfants, il adopta Pandolfe, second fils de son libérateur. E. G.

Dom Biasi, *Series Principum qui Longobardorum ætate Salerni imperarunt*.

GISOLFE II, prince de Salerne, né vers 1035, mort vers 1092. En 1040 déjà Gaimar, son père, se l'associa au gouvernement; les États de Gaimar comprenaient alors, outre la principauté de Salerne, celle de Capoue, ainsi que la Calabre et la Pouille. En 1052 Gaimar fut assassiné par des conjurés; ses États furent démembrés. Son frère Gui, prince de Sorrente, parvint cependant à assurer à Gisolfe la possession de la principauté de Salerne. Après vingt-cinq ans d'un règne assez insignifiant, il vint à se brouiller avec Robert Guiscard, son beau-frère. En 1077 une lutte s'était engagée entre Robert et le pape Grégoire VII, Gisolfe se ran-

gea du côté de ce dernier. En même temps il commit la maladresse d'accabler d'impôts les habitants d'Amalfi, qui supportaient avec impatience la domination des princes de Salerne. Robert, qui depuis longtemps convoitait cette ville, fit à Gisolfe des représentations sur la manière inhumaine dont il traitait ses sujets. Gisolfe n'ayant pas obtempéré aux sommations de Robert, celui-ci fit la paix avec Richard Ier, prince de Capoue, en lui imposant pour condition de l'aider à conquérir Salerne. Leurs armées réunies s'approchèrent de cette ville; le pape intercéda pour réconcilier les deux beaux-frères. Rien ne put décider Gisolfe à donner satisfaction aux demandes de Robert en faveur des Amalfitains. Les Normands alors firent le siége de Salerne; ils s'en rendirent maîtres. C'est ainsi qu'on comprenait au onzième siècle la question de l'intervention. Gisolfe n'eut que la vie sauve; il se retira auprès du pape. Celui-ci lui fit don d'une terre aux environs de Rome. On a prétendu que de plus le pape nomma Gisolfe gouverneur de la Campagne de Rome; mais aucune charte ne vient à l'appui de ce fait. Gisolfe ne laissa pas d'enfants, il fut le dernier prince de Salerne. E. G.

Guillaume de la Pouille. — *Art de vérifier les dates*, t. XVIII. — Dom Blasi, *Series Principum Salernitanorum*.

GISORS (*Anselme-Marie* FOUQUET, comte DE), littérateur français, né à Paris, en 1767, mort dans l'île de Gorée, en 1827. Il suivit d'abord la carrière militaire. En 1792 il émigra, et entra au service de l'Espagne, où il devint quartier-maître du régiment des gardes wallones. Après le 18 brumaire, il rentra en France; mais il ne fut employé que sous la Restauration, qui l'envoya successivement comme garde du génie à la Guadeloupe et au Sénégal. Il tomba malade sous le climat brûlant de ce dernier pays, et vint se guérir en France. Aussitôt rétabli, il retourna à son poste, et y mourut. On a de lui quelques *poésies* et des *fables*, publiées dans divers écrits périodiques. Ce qui lui mérite une mention particulière, c'est une bonne édition du *Théâtre des Champs*, d'Olivier de Serres, remis en français; Paris, an XI, 4 vol. in-8°.

Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemporaine*.

* **GISORS** (*Alphonse-Henry* DE), architecte français, né à Paris, le 3 septembre 1796. Il étudia l'architecture sous son oncle Guy de Gisors, architecte distingué, lauréat de l'ancienne Académie, reçut en même temps les leçons de Percier, et suivit, de 1819 à 1823, les cours de l'École des Beaux-Arts, où il remporta cette même année, concurremment avec M. Grisart, le second prix d'architecture, sur le programme d'un *hôtel des douanes et de l'octroi*. En 1834, lorsque l'architecte Louis Provost déclina la responsabilité du remaniement du Palais du Luxembourg, M. de Gisors fut appelé à le remplacer. Il a exécuté, depuis cette époque jusque dans ces derniers temps, tous les travaux successivement entrepris pour l'installation de la chambre des pairs, et plus tard pour celle du sénat; l'agrandissement du plan et des constructions primitives, qui nécessita une nouvelle disposition des jardins et des dépendances; l'organisation du musée des artistes vivants; un grand escalier d'honneur (1856), etc. Il préparait en même temps un ouvrage estimé, qui a paru dans ces dernières années, sous le titre de *Palais du Luxembourg*, in-8°, avec 50 fig.

Outre ces travaux, M. de Gisors a encore exécuté : La Clinique de la faculté de Paris (1834); l'Amphithéâtre de l'Observatoire (1840), et l'École Normale (1842), l'une des constructions modernes les plus souvent citées pour l'aménagement et les heureuses dispositions.

Éd. RENAUDIN.

Choix d'Édifices publics. — *Doc. partic.*

GISORS (*Louis-Marie*, comte DE). *Voyez* FOUQUET.

* **GISSEY** (*Henri*), dessinateur français, né Paris, en 1612, mort le 14 février 1673. Il fut choisi par Louis XIV pour dessinateur de son cabinet; il s'intitulait *dessinateur ingénieur pour les divertissements, fêtes et plaisirs du roi*. Il fut reçu à l'Académie royale de Peinture, et montra beaucoup d'esprit d'invention dans les dessins des costumes des seigneurs qui figuraient dans les ballets et dans les fêtes auxquels le jeune monarque prenait tant de goût. Le carrousel de 1662, célèbre par sa magnificence, lui fournit une occasion brillante de déployer ses talents. G. B.

Mariette, *Abbecedario*, t. II, p. 318. — De Chennevières, *Notice sur Gissey*; Paris, 1854, in-8°.

GITIADAS (Γιτιάδας), statuaire et poëte lacédémonien, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Il acheva le temple d'Athéné Poliouchos à Sparte, et l'orna d'ouvrages en bronze qui firent donner au monument le nom de *temple de bronze*, et à la déesse elle-même le surnom de Χαλκοῖκος. Gitiadas fit pour ce temple la statue de la déesse, et d'autres ouvrages en bronze (probablement des bas-reliefs sur les murs) représentant *Les Travaux d'Héraclès; — Les Exploits des Tyndarides; — Héphæstos délivrant sa mère; — Les Nymphes armant Persée pour son expédition contre Méduse; — La Naissance d'Athéné; — Amphithrite et Poseidon*. Gitiadas fut aussi poëte; il composa un hymne en l'honneur d'Athéné, et d'autres chants (ᾄσματα) en dorien. Pausanias, à qui nous devons ces détails, nous apprend de plus que Gitiadas fit encore deux des trois trépieds de bronze d'Amyclées; le troisième était l'ouvrage de Callon d'Égine. Les statues d'*Aphrodite* et d'*Artemis* supportaient les deux trépieds de Gitiadas. Le passage qui contient ces renseignements a été interprété de deux manières opposées, et également fausses. D'un côté on a reculé l'existence de Gitiadas jusqu'à la première guerre de Messénie; de l'autre, on l'a fait vivre

à la fin de la guerre du Péloponnèse. O. Müller et d'autres archéologues contemporains ont rétabli le véritable sens de ce passage, qui doit être ainsi traduit : « Quant aux choses dignes d'être vues à Amyclées, il y a sur une stèle un *pentathle* du nom d'Ænetus........ De celui-ci donc on a la statue et des trépieds de bronze (parmi les autres trépieds plus anciens, il y en a, dit-on, une dixaine du temps de la guerre contre les Messéniens.); sous le premier trépied est une statue d'Aphrodite, et une Artémis sous le second. Les trépieds et ce qu'ils supportent sont l'œuvre de Gitiadas; mais le troisième est de Callon d'Égine; et sous ce trépied est placée la statue de Cora, fille de Déméter. Mais Aristander de Paros et Polyclite d'Argos firent le premier une femme tenant une lyre, c'est-à-dire Sparte, et le second Aphrodite surnommée Amycléenne; mais ces derniers trépieds excèdent les autres en grandeur, et furent dédiés avec les dépouilles d'Ægos-Potamos. » Ces phrases fort embrouillées reviennent à dire qu'il y avait à Amyclées trois sortes de trépieds : 1° ceux qui avaient été faits avec les dépouilles de la première ou de la seconde guerre de Messénie; 2° ceux qui formaient avec la statue d'Ænetus le monument de ce *pentathle* vainqueur à Olympie, monument qui était l'ouvrage de Gitiadas et de Callon; 3° les trépieds faits par Aristander et Polyclite avec les dépouilles d'Ægos-Potamos. Cette explication ne laisserait rien à désirer si dans un autre passage Pausanias ne semblait dire que les trépieds d'Amyclées, qui étaient supportés par les statues d'Aphrodite, Artemis et Cora, furent dédiés par les Lacédémoniens à la fin de la première guerre de Messénie; mais les mots depuis Ἀφροδίτης jusqu'à ἐνταῦθα doivent être des gloses introduites plus tard dans le texte par quelque commentateur qui avait mal compris le passage précédent. Comme preuve que Gitiadas ne vivait pas du temps de la première guerre de Messénie, on peut citer Pausanias lui-même, qui affirme que le *Zeus* de Learchus de Rhegium était le plus ancien ouvrage de bronze à Sparte. Après avoir écarté les difficultés qui naissent des contradictions apparentes ou réelles de Pausanias, on peut admettre que cet écrivain a mentionné Gitiadas à côté de Callon, parce que ces deux artistes étaient contemporains; et comme on sait que Callon vivait vers 516 avant J.-C., il est permis de placer Gitiadas à la même date. On ignore quel fut son maître; mais comme il ne vivait qu'une génération après Dipœnus et Scyllis, il doit avoir appris son art d'un de leurs élèves, peut-être de Théodore de Samos, qui vécut longtemps à Sparte. L. J.

Pausanias, III, 17, 18; IV, 14. — K. O. Müller, *Æginеta*, p. 106. — Thiersch, *Epochen*, p. 146; *Anmerk.*, p. 40. — Hirt, *Amalthea*, vol. I, p. 260, *Geschichte d. Bild. Kunst.*, p. 108. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **GIUDICI** (*Carlo-Maria*), peintre, sculpteur et architecte de l'école milanaise, né à Viggiù, dans la province de Milan, en 1723, mort à Milan, en 1804. A trente ans il alla à Rome, pour améliorer son style par l'étude des œuvres de l'antiquité et des grands maîtres, et, de retour à Milan, il osa le premier, en Lombardie, combattre le mauvais goût dominant; il ouvrit un atelier garni des meilleurs modèles antiques, et ce fut de cette école régénératrice que sortirent Riccardi, Saletta, Velutti, et surtout Andrea Appiani, le plus célèbre peintre moderne de l'Italie du nord. Parmi les ouvrages de sculpture de Giudici on remarque plusieurs bas-reliefs exécutés pour la cathédrale de Milan, *Le Sacrifice de Gédéon; — Adam et Ève chassés du paradis terrestre; — Le Sacrifice d'Abel et sa mort*. On lui doit aussi deux autres bas-reliefs qui décorent la façade du palais Belgiojoso et deux statues du palais Monti. Enfin, on cite encore *Le Rédempteur* et des anges qui ornent dans l'église paroissiale de Pasturo un très-bel autel de marbre dont il avait aussi donné le dessin.

Giudici n'a laissé que peu de peintures dans les édifices publics; je signalerai seulement la voûte de Saint-François de Paule à Milan. Cette fresque, bien qu'estimable sous divers rapports, est cependant inférieure aux tableaux des galeries particulières. Dans ceux-ci les têtes rappellent parfois la grâce du Guide, et on trouve dans les figures une grande pureté de formes.

Giudici a publié une dissertation sur la nécessité pour devenir bon architecte de connaître le dessin de la figure. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

GIULAY. *Voy*. GYULAY.

* **GIULIANELLO** (*Pietro*), peintre de l'école romaine, vivait au quinzième siècle. Bien que n'ayant qu'un talent médiocre, il fut des premiers à faire pressentir l'heureuse révolution qui devait s'accomplir dans l'art au commencement du siècle suivant. Le tableau de *La Samaritaine*, conservé à Rome dans la galerie Borghèse, indique évidemment un progrès vers le style moderne. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

GIULINI (*Georges*), érudit italien, né à Milan, le 16 juillet 1714, mort le 25 décembre 1780. Il était d'une ancienne famille patricienne. Dès son enfance il montra la plus grande aptitude pour l'étude; à dix-sept ans il était déjà docteur en droit. Au lieu de se laisser éblouir par ses succès, il se mit alors à recommencer son éducation intellectuelle sur un plan plus vaste. Philosophie, mathématiques, littérature, toutes les branches des connaissances humaines l'attiraient vivement. Il étudiait à fond la langue grecque, il visitait les archives, apprenait à déchiffrer les chartes du moyen âge, pour connaître dans ses détails l'histoire de sa patrie. Il parvint, sans éprouver d'ennui, à acquérir une somme de connaissances des plus étendues. Les livres ne lui faisaient pas oublier la société; la mu-

sique, la gymnastique, le théâtre, les réunions lui servaient de délassements après ses travaux multiples. Vers 1765 il devint un des principaux membres de l'Académie des *Transformati*; il y fit de nombreuses lectures, les unes purement littéraires, les autres se rapportant aux antiquités de Milan. L'étude des pierres gravées était son occupation favorite; il l'abandonna néanmoins pour consacrer tous ses moments à éclaircir l'histoire embrouillée de la ville de Milan, à partir des temps de Charlemagne. Il continua ses patientes recherches pendant vingt ans; il n'épargna aucune peine pour rassembler des matériaux épars de tous côtés. Il sut encore trouver du temps pour prendre part aux affaires publiques; ses compatriotes le chargèrent de plusieurs hautes fonctions concernant l'administration de la ville de Milan; il s'en acquitta à la satisfaction générale. Pendant ces occupations il continuait à cultiver la musique; ses compositions, agréables et faciles, étaient très-recherchées. Ses ouvrages historiques firent sensation en Italie: une vaste érudition s'y trouve alliée à un jugement critique des plus sûrs. Dès la publication des premiers volumes, Giulini fut reçu membre d'un grand nombre d'académies. Ses compatriotes le nommèrent leur historiographe; l'impératrice Marie-Thérèse lui accorda une pension. Il fut chargé par le gouvernement autrichien de faire le relevé détaillé de toutes les fondations pieuses de la Lombardie. Tout à coup ses travaux furent interrompus, en 1774, par une attaque d'apoplexie, causée par des veilles continuelles. Les médecins lui interdirent toute occupation intellectuelle suivie; il observa pendant quelque temps leurs prescriptions, mais bientôt il revint à ses lectures, à ses recherches. Une grave rechute s'en suivit en 1777. Il perdit entièrement la mémoire des mots; grâce au dévouement de sa femme, il réapprit peu à peu à parler. La musique devint alors son unique consolation. Une troisième attaque amena sa mort. Ses principaux ouvrages sont: *Di Giulia Drusilla, figliuola di Germanico*; Milan, 1756; dans la *Collectio Mediolanensis* d'Agnelli: cette dissertation se rattache à une inscription mutilée restituée par Giulini; — *Sopra l'Anfiteatro di Milano*; Milan, 1757; dans le même recueil; — *Memorie spettanti alla storia, al governo ed alla descrizione della città e della campagna di Milano ne' secoli bassi*; Milan, 9 vol. in-4°, 1760-1775. Cet ouvrage contient bien plus que le titre ne l'indique; c'est une collection d'une masse de matériaux sur l'histoire du Milanais au moyen âge; — *Continuazione delle Memorie spettanti alla storia della città di Milano*; Milan, 3 vol. in-4°. L'ouvrage s'arrête à l'an 1447. — Giulini a laissé beaucoup d'ouvrages inédits, tels que des dissertations sur les gemmes antiques, sur des inscriptions, plusieurs tragédies, des poésies latines, etc. E. G.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. XIII.

GIUNTA. *Voy.* JUNTE.

* GIUNTA *de Pise*, peintre de l'école florentine, vivait de 1210 à 1240. Le P. Angeli, dans son histoire de la basilique d'Assise, parle en ces termes de ce maître primitif: *Juncta Pisanus, ruditer a Græcis instructus, primus ex Italis artem apprehendit circa annum salutis MCCX*. C'est en effet dans les peintures à fresque de la basilique d'Assise qu'il faut chercher les premiers essais de l'école florentine dus au pinceau de Giunta. Ces fresques furent exécutées dans l'église supérieure de Saint-François, vers l'an 1230, sur l'ordre de Fr. Élie de Cortone, général de l'ordre des Mineurs conventuels, et, si l'on en croit Vasari, Giunta fut aidé dans son travail par plusieurs artistes grecs. Il en reste encore quelques parties assez bien conservées sur la voûte et sur les chapiteaux, telles que la *Chute de Simon le Magicien*; — *L'Assomption*; — et *Le Crucifiement*, composition considérable pour le temps et recommandable non-seulement par la richesse des détails, mais encore par une sorte de grandeur dans les idées. A Pise, dans l'église de San-Ranieri, Morrona a découvert un *Christ*, également à fresque, qui porte l'inscription: *Juncta Pisanus me fecit*. On connaît aussi de cet ancien maître quelques peintures sur bois; à l'église des Anges d'Assise, un *Christ*, peint sur une croix de bois aux extrémités du bras de laquelle se voient la Vierge et deux autres demi-figures, est également signé: *Juncta Pisanus Juntini me fecit*. Le *Christ* vénéré dans l'oratoire de Sainte-Catherine de Sienne, et qui, suivant la tradition, aurait stigmatisé la sainte, est de Giunta; enfin, on lui attribue un *prophète Élie*, conservé dans la sacristie des Capucins de Rome.

Avec les qualités qui distinguent Giunta, nul doute que s'il eût pu, comme Nicolas de Pise, connaître quelque chef-d'œuvre de l'art antique de la Grèce, il n'eût été pour la peinture ce que celui-ci fut pour la sculpture, ce que Buschetto fut pour l'architecture, et n'eût peut-être ravi à Cimabue la gloire qui lui était réservée; mais, sans autre guide que les ouvrages des maîtres byzantins, il ne put secouer entièrement leur influence, et ceux de ses ouvrages que nous possédons suffisent pour faire connaître la faiblesse du coloris et l'imperfection de dessin de cet artiste, qui était pourtant le premier de son époque. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — D'Agincourt, *Histoire de l'Art par les monuments*. — Morrona, *Pisa illustrata*. — P. Angeli, *Storia del Duomo d'Orvieto*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

* GIUNTALOCCHI ou GIUNTALOCCHIO (*Domenico*), architecte et peintre de l'école florentine, né à Prato, en 1520, mort dans les dernières années du seizième siècle. Dans l'un et l'autre art, il eut pour maître Niccolò Soggi. Il se distingua surtout dans les portraits, qu'il faisait non-seulement ressemblants, mais encore

pleins d'esprit et de vie. Ce talent et ses connaissances en architecture civile et militaire lui valurent la protection de Don Ferrante de Gonzague, vice-roi de Sicile, dont il devint le peintre et l'architecte. Il passa avec lui à Milan, où il eut la direction des nouvelles fortifications de la ville. Après la mort de son bienfaiteur, Giuntalocchi revint dans sa patrie, et y termina ses jours, dans un âge avancé, léguant à ses concitoyens un fonds de 10,000 écus dont le produit devait être consacré à entretenir plusieurs jeunes gens à l'université de Pise. Quelques auteurs donnent à cet artiste les noms de *Giunti* ou de *Giuntalodi*. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

GIUNTINI (*Francesco*) (en latin *Junctinus* et quelquefois en vieux français *Junctin*), théologien et astronome toscan, né à Florence, le 7 mars 1522, mort à Lyon, en 1590. Il entra très-jeune encore dans l'ordre des Carmes, et y reçut la prêtrise. Le 18 novembre 1554, il obtint le doctorat en théologie. Après avoir rempli diverses charges dans son ordre, il devint provincial. Des contrariétés, peu de foi, et beaucoup d'ambition, le décidèrent à passer en France, où il embrassa la religion réformée. Les mêmes sentiments le firent abjurer de nouveau à Lyon. Rentré dans le catholicisme, il se fit prêteur sur gages, et amassa ainsi, dit-on, 60,000 écus, dont on ne trouva nulle trace après sa mort. Sa vie ne fut qu'un long scandale. On a de lui : *Tractatus judicandi revolutiones nativitatum*; Lyon, 1570, in-8°; — *Speculum Astrologiæ*; Lyon, 2 vol. in-fol.; — *Commentaria in Sphæram Joannis Sacro-Bosco accuratissima* (avec Élie Vinet); Lyon, 1578, in-8°.

Jérôme de La Lande, *Bibliographie astronomique*, 97, 105, 111.

GIUSSANO (*Giovanni-Pietro*), en latin *Clussianus*, écrivain ecclésiastique italien, né à Milan, en 1553, mort près de Monza, vers 1623. Il étudia d'abord la médecine, puis, dégoûté du monde, il entra dans la congrégation des Oblats de Saint-Ambroise. Saint Charles Borromée lui confia l'administration d'une partie du diocèse de Milan. Après la mort de saint Charles, il se retira dans une campagne près de Monza, où il finit ses jours, dans une pieuse retraite. On a de lui : *Delle siete Chiese di Milano*; Milan, 1593, in-12; — *Della Penitenza*; Milan, 1593, in-4°; — *Vita e Miracoli delle SS. sorelle vergini Liberata e Faustina*; Côme, 1597, in-4°; — *Istoria evangelica*; Venise, 1601, in-4°; — *Instruzione alli sacerdoti Curati*; Milan, 1603, in-8°; — *Vita di Filippo Archinto*; Côme, 1611, in-4°; — *Vita de san Carlo Borromeo*; Rome, 1610, in-4°, souvent réimprimée; — *Panegyrico per san Carlo*; Milan, 1615, in-4°; — *Vita del santo Giovane e del monaco Dositeo*; Milan, 1626, in-8°.

Argelati, *Bibliotheca Mediolanensis*, t. I, p. 690.

* **GIUSTI** (*Antonio*), peintre de l'école florentine, né en 1624, mort en 1705. Élève de Cesare Dandini, il avait déjà peint quelques tableaux d'histoire et de bons portraits, quand, désespérant peut-être de l'emporter sur ses rivaux, il renonça à la figure pour s'adonner au paysage et aux animaux, genres dans lesquels il ne réussit pas moins, y mettant autant de force que de vérité. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **GIUSTI** (*Felice*), peintre de l'école florentine, né à Pistoja, mort à Bologne, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il étudia à Bologne, sous Giuseppe Crespi, et peignit des *marines*, des *cascades* et des *paysages* accompagnés de figures assez médiocres. On voit de lui une lunette peinte à fresque dans le cloître de San-Francesco de Pistoja.

Il eut un fils nommé *Giuseppe*, qui, emporté par la passion du jeu, négligea l'étude et ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité. E. B—N.

Tolomei, *Guida di Pistoja*.

* **GIUSTI** (*Jacopo*), peintre de l'école florentine, frère du précédent, né à Pistoja, vivait vers 1750. Il étudia à Bologne, sous Giuseppe Crespi, et surpassa son frère dans la peinture de *paysage* et de *marine*.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*.

* **GIUSTI** (*Gregorio*), peintre de l'école florentine, né à Pistoja, en 1732. On ignore l'époque de sa mort. Après avoir étudié le dessin, sous Giacinto Giusti, prêtre qui pendant de longues années enseigna cet art dans les écoles publiques de Pistoja, Gregorio partit en 1749 pour Rome, où il se mit sous la direction de Seblonca. Après la mort du maître napolitain, il entra dans l'atelier de Pompeo Batoni, où, en 1756, il exécuta plusieurs tableaux pour l'église Saint-Vital. Tout annonçait que cet artiste aurait réussi dans la peinture d'histoire ; mais, contraint par le besoin, il dut se mettre entièrement au service des PP. jésuites directeurs du musée Kircher, qui l'employèrent à dessiner ou à peindre en miniature les objets les plus intéressants de cette collection. E. B—N.

Tolomei, *Guida di Pistoja*.

* **GIUSTI-AMMIANI** (*Giovanni-Battista*), dit le *Francesino*, peintre de l'école de Sienne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il est auteur de quelques lunettes dans la cathédrale de Sienne, d'une *madone* dans l'église Saint-Jean-Baptiste, enfin de deux compositions, dont la principale est *Saint Michel devant l'empereur Trajan*, dans l'église de San-Michele-di-Dentro. E. B—N.

Meucci, *Siena*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

* **GIUSTI** (*Joseph*), poëte satirique italien, né en 1809, à Monsuannano, près de Pescia, mort à Florence, en 1850. Pour obéir à son père, il

se fit recevoir docteur en droit à l'université de Pise; mais la jurisprudence ne pouvait plaire à son esprit exalté, porté à la mélancolie. La pratique l'en dégoûta complétement. Un amour malheureux augmenta sa misanthropie, à laquelle sa santé délabrée le rendait déjà enclin. Il se mit à vivre dans une retraite absolue, n'ayant de relations qu'avec quelques amis de choix, tels que Manzoni, d'Azeglio, et surtout Capponi. La mort de l'empereur François Ier (1835) lui inspira sa première satire. De nombreuses copies la répandirent dans le public, qui fut frappé de la nouveauté de ces mâles accents. Le nom de l'auteur resta inconnu. D'autres satires, flétrissant surtout les turpitudes politiques, suivirent bientôt. Les principes de Giusti sont ceux du libéralisme modéré; il n'a pas plus épargné les utopistes et les *italianissimes* que les réactionnaires. On s'arrachait les copies manuscrites de ces poëmes, dont l'auteur continuait à se cacher. Après l'avénement de Pie IX, Giusti devint un peu moins acerbe. En 1848 il fut nommé député à la chambre des députés de la Toscane. Il vit tomber avec douleur le ministère de son ami Capponi; les excès de la populace ranimèrent son indignation. Il fut persécuté comme réactionnaire, ce qui hâta sa mort. Giusti occupe une des premières places parmi les poëtes modernes de l'Italie, pour l'originalité de l'inspiration et la force des pensées; mais il n'a pas assez pris soin de donner un cachet particulier à son style, quelquefois vulgaire. Il excelle surtout dans les pièces où il se sert du dialecte toscan, si piquant et si incisif. Ses appréciations sont souvent empreintes de partialité. On a de lui : *Versi*; Bastia, 1845; édition complète, Florence, 1852. Cette dernière édition comprend en tout 87 satires; la plupart des exemplaires furent détruits par ordre du gouvernement; — *Discorso su Parini*; Florence, 1846. E. G.

Conversations-Lexikon. — Gustave Planche, *Revue des Deux-Mondes*, 1850.

GIUSTINIANI ou, mais inexactement, **JUSTINIANI**, nom d'une famille patricienne d'Italie, et qui se rendit, par ses diverses branches, illustre à Venise, d'où elle paraît originaire, puis à Gênes, à Naples, en Corse et même en Grèce. Les principaux membres de cette maison sont, par ordre chronologique :

GIUSTINIANI (*Leonardo*), poëte italien, né à Venise, vers 1388, mort dans la même ville, le 10 novembre 1446. Il appartenait à une des plus nobles familles de sa patrie, et était frère du patriarche de Venise, honoré sous le titre de saint Laurent Justinien. Il fit ses études à Vérone, sous Guarino, et sa philosophie à Padoue. Devenu sénateur, il se fit remarquer par son habileté dans les affaires et son éloquence dans les discussions. En 1443, il fut élu procureur de Saint-Marc, mais une cécité presque instantanée le força à résigner ses fonctions, et le conduisit au tombeau. On a de lui : *Oratio habita in funere Caroli Zeni*, imprimée dans les *Orationes* de son fils Bernardo; dans la *Collectio Scriptorum* des PP. Durand et Martenne, t. III, p. 743; dans les *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori, t. XVIII, p. 373; — *Vite di Cinna e di Lucullus*, trad. du grec de Plutarque; — *Canzoni e Strambotti d'amore*; Venise, 1482 et 1486; — *Devotissime e santissime Laude*; Vicence, 1475, in-4°.

Philelphe, *Epistolæ*, l. I, p. 8. — Haymen, *Bibliotheca Italiana*. — Crescembini, *Storia della Volgar Poesia*, t. III, p. 267. — Agostini, *Notizie istorico-critiche, intorno alla Vita e le Opere degli Scrittori Veneziani*; Venise, 1752.

GIUSTINIANI (*Bernardo*), historien vénitien, fils du précédent, né à Venise, le 6 janvier 1408, mort dans sa patrie, le 10 mars 1489. Il étudia sous Guarino de Vérone, Georges de Trébizonde et François Philelphe. Il fut admis au sénat dès l'âge de dix-neuf ans, et commença, malgré sa jeunesse, à exercer d'importantes fonctions publiques. En 1451 il fut chargé de haranguer l'empereur Frédéric III, lors de son passage sur les terres de la république. En 1453 il remplit le même rôle à l'égard de Ferdinand Ier, roi de Naples. Il alla ensuite en ambassade à Paris, et le roi Louis XI le fit chevalier. Le sénat vénitien lui confia successivement des missions près les papes Pie II, Paul II et Sixte IV. Vers 1485 il fut appelé au conseil des Dix. Il avait été élu procurateur de Saint-Marc en 1474. On a de lui : *Oratio habita apud Sixtum Quartum, pont. max.*; Rome, 1471, in-fol.; — *De Origine urbis Venetiarum rebusque ab ipsa gestis Historia*; Venise, 1492, in-fol.; trad. en italien par Luigi Domenichi, Venise, 1545, 1608, in-8°. Cet ouvrage, qui traite de l'ancienne histoire de Venise depuis son origine jusqu'à la fin du huitième siècle, doit être considéré, selon le savant Foscarini, comme le premier essai d'un travail bien conçu sur l'histoire vénitienne; — *Orationes* et *Epistolæ*; Venise, 1492, in-fol. E. G.

Antonio Stella, *Vita di Bernardo Giustiniani*; Venise, 1608, in-8°. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, t. III. — Guastini, *De Familia Justiniana*.

GIUSTINIANI *de Chio* (*Leonardo*), prélat italien, d'origine génoise, vivait en 1463. Il était archevêque de Mitylène lorsque cette île fut prise par les Turcs. On a de lui une lettre au sujet de la prise de Constantinople : elle est adressée au pape Nicolas V, sous ce titre : *De Urbis Constantinopolitanæ jactura et captivitate*; Nuremberg, 1543, in-4°. Elle est reproduite dans les *Annales de Bzovius*; — *Tractatus apologeticus de vera Nobilitate*, publié en 1657, à Avellino, in-4°, par Mich. Giustiniani, précédé d'une biographie de l'auteur. E. G.

Agostino Schiaffino, *Hist. Eccles. Genuens.* t. III. — Soprani, *Script. della Liguria*. — Échard, *De Script. Ord. Dominic.*

* **GIUSTINIANI** (*Orso*), amiral vénitien, mort à Modon, en 1563. Il s'était distingué par une grande capacité et de nombreux exploits,

lorsqu'en 1463, à la reprise des hostilités entre les Vénitiens et le sultan Mahomet II, il fut chargé d'opérer dans l'archipel grec. Giustiniani, à la tête d'une belle flotte, vint par deux fois attaquer Mitylène (ancienne *Lesbos*), mais il fut obligé chaque fois de lever le siége. Après une perte de cinq mille soldats, il ramena les débris de son armée à Modon, et y mourut, de chagrin. A. DE L.

Sabellico, lib. III, dec. III. — Andrea Navigiero, *Storia Veneziana*.

GIUSTINIANI DI MONIGLIA (*F. Paolo*), prélat et commentateur italien, né à Gênes, en 1444, mort à Bude, en 1502. Il était fils de Pietro Pellegro Giustiniani, qui avait été ambassadeur près le duc de Milan. Dès l'âge de dix-neuf ans, Paolo Giustiniani entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Quelques années plus tard il se fit recevoir docteur en théologie et fut élu prieur du couvent de Saint-Dominique à Gênes. En 1484 il était régent des études de son ordre à Pérouse, lorsque, après la mort de Sixte IV, les Génois furent expulsés des États de l'Église. Giustiniani se retira dans sa patrie, et s'y livra avec succès à la prédication. En 1486 il fut élu provincial de Lombardie, et en 1489 Innocent VIII le choisit pour maître du sacré Palais. Ce souverain pontife lui confia plusieurs missions importantes, et en 1494 le nomma inquisiteur général de toutes les possessions génoises. En 1498 Alexandre VI le créa commissaire apostolique, et le chargea d'examiner avec le gouverneur de Rome les procès d'un grand nombre de chrétiens accusés d'hérésie. Paolo Giustiniani se fit remarquer par la sévérité de ses jugements. Il fut l'un des juges qui (septembre 1498) condamnèrent Pierre d'Aranda, évêque de Calahorra et majordome du pape, à la dégradation et à une prison perpétuelle, comme coupable de judaïsme et d'autres erreurs. Le zèle de Giustiniani fut récompensé par l'évêché de Scio et une légation en Hongrie. Il a écrit divers commentaires ou des notes pleines d'érudition sur presque tous les livres de la Bible. Ces commentaires ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Le P. Touron, *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. III, p. 646. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 3. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

GIUSTINIANI (*Augustin*), orientaliste italien de l'ordre des frères Prêcheurs, né à Gênes, en 1470, périt en 1536, dans une tempête, en se rendant de Gênes en Corse. Il entra dès l'âge de quatorze ans au couvent des Dominicains de Sainte-Marie-del-Castello, à Gênes. Avec l'autorisation du doge et de l'archevêque de Gênes, ils l'en firent arracher, et l'envoyèrent à Valence en Aragon. Le jeune homme, s'y étant livré avec trop d'ardeur aux plaisirs, contracta une grave maladie. Cet accident lui inspira la résolution d'exécuter son ancien projet. Il se rendit à Pavie, y prit l'habit de dominicain, en 1488, et à cette occasion changea son prénom de *Pantaléon* en celui d'*Augustin*. L'étude du grec, de l'arabe, de l'hébreu et du chaldéen l'absorba à tel point qu'il négligea celle de la théologie et de la philosophie, et ne remplit que tièdement ses devoirs de prédicateur et de confesseur. Parmi les savants avec qui il était lié, il suffit de citer Pic de La Mirandole. Il enseigna dans plusieurs écoles dirigées par des membres de son ordre; mais en 1514 il se fit décharger de ses fonctions de professeur, pour s'occuper exclusivement de l'édition d'une Bible polyglotte. Par la protection de son parent, le cardinal Bandinelli Saoli, il fut nommé évêque de Nebbio en Corse. Ayant accepté cette charge, il assista en 1516-1517 au concile de Latran, et combattit quelques articles du concordat entre François Ier et Léon X. Lorsque le cardinal fut tombé dans la disgrâce, l'évêque de Nebbio se retira auprès de Boniface Ferrier, évêque d'Ivrée. François Ier, qui était alors maître de la patrie de Giustiniani, et qui avait entendu louer sa science, l'invita à passer dans son royaume. Ce dernier se rendit d'autant plus facilement à cet appel que les revenus de son diocèse suffisaient à peine à le faire vivre. Le roi lui assigna une pension de 300 écus, et le nomma professeur d'hébreu à l'université de Paris. Giustiniani est le premier qui y ait enseigné cette langue. Il resta cinq ans en France; mais durant cet intervalle il fit un voyage dans les Pays-Bas et en Angleterre, où il se mit en relation avec Érasme et Thomas Morus. Rappelé dans son diocèse par quelques affaires, il y résida assez assidûment jusqu'à l'époque de sa mort. Il avait légué à la ville de Gênes une bibliothèque choisie, se composant de plus de mille volumes manuscrits ou imprimés. On a de lui : *Precatio pietatis plena ad Deum omnipotentem composita ex duobus et septuaginta nominibus divinis ebraicis et latinis cum interprete commentariolo*; Venise, 1513, in-8°; — *Æneæ Platonici, græci christianissimi, De immortalitate animarum deque corporum resurrectione aureus libellus, cui titulus est Theophrastus*; édit. de Venise, 1513, in-4°; — *Liber Job, super hebraicæ veritati restitutus*, accompagné de la Vulgate et d'une traduction latine par Giustiniani; Paris, 1516 ou 1520, in-4°; — *Psalterium hebræum, græcum, arabicum et chaldaicum*; Paris, 1516, in-fol., présentant en regard sur huit colonnes le texte hébreu, une traduction latine de l'éditeur, la Vulgate, la traduction des Septante, la version arabe en caractères maugrebins, la paraphrase chaldaïque en caractères hébreux, la traduction latine de cette dernière, enfin des scolies. Giustiniani le fit imprimer à ses frais. Des 2,000 exemplaires qui sortirent des presses, 50 furent tirés sur vélin et distribués aux souverains chrétiens et infidèles de l'Europe et de l'Asie. Mais comme il ne se vendit pas même 500 exemplaires de ce psautier, Giustiniani abandonna le projet d'éditer

le Nouveau Testament, qui était prêt pour l'impression; ce psautier polyglotte est le premier qui ait été édité; il est antérieur d'un an à celui du cardinal Ximenès; — *Chalcidicii, viri clarissimi, luculenta Timæi Platonis traductio et ejusdem argutissima explanatio;* Paris, 1520, in-fol. C'est la première édition qui ait paru de cet ouvrage; — *Præbi Mossæi Ægyptii Dux seu director dubitantium aut perplexorum*, édition revue; 1520, in-fol. C'est un traité de Moïse Maïmonide, dont M. S. Munk a donné une nouvelle édition et une traduction, sous le titre de *Le Guide des Égarés*, t. I; Paris, 1856, in-8°; — *Victoria Porcheti adversus impios Hebræos;* Paris, 1520, in-fol.; — *Castigatissimi annali con la loro copiosa tavola della eccelsa e illustrissima Republica di Genoua, da fideli e approbati scrittori;* Gênes, 1537, in-fol. Cet ouvrage parut après la mort de l'auteur; il est écrit d'un style rustique, et ne mérite que peu de confiance pour les temps anciens, mais il devient plus digne de foi à mesure qu'on se rapproche du siècle où il fut composé. Giustiniani avait édité à Paris plusieurs autres ouvrages, dont on ignore les titres. Il laissa en manuscrit une description géographique de la Corse, qui est, dit-on, conservée au Vatican, et il traduisit en langue vulgaire plusieurs traités à l'usage des habitants de son diocèse.

Giustiniani, *Annales*, l. V. — Lelong, *Dissertat. sur les Bibles polyglottes*, p. 22 et 319. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II, p. 244, 408. — Quétif et Échard, *Scriptor. Ord. Prædicat.*, t. II, p. 96, et plus de 15 autres sources citées par ces auteurs. — Jove, *Élog.*, p. 278. — Bayle, *Dictionnaire*.

GIUSTINIANI (*Lorenzo*), théologien italien, vivait en 1515. Il appartenait à l'ordre des Chartreux. On connaît de lui : *Hortus Deliciarum;* Milan, 1515, in-4°.

Petreius, *Bibliotheca Carth.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

GIUSTINIANI (*Giovanni*), poète candiote, d'origine italienne, né à Candie, vers 1513, mort en Italie, vers 1556. Les malheurs de la guerre avaient ruiné sa famille. Il fit néanmoins de bonnes études, visita l'Espagne, la France, et vint se fixer dans sa mère patrie. Quoiqu'il fût d'une des premières maisons d'Italie, quoiqu'il fût l'ami des premiers savants de son époque : d'Alamanni, de Paul Jove, de Manuce, de Louis Vives, etc., il mourut presque de misère et encore jeune. Ses principaux ouvrages sont des traductions des auteurs anciens, parmi lesquelles on cite : *L'Andrienne* et *l'Eunuque* de Térence; trad. en vers *sdruccioli* (1); Venise, 1544, in-8°; — le huitième livre de l'*Énéide*, trad. en vers *sciolti* (2) et dédié à François Ier de France; Venise, 1542, in-8°; — la harangue de Cicéron *Contre Verrès;* Padoue, 1549, in-8°; — *Epistolæ familiares scholasticæ sive morales; declamator. de D. Nicolao, supremo pontifice, sermo;* Bâle, 1555, in-16; — des Commentaires sur les *Canzoni* de Pétrarque; — traduction d'Horace inédite et quelques *comédies*.

(1) Vers dont l'accent est suivi de deux syllabes brèves.
(2) Vers libres.

Tiraboschi, *Stor. della Lett.*

GIUSTINIANI (*Vicenzo*), prélat et théologien grec, d'origine italienne, né à Scio, le 28 août 1519, mort le 28 octobre 1582. Il prit l'habit de dominicain dans sa patrie, et vint ensuite à Gênes faire ses études. Le général de son ordre, Esteban Usodimare, l'eut en affection, et l'emmena à Rome. Il lui conféra des emplois fort importants; Justiniani répondit à sa confiance; et lorsque son protecteur mourut, il fut élu général, le 28 mai 1558. Après un voyage d'inspection en France, Justiniani se rendit au concile de Trente, où il assista pendant les années 1562 et 1563. Il y soutint avec vigueur la cause des ordres réguliers. Il visita ensuite l'Espagne, revint, en 1566, à Rome, et fut chargé par Pie V de traiter avec Philippe II d'affaires secrètes. Il était à Madrid lorsque, le 17 mai 1570, il reçut la barrette. De retour à Rome, le souverain pontife le nomma préfet de la congrégation de l'*Index* et de *Val-Ombreuse*, vice-protecteur de l'ordre de Saint-Dominique, et abbé de Saint-Cyr de Gênes. Il eut aussi à remplir plusieurs missions diplomatiques. On a de lui : plusieurs *Epistolæ encyclicæ ad ordinem*. Ces lettres, adressées aux religieux dominicains pour les exhorter à la régularité, se trouvent dans tous les recueils des règlements de cet ordre; — *Regula Sancti Augustini et Constitutiones ordinis Prædicatorum;* Rome, 1566, in-8°; — *Index librorum prohibitorum* (*ab ipso, cum cardinali Sirleto curatus*); — *Acta* (*ejus*) *legationis in Hispaniam*, restés dans les archives du Vatican. C'est à tort que quelques biographes lui ont attribué *Commentaria in logicam*, et *Thesaurus theses impugnaturis aut propugnaturis utilis;* ces ouvrages appartiennent à un autre Vicente Justiniani, prêtre espagnol, qui les publia après 1599.

Le P. Touron, *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. IV, p. 527. — Échard, *Ordinis Prædicatorum Scriptores.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

* **GIUSTINIANI** (*Angelo*), prélat italien, né à Chio, en 1520, mort le 22 février 1596. Entré de bonne heure dans l'ordre des Franciscains, il se rendit en Italie, muni des manuscrits les plus précieux. Il enseigna la théologie à Padoue et à Gênes. Le cardinal de Ferrare l'emmena avec lui en France. Giustiniani prit part au colloque de Poissy, puis il fut nommé grand-aumônier du duc de Savoie et évêque de Genève. Il assista au concile de Trente. Le pape Pie IV lui confia une négociation importante à traiter avec le roi de France; Giustiniani s'en acquitta heureusement. En 1578 il dut résigner son évêché, par suite d'un violent accès de goutte. On a de lui : *Commentarii in quædam capita sancti Johannis;* — *Sermones.* E. G.

Oldoini, *Athenæum Ligusticum.* — *Gallia christiana.*

GIUSTINIANI (*Orsatto*), poète vénitien, né en 1538, mort dans sa ville natale, en 1603. Par sa naissance, sa fortune et son goût pour les belles-lettres, il occupait un rang distingué à Venise. Il se fit remarquer par un beau trait d'amour filial : sa mère étant atteinte d'une maladie contagieuse et abandonnée des médecins, seul il resta à la soigner, et l'opéra d'un bubon qu'elle avait sous le sein; mais il était trop tard, son dévouement fut inutile : il ne put sauver la malade. On a de lui : une traduction en vers de l'*Edipo tiranno* de Sophocle; Venise, 1585, in-4°. Giustiniani a aussi publié un recueil de *Rime;* Venise, 1600, in-8°. Au jugement de Tiraboschi, Giustiniani, quoique imitateur de Pétrarque, doit être considéré comme le dernier représentant de l'école du bon goût; il était exempt de l'affectation si en vogue à cette époque parmi les poëtes de l'Italie. E. G.

Tiraboschi, *Storia della Lett. Ital*, t. VII, p. II. — Paitoni, *Bibl. degli Volgarizzatori*, part. II.

GIUSTINIANI (*Benedetto*), théologien génois, né à Gênes, en 1550, mort à Rome, en 1622. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et enseigna successivement la théologie à Toulouse, à Messine et à Rome. En 1596 il accompagna le cardinal Thomas de Vio Cajetan. A son retour, vers 1602, il fut nommé directeur du collége de la Pénitencerie, et conserva cette position jusqu'à sa mort. On a de lui : *Commentarii de Scriptura Sancta;* 3 vol. in-fol.

Soprani, *Scrittori Liguri*. — Grillo, *Elogi di Liguri illustrissimi* (1846), t. II.

GIUSTINIANI (*Geronimo*), helléniste et poëte génois, né à Gênes, en 1560. Il était de l'Académie des Argonautes de Mantoue. Sa vie s'écoula paisiblement dans la culture des belles-lettres. On a de lui : *Jephté*, tragédie; Parme, 1583, in-8°; — *Alceste*, trad. d'Euripide; Gênes, 1599, in-8°; — *Œdipe il Re*, trad. du même; 1610, in-12; — *Œdipe à Colonne*, trad. du même; 1611, in-12; — *Ajaxe furioso;* Venise, 1603, in-12; — *Christo in Passione*, tragédie; 1611, in-12.

Zedler, *Universal-Lexikon*.

GIUSTINIANI (*Pietro*), historien vénitien, vivait en 1576. Il était membre du sénat. Sa vie est peu remarquable : on a de lui : *Historia Rerum Venetarum, ab urbe condita*, 1421 à 1575; Venise, 1576; Strasbourg, 1610, 1611, in-fol. Cette dernière édition est augmentée de deux morceaux de Pietro Giustiniani : *De Gestis Petri Mocenigi* et *De Bello Venetorum cum Carolo VIII*. Cette chronique a été réimprimée dans le tome XXI des *Scriptores Rerum Ital.* Elle n'est d'aucune valeur en ce qui concerne les temps anciens; mais elle peut être consultée avec fruit pour le récit des principaux événements du seizième siècle. L'histoire de Pietro Giustiniani a été traduite en italien par Giuseppe Dondi dall' Orologio. E. G.

Tiraboschi, *Storia della Lett. Ital.*, t. VII, p. II. — Michael Giustiniani, *Historia Liguriae*.

GIUSTINIANI (*Pompeio*), général et historien italien, né à 1569, en Corse, mort en 1616. Entré très-jeune au service espagnol, il parvint bientôt au grade de colonel. Envoyé dans les Pays-Bas, il y apprit l'art de la guerre sous Alexandre Farnèse et le marquis de Spinola. Au siége d'Anvers il fut blessé au bras, et dut subir l'amputation : on lui adapta un bras mécanique en fer, et il fut depuis lors surnommé *Bras de Fer.* Après avoir ensuite commandé quelque temps en Frise, il se rendit à Venise; le sénat de cette ville le chargea d'abord de la défense de l'île de Crète, puis il l'envoya dans le Frioul, pour arrêter la marche des Autrichiens. Il fut tué dans une reconnaissance. Les Vénitiens lui firent élever une statue. Giustiniani avait laissé en italien une relation des événements de la guerre de Flandre, dont il avait été témoin. Cet ouvrage fut traduit en latin par Gamburini. Cette traduction parut sous le titre de *Bellum Belgicum;* Anvers, 1609, in-4°; Cologne, 1611; Venise, 1612, in-8°; Milan, 1615, in-12. E. G.

Oldoini, *Athenæum Ligusticum*. — Soprani, *Scrittori Liguri*.

GIUSTINIANI (*Fabien*), prélat et théologien italien, né à Lerma (diocèse de Gênes), en 1578, mort à Ajaccio, le 3 janvier 1627. Son père avait changé son nom primitif de Taranchetti en celui de Giustiniani, après avoir été adopté par la famille de Giustiniani, pour ne pas avoir voulu prendre part à la conspiration de Luigi Fieschi. En 1597, le jeune Giustiniani entra dans la congrégation de Saint-Philippe de Neri; ses supérieurs le chargèrent de prendre soin de la riche bibliothèque de Sainte-Marie de Vallicella. Il y puisa un goût décidé pour l'étude. En 1616, il fut nommé évêque d'Ajaccio. On a de lui : *Index universalis materiarum Biblicarum;* Rome, 1612, in-fol. Cet ouvrage, rédigé avec impartialité, contient beaucoup d'erreurs bibliographiques; — *Constitutioni ecclesiastiche per il buon governo del clero e popolo della diocesi d'Aiaccio;* Viterbe, 1620, in-4°; — *Tobias explanatus;* Rome, 1622, in-fol. E. G.

Nicéron, *Mém. pour servir à l'hist des hommes illustres*, t. XXXVIII. — Ughelli, *Ital. sacra*, t. III. — Mich. Giustiniani, *Gli Scrittori Liguri*.

GIUSTINIANI (*Orazio*), cardinal et théologien italien, né à Gênes, vers la fin du seizième siècle, mort à Rome, en 1649. Il était de la branche de la famille Giustiniani, à laquelle appartenait l'île de Chio. Ayant étudié la théologie à Rome, il entra, à l'âge de vingt-cinq ans, dans la congrégation de prêtres de Saint-Philippe de Neri. Quoique fort pauvre, sa capacité le fit parvenir rapidement aux fonctions supérieures de son ordre. Urbain VIII le nomma premier bibliothécaire à la bibliothèque du Vatican. Il fut chargé d'une négociation avec le patriarche de Constantinople, et s'en acquitta à la satisfaction du pape, qui le récompensa, en le nommant évêque de Montalto, en 1640. Giustiniani termina heureusement un différend qui avait longtemps

divisé les évêques de Montalto et les habitants de cette ville. En 1645, Innocent X le nomma à l'évêché de Nocera; l'année suivante il fut promu à la dignité de cardinal au titre de Saint-Onuphre. Le pape le choisit peu après pour son grand-pénitencier. Giustiniani redevint enfin premier bibliothécaire de la bibliothèque du Vatican. On a de lui une *Histoire des Conciles de Florence*; Rome, 1638, in-fol. : beaucoup de pièces inédites sont recueillies dans cet ouvrage. Il a encore écrit : *Confessio fidei pro Orientalibus*; — *De Sacramentis Græcorum*. E. G.

Ughelli, *Italia sacra*, t. I et II.

GIUSTINIANI (*Michele*), historien et bibliographe italien, né à Gênes, le 10 avril 1612, mort vers 1680. Destiné dès sa première jeunesse à l'état ecclésiastique, il étudia assidûment la théologie; ensuite il se rendit à Rome, pour suivre les cours de droit. Son cousin Decio Giustiniani, évêque d'Aleria (Corse), le nomma son grand-vicaire. Après la mort de son cousin, Giustiniani n'accepta aucune des fonctions dont on voulut l'honorer. Il se rendit à Rome, où il consacra tous ses loisirs aux lettres. Ses principaux ouvrages sont : *Constitutioni Giustiniane ecclesiastiche, istruttive e precettive*; Avellino, 1658, in-4°. Ce recueil contient les règlements publiés par les prélats de la famille Giustiniani; — *La Scio sacra del rito latino*; ibid., 1658, in-4°; — *De' Vescovi e de' Governatori di Tivoli*, imprimé à la suite de l'*Histoire* de cette ville par Fr. Marzi; Rome, 1665, in-4°; — *Gli Scrittori Liguri, parte prima*; Rome, 1667, in-4° : la seconde partie n'a pas été publiée; — *Lettere memorabili*; Rome, 1675, 3 vol. in-12. Giustiniani a laissé quarante-quatre ouvrages en manuscrit. Toppi en donne la liste dans la Bibliothèque napolitaine; la majeure partie de ces ouvrages a trait à l'histoire des familles nobles de la Ligurie. E. G.

Oldoini, *Athenæum Ligusticum*. — Soprani, *Scrittori Liguri*. — Litta, *Familles nobles de l'Ital.*

GIUSTINIANI (*Marcantonio*), cent-huitième doge de Venise, mort le 24 mars 1688. Il fut élu le 25 janvier 1684, à la mort de Luigi Contareno. La même année, il se ligua avec l'empereur Léopold, le pape Innocent XI, la Pologne et plusieurs princes allemands contre le sultan Mahomet IV; Francesco Morosini fut chargé du commandement de l'armée vénitienne. On trouvera à ce nom les détails des opérations, qui donnèrent aux Vénitiens l'île de Sainte-Maure, le Péloponnèse et une grande partie de la Dalmatie. Giustiniani mourut au milieu des triomphes de sa patrie; l'illustre Francesco Morosini lui succéda. A. de L.

Vettor Sandi, *Storia civile Veneziana*, lib. XII, c. IV. — Muratori, *Storia d'Ital.* — J. L., *Histoire des Conquêtes des Vénitiens depuis 1684 jusqu'à présent* (1688). — Daru, *Histoire de Venise*, t. V, p. 106 à 112.

GIUSTINIANI (*Bernardo*) vivait en 1692. Il prit encore jeune l'habit monastique, devint abbé et grand-croix de l'ordre impérial de Saint-Georges. On a de lui : *Historie cronologiche dell' Origine degl' Ordini Militari*; Venise, 1692, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé à Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8°. Il est surtout curieux par les costumes et le détail des cérémonies, qu'il reproduit très-fidèlement.

Istoria generale della Monarchia Spagnuola; in-4°. — *Biografia universale* (édit. de Venise).

* GIUSTINIANI (*Laurent*), bibliographe italien, né en 1761, mort en 1824. La carrière des armes l'attira d'abord; il se distingua à l'école militaire de Naples. Mais, sur les instances de sa mère, il abandonna ses rêves de gloire, et se mit à étudier avec ardeur la jurisprudence. Pendant quelque temps il pratiqua comme avocat. Tout à coup il quitta le barreau, pour se consacrer exclusivement aux lettres. En 1803 il fut nommé bibliothécaire à la bibliothèque royale de Naples, pour compléter les catalogues de Baffi; ses travaux consciencieux furent récompensés en 1815, par sa nomination comme premier bibliothécaire. Bientôt après on le choisit pour professer la diplomatique à l'université de Naples. Les connaissances de Giustiniani étaient des plus étendues. Ses principaux ouvrages sont : *Memorie istoriche degli Scrittori Legali del Regno di Napoli*; Naples, 3 vol. in-4°, 1787 : selon Savigny, cet ouvrage est fait avec soin, mais il pèche par l'absence de critique. — *La Bibliotheca storica e topografica del Regno di Napoli*; Naples, 1793, in-4°; — *Saggio storico-critico sulla tipografia del Regno di Napoli*; Naples, 1793, in-4°; édition augmentée en 1822; — *Le Memorie storico-critiche della real Bibliotheca Borbonica di Napoli*; Naples, 1818, in-8°; — *Dizionario geografico-ragionato del regno di Napoli*; Naples, 1797-1816, 13 vol. in-8°. Enfin, il a publié beaucoup de mémoires concernant plusieurs points des antiquités de Naples. E. G.

Biografia degli Uomini illustri del Regno di Napoli, t. XIII.

GIUSTINIANI (*Laurent*). *Voy.* Laurent-Justinien (Saint).

GIVRE. *Voy.* Le Givre.

GIVRI. *Voy.* Avaux (*Jean-Antoine* de Mesmes).

* GIVRY (*Anne* d'Anglure de), célèbre capitaine français, né vers 1560, de René d'Anglure, seigneur de Givry, et de Jeanne Chabot, mort au mois de juillet 1594. Henri IV le comptait au nombre de ses plus fidèles partisans, et lui dut, au dire de L'Estoile, ses premiers succès contre la Ligue. Par ordre de ce roi, Givry occupait, au printemps de 1590, quelques-unes des hauteurs environnant Paris, et de là surveillait les faubourgs. Cependant il laissait parvenir aux assiégés des rafraîchissements et des vivres, et invitait secrètement le chef des troupes royales à montrer la même facilité. L'ambition n'avait point part à cette inconséquence de conduite. C'était générosité naturelle ou politesse et galanterie « à

l'intention des grandes dames qui se trouvaient dans la capitale ». Au mois de novembre, une nuit, il surprit Corbeil, « et en moins d'une heure enleva les trophées du duc de Parme et une bonne partie de la gloire de l'Hespagnol ». C'était Henri IV qui lui avait fait tenter l'entreprise en lui écrivant que « Castillon fut repris avec quatre échelles ». Givry se porta ensuite sur Lagny, et s'en rendit maître. Les ligueurs désiraient fort le gagner à leur cause, et le cardinal Gaétan, dans une entrevue avec le maréchal de Biron, qu'avait accompagné Givry, mit tout en œuvre, flatteries et promesses, pour le détacher du parti royaliste. Voyant ses efforts inutiles, il l'engagea du moins à demander grâce au pape pour sa conduite antérieure, et lui offrit en sa qualité de légat d'agréer ses repentirs. Mais Givry se débarrassa de nouveau du trop généreux confesseur par une saillie que de Thou nous a plaisamment racontée. Au mois de février 1592, les armées réunies de Mayenne et du duc de Parme vinrent « battre avec furie » la ville de Neufchâtel, que défendait Givry avec quatre cents cuirassiers et huit cents hommes de pied. Après un essai de résistance, il se vit contraint d'entrer en composition, et quitta la place, non sans avoir assuré le salut des siens. Il se distinguait au siége de Laon (juillet 1594) lorsqu'il fut emporté par un coup d'arquebuse dans une tranchée où il faisait une aventureuse reconnaissance. Tallemant des Réaux prétend que, désespérant de toucher le cœur de mademoiselle de Guise, depuis princesse de Conti, qu'il aimait, il cherchait la mort. S'il faut en croire un autre bruit qui courait Paris, on aurait prédit à Givry, peu de mois avant son trépas, qu'il périrait « devant l'an ; et cela se pouvoit entendre devant *l'année* ou devant la ville de *Laon* », dit encore Tallemant. Quoi qu'il en soit, sa mort excita les plus vifs regrets.

Plusieurs traits de la vie privée de Givry forment avec les mœurs désolantes de l'époque un honorable contraste. Une dame qu'il aima dans sa jeunesse, et dont il se savait aimé, lui dit, un jour qu'il la pressait de s'abandonner à ses désirs : « Prenez pitié de mon angoisse : je crains de vous perdre si je résiste, et si je me donne je mourrai de déplaisir. » Ému des pleurs qu'il voyait couler, Givry n'insista plus, et jura que désormais il l'aimerait comme une sœur. (*Tallemant.*)

Dans l'année 1595, Givry avait épousé Marguerite Hurault, fille du chancelier de Chiverny, qu'il laissa enceinte d'un fils, mort en bas âge. Une amitié profonde les unissait, et l'on dut prendre les précautions les plus minutieuses pour annoncer à la jeune femme le coup qui la frappait. — Jean Passerat lui écrivit une épître assez bizarre (1) : *Consolation à madame de Givry;* Paris, 1594, Robert Estienne, in-12. Gilles Durant, Passerat, spirituels collaborateurs de la *Satire Menippée*, Richelet, du Peyrat et d'autres hommes célèbres ont signé les pièces du recueil intitulé : *Tombeau de feu monsieur de Givry, dédié à madame de Givry;* Paris, 1594, in-12. Citons en outre : *Oraison funèbre d'Anne d'Anglure*, par François Dinet, 1594, in-8°, et *Œnæi Anglurii cognomento Givrii, nobilissimi fortissimique equitis, Elogium;* Papirio. Le château d'Anglure, situé en Champagne, à trois lieues de Sezanne, est encore debout et bien conservé. Louis LACOUR.

L'Estoile, coll. Petitot, 1re série, XLVI, p. 54, 106, 220; XLVII, p. 69. — *Mémoires* du chancel. de Chiverny, ibid., XXXVI, p. 154, 188, 206, 231. — Palma Cayet, *Chron. noven.*, ibid., XL, p. 134 ; XLI, p. 40. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. Paulin, Paris, 1854, in-8°, vol. I, p. 86, et dans l'*Hist. de Mme de Conti.* — D'Aubigné, *Hist. univ.*, l. IV, ch. IV. — De Thou, *Hist. univ.* (Londres, 1734, in-4°), XI, p. 140, 141, 188, 201 ; XII, 287-288.

* **GISE** (*Frédéric-Auguste*, baron DE), homme d'État allemand, né en 1783. Il fit ses études sous les deux célèbres publicistes Kluber et Kock. En 1807 il entra au service de la Bavière comme attaché d'ambassade à Paris. Il avança rapidement; après avoir pris part au congrès de Vienne, il fut nommé ambassadeur d'abord auprès de la cour des Pays-Bas, puis auprès de celle de Russie. Au milieu de ces occupations, il sut encore trouver le temps de suivre avec attention les progrès des sciences et de l'industrie. En 1830, l'Académie des Sciences de Munich se l'associa comme membre honoraire. Le roi Louis de Bavière l'appela en 1832, au ministère des affaires étrangères. Quoique protestant, Gise sut se maintenir sans bassesse, par le simple effet de sa droiture naturelle, dans la confiance d'un roi ardent propagateur du catholicisme. Les trois principaux événements qui ont marqué dans sa carrière ministérielle sont l'établissement du roi Othon sur le trône de la Grèce, l'extension du Zollverein allemand, et le projet d'introduction d'une monnaie commune pour toute l'Allemagne. Depuis 1846, M. de Gise est rentré dans la vie privée. E. G.

Conversations-Lexikon der Gegenwart.

GJŒRANSON ou **GŒRANSAN** (*Jean*), érudit suédois, né en 1712, dans la paroisse de Gilberga (diocèse de Carlstad), mort le 29 août 1769. Fils d'un paysan et destiné à l'agriculture, il ne se mit qu'assez tard aux études classiques. Après avoir reçu les leçons du pasteur de son village, il se rendit, en 1740, à l'université de Lund, prit en 1745 le grade de maître en philosophie, et fut nommé, en 1747, pasteur de Gilberga, où il devint *prost* (pasteur de canton), en 1764. Ses connaissances en antiquités le firent considérer des habitants du voisinage

(1) « Ce qui est passé n'est plus, lui dit-il. Qui a beu a beu. Ne reveillons point le chat qui dort ; ne cherchons point de troux en nos robes ; et puisque la tristesse est du tout contraire à nostre repos, ne souffrons point qu'elle couche avec nous. Dès qu'un homme a passé le pas, c'en est fait : on ne gaigne rien à se tourmenter. Serait-ce pas une pure bêtise à un homme s'il se faschoit de quoy la rivière coule ? »

comme un homme surnaturel. Leurs descendants racontent encore de lui une foule d'anecdotes. On lui attribua le don de prophétie et celui des miracles. Au reste, Gjœranson fait preuve d'un manque de critique qui cadre fort bien avec cette crédulité; il fait remonter à Jupiter l'origine des rois de Suède, et il prétend que l'*Edda* fut écrite au temps de Moïse. Ces puériles hypothèses ne jouissaient pourtant plus d'autant de faveur qu'au siècle précédent : les savants scandinaves avaient commencé à les dédaigner. On a de lui : *Dissertatio de genealogia regum Sueoniæ;* Upsal, 1746, in-4°; — *Is Atlinga, det ær de forna Gœtars, hær uti Svea Rike, Bokstæfver och Salighetslæra,* 2200 *för Chr.* (Les Atlantides, c'est-à-dire les anciens Goths de Suède, leurs lettres et leurs idées sur le bonheur, en 2200 avant J.-Ch.); Stockholm, 1737, in-4°; — *Louisa Ulricas Langfædgar eller Fœrfæder* (Les ancêtres de la reine Louise-Ulrique); Stockholm, 1748, in-8°; — *Svea Rikes konungars historia och Ættartal* (Histoire et Généalogie des rois de Suède, de 2200 avant J.-Ch., jusqu'en 1749); Stockholm, 1749; — *Bautil, det ær alle Svea och Gœtha Prikens Stenar* (Pierres du royaume de Suède et de Gothie); Stockholm, 1750, in-fol. Ce recueil de dessins, représentant 1173 monuments runiques,[1] a encore du prix. L'auteur l'aurait fait exécuter sur un plus vaste plan, si les subsides que les états du royaume lui avaient accordés à cet effet eussent été plus régulièrement payés. Il donna aussi le texte et la traduction suédoise de deux parties de l'Edda, d'après un manuscrit d'Upsal, qui diffère beaucoup des autres.

Biogr. Lexicon afver namnkunnige Svenska Mæn., t. V, p. 369. — Warmholtz, *Bibl. historica Sueo-Gothica.*

GJŒRWELL (*Charles-Christopherson*), littérateur et journaliste suédois, né le 10 février 1731, à Landskrona, mort le 26 août 1811. Il commença ses études à Abo (Finlande), visita ensuite les universités de Lund et de Greifswald, et il exécuta, en 1750, un voyage en France, en Hollande et en Danemark. A son retour, il fut nommé bibliothécaire à la bibliothèque royale de Stockholm. Le peuple suédois avait subi un profond changement dans ses goûts et dans sa manière de voir. La manie d'imiter la littérature française s'était introduite à la cour, qui donnait le ton à la partie éclairée de la société. Gjœrwell ne se joignit pas au mouvement; comme il persista à employer des formes vieillies, son style parut suranné, et ses jugements critiques perdirent leur autorité auprès de la nouvelle génération. C'est ce qui explique pourquoi Gustave III, dont il était pourtant l'adulateur le plus zélé, ne lui décerna aucune récompense, aucun honneur. Gjœrwell était membre de l'Académie de Littérature scandinave de Copenhague et fondateur de la *Société d'Éducation* (Uppfostrings Sælskapet), qui publiait un journal et des ouvrages. Le principal mérite de ce littérateur, c'est d'avoir introduit en Suède le journal critique et littéraire. Pendant toute sa longue carrière, il fut presque toujours à la tête d'un ou de plusieurs journaux littéraires, historiques ou politiques. Le *Svenska Mercurius* (Mercure Suédois), commencé en 1755 et discontinué en 1789, est celui qui a eu le plus de durée, quoiqu'il ait été quatre fois interrompu. Les autres journaux, au nombre de plus de vingt, ne vécurent que peu de temps, trois ans au plus. Gjœrwell a aussi publié des recueils de pièces historiques : *Fœrrad* (Magazin); Stockholm, 1759-1760, 3 vol.; — *Historiska Fœrradet* (Le Magazin historique); 1762; — *Samlaren* (Le Collectionneur); 1773-1777, 9 vol.; — *Historiska Extracter* (Extraits historiques); 1791-1794, 4 vol.; — *Svenska Archivum* (Archives suédoises); 1790-1793, 2 vol., etc.; ses propres écrits se rapportent à la biographie, comme *Biographia Sueo-Gothica;* 1768; à l'histoire, comme *Svea Rikes Krœnika* (Chronique du royaume de Suède), pour 1761, 1762, 1768 à 1771 et 1771, et à la bibliographie. Il a été l'éditeur de plusieurs ouvrages et notamment des *Voyages* de son ami Bjœrnstahl, et d'une partie de la *Bibliotheca Sueo-Gothica* de Warmholtz. Il a publié le catalogue de sa propre bibliothèque, *Collectio Gjœrwelliana*, qui a eu trois éditions, 1777, 1778, 1781; et sa *Correspondance* (Brefvexling, 1798-1806, 6 vol.), avec Busching, Schlœzer et plusieurs autres savants.

Biographiskt Lexicon afver namnkunnige Svenska Mæn, t. V, p. 164. — Warmholtz, *Bibliotheca Sueo-Gothica*, t. VI à VIII, XI, XIII à XV. — *Foerteckning pa alla de af trycket utgifne arbeten som blifvit forfattade, utgifne och frælagde af Gjœrwell*; Stockholm, 2e édit., 1806 (Catal. de tous les ouvrages imprimés qui ont été composés, publiés ou édités par Gjœrwell).

GLABER (1) (*Rodulphe* ou *Raoul*), chroniqueur français, du onzième siècle, né en Bourgogne, vers la fin du dixième siècle, selon les Bénédictins, mort au monastère de Cluny, vers 1050. On connaît seulement quelques particularités de sa vie, par le soin qu'il a pris lui-même de les consigner dans sa *Chronique*. C'est ainsi qu'il nous apprend qu'il était d'un caractère intraitable, et que sa conduite fut très-coupable. « J'avais pour oncle, dit-il (liv. V, ch. Ier), un moine qui m'arracha de force aux vanités de cette vie mondaine, qui m'avait séduit plus que toute autre. J'avais à peu près vingt ans quand je revêtis l'habit de moine; je n'en pris que l'habit, sans que mon cœur fût changé. Toutes les fois que les pères ou mes frères spirituels me donnaient de sages conseils, un orgueil farouche enflait mon cœur, et semblait comme un bouclier qui s'opposait à leurs remontrances salutaires. Indocile avec nos vieillards, importun aux moines de mon âge, à charge à nos jeunes frères, j'étais toujours sûr que ma présence était pour

(1) C'est probablement un surnom qui signifie *le chauve* ou *sans poil*.

tous une gêne et mon absence une fête. Toutes ces raisons et d'autres encore déterminèrent les frères du monastère de Saint-Léger à m'expulser de leur communauté, bien assuré pourtant que mes connaissances littéraires me procureraient toujours aisément un autre refuge, car on avait déjà pu en faire souvent l'épreuve. »

Glaber voyagea alors dans le nord de l'Italie, et reprit ensuite sa vie monastique, qui ne fut sans doute pas plus soumise aux règles de la discipline du cloître, car il résulte encore de plusieurs passages de ses écrits qu'il passa successivement dans diverses abbayes; après Saint-Léger de Champeaux, d'où il avait été expulsé, on le voit à Saint-Bénigne de Dijon, Notre-Dame du Moutier, Saint-Germain d'Auxerre, Bèze, et enfin Cluny. C'est là qu'il composa sa *Chronique*, ainsi que l'atteste la dédicace qu'il en a faite à Odilon, chef de cette communauté. Il était en ce moment revenu à des sentiments plus en rapport avec son état, si l'on en juge par l'esprit de son ouvrage, empreint de la foi la plus vive et d'une piété superstitieuse poussée à l'extrême limite de la croyance. Il se complaît à raconter des anecdotes où le merveilleux joue surtout un grand rôle; il s'arrête à chaque pas sur des prodiges, des miracles, des visions surnaturelles, des signes célestes. Malgré cette tendance dominante, la *Chronique* qu'il a laissée est un précieux monument historique pour cette époque; divisée en cinq livres, elle embrasse de l'an 900 à l'an 1046, et nous donne de curieux détails sur les Capétiens avant leur élévation au trône; si elle n'a pas toute l'exactitude d'une histoire, elle présente un tableau fidèle de l'état des mœurs et des esprits aux dixième et onzième siècles. Bien que Raoul Glaber traite des affaires ecclésiastiques et civiles sans ordre ni méthode, mêlant la métaphysique aux faits, la poésie à la prose, interrompant sa narration pour se livrer à de subtiles dissertations, à de bizarres hypothèses sur des phénomènes naturels, dans un style diffus, peu correct, il n'en est pas moins une des sources les plus utiles à consulter pour ces temps peu connus. Il ne se borna pas à composer des écrits, dont peut-être quelques-uns ne sont pas parvenus jusqu'à nous, car il semble avoir beaucoup écrit dans sa vie; mais il se livra aussi à des travaux d'esprit d'un autre genre, qui prouvent qu'il possédait des connaissances d'une certaine étendue pour ce temps si peu lettré. A Saint-Germain d'Auxerre, il fit pour les vingt-deux autels que renfermait la cathédrale autant d'inscriptions en vers hexamètres, avec assez de succès, dit-il lui-même; il répara les épitaphes des saints, et en mit sur les tombeaux de religieux et de personnages illustres inhumés dans cette église. La Chronique de Raoul Glaber a été publiée pour la première fois, en 1596, par Pithou, dans ses *Historiæ Francorum*, et réimprimée par Duchesne, tome IV, et les Bénédictins, tome X. Elle a été traduite dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiée par M. Guizot, tome VI. On a encore de Glaber une *Vie de saint Guillaume, abbé de Saint-Bénigne*, sous ce titre: *Wilhelmi, abbatis, Gestorum Liber*, insérée dans plusieurs recueils, et entre autres dans les Bollandistes, au 1er janvier. M. CHAMPION.

Histoire littéraire de la France, tome VII, p. 399. — *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, tom. VIII, p. 553, mémoire de Sainte-Palaye sur Raoul Glaber. — Guizot, *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, tom. VI, p. 165. — Ph. Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

*GLABER P. VARINUS, préteur romain en 73. Il fut un des premiers généraux envoyés contre Spartacus. Son armée, levée à la hâte et contrariée par le mauvais temps, n'essuya que des revers.

Appien, *Bel. civ.*, I, 116. — Plutarque, *Crassus*, 9. — Frontin, *Strat.*, I, 5. — Florus, III, 20.

GLABRIO (*Acilius*). *Voy.* ACILIUS.

GLACAN (*Neil-O'*), médecin irlandais, plus connu sous le nom latinisé de *Nellanius Glacanus*, né dans le comté de Donegall, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On n'a sur lui d'autres indications biographiques que quelques détails dispersés dans ses ouvrages. Lui-même nous apprend qu'il était premier professeur de médecine à Toulouse, lorsque la peste ravagea cette ville, au commencement du dix-septième siècle. Avant cette époque, il avait fait un voyage en Espagne et observé la peste à Valence et à Salamanque. Il se rendit ensuite en Italie, et enseigna quelque temps la médecine à Bologne, où il mourut. On a de lui : *Tractatus de Peste, seu brevis, facilis et experta methodus curandi pestem*; Toulouse, 1629, in-12. Cet ouvrage n'a jamais eu une grande valeur médicale, mais il est encore important pour l'histoire de la peste; — *Cursus Medicus, libris tredecim propositus*; Bologne, 1655, in-4°.

Éloy, *Dictionnaire hist. de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

GLADBACH (*Jean-Adolphe*), médecin allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1715, mort en 1785, à la cour du prince d'Anhalt-Zerbst, dont il était conseiller. Il fit ses études à Hanovre, Halle et Helmstædt. Ses publications sont peu importantes; cependant, on peut citer : *Dissertatio de mumiis in praxi medica non facile adhibendis*; Helmstædt, 1735, in-4°; — *Dissertatio de herniis incarceratis, sæpe non lethalibus*; Helmstædt, 1738, in-4°; — *Indicis in Swietenii Commentariorum tomos quinque Supplementum, continens res notatu dignas, realis indicis vices supplens et observationes indicans*; Hildburghausen, 1775, in-4°.

Gladbach a, de plus, traduit en français le *Traité de Denys Barbaret sur les Maladies épidémiques des Bestiaux*; Wittemberg et Zerbst, 1770, in-8°; — les *Recherches de Champeaux et Faissole sur la cause de la Mort des Noyés*; Dantzig, 1772, in-8°; — *Additions*; Zerbst, 1773, in-8°; — le *Mémoire de Maupin sur la*

fabrication du vin; Zerbst, 1773, in-8°; — le traité de l'abbé Rozier sur le même sujet; Zerbst, 1773, in-8°; — enfin, le *Traité des Vapeurs* de Pomme; Breslau et Leipzig, 1775, in-8°. W. R.

Biographie médicale.

GLADBACH (*Georges-Jacques*), médecin allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1736, mort en 1796. Il fut reçu docteur à Iéna en 1759, puis nommé médecin de sa ville natale. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Dissertatio de scirrho in genere;* Iéna, 1759, in-4°; — *Commentatio de morbis a vestitu contra frigus insufficiente;* Francfort-sur-le-Mein, 1761, in-4°; traduit en allemand; Francfort, 1763, in-8°; — *Disquisitio de medicamentorum absorbentium in febribus acutis præstantia;* Iéna, 1761, in-4°; — *Abbildungen von Schmetterlingen, nebst Text.* (Planches de papillons, avec texte); Francfort-sur-le-Mein, in-4°, 4 cahiers; — *Namen und Preisvergeichniss sowohl der Schmetterlinge, oder der Tag-Dæmmerungs-und Nachtvægel, als auch der Insekten, oder der Erd-und Wasserkæfer, Heuschrecken, Grillen, Hummeln, Wespen, Muecken und Schnecken* (Noms et prix des Papillons, ou des lépidoptères diurnes, crépusculaires et nocturnes, des insectes, des coléoptères de terre ou d'eau, des sauterelles, des grillons, des bourdons, des guêpes, des cousins et des escargots); Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-8°. W. R.

Hirsching, *Hist. litt. Handbuch.*

* GLADSTONE (*William-Ewart*), homme d'État anglais, né à Liverpool, en 1809. Fils d'un très-riche commerçant, il fit ses études au collége d'Eton, et fut ensuite gradué à l'université d'Oxford. En 1832, le duc de New-Castle, du parti tory, le fit élire membre de la chambre des communes. Son origine, ses brillants succès d'université, son aptitude pour les affaires le faisaient comparer à sir Robert Peel lors de ses débuts. Ce dernier se sentit attiré vers le jeune Gladstone, dont le caractère avait tant de points de contact avec le sien; il le fit entrer en décembre 1834 dans son ministère, comme un des lords de la trésorerie, et lui confia peu après la charge de sous-secrétaire pour les affaires coloniales. En avril 1835, Gladstone résigna ses fonctions lors de la retraite de Robert Peel; les deux amis firent ensemble de l'opposition jusqu'en septembre 1841, époque où ils rentrèrent au pouvoir. Gladstone fut chargé de la vice-présidence du bureau du commerce; deux années après il en fut nommé président. Plusieurs questions commerciales avaient alors acquis une haute importance; Gladstone fut chargé de défendre à la chambre des communes les mesures prises à ce sujet par le ministère. Il le fit avec tant de talent, qu'on le nommait le bras droit de Peel. Le projet de loi qu'il présenta au parlement en 1842 sur la révision des tarifs fut adopté sans modifications notables; il est presque tout entier l'œuvre de Gladstone. Au milieu des questions d'intérêt matériel, il n'oubliait pas celles qui tiennent à la religion; les idées du docteur Pusey trouvèrent en lui un défenseur éloquent. Dans deux ouvrages remarquables, il insista pour la séparation complète de l'Église et de l'État. Ses principes sur cette question étaient si arrêtés, qu'il se démit de ses fonctions en 1845, n'étant pas d'accord avec la majorité de ses collègues sur la dotation de Maynooth. A la fin de l'année, il rentra aux affaires comme secrétaire d'État pour les colonies. Il seconda activement sir Robert Peel dans la lutte ardente qui s'engagea à cette époque à propos des lois sur les céréales. En juillet 1846, il se retira de nouveau de l'administration en même temps que Peel; il résigna même son mandat au parlement, ne voulant pas tenir son siége de la bonne volonté du duc de New-Castle. Mais l'année suivante l'université d'Oxford le choisit pour son représentant à la chambre des communes. Gladstone se sépara de plus en plus du parti tory; en janvier 1852 il refusa péremptoirement de faire partie du ministère Derby. En 1850 il s'était rendu en Italie; il y publia sa fameuse lettre à lord Aberdeen sur le despotisme du roi de Naples. Traduite dans toutes les langues, répandue à profusion par ses amis ou collègues, cette lettre devint le commencement de complications politiques qui durent encore. En décembre 1852 il était de retour en Angleterre; il contribua puissamment à renverser le ministère Derby. Le fruit de ses efforts fut sa nomination comme chancelier de l'échiquier, lors de l'entrée aux affaires de lord Aberdeen. Il sut faire adopter ses réformes financières concernant l'*income-tax* et les droits sur les successions. En janvier 1855, après le vote établissant une commission d'enquête sur la conduite de la guerre d'Orient, Gladstone se retira avec ses collègues. Pendant toute la durée de la guerre, ses discours tendaient constamment à hâter la conclusion de la paix.

Gladstone mérite les distinctions dont il a été l'objet dans son pays. Son coup d'œil est des plus sûrs dans les questions compliquées de commerce et de finances. Sa réputation comme orateur est établie depuis longtemps. Il met un grand soin à éviter les banalités; son langage est pur, sa phrase coulante et harmonieuse. En un mot il est tout à fait dans les traditions des grands orateurs. Malgré son talent, il n'a pu se faire pardonner par une grande partie du public ses tendances très-prononcées en faveur du puseysme. On a de lui : *The State considered in its relations with the Church;* 1840; — *Church Principles considered in their results;* 1841. Les idées exposées dans ces deux ouvrages furent critiquées en termes mordants par M. Macaulay, dans la *Revue d'Édimbourg;* — *Remarks on recent commercial Legislation;* 1845; — *Two Letters to the earl of Aberdeen on the state-prosecution of the Neapolitan government,*

1851 ; — *History of the Roman State*, traduit de l'italien de Farini, 3 vol. in-8°; Londres, 1851-1852. E. G.

The English Cyclopædia Biography. — *Conversat.-Lexik.* — Pierer, *Universal-Lexikon.*

GLAFEY (*Adam-Frédéric*), publiciste allemand, né à Reichenbach, dans le Voigtland, le 17 janvier 1692, mort le 14 juillet 1753. Dépourvu de fortune, il donnait des leçons pour faire ses études. En 1712, il reçut le grade de maître en philosophie; les frais de diplôme lui furent remis par ordre du duc de Saxe-Gotha. Peu de temps après il accepta une place de précepteur auprès de deux jeunes gentilshommes; il parcourut avec eux l'Allemagne entière. En 1718, il fut promu à Halle au grade de docteur en droit, et alla s'établir à Leipzig. Ses cours et ses écrits attirèrent bientôt l'attention sur lui. Son *Histoire de Saxe*, ses *Principes de Droit civil* déplurent au gouvernement; il y avait pris sur lui de dire la vérité sur certains points d'histoire que la cour de Dresde avait intérêt à cacher. Cependant le cabinet saxon, après avoir fait supprimer le second des ouvrages précités de Glafey, songea bientôt à utiliser ses talents. Il fut chargé de faire plusieurs mémoires pour le gouvernement; en 1726 même on le nomma archiviste privé de la cour de Dresde. On lui reproche d'avoir suscité par des sophismes spécieux plusieurs querelles entre divers pays de l'Allemagne. L'occupation principale de sa vie fut l'étude du droit naturel; ses ouvrages sur cette matière méritent encore d'être consultés. Dans son histoire du droit naturel, on remarque une critique assez incisive de Grotius ainsi qu'une réfutation solide des principes de Hobbes. Quant à son opinion propre, il penche pour les idées de l'Anglais Scharrock, qui donnait pour fondement du droit naturel le bonheur bien entendu des hommes, et devenait ainsi le précurseur de Bentham. Ce qu'on doit enfin noter chez Glafey, c'est que tout en ayant travaillé longtemps à un système du droit naturel, il avoue à plusieurs reprises, avec une modestie rare, qu'il y a encore énormément à faire pour établir des principes incontestables sur cette branche de la jurisprudence. Ses principaux ouvrages sont : *Der meditirende Eclecticus welcher seine philosophischen und philologischen Anmerkungen mittheilt* (L'Éclectique méditant, comuniquant ses observations philosophiques et philologiques), publication périodique; Iéna, 1713-1714; — *Der raisonnirende Jurist* (Le Jurisconsulte raisonnant), ouvrage périodique; Iéna, 1714, 3 cahiers; — *Grundsætze der buergerlichen Rechtsgelehrsamkeit durch die gesunde Vernunft von ihren Schlacken gesæubert* (Principes de la Jurisprudence civile débarrassée de ses scories à l'aide de la saine raison); Leipzig, 1720, in-8° : cet ouvrage fut détruit par ordre du gouvernement saxon; — *Kern der Geschichte des Hauses Sachsen* (Noyau de l'Histoire de la Maison de Saxe); Leipzig, 1722, in-8°; — *Historia Germaniæ polemica*; Francfort, 1722, in-4°; — *Vernunft und Vælkerrecht* (Droit naturel et droit des gens); Leipzig, 1723, in-4°; 3e édit., très-augmentée, en 1746, à Leipzig, sous le titre de *Recht der Vernunft* (Droit naturel); — *Schweders Theatrum historicum prætensionum et controversiarum illustrium continuirt und um die Hælfte vermehrt* (Théâtre historique des Prétentions des Princes, par Schweder, augmenté de moitié); Leipzig, 1727, in-fol.; — *Vollstændige Geschichte des Rechts der Vernunft* (Histoire complète du Droit naturel); Leipzig, 1739, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexikon.* — Hirsching, *Hist. Litt. Handb.*

* **GLAIRE** (*Jean-Baptiste*), orientaliste et théologien français, né à Bordeaux, le 1er avril 1798. Il a fait ses études classiques et commencé sa théologie dans sa ville natale. Son goût tout particulier pour les langues engagea ses supérieurs à l'envoyer, en 1821, à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, où, tout en terminant ses études théologiques, il suivit les savantes leçons d'hébreu, de chaldéen et de syriaque de l'abbé Garnier, qui s'attacha aussi à le former lui-même à la critique et à l'herméneutique sacrée, en le confiant d'abord à Sylvestre de Sacy pour le persan et l'arabe, et un peu plus tard à Eugène Burnouf pour l'étude du sanscrit. Ordonné prêtre à la fin de 1822, M. Glaire fut chargé du cours d'hébreu qui se faisait au séminaire pour les élèves de première année; il a continué ce cours pendant douze ans. En 1825, Chaunai de Lanzac le désigna pour le suppléer dans sa chaire d'hébreu à la Sorbonne; et cinq années après, ce professeur ayant donné sa démission, M. Glaire fut chargé de l'enseignement de l'hébreu jusqu'en 1841, époque à laquelle la faculté de théologie reçut une sorte de réorganisation, et M. Glaire lui-même devint professeur titulaire et doyen de cette faculté. En 1843, il passa à la chaire d'Écriture Sainte, et deux ans après il fut nommé, sous le ministère de M. de Salvandy, conseiller de l'université. Quant aux trois grades théologiques, le baccalauréat, la licence et le doctorat, il les avait pris en 1833, lorsque la faculté était encore composée des docteurs de l'ancienne Sorbonne, et que les anciens règlements, c'est-à-dire trente-six heures d'épreuves subies en latin, étaient toujours en vigueur. M. Glaire a reçu la croix de la Légion d'Honneur en 1845; il a été nommé chanoine honoraire de Bordeaux en 1827, par le cardinal de Chevérus; vicaire général honoraire en 1851, par son successeur, M. le cardinal Donnet; chanoine de Paris, en 1840, par l'infortuné archevêque Affre. — Outre de nombreux articles, insérés dans l'*Encyclopédie catholique*, dans l'*Encyclopédie du dix-neuvième Siècle* et dans la *Bibliographie catholique*, M. Glaire a publié *Lexicon manuale Hebraicum et Chaldaicum*; Paris, 1830, in-8°. Cet ouvrage a été reproduit en 1843, avec des changements et

des augmentations considérables, sous le titre de *Lexicon manuale Hebraicum et Chaldaicum, in quo omnia librorum Veteris Testamenti vocabula ad ordinem alphabeticum digesta, nec non sanctæ linguæ idiomata explanantur, tandem loca sacri textus difficiliora scholiis seu brevibus comentariis illustrantur, cum indice latino vocabulorum. Editio altera multisque modis emendata, aucta atque locupletata*; — *Principes de Grammaire Hébraïque et Chaldaïque*; Paris, 1832, in-8°; auquels l'auteur a réuni dans les 2e et 3e éditions (1836, 1843) une *Chrestomathie Hébraïque et Chaldaïque, ou choix de morceaux tirés de la Bible et du Targum d'Onkelos, avec une traduction française et une analyse grammaticale*; — *La sainte Bible en latin et en français, accompagnée de préfaces, de dissertations, de notes explicatives et de réflexions morales, tirées en partie de Dom Calmet, l'abbé de Vence, Menochius, Carrières, de Sacy et autres auteurs*; Paris, 1834, 3 vol. in-4°; — *Torath Mosché, Le Pentateuque, avec une traduction française et des notes philologiques*, etc. Il n'a paru de cet ouvrage que la *Genèse* (*Sépher Bereschith*) et l'*Exode* (*Sepher Schemoth*); Paris, 1835, 1837, 2 vol. grand in-8°; — *Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament*; Paris, 1836, 6 vol. in-12; une 2e édition, revue et corrigée, a paru en 1843; — *Les Livres Saints vengés, ou la vérité historique et divine de l'Ancien et du Nouveau Testament défendue contre les principales attaques des incrédules modernes, et surtout des mythologues et des critiques rationalistes*; Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *Abrégé d'introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*; Paris, 1846, in-8°; la 2e édition (1853) a été augmentée d'un *Appendice contenant les notions d'archéologie sacrée les plus propres à faciliter l'intelligence de la Bible*; — *Manuel de l'Hébraïsant*, contenant : 1° des *Éléments de Grammaire Hébraïque*; 2° une *Chrestomathie, ou recueil de morceaux choisis de la Bible*, en hébreu; 3° un *Lexique Hébreu-Français de tous les mots contenus dans la Chrestomathie*; Leipzig, 1856, in-12. — *Concordances arabes du Coran* : cet ouvrage, entrepris par le conseil et sous la direction de M. Sylvestre de Sacy, rend la recherche des passages du Coran beaucoup plus facile que les *Concordantiæ Corani Arabicæ* de Gustave Flügel, qui sont cependant bien mieux conçues que celles qui ont été imprimées à Calcutta sous le titre de *Nodjoum-alforkan*, c'est-à-dire les *Étoiles de la Distinction*; — *Principes de Grammaire Arabe*, dans lesquels l'auteur s'est attaché à présenter d'une manière claire et précise toutes les règles nécessaires à l'intelligence des textes arabes; il y a ajouté un supplément qui est indispensable à tous ceux qui veulent lire les grammairiens et les scoliastes arabes. — M. l'abbé Glaire est un des membres les plus éclairés et les plus instruits de tout le clergé contemporain.

Documents particuliers.

* GLANDIÈRES *de Balsac* (*Bertrand* DE), capitaine français, né vers 1528, mort à la fin du siècle, se distingua au service de Henri III, dans le pays de Rouergue, dont il était originaire. Il commanda Rodez en 1574, et reçut pour récompense plusieurs lettres du roi, toutes fort bienveillantes. Le malheureux monarque, traqué par la ligue et les réformés, cherchait alors à rallier autour de lui ses derniers partisans : « Monsieur de Balsac, lui dit-il, tout ainsy que les cœurs généreulx de la noblesse françoyse ont acquis et conservé nostre monarchie, aussi avons-nous fiance qu'ils continueront et que, toutes divisions ostées, chacun recongnoistra, comme il doit, son souverain, estant l'obéissance à luy due, l'une des choses les plus agréables à Dieu et bienséantes entre les hommes. » Bertrand de Glandières ne se montra pas indigne de la confiance dont on l'honorait : il contribua à rétablir l'ordre dans le Rouergue : près de douze mille personnes périrent. Il avait épousé, en 1551, Françoise de Laudun, dont il eut deux fils, Louis (*voy.* l'article suivant), et une fille, Cécile. On ne doit pas confondre ces Balsac, qui tirent leur nom d'une petite ville d'Auvergne, située à huit kilom. de Brioude, avec les Balsac d'Entraygues, tout à fait étrangers au Rouergue. Les lettres adressées par Henri III à Glandières ont été insérées récemment dans les *Documents historiques et généalogiques sur les familles et les hommes remarquables du Rouergue, dans les temps anciens et modernes*; Rodez, 1854, in-8°, tom. II, p. 408, etc. Louis LACOUR.

De Barrau, *Documents hist. et généalogiques sur les familles du Rouergue*; loc. cit.

* GLANDIÈRES *de Balsac* (*Louis* DE), poète latin et capitaine, fils du précédent, né en 1561. Dix-sept ans après, il faisait imprimer à Paris un recueil de poésies, inspirées, sinon dictées, par le fameux poëte latin Jean Dorat (dont le bagage littéraire se compose de près de 60,000 vers, au dire de Scaliger), et dédiées à Henri III. Dorat y fait en ces termes l'éloge de son élève :

> « . . . . Desquels c'est ici l'un
> Du pays de Rouergue, et d'une race illustre
> Des anticques Balsac et des Balsac le lustre,
> Qui jeune a bien osé les triomphes tenter,
> Fardeau qu'un plus âgé à peine eût su porter. »

De retour dans son pays, Louis embrassa la même cause que son père, et offrit ses services à Henri III. Le successeur de ce monarque, vers lequel il fut mandé par ses concitoyens, en 1594, l'accueillit favorablement, et l'assura qu'il veillerait aux familles et aux intérêts lésés par les guerres civiles. Plus tard, lorsque Jean de Morlhon, son beau-frère, sénéchal de Rouergue, fut assassiné à Villefranche, Marguerite de Valois

écrivit à Louis de Glandières une lettre remarquable, que M. de Barrau a également publiée. Il épousa Hélène de Morlhon, qui lui donna cinq enfants, dont un fils mort jeune. Son livre de poésies, qui porte ce titre : *Ludovici Balsacii, Ruthenensis nobilis, Joan., Aurati poetæ, regii alumni, Operum poeticorum Libri tres, ad Henricum III, Galliæ et Poloniæ regem;* Paris, 1578, contient une tragédie, *Soliman*, des épîtres, des sonnets, des odes et des épigrammes dédiés à différentes personnes. Louis Lacour.

De Barrau. *Docum. hist. et généal. sur les famil. du Rouergue*, p. 412 et suiv.

Glandorp (*Jean*), philologue allemand, né à Munster, au commencement du seizième siècle, mort en 1564. Il suivit à Wittemberg les cours de Mélanchton, et il y puisa des connaissances très-étendues sur les langues anciennes. Il étudia en même temps la théologie, et fut bientôt nommé recteur à Brunswick. Son caractère peu endurant lui suscita des ennemis, qui lui firent résigner son emploi par suite de leurs intrigues. Il fut mis à la tête de l'école de Goslar; mais là encore il ne resta pas longtemps : un pasteur voulait le forcer à reprendre sa femme, qu'il avait répudiée à cause de son inconduite. Glandorp répondit à ces insistances par une satire mordante contre ce pasteur. Les rieurs furent de son côté, mais il dut quitter Goslar. Il trouva enfin une place de professeur d'histoire à Marbourg, où il put jouir d'un peu de tranquillité. Ses principaux ouvrages sont : *Sylva Carminum elegiacorum in enarrationem Commentariorum C. Julii Cæsaris de Bello Gallico et civili;* 1551; — *Descriptio Gentis Antoniæ;* Leipzig, 1559, in-8°; — *Descriptio Gentis Juliæ*, Bâle, 1576; — *Onomasticon Historiæ Romanæ;* Francfort, 1589, in-fol. E. G.

Reineccius, *Vita Glandorpii*. — Ludovici, *Schul-Historie* (Histoire des Écoles), 2e partie.

Glandorp (*Eberhard-Théophile*), érudit allemand, né en 1750, à Wimpfen (Wurtemberg), mort le 2 novembre 1794. Il était bibliothécaire à Gœttingue et co-recteur du gymnase d'Anspach. Ses principaux ouvrages sont : *Sententiosa vetustissimorum gnomicorum quorundam poetarum Opera;* Leipzig, 1776, in-8°; — *Idiomata Græca, qua ratione sint scholis tradenda?* Anspach, 1782, in-8°.

Kayser, *Bibliograph.-Lex.*

Glanvil ou **Glanville** (*Ranulphe* de), homme d'État anglais, auquel on attribue le premier traité sur les lois anglaises, né à Stratford (comté de Suffolk), dans la première partie du douzième siècle, tué à Saint-Jean-d'Acre, en 1190. En 1171, il succéda à Conan, comte de Richmont, comme gouverneur de cette forteresse, et il fit en cette qualité une campagne contre les Écossais, qui, sous Guillaume le Lion, envahirent le nord de l'Angleterre. A la bataille d'Alnwick, en 1174, il fit prisonnier le roi écossais, et le conduisit au roi Henri, en Normandie. En 1175 il fut nommé sheriff du comté d'York, et l'année suivante juge de la cour du roi. En 1180 il obtint la place de grand-justicier (*chief justiciary*) d'Angleterre, qui était sous les rois normands la plus haute dignité du royaume, puisqu'elle conférait, outre la direction suprême de la justice, le commandement des armées et le gouvernement du royaume, en cas d'absence du roi. L'administration de Glanville, ferme et habile, ne fut exempte ni de tyrannie ni d'injustice. Après la mort de Henri, le grand-justicier, mécontent de quelques mesures du nouveau roi, se démit de sa charge, et partit pour la Terre Sainte, où il fut tué, au siége de Saint-Jean d'Acre. La réputation de Glanvil est due au traité *De Legibus et Consuetudinibus regni Angliæ*, qui a été souvent publié sous son nom, et qu'il fit compiler sous sa direction, s'il ne le rédigea pas lui-même. Le *Traité* de Ranulphe de Glanvil forme un système régulier de jurisprudence anglaise, pour tous les cas qui étaient portés devant la juridiction de la cour du roi (*curia regis*). Il est divisé en quatorze livres. L'étude de ce curieux monument de la jurisprudence anglo-normande est indispensable à ceux qui veulent bien connaître la constitution anglaise dans le premier siècle après la conquête, et avant que cette constitution eût été modifiée par la Grande Charte du roi Jean. Le *Traité* de Ranulphe de Glanvil fut publié pour la première fois sous le titre de : *Tractatus de Legibus et Consuetudinibus regni Angliæ, tempore regis Henrici Secundi compositus...... Et illas solum leges continet et consuetudines secundum quas placitatur in curia regis ad scaccarium et coram justiciis ubicunque fuerint. Huic adjectæ sunt a quodam legum studioso adnotationes aliquot marginales non inutiles;* Londres (sans date), in-12. On pense que cette édition *princeps* fut imprimée vers 1554, sous la direction de sir William Sanford, juge des communs plaids; réimprimé à Londres, 1604, 1673, in-12; inséré dans la collection des *Traités sur les Coutumes Anglo-Normandes, publiés en Angleterre depuis le onzième jusqu'au quatorzième siècle,......* par M. Houard, avocat au parlement; Rouen, 1776, in-4°, t. Ier, p. 373-581. La meilleure édition, revue sur divers manuscrits, a été publiée par John Rayner et J.-E. Wilmot; Londres, 1780, in-8°. John Beames en a donné une traduction anglaise, avec des notes; Londres, 1812, in-8°.

Guillaume de Neubrige, *Historia Rerum Anglicarum*, l. IV. — Roger Hoveden, *Annales*. — Wright, *Biographia Britannica literaria*, t. II.

Glanvil ou **Glanville** (*Barthélemy*), philosophe anglais, vivait vers 1350. Il appartenait à la famille des comtes de Suffolk, et entra dans l'ordre des Franciscains. Il étudia, dit-on, à Oxford, à Paris et à Rome, et acquit une connaissance familière des écrits d'Aristote, de Platon et de Pline. Si l'on en croit certains biographes, ce fut d'après leurs ouvrages et ses propres ob-

servations qu'il rédigea son fameux traité *De Proprietatibus Rerum*, sorte d'encyclopédie, divisée en dix-neuf livres, et traitant de Dieu, des anges, des démons, de l'âme, du corps, des animaux, etc. Certains manuscrits de cet ouvrage contiennent un vingtième livre, sur les nombres, les mesures, les poids et les sons. Le traité *De Proprietatibus Rerum*, très-populaire au quatorzième siècle, fut un des premiers ouvrages sur lesquels s'exerça l'art de l'imprimerie; et l'on n'en compte pas moins de douze éditions de 1479 à 1494. Cave cite celles de Strasbourg, 1488, 1505, in-4°, de Nuremberg, 1492, et celle de Paris, 1574, sous le titre de *Allegoriarum ac Tropologiarum in utrumque Testamentum*. La traduction anglaise de ce traité, imprimée par Wynkyn de Worde, est la plus belle publication qui soit sortie de ses presses; mais on n'en connaît pas exactement la date. Le *De Proprietatibus Rerum* fut traduit en français par Corbichon (*voy.* ce nom). Cave cite encore de Glanvil un *Sermonum Liber*; Strasbourg, 1491.

Cave, *Historia literaria*, t. II, p. 48. — Tanner, *Bibliotheca*. — Douce, *Illustrations of Shakspeare*, vol. II. — Dibdin, *Typographical Antiquities*.

GLANVIL ou **GLANVILLE** (Sir *John*), jurisconsulte anglais, fils de John Glanvil de Tavistock dans le Devonshire, né vers 1590, mort le 2 octobre 1661. Il fit ses études à Oxford, et après avoir travaillé quelque temps chez un attorney, il suivit les cours de droit de Lincoln's-Inn. Il exerça pendant plusieurs années la profession d'avocat. Le bourg de Plymouth le nomma son représentant dans plusieurs parlements. Élu président de celui qui fut convoqué en avril 1640, il se montra très-actif pour la cause de Charles Ier, bien que jusque là il eût combattu la prérogative royale. Son zèle lui valut la dignité de *sergent du roi* et le titre de chevalier. En 1641 il quitta Londres avec Charles Ier, et le suivit à Oxford. Cette démarche le fit accuser de trahison par les parlementaires. Il fut arrêté en 1645, et resta prisonnier jusqu'en 1648, époque où il obtint la liberté en faisant sa paix avec le nouveau gouvernement. Après la restauration il redevint sergent du roi. Beaucoup de ses discours se trouvent dans les *Collections* de Rushworth; ses *Reports Cases of controverted Elections* furent publiés en 1775 par Topham.

Prince, *Worthies of Devon*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. II.

GLANVIL (*John*), poëte anglais, petit-fils du précédent, né à Broad-Hinton, en 1664, mort dans la même ville, en 1735. Il fit ses études au collége de La Trinité à Oxford, suivit les cours de Lincoln's-Inn, et fut admis au barreau. Il se fit connaître par quelques petits poëmes dont les meilleurs ont été insérés dans la *Collection* de Nichols, t. IV. Il est l'auteur de la première traduction anglaise de la *Pluralité des Mondes* de Fontenelle.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. II. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

GLANVILL (*Joseph*), théologien et philosophe anglais, né à Plymouth, en 1636, mort le 4 novembre 1680. Il fut élevé à Oxford, au collége d'Exeter, où il prit ses premiers grades universitaires, et fut reçu maître ès arts au collége de Lincoln en 1658. Il devint ensuite chapelain de Francis Rous, prévôt du collége d'Eton et une des personnes désignées par Cromwell pour composer la nouvelle chambre des lords. Après la mort de son patron, Glanvill retourna au collége de Lincoln, où il resta jusqu'à la restauration. Dans cet intervalle il se lia intimement avec Richard Baxter, dont il admirait beaucoup les sermons et les écrits. Lui-même se fit connaître par un traité contre le dogmatisme philosophique. Cet ouvrage valut à Glanvill le rectorat de Wimbish, dans le comté d'Essex, et la cure de Frome-Selwood, dans le comté de Somerset. De nouveaux écrits avaient assuré sa réputation, lorsqu'il l'ébranla lui-même par un singulier traité, où il soutenait l'existence des revenants et des sorciers. La violente polémique qui s'engagea à ce sujet, et dans laquelle il n'eut pas l'avantage, abrégea, dit-on, ses jours. Il mourut à Bath, où il possédait un rectorat depuis 1668. Malgré d'étranges restes de superstition populaire, Glanvill n'en était pas moins sur beaucoup de points un esprit ferme et judicieux. En philosophie il devança et prépara Hume; mais sa religion le retint dans des limites que franchit le penseur écossais. Il n'admit pas le scepticisme comme une nécessité de l'intelligence humaine, il s'en servit comme d'une arme contre le dogmatisme impérieux de certains philosophes. Il rabaissa la raison sans la réduire à l'impuissance; et s'il combattit les systèmes d'Aristote, de Descartes et de Hobbes, il n'attaqua aucun dogme religieux, et trouva même dans le péché originel un argument pour démontrer la faiblesse de l'esprit humain. Ses autres arguments sont en général empruntés à Charron et à Montaigne. Il en est pourtant un qui paraît lui appartenir en propre, c'est une critique assez profonde du principe de causalité. Glanvill prétend que nous ne connaissons pas les causes en elles-mêmes, mais seulement leurs effets; et comme il nie qu'il y ait un rapport nécessaire entre la cause et l'effet, il s'ensuit que nous ne connaissons pas la réalité des choses, mais leur apparence. Glanvill n'a pas poussé la logique jusque là; et il n'est pas arrivé à cette conséquence où Hume devait aboutir en partant du même principe. Les ouvrages de Glanvill sont: *The Vanity of Dogmatizing, or confidence in opinions manifested in a discourse of the shortness and uncertainty of our knowledge, and its causes, with some reflections on peripateticism and an apology for phylosophy*; Londres, 1661, petit in-8°; — *Lux orientalis, or an enquiry into the opinion of the eastern sages concerning the pre-existence of souls; being a key to unlock the grand mysteries of Providence, in relation to man's sin and mi-*

sery; 1662, in-12; — *Scepsis scientifica, or confessed ignorance the way to science; in an Essay on the Vanity of Dogmatizing and confident opinion;* Londres, 1665, in-4°; ce traité est un développement de son premier ouvrage; — *Some philosophical Considerations touching the Being of Witches and Witchcraft;* 1766, in-4°; — *Plus ultra, or the progress and advencement of knowledge since the days of Aristote: in an account of some of the most remarkable late improvements of practical useful learning to encourage philosophical endeavours; occasioned by a conference with one of the National Way;* Londres, 1668, in-12. Glanvill défend la science moderne contre un ecclésiastique de son temps, qui avait prétendu qu'Aristote réunissait à lui seul plus de connaissances que la Société royale de Londres et que le dix-septième siècle tout entier. — Λόλου Θρησκεία, *or a seasonable recommandation and defence of reason in the affairs of religion, against infidelity, scepticism and fanaticism of all sorts;* 1670, in-4°; — *Philosophia pia, or a discourse of the religious temper and tendency of the experimental philosophy which is professed by the Royal Society;* Londres, 1671, in-8°; — *Essays on several important subjects in philosophy and religion;* Londres, 1676, in-4°; — *Antifanatic Theology and free philosophy;* 1676, in-4°; — *An Essay concerning preaching, written for the direction of a young divine, with a seasonable defence of preaching and the plain way of it;* 1678, in-12; — *The zealous and impartial Protestant, showing some great but less heeded dangers of popery;* 1680, in-4°. On a encore de Glanvill un assez grand nombre d'autres écrits peu importants. Peu après sa mort, le docteur A. Horneck publia quelques sermons et quelques autres pièces de lui, sous le titre de *Some Discourses, sermons and remains;* 1681, in-4°.

Biographia Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses,* t. II. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.* — *Dictionnaire des Sciences philosophiques.*

GLAPHYRA (Γλαφύρα), femme d'Archélaüs, grand-prêtre d'Enyo, ou Bellone, à Comana, en Cappadoce, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Sa beauté attira l'attention d'Antoine, et valut à son fils Archélaüs le trône de Cappadoce, en 34 (*voy.* Archelaus III). Appien, qui place cet événement en 41, donne au fils de Glaphyra, qui reçut la Cappadoce d'Antoine, le nom de Sisenna. Si cette assertion n'est pas une erreur, on peut croire que Sisenna était un prénom d'Archélaüs.

Dion Cassius, XLIX, 32. — Appien, *Bell. civil.*, V, 7.

GLAPHYRA, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, et petite-fille de la précédente, morte en l'an 7 après J.-C. Elle fut mariée en premières noces à Alexandre, fils d'Hérode et de Marianne. Par son caractère hautain, elle causa la perte d'Alexandre. Elle fut ensuite renvoyée à son père Archélaüs. Josèphe dit qu'elle épousa Juba, roi de Libye, et qu'après la mort de son second mari elle retourna en Cappadoce. Archélaüs, fils d'Hérode, devint si amoureux d'elle que pour l'épouser il répudia sa femme. Glaphyra survécut peu à ce troisième mariage. Cinq jours avant sa mort, elle vit en songe son premier mari, qui lui reprocha son infidélité et lui annonça sa fin prochaine. L'abbé Sévin a contredit le récit de Josèphe, au sujet du second mariage de Glaphyra. « Glaphyra, dit-il, de l'aveu même de Josèphe, cessa de vivre l'an 7 de J.-C.; et il y a des preuves incontestables que Juba a régné longtemps depuis. » Il est possible cependant que Glaphyra ait épousé Juba et qu'elle ait été répudiée par ce prince. Elle avait eu d'Alexandre deux fils, qui abandonnèrent la religion juive et se retirèrent auprès de leur aïeul Archélaüs. L'un s'appelait Alexandre et l'autre Tigrane.

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XVI, 1, 10; XVII, 1, 12; *Bel. Jud.*, I, 24, 28; II, 7. — Sévin, *Vie de Juba*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. IV.

GLAPION (*Jean*), diplomate français, né à La Ferté-Bernard (Maine), vers la seconde moitié du quinzième siècle, mort à Valladolid, en Espagne, le 15 ou le 22 septembre 1522 (1). Après avoir reçu le cordon de saint François chez les Cordeliers du Mans, il suivit les cours de la Sorbonne, et fut successivement, dans son ordre, commissaire général près la cour de Rome, et provincial de la Gaule Belgique. Il occupait cette dernière charge, habitant la ville de Bruges, ville principale de sa province, quand les Flamands se révoltèrent contre Maximilien, roi des Romains, et le firent prisonnier. Les circonstances étaient graves, et les négociations qu'il s'agissait d'entamer avec l'insurrection victorieuse réclamaient un habile homme : le cardinal de Ximenès choisit Jean Glapion. Glapion ayant eu dans cette affaire un succès presque inespéré, Maximilien le nomma son confesseur ordinaire et son premier aumônier; il devint en même temps son conseiller le plus intime. Dans la notice que Blondeau a consacrée à Jean Glapion, il le représente à dater de cette époque comme un des principaux meneurs de ces grandes intrigues qui eurent alors pour résultat d'amoindrir la France et d'accroître la puissance espagnole. Charles V le nomma évêque de Tolède, à la mort du cardinal Ximenès. On a de Jean Glapion : *Le Passe-temps du pèlerin de la vie humaine*, ouvrage inédit dont M. G. Haënel signale deux manuscrits, l'un à la bibliothèque de Besançon, l'autre à celle d'Arras. Érasme honorait Glapion de son amitié, et le considérait comme un utile protecteur. Il le nomme plusieurs fois dans ses lettres, *Operum Erasmi* (édit. de Leyde), t. III, col. 739, 742, 752. Euricius Cordus ne l'a pas ménagé dans ses épigrammes. B. H.

Sander, *Flandria illustrata.* — Paquot, *Mémoires*

(1) Sander et Noël Paquot, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*, le font naître dans la ville de Bruges. C'est une erreur expliquée dans l'*Histoire littér. du Maine*, t. IV, p. 217.

pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas, t. IV, p. 403. — Claude Blondeau, *Portraits*. — Enricius Cordus, dans les *Deliciæ Poetarum Germanorum*, t. II. — Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. IV, p. 217.

* **GLAPION DES ROUTIS** (*Marie-Madeleine* DE), l'une des premières supérieures de la maison de Saint-Louis (désignée ordinairement sous le nom de maison de Saint-Cyr), née en 1674, morte en 1729. Dès l'âge de quatorze ans elle s'était acquis les bonnes grâces d'une puissante protectrice, de Mme de Maintenon, qui lui confiait le rôle de Mardochée dans la tragédie d'*Esther* (jouée à Saint-Cyr, le 26 janvier 1689). Tous ceux qui l'entendirent s'en retournèrent émus, et Racine s'écria : « J'ai trouvé un Mardochée dont la voix va droit au cœur. » Le temps l'embellit encore. Son caractère gai, bon et cordial, uni à une gravité sans affectation, était presque passé en proverbe : « Votre naturel doux, facile et tendre, lui disait Mme de Maintenon, sera bien dangereux si vous ne le tournez à ce qui seul mérite d'être aimé. » On lui attribuait aussi un raffinement de savoir, ce qui ne l'empêcha pas de faire profession de dame de Saint-Louis, le 23 novembre 1695. Pour éprouver sa constance, on lui confia durant cinq ans la garde de l'infirmerie : elle trouva le moyen de s'y distinguer par son dévouement. Trois fois de suite elle fut élue supérieure, et elle mourut entourée de l'affection de tous. Mme de Maintenon n'eut jamais d'amie plus sincère, de confidente plus discrète : on peut en juger par ses lettres.

Louis LACOUR.

Mme de Maintenon, *Lettres sur l'éducation des filles*. — La même, *Entretiens sur l'éducation des filles*. — Lavallée, *Hist. de la Maison roy. de Saint-Cyr*.

GLAPTHORNE (*Henry*), poëte dramatique anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Winstanley l'appelle un des principaux auteurs dramatiques du règne de Charles Ier; mais ses pièces, quoique assez bien écrites, d'après Baker, sont oubliées aujourd'hui; en voici les titres : *Albertus Wallenstein*, tragédie; 1634, in-4°; — *Argalus and Parthenia*, tragi-comédie; 1639, in-4°; — *The Ladie's Privilege*, comédie; 1640, in-4°; — *The Hollander*, com.; 1640, in-4°; — *Wit in a Constable*, com.; 1640, in-4°; — *The Paraside* (Parricide?), *or revenge for honour* (inédit); — *The Vestal*, tr. (inédit); — *The noble Tryal*, tr.-c. (inédit); — *The Dutchess of Fernandina*, tr. (manuscr.)

Baker, *Biographia dramatica*.

GLAREANUS (*Henri* LORITUS), polygraphe suisse, né à Glaris, en 1488, mort à Fribourg, en Brisgau, en 1563. Son nom lui vient du lieu de sa naissance. Il se fit d'abord remarquer par son habileté dans la versification latine. En 1512 l'empereur Maximilien le couronna du laurier poétique; en 1514 les cantons suisses lui firent présent de dix écus d'or pour une pièce de poésie composée en leur honneur. Glareanus, au lieu de réciter simplement ses vers, les chantait en s'accompagnant d'instruments. En 1515 il fut appelé à l'université de Bâle pour l'enseignement des mathématiques; plus tard il obtint une chaire de philosophie. Il fut nommé en 1521 professeur de belles-lettres au Collége de France, sur la recommandation de son ami Érasme. Quelque temps après, les relations des deux érudits devinrent moins intimes, parce que Érasme se serait, dit-on, formalisé de quelques railleries de Glareanus sur son système de prononciation grecque. En effet, Glareanus avait un penchant marqué pour la plaisanterie. Il ne resta que trois ans à Paris; puis il retourna à Bâle. Vers cette époque, il embrassa la réforme; mais ne voulant pas se mêler aux interminables disputes religieuses qui éclatèrent alors en Suisse, il se retira à Fribourg en Brisgau. Il y fonda une école de belles-lettres, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Sa renommée d'érudition lui procura un grand nombre d'élèves. Ses connaissances étaient en effet des plus vastes; il s'est occupé avec fruit des sciences les plus diverses, et il appartient au groupe des humanistes qui préparèrent la renaissance; son rang est parmi les premiers. Ses nombreuses éditions des classiques grecs et latins, les notes qui les accompagnent, ont reçu toute l'approbation de Juste Lipse. Érasme le loue beaucoup de ne pas avoir, comme tant d'érudits de cette époque, consumé ses efforts à imiter le style cicéronien, mais d'avoir plutôt cherché à pénétrer jusqu'au fond des connaissances humaines. Les travaux de Glareanus sur Tite-Live prouvent en effet qu'il était bien au-dessus des érudits ordinaires : une qualité très-rare chez ses contemporains, la sagacité critique, s'y fait remarquer. Ses principaux ouvrages sont : *Isagoge in Musicam*; Bâle, 1516; — *De Geographia liber*; Bâle, 1527, in-4°; — *Helvetiæ Descriptio* (en vers); — *De quatuor Helvetiorum Pagis*; Bâle, 1514; — *Pro justissimo Helvetiorum fœdere Panegyricus*; Bâle, 1515. Cette pièce de vers se trouve reproduite avec l'ouvrage précédent dans le *Thesaurus Histor. Helvet.*, de Conr. Fuessly; — *Panegyricus ad Maximilianum imperatorem*, dans le tome II des *Scriptores Rer. German.* de Freher; — *Annotationes in Tacitum De Moribus Germanorum*; Bâle, 1574; — *Judicium in Terentii Comœdias*; Lyon, 1540, in-8°; — *De Ponderibus et Mensuris*; Bâle, 1550, in-fol.; — *Dodecachordon*; Bâle, 1547, in-fol. Cet ouvrage fait connaître en détail combien l'art de la musique était déjà perfectionné au milieu du seizième siècle. On y trouve de nombreux morceaux extraits des œuvres des meilleurs maîtres du temps; — *Commentarius in Arithmeticam et Musicam Boethii*; Bâle, 1570; — *Annotationes in Titum-Livium*; Bâle, 1540, in-fol.; Paris, 1573. En 1529, Glareanus, en expliquant à Fribourg les décades de Tite-Live, fut frappé des erreurs dont fourmillaient les éditions de cet historien, à l'étude duquel il consacra désormais

tous ses loisirs. En 1531 il put déjà faire publier, à la suite de l'édition de Tite-Live donnée par Froben, une chronologie de l'histoire romaine, dans laquelle il rectifie, à l'aide des autres historiens, beaucoup de dates fournies par Tite-Live. Pour oser contredire cet historien, il fallait alors une grande indépendance d'esprit. Dans la préface de la nouvelle édition de sa chronologie en 1535, Glareanus va plus loin; il déclare que l'histoire romaine a été faussée par le désir qu'ont eu certaines familles de Rome de pouvoir citer des aïeux illustres, et que par conséquent on a pleinement le droit de contrôler les *nomina* et les *cognomina* des magistrats donnés par Tite-Live. Enfin, en 1540 parurent ses Remarques sur Tite-Live. Dans la préface, il revient de nouveau à dire que cet historien est loin de mériter entièrement foi : il cite sa haine partiale contre les Gaulois, les fables du premier livre, tels que l'histoire d'Évandre, les paroles de Tarquin, le bâton de Brutus; Denys d'Halicarnasse lui semble avoir bien plus d'autorité. Nous devons donc reconnaître en Glareanus un précurseur de Beaufort et de Niebuhr; malheureusement il n'eut à sa disposition que fort peu de manuscrits; il ne put même pas se procurer le texte grec de Denys et de Polybe. Aussi s'est-il laissé entraîner à des erreurs assez nombreuses, dont Sigonius releva plusieurs, et à cette occasion Glareanus adressa à Hervagius une lettre très-violente.

E. G.

Érasme, *Epist.*, XVIII, 38; *Dialog. Cicer.* — Drakenborch, *Tit.-Liv.*, t. VII. — Ger. Vossius, *De Scient. mathemat.* — Adam, *Vitæ Philosophor. German.* — Schreiber, *H. Glareanus*; Fribourg en Brisgau (1837, in-4°).

GLASER (*Jean-Frédéric*), chimiste allemand, né le 3 septembre 1707, à Valunjen, dans le comté d'Heuneberg, en Franconie, mort le 7 décembre 1789, à Suhl. Son père, exécuteur des hautes œuvres, l'envoya étudier la médecine à Erfurt en 1725, d'où il se rendit en 1727 à Altorf, puis deux ans après à Wittemberg. Au bout d'un an de séjour dans cette dernière université, il revint exercer la médecine dans sa ville natale. En 1736 il fut reçu docteur à l'université de Harderwyck. De retour dans son pays, il obtint bientôt la place de médecin pensionné à Suhl. Ayant été, en 1753, la victime d'un incendie qui dévora la plus grande partie de la ville qu'il habitait, il s'appliqua à trouver les moyens de prévenir ce fléau. Il conseilla, pour empêcher l'extension de la flamme, l'emploi d'une espèce d'amidon composé de trois parties de colle-forte encore tendre et lavée, d'une partie de terre glaise également tendre et lavée, et d'une partie de farine de seigle, le tout mêlé à trois parties de sable fin. Cette composition devait être appliquée sur les toits, les poutres et les murs et les rendre incombustibles. Il proposa un autre moyen, comme bien plus efficace encore que le premier, la lessive de cendres. Le procédé qu'il essaya, par ordre de l'électeur de Hesse, lui réussit complétement. Néanmoins, le public n'accorda pas à ces annonces toute la confiance et l'attention qu'elles méritaient.

On a de Glaser : *Nützliche und durch die Erfahrung bewährte Vorschläge, bei heftigen und geschwinden Feuersbrünsten, Häuser und Mobilien sicher zu retten* (Moyens utiles et appuyés par l'expérience de sauver à coup sûr maisons et meubles dans un violent et prompt incendie); Dresde et Leipzig, 1756, in-4°; — *Preisschrift wie das Bauholtz in den Gebäuden zu Aushaltung grosser Feuersbrünste zuzurichten* (Pièce couronnée sur la question de faire résister les bois de construction à des grands incendies); Dresde et Leipzig, 1762, in-fol.; — *Ausführliche Beschreibung der glücklich abgelaufenen grossen Feuersprobe, welche mit seinem erfundenen Brand abhaltenden Holzauftriche öffentlich gemacht worden* (Description détaillée de la grande épreuve du feu, faite publiquement avec l'enduit du bois, nouvellement inventé, expérience dont le succès a été complet); Leipzig, 1773, in-fol.; — *Preisschrift wie die Feuerlöschanstalten in den kleinen Städten und auf den Dörfern zu verbessern sind* (Pièce couronnée sur la manière dont les établissements contre l'incendie, dans les petites villes ou dans les villages, peuvent être améliorés); Dresde et Leipzig, 1775, in-8°; — et plusieurs autres ouvrages sur le même sujet et sur les inventions déjà mentionnées.

Les ouvrages de Glaser relatifs à l'agriculture sont : *Physikalisch-œkonomische Abhandlung von den schädlichen Raupen der Obstbäume* (Traité physico-économique sur les Chenilles nuisibles aux arbres fruitiers); Francfort et Leipzig, 1774, in-8°; — *Abhandl. von der tödtlichen Knollenkrankheit unterdem Rindvieh und Rolhwildprete* (Traité de la Clavelée des bestiaux et du grand gibier); — et beaucoup d'articles dans divers recueils d'académies et de sociétés savantes.

W. R.

Hirsching, *Historisch. literar. Handbuch.*

GLASER (*Christophe*), chimiste suisse, du siècle de Louis XIV. Il était le pharmacien ordinaire de ce souverain et du duc d'Orléans. Né à Bâle, il s'occupa beaucoup de chimie d'après le système de Paracelse. On lui doit la connaissance du sulfate de potasse, connu, avant la réforme de la nomenclature chimique, sous le nom de *sel polychreste de Glaser*, parce qu'il en indiqua le premier la composition et qu'il lui attribuait un grand nombre de propriétés. On a de lui : *Traité de Chimie, contenant une méthode claire et facile d'obtenir les préparations de cet art les plus nécessaires à la médecine*; Paris, 1663, in-8°; ibid., 1667, in-8°; Lyon, 1670, in-8°; Paris, 1673, in-12; Bruxelles, 1676, in-8°; Paris, 1688, in-8°. Traduit en allemand par Jean Menudier; Nuremberg, 1677, in-12.

W. R.

F. Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. II.

GLASER (*Georges*), peintre allemand, né probablement en 1460, mort en 1516. Il peignit à la détrempe, de 1515 à 1516, dans le cloître du couvent des carmelites de Francfort, l'*Histoire de la Passion*, œuvre qui a été estimée comme une bonne étude pour les peintres d'histoire. Les têtes en sont caractéristiques et les poses bien dessinées. Ces fresques furent terminées en 1519, par un autre peintre après la mort de Glaser. W. R.

G. K. Nagler, *N. Allg. Künstler-Lexicon*.

GLASER (*Chistophe-Jacob*), mathématicien allemand, né le 24 juillet 1662, mort le 18 octobre 1722. Il étudia à Altorf et à Iéna, s'occupa de théologie, de philosophie et surtout de mathématiques; il prit, en 1688, ses degrés, visita en 1690 les universités allemandes et hollandaises, devint, en 1692, pasteur à Nuremberg et diacre en 1699. On a de lui : *Uraniæ Noricæ Templum cimmartinum*; — *Uraniæ Noricæ strenam sacram trianguli cœlestis, quod est rarum, illustre phænomenon, annuum, vespertinum, in occidente plaga, circa nascentis semper anni auspicium, primum adspectabile et ultra trimestre durabile*; — *Oratio de Creatoris mundi summa Majestate et Potentia*. W. R.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*.

GLASS (*Salomon*), plus généralement connu sous son nom latinisé de *Glassius*, l'un des plus célèbres théologiens allemands du dix-septième siècle, né à Sondershausen, en 1593, et mort à Gotha, le 27 juillet 1656. Chargé, après avoir terminé ses études, de l'enseignement des langues orientales à l'université de Iéna, il fut, en 1625, nommé superintendant des églises et des écoles de la principauté de Schwartzbourg Sondershausen. Douze ans après (1637), il fut appelé à Iéna comme professeur de théologie. Enfin, il fut mis à la tête des églises et des écoles du duché de Saxe-Gotha, avec le titre de superintendant général. Il remplit ces fonctions jusqu'à la fin de sa vie. Le plus remarquable de ses ouvrages est *Philologia sacra, qua totius sacrorum Veteris et Novi Testamenti Testamentorum Scripturæ tum stylus et litteratura, tum sensus et geminæ interpretationis ratio ac doctrina libris quinque expanditur ac traditur*; Iéna, 1623, in-4°. Cet écrit a eu un grand nombre d'éditions, dont les dernières sont de beaucoup les meilleures : Glassius l'a constamment corrigé et amélioré, et d'autres théologiens, après lui, y ont introduit des modifications en rapport avec le progrès de la critique sacrée. Les cinq livres dont se compose la *Philologia sacra* contiennent, dans les anciennes éditions, les deux premiers, des observations générales sur le style et le sens des Écritures; les deux suivants la grammaire des deux langues bibliques, et le dernier un historique sacré, c'est-à-dire des remarques judicieuses sur les figures employées dans la Bible. L'édition de 1745 et les suivantes contiennent une sixième partie, intitulée : *Logica sacra*, opuscule qui avait été publié séparément par Glassius. Dans la seconde moitié du siècle dernier, J.-A. Dathe entreprit de mettre cet ouvrage, qui avait encore quelque réputation, au niveau des progrès faits par les sciences bibliques; mais il ne put en publier qu'une partie, sous ce titre : *Sal. Glassii Philologia sacra his temporibus accommodata*, tom. I; — *Grammatica et Rhetorica sacra*; Leipzig, 1776, in-8°. Bauer continua ce travail, et publia le reste de la *Philologia sacra*, en un tome, divisé en deux parties et comprenant : *Sectio prior : Critica sacra*; Leipzig, 1795, in-8°; et *Sectio posterior : Hermeneutica sacra*; Leipzig, 1797, in-8°. Dans ces volumes non-seulement l'ordre primitif est changé et des discussions dogmatiques déplacées ont été retranchées, mais encore on y a fait entrer, en les modifiant cependant en partie, quelques opuscules de Glassius se rapportant à la littérature biblique; enfin, les deux théologiens qui l'ont remanié y ont ajouté des observations nouvelles, des règles d'interprétation plus précises et plus claires, et de nombreux exemples qui présentent des applications de ces règles.

Parmi les autres écrits de Glassius, nous signalerons : *Exegesis evangelicorum et epistolicorum textuum*; Gotha, 1647, in-4°; 2e éd., Nuremberg, 1664, in-fol.; — *Christologia mosaica*; Iéna, 1649, in-4°; — *Christologia davidica*; Iéna, 1638, in-4°; — *Onomatologia Messiæ prophetica*; Iéna, 1624, in-4°. Ces trois derniers opuscules, réunis et publiés à Iéna vers 1678, in-4°, l'ont été de nouveau par les soins de Th. Crenius à Amsterdam, 1700, in-4°; — *Loci theologici*; Gotha, 1661, in-8°; — un ouvrage composé en allemand, sur les disputes soulevées entre les théologiens d'Helmstædt et ceux de la Saxe, et publié après la mort de l'auteur, sous le voile de l'anonyme, et sans nom de lieu, en 1661, in-4°; 2e édition, à Iéna, 1731, in-8°, avec une préface sur la vie et les écrits de Glassius. Michel Nicolas.

En outre de la Préface déjà indiquée, *Mich. Walther Thienologia de ortu, vita, studiis, scriptis aliisque rebus gestis et obitu beatissimo Salom. Glassii*; dans le recueil intitulé : *Memoriæ Theologorum nostri sæculi clarissimorum renovatæ Centuria*, curante *Henningo Witten*; Francfort 1685, in-8°. — G.-W. Meyer, *Geschichte der Schrifterklär.*, t. III, *passim*.

GLASS (*Jean*), sectaire écossais, né à Dundee, en 1698, mort dans la même ville, en 1773. Il entra dans les ordres, et devint ministre d'une église de campagne près de sa ville natale. En 1727, il publia un traité pour démontrer que l'établissement civil de la religion est contraire à l'esprit du christianisme. Cet ouvrage, qui le fit destituer, fut l'origine d'une secte qui s'appela, de son nom, secte des *glassites*. Plus tard les mêmes sectaires prirent le nom de *sandemaniens* (*voy.* Sandeman). Glass a écrit un grand nombre de traités de controverse, qui ont été publiés à Édimbourg, 4 vol. in-8°.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

GLASS (*John*), marin anglais fils du pré-

cédent, né à Dundee, en 1725, massacré en mer, en 1764. Il étudia la chirurgie, et pratiqua cette science à bord de plusieurs navires frétés au long cours. Il visita ainsi la mer du Sud et les Indes occidentales. L'expérience qu'il acquit dans ses divers voyages lui fit désirer de commander un bâtiment. Il trouva un armateur de Londres qui lui confia un navire en charge pour le Brésil. John Glass s'y embarqua avec sa femme et sa fille. Sa navigation fut heureuse; il se défit avantageusement de sa cargaison, et revenait dans sa patrie plein de joie, lorsqu'en vue des côtes d'Irlande, quatre de ses matelots l'assassinèrent ainsi que sa famille, son lieutenant et quelques autres marins ou passagers. Les meurtriers embarquèrent leur butin sur un canot, et coulèrent le navire. Ils atterrirent à Boss; et se rendirent à Dublin; mais plusieurs circonstances les dénoncèrent : ils furent arrêtés, jugés et pendus en 1765. On a de John Glass : *A Description of Teneriffe, with the manners and customs of the Portuguese*, in-4°. Alfred DE LACAZE.

General Biograph. Diction.

* **GLASSBRENNER** (*Adolf*), littérateur allemand, né en 1816, à Berlin. Il s'était préparé de bonne heure à l'étude de la théologie; mais il entra d'abord dans le commerce, et s'adonna ensuite entièrement à la littérature. Un nouveau genre de productions satiriques et humoristiques fut créé par lui : il s'attacha à saisir tous les côtés comiques de la vie de Berlin; il les représenta au vif, avec beaucoup d'esprit, dans une série de petites livraisons qui eurent beaucoup de succès. Plusieurs écrits de lui, où il portait le sarcasme dans le domaine de la politique, furent défendus par les gouvernements allemands. Glassbrenner se maria en 1840, avec une actrice, et en 1848 il devint le chef du parti démocratique dans le Mecklembourg-Strelitz. Grâce à lui, aucune violence ne fut commise par les révolutionnaires, ce qui ne l'empêcha pas d'être exilé en 1850. Il vit maintenant à Hambourg. Ses principaux ouvrages sont : *Berlin wie es isst und trinkt* (Berlin tel qu'il mange et qu'il boit), 31 livraisons, 1832-1850, qui furent publiées sous le pseudonyme de Brennglas; — *Gedichte* (Poëmes); Berlin, 1851. E. G.

Conversat.-Lexikon.

GLASSE (*Georges-Henri*), philologue anglais, né en 1759, mort en 1809. Il était fils de Samuel Glasse, prédicateur distingué, un des chapelains ordinaires du roi et prébendier de Saint-Paul. Il fut élevé au collége de l'église du Christ à Oxford. Son père se démit en sa faveur du rectorat de Hanwel, dans le Middlesex, qu'il garda jusqu'à sa mort. Glasse se suicida, dans un accès d'aliénation mentale. Il s'était fait remarquer dès sa jeunesse par l'étendue de son savoir classique. Il donna en 1781 une traduction en vers grecs du *Caractacus* de Mason, et en 1788 une traduction du *Samson Agonistes* de Milton, dans la même langue et aussi en vers. Il a publié encore : *Contemplations on the Sacred History, altered from the works of bishop Hall*; 1793, 4 vol. in-8°; — *Louisa, a narrative of facts, supposed to throw light on the mysterious history of the lady of the Hay-Stack, translated from the french*; — un volume de *sermons* et beaucoup d'articles dans le *Gentleman's Magazine*.

Gorton, *General Biographical Dictionary*.

GLATIGNY (*Gabriel* DE), érudit français, né à Lyon, le 10 octobre 1690, mort le 24 mai 1755. Son père, avocat général à la cour des monnaies de Lyon, aimait les lettres et les cultivait. Glatigny suivit l'exemple de son père; tout en poursuivant l'étude de la jurisprudence, il sut acquérir des connaissances assez étendues en histoire et en littérature. En 1717, il succéda à son père. L'Académie de Lyon le reçut parmi ses membres. Glatigny a su l'un des premiers rendre l'érudition agréable; son style est léger, souvent un peu trop familier; quelquefois aussi on est choqué de voir l'auteur viser au bel esprit en traitant de matières très-sérieuses. On a de lui : *Œuvres posthumes* de Monsieur de ***; Lyon, 1757, in-12. Ce recueil contient plusieurs discours académiques ainsi que onze dissertations; les plus remarquables parmi ces dernières sont : *Sur la Bibliothèque d'Alexandrie*; *Sur l'Usage des dictionnaires et sur les grammairiens*; *Sur l'Origine des communes*; dans cette dissertation, Glatigny émet des idées originales, qui furent reprises plus tard par Raynouard. Pour lui l'organisation des communes n'est qu'une transformation de la commune établie par les Romains dans les villes municipales de la Gaule. E. G.

Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*, t. III. — Pernetti, *Recherches pour servir à l'histoire des Lyonnais*, t. II.

GLAUBER (*Jean-Rodolphe*), célèbre chimiste allemand, né à Karlstadt, en 1604, mort à Amsterdam, en 1668. Il fut appelé *le Paracelse* de son époque; et si la science lui doit d'utiles découvertes, on peut lui reprocher de s'être laissé trop facilement entraîner aux écarts d'imagination les plus bizarres. On sait peu de choses de sa jeunesse. Glauber habita successivement Salzbourg, Kitzingen, Francfort-sur-le-Mein, Cologne, et enfin la Hollande, où il passa les dernières années de sa vie. Comme Paracelse, pour lequel il avait de l'admiration, Glauber appréciait beaucoup les travaux des anciens, et traitait fort dédaigneusement ceux des modernes, contre lesquels il se laissait aller à des plaisanteries qui ne sentaient pas toujours le sel attique. Il se plaignait sans cesse de l'ingratitude et de l'aveuglement des hommes, et avait de lui-même la plus haute et la plus fière opinion. Comme Paracelse, il est partisan des opérations et des théories alchimiques les plus étranges. Il affecte de tenir cachées les découvertes qu'il avait pu faire et d'en dérober ainsi l'utilité à autrui. Le mépris qu'il avait pour l'espèce humaine lui faisait rechercher la solitude. « C'est à mes dépens, disait-il, que j'ai

appris la vérité de ce vieux proverbe : « Qui-« conque veut que ses affaires se fassent bien, doit « être tout à la fois maître et valet. » Si je n'ai pas fait dans ce monde tout le bien que j'aurais pu faire, c'est la perversité des hommes qui en a été la cause. » Cependant, malgré ses défauts, Glauber a rappelé l'attention sur des vérités oubliées, et découvert plusieurs faits importants, qui ont exercé dans la suite une influence marquée sur les progrès de la chimie. Tout le monde connaît le *sel de Glauber*, qui a popularisé son nom. Il raconte lui-même que le hasard lui enseigna les grandes propriétés qu'il attribue à cette matière. A l'âge de vingt-et-un ans, et lorsqu'il ne s'occupait pas encore de chimie, il fut guéri de maux d'estomac par l'usage d'une certaine source, dont il reconnut plus tard que toute la vertu provenait de la présence du sulfate de soude. Il appela ce sel *sal admirabile*, sans songer du reste à s'en attribuer la découverte, puisqu'il soutient que c'est le même que le *sal enixum* de Paracelse. Glauber a de plus répandu de la lumière sur l'histoire de quelques autres sels, tels que le sulfate et le nitrate d'ammoniaque, le nitrate de potasse employé dans la teinture, etc. Il paraît avoir entrevu le premier l'existence du chlore. Il l'appelle *huile* ou *esprit de sel rectifié*, et soutient qu'on peut en faire un excellent usage en médecine, en alchimie et dans les arts. Il démontra avec sagacité les phénomènes de composition et de décomposition des corps, et il expliqua, aussi bien qu'on pourrait le faire aujourd'hui, plusieurs opérations tout à fait inconnues à son époque; ainsi il connaissait fort bien les chlorures d'antimoine, d'étain, d'arsenic et de zinc, et il a donné plusieurs procédés ingénieux pour la fabrication des pierres gemmes artificielles. On peut faire remonter à lui l'invention des bains de vapeur par encaissement. Il a fait connaître les propriétés de l'acide tiré de la distillation du bois, indiqué la manière de préparer des boissons vineuses avec les fruits secs et de faire de l'eau-de-vie ou du vinaigre avec du marc de raisin. Il a conseillé aux marins l'usage de la drèche, comme le meilleur moyen de conserver leur santé dans les voyages de long cours. En somme, on lui doit un très-grand nombre d'observations neuves et utiles, et l'on peut dire que rarement l'histoire nous montre des hommes aussi éclairés que l'était Glauber. « Je gémis, dit-il, de l'ignorance de nos contemporains et de l'ingratitude des hommes. Je sais bien que mes travaux seront appréciés différemment par les uns et par les autres, et que j'aurais tout aussi bien fait de garder mes découvertes pour moi; mais je me moque des jugements des hommes : c'est comme un vent qui souffle sur moi sans me renverser. Si Jésus-Christ vivait aujourd'hui, et qu'il fît les miracles qu'il a faits, on le brûlerait comme on l'a crucifié il y a seize siècles. Les hommes sont toujours les mêmes; envieux, méchants et ingrats. Quant à moi, fidèle à la devise *Ora et labora*, je remplis ma carrière en honnête homme; je fais ce que je puis, et j'attendrai la récompense que ce monde périssable ne peut me ravir. » Toute l'âme de Glauber est résumée dans ces mots.

On a de lui : *De Auri Tinctura, sive auro potabili vero*, etc.; Amsterdam, 1646, in-8°; — *Furni novi philosophici, oder Beschreibung einer neu erfundenen Destillirkunst* (Description d'un nouvel art de distiller); Amsterdam, 1648, 1649, 1650; — *Opus Minerale, oder vieler künstlichen und nützlichen metallischen Arbeiten Beschreibung* (Description d'un grand nombre de travaux métalliques d'art et d'utilité); Amsterdam, 1651; — *Miraculum mundi* (Descriptions de la nature et des propriétés d'un prétendu dissolvant universel, dont l'auteur donne la manière de se servir); Hanau, 1653, in-8°; — *Gründliche und wahrhafftige Beschreibung, wie man aus den Weinhefen einen guten Weinstein in grosser Mensa extrahiren soll*, etc. (Description approfondie et vraie de la manière d'extraire de la lie de vin du tartre en grande quantité); Nuremberg, 1654, in-8°; — *Pharmacopœa spagyrica oder gründliche Beschreibung wie man aus den Vegetabilien, Animalien und Mineralien, auf eine besondere und leichtere weise, gute, kräftige und durchdringende Artzneyen zurichten und bereiten soll* (Description de la manière d'extraire et de préparer des remèdes bons, énergiques et pénétrants, des végétaux, des animaux et des minéraux); Nuremberg, 1654, in-8°; — *Apologetische Schriften;* Amsterdam, 1655; — *Apologia oder Vertheidigung gegen Christoff Farners Lügen und Ehrenabschneidung* (Défense contre les mensonges et les calomnies de Christ. Farner); Mayence, 1655; — *Zweyte Apologia* (Deuxième Apologie contre le même); — *Des Teutsch-Landes Wohlfart* (Le Salut de l'Allemagne); Amsterdam, 1656; Prague, 1704, in-8°; — *Miraculi mundi Continuatio* (dans lequel Glauber recommande sa teinture universelle); Amsterdam, 1657, in-8°; Prague, 1704, in-8°; — *Trost der Seefahrenden*, etc. (La Consolation des Navigateurs, etc.); Amsterdam, 1657, in-8°; — *Tractatus de Medicina universali, sive auro potabili vero*, etc.; Amsterdam, 1658, in-8°; — *Tractatus de Natura Salium*, etc.; Amsterdam, 1658, in-8°; — *Libellus Ignium;* Amsterdam, 1663, in-8°; — *Libellus Dialogorum;* Amsterdam, 1663, in-8°; — *Explicatio, oder Auslegung über die Worte Salomonis;* In herbis, verbis et lapidibus, magna est virtus (Explication de ces paroles de Salomon); Amsterdam, 1663, in-8°; — *Novum Lumen Chimicum;* Amsterdam, 1664, in-8°; — *Von den drey Anfängen der metallen, aus Schwefel, Mercurio und Salz* (Des trois Commencements des Métaux, le soufre, le mercure et le sel); Amsterdam, 1666, in-8°; — *Kurge Erklärung ueber die höllische Goëtin*

Proserpinam, Plutonis Hausfrauen, etc. (Courte explication sur Proserpine, femme de Pluton); Amsterdam, 1667, in-8°; — *De tribus Lapidibus ignium secretorum;* Amsterdam, 1667; — *Colloquium Nuncupatorum, inter locutores Benus et Lacinus* (imprimé à la suite du précédent); — *De Elia Arista;* Amsterdam, 1668, in-8°; — *De Purgatorio Philosophorum;* Amsterdam, 1668, in-8°; — *Glauberus concentratus;* Amsterdam, 1668, in-8°; — *De Igne secreto Philosophorum;* Amsterdam, 1669; — *De Lapide animali;* Amsterdam, 1669, in-8°; — *Curioser Tractat vom Gebrauch und Nutzen des Weins, Korns und Holzes* (Traité curieux sur l'usage et l'utilité du Vin, du Blé et du Bois); Amsterdam, 1686. — Les œuvres de Glauber ont été réunies sous le titre de *Opera omnia;* Amsterdam, 1661, 7 vol. in-8°, et 1651-1656, 4 vol. Elles ont été publiées en 1715, par un anonyme, sous le titre de *Glauberus concentratus* (titre que Glauber avait déjà donné à l'un de ses ouvrages), ou *Kern der Glauberischen Schriften*, etc. (Substance des écrits de Glauber); Leipzig et Breslau, 1715, in-4°. — Un choix de ses œuvres parut sous ce titre : *Opera chymica, Bücher und Schriften so viel deren von ihm bishero zum Tage gegeben worden* (Livres et Écrits qui ont paru de lui jusqu'à ce jour); 1659, in-4°. W. R.

Rothscholz, *Bibl. chem.*, III, 106. — Adelung, *Geschichte der menschlichen Narrheit*, IV, 161. — Ferd. Hoefer, *Histoire de la Chimie*. — *Biog. méd.*

GLAUBER (*Jean*), dit *Polydore*, peintre de paysage et graveur hollandais, né à Utrecht, en 1646, mort à Amsterdam, en 1726. Son père ne l'avait pas destiné à la peinture; aussi ne dut-il qu'à lui-même sa première éducation artistique, jusqu'à ce qu'enfin il fut mis sous la direction de Berghem. Les progrès qu'il ne tarda pas à faire l'encouragèrent à une recherche plus complète du beau dans la nature, qu'il devinait plutôt qu'il ne pouvait réaliser chez son maître. Ce sentiment l'engagea à partir, en 1661, pour Paris, avec son frère. Il y étudia une année chez le peintre de fleurs Picart. Ensuite il alla travailler pendant deux ans à Lyon, sous la direction de van der Cabel; enfin, il vint admirer en Italie les paysages qu'il devait reproduire avec son pinceau. Après avoir passé deux ans à Rome, où ses camarades lui laissèrent le surnom de *Polydore*, il alla terminer ses études à Padoue et à Venise; puis il retourna à Hambourg recueillir le fruit de ses travaux, et vint en 1684 se fixer définitivement à Amsterdam. Il y peignit un grand nombre de paysages, dont Lairesse faisait parfois les figures. Glauber est considéré comme un des meilleurs peintres de l'école hollandaise. Sa couleur est solide, chaude et naturelle. Le feuillé de ses arbres est magistralement touché et fini avec le plus grand soin. On cite parmi ses tableaux les plus célèbres quelques vues du Dauphiné et des paysages mythologiques dans la manière de Poussin. Ses œuvres ont été publiées avec celles de van der Laar, sous le titre de *Veertig Stuks Landschappen*. Ce sont des reproductions gravées, qui donnent l'idée la plus exacte de son talent. W. R.

Nagler, *Allg. Künstler-Lexicon.*

GLAUBER (*Jean-Gottlieb*), frère du précédent, peintre de paysage, surnommé *Myrtill*, à cause des idylles, qu'il peignait avec beaucoup d'agrément. Il naquit en 1656, et mourut à Breslau, en 1703. On vante surtout dans ses tableaux les figures et les animaux ainsi que la grâce du coloris. W. R.

Nagler, *Neues Allg. Künst.-Lexicon.*

* **GLAUCIA C. SERVILIUS**, démagogue romain, vivait en l'an 100 avant J.-C. Préteur pendant le sixième consulat de Marius, il tint les comices d'une manière irrégulière, et fit ainsi élire tribun L. Apuleius Saturninus. Il se porta candidat pour le consulat dans l'année 99, qui suivit sa préture, bien que la loi prescrivît un intervalle d'au moins deux ans entre ces deux magistratures. Il fut le seul préteur qui accompagna Saturninus dans sa fuite au Capitole. Le manque d'eau ayant forcé les fugitifs de se rendre, Glaucia fut tué avec eux par l'ordre de Marius, bien que le sénat ne l'eût pas compris dans le décret lancé contre Saturninus et ses partisans. Cicéron compare Glaucia au démagogue athénien Hyperbolus, et l'appelle le pire des hommes. Il lui reconnaît d'ailleurs beaucoup d'éloquence et de finesse. Glaucia fut l'auteur d'une loi *De repetundis*, dont Orelli a recueilli les fragments; il introduisit un changement dans la forme de la *remise à trois jours* (comperendinatio).

Cicéron, *Brutus*, 62; *pro C. Rabirio*, 7; *in Cat.*, 1, 2; *Philipp.*, VIII, 5; *de Harusp. Resp.*, 24. — *Schol. Bob. in Milonian.*, p. 277. — Appien, *Bel. civ.*, I, 28, 32. — Valère Maxime, IX, 7. — Plutarque, *Marius*, 27, 30. — Velleius Pater., II, 12. — Florus, III, 16. — Orelli, *Index Legum*, p. 269.

* **GLAUCIAS** (Γλαυκίας), roi de la tribu illyrienne des Taulantiens, mort vers 300 avant J.-C. On le voit en 335 assister contre Alexandre un autre roi illyrien nommé Clitus. Les deux alliés furent vaincus, et Clitus dut se réfugier sur le territoire des Taulantiens. Alexandre allait l'y poursuivre, lorsqu'il fut rappelé en Grèce par la révolte de Thèbes. Vingt ans plus tard, Glaucias donna asile à Pyrrhus, encore enfant, dont le père, Éacide, venait d'être chassé aussi de l'Épire. Cassandre, qui voulait s'approprier ce royaume, offrit à Glaucias deux cents talents pour lui livrer l'enfant. Glaucias refusa, et attira sur l'Illyrie les armes de Cassandre, qui, quoique vainqueur, ne put obtenir l'extradition de Pyrrhus. Glaucias rétablit Pyrrhus sur le trône d'Épire, en 307. Il fut souvent en guerre avec deux villes grecques voisines, Apollonie et Épidamne, et se rendit même maître de cette dernière ville à l'aide des Corcyréens. On ignore

l'époque de sa mort, mais on croit qu'il vivait encore en 302.

Arrien, 1, 5, 6. — Plutarque, *Pyrrhus*, 3, 4. — Justin, XVII, 2. — Diodore, XIX, 67. — Pausanias, 1, 2.

GLAUCIAS, statuaire grec, né à Égine, vivait vers 480 avant J.-C. Il fit la statue et le chariot de bronze que Gélon, fils de Dinomène, plus tard tyran de Syracuse, dédia, dans l'Altis d'Olympie, en souvenir de la victoire qu'il avait remportée dans la soixante-treizième olymp. (488 avant J.-C.). On cite encore de Glaucias les statues suivantes : celle de Philon, dont la victoire est rappelée dans cette épigramme de Simonide :

Πατρὶς μὲν Κορκύρα, Φίλων δ' ὄνομα, εἰμὶ δὲ [Γλαύκου]
Υἱὸς, καὶ νίκη πὺξ δύ' ὀλυμπιάδας.

Celle de Glaucus de Caryste, le boxeur, s'exerçant au pugilat (σκιαμαχῶν); celle de Théagène de Thasos, qui vainquit Euthyme au pugilat, dans la soixante-quinzième olymp. (480 avant J.-C.).

Pausanias, VI, 6, 9, 10, 11.

* **GLAUCIAS**, médecin grec de la secte des empiriques, vivait dans le troisième ou deuxième siècle avant J.-C. Dans la série des médecins anciens, Glaucias vient après Sérapion d'Alexandrie et avant Héraclide de Tarente. Galien le mentionne comme un des plus anciens commentateurs sur l'ensemble des ouvrages d'Hippocrate. Il écrivit aussi un glossaire alphabétique sur les mots difficiles qui se trouvent dans les œuvres d'Hippocrate. Il ne reste de lui que quelques passages dispersés dans Galien. Fabricius le donne, mais sans autorité suffisante, comme le maître d'Héraclide de Tarente et d'Apollonius.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XIII, p. 171.

* **GLAUCIAS**, rhéteur athénien, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il n'est connu que par une courte mention de Plutarque.

Plutarque, *Sympos.*, I. 3, 10 ; II, 2.

* **GLAUCIDE** (Γλαυκίδης), statuaire grec, d'une époque inconnue. Il fut un de ceux qui, selon Pline, faisaient des athlètes, des soldats, des chasseurs et des sacrificateurs.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 8.

* **GLAUCION**, peintre grec, né à Corinthe, vivait vers 350 avant J.-C. Il fut le maître d'Athénion. Il est d'ailleurs inconnu.

Pline, *Hist. Nat.* — Sillig, *Cat. Artificum*, p. 218.

* **GLAUCIPPUS** (Γλαύκιππος), orateur athénien, fils d'Hypéride, vivait vers 320 avant J.-C. Plutarque mentionne de lui un discours contre Phocion. On ne sait s'il faut l'identifier avec le rhéteur Glaucippus, dont Sénèque a conservé un fragment (*Controv.*, IV, 25) ou avec le Glaucippus qui écrivit sur les cérémonies religieuses des Athéniens. (Macrobe, *Sat.*, I, 13).

Plutarque, *Vit. dec. Orat.*; Phocion, 4. — Athénée, XIII; — Suidas, au mot Γλαύκιππος. — Photius, *Bibl.*, cod. 266.

* **GLAUCON** (Γλαύκων), orateur athénien, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il prit, à ce que l'on croit, une grande part à la dernière lutte des Athéniens contre Antigone Gonatas, en 263 avant J.-C. A la fin de cette guerre, appelée *chrémonidéenne*, du nom de celui qui en avait été le principal instigateur, Glaucon s'enfuit avec Chrémonidès à la cour de Ptolémée Philadelphe, où il fut traité avec beaucoup d'honneur, et où il obtint la confiance du roi. Droysen l'a identifié avec un Glaucon qui est mentionné dans Athénée comme un des tyrans du Pirée (ἐν τοῖς Πειραιεῦσι τυραννεύουσι); mais, selon Thirlwall, cette expression désigne plutôt un des trente tyrans.

Stobée, *Floril.* — Athénée, 11. — Droysen, *Hellenismus*, vol. II, p. 206. — Thirlwall, *Greece*, vol. VIII, p. 92.

* **GLAUCON**, philosophe grec, fils d'Ariston et frère de Platon, vivait vers 400 avant J.-C. Il figure comme interlocuteur dans la *République* et dans le *Parménide* de Platon. Xénophon l'a aussi introduit dans ses *Memorabilia*. On croit généralement que ce frère de Platon est le Glaucon mentionné par Diogène Laerce comme l'auteur des dialogues suivants : Φειδύλος, Εὐριπίδης, Ἀμύνταχος, Εὐθίας, Λυσιθείδης, Ἀριστοφάνης, Κέφαλος, Αναξίφημος, Μενέξενος. On attribuait à Glaucon trente-deux autres dialogues, que Diogène déclare apocryphes.

Xénophon, *Memorabilia*, III, 6. — Suidas, au mot Πλάτων. — Diogène Laerce, II, 2 ; III, 4.

* **GLAUCON**. On connaît quatre grammairiens de ce nom.

Le premier, rhapsode et commentateur d'Homère, est mentionné par Platon à côté de Métrodore de Lampsaque et de Stéombrote de Thasos.

Le deuxième est encore un commentateur d'Homère. Aristote le cite dans sa *Poétique*.

Le troisième, Glaucon de Tarse, écrivit aussi sur Homère, obtint une grande réputation comme grammairien, et composa un ouvrage intitulé Γλῶσσαι.

Le quatrième, Glaucon de Téos, écrivit sur la récitation.

Il est possible que le premier de ces Glaucon soit le même que le second, et le troisième le même que le quatrième.

Platon, *Jon.* — Aristote, *Poet.*, 25 ; *Rhet.*, III, 1. — *Schol. ad Homer. Iliad.*, I, 1. — Athénée, XI. — Villoison, *Proleg. ad Homer.*, p. 28.

* **GLAUCUS** (Γλαῦκος), Lacédémonien, fils d'Épicyde, vivait vers 550 avant J.-C. Il est connu par l'anecdote suivante, que raconte Hérodote. D'après cet historien, il s'était acquis une haute réputation de bonne foi. En conséquence un Milésien lui confia en dépôt une forte somme d'argent. Lorsque plus tard les fils du Milésien réclamèrent leur propriété, Glaucus refusa de la restituer, et prétendit n'avoir aucun souvenir du dépôt. Il ajourna les réclamants à quatre mois, et promit que si d'ici-là il se rappelait le fait, il rendrait l'argent. En attendant il alla consulter l'oracle, et, terrifié par la réponse du dieu, il restitua la somme. Cette restitution ne suffit pas pour expier son parjure, et avant la troisième génération toute sa famille fut exter-

minée. Pausanias et Juvénal font allusion à la même histoire.

Hérodote, VI, 86. — Pausanias, II, 18; VIII, 7.

* **GLAUCUS**, statuaire grec, né à Chios, et connu par l'invention de l'art de souder les métaux, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Son principal ouvrage était une base de fer (ὑποκρητηρίδιον), qui, avec le cratère d'argent qu'elle supportait, fut offerte au temple de Delphes par Alyatte, roi de Lydie. Cette base a été décrite par Pausanias et par Athénée, qui dit qu'on y voyait enchassées des petites figures d'animaux, d'insectes et de plantes. Plutarque parle aussi de cet ouvrage célèbre. L'habileté de Glaucus donna lieu à la locution proverbiale Γλαύκου τέχνη. Étienne de Byzance appelle Glaucus un Samien, ce qui signifie simplement que ce statuaire appartenait à l'école de Samos. Selon Eusèbe, il vivait dans la deuxième année de la 22e olymp. (690-91 avant J.-C.). Alyatte régna en 617-560; mais on peut croire que la base de fer était faite longtemps avant qu'Alyatte l'envoyât à Delphes.

Hérodote, I, 25. — Pausanias, X, 5. — Athénée, V. — Plutarque, *De Defect. Oracl.*, 47. — Meyer, *Kunstgeschichte*, vol. II, p. 24. — Müller, dans l'*Amalthea* de Böttiger, vol. III, p. 25.

* **GLAUCUS** *de Caryste*, fils de Demylos, un des plus célèbres athlètes grecs, vivait vers 485 avant J.-C. Il était περιοδονίκης, c'est-à-dire qu'il avait vaincu à tous les jeux. Il avait remporté au pugilat une victoire aux jeux olympiques, deux aux jeux pythiques, huit aux jeux néméens, huit aux jeux isthmiques. Il avait à Olympie une statue, ouvrage de Glaucias.

O. Müller, *Æginet.*, III, 4, p. 108. — Krause, *Olymp.*, p. 292.

* **GLAUCUS** *d'Argos*, statuaire grec, vivait vers 475 avant J.-C. Il exécuta avec Dionysius les ouvrages que Smicythus dédia à Olympie. Glaucus fit les statues d'Iphitus couronné par Ececheira, (déesse de la trêve) d'Amphitrite, de Poseidon et de Vesta. Selon Pausanias, les plus grandes offrandes furent faites par Glaucus, les plus petites par Dionysius.

Pausanias, V, 26.

* **GLAUCUS** *de Rhegium* ou *d'Italie*, critique grec, vivait vers 450 avant J.-C. Il écrivit sur les anciens poëtes et musiciens (Σύγγραμά τι περὶ τῶν ἀρχαίων ποιητῶν τε καὶ μουσικῶν). D'après Diogène Laerce, qui cite de lui des assertions touchant Empédocle et Démocrite, il était contemporain de ce dernier. Glaucus est aussi mentionné comme auteur d'un traité sur les tragédies d'Eschyle.

Plutarque, *De Music.*, 4; *Vitæ decem Orat.* — Diogène Laerce, VIII, 52; IX, 38.

* **GLAUCUS** ou **GLAUCIAS**, médecin grec, vivait vers 330 avant J.-C. Il donna des soins à Héphestion dans sa dernière maladie; et n'ayant pas réussi à le guérir, il fut, dit-on, crucifié ou étranglé par l'ordre d'Alexandre. On cite encore quatre autres médecins du nom de Glaucus; ils sont peu importants.

Arrien, *Anabasis*, VII, 14. — Plutarque, *Alex.*, 72; *Anton.*, 59; *De Sanitate tuenda.* — Galien, *De Compos. Medicam. sec. locos*, IV, 7.

* **GLAUCUS**, géographe et historien grec, d'une époque incertaine. Il avait écrit sur la géographie et les antiquités de l'Arabie un ouvrage souvent cité par Étienne de Byzance, qui le désigne tantôt par le titre d'Ἀραβικὴ ἀρχαιολογία, tantôt par celui d'Ἀραβικά.

Étienne de Byzance, aux mots Ἄτλανον, Γέα. — Vossius, *De Historicis Græcis.*

* **GLAUCUS** *d'Athènes*, poëte épigrammatiste grec, d'une époque incertaine. L'*Anthologie grecque* contient six épigrammes, dont la première, la deuxième, la quatrième et la cinquième portent simplement le nom de Glaucus, tandis que la troisième est attribuée à Glaucus l'Athénien, et la sixième à Glaucus de Nicopolis. Selon Jacobs, la première, la deuxième et la sixième appartiennent à celui-ci, tandis que les trois autres, consacrées à des descriptions d'œuvres d'art, sont l'ouvrage de Glaucus d'Athènes.

Brunck, *Anal.*, vol. II, p. 347-348. — Jacobs, *Anthol. Græca*, vol. III, p. 57, 58; vol. XIII, p. 898. — Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. II, p. 122; vol. IV, 474.

* **GLAUCUS** *de Locres*, écrivain culinaire grec, d'une époque incertaine. Athénée cite de lui un traité intitulé Ὀψαρτυτικά. On mentionne encore un Glaucus, sophiste, et hiérophante des mystères d'Éleusis.

Athénée, VII, IX, XII, XIV. — Pollux, VI, 10. — Philostrate, *De Sophist.*, II, 20.

* **GLAUMEAU** (*Jean*), chroniqueur français, né à Nohan-le-Féron, le 26 décembre 1517, mort vers 1580. Il fit ses études dans sa ville natale; et vers 1544 enseignait au collége du Grand-Hôtel, à Bourges. C'était un bon prêtre catholique, dont un pélerinage au Mont-Saint-Michel attestait le zèle, et que l'on récompensa en lui donnant une demi-prébende dans l'église collégiale de Notre-Dame-de-Montermoyen. Mais la réforme faisait tous les jours de grands progrès, et promettait des libertés qui tentèrent Glaumeau; il jeta le froc, et, le 14 janvier 1562, il embrassa solennellement le protestantisme, en présence de Jacques Spifame. Aussitôt après, il épousa sa servante Valérienne Galèse, dont il eut Étienne et Guillaume. Il y a tout lieu de supposer que Glaumeau périt dans la réaction catholique qui éclata lors de la reprise de Bourges. Les détails qu'on vient de lire sont tirés du manuscrit autographe (1) suivant, conservé à la Bibliothèque impériale (cab. des titres, fonds de d'Hozier, n° 375) : *Journal de l'histoire de Berry, depuis 1541 jusques en 1562, composé par Jehan Glaumeau, prestre... depuis hérétique.* On y trouve des renseignements intéressants pour l'histoire des guerres civiles et religieuses au seizième siècle en France, et particulièrement dans le Berry. La Thaumassière et Catherinot l'ont mis

(1) Un bel esprit anonyme a annoté quelques passages : ainsi à l'endroit où Glaumeau raconte sa conversion, il ajoute : « Et estant mort, je m'en allay à tous les diables ! »

à contribution, sans le citer : M. Raynal, qui en a, de son côté, tiré bon parti, s'est montré plus juste.

Louis LACOUR.

La Thaumassière, *Histoire de Berry et du diocèse de Bourges*; 1689, in-fol. — Catherinot, *Le Siége de Bourges en 1562*; 1684, in-4°. — Le même, *Calvinisme de Berry*; 1684, in-4°. — Raynal, *Histoire du Berry*, p. 18 et suiv. — Bourquelot, *Notice sur le journal de J. Glaumeau*; Mém. de la Société des Antiquaires de France, t. XXII : excellente monographie.

GLAUNVILLE (*Barthélemy*). *Voy.* GLANVILLE.

GLAYRE (*Maurice*), homme d'État suisse, né à Lausanne, en 1743, mort en 1820. A peine âgé de dix-neuf ans, il fut attaché au cabinet du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, qui venait d'être élevé au trône de Pologne (1764). Nommé ensuite secrétaire d'ambassade et ministre résident auprès de la cour de Saint-Pétersbourg, il se distingua tellement dans l'exercice de ces doubles fonctions que, sur la proposition du gouvernement, la diète polonaise lui accorda, en 1771, les grandes lettres de naturalisation. Peu de temps après (1772), les puissances voisines, la Russie, l'Autriche et la Prusse, procédèrent au premier partage de la Pologne. Prévoyant les conséquences d'une atteinte si grave aux droits de la nation qui venait de l'adopter, le ministre Glayre eut le courage de conseiller à Stanislas-Auguste d'abdiquer une couronne qui dans de telles circonstances ne pouvait plus être portée avec honneur. Bien que son conseil n'ait pas été suivi, il tenta encore inutilement de dissuader ce prince d'entreprendre, en 1787, un voyage pour avoir une entrevue avec l'impératrice de Russie, Catherine, sur les bords du Dniéper. Ce dernier échec ayant décidé le diplomate polonais à abandonner sa patrie adoptive, il donna sa démission, et rentra dans son pays natal. Il y fut soumis à de nouvelles épreuves, par suite de la révolution dont la Confédération Helvétique devint le théâtre peu de temps après celle de France, et qui eut pour résultat la séparation de son pays natal (le pays de Vaud) du canton de Berne, dont il était sujet depuis longues années. Persuadé que les divisions et les violences ne pouvaient que devenir funestes à son ancienne patrie, Glayre fit tout pour ramener ses concitoyens à la concorde et à la modération, et il prit une part active à l'émancipation politique du canton de Vaud (1798). Nommé alors membre du directoire de la République Helvétique établi à Arau, et envoyé à Paris pour assurer la neutralité de la Confédération pendant la guerre de la France avec l'Allemagne (1799), il eut le malheur d'échouer dans ces dernières négociations. Malgré cet insuccès, la confiance de ses compatriotes ne lui fit point défaut, et il fut appelé par eux au conseil exécutif; ses conseils salutaires contribuèrent à faire accepter par toute la Suisse la médiation de la France. Mais l'affaiblissement de sa santé ne lui permit pas de remplir longtemps ses fonctions.

On doit à Glayre des *Lettres sur l'Helvétie*, et le récit de la dernière époque de sa vie : l'auteur y insiste sur le besoin de l'unité entre tous les cantons de la confédération.

N. KUBALSKI.

Galerie historique des Contemporains.

GLEDITSCH (*Jean-Théophile*), célèbre botaniste allemand, né à Leipzig, en 1714, mort en 1786. Son principal mérite est d'avoir appliqué la botanique à l'économie rurale. Ettmuller, Schacher, Walther et Platz furent ses maîtres en médecine; mais il étudia plus particulièrement la botanique avec Hebenstreit. Il remplaça ce dernier, pendant son voyage en Afrique, comme directeur du jardin de Boz et du jardin botanique. Il fit lui-même quelques voyages scientifiques à travers le Harz et la forêt de Thuringe, et contribua ainsi à rassembler les matériaux de la Flore de Leipzig, publiés ensuite par Böhmer. Dans cet intervalle il se fit recevoir médecin, et se rendit à Berlin pour y exercer sa profession. Mais il ne tarda pas à reprendre ses études favorites et ses voyages, dont la Flore de Berlin profita. Il fut recommandé par Frédéric-Guillaume Ier au comte de Ziethen, qui l'engagea à faire la description de ses grands jardins de Trebnitz. Mais il dut surtout son illustration à la réfutation qu'il fit d'un étrange écrit de Siegesbeck contre la doctrine des sexes dans les plantes, présentée comme immorale. Gleditsch prit chaudement dans cette question le parti de Linné, qui en fut reconnaissant et se lia avec lui d'amitié. En 1740 Gleditsch fut nommé professeur à l'amphithéâtre anatomique et directeur du jardin botanique de Berlin. On lui offrit une place avec de grands émoluments à Pétersbourg; mais Frédéric le Grand, loin d'accepter la démission du botaniste, lui donna deux cents écus de plus, pour le retenir à Berlin. Il le chargea en outre d'un cours public sur la science forestière, et Gleditsch fut ainsi le premier qui rassembla les observations faites dans le domaine de cette science, et qui les appliqua à l'administration publique. Ses élèves vantaient autant l'amabilité de son caractère que l'étendue de ses connaissances et son infatigable activité.

Clayton a consacré à sa mémoire un genre de plantes (*gleditsia*) de la famille des légumineuses, renfermant plusieurs espèces arborescentes, dont un exemplaire ombrage son tombeau. Ses ouvrages sont écrits avec clarté, et témoignent des recherches exactes, profondes et pratiques; cependant, on y trouve quelques longueurs et quelques répétitions. Le conseiller intime Gerhard a publié quelques-unes de ses œuvres, que sa modestie avait négligé de mettre au jour, et les a jointes à ses mélanges de botanique. Les principales œuvres de Gleditsch sont les suivantes : *Catalogus Plantarum, tam rariorum quam vulgarium, quæ in horto domini de Ziethen Trebnizii coluntur, et in vicinis locis sponte nascuntur*; Leipsick, 1736, in-8°; — *Consideratio epicriseos Sigisbekianæ in Linnei sys-*

tema plantarum sexuale et methodum botanicam huic superstructam, viro celeberrimo Christ. Wolfio, veritatum restauratori et cujuscumque scientiarum promotori, communicata; Berlin, 1740, in-8°; — *Dissertatio de methodo botanica dubio et fallaci virtutum in plantis indice*; Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°; — *Methodus Fungorum, exhibens genera, species et varietates, cum charactere, differentia specifica, synonymis, solo, loco et observationibus*; Berlin, 1753, in-8°; — *Systema Plantarum a staminum situ, secundum classes, ordines et genere, cum characteribus essentialibus*; Berlin, 1764, in-8°; — *Vermischte physikalisch-botanisch-œkonomische Abhandlungen* (Mélanges de Physique, de Botanique et d'Économie); Halle, 1765, 66, 67; — *Betrachtung ueber die Beschaffenheit des Bienenstandes in der Mark Brandenburg* (Considérations sur l'Apiculture dans la marche de Brandebourg); Riga et Mietau, 1769, in-8°; — *Pflanzenverzeichniss zum Nutzen und Vergnügen der Lust-und Baumgaertner und aller Liebhaber von fremden u. einheimischen Bäumen, Sträuchen u. Staudengewaechsen* (Catalogue de plantes utiles et agréables aux amateurs, aux jardiniers et à tous ceux qui s'occupent des arbres, des arbustes et arbrisseaux étrangers ou indigènes); Berlin, 1773, in-8°; — *Systematische Einleitung in die neuere aus ihren eigenthuemlichen physikalisch-œkonomischen Gruenden hergeleitete Forstwissenschaft* (Introduction systématique à la science forestière ramenée à ses principes physiques et économiques); Berlin, 1774, 1775, in-8°; — *Vollstændige theoretisch-praktische Geschichte aller in der Arzney, Haushaltung und ihren verschiedenen Nahrungszweigen nuetzlich befundenen Pflanzen, nach historisch-philosophischen Gruenden* (Histoire théorique et pratique complète de toutes les plantes médicinales, culinaires et autres plantes usuelles, d'après leurs principes historico-philosophiques); Berlin, 1777, in-8°; — *Botanica medica, oder Lehre von den vorzueglich wirksamen einheimischen Arzneigewæchsen* (Botanique médicale, ou science des végétaux officinels indigènes les plus utiles et les plus efficaces); Berlin, 1788-1789, 2 vol. in-8°, publiés par P.-G.-A. Luders, médecin, ancien disciple de Gleditsch; — *Vier Abhandlungen, das praktische Forstwesen betreffend* (Quatre Traités sur l'Art Forestier pratique); Berlin, 1788, in-8°, et *Vermischte œkonomische und botanische Abhandlungen* (Mélanges économiques et botaniques); Berlin, 1789, 3 vol. in-8°, publiés par C.-A. Gerhard. Gleditsch a publié en outre des éditions allemandes de Linné, de Brugmans, et un grand nombre d'articles spéciaux dans les mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin. W. Reymond.

Willdenow et Usteri, *Biographie des verstorbenen Hofrath und Professor Gleditsch*; (Zurich, 1790, in-8°) — *Schriften der Gesellschaft naturforschender Freunde zu Berlin*, 9 ter. Bd., n° 17. — Hirsching. *Histor. literarisches Handbuch*. — *Biographie médicale*.

* GLEICHEN (Le comte DE) vivait au douzième siècle. Il était issu d'une puissante famille de la Thuringe, qui prétendait avoir reçu son comté de Charlemagne. Sa célébrité lui vient d'une aventure romanesque qu'on lui attribue, sur la foi d'un mausolée du couvent de Pétersberg, près d'Erfurth, et sur lequel le noble comte est représenté entre deux femmes. Voici l'histoire : Le comte Gleichen ayant été pris dans un combat contre les Turcs (les uns prétendent que ce serait dans la bataille de Joppé, gagnée sur les chrétiens par le sultan Noradin, au douzième siècle) fut emmené dans leur pays, où il subit une dure et longue captivité. Pendant qu'il travaillait à la terre, dans le jardin de son maître, il fut abordé un jour par la fille même du sultan. Sa bonne mine et son adresse au travail plurent à la jeune princesse, qui lui promit de le délivrer et de le suivre, à condition qu'il l'épousât. — « J'ai une femme et des enfants, » répondit le comte. — « N'importe! dit la princesse, nos coutumes turques ne s'opposent point à ce que vous ayez deux femmes. » — Vaincu par d'aussi bonnes raisons, le comte engagea sa parole, et bientôt la princesse réussit à le délivrer et à s'embarquer avec lui. Ils arrivèrent heureusement à Venise, où le comte apprit que sa femme et ses enfants se portaient bien. Dans cet embarras, il courut se jeter aux pieds du pape, qui lui donna une permission solennelle d'épouser la jeune princesse et de garder en même temps sa première femme. Celle-ci ne fut pas moins accommodante que la cour de Rome, et accueillit à merveille sa rivale, pour laquelle elle conçut bientôt une tendresse particulière. Telle est l'histoire, qu'on a depuis traitée de roman. D'après les nouvelles recherches faites sur le comte de Gleichen, son aventure aurait été fondée sur un vieux roman français racontant le double mariage d'un chevalier Gilion de Trasigny.

William Reymond.

Bayle, *Dictionnaire*. — Hondorf, *Theâtre historique*. — *Allgemeine deutsche Real-Encyclopädie*. — Placide Muth, *Disquisitio historico-critica in comitem de Gleichen*; Erfurth, 1788, in-12.

GLEICHEN (*Charles-Henri*, baron DE), diplomate danois, d'origine allemande, né à Nemersdorf, en 1733, mort à Ratisbonne, le 5 avril 1807. Il fit ses études à Leipzig. En 1753, il vint à Paris. De retour dans sa patrie, il accompagna, en 1755, le margrave de Bareuth en Italie. Gleichen explora cette péninsule jusqu'en 1758, et obtint alors le titre de ministre ordinaire de Bareuth à Paris. Il quitta bientôt la France pour offrir ses services au roi de Danemark. Celui-ci l'envoya à la cour de Madrid (1759). Gleichen en revint en juin 1763 comme ambassadeur près Louis XV. En 1768 Christian VII visita Paris; il décora son ambassadeur de l'ordre de Danebrog, et le nomma son chambellan. Gleichen vivait

dans la société des philosophes et des littérateurs de l'époque. Par les intrigues du ministre danois Bernstorf, il fut rappelé de la cour de France en 1770 et envoyé à Naples. Son poste ayant été supprimé le 15 août 1771, il rentra dans la vie privée, et se fixa à Ratisbonne, où il mourut. On a de Gleichen : *Metaphysische Ketzerein*, 1791 et 1796, 2 vol.; trad. en français, sous le titre d'*Essais théosophiques*, 1792; — *Pensées sur divers sujets de la politique et des arts libéraux*; 1797 (en allemand). Il laissa en manuscrit des *Mémoires*, qui ont été publiés sous ce titre : *Denkwürdigkeiten : eine Reihe aus seiner Feder geflossenen Aufsätze über Personen und Verhältnisse aus der zweiten Hälfte des 18 Jahrhunderts*; Leipzig, 1847, in-8°.

Biographie étrangère.

GLEICHEN (*Frédéric-Guillaume* DE), surnommé *Russworm*, du nom de sa mère, seigneur de Greifenstein, Bonnland et Etzelbach, etc., célèbre naturaliste et micrographe allemand; il naquit à Bayreuth, le 14 janvier 1717, et mourut le 16 juin 1783. Son éducation avait été négligée; il fut de bonne heure page à la cour du prince de Taxis, puis cadet à Dresde. Il dut quitter cette ville pour avoir servi de témoin dans un duel. De retour à Bayreuth, il servit sous les drapeaux, et fit les deux campagnes du Rhin, en 1734 et 1735, d'abord comme porte-drapeau dans les dragons, puis comme cornette de cuirassiers. En 1748 il était parvenu au grade de lieutenant-colonel, en même temps qu'il obtenait de hautes distinctions à la cour. Jusqu'en 1756 il rendit des services très-importants dans la carrière militaire. Ce ne fut qu'alors qu'ayant obtenu son congé il se voua à la science et à la philosophie. Il se retira avec sa famille dans sa terre de Greifenstein, et se mit à y étudier l'histoire naturelle, sans autre maître que lui-même. Il était alors âgé de quarante-quatre ans. Il parvint ainsi, à force de travail et de talent à pénétrer les secrets les plus intimes de la science. Il s'attacha tout particulièrement à l'observation des infusoires et des animalcules spermatiques, qu'il étudiait au microscope. Il y travailla pendant vingt ans. Il s'occupa aussi de chimie et de teinture, inventa une étoffe imperméable, et imagina pour sécher le tabac un procédé dont il appelait le produit *Tabac au soleil*. Ses principaux écrits ont pour titres : *Das neueste aus dem Reiche der Pflanzen, oder microscopische Vorstellungen und Beobachtungen der geheimen Zeugungstheile der Pflanzen in ihren Blüthen, und der in denselben befindlichen Insekten*, etc. (Découvertes les plus nouvelles dans le domaine des plantes, ou représentations et observations microscopiques des organes générateurs les plus secrets des plantes pendant la floraison, et des insectes qui s'y trouvent, etc.); Nuremberg, 1764, petit in-fol., avec planches; traduit en français par Isenflamm; Nuremberg, 1770; — *Geschichte der gemeinen Stubenfliege* (Histoire de la Mouche domestique); Nuremberg, 1764, in-4°, avec planches; traduit en français par Isenflamm; — *Auserlesene mikroscopische Entdeckungen bey den Pflanzen, Blumen und Blüthen, Inseckten und andern Merkwürdigkeiten* (Principales Découvertes microscopiques faites chez les Plantes, les Fleurs, les Insectes, et autres curiosités); Nuremberg, 1777, in-4°, avec planches; — *Abhandlung über die Saamen und Infusionsthierchen und über die Erzeugung*, etc. (Traité des Animalcules spermatiques et infusoires et de la Génération); Nuremberg, 1778, in-8°, 33 planches; — *Versuch einer Geschichte der Blattläuse und Blattlausfresser des Ulmenbaums, nebst 4 mit Farben-erleuchteten Kupfertafeln von G. P. Nussbiegel* (Histoire des Poux de l'Orme, avec 4 planches illustrées, etc.); — *Von Enstehung, Bildung, Umbildung, und Bestimmung des Erdkörpers, aus dem Archiv der Natur und Physik* (De la Naissance, du développement, transformation et destinée du Globe terrestre, tiré des archives de la nature et de la physique); Dessau, 1782, in-8°; — *Abhandlung vom Sonnenmikroscop*, etc. (Traité du Microscope solaire, etc.); Nuremberg, 1781, gr. in-4°. W. R.

M. A. Weikard, *Biographie des Herrn von Gleichen*. — *Schriften der Gesellsch. naturforsch. Freunde zu Berlin*. — Hirsching, *Hist. liter. Handbuch*.

GLEICHMANN (*Jean-Zachariæ*), nommé aussi Melmond, historien et bibliographe allemand, né vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1758. Il fut nommé d'abord avocat de la cour de Saxe-Gotha, puis receveur des contributions en Thuringe. On a des raisons de croire qu'il perdit ses emplois; car il se plaint à plusieurs reprises dans ses écrits de l'ingratitude de son prince. Il est auteur de plusieurs monographies historiques, qui n'ont plus guère d'importance aujourd'hui. Elles furent publiées sous différents pseudonymes. Celles qui auraient encore quelque intérêt sont : *Delineatio Juris Saxonici*; Iéna, 1717; — *Historische Merkwuerdigkeiten von dem Churfürsten J. Friderich dem Grossmuethigem* (Curiosités historiques sur l'électeur Jean Frédéric le Magnanime); 1738-1741, in-4°; — *Die Wahrheit der Geschichte der Paebstin Johanna* (La Vérité de l'histoire de la Papesse Jeanne); 1744; — *Gerettete Ehre der tuerkischen Princessinn, welche sich mit dem Grafen von Gleichen vermaehlt hat* (Apologie de la princesse turque qui épousa le comte de Gleichen); 1745, in-4°. Cet écrit a trait à l'historiette que la tradition populaire rapporte sur le comte de Gleichen (*voy.* ce nom). E. G.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

GLEIM (*Jean-Guillaume-Louis*), poëte allemand, né le 2 avril 1719, à Ermsleben, dans la principauté de Halberstadt, mort dans la même ville, en 1803. Il étudia d'abord le droit à Halle,

où il fonda, de concert avec Uz, Goetz et quelques autres amis des lettres, une *Société des Muses*, semblable à celle que Gærtner, Schlegel, Cramer, Klopstock et Rabener avaient instituée à Leipzig. Après l'achèvement de ses études, il obtint la place de secrétaire auprès du prince Wilhelm, fils du margrave de Brandebourg-Schwedt. A cette époque il fit la connaissance du poëte de Kleist, et se lia avec lui d'une étroite amitié. Après la mort du jeune prince, il devint secrétaire du maréchal Dessauer, et en 1747 secrétaire du chapitre du dôme de Halberstadt, poste qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Gleim demeura célibataire. Sa maison était tenue par sa spirituelle nièce, Sophie Dorothée Gleim, chantée sous le nom de *Gleminde* par une nuée de jeunes poëtes qui voltigeaient autour du bienveillant *père Gleim* (Vater Gleim), ainsi qu'on le surnommait lui-même. Il resta neutre dans la querelle littéraire qui s'éleva entre Gottsched, représentant de l'école de Leipzig et de l'imitation française, et Bodmer qui, à la tête de l'école de Zurich, réforma le goût et rendit un caractère d'originalité à la littérature allemande. Gleim, entouré d'admirateurs, qu'il devait au facile enthousiasme avec lequel il accueillait les œuvres les plus médiocres, se contenta de humer, au milieu de sa petite cour, l'encens qu'on lui envoyait de tous les côtés. Il aimait à s'entendre nommer *l'Anacréon allemand*, titre que lui avaient mérité jusqu'à un certain point ses premières poésies. Outre un grand besoin d'épanchement et d'amitié, qu'il trouva toujours à satisfaire, notre poëte avait le sentiment religieux très-développé. C'est ce qui explique en partie le peu de succès que trouvèrent auprès de Frédéric II ses *Chansons de Guerre* (Kriegslieder, 1778) sur la guerre de Sept Ans. On sait d'ailleurs que le roi philosophe était peu porté à protéger les poëtes de son pays. Les excès de la révolution française inspiraient à Gleim l'horreur la plus profonde. Aussi adresse-t-il dans ses *Zeitgedichte* (1789, 1803, poésies contemporaines) les exhortations les plus pressantes à ses concitoyens sur la nécessité de la concorde, du patriotisme et de la paix. Deux ans avant sa mort il devint aveugle; il mourut à quatre-vingt-quatre ans. Conformément à son désir, il fut enseveli dans son jardin d'Halberstadt. Une ode de Klopstock qui lui est dédiée a contribué à immortaliser son nom et son caractère enthousiaste et bienveillant. Les œuvres complètes de Gleim (*Gleim's Sammtliche Werke*) ont été publiées à Halberstadt, de 1811 à 1813, en sept volumes. Elles se composent des œuvres badines (*Versuch in scherzhaften Liedern*, Berlin, 1744-45), auxquelles nous avons fait allusion; des *Lieder ernster Art* (Chants sérieux), des *Fables*, des *Romances*, qu'il fut le premier à introduire en Allemagne, où ce genre n'était pas encore connu. On y trouve en outre les *Kriegslieder* (Chants de Guerre), 1778, qui ont contribué le plus à rendre populaire le nom de Gleim en Allemagne pendant la guerre de Sept Ans. Son *Halladat*, ou *Livre rouge* (1774), est un poëme didactique sur la religion rationnelle, dans lequel le poëte cherche surtout à imiter le style oriental et coloré du Koran, qui alors était fort à la mode en Allemagne. Gleim avait destiné cette œuvre aux écoles; mais elle est écrite avec une exubérance d'imagination qui ne la rend pas accessible au vulgaire, et qui de fait laissa le public indifférent. Il s'élève davantage dans ses *Lieder für das Volk* (Chansons populaires); mais sa verve s'affaiblit avec l'âge, et déjà dans ses *Kriegslieder* le caractère du grenadier prussien ne se soutient pas toujours, et le patriote fait oublier un peu le poëte. Il enrichit, en outre, de ses productions plusieurs recueils périodiques de son époque, tels que le *Göttingsche und Vossische Musenalmanach* (Almanach des Muses, de Gœttingue, par Voss), le *Deutsche Mercur* (le Mercure allemand), l'*Iris*, la *Berlinische Monatschrift* (la Revue mensuelle de Berlin), le *Journal de Brunswick* et d'autres. Sa correspondance avec les principaux savants allemands de son temps renferme les plus précieux documents sur la littérature allemande du dix-huitième siècle. Outre l'édition des œuvres complètes de Gleim que nous avons citée, il en a paru plusieurs à Strasbourg, à Reutlingen, à Carlsruhe et à Leipzig. Elle a été complétée en 1841 par un volume supplémentaire (*Ergänzungsband*), publié à Leipzig. William REYMOND.

Wilhelm Körte, *J. W. L. Gleim's Leben*; Halberstadt, 1811, in-8°. — Wetterleim, *Handbuch*. — Th. Heinsius, *Geschichte der Sprach-Dicht und Redekunst der Deutschen*. — Jördens, *Lexikon deutscher Schrifteller*, t. II, p. 139; VII, 188. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, II, 878; IX, 461; XI, 278.

GLEIZAL (*Claude*), homme politique français, né à Genestelle (Vivarais), vers 1760, mort en 1824. Il suivit la carrière du barreau, et partagea les idées de réforme qui amenèrent la révolution. En 1791, il fut nommé juge de paix à Entraigues (Aveyron). Il était membre du directoire de ce département, lorsqu'en 1792 il fut élu député à la Convention. Il appuya la proposition d'accusation formulée contre Marat et la mise en jugement des massacreurs de septembre. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la peine de mort et l'exécution dès le lendemain. Par un singulier revirement, au quatrième appel nominal il se prononça pour le sursis. Lors des événements des 31 mai, 2 et 3 juin, il combattit les décrets rendus par les Montagnards. Il échappa néanmoins aux proscriptions contre les girondins et leurs adhérents. Après le 9 thermidor, Gleizal entra au comité de législation; il y apporta de la modération, et s'éleva contre toute réaction. La session terminée, il fut nommé secrétaire rédacteur du Conseil des Cinq Cents. Quoique réélu à ce Conseil en l'an VI (1797), Gleizal, en vertu de la nouvelle loi du 22 floréal (11 mai), ne put y siéger. Il continua néanmoins à exercer

ses fonctions de secrétaire rédacteur, et les conserva auprès du corps législatif jusqu'en 1814. Elles lui furent retirées à cette époque; mais les Bourbons lui assurèrent en échange une pension de 4,000 francs. Au mépris des engagements les plus formels, dès l'année suivante cette indemnité lui fut brutalement retirée. La loi dite *d'amnistie*, du 12 janvier 1816, contraignit ensuite Gleizal à quitter la France en août 1818; il obtint d'y rentrer, mais il n'occupa plus aucune position publique. On a de lui quelques opuscules politiques, devenus sans intérêt.

H. Lesueur.

Moniteur universel, an 1793, n° 20; an IV, n° 21 et 44. — *Petite Biographie Conventionnelle*. — *Galerie historique des Contemporains*. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*.

GLEIZES (*Jean-Antoine*), philosophe français, né à Dourgne (Tarn), le 26 décembre 1773, mort le 17 juin 1843, au château de La Nogarède, près Mazères (Ariége). Il se destina d'abord à la médecine, et alla suivre les cours de l'école de Montpellier. Une répugnance invincible pour les dissections anatomiques le força à renoncer à cette carrière. Il tourna alors ses vues vers l'instruction publique, et après avoir été réformé du service militaire pour cause de santé, il fut envoyé en l'an III à l'École Normale par le département de l'Ariége. A la vue des flots de sang que faisait couler la révolution, il se demanda quelle pouvait être, dans des créatures naturellement douces et bonnes, la cause d'une cruauté et d'une perversité qui se montrent si souvent dans leurs actions. Il crut la trouver dans l'habitude de tuer les animaux et de manger leur chair. Il lui sembla que l'alimentation animale développe les penchants grossiers et féroces, obscurcit l'intelligence et introduit dans l'organisation humaine des principes délétères, sources des maladies et des infirmités du corps. Une fois la cause des maux physiques et moraux trouvée, le remède l'était aussi : il ne pouvait consister que dans un régime purement végétal. Un système d'alimentation inspiré par une âme sensible devint ainsi un système de réforme morale, physique et sociale. Dès qu'il fut arrivé à la conviction que le respect de la vie de tous les êtres doués de sensibilité est une loi divine, J.-A. Gleizes s'abstint de toute nourriture animale. C'est un fait digne de remarque qu'à partir de ce moment cet homme, qui avait été réformé pour faiblesse de constitution, acquit une vigueur et une force musculaire considérable. Soit par suite de ce genre de vie, soit par l'effet d'une disposition organique, ou peut-être aussi par l'action de son système sur ses propres sensations, son aversion pour les viandes devint telle qu'il ne put plus en supporter l'odeur ni même s'asseoir à une table sur laquelle on en servait. Aussi vivait-il d'ordinaire dans la solitude; ce qui ne l'empêchait pas d'être plein de bienveillance pour ses semblables, pour les malheureux surtout, qu'il aida constamment de ses conseils et de sa bourse. A ce sentiment d'inépuisable charité se joignit chez lui un profond sentiment religieux, trait qu'il importe d'autant de faire remarquer que, trompé par l'abondance de considérations physiologiques sur lesquelles il a appuyé certaines parties de son système, un critique a paru croire qu'il inclinait au matérialisme. La *Vegetarian Society* a placé son portrait dans le local de ses séances; et son système a attiré l'attention de quelques écrivains allemands. J.-A. Gleizes avait épousé, en 1794, Mlle Aglaé Angliviel de La Beaumelle, dont il n'a point eu d'enfants et qui lui a survécu. On a de lui : *Les Nuits élyséennes*; Paris, an IX, in-8°; — *Séléna, ou la famille samanéenne*; Paris, 1838, in-8°. C'est le même ouvrage que le précédent, mais refondu et présenté avec un nouveau plan; — *Les Agrestes*; Paris, 1804, in-18; — *Le Christianisme expliqué, l'unité des croyances pour les chrétiens*; Paris, 1830, in-8°; reproduit et augmenté d'une préface, sous le titre : *Le Christianisme expliqué, ou le véritable esprit de ce culte méconnu jusqu'à ce jour*; Paris, 1837, in-8°; — *Thalysia, ou la nouvelle existence*; Paris, 1840-42, 3 vol. in-8°.

Michel Nicolas.

Revue britannique, janvier 1846. — *La Phalange*, octobre 1846. — Biot-Lequesne, *Fragments de Philosophie sociale*; Paris, 1846. — Magl. Nayran, *Biographie castraise*.

* **GLEMONA** (*Basile* de), religieux de l'ordre des Mineurs de l'étroite Observance et missionnaire en Chine, vivait dans le dix-huitième siècle. Ce modeste religieux, chargé d'une mission apostolique dans l'empire chinois, y demeura de longues années, et acquit une grande connaissance de la langue et de la littérature de ce pays. Il composa, dans l'intérêt de ses confrères chargés de prêcher le christianisme en Chine, un lexique chinois, auquel il donna le titre de *Han-tse-si-i*, c'est-à-dire « Explication occidentale (européenne) des caractères chinois ». Ce dictionnaire se répandit bientôt en Asie, par la voie de copies manuscrites, que l'on exécutait en grand nombre parce qu'on avait reconnu la commodité et la bonne disposition de l'ouvrage du P. Basile de Glemona. Enfin, il parut en Europe, sous le nom de M. L.-J. de Guignes (*voy.* ce nom), qui oublia d'inscrire sur le titre de sa publication le nom du modeste et savant missionnaire, quoique la part de M. de Guignes dans cette édition du dictionnaire chinois du P. Basile de Glemona se réduit aux erreurs, assez nombreuses, qu'il y a introduites, à quelques défauts d'organisation et à la permutation de l'ordre alphabétique ou tonique en celui de clefs. La postérité devait faire justice de cette réticence condamnable. La voix des Klaproth, des Abel-Rémusat s'est déjà élevée pour restituer au P. Basile de Glemona ce qui lui revenait dans la rédaction d'un Dictionnaire chinois qui, dans son genre, sera toujours recherché des sinologues, surtout depuis la publication en Chine d'une nouvelle édition (in-4°), de format plus commode que

la première (in-fol.), avec les exemples en caractères chinois, mais sur laquelle on a encore omis le nom de son véritable auteur. E. Beauvois.

Klaproth, *Supplément au Dictionnaire Chinois-Latin* publié par de Guignes. (Article de Abel Rémusat.)

* **Glen** (*Jean-Baptiste*), théologien liégeois, né vers 1552, mort à Liége, le 5 février 1613. Il partit pour Rome à l'âge de vingt ans, entra dans l'ordre des Augustins, et se rendit ensuite à Paris pour étudier la théologie. Reçu docteur en 1586, il enseigna la théologie chez les grands augustins, où il eut pour disciple Jean du Puy ou *Puteanus*. Vers 1588, il suivit à Rome le duc de Nevers, ambassadeur de France; de retour à Paris, il fut un des conseillers de la Ligue pendant le premier siége de Paris. Il fit ensuite plusieurs voyages pour le service de son ordre, dont il fut élu provincial en 1592, et revint finir ses jours à Liége. On a de lui : *Du Devoir des Filles, en deux livres; le premier regarde le mariage, et le second la virginité*; Liége, 1597, in-4° ; — *Histoire pontificale, ou plustost démonstration de la vraye Église, fondée par Jésus-Christ et ses apostres, contenant sommairement les faits les plus signalés advenus en icelle, et les plus praignantes marques de la vraye Église.....*; Liége, 1600, in-4° ; — *Œconomie chrestienne, contenant les règles de bien vivre, tant pour les gens mariez qu'à marier, pour nourrir et eslever les enfants, fils et filles, en la vraye piété, les serviteurs aussi et servantes, en huict livres*; Liége, 1608, in-8°. Cet ouvrage, moral et pieux dans l'intention, contient une foule de détails qui font plus d'honneur à l'érudition qu'au bon goût de Glen; — *Histoire orientale des grands Progrès de l'Église catholique, apostolique et romaine, en la réduction des anciens chrestiens, dits de saint Thomas..... Conversion encore des mahométans, mores et payens, par les bons devoirs du rarissime et illustrissime seigneur don Alexis de Menesès....., composée en langue portugaise par Antoine Govea, et puis mise en espagnol par François Munèz, et tournée en français par F. J.-B. de Glen*; Bruxelles, 1609, in-8° ; — *La Messe des anciens chrestiens, en l'évesché d'Angamal ès Indes orientales...... traduite de verbo ad verbum du syriaque ou surien en langue latine*; Bruxelles, 1609, in-8°.

Becdelièvre Hamal, *Biographie liégoise*.

Glen (*Jean* de), imprimeur et graveur en bois, frère du précédent, né à Liége, vers le milieu du seizième siècle. On connaît de lui deux ouvrages, devenus fort rares et qui sont curieux à plusieurs égards : *Du Debvoir des Filles, traité brief et fort utile; item plusieurs patrons d'ouvrages pour toutes sortes de lingeries*; Liége, 1597, in-4°; — *Des Habits, Mœurs, Cérémonies et Façons de faire avec les pourtraits des habits*, première partie; Liége, 1601, petit in-8° (le second tome n'a pas paru). L'auteur parle avec une naïveté qui choquerait la pruderie moderne des mœurs et coutumes des femmes de son temps; les figures gravées sur bois qu'il consacre à des dessins de lingerie et de dentelles donnent un prix particulier à son œuvre, les représentations de ce genre étant aujourd'hui l'objet d'une vive curiosité. Ces écrits ne paraissent avoir été connus ni de Paquot, ni de Villexfayne, qui se sont l'un et l'autre occupés de la bibliographie des Pays-Bas; on cite aussi de Glen un volume intitulé : *Les Merveilles de la ville de Rome*.
G. B.

Catalogue de la bibliothèque van Hulthem; Bruxelles, n° 4443 et 9628.

Glenbervie (*Frédéric-Sylvestre*). *Voy.* Douglas.

Glendower. *Voy.* Owen.

Gléon (*Geneviève* Savalette, marquise de), littératrice française, née à Paris, vers 1732, morte à Vicence, en 1795. Remarquable par son esprit et sa figure, elle tenait une place distinguée dans les salons de son oncle, le financier Savalette de Magnanville, et surtout à sa petite maison de La Chevrette, dans la vallée de Montmorency. Geneviève Savalette y jouait la comédie de société avec un véritable talent. Ses charmes lui attirèrent les hommages du chevalier de Chastellux, qui resta longtemps son ami. Elle crut devoir émigrer, et termina ses jours en Italie. On a d'elle un *Recueil de Comédies nouvelles*; Paris, 1787, in-8°. On y trouve : *L'Ascendant de la Vertu, ou la paysanne philosophe; — La fausse Sensibilité*, en cinq actes, et *Le Nouvelliste provincial*; aucune de ces pièces n'a été représentée sur une scène publique. H. L.

Quérard, *La France littéraire*.

Gley (*Gérard*), linguiste et historien français, né à Gerardmer (Lorraine), le 24 mars 1761, mort à Paris, le 11 février 1830. En 1783 il enseigna la philosophie et les mathématiques à Strasbourg, et en 1785 il y fut ordonné prêtre. Refusant de prêter le serment exigé par l'Assemblée nationale en 1791, Gley émigra, et se livra à l'instruction particulière dans quelques châteaux au-delà du Rhin. En 1794 il s'établit à Bamberg (Franconie), où il professa les littératures latine, française, italienne et anglaise. En 1795 il publia un journal en allemand. En 1806, à l'ouverture de la campagne de Prusse et de Pologne, Gley fut attaché à la maison du maréchal Davout, le suivit constamment; et lorsque Napoléon donna au maréchal la principauté polonaise de Lowicz en Mazovie, Gley en devint administrateur. En 1809 il fit le voyage de Cracovie et de Vienne, revint en 1811 en Pologne, qu'il ne quitta qu'à l'époque de la retraite de Moscou, en 1812. Il fut successivement principal des colléges de Saint-Dié en 1813, d'Alençon en 1815, de Moulins en 1817, et de Tours en 1818. En 1823 il revint à Paris, entra au séminaire des Missions étrangères, et fut nommé

en 1824 chapelain à l'hôtel des Invalides, où il termina ses jours. Il était membre de la Société royale des Amis des Sciences de Varsovie et chanoine honoraire de Gap. Dans tous ses voyages, l'abbé Gley visitait soigneusement les bibliothèques et les archives, et recueillait partout d'abondants renseignements, qui lui servirent à composer ses ouvrages. C'est ainsi qu'il découvrit, en 1795, dans la bibliothèque de l'église cathédrale de Bamberg, le manuscrit frank contenant une histoire ou paraphrase des livres évangéliques composée en vers français de l'époque, par ordre de Louis I[er], dit le Débonnaire, fils de Charlemagne, et qui régna de 814 à 840. Ce manuscrit passa en 1800 à la bibliothèque de Munich; puis en 1808 il fut transporté à Paris, et se conserve à la bibliothèque de l'Institut de France.

On a de l'abbé Gley : *Grammaire de la Langue Française, d'après celle de Wailly;* Bamberg, 1795, in-12; — *Nouveau Dictionnaire de poche Français-Allemand et Allemand-Français;* Bamberg et Würtzbourg, 1795, in-12; — *Langue et Littérature des anciens Francs;* Paris, 1814, in-8°; — *Voyage en Allemagne et en Pologne;* Paris, 1816, 2 vol. in-8°; — *In Elementa Philosophiæ Tentamen;* Paris, 1817, in-8°; — *Ordonnance royale et la Charte;* Paris, 1819, in-8°; — *Histoire de notre Sauveur, exposée d'après le texte des saints Évangiles, selon l'ordre chronologique des faits, distribuée en soixante instructions et précédée d'une Harmonie des quatre évangélistes;* Tours, 1819, 2 vol. in-12; — *Historia Franciæ, a Pharamundo, vel ab ævo fundatæ monarchiæ Francorum, ad ortum usque ducis Burdigalensis, seu ab anno* 420 *ad diem* 29 *septembris* 1820, *tabula præeunte chronologica;* Tours, 1822, in-12; — *Historia Philosophiæ;* Tours, 1822, in-12; — *Leçons d'Histoire, de Géographie et de Chronologie pour diriger les élèves des collèges et des séminaires dans leurs lectures et dans l'explication des auteurs classiques;* Tours, 1822-1824, in-12; — *Philosophiæ Turonensis Institutiones, ad usum collegiorum et seminariorum;* Paris, 1823-24, 3 vol. in-12; — *Doctrine de l'Église de France, sur l'autorité des souverains pontifes et sur celle du pouvoir temporel, conforme à l'enseignement de l'Église catholique, sur les lettres de monseigneur d'Aviau, archevêque de Bordeaux;* Paris, 1827, in-8°; — *Journée du Soldat chrétien, sanctifiée par les bonnes œuvres et par la prière, offerte à l'armée;* Paris, 1827, in-32; — *Observations où l'on examine les faits et principes exposés dans le Mémoire présenté au roi par les évêques de France, au sujet des ordonnances du* 16 *juin* 1828; Paris, 1828, in-12; — *M. l'abbé Dumontel; sa cause devant les tribunaux, ses défenseurs, leurs plaidoyers; Mémoire pour l'Église catholique, présenté à M. le premier président et à MM. les conseillers de la Cour royale de Paris, les première et troisième chambres réunies;* Paris, 1828, in-8°. L'abbé Gley collaborait à quelques publications périodiques, et laissa en manuscrits plusieurs ouvrages ascétiques inachevés, et l'*Histoire du Maréchal Davout*. Il commença à traduire du polonais en français l'*Histoire de Pologne* de Naruszewicz, et il termina l'*Histoire générale de Pologne,* d'après Waga, Lelewel et Chodzko. La correspondance de Napoléon I[er] avec Davout relative aux choses polonaises s'y trouve annexée. Léonard Chodzko.

Documents particuliers. — Quérard, *La France littéraire.*

* GLEYRE (*Charles*), peintre suisse, né en 1807, à Chevilly, canton de Vaud, en Suisse. Son père, cultivateur aisé, était lui-même un dessinateur habile, à en juger par certains croquis qu'il avait montrés à ses amis; et il s'attacha à développer ce talent chez son fils Charles. Celui-ci passa la plus grande partie de sa jeunesse dans son village, et y prit part aux divers travaux de la campagne. Plus tard un frère de son père, négociant à Lyon, le fit venir dans cette ville, et, frappé de ses dispositions pour le dessin, consentit volontiers à l'encourager dans la carrière des beaux-arts. Il le fit étudier pendant quelque temps sous ses yeux; mais bientôt il l'envoya à Paris, où il fut placé sous la direction d'Hersent. Le jeune Gleyre y passa quelque temps, et se rendit ensuite en Italie. Il y fit les plus sérieuses études, et le soin qu'il mit à surprendre non-seulement les procédés mais surtout la pensée intime des grands maîtres antérieurs à la renaissance imprima à son talent le caractère grave et doux qui en fait ressortir mieux encore la pureté et la grâce. A son retour, il donna à l'exposition de 1849 son premier tableau, *Saint Jean dans l'île de Pathmos*, dont les types, pris dans la nature et tout à fait en dehors de la tradition, révélaient déjà l'effort d'une pensée sincère et ennemie de la déclamation et du lieu commun. Il entreprit ensuite un grand voyage dans l'Orient, et visita tour à tour l'Égypte, l'Abyssinie, la Turquie et la Grèce. Il en rapporta un très-grand nombre d'études; mais il eut à souffrir à son retour d'une ophthalmie qui mit sérieusement sa vue en danger. On prétend que ce fut sous ces impressions qu'il conçut l'idée de son tableau des *Illusions perdues,* plus souvent appelé *Le Soir*, et qu'on admire au Luxembourg comme une des plus poétiques compositions de l'école moderne. Il reçut pour cette œuvre capitale une médaille d'honneur, qu'il s'empressa d'envoyer à son oncle de Lyon, bienfaiteur auquel il devait son talent et ses succès. Il donna ensuite *La Séparation des Apôtres*, grande composition fort estimée et reproduite, comme la précédente, par la gravure. *La Nymphe Écho, Les Bacchantes* (1845) achevèrent d'établir sa réputation parmi les premiers maîtres de l'école

française. A cette époque le peintre Delaroche, forcé de congédier ses élèves, leur conseilla de continuer leurs études dans l'atelier de M. Gleyre. Chargé en 1852 par le gouvernement de son pays de l'exécution d'une œuvre nationale, il fit pour le musée de Lausanne son grand tableau de *l'exécution du major Davel*, l'un des libérateurs de sa patrie. Cette toile est remarquable par la simplicité de la composition et par la profondeur poignante de l'expression. Dans un autre genre, M. Gleyre a fait un tableau d'autel, *La Pentecôte*, pour l'église de La Madeleine, et plusieurs portraits. En ce moment il travaille à un tableau dont le sujet est tiré de l'histoire des anciens Helvétiens, et qui est destiné au musée de Lausanne. William REYMOND.

Gustave Planche, *Revue des Deux Mondes*, novembre 1851. — *Renseignements particuliers*.

GLICAS. *Voy.* GLYCAS.

* **GLICHESÆRE** (*Heinrich* DER), poëte allemand, du douzième siècle. Nous le nommons ici comme il s'est nommé lui-même dans son poëme; mais il n'est pas probable que *Glichesære* (ou, suivant une autre leçon, *Glichsnære*), en allemand moderne *Gleissner* (*simulator*), soit autre chose qu'un surnom. Messire Henri (*her Heinrich*), comme dit son imitateur anonyme, appartenait sans doute à une noble famille des bords du Rhin. Il était lié avec un autre chevalier poëte, Walther de Horburg (entre Colmar et Brisach) qui vivait en 1153, et parlait un dialecte souabe fortement entaché d'archaïsmes et de locutions suisses. Voilà tout ce que nous savons de lui. Son œuvre même ne nous est pas parvenue intacte, et, sauf quelques fragments découverts assez récemment par J. Grimm (1840), nous ne possédons qu'une sorte de refonte du poëme original, entreprise par un anonyme, quelque temps après la mort de l'auteur. Mais malgré les altérations qu'il a subies le *Reinhart* n'en est pas moins l'un des monuments les plus importants de l'histoire littéraire du moyen âge : c'est la plus ancienne version allemande du fameux roman du *Renart*, et nous croyons utile d'en donner ici une rapide analyse.

« Écoutez, ainsi commence le poëte, écoutez l'histoire étrange et instructive d'un animal connu par ses ruses, Reinhart (le renard) (*Reinhart fuchs*). Non loin de sa tanière, chez un paysan nommé Lanzelin, vivait Schanteclêr (le coq) avec Pinte, sa femme. L'artificieux animal résolut de lui tendre un piége. Bonjour Sengelin, dit-il au coq, qui se tenait prudemment perché sur une branche élevée. Sengelin n'est plus, répondit le coq; je suis son fils. Vraiment! répartit le renard; eh bien, je suis très-affligé de la mort de ton père. Il était grand ami du mien, et quand il le voyait, il venait s'abattre auprès de lui, et se mettait à chanter en battant des ailes et en fermant les yeux. J'en sais faire autant! s'écria Schanteclêr. Mais à peine se fut-il mis en devoir d'imiter son père, que Reinhart le saisit par le cou, et s'efforça de l'emporter dans la forêt. Il parvint pourtant à se dégager, et l'arrivée fort opportune de maître Lanzelin obligea le larron à s'enfuir. Fort désappointé, Reinhart se met en quête d'une autre proie. Mais, malgré son habileté, toutes ses entreprises échouent l'une après l'autre. La mésange se moque de lui, le corbeau, Dieselin, qui s'est laissé soustraire son fromage, est sauvé par la soudaine apparition de quelques chasseurs; enfin, son neveu Dieprecht (le chat), après avoir invoqué la protection de Saint-Gall, lutte d'adresse et de stratagèmes avec son perfide oncle, et réussit à le faire tomber dans un traquenard, d'où il ne s'échappe qu'à grand peine. Non loin de là, Reinhart rencontre Isengrin (le loup), et lui offre son alliance. « Tu es fort, lui dit-il, je suis rusé, rien ne pourra nous résister. » Isengrin accepte, et, pour commencer, Reinhart se met à faire la cour à la femme de son nouvel ami, dame Hersent. Du reste, il pourvoit consciencieusement aux impérieux besoins de la gloutonne famille (le loup avait deux fils). Un jour que le loup était fort maussade, n'ayant rien à mettre sous sa dent, un paysan vient à passer, portant un porc énorme. « Un morceau de cette viande vous ferait-il plaisir, compère? » demande Reinhart. « Oui, » répondent tout d'une voix quatre gueules affamées. Et aussitôt le fin matois va s'offrir aux regards du paysan, boitant et feignant de ne se traîner qu'avec peine. L'homme pose son fardeau pour poursuivre le renard; on devine le reste. Quand Reinhart revint auprès de son associé, le porc était mangé; on ne lui avait rien laissé. Pour mieux se venger, il dissimule sa colère. « J'ai soif! » dit Isengrin. « Si tu veux du vin, répond Reinhart, je peux t'en procurer. » Et il conduit toute la famille dans la cave d'un couvent où le loup et sa femme se grisent et se mettent à chanter : les moines accourent et les rouent de coups. Isengrin, battu et raillé par ses enfants, trouve l'alliance de son compère peu profitable, et les deux amis se séparent, mécontents l'un de l'autre. Mais bientôt le hasard offre à Reinhart un nouvel associé, c'est-à-dire une nouvelle dupe. C'est l'âne, Baldewin. Il y a ici dans les manuscrits une lacune d'une certaine étendue. A l'endroit où elle cesse, nous trouvons Isengrin grièvement blessé. Sa femme et ses enfants sont auprès de lui et Kunin (le singe) accuse dame Hersent d'avoir eu pour Reinhart des complaisances criminelles. Elle proteste de son innocence, et se met à lécher les blessures de son mari, qui recouvre bientôt la santé. Mais il a en même temps recouvré son insatiable appétit. Un jour qu'il errait dans les bois, toujours tourmenté par la faim, il passa devant une cellule d'où s'échappait une délicieuse odeur d'anguilles rôties. C'était Reinhart qui avait su se procurer ce mets délicat. Pour en avoir sa part, le loup consent à pardonner à son perfide ami tous ses méfaits passés et à recevoir de lui la tonsure monacale. Il passe sa tête par

l'ouverture de la cellule et Reinhart l'inonde d'eau bouillante, qui lui enlève la peau avec le poil. Tu m'as fait mal! s'écrie Isengrin. Crois-tu, répond l'autre, que le paradis se gagne sans peine? Et pour le dédommager, il conduit le nouveau moine à l'étang où il a, dit-il, pris ses anguilles et lui enseigne la manière de les pêcher. Par son conseil, le loup plonge sa queue dans l'eau, après avoir cassé la glace (on était en hiver); mais bientôt l'eau se congèle de nouveau, et Isengrin est retenu prisonnier. Heureusement pour lui un chasseur maladroit le délivre en lui coupant la queue d'un coup de sabre et Isengrin s'enfuit mutilé et dégoûté pour longtemps de la pêche et de la vie monacale. Sa mauvaise étoile le conduit au bord d'un puits où Reinhart était descendu, trompé par sa propre image, qu'il avait prise pour sa femme. Isengrin est dupe d'une semblable erreur, et au moment où il se lamente sur le sort de dame Hersent, le renard l'aperçoit et se montre à lui. Que fais-tu là au fond, mon compère? demande le loup. — Mon corps est mort, répond l'artificieux animal, et ce que tu vois ici, c'est mon âme, je suis en paradis. — Et dame Hersent? — Elle est en paradis comme moi. — Et que vois-je briller làbas? continua le loup, apercevant les yeux du renard. — Ce sont des pierres précieuses, des rubis et des escarboucles; il y en a beaucoup ici, et aussi des bœufs et des porcs et des chèvres grasses. Je voudrais bien être aussi en paradis, dit Isengrin alléché. — Tu n'as qu'à te mettre là-dedans, répondit Reinhart en lui montrant un des seaux qui était demeuré en haut, retenu par la poulie. Le loup suit le conseil et descend rapidement; à moitié chemin, il rencontre le renard qui s'était mis dans l'autre seau et qui remontait, grâce à la pesanteur de son compère. Qu'est ceci? s'écrie celui-ci étonné. — Je te laisse ma place dans le paradis. Adieu! bien du plaisir! Et Reinhart s'enfuit laissant Isengrin au fond du puits. Il y resta jusqu'à ce que les moines voisins vinssent tirer de l'eau, et peu s'en fallut qu'il ne fût assommé par eux. Cette nouvelle perfidie n'était pas de nature à réconcilier les deux ennemis, et bientôt nous voyons le loup et sa femme poursuivre Reinhart avec furie. Serré de trop près par dame Hersent, il se précipite dans son terrier; la louve s'y élance à son tour; mais, trop grosse pour pouvoir passer par l'ouverture, elle y demeure engagée sans pouvoir ni avancer ni reculer. Reinhart alors sort par une autre issue, et, revenant sur ses pas, profite de la position de son ennemie pour assouvir sur elle sa criminelle passion. Isengrin arrive assez tôt pour être témoin de son déshonneur, mais trop tard pour le venger.

Ce qui rendait le renard plus coupable, c'est qu'il commettait tous ses méfaits dans un temps où la paix avait été prescrite à tous les animaux par un édit solennel du roi, le lion Vrevel. Sa majesté était malade. Le chef d'une tribu de fourmis, qu'elle avait écrasée presque tout entière sous son pied puissant, s'était glissé, pour se venger, dans l'oreille de Vrevel, et lui causait d'intolérables douleurs. Pour se distraire, le lion tenait cour plénière. Tous les animaux s'y étaient rendus : Reinhart seul manquait. Isengrin résolut de profiter de son absence pour l'accuser par-devant le roi et obtenir contre lui une sévère sentence. Brun (l'ours), se fit l'avocat du loup, et sur les conclusions conformes du cerf Randolt, l'arrêt allait être rendu, quand un savant jurisconsulte de Toscane, Olbente (le chameau), rappela qu'on ne pouvait légalement condamner un criminel sans l'avoir sommé par trois fois de comparaître. Mais au moment même où Vrevel se rendait à cette juste observation, on venait lui apprendre les nouveaux crimes de l'accusé. Schanteclêr arrivait avec Pinte sa femme, portant sur une civière leur fille, que Reinhart avait tuée. A cette vue, le lion entra dans une si grande colère que le lièvre, effrayé, fut pris d'une fièvre violente; il s'en guérit en se couchant sur le cercueil de la poulette; miracle éclatant, qui prouva la sainteté de la défunte et redoubla l'indignation générale contre son meurtrier. Cependant, les formalités exigées par la loi dûrent être accomplies. Le chapelain du roi, Brûn, se met en route pour le château de Reinhart, Uebelloch (traduction du français *Malpertuis*). Le renard reçoit l'ours avec une apparente cordialité, et lui montre un tronc d'arbre à demi fendu, dont les deux moitiés, séparées par un coin de fer, devaient recéler du miel. Mais à peine le trop confiant chapelain y a-t-il fourré sa tête que son hôte retire le coin, et Brûn demeure pris au piége. Il s'échappe pourtant, et revient auprès du roi, la tête dépouillée, les oreilles arrachées. Vrevel consulte ses courtisans. Le castor vote pour la condamnation immédiate; le cerf également; mais l'éléphant insiste pour que les formalités soient remplies, et Dieprecht (le chat) part à son tour en ambassade. Mais bientôt on le voit reparaître, portant une corde à son cou, qu'il avait retiré à grand'peine d'un traquenard, où son oncle l'avait fait tomber. Le blaireau, Krimel, consent pourtant à aller porter la troisième sommation, et plus heureux que les autres, il réussit à amener à la cour le contumace obstiné. Reinhart se présente en costume de pèlerin. A sa vue, tous les animaux qu'il a outragés demandent sa mort à grands cris; mais lui il s'avance tranquillement vers le roi: « Puissant roi, lui dit-il, je viens de Salerne, où j'ai vu le célèbre médecin maître Pendin. Je l'ai consulté sur votre maladie, et il m'a donné pour vous cet électuaire. » Il n'en faut pas davantage pour calmer la colère du lion, et plein de confiance dans le savoir de Reinhart, il s'abandonne à lui sans réserve, promettant de suivre de point en point le traitement qu'il lui indiquera. Le nouveau docteur prescrit à son royal client de s'envelopper

dans la peau d'un vieux loup, de jeter sur ses épaules une chaude fourrure d'ours, doublée de la robe soyeuse d'un chat. Malgré leur résistance, Isengrin, Brûn et Dieprecht sont dépouillés sans pitié. Mais la vengeance de Reinhart n'est pas complète; il ordonne à son malade une poule bouillie, et dame Pinte est mise dans la marmite. Enfin, il faut au lion, toujours d'après les prescriptions du disciple de l'école de Salerne, un chapeau de castor et une ceinture de peau de cerf. Effrayés, tous les ennemis de Reinhart s'enfuient, et il reste à la cour seul avec ses partisans. Cependant, le traitement auquel il a soumis le roi commence à opérer : la fourmi, incommodée par la chaleur, sort de sa retraite. Le docteur l'aperçoit et veut la punir, mais elle lui promet de lui donner cent riches manoirs, et il la laisse s'échapper. Il songe ensuite à récompenser ses amis. Il donne à l'éléphant un fief en Bohème, à dame Olbente une abbaye sur les bords du Rhin. Mais les présents de Reinhart portent malheur. L'éléphant est assommé par ses vassaux; la nouvelle abbesse est jetée dans le fleuve par ses nonnes, révoltées. Le lion lui-même a lieu de se repentir de sa confiance illimitée dans le prétendu médecin; car avant de se retirer dans son château, le traître empoisonne son souverain.

Hie endet ditze mære,

Ici finit ce récit, dit l'auteur anonyme qui nous a transmis le poëme de Reinhart. C'est Henri Glichesære qui l'a composé (*daz hât der Glichesære her Heinrich getihtet*), et il a été arrangé depuis par un homme qui s'entend aussi un peu à la poésie (*der ouch ein teil getihtes Kan*), et qui a tantôt amplifié, tantôt abrégé (l'œuvre de son devancier). Puisse Dieu l'en récompenser en lui accordant ici-bas une vie joyeuse et en envoyant ensuite son âme là où elle jouira d'un bonheur sans fin.

Der bite im got geben,
Dle wil er lebe, ein vrœlich leben,
Und daz er im die sêle sende
Dâ si vrôude habe ân ende. »

Ainsi se termine la plus ancienne branche du roman du *Renart* qui soit parvenue jusqu'à nous, si nous exceptons les poëmes latins *Reinardus* et *Isengrinus*. L'œuvre de Henrich der Glichesære a précédé de beaucoup celle de Pierre de Saint-Cloot, le *Renart* français (publié par Méon), qui ne peut remonter au delà du treizième siècle. Et cependant le poëte allemand a eu sous les yeux un modèle en langue romane, auquel il a emprunté la plupart de ses noms propres et notamment *Schanteclêr*, *Pinte*, *Pendin* de Salerne, etc. Mais ce précieux original est sans doute perdu, comme tant d'autres compositions importantes de la même époque.

Alexandre Pey.

J. Grimm, *Reinhart fuchs*; Berlin, 1834, in-8°. — Idem, *Sendschreiben an K. Lachmann*; Leipzig, 1840, in-8°. — M. O. Rothe, *Les Romans du Renard examinés, analysés, comparés*; Paris, 1845, in-8°. — G.-G. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung* (Leipzig, 1853, 4e édition), I, 128-134. — Karl Gœdeke, *Das Mittelalter*; Hannover, 1854, 4e livraison. — *Histoire littéraire de la France*, t. XXII.

* **GLICIA** ou **GLYCIAS M. CLAUDIUS**, général romain, vivait en 250 avant J.-C. Il était l'affranchi de P. Claudius Pulcher, auquel il servit de secrétaire ou d'aide de camp. Lorsque Claudius, après la bataille de Drépane, reçut l'ordre de venir rendre compte de sa conduite au sénat et de nommer un dictateur, il désigna pour cette dignité Glicia. Cette nomination fut annulée avant même que celui-ci eût choisi son maître des cavaliers. Cet affront n'empêcha pas Glicia de paraître aux grands jeux avec la prétexte, comme s'il eût été réellement dictateur. Glicia fut ensuite légat en Sicile, sous le consul C. Licinius Varus, en 236 avant J.-C. Là, ayant pris sur lui de traiter avec les Corses, sans attendre les ordres du sénat ou du consul, il fut livré aux ennemis comme seul responsable du traité, et, sur leur refus de le punir, on le fit mourir à Rome.

Suétone, *Tibère*, 2. — Tite-Live, *Épit.*, XIX. — Dion Cassius, fr. 45. — Zonaras, VIII. — Valère Maxime, VI, 3. — Grotius, *De Jure Pacis et Belli*, II, 21.

* **GLICINO** (*Bernard*), poëte italien, du quatorzième siècle, né à Sienne; on le connaît aussi sous le nom d'*Ilicino* et de *Lapini*. La plupart des bibliographes italiens l'ont passé sous silence. Les poésies de cet auteur sont perdues ou demeurées inédites, mais on a imprimé un commentaire qu'il composa sur l'un des plus célèbres ouvrages de Pétrarque : *Gli Trionfi, con la expositione di B. Glicino*; Bologne, 1475, in-folio.

G. B.

Quadrio, *Storia d'ogni Poesia*, t. II, p. 186.

GLIEMANN (*Jean-Georges-Théodore*), géographe danois, né à Oldenbourg, en 1793, mort à Baanaes, en Sélande, le 28 juillet 1828. Après avoir achevé ses études à l'université de Copenhague, il se mit à voyager à pied en Sélande, Fionie, Jutland, et en Allemagne. Depuis 1821 il fut employé à la chambre des rentes, et devint en 1824 directeur du comptoir du Holstein-Lauembourg. On a de lui : *Den Danske stats geographiske Beskrivels* (Description géographique de l'État de Danemark), tome I; Copenhague, 1817; rééditée sous le titre : *Geographisk Haandbog over Kongeriget Danmark og Hertugdœmmene* (Manuel géographique du royaume de Danemark et des Duchés), avec une nouvelle table des matières; Copenhague, 1829; — *Géographisk-Statistisk Beskrivelse over Kongeriget Danmark* (Description géographique et statistique du royaume de Danemark); Copenhague, 1821, 3 vol. in-8°; — *Geographische Beschreibung von Island* (Description géographique de l'Islande, avec carte); Altona, 1824; — *Statistisk Tabel over samtlige europaeiske Stater* (Tableau statistique de tous les États de l'Europe); Copenh., 1827 in-fol.

Kaltschmidt.

Erslew, *Forfatter-Lexicon*.

* **GLIERS** (*Wilhelm* von), baron de Fro-

BERG, sire de MONTJOIE, poëte allemand, vivait en Alsace, vers la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. Nous possédons une charte de 1296, écrite en français et octroyée par le *Cuens Thiebaus de Ferrettes à Willames de Gliers, chevaliers, sires de Montjoye* (Schœpflin, *Alsat. dipl.*, n° 798). Un chroniqueur contemporain nous apprend qu'en 1278 Gliers se livra à des déprédations et à des actes de violence dans la vallée de Sergau : *Dominus de Gliers vallem Sergowe depredatur et tres nobiles interficit* (*Annal. Domin.*, *apud Urstis*, II, 14). Enfin, nous savons par une charte de 1350 que sa femme s'appelait Catherine de Neufchâtel, et qu'elle resta veuve avec deux enfants, Louis et Rodolphe. Cette pièce commence ainsi : *Nos, Loys, cuens et sires de Nuefchestel, de la dioceze de Lausane, oncles et avoiers de Rolin et de Loys mes nevours, anfans de Mer. Willame, jadis signour de Montjoke, et dame Katherine, ma suer, sa fame*, etc. C'est à Wilhelm de Gliers qu'il faut attribuer, selon toute apparence, les poésies que le manuscrit Manesse de la Bibliothèque impériale nous a conservées sous ce titre : *Der von Gliers*. Plusieurs allusions faites par leur auteur à la situation politique de l'Allemagne ne permettent pas de les supposer postérieures au règne de Rodolphe ; elles ne sauraient non plus lui être fort antérieures, puisqu'elles déplorent la mort de quelques minnesingers, qui vivaient pendant la première moitié du treizième siècle, entre autres de Gutenburg, de Rugge, de Friederich von Husen, etc. La date de leur composition s'accorde donc parfaitement avec ce que nous savons d'ailleurs sur l'époque où vivait Wilhelm ; et l'on ne pourrait avec autant de vraisemblance les attribuer à aucun de ses parents, soit ascendants, soit descendants. D'autre part, la miniature qui dans le manuscrit précède les chansons du minnesinger ne laisse pas le moindre doute sur son origine. Il est représenté sous les traits d'un jeune homme, richement vêtu, la tête chargée de cheveux bouclés et ceinte d'une couronne de perles. Assis sur un banc recouvert d'un brillant tapis, il lit avec attention des tablettes qui contiennent sans doute ses poésies. En face de lui sont suspendus son épée à pommeau d'or, son casque et son écu, qui porte une clef d'or en champ de gueules ; ce sont bien les armes de la famille de Gliers en Sundgau.

Nous avons de Wilhelm trois pièces (*Leiche*) formant ensemble soixante-et-onze strophes. L'amour en est l'unique sujet : diverses allusions à *Julius César*, à *Tristan*, à *Piramus*, à *Hippolytus*, prouvent que leur auteur était familier avec toutes les traditions romanesques du moyen âge. Du reste, rien ne les distingue des compositions analogues de la même époque, et la décadence de la *poésie amoureuse* (*Minnesang*) y est très-sensible. Alexandre PEY.

B.-J. Docen, *Museum für Altdeutsche Literatur und Kunst*, Ier vol., p. 162 ; Berlin, 1809. — Hagen, *Minnesinger*, IIIe vol., p. 112 ; Leipzig, 1838. — Benelke, *Beiträge zur Kentniss der altd. Sprache und Litter.*, p. 121.

* GLIMES (*Honorée* DE), comtesse de BOSSUT, femme célèbre par ses aventures et sa beauté, née vers 1615, de Geoffroy, comte de Grimberg, morte à la fin du dix-septième siècle. Elle se trouvait à Bruxelles, veuve d'Albert-Maximilien de Hennin, comte de Bossut, quand Henri II de Lorraine, duc de Guise, venant y chercher un refuge contre le ressentiment de Richelieu, eut occasion de la voir, et s'en éprit. Agréé pour époux, le duc précipita le mariage avec sa fougue ordinaire, sans vouloir attendre qu'on publiât les bans ; et « du soir au matin, » le 11 novembre 1641, l'union fut célébrée « par-devant le sieur Mansfelt, vicaire général des armées du roy d'Espagne, et plusieurs temoins, celluy-là y ayant assisté tant en qualité de vicaire général.... qu'en vertu des pouvoirs à luy donnés par le curé de l'église capitale de Bruxelles », Louise de Mantoue, qui, de son côté, avait reçu du même duc une promesse de mariage et se faisait appeler madame de Guise, éleva des oppositions, et demanda que tant qu'on n'aurait pas résolu la difficulté il n'y eût de mari ni pour l'une ni pour l'autre. Si l'on refusa d'accéder à ses vœux, la princesse de Mantoue goûta du moins le plaisir de voir sa rivale abandonnée comme elle. Après l'avoir ruinée et rendue « gueuse, » Henri de Lorraine s'en fatigua. Après la mort de Richelieu et de Louis XIII, il revint à Paris, s'éprit de mademoiselle de Pons, résolut de l'épouser et d'aller à Rome pour faire rompre un mariage dont il se félicitait alors d'avoir négligé plusieurs formalités. Honorée de Glimes ne méritait pas ce dédain : « Elle possédait dit Tallemant, la plus belle taille du monde, la gorge belle, les bras beaux, tous les traits du visage bien proportionnés, le teint fort blanc et les cheveux fort noirs. » Blessée dans son amour-propre, elle conçut le projet de se présenter inopinément aux yeux de celui qui l'avait délaissée, de lui demander devant tous s'il la reconnaissait pour sa femme, et, sur sa réponse négative, de le tuer d'un coup de pistolet, puis de se frapper elle-même. Tallemant nous dit que madame de Guise, mère de Henri de Lorraine, sut empêcher madame de Bossut (Honorée de Glimes) d'arriver jusqu'à Paris. Elle y vint cependant, si l'on en croit la *Gazette* de Loret, mais sans essayer même de mettre à exécution son dessein romanesque. Madame de Bossut quitta Paris. Sa misère était si grande qu'elle eut besoin d'aumônes pour retourner en Flandre. D'autres amours ne tardèrent pas à la consoler de ses disgrâces, et le jeune marquis d'Alluye, fils aîné du marquis de Sourdis, fut au nombre de ses nouveaux adorateurs. Mlle de Pons, oubliée à son tour de l'inconstant duc de Guise, vint la retrouver à Bruxelles, et toutes deux confondirent leur mépris ou leur haine pour celui qui, sans honte ni souci des premiers mouvements

de son cœur, avait ruiné l'une et voué l'autre au ridicule (1). Louis LACOUR.

Tallemant des Réaux, *Historiettes* (éd. Paulin, Paris; 1856). t. V, p. 343. — René de Bouillé, *Hist. des ducs de Guise*; Paris, Amyot, 1850, t. IV. — Mᵉ de Motteville, *Mémoires*, t. II, p. 35-48. — *Narré succinct de l'histoire du mariage de Henry duc de Guise*, cité par M. de Bouillé. — Le manuscrit 357, Gaignières, à la Bibl. imp., fº 25. — Petitot, *Coll. de Mémoires*, 2ᵉ série, t. LV, p. 8, 10, 11, 57.

* **GLINKA** (*Serge-Nicolaëwitch*), littérateur et poëte russe, né dans le gouvernement de Smolensk, en 1771. Sorti du corps militaire des cadets comme officier, il servit jusqu'en 1799, et se retira avec le grade de major. Il vint alors s'établir à Moscou, où il écrivit pour l'éducation de la jeunesse. Ses principales publications, imprimées à Moscou en langue russe, sont : *Lectures pour les enfants*; 12 volumes, 1821; — *Histoire de Russie à l'usage de la jeunesse*; 14 volumes, 1822. On a aussi de lui une traduction en prose des *Nuits* d'Young, et quelques drames en vers. Enfin, de 1808 à 1821, il rédigea *Le Messager Russe*, feuille périodique, qui contient des matériaux importants pour l'histoire de l'empire de Russie. N. KUBALSKI.

English Cyclopædia (*Biography*).

* **GLINKA** (*Grégoire-Andreiwitch*), philologue russe, cousin du précédent, né dans le gouvernement de Smolensk, en 1774, mort à Moscou, le 12 février 1818. Après avoir été page à la cour impériale de Russie, il fut nommé, en 1797, officier dans le régiment d'infanterie dit *Semenowski*. S'étant bientôt retiré du service militaire, de 1799 à 1801, il fut attaché au collége des affaires étrangères; il exerça ensuite les fonctions de censeur des livres à Cronstadt. Nommé, en 1802, professeur de langue russe à l'université de Dorpat, Grégoire Glinka conserva ce poste jusqu'en 1811, époque où, attaché aux grands-ducs Nicolas et Michel, frères puînés de l'empereur Alexandre, il accompagna ces princes dans les voyages qu'ils firent tant en Russie que dans divers pays étrangers. Ses principaux ouvrages sont : *Lietonisy Casstwowania Ekateriny II* (Annales du règne de Catherine II), traduction de l'allemand de Storch.; Pétersbourg, 1801; — *Rictet naprasdnestroo pobsedy pris Preussisch-Eylau* (Sur la victoire remportée à Preussich-Eylau), notice trad. de l'allemand de F. Rambach; Derpt, 1807; — *Sovremiennaya Zapiski o Rossi* (Mémoires contemporains sur la Russie, historiques, politiques et militaires), trad. du français de Manstein; Derpt, 1810, 2 vol.; — *Imperator Alexander w Righi*, etc. (L'Empereur Alexandre à Riga, les 24, 25 et 26 mai 1802), trad. de l'allemand; Pétersbourg, 1802; — *Ritorika w polzen melodykh dicvitz* (Rhétorique à l'usage des jeunes demoiselles), trad. du français de Gaillard; Pétersbourg, 1797. Indépendamment de ces traductions, on doit à Grégoire Glinka quelques publications originales, savoir : *Drewnaia Religia Slaviann* (Ancienne Religion des Slaves); Mitau, 1804; — *Sobranii sostchinenii*... (Recueil d'écrits en vers et en prose); Pétersbourg, 1802, 2 vol.; — *Elementarbuch der russischen Sprache zum Gebrauch der Kreisschulen in Lief-Esth-Kur-und Finnland*; Mitau, 1806; — *Dotch liubvi siemicistwennaia*..... (La Fille de l'amour, ou Tableau de famille en quatre actes). Il laissa un manuscrit contenant la description de la galerie de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, travail qui fut publié, après sa mort, dans le *Journal russe de la Société impériale Philanthropique* de 1818. N. KUBALSKI.

Botchowitz-Snigireff, *Slovar Ruskich Pisatelii*, etc.; Moskou, 1838, tome I.

* **GLINKA** (*Michel*), musicien russe et compositeur, naquit en 1804, près de Smolensk, mourut le 15 février 1857, à Berlin. Issu de la même famille que les deux précédents, il composa, entre autres, un opéra en cinq actes intitulé : *La Vie pour le Tsar*, qui figure encore au répertoire russe. Ce compositeur se trouvait aussi chargé de la direction du grand Opéra et des chœurs religieux de la cour à Saint-Pétersbourg. N. K.

Feuilles périodiques russes de 1853. — *Documents particuliers*.

* **GLINKA** (*Fedor-Nicolaëwitch*), littérateur et poëte russe, cousin du précédent, naquit en 1788. Il fut élevé dans le corps militaire des Cadets, et fit la campagne de 1805 en Autriche. Rentré alors dans la vie civile, il se consacra aux lettres. En 1812 il reprit du service, et fit la campagne de Russie en qualité d'aide de camp du général Menszikow. Élevé en 1814 au grade de colonel, et attaché au gouverneur militaire de Pétersbourg, il fut, peu de temps après, accusé de faire partie de sociétés secrètes et forcé de quitter la capitale. Mais il ne tarda pas à y revenir, et y exerça longtemps les fonctions de président de la *Société des Amis de la Littérature russe*. Voici ses principaux ouvrages : *Lettres d'un officier russe sur les campagnes de* 1805, 1806 *et* 1812; 8 volumes; — *C. Chmielnicki, ou l'Ukraine délivrée*, 2 vol.; Pétersbourg, 1818; — *Cadeau aux soldats russes*; Pétersbourg, 1818; — *La Captivité de Marthe Iwanowna*; — et *Esquisses sur la bataille de Borodino*, poésies publiées en 1826 et 1839. F. Glinka est reconnu pour un des meilleurs écrivains militaires, et ses poésies se distinguent par des pensées religieuses portées souvent jusqu'au mysticisme. N. KUBALSKI.

Conversat.-Lex.

* **GLINSKI** (*Michel*), seigneur lithuanien, mort en 1534, célèbre par la victoire qu'il remporta, en 1506, sous le règne d'Alexandre Jagellon, contre les Tatars, près de Klecko. Son orgueil démesuré et les cruautés qu'il exerça

(1) Voyez au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale un joli portrait de la comtesse de Bessut.

contre ses adversaires lui firent perdre les bonnes grâces du roi Sigismond, successeur d'Alexandre. Pour s'en venger, il passa, avec ses deux frères, dans le camp du czar de Moscou, Wasili Ivanowitch, alors en guerre avec la Pologne, et excita les Moscovites à envahir en 1508 la Lithuanie. Mais les Polonais ayant repoussé l'ennemi, déclarèrent Glinski traître à la patrie, le bannirent et confisquèrent ses biens. En 1514, il s'empara par trahison de la ville de Smolensk; ce succès ne lui profita point, car le czar, soupçonnant sa fidélité, le fit jeter en prison et charger de chaînes. Il y mourut, aveugle et bourrelé de remords. La vie de Glinski inspira à MM. Niemcowicz et Wezyk une tragédie et un chant polonais. N. KUBALSKI.

Encyklopeya mata Polska, t. II, 181. — *Conversations-Lexikon*.

GLISCENTI (*Fabio*), philosophe et médecin italien, né à Vestone, près de Brescia, vers 1550, mort vers 1620. Il fut reçu docteur en médecine à l'université de Pavie, et exerça cette profession à Venise. Il composa un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque des commentaires latins sur les *Predicabilia* de Porphyre, sur les *Principia* de Gilbert de La Porrée. Ses principaux écrits en italien sont : *Il Diligente, overo il sollicito, favola morale*; Venise, 1608, in-16; — *Il Mercato, overo la fiera della vita umana, favola morale*; Venise, 1620, in 12; — *Trattato della Pietra filosofale*, traduit en latin par Laurent Strauss : *Tractatus de Lapide Philosophorum*; Giessen, 1671, in-8°.

Léon Allacci, *Dramarturgia*. — Ghilini, *Teatro d'huomini letterati*.

GLISSON (*François*), anatomiste et philosophe anglais, né en 1596, à Rampisham (comté de Dorset), mort à Londres, en 1677. Il fut élevé au collége Caïus à Cambridge, et s'y fit recevoir agrégé. Il étudia ensuite la médecine, et succéda à Winterton comme professeur royal de médecine à l'université de Cambridge. Il se fit agréger en 1634 au Collége des Médecins de Londres, et fut chargé en 1639 d'y professer l'anatomie. Pendant la guerre civile, il se retira à Colchester, où il exerça la médecine. Après l'occupation de cette ville par les parlementaires, il revint à Londres. Il augmenta sa réputation en étudiant avec le plus grand soin le *rachitis*, maladie qui venait d'apparaître pour la première fois dans les comtés de Dorset et de Somerset. Ses leçons sur l'anatomie avaient eu beaucoup de succès; il en publia les parties les plus intéressantes dans son *Anatomia Hepatis*, où il décrivit la prolongation du tissu cellulaire, appelée depuis la *capsule de Glisson*. Il signala avant Haller la propriété de la fibre musculaire que ce dernier appela l'irritabilité. Il distingua soigneusement la perception de la sensation. Étendant ses vues dans des ouvrages postérieurs, il ne craignit pas d'aborder les plus hautes questions de la métaphysique. Sa théorie de la substance paraît avoir servi de point de départ à celle de Leibnitz. Glisson considère les substances comme des forces qui se suffisent à elles-mêmes et tirent de leur propre fonds toutes leurs modifications; ces substances n'ont aucune action les unes sur les autres; la divisibilité et l'étendue ne sont que des phénomènes; il ne faut point séparer les idées des réalités, et il faut concilier Platon avec Aristote. Il est difficile de méconnaître dans ces propositions les germes de la *monadologie*; malheureusement elles sont exprimées dans un langage confus et tout hérissé de formules scolastiques qui les auraient sans doute condamnées pour toujours à l'oubli, si Leibnitz ne les eût recueillies. On a de Glisson : *Tractatus de Rachitide, seu morbo puerili Rickets dicto*; Londres, 1650, in-8°; — *Anatomia Hepatis, cui præmittuntur quædam ad rem anatomicam universe spectantia, et ad calcem operis subjiciuntur nonulla de lymphæ ductibus nuper repertis*; Londres, 1654, in-8°; — *Tractatus de Natura Substantiæ energitica, seu de vita naturæ ejusque tribus primis facultatibus*; Londres, 1672, in-4°; — *Tractatus de Ventriculo et Intestinis, cui præmittitur alius de partibus continentibus in genere, et in specie de iis abdominis*; Londres, 1676, in-4°.

Aikin, *Biog. memoirs of medecine*. — Birch, *History of the Royal Society*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Éloy, *Diction. historique de la Médecine*. — *Dictionnaire des Sciences philosophiques*.

* **GLOCKER** (*Ernest-Frédéric*), minéralogue allemand, né le 1er mai 1793, à Stuttgard. En 1810 il se livra, à l'université de Tübingen, d'abord à des études de philosophie; puis il s'occupa de théologie pendant trois ans. Il occupa ensuite pendant dix-huit mois plusieurs fonctions ecclésiastiques; enfin, les sciences naturelles, pour lesquelles il avait toujours annoncé un goût marqué, l'attirèrent entièrement. Il se mit de nouveau à suivre des cours; pendant quelque temps il pencha pour la botanique, mais il se décida à la fin pour la minéralogie. Après avoir occupé plusieurs emplois dans l'enseignement, il fut nommé professeur de minéralogie à Breslau. Ses vacances furent employées par lui à des explorations géognostiques, dans lesquelles il étudia la constitution géologique de la Moravie et de la Silésie. Il a déposé le résultat de ses recherches dans de nombreuses monographies. Ses principaux ouvrages sont : *Handbuch der Mineralogie* (Traité de Minéralogie); Nuremberg, 2 vol., 1829; — *Generum et Specierum Mineralium secundum ordines naturales digestorum Synopsis*; Halle, 1847; — *Mineralogische Jahreshefte* (Rapports annuels sur la Minéralogie); Nuremberg, 2 vol., 1833-1847. E. G.

Conversat.-Lex.

* **GLODENSTEDE** (*Hermoldus*), médecin allemand, né à Salwedel, vers 1380, étudia à Leipzig, et fut plusieurs fois choisi pour être le *rector magnificus* de l'université de cette ville;

il y créa en 1431 la faculté de docteur en médecine; et il mourut en 1438, remplissant les fonctions de doyen et de professeur de thérapeutique. Ses ouvrages, qui passèrent alors pour fort remarquables, sont restés inédits : on cite parmi eux une *Practica Medicinalis*, un *Regimen Sanitatis*, des *Lecturæ super Avicennam*. G. B.

Jöcher, *Celehrt.-Lexik.*, II, 1018. — Mader, *Centur. Profess. Acad. Viteb. Lips.*, etc.—Kestner, *Med. gelehrt. Lex.*, p. 348.

GLOGAU (*Jean* DE), professeur de philosophie et de théologie allemand, de la fin du quinzième siècle. Il étudia à Cracovie la théologie, la philosophie scolastique et l'astronomie, sous la direction du célèbre Michel de Breslau. Son esprit était naturellement porté aux subtilités, alors à la mode; il y excella. Il fut chargé d'enseigner la philosophie et la théologie à l'université de Cracovie. Sa réputation y attira beaucoup d'étudiants, entre autres Eck, qui devint un des plus célèbres adversaires de Luther. E. G.

Isaravolscius, *Script. Polon. Centuria*.

* **GLONER** (*Samuel*), humaniste allemand, né vers 1570, mort vers 1650. Il fut professeur de littérature à Strasbourg, et cultiva la poésie latine. On a de lui : *Vita atque obitus viri magnifici D. Petri Storckii... literarum et literatorum patroni maximi, heroico carmine*; Strasbourg, 1627, in-4°; — *Vita Melch. Sebizii*; Strasbourg, 1624, in-4°; — *Historia Passionis et Mortis Christi, heroico carmine defleta*; Strasbourg, 1626, in-4°; — *Hymnus in Nativitatem Christi*; Strasbourg, 1626, in-8°; — *Ecclesiastes Salomonis, elegiaco carmine expressus*; Strasbourg, 1626, in-8°; — *Discours sur le Jubilé du Gymnase de Strasbourg*, dans le vol. intitulé *Sermons sur le Jubilé...*; Strasbourg, 1641, in-4°. L. L.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Haag, *La France protestante*, X° partie.

* **GLORIOT** (.....), jésuite français, aumônier en chef des hôpitaux de Constantinople, né à Pontarlier (Doubs), en 1810, mort à Constantinople, en mai 1855. Il entra dans la Compagnie de Jésus sous l'inspiration d'un de ses oncles, qui en faisait partie; admis au noviciat, après de brillantes études au séminaire de Saint-Acheul, il prononça ensuite ses vœux, et fut envoyé au collége de Fribourg, en Suisse, où il resta environ dix-huit ans livré à la prédication et à l'enseignement. Lorsque la guerre avec la Russie éclata en 1854, il se trouvait à Paris, et prêchait à Notre-Dame-de-Lorette; le maréchal Saint-Arnaud, l'ayant entendu, lui offrit de l'attacher à l'expédition qui se préparait, en qualité d'aumônier d'une des divisions de l'armée d'Orient. Il accepta avec joie cette mission. Peu de temps après le débarquement des troupes françaises sur le sol ottoman, le choléra se déclara parmi elles avec une extrême violence; ce que l'abbé Ferrary (*voy.* ce nom) fit à Varna, le Père Gloriot l'accomplit à Gallipoli. Il se montra dans ces funèbres circonstances non moins rempli de zèle, de courage et d'activité. Les généraux Ney d'Elchingen et Carbuccia, les premières victimes du fléau, moururent dans ses bras; dans une lettre datée du 9 août 1854, il a raconté leurs derniers moments, et voici dans quels termes il s'exprimait sur la situation de l'armée : « Le choléra est venu s'abattre sur les troupes campées autour de Gallipoli, au nombre de dix mille hommes environ. Nous n'étions pas prêts pour recevoir la visite de cet hôte terrible; et je ne sais par quel instinct malheureux il a commencé à frapper tous ceux qui auraient pu mettre obstacle à ses ravages. Deux généraux sur quatre ont succombé, dès les premiers jours, sept officiers de santé, trois officiers comptables, dix-sept infirmiers, le chef pharmacien et les aides ont également péri victimes du choléra..... J'étais seul au milieu des malades. Pour les confesser, j'étais obligé de me mettre à genoux à côté d'eux. Ce n'est que là que j'ai bien compris que pour sauver les âmes avec Jésus-Christ, il faut être prêt à subir avec lui la double agonie du corps et de l'âme. Une plus grande épreuve, c'était mon isolement; je suis resté six semaines sans pouvoir me confesser, et en voyant tout succomber autour de moi, je n'avais pas même l'espoir d'être assisté par un frère à mes derniers moments. Dieu évidemment me conservait pour que je pusse administrer les secours de la religion à tant d'âmes bien préparées; car si l'épreuve a été grande, grande aussi a été la consolation... Toutes les fois que j'entrais dans ces lieux désolés, je m'entendais appelé de toutes parts : « Monsieur l'aumônier! venez à moi, hâtez-vous de me réconcilier avec Dieu, car je n'ai plus que quelques instants à vivre. » D'autres me serraient affectueusement la main, et me disaient : « Que nous sommes heureux de vous avoir au milieu de nous! Si vous n'étiez pas là, qui nous consolerait à nos derniers moments? » Plusieurs me donnaient l'adresse de leurs familles, en me priant d'écrire à leurs parents qu'ils étaient morts en bons chrétiens. J'en ai vu qui recueillaient le peu de force qui leur restait pour chercher au fond de leurs poches quelques pièces de monnaie, qu'ils me remettaient en me chargeant de faire prier Dieu pour eux après leur mort..... Sous l'impression de terreur que causait le choléra, les sentiments de foi se ranimaient dans tous les cœurs. Les officiers étaient les premiers à recourir à mon ministère; et ils venaient me trouver à toutes les heures du jour et de la nuit. Quelques fois j'entendais leur confession en me rendant d'un hôpital à l'autre; d'autres fois, je les rencontrais m'attendant sur les escaliers intérieurs de l'hôpital. Je m'appuyais sur les mêmes escaliers; ils se mettaient à genoux à mes côtés, et recevaient le pardon de leurs fautes. Quand ils m'apercevaient dans les rues, ils descendaient de cheval, me remerciaient affectueusement, et ajoutaient presque toujours : « Surtout, si je suis

atteint, ne manquez pas de vous rendre au premier appel. » Tous les soirs nous avions une cérémonie religieuse pour l'enterrement des officiers. Un jour que j'avais sous les yeux sept ou huit bières, et autour de moi l'état-major de tous les régiments, je demandai la permission d'adresser quelques paroles. Debout sur une tombe, je parlai pendant une heure. Jamais je n'avais contemplé de spectacle plus émouvant. Je voyais de grosses larmes couler de tous les yeux, et je n'entendais autour de moi que des sanglots ». A la suite de tant de fatigues, le Père Gloriot fut atteint lui-même de la maladie; il en guérit cette fois, fut chargé du service spirituel de l'hôpital de Péra, et accompagna ensuite, en France, le corps du maréchal Saint-Arnaud. Quoique souffrant encore, il voulut retourner à son poste. Il venait d'être nommé aumônier en chef des hôpitaux de Constantinople, lorsque la mort le surprit, au milieu des occupations de son saint ministère. Maurice CHAMPION.

La Presse d'Orient. — *La Croix et l'Épée, Récits de la guerre d'Orient*. — Eug. Veuillot. *L'Église, la France et le Schisme en Orient*.

GLOUCESTER (*Robert* DE). *Voy.* ROBERT.

GLOVATSCHEWSKOÏ (*Cyrill*), * peintre russe, né à Korop, en 1735, mort à Saint-Pétersbourg, en 1823. Cet excellent artiste fit ses études à l'Académie de Kiew, et en 1748 il vint à Pétersbourg, où il s'adonna d'abord à la musique, puis à la peinture. Lors de la fondation de l'Académie des Beaux-Arts, en 1759, il en fut nommé professeur. En 1765 il devint bibliothécaire et trésorier, et en 1771 inspecteur impérial. Ses tableaux se distinguent par la pureté du dessin. W. R.

Nagler, *Neues Allg.-Künstl.-Lex.* — Fuessli, *Künstler-Lexikon*.

GLOVER (*Thomas*), écrivain héraldique anglais, né à Ashford, dans le comté de Kent, en 1543, mort en 1588. Il étudia particulièrement le blason; et après avoir pris le grade de poursuivant d'armes dans le collège héraldique, il devint hérault du Somerset, en 1571. Il suivit lord Willoughby et le comte de Derby sur le continent dans leurs missions pour porter la jarretière aux rois de Danemark et de France. On a de lui deux ouvrages publiés après sa mort par son neveu Thomas Milles, savoir : *De Nobilitate politica vel civili*; 1608, in-fol.; — *A Catalogue of Honour*; 1610, in-fol. Glover fournit à Camden un grand nombre de généalogies, pour sa *Britannia*. Edmondson a publié avec des additions et des corrections un *Ordinary of Arms* de Glover, dans son *Body of Heraldry*.

Noble College of Arms. — Fuller, *Worthies*.

GLOVER (*Richard*), poëte anglais, né à Londres, en 1712, mort dans la même ville, en 1785. Fils d'un marchand, et destiné à la même profession, il ne reçut qu'une éducation médiocre; mais l'amour des lettres se montra chez lui de bonne heure. Dès l'âge de seize ans il composa des vers à la mémoire d'Isaac Newton, et il commença un poëme sur Léonidas. Il trouva au milieu de ses occupations de négociant le temps de compléter ce qui manquait à son instruction classique, et si l'on en croit Warton il devint un des meilleurs et des plus exacts philologues grecs de son temps. En 1737, il fit un riche mariage, et publia son *Léonidas*. Ce poëme, qui forma plus tard douze chants, n'en contenait alors que neuf; il fut accueilli très-favorablement, et eut en quelques mois six ou sept éditions. Les circonstances politiques furent pour beaucoup dans ce succès éclatant. L'opposition, où brillait en première ligne Frédéric, prince de Galles, cherchait partout des armes contre la politique pacifique de Walpole et son pouvoir, qui durait depuis trop longtemps pour ne pas sembler oppressif; elle en trouva dans les pages parfois éloquentes où Glover célébrait la lutte de la Grèce libre contre le despotisme asiatique. Lord Lyttleton, Fielding et d'autres écrivains de ce parti promirent l'immortalité à un poëme dont la génération suivante devait à peine se souvenir. Encouragé par l'applaudissement public, Glover se remit à l'œuvre, et consacra un grand nombre d'années à donner à son *Léonidas* une suite qui n'a pas moins de trente chants; mais comme cette suite, intitulée l'*Athénaïde*, poëme sur Athènes, ne fut point publiée de son vivant, il n'eut pas le regret de la voir accueillie avec indifférence et aussitôt oubliée. Les passions belliqueuses qui avaient fait la fortune du *Léonidas* contribuèrent au succès, d'ailleurs très-mérité, du *Spectre d'Hosier*, chanson populaire que Glover écrivit pour pousser l'Angleterre à la guerre contre l'Espagne. On lira cette vigoureuse composition longtemps après que le *Léonidas* sera oublié. Glover prit une part active à l'opposition que la cité de Londres fit à Walpole. Il fut choisi pour présider une députation des négociants de Londres qui allèrent se plaindre au parlement de la négligence avec laquelle le ministère traitait le commerce. Le discours qu'il prononça sur ce sujet à la barre de la chambre des communes en janvier 1742 fut très-applaudi. Deux ans après, la duchesse Sarah de Marlborough lui légua 500 livres, et pareille somme à Mallet, à condition qu'ils écriraient une vie du duc son mari. Glover, qui ne se sentait pas propre à cette tâche, refusa le legs, tandis que Mallet prit l'argent et n'écrivit jamais l'ouvrage. Le refus de Glover était d'autant plus méritoire qu'il commençait à se trouver fort gêné dans son commerce. Ici commence pour le poëte marchand une période difficile et obscure, où il semble avoir voulu se dérober au public. En 1751, cependant, il se porta candidat à la place de chambellan de la Cité, et ne fut pas élu; un peu plus tard il fit représenter une tragédie qui n'eut pas de succès. Mais cette période de malheur eut une fin. Ses affaires se rétablirent; le bourg de Weymouth l'envoya en 1761 au parlement, où il se distingua dans toutes les discussions relatives au commerce. En 177.

il abandonna les affaires publiques. Les dix années qu'il vécut encore furent agréablement occupées par la composition des derniers chants de l'*Athénaïde*. Voici la liste des ouvrages de Glover : *Poems to the Memory of Isaac Newton*, en tête du livre de Henri Pemberton sur la philosophie de Newton ; 1728 ; — *Léonidas ;* Londres, 1737, in-4°, en neuf chants; Londres, 1770, 2 vol. in-12, en douze chants ; — *London, or the progress of commerce ;* poëme; Londres, 1739 ; — *Hosier's Ghost*, ballade; Londres, 1739 ; — *Boadicea,* tragédie ; 1753, in-8° ; — *Medea ;* tragédie, 1761, in-4° ; 1762, in-8° : elle n'a pas été représentée; — *Jason :* cette tragédie n'a été ni représentée ni publiée quoiqu'elle ait été imprimée en 1799, in-8° ; — *Athenaid ;* Londres, 1788, 3 vol. in-12. On a quelquefois attribué à Glover, mais sans fondement, les *Lettres de Junius*. Ses mémoires furent publiés après sa mort, sous le titre de *Memoirs of a distinguished literary and political character ;* Londres, 1814, in-8°. L. J.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Rose, *New general Biographical Diction*.

GLÜCK (*Ernest*), théologien et pédagogue allemand, né au dix-septième siècle, mort en 1706. Il fut nommé évêque protestant (*probst*) à Marienbourg en Livonie. C'est lui qui recueillit la jeune fille abandonnée, qui devint plus tard Catherine Ire (*voy.* ce nom). Lors de la prise de Marienbourg par les Russes, en 1702, Glück fut emmené par eux à Moscou comme prisonnier. Pierre le Grand lui rendit la liberté, sous la condition d'établir une école publique dans la maison du prince Narichkin. Glück traduisit à l'usage des Russes un grand nombre d'ouvrages d'éducation allemands. Peu de temps après sa mort, l'orpheline à laquelle il avait accordé l'hospitalité monta sur le trône de toutes les Russies; elle fit donner au fils de Glück une charge de conseiller d'État. E. G.

Zedler, *Universal.-Lexikon*.

GLÜCK (*Christophe*), compositeur allemand, l'un des plus grands génies dont puisse s'honorer la scène lyrique, naquit le 2 juillet 1714 (1), à Weissenwangen, dans le haut Palatinat, et mourut à Vienne, le 25 novembre 1787. Fils d'un garde général des forêts du prince de Lobkowitz, il était encore en bas âge lorsqu'il perdit son père. Resté sans fortune, le jeune Glück se voua de bonne heure à l'étude de l'art dans lequel il devait s'illustrer un jour ; il apprit les principes de la musique, à Prague, dans l'une de ces écoles populaires où l'exercice du chant à plusieurs parties développe rapidement chez les enfants le goût naturel des Allemands et particulièrement des habitants de la Bohême pour l'harmonie. Il aurait, dit-on, mené d'abord la vie de musicien ambulant, et ce serait en allant ainsi de ville en ville que le hasard l'aurait conduit à Vienne. Glück jouait de plusieurs instruments, notamment du violoncelle; la capitale de l'Autriche lui offrit des ressources qui le mirent à même d'étudier les règles de l'harmonie et du contre-point. De là il se rendit en Italie, en 1738, dans l'intention de compléter son éducation musicale, et se mit sous la direction de J.-B. San-Martini. Après quatre années de travail, il se sentit en état d'écrire un opéra, et débuta par celui d'*Artaxerce*, qui fut composé et représenté à Milan, en 1741. Ce premier ouvrage fut suivi d'*Ipermnestre* et de *Demetrio* donnés à Venise (1742), de *Demofonte*, à Milan (1742), d'*Artamène*, à Crème (1743), de *Sifuce*, à Milan (1743), d'*Alessandro nell' Indie*, à Turin (1744) et de *Fedra*, à Milan (1744). Glück se trouva bientôt placé au rang des meilleurs compositeurs, et fut appelé à Londres par la direction du théâtre italien de cette ville, pour y écrire deux opéras, dont l'un, ayant pour titre *La Chutè des Géants*, fut représenté en 1745. Jusque là Glück semblait avoir méconnu la destination de son génie; il avait obtenu des succès, mais dans la route qu'il avait trouvée tracée, et dans le style alors en usage en Italie, où, comme l'a dit avec raison l'abbé Arnaud, l'opéra était un concert auquel le drame servait de prétexte. Les rapports que Glück eut à Londres avec le compositeur Arne et avec sa femme, cantatrice du premier ordre, exercèrent une heureuse influence sur son esprit. Il comprit que toute musique bien faite possède une expression propre à la situation pour laquelle elle est composée, et que cette expression est une source d'effets plus fertile que le vague plaisir résultant de sons arrangés avec art. A partir de ce moment, il abandonna la manière italienne pour s'appliquer à rechercher la vérité dramatique. De retour à Vienne, Glück y composa quelques opéras, il y écrivit aussi des symphonies ; mais il n'était pas né pour ce genre : il fallait pour lui que la musique s'appliquât à des paroles et à l'action du drame. La nature l'avait doué du goût de la littérature comme de celui de la musique; il se mit avec ardeur à travailler, afin de réparer le vice de sa première éducation. Il s'adonna à l'étude des langues, et puisa dans la lecture des auteurs classiques et dans la conversation des hommes distingués avec lesquels il se mit en relation de nouveaux enseignements, qui fortifièrent ses idées touchant la réforme de la musique dramatique. En 1754, il fut appelé en Italie pour écrire, à Rome, *La Clemenza di Tito* et *Antigone ;* il donna ensuite *Gleitu* à Bologne, *Telemacco* à Florence, puis à Parme *Baucis e Filemone*, *Aristeo*, et un ballet en quatre actes intitulé : *Don Giovanni, a sia il convitato di pietra*, dont la musique, arrangée pour le

(1) Les biographes ne s'accordent pas sur l'époque précise de la naissance de Glück et sur la famille à laquelle il appartenait. Les uns l'ont fait naître en 1712, d'autres en 1714, et même en 1717. Nous avons adopté la version d'Antoine Schmid, qui nous a semblé lever tous les doutes à cet égard.

clavecin, a été publiée à Berlin. Glück fit plus tard divers emprunts à ces ouvrages pour ses autres opéras : le motif d'un chœur de *Telemacco* lui servit pour l'introduction de son *Iphigénie en Aulide*. Le chœur de ce dernier opéra : *Que d'attraits! que de majesté!* lui fut fourni par l'air, *Al mio spirto* de *La Clemenza di Tito*. L'ouverture de ce même *Telemacco* devint celle d'*Armide*.

Chaque nouvelle production du compositeur marquait un pas de plus dans la route qu'il s'était tracée; mais pour achever la révolution qu'il avait entreprise il lui fallait un poëte qui comprît ses idées, qui voulût s'y prêter et qui fût capable de le faire avec succès. Le Florentin Ranieri di Calzabigi, avec lequel il était intimement lié, le servit parfaitement en lui donnant les livrets d'*Alceste*, de *Paride e Elena*, et d'*Orfeo*. Glück écrivit à Vienne, de 1761 à 1764, la musique de ces trois opéras, qui devinrent la base de son impérissable célébrité. Voici en quels termes ce grand maître explique lui-même le plan qu'il a suivi : « Lorsque j'entrepris de mettre en musique l'opéra d'*Alceste*, dit-il dans l'épître dédicatoire de cet ouvrage, je me proposai d'éviter tous les abus que la vanité mal entendue des chanteurs et l'excessive complaisance des compositeurs avaient introduits dans l'opéra italien, et qui du plus pompeux et du plus beau de tous les spectacles en avaient fait le plus ennuyeux et le plus ridicule. Je cherchai à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression, sans interrompre l'action ni la refroidir par des ornements superflus. Je crus que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'ajoute à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres qui servent à animer les figures sans altérer les contours. L'imitation de la nature est le but que doivent se proposer les arts; c'est celui auquel je tâche d'atteindre. Toujours simple et naturelle, autant qu'il m'est possible, ma musique ne tend qu'à la plus grande expression et au renforcement de la déclamation de la poésie; c'est la raison pour laquelle je n'emploie pas les *trilles*, les *passages*, ni les *cadences*, que prodiguent les Italiens. Je me suis bien gardé d'interrompre un acteur dans la chaleur du dialogue pour lui faire entendre une ennuyeuse ritournelle sur une voyelle favorable, soit pour déployer dans un long passage l'agilité de sa belle voix, soit pour attendre que l'orchestre lui donnât le temps de reprendre haleine pour faire un point d'orgue. Je n'ai pas cru non plus devoir ni passer rapidement sur la seconde partie d'un air, lorsque cette seconde partie était la plus passionnée et la plus importante, afin de répéter régulièrement quatre fois les paroles de l'air, ni finir l'air où le sens ne finit pas, pour donner au chanteur la facilité de faire voir qu'il peut varier de plusieurs manières un passage. Enfin, j'ai voulu proscrire tous ces abus, contre lesquels depuis longtemps se récriaient en vain le bon sens et le bon goût. J'ai imaginé que l'ouverture devait prévenir les spectateurs sur le caractère de l'action qu'on allait mettre sous leurs yeux, et leur en indiquer le sujet; que les instruments ne devaient être mis en action qu'en proportion du degré d'intérêt et de passion, et qu'il fallait éviter surtout de laisser dans le dialogue une disparate trop tranchante entre l'air et le récitatif, afin de ne pas tronquer à contre-sens la période et de ne pas interrompre mal à propos le mouvement de la scène. J'ai cru encore que la plus grande partie de mon travail devait se réduire à rechercher une belle simplicité, et j'ai évité de faire parade de difficultés aux dépens de la clarté; je n'ai attaché aucun prix à la découverte d'une nouveauté, à moins qu'elle ne fût naturellement donnée par la situation et liée à l'expression. Enfin, il n'y a aucune règle que je n'aie cru devoir sacrifier de bonne grâce en faveur de l'effet..... La simplicité et la vérité sont les grands principes du beau dans la production des arts. »

Glück s'était admirablement inspiré des belles scènes où Alceste consulte l'oracle sur le sort de son époux et se dévoue pour le sauver; il s'était élevé jusqu'au sublime dans le second acte d'*Orphée*. Rien de plus suave, de plus pathétique que les accents d'Orphée apaisant graduellement la fureur des esprits infernaux. Rien de comparable à l'effet que produisit cette scène, véritable chef-d'œuvre de l'art. Les plus brillants succès couronnèrent les efforts du compositeur. Son style, simple, noble, élevé, ne rencontra pas moins d'admirateurs à Parme, à Rome, à Milan, à Venise et à Bologne qu'à Vienne. Nous ne parlons ici que de *Paride e Elena* et d'*Orfeo*, car l'*Alceste* ne fut pas alors représenté en Italie, à cause de la difficulté d'exécution. Parmi les ouvrages sortis de la plume de Glück vers la même époque, figure un opéra de circonstance composé en 1765 pour le mariage de Joseph II; on y trouve aussi quelques opéras comiques, entre autres *Les Pèlerins de La Mecque*, *Le Chasseur en défaut*; mais la médiocrité de ces productions, les dernières que le grand artiste ait écrites pour Vienne, témoignent qu'il s'était exercé dans un genre qui ne convenait pas à la nature de son génie.

Glück poursuivait toujours ses idées sur la réforme de la musique dramatique. Loin d'être satisfait des heureux résultats qu'il avait déjà obtenus, il rêvait un poëme régulier dont la musique ne ferait que fortifier les situations en suivant la pensée du poëte. Il avait fait une étude particulière du génie de la langue française. Cette langue, que tant de compositeurs avaient déclarée l'ennemie naturelle et irréconciliable de toute mélodie et de toute harmonie, lui semblait au contraire se prêter admirablement à l'expression des grandes passions et être plus

propre que toute autre à la réalisation de son dessein. Il en parla au bailly Du Rollet, qui en 1772 se trouvait à Vienne, attaché à l'ambassade de France. Homme d'esprit, ayant le goût et l'habitude du théâtre, Du Rollet entra avec passion dans la pensée de Glück, et lui offrit de travailler avec lui. Le sujet choisi fut l'*Iphigénie en Aulide* de Racine. Le bailli se chargea des changements nécessaires pour la transformer en un poëme d'opéra. Aussitôt le livret terminé, Glück se mit au travail, et vers la fin de l'année on put faire à Vienne les répétitions d'essai du nouvel opéra français. Du Rollet écrivit à l'administration de l'Académie royale de Musique pour lui proposer d'engager le célèbre musicien à venir faire exécuter son ouvrage à Paris. Sa lettre, dans laquelle il exposait longuement le nouveau système de musique dramatique adopté dans l'*Iphigénie*, et une autre lettre, écrite par Glück lui-même au commencement de l'année 1773, devinrent le signal d'une vive polémique musicale. Des difficultés sans nombre s'élevèrent, et il ne fallut rien moins que l'intervention de la dauphine Marie-Antoinette, qui avait été l'élève de Glück, pour lever les obstacles. Enfin, les répétitions commencèrent; elles durèrent six mois; Glück les dirigea lui-même. Avant son arrivée à l'Opéra, l'orchestre était de la plus grande faiblesse; l'insouciance des musiciens était telle qu'en hiver les violonistes jouaient avec des gants. Le principal mérite des chanteurs consistait dans les *ports de voix*, les *martellements*, les *flattés*, les cadences *perlées*, et une foule d'autres ornements de mauvais goût, qui ne semblaient devoir périr qu'avec ce théâtre. Les choristes, rangés symétriquement sur deux lignes, chantaient machinalement leur partie sans prendre aucune part à l'action. Tout céda devant l'énergique volonté du compositeur; commandant aux exécutants comme à ses sujets, ce puissant génie sut les animer du feu dont il brûlait lui-même. *Iphigénie en Aulide* fut représentée pour la première fois le 19 avril 1774. Une expression dramatique portée au plus haut degré, une harmonie forte, colorée par des effets d'instrumentation entièrement neufs, excitèrent l'enthousiasme; le succès fut immense. Glück était alors âgé de soixante ans.

Les partitions italiennes d'*Alceste*, d'*Orfeo* et de *Paride e Elena* avaient été gravées à Paris, en 1769, aux frais du comte de Durazzo et par les soins de Favart. Ces œuvres n'étaient encore connues que d'un petit nombre d'amateurs; l'éclatant succès d'*Iphigénie en Aulide* fit désirer de les entendre. Moline traduisit l'*Orfeo* et Du Rollet l'*Alceste*. Le rôle d'Orphée avait été écrit dans l'origine pour le célèbre contralto Guadagni; comme il n'y avait pas de semblable voix en France, Glück se vit obligé de transposer ce rôle et de l'ajuster pour une haute-contre. Malgré ce changement, qui ôtait à la musique le caractère profondément mélancolique qui lui convenait, *Orphee*, représenté le 2 août 1774, obtint ainsi qu'*Alceste*, donné le 23 avril 1776, un succès complet. On ne parlait plus que de Glück; c'était une sorte de délire; on sollicitait la faveur d'assister aux répétitions générales de ces ouvrages, qui furent les premières en France où le public ait été admis. Mais s'il avait des partisans, il comptait aussi des antagonistes. Il avait donné, en 1775, un opéra-ballet intitulé *Cythère assiégée*, dont le peu de succès avait fait dire à l'abbé Arnaud « qu'Hercule était plus habile à manier la massue que les fuseaux ». Les amateurs de la vieille musique française reprochaient aux ouvrages de Glück leurs formes trop italiennes; d'autres leur trouvaient le défaut contraire. Marie-Antoinette protégeait Glück. La seconde favorite de Louis XV, Mme Du Barry, par esprit de rivalité, avait voulu avoir aussi quelque illustre musicien à soutenir. Piccini, maître de chapelle du roi de Naples, avait été appelé à Paris. Il y arriva précédé de la réputation que plus de cent opéras lui avaient faite en Italie. On le chargea concurremment avec Glück de la musique de l'opéra de *Roland*, arrangé par Marmontel. Glück se trouvait alors à Vienne, où il venait de terminer sa partition d'*Armide*. En apprenant l'engagement de Piccini, il jeta au feu la musique de *Roland*, qu'il avait commencée déjà sur le poëme de Quinault reproduit en entier, et écrivit à ce sujet à son ami Du Rollet une lettre pleine d'expressions hautaines et dédaigneuses, que celui-ci fit insérer dans *L'Année littéraire*. Cette lettre était une déclaration de guerre en forme; le feu qui couvait sous la cendre s'alluma aussitôt. Glück revint à Paris, et y fit représenter *Armide*, le 23 septembre 1777. La pièce fut d'abord accueillie avec froideur, mais insensiblement l'indifférence du public se transforma en un véritable enthousiasme pour un ouvrage dont il avait fini par comprendre les beautés pleines de charme. Le *Roland* de Piccini parut au mois de janvier de l'année suivante. Deux violents partis s'étaient formés; les écrivains s'étaient engagés sous l'une ou l'autre bannière: Suard, l'abbé Arnaud, Coquéau, Du Rollet, commandaient les *Gluckistes*; les *Piccinistes* avaient à leur tête Marmontel, La Harpe, Ginguené, D'Alembert. Ceux-ci réclamaient la supériorité pour la grâce des mélodies, que le célèbre compositeur italien avait abondamment répandues dans son œuvre. Ceux-là opposaient avec raison la vigueur du style de Glück, la vérité de diction de son récitatif. Les journaux, les salons, les lieux publics se transformaient en arènes, où chaque jour la lutte s'engageait de nouveau. Glück répondit aux attaques dirigées contre lui par son opéra d'*Iphigénie en Tauride*, qui fut représenté le 18 mai 1779. Le succès fut aussi prompt que décisif; tout Paris fut entraîné par cette nouvelle merveille d'expression dramatique; les ennemis du compositeur se trouvèrent réduits au silence;

la sensation fut telle que Piccini, qui avait écrit aussi une *Iphigénie en Tauride*, jugea à propos de la garder en portefeuille, et ne la mit au jour que deux ans plus tard. Malgré les beautés réelles qu'on rencontre dans cet ouvrage, il ne put lutter contre celui de Glück, et la victoire demeura à ce dernier.

Quatre mois après son triomphe, Glück donna *Écho et Narcisse*, mais la pièce ne put se maintenir sur la scène ; il est vrai que le poëme était pitoyable. Ce fut son dernier ouvrage. En 1780, l'illustre musicien que la reine Marie-Antoinette avait nommé maître de musique des enfants de France dans l'intention de le retenir à Paris, retourna à Vienne. Son départ mit fin à la guerre musicale dans laquelle il avait eu la plus grande part d'honneurs. On comprit enfin qu'il valait mieux admirer les œuvres des deux grands maîtres que disputer sur leur mérite, et *Roland*, *Atys*, *Didon*, demeurèrent pour Piccini, comme pour Glück *Iphigénie en Aulide*, *Alceste*, *Orphée*, *Armide* et *Iphigénie en Tauride*, d'indestructibles monuments de leur gloire. Glück avait le projet de terminer sa carrière artistique en écrivant l'opéra des *Danaïdes*, mais une attaque d'apoplexie le fit renoncer à cette entreprise, et il confia le poëme à Salieri, son élève. Il jouit encore pendant quelques années de sa renommée et de la fortune acquise par ses travaux. Une seconde attaque d'apoplexie l'enleva à ses amis et à l'art musical, le 25 novembre 1787, à l'âge de soixante-treize ans. On évalue à plus de 600,000 francs la fortune qu'il laissa à ses héritiers. L'année suivante, son buste en marbre, commandé par Louis XVI à Houdon, fut placé dans le foyer de l'Opera. Outre Salieri, Glück avait formé plusieurs autres élèves, parmi lesquels on distingue Méhul.

Burney, en surnommant Glück *le Michel-Ange* de la musique, a parfaitement caractérisé le talent du grand compositeur, car si le célèbre peintre a su vivement frapper les yeux par sa touche sévère et énergique, Glück sait émouvoir le cœur par ses accents pathétiques. La supériorité qu'il a déployée dans ses œuvres, une force d'invention dont on n'avait pas l'idée avant lui et qui n'a pas été égalée dans son genre, font de ses ouvrages autant de chefs-d'œuvre qui, malgré les progrès de l'art et les caprices de la mode, seront toujours considérés comme des modèles. Interprète fidèle de la situation dramatique et des sentiments qui en jaillissent, il portait si loin l'application de ce principe salutaire qu'en écrivant une scène il s'efforçait, disait-il, d'oublier qu'il était musicien et s'interdisait les beautés de son art qui ne lui semblaient pas indispensables à la traduction fidèle de la parole. Les encouragements des écrivains du temps lui firent peut-être porter jusqu'à l'exagération ce système, qui subordonne l'élément musical à l'élément dramatique. La raison semble dominer la création mélodique ; mais souvent la fougue de son génie l'entraîne malgré lui, et il devient alors aussi grand musicien que peintre pathétique ; son opéra d'*Armide* est un des plus glorieux témoignages de cette heureuse inconséquence.

Les partitions d'*Iphigénie en Aulide*, d'*Alceste*, d'*Orphée*, d'*Armide*, d'*Iphigénie en Tauride*, de *Cythère assiégée* et d'*Écho et Narcisse* ont été gravées à Paris dans les années où ces ouvrages parurent sur le théâtre. Vers la même époque on a publié aussi six ariettes et l'ouverture de la *Rencontre imprévue*, opéra comique que Glück avait donné à Vienne sur le théâtre de la cour. Quant à ses partitions italiennes, on les trouve en manuscrit dans les principales bibliothèques de France et d'Allemagne. On connaît aussi de lui plusieurs morceaux de musique religieuse, entre autres un *De profundis*, qui eut beaucoup de succès à l'époque où il parut. Dieudonné DENNE-BARON.

Burney. *A general History of Music*. — L'abbé Leblond, *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique par M. le chevalier Gluck* ; Paris, 1781. — *Encyclopédie méthodique*, vol. musique. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Encyclopédie moderne*, t. XXII, article *Opéra*, par M. Kermoysan. — Antoine Schmid, *Christoph Willibald Ritter von Glück dessen Leben und tonkünstlerisches Wirken* ; Leipzig, 1854.

* GLÜCK (*Christian-Frédéric* DE), jurisconsulte allemand, né à Malte, le 1er juillet 1755, mort le 20 janvier 1831. Il obtint le grade de docteur en droit en 1777. En 1784 il fut nommé à une chaire de droit à l'université d'Erlangen. Il a fait beaucoup pour les progrès de l'étude du droit romain ; ses ouvrages attestent une exacte connaissance des sources unie à une grande habileté d'interprétation. Ses principaux ouvrages sont : *Ausfuehrliche Erlaeuterung der Pandekten* (Explication détaillée des Pandectes), 34 vol., Erlangen, 1796-1830. Cet ouvrage important fut continué par Muehlenbruch ; — *Erörtrung der Lehre von der abintesterbfolge* (Exposition du Système des Successions *ab intestat*) ; Erlangen, 1822. E. G.

Schunck, *Jahrbucher der juridischen Litteratur*, année 1831. — *Zeitgenossen*, n° 71.

GLYCAS (*Michel*) (Μιχαὴλ ὁ Γλυκᾶς), historien byzantin, vivait vers la fin du douzième siècle. On ne sait s'il naquit à Constantinople ou en Sicile, comme semble l'indiquer le surnom qu'on lui donne quelquefois. L'époque où il vivait est également incertaine. Oudin, Hamberger le croient contemporain des derniers empereurs de Constantinople. Il existe en effet, en manuscrit, sous son nom des lettres adressées à l'empereur Constantin qui périt à la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453 ; mais ces lettres sont-elles bien de Michel Glycas l'historien ? Walch, Fabricius, Vossius et Cave ne le pensent pas, et font vivre Glycas au douzième siècle. On peut affirmer que cet historien vivait après 1118, puisque ses *Annales* vont jusqu'à cette année.

Glycas était probablement ecclésiastique. Il possédait un savoir très-étendu, et connaissait plusieurs langues. Son style est généralement clair et concis. Pour le fond comme pour la forme, c'est un des meilleurs historiens byzantins. Son principal ouvrage, intitulé Βίϐλος χρονικὴ, est divisé en quatre parties : la première (théologico-physique) traite de la création du monde, les trois autres contiennent trois grandes périodes historiques, depuis la création jusqu'à Jésus-Christ, depuis Jésus-Christ jusqu'à Constantin le Grand, depuis Constantin jusqu'à la mort de l'empereur Alexis Ier Comnène, en 1118. Cet ouvrage parut d'abord en latin (traduction de Léunclave); Bâle, 1572, in-8°. La première partie fut publiée en grec, avec une traduction latine, par Meursius, sous le titre de *Theodori Metochitæ Historiæ Romanæ a Julio Cæsare ad Constantinum Magnum*; Lyon, 1618, in-8°. On le trouve aussi dans le septième volume des œuvres de Meursius. Ce traducteur attribue à tort l'ouvrage de Glycas à Théodore Metochita. Tout le Βίβλος χρονικὴ fut publié pour la première fois par Labbe, qui collationna avec soin les divers manuscrits, et ajouta au texte d'excellentes notes et la traduction de Léunclave revue en beaucoup d'endroits. Cette édition forme une partie de la collection byzantine du Louvre; Paris, 1660, in-fol., réimprimée à Venise, 1729, in-fol. La meilleure édition est celle de J. Bekker, dans la collection de Bonn, 1836, in-8°. Outre cette histoire, Glycas a écrit un grand nombre de lettres sur des sujets théologiques. Quelques-unes de ces lettres ont été publiées sous le titre de *Epistolæ sive Dissertationes decem, græce et latine, interprete J. Lamio, cum notis*, dans le 1er volume des *Deliciæ Eruditorum* de J. Lami. L. J.

Oudin, *Commentarius de Scriptoribus ecclesiasticis*, vol III., p. 2522. — Lami, *Deliciæ Eruditorum*. — Hamberger, *Zuverlässige Nachrichten von gelehrten Männern*, vol. IV, p. 729. — Cave, *Hist. litt.*, vol. II, p. 206. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XI.

GLYCAS. *Voy.* GLYCIS.

GLYCERIUS, un de ces fantômes d'empereur qui se succédèrent rapidement dans les dernières années de l'Empire d'Occident, fut placé sur le trône au mois de mars 473. Avant son avénement il occupait l'office de *comes domesticorum*. Après la mort de l'empereur Olybrius et du patrice Ricimer, Gundibatus ou Gundobald (*voy.* GONDEBAUD) le Bourguignon, neveu de ce dernier, donna la dignité impériale à Glycerius. Widemir, l'Ostrogoth, envahit l'Italie peu après; Glycerius lui envoya des présents considérables, et le décida à quitter l'Italie pour aller rejoindre les Wisigoths en Gaule. L'empereur d'Orient Léon Ier, le Thrace, ne reconnut pas Glycerius, et suscita contre lui Julius Nepos, qui fut proclamé empereur à Ravenne, soit à la fin de 473, soit au commencement de 474. Nepos marcha contre Glycerius, le fit prisonnier à Portus (Cività-Vecchia), et le força de se faire prêtre. Glycerius fut peu après élevé à l'évêché de Salone, en Dalmatie. Le reste de sa vie est à peu près inconnu. Suivant Malchus, il contribua à la mort du patrice Oreste, tué à Salone, en 480. Un Glycerius est mentionné par Ennodius parmi les archevêques de Milan. Gibbon identifie cet archevêque avec l'ex-empereur, et il croit que l'archevêché de Milan fut pour Glycerius la récompense de sa participation au meurtre d'Oreste.

Marcellinus, Marius Aventicis, Cassiodore, *Chron.* — Jornandès, *De Reb. Get.*, c. 56; *De Regni Succ.*—Photius, *Bibliotheca*, cod. 78, 79. — Evagre, *Hist. Eccl.*, II, 16. — Ennodius, *Epiphan. Ticini Vita, et Carmina*, dans les *Opera varia* de Sirmond, vol. I. — *Excerpta ignoti auctoris*, à la suite d'Ammien Marcellin. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. VI. — Gibbon, c. 36.

* **GLYCIS** (*Jean*) (Ἰωάννης ὁ Γλύκις), ou peut-être *Glycas* (Γλυκᾶς), patriarche de Constantinople de 1316 à 1320. Il acquit la réputation d'un homme de grand savoir et d'un orateur habile. Nicéphore, qui fut son élève, le loua beaucoup. Glycas, accablé par l'âge et la maladie, abdiqua la dignité de patriarche, et se retira dans le monastère de Cynotissa. Écrivain élégant et correct, il essaya de purifier la langue grecque des barbarismes dont elle était surchargée. Envoyé en ambassade à Rome, il fit de son voyage dans cette ville une relation, dont Nicéphore Gregoras parle avec les plus grands éloges, mais qui malheureusement n'est pas venue jusqu'à nous. Glycis avait encore écrit les ouvrages suivants, restés manuscrits : une grammaire grecque intitulée : Περὶ Ὀρθότητος Συντάξεως ; ce traité, qui a été publié en 1839 pour la première fois par A. John, d'après trois manuscrits de Munich (*Anecdota Græca*; Berne, in-8°), n'est pas un exposé complet de la grammaire grecque, mais une discussion de quelques points importants, tels que les cas, les participes, etc.; on y reconnaît un auteur instruit et judicieux, et c'est un des meilleurs écrits de son genre qui nous soient parvenus; — Ἡ παραίτησις τοῦ πατριαρχείου, opuscule dans lequel Glycis explique pourquoi il s'est démis du patriarcat; — Ὑπομνηστικὸν εἰς τὸν βασιλέα τὸν ἅγιον, admonition au saint empereur (Michel Paléologue).

Wharton, *Appendice à l'histoire littéraire* de Cave. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XI, p. 520. — John, *Anecd. Græca*, *præf.*, p. I. — Bekker, *Anecdota*, III, 1077.

* **GLYCO**, graveur sur pierres fines; son nom se trouve sur une gemme du cabinet impérial à Paris, et cette pierre, qui est un des plus beaux camées de cette riche collection, a été publiée par Millin dans la *Galerie mythologique*. G. B.

Clarac, *Description des Antiques du Musée royal*, p. 480.

GLYCON, statuaire athénien, d'une époque incertaine. Il nous est connu par une magnifique statue colossale d'Hercule, en marbre, désignée généralement sous le nom d'*Hercule Farnèse*. Cette statue fut découverte dans les bains de Caracalla, et, après avoir orné pendant quelque temps le palais Farnèse, elle passa, comme

tous les autres objets d'art de ce palais, dans le musée royal de Naples. Elle représente le héros se reposant sur sa massue, après un de ses travaux; les muscles gonflés expriment admirablement le repos après un violent effort. La main droite, qui tient les pommes d'or, est moderne. Les jambes furent aussi restaurées par Gulielmo della Porta, mais les jambes originales furent découvertes et replacés en 1787. Sur le roc qui sert de support à la statue, le nom de l'artiste est gravé ainsi qu'il suit :

ΓΛΥΚΩΝ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ
ΕΠΟΙΕΙ.

Aucun écrivain ancien n'a parlé de Glycon; mais on peut assurer, d'après son œuvre, qu'il vivait entre le siècle de Lysippe et les premiers empereurs romains. L'oméga de son nom est écrit dans une forme usitée quelque temps seulement avant l'ère chrétienne; enfin, comme Pline n'a pas parlé de Glycon, on a conjecturé que celui-ci était postérieur à Titus. Quoi qu'il en soit, le type original de l'*Hercule de Farnèse* est évidemment l'*Hercule* de Lysippe, dont il existe plusieurs autres imitations, mais aucune qui soit égale à celle de Glycon. Une des plus remarquables est celle du palais Pitti, sur laquelle on lit ΛΥΣΙΠΠΟΥ ΕΡΓΟΝ, inscription certainement fausse, quoique datant peut-être de l'antiquité. L. J.

Winckelmann, *Geschichte d. Kunst*, X, 3. — Meyer, *Kunstgeschichte*, vol. III, pp. 58-61. — Müller, *Archäol. d. Kunst*, 129, 2, 160, 5; *Denkmäl. d. Alt. Kunst*, vol. I, p. 38. — *Museo Borbonico*, vol. III, pl. 23, 24. — Raoul Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 78.

* **GLYCON** (Γλύκων), poëte lyrique grec d'une époque incertaine. Il a donné son nom au mètre glyconien. Il ne reste de lui que trois vers, cités par Hephæstion (*Enchir.*, p. 33). On mentionne encore plusieurs autres littérateurs du même nom, savoir l'auteur d'une épigramme dans l'*Anthologie grecque* (Brunck, *Anal.*, vol. II, p. 278; Jacobs, *Anth. Græc.*, vol. II, p. 254; vol. XIII, p. 898); Brunck, vol. II, p. 254; Jacobs, XI, 499); un grammairien tourné en ridicule dans une épigramme d'Apollinaire, un Glycon Spiridion ou Scyridicus, rhéteur cité par Quintilien (*Inst.*, VI, 1), et Sénèque l'ancien.

Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. II, p. 122, vol. VI, p. 130. — Westermann, *Geschichte der Beredsamkeit in Griechenland*, 86.

* **GLYCON**, médecin grec, vivait vers 50 avant J.-C. Il était médecin du consul C. Vibius Pansa. Après la bataille de Mutine, où le consul avait été blessé mortellement, au mois d'avril 43, il fut arrêté par l'ordre de Torquatus, questeur de Pansa. On l'accusait d'avoir empoisonné les blessures du consul. Cette accusation semble n'avoir eu aucun fondement, et Marcus Brutus lui-même écrivit à Cicéron pour demander la mise en liberté de Glycon.

Suétone, *Aug.* II. — Cicéron, *ad Brut.* 6.

GMELIN (*Jean-Conrad*), médecin allemand, né en 1707, à Tubingue, mort en 1759, frère aîné du célèbre voyageur Jean-Georges. Il fut en même temps pharmacien et médecin; il a laissé quelques écrits inédits. W. R.

Hirsching, *Hist. liter. Handb.*

GMELIN (*Samuel-Théophile*), fils de Jean-Conrad, médecin et professeur de botanique à l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, né à Tubingue, en 1743, mort en 1774. Appelé en Russie en 1764, il fut bientôt envoyé en mission scientifique dans le gouvernement d'Astrakan, en compagnie avec le professeur Guldenstædt. Il parcourut en outre les provinces avoisinant la Perse, au sud et au sud-ouest de la mer Caspienne, et tomba à son retour entre les mains du khan des Chaïtakes, chez lequel il mourut. Ses ouvrages ont pour titres : *Dsp. de analepticis nobilioribus e Cinnamome, aniso stellato et asa fœtida*; Tubingen, 1763, in-4°; — *Historia Fucorum*; Pétersbourg, 1768, in-4°; — *Reise durch Russland zur Untersuchung der drei Naturreiche* (Voyage à travers la Russie pour l'étude des trois règnes de la nature); Tubingen, 1770-1774, 3 vol. gr. in-4°; il publia de plus les III[e] et IV[e] parties de la *Flora Sibirica* de son oncle Jean-Georges. W. R.

Hirsching, *Hist. lit. Handbuch.*

GMELIN (*Jean-Georges*), célèbre voyageur, botaniste et chimiste allemand, frère du précédent, né le 12 juin 1709, à Tubingue, mort le 20 mai 1755, dans la même ville. Il reçut de son père, pharmacien distingué, les premières notions de sciences naturelles. Il étudia la médecine sous Cammerer et l'anatomie sous Duverney et Mauchard. En 1725 il soutint une dispute académique *De glandularum mesenteriacarum in chylum actione retardativa*, et en 1727 il défendit, sous la présidence de Zeller et pour obtenir le grade de docteur, sa dissertation intitulée : *Examen acidularum Deinacensium atque spiritus vitrioli volatilis ejusdemque phlegmatis per reagentia*; Tubingue, 1727, in-4°. A cette époque il partit pour Pétersbourg, à l'exemple de ses professeurs, qui y avaient été appelés. Il y fit la connaissance du président de l'Académie de Pétersbourg, Laurent Blumentrost, qui lui permit d'assister aux séances et de faire usage des collections de l'Académie, en même temps qu'il lui procura en 1728 une bourse annuelle. Gmelin eut l'occasion de disséquer un éléphant avec Duverney, et essaya de s'initier à l'anatomie comparée. Il s'était tellement fait aimer à Pétersbourg, que lorsque, en 1729, il voulut retourner dans sa ville natale, l'Académie, afin de le retenir, lui ouvrit ses portes et le fit nommer en 1731 professeur de chimie et d'histoire naturelle. L'impératrice Anne ayant résolu de réaliser le plan de Pierre le Grand en organisant un voyage scientifique en Sibérie, afin de reconnaître et de constater plus exactement les productions de ce pays, Gmelin fit partie comme naturaliste de la

société savante nommée à cet effet, et partit le 19 août 1733, avec Gerhard-Frédéric Muller, l'historien, et De L'Isle de La Croyère, l'astronome, aux frais de la couronne. Ils avaient à leur suite sept étudiants, deux peintres, deux chasseurs, deux mineurs, quatre arpenteurs et douze soldats, avec un caporal et un tambour. Vers la fin de 1736, G. Wilh. Stöller, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, vint avec un peintre rejoindre Gmelin et partager ses travaux. La troupe partit à pied jusqu'au village de Wuschnei-Wolotschock, où elle s'embarqua sur la Twerza pour gagner le Volga, qu'elle suivit jusqu'à Kasan. Les voyageurs s'arrêtèrent quelque temps dans cette ville, et entrèrent en Sibérie vers la fin de décembre. Ils arrivèrent à Tobolsk le 30 janvier 1734. Au printemps ils remontèrent l'Irtisch jusque dans le pays des Kalmouks, et observèrent les régions situées sur la rive orientale de ce fleuve. Mais la crainte d'être maltraités par les Kirgises les empêcha d'explorer la rive occidentale. Ils se dirigèrent ainsi du côté de l'orient, vers l'Oby et le Tom, séparés de l'Irtisch par des steppes presque inhabitées, mais où l'on trouve des ruines de monuments qui témoignent du séjour d'un peuple plus civilisé. L'hiver venu, nos voyageurs se dirigèrent vers le Iénisséi, passèrent à Iénisséisk la saison des froids. En 1735 ils profitèrent des beaux jours pour se rendre à Krassnojar, d'où ils parvinrent à Irkutzk, où ils traversèrent le lac Baikal, encore gelé, pour gagner Selengisk, à deux mille lieues de Saint-Pétersbourg. L'été fut employé à parcourir les bords du lac et les frontières de la Chine, autour de Kiachta, d'où ils gagnèrent Nerschinsk, et allèrent visiter les mines d'argent d'Ostrog, dans le pays des Tongouses. Les conventions faites entre la Chine et la Russie ne leur permettant pas de pénétrer plus avant du côté de l'est, ils tournèrent vers le sud, et après une marche fatigante dans un désert où l'eau et le bois leur manquaient, ils arrivèrent enfin à Udinzk, vers la fin de l'automne, et allèrent passer l'hiver à Irkutzk. Au printemps de 1736 ils se remirent en route, parcoururent à pied les pays qui les séparaient de la Léna, descendirent ce fleuve, et atteignirent la ville de Jakutzk, après de grandes fatigues. Ils y perdirent presque tous les fruits de leurs pénibles recherches par l'effet d'un incendie qui dévora la maison de Gmelin, en son absence. En outre, les autorités du pays déclarèrent qu'elles ne pourraient cette année-là leur offrir le blé dont ils avaient besoin pour se rendre au Kamtschatka. Les autres voyageurs descendirent le Iénisséi jusqu'à Mangaséi, où en plein mois de juin ils trouvèrent les rues couvertes de neige; mais aussi la végétation, une fois commencée, fit en peu de temps des progrès d'une rapidité extraordinaire. Vers la fin de l'été, ils revinrent à Iénisséisk, et partirent pour Krassnojar. Gmelin parcourut les steppes de la Tartarie, et se rendit à Tasewskoi, suivit pendant quelque temps le cours du fleuve Mana, et revint à Krassnojar, où il trouva une lettre de l'Académie, qui lui permettait de se rapprocher peu à peu de Saint-Pétersbourg. Après avoir visité les mines de cuivre et d'argent de Chastach et de Choschack, il arriva au mois d'octobre à Tomsk. Et l'année suivante, il se dirigea sur Tara, puis sur Tjumen. Après une excursion à Tobolsk, il se rendit à Turinsk, pour y passer le reste de l'hiver. Une fois le printemps venu, il gagna la forteresse de Tetsch, et traversant le pays des Baschkirs, il arriva sur les bords du Jaïk et du Kysyl. Au mois d'août il atteignit Katharinenbourg, visita les mines de cuivre de Neïw et de Byng, et les mines de fer de Tur, puis il revint à Turinsk. Il avait ainsi parcouru la Sibérie dans tous les sens. Sa mission était terminée; aussi retourna-t-il directement à Saint-Pétersbourg, où il arriva en 1743, après une absence de près de dix ans. Nulle expédition, à l'exception de celle d'Égypte, n'a rendu, au dire des savants, d'aussi importants services que celle de Gmelin. Il en avait rapporté un si grand nombre de matériaux, qu'il dut employer trois ans à les classer. En 1747 il obtint de l'Académie de Pétersbourg la permission de faire un voyage dans son pays. Il était sur le point de retourner en Russie, lorsqu'il accepta à l'université de Tubingue, le 22 août 1749, la chaire de professeur de botanique et de chimie, que la mort de Backmeister venait de laisser vacante. Mais il n'en jouit pas longtemps. Fatigué de ses travaux et de ses voyages, il mourut de la fièvre, à l'âge de quarante-cinq ans. Gmelin est considéré comme un des principaux botanistes du dix-huitième siècle, et la description de son voyage offre encore le plus grand intérêt. Linné lui a dédié un genre de plantes (*gmelina*), de la famille des pyrénacées. Il a laissé les ouvrages suivants : *Dissertatio sistens examen acidularum Deinacensium atque spiritus vitrioli volatilis ejusdemque phlegmatis per reagentia*; Tubingue, 1727, in-4°; — *Flora Sibirica, sive historia plantarum Sibiricar.*; Saint-Pétersbourg, 1747-1770, in-4° (ouvrage inachevé); — *Leben Etn-Georg-Wilhelm Steller* (Vie de Steller); Francfort, 1748, in-8°; — *Sermo academica de novorum vegetabilium post creationem divinam exortu*; Tubingue, 1750, in-8°; — *Reisen durch Sibirien, von dem Jahr* 1733 *bis* 1743; Gœttingue, 1751-1752, 4 vol. in-8°, traduit en français par Keralio, sous le titre de : *Voyage en Sibérie, de l'an* 1733 *à* 1743; Paris, 1767, 2 vol. in-8°. Gmelin a publié plusieurs dissertations et mémoires, dont une grande partie se trouve dans les *Commentaires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, dans le *Commercium litterarium* de Nuremberg et dans quelques autres publications périodiques.

W. R.

Adelung, Suppl. à Jöcher. — Hirsching, *Hist. liter. Handbuch.*

GMELIN (*Philippe-Frédéric*), médecin, botaniste et chimiste allemand, frère cadet de Jean-Georges, né à Tubingue, en 1721, mort en 1768. Il fit des voyages scientifiques en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, et revint en 1744 à Tubingue. Il y devint professeur de médecine et inspecteur sanitaire, et remplaça son frère en 1755 à la chaire de botanique et de chimie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages spéciaux, parmi lesquels on peut citer : *Orat. de imperio animæ in nervos involuntario*; Tubingue, 1750, in-4°; — *Pr. de singulari quodam ossis petrosi humani fœtus foramine*; Tubingue, 1752, in-4°; — *Disp. qua botanicam et chemiam ad medicatam applicatam praxin sistit*; Tubingue, 1755, in-4°; — *Orat. de necessitate docendæ in academiis botanices et chemiæ*; Tubingue, 1755, in-4°; *Disp. de vitro antimonii cerato*; Tubing., 1755, in-4°; — *Pr. de vinculo hist. nat. cum botanica et med.*; Tubingue, in-4°; 1755; — *Otia botanica, quibus in usum prælectionum illustratum reddidit Prod. Floræ Leydensis Andr. v. Royen*; Tubingue, 1760, in-8°; — *Disp. de cholelithis humanis*; Tubingue, 1763, in-4°; — *Disp. de materia toxicorum hominis vegetabilium simpl. in medicamentum convertenda*; Tubingen, 1765, in-4°, etc. W. R.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GMELIN (*Jean-Frédéric*), médecin et botaniste allemand, fils de Philippe-Frédéric, né à Tubingue, en 1748, mort en 1804. Il voyagea en Hollande, en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Autriche, et revint dans sa patrie en 1771, après une absence de trois années. En 1775 il fut nommé professeur extraordinaire de médecine à Tubingue, puis, trois ans après, professeur ordinaire à Gœttingue, où il se fixa. Pendant les trente années de sa carrière académique, il composa un très-grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Rede über die Frage: Warum schoepft der Mensch Athem* (Pourquoi l'homme respire-t-il?); Tubingue, 1767, in-4°; — *Irritabilitas vegetabilium in singulis plantarum partibus explorata, ulterioribus experimentis confirmata*; Tubingue, 1768, in-4°; — *Onomatologia botanica completa, oder Vollstændiges botanisches Wœrterbuch, nach der Lehrart des Ritters von Linné abgefasst* (Dictionnaire botanique complet d'après la méthode du chevalier de Linné); Francfort et Leipzig, 1771-1777, 9 vol. in-8°; — *Lateinisches und teutsches Register ueber alle neun Theile der onomatologiæ botanicæ* (Catalogue latin et allemand sur les neuf parties de l'onomatologie botanique); Francfort et Leipzig, 1778, in-8° : ces deux ouvrages forment le vocabulaire de botanique alors le plus complet; — *Enumeratio stirpium agro Tubingensi indigenarum*; Tubingue, 1772, in-8°; — *Dissertatio: An adstringentia et roborantia stricte sic dicta ferreo principio suam debeant efficaciam?* Tubingue, 1773, in-4°; — *Abhandlung von den giftigen Pflanzen, so in Teutschland wild wachsen* (Traité des Plantes vénéneuses qui croissent spontanément en Allemagne); Ulm, 1775, in-8°; Gœttingue, 1804, in-8°; — *Programma de alcalibus et præcipitationibus chemicis ope eorum factis*; Gœttingue, 1775, in-4°; — *Allgemeine Geschichte der Gifte* (Histoire générale des Poisons); Leipzig, tome I, 1776; II, III, 1777, in-8°; — *Abhandlung von den Arten des Unkrauts und dessen Benutzung, nebst einer Zugabe von Aussrottung desselben* (Traité sur les diverses espèces de plantes nuisibles et sur l'usage qu'on peut en faire, avec une instruction sur la manière de les arracher); Lubeck, 1779, in-8°; — *Einleitung in die Chemie, zum Gebrauch der Universitæten* (Introduction à la Chimie, à l'usage des universités); Nuremberg, 1780, in-8°; — *Einleitung in die Mineralogie, zum Gebrauch akademischer Vorlesungen* (Introduction à la Minéralogie, à l'usage des cours académiques); Nuremberg, 1780, in-8°; — *Einleitung in die Pharmacie*; Nuremberg, 1781, in-8°; — *Beyträge zur Geschichte des teutschen Bergbaues, vornehmlich aus dem mittlern und spaetern Jahrhunderten unserer Zeitrechnung* (Documents sur l'histoire des mines en Allemagne, particulièrement depuis le moyen âge et les siècles postérieurs); Halle, 1783, in-8°; — *Ueber die neueren Entdeckungen und deren Anwendung auf Arzeneykunst, in Briefen an einen Artzt* (Sur les nouvelles découvertes et leur application à l'art médical : lettres à un médecin); Berlin, 1784, in-8°; — *Dissertatio de tingendo, per nitri acidum, sive nudum sive terra aut metallo saturatum, acido*; Erford, 1785, in-8°; — *Grundsætze der technischen Chemie* (Principes de Chimie technique); Halle, 1786, in-8°; — *Chemische Grundsætze der Probir-und Schmelzkunst* (Principes chimiques sur l'art d'essayer et de fondre); Halle, 1786, in-8°; — *Abhandlung ueber die Wärmtrockniss* (Traité du Dessèchement par la chaleur); Leipzig, 1777, in-8°; — *Grundriss der Mineralogie* (Éléments de Minéralogie); Gœttingue, 1790, in-8°; — *Grundriss der Pharmacie, zum Gebrauch bei seinen Vorlesungen* (Éléments de Pharmacie, pour l'usage de ses cours); Gœttingue, 1792, in-8°; — *Chemische Grundsætze der Gewerbkunde* (Principes chimiques de l'Industrie); Hanovre, 1795, in-4°; — *Gœttingisches Journal der Naturwissenschaften* (Journal des Sciences naturelles de Gœttingue); 1797-1798, 4 cahiers in-8°; — *Geschichte der Chemie* (Histoire de la Chimie); Gœttingue, 1797-1799, 3 vol. in-8°; cette histoire ne commence qu'au neuvième siècle de notre ère.

Biographie médicale.

GMELIN (*Frédéric-Guillaume*), graveur allemand, né à Badenweiler (Brisgau), en 1745, mort à Rome, en 1821. Il étudia à Bâle,

sous la direction de Christian de Mechel. Il grava tour à tour soit l'architecture, soit le portrait, soit le paysage, et atteignit une grande habileté, beaucoup de fermeté et de pureté dans le maniement du burin. En 1788 il partit pour Rome, d'où il fut appelé à Naples par Philippe Hackert, qui lui fit graver ses vues. Il revint à Rome deux ans après, avec la résolution de s'adonner complétement au paysage. On vante, dans ses dessins à la sepia, le talent vraiment poétique qui les anime; il réussit moins bien lorsqu'il voulut peindre avec des couleurs. Ses ouvrages sont très-recherchés des amateurs. Outre ses *Vues d'Italie*, on a de lui quelques copies, d'après Claude Lorrain ou le Poussin.

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lex.*

* **GMELIN** (*Léopold*), chimiste allemand, fils de Jean-Frédéric, né le 2 août 1788, mort en 1853. Il étudia en 1804, à Gœttingue, sous la direction de son père, et continua ses études à Tubingue. De 1812 à 1813, il voyagea en Italie, fut nommé en 1817 professeur titulaire de chimie à l'université de Heidelberg, et prit sa retraite en 1851. Ses principaux ouvrages sont: *Handbuch der theoretischen Chemie* (Manuel de Chimie théorique); Heidelberg, 1841, 5 vol.; — *Das Lehrbuch der Chemie* (Traité de Chimie); Heidelberg, 1844.

Conversations-Lexikon.

* **GNAEUS ou CNEIUS** (Γναῖος), graveur sur pierres précieuses, contemporain de Dioscoride, vivait au commencement de l'ère chrétienne. Beaucoup de belles gemmes portent son nom.

Mus. Florent., vol. II, t. 7. — Stosch, *Pierres gravées*, t. 23. — Bracci, t. 49. — Raoul Rochette, *Lettre à Schorn, Catalogue des Artistes de l'antiquité*, p. 139.

GNAPHEUS, *Voy.* LE FOULON.

* **GNATHÆNA** (Γνάθαινα), poëtesse et courtisane grecque, d'une époque incertaine. Athénée rapporte d'elle quelques bons mots. Elle écrivit un Νόμος συσσιτικός (Règlement pour les festins), à l'imitation des règlements ou *nomes* composés par les philosophes. Cet opuscule contenait 323 vers, et Callimaque l'inséra dans sa Πίναξ τῶν νόμων.

Athénée, XIII.

GNEISENAU (*Auguste* NEIDHARDT, comte DE), maréchal prussien, né en 1760, à Schilda (duché de Saxe), mort en 1831. Son père, dont la famille était originaire de Nordgau, était lieutenant d'artillerie dans l'armée autrichienne. Il avait épousé la fille du lieutenant-colonel Müller, contre le gré des parents de la jeune fille. Elle accompagnait son mari aux camps. Pendant la guerre entre l'Autriche et la Prusse, elle donna naissance à Auguste de Gneisenau. Peu de jours après son accouchement, les troupes autrichiennes furent surprises par l'ennemi; une fuite générale s'en suivit pendant la nuit. Dans la bagarre le jeune enfant tomba des mains de sa mère, et roula sur la route. Un grenadier le ramassa et l'empêcha d'être foulé aux pieds. Sa mère mourut peu de temps après; la femme d'un soldat donna les premiers soins au jeune Gneisenau. Son père se remaria bientôt après, prit sa retraite, et se fit architecte. Ses ressources pécuniaires étaient fort restreintes; de plus sa seconde femme détestait le petit Auguste, dont l'enfance se passa dans les plus grandes privations : il dut souvent aller pieds nus à l'école. Enfin ses grands parents maternels le firent venir auprès d'eux à Würtzbourg, et donnèrent tous leurs soins à son éducation. Les quelques années qu'il passa à Würtzbourg eurent une influence décisive sur son caractère comme sur son esprit. A la mort de ses grands parents, en 1773, il retourna auprès de son père, à Erfurt. Là pour pouvoir continuer ses études, il fut forcé d'aller chanter au chœur. Il se souvint toujours avec plaisir de cette lutte contre la misère, dans laquelle il gagna une expérience précoce de la vie. La famille Siegling lui procura les moyens de terminer ses études de collége. En 1777 il se fit inscrire à l'université d'Erfurt; il avait l'intention d'acquérir les connaissances nécessaires au publiciste; mais un amour malheureux arrêta ses projets. La jeune fille mourut de chagrin, et Gneisenau chercha à oublier son désespoir dans des excès, qui amenèrent son renvoi de l'université. Il prit du service en Autriche, en 1780. Un an après, il passa comme lieutenant dans l'armée du prince d'Anspach-Baireuth. Son régiment fut envoyé en Amérique pour combattre sous le drapeau anglais. Mais à peine était-il débarqué, que la paix fut signée. Les succès obtenus par les Américains firent naître dans l'esprit de Gneisenau le premier germe de l'idée d'une armée populaire, idée qu'il mit à exécution plus tard. Revenu en Europe, il passa au service du roi de Prusse. Il fut placé dans un *freiregiment* (régiment libre), dans lequel les prescriptions, rigoureuses jusqu'à la puérilité, de la tactique méthodique de cette époque étaient moins suivies. Gneisenau prit son devoir à cœur; il fit une étude approfondie de l'art de la guerre. Son but était dès lors de lutter contre les préjugés de la science militaire, qui ne consistait que dans des marches combinées pédantesquement, et dans des minuties bonnes pour des revues. Gneisenau reprit en même temps ses anciennes études classiques; les historiens étaient sa lecture favorite. Ses idées d'innovations lui avaient attiré beaucoup d'ennemis parmi ses chefs, qui ne connaissaient que la routine. Ils s'indignaient lorsque Gneisenau conseillait d'imiter plusieurs améliorations introduites dans les armées françaises, telles que l'organisation des tirailleurs. Grâce à leur inimitié, Gneisenau ne put obtenir aucun avancement, et il se regardait comme condamné à rester toute sa vie capitaine. Enfin, en 1806, les revers des armées prussiennes, que Gneisenau avait prédits, ouvrirent les yeux aux généraux prussiens. Alors pour opérer les réformes nécessaires on s'adressa à un militaire subalterne, qui venait de passer

vingt ans dans la vie obscure des garnisons de petites villes. C'est que Gneisenau venait de prouver ses grands talents pour la guerre. Il était à l'affaire de Saalfeld, où furent tués le prince Louis de Prusse ainsi que tous les chefs du régiment de Gneisenau. Resté seul chargé du commandement, il parvint à dégager ses troupes et à assurer leur retraite. Nommé bientôt après major, il fut envoyé en 1807 à Colberg, pour y commander à la place du vieux général Lucardon, complétement incapable. Il prit si bien ses mesures, que cette forteresse, assez faible, tint contre un bombardement incessant, jusqu'à la paix de Tilsitt. Pendant le siége il fut nommé colonel et bientôt après chef du corps du génie. Napoléon, irrité de l'échec des armes françaises devant Colberg, exigea la destitution de Gneisenau. Ce dernier quitta en conséquence le service militaire en 1809. Mais le roi de Prusse ne tarda pas à le nommer conseiller d'État, et lui confia des missions secrètes de la plus haute importance auprès des cours de Londres et de Saint-Pétersbourg. Ayant appris en 1812 les désastres de l'armée française, Gneisenau quitta l'Angleterre en toute hâte, frémissant d'un désir de vengeance. On voulait employer ses talents comme négociateur et le renvoyer à Londres pour conclure un traité avec le cabinet britannique; mais il refusa; le champ de bataille l'attirait. Nommé quartier-maître général de l'armée de Blücher, il contribua pour beaucoup à l'organisation de la *landwehr;* en même temps il mettait toute son activité à propager le *Tugend-Bund*, société secrète, à laquelle l'Allemagne doit en grande partie son affranchissement. Gneisenau s'entendait très-bien avec Blücher; l'inimitié contre les Français unissait l'homme du monde avec le grossier soudard. Les conseils de Gneisenau furent donc toujours bien reçus, et il eut la direction entière des opérations stratégiques, dont Blücher ne s'occupait guère. Son nom est mêlé à tous les grands faits d'armes de l'armée de Silésie, si funeste à la fortune de Napoléon. Nous trouvons Gneisenau disposant les mouvements des Prussiens dans les batailles de la Katzbach, de Mockeren et dans d'autres affaires importantes. Nommé après la bataille de Leipzig lieutenant général, il prit une part active aux combats de Brienne, de Laon et de Montmirail. C'est lui qui détermina les princes à marcher sur Paris. Après la paix de 1814, il fut nommé général et en même temps créé comte. Lors du retour de Bonaparte, il fut nommé chef d'état-major de l'armée de Blücher. Ce dernier ayant été foulé aux pieds à Ligny, l'honneur de la retraite, après cette journée, revient à Gneisenau, de même que celui d'avoir caché aux Français la marche de l'armée prussienne, circonstance qui décida la bataille de Waterloo. Au lieu de se reposer après les fatigues de cette journée, Gneisenau se mit à la tête d'un petit nombre de cavaliers, et poursuivit les Français; le butin fut immense. L'armée prussienne ayant de nouveau occupé Paris, Gneisenau fut créé ministre d'État; il prit part à la conclusion de la paix. C'est à cette époque que Blücher ayant à porter un toast dans un banquet où assistaient presque tous les officiers des armées alliées, dit en montrant son compagnon d'armes : « Je bois à la santé de ma tête. » Gneisenau fut alors nommé commandant de l'armée du Rhin; mais quelques mois après il demandait sa retraite, sous prétexte de santé. La vraie cause de sa démission était qu'il s'était trouvé mêlé aux menées des sociétés secrètes, mécontentes d'avoir été dupes des promesses mensongères des princes allemands, qui avaient donné pleine assurance de l'établissement de constitutions libérales. Gneisenau se retira dans ses terres. En 1818 il rentra en grâce, et fut mis au conseil d'État à la tête de la section de la guerre et des relations extérieures. Sept ans après il fut nommé feld-maréchal. Lors de l'insurrection polonaise en 1831, Gneisenau reçut le commandement général de l'armée de l'est; il venait de se rendre à Posen, lorsqu'il fut atteint du choléra, et mourut peu de jours après. La qualité caractéristique de Gneisenau était le coup d'œil rapide et sûr : la position la plus embarrassante ne le troublait pas; il allait droit au seul moyen qui devait lui assurer le succès, sans tenir compte des vieux préceptes ou préjugés. A ce talent de combinaison il joignait la bravoure personnelle la plus marquée, et montra une grande habileté dans les négociations diplomatiques. E. G.

Zeitgenossen, X. — *Militärisches Wochenblatt*; Berlin, 1856 (*Beilage*).

GNÉOMAR. *Voy.* NATZMAR.

GNÉSIPPE (Γνήσιππος), poëte grec, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il n'est connu que par quelques passages peu explicites d'Athénée. D'après Meineke, c'était un poëte lyrique dorien, dont les vers licencieux furent attaqués par Chionides, par Cratinus et par Eupolis. Welcker fait de Gnésippe un poëte tragique, et pense que l'expression παιγνιαγράφου τῆς ἱλαρᾶς μούσης, par laquelle Athénée désigne ses poésies, se rapporte aux chœurs de ses pièces.

Athénée, XIV. — Meineke, *Fragment. Com. Græc.*, vol. II, p. 7, 27-29. — Welcker, *Die Griech. Trag.*, v. III, p. 1024-1029.

GNIÉDITCH (*Nicolas*), poëte russe, né à Pultowa, le 13 février 1784, et mort à Saint-Pétersbourg, le 15 février 1833. Il étudia à l'université de Moscou depuis l'année 1800, et fut en 1803 attaché au ministère de l'instruction publique à Saint-Pétersbourg. Nommé en 1811 conservateur de la Bibliothèque impériale et membre de l'Académie russe, il se démit de ses fonctions en 1817, pour cause de santé. On a de lui une traduction de l'*Iliade* en vers hexamètres, à laquelle il travailla dix-huit ans. Il a aussi traduit quelques poëmes d'Anacréon, de Shakspeare, de Voltaire, de Chénier, de Denys et de Byron. Ses poésies originales sont. *La*

Naissance d'Homère; — *Les Chansons populaires des Grecs modernes*; — *Les Poissonniers*; — des *Idylles*. Dupré de Saint-Maur a publié dans l'*Anthologie russe* quelques morceaux de Gniéditch. N. K.

Slovar (Dictionnaire des Écrivains russes), par Bolkhovitinoff-Snighiroff; Moscou, 1838.

GNIPHON (*Marcus-Antonius*), rhéteur latin, né en Gaule, en 114, et mort en 63 avant J.-C. Né de parents libres, il fut exposé par sa mère. La personne qui le recueillit l'éleva, l'affranchit, et l'envoya achever ses études à Alexandrie, où, selon quelques auteurs, il vécut dans l'intimité de Denys Scytobrachion. Il avait un esprit étendu, une mémoire étonnante, et une grande connaissance des lettres grecques et latines. Il était d'un caractère doux et facile. Il vint à Rome exercer la profession de grammairien. D'après Suétone, il n'exigea jamais de salaire pour ses leçons, et s'en remit à la libéralité de ses disciples, qui le récompensèrent largement. Il professa d'abord dans la maison de César, encore enfant, puis dans la sienne propre. Il enseigna aussi la rhétorique, donnant chaque jour des leçons d'éloquence, et ne déclamant que les jours de marché. Des hommes célèbres fréquentaient son école, entre autres Cicéron, alors préteur. Quoique mort à un âge peu avancé, Gniphon laissa un grand nombre d'ouvrages. Cependant Ateius Capiton ne lui en attribuait qu'un seul, *De Latino Sermone*, en deux livres, et prétendait que tous les autres traités qui portaient son nom étaient l'œuvre de ses disciples Quoi qu'il en soit, il ne nous reste rien aujourd'hui des écrits de Gniphon. Schütz a revendiqué pour lui la *Rhetorica ad Herennium*; c'est une hypothèse bien douteuse.

Suétone, *De illustribus Grammaticis*. — Macrobe, *Satir.*, III, 12. — Schütz, *Præf. ad Rhet. ad Heren.* — *Histoire littéraire de la France*, t. I.

* **GNOCCHI** (*Pietro*), peintre de l'école milanaise, né à Milan, vers 1550, vivait en 1595. Il fut élève d'Aurelio Luini. Lanzi soupçonne que Gnocchi pourrait bien n'être qu'un surnom, et que cet artiste serait le même que Pietro Luini, dernier peintre de cette illustre famille, qui sut par la douceur de ses têtes rivaliser avec Bernardino lui-même, qui lui est supérieur sous tant d'autres rapports. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette hypothèse, ses œuvres se font remarquer par la grâce, le goût et le fini; les principales sont toutes dans les églises de Milan : à Saint-Victor, *Saint Pierre recevant les clefs des mains du Sauveur*, à Sainte-Marie-des-Grâces un autre *Saint Pierre*, à Santa-Maria-del-Carmine une *Sainte Lucie*, enfin à Saint-Maurice la *Résurrection de Jésus-Christ* et quelques fresques ainsi qu'à Santo-Giovanni-Decollato. E. B—n.

Morigia, *Della Nobiltà Milanese*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

* **GO-FANA-ZONO**, 103ᵉ daïri ou empereur des Japonais, né la 25ᵉ année de l'ère impériale *wo-yeï* (an 2078 de Sin-mou, 1418 de notre ère), mort le 12ᵉ mois de la seconde année *boun-meï* (2130 de Sin-mou, 1470 de J.-C.), à l'âge de cinquante-deux ans. Ce prince, qui était arrière-petit-fils du 98ᵉ daïri Zô-Kwô (1349-1351), succéda au daïri Syô-Kwô, mort sans enfant, vers la fin de l'année 1428; mais ce ne fut que l'année suivante (1429) qu'eut lieu la cérémonie de l'intronisation dans le temple de Fi-Yosi : le couronnement n'eut lieu que quatre années plus tard (1433), parce que seulement à cette époque Go-Fana-Zono atteignit l'âge de quinze ans et put revêtir la robe virile. Ce règne, quoique troublé par les inimitiés des grands de l'empire et par les entreprises ambitieuses des syôgouns, n'en fut cependant pas moins propice aux lettres. Go-Fana-Zono aimait les arts, et se plaisait à composer des vers ou à en entendre réciter. Il faut sans doute attribuer à la protection qu'il accorda généreusement aux lettrés le grand nombre d'ouvrages renommés qui virent le jour sous ses auspices, et parmi lesquels il faut surtout mentionner les suivants : *Sin-zyok ko-kon Wa-ka zyou*, ou recueil de poésies lyriques japonaises, anciennes et modernes; — *Fats dai-zyou*, collection de huit ouvrages en vers, etc. Durant sa vie, Go-Fana-Zono avait porté le nom de *Fiko-fito*. Le 7ᵉ mois de la 5ᵉ année du nengo ou ère impériale *kwan-séi*, ce prince abdiqua en faveur de son fils Nari-fito (Go-Tsoutsi-Mikado) : il avait occupé le trône durant trente-six ans. L. Léon de Rosny.

Nippon-wô dai-itsi ran. — *Wa-Nen-Ket*. — *Geschichtstabellen von Japan* (tableaux historiques du Japon), trad. par J. Hoffmann. — *Annales des Empereurs du Japon*, trad. par Isaac Titsingh (édit. de Klaproth).

* **GO-YENYOU** (ou *Yenyou II*), empereur du Japon, né la 2ᵉ année de l'ère impériale *yen-bou* (an 2017 de Sin-mou, ou 1357 de notre ère), mort le 4ᵉ mois de la 4ᵉ et dernière année de la période *Ming-te* (an 2053 de Sin-mou, ou 1393 de J.-C.). Durant sa vie, ce prince se nommait *Wo-fito*; il était le fils aîné de l'empereur Go-Kwôgon (Kwôgon II) et de Sôkenmon-in, fille de Fousi vara-no kane tsoune. Wo-fito fut proclamé daïri ou mikado de la cour du nord le 3ᵉ mois de la 4ᵉ année de l'ère *wô-an* (1372 de J.-C.), à l'âge de quatorze ans et du vivant de son père. Les guerres civiles continuaient à désoler le Japon, qui était alors divisé en deux Cours (l'une au nord, l'autre au sud), ayant chacune leur souverain particulier. Cette séparation de l'empire en deux États fut une cause de guerres incessantes, d'autant plus vives que les syôgouns ou grands-généraux, qui commençaient à s'arroger le pouvoir impérial tout en feignant de reconnaître les mikados comme seuls investis de l'autorité, cherchaient souvent à envenimer les guerres civiles, afin d'y trouver quelques avantages personnels en prêtant leur secours de préférence à l'un des deux empereurs contre son concurrent. Le syôgoun *Yosi-mitsou* acquit sous ce règne un

haut degré de puissance par la force de ses armes et par l'habileté de sa politique. Le mikado Go-Yenyou lui accorda de grands honneurs pour l'attacher à sa cause et obtenir de lui un concours de plus en plus actif dans ses opérations stratégiques contre la cour du midi. Ce prince abdiqua en faveur de son fils Moto-fito (mikado Go-Komats), le 4e mois de la 2e année de l'ère yeitok ou de la vertu éternelle (1382), et mourut onze ans plus tard (1393). Son corps fut déposé dans le temple Zen-you-si. L. L. DE R.

Syoun-sai-rin-syon, *Nippon-wó-dai-itsi ran*. — Titsingh, *Annales des Empereurs du Japon Wa-nen-kéi*. — Hoffmann, *Geschichtstabellen von Japan*.

* **GOAD** (*John*), philologue et astronome anglais, né à Londres, le 15 février 1615, mort dans la même ville, le 28 octobre 1689. Il fit ses études à l'école de Merchant-Taylor, et au collége Saint-John à Oxford, où il fut agrégé. Il obtint, en 1643, la cure de Saint-Giles à Oxford, et en 1646 la cure de Yarnton. Professeur à l'école de Tunbridge jusqu'en 1661, puis principal de l'école de Merchant-Taylor, après avoir occupé cette dernière place près de vingt ans, il en fut privé, comme suspect de papisme. Il ouvrit une école dans Picadilly, et sous Jacques II il embrassa ouvertement la religion catholique. On a de lui : *Genealogicon Latinum*, petit dictionnaire à l'usage des écoles; Londres, 1676, in-8°; — *Declamation whether monarchy be the best form of government*, imprimé à la fin de l'*English Orator* de Richard; 1680, in-8°; — *Astro-Meteorologica, or aphorisms and discourses of the bodies celestial, their natures and influences*; Londres, 1686, in-fol.; — *Autodidactica, or a practical vocabulary*; 1690, in-8°; — *Astro-Meteorologia sacra*; 1690, in-4°. Y.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Dodd, *Church History*. — Wilson, *History of Merchant Taylor's School*.

GOADBY (*Robert*), imprimeur et littérateur anglais, né à Sherborne (comté de Dorset), en 1721, mort dans la même ville, le 12 août 1778. Il se fit connaître par quelques ouvrages, dont les principaux sont : *Illustration of the Scripture*; 3 vol. in-fol.; — *The Universe displayed*; — *The Life of Bam Fylde Moore Carew, the King of the Beggars*. Goadby fonda à Sherborne un journal qui eut beaucoup de succès. Y.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

GOAR (Saint), anachorète aquitain, né vers 585, mort le 6 juillet 649. Reçu prêtre, il se consacra à la propagation de la foi, et quitta sa famille pour se retirer aux environs d'Oberwesel (Allemagne); il bâtit une cellule et une petite chapelle où il recevait ceux qui allaient en pèlerinage et convertissait les païens. Dénoncé à l'évêque de Trèves, Rustic, comme « fourbe et homme de bonne chère », il se justifia, dit la légende, par des miracles. Sigebert III lui offrit le siége épiscopal, à la place de Rustic. Saint Goar préféra son humble cellule; il fut inhumé dans la chapelle de son ermitage par Agrippin et Eusèbe, deux prêtres de Sigebert. En 1768, on lui consacra une église dans la ville qui porte son nom, Saint-Goar, sur les bords du Rhin. Martial AUDOIN.

Ann. du Limous., t. III, p. 210, col. 1 et suiv. — Collin, *Vies des Saints*, p. 380. — P. Giry, *Vies des Saints*, t. II, p. 99, in-fol. — La Biche de Reignefort, *Six mois des Vies des Saints* du Lim., t. I.

GOAR (*Jacques*), helléniste français, né à Paris, en 1610, mort à Amiens, en 1653. Il fit ses études dans sa ville natale et entra chez les Dominicains de la rue Saint-Honoré. Il enseigna d'abord la rhétorique dans quelques maisons de son ordre, notamment à Grenoble, à Vienne et à Toul, puis il fut envoyé, par ses supérieurs, à Chio avec les titres de missionnaire apostolique et de prieur du couvent de Saint-Sébastien. Après un séjour de huit ans à Chio, il revint à Rome avec un grand nombre de manuscrits précieux, tirés de divers couvents de l'archipel. Tout occupé de la composition de ses ouvrages, il passa le reste de sa vie dans les bibliothèques de l'Italie et de la France, et dans la société des plus savants hommes de son temps. Il était surtout lié avec Leo Allacci (*Leo Allatius*), qu'une heureuse conformité d'études et de goûts rapprochait de lui. On a du P. Goar : Ευχολογιον, *sive rituale Græcorum, complectens ritus et ordines divinæ liturgiæ.... juxta usum orientalis Ecclesiæ*; Paris, 1647, in-fol., fig. : cet ouvrage contient des recherches immenses et fort curieuses sur tout ce qui se rapporte à l'antiquité et à l'origine des cérémonies de la religion grecque; — *Georgii Cedrini Compendium historiarum ex versione Guilielmi Xilandri...*; Paris, Imp. roy., 1647, in-fol.; — *Georgius Codinus curopalata de officiis magnæ ecclesiæ et aulæ Constantinopolitanæ, ex versione P. Jacobi Greizeri Soc. Jesu...*; Paris, Imp. roy., 1648, in-fol.; — *Georgii Monachi et S. P. N. Tarasii, patriarchæ C. P., quondam syncellini, Chronographia, ab Adamo usque ad Diocletianum. Nicephori, patriarchæ C. P., Breviarium chronologicum...*; Paris, Imp. roy., 1652, in-fol.; — *S. P. N. Theophanis Chronographia et Leonis grammatici Vitæ...*; Paris, Imp. roy., 1655, in-fol. Ce volume, laissé inachevé par Goar, a été terminé par son confrère le P. Fr. Combefis; — *Historia universalis Joannis Zonaræ Græca, ad mss. codices recognita*; Paris, Imp. roy., 1687, 2 vol. in-fol. Cette édition, commencée par Goar, fut achevée et publiée par Du Cange.

Ad. ROCHAS (de Die).

Touron, *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. V. — Échard, *Scriptores Ord. Prædicatorum*, t. II.

GOBBINO (Le). *Voy.* ROSSI (*Giovanni-Battista*).

GOBBO. *Voy.* BONZI et SOLARI.

GOBEL (*Jean-Baptiste-Joseph*), évêque constitutionnel français, né à Thann (Alsace), le

1er septembre 1727, guillotiné le 24 germinal an II (14 avril 1794). Il étudia la théologie à Rome, et, de retour dans son pays, il devint chanoine de Porentruy. Le 27 janvier 1772, il fut nommé évêque de Lydda, *in partibus*, et suffragant de l'évêque de Bâle pour la partie française de ce diocèse. Il occupait ce poste lorsqu'en 1789 il fut député aux états généraux par le clergé de Béfort. Dans la séance du 23 août 1789, lors de la mémorable discussion sur la liberté des cultes, il proposa à l'article que « nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses », cet amendement, qui fut adopté, « pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public ». Relativement à la constitution civile du clergé, il conclut à ce que le roi suivît les voies canoniques pour les articles ayant quelque connexité avec les objets purement spirituels. « Vous ne pouvez rien, disait-il, sur tout ce qui est spirituel; il faut chercher un moyen conciliateur; sinon vous vous exposez à donner des anxiétés aux consciences. » (Séance du 5 mai, 1790, de l'Assemblée nationale.) Le 3 janv. 1791 il s'empressa de prêter serment à la constitution civile du clergé. Nommé par les assemblées électorales aux évêchés de Colmar, de Langres et de Paris, il opta pour le siége métropolitain de Paris (15 mars 1791). Il y fut installé par l'évêque d'Autun (M. de Talleyrand), sur le refus qu'avaient fait les évêques de Sens et d'Orléans de lui donner l'institution canonique. Dans sa lettre pastorale du 16 avril 1791, on lit ces paroles mémorables : « Quoi que vous soyez, ô mes chers frères, quelque opinion que vous ayez, restez au moins unis par le cœur, si vos esprits sont toujours divisés! L'amour de son semblable n'est-il pas tout à la fois le plus doux comme le plus grand précepte de l'Évangile?... C'est surtout dans ces circonstances critiques, où de grands changements portent l'effroi dans les âmes faibles, que nous devons rassembler toutes nos forces pour fermer toute issue aux illusions du mensonge et au poison de l'erreur. Avant qu'il fût question du serment des ecclésiastiques, les Français étaient divisés; ils paraissent actuellement l'être d'avantage : on croit suivre la vérité, et on ne suit que l'impulsion secrète de l'esprit de parti... Les ennemis de la constitution cherchent à inspirer des doutes sur la légalité des élections ecclésiastiques. Ils osent avancer que les fonctionnaires ecclésiastiques constitutionnellement élus sont des intrus, des schismatiques, etc. » Ici l'évêque invoquait le témoignage de l'histoire pour montrer que dans les premiers siècles du christianisme les évêques, dont la plupart sont des saints célèbres, étaient élus par le peuple (1). En 1793 il fut envoyé comme commissaire civil à Porentruy, et dénoncé par une députation de ce pays pour abus de pouvoir. L'année suivante (17 brumaire an II), il renonça, à la barre de la Convention, aux fonctions du culte. « Né, disait-il, plébéien, j'eus de bonne heure l'amour de la liberté et de l'égalité... La volonté du peuple fut ma première loi, la soumission à sa volonté mon premier devoir.... J'ai profité de l'influence que me donnait ma place sur le peuple pour augmenter son amour pour la liberté et l'égalité. Mais aujourd'hui, que la fin de la révolution approche, aujourd'hui que la liberté marche à grands pas, que tous les sentiments se trouvent réunis; aujourd'hui qu'il ne doit y avoir d'autre culte national que celui de la liberté et de l'égalité, je renonce à mes fonctions de ministre du culte catholique; mes vicaires font la même déclaration : nous déposons sur votre bureau nos lettres de prêtrise. Puisse cet exemple consolider le règne de la liberté et de l'égalité »! « Après cette abjuration, répondit le président, l'évêque de Paris est un être de raison; mais je vais embrasser Gobel. » Gobel reçut l'accolade, et mit sur sa tête le bonnet rouge (1). Cinq mois après, il fut accusé de coalition avec Chaumette, Hébert, Clootz et autres, pour effacer toute idée de divinité, et vouloir fonder le gouvernement français sur l'athéisme, afin de donner de la consistance aux calomnies des despotes coalisés contre la nation française. Gobel fut condamné à mort et exécuté le 24 germinal, an II. X.

Moniteur, année 1789-1794.

*GOBELINS (Famille des), célèbres teinturiers, vivait au quinzième siècle. Probablement originaires de Reims, ils vinrent s'établir à Paris dans le faubourg Saint-Marcel. La Bièvre, sur les bords de laquelle ils s'étaient installés, prit depuis le nom de rivière des Gobelins. « On l'appelle ainsi, disent deux voyageurs hollandais qui visitèrent Paris au mois de janvier 1657, de ces fameux teinturiers flamands qui se nommaient *Gobeelen*, et, par corruption de langue, on en a fait *Gobelins*. » Cependant le peuple crut longtemps qu'on ne nommait ainsi ce cours d'eau qu'à cause des esprits folets (*gobelins*) qui s'y montraient durant la nuit. La fortune des Gobelins fut si rapide qu'à la troisième ou quatrième génération ils quittèrent leur profession pour acheter des titres et des emplois : « Cette famille a possédé, dit Sauval, et possède encore quelques-unes des premières dignités de la robe. » En effet, en 1544 on trouve un Jacques Gobelin correcteur des comptes, puis un Balthasar Gobelin trésorier de l'épargne, dont la fille Claude épousa, en 1594, Raymond Phélypeaux, président au parlement et depuis sécrétaire d'État. Le monastère des Feuillantines de la rue Saint-Jacques reconnaissait pour principale fondatrice Anne Gobelin, femme de Charles d'Estourmel, chevalier, seigneur de Plainville et gouverneur de Corbie; enfin, une dame Gobelin, morte au mois de novembre 1607, avait

(1) *Moniteur*, 18 avril, 1791.

(1) *Moniteur* du 9 novembre 1793.

épousé M. de Venan, maître des comptes. Les Gobelins n'abandonnèrent pas cependant tout à fait leur première industrie. Vers 1584 on voit encore des membres de cette famille dirigeant un établissement de teinture dans la rue de Bièvre (aujourd'hui rue des Gobelins). Les derniers teinturiers de ce nom furent Étienne et Henri Gobelin, frères. Celui-ci reçut en 1667, par héritage de son frère aîné, François, ancien contrôleur général des rentes de l'hôtel de ville de Paris, conseiller, maître d'hôtel du roi, la terre seigneuriale de Gillesvoisin, près d'Étampes, dont il prit le titre, ainsi que l'avaient déjà fait son oncle paternel, Nicolas Gobelin, teinturier à Saint-Marcel, acquéreur de cette terre en 1618, et son frère. Les Gobelins disparurent comme teinturiers à la fin du dix-septième siècle, vers l'époque ou Jean Glück importa de Hollande un nouveau procédé de teinture en écarlate. Ils étaient presque tous protestants; par leurs alliances et leurs relations, ils tenaient à plusieurs maisons également distinguées dans l'industrie de la teinture, dans celle de la draperie ou encore dans ces professions diverses qu'adoptaient de préférence les protestants, et où se distinguèrent les Chenevin, les Cannaye, les de La Planche, les de Raconis, les Guillemard d'Ablor, les Chrestien de Chantereine, les Lenormand de Broigny, etc. C'est sur l'emplacement de l'ancienne maison des Gobelins que fut établie la célèbre manufacture de ce nom. L'*Hostel* des Gobelins appartenait alors à M. Leleu, conseiller au parlement. Il comprenait, outre les cours et bâtiments, une grande étendue de jardins, prés, bois et aulnaies. Colbert l'acquit au nom du roi, le 6 juin 1662, pour la somme de 40,775 livres.

Louis Lacour.

Lacordaire, *Notice sur la Manufacture des Gobelins*; Paris, 1852, in-12. p. 18 et *passim*. — L'Estoile, *Journal de Henri IV*. — Sauval, *Antiquités de Paris*; in-fol., t. I, p. 209. — *Registres manuscrits de l'hôtel de ville de Paris*, aux archives de l'empire, les premières années du dix-huitième siècle, *passim*. — *Bulletin de l'Histoire du Protestantisme français*, quatrième année, 1856, nos 9 et 10, pages 490 et 491; Paris, in-8°. — *Manuscrit de la Bibliothèque de La Haye*, n° 1186, cité par Jubinal, *Lettre à M. de Salvandy*; 1846, in-8°.

* **GOBELIN** (*Jehan*, et non *Gilles*), premier du nom, teinturier célèbre, mort en 1476; il vint s'établir à Paris vers 1450, sur les bords de la Bièvre, dont les eaux étaient alors estimées pour la teinture. « Il se rendit si célèbre en son art, dit Sauval, que sa maison, son écarlate, sa teinture et la rivière dont il se servait, ont pris son nom. » Le fait est qu'il dépensa tout d'abord des sommes considérables, au point que le vulgaire, croyant y voir un présage de ruine, appela ce nouvel établissement *la folie Gobelin*. Cette prédiction funeste ne se réalisa pas. Jehan, au contraire, jeta les bases d'une immense fortune, dignement soutenue par ses enfants. Par allusion sans doute au dicton populaire, un de ses petis-fils, Jehan Gobelin III ou Philibert II, donna le nom de *Folie Gobelin* à une riche maison de plaisance qu'il fit construire, de 1525 à 1540, sur le flanc gauche de la vallée de la Bièvre, au *terrouër de Chassegnay*, précisément à l'extremité orientale du cours actuel des Capucins. Jehan I avait eu de Perrette sa femme treize enfants, dont huit filles. L'une d'elles, appelée Mathurine, épousa un teinturier célèbre aussi, Séverin Cannaye. Ceux de ses fils qui héritèrent et de sa maison et de ses talents industriels furent Philibert, son aîné, et Jehan, le cadet.

Louis Lacour.

Lacordaire, *Notice historique sur la Manufacture des Gobelins*; Paris, 1855, in-8°. — Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 281. — *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*.

* **GOBELIN** (*Balthasar*), magistrat français, mort au commencement du dix-septième siècle. Il était arrière-petit-fils du précédent, et fils de Jacques Gobelin, qui, teinturier d'abord à Saint-Marcel, fut nommé, le 7 février 1544, correcteur ordinaire en la chambre des comptes de Paris, et devint le chef de la première branche noble des Gobelins. Balthasar suivit la nouvelle carrière ouverte à sa famille; il fut successivement trésorier général de l'artillerie (1571), trésorier de l'extraordinaire des guerres, conseiller secrétaire du roi (1585), trésorier de l'épargne (1589), conseiller d'État (1600), et président de la chambre des comptes de Paris (1602). Il avait, en 1571, épousé Anne de Raconis, qui mourut le 23 août 1603. Il fut en grande faveur sous Henri II, à qui, dit-on, plus d'une fois « il avança ses propres deniers pour faire subsister la maison, table et gardes du roi ». C'est aussi de ce monarque qu'il acquit, en 1601, la terre et seigneurie de Braye-Comte-Robert (aujourd'hui Brie-comte-Robert).

Louis Lacour.

Lacordaire, *Notice historique sur la Manufacture des Gobelins*. — L'Estoile, *Journal du Règne de Henri IV*.

* **GOBERT** (*Thomas*), musicien français, né, à ce qu'on croit, en Picardie, fut maître de musique de la chambre du roi sous Louis XIII et Louis XIV. Gantez, dans l'*Entretien des Musiciens*, nous apprend que Gobert était maître à Péronne, lorsqu'il passa chez le cardinal de Richelieu et de là chez le roi. Il a mis en musique à quatre parties la paraphrase des psaumes en vers d'Antoine Godeau, évêque de Vence et de Grasse. Cet ouvrage a été publié à Paris en 1659, in-12.

L. L—t.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

GOBERT (*Napoléon*, baron), philanthrope français, né en 1807, mort au Caire, à la fin de 1833. Fils unique d'un général qui se distingua en Italie, dans l'expédition de Saint-Domingue, en Allemagne, en Espagne, et qui fut tué à Baylen, en 1808, Napoléon Gobert fut un des douze enfants de maréchaux ou généraux qui furent baptisés avec le fils du roi de Hollande, et à qui l'empereur servit de parrain. Sa mère lui fit faire ses études à Paris; en sortant du collége, il suivit les cours de l'École de Droit. Ensuite il

entreprit un voyage dans la péninsule pour visiter le tombeau de son père. Pendant ce voyage sa mère mourut; et à peine majeur il se trouva possesseur d'une fortune considérable. En 1830 il combattit dans les rangs de l'insurrection. « A l'exemple de son père, dit M. Lajard, le jeune Gobert était entré dans la carrière militaire; il né put supporter longtemps la monotonie de l'état de paix, la lenteur de l'avancement, ni l'obscurité de son rang dans l'armée. » De jour en jour sa santé s'altérait; l'idée d'une mort prochaine s'empare de lui; demeuré célibataire, il renonce à la profession des armes. Sa famille ayant voulu lui donner quelques conseils, qu'il crut intéressés, sur la disposition de ses biens, il fit à Vitré, le 2 mai 1833, un testament par lequel il la privait de son héritage. Il partit ensuite pour l'Égypte, et un bain qu'il prit sans précaution dans le Nil lui occasionna un accès de fièvre qui l'enleva rapidement.

Par ses dernières volontés, Napoléon Gobert consacrait une somme de 200,000 fr. à l'érection d'un monument funèbre à son père : on le voit au cimetière du Père-La-Chaise; c'est un groupe colossal en marbre blanc élevé sur un haut piédestal; ce groupe représente le général tombant de cheval et blessé par un homme armé d'une espingole. En outre le baron Gobert donnait ses fermes en Bretagne aux fermiers qui les tenaient, à la seule condition de faire apprendre à lire et à écrire à leurs enfants. Il disposait encore de quelques autres legs, et réservait le reste de ses biens à constituer une rente que l'Académie Française et l'Académie des Inscriptions et belles-lettres partageraient par portions égales, à la condition que chacun de ces deux corps savants formerait de leur part deux prix, l'un des neuf dixièmes, l'autre d'un dixième, à décerner annuellement, savoir par l'Académie Française, le premier à l'auteur du *morceau le plus éloquent d'histoire de France* publié dans l'année précédente, et le second au morceau qui en approcherait le plus; par l'Académie des Inscriptions à l'auteur du *travail le plus savant ou le plus profond sur l'histoire de France ou les études qui s'y rattachent,* et à l'ouvrage qui en approcherait le plus. Tous les auteurs couronnés devaient jouir du prix accordé jusqu'à ce qu'un autre travail supérieur au leur eût été publié. « J'aurais voulu, disait le baron Gobert dans le préambule de son testament, rendre ma vie utile à mon pays : j'ai fait des projets, et le courage ne m'aurait pas manqué; mais la santé n'allume pas le flambeau de mon intelligence, et toutes mes facultés, grandes peut-être, languissent éteintes. L'étude est une lutte qui m'épuise et où je succombe. Que ma mort du moins soit utile à ma patrie, et puissé-je faire avec mes biens ce que je n'ai pu faire avec mon esprit! »

La famille du baron Gobert attaqua ce testament devant les tribunaux; mais elle perdit son procès. L'Institut composa avec elle, et les legs qui lui avaient été faits furent réduits ensemble à 20,000 fr. de rente. L'Académie des Inscriptions désirait modifier l'application de la somme qui lui était destinée; mais le conseil d'État décida qu'il fallait s'en tenir aux termes de la fondation.

L. LOUVET.

Lajard, *Rapport sur le concours pour les prix fondés par M. le baron Gobert*, lu dans la séance publique de l'Académie des Inscriptions en 1840. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

GOBET (*Nicolas*), historien et minéralogiste français, né vers 1735, mort vers 1781. Il était d'une famille originaire de l'Auvergne. Il fit quelques études de minéralogie, qu'il perfectionna dans un voyage fait avec Jars en 1762, pour visiter les usines métallurgiques. Il devint garde des archives de Monsieur, comte de Provence, et secrétaire du conseil du comte d'Artois. Il a publié : *Réflexions sur l'histoire d'Auvergne;* 1771, in-4°; — *Sacre et Couronnement de Louis XVI, à Reims*, etc., précédés de *Recherches sur le sacre des rois de France* et suivis d'un *Journal sur ce qui s'est passé à cette cérémonie* (ce *Journal* est de l'abbé Pichon); 1775, in-4°, avec figures; — *Lettre sur la garde des églises;* 1777, in-12; — *Les anciens Minéralogistes du royaume de France*, avec notes; 1779, 2 vol. in-8°; — *Observations de Pallas sur la formation des montagnes;* 1782, in-12; — *Examen d'une dissertation sur le comté d'Hesdin....*; — *Lettres critiques sur l'histoire de Flandre et sur les droits du roi sur la ville d'Hesdin....* On n'a pas la certitude que ces deux derniers ouvrages aient été imprimés. Gobet a aussi publié : en 1772, les *Mémoires du Cardinal de La Valette*, d'après le manuscrit original possédé par le marquis de Bélistat, qui lui permit d'en prendre une copie; — en 1772, une édition des *Mémoires de Nogaret*, rédigés par Jacques Talon, son secrétaire; — en 1777, les *Œuvres de Bernard de Palissy*, travail dans lequel Gobet fut secondé par Faujas de Saint-Fond; — en 1777, une nouvelle édition des *Essais de J. Rey sur la recherche de la cause pour laquelle l'étain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine;* ouvrage important pour l'hist. de la chimie.

G. DE F.

Journal encyclopédique, année 1778, t. IV, p. 25.

GOBET (*Denis*), bibliographe français, né à Paris, vers 1740, mort dans la même ville, en 1781. Il était fils du suisse de l'hôtel de madame de Langeac. Employé chez Didot jeune, il se prit de passion pour les livres, parcourut les bibliothèques, entra en rapport avec les bibliophiles de l'époque, assista à toutes les ventes de livres, et y prenait des notes. Il s'était occupé de recherches sur les livres imprimés sur vélin, et en mourant il légua ses papiers à Théophile Basson. Van Praët a pu les consulter pour le catalogue qu'il a donné depuis des livres

sur vélin. Gobet s'était formé une bibliothèque de livres rares et de manuscrits, dont le catalogue a été imprimé. G. DE F.

Bourquelot, *Litt. contemp.*

GOBET (*Pierre-César-Joseph*), littérateur et magistrat français, né vers 1765, mort à Paris, le 26 juillet 1832. Fils d'un honnête négociant, il reçut une bonne éducation; mais une jeunesse orageuse ne lui permit que plus tard d'en recueillir les fruits. On le voit figurer, en 1792, au nombre des hommes de loi ou avoués qui exercèrent le ministère des avocats jusqu'au rétablissement des offices et de l'ordre des avocats. Lors de la réorganisation des tribunaux, il fut nommé juge au tribunal de première instance de la Seine, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort. Chargé du service pénible de l'instruction, il y apporta une activité qui semblait peu compatible avec son âge avancé. La culture des lettres et de la poésie remplissait ses moments de loisir. Il n'était encore qu'étudiant en l'université de Paris (titre qu'il prend lui-même), quand il fit paraître des *Fables nouvelles;* Paris, 1786, in-8°. C'est un essai composé de dix fables, dont les critiques du temps trouvèrent les sujets assez bien conçus. On doit à la plume facile de l'auteur d'autres recueils de poésies, qui, imprimées à petit nombre, dans le format in-18 et en caractères presque microscopiques, sont fort recherchées des bibliophiles, lorsque leur réunion est complète, savoir : *Contes et Épigrammes*, par le cit. ***; Paris, vendémiaire an VIII, in-18, de 19 pages; — *Contes, Fables et Épigrammes*, par le cit. ***; Paris, an IX, in-18 de 30 p.; — *L'Enfant prodigue, conte allégorique;* in-18, de 6 p. (an IX); — *Contes, Fables et Épigrammes, suivis de M. Feuilleton, scène épisodique*, par M. ***; Paris, nivôse an XIII (1805). Cette dernière satire, dirigée contre Geoffroy, rédacteur du feuilleton des théâtres dans le *Journal des Débats*, avait déjà été publiée à part, sous le titre de *M. Feuilleton, ou Scène additionnelle à la comédie du* Mercure galant *de Boursault;* Paris, 1804, in-8°. Gobet avait déjà attaqué le même Geoffroy dans un pamphlet, publié chez Dabin, éditeur habituel de ces sortes d'écrits; — *La Gageure, ou lettre du rédacteur de l'article* SPECTACLES *dans le fameux feuilleton à M****; Paris, 1803, in-8°. Palissot, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature française* (1809, tom. II, p. 104), attribue à M. Gobet, « avocat très-instruit et homme de lettres non moins éclairé, « quoique sa modestie en refuse le titre », quatre *Lettres* insérées dans plusieurs numéros du *Journal de Paris*, en l'an IX, et destinées à venger Voltaire des attaques de Mercier le dramaturge, et un excellent écrit intitulé : *Mérope vengée*, recueilli dans *Les quatre Saisons du Parnasse*, volume de l'été 1806. Gobet a laissé beaucoup de pièces de poésies inédites. Il a succombé à une attaque violente de choléra. J. LAMOUREUX.

Documents partic. — Quérard, *La France littéraire.*

GOBET (*Louis-Antoine*), littérateur français, né à Sezanne (Champagne), en 1768, mort en 1840. Quelques fables qu'il envoya à Palissot lui valurent les encouragements de ce littérateur, avec lequel depuis il entretint des relations suivies. Bientôt il quitta l'étude d'un avoué chez lequel il était, et vint à Paris pour travailler à la *Chronique de Paris*, dans laquelle il rédigea le compte-rendu chaque jour des séances de l'Assemblée nationale. Lorsqu'il vit que les idées républicaines dégénéraient en licence, il revint dans son pays natal, et suivit la carrière commerciale; il s'y gagna l'estime de ses concitoyens, qui l'élevèrent à la présidence du tribunal de commerce de Châlons-sur-Marne et au conseil général du département. Néanmoins, il ne renonça point aux lettres, et donna un grand nombre d'articles d'histoire, de littérature et de philologie à divers journaux. Il fit l'édition des *Œuvres choisies de Lamotte-Houdart*, stéréotypée par F. Didot, et publiée à Paris en 1811, 2 vol. in-8°, et celle des *Œuvres choisies de Lefranc de Pompignan*, stéréotypée aussi par F. Didot, 1813, 2 vol. in-8°. Il rédigea la *Notice* qui est en tête de ce dernier ouvrage. Il avait préparé une édition des *Œuvres de Palissot*, mais celle-ci ne parut point. Membre de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Marne, il a pris part aux travaux de cette société par des rapports et différentes notices. G. DE F.

E. Perrier, *Séance publique de la Société d'Agricult., Commerce, Sciences et Arts de la Marne*, année 1841, p. 117 et suiv.

GOBIEN (*Charles LE*). Voyez. LE GOBIEN.

* **GOBILLON** (*Mathurin*), archéologue français, natif de Saint-Victor, vivait vers 1600. Il exerçait la médecine à Blois. On a de lui : un *Livre sur la fontaine minérale de Saint-Denis* (1); — *Explication en latin de l'énigme proposée par Crassot, professeur de philosophie en l'université de Paris;* Blois, 1614. R—R.

Docum. inédits.

GOBIN (*Robert*), prêtre et satirique français, vivait au commencement du seizième siècle. Il se donne les titres de maître ès arts, licencié en décret, avocat en cour d'église à Paris, doyen de chrétienté de Lagny-sur-Marne, au diocèse de Paris, en 1505, dans son livre intitulé : *Les Loups ravissants, autrement dit le Doctrinal moral*, écrit en vers français et en prose, et imprimé à Paris, in-4°, l'an 1510, par Antoine Vérard. On cite aussi une édition gothique, sans date, de cet ouvrage. « C'est le plus hardi livre pour parler en toute liberté des ecclésiastiques que nous ayons encore vu écrit par hommes de sa profession, » disait Du Verdier. Cette espèce de roman en douze chapitres est écrit dans

(1) Addition manuscrite de l'abbé Brillon sur Liron, page 262.

la forme allégorique. On y trouve les fables de *La Cigale et la Fourmi*, du *Meunier, son fils et l'âne*. En 1506, Robert Gobin fit paraître une confession générale en rimes intitulée : *Advertissement de conscience*; Paris, in-4°, gothique. L. L—T.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

GOBINEAU (*Esprit*), sieur DE MONT-LUISANT, né près de Chartres, poëte et alchimiste français du dix-septième siècle. Il descendait d'une ancienne famille de robe, dont plusieurs membres, entre autres *Jacques* en 1651, et *Louis* Gobineau en 1685, exercèrent la charge de lieutenant criminel au bailliage et siége présidial de Chartres. On a de lui les poëmes suivants : *Le sacré Mont Carmel*; Metz, 1632, in-4°; — *La royale Thémis, qui contient les effets de la justice divine, humaine et morale, l'establissement de la Cour de Parlement à Metz; et les Acrostiches sur les noms de nosseigneurs de ladite cour*; Metz, 1634, in-4°. Dans le 4e volume de la *Bibliothèque des Philosophes chimiques* de Lenglet-Dufresnoy, on trouve du même auteur, qui se dit ami de la philosophie naturelle et alchimique, une *Explication très-curieuse des énigmes et figures hiéroglyphiques, physiques, qui sont au grand portail de l'église cathédrale et métropolitaine de Notre-Dame de Paris* (page 366-393). Cette explication se rattache à une visite faite par l'auteur en 1640 à Notre-Dame.

R—P. et DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

Goujet, *Bibl. franç.*, tom. XV, p. 346-349, t. XVI, p. 384-385. — *Essai philologique sur les commencements de la typographie à Metz*, 1828, in-8°, p. 83-86. — *Cat. des Savants*, 1681, in-4°, pag. 781. — Hérisson, *Biographie chartraine*, manuscrit conservé à la Biblioth. de Chartres.

GOBINET (*Charles*), écrivain religieux et pédagogue français, né à Saint-Quentin (Picardie), en 1613, mort à Paris, le 9 décembre 1690. Étant venu à Paris, où il prit le bonnet de docteur en Sorbonne, il fut nommé principal du collége du Plessis, le premier depuis la restauration de ce collége par le cardinal de Richelieu. Il administra cet établissement avec zèle et économie, et l'agrandit. Il a laissé : *Instruction de la jeunesse en la piété, tirée de l'Écriture Sainte et des saints pères*; Paris, 1655, 1732, in-12 : ce livre a été réimprimé un grand nombre de fois : on en compte encore plus de quinze éditions de 1830 à 1848 ; — *Instruction sur la pénitence et sur la sainte communion*; Paris, 1667, in-12; 8e édition, 1725; — *Instruction sur la vérité du saint-sacrement*; Paris, 1677, in-12; 6e édition, 1691; — *Instruction sur la religion*; Paris, 1687, 1743, in-12; — *Addition à l'Instruction de la jeunesse*; Paris, 1689, 1714, in-12 ;— *Instruction sur la manière de bien étudier*; Paris, 1689, 1690, in-12; — *Instruction chrétienne pour les jeunes filles*; Paris, 1682, 1729, in-12. L. L—T.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

GOBINET (*Jean*), neveu du précédent, théologien français, né à Saint-Quentin, mort à Chartres, en 1724, docteur de la maison et société de Sorbonne, succéda à son oncle dans l'administration du collége du Plessis en 1690, et la conserva jusqu'en 1695 ; à cette époque, il alla prendre possession de la dignité de grand-chantre de l'église cathédrale de Notre-Dame de Chartres. L. L.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Rollin, dans *Selecta Carmina Orationesque clarissimorum Professorum*, etc.; Paris, 1727, in-12, p. 386.

* **GOBLER** (*Justin*), jurisconsulte allemand, né à Saint-Goar, vers 1496, mort en 1567. Il publia divers ouvrages, aujourd'hui sans utilité, mais qui lui procurèrent alors une grande réputation. Voici leurs titres : *Spiegel der Rechten* (Miroir du Droit); Francfort, 1552, in-fol.; — *Collectio Conciliorum variorum*; Francfort, 1565; — *Gerichtliche Processe*; ibid., 1578, in-fol. G. B.

Freher, *Theatrum Virorum clarorum*, p. 853. — Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX, p. 202. — Adam, *Vitæ Jurisconsultorum*, p. 79.

* **GOBLET** (*Albert-Joseph*), comte D'ALVIELLA, général belge, né le 26 mai 1790, entra en 1802 au prytanée militaire de Saint-Cyr; en 1807 il obtint le prix impérial de mathématiques au concours général des prytanées. Il entra ensuite à l'École Polytechnique, d'où il sortit en 1811 comme officier du génie. Envoyé en Espagne, il se distingua particulièrement dans la défense de Saint-Sébastien en 1813. Après la capitulation de cette forteresse, il fut choisi pour aller porter en France les détails du siége. Il reçut à cette occasion le grade de capitaine et la décoration de la Légion d'Honneur. A la chute de l'empire, il fut incorporé dans l'armée hollando-belge, et combattit dans ses rangs aux Quatre-Bras et à Waterloo. Après la restauration, il fut chargé de la construction de la forteresse de Nieuport, travail qui l'occupa pendant sept années. En 1824 et 1825, il accompagna en Russie le prince d'Orange. A son retour, il fut désigné pour reconstruire une partie de la place de Menin. C'est là que la révolution de septembre 1830 le trouva. Promu, le 15 octobre, colonel du génie et créé directeur général de ce corps, il fut nommé commissaire général de la guerre le 30 du même mois. Le 31 janvier 1831 il obtint le grade de général de brigade. Le régent, Surlet de Chokier, lui confia le portefeuille de la guerre le 24 février; mais, accusé de tendances orangistes, il dut donner sa démission au mois de mars. La ville de Tournay le choisit néanmoins pour représentant, au mois d'août; le 26 du même mois le roi Léopold le nomma inspecteur général des places fortes et du corps du génie; un mois après le roi le prit pour aide de camp.

Accrédité près de la conférence de Londres à la place de M. Van de Weyer, pendant les mois de juin, de juillet et d'août 1832, il fut nommé à son retour à Bruxelles, le 2 septembre, ministre d'É-

tat, et chargé par intérim du portefeuille des affaires étrangères, le 18. Le même jour il signa les instructions pour la négociation directe avec la Hollande. Cette puissance s'étant refusée à donner suite aux négociations, on dut recourir à la voie des armes : de là le siége d'Anvers et le traité du 21 mai 1833, qui garantissait à la Belgique le maintien du *statu quo*. Pour tirer son pays de la position critique où il était, le général Goblet n'avait pas hésité à résister aux exigences de la représentation nationale. Il en devint tellement impopulaire, que pendant plus d'un mois il resta seul ministre, et qu'après la dissolution de la chambre, qu'il crut devoir provoquer, il ne fut pas réélu par la ville de Tournay. Bruxelles lui fit oublier cet échec en le désignant comme un de ses représentants. Au mois de juin 1833, il fut nommé avec M. Van de Weyer plénipotentiaire près de la conférence de Londres pour négocier le traité définitif avec la Hollande; mais cette négociation échoua. Le 25 décembre il se démit des fonctions de ministre des affaires étrangères. Bientôt la légation belge à Berlin lui fut confiée; mais le roi de Hollande parvint à faire naître des difficultés à son admission par le roi de Prusse. Il fut alors chargé du projet d'un système général de défense du royaume belge sur la frontière du nord, de l'Escaut à la Meuse. Ce travail lui valut le grade de lieutenant général, le 5 juillet 1835.

En 1836 les électeurs de Bruxelles lui renouvelèrent leur mandat; mais en 1837 il abandonna ses fonctions législatives pour se rendre en Portugal en qualité de ministre plénipotentiaire. Les services qu'il rendit dans ce poste à la reine dona Maria lui valurent le titre de *comte d'Alviella*, nom d'un domaine faisant partie de la dotation du duc de Bragance (aujourd'hui le roi Pedro V), né pendant le séjour du général Goblet en Portugal.

Chargé comme plénipotentiaire belge de la négociation relative à la démolition de quelques-unes des forteresses de la Belgique, le général Goblet signa, le 14 décembre 1831, à Londres, avec les ministres des grandes puissances, un traité par lequel on convint de la démolition des places de Menin, Ath, Mons, Philippeville et Marienbourg. Il avait, comme député, voté l'adoption du traité dit des vingt-quatre articles. Réélu à Tournay, il fut chargé encore une fois du portefeuille des affaires étrangères dans le ministère Nothomb; mais ce cabinet dut se retirer en 1845. Depuis 1847, où son mandat de député à Tournay ne lui fut pas rendu, il s'est exclusivement consacré à ses fonctions militaires.

L. Louvet.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome V, 2e partie, p. 238. — *Conversat.-Lexikon*.

GOBRYAS, un des sept seigneurs qui conspirèrent contre Smerdis le mage, en 521 avant J.-C. Lui et Darius poursuivirent Smerdis jusque dans sa chambre; et comme dans l'obscurité Darius craignait, en frappant Smerdis, d'atteindre Gobryas, celui-ci lui cria de frapper, au risque de le tuer lui-même. Darius n'hésita plus, et il fut assez heureux pour ne percer de son épée que le seul Smerdis. Gobryas accompagna Darius en Scythie, et il devina le véritable sens du défi énigmatique envoyé par les Scythes. Il était uni à Darius par une double alliance. Ce prince en effet avait épousé la fille de Gobryas, et Gobryas s'était marié avec la sœur de Darius. Il eut d'elle un fils, nommé Mardonius.

L. J.

Hérodote, III, 70, 73, 78; IV, 132, 134; VII, 2, 5. — Justin, I, 9. — Valère Maxime, III, 2.

GOCKEL (*Eberhard*), érudit et médecin allemand, né à Ulm, en 1646, mort vers la fin du dix-septième siècle. Il pratiqua d'abord à Giegen, puis devint médecin du duc de Wurtemberg. Il faisait partie, sous le nom d'*Alector*, de l'Académie des Curieux de la Nature. Ses ouvrages, fort estimés au dix-septième siècle, ont beaucoup contribué à répandre la doctrine chémiatrique en Allemagne. En voici les principaux : *Fidus Achates, oder Frauem und Kinder buchlein* (Petit livre des femmes et des enfants); Ulm, 1665, in-fol.; — *Politisch-historisch und medicinische Betrachtung des Zorns; und deren daraus entstehenden Krankheiten* (Considération politico-historique sur la colère et les maladies qui en dérivent); Ulm, 1667, in-fol.; — *Epitome theoriæ practicæ de Ondontalgia, oder Bericht von dem Zahnweh* (Traité du mal de dents); Nordlingue, 1668, in-fol.; — *Enchiridion medico-practicum de Peste, ejusdem origine, causis, signis et antidotis, partim ex probatisssimorum medicorum libris, partim ex observationibus propriis, concinnatum*; Vienne, 1669, in-fol.; suivi de *De Venenis, eorumque causis et antidotis*, lib. II; — *Von den wüthenden Hundsbissen* (De la morsure de chiens enragés); Augsbourg, 1679, in-fol.; — *Consiliorum et observationum medicinalium Decades IV*; Vienne, 1682, in-fol.; — *Curiose Beschreibung des a.* 1694, 1665 *und* 1696, *durch das Silberglätt versüssten sauren Weins, und der davon entstandenen neuen und vormals unerhörten Weinkrankeiten* (Description curieuse du vin aigre dulcifié au moyen de la litharge, dans les années 1694, 1695 et 1696, et des nouvelles maladies, non encore observées sous le nom de maladies du vin, qui s'ensuivirent); Ulm, 1697, in-fol.; — *Kurze und curiose Beschreibung des Gockelhahns und des sogenanten Hahnen-oder Basilisken-eyes* (Courte et curieuse description du Coq et des œufs de basilic); Ulm, 1697, in-fol.; — *Bericht von dem Beschreyen und Bezaubern, und denen daraus stkandenen Krankheiten* (Traité de la Diffamation de l'Enchantement et des maladies qui en dérivent); Leipzig, 1699, in-fol.; — *Gallicinium medico-practicum, sive consiliorum, observationum et curationum*

medicinalium novarum Centuriæ duæ cum dimidia; Ulm, 1702, in-4°. W. R.

Adelung, *Suppl. à Jöcher.* — *Biographie Médicale.*

GOCKEL ou **GOECKEL** (*Christian-Louis*), médecin allemand, né en 1662, à Tonna, près de Gotha, dans la Saxe, mort le 23 août 1736, à Nuremberg. Il étudia à Iéna pendant que le célèbre Nédel y professait, et fut nommé docteur en 1685. Sur la recommandation de Volkamer, il fut nommé médecin pensionné à Hersbruck. Il acquit dans cet emploi une réputation qui le fit parvenir, en 1692, à la dignité de médecin et de conseiller privé du prince de Saxe-Gotha. Il fut admis parmi les membres de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Alexippe*. En 1711 il accepta la place de médecin du margrave de Bade, qu'il accompagna dans ses voyages en Allemagne et en Italie. A Rome, le pape Clément XI le consulta, et s'en trouva bien. En 1722, Gockel passa au service du duc de Wurtemberg, et enfin il se rendit à la cour de Bayreuth, d'où il vint terminer sa vie à Nuremberg. Il n'a laissé qu'un petit nombre d'observations dans le recueil de l'Académie des Curieux de la Nature, et les trois opuscules intitulés : *De Convulsione ad praxin clinicam accomodata;* Iéna, 1683, in-4°; — *De Purgantibus*; Iéna, 1684, in-4°; — *De Hydrope*; Iéna, 1685, in-4°. Gockel laissa deux fils, Chrétien-Frédéric, et Christophe-Louis, qui se firent aussi un nom dans la médecine. W. R.

Adelung, *Suppl. à Jöcher.* — *Biographie médicale.*

GOCKINGA (*Campezius-Herman*), homme politique hollandais, né à Groningue, le 15 février 1748, mort après 1820. Il se fit recevoir docteur en droit, et pratiqua comme avocat jusqu'en 1777. A cette époque il fut nommé secrétaire de sa ville natale. Élu en 1797 comme député aux états de sa province, il fut nommé membre de la commission chargée de rédiger le projet d'un code uniforme pour toute la République Batave, dont les différentes provinces étaient auparavant régies par des lois spéciales. En 1801 Gockinga fit partie du Directoire exécutif. Le roi Louis le nomma conseiller d'État. Gockinka fut mêlé aux événements importants qui se passèrent en Hollande en 1813 et en 1814. Le roi Guillaume Ier le fit entrer aux états généraux des Pays-Bas réunis. En 1815, Gockinga se fit remarquer par ses discours énergiques en faveur du droit de pétition. Dans les sessions suivantes, il parla plusieurs fois avec beaucoup de succès sur les questions financières. Ses vues indépendantes lui faisaient souvent combattre les projets de loi présentés par les ministres; mais son opposition ne fut jamais systématique, et quand le pouvoir lui paraissait comprendre les intérêts du pays, il s'y ralliait franchement. Il quitta la vie politique en 1819. On a de lui : *Examen du système actuel des impositions dans le royaume des Pays-Bas;* Groningue, 1818. E. G.

Galerie historique des Contemporains.

GOCLENIUS (*Conrad*), philologue allemand, né en 1455, à Mengerich, en Westphalie, mort le 25 janvier 1535. Il a publié des *Scholia in Tullii Officia;* — *Luciani Hermotinum, sive de sectis philosophorum*, etc. Il est remarquable surtout par l'active correspondance qu'il entretint avec Érasme et par le legs que ce dernier lui fit d'une coupe d'argent et d'une somme de 1,900 ducats qui se trouvait déposée entre ses mains, et qui attira au dépositaire un procès, qu'il finit cependant par gagner. W. R.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GOCLENIUS (*Rodolphe*), philosophe et poëte allemand, né le 1er mars 1547, à Corbach, mort le 8 juin 1628, à Marpurg. Il mourut après avoir, grâce à son âge, présidé à la réception doctorale de plus de six cents personnes. On a de lui : *Miscellanea theologica et philosophica;* 2 parties; — *Institutiones logicæ, Praxis logica;* — *Problemata logica;* — *Conciliator philosophicus;* — *Theses apologeticæ contra Casparum Tinckium;* — *Lexicon philosophicum Græco-Latinum*; — *Analysis in exercitationes Scaligeri;* — *Problemata grammatica*; — *Meditationes ethicæ;* — *Comment. in Clem. Timpleri Metaphysicam*, etc. W. R.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

GOCLENIUS (*Rodolphe*), médecin et physicien allemand, fils du précédent, naquit en 1572, à Wittemberg, et mourut le 2 mars 1621. Il fit ses études à Marbourg, et devint docteur en 1601. Sept ans après, il obtenait une chaire de physique, à laquelle il joignit, en 1612, celle de mathématiques. Écrivain fécond et polygraphe, il a emprunté à Paracelse un grand nombre d'erreurs qu'il a propagées, soit par crédulité, soit par enthousiasme, et que le bon sens ne saurait approuver. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Aphorismi chiromantici;* Nuremberg, 1597, in-8°; — *Uranoscopia, chiroscopia, metoposcopia, ophthalmoscopia;* Marbourg, 1603, in-8°; Francfort, 1608, in-12; — *Physiologia crepitus ventris; item risus et ridiculi, et elogium nihili;* Francfort, 1607, in-12; — *De peste, febrisque pestilentialis causis, subjecto, differentiis, signis;* Marbourg, 1607, in-12; — *De vita proroganda, id est animi et corporis vigore conservando et salubriter producendo;* Francfort et Mayence, 1608, in-12; — *Tractatus de magnetica curatione vulnerum, citra ullum dolorem et remedii applicationem;* Marbourg, 1608, in-8°; — *Tractatus de portentosis, luxuriosis, et monstrosis nostri sæculi conviviis;* Marbourg, 1609, in-12; — *Enchiridium remediorum facile parabilium;* Francfort, 1610, in-8°; — *Synarthrosis magnetica opposita infaustæ anatomiæ Johannis Roberti, jesuitæ, pro defensione Tractatus de magnetica vulnerum curatione;* Marbourg, 1617, in-8°; — *Læ-*

mographia et quid in specie in peste Marpurgensi anno 1611 *evenerit*; Francfort, 1613, in-8°; — *Acrotelenticon astrologicum*; Marbourg, 1618, in-4°; — *Assertio medicinæ universalis adversus universalem vulgo jactatam*; Francfort, 1620, in-4°; — *Tractatus physicus et medicus de sanorum diæta*; Francfort, 1621, in-8°; — *Chiromantia et physiognomica specialis cum experimentis memorabilibus*; Marbourg, 1621, in-8°; — *Mirabilium Naturæ Liber, seu defensio magneticæ curationis vulnerum*; Francfort, 1625, in-8°.

W. R.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — *Biographie médicale.*

* **GO-DAÏGO** ou **DAÏGO II**, quatre-vingt-quinzième empereur des Japonais (*daïri*), né en 1288 de notre ère, mort en 1339, était le second fils de Go-Ouda-no-in, quatre-vingt-dixième daïri. Il monta sur le trône en 1319, fut déposé en 1331, et reprit la couronne en 1334. Son règne fut extrêmement agité et troublé vers la fin par les guerres intérieures. Après son avénement au trône, ce prince se fit d'abord aimer de ses sujets par l'empressement qu'il mettait à les secourir dans le malheur. Pendant les temps de famine, il fit distribuer gratuitement des céréales au peuple, et força les accapareurs à s'en désaisir à bas prix. Il cultiva également les lettres, et se plut à étudier les anciens livres de la Chine. En 1322, deux bonzes célèbres dans l'histoire monastique du Japon, Siren et Genkó (*voy.* ces noms), vinrent lui présenter les livres sacrés du bouddhisme. Les guerres civiles désolaient à cette époque les îles du Japon. La rivalité entre la cour du daïri et celle du grand-général (*syógoun*) avaient fait naître la division entre les Japonais, qui en partie refusaient l'obéissance à l'empereur et allaient se ranger parmi les troupes ennemies. Go-Daïgo avait donné des ordres secrets pour s'emparer de Kamakoura, mais il échoua dans ce dessein; Nori-sada, gouverneur de Myako, ayant envoyé des troupes qui taillèrent en pièces celles du daïri, Daïgo II lui-même éprouva beaucoup de difficultés pour obtenir la grâce de ceux qu'il avait consultés pour cette entreprise et qui avaient été mis en état d'arrestation. Le daïri ne put obtenir leur vie qu'en écrivant à cet effet à Takatoki (*voy.* ce nom), ministre du syógoun. Après avoir essuyé plusieurs revers dans ses tentatives, et s'apercevant que sa puissance devenait de plus en plus chancelante, Daïgo II résolut de s'adresser aux moines pour obtenir leur appui et pour apprendre d'eux la voie qu'il avait à suivre pour détruire la puissance militaire toujours de plus en plus menaçante des chefs du Kwantó. Sans aboutir à aucun résultat important, cette tentative fut fatale à l'institution monacale du Japon, car plusieurs prêtres furent arrêtés, et peu s'en fallut qu'ils ne payassent de la vie les conseils qu'ils avaient pu donner au daïri. A l'issue de ces événements, des envoyés du Kwantó vinrent à Myako, accompagnés de forces imposantes, réclamer l'abdication du daïri. Celui-ci s'enfuit à leur approche, et s'efforça de rassembler à la hâte tout ce dont il pouvait disposer pour sa défense. Les troupes du Kwantó en effet attaquèrent bientôt celles du daïri, qu'elles battirent complétement; à la suite de cet événement, Daïgo II fut déposé et Takatoki proclama, dans Myako, daïri à sa place le fils de l'empereur Fousimi, qui s'appelait Kasou-fito, et qui est connu dans l'histoire sous le titre de kwôgon, vers la fin de la première année de l'ère impériale *genkó* (1331 de notre ère). Après deux ans d'exil, Go-Daïgo, ayant reçu la nouvelle de la prise de Rokoufax, s'embarqua pour Myako, où il fut de nouveau salué du titre de *mikado* (empereur). La retraite avait aigri son caractère; aussi son nouvel avénement se signala-t-il par de nombreuses destitutions dans les rangs des hauts fonctionnaires de l'empire. On l'accuse même d'avoir fait périr, à cette époque, des officiers japonais qui lui avaient fait acte de soumission. Le syógoun Moriyosi fut interné, et le huitième fils du daïri, Nariyosi, fut nommé à sa place. — Cependant, la source des guerres civiles n'était pas encore tarie: la politique de Go-Daïgo suffit pour lui rendre sa violence primitive. En 1336, le daïri se vit de nouveau forcé d'abandonner son palais. Cette fois, il est vrai, ce ne fut que pour un temps de courte durée. Il y revient; mais à peine de retour, il est encore obligé de s'enfuir. Fait prisonnier à Myako, il parvient de nouveau à échapper à ses gardiens et à recouvrer sa charge primitive; mais cette fois l'empire ne lui revint plus qu'en partie. Le Japon fut morcelé en deux États. La cour du nord eut pour souverain Kwômei, fils de Go-Fousimi; Daïgo fut daïri dans le royaume du sud. Il occupa cette position pendant six ans, au bout desquels il mourut, âgé de cinquante-et-un ans, et laissant le trône de l'empire du sud à son fils Yosi-Naga, qui régna sous le titre de Go-Moura Kami. — Durant sa vie, Go-Daïgo se nommait Taka-Farou.

L. Léon de Rosny.

Nippon-wô-daï-itsi-ran, liv. VI, pag. 1 et 10. Pour de nombreux détails, voir l'ouvrage intitulé *Dai-fei Ki*, Histoire de la grande paix (acquise à la suite des guerres civiles du Japon); un vol. in-4°.

GODAR DE BEAUCHAMPS. *Voyez* Beauchamps.

GODARD (Saint). *Voy.* Gothard.

GODARD, GILDARD, GILDARÈDE ou **GILDERD**, évêque de Rouen, né à Salency, près Noyon, vers 460, mort à Rouen, le 8 juin, vers 530. Selon quelques hagiographes, il était fils de Nectar, seigneur romain, et de Protagie, aussi d'extraction noble et italique. Son frère jumeau était saint Médard, et tous deux auraient été baptisés le même jour, ordonnés prêtres ensemble, sacrés évêques ensemble et seraient morts le même jour. Mais les actes qui rapportent la

filiation de saint Godard et les merveilles de sa consanguinité étaient encore inconnus au dixième siècle, c'est-à-dire quatre cents ans après la mort des deux saints, et les hagiographes antérieurs gardent un profond silence sur ces particularités. Le nom de *Godard* est lui-même de formation récente : le métropolitain de Rouen est appelé par ses contemporains *Gildarède* et *Gildard*. D'après Radbod, il reçut la prêtrise des mains de l'évêque de Vermand (1) (alors la capitale du Vermandois). Il fut élu évêque de Rouen vers la fin du cinquième siècle. Il y trouva beaucoup d'idolâtres, qu'il amena à la foi chrétienne. Il contribua avec saint Remy, saint Waast et saint Médard à la conversion de Clovis Ier. En 1511, il assista au premier concile d'Orléans, dont il nous reste encore trente-et-un canons. Godard découvrit dans saint Lô des facultés particulières, et quoique celui-ci fût encore enfant (il n'avait que douze ans), il le sacra évêque de Coutances. Les théologiens expliquent ce fait par des révélations divines. Godard fut enterré à Rouen, dans l'église de la Vierge, qui prit depuis le nom du saint évêque. Son corps, à la tête près, fut transporté à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, sous le règne de Charles le Chauve, dans le temps que les Normands-Danois ravageaient la Neustrie. C'est probablement de cette circonstance que quelques auteurs religieux auront conclu que Godard était frère de Médard. Ces deux saints sont du reste honorés le même jour (8 juin).

Mabillon assure que Fortunat avait composé avec beaucoup d'art une vie de saint Gildard et de saint Médard. « Quorum vitam magnifico stylo beatus Fortunatus animus, etc. » ; mais, comme le font observer les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, dans les ouvrages de Fortunat il n'est nullement fait mention de saint Gildard. Faudrait-il supposer, pour donner raison aux hagiographes du onzième siècle, que Fortunat a publié un second ouvrage comprenant la vie des deux frères et aujourd'hui perdu ?

Eugène DE L—E.

Labbe et Cossart, *Concilia*, etc., t. IV, p. 1403-1410. — Mabillon, *Analect. vet.*, t. II, p. 429. — Baillet, *Vies des Saints*, t. II, 8 juin. — *Histoire littér. de la France*, t. III, p. 482. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, art. *Gilderd*, t. XII, p. 99.

GODARD (*Jacques*), poëte français, vivait au commencement du seizième siècle. Il était chanoine et curé de La Châtre en Berry sous le règne de François Ier. On a de lui un poëme intitulé : *Petit traictié contenant la déploration de toutes les prises de Rome depuis sa fondation par Romulus jusqu'à la dernière par les Espagnols, arrivée le* 6 *mai* 1527 ; Paris, 1528, in-8° ; — *Dialogue sérieux et moral de Narcisse et d'Écho ;* Poitiers, 1539 ; — des *épîtres*. Godard se recommande moins par le talent que pour avoir fait partie de cette période qui, d'une façon obscure, tâchait de ressusciter le génie antique.

H. B.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — Catherinot, *Opuscules*.

GODARD (*Jean*), poëte français, né à Paris, en 1564, mort en 1630. Il fut jusqu'en 1615 environ lieutenant général au bailliage de Ribemont, et il passa une grande partie de sa vie à Villefranche en Beaujolais ; mais, en souvenir de sa ville natale, il prit le titre de *Parisien* sur le frontispice de ses nombreux ouvrages. Ils lui procurèrent une brillante réputation, aujourd'hui tout à fait déchue ; on alla jusqu'à le mettre au niveau de Ronsard ; c'était alors le *nec plus ultra* de la louange. Ses *Œuvres poétiques*, Lyon, 1594, 2 vol. in-8°, contiennent un grand nombre de pièces en tous genres, élégies, *trophées* à Henri IV, odes ou plutôt pièces en stances sur des sujets tels que *la Tempérance*, *la Malice*, *l'Ambition*. Le style de ces compositions est assez pur, mais elles manquent d'originalité, de mouvement, d'imagination ; aussi tombèrent-elles bientôt dans l'oubli. Elles reparurent en partie, avec des corrections, dans *La Nouvelle Muse*, ou les *Loisirs de Jean Godard*, Lyon, 1618, in-8° ; mais ni l'un ni l'autre de ces volumes ne contient un opuscule intitulé *Le Gan* (gand) *de Jean Godard ;* Paris, 1588, pièce assez curieuse, qui fait l'éloge de la main et qui renferme des détails peu connus d'ailleurs sur les usages de l'époque ; elle a été réimprimée dans le tome V (pag. 173) des *Variétés historiques et littéraires* publiées par M. Fournier, et qui font partie de la *Bibliothèque elzevirienne*. Godard avait débuté dans le monde littéraire en publiant, en 1587 : *Les Prémices de la flore ou des amours ;* 1587, petit recueil fort rare, mais qu'il comprit dans l'édition de 1594. Il voulut briller comme auteur dramatique, et il composa deux pièces qui ne sont pas sans mérite, *La Franciade*, tragédie en cinq actes, dont le sujet est emprunté à la période fabuleuse de notre histoire nationale, et *Les Déguisés*, comédie également en cinq actes, et qui est une imitation d'une pièce de l'Arioste (*I Suppositi*) ; elle vient de reparaître dans le t. VII de l'*Ancien Théâtre français* (édition Jannet, Paris, 1856). Ces deux pièces forment le second volume de l'édition de 1594 ; et comme il paraît qu'elle se vendit assez mal, un libraire imagina de changer les premiers feuillets, de remplacer quelques pages où l'auteur était nommé, et de faire reparaître le tout sous un nouveau titre et comme l'œuvre d'un autre écrivain : *Meslanges poétiques, tragiques, comiques et autres divers. De l'invention de L. P. L. F.;* Lyon, 1624. Godard écrivit aussi sur la grammaire ; il fit paraître en 1620 à Lyon la première partie (et la seule qui ait vu le jour) d'un ouvrage intitulé : *La Langue françoise ;* à la fin de l'édition de 1618, on trouve un *discours* sur l'emploi de la lettre *h*, qui renferme des observations utiles.

G. B.

(1) C'est aujourd'hui un gros bourg, sur l'Auvignon, à 9 kilomètres de Saint-Quentin.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XV, p. 248. — *Bibliothèque du Théâtre-Français*, t. I, p. 245. — Parfaict, *Histoire du Théâtre-français*, t. III, p. 808. — *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. I, p. 177. — Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 484.

GODARD (*Claude*), architecte et sculpteur français, né vers 1580, dans les environs d'Orléans, mort à Paris, vers 1672. Après avoir d'abord cultivé les arts en amateur, il se fit architecte et sculpteur. Il construisit à Orléans le portail occidental du grand cimetière, portail qui a été transporté depuis au cimetière de la porte Saint-Jean et lui sert encore d'entrée. Ce portail était orné sur son fronton de deux squelettes couchés, sculptés en pierre par Godard. On vanta l'exactitude et la délicatesse du travail. Ce fronton fut détruit en 1792. Les deux squelettes ont été attribués aussi à Michel Bourdin et à Hubert. Quoi qu'il en soit, les autres travaux de Godard peuvent donner lieu de penser que si ces figures étaient des chefs-d'œuvre, il n'en était pas réellement l'auteur. Ce qui est certain, c'est qu'il fit construire et décorer le portail et le maître autel qui existent encore de l'église du couvent des Minimes à Orléans (Bourse actuelle). Les travaux de cet artiste ont été exécutés de 1615 à 1671. Godard s'était appliqué aussi à l'architecture militaire. Il était devenu ingénieur du roi, et avait été attaché à la maison du duc de Noailles.

G. de F.

Brainne, *Les Hommes illustres de l'Orléanais*.

GODARD D'AUCOUR (*Claude*), littérateur français, né à Langres, le 26 décembre 1716, mort à Paris, le 1er juillet 1795. Il devint fermier général en 1754, et receveur général des finances à Alençon en 1785. La culture des lettres absorbait ses loisirs. On a de lui : *Lettres du chevalier Danteuil et de mademoiselle de Thélis*; sans nom de lieu, 1742, in-12; — *Mémoires turcs, avec l'histoire galante de leur séjour en France*; Paris, 1743, 2 vol. in-12, réimprimés sous le titre de *Mémoires turcs, ou histoire galante de deux Turcs pendant leur séjour en France, par un auteur turc*, etc.; Constantinople, 1758, 3 vol. in-18; Amsterdam, 1776, 2 parties en 1 vol. in-12, fig. d'après Jollain; Londres, 1785, 2 vol. in-16; Paris, 1823, 2 vol. in-18 : l'*Épître à Mlle D. T.* (Duthé) donna la vogue à l'édition de 1776. Cette courtisane célèbre de Paris se montra très-flattée de la dédicace, jusqu'à ce qu'on l'eut avertie du persiflage dont elle était l'objet; — *Thémidore*; La Haye, 1748, 2 parties petit in-8°, rare : ce roman, qui était au fond une satire personnelle, fut très-recherché par la police quand il parut; — *Le Berceau de la France*; Paris, 1744, in-12; — *Louis XV, poëme*, sans nom de lieu, 1744, in-12; — *Le Bien-Aimé, allégorie*; Paris, 1744, in-12 : on y trouve la critique des écrits publiés à l'occasion de la convalescence de Louis XV; — *Histoire et Aventures de ***, par lettres*; sans nom de lieu, 1744, in-12; — *La Naissance de Clinquant et de sa fille Mérope, conte allégorique et critique*; Paris, 1744, in-12; — *Académie militaire, ou les héros subalternes, par un auteur suivant l'armée*; Paris 1745, 6 parties in-12, plusieurs fois réimprimées; — *Gaudriole*, conte; La Haye, 1746, petit in-8°; — *La Pariséide, ou Pâris dans les Gaules*; Paris, 1773, 2 vol. in-8°. Il a donné (en société avec Bret et Villaret) au Théâtre-Français *Le Quartier d'Hiver*, comédie en un acte et en vers libres (1744), et seul au Théâtre-Italien *La Déroute des* Paméla (celle de La Chaussée et celle de Boissy), comédie en un acte et en vers (1743), et *L'Amour second*, comédie en un acte (1745). La plupart des ouvrages de Godard d'Aucour sont anonymes.

E. Regnard.

La France littéraire, de 1769. — Quérard, *La France littéraire*. — Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*. — *Catalogue de la Bibliothèque de l'Arsenal*. — *Catalogue de livres provenant de la bibliothèque de M. de N.*; Paris, 1854, in-8°, notes des nos 250 et 253.

GODARD D'AUCOUR DE SAINT-JUST (*Claude*, baron), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, le 14 juillet 1769, mort dans la même ville, le 28 mars 1826. Après avoir étudié le droit, il se destinait à la magistrature, à laquelle appartenaient plusieurs membres de sa famille, lorsque la révolution vint anéantir ses projets. Il se livra dès lors uniquement à la culture des lettres, et plusieurs de ses productions dramatiques obtinrent, sur la scène de l'Opéra-Comique, un succès auquel contribua la musique de son ami Boïeldieu.

Voici la liste de ses principaux ouvrages représentés : au Théâtre-National, *Jelico*, opéra en trois actes (1793); — au Théâtre-Feydeau, *La Famille suisse*, opéra comique en un acte (1797); — *L'Heureuse Nouvelle* (en société avec Longchamps), opéra in-promptu en un acte (1797), joué à l'occasion du traité de paix de Campo-Formio; — *Les Méprises espagnoles*, opéra comique en un acte (1798), qui eut un grand succès; — *L'Heureux malgré lui*, opéra comique en deux actes (1802); — *Gabrielle d'Estrées*, opéra comique en trois actes (1806); — *Le Nègre par amour*, opéra comique en un acte (1809); — *Jean de Paris*, opéra comique en deux actes (1812), resté au répertoire; — au théâtre Favart : *Zoraïme et Zulnare*, opéra comique en trois actes (1798); — au théâtre Louvois : *L'Avare fastueux*, comédie en trois actes et en vers (1805). *L'Almanach des Spectacles*, de Barba, lui attribue par erreur *Les Époux indiscrets*, opéra comique en un acte (1819), dont l'auteur est Saint-Yon.

Un choix des œuvres de Godard d'Aucour de Saint-Just est intitulé : *Essais littéraires de Saint-Just*; Paris, 1826, 2 vol. in-8°. C'est sous ce dernier nom qu'il a donné tous ses ouvrages. *Les Protecteurs*, comédie en trois actes et en vers; — *Mirza*, tragédie en trois actes; — *L'Avare fastueux*, déjà cité; — *Ida, ou le tribunal secret*, drame lyrique en un acte; — *La Mort de*

Jeanne Gray, poëme en deux chants, et quelques élégies et romances, composent le premier volume. Le second contient six opéras représentés. E. REGNARD.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*. — *Bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne.

GODARD (*Étienne*), écrivain ecclésiastique, né à Paris, en 1748, mort dans la même ville, le 1er avril 1803. Après avoir achevé ses études théologiques au collége de Navarre, il devint docteur (1774). Peu de temps après l'abbé Godard fut nommé d'abord promoteur du diocèse de Bourges, puis vicaire général, chanoine et grand-archidiacre. Il aimait les lettres, et l'exercice de ses fonctions ne l'empêcha point de s'y livrer. Un ouvrage de dom Luiz de Gonzague de Castiglione, intitulé *L'Homme de lettres bon citoyen*, traduit de l'italien en français par Parraud et publié en 1785, fut annoté par lui. Lors des élections qui eurent lieu pour la nomination des députés aux états généraux, il fut, dit-on, un des membres suppléants de cette assemblée. Les ecclésiastiques ayant été à cette époque accusés de ne s'être point assez opposés aux mesures relatives aux biens du clergé et à la constitution civile, il prit leur défense dans un écrit publié en 1791, sous le titre de : *Lettre de M. à M. sur la conduite du clergé dans l'Assemblée nationale, ou histoire fidèle et raisonnée des décrets de l'Assemblée relativement aux biens ecclésiastiques et à la religion*. Cet opuscule peut être consulté avec fruit par ceux qui veulent étudier l'histoire de l'Église de France. Accusé d'*incivisme*, il fut arrêté au mois d'août 1792 et jeté en prison avec plusieurs de ses collègues. Quand il en sortit, on lui fit donner une place dans une maison de commerce, où il ne resta pas longtemps. Après le 9 thermidor, il publia une brochure qui paraît avoir concouru à faire repousser une mesure contre les prêtres réfractaires, proposée par un membre du Conseil des Cinq Cents. En vertu de la constitution de l'an VIII, on demanda aux prêtres une *promesse de fidélité*; les esprits se divisèrent sur cette question, et l'abbé Godard, penchant avec l'abbé Émery pour la soumission au pouvoir, fit paraître un *Rapport général des constitutions relatives à la promesse de fidélité à la constitution*. La police ayant découvert chez lui une liste de personnes qui avaient ourdi un complot contre Bonaparte, il fut obligé de se cacher. Enfin, sa grâce lui fut accordée par le premier consul peu de temps avant sa mort; il ne put donc aller prendre possession du poste de vicaire général du diocèse d'Autun, auquel il venait d'être appelé par M. de Fontanges: A. R.

Ami de la Religion, vol. CXXXVIII.

***GODARD** (*Pierre-François*), graveur français sur bois, né à Alençon (Orne), le 21 janvier 1768, mort à Saint-Denis-sur-Sarthon, le 22 juillet 1838. Fils d'un ouvrier imprimeur, Godard puisa de bonne heure son goût dans l'atelier où il était lui-même le *compagnon* de son père; mais il manquait à la fois des outils de son art et de la connaissance du dessin; laborieux et persévérant, il avait su triompher de ces premières difficultés, quand arriva la révolution, qui le fit soldat et dont il faillit devenir une des victimes à Nantes. Rendu à la liberté, il revint peu après à Alençon, où il s'établit et reprit ses impressions et son burin. Si son exécution laisse à désirer, il faut se rappeler qu'alors on gravait sur planches en bois de fil, et non sur bois debout comme aujourd'hui. Ses principaux travaux sont des suites de figures pour *La Fontaine*; Alençon, an IX, 2 vol. in-12; — pour les *Fables d'Ésope*; Cambray, an V, in-12; — — tous les *jeux de cartes historiques* de M. de Jouy; — beaucoup de *cartes géographiques*, etc. La collection d'une partie de son œuvre, importante pour l'histoire de la gravure sur bois en France, a été donnée par lui à la bibliothèque d'Alençon. Godard a laissé aussi quelques *lithographies et dessins à la plume* qui méritent d'être cités. N. M—Y.

Journal d'Alençon, 1838. — *Magasin Pittoresque*, novembre 1838. — *Annuaire normand*, 1838.

GODART (*Roch*), général français, né à Arras, le 19 mars 1761, mort à Rennes, le 8 mai 1834. Il s'enrôla fort jeune dans le régiment d'Orléans infanterie, et y fit un congé. En 1792 il reprit du service, dans un bataillon de volontaires du Pas-de-Calais, où il s'éleva bien vite au grade de capitaine, puis de chef de bataillon. Après avoir fait les campagnes de Belgique, du Nord et du Rhin sous Dumouriez, Jourdan et Moreau, il devint chef de brigade, en 1796, passa en Italie, et reçut le commandement de Corfou. En 1799, il dut rendre cette place aux Turcs et aux Russes par capitulation, et rentra en France avec son régiment. Il combattit alors en Vendée, et alla, en 1803, au camp de Bayonne. Colonel du 79e régiment de ligne, il se distingua à la bataille de Caldiero, gagnée par Masséna, en 1805. Il obtint le grade de général de brigade en 1809, pour sa belle conduite à la bataille de Wagram. Il servit ensuite dans les armées d'Espagne et de Portugal, et fit partie de la grande armée qui allait envahir la Russie. Nommé dès le commencement gouverneur de Wilna, il fit après la retraite la campagne de Saxe, et fut blessé devant Dresde. Fait prisonnier lors de la reddition de cette ville aux alliés, il fut conduit en Hongrie, d'où il ne revint qu'en 1814. Pendant les Cent Jours, l'empereur lui donna le commandement du département du Tarn, poste qu'il avait déjà occupé en 1811. Mis à la retraite en 1815, il se retira à Rennes, où il mourut. L. L—T.

C. Mullié, *Biographie des Célébrités militaires des armées de terre et de mer de 1789 à 1850*.

GODART (*Jean-Baptiste*), naturaliste français, né le 25 novembre 1775, à Origny-Sainte-Benoîte (Picardie), mort à Paris, le 27 juillet 1823. Il fit ses études au collége Louis-le-Grand, dont il devint sous-directeur. Il fut ensuite envoyé

à Bonn, ville d'Allemagne, qui faisait alors partie de l'Empire Français, et il y exerça, d'abord par *intérim*, ensuite comme titulaire, les fonctions de proviseur du Lycée. L'invasion du pays par les armées alliées, à la fin de 1813, le força de rentrer en France. Cependant il y avait dans son lycée trois cents élèves français ; il n'eut pas le courage de les abandonner, et se décida à les ramener dans leur pays, malgré tous les obstacles qu'il prévoyait. Il se mit donc à leur tête, et fit ainsi plus de cinquante lieues à travers des soldats de toutes les nations, armés contre la France, surmontant, par son courage et par sa présence d'esprit, les obstacles et les dangers qui se présentaient sans cesse, ainsi que la difficulté de pourvoir à la nourriture et au logement de sa petite troupe. Enfin, après vingt-cinq jours d'une marche entravée par la nécessité de faire beaucoup de détours, il arriva à Douay avec ses jeunes protégés, qui entrèrent dans le collége de cette ville, se remirent de leurs fatigues, et furent ensuite rendus sains et saufs à leurs parents. Godart, nommé censeur des études au lycée de Nancy, eut à y exercer provisoirement les fonctions de proviseur. Dans les Cent Jours, il s'empressa de signer l'acte additionnel et de faire même une souscription au lycée pour un don patriotique à l'empereur. Il n'en fallait pas plus pour que, malgré son mérite et ses services, il fût mis à la retraite au retour des Bourbons. Alors il put se livrer tout entier à la culture d'une science à laquelle il avait toujours consacré ses loisirs, à la partie de l'entomologie qui concerne les lépidoptères. Malheureusement, en quittant précipitamment Bonn, il dut abandonner une collection de papillons qu'il avait mis vingt ans à former. Mais il conservait ses notes et les connaissances qu'une longue étude spéciale lui avait procurée. Latreille, qui le connaissait depuis longtemps, l'engagea à tirer parti de cette étude, et lui en fournit bientôt l'occasion en le chargeant de rédiger l'article *Papillons* dans l'*Encyclopédie méthodique*. Cet article fut reconnu comme un des meilleurs de la partie entomologique de l'ouvrage. Bientôt une œuvre plus importante lui fut confiée : une *Histoire des Lépidoptères des environs de Paris* avait été commencée par Genouville, qui, à peine arrivé à la troisième livraison, vint à mourir ; Godart fut chargé de continuer cet ouvrage. Il refit le travail commencé, mais il ne fut pas maître de rien changer ni à la forme ni au plan. Cependant, après qu'il eut publié quinze livraisons, comprenant les *papillons diurnes* des environs de Paris, l'éditeur consentit à rendre l'ouvrage plus général en y faisant entrer tous les lépidoptères de France. Il a dû nécessairement résulter de ce défaut d'unité dans la première partie, une défectuosité que Godart n'a pu éviter, mais qu'il a diminuée autant que possible par un tableau méthodique qui se trouve à la fin du deuxième volume. Cette *Histoire naturelle des lépidoptères de France*, commencée en 1822, avait quatre volumes en 1825, qui comprenaient les diurnes des environs de Paris, les diurnes des montagnes alpines et des départements du midi, les crépusculaires de France, les nocturnes en partie. Godart avait donné en outre seize livraisons du cinquième volume, lorsque la mort le surprit au milieu de ce grand travail. Il fut victime du dévouement et des soins qu'il y mettait : voulant ne donner que des faits qu'il eût vérifiés par lui-même, il faisait de fréquentes excursions dans les campagnes, pour se procurer vivantes et observer dans leurs divers états les différentes espèces avant de les décrire ; c'est en se livrant à cette recherche, dans la forêt de Senart, pendant les plus ardentes chaleurs, qu'il prit le germe de la maladie inflammatoire à laquelle il succomba. Son ouvrage offre à la fois une bonne classification, des descriptions claires et précises, une synonymie exacte, le redressement des erreurs trouvées dans d'autres ouvrages, enfin des observations curieuses et souvent neuves. Il a été continué et terminé par M. Duponchel, son ami. Godart était membre de la Société Linnéenne de Paris depuis 1828 ; il a inséré dans le recueil de cette société un *Mémoire sur plusieurs espèces nouvelles de lépidoptères*.

GUYOT DE FÈRE.

Notice de M. Duponchel, en tête du 6e vol. de l'*Hist. naturelle des Lépidoptères*. — Notice du capitaine de Villiers, dans les *Mém. de la Soc. Linnéenne de Paris*, ann. 1826, t. IV, p. 670 et suiv.

GODDARD (*Jonathan*), médecin et chimiste anglais, né à Greenwich, vers 1617, mort le 24 mars 1674. Après avoir fait ses premières études au collége de Magdalen-Hall à Oxford, où il était entré en 1632, il passa à l'université de cette ville, où il étudia la médecine, puis à Cambridge, où il prit ses degrés, en 1643. Il fut reçu membre du Collége médical de Londres en 1646. L'année suivante il fut chargé du cours d'anatomie dans cette dernière institution. Nommé médecin en chef de l'armée anglaise, il accompagna comme tel Cromwell en Irlande, puis en Écosse et revint à Londres en 1651, après la célèbre bataille de Worcester. La même année, il devint principal du collége de Morton et agrégé, comme docteur en médecine, à l'université d'Oxford. Lorsque Cromwell, qui en était chancelier, retourna en Écosse pour incorporer ce pays au royaume d'Angleterre, il nomma Goddard délégué, de concert avec quatre autres, pour accorder en son nom les concessions et les dispenses. Après la dissolution du long parlement, en 1659, Goddard représenta l'université à la nouvelle assemblée parlementaire, et la même année il reçut le titre et la dignité de conseiller d'État.

Tant d'honneurs et de faveurs reçus de la main et sous le régime de Cromwell, auquel il était fort attaché, n'étaient pas de nature à lui attirer les bonnes grâces de Charles II, lorsque ce roi rentra au pouvoir. Goddard fut destitué en 1660 de sa place de directeur du collége de

Morton; et l'acte qui nommait son remplaçant désigna ce dernier comme successeur du prédécesseur de Goddard, regardant celui-ci comme s'il n'eût pas siégé. Mais le roi ne put lui enlever la considération due à ses travaux. Goddard ouvrit des cours de médecine au collége de Graham, dont il avait été nommé professeur en 1655. Il fut, au dire de l'évêque de Salisbury, le premier qui construisit des télescopes en Angleterre, et son nom est resté attaché à une liqueur (*gouttes*) de son invention.

On a de Goddard : *A Discourse concerning physic and the many abuses there of by the apotecaries*; Londres, 1668, in-8°; — *A Discourse setting for the unhappy condition of the practice of physic in London*; Londres, 1669, in-4°; — *The College of Physicians vindicated*; Londres, 1676, in-4°; — *Arcana Goddardiana* (à la fin de la seconde édition de la *Pharmacopœa Bateana*; Londres, 1681, in-8°); — quelques articles dans les *Philosophical Transactions*. W. R.

Chalmers, *General Biographic. Dictionary*. — *Biographie médicale*.

GODDARD (*Jean*). *Voy.* GOEDART.

* **GODDE** (*Étienne-Hippolyte*), architecte français, né à Breteuil (Picardie), le 26 décembre 1781. Il étudia l'architecture sous Delagardette, et suivit jusqu'en 1800 les cours de l'École des Beaux-Arts : il y obtint cette même année le second grand prix d'architecture, sur le programme d'un *Institut des Sciences et des Arts*. Attaché peu après aux travaux de la préfecture de la Seine, il fut successivement dessinateur en chef sous Molinos (1802), inspecteur sous Legrand (1805), et architecte inspecteur en chef de la deuxième section des travaux publics (1813). C'est dans cet intervalle qu'il dressa pour l'administration un atlas des églises de Paris, composé de près de trois cent-six dessins déposés au bureau des plans de la ville. A la même époque, il devint architecte de l'hôtel de ville, et dirigea plus tard, en cette qualité, avec M. J.-B. Lesueur, qui lui fut adjoint en 1840, les travaux d'agrandissement et d'achèvement du palais municipal. Avant cette œuvre importante, dont la plus large part revient à ce dernier architecte, M. Godde avait exécuté de nombreux travaux de restauration dans les églises qu'il avait relevées et étudiées; il faut y joindre la construction des églises *Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle*, *Saint-Denis-du-Saint-Sacrement*, *Saint-Pierre-de Chaillot*, et de celles de la commune de Boves, dans la Somme ; le *séminaire Saint-Sulpice* et *sept grands hôtels de* la rue de Londres : l'*alignement* et les *enceintes des cimetières de l'Est et du Sud* (1806-1829); les *plans du nouveau quartier de Tivoli*, etc. M. Godde a pris sa retraite d'architecte de la ville vers la fin de 1852. Ed. RENAUDIN.

Gaber, *Choix d'Édifices publics*. — *Documents particuliers*.

GODEAU (*Antoine*), prélat et littérateur français, né à Dreux, en 1605, d'un élu de cette ville, mort à Vence, par suite d'une attaque d'apoplexie, le 21 avril 1672. On raconte qu'ayant recherché une jeune fille en mariage, il fut refusé par elle pour sa petitesse et sa laideur. Quoi qu'il en soit, il s'adonna de bonne heure à la poésie. Parent de Conrart, chez qui il logeait dans ses voyages à Paris, il lui envoyait de province ses premiers vers, et ce fut, dit-on, pour les lire et les faire connaître aux beaux esprits, que celui-ci conçut l'idée de réunir un certain nombre de gens de lettres dans sa maison : ainsi Godeau aurait été la cause indirecte de la fondation de l'Académie, dont il fut, du reste, un des premiers membres. Ses vers avaient été tellement goûtés que Conrart l'engagea à venir s'établir à Paris. Introduit par son parent dans les belles sociétés, il y fut si bien accueilli, et y brilla tellement, qu'il ne tarda pas à inspirer quelque jalousie, même à Voiture. C'était en particulier un des rois de l'hôtel Rambouillet, où sa galanterie et sa petite taille l'avaient fait surnommer le *nain de la princesse Julie* (Mlle de Rambouillet). A cette époque, Godeau n'était pas encore ecclésiastique : le petit collet qu'il se décida à prendre fut le point de départ de sa fortune. Ayant dédié à Richelieu sa paraphrase du psaume *Benedicite omnia opera Domini Domino*, celui-ci lui dit : « Vous me donnez *Benedicite*, et moi je vous donnerai Grasse », calembourg dont la réalité historique a été contestée, mais qu'on trouve dans tous les biographes de notre auteur. Que ce fût à la suite de ce bon mot, ou non, il n'en est pas moins vrai que le cardinal le nomma évêque de Grasse en 1636. Plus tard, Innocent X lui donna des lettres d'union de l'évêché de Grasse à celui de Vence; mais le clergé de ce dernier diocèse s'étant opposé à cette réunion, il renonça à Grasse pour aller s'établir à Vence. Sous la régence d'Anne d'Autriche, il eut l'honneur d'être député des états de Provence. Ce fut un digne prélat, très-appliqué à ses devoirs pastoraux, d'une grande pureté de mœurs, d'une piété exemplaire, ferme, laborieux, plein de zèle; il se retira dans son diocèse, où il résida régulièrement, y tint plusieurs synodes, et s'adonna à la réformation de son clergé. En un mot, en devenant évêque, il mit de côté toutes ces idées et ces habitudes mondaines qui avaient fait son triomphe dans les cercles des beaux esprits. On a rapporté cent fois une anecdote qui donne l'idée de sa modestie et de sa déférence : quand son *Histoire ecclésiastique* commença à paraître, il se rencontra chez un libraire avec quelques savants, entre autres avec le père Le Cointe, de l'Oratoire. Godeau, déjà évêque à ce moment, avait eu soin de cacher toutes les marques de sa dignité. La discussion s'engagea sur le nouveau livre, suivant l'usage du lieu, car les boutiques de libraire, comme on le voit par une foule de témoignages contemporains, servaient souvent alors

de centres de réunion et comme de petites académies familières aux gens de lettres. Le père Le Cointe, tout en rendant justice aux qualités de l'ouvrage, y signala plusieurs graves défauts, devant l'auteur, qu'il ne connaissait pas. Le même jour, Godeau, qui s'était informé de son nom et de sa demeure, se rendit chez lui à l'Oratoire, le remercia de sa sincérité, sans vouloir écouter ses excuses, et le pria instamment de continuer les remarques qu'il avait commencées le matin. Le prélat profita, dans une nouvelle édition, des savantes observations de l'oratorien, et lui garda toujours depuis une vive amitié.

Godeau fut le troisième désigné par le sort pour prononcer à l'Académie un de ces discours hebdomadaires imposés par les statuts, et il parla *contre l'éloquence*. Il avait une extrême facilité de composition, dont il abusa : il était de la nature de ce mauvais poëte dont parle Horace qui pouvait faire deux ou trois cents vers *stans pede in uno*. C'est avec Magnon, Sorel, Scudéry, etc., et plus qu'eux encore, peut-être, un des écrivains les plus féconds du dix-septième siècle, et il ne s'éleva pas à une plus grande élévation : « Le paradis d'un auteur, disait-il, c'est de composer; son purgatoire, c'est de relire et de retoucher ses compositions; mais son enfer, c'est de corriger les épreuves de l'imprimeur. » Godeau a écrit en tous genres, et a été compté parmi les auteurs les plus ingénieux et les plus polis de son temps; il fut même de mode de dire, en parlant d'un bon ouvrage : « C'est du Godeau! » Mais aujourd'hui, si son nom est encore connu parmi les littérateurs, il n'est plus personne qui lise ses œuvres, sinon peut-être pour en consulter quelques pages. Avec un esprit froid, un style faible et prolixe, il osa aborder l'ode et même le poëme épique. Il resta presque toujours au-dessous des sujets qu'il traitait, bien qu'on trouve dans ses *Psaumes*, mis en chant par Gobert, et parfois substitués à ceux de Marot dans les temples protestants, dans le poëme de *Saint Paul*, dans ses lettres, et surtout dans quelques odes, de bonnes pensées et des passages remarquables, entre autres ces vers que Corneille y a pris pour les transporter littéralement dans les stances de *Polyeucte*, à moins que, comme le dit Ménage (*Anti-Baillet*, ch. 128), il ne se soit rencontré avec lui, sans le savoir.

Leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Le goût de l'auteur est bien loin aussi d'être parfait. On comprend donc que le père Vavasseur, un des meilleurs humanistes du temps, ait publié, en 1647, un libelle sous ce titre : *Antonius Godellus utrum poeta*, satire ingénieuse et juste, mais où la personne même de Godeau n'est pas épargnée. Boileau, tout en usant de termes fort polis, ne le juge pas autrement, dans une lettre à Maucroix.

Somme toute, les ouvrages d'imagination de Godeau méritent l'oubli dans lequel ils sont tombés; quelques-uns de ses ouvrages d'érudition, d'histoire et d'exégèse, peuvent encore être utiles aujourd'hui. En 1802 on a réimprimé ses *Éloges des Évêques*, et beaucoup d'ecclésiastiques ont entre les mains des éditions modernes de la *Bible de Vence*. Voici la liste des principaux ouvrages de Godeau : *Discours sur les œuvres de Malherbe*, 1629, où il y a de la sagesse et de la correction, quoiqu'il l'ait composé à l'âge de vingt-quatre ans; — *Paraphrase des Épîtres canoniques*; 1640, in-12; — Id. *des épîtres de saint Paul*; 1641, in-12; — *Prières, Méditations*; Paris, 1643 (tiré à six exemplaires); — *Avis à Monsieur de Paris pour le culte du Saint-Sacrement dans les paroisses et de la façon de le porter aux malades*; 1644; — *Instructions et ordonnances synodales*; 1644; — *Vie de M. de Cordes, conseiller au Châtelet*; 1645, in-12; — *Vie de saint Paul*; 1647, in-4°; — *Vie de saint Augustin*; 1652, in-4°; — *Le Panégyrique de saint Augustin*; 1653, in-12; — *Histoire de l'Église, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du huitième siècle*; 1653-1678, 5 vol. in-fol., où le père Le Cointe trouvait beaucoup de choses excellentes et des réflexions très-judicieuses, mais pas assez de critique ni d'exactitude dans les faits et les dates. Cette histoire se lit encore avec plaisir et avec fruit; le style, malgré ses expressions surannées et ses tournures hors d'usage, a de la noblesse et une élévation soutenue. La *Vie de saint Charles Borromée*, 1657, in-8°; l'*Éloge de saint François de Sales*, 1663, in-12; les *Éloges historiques des Empereurs*, 1667, in-4°; *La Version expliquée du Nouveau Testament*, 1668, 2 vol. in-8°, ont eu de la renommée parmi les contemporains. Son meilleur ouvrage, suivant Nicéron, est *La Morale chrétienne*, 1705, 3 vol. in-12, livre écrit avec méthode, netteté, et une précision bien rare sous sa plume, opposé aux principes relâchés des casuistes, dont il voulait combattre l'influence sur son clergé. Outre le poëme de *Saint Paul*, il avait fait ceux de l'*Assomption*, de la *Madeleine*, de *Saint Eustache*, et celui des *Fastes de l'Église*, qui contient plus de 15,000 vers; tout ce qu'on peut y trouver à louer, sauf de bien rares exceptions, c'est son intention d'épurer la poésie et de la ramener à un but plus élevé; mais il faut convenir qu'il est froid, uniforme, monotone, d'une symétrie poussée jusqu'à la sécheresse didactique dans ses plans, et qu'il ne sait ni entraîner ni même intéresser le lecteur.

V. Fournel.

Pellisson, *Hist. de l'Acad. Fr.*, t. I. — Nicéron, *Mém.*, t. XVIII et XX. — Moréri, *Dict.* — Dupin, *Biblioth.* — Lelong, *Id.* — *Vie de Godeau*; dans la réimpression de ses *Éloges des Évêques*, en 1802. — M. Doublet de Boisthibault, *La France* (Eure-et-Loir). — D. Liron, *Bibl. gén. des Auteurs de la France.* — Doyen, *Hist. de Chartres*, t. II, p. 414. — M. Roullier, *Notes communiquées.*

GODEAU (*Michel*), écrivain et traducteur fran-

çais, né vers 1656, mort le 25 mars 1736, à Corbeil, professait la rhétorique au collége des Grassins en 1684, et fut recteur de l'université en 1714. Il fut aussi curé de Saint-Côme, et exilé à Corbeil en 1736, comme appelant de la bulle *Unigenitus*. On cite de lui : *Abrégé des Maximes de la Vie spirituelle, recueilli des sentiments des pères, et traduit du latin de dom Barthélemy des Martyrs*; Paris, 1699, in-12 : Pellisson attribue cette traduction à Antoine Godeau, mais Moréri nous apprend qu'il n'y a que l'éloge de dom Barthélemy des martyrs qui soit de ce prélat; — *De l'Amour de Dieu*, traité de saint Bonaventure, traduit; Paris, 1712, in-12; — *Perillustris viri Nicolai Boileau Despréaux Opera e gallicis numeris in latinos translata*; Paris, 1737, in-12 : les pièces de vers de Boileau traduites en latin dans ce recueil sont le *Discours au roi*, les douze *satires*, les douze *épîtres*, les quatre chants de l'*Art poétique;* il avait aussi, dit-on, traduit *Le Lutrin;* mais il ne l'a pas imprimé. Selon Denyse, signataire de l'approbation, Boileau se serait reconnu dans cette version, et aurait même trouvé que l'expression latine rendait quelquefois mieux sa pensée; selon Desessarts, auteur des *Siècles littéraires de la France*, « le Virgile de Scarron approcherait plus de l'*Énéide* que cette traduction ridicule de son original... » Le même ouvrage contient la traduction latine de deux pièces de vers français de l'abbé de Villiers, et en tête un petit poëme de l'abbé de Lavarde intitulé : *Umbra Godelli ad suum librum;* — *Traduction en vers saphiques de l'ode de M. Roi sur l'étude*, imprimée avec le texte dans les *Mémoires historiques et critiques* du mois de septembre, 1722. L. LOUVET.

Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

GODEBERT ou **GUNDEPERT**, roi des Lombards, mort en 662. A la mort de son père, Anibert, laquelle eut lieu en 661, Godebert partagea le royaume avec son frère Pertharite; il fixa sa résidence à Pavie; celle de Pertharite était à Milan. C'était la première fois qu'un partage avait lieu dans la monarchie lombarde. Des discussions s'élevèrent bientôt entre les deux rois. Les ducs les plus puissants, entre autres Grimoald, se déclarèrent pour Godebert. Mais Grimoald s'étant aperçu du mécontentement du peuple, songea à s'emparer de la couronne. Il se rendit à Pavie avec une armée formidable, sans rien laisser transpirer de ses desseins. Godebert le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié; il s'avança pour embrasser le duc, qui tira l'épée et tua le roi. E. G.

Peregrinus, *Hist. Princip. Longob.*; Naples, 1749.

* **GODEBERTE** (Sainte), née à Boves, près Amiens, vers 640, morte vers 700. Elle fut consacrée par saint Éloi, évêque de Noyon, et en présence de Clotaire III (de 655 à 659). « Elle établit, rapportent les hagiographes, une communauté de douze filles dans la ville de Noyon, et les conduisit dans les voies étroites de l'Évangile, par les vertus dont elle leur donna l'exemple, sans jamais se relâcher. Elle jeûnait quelquefois trois jours de suite sans rien prendre, et gardait une retraite absolue, qu'elle quittait cependant quand le besoin de ses semblables l'ordonnait. » C'est ainsi que « dans un grand incendie, elle se fit porter toute malade devant les flammes, et les arrêta par la vertu de sa foi »; une autre fois « elle fit cesser une peste violente qui affligeait Noyon, en engageant les citoyens à recourir à la pénitence ». Tant de marques d'une prédilection divine lui méritèrent la canonisation. Ses reliques, longtemps conservées dans la cathédrale de Noyon, sont égarées aujourd'hui; mais sa mémoire est encore honorée le 11 avril. E. DE L—E.

Les Bollandistes. — Baillet, *Vies des Saints*, t. I. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*.

* **GODEBSKI** (*Cyprien*), guerrier, savant et poëte polonais, né en Wolhynie, en 1765, tué à Raszyn, le 19 avril 1809. Il suivit d'abord la carrière du barreau, mais il y renonça bientôt pour cultiver les lettres. En 1794, sous la dictature de Kosciuszko, il se rendit en Gallicie pour y soulever les habitants, revint bientôt en Podolie et en Wolhynie, dans le même but, lorsque la perte de la bataille de Maciérowicé, où Kosiuszko fut fait prisonnier, le 10 octobre 1794, amena le partage complet de la Pologne entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Pendant que les Polonais émigrés travaillaient au rétablissement de leur nationalité, Godebski entretenait de son côté une correspondance suivie avec l'ambassadeur de France à Constantinople; cette correspondance fut interceptée par les Russes. Godebski s'enfuit, et arriva à Dresde. A peine rétabli d'une grave maladie, il s'empressa de rejoindre ses compatriotes en Italie, où se formaient les légions polonaises de Dombrowski. Godebski arriva presqu'en même temps à Rome que le général Rymkiewicz, qui y venait de Constantinople, et dont il devint l'aide de camp. Rymkiewicz ayant été nommé chef de la seconde légion polonaise, passa de Rome à Mantoue. Godebski le suivit. Pour occuper les loisirs de ses compagnons, il fonda et rédigea un journal périodique intitulé *La Décade légionnaire*, concernant l'art militaire et la Pologne. A l'ouverture de la campagne de 1799 contre les Autrichiens, il assista à la bataille de Legnago, où son cousin germain, Vincent Godebski, fut tué. Au siége de Vérone, il fut grièvement blessé. Transporté dans l'hôpital de Mantoue, il y resta jusqu'à la reddition de cette forteresse aux Autrichiens. Rendu à Paris, il ne tarda pas à entrer, comme capitaine, dans la *Légion polonaise du Danube*, commandée par Kniaziewicz. Il se distingua plus tard aux combats d'Offenbach, d'Hochstædt, de Philipsbourg; à la bataille de Hohenlinden, au

passage de l'Inn, jusqu'à la conclusion de l'armistice de Steyer. Après le traité de Lunéville, il passa avec son bataillon en Toscane, où les légions polonaises, réunies un instant, furent dispersées par ordre du premier consul Bonaparte, en 1803. Il se livra à la culture des lettres, et fut un des membres les plus actifs de l'*Institut polonais*. En 1806, Godebski reçut le commandement du 8e régiment d'infanterie du grand-duché de Varsovie, et commanda l'année suivante la forteresse de Modlin. Il fut tué en 1809, à la bataille de Raszin, livrée contre les Autrichiens. Outre plusieurs *fables*, *satires*, *odes* et autres pièces de circonstance, originales ou traduites de La Harpe, de Delille, de Moussine-Pouschkine, Godebski rédigea, conjointement avec Kossecki, de 1803 à 1806, un recueil périodique intitulé *Récréations agréables et utiles*. En 1811, son fils Xavier publia une partie des œuvres de son père, en deux volumes in-8°, à Varsovie. Léonard CHODZKO.

Éloge de Cyprien Godebski, par Joseph-Calasante Szaniawski, prononcé à la Société des Amis des Sciences à Varsovie, en 1809. — *Le Cimetière de Powonzki, près Varsovie*, par Casimir-Wladislas Woycicki, avec les lithographies de Fajans; Warsovie, in-4°, 1855.

*GODEBSKI (*Xavier*), fils du précédent, savant et poëte polonais, né à Frankenthal, sur le Rhin, en 1801, pendant que son père était commandant de cette place. Il fit ses études au corps des cadets de Kalisz, et fut plus tard attaché au ministère des finances. Il se distingua pendant la révolution polonaise de 1830. En 1832 il vint en France comme émigré, et se consacra à l'éducation de la jeunesse, à l'*École Polonaise*, établie aux Batignolles, sous les auspices du gouvernement français. Il collabora à plusieurs journaux scientifiques et littéraires, et a publié: *Mémoires de Hans le Silésien*; — *Biographie de Louis Plater*; — *La Légende de Kosciuszko et Les Martyrs russes* (traduit du Français de Michelet); *Le Testament*; — *La Fille-Kosak*; — *La Sœur*; — *L'Amour et la Vanité*, et autres pièces de théâtre, originales ou traduites. L. CH.

Documents particuliers.

GODECHARLES (*Guillaume*), sculpteur belge, né à Bruxelles, le 30 décembre 1750, mort en février 1835. Élève de Laurent Delvaux, il se rendit en 1770 à Paris, y suivit le cours de l'académie, et de là il vint à Rome. Il parcourut ensuite l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, et retourna à Bruxelles. Nommé successivement sculpteur du prince Charles de Lorraine, du duc Albert de Saxe-Teschen, de Napoléon et du roi des Pays-Bas, il devint en outre membre de l'Institut d'Amsterdam, et professeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. En 1783 Godecharles fit un fronton qui orne maintenant le palais des deux chambres à Bruxelles. Il exécuta pour le château de Laeken un autre fronton, une statue de Minerve, une *Victoire* et plusieurs bas-reliefs. Il fit encore plusieurs morceaux remarquables pour de riches particuliers. Son ciseau vigoureux n'était malheureusement pas toujours assez pur. L. L—T.

Annales du Salon de Gand, 1838.

GODEFRIDUS CORNUBIENSIS. *Voy.* GODEFROI DE CORNOUAILLES.

GODEFROID DE BOUILLON, célèbre chef de la première croisade, naquit, selon l'opinion générale, vers 1058, à Baisy, village du Brabant Wallon, situé près de Genappe, en Belgique (Aubert Le Mire raconte qu'on voyait encore de son temps les ruines du château où fut élevé ce prince), et mourut le 17 juillet 1100. Il dut le jour à Eustache II, comte de Boulogne et de Lens, et à Ide, fille de Godefroid le Barbu, duc de Basse-Lotharingie et de Bouillon. Il descendait par les femmes de Charlemagne, auquel on ne tarda pas à le comparer: *Cui vere plurimus inerat Carolus, tam sanguine quam mente*, dit un contemporain. Les vertus chevaleresques et chrétiennes de Godefroid de Bouillon l'appelèrent à de hautes destinées. En 1076, au moment où le jeune prince atteignait sa seizième année, son oncle maternel, Godefroid le Bossu, qui était alors duc de la basse Lotharingie, et qui l'avait adopté en quelque sorte comme son enfant, mourut de mort violente, à Anvers. L'empereur Henri IV ne voulut pas que le lien de cette adoption fût rompu tout entier: il donna, il est vrai, l'investiture du duché de la Basse-Lotharingie à son propre fils Conrad, mais il conféra le marquisat d'Anvers au jeune Godefroid. Ce fut ainsi que le prince belge fut malheureusement entraîné dans la grave querelle qui s'agitait entre le pape Grégoire VII, et l'empereur au sujet des investitures ecclésiastiques. Il se rendit en Allemagne pour appuyer son suzerain dans cette querelle. A peine l'eut-il rejoint, que ses domaines furent envahis par Albert III, comte de Namur, qui élevait, du chef de sa mère, des prétentions sur le duché de Bouillon. Godefroid revint en toute hâte; l'énergie et l'indomptable courage qu'il déploya pendant deux années de lutte mit désormais son duché à l'abri de toute insulte sérieuse. De retour en Allemagne, Godefroid y trouva Henri IV en présence de son compétiteur, Rodolphe de Souabe, à qui le pape Grégoire avait envoyé la couronne impériale. La veille de la célèbre bataille de Malsen, qui fut livrée le 15 octobre 1080, l'empereur convoqua ses seigneurs, et leur demanda quel était celui d'entre eux qu'ils jugeaient le plus digne de porter la bannière de l'Empire. Ils désignèrent d'une voix unanime Godefroid de Bouillon, dont la renommée avait retenti jusqu'au fond de l'Allemagne. Le prince belge justifia par sa conduite le choix des barons allemands. Il se montra constamment au plus fort de la mêlée, réussit même à atteindre Rodolphe de Souabe de la lance de son drapeau, et lui fit une blessure mortelle.

En 1081, Godefroid suivit en Italie l'armée de l'empereur, qui, après quatre siéges successifs, s'empara de la capitale du monde chrétien, le

21 mars 1084. Plusieurs chroniques racontent que les troupes impériales étaient sur le point de lever de nouveau le siége, quand Godefroid, communiquant son ardeur à Henri IV, fit donner le signal de l'attaque, franchit le premier les murs de la ville, et renversant tout sur son passage, courut ouvrir la porte de Latran aux Impériaux. L'empereur lui donna plus tard en reconnaissance l'investiture du duché de Bouillon, dont Conrad fut dépouillé lorsqu'il se révolta en 1093 contre l'empereur, son père. Étant tombé gravement malade à la suite de cet événement, Godefroid fit vœu, pour expier le tort d'avoir embrassé un parti que la plupart des chrétiens regardaient comme sacrilége, d'aller défendre les chrétiens en Orient et délivrer le tombeau du Christ. Rentré dans ses domaines, il y passa plusieurs années, nourrissant dans son âme l'ardent désir d'aller aux saints lieux, dit Albert d'Aix, et ne faisant que des œuvres de piété et de justice. En 1088 il s'associa aux princes qui, à l'exemple du pieux évêque de Liége, Henri de Verdun, conçurent l'idée d'introduire dans leurs États les *trêves de Dieu* ou *tribunal de paix*, dans le but de substituer l'autorité souveraine de la loi à l'exercice barbare des vengeances personnelles. Après que le pape Urbain II, dans le concile de Clermont, eut appelé toute la chrétienté aux armes, il fut un des premiers à s'enrôler, avec ses deux frères, Baudouin et Eustache de Boulogne, sous les drapeaux de la croix. Dans le but de réunir les ressources nécessaires pour ce long voyage, il permit, dit Robert Gaguin, aux habitants de Metz de racheter leur ville, dont il était suzerain, pour une somme de cent mille écus. Il vendit à l'évêque de Verdun ses principautés de Stenay et de Mouzon, ainsi que ses droits sur le comté que son oncle Godefroid le Bossu lui avait transmis. Enfin, il aliéna son duché de Bouillon à l'évêque de Liége, pour la somme de 300 marcs d'argent et 4 marcs d'or. Avant de partir, il s'occupa de plusieurs fondations pieuses. Il donna aux chanoines du chapitre de Saint-Servais à Maestricht, à charge de prier Dieu pour son âme, le château de Ramioul, situé sur la Meuse, entre Huy et Liége, et fonda, à l'église Saint-Michel d'Anvers, un certain nombre de prébendes, qu'il conféra à autant de chanoines, chargés d'appeler sur l'expédition de Terre Sainte la protection de l'archange, leur patron et le patron des chevaliers (1). L'enthousiasme pour la guerre sainte avait enflammé toutes les classes de la société. Les nobles, les laboureurs, les artisans, les femmes mêmes, parcouraient les campagnes, une croix rouge sur l'épaule. Les barons, ne soupçonnant pas les distances, se mettaient en marche avec leurs chiens de chasse, leurs faucons et leurs serviteurs. Le peuple, impatienté du retard causé par les préparatifs des seigneurs, partit en forme d'armée des bords de la Meuse, sous la conduite d'un moine exalté, Pierre l'Ermite, le promoteur de la croisade, et d'un chevalier normand, Gauthier Sans Avoir. Divisée en deux bandes, cette troupe indisciplinée commit des excès, et fut fort maltraitée par les Hongrois et les Bulgares. Des cent mille hommes qui avaient passé le Rhin, le quart à peine arriva à Constantinople, où l'empereur Alexis Comnène, pour en être débarrassé, leur fournit des vivres et des vaisseaux. D'autres revers les attendaient au delà du Bosphore, où l'armée de Gauthier Sans Avoir fut anéantie par les Turcs. Deux autres corps non moins indisciplinés, le premier sous la conduite d'un Allemand nommé Godschalk, le second, sous le commandement d'un chef du nom de Volkmar, eurent le même sort : les Bulgares les exterminèrent. La grande armée des princes et des chevaliers s'était donné rendez-vous dans la capitale de l'empire grec; ils y arrivèrent, les Flamands par l'Allemagne et la Hongrie; les Français et les Provençaux en traversant les Alpes, l'Illyrie, la Dalmatie, la Macédoine et la Thrace; les Italiens arrivèrent à Constantinople par mer. L'empereur Alexis, dont la perfidie avait vainement mis toutes sortes d'entraves à la marche des croisés, parvint à décider les barons chrétiens à lui prêter serment de fidélité, et entra ainsi avec eux dans des relations féodales. En revanche, il leur fournit des moyens de transport et des vivres. Sur la demande d'Alexis, les croisés attaquèrent d'abord la ville de Nicée, espèce de poste avancé d'où les Turcs attendaient l'occasion d'attaquer Constantinople et de se précipiter sur l'Europe. Le sultan d'Iconium, venu au secours de la place, fut vaincu; le siége était poussé avec vigueur, lorsque l'astucieuse politique d'Alexis vint dérober cette conquête aux armes des croisés. Les habitants, gagnés par l'argent des Grecs, se rendirent à ceux-ci, au grand mécontentement des princes chrétiens. Ceux-ci se remirent en marche à travers l'Asie Mineure, combattant sans cesse les Turcs. Le sultan d'Iconium perdit une seconde bataille près de Dorylée; mais l'armée d'occident essuya de grandes pertes par suite de maladies et de manque de vivres. La division se glissa également parmi les chrétiens. A la suite d'une dispute entre Tancrède et le frère de Godefroid de Bouillon, Baudouin, ce dernier quitta les princes suivi de ses vassaux, et s'empara de la principauté d'Édesse. La grande armée, réduite de moitié lorsqu'elle mit le siége devant Antioche, perdit encore les deux tiers de ses hommes par la famine et les maladies. La ville fut prise après quatre mois de siége, grâce à des intelligences que Bohémond de Tarente avait su y entretenir. Ce prince obtint la souveraineté héréditaire de cette ville. Les croisés continuèrent leur marche vers la Palestine, sous le commandement de Godefroid de Bouillon, qui, par sa sagesse et sa piété,

(1) On voit encore dans la cathédrale d'Anvers un vitrail du dix-septième siècle qui représente Godefroid de Bouillon introduisant les chanoines dans l'église.

avait su gagner un grand ascendant sur les troupes. Ils arrivèrent le 7 juin 1099, après des combats continuels, devant Jérusalem. Au pied des murailles de la ville sainte, la redoutable armée européenne se trouva réduite à un effectif de 20,000 hommes de pied et de 1,500 chevaux. La ville, au contraire, était défendue par 40,000 soldats et approvisionnée pour longtemps. Mais le saint enthousiasme des croisés décupla leurs forces : l'assaut fut livré, et Jérusalem emportée au cri de : *Dieu le veut*. Par une singulière coïncidence, dit un témoin oculaire, ce fut le 15 juillet 1099, un vendredi, à trois heures du soir, c'est-à-dire au jour et à l'heure où le Sauveur expira sur la croix.

Godefroid était monté un des premiers sur la brèche. Les chefs de l'expédition résolurent de rétablir le royaume de Jérusalem et d'y placer un chef qui pût maintenir une conquête achetée au prix de tant de sang. Toutes les voix se portèrent sur Godefroid. Le duc refusa les marques de la royauté; il ne voulut pas, dit la préface des Assises, *porter corosne d'or là où le roy des roys porta corosne d'épines*. Il se contenta du titre modeste de baron et d'avoué du Saint-Sépulcre. Le royaume de Jérusalem était destiné à n'avoir qu'une existence précaire de quatre-vingt-huit années. Pendant sa vie, trop courte, Godefroid sut pourtant le mettre à l'abri des attaques des souverains voisins. Il mourut à l'âge de quarante-deux ans, empoisonné, paraît-il, par des fruits que lui offrit l'émir de Césarée. Sur le tombeau que la reconnaissance des croisés érigea à l'illustre chef de la première croisade, on grava l''inscription suivante :

> Hic jacet inclytus dux Godefroidus de
> Bulion, qui totam istam terram ac-
> quisivit cultui christiano, cujus anima
> Regnet cum Christo. Amen.

C'est-à-dire : *Ici repose l'illustre duc Godefroid de Bouillon, qui conquit toute cette contrée à la religion chrétienne; que son âme règne avec Jésus-Christ. Ainsi-soit-il.* Ce mausolée fut détruit en 1808 (1); mais l'épée de Godefroid se conserve encore dans l'église du Saint-Sépulcre, où les religieux de Saint-François la montrent à la respectueuse admiration des fidèles; et c'est avec cette épée que sont admis les chevaliers du Saint-Sépulcre (2). Godefroid donna à ses nouveaux États un code de lois sages, connues sous le nom d'*Assises de Jérusalem* (3). On lui attribue la première rédaction de ce code. Jean, comte de Jaffa et d'Ascalon, en fit une vers 1250; la compilation fut achevée en 1369, par les soins de Jean de Lusignan. Ce curieux monument législatif fut imprimé en italien, Venise, 1535, et en français, Bourges, 1690. On a encore de Godefroid plusieurs lettres en latin, ainsi que quelques chartes recueillies par Aubert Le Mire, dom Martène et dom Calmet. M. de Reiffenberg en a donné une inédite, dans le *Messager des Sciences*, publié à Gand. On raconte de Godefroid de Bouillon des exploits fabuleux; il réunissait la bravoure et la force d'un héros aux vertus d'un cénobite. « Animé d'une dévotion sincère, dit M. Michaud, et ne voyant la gloire que dans le triomphe de la justice; toujours prêt à se dévouer pour la cause du malheur et de l'innocence, les princes le gardaient comme leur modèle, les soldats comme leur père, les peuples comme leur appui. » Sa mort remplit Jérusalem de consternation et de deuil; et lorsqu'au moment où son corps fut enseveli, au pied du Calvaire, le héraut d'armes du royaume s'écria : « Le roi Godefroid est mort », les Sarrasins eux-mêmes, dit le chroniqueur Albert d'Aix, mêlèrent leurs larmes à celles des chrétiens. Godefroid de Bouillon était à la fois l'Agamemnon et l'Achille de l'Iliade chrétienne. C'est le portrait que le Tasse, d'accord avec l'histoire, nous laisse de lui, dans sa magnifique épopée :

> *Veramentè è costui nato all' impero,*
> *Si del regnar, del commandar sa l'arti :*
> *E non minor che duce è cavaliero...*

La Belgique, qui s'honore de lui avoir donné le jour, a fait élever à sa gloire, en 1848, sur la place Royale de Bruxelles, une statue équestre en bronze, œuvre remarquable du sculpteur belge Simonis (1).

François DRIESEN (de Tongres).

(1) M. Cassas, dans son voyage en Syrie, en avait pris le dessin, qui n'a point paru dans la suite de son ouvrage, que nous devions achever. Un incendie a malheureusement détruit les planches gravées et inédites de ce bel ouvrage; ce qui a rendu son achèvement impossible. A.F.-D.

(2) « Pour quelque argent, dit l'auteur (M. A. F.-D.) d'un *Voyage dans le Levant en* 1816 *et* 1817, p. 259, j'aurais pu me faire armer chevalier du Saint-Sépulcre; mais les serments qu'il faut prononcer ne conviennent plus à nos mœurs : je me contentai donc de manier la longue épée de Godefroid de Bouillon et de chausser un de ses éperons de fer, qui ne sont remarquables que par leur simplicité et les souvenirs qu'ils rappellent. »

(3) Ce code a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles on remarque celle de Kausler, 1839, 2 vol. in-4°, celle de M. Foucher, Paris 1839, et celle de M. Beugnot, 1841.

(1) Voici la lignée des Godefroid rois de Jérusalem :

GODEFROID II, mort en 1160. Il fut un grand guerrier, et succéda à son frère Godefroid Ier (roi de Jérusalem) dans la baronnie de Joinville, en 1126.

GODEFROID III, son fils, lui succéda, et alla en Terre Sainte avec le roi de France Louis VII, dit *le Piteux*. Il se distingua par sa bravoure, et fut nommé sénéchal de Champagne, comme le prouve un acte de Thibaud IV, son seigneur, daté de juillet 1199; un autre acte, daté de 1236, confirme ce titre à Simon, son fils, qui fut le père de Joinville.

GODEFROID IV, surnommé *Troullard*, fils du précédent et frère de Simon, mort en Palestine, en 1204, se distingua par ses exploits en Terre Sainte, qui lui méritèrent l'amitié de Richard, roi d'Angleterre. Ce roi, pour lui donner une preuve manifeste de son estime, lui accorda d'ajouter à son écusson les armes d'Angleterre. Joinville dit dans ses Mémoires qu'il les rapporta d'Angleterre et les plaça dans l'église de Saint-Laurent attenant à son château de Joinville. Le nom de *Troullard* lui vient du nom d'un pirate génois, qu'il tua avec une *trouble*, instrument de pêche, qu'il tenait à la main lorsqu'il s'élança sur ce pirate, qui voulait incendier les barques des croisés.

(*Notice sur Joinville*, par M. A.-F. Didot, en tête de l'édition des *Mémoires de Joinville*, 1857.)

Guill. de Tyr, *Bell. sacr.*, lib. I et II. — Guibert, *Gesta Dei per Francos*. — Baronius, *Ann.*, t. XI et XII. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*; Berlin, 1839, 9 vol. in-8°. — Michaud et Reinaud, *Bibliothèque des Croisades*; Paris, 1829, 4 vol. in-8°. — Michaud, *Histoire des Croisades*; 8 vol. in-8°. — A. van Hasselt, *Les Belges aux Croisades*; Bruxelles, 1846. — Collin de Plancy, *Godefroid de Bouillon*; Bruxelles, 1842.

GODEFROID DE VITERBE ou DE WITTENBERG, dont le vrai nom est *Gottfried Tineosus*, historien et généalogiste allemand ou italien, du douzième siècle, mort en 1191. Il était prêtre et chapelain de l'empereur Conrad III, secrétaire et aumônier des deux empereurs Frédéric Ier et Henri VI. Il devint, en 1184, évêque de Viterbe. Habile dans le latin, le grec, l'hébreu et le chaldéen, il a laissé comme ouvrage principal un *Chronicon universale* ou *Memoriæ Sæculorum*, qui va du commencement du monde jusqu'à [illegible] 1186. Cet ouvrage, écrit moitié en prose, m[illegible]é en vers, a été intitulé fastueusement *Panthéon* par l'auteur, d'autres disent par les copistes. La première édition en a été donnée par Jo. Herold, à Bâle, en 1569, in-fol. Une autre édition a été publiée à Ratisbonne en 1726; Pistorius l'a jointe à son second volume des *Scriptorum Historiæ Germanicæ*, et Muratori en a inséré les cinq dernières parties, qui ont rapport à l'histoire italienne, dans son *Thesaur. Script. Ital.* Godefroid a laissé un manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque de Vienne, sous le titre de *Speculum Regum, seu de genealogia omnium regum et imperatorum, a diluvii tempore ad Henricum VI.* W. R.

Vossius, *De Historicis Latinis*. — Lambecius, *Hist. Bibliothecæ Vindobonensis*. — Fabricius, *Bibl. Latina medii ævi*. — Ughelli, *Italia sacra*. — Jöcher, *Allgem. Gel.-Lex.*

GODEFROY (*Pierre*), jurisconsulte français, mort le 19 décembre 1573. Il remplit les fonctions de procureur du roi pour la foi au tribunal de l'inquisition de Carcassonne, et fut nommé, en 1557, premier consul de la ville basse de Carcassonne. On a de lui : *Petri Gothefredi Carcassonensis Dialogus de Amoribus, tribus libris distinctus*; Lyon, 1552, in-18; ce livre a été souvent réimprimé : à Anvers, 1554, in-16; à Leyde, 1564, petit in-8°; à Leyde, 1546, sous le titre : *Petri Godefredi Carcassonensis De Amoribus libri tres*; in-16; — *Pet. Godefredi, Carcasson. jurisconsulti, procuratoris regii in fide, annotamenta in tractatus primi libri Justiniani Codicis, de hæreticis, ne s. baptisma iteretur de apostatis, nemini licere signum*, etc.; Paris, 1555, in-8°. Cet ouvrage n'est peut-être qu'une nouvelle édition du livre publié par le même auteur à Lyon en 1552, sous le titre de *Notamenta in proœmiolo Codicis*, etc., in-f.; — *Proverbiorum Liber*; Paris, 1553, in-8° de 176 pages; recueil de 200 proverbes et maximes qui ont été souvent recueillis à la suite des adages d'Érasme. GUYOT DE FÈRE.

Ann. de l'Aude, 1851.

GODEFROY, noble famille de robe, remontant à Simon, seigneur de Sapignies, près Noyon, en 1320, et alliée aux de Thou, de Harlay, de Cheverny. Les principaux membres sont :

I. **GODEFROY** (*Denis Ier*, surnommé *l'ancien*), célèbre jurisconsulte français, né à Paris, le 17 octobre 1549, mort le 7 septembre 1621, à Strasbourg. Fils de Léon Godefroy, seigneur de Guignecourt, il commença ses études de droit à l'université de Louvain; il y suivit les leçons de Jean Ramus, dont l'exposition claire et méthodique était alors des plus renommées. Godefroy continua ses études d'abord à Cologne, puis à Heidelberg. C'est probablement dans cette dernière ville qu'il embrassa la réforme. De retour en France, il épousa, en 1573, Denise de Saint-Yon, d'une famille noble de Paris. En 1579 il se fit recevoir docteur en droit à Orléans. Les troubles de cette époque lui firent quitter sa patrie; en 1580 il se retira à Genève. Cinq années après il y fut nommé professeur de droit, en remplacement de Pacius. En 1589 il abandonna un instant ses occupations paisibles; il fut nommé bailli du pays de Gex, au pied du Jura, et il reçut en même temps le titre de conseiller surnuméraire au parlement de Paris. Mais peu de temps après les troupes du duc de Savoie firent invasion dans le pays confié à l'administration de Godefroy; elles pillèrent sa maison, et brûlèrent sa précieuse bibliothèque. Il se réfugia à Bâle, où, sur la recommandation de Glaser, les magistrats de Strasbourg lui confièrent une chaire de Pandectes et d'histoire en mai 1591. A peine y était-il installé, qu'on fit des démarches auprès de lui, afin qu'il acceptât la chaire de droit devenue vacante à l'université d'Altorf par la mort du célèbre Donneau. Mais les Strasbourgeois augmentèrent le traitement de Godefroy, et il resta auprès d'eux. En 1600 cependant il céda aux instances de l'électeur palatin, Frédéric IV, et il se rendit à l'université d'Heidelberg, pour y professer le droit romain, mais après dix-huit mois il retourna à Strasbourg, ayant eu à se plaindre de plusieurs tracasseries suscitées par la jalousie de quelques professeurs d'Heidelberg. Henri IV l'engagea en 1604 à venir occuper à Bourges la chaire de droit romain, restée vacante depuis la mort de Cujas. Godefroy refusa, mais il se rendit l'année d'après à l'invitation du prince palatin, et il retourna à Heidelberg, où il fut mis à la tête de la faculté de droit; il reçut en même temps le titre de conseiller du prince. Sa nouvelle position lui plut tellement, qu'il résista depuis aux invitations les plus pressantes qu'on lui adressait pour l'engager à rentrer en France. L'université de Valence lui fit offrir jusqu'à 1,200 couronnes de traitement annuel. En 1618 Godefroy fit un court séjour à Paris; il y vint comme envoyé de l'électeur palatin Frédéric V auprès de Louis XIII. Ce roi fit présent à Godefroy de son portrait et d'une médaille en or. Peu de temps après commença la guerre de Trente Ans. Après la bataille de Prague, le prince palatin dut fuir de ses États, qui furent envahis

par l'armée de Tilly. Godefroy quitta Heidelberg à la hâte, et arriva à Strasbourg au commencement de septembre 1621. Il ne fit plus depuis lors que languir; l'année suivante le chagrin, l'âge et les infirmités amenèrent sa mort.

Godefroy avait une mémoire prodigieuse; dans sa vieillesse encore, il pouvait citer par cœur jusqu'à plus de cinquantes passages de suite du *Corpus Juris*. Ses travaux n'ont pas la haute portée de ceux de Cujas et de Donneau; mais ils furent peut-être d'une utilité plus immédiate, plus pratique. Godefroy a été un vulgarisateur habile. La publication de son *Corpus Juris* a fait époque; le texte donné par lui fut suivi pendant plus d'un siècle comme une autorité dans le barreau et dans l'enseignement. Les notes ajoutées par Godefroy sont empruntées pour la plupart aux travaux des glossateurs et des grands jurisconsultes du seizième siècle. On comprend facilement que de nombreuses défectuosités ont dû se glisser dans ce travail immense; on en trouve un relevé complet dans la *Narratio de Henrico Brencmanno*, par Chr. Gebauer. Pour n'en citer qu'un exemple, lorsque Godefroy rencontre un texte qui semble être en désaccord avec un autre, au lieu d'expliquer la contradiction apparente, il se contente presque toujours de mettre en note le mot *immo* (non). Struvius a essayé de concilier les passages du *Corpus* qui forment ainsi antinomie, et il a donné à son ouvrage le nom de *Immo Gothofredi*. La réputation dont jouit en France par tradition le *Corpus* de Godefroy est donc exagérée. En aucun cas on ne saurait admettre, avec d'Aguesseau, que Godefroy fut un des plus grands critiques du dix-septième siècle. Au contraire, dans la préface de son édition de Cicéron, Godefroy exprime son peu d'estime pour les collectionneurs de leçons, qui pèsent les syllabes et les lettres, au lieu d'expliquer ce qui intéresse le sage, comme par exemple l'histoire ou la philosophie pratique. Mais les « peseurs de syllabes » eurent leur revanche, lorsque Godefroy publia ses corrections au texte de Sénèque, qu'il basait non sur les manuscrits, mais uniquement sur des conjectures. Gruter releva avec force injures les bévues auxquelles Godefroy s'était laissé entraîner. Quoi qu'il en soit, le rang qu'on doit assigner à Godefroy parmi les jurisconsultes de son temps n'en reste pas moins le premier parmi ceux de second ordre. Comme tous les grands esprits de son époque, il eut toujours un goût marqué pour l'antiquité, ainsi que le constatent ses éditions de Cicéron et des grammairiens latins. Ses principaux ouvrages sont : *De Ratione ordinis in Pandectis, Codice et Institutionibus servati*; Genève, 1580, in-8°; — *Notæ in quatuor libros Institutionum;* Genève, 1583, in-8°; — *Corpus Juris civilis, cum notis;* Genève, 1583, in-4°. Cette première édition est très-rare; celle de Lyon, de la même année, se rencontre plus souvent. Il en existe encore plus de vingt autres éditions, les unes in-4°, les autres in-folio. Le papier en est souvent détestable; les plus estimées sont celle de Paris, en 1628; celle de Francfort, en 1663; celle des Elzevirs, donnée en 1663 à Amsterdam avec des corrections de Simon van Leuwen, 2 vol. in-fol.; celle d'Anvers, en 1726, 2 vol. in-fol.; et enfin celle de Leipzig, en 1740, 2 vol. in-fol. A la bibliothèque de Wolfenbüttel existe un exemplaire de cet ouvrage avec de nombreuses additions manuscrites, de la main de Godefroy lui-même; — *Auctores Latinæ Linguæ;* Genève, 1685, in-4°; c'est un recueil des grammairiens latins depuis Varron jusqu'à Isidore de Séville; — *Theophili Antecessoris Institutiones, græce et latine;* Genève, 1587, in-4°, et en 1620; — *Harmenopuli Promptuarium Juris, græce et latine;* Genève, 1587, in-4°; — *Ciceronis Opera omnia, cum notis;* Lyon, 1588 : il en existe plusieurs autres éditions; la meilleure est celle qui fut donnée à Genève en 1616, in-fol., avec des additions de Lambin. Quoique peu estimées aujourd'hui, ces éditions sont assez commodes, à cause de la table des matières, faite avec beaucoup de soin; — *In Senecæ philosophi Opera Conjecturarum et variarum Lectionum Libri V;* Bâle, 1590, in-8°; — *Antiquæ historiæ ex XXVII auctoribus contextæ;* Bâle, 1590, in-8° : cet abrégé chronologique commence à la fondation de Rome, et va jusqu'au treizième siècle; — *Praxis civilis, ex antiquis et recentioribus auctoribus, ad Pandectarum ordinem redacta;* Francfort, 1591, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage est inachevé; il ne va pas plus loin que le titre XVII du livre II des Pandectes; — *Consuetudines Civitatum et Provinciarum Galliæ, Bituricensis, Aurelianensis, Turonensis, commentariis illustratæ;* Francfort, 1598 et 1612, in-fol. : comme dans beaucoup de ses ouvrages, Godefroy n'a fait dans celui-ci que mettre en ordre et corriger les travaux d'autres savants; — *Statuta regni Galliæ, juxta Francorum, Burgundionum, Gothorum et Anglorum Consuetudines;* Francfort, 1611, in-fol.; — *De Tutelis electoralibus testamentariis;* Heidelberg, 1611, in-4°. Cet ouvrage fut écrit à l'instance du pfalzgrave Jean de Deux-Ponts, nommé par le testament de l'électeur palatin Frédéric IV tuteur du fils de ce dernier. Le pfalzgrave Philippe contestait la validité de cette nomination, et réclamait pour lui-même, comme plus proche parent, la tutelle du jeune électeur. Plusieurs écrits rédigés sur un ton injurieux, de mode alors dans la polémique, furent publiés contre l'opinion soutenue par Godefroy; il répondit en ménageant aussi fort peu ses termes. Après de longues discussions, l'avis de Godefroy fut sanctionné par les princes de l'Empire. On a encore de Godefroy près de quarante dissertations et ouvrages de peu d'importance; le relevé s'en trouve dans l'*Histoire littéraire de Genève*, de Senebier, t. II, et dans le t. VI

des *Beitræge zur juristischen Biographie* de Jugler; — plusieurs lettres inédites de Godefroy se trouvent à la Bibliothèque impériale de Paris (Coll. Dupuy, t. 675) et au British Museum (Mss. Landsdown, n° 364 et 367).

Ernest GRÉGOIRE.

Bernegger, *Elogium funebre Gothofredi*, réimprimé dans les *Opuscules* de Loisel. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'hist. des Hommes illustres*, t. XVII. — Jugler, *Beitræge zur juristischen Biographie*, t. VI. — Haag, *La France protestante*, t. II.

II. **GODEFROY** (*Théodore*), historien et jurisconsulte français, fils du précédent, né le 17 juillet 1580, à Genève (Suisse), où ses parents s'étaient retirés, mort le 5 octobre 1649, à Munster. Il commença ses études à Genève, et les continua à Strasbourg. Dès qu'il les eut achevées, il vint à Paris, en 1602, et abjura le calvinisme. Il se fit recevoir avocat au parlement, mais ne fréquenta guère le barreau. Il se livra surtout à l'étude de l'histoire, et dès 1617 il fut nommé historiographe de France. Pourvu en 1634 d'un office au conseil souverain de Nancy, il fut la même année commis pour faire l'inventaire des titres de Lorraine. Il fut ensuite envoyé à Cologne en 1636, puis en 1643 à Munster comme adjoint aux plénipotentiaires chargés de traiter de la paix. La même année le roi lui confia le titre de membre de ses conseils d'État et privé. Après la conclusion de la paix, il resta pour le service du roi à Munster, jusqu'à la fin de sa vie.

Théodore Godefroy a fait imprimer : *Généalogie des Rois de Portugal, issus en ligne directe masculine de la maison de France;* Paris, 1610, in-4°; 2e édition, 1612; 3e éd., 1614; 4e éd., 1616; 5e éd., 1624; — *Mémoire concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne;* Paris, 1613, in-4°; 2e édition, 1618, in-4°; — *Entrevue de Charles IV, empereur, de son fils Wenceslas, roi des Romains, et de Charles V, roi de France, à Paris l'an* 1378; *plus l'entrevue de Louis XII, roi de France, et de Ferdinand, roi d'Aragon, à Savonne, en* 1507, *avec des Mémoires concernant la dignité des rois de France;* Paris, 1614, in-4°; — *Histoire de Charles VI*, de Juvénal des Ursins, avec des notes et preuves; Paris, 1614, in-4°; — *Histoire de Louis XII*, de Claude de Seyssel, avec des notes et preuves; Paris, 1615; — *Histoire du chevalier Bayard;* Paris, 1616; — *Histoire de Charles VI*, par Guillaume de Jaligny, avec des notes et preuves; Paris, 1617; 2e édition, 1619; — *Le Cérémonial de France;* Paris, 1619, in-4°. Il travailla toute sa vie à cet ouvrage, pour lequel il éprouva beaucoup de contradictions, et dont les matériaux formaient 49 volumes ou cartons; — *Histoire du roi Louis XII*, par Jean d'Auton, avec des notes et des preuves; Paris, 1620, in-4°; — *Histoire de Jean Le Maingre, dit Boucicaut, maréchal de France;* Paris, 1620; — *Histoire de Louis XII*, par Jean de Saint-Gelais, avec des notes et des preuves; Paris, 1622; — *Histoire d'Artus III, duc de Bretagne, connétable de France;* Paris, 1622; — *De la véritable Origine de la Maison d'Autriche;* Paris, 1624, in-4° : l'auteur y démontre que cette maison descend, non de Mérovée, comme on le prétendait alors, mais de Werner, comte de Habsbourg; il en avait trouvé les preuves dans les archives de l'abbaye d'Engelbert en Suisse; — *Généalogie des Ducs de Lorraine fidèlement recueillie de plusieurs histoires et titres authentiques;* Paris, 1624, in-4° : l'auteur y démontre que cette maison ne descend pas de Charlemagne, mais de Gérard d'Alsace; — *L'ordre et les cérémonies du double mariage conclu en* 1615 *entre la France et l'Espagne;* Paris, 1627; — *Généalogie des Comtes et Ducs de Bar, jusqu'à Henri, duc de Lorraine et de Bar en* 1608; Paris, 1627, in-4°. Le chancelier Seguier possédait dans sa bibliothèque des *Mémoires* écrits par Théodore Godefroy pendant son séjour à Munster, relativement aux négociations qui y furent suivies. Dans le recueil des *Opuscules* de Loisel, on trouve de Th. Godefroy la *Vie de Guillaume Marescot*, conseiller d'État. Il avait aussi recueilli *Les Lits de justice, depuis l'an* 1364 *jusqu'en* 1627, 4 vol. in-fol.; et fait une *Table alphabétique des Registres du Parlement depuis l'an* 1378 *jusqu'en* 1627; — *Le Traité touchant les droits du roy très-chrestien sur plusieurs États et seigneuries possédés par plusieurs princes voisins*, qui parut en 1655, in-fol., sous le nom de Dupuy, est de Théodore Godefroy. Ce savant jurisconsulte a laissé en outre un grand nombre de manuscrits, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque historique* du Père Lelong et dans les *Mémoires* du Père Nicéron.

L. L—T.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. III, p. 49. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. - Nicéron, *Mémoires*, t. XVII, p. 56. — Ant. Loisel, *Opuscules*.

III. **GODEFROY** (*Jacques*), jurisconsulte français, frère puîné de Théodore Godefroy, né à Genève, sur la fin de 1587, mort dans la même ville, le 22 juin 1652. Il persévéra dans le calvinisme et resta fidèle à la patrie d'adoption de son père. Il y fut nommé en 1619 professeur de droit. En 1622 J. Godefroy fut élu au conseil des soixante, et en 1629 il fut appelé au petit conseil. Après avoir exercé pendant cinq ans les fonctions de secrétaire d'État, il fut élevé, en 1637, à la charge de syndic, la plus haute magistrature de la république, et à trois reprises différentes, en 1641, 1645 et 1649, il fut de nouveau revêtu de cette dignité. Plusieurs fois Godefroy fut chargé de missions importantes, notamment en France, auprès du gouvernement de Louis XIII, en 1643. Les dernières années de sa vie s'écoulèrent dans l'étude.

Le mérite de Jacques Godefroy comme jurisconsulte est de beaucoup supérieur à celui de son père; il égale presque celui de Cujas. L'édi-

tion qu'il a donnée du Code Théodosien est un monument encore aujourd'hui indispensable à ceux qui veulent approfondir l'organisation civile et politique de l'Empire Romain du troisième au sixième siècle.

« Son travail sur les XII Tables est un chef-d'œuvre, dit M. Godefroy de Ménilglaise. A l'aide de quelques fragments épars et des plus ingénieuses conjectures, à force d'interroger les moindres débris disséminés dans les auteurs anciens, il réussit à rajuster et faire revivre, dans son vieil idiome, l'œuvre même des décemvirs. » On a de Jacques Godefroy : *De Statu Paganorum sub imperatoribus christianis*; Leipzig, 1616, in-4°; — *Fragmenta Duodecim Tabularum, suis nunc primum tabulis restituta, probationibus, notis et indice munita*; Heidelberg, 1616, in-4°; — *M. Tullii Ciceronis Opera, cum notis Lambini et Gothofredi*; 1616, in-fol.; — *Fragmenta Legum Juliæ et Papiæ*; Genève, 1617, in-4°; — *Conjectura de suburbicariis regionibus et ecclesiis, seu de præfecturæ et episcopi urbis Romæ diœcesi*; Francfort, 1618, in-4° : cet ouvrage, attaqué par le P. Sirmond, fut défendu par Saumaise, ce qui le fit attribuer à ce dernier; — *Dissertatiunculæ duæ de tutela et cura*; Genève, 1625, in-4°; — *Notæ in Tertulliani ad nationes libros II ineditos*; Orléans, 1625, in-4°; — *Le Mercure jésuite, ou recueil de pièces concernant les progrès des jésuites, leurs écrits et différends*; Genève, 1626, in-8°; édit. augm., 1631, 2 vol. in-8°; — *Diatriba de Jure Præcedentiæ*; Genève, 1627, in-4°; édit. augm., 1664, in-4°; — *Animadversiones Juris civilis pro vero nonnullarum legum intellectu et genuina earumdem lectione*; Genève, 1628, in-4°; — *Vetus Orbis Descriptio græci scriptoris*; Genève, 1628, in-4°; — *Orationes IV Libanii sophistæ*; Genève, 1631, in-4°; — *Libanii Antiocheni Pro templis gentilium non exscindendis, ad Theodosium M. imp. Oratio*; 1634, in-4°; — *Orationes politicæ tres : Ulpianus, seu de majestate principis legibus soluta; Julianus, seu de arcanis Juliani imperatoris artibus ad religionem christianum profligandam; Achaica, seu de causis interitus reipublicæ Achæorum*; Genève, 1634, in-4°; — *Diatriba de cenotaphio*; 1634, in-4°; — *De Dominio seu imperio Maris, et jure naufragii colligendi* ὑπόμνημα, *lege Rhodia*; Genève, 1637, in-4°; 1669, in-8°; — *Fontes IV Juris civilis*; Genève, 1638, in-4°; 1653, in-4°; — *Philostorgii Cappadocii Ecclesiastica Historia*; Genève, 1642, in-4°; — *Dissertationes duæ Juridicæ : 1° De nuptiis consobrinorum; 2° De testamento tempore pestis condito*; 1642, in-4°; — *Opuscula varia historica, politica, juridica*; Genève, 1644, in-4°, — *Dissertationes quinque*; 1645, in-8°; — *Exercitationes duæ de ecclesia et incarnatione Christi*; Genève, 1643, in-4°; 1649, in-8°; — *De fide jussoribus et famosis latronibus investigandis*; Genève, 1652, in-4°; — *Novus in titulum Pandectarum De diversis regulis juris antiqui Commentarius*; Genève, 1653, in-4°; — *Opuscula varia, juridica, politica, historica, critica*; Genève, 1654, in-4°; — *Tractatus practicus de Salario*; Genève, 1656, in-4°; édit. augm., 1666, in-4°; — *Manuale Juris, seu parva juris mysteria*; Genève, 1676; Lyon, 1684, in-12 : réimprimé depuis un grand nombre de fois, notamment en 1806, à Paris, par les soins du professeur Berthelot; — *Codex Theodosianus*; Lyon, 1665, 6 tom. en 3 vol. in-fol.; Leipzig, 1736-1745, 6 vol. in-fol : Godefroy travailla pendant plus de trente ans à cet ouvrage. Everard Otton a recueilli plusieurs opuscules de J. Godefroy dans le *Thesaurus Juris civilis*; Utrecht, 1733-1736; Trotzius en a réuni vingt-sept sous le titre d'*Opera juridica minora*; Leyde, 1733, in-fol. Jacques Godefroy a en outre laissé en manuscrit des *Mémoires touchant l'État et ville de Genève*, jusqu'en 1627, formant 3 vol. in-fol. C'est une collection de recherches sur Genève, dont il se proposait d'écrire l'histoire. Jacques Spon les cite avec éloge, et déclare s'en être beaucoup servi.

L. LOUVET.

P. Freher, *Theatrum Virorum doctorum*, p. 1121. — C.-H. Trotzius, *Vie de J. Godefroy*, dans les *Opera juridica minora*. — J.-G. Joch, *Programma de meritis jurisconsultorum*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XVII, p. 60. — Lelong, *Bibl. hist. de la France*, t. III, p. lix-lxi. — Jugler, *Beiträge zur juristischen Biographie*, t. VI. — MM. Haag, *La France protestante*. — Bellot, *Notice* dans la *Biblioth. universelle de Genève*, déc. 1837. — M. Godefroy de Ménilglaise, *Notes communiquées*.

IV. **GODEFROY** (*Denis II*), historien, né à Paris, le 24 août 1615, mort à Lille, le 4 juin 1681. Fils de Théodore Godefroy, il obtint en 1640 la survivance de la place d'historiographe. En 1668 il fut envoyé à Lille pour « la recherche et la garde des titres et archives de la chambre des comptes ». En 1678, une mission lui fut donnée pour aller faire l'inventaire des titres du château de Gand. Il revint ensuite à Lille. On a de lui : une nouvelle édition du *Cérémonial de France*; Paris, 1649, 2 vol. in-fol., qui devaient être suivis de trois autres volumes dont le manuscrit resta à ses enfants; — *Mémoires de Philippe de Comines, avec des notes et des preuves*; Paris, 1649, in-fol., édition à laquelle il a joint la généalogie de Comines; — *Mémoires et instructions pour servir dans les négociations et affaires qui concernent les droits du roy*; Paris, 1665, in-fol.; Amsterdam, 1665, in-12; Paris, 1689, in-12; il avait travaillé à cet ouvrage par l'ordre du chancelier Seguier, qu'on en crut l'auteur parce qu'il se trouva en manuscrit dans sa bibliothèque; — *Histoire de Charles VI*, par Jean Juvénal des Ursins, Pierre de Fenin, et Gérard de Thieulaines; Paris, 1653, in-fol.; — *L'histoire des Connétables, Chanceliers, Maréchaux, Amiraux, Grands-Maîtres et autres officiers de la couronne et de la Maison du roi*; Paris, 1658, in-fol.; — His-

toire du roi Charles VII, par Jean Chartier, Jacques Bouvier, Matthieu de Coucy et autres, avec l'éloge de Jean comte de Dunois, et plusieurs pièces qui concernent sa maison; Paris, 1661; — *Histoire du roi Charles VIII*, par G. de Jaligny, André de La Vigne, Pierre Defrey, Jean Bouchet, Georges Flore, Daniel Schneider et autres; Paris, 1684, in-fol. L. LOUVET.

Lelong, *Biblioth. histor. de la France*, tome III, p. lx. — Nicéron, *Mémoires*, tome XVII. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

V. GODEFROY (*Denis III*), historien, fils du précédent, né à Paris, en 1653, mort dans la même ville, le 6 juillet 1719. Il fut avocat au parlement, garde des livres et registres de la chambre des comptes de Paris. On a de lui: *Abrégé des trois états, du clergé, de la noblesse et du tiers état*; Paris, 1682, in-12; — une édition de la *Satire Ménippée*, avec des notes de Dupuy et de Le Duchat; Ratisbonne (Rouen), 1711, 3 vol. in-8°; — *Remarques sur l'addition à l'histoire du roi Louis XI de Gabriel Naudé*; Paris, 1712; — une nouvelle édition des *Traités concernant l'histoire de France*, recueillis par P. Dupuy, augmentée de diverses pièces curieuses touchant les templiers; 1713. L. L—T.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

VI. GODEFROY (*Jean*, sieur d'AUMONT), troisième fils de Denys II, né à Paris, en 1656, mort le 23 février 1732. Il succéda à son père comme garde des archives de la chambre des comptes de Lille, et fut en même temps procureur du roi au bureau des finances de cette généralité. Malgré les travaux assidus et multipliés qu'exigeaient ces doubles fonctions, il poursuivit les études qui avaient illustré son père et son aïeul, et publia des éditions estimées des ouvrages suivants: *Lettres de Louis XII*, série de lettres originales des princes et ministres contemporains de ce roi, extraites la plupart des archives de Lille; — *Mémoires de Marguerite de Valois*; — *Mémoires de Castelnau*; — *Mémoires de L'Estoile*; — nouvelle *édition* des *Mémoires de Comines, avec la Chronique scandaleuse et plusieurs pièces, mémoires, recherches* et *remarques critiques*; Bruxelles, 1713; Rouen, 1714, in-8°, 4 vol.; Bruxelles, 1723, in-12, 5 vol.; — *Supplément à l'Hist. des Guerres de Flandre par Strada*, avec les *Procès criminels des comtes d'Egmont et de Horn*; — plusieurs écrits relatifs à la Ligue: *L'Ile des Hermaphrodites* (très-rare); *la Satyre Ménippée; la Véritable Fatalité de S. Cloud*; *Notes sur la Confession de Sancy*, etc. Il a laissé en manuscrits: *Inventaire des titres du pays et comté de Hainaut*; 2 vol., in-fol.; — *Inventaire des titres de la Chambre des Comptes de Lille*; in-fol., à la Bibliothèque impériale. G. M.

Moréri, *Dict. hist.* — P. Nicéron, t. XVII, p. 79.

VII. GODEFROY (*J.-B.-Achille*, sieur DE MAILLART), fils du précédent, né en 1697, mort à Lille, en 1759. Garde des archives de la chambre des comptes de Lille par lettres de survivance en 1726, commissaire royal pour le règlement des limites en 1748, il rédigea quelques écrits historiques, la plupart restés inédits. G. DE M.

Documents particuliers.

VIII. GODEFROY (*Denys-Joseph*, sieur DE MAILLART, DU HAUTPONT, etc.), né en 1740, mort en 1819. Il fut admis à succéder à son père dès l'âge de dix-neuf ans, en considération des services de sa famille, et reçut aussi le titre de commissaire royal pour le règlement des limites. Il fit partie du comité des chartes formé en 1782, sous la présidence du garde des sceaux et sous la direction de l'historiographe Moreau, pour procéder au dépouillement général des archives de toutes les provinces. Les inventaires raisonnés des chartes de Flandre et d'Artois, qu'il rédigea en cette qualité furent classés au premier rang des travaux du comité, et donnés comme modèle, à raison de leur méthode, de leur précision, des trésors de connaissances qu'ils renferment. Ils devaient être imprimés (cinq volumes in-fol. de Flandre et deux d'Artois étaient déjà transcrits) quand la révolution vint supprimer le comité, comme tant d'autres choses, et disperser les précieux matériaux que l'auteur avait disposés de longue main pour une histoire de Flandre. Godefroy émigra, rentra en Lille en 1800, et y vécut jusqu'à sa mort. Des copies de ses inventaires raisonnés se trouvent dans plusieurs dépôts publics, et notamment à la Bibliothèque impériale.

Son fils, *M. Denys-Charles*, marquis Godefroy de Menilglaise (1), né en 1795, à Francfort-sur-le-Mein, est le représentent actuel de la famille des Godefroy. Il a été sous-préfet au temps de la Restauration, et a édité la *Chronique* de Lambert d'Ardres, Paris, 1855, in-8°, publication à laquelle l'Institut a accordé une mention très-honorable lors du concours de 1855. G. M.

Documents particuliers.

GODEFROY (*Jacques*), sieur DE LA COMMUNE, juriste français, mort en 1624, fut avocat à Carentan. « Contemporain et rival de Bérault, il avait, dit Chaudon, une grande connaissance des lois, et une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. » Il avait laissé des *Commentaires sur la Coutume réformée du pays et duché de Normandie*, qui ont été publiés à Rouen, en 1626, 2 vol. in-fol., par les soins de J. Godefroy, son neveu, avocat au parlement. L. L—T.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. histor.*

(1) M. Denis-Charles épousa, en secondes noces, en 1835, Mlle Alphonsine de Droullin de Ménilglaise, petite-fille, par son père, du marquis de Droullin de Ménilglaise, maréchal de camp. Alfred de Droullin, dernier marquis de Ménilglaise, mort sans alliance, en 1846, stipula par testament que la transmission du titre de marquis de Ménilglaise reviendrait au mari de l'aînée de ses nièces, transmission reconnue par une ordonnance du conseil d'État. (*Annuaire de la Noblesse*, 1856.)

GODEFROY (*Marie-Anne* Durieu, Mlle), actrice française, née en 1678, morte à Paris, le 5 mars 1709. Elle était fille d'Anne Pitel de Longchamp, actrice du Théâtre-Français, et de Michel Durieu, huissier du cabinet du prince de Condé. Guidée par sa mère, elle débuta le 17 décembre 1693, au théâtre de Paris, par *la fille du capitaine*, dans la pièce de ce nom. Elle jouait les *confidentes* dans la tragédie et quelques rôles ridicules dans le comique, comme celui de *la Baronne* dans *Le Chevalier à la mode* (comédie en cinq actes, de Dancourt, jouée pour la première fois en octobre 1687). Grande et bien faite, Mlle Godefroy réussissait surtout dans les rôles de femme travestie en homme, et mérita le surnom de *Pierrot bon drille*. Le dauphin accorda une pension de quatre mille livres à son mari lorsqu'elle mourut. A. Jadin.

Parfaict frères, *Histoire du Théâtre français*, t. XIV, p. 546.

GODEFROY (*Jean*), graveur en taille-douce, français, né en 1779, mort à Paris, en 1838. Ses principales gravures sont : le portrait de *Mme Barbier de Walbonne*, exposé au salon de 1800, et pour lequel il obtint un prix de première classe; — *Psyché et l'Amour*, d'après Gérard, salon de 1802; — La *Chute d'Hippolyte*, d'après C. Vernet, salon de 1803; — *Ossian*, d'après Gérard, salon de 1804; — *Le Christ sur les genoux de la Vierge*, d'après A. Carrache, pour le *Musée français* publié par Robillard-Peronville, et exposé au salon de 1806; — *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrége, pour le même ouvrage, salon de 1808; — *Le Retour de la course*, d'après C. Vernet, salon de 1807; — *Énée*, d'après Chaudet, salon de 1809; — *Bataille d'Austerlitz*, d'après Gérard, salon de 1812; — *Congrès de Vienne*, d'après Isabey, salon de 1819. — Son dernier ouvrage est *Une Famille bretonne après un incendie*, d'après E. Deveria, salon de 1837. G. de F.

Annuaire des Artistes français, 1836.

GODEFROY DE STRASBOURG. *Voy.* Gottfried.

GODEGISILE. *Voy.* Gondegésile.

GODEHEU (***), gouverneur des Indes françaises, né en Bretagne, vivait au dix-huitième siècle. Armateur intelligent, il s'enrichit dans le commerce, entra dans la finance, et s'intéressa dans la Compagnie française des Indes, dont il devint l'un des directeurs. Lorsqu'en 1754 les intrigues de l'Angleterre, unies à celles de Du Veläer et du comte de Lude, son frère, ennemis particuliers de Dupleix, eurent réussi à faire rappeler des Indes cet habile gouverneur, ce fut Godeheu qui fut chargé de le remplacer, de recevoir ses comptes, et de traiter de la paix avec Saunders et le conseil anglais de Madras. Il arriva le 1er août à Pondichery, et prit sur le champ la direction de l'administration. Dupleix s'empressa de lui céder la place, et s'embarqua le 14 octobre pour la France. Resté maître absolu, Godeheu conclut le 11 janvier 1755 un traité avec Saunders. Le mot de trahison a été souvent prononcé en parlant de cet acte; quoi qu'il en soit, Louis XV, ses ministres et leur agent avaient une singulière hâte de faire la paix, et pour y arriver ils ne reculaient devant aucun sacrifice : les Français étaient vainqueurs partout; ils consentaient à traiter sur le pied de l'égalité. La France abandonna ses conquêtes, renonça à ses prétentions, et laissa les Anglais maîtres de Madras, de Devicottah et du fort David, tandis que les Français se contentaient de Pondichery et de Karical; ils devenaient ainsi plus faibles que les vaincus. Les deux compagnies s'interdirent d'intervenir dans la politique intérieure de l'Inde, c'est-à-dire que Mohammed-Ali, la créature de l'Angleterre, demeurait nabab du Karnatic et de Tritchinopaly. Les deux compagnies renonçaient aussi pour leurs agents à toutes dignités ou charges indigènes. Il est à remarquer que les Français se trouvaient seuls lésés par cette clause. Aussitôt que Godeheu eut conclu ce désastreux et ignominieux traité, il repartit pour l'Europe, laissant le gouvernement à Duval-Leyrit. Le négociateur n'était pas encore arrivé en Europe et ses conditions n'avaient été ratifiées ni à Versailles ni à Londres que déjà les Anglais attaquaient les Français au sujet des possessions que le soubah Salabet-Zind leur avait cédées sur les côtes d'Orixa et de Bengale. On ignore comment Godeheu termina ses jours.

Alfred de Lacaze.

Mss. français de la Bibliothèque imp. par Paulin Paris, *Tables*, n° 6990 ². — Collin de Bar, *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*; Paris, 1824, 2 vol. in-8°. — Mariès, *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*; Paris, 1826, 6 vol. in-8°. — *Révolution de l'Inde pendant le dix-huitième siècle, ou Mémoires de Tipoo-Zaëb* (attribués au général Lally); Paris, 1796, p. 206-207. — Xavier-Raimond, *Inde*, dans l'*Univers Pittoresque*, 418-420. — Petit de Baroncourt, *Supplément au* Tableau politique de l'Empire Britannique dans l'Inde (par le comte de Biörnsterna); Paris, 1842, in-8°. — Barchou de Penhoën, *Histoire de la Conquête et de la fondation de l'Empire Anglais dans l'Inde*; Paris, 1842, 6 vol. in-8°. — Mill, *The History of British India*.

GODELIVE DE GHISTELLES (Sainte), martyre du onzième siècle, née à Ghistelles, en Flandre. Elle avait été élevée pieusement au château de Long-Fort en Boulonnais. Elle fut mariée à Bertolf, seigneur de Ghistelles, qui abreuva sa femme de dégoûts et d'outrages et finit par la faire mettre à mort, d'après les instigations d'une belle-mère acariâtre et jalouse. Sainte Godelive fut étranglée et jetée au fond d'un puits. Mais, dit la légende, elle ne tarda pas à devenir en odeur de sainteté et à opérer beaucoup de miracles. Parmi ces miracles, on cite la guérison d'une fille que son barbare époux avait eue d'un second mariage, et qui étant aveugle recouvra la vue après s'être baignée les yeux dans les eaux d'un puits. Ce miracle convertit, dit-on, le cruel Bertolf, qui après s'être rendu à Jérusalem, en expiation de son crime, se fit moine à Bergues-Saint-Vinox. Sa

fille bâtit autour du puits miraculeux une abbaye de Bénédictines, où elle termina sa carrière.

La vie de sainte Godelive fut d'abord écrite par Dragon, prêtre de Ghistelles, contemporain de la sainte. Il en existe une autre, imprimée en flamand, sous le titre de *Godelive Boeck*, in-4°, en caractères gothiques, ornée de grossières gravures sur bois. Cet ouvrage a été traduit, rajeuni et publié par Louis de Baecker, grand in-4°, avec figures, Bruges, 1849. Z. PIERART.

Archives du nord, 2e série, t. Ier. — Sollier (Jean-Baptiste du), *Acta S. Godelevæ M. et V, patronæ Ghistellensium;* Anvers, 1720, in-4°.

GODERICH. *Voy.* RIPON.

GODESCALCH. *Voy.* GOTSCHALK.

* **GODESCALC**, hagiographe belge, vivait vers 730. Il n'est connu que par la *Vie et Relation des Miracles de saint Landebert* ou *Lambert, évêque de Maestricht*, qui souffrit le martyre en 708. L'époque à laquelle fut composé cet ouvrage a été l'objet de longues discussions entre les biographes ecclésiastiques. De leurs controverses il résulte que les actions de saint Lambert, rapportées par Godescalc, ne sont que le récit d'un nommé Théodoène, ancien serviteur de saint Landebert, et son compagnon dans l'exil que ce saint subit à Stavelo, en 674. Dom Mabillon croit Godescalc le premier rédacteur des faits de saint Landebert; dom Rivet montre que Godescalc travaillait à cette relation entre 727 et 730, et ajoute : « L'ouvrage de Godescalc réunit en soi tous les caractères des écrits de ce siècle. Le style en est diffus, simple, et quelquefois rampant, grossier, obscur, un peu guindé ». (*Voy.* LAMBERT [Saint]). E. D.

Mabillon, *Act. Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, t. III, p. 71. — Surius, *De Probatis Sanctorum*, 3 nov., p. 47. — C. Le Cointe, *Annales ecclesiastici Francorum*, n° 17. — G. Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum Historia litteraria*, p. 416. — Baillet, 17 septembre, dans *Les vies des Saints*. — Henri Canisius, *Thesaurus Monumentorum ecclesiasticorum*, t. II, pars I, p. 187. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, t. VII, p. 45. — *Histoire littéraire de la France*, t. IV, p. 57-60.

GODESCALC, douzième duc de Bénévent, tué en 741. Il fut élu par une certaine faction après la mort de Grégoire et en concurrence d'Andelas et de Gisulfe II, ses prédécesseurs détrônés. Cette élection fut combattue par le roi de Lombardie, Luitprand. Ce monarque envahit les États de Godescalc, et l'assiégea dans Otrante. Cette ville fut forcée après une longue défense. Godescalc fit embarquer son épouse, Anna, avec ses richesses; il se repliait en combattant vers le port, lorsqu'il tomba mortellement frappé. Anna gagna Constantinople, et Gisulfe II reprit la couronne ducale de Bénévent. A. DE L.

Borgia, *Memorie di Benevento*, t. II.

GODESCALC, comte de Zupthen, mort vers 1074. Il n'a d'importance historique que par un traité qu'il passa en 1059 avec Wilhelm, évêque d'Utrecht. A cette époque, le comté de Zutphen était borné au nord par l'Yssel, à l'est par l'évêché de Munster, au sud par le duché de Clèves et à l'ouest par l'Over-Yssel. De sa femme Adélaïde, Godescalc eut deux fils, Gebbehard, qui mourut dans l'adolescence, et Otton II, qui le premier prit le titre de *comte de Gueldre*. Cependant quelques anciens historiens donnent déjà ce titre à Godescalc. A. DE L.

Jean-Isaac Pontanus, *Historia Geldricæ*. — Franc. Christ. Butkens, *Annales généalogiques de la Maison de Brabant;* Anvers, 1626.

GODESCARD (*Jean-François*), écrivain ecclésiastique français, né à Rocquemont, près Rouen, le 30 mars 1728, mort à Paris, le 21 août 1800. Il fut successivement secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame-de-Bon-Repos, près Versailles, chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, et prieur de Saint-Honoré à Paris. On a de lui : *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux Saints* (avec Marie), trad. librement de l'angl. d'Alban Butler; Villefranche et Paris, 1763, 1783, 1784, 12 vol. in-8°; des anonymes ont publié de nouvelles éditions de cet ouvrage; Paris, an II (1802), 4 vol. in-12, et Lyon et Paris, 1844, 12 vol. in-12. On y trouve un grand nombre d'anecdotes, qui, vraies ou discutables, offrent pour les philosophes, les historiens et les hagiographes, des renseignements curieux; — *Éloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Legros*, dans les *Annales catholiques*, 1767; — une édition du traité *De Controversiis Fidei* de Adrien et P. Valemburg, augmenté de la *Vie des Auteurs;* Paris, 1768, in-12; — une édition de l'*Analysis Fidei* de Henri Holden, avec la *Vie de l'Auteur;* Paris, 1768, in-12; — *Essais historiques et critiques sur la suppression des monastères et autres établissements pieux en Angleterre*, trad. de l'angl. de l'art. IV du livre Ier de l'*Histoire ecclésiastique* de W. Dood; Paris, 1791, in-8°; — *De la Mort des Persécuteurs*, avec des *Notes historiques*, trad. du latin de Lactance; Paris, 1797, in-8°; — *Réflexions sur le Duel et sur les moyens les plus efficaces de le prévenir*, ouvrage posthume, trad. de l'anglais de Geddes; Paris, an IX (1801), in-8°. L'abbé Godescard a laissé en manuscrits : *Vie du Cardinal Polus*, trad. de l'anglais de Philips; — *Fondements de la Religion chrétienne*, trad. de l'anglais, d'après Challonner; — les *Sermons* de Sherloc; — *Histoire du Sacrilége* de Spelmans; — la *Table alphabétique des* Mémoires de Trévoux *jusqu'en* 1740, et plusieurs opuscules théologiques.

Notice sur la Vie et les Ouvrages de l'abbé Godescard, en tête de l'édition des *Vies des Pères*, etc., édit. de Paris, an XI (1803). — P.-J.-E.-V. Guilbert, *Mémoires biographiques sur la Seine-Inférieure*. — Quérard, *La France littéraire*, passim.

GODET DES MARAIS (*Paul* DE), prélat français, né à Talcy, près Blois, en juin 1649, mort le 25 septembre 1709. Il fit ses études à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, et devint évêque de Chartres, confesseur de Mme de Maintenon et supérieur de la maison royale de Saint-Cyr. A son élévation à l'épiscopat, il abandonna aux indigents la totalité de ses revenus.

Ce fut sur son propre avis que l'on fit deux sections de son diocèse, ce qui amena l'érection de l'évêché de Blois. Par une ordonnance du 21 novembre 1695, il condamna plusieurs propositions extraites des ouvrages de Mme Guyon et de ceux du P. Lacombe. Il prétendait aussi amener Fénelon à un désaveu. En 1697, il signa, avec le cardinal de Noailles et Bossuet, une déclaration qui fut envoyée à Rome, et par laquelle il condamnait les *Maximes des Saints*. On lui doit la fondation de quatre séminaires et d'écoles pour l'instruction de la jeunesse. Il a publié un grand nombre de *mandements*, d'*ordonnances* et *instructions pastorales*, de *statuts synodaux*. On a aussi de lui des *lettres à Louis XIV, au pape* et *au roi d'Espagne*, ainsi que des *Lettres à Mme de Maintenon*, imprimées par les soins de l'abbé Berthier, après la mort de l'auteur. H. H.

Mémoires de Saint-Simon. — Ch. Brainne, *Les Hommes illustres de l'Orléanais*. — *Notes communiquées* par M. Roullier (de Chartres).

* **GODET** (*Louis*), sieur DE THILLEY, poëte français, contemporain d'Henri IV. On manque de détails précis sur son compte, mais on sait qu'il était attaché à Louis de Gonzague, duc de Nevers et gouverneur de la Champagne; il lui dédia un volume qu'il fit paraître à Châlons, en 1608, in-12, sous le titre suivant : *Le sacré Hélicon, ou le dévot logis de la muse dévote*. Les mots *le dévot logis* offrent, selon un usage assez répandu alors, le nom de l'auteur travesti sous un anagramme. Des sonnets, des odes, des psaumes paraphrasés, tel est le contenu de ce recueil, dont le style, peu correct, exprime des pensées pleines de tristesse et d'amertume. On ne s'étonnera pas si peu de temps après son apparition ce livre tomba dans un profond oubli. G. B.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 348.

GODETS (DES). *Voy*. DESGODETS.

GODFREY (*Thomas*), mathématicien anglais, né à Philadelphie, vers la fin du dix-septième siècle, mort dans la même ville, en 1749. Il exerçait, dans sa ville natale, la profession de vitrier. Son attention se porta par hasard sur les mathématiques, et bientôt il se consacra à cette étude au point de négliger ses affaires. Telle était son ardeur qu'il apprit le latin pour pouvoir lire les *Principia* de Newton et d'autres ouvrages de mathématiques écrits dans cette langue. Il s'occupa du perfectionnement du quart de cercle, et communiqua, en 1730, une description de son procédé à James Logan, qui en fit part à Halley. Vers le même temps, en 1731, Hadley communiqua à la Société royale de Londres un perfectionnement du même genre. Godfrey et Hadley se disputèrent la priorité de l'idée, et portèrent leurs réclamations devant la Société royale, qui leur attribua à tous deux l'honneur de l'invention. La société accorda à Godfrey une récompense de 200 liv., qui, à cause de ses habitudes d'intempérance, ne lui fut pas payée en argent, mais en meubles. Le quart de cercle perfectionné de Godfrey est encore connu sous le nom de *quadrant* ou *quart de cercle d'Hadley*.

English Cyclopædia (*Biography*).

GODFREY (*Thomas*), poëte anglais, fils du précédent, né à Philadelphie, en 1736, mort à North-Carolina, le 3 août 1763. Ses parents, après lui avoir fait donner une instruction élémentaire, le mirent en apprentissage chez un horloger. Cette profession était contraire à ses goûts, qui le portaient vers la peinture; il l'abandonna en 1758, et obtint une lieutenance dans les milices de la Pennsylvanie qui firent le siége du fort Du Quesne. Après l'issue désastreuse de cette expédition, il se retira à Carolina, où il accepta une place dans une maison de commerce. Il la garda trois ans, pendant lesquels il écrivit sa tragédie intitulée *The Prince of Parthia*. Son manuscrit, qu'il envoya à Philadelphie, à une société d'acteurs qui jouaient dans cette ville en 1759, n'obtint pas l'honneur de la représentation. A la mort de son patron, il retourna à Philadelphie, et n'y trouvant pas d'emploi, il s'embarqua comme subrecargue à bord d'un vaisseau qui se rendait à New-Providence; de là il revint à North-Carolina, où il mourut peu après. Godfrey, outre sa tragédie, composa un poëme en cinq cents vers, intitulé : *The Court of Fancy*, imité de la *House of Fame* de Chaucer, plusieurs courts poëmes sur des sujets de circonstance, quelques pastorales dans le style alors en vogue, et une version en anglais moderne d'une partie de l'*Assembly of Fowles* de Chaucer. Beaucoup de ces productions parurent durant sa vie, dans l'*American Magazine*, publié à Philadelphie, et quelques-unes furent reproduites dans le *London Monthly Review*. Les ouvrages poétiques de Godfrey ont été publiés à Philadelphie, 1767, in-4°. On lit dans la préface que c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru dans la Pennsylvanie.

Cyclopædia of American Literature.

* **GODI** (*Guillaume*), troubadour du treizième siècle. Il n'est connu que par une pièce de vers dans laquelle il s'élève avec âcreté contre les riches avares. G. B.

Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*, t. V, p. 199. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 613.

GODIGISCLE ou **GODIGIDÈLE** (Γωδιγίσκλος dans Procope, *Godigidelus* dans Grégoire de Tours), roi des Vandales, vivait au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Il gouvernait une horde qui avait obtenu de Constantin des terres dans le voisinage de Sirmium, et qui depuis un siècle fournissait aux Romains de vaillants auxiliaires. Stilicon était né parmi ces barbares, et l'on a prétendu qu'il ne fut pas étranger à leur révolte contre l'empire. L'arrivée des Huns sur les bords du Pont-Euxin avait déterminé parmi les tribus gothiques et germaniques un immense mouvement d'émigration vers le sud et l'occident. Les Van-

dales de Sirmium cédèrent au courant. Une grande partie de la horde abandonna ses établissements, et remontant, sous les ordres de Godigiscle, la vallée du Danube, elle entraîna les Vandales de Pannonie, et se dirigea sur le Rhin, au moment où les Alains descendaient vers le même fleuve par la vallée du Mein. La garde du Rhin était confiée à la confédération des Franks, alliés de l'empire. Ces derniers engagèrent contre les envahisseurs une lutte terrible et confuse, dont les détails sont peu connus. Dans une première bataille, les Vandales, vaincus, perdirent vingt mille hommes et leur roi, Godigiscle; ils auraient été détruits complétement si les Alains, bientôt suivis des Suèves, n'étaient venus à leur secours. Les Franks succombèrent sous le nombre. Gonderic ou Gontharis, fils de Godigiscle, fut déclaré roi des Vandales, et ces barbares, avec les Alains et les Suèves, franchirent le Rhin, le 31 décembre 406.

Procope, *De Bello Vandalico*. — Grégoire de Tours, l. II, c. 9.

GODIN (*Nicolas*), médecin français, vivait à Arras au commencement du seizième siècle. On a de lui : *La Chirurgie pratique de maistre Jean de Vigo*, docteur en médecine, divisée en deux parties, dont la première est nommée la *copieuse*, contenant neuf livres particuliers; et la seconde, dite *compendieuse*, contenant cinq livres, avec les aphorismes et canons de la chirurgie; Paris, 1531; Lyon, 1537, in-8°; — *De Chirurgia militari*, traduit en français par Jacques Blondel, chirurgien de la ville de Lille, sous ce titre : *La Chirurgie militaire*, *très-utile à tous ceux qui veulent suivre un camp en temps de guerre*, *pareillement à tous autres, en condition pestilente ou dysentérique;* Gand, 1553, in-12; Anvers, 1558, in-8°.

J. P.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, tom. I, p. 381.

GODIN (*Louis*), savant français, né à Paris, le 28 février 1704, mort à Cadix, le 11 septembre 1760. Son père lui fit faire de bonnes études. Sa philosophie achevée, il s'adonna à l'astronomie, qu'il apprit sous Delisle. En 1725, l'Académie des Sciences l'admit parmi ses membres. L'année suivante une aurore boréale vint effrayer bon nombre d'ignorants. Godin lut dans une séance publique de l'Académie des observations sur ce météore, dont il donna une fausse explication, qui n'en contribua pas moins à rassurer les esprits. L'histoire de l'Académie des Sciences avant le renouvellement de ce corps savant avait été laissée incomplète par Fontenelle; Godin se chargea de la terminer. On discutait alors sur la forme de la Terre; sur le rapport de Godin, le ministère se décida à envoyer des astronomes à l'équateur et aux pôles pour déterminer la mesure de notre globe. Il fut désigné avec Bouguer et La Condamine pour aller au Pérou. Avant de partir il voulut consulter Halley, à Londres. Embarqué à La Rochelle, le 16 mai 1735, il s'arrêta quelque temps à Saint-Domingue, et arriva enfin à Quito. Les observations terminées, il dut consentir à enseigner les mathématiques à Lima, pour satisfaire le vice-roi de cette ville, qui refusait de le laisser revenir. Il assista donc au tremblement de terre qui détruisit en grande partie Lima, en 1746. De retour en France, en 1751, il apprit qu'on l'avait remplacé comme académicien pensionnaire. Obligé alors d'accepter la position qu'on lui offrait de directeur de l'école des gardes-marine à Cadix, il était dans cette ville quand elle fut éprouvée par le fameux tremblement de terre de 1755, qui détruisit Lisbonne. Dans un voyage qu'il fit à Paris en 1756, il se vit rétabli dans sa place d'académicien pensionnaire. Il dut cependant retourner à Cadix pour régler quelques affaires; il y tomba malade : la perte de sa fille acheva de ruiner sa santé; il fut enlevé par une attaque d'apoplexie.

Godin a laissé : *Histoire de l'Académie des Sciences de* 1680 *à* 1699; Paris, 11 vol. in-4°; — *Table alphabétique des matières contenues dans l'Histoire de l'Académie des Sciences depuis son établissement jusqu'en* 1730; Paris, 4 vol. in-4°; — *Appendix aux Tables astronomiques de Lahire*, dans l'édition de 1727, in-4°; — la *Connaissance des Temps*, années 1730, 1731, 1732 et 1733. Il a donné en outre divers *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des Sciences; il a travaillé au *Recueil des Machines approuvées par l'Académie des Sciences*, publié par Gallon; Paris, 6 vol. in-4°. Il laissa inachevé un *Cours de Mathématiques* à l'usage de ses élèves. L. L—T.

Fouchy, *Éloge de Godin*; dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, 1760.

GODIN DES ODONAIS (*Jean*), voyageur français, né à Saint-Amand, en 1712, mort en 1792, dans sa ville natale. C'est dans le but d'étudier à leur source quelques-unes des langues encore peu approfondies du Nouveau Monde qu'il s'associa à l'expédition que l'Académie envoyait en 1735 dans l'Amérique du Sud pour mesurer les degrés du méridien près de l'équateur. Son parent, l'astronome Godin, l'un des membres de cette expédition, se l'attacha comme aide. Parti de La Rochelle en 1735, ils touchèrent à Carthagène, où le gouvernement espagnol avait envoyé deux lieutenants de vaisseau pour les aider dans leurs observations. Godin l'académicien mourut en 1760, au service de l'Espagne. Godin des Odonais revint en France après un séjour de trente-huit ans en Amérique. Il s'était fixé dans le pays, et y avait épousé, en 1741, une demoiselle de Grand'Maison y Bruno, issue d'une famille française établie à Rio-Bamba. Bientôt il dissipa en spéculations hasardeuses la dot de sa femme, et pour chercher fortune ailleurs il descendit en 1749 le cours de l'Amazone jusqu'au Para, d'où il gagna Cayenne. Il s'y occupa de défrichements, et transmit au ministre Choiseul un plan de libre navigation de l'Amazone. Jusqu'en

1765 la guerre empêcha Godin de songer à rejoindre sa femme, qui revint le retrouver après avoir failli périr en route.

Godin a composé une grammaire de la langue Quichua, qu'il préparait à Saint-Amand, lorsqu'il mourut. Il y joignit un vocabulaire assez étendu de la même langue, qui est resté manuscrit. Hippolyte BOYER.

Lettre de M. D. L. C. (de La Condamine) *à M.... sur le sort des astronomes qui ont eu part aux dernières mesures de la Terre*; 1773. — Ferd. Denis, *Mag. Pitt.*, 1836.

GODIN (Mme). *Voy.* ODONAIS.

GODINEZ (*Vasco*), capitaine ou *conquistador* espagnol, écartelé au Pérou, en 1553. Il accompagna ou rejoignit les frères Pizarre lors de la conquête qu'ils firent du Pérou et du Chili. Il suivit longtemps leur parti; mais après la bataille de Xaquixaguana il se rangea sous les drapeaux du vice-roi Pedro de La Gasca, et reconnut la souveraineté directe de la cour de Madrid. Il servit avec zèle le gouvernement royal. Lorsqu'Egas de Guzman et don Sebastien de Castille se révoltèrent à La Plata (6 mai 1553) contre les ordonnances royales de 1550 et 1552 (1), et assassinèrent Pedro de Hinojosa, corrégidor de la province de Los Charcas, Godinez accourut auprès d'Alonso de Alvarado, corrégidor de Cusco, et lui offrit son aide. Les révoltés chargèrent Juan Ramon de tuer Alvarado; ce capitaine feignit de se rendre à leur désir, mais arrivé à Cusco, il dévoila la trame à Alvarado, et demeura à son service. Alvarado résolut de se venger de ses ennemis par leurs propres moyens, l'assassinat. C'était au surplus la seule politique employée par les premiers conquérants de l'Amérique. Ce fut Godinez qui accepta la mission vengeresse; il retourna à la Plata, comme déserteur, alla complimenter don Sebastien de Castille, et le poignarda (11 mars 1552). Il descendit ensuite sur la place du marché en jetant le cri ordinaire d'alarme de : *Viva el rey! Muerto es el tirano!* C'était en quelque sorte une formule consacrée, annonçant aux habitants que par un meurtre ils venaient de changer un maître repu pour un maître avide. Godinez força les magistrats de La Plata à le proclamer capitaine général et grand-juge. Devenu possesseur des pouvoirs législatif et militaire, son oppression ne connut plus de bornes. Il fit exécuter Egas de Guzman à Potosi, et fit mettre à mort ou confisqua les biens des plus riches habitants de la contrée, sous prétexte d'avoir été favorables à ce chef. La cour royale donna alors plein pouvoir à Alonso de Alvarado. Celui-ci voulut traiter d'abord; il accorda à Godinez les biens d'Alonso de Mendoza, à la condition de se dessaisir du pouvoir. Godinez ne voulut entendre à rien, et prit les armes. Alvarado marcha contre lui, dispersa ses soldats, se saisit de lui, et après une sorte de procédure le fit écarteler. Il se rendit ensuite à La Paza et à Potosi, où il sévit contre les partisans de Godinez. Il en fit pendre ou décapiter quelques-uns. Les autres furent envoyés aux galères, et soumis à différents genres de supplices. Alfred DE LACAZE.

(1) Elles ordonnaient surtout l'abolition de la servitude personnelle des Indiens. (*Voy.* les articles HINOJOSA et SAAVEDRA.)

Herrera, decad. VIII, lib. VII, cap. III, XV-XX; liv. VIII, cap. I, IV-VIII.

* **GODINEZ** (*Felipe*), poëte dramatique espagnol, qui vivait au dix-septième siècle, et sur le compte duquel on manque de renseignements. On rencontre cinq pièces de lui disséminées dans la *Coleccion de las mejores Comedias*, en quatre volumes, recueil presque impossible à trouver complet. Voici les titres de ces compositions : *Aman y Mardocheo* (tom. V); — *Los Trabajos de Job* (t. VI); — *La Paciencia en los Trabajos* (t. XVII); — *San Mateo in Etiopia* (t. XXVIII); — *Zelos san bien y ventura* (t. XXXV). Rien de tout cela n'offre assez de mérite pour qu'on s'y arrête un seul instant.

G. B.

A. von Schack, *Geschichte der dramatischen Kunst in Spanien*, t. III.

GODINHO (Le P. *Manoel*), voyageur portugais, né en 1633 ou 1634, à Villa-de-Montalvan, mort en 1712. Il fit ses études chez les jésuites, et résolut d'entrer dans leur institut. Dès l'année 1645 il fit partie de la Compagnie, et son noviciat eut lieu à Coïmbre. Lorsqu'il eut pris l'habit, il passa immédiatement à Goa; on y était à la veille d'événements décisifs, car l'Inde venait de recouvrer son indépendance, comme la mère patrie; le gouverneur avait besoin d'expédier par la voie de terre en Portugal un homme adroit et dans la force de l'âge: ce fut sur le P. Manoel Godinho que l'on jeta les yeux pour remplir cette mission difficile. Il dut quitter Bacaïm, où il s'était fixé, passa par Damam et Surate, se dirigea sur la Perse, et, longeant les rives de l'Euphrate, il visita alors avec surprise des ruines immenses, mais complétement ignorées. C'est à lui qu'on dut la première exploration des vestiges effacés de l'antique Babylone. Une fois rendu à Alep, il ne tarda pas à s'embarquer, et aborda bientôt à Marseille. De ce port, il parvint à Cascaes en Portugal, le 16 octobre 1663. Il publia deux ans environ après son retour le récit de son long voyage, sous ce titre : *Relação do novo caminho que fez por terra e mar vindo da India para Portugal no anno de 1663 o padre Manoel Godinho, da companhia de Jesus, enviado a Magestade del rey D. Affonso VI pelo seu vice rey Antonio de Mello de Castro, à Luiz de Vasconcellos e Souza, conde de Castel-Melhor*; Lisbonne, 1665, in-4°. Ce livre curieux a été réimprimé de nouveau en 1842, sous format in-8°, aux frais de la Société portugaise des Connaissances utiles. Godinho eut tout le loisir de se reposer de ses longues pérégrinations, car il ne fut pas renvoyé aux Indes. Il se fit séculariser, et, après avoir

obtenu plusieurs bénéfices, il devint protonotaire apostolique. La *Biographie* des frères Michaud lui attribue l'ouvrage suivant, mais elle omet de dire qu'il est anonyme : *Noticias singulares de algumas causas succedidas em Constantinopola depois da rota de seu exercito sobre Yiena enviadas de Constantinopola a hum cavalheiro maltez*; Lisbonne, 1684. Cet ouvrage, que nous n'avons jamais rencontré, n'est mentionné ni dans Figanière, ni dans M. Ternaux Compans; on a encore de Godinho : *Horario evangelico, demonstrador de 40 horas*; Lisbonne, 1683, in-12 : — *Vida e Morte do veneravel padre Fr. Antonio das Chagas, missionario apostolico neste reino da ordem de São-Francisco, fundador do seminario de Varatojo*; Lisbonne, 1687, in-4°. Ce travail a été réimprimé en 1728 et 1762. F. Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Figanière, *Bibliotheca historica*. — Carlos Pinto de Souza, *Bibliotheca historica*.

* **GODINHO** (*Christovam*), théologien portugais, né à Evora, au seizième siècle, mort le 7 juillet 1671. Il embrassa l'ordre des Hyéronimites, le 17 juin 1617, et fut élu à trois reprises différentes prieur de Penha-Longa et d'Espinheiro; on a de lui un ouvrage ascétique dont le titre est fort bizarre : *Poderes de amor em geral e horas de conversaçam em particular*; Lisbonne, 1657, in-4°. F. D.

GODINHO CARDOSO (*Manuel*), né à Lisbonne, au seizième siècle, mort au dix-septième. Il a donné : *Relaçam do naufragio da nau Santiago e itinerario da gente que delle se salvou*; Lisbonne, 1601 (et non, comme le dit Barbosa, 1602). F. D.

GODINHO DE HEREDIA. Il vivait à Goa, où il remplissait les fonctions de cosmographe. Il a donné : *Informação da aurea Chersoneso ou Peninsula alem de Ganges*; Lisbonne, imp. roy., 1807, in-8°. F. D.

GODINHO DE NIZA (*Jeronymo*), né à Lisbonne, et mort au dix-septième siècle. Il faisait partie de l'Académie d'Histoire. On a de lui : *Elogio funebre na morte do senhor Jozé do Cout. Pestana*; dans les *Mém. de l'Académie d'Histoire portugaise*, année 1735. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Memorias da Acad. de Historia Portugueza*. — César de Figanière, *Bibliotheca historica*. — *Renseignements particuliers*.

GODINHO DE SEIXAS (Le P. *Manoel*), panégyriste et poëte portugais, né le 15 août 1678, mort vers 1759. Il se rendait de Lisbonne à Lagos lorsque son navire fut capturé par un pirate algérien (25 juin 1725). Réduit en servitude, il demeura cinq années en Afrique. De retour à Lisbonne, le 19 octobre 1731, il entra dans l'état ecclésiastique, et professa la littérature. On a de lui : *Penthetria pathetica em a morte do senhor rey D. João V*; Lisbonne, 1750, in-4°. Il a laissé en manuscrits : *Anaphora gognomica da aclamaçam do Senhor rey D. Joze I*. — *Epistola ripartita de sua Vida, captiveiro, cidade de Alger, e fim de Mafoma*.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Summario da bibliotheca Lusitana*.

GODINOT (*Jean*), philanthrope français, né à Reims, en 1661, mort dans la même ville, le 15 avril 1749. Docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Reims, il s'occupa en même temps du commerce des vins, et y acquit une assez grande fortune. « Après avoir rendu le double de son patrimoine à sa famille, dit Chaudon, il employa plus de 500,000 livres à décorer la cathédrale, à faire venir de bonne eau dans la ville, à fonder des écoles gratuites, à ouvrir un asile aux malades. » Comme il avait été opposant à la bulle *Unigenitus*, ses confrères les chanoines voulaient lui refuser la sépulture ecclésiastique; mais ils cédèrent à la réclamation générale de ses concitoyens, et il fut inhumé avec honneur. Pluche a tiré des *Mémoires* de Godinot le détail des procédés de la culture de la vigne et de la manière de faire le vin de Champagne, qu'il a inséré dans le tome II du *Spectacle de la Nature*. L. L—t.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist.*

GODINOT (*Deo-Gratias-Nicolas*, baron), général français, né le 1er mai 1765, à Lyon (Rhône), mort à Séville (Espagne), par suicide, le 27 octobre 1811. Il entra au service en 1787, dans la cavalerie, qu'il quitta en 1790. L'appel contre l'étranger lui fit reprendre du service en 1792. Nommé capitaine dans un bataillon de chasseurs de Reims, il fit la campagne de 1792 à l'armée du centre, fut promu chef de bataillon en 1793, et servit à l'armée de la Moselle, puis à l'armée de Sambre et Meuse, en Allemagne et en Italie. En 1799, il devint chef de brigade. Blessé à diverses reprises, il rentra en France en 1802, et fut créé général de brigade en 1805. Attaché d'abord comme chef d'état-major au maréchal Mortier, il fit en Espagne et en Portugal les campagnes des années 1808 à 1811. Il se signala à la bataille d'Almonacid. Nommé général de division le 10 mars 1811, il prit le commandement de la 2e division du 1er corps. Il se distingua dans différentes affaires, et donna de nouvelles preuves de bravoure à l'attaque du camp de Saint-Roch. Le 26 octobre 1811, il se rendit à Séville, où le lendemain il se brûla la cervelle d'un coup de fusil, à la suite d'une explication un peu vive qu'il avait eue avec le maréchal Soult. L. L—t.

C. Mullié, *Biogr. des Célébrités militaires des armées de terre et de mer de 1789 à 1850*.

GODIVE, femme de Léoffric, duc de Mercie (Angleterre), au onzième siècle, à l'époque d'Édouard le Confesseur, est restée célèbre dans l'histoire par un singulier acte de dévouement. Son mari avait imposé une forte amende aux habitants de Coventry; elle essaya d'en obtenir la remise par ses prières; mais le duc y mit la condition qu'elle parcourrait toute nue, à cheval, la ville d'un bout à l'autre. Elle accepta, fit

défendre aux habitants sous peine de mort de paraître dans les rues ou aux fenêtres, et traversa la ville sans autre voile que ses longs cheveux. Un boulanger fut, dit-on, seul assez téméraire pour enfreindre la défense de la duchesse. Il fut pendu; mais la ville de Coventry ne paya pas l'amende. Une fête solennelle fut instituée pour conserver la mémoire de cet événement: chaque année la statue de Godive, couronnée de fleurs, était portée en procession au milieu de la foule; la tête du boulanger était sculptée en pierre à la fenêtre où sa fatale curiosité l'avait attiré. L. L—T.

Rapin Thoiras, *Histoire d'Angleterre*.

GODOI. *Voy*. GODOY.

GODOLIN. *Voyez* GONDOULI.

GODOLPHIN (*Jean*), jurisconsulte anglais, né en 1617, mort en 1678. Il étudia la jurisprudence à Oxford; il s'y fit recevoir docteur en droit en 1642. La théologie l'occupa ensuite; il adopta les principes des puritains. Dans les événements de la révolution, il se fit remarquer par son inimitié contre le pouvoir royal; en 1653 Cromwell le nomma juge de l'amirauté. Malgré ces antécédents politiques, Godolphin reçut sous la restauration la charge d'avocat du roi; ses connaissances étendues en jurisprudence lui valurent cette distinction. Ses principaux ouvrages sont: *The holy Harbour containing the sum and substance of the christian religion;* 1651; — *A View of the Admiral's Jurisdiction;* 1661, in-8°; — *The Orphan's Legacy, treating of last wills and testaments;* 1674, in-4°; —*Repertorium Canonicum;* 1678, in-4°: cet ouvrage a pour but de prouver que dans l'origine les rois d'Angleterre étaient indépendants du pouvoir papal. E. G.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*.

GODOLPHIN (Le comte *Sidney*), homme d'État anglais, né vers 1630, mort le 15 septembre 1712. Il était d'une très-ancienne famille, qui possédait en Cornouailles des mines d'étain, d'où provenait son nom primitif de *Godolcan* (aigle blanc), changé plus tard en celui de Godolphin. Le père de Sidney était du parti des cavaliers; sous la restauration, il fut nommé chevalier du bain. En 1645 le jeune Sidney fut placé comme page auprès de Charles II, alors prince de Galles. Après le rétablissement des Stuarts, il fut nommé chambellan. En 1661 il fut élu au parlement. Son début dans les affaires politiques eut lieu en 1678. Le duc d'York l'envoya en Hollande, auprès du prince d'Orange, pour ménager une alliance de l'Angleterre et des États généraux contre la France. Le projet n'eut pas de suite; mais l'année suivante Godolphin ne fut pas moins récompensé, pour l'habileté qu'il venait de montrer dans ces négociations, par sa nomination à l'emploi de lord de la trésorerie. Son application, son intelligence des affaires le firent remarquer bientôt, et en septembre 1679 il entra au conseil privé. Lors du renvoi de Temple, il fut mis à la tête des affaires avec Rochester et Sunderland. En 1680, lors de la discussion du bill d'exclusion, qui devait écarter Jacques II du trône, Godolphin, sans se prononcer ouvertement, fit des démarches pour faire passer le bill; il désirait la tranquillité publique à tout prix. Lors de la lutte qui eut lieu en 1684 entre Halifax et Rochester, on vit Godolphin ne prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre; il se contentait de faire expédier rapidement les affaires de son département, parlait fort peu, et montrait la plus grande circonspection. Dans cette même année il fut nommé premier commissaire de la trésorerie et créé baron de Godolphin. Lors de l'avénement de Jacques II (1685), ce prince éloigna Godolphin de la direction des finances, et le nomma chambellan de la reine, malgré son vote dans la question de l'exclusion. Jacques savait qu'il pouvait compter sur son expérience comme sur sa discrétion. Bientôt Godolphin partagea de nouveau avec Rochester et Sunderland la faveur du souverain. Ces hommes d'État négocièrent avec l'ambassadeur français Barillon l'envoi des subsides que Louis XIV accorda à Jacques. En 1686 la discorde se mit parmi eux; Rochester voulait le maintien de la religion anglicane; Sunderland poussait le roi à des mesures qui devaient assurer le triomphe du catholicisme. Les convictions de Godolphin le portaient vers Rochester; mais il s'était pris d'un sentiment romanesque pour la reine, qui désirait voir la ruine de l'Église protestante. Il suivit alors sa tactique ordinaire; il resta complétement neutre. Sa prudence l'empêcha encore de participer aux mesures violentes prises par Jacques en 1688; aussi fut-il un des trois commissaires envoyés par le roi auprès du prince d'Orange pour négocier un accommodement. Dans les débats qui s'engagèrent après la fuite de Jacques, Godolphin vota pour la régence. Cela n'empêcha pas Guillaume de le nommer peu de temps après lord de la trésorerie et même de le mettre en 1690 à la tête de ce département: c'est que le caractère calme et froid de Godolphin était entièrement en harmonie avec celui du roi. En 1695 Godolphin fut nommé membre du conseil de régence chargé de gouverner le royaume pendant l'absence de Guillaume. Quoiqu'il fût accusé à plusieurs reprises, et non sans fondement, de correspondre avec les Stuarts, il se maintint dans la confiance du roi. Son renvoi en 1697 ne provint que du système adopté par Guillaume de balancer les différents partis et de les appeler successivement au pouvoir. Peu de temps après, Godolphin se déclara ouvertement comme membre du parti tory, avec lequel il rentra aux affaires en 1701. L'année suivante, à l'avénement de la reine Anne, Godolphin accepta les fonctions de premier lord de la trésorerie, sur les instances de Marlborough, dont la fille aînée avait épousé le fils de

Godolphin, et bientôt après il fut nommé grand-trésorier. Dès lors commença le règne de ces deux hommes, étroitement unis. Leur puissance, d'abord basée sur la faveur de la duchesse de Marlborough, commença à décliner vers 1706, lorsque la duchesse se fut aliéné l'affection de la reine. Cependant, l'administration de Godolphin était excellente; le crédit public se trouvait dans l'état le plus florissant; Godolphin avait su inspirer une confiance entière dans les billets de la banque et de l'échiquier. Godolphin et Marlborough, voyant la reine moins bien disposée pour eux, quoiqu'elle vînt d'accorder à Godolphin le titre de comte, abandonnèrent tout à coup le parti tory, et s'entendirent avec les whigs. En 1707 le secrétaire d'État Marley essaya sous main de réunir contre eux toutes les fractions du parti tory; Godolphin devina ces menées, et il exigea le renvoi de Marley, menaçant de se retirer avec Marlborough. La reine dut céder; mais elle en fut profondément blessée. En 1710 enfin, lorsque le clergé se fut déclaré contre les whigs, elle commença à laisser percer sa rancune. Les capitalistes, qui avaient une confiance absolue dans les capacités de Godolphin, se concertèrent pour retirer le même jour tous leurs fonds de la banque. Mais cela ne fit que différer pendant quelque temps la disgrâce du lord trésorier. Le 8 août 1710 il reçut brusquement, par l'entremise d'un simple domestique, la notification de sa destitution. Il n'y survécut que deux ans. Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire l'appréciation impartiale donnée par M. Macaulay sur le caractère de Godolphin : « Godolphin avait été élevé à la cour en qualité de page, et il y avait acquis de bonne heure toute la souplesse et tout le sang-froid d'un courtisan consommé. Laborieux, perspicace et parfaitement au courant du détail des finances, tout gouvernement pouvait trouver en lui un secrétaire utile, et rien dans ses opinions ni dans son caractère ne s'opposait à ce qu'il servît un gouvernement quelconque. « Sidney Godolphin, disait le roi Charles II, ne fait jamais obstacle et ne fait jamais défaut. » Cette remarque, pleine de finesse, est une excellente explication des succès extraordinaires de Godolphin. Il fut à différentes époques dans les rangs des deux grands partis politiques, mais il ne partagea jamais leurs passions. Comme tout homme circonspect et prospère, il était très-disposé à soutenir ce qui existait. Abhorrant les révolutions, il abhorrait aussi les contre-révolutions. Grave et réservé d'aspect, ses goûts étaient cependant bas et frivoles : tout le temps qu'il pouvait dérober aux affaires publiques, il le passait à faire courir des chevaux, à faire battre des coqs, à jouer aux cartes. » Godolphin n'a pas toujours trouvé des juges aussi bienveillants que M. Macaulay. Swift entre autres l'a poursuivi de ses sarcasmes. La famille Godolphin est éteinte depuis 1785. E. G.

Birck's *Lives*. — Burnet, *History of his own times*.

GODOMAR. *Voyez* GONDOMAR.

GODONESCHE (*Nicolas*), graveur français, né à Paris, à la fin du dix-septième siècle, mort dans la même ville, le 29 janvier 1761. Il fut enfermé à la Bastille en 1732, pour avoir gravé les estampes de l'*Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, par l'abbé Boursier. Godonesche ne resta pas longtemps en prison; mais il perdit sa place de garde des médailles du cabinet du roi. Il avait publié les *Médailles du règne de Louis XV;* Paris, 1727, in-fol., ouvrage dont il donna une nouvelle édition en 1736, et qui a été continué par Fleurimont jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Le duc de La Vallière possédait de Godonesche un manuscrit sur vélin, qui contenait : *Idée du Cabinet du Roi pour les médailles; têtes des douze Césars, dessinées sur l'antique; pierres antiques du Cabinet du Roi.* L. L—T.

Chaudon et Delandine, *Diction. univ. hist.*

GODOUIN. *Voy*. GOUDOUIN.

GODOUNOF (*Boris*), tzar de Russie, né en 1552, mort en 1605. Issu d'une famille mogole, beau-frère du tzar Fédor Ier, il sut prendre un tel ascendant sur ce faible prince, habile seulement à sonner des cloches, que c'est sur lui que retombe toute la responsabilité des actes de son règne. Jusqu'à cette époque, le servage était inconnu en Russie; c'est Godounof qui l'institua réellement, l'an 1595, en attachant le paysan à la glèbe et en le donnant légalement au maître de la terre. Pour dominer seul le tzar, il exila ou fit périr ses conseillers; pour se ménager une grande influence sur le peuple, profondément religieux, il plaça une de ses créatures, Job de Rostof, sur le siége métropolitain de Moscou, et l'éleva à la dignité de patriarche, indépendant de Constantinople; pour se rapprocher davantage du trône, il relégua à Ouglitch et y fit assassiner le frère puîné du tzar, âgé de sept ans, appelé naturellement à lui succéder. Quand Fédor mourut, en 1598, d'une maladie de langueur, attribuée à un verre de vin empoisonné que lui aurait administré son favori, la race des Rurik n'était pas éteinte : il restait plusieurs maisons issues de ce premier souverain de la Russie; mais, dispensateur de toutes les places, prodigue de caresses envers le peuple, Godounof fut facilement élu tzar avec le concours du patriarche. Une fois sur le trône, objet de sa longue convoitise, il s'appliqua à faire oublier les crimes qui l'avaient servi à y monter. Le bruit d'une invasion tatare, répandu adroitement par lui-même, lui fournit l'occasion de rallier un moment tous les partis sous les drapeaux de la patrie menacée; il éblouit la nation en élevant de splendides et pieux monuments; il lui vint libéralement en aide quand elle eut à subir en 1601 une famine si terrible que la chair humaine trouvait des acheteurs et des vendeurs également avides; il chercha surtout à se consolider en étendant en même temps les rela-

tions de l'empire. Dans ce but, il voulut marier sa fille, d'une remarquable beauté, au fils d'Éric XIV, roi de Suède; mais ce prince, quoiqu'exilé, refusa la chance qui lui était offerte de conquérir son royaume à condition de trahir sa foi religieuse; moins scrupuleux, le frère de Christiern IV, roi de Danemark, était sur le point de se soumettre à cette clause lorsqu'une fièvre violente l'emporta en quelques jours à Moscou. Cependant, la justice divine allait atteindre l'usurpateur après sept ans de succès. Dmitri, le frère du tzar, n'avait pas été égorgé, du moins on le crut, quelques-uns le supposent encore, et celui qui se présenta comme le légitime héritier des Rurik fut assez habile pour rassembler une armée considérable, assez vaillant pour s'approcher, sans se décourager de quelques revers, jusqu'aux portes de la capitale. A cette nouvelle, les nobles abandonnèrent avec bonheur Godounof; le peuple mit à le maudire une fougue égale à celle qu'il avait apportée naguère à l'applaudir. Prévoyant une chute imminente, Godounof eut alors recours au poison, qu'il avait si souvent employé pour les autres, et expira le 23 avril 1605. L'Église russe livre encore à l'anathème sa mémoire certain jour du Carême. L'impératrice Catherine a écrit : « Ce prince a été malheureux : les malheureux ont toujours tort; beaucoup d'historiens ont rapporté de lui des choses sur des ouï-dire et sur des bruits répandus par ses ennemis ou par des factions qui lui étaient opposées. La conduite de l'illustre famille de Romanow à son égard nous donne un exemple digne d'être rapporté. Lorsque la flatterie proposa de faire déterrer et ôter de la sépulture impériale le corps du tzar Boris, elle ne voulut jamais y consentir, disant que quoiqu'il eût été l'ennemi de leur famille, cependant il avait été le souverain reconnu de tout l'empire. Pendant les voyages de l'empereur Pierre le Grand l'on fit des réparations à la grande tour de Moscou, bâtie par le tzar Boris, où il y avait une inscription à son honneur taillée dans la pierre; on la couvrit de plâtre. Lorsque l'empereur en fut informé, il la fit rétablir, disant, en propres termes, qu'on devait respecter la mémoire d'un grand homme (*Antidote*, Amsterdam, 1771, I, 149). » L'histoire ne saurait ratifier ce jugement : Godounof n'était qu'un fort habile usurpateur.

Prince A. GALITZIN.

Margeret, *L'Estat de la Russie et grand-duché de Moscovie*; Paris, 1607. — P. Mérimée, *Un Épisode de l'Histoire de Russie; les faux Démétrius*.

GODOUNOF (*Théodore*), fils du précédent, n'avait que seize ans à la mort de son père. Le patriarche de Moscou, Job, réussit à le faire proclamer tzar, sous la régence de sa mère; il régna trois mois, et, victime innocente, fut étouffé, le 20 juin 1605. Sa mère fut pendue; tous ses parents furent exilés, à l'exception de sa sœur, la belle Ahsinia, qu'on réserva pour le nouveau tzar, que la Russie croyait légitime; mais ce dernier vait déjà funestement pris pour épouse une Polonaise, ce qui ne contribua pas peu à sa perte. Pr. A. G.

Margeret, *L'État de la Russie*, etc. — Lettre du faux Démétrius au palatin de Sandomir (Bibl. imp., manusc. Dup. 776, fol. 28).

GODOY (*Pietro* Y), théologien espagnol, né à Aldeanneva (Estramadure), entre 1615 et 1620, mort vers 1686. Il prit l'habit de dominicain à Salamanque, et bientôt professa la théologie dans les principales universités d'Espagne. En 1664, Philippe IV le prit pour confesseur et le créa évêque d'Osma. Plus tard il lui confia le siége de Siguenza. Godoy s'était acquis une très-grande réputation comme prédicateur et comme canoniste. On a de lui : *Disputationes theologicæ in D. Thoman*; Venise et Paris, 1686, 7 vol. in-fol.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 673. — *Journal des Savants*, année 1686, p. 253 et 206. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

GODOY (Don *Manuel* DE), *Alvarez de Faria*, *Rios Sanchez y Zarsosa*, prince de la Paix et de Bassano, duc de l'Alcudia et de Sueca, etc., favori de Charles IV, roi d'Espagne, né le 12 mai 1767, à Badajoz (Estramadure), mort à Paris, le 4 octobre 1851. Issu d'une famille noble et ancienne, mais pauvre, il reçut, sous les yeux de son père, qui le confia à un instituteur habile, une éducation soignée et une instruction solide. Venu à Madrid à l'âge de dix-sept ans, il fut incorporé dans une compagnie des gardes du corps, où servait depuis 1784 son frère aîné, Louis-Diego Godoy. Sa belle prestance, la régularité de ses traits, ses manières douces, élégantes, et son caractère aimable le mirent en faveur auprès des femmes, même à la cour. La reine Louise-Marie le remarqua, et le roi Charles IV le prit en si grande affection que la voie des honneurs lui fut ouverte large et spacieuse, au point d'avoir bientôt une influence plus grande que celle d'aucun autre favori en Espagne. Ce n'est point du reste son talent pour la guitare qui fut l'origine de sa fortune : il a affirmé, de la manière la plus positive, dans ses Mémoires, n'avoir jamais eu aucun talent pour la musique, ni su jouer d'aucun instrument. Devenu major général des gardes du corps, grade le plus voisin du roi, qui ne prenait que le titre de colonel dans le même corps, Godoy fut bientôt appelé au conseil d'État. Dans cette position nouvelle, due tout entière à la faveur, il montra une assurance fort au-dessus de son âge. Loin de se laisser éblouir par la fortune, il suppléa à l'expérience qui lui manquait par un jugement sain, une mémoire prodigieuse, un tact exquis et une conception vive et prompte : l'esprit d'intrigue, auquel on se forme si vite à la cour, l'aida pour tout le reste. La reine, dont il était l'amant, instruite de tous les secrets du gouvernement, dirigea ses premiers pas dans la carrière des affaires. Habile à mettre à profit ses instructions, Godoy put au sein du grand conseil ouvrir des avis, émettre des opinions qui faisaient honneur à

sa pénétration. Le roi le prit en si grande estime, qu'il voulut en faire son premier ministre. Alarmé de l'essor que prenait la révolution française, frappé surtout des dangers que courait Louis XVI, Charles IV voulut un homme à lui, qui fût sa créature et l'expression de sa volonté nette et franche. Le jeune Godoy, sur lequel tomba son choix, fut nommé premier ministre, à la place du vieux comte d'Aranda, disgracié (15 nov. 1792). Décidé à venger la mort de Louis XVI, qu'il n'avait pu conjurer, le nouveau ministre inaugura sa politique par une déclaration de guerre à la Convention.

Sous les ordres du général Ricardos (*voy.* ce nom), les armées espagnoles commencèrent la guerre par de brillants succès à Masdeu et à Trouillas (1793); mais la victoire appartint décidément à la France dans la campagne suivante. Le traité de paix signé à Bâle (22 juillet 1795) valut à Godoy, déjà prince de l'Alcudia, les titres de prince de la paix et de grand d'Espagne de première classe. En outre, Charles IV gratifia son favori de l'ordre de la Toison d'Or et d'un domaine de 60,000 piastres de revenu. C'en était trop. L'opposition, qui s'était tenue sur la réserve pendant la guerre, se souleva plus violente et plus acharnée. Elle avait accusé de trahison le traité qui réconciliait l'Espagne avec son alliée naturelle, en la dégageant de toute obligation envers l'Angleterre, qui lui débauchait ses colonies; elle cria au scandale à la vue de tant de récompenses. Nonobstant, le premier ministre, signa à Sainte-Ildefonse, 19 août 1796, un traité d'alliance offensive et défensive avec la république française. Il profita ensuite du retour de la paix pour augmenter la marine de l'Espagne, reconstituer son armée, affaiblie, afin de protéger ses relations avec l'Amérique et tirer tous les avantages possibles des nouveaux traités.

C'était une tâche difficile et délicate en Espagne que de réparer des finances obérées, relever le crédit ruiné, le commerce en souffrance et l'industrie anéantie, tout en luttant contre les complications de la politique extérieure et les complots du parti hostile au favori. Dans une situation si périlleuse, le prince de la Paix, louvoyant habilement entre deux grandes puissances dont la rivalité bouleversait l'Europe, maintint son pays dans un état assez satisfaisant. Mais, s'isolant trop dans la faveur royale, il eut contre lui tous les partis. Les nobles, qu'irritait sa prépondérance exclusive dans le gouvernement, brûlaient de le renverser. Les novateurs, persécutés, le clergé, lésé par la vente *des propriétés de main-morte*, l'inquisition, qu'il bravait, le détestaient; et le peuple, qui lui imputait tous ses maux, lui pardonnait encore moins de s'être montré irrévérencieux envers le pape, qui intervenait trop directement dans les actes du gouvernement par ses bulles. Tous étaient révoltés de voir un parvenu déployer un faste et une magnificence qui contrastait avec la misère publique. Lorsque la guerre avec l'Angleterre entravait le commerce, écrasait l'industrie en interceptant les communications avec l'Amérique; lorsque les produits de la terre et du travail périssaient faute de bras et de débouchés, le palais du prince de la Paix était le centre des plaisirs, la vénalité des honneurs et des charges contribuant à ses énormes dépenses, avec les dons répétés du roi. Godoy aimait les femmes, et, avec tous les moyens de séduction qu'il réunissait, il n'eut que de trop nombreux succès. Ses amours avec dona Josefa Tudo firent plus de bruit qu'aucune autre de ses aventures galantes. Le père de cette jeune et belle personne, ancien militaire, qui sollicitait depuis longtemps une position, eut à la fin l'idée de se présenter avec sa fille devant le tout-puissant favori. Aussitôt il fut nommé gouverneur de la maison royale le *Retiro*, où son protecteur fit bientôt de fréquentes visites. Mais la jeune dona Josefa, qui était devenue l'objet des attentions les plus délicates et des soins les plus empressés du trop galant ministre, montra autant de fierté et de vertu qu'elle avait de beauté et d'amabilité. Le prince, qui n'en devint que plus amoureux, ne parvint au comble de ses désirs qu'après un mariage secret. Et tel fut l'empire de ce mystérieux amour que ni la jalousie de la reine, ni les brillantes qualités de dona Thereza de Bourbon, que, dans son engouement, le roi imposa à son favori pour épouse avouée, n'en purent triompher. C'est par le scandale de ce double hymen, qui n'atténua en rien les faveurs royales, que Godoy donna particulièrement prise à la malignité publique.

En vain il réduisait par l'exil le nombre toujours croissant de ses ennemis. La cabale qui se forma contre lui, recrutée parmi les plus grands seigneurs de l'Espagne et les hommes les plus entreprenants, entretenue, excitée par les intrigues du cabinet de Saint-James, devint bien plus menaçante quand elle eut, avec le concours d'une partie de la famille royale, le prince des Asturies pour chef (*voy.* Ferd. VII). La marche des événements ajoutait encore aux difficultés de sa position.

Allié de la France, le ministre espagnol eut à soutenir la guerre avec l'Angleterre, et lui opposa une défense si vigoureuse qu'il ne laissa perdre à l'Espagne que l'île de La Trinité, cédée à sa rivale par le traité d'Amiens (27 mars 1802). Il songeait à diriger une expédition en Portugal, qui, par ses relations avec l'Angleterre, compromettait le gouvernement espagnol vis-à-vis du gouvernement français. Mais Charles IV préféra recourir à la persuasion pour ramener à lui un trône sur les marches duquel sa fille était assise. Godoy quitta le ministère (28 mars 1798), par suite d'une intrigue du cabinet français. Don Francisco de Saavedra et don Gaspard de Jovellanos (*voy.* ces noms) lui succédèrent, mais ne gardèrent pas longtemps leur portefeuille. Urquijo, qui vint après, très-favorable à la révolution française, fut exilé,

et le prince de la Paix revint au pouvoir. Le roi, poussé par la reine, voulut se l'attacher plus étroitement : il lui fit épouser dona Maria Thereza de Bourbon, princesse âgée de quinze ans, issue d'un mariage secret entre l'infant don Luis, oncle du roi, et dona Sallabriga, demoiselle de qualité. Ce mariage, purement politique, ne pouvait être que malheureux. A sa rentrée aux affaires, le prince de la Paix trouva une situation tout autre qu'à l'époque où il les avait quittées. La France avait Napoléon pour premier consul, et Lucien Bonaparte, arrivant à Madrid en ambassade extraordinaire, fit décider, par le traité de Badajoz, la guerre avec le Portugal. L'expédition s'ouvrit en 1800, sous les ordres du prince de la Paix. Mais Napoléon n'avait voulu qu'intimider l'Angleterre par cette manifestation et la décider à la paix. Après la perte de quelques places, le Portugal put traiter moyennant un subside de 25,000,000 de francs payé à la France et la cession à l'Espagne d'Olivenza et de la partie de son territoire en deçà de la Guadiana. L'Espagne, qui est depuis restée maîtresse de cette clef du Portugal, obtint ensuite l'évacuation de son sol par les troupes françaises. Godoy, général en chef de l'expédition, nommé déjà un peu avant grand'-croix de l'ordre de Charles III et de celui de Malte, eut, avec le titre de comte d'Evoramente, une augmentation de revenu de 100,000 piastres. Charles IV lui donna en outre deux drapeaux à ajouter à ses armes, et voulut lui-même lui attacher un sabre d'honneur.

Cette expédition, qui prêta tant à rire aux malins, donna pourtant à l'Espagne une augmentation de territoire et la paix, en plaçant le pays dans les meilleurs termes avec la puissance qui commandait à l'Europe. Le traité de Lunéville en échange de la Louisiane, cédée par l'Espagne à la France, donnait la Toscane au prince de Parme. Pour se rendre dans leurs nouveaux États, les infants don Luis et dona Maria de Bourbon passèrent par Paris, où ils furent reçus au milieu des fêtes et des honneurs.

Cependant le premier ministre essayait de poursuivre ses réformes administratives et financières, lorsque le mariage du prince des Asturies avec dona Marie-Antoinette de Naples vint troubler la situation. La prédilection passionnée pour l'Angleterre de la jeune princesse jeta la discorde dans la famille royale, et rendit Napoléon froid et défiant à l'égard de l'Espagne. Aussi, à la rupture de la paix d'Amiens, le gouvernement espagnol ne put éviter sa participation à la guerre qu'au prix d'un subside annuel de dix-huit millions de francs. Le cabinet de Saint-James rompit cette neutralité illusoire. Au mépris du droit des gens, il fit attaquer et saisir en pleine paix quatre frégates espagnoles revenant du Mexique, chargées d'or, en vue du port de Cadix, au cap Sainte-Marie (1er octobre 1804). Le premier ministre était si éloigné de vouloir la guerre, avec l'Angleterre surtout, qu'il ne s'y décida qu'après avoir épuisé les voies de négociation.

En voulant conjurer la ruine de la dynastie bourbonienne, Godoy ne fit que la précipiter avec la sienne. Cédant à l'invitation d'une quatrième coalition contre l'empire français, il lança (6 oct. 1806) à toute l'Espagne un appel aux armes contre un ennemi qui, sans être désigné, n'était que trop facile à deviner. « Venez, disait-il, mes chers compatriotes, vous ranger sous les bannières du meilleur des souverains. » Mais, après la bataille d'Iéna, il se hâta de retirer et de désavouer sa proclamation, et dut recourir à des actes plus réels que les vains prétextes qu'il allégua d'abord, pour conjurer le courroux du maître de l'Europe. Godoy n'eut dès lors qu'à subordonner toute sa conduite à la politique des Tuileries. Joseph fut reconnu pour roi de Naples, et seize mille Espagnols, auxquels s'adjoignirent les six mille que commandait O'Farril en Étrurie, furent envoyés dans le Nord, sous les ordres de La Romana, pour recruter l'armée impériale après la bataille d'Eylau (1807). Godoy, qui aurait voulu quitter le ministère, fut retenu au pouvoir par Charles IV, qui le nomma grand-amiral de l'Espagne et des Indes, protecteur du commerce, avec le droit d'avoir une garde d'honneur pour sa personne. « En croyant ainsi, dit-il (*Mémoir.*, trad. d'Esmén.), à force de grâces et de distinctions accumulées, m'élever au-dessus de toutes les atteintes de mes ennemis, le roi ne fit que m'exposer davantage à leurs atteintes, en excitant surtout les alarmes du prince des Asturies, qui, poussé par d'insidieuses dénonciations, craignait que je n'aspirasse à le devancer sur le trône. » — « Godoy, mon sujet, disait l'astucieux Ferdinand, me dérobe l'affection du peuple : il s'empare de tous les hommages. » — « Ne t'en inquiète pas, repartit don Carlos, son frère ; plus on lui donne, plus tu lui ôteras sous peu. » Les suggestions du marquis de Beauharnais, ambassadeur de France en Espagne, achevèrent de tourner la tête au prince des Asturies, qui adressa à Napoléon la fameuse lettre du 12 octobre 1807. Celle qu'adressa au même souverain le roi Charles IV décida du sort de l'Espagne et de son gouvernement. Il fit négocier par Duroc avec Izquierdo (*voy.* ce nom), chargé d'affaires d'Espagne, le traité de Fontainebleau (27 oct. 1807), en vertu duquel le Portugal était cédé à la France, à l'exception des Algarves et de l'Alemtejo, dont la souveraineté était dévolue au prince de la Paix, pour prix de la participation qu'il devait prendre à la conquête de ce royaume. « Il faut en finir, dit-il à Duroc... J'envoie *les petits Bourbons d'Étrurie* à l'extrémité nord du Portugal, sous le nom de rois de la Lusitanie septentrionale ; *ils seront à bord de la mer.* Juno va occuper Lisbonne et l'embouchure du Tage... Il tiendra le pays, je verrai ensuite... Qu'est-ce que ce prince de la Paix en Espagne ? Il a fait le rodomont l'année dernière : c'est lui-même qui mène cette cour de Madrid. Dites-lui

qu'il aura les Algarves ; qu'il s'en aille. Je m'arrangerai sans lui avec Charles IV et son fils, qui ne s'entendent pas entre eux et qui m'appellent l'un l'autre. »

Izquierdo courut à Madrid dévoiler au roi, à la reine et au ministre, son protecteur, le danger auquel les exposait, eux et l'Espagne, sa trop facile confiance. Aussitôt le prince de la Paix et le couple royal de faire leurs préparatifs de départ pour Cadix, d'où l'on pouvait au besoin se transporter au Mexique. On n'attendait que l'heure du départ. Mais le prince des Asturies dévoila le projet à ses partisans. « L'infâme ! crièrent-ils au peuple, vous le voyez, il a vendu le pays, il brûle de le livrer sans défense à l'acheteur ! » Ils ameutent la foule, et le comte de Montijo, déguisé sous le nom de l'oncle Pierre, envahit, dans la nuit du 17 au 18 mars 1802, le palais d'Aranjuez. Au jour, la foule pénètre dans le palais du prince de la Paix, aux cris de *Meure Godoy !* Le prince, qui se tenait caché dans un grenier, sous un tapis, y fut découvert, mourant de faim, après trente-huit heures. Arraché de sa retraite et accablé de coups, il fut exposé aux insultes d'une foule exaspérée, qui lui lança des pierres, et fut même atteint de deux coups d'épée à la poitrine. Mais Charles IV, informé du danger que courait le favori de la reine, abdiqua en faveur de son fils, en lui imposant pour condition de sauver Godoy. Au comble de ses vœux, Ferdinand se rendit à la demeure de Godoy, qu'il fit amener devant lui : « Sais-tu bien, lui dit-il, que je suis ton roi, roi d'Espagne et des Indes » ? — « Et comment se portent les parents de votre Majesté ? » répondit le prisonnier. Ferdinand ordonna de conduire Godoy au château de Villaviciosa et de l'y garder étroitement, promettant de le livrer aux tribunaux et d'en obtenir bonne justice. Sur ces entrefaites Murat arriva à Madrid, à la tête de 30,000. Pendant que Ferdinand partait pour Bayonne, le grand-duc de Berg réclama Godoy de la junte, qui n'osa le lui refuser, et l'envoya avec dona Josefa Tudo, comtesse de Castillo-Fiel, à Bayonne, où il rédigea la nouvelle abdication de Charles IV, en faveur de Napoléon. Godoy partit ensuite pour Compiègne, puis pour Marseille avec Charles IV et l'ex-reine, qu'il suivit enfin à Rome. Là, naguère possesseur des riches duchés d'Albufera, de l'Alcudia, de Soto-Roma et de deux des plus somptueux palais de Madrid, complétement ruiné, Godoy ne vécut que des bienfaits de ses royaux amis. « Je suis cause de tous tes malheurs, lui disait Charles IV, qui lui voua jusqu'à la fin la plus tendre amitié. Le prince et le roi déchus habitèrent ensemble le palais Borghèse. La comtesse de Castillo-Fiel, qui les avait rejoints avec ses deux fils, y remplit les fonctions de dame d'honneur de l'ex-reine Louise-Marie. Outre les deux fils que lui avait donnés dona Josefa, qu'il épousa publiquement après la mort de dona Thereza, Godoy élevait encore dans le même palais la duchesse de l'Alcudia, sa fille, issue de dona Maria-Thereza de Bourbon, morte dans un couvent, lieu de sa retraite. Godoy, qui ne quitta ses bienfaiteurs qu'à leur mort, vint à Paris en 1835. Il fixa sa résidence dans la rue de La Michodière, à un troisième étage. L'argent que lui avait laissé la famille royale n'avait pu suffire à l'éducation de sa famille ; il obtint de Louis-Philippe une pension de 5,000 fr. C'est à Paris qu'il publia ses mémoires, plaidoyer assez diffus et médiocre, dont Godoy n'a été que l'auteur nominal.

V. MARTY.

Cuenta dada de la Vida politica de D. Man. Godoy, principe de la Paz, o sean memorias criticas y apologeticas por la historia del reinado del Sr. D. Carlos IV de Borbon; Madr., 1836-38, 5 vol. in-8° ; ibid., 1842, 6 vol. quatre volumes, trad. d'Esménard, en ont été publ. en français ; trad. en allem. par Diesman, Leipzig, 1836, 4 vol.; en anglais, 1836, 5 vol. — Ovilo y Otero (Manuel), *Vida politica y militar de D. Man. Godoy, principe de la Paz* ; Madr., 1844, 4 vol. — Toreno, *Guerra, Revoluc. y Levantam. de España*, t. Ier et V. — Jay, *Biograph. des Contemporains*. — Rabbe et Boisjolin, *Biogr. univers. des Contemporains*. — *Encyclopédie des Gens du Monde*, art. GODOY.

* **GODRAN** (*Charles*), poëte latin moderne, né à Dijon, dans les premières années du seizième siècle, mort en février 1577. Sa vie est peu connue. L'on sait toutefois qu'il avait la dignité de chanoine de la Sainte-Chapelle au lieu de sa naissance. Les ouvrages qu'il a laissés ne manquent pas de mérite : *De Auspicato regis Caroli IX in urbem Divionem, bene atque feliciter excepti, Ingressu Euphemia, sive gratulorium carmen*; Dijon, 1564, in-4° ; — *Epicedium in prœmaturam, et omnibus sæculis deplorandam, mortem Francisci a Lotharingia, Guisiani ducis, adjectis aliquot ex iis quæ non ita pridem scripsit episcopus Regiensis*; 1564, ibid., in-4° ; — *Historia Crucis dominicæ, quam Passionem vocant, versibus heroicis expressa ex D. Joannis 18 et 19 capitibus, adjectis aliquot per transennam ex sacris litteris*; ibid., 1565, in-4°. L'auteur ajouta 500 vers à cette pièce ; l'année suivante il la fit réimprimer sous ce titre : *Encomium Crucis* ; ibid., 1566, in-4° ; — *Mysterium Evangelicum, in dialogos distributum*; ibid., 1569, in-4° ; — *Judith viduæ Historia, heroicis versibus expressa*; ibid., 1569, in-4° ; — *Susannæ, Helchiæ filiæ, Tragica-Comœdia, ex cap. XIII Danielis*; ibid., 1571, in-4° ; — *Tobiæ Nephtalii, Raphaele Archangelo prænuntio, felix Epithalamium, in argumentum feliciss. epithal. Caroli IX ac Isabellæ Austrasiæ*; ibid., 1571, in-4° ; — *Sacrificii Abrahami Hypotyposis, sive imaginaria repræsentatio*, etc.; ibid., 1572, in-4°.

Louis LACOUR.

Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourg.*, t. I, p. 258.

GODWIN (Le comte), homme d'État anglais, né vers la fin du dixième siècle, mort le 7 avril 1054. Il était fils de Wulfnoth, le *child* (fils du chef) des Saxons méridionaux, qui, fuyant les persécutions dirigées contre lui par Edric Stréon, sous Ethelred II, s'était révolté contre

ce roi et avait détruit la flotte anglaise. L'habileté et la bravoure de Godwin lui procurèrent bientôt les bonnes grâces de Canut. Lors de son expédition en Danemark, entreprise en 1029 pour combattre les Vandales, Canut emmena avec lui le jeune Godwin, et lui confia le commandement d'un corps d'armée. On se trouva bientôt en face des ennemis; la bataille devait être livrée le lendemain. Mais pendant la nuit Godwin, de sa propre autorité, assemble ses troupes, fond avec elles sur les Vandales, et les passe presque tous au fil de l'épée. Canut le récompensa en le nommant comte de Kent et de Sussex, et il lui fit épouser sa belle-sœur par alliance. Après la mort de Canut, Godwin devint *earl* (comte) de Wessex. Il fut à cette époque mêlé à un événement sanglant, dont plusieurs incidents sont encore aujourd'hui un mystère. Le prince Alfred, fils d'Ethelred II et d'Emma, reçut de sa mère l'invitation de se rendre en Angleterre, pour enlever la couronne à Harold. Il s'y rend en effet, et débarque près de Canterbury. Godwin vient le trouver, se disant envoyé de la part de la reine Emma, et il lui promet de le seconder dans son entreprise, puis il se retire. Pendant la nuit survinrent les soldats de Harold; ils arrêtèrent Alfred et toute sa suite. Le malheureux prince fut amené devant Harold, qui lui fit arracher les yeux et infliger le traitement le plus barbare, à la suite duquel Alfred mourut peu de jours après. Cet acte cruel consolida la puissance de Harold; grâce à l'influence de Godwin, il fut maintenant déclaré aussi roi de Wessex, pays échu en partage à son frère Hardicanute. En 1039, après la mort de Harold, Hardicanute reprit possession de la couronne d'Angleterre. On s'attendait à le voir sévir contre Godwin; mais il aimait tant le repos, les affaires lui étaient si antipathiques, qu'il préféra pardonner à Godwin et pouvoir se reposer sur lui pour l'administration du royaume; il le nomma grand-trésorier. Peu de temps après, Godwin se brouilla avec Alfred, archevêque d'York; celui-ci accusa alors le comte du meurtre d'Alfred. Godwin se présenta devant les juges, nia l'inculpation portée contre lui, et fut acquitté après qu'il se fut purgé par son serment. La culpabilité de Godwin, dit avec raison le docteur Lingard, sera toujours un problème. Il a peut-être trahi Alfred; mais c'est Harold seul qui est responsable de la mort de ce prince. Pour convaincre du reste entièrement le roi de son innocence, Godwin lui fit présent d'un vaisseau, tout resplendissant d'or, monté par 80 guerriers, dont chacun portait un bracelet d'or pesant 16 onces.

Survint la mort de Hardicanute, en 1042. Godwin usa de toute son influence pour faire monter sur le trône Édouard, le frère d'Alfred. Cependant, avant de se prononcer en sa faveur, il avait exigé d'Édouard qu'il promît d'épouser Edith, fille de Godwin. Le mariage eut lieu en effet deux ans après. Mais le roi se tint toujours écarté de sa femme; la douceur, l'esprit cultivé d'Édith ne purent faire oublier à Édouard qu'elle était la fille de Godwin, qu'il détestait autant qu'il le craignait. En effet la puissance du comte devenait de plus en plus redoutable. Heureusement pour Édouard, Siward et Leoffrick, l'un comte de Northumberland, l'autre comte de Mercie, devinrent jaloux de l'autorité croissante de Godwin, et s'opposèrent à ses desseins. Les excès nombreux de son fils Sweyn portèrent aussi un coup sensible à l'autorité de Godwin. Cela ne l'empêcha pas de se déclarer ouvertement l'ennemi des seigneurs normands, que le roi avait amenés avec lui de Normandie et qu'il accablait de faveurs. En 1051 la rupture devint complète entre Godwin et Édouard. Eustache de Boulogne étant venu visiter le roi, son beau-frère, une querelle sanglante s'engagea entre la suite d'Eustache et les habitants de Douvres, ville qui faisait partie des domaines de Godwin; Eustache eut de la peine à s'échapper. Il vint demander à Édouard satisfaction de cet outrage; ce dernier ordonna à Godwin de punir sévèrement les habitants de Douvres. Le comte non-seulement refusa d'obéir, mais il leva une armée avec laquelle il se proposait de chasser entièrement tous les Normands. Ses deux fils, Harold et Sweyn, lui amenèrent des renforts considérables. Édouard appela à son secours Siward et Leoffrick; bientôt l'armée du roi fut supérieure à celle de Godwin. La guerre civile allait éclater, lorsque, sur le conseil de Leoffrick, on convint de s'en rapporter à la décision du *wittena-gemot*, l'assemblée des états du royaume. Le roi y vint accompagné d'un grand nombre de ses vassaux; le respect pour la majesté royale se réveilla chez les Anglais, et Godwin ainsi que ses fils furent mis en jugement. Ils demandèrent des ôtages avant de comparaître; on refusa de leur en accorder. Godwin se retira alors auprès de Baudoin, comte de Flandre, beau-père d'un de ses fils. Édith fut reléguée dans un monastère; les charges nombreuses occupées par les Godwin furent accordées à leurs ennemis. Godwin ne perdit pas courage; en 1053 il équipa une petite flotte, et tenta un débarquement en Angleterre. Il ne put y réussir la première fois. Mais le roi ayant destitué peu de temps après les commandants de sa flotte, les matelots quittèrent en masse les vaisseaux d'Édouard. Godwin profita à l'instant de cette circonstance, qui empêchait la flotte royale de tenir la mer; il fit jonction avec son fils Harold, qui avait levé une armée en Irlande, et il vint jeter l'ancre près du pont de Londres. Il envoya au roi une supplique respectueuse, demandant seulement à se justifier. Le roi ne voulut d'abord entendre à aucun accommodement. Mais grâce aux insinuation adroites de Stigaud, évêque de Winchester, Édouard se décida enfin à entrer en négociation avec Godwin. Les Normands, qui avaient tout à craindre du ressentiment du

comte, prirent la fuite. La réconciliation eut lieu entre le roi et Godwin; ce dernier fut réintégré dans toutes ses charges, après avoir donné un de ses fils en ôtage. Il ne survécut qu'un an au rétablissement de sa fortune. Aux fêtes de Pâques de l'année suivante, il tomba subitement sans connaissance à la table d'Édouard, et il mourut trois jours après. Pendant le repas, raconte-t-on, Édouard ayant fait allusion au meurtre d'Alfred, Godwin aurait de nouveau protesté qu'il n'y avait pris aucune part; il aurait demandé au ciel de le faire mourir, s'il était coupable, dès qu'il aurait avalé le morceau qu'il venait de prendre sur son assiette. A peine l'aurait-il porté à sa bouche, qu'il serait tombé mort. Cette histoire a été évidemment inventée après coup. Le comté de Godwin fut donné à son fils Harold (*voy.* ce nom). Presque tous les historiens anglais du onzième siècle représentent Godwin comme un monstre de cruauté et de fourberie. Mais, comme le remarque le docteur Lingard, leurs assertions peuvent très-légitimement être soupçonnées de mauvaise foi. Ils écrivaient en effet sous Guillaume le Conquérant et ses successeurs, qui devaient récompenser tout récit pouvant noircir la mémoire du père de Harold. D'autres chroniqueurs le représentent comme le père du peuple; inexorable seulement pour les fauteurs de troubles. Guillaume de Malmesbury ne sait lui-même ce qu'on doit croire au milieu de ces appréciations contradictoires. Quoi qu'il en soit, tous les historiens s'accordent à proclamer le courage indomptable de Godwin.

E. G.

Guill. Malmsbury. — Ingulfus. — Lingard, *Hist. d'Angleterre*, t. I.

GODWIN (*Thomas*), prélat anglais, né à Ockingham, dans le Berkshire, en 1517, mort en 1590. Il fut élevé au collége de La Magdeleine à Oxford, où il se fit agréger en 1544. Il fut un des premiers à embrasser le protestantisme, quitta Oxford, et ouvrit une école à Brackley, dans le canton de Northampton. Sous le règne de Marie, se voyant exposé aux persécutions, il quitta son école, et vint pratiquer la médecine à Oxford. A l'avénement d'Élisabeth, il entra dans les ordres. L'amitié de Bullingham, évêque de Lincoln, l'introduisit auprès de la reine, qui admira son éloquence et l'en récompensa par le doyenné de l'église du Christ, en 1565, et l'année suivante par celui de Canterbury. Godwin fut nommé en 1584 évêque de Bath et Wells, et il aurait peut-être été élevé à une plus haute dignité, s'il n'eût, par son second mariage, encouru le déplaisir d'Élisabeth.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. I. — *Biographia Britannica*.

GODWIN (*Francis*), historien ecclésiastique et prélat anglais, fils du précédent, né à Havington, dans le comté de Northampton, en 1561, mort au mois d'avril 1633. Il fut admis, en 1578, au collége de l'église du Christ (Oxford), dont son père était doyen, et se fit recevoir bachelier ès arts (1580), maître ès arts (1583), bachelier en théologie (1593), et docteur en théologie (1595). Il remplit diverses fonctions ecclésiastiques, jusqu'à la publication de son *Catalogue des Évêques d'Angleterre*, qui lui valut l'évêché de Llandaff. Une traduction latine du même ouvrage, faite dans le dessein de plaire à Jacques Ier, atteignit en effet ce but et fit élever Godwin au siége épiscopal de Hereford. On a de Francis Godwin : *A Catalogue of the Bishops of England, since the first planting of Christianity in the Island, with an history of their lives and memorables actions*; 1601, in-4°. En 1615, il publia une seconde édition de cet ouvrage, et la trouvant très-incorrecte, il en donna une traduction latine, avec une dédicace au roi Jacques Ier. Cette traduction a été réimprimée avec une continuation, par Wil. Richardson; Cambridge, 1743, in-fol.; — *Rerum Anglicarum Henrico VIII, Edwardo VI, et Maria regnantibus, Annales*; 1616, in-fol.; Londres, 1628, in-4°; traduit en anglais par Morgan Godwin, fils de Francis; 1630, in-fol.; — *Nuncius inanimatus in Utopia*; 1629, in-8°; — *A Computation of the value of the roman sesterce and attic talent*; 1630; — *The Man in the Moon, or a discourse of a voyage thither by Domingo Gonsales*; 1638, in-8°. Cette relation d'un voyage imaginaire, écrite par Godwin lorsqu'il étudiait à l'université, ne fut publiée qu'après sa mort. Dans l'édition de 1657, on trouve une traduction du *Nuncius inanimatus*.

Biographia Britannica. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

GODWIN (*William*), célèbre économiste et romancier anglais, né à Wisbeach, dans le comté de Cambridge, le 3 mars 1756, mort à Londres, le 7 avril 1836. Son père, placé à la tête d'une congrégation dissidente, le destina au ministère ecclésiastique. Après avoir reçu une bonne éducation à Norvich, il entra dans le collége théologique indépendant de Hoxton, et en sortit pour devenir, en 1778, ministre d'une congrégation dans le voisinage de Londres. Il remplit ces fonctions pendant cinq ans jusqu'à ce qu'un grave changement dans ses opinions religieuses, qui d'un calvinisme rigide passèrent à un vague déisme, lui rendit impossibles ses devoirs de prédicateur. Il les abandonna, et, se rendant à Londres, demanda au métier d'auteur des moyens d'existence. Son début ne fut pas heureux. Des *Esquisses historiques*, qu'il publia sous forme de sermons, passèrent inaperçues. Ce mauvais succès, la pénurie à laquelle il se trouva réduit plus d'une fois, développèrent chez lui une certaine humeur misanthropique. Il s'indigna contre un état social auquel il attribuait ses malheurs, et voulut réformer des abus dont il avait personnellement à souffrir. Signaler franchement ces abus, et en indiquer le remède, tel fut le sujet d'un livre qu'il publia au commencement de

1793, sous le titre de *Recherches touchant la justice sociale et son influence sur les mœurs et le bonheur*. Pour bien comprendre l'inspiration et la portée de ce livre, il faut se reporter à l'époque où il fut écrit. La révolution française avait fait naître chez beaucoup d'Anglais des idées de réforme et même de révolte; chez un plus grand nombre, au contraire, elle avait excité au plus haut point l'instinct conservateur. Le livre éloquent et déclamatoire de Godwin, tombant au milieu de ces passions contradictoires, fut accueilli des uns avec enthousiasme, des autres avec colère, et plaça immédiatement son auteur au premier rang des publicistes anglais. Godwin n'est point un révolutionnaire, car il professe que les révolutions rapportent rarement ce qu'elles ont coûté; pour lui la forme du gouvernement est chose secondaire, ou plutôt il regarde un gouvernement quelconque comme un mal nécessaire, qu'il faut supporter en attendant mieux et amoindrir progressivement jusqu'à ce qu'une bonne organisation sociale permette de le faire disparaître tout à fait. Il s'attache donc à cette organisation sociale, la seule chose essentielle, selon lui, et sur ce point il se rapproche des rêveries des utopistes passés, et devance les hardiesses des futurs socialistes. Il attaque le mariage, comme une institution absurde et immorale, voit dans les riches de simples administrateurs du bien d'autrui, et donne pour base à sa société nouvelle une égalité qui conduirait rapidement au communisme. La franchise avec laquelle Godwin énonçait de pareilles idées semblait devoir l'exposer à des poursuites de la part du pouvoir; heureusement ses protestations sincères en faveur des réformes pacifiques et contre les moyens violents détournèrent de lui l'orage qui un peu plus tard frappa ses amis.

Le succès de la *Justice politique* était dans tout son éclat, lorsque Godwin publia un ouvrage où les mêmes idées se reproduisent sous une forme plus émouvante et plus attrayante : *Caleb Williams,* roman sans intrigue amoureuse, mais qu'anime le sentiment exalté du juste et de l'injuste. L'auteur a mis en lutte la justice naturelle et la justice telle que l'ont faite les conventions des hommes; il montre avec une poignante ironie les lois qui ont la prétention de punir le crime passant à côté du coupable et atteignant l'innocent. Son sujet n'a rien de bien original; des meurtres, des chaînes, des prisons, un jugement, une exécution paraîtraient des moyens usés, si l'auteur ne les avait renouvelés par la manière dont il les emploie. Des scènes peintes avec une vigueur sauvage, un style ferme, imposant, une critique passionnée des vices et des abus de la société, et, par-dessus tout, l'intérêt entraînant du récit font oublier que les incidents sont invraisemblables, les caractères peu logiques, et que ses éloquentes attaques contre la législation anglaise ne sont après tout que des déclamations. Ces défauts n'empêchent pas *Caleb Williams* d'être un des plus remarquables romans du dix-huitième siècle; le succès en fut très-grand, et Godwin atteignit son plus haut point de réputation. A partir de cette époque, sans que son talent baissât, il n'eut plus d'heureuse fortune littéraire, et se heurta sans cesse sur des sujets ingrats. Vers la fin de 1794 ses amis Holcroft, Horne Tooke, Thelwall, Hardy et autres furent arrêtés, et mis en jugement pour cause de haute trahison. On leur reprochait surtout d'avoir fait partie de réunions dont lui-même s'était soigneusement abstenu, et qu'il avait même blâmées; il ne s'empressa pas moins de prendre leur défense. Les *Remarques* qu'il publia, dans le *Morning Chronicle,* sur leur acte d'accusation contribuèrent beaucoup à leur acquittement. En 1797, il donna *L'Investigateur*, collection d'*Essais* sur des sujets de morale et de littérature. Au mois d'avril de la même année, il épousa Mary Wollstonecraft (*voy.* l'article suivant), avec laquelle il vivait depuis six mois. Godwin et Mary firent aux convenances sociales le sacrifice de leurs idées sur le mariage, et consentirent à donner à leur union la forme consacrée. Au mois de septembre 1797, Mary Godwin mourut en couches, laissant une fille, qui fut depuis la femme du poëte Shelley. En 1798, Godwin édita les *Œuvres posthumes* de sa femme, et donna sur cette personne remarquable une notice empreinte d'un sensibilité vraie et simple. Il publia, en 1799, son second roman, *Saint-Léon*, qui appartient au genre fantastique. L'auteur a eu pour but, comme il nous l'apprend lui-même, « de mêler les passions et les sentiments humains avec des situations incroyables, et de les rendre ainsi émouvants et intéressants ». Le calcul n'était pas juste, et Godwin n'avait pas l'imagination assez riche pour tirer un bon parti d'une donnée fantastique. *Saint-Léon* n'en a pas moins des parties vigoureuses et d'un grand effet. Il y a bien de l'énergie et de la vérité dans le désespoir de Saint-Léon, immortel dans ce monde éphémère, solitaire au milieu des nations qu'il voit naître et mourir, vivant seulement pour pleurer sa femme, ses enfants, tout ce que la mort lui a enlevé, tout ce que l'immortalité ne lui rendra pas. En 1800, il visita l'Irlande, et se lia avec quelques patriotes de ce pays, Grattan, Curran. En 1801 il se maria pour la seconde fois. Sa *Vie de Chaucer* (1803), ouvrage qui pour les recherches laisse beaucoup à désirer, fut suivie d'un troisième roman intitulé : *Fleetwood, ou le nouvel Homme du Sentiment*; c'est, comme le titre l'indique, la contre-partie de l'*Homme du Sentiment* de Mackensie; mais l'œuvre maussade de Godwin, loin de faire oublier l'aimable production du romancier écossais, parut peu digne de l'auteur de *Caleb Williams*.

A mesure que le succès se retirait de Godwin, les nécessités de la vie pesaient plus lourdement sur lui. Il essaya de se créer des ressources en

ouvrant une librairie, qu'il fit tenir par sa femme, et en écrivant sous le pseudonyme de Baldwin des livres d'école. A la même nécessité de travailler pour vivre il faut rapporter presque tous les ouvrages qui remplirent les vingt dernières années de Godwin. Parmi ces œuvres nombreuses, qui offrent toutes de beaux restes de talent et une inspiration plutôt mal employée qu'affaiblie, on ne distingue guère qu'un *Essai sur la Population* et l'*Histoire de la République d'Angleterre*. Le premier de ces ouvrages est particulièrement remarquable; l'auteur y réfute, avec une grande force de raisonnement et une noble éloquence, les tristes doctrines de Malthus sur la population; doctrines blessantes pour l'humanité, et très-fausses, avec une apparence de rigueur mathématique. Sous le ministère de lord Grey, Godwin obtint dans l'administration une place qui mit sa vieillesse à l'abri du besoin. Un fils qu'il avait eu de sa seconde femme mourut du choléra, en 1832. On a de Godwin : *Inquiry concerning political justice and its influence on morals and happiness;* Londres, 1793, 2 vol. in-fol.; — *The Adventures of Caleb Williams, or things as they are;* Londres, 1794, 3 vol. in-12. Ce roman, souvent réimprimé, a été traduit en français par Germain Garnier, Paris, 1794, 2 vol. in-8°; 1813, 3 vol. in-12; par Samuel Constant de Rebecque, Genève, 1795, 3 vol. in-12; par M. Amédée Pichot, Paris, 1846, 3 vol. in-16; — *The Enquirer;* Londres, 1797, in-8°; 1823, in-12; — *Saint-Léon;* Londres, 1799; 4 vol. in-12; roman traduit en français, Paris, 1799, 3 vol. in-12; — *Life of Chaucer;* Londres, 1803, 2 vol. in-4°; 1804, 4 vol. in-8°; *Fleetwood, or the new Man of Feeling;* Londres, 1805, 3 vol. in-12; roman traduit en français par A.-L. Villeterque, Paris, 1805, 3 vol. in-12; — *Essay on Sepulchres, or a proposal for erecting some memorial of the illustrious dead in all ages on the spot where their remains have been interred;* Londres, 1808, in-8°; — *Mandeville;* Londres, 1817, 3 vol. in-12; roman trad. en fran. par J. Cohen, Paris, 1818, 4 vol. in-12; — *Treatise on Population;* 1820, in-8°, traduit en français par F.-S. Constancio, sous le titre de *Recherches sur la Population et sur la faculté d'accroissement de l'espèce humaine, contenant une réfutation des doctrines de Th. Malthus sur cette matière;* Paris, 1821, 2 vol. in-8°; — *History of common wealth of England;* Londres, 1824-1828, 4 vol. in-8°; — *Cloudesley;* 1830, 3 vol. in-12; roman trad. en franç., 1830, 4 vol. in-12; — *Thoughts on man;* Londres, 1831, in-8°; — *Deloraine* (roman); Londres, 1832, 3 vol. in-12; — *Lives of the Necromancers;* Londres, 1834, 1 vol. in-8°. Léo Joubert.

Edinburgh Review, années 1808, 1821, 1830. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

GODWIN (*Mary*), femme du précédent, plus connue sous son nom de famille de Wollstonecraft, née le 27 avril 1759, morte le 10 septembre 1797. Ses premières années se passèrent à la campagne, dans une ferme exploitée par son père, soit dans le comté de Norfolk, soit à Reverby, dans le Yorkshire. Elle avait seize ans lorsque son père, quittant l'agriculture pour le commerce, alla s'établir à Hoxton, près de Londres. Ce père, à ce qu'il semble, dirigeait fort mal ses affaires, et avait des manières brutales. La jeune fille, qui joignait à une exquise sensibilité une grande énergie de caractère, ne put supporter cette autorité orageuse et imprévoyante. Elle quitta la maison paternelle, et tâcha de se suffire avec son instruction, qui était bien insuffisante, et qu'elle compléta à force de travail. Elle fut d'abord demoiselle de compagnie d'une dame de Bath, et plus tard, en 1783, de concert avec ses deux sœurs, elle ouvrit une école à Islington. Cet établissement, qu'elle transporta bientôt après à Newington-Green, avait un plein succès lorsqu'elle le quitta pour aller à Lisbonne soigner une de ses amies, mortellement malade. L'école dépérit en son absence, et à son retour elle dut chercher d'autres moyens d'existence. Elle obtint presque aussitôt la place de gouvernante des filles du vicomte Kingsborough, lord lieutenant d'Irlande. Vers le même temps elle débuta dans la littérature. Son premier ouvrage, publié au profit d'une œuvre de charité, parut en 1786, sous le titre de *Thougts on the Education of Daughters*. En quittant la famille de lord Kingsborough, en 1787, Mary Wollstonecraft se rendit à Londres, et travailla pour l'éditeur Johnson. Quelques petits romans, des traductions ou des abrégés d'ouvrages utiles, tels que les *Éléments de Moralité* de Salzman, et la *Physiognomie* de Lavater, des articles dans la *Revue analytique*, lui fournirent amplement de quoi vivre et lui permirent de venir au secours de sa famille. Après trois ans de travaux lucratifs, qui l'avaient laissée dans l'obscurité, elle se fit connaître par deux ouvrages auxquels les circonstances, encore plus que leur mérite, donnèrent une grande vogue. Le premier est une réponse aux attaques de Burke contre la révolution française; le second est une revendication passionnée des droits de la femme. Dans ce dernier ouvrage, qui porte le titre de *Défense des Droits de la Femme, avec des réflexions sur des sujets politiques et moraux*, Mary Wollstonecraft soutient que la femme ayant les mêmes facultés que l'homme a le droit de remplir les mêmes fonctions, et que rien ne justifie la suprématie qu'un des sexes s'arroge sur l'autre. Elle avertit ensuite les femmes de se tenir en garde contre l'amour, qui fait leur faiblesse. Ce conseil est fort sage; mais l'éloquente moraliste allait bientôt prouver par son exemple qu'il est plus facile de le donner que de le suivre. Elle fit, en 1792, la connaissance du peintre suisse Füssli. Quoiqu'il fût marié, elle éprouva et manifesta pour lui un amour auquel Füssli, vertueux ou

indifférent, ne répondit pas. Le dépit qu'elle en ressentit et ses opinions politiques la décidèrent à se rendre à Paris, vers la fin de l'année 1792. Là de nouveaux et plus cruels mécomptes l'attendaient. Elle se mit en rapport avec plusieurs des plus illustres membres du parti de la Gironde, et eut la douleur de les voir périr sur l'échafaud. Elle forma aussi des relations d'une nature plus intime avec un négociant américain, nommé Imlay, qui finit par l'abandonner dans un état voisin de l'indigence. Après avoir passé à Paris les années les plus sombres de la révolution, elle revint en Angleterre plus pauvre et plus désespérée qu'avant son départ. Cette triste époque de sa vie fut marquée par deux tentatives de suicide et par la publication de *Lettres de Norway*, qui dénotent une grande vigueur intellectuelle subsistant dans un esprit profondément troublé. En 1796, Mary Wollstonecraft se lia intimement avec Godwin, qu'elle avait déjà connu anciennement. Nous avons dit dans l'article précédent que ces deux personnes, qui avaient entre elles tant de rapports de caractère et d'idées, contractèrent une union bientôt interrompue par la mort. Les principaux ouvrages de Mary Godwin sont : *Reflections on the french Revolution*; 1790, in-8°; — *Vindication of the Rights of Woman*; 1792, in-8°; — *Moral and historical View of the french Revolution*; 1795, in-8°; — *Letters from Norway*; 1796, in-8°. Après la mort de Mme Godwin, son mari publia ses *Œuvres posthumes*; 1798, 4 vol. in-12; cette édition contient quelques lettres et un roman inachevé. On y trouve aussi une *Vie* de Mme Godwin, écrite par son mari; elle a été traduite en français, sous le titre de *Vie et Mémoires de mistress Godwin*; Paris, 1802, in-12. Le roman posthume de Mme Godwin, intitulé en anglais *The Wrongs of Woman*, a été traduit en français par B. Ducos, sous le titre de *Maria, ou le malheur d'être femme*; Paris, 1798, in-12. L. J.

Godwin, *Life of Mary Godwin*. — Gorton, *General Biographical Dictionary*.

GODWIN (*Miss Mary*). *Voy.* SHELLEY.

GODWIN (*Georges*), architecte et littérateur anglais, né le 28 janvier 1815, à Brompton, dans le Middlesex. Fils d'un architecte, il exerça dès l'âge de treize ans la profession de son père. A la pratique de son art il joignit la culture des lettres et les recherches scientifiques. Divers ouvrages, consacrés aux monuments de l'Angleterre, de la Belgique et de la France, attirèrent l'attention du public, et valurent à leur auteur, en 1839, la place de membre de la Société des Antiquaires, et l'année suivante celle de membre de la Société royale. De grands travaux de construction et de réparation lui furent confiés. A l'exposition universelle de 1851, il fit partie du jury pour la classe des substances minérales employées dans les bâtiments. Parmi les publications de Godwin, on remarque : *An Appeal to the Public on the subject of Railways*; 1837; — *The Churches of London*; 1838, 2 vol. in-8°. Il a de plus écrit un très-grand nombre d'articles dans des recueils littéraires ou artistiques, tels que : la *Literary Union*; l'*Art Union Magazine*; le *Civil Engineer*; l'*Architect's Journal*; l'*Archæologia*, publiée par la Société des Antiquaires, et le *Builder*, dont il est le directeur depuis 1844. On a encore de lui une petite pièce intitulée *The last Day*, jouée au théâtre olympique de Londres, le 29 octobre 1840.

English Cyclopædia (biography).

GODY (Dom *Simplicien*), théologien français, né à Ornans, vers 1600, mort le 13 août 1662. Il prit l'habit de bénédictin à l'abbaye Saint-Vincent de Besançon, où il enseigna les belles-lettres. Son mérite le fit parvenir aux plus hauts grades de son ordre, et en 1659, après la réunion des congrégations de Saint-Vannes et de Cluny, il fut élu prieur de Cluny. Les réformes qu'il voulut introduire dans les monastères placés sous ses ordres rencontrèrent une telle opposition qu'il crut devoir donner sa démission, en 1661. Sa santé fut ébranlée de cette lutte; il mourut l'année suivante. On a de lui : *Odes sacrées pour entretenir les personnes de piété*; — *Les honnêtes Poésies de Placidas-Philémon Gody*, divisées en cinq livres; — *Humbert*, tragédie, représentée à Paris, au collége des bénédictins de Cluny; — *Genethliacon, sive principia ordinis Benedicti*; — *Ad Eloquentiam christianam Via*; Paris, 1648.

Journal des Savants, ann. 1818, p. 808. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* GOEBEL (*Sébastien*), théologien allemand, né à Dresde, en 1628, mort en 1685. Il fut d'abord pasteur de l'église de Nicolai à Leipzig, puis abbé du couvent de Berzen, près de Magdebourg, en 1669. On a de lui *Methodologia homiletica*; — *Dispp. de pactis et fœderibus Dei cum hominibus*; — *De analysi textuum*; *programma invitatorium ad secularem Formulæ concord. memoriam*; — *Christianæ vitæ Regulæ*; — *Thesaurus Evangelicus*; — *Cibus fœminarum cœlestis, seu sacrum orandi et cantandi libellus*. W. R.

Witte, *Diarium Biographicum*. — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*. — Zedler, *Univ.-Lexicon*.

* GOEBEL (*Severin*), médecin allemand, né à Kœnigsberg (Prusse orientale), le 25 juin 1530, mort le 5 janvier 1612. Il fut un des premiers élèves inscrits sur les registres de l'université nouvellement établie dans cette ville. En 1553 il alla à Wittemberg, où il fut reçu docteur en médecine en même temps que le fils de Luther, Paul. L'année suivante il devint médecin du landgrave Philippe de Hesse, et en 1561 il fut appelé à la même fonction auprès du margrave Albert de Prusse. Après la mort de ce dernier, il passa au service du prince de Saxe-Cobourg. Il fut ensuite pendant sept ans médecin pensionné de la ville de Dantzig; et enfin il revint à Kœnigsberg comme médecin du margrave Albert-Frédéric. Dans cette ville, il devint en 1583

professeur ordinaire de médecine, poste qu'il conserva dix ans. On a de lui : *Tractatus de alce*; — *Bericht wie die Pest zu verhüten and zu heilen* (Rapport sur les moyens de se préserver de la peste et de la guérir); — *De Succino*, mémoires insérés dans le livre *De Fossilibus* de Conrad Gessner, ainsi que dans les *Acta Borussica*; — *Epistola ad Mart. Chemnitium*, publiées par Leuckfeld, dans son *Historia Heshusiana*.

Son fils (*Severin*), né en 1560, mort le 9 avril 1627, a laissé : *Dissertatio de cerebro ejusque partibus*. W. R.

Arnold, *Erläutertes Preussen*. — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexikon*.

GOEBEL (*Jean-Guillaume* DE), jurisconsulte et publiciste allemand, né en 1683, en Westphalie, mort en 1745. Il fit ses études chez les jésuites à Hildesheim; après s'être d'abord occupé de théologie, il s'adonna à la jurisprudence. Ensuite il fit un voyage en Hollande, en France et en Allemagne, accompagnant comme précepteur les fils de M. de Bulow. En 1717 il fut nommé professeur de droit à l'université de Helmstædt, sur la recommandation de Leibnitz, qui avait d'abord engagé Goebel à collaborer à son *Histoire de Brunswick*. En 1730 il reçut de l'empereur Charles VI des lettres de noblesse, et épousa peu de temps après une comtesse de Lippe. Ses ouvrages traitent pour la plupart de questions de droit public; ils étaient très-estimés à l'époque de leur publication; aujourd'hui ils ont encore de l'intérêt pour les historiens. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaria de archi-officiorum Imperii Romani origine*; Hanovre, 1710, in-8°; Leipzig, 1735, in-4°; — *De Juribus Procerum Imperii majestaticis*; Helmstædt, 1718, in-4°; c'est une histoire complète de l'origine et des progrès de l'autorité usurpée peu à peu par les princes de l'Empire; — *De Statu Nobilitatis Germanicæ*; Helmstædt, 1719, in-4°; — *De Capellanis Imperii et Cancellariis*; ibid., 1733, in-4°; — *Helmstædtsche Nebenstunden* (Loisirs de Helmstædt), aussi sous le titre de *Abhandlungen ans dem Staatsrechte und der Geschichte* (Dissertations sur le droit public et l'histoire); Helmstædt, 1735-1737, 4 vol. in-8°; — *Commentationum de jure venandi Bigæ*; Helmstædt, 1743, in-4°: on trouve dans cet ouvrage une histoire très-détaillée de la chasse dans l'antiquité et dans les temps modernes; — *Recherche des causes de la présente guerre entre Sa Majesté l'Impératrice de la grande Russie et la Porte Ottomane*; 1737, in-4°; — *De l'Origine de la dignité électorale de la Maison de Bavière*; — *De Origine, Usu et Abusu Juramentorum*; Helmstædt, 1738. On a encore de Goebel plus de vingt dissertations spéciales. Il a aussi publié et enrichi de notes les *Œuvres* de Herm. Conring (*voy.* ce nom). E. G.

Breithaupt, *Vita Goebelii*, 1748. — Jöcher, *Allg. Gel.-Lexikon*.

GOEBEL (*Jean-Henri-David*), historien allemand, né en 1717, mort en 1771. Il étudia la théologie, et se rendit ensuite à Venise en qualité de ministre protestant. Plus tard il devint secrétaire du baron de Senkenberg, conseiller aulique à Vienne, et après la mort de ce dernier il entra chez le conseiller aulique Gærtner comme bibliothécaire. On a de Goebel : *Marq. Freheri De secretis judiciis olim in Westphalia usitatis, edidit, cum commentario de vita et scriptis Freheri*; Ratisbonne, 1762, in-4°; — *Beytraege zur Staatsgeschichte von Europa unter Carl V* (Documents pour servir à l'histoire politique de l'Europe sous Charles-Quint); Lemgo, 1767, in-4°. E. G.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*.

GOEBEL (*Jean-Henri-Erdmann*), écrivain allemand, est né à Lauban, le 10 octobre 1732, mort le 7 août 1795. Après avoir terminé ses études à l'université de Leipzig, il revint à sa ville natale, où il exerça pendant dix ans les fonctions de co-recteur et pendant près de trente ans celles de recteur du Lycée. M. Goebel a publié un nombre fort considérable de brochures en langue allemande et en langue latine, dans lesquelles il a traité différentes questions d'histoire, de théologie, de pédagogie, de philosophie et de philologie. Nous citons de lui les écrits suivants : *Von den Ursachen des Selbstmordes* (Des Causes du Suicide); Lauban, 1770; — *Ueber die Unsterblichkeit der Seele* (De l'Immortalité de l'Ame); ibid., 1772; — *Ueber den Mangel der sinnlichen Beweise von der Unsterblichkeit der Seele* (Du Défaut des Preuves matérielles de l'Immortalité de l'Ame); ibid., 1773, etc. R. L.

Meusel, *Lexikon*. — Otto, *Lexikon der Oberlausitz*.

* **GOEBLER** (*Justin*), *Goblerus* en latin, jurisconsulte et historien latin, né à Saint-Goar (Hesse), vers le commencement du seizième siècle, mort en avril 1567, à Francfort. Il fut reçu docteur en droit à Goslar. De là il se rendit à Francfort-sur-le-Mein, où il fut appelé aux fonctions de syndic de la ville. Plus tard, le duc de Brunswick le fit venir auprès de lui, et lui donna le titre de conseiller. Les principaux ouvrages de Goebler sont : *Gerichtlicher Process* (Procédure des Tribunaux); Francfort, in-fol.; — *Prosopographiæ Libri IV*; Mayence, 1537, in-8°. C'est un des premiers ouvrages biographiques qui aient paru dans les temps modernes; — *Narratio de bello Hildesheimensi inter Ericum, ducem Brunswicensem, et Episcopum Hildesheimensem, anno 1519 gesto*, ouvrage inséré dans le tome II des *Script. Rerum German.* de Schard.; — *Imperialis Judicii Cameralis Constitutio, Pax publica, Transactio Passawensis, Aurea bulla*; Francfort, 1564, in-fol. Cet ouvrage est un recueil de textes concernant le droit public de l'Empire; — *Herkommen derer Braunschweigischen Fuersten* (Origine des Princes de Brunswick); Francfort, 1566, in-fol.; — *Chronica derer Kriegshändel*

Maximiliani I gegen die Venediger anno 1508 (Histoire de la Guerre de Maximilien Ier contre les Vénitiens, en 1508); ibid., 1566, in-fol.; — *Sleidani Commentarii cum continuatione;* ibid., 1568, in-fol.; — *Vitæ Ulrici Fabricii et Petri Mosellani;* cette dernière biographie a été recueillie dans les *Vitæ* de Fichard; — *Oratio de laudibus philosophiæ moralis et quid ea conferat jurisprudentiæ;* Francfort. Goebler a aussi traduit, entre autres : *Lubeii Chronicon ab Herm. Bonno;* (trad. en latin) *Demosthenis Oratio de Pace;* — *Verdeutschte Institutionen und Novellen* (les Institutes et les Novelles traduites en allemand); — *Augustissimi Imp. Caroli V De capitalibus judiciis Constitutio, in latinum versa et commentariis aucta;* Bâle, 1543, in-fol.; les notes de Goebler ont été réimprimées à Heidelberg en 1837, par Abegg. Enfin, Goebler a édité : *Anonymi Chronicon ducum Brunswicensium;* Francfort, 1566, in-fol.; — *Pilei Ordo, de civilium atque criminalium causarum judiciis;* Bâle, 1543. Jusque dans ces derniers temps c'était la seule édition qu'on eût de cet ouvrage important pour l'histoire de la procédure. Il a laissé en manuscrit *Carminum Libri IV*. E. G.

Pantaléon, *Prosopographia*, p. III. — Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX. — Adami *Vitæ German. Jurisconsult.* — Gessner, *Bibliotheca.* — Leibnitz, *Scriptores Rerum Brunswicarum*, t. III.

GOECKINGK (*Léopold-Frédéric-Gunther* DE), poëte et homme d'État allemand, né en 1748, à Grüningen, petite ville des environs de Halberstadt, mort le 18 février 1828. Il étudia à Halle, où il se lia d'amitié avec son compatriote Bürger, et tenta avec lui de premiers essais de poésie. Lorsqu'il eut terminé son droit, il devint référendaire à la chambre des guerres et des domaines à Halberstadt, puis directeur de la chancellerie à Ulrich, dans la province de Hohenstein. En 1786, il fut nommé conseiller de la guerre et des domaines à la chambre de Magdebourg, en 1788 commissaire royal et landrath ou conseiller du département des impôts à Wernigerode, en 1793 conseiller intime des finances à Berlin, et, enfin, en 1802 conseiller intime du prince d'Orange-Fulda, à Fulda. Élevé en 1789 au titre de gentilhomme par Frédéric-Guillaume II, il s'appela dès lors de *Göcking de Daldorf et Günthersdorf*. Plus tard il se retira de la vie publique, et se fixa d'abord à Berlin, puis à Wartenberg, en Silésie, où il administra les terres de la jeune princesse de Courlande. Ses poésies se font remarquer par une saine morale, du sentiment et un ton agréable et léger. Celles qu'on cite le plus souvent portent pour souscription : « *à Fritz* » et « *à mon domestique* ». Ses Épigrammes (*Sinngedichte;* Halberstadt, 1772-1778) et ses fables satiriques se sont fait remarquer surtout par les allusions politiques, encore rares à cette époque, et par un libéralisme énergique. Wieland prisait fort haut ses *Lieder zweier liebenden* (Chants de deux Amants); Leipzig, 1777 et 1779, in-8°. C'est un échange d'épîtres amoureuses entre lui et sa fiancée Mlle Fernande Vopel, qui devint sa femme, mais qui mourut jeune. Les deux personnages fictifs se nomment *Amarant* et *Nantchen*. Wieland appelait Mme de Goeckingk la *Sapho allemande*. Ces chants sont pleins de délicatesse, de naïveté et de grâce, en même temps que d'une grande pureté de style. Goeckingk a publié en outre *Nicola's Leben und literarischer Nachlaïs* (Vie et Travaux littéraires de Nicolaï); Berlin, 1820; — *Charaden und Logogryphen;* Francfort, 1817, in-8°. Enfin, il édita les poésies de Ramler et le voyage à Londres et Paris de Bretschneider (Berlin, 1817). Les poésies complètes de Goeckingk parurent en 3 volumes à Francfort, de 1780 à 1782. W. R.

Tiedge, *Zeitgenossen*, 28, t. I. — Th. Heinsius, *Geschichte der sprach. Dicht. und Redekunst.* — Hirsching, *Histor. literat. Handbuch.* — *Conversat.-Lexik.*

GOEDART (*Jean*), naturaliste et peintre hollandais, né en 1620, mort en 1668. Il observa le premier avec soin les métamorphoses des insectes. Ses descriptions cependant n'embrassent que la figure extérieure des corps et ne pénètrent pas encore dans l'anatomie et le jeu physiologique des organes. Aussi a-t-il commis de graves erreurs, comme lorsqu'il établit, sans en comprendre la cause, que les chenilles produisent quelquefois des mouches au lieu de papillons. Sa *Description de l'origine, de l'espèce et des métamorphoses des vers*, etc., primitivement publiée en hollandais, Middelbourg, 3 part. in-8°, sans date (avec 150 planches et les dessins faits par l'auteur; sa dédicace est de 1662), a paru en latin, sous le titre *Metamorphosis et Historia naturalis Insectorum, cum commentario Io. de Mey*, etc.; Middelbourg, 1662-1667, et en français : *Histoire des Insectes*, etc.; Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12. L'ouvrage a été traduit en anglais par Lister; York, 1682, in-4°. Ce même éditeur en a donné une édition latine, avec des additions; Londres, 1685, in-8°, avec 14 planches. W. R.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.* — *Biographie médicale.*

* **GOEDE** (*Henning*), jurisconsulte allemand, né à Havelberg, dans le Brandebourg, mort en 1521; il laissa divers ouvrages qui eurent quelque réputation, mais qui de nos jours sont entièrement oubliés, tels que : *Consilia Vitebergæ;* 1545, fol.; Bude, 1563, in-fol.; — *Processus ordinis judiciarii;* Leipzig, 1562, in-8°. G. B.

Freher, *Theatrum viror. clarorum*, p. 806. — Adam, *Vitæ Jurisconsultorum Germ.*, p. 6.

GOEDHALS. *Voy.* GOETHALS.

* **GOELI**, minnesinger, vivait vers la fin du treizième siècle. On ne connaît ni le lieu de sa naissance, ni la famille à laquelle il a appartenu. Adelung croit devoir le rattacher à la noble maison de Gielen (Thurgovie) ou à celle de Gœler (principauté d'Œttingen, en Bavière). C'est une question que les armoiries de notre

poëte permettront peut-être un jour de résoudre; elles nous sont fournies par le manuscrit qui nous a conservé ses chansons, et représentent un lion en champ de gueules; l'animal, debout sur ses pieds de derrière, a la tête couverte d'une couronne d'or et le corps divisé en carreaux noirs et blancs. En tous cas, Goeli paraît avoir habité les bords du Rhin; il nous les dépeint dans une de ses chansons « *bi dem Rine gruenent werde unt owen* »; ailleurs il se plaint que les paysans qui l'entourent sont à moitié français « *halp Franzeis* », preuve qu'il vivait dans le voisinage de la France. Leur bourse, ajoute-t-il, les rend courtois « *sin purse machet in curteis* »; ceci nous permet de penser que messire Goeli (*her Goeli*) n'était pas aussi riche que bon gentilhomme, puisque les fermiers de son village le supplantaient auprès des belles, grâce à leur bourse, mieux garnie. Du reste, lui-même ne paraît pas avoir reçu une éducation bien supérieure à celle de ses rustiques rivaux; ses poésies, quoique harmonieuses et bien rimées, ont quelque chose de rude et pour ainsi dire de campagnard. On a de lui quatre chansons (*Lieder*), que nous a conservées le manuscrit Maness. Alexandre Pey.

B.-J. Docen, *Museum für altdeutsch. Lit. und Kunst*; Berlin, 1809. — V. d. Hagen, *Minnesinger*; Leipzig, t. IV, p. 419.

GOELICKE (*André Ottomar*), médecin allemand, né le 2 février 1671, à Nienburg sur la Saale (principauté d'Anhalt), mort à Francfort-sur-l'Oder, le 12 juin 1744. Il étudia au gymnase de Zerbst, et passa de là à Berlin, comme gouverneur des fils de Kang de Nidda, premier médecin de l'électeur de Brandebourg. Il se rendit ensuite à Francfort-sur-l'Oder, où il exerça la médecine pendant quatre ans. Au bout de ce temps, il vint prendre ses degrés à Halle, puis il partit pour la Hollande, et passa une année à Leyde et à Amsterdam. Après son retour en Allemagne, il exerça de nouveau la médecine à Zerbst. Appelé comme professeur suppléant d'abord à Halle, puis à Duysbourg comme professeur ordinaire, il finit par se fixer, avec le même titre, à Francfort-sur-l'Oder, où il remplit en même temps les fonctions de médecin public. Ses principaux ouvrages sont : *Epistola in qua refutatur præjudicium medicos omnes romanos olim abjectæ conditionis et servos fuisse*; Leipzig, 1705, in-4°; — *Oratio de mutilo medicinæ corpore resarciendo per chirurgiam et pharmaciam postliminio revocandas*; Halle, 1709, in-4°; — *De requisitis medicinæ professoris*; Halle, 1709, in-4°; — *Novum Artificium curandi procidentiam uteri veram*; Halle, 1710, in-4°; — *De Veritate practica diversionis veterum per revellentia et derivantia earumque operandi ratione mechanica*; Halle, 1712, in-4°; — *Historia Anatomiæ*, etc.; Halle, 1713, in-8°; traduit en français par Eydous, avec l'Histoire de la Chirurgie, *Historia Chirurgiæ antiqua*; Halle, 1713, in-8°; — *De optima lithotomiam administrandi ratione*; Halle, 1713, in-4°; — *Hippocrates ab atticismi crimine nuper ipsi imputato absolvitur*; Halle, 1713, in-4°; — *De medico cathedrali et clinico diversaque utriusque curandi ratione*; Francfort-sur-l'Oder, 1715, in-4°; — *De sapientissima lege Atheniensium, qua solemniter sanciverunt neque fœmina, neve servus medicinam disceret*; Halle, 1717, in-4°; — *De frequentia ægrotandi in sexu sequiori præ virili*; Francfort-sur-l'Oder, 1717, in-4°; — *Historia Medicinæ universalis*, etc.; Halle, 1717, 1718, 1719, 1720, 3 vol. in-8°; — *Introductio in historiam litterariam scriptorum qui institutiones medicinæ seu partem ejus scriptis suis illustrare cordi habuerunt*; Francfort-sur-l'Oder, 1735, in-4°. Goelicke a inséré en outre un grand nombre de dissertations dans divers recueils scientifiques. W. R.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*. — *Biographie médicale*.

GOELNITZ (*Abraham*), géographe allemand, né à Dantzig, dans le dix-septième siècle, mort après 1642. Après avoir parcouru la plus grande partie de l'Europe, il devint secrétaire du roi de Danemark Chrétien IV. On a de lui : *Ulysses Belgico-Gallicus, fidus dux et Achates per Belgium, Hispanicum, Regnum Galliæ, Ducatum Sabaudiæ*; Leyde, 1631, in-12; Amsterdam, 1655, in-12. Cet ouvrage, qui, malgré ses nombreuses erreurs, mérite encore d'être consulté, fut traduit par Coulon, sous le titre *Ulysse français*; Paris, 1643, in-12; — *Compendium geographicum*; Amsterdam, 1645-1649, in-12; Wittemberg, 1671 et 1678, in-12. L'Espagne est la partie la plus exactement traitée dans cet abrégé; — *Princeps ex Corn. Tacito, curata opera deformatus*; Leyde, 1636, in-12. E. G.

König, *Bibliotheca nova et vetus*.

GOEMOERY (*David*), médecin hongrois, né en 1708, à Rosnau, dans le district de Goemœrer, vivait encore en 1778 : on ignore l'époque précise de sa mort. Il étudia à Iéna, où il prit, en 1733, le titre de docteur. Il se rendit ensuite à Raab, et reçut en 1741 les titres de noblesse. On a de lui : *Disp. de Syllogismo*; Iéna, 1732, in-4°; — *De Peripneumonia*; Iéna, 1733, in-4°; — *Von der Heilung der Pest* (Sur la Guérison de la Peste); Raab, 1739, in-8° (en hongrois); — *Praxis medica usui apothecæ manualis pharmaceuticæ accommodata* (sans indication de lieu et d'époque); — *Viele noch ungedruckte alchymistische und pansophistische Schriften* (Un grand nombre d'écrits sur l'alchimie et toute espèce de science). W. R.

Weszprem, *Biographia Medicorum Hungar.*, cent. II, s. 67. — Adelung, Supplément à Jöcher.

GOENNER (*Nicolas-Thaddée*), jurisconsulte et publiciste allemand, né le 18 décembre 1764, à Bamberg, mort à Münich, le 18 avril 1827.

Après avoir fait ses études de droit à l'université de Gœttingue, il fut nommé, en 1790, conseiller de régence dans sa ville natale. Deux ans après il y obtint une chaire de droit romain, et peu de temps après il fut nommé professeur de droit public. En 1796 le prince-évêque de Bamberg le chargea de terminer une contestation agitée entre l'évêché et la couronne de Prusse depuis cent soixante-dix ans. En 1799 il fut appelé à l'université d'Ingolstadt, comme professeur de droit public; l'année suivante il passa en cette même qualité à l'université de Landshut. Plus tard il abandonna l'enseignement, pour s'adonner à la pratique du droit. En 1811 il fit partie de la commission nommée à Münich pour la confection du nouveau code bavarois. Il occupa successivement plusieurs fonctions dans la magistrature; après 1817, il fut nommé conseiller d'État. Dans la chambre il fut longtemps l'adversaire du baron d'Arétin (*voy.* ce nom). Lors de la création de l'université de Münich, on lui confia la chaire de la philosophie du droit; cette science devait former, selon Goenner, la base de la jurisprudence. Dans les discussions politiques, il se faisait distinguer par un coup d'œil rapide et sûr, en même temps que par une connaissance approfondie des faits. On a de lui : *Auserlesene Rechtsfälle* (Choix de cas juridiques); Landshut, 1801-1805, 4 vol. in-8° ; — *Handbuch des gemeinen Processes* (Manuel de la Procédure ordinaire); Erlangen, 1804-1805, 4 vol. in-8° ; — *Deutsches Staatsrecht*; Landshut, 1804; — *Archiv für die Gesetzgebung und Reform des juristischen Studiums* (Archives pour la Législation et la réforme de l'étude du droit); Landshut, 1804-1814, 4 vol. in-8°; — *Entwurf eines Gesetzbuchs über das gerichtliche Verfahren in bürgerlichen Rechtssachen* (Projet d'un code de procédure civile); Erlangen, 1815-1817, 3 parties; — *Commentar über das Hypothekengesetzbuch in Baiern* (Commentaire sur le Code Hypothécaire de la Bavière); Munich, 1823-1824, 2 vol. in-8°. — Goenner a publié en collaboration avec Schmidtlein les *Jahrbücher der Gesetzgebung und Rechtspfleg im Königreich Baiern* (Annuaires de la Législation et de la Jurisprudence dans le royaume de Bavière); Erlangen, 1818-1820, 3 vol. in-8°. E. G.

Conversat.-Lexikon. — *Zeitgenossen.* — Jack, *Gönner's Biographie*; Bambery, 1812, in-8°.

GOENS (*Ryklof* VAN), gouverneur général des Indes hollandaises, né à Rees (duché de Clèves) (1), en 1619, mort à Amsterdam, le 16 novembre 1682. A l'âge de neuf ans, il passa dans l'Inde avec ses parents. Il entra au service de la Compagnie hollandaise en 1631. En 1646 il était premier commis, en 1647 membre du collége des commissaires pour les affaires *matrimales* (c'est-à-dire chargé des relations avec la mère patrie). En 1652 le général Cornelis Speelman le chargea d'une ambassade auprès de l'empereur de Java; van Goens réussit à conclure avec ce prince un traité fort avantageux pour les Hollandais. En 1653 il fut nommé président de la chambre des orphelins, et en 1654 envoyé en Prusse avec une mission commerciale et politique. En 1655 il ramena en Hollande la flotte des Indes. Nommé conseiller extraordinaire, il repartit pour l'Asie en 1657, sur le vaisseau *L'Orange*. Il se distingua dans les guerres que les Hollandais eurent à soutenir dans les Moluques et les îles de la Sonde contre les indigènes et les Portugais, et enleva à ces derniers les villes importantes de Coulang, Cranganor et Cochin sur la côte malabare. De 1660 à 1663, van Goens alterna dans le gouvernement de l'île de Ceylan avec van der Meyden et Hustaert : il finit par garder cette charge, et conclut des traités fort avantageux avec les souverains des contrées environnantes. En 1672 il attaqua sans déclaration de guerre l'amiral français de La Haye, qui venait d'occuper Meltapoor (*San-Thomé*), place de la côte de Coromandel. Le roi de Golconde se joignit aux Hollandais, et assiégea San-Thomé par terre; les Français forcèrent d'abord van Goens à s'éloigner ; mais ils durent capituler le 6 septembre 1674, après avoir perdu leur flotte par les tempêtes. Van Goens fut récompensé de cette conquête par le poste de directeur général de Batavia (2 juin 1675). Le 4 janvier 1678, il succéda à Johannes Mautzuiker dans le gouvernement général des Indes. En 1682 il fut rappelé dans sa patrie, et mourut peu après, laissant le gouvernement de Ceylan à l'aîné de ses fils.

Alfred DE LACAZE.

Frantz Valentyn, *Oudten enieun oest Indien*, etc.; Dordrecht et Amsterdam, 1724-1726, 8 parties, 6 vol. in-fol. — J.-P.-J. Du Bois, *Vies des Gouverneurs généraux des Établissements Hollandais aux Indes orientales*; La Haye, 1763, in-4°, p. 188-235. — *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes-orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas*; Rouen, 1725, 1 volume in-12.

(1) Quelques historiens le font naître à Embden, d'autres à Geuns (village de l'Ost-Frise), dont il aurait pris le nom, corrompu en celui de *Goens*.

GOENS (*Rykloƒ-Michel* VAN), arrière-petit-fils du précédent, philologue hollandais, né à Utrecht, en 1752, mort dans le commencement du siècle. Dès l'âge le plus tendre il étudia les auteurs anciens ; à onze ans il avait rédigé une dissertation sur les cénotaphes dans l'antiquité. En 1764 il fut reçu docteur à l'université d'Utrecht. Deux ans après il y fut nommé professeur extraordinaire de littérature ancienne. Des théologiens ayant mis en doute son orthodoxie, il donna sa démission en 1776, et entra dans la magistrature de sa ville natale. Il se mêla avec ardeur à la politique, et défendit le système statboudérien. Son parti ayant eu le dessous, il émigra en Suisse. Ses principaux ouvrages sont : *Porphyrius, De Antro Nympharum*, en grec et en latin, suivi d'une *Dissertatio homerica*; Utrecht, 1765, in-4° ; — *De Incrementis quæ humaniores litteræ, historiarum imprimis et græcæ linguæ studium, sæculo XVIII*

ceperant; Utrecht, 1768, in-4°. Il a traduit en hollandais le traité de Mendelsohn *Sur le Sublime et le Naïf*, en 1770. On a encore de lui : *Catalogue fait sur un plan nouveau, systématique et raisonné, d'une bibliothèque de littérature;* Utrecht, 1776, 2 vol. in-8°. C'est le catalogue de sa propre bibliothèque, qu'il vendit en 1776. E. G.

A. J. van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden.*

* **GOEPP** (*Jean-Jacques*), théologien français, né à Heiligenstein, village d'Alsace, le 6 avril 1771, mort à Paris, le 21 juin 1855. Il fut élevé dans le culte de la confession d'Augsbourg, et fit ses études à l'université de Strasbourg, qui comptait alors parmi ses professeurs Oberlin et Schweighæuser. Ces maîtres illustres furent bientôt les amis de Goepp, qui répondit à leurs soins par des progrès rapides. Le jeune étudiant se préparait à la carrière évangélique, et il avait déjà débuté dans la prédication, lorsque les événements de la révolution l'enlevèrent à ses pacifiques études. Nommé secrétaire du comité central de Strasbourg, il eut le courage de résister à la tyrannie sanguinaire d'Euloge Schneider (*voy.* ce nom). Heureusement le décret du 23 août 1793, qui mettait tous les Français de dix-huit à vingt-cinq ans en réquisition pour le service militaire, le déroba à la vengeance de ce démagogue. Goepp dut, ainsi que tous les autres étudiants, quitter Strasbourg pour se rendre à l'armée du Rhin. Élu capitaine, il partit le 10 septembre avec son bataillon pour défendre le Fort-Louis contre les Autrichiens. Après la capitulation de cette place, Goepp fut dirigé sur la Hongrie, où il resta deux ans. Rendu à la liberté en novembre 1795, il donna sa démission de capitaine, fut employé quelques mois dans l'intendance de l'armée, et alla, vers la fin de 1796, reprendre à Strasbourg ses études théologiques. L'année suivante, il accepta la place de précepteur des enfants de M. Champy, riche maître de forges à Framont. Pendant les six ans qu'il passa au sein de cette famille, il se fortifia dans la langue française, qui jusque là lui avait été moins familière que l'allemand; il eut aussi des rapports fréquents avec le respectable Oberlin, pasteur de Walbach, à deux lieues de Framont. Aussitôt que le gouvernement eut réorganisé le culte évangélique en Alsace, Goepp fut appelé en 1802 à la place de pasteur de l'église française de Strasbourg. Il fut nommé aumônier du lycée de cette ville en 1803, supérieur du séminaire de Saint-Thomas en 1808, et enfin pasteur de l'église de la confession d'Augsbourg à Paris en 1809. Il inaugura avec Boissard (*voy.* ce nom) le temple de la rue des Billettes, et partagea les grands travaux de son confrère pour l'organisation de la nouvelle église. Il en rédigea et publia avec lui en français les livres liturgiques. « Indépendamment de ses fonctions évangéliques dans l'église consistoriale des Billettes, il était encore chargé, dit Villenave, de la direction spirituelle d'une grande communauté dispersée sur tous les points de Paris, composée d'une population fixe d'environ quatorze mille âmes, et d'une population mobile indéterminée, mais toujours très-considérable. A ces fonctions s'ajoutaient encore les affaires consistoriales, le soin des pauvres, la surveillance des écoles, une correspondance étendue avec les pasteurs des départements, et même avec ceux de l'étranger; et, au milieu de tant de travaux, il prenait une part active à ceux de plusieurs sociétés philanthropiques et religieuses. Il était un des fondateurs et des vice-présidents de la Société des Missions évangéliques chez les peuples non chrétiens, de la Société Biblique, de la Société protestante de Prévoyance et de Secours mutuels, et enfin de la Société de la Morale chrétienne. » Des devoirs si multiples et si bien remplis donnèrent à Goepp sur ses coreligionnaires une influence dont il fit le plus honorable usage en 1815, lors du massacre des protestants à Nîmes. Cet événement avait causé une profonde indignation en Angleterre, et provoqué de la part de la société établie à Londres pour la liberté de conscience une circulaire qui pouvait ajouter aux embarras du gouvernement français. Goepp répondit à la société de Londres, et tout en la remerciant de ses offres de secours, il refusa au nom des protestants une protection étrangère. Cette démarche, connue et approuvée du gouvernement, fut sans doute un des motifs qui firent donner à Goepp la croix de la Légion d'Honneur en 1821. En 1832 il reçut de Louis-Philippe la mission de bénir à Compiègne le mariage de la reine des Belges, et fut nommé à cette occasion officier de la Légion d'Honneur. Les travaux qui remplirent la vie de Goepp ne l'éloignèrent pas des lettres et de la poésie, qui dès sa jeunesse avait eu beaucoup de charme pour lui; mais il fit tourner son talent à l'édification des lecteurs, et n'écrivit guère que sur des sujets religieux; ses ouvrages (allemands et français) sont nombreux. Outre divers éloges funèbres, parmi lesquels nous citerons les suivants, qui ont été imprimés en français : *Éloge de la princesse Dorothée, duchesse de Courlande* (1821); *du comte de Bohm* (1824); *de Gustave comte de Schlabendorf* (1825); *de J.-G. Treuttel* (1826), et un certain nombre de *Sermons*, on a de Goepp : *Précis de la doctrine chrétienne exposée par le texte de l'Écriture Sainte* (avec Boissard); Paris, 1815, in-8°; — *Recueil de Cantiques à l'usage des chrétiens évangéliques;* Paris, 1819, in-8°; — *Prières à l'usage du culte domestique, suivies des exercices et préparation à la sainte Cène* (avec Boissard); Paris, 1821, in-12; — *Mémoire sur le dialecte allemand en usage dans la ci-devant Alsace;* Strasbourg,...., in-8°; — *Foy's Todtenfeier* (Les Obsèques du général Foy), poëme, texte allemand et traduction fran-

çaise; Paris, 1825, in-8°; — *Principes de la Religion chrétienne, à l'usage des écoles élémentaires;* Paris, 1826, in-12; — *Zwey Elegien...* (Deux Élégies sur la chute de Missolonghi); Paris, 1826, in-8°; — *Der Erloeser, ein episch-elegisches Gedicht, nebst Liedern, Gebeten und einigen neuen Melodien, zur oeffentlichen und haeuslichen Erbauung* (Le Sauveur, poëme épique élégiaque, avec des chants, des prières et quelques nouvelles mélodies, pour l'édification publique et privée); Strasbourg et Paris, 1827, in-8°; — *Réflexions sur le projet de loi pour le rétablissement des dispositions du Code Civil relatives au divorce;* Paris, in-8°; — *Discours sur le nom et le but de la Société de la Morale chrétienne;* Paris, 1834, in-8°. Goepp travailla aussi à plusieurs journaux français et allemands; il fournit à l'*Encyclopédie des Gens du Monde* divers articles, entre autres *Apocryphes* et *Catéchumènes*. L. J.

Villenave, *Notice sur J.-J. Goepp.* — *Documents particuliers.*

* **GOEREE** (*Hugues-Guillaume*), médecin et théologien hollandais, mort à Middelbourg, vers 1643. Après s'être fait recevoir docteur en médecine, il pratiqua son art à Middelbourg, et y acquit une grande célébrité. Il connaissait très-bien les dialectes du nord de l'Europe et les langues classiques, et s'occupait dans ses loisirs d'archéologie et de la traduction de plusieurs auteurs anciens. On a de lui : *De Republyk der Hebreen, of gemeene best der Joden, in drie boeken door Petrus Cunæus*, etc. (La République des Hébreux, composée en latin par Pierre Cunæus, enrichie de grav. et de suppléments); Amsterdam, 1682, in-12; ce livre eut deux suites, publiées par le fils de l'auteur; Amsterdam, 1685, in-12. L'ouvrage complet fut réimprimé; Amsterdam, 1700, 3 vol. in-12. Goeree y ajouta une troisième suite, tirée du *Tractatus de Sacrificiis Veterum* de Guillaume Outram, ce qui donna lieu à une nouvelle édition; Amsterdam, 1701, 4 vol. in-12; trad. en français, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-12.

La Rue, *Geleit. Zeeland.*, p. 36. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. IV, p. 260. — Éloy, *Dict. historique de la Médecine.*

GOEREE (*Wilhem*), érudit hollandais, fils du précédent, né à Middelbourg (Zélande), le 11 décembre 1635, mort à Amsterdam, le 3 mai 1711. Il perdit son père fort jeune; et sa mère s'étant remariée, ses parents le forcèrent à quitter ses études pour prendre un état. Dans cette extrémité, Wilhem Goeree choisit la librairie, comme la profession qui l'éloignait le moins de ses goûts. Par le travail et l'économie, il réussit à s'établir, et devint alors la providence des littérateurs de son époque. Sa bienveillance lui profita, et en peu d'années sa fortune lui permit de se livrer à la culture de la science, des arts et des belles-lettres. L'architecture, la peinture, la sculpture, la gravure, la botanique, la médecine, et même les antiquités judaïques furent l'objet de ses recherches et de ses ouvrages, qui, malgré leur variété, n'ont rien de superficiel. On a de lui : *Verlichterie Kunde* (L'Art de l'Enluminure); Amsterdam, 1697, in-12; — *Inleiding tot de practyck der algemeene Schilderkunst* (Introduction à la Pratique de la Peinture universelle); Amsterdam, 1697, in-12, et 1705, in-8°; — *Mosaize der Hebreeuwe kerke*, etc. (Histoire de l'Église juive, tirée de Moïse, etc.); Amsterdam, 1700, 4 vol. in-fol.; — *Natuurlik en Schilderkunstig ontwerp der Menschkunde* (Essai sur la Connaissance de l'Homme par rapport à sa nature et à la Peinture); Amsterdam, 1704, in-12, avec fig.; — *Algemeene Bouwkunde, volgens de antyke en hedendaagsche manier* (Architecture universelle selon les principes des anciens et des modernes); Amsterdam, 1705, in-12, avec fig.; — *Teyken - Verlichterie en Schilderkunst* (L'Art du Dessin, avec ceux de l'Enluminure et de la Peinture); Amsterdam, 1705, in-8°; — *Kerk-en Wereldlyke Historien* (Histoire ecclésiastique et civile); Amsterdam, 1705, in-4°, avec fig.; — *Voor-bereidselen tot de Bybelsche Wysheid, en gebruik der Heilige en Kerklyke Historien*, etc. (Introduction à la science de l'Écriture et à l'usage des historiens sacrés et ecclésiastiques, tirée des plus anciens monuments des Hébreux, des Chaldéens, des Babyloniens, des Égyptiens, des Syriens, des Grecs et des Romains, pour servir à l'intelligence de l'Écriture Sainte et de divers autres livres de l'antiquité); Utrecht, 1700, in-fol.; Amsterdam, 1716, in-fol., avec figures. « Cet ouvrage, dit Paquot, témoigne de l'érudition de son auteur, mais il y a bien des hors-d'œuvre, et il ne paraît pas que l'auteur ait été aux sources. » A. DE L.

La Rue, *Geleit. Zeeland*, p. 36. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. IV, p. 262. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

GOEREE (*Jan*), dessinateur et poëte hollandais, fils du précédent, né à Middelbourg, le 2 octobre 1670, mort à Amsterdam, le 4 janvier 1731. Il se fit remarquer par son talent dans le dessin en même temps que par son goût pour les belles-lettres. Il traça les magnifiques tableaux qui décorent la salle bourgeoise de l'hôtel de ville d'Amsterdam, et dont la peinture fut exécutée par Guerard Rademaker et J. Hoogzaet. Jan Goeree a laissé les ouvrages suivants : *Aleander Koning van Cyprus en Cilicien, of Gewaande zeeroover, treurspel* (Aléandre roi de Cypre et de Cilicie, ou le pirate imaginaire, tragédie); Amsterdam, 1707, in-8°; — *Historiche gedenkninpengen van Lodewyk den XIV*, etc. (Médailles sur les principaux événements du règne de Louis XIV, avec des explications historiques); trad. du français, avec une préface; Amsterdam, 1712, in-12; — *Mengel-Poezy* (Poésies mêlées); Amsterdam, 1734, in-8°; ce sont des épithala-

mes, des poésies funèbres, etc., qui ont peu de valeur, l'auteur s'étant trop souvent écarté des règles de la versification flamande; — *Description des tableaux de l'hôtel de ville d'Amsterdam*, insérée dans l'ouvrage intitulé *De Wegwyzer door Amsterdam* (Description de la ville d'Amsterdam). Le portrait de Jan Goeree a été peint par Valkenburg et gravé par Arnold Houbraken. A. DE L.

La Rue, *Gelett. Zeeland*, p. 38 et 342. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. IV, p. 288.

GOERENZ (*Jean-Auguste*), philologue allemand, né en 1765, à Fuerstenswalden (Saxe), mort en 1836. Il fit ses études à l'université de Wittemberg. Nommé recteur de l'école de la ville de Blauen en 1795, il passa ensuite, en cette même qualité, au lycée de Zwickau en 1800. En 1817 il fut appelé à Schwerin comme directeur du collége, appelé plus tard le *Fridericianum*. Par ses soins infatigables, cet établissement fut bientôt cité comme un modèle; il s'y attacha, et refusa une chaire à l'université de Kiel. Mais en 1833 des infirmités, causées par un travail immodéré, le forcèrent à demander sa retraite. Pendant quelque temps la culture des fleurs fut pour lui un moyen de se distraire des attaques du mal; mais bientôt il vit arriver la mort avec joie. Goerenz était un des connaisseurs les plus experts de la langue latine. Il s'est principalement attaché à l'étude de Cicéron; les éditions qu'il a données des ouvrages philosophiques de cet auteur marquent une nouvelle période dans l'interprétation de Cicéron; elles ont préparé les travaux d'Orelli. Goerenz recueillait avec soin les leçons de beaucoup de manuscrits; il choisissait les meilleurs avec un tact exercé; ses remarques grammaticales sont aussi ingénieuses que sûres. Son principal ouvrage est : *Ciceronis Opera philosophica* (De Legibus, De Finibus et Academica); Leipzig, 1809-1812, 3 vol. in-8°. E. G.

Conversations-Lexikon der Gegenwart.

GOERGEI, et non **GEORGEI** (*Arthur*), général hongrois, né le 5 février 1818, à Toporcz, dans le comté de Zips (haute Hongrie). Sa famille, noble et protestante, possédait, depuis 1240, la seigneurie de Toporcz. Son grand-père, officier supérieur dans l'armée autrichienne, avait été tué dans une bataille contre les Français. Arthur Goergei, destiné à la carrière militaire, reçut, par les soins de sa mère, une éducation forte, qui développa ses forces physiques et morales, et le prépara à la rude vie des camps. Après avoir fait ses études classiques au collége évangélique d'Épériès, il fut reçu à l'école militaire de Tuln. En deux années il acheva des cours qui exigeaient ordinairement trois ans. Il inspira à ses professeurs une telle satisfaction que l'un d'eux, le recommandant au ministre de la guerre, remarquait que dans ce jeune homme de dix-sept ans il pouvait bien y avoir l'étoffe d'un général en chef. Au sortir de l'école, il entra dans les gardes du corps hongrois à Vienne. Au bout de cinq ans, il fut promu au grade de premier lieutenant dans les hussards du palatin; mais au moment de devenir capitaine il quitta le service militaire pour se livrer exclusivement à la culture des sciences. Il se rendit à Prague, et suivit les cours du professeur Redtenbach. Pendant son séjour dans cette ville, il épousa une jeune Française, qui était gouvernante chez un banquier; puis il revint avec sa femme, dans le comté de Zips, administrer les terres d'une de ses parentes. Les premiers mouvements de la révolution hongroise (*voy.* BATHYANI et KOSSUTH) le trouvèrent occupé de travaux scientifiques. En mai 1848, il écrivit une dissertation sur les *Acides solides, volatiles et gras de l'huile de noix de coco*, qui fut imprimée dans les *Comptes-rendus de l'Académie de Vienne* (1848, 3[e] cahier). Bientôt les événements l'arrachèrent à ses études favorites. Il vint à Pesth, se mettre à la disposition du ministère hongrois, qui d'abord l'envoya à Liége pour un achat d'armes. A son retour, il passa capitaine à Raab, puis major à Szolnok. Chargé de défendre contre les Croates l'île de Csépel, il fit, le 2 octobre, traduire devant un conseil de guerre, qu'il présida lui-même, les deux frères Zichy, soupçonnés d'intelligence avec le ban Jellachich. L'un des frères, Eugène Zichy, reconnu coupable, fut condamné à la potence : l'exécution eut lieu sous les yeux de Goergei. La décision et l'inflexibilité qu'il montra dans ce procès attirèrent l'attention de Kossuth. Celui-ci, ne devinant pas un rival dans le jeune major, et le voyant homme de savoir et de résolution, le destina aux plus hauts grades. Placé sous les ordres du colonel Perczel, Goergei trouvait détestables les plans de son supérieur, et ne dissimulait pas son opinion, ce qui rendit entre eux les rapports fort difficiles. Le gouvernement fit bientôt cesser cette orageuse association. Goergei, qui, sur ces entrefaites, avait été nommé colonel, fut envoyé auprès du général Moga, devenu suspect, avec mission de le surveiller et de le remplacer au besoin. En effet, après la défaite de Schwchat, il fut promu à la fois au grade de général et au commandement en chef du corps d'armée de Moga, le 1[er] novembre 1848. La position était difficile. Les troupes hongroises, formées en grande partie de nouvelles levées, n'offraient pas encore assez de consistance pour se prêter à des manœuvres hardies; Goergei ne se crut pas même des forces suffisantes pour défendre Raab, et il se replia sur Pesth. La retraite, malgré l'échec de Perczel à Moor, s'effectua en bon ordre, et tandis que le gouvernement hongrois se réfugiait à Debreczyn, Georgei arrêta les Autrichiens au pied des Karpathes. Ce fut pendant ce mouvement de retraite qu'il publia, à Waitzen, le 2 janvier 1849, une proclamation dans laquelle il se déclara nettement contre le parti qui poussait la Hongrie à se séparer de l'Autriche et à proclamer la ré-

publique. Kossuth comprit dès lors qu'il n'aurait pas un instrument docile dans le général dont il avait favorisé l'avancement, et il se réserva de l'abaisser en temps opportun. Pour le moment, Goergei était indispensable à la tête de l'armée du haut Danube. Serré entre les quatre corps d'armée de Csorich, Simmonich, Goëtz et Schlik, débusqué de la position de Windschacht, il sauva ses troupes par une hardie retraite sur le mont Sturcz. Quelques jours après, le 12 février, Dembinski (*voy.* ce nom) vint prendre le commandement de l'armée du haut Danube. Cette mesure blessa profondément Goergei, qui fut pour le général polonais le plus désobéissant des lieutenants. On a prétendu qu'en arrivant trop tard sur le champ de bataille de Kapolna (26-28 février), il causa la perte de cette bataille. Le fait n'est pas avéré; quoi qu'il en soit, après cet événement et la retraite de l'armée hongroise à Tisza-Füred, derrière la Theiss, il ne garda plus aucune mesure envers son supérieur, et celui-ci songeait à le traduire devant une cour martiale, lorsqu'il fut lui-même arrêté par son ordre. Kossuth accourut en toute hâte; mais il dut accepter le fait accompli, et repartit pour Debreczyn en emmenant Dembinski. Comme, avant son départ, il demandait à Goergei quelle mesure il pensait que Dembinski aurait dû prendre quand on refusait d'obéir à ses ordres : « Je l'ignore, répondit Georgei en souriant; mais ce que je puis dire, c'est que si j'eusse été à la place de Dembinski, moi, j'aurais fait pendre Goergei. » Le commandement en chef un moment confié à Vetter fut enfin remis à Goergei, qui en fit aussitôt le plus vigoureux usage. Il déboucha de Tisza-Füred, chassa les Autrichiens de Hatvan, et les refoula jusque sous les murs de Pesth. Laissant sur ce point Aulich avec dix mille hommes pour contenir et tromper l'ennemi, il fit enlever d'assaut Waitzen par Damianics, le 9 avril; puis, se portant à marches forcées sur Leva par Ipoli-Sagh, il battit Wolgemuth à Nagy-Sarlo, le 19 avril, et le 26 il débloqua Comorn. Ces rapides succès changèrent complétement la face des affaires. L'armée autrichienne, désorganisée, n'aurait pas pu couvrir la capitale de l'empire si Goergei avait marché immédiatement sur Vienne, au lieu de perdre un mois devant la citadelle de Bude. On a dit que Goergei avait reçu l'ordre formel d'en faire le siége; mais l'obéissance n'était pas son principal défaut, et c'était le moment ou jamais de désobéir à un ordre qui perdait la Hongrie. La forteresse fut prise le 21 mai. Le vainqueur reçut de Kossuth l'offre de la dignité de lieutenant feld-maréchal et le diplôme de grand-croix de l'ordre du Mérite; il refusa l'une et l'autre, mais il accepta la place de ministre de la guerre, qu'il cumula avec le commandement en chef de l'armée du haut Danube. Les Autrichiens, dont les forces s'étaient réorganisées, reprirent l'offensive sur le Danube, tandis que cent cinquante mille Russes auxiliaires de l'Empire descendaient de la Gallicie dans les plaines de la Hongrie. Goergei, qui espérait frapper un grand coup sur l'armée autrichienne, exigea qu'on n'opposât aucune résistance à l'invasion russe et que toutes les forces de la Hongrie fussent concentrées autour de Comorn. Kossuth, au contraire, voulait concentrer l'armée nationale sur les rives de la Theiss. Goergei repoussa ce plan, et engagea immédiatement la lutte avec les Autrichiens. Repoussé à Zsigarad et à Pered, battu à Raab et à Acs, le 2 juillet, il reçut à cette dernière journée un violent coup de sabre sur la nuque, et n'eut que le temps de se jeter dans Comorn. Immédiatement après cette bataille, il reçut une dépêche lui annonçant qu'il était maintenu dans le ministère de la guerre, mais que le commandement en chef passait à Meszaros. Cette nouvelle excita l'indignation des officiers de l'armée du haut Danube. L'état-major tout entier signa une déclaration portant que l'armée était décidée à ne servir que sous les ordres de Goergei. Kossuth céda devant cette manifestation, et Goergei, laissé maître de sa volonté, ne vit rien de mieux que de suivre le plan qu'il avait rejeté un mois plus tôt. Le 11 juillet, laissant une forte garnison dans Comorn (*voy.* Klapka), il se replia sur la Theiss. Dans son mouvement rétrograde, il se heurta contre les Russes à Waitzen, les écarta, et atteignit les Karpathes, théâtre de sa campagne d'hiver. Il disputa le terrain pas à pas aux forces immensément supérieures de Paskewitch, et dans cette lutte inégale il eut encore de belles journées à Sajo et à Hernad. La défaite de son lieutenant Nagy-Sandor à Debreczyn, le 2 août, le força de précipiter sa retraite. Il recueillit vers Grosswardein les débris de Nagy-Sandor, et se dirigea sur Arad, dernier siége du gouvernement hongrois, pour y faire sa jonction avec l'armée du sud, et y prendre le commandement supérieur de toutes les forces militaires de la Hongrie. Il atteignit la citadelle d'Arad, le 10 août, et apprit que la veille l'armée du sud avait été battue et dispersée à Temeswar. Désormais une plus longue résistance était très-difficile, et la chute de la Hongrie pouvait à peine être retardée de quelques jours. Goergei, qui depuis longtemps avait prévu ce dénoûment, semble avoir eu hâte de le précipiter. Sa grande préoccupation était de rendre les armes aux Russes, et non pas aux Autrichiens. Dans la nuit du 10 au 11 août, il reçut de Kossuth la dictature, et dès le 11 il écrivit au général Rüdiger, chef d'état-major de Paskewitch, pour lui annoncer qu'il était décidé à capituler. Deux jours après en effet, dans la bourgade de Villagos, l'armée hongroise, forte de 20,000 fantassins, 2,000 cavaliers et 130 canons, mit bas les armes. Goergei n'avait fait aucune condition, et deux mois plus tard ses principaux lieutenants furent pendus (*voy.* Aulich, Damianics). Lui-même fut épargné. Le gouvernement autrichien lui assigna

Klagenfurt pour résidence. Depuis cette époque, Goergei a publié ses mémoires, sous le titre de *Mein Leben und Wirken in Ungarn, in den Jahren* 1848 *und* 1849; Leipzig, 1852, in-8°; ils ont été traduits en anglais, Londres, 1852, 2 vol. in-8°. La postérité seule pourra prononcer avec impartialité, et d'une manière définitive, sur la vie publique de Goergei et sur la capitulation qui en fut le dernier acte; mais dès aujourd'hui on peut affirmer que si ses talents politiques avaient égalé son génie militaire, la Hongrie serait sortie sinon triomphante, du moins intacte de la lutte formidable où elle s'était imprudemment engagée. Léo JOUBERT.

Goergei, *Mein Leben*. — *Conversations-Lexikon*. — Balleydier, *Histoire de la Guerre de Hongrie*. — H. Blaze de Bury, *Souvenirs et récits des Campagnes d'Autriche*.

GOERRES (*Jean-Joseph* DE), célèbre publiciste et historien allemand, né à Coblentz, le 25 janvier 1776, mort à Munich, le 27 janvier 1848. Il appartenait à une famille de négociants. N'ayant eu personne pour le guider dans le choix de ses études, il s'habitua très-jeune à penser avec indépendance. Les sciences naturelles l'intéressaient surtout; il conserva pour elles un goût marqué pendant toute sa vie. Lorsque la révolution française vint à éclater, il fit paraître son premier écrit, une brochure sur la *Paix universelle*, où il exprima toute sa haine contre la tyrannie. En 1797, il fonda *La Feuille rouge*; ses articles, écrits avec une verve mordante, ne ménageaient ni ami ni ennemi. Son journal fut supprimé par le Directoire; immédiatement Goerres en fit paraître un autre, sous le titre de *Rübezahl* (Gnome célèbre des légendes allemandes) *en habit bleu*; il y signale les malversations sans nombre commises par les commissaires français. Les provinces du Rhin étaient alors dans un état très-précaire; elles envoyèrent une députation à Paris, pour y faire régulariser leur position. Goerres fut mis à la tête de cette députation, chargée d'obtenir pour les provinces rhénanes ou leur réunion complète à la France ou la formation d'une république indépendante. Goerres arriva à Paris quelques jours après le 18 brumaire; il y resta trois mois sans pouvoir obtenir une audience du premier consul. Irrité du mauvais vouloir qu'il rencontrait partout, il quitta la capitale. Après avoir exposé à ses concitoyens les causes qui avaient fait échouer sa mission, il se retira de l'arène politique. Une place de professeur d'histoire naturelle et de physique à l'école secondaire de Coblentz lui fut offerte; il l'accepta, et il se consacra de nouveau à l'étude de la nature. Vers cette époque parurent les premiers écrits de Schelling : Goerres en fut vivement frappé. Préoccupé dès lors des plus hautes questions de la science, il était mal à son aise au milieu de ses jeunes élèves, auxquels il n'avait à enseigner que les éléments. Sur sa demande, un congé lui fut accordé; il se rendit à Heidelberg, pour y faire des cours de physique. C'est là qu'il se lia intimement avec Achnim de Arnim et Clément Brentano, qui l'initièrent à la littérature du moyen âge. L'école romantique le compta bientôt parmi ses membres les plus éminents. Les ouvrages qu'il publia alors contribuèrent beaucoup à faire goûter aux Allemands les beautés poétiques de leur littérature du moyen âge. En 1808 de retour à Coblentz, il y reprit son emploi à l'école secondaire. Vers cette époque il se mit à apprendre le persan, et en 1810 il publia son *Histoire des Mythes asiatiques*, ouvrage qui donna une impulsion toute nouvelle à l'étude de la mythologie et qui prépara les travaux de Fr. Creuzer. En février 1814 parurent les premiers numéros du fameux *Mercure rhénan*, rédigé pendant toute sa durée presqu'en entier par Goerres tout seul. Ce journal eut un immense succès; Napoléon l'appelait *la cinquième puissance*. L'auteur était revenu de ses rêves pour les idées républicaines; il voyait le salut de l'Allemagne dans l'établissement de monarchies constitutionnelles, sous la souveraineté d'un empereur germanique. Quelle ne fut pas sa colère lorsqu'il entrevit que les princes allemands violeraient les serments par lesquels ils avaient promis des constitutions libérales aux peuples allemands soulevés pour leur indépendance. Des avertissements lui furent adressés par ordre du ministre Hardenberg : Goerres n'en tint aucun compte, et en février 1816 le *Mercure* fut supprimé.

Le hardi publiciste revint à ses études paisibles. En 1817, année de disette, il fonda une société de secours, qui remédia à bien des malheurs. L'année suivante il remit, au nom d'une députation de Coblentz, une requête au roi, pour signaler plusieurs griefs contre son gouvernement. En 1819, à l'occasion de plusieurs émeutes populaires, il rédigea son fameux pamphlet *L'Allemagne et la Révolution*, où il stigmatisait la conduite du gouvernement prussien. Le roi donna l'ordre d'arrêter l'auteur, qui, averti à temps, parvint à se réfugier à Strasbourg. De là il passa en Suisse, où il publia, en 1821, *L'Europe et la Révolution*. Voyant toutes ses idées politiques repoussées, quoiqu'elles n'eussent rien de démagogique, il n'espéra plus rien des gouvernements pour le bien des peuples, et il tourna ses vues vers l'Église. Déjà, dans plusieurs de ses écrits, Goerres avait indiqué quelle importance avait à ses yeux le catholicisme. A partir de 1824, il étudia à fond les questions religieuses, et devint un des premiers défenseurs du catholicisme en Allemagne. En 1827 il fut nommé professeur d'histoire à l'université de Munich, et recueillit les matériaux nécessaires pour son grand ouvrage sur la *Mystique chrétienne*. En 1837, lors de l'arrestation arbitraire de l'archevêque de Cologne, il publia son *Athanase*, ouvrage qui fit tressaillir l'Allemagne entière. Les dernières années de sa vie furent consacrées à des tra-

vaux historiques; il ne les quittait que pour combattre les adversaires de l'Église catholique. Goerres eut toutes les qualités de l'homme de bien qui s'indigne à la vue des abus. Ses idées sont élevées, et son langage renferme de grandes beautés à côté de grands défauts, tels que la confusion et l'obscurité. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Der allgemeine Friede ein Ideal* (La Paix universelle, un idéal); Coblentz, 1798, écrit deux ans auparavant; — *Das rothe Blatt* (La Feuille rouge); Coblentz, 1798, journal paraissant chaque décade; — *Der Rübezahl*, revue mensuelle; trois trimestres en ont paru; Coblentz, 1799; — *Resultate meiner Sendung nach Paris* (Résultats de ma mission à Paris); Coblentz, 1800; — *Aphorismen über Kunst* (Aphorismes sur l'Art); Coblentz, 1802, in-8°; — *Glauben und Wissen* (Foi et Science); Munich, 1805, in-8°; — *Exposition der Physiologie* (Exposé de la Physiologie); Coblentz, 1805, in-8°; — *Die deutschen Volksbücher* (Les Livres populaires de l'Allemagne); Heidelberg, 1807, in-8° : dans cet ouvrage, l'auteur analyse les pieuses légendes ou contes populaires du moyen âge; — *Mythengeschichte der asiatischen Welt* (Histoire des Mythes asiatiques); Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8°; — *Lohengrin*; Heidelberg, 1813, in-8°; — *Rheinischer Merkur*, journal paru du 23 janvier 1814 jusqu'au 10 janvier 1816, en 357 numéros; — *Altdeutsche Volks und Meisterlieder* (Anciens Chants populaires et chants des Meistersaenger de l'Allemagne); Francfort, 1817; — *Teutschland und die Revolution* (L'Allemagne et la Révolution); Coblentz, 1819; — *Das Heldenbuch von Iran aus dem Schahnameh des Firdusi* (Le Livre héroïque de l'Iran, tiré du Schanamach de Firdousi); Berlin, 1820, 2 vol. in-8°; — *Europa und die Revolution* (L'Europe et la Révolution); Stuttgard, 1821, in-8°; — *Die heilige Allianz und die Volker auf dem Congresse von Verona* (La Sainte Alliance et les Peuples au congrès de Vérone); Stuttgard, 1822, in-8°; — *Christliche Mystik* (Mystique chrétienne); Ratisbonne, 1836-1842, 4 vol. in-8°, ouvrage inachevé, traduit en français; — *Athanasius*; Ratisbonne, 1837; 4e édition, ibid., 1838; — *Die Triarier, M. Leo, R. Marheinecke, K. Bruno*; Ratisbonne, 1838; — *Kirche und Staat nach Ablauf der Kölner Irrung* (L'Église et l'État après la fin du différend de Cologne); Weissembourg, 1842, in-8°; — *Die Wallfahrt nach Trier* (Le Pèlerinage de Trèves); Ratisbonne, 1845, in-8°; — *Die drei Grundwurzeln des Keltischen Stammes in Gallien und ihre Einwanderung* (Les trois Racines de la Race Celtique en Gaule, et leur immigration); Ratisbonne, 1845. Goerres a enfin publié de nombreux articles d'histoire et de littérature dans différentes revues ou recueils littéraires allemands. Sa fille publie en ce moment ses *Œuvres complètes*; le premier volume a paru à Munich en 1854.

E. G.

Sepp, *I. von Goerres, eine Skizze seines Lebens*; Ratisbonne, 1848. — *Gazette d'Augsbourg*, année 1848, n° 90). — Guido Goerres, *Lebensbild J. von Goerres* (dans les *Histor. polit. Blaetter*, t. XXVII). — Lasaulx, *J. von Goerres aus seinen Schriften*; dans les *Histor. polit. Blaetter*, t. XXXII. — Brühl, *J. von Goerres, ein Denkmal aus seinen Schriften*; Aix-la-Chapelle, 1854. — Brühl, *Geschichte der Katholischen Litteratur Deutschlands*; Leipzig, 1854, p. 783.

GOERRES (*Guido*), poëte et historien allemand, fils du précédent, né en 1805, à Coblentz, mort le 14 juillet 1852. Sa vie entière fut consacrée aux lettres. En 1838 il fonda avec Phillips les *Historisch-politischen Blaetter*, revue qui est encore aujourd'hui le principal organe des intérêts catholiques en Allemagne. Ses poésies se distinguent en général par une naïveté touchante; quelques-unes sont empreintes d'un *humour* plein d'abandon et de gaieté. On a de lui : *Bruder Nicolas von der Flüe* (Le frère Nicolas de Flüe); Munich, 1831; — *Die Jungfrau von Orleans nach den Processakten* (La Pucelle d'Orléans d'après les actes du procès); Ratisbonne, 1834; — *Das Weihnachts Kripplein* (La Crèche de Noël); Schaffhouse, 1842; — *Das Leben der heiligen Cäcilia* (La vie de sainte Cécile); Munich, 1843; — *Marien lieder* (Chants de la Vierge); Munich, 1843; ibid., 1844; ibid., 1853; — *Deutsches Hausbuch* (Livre de la famille allemande); Munich, 1846-1848, 18 livraisons, illustrées par Pocci. — On a encore de Goerres plusieurs recueils de poésies, destinées surtout à la jeunesse, ainsi qu'un grand nombre d'articles intéressants dans les *Historisch-politischen Blaetter*.

E. G.

Brühl, *Geschichte der catholischen Litteratur Deutschlands*, p. 801.

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.